



LIBRARY OF  
WELLESLEY COLLEGE



PURCHASED FROM  
Horsford Fund













ŒUVRES COMPLÈTES

DE

D I D E R O T

---

CORRESPONDANCE

II

---

LETTRES A M<sup>lle</sup> VOLLAND — LETTRES A L'ABBÉ LE MONNIER

LETTRES A M<sup>lle</sup> JODIN

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE

I

ANCIENNE MAISON J. CLAYE  
PARIS. — IMPRIMERIE A. QUANTIN ET C<sup>ie</sup>  
RUE SAINT-BENOIT



ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
**D I D E R O T**

REVUES SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

COMPRENANT CE QUI A ÉTÉ PUBLIÉ A DIVERSES ÉPOQUES

ET LES MANUSCRITS INÉDITS  
CONSERVÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ERMITAGE

NOTICES, NOTES, TABLE ANALYTIQUE

ÉTUDE SUR DIDEROT

PAR

J. ASSÉZAT ET MAURICE TOURNEUX

TOME DIX-NEUVIÈME



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1876

69391

## LETTRES

## A MADEMOISELLE VOLLAND

(FIN)

---

  
 L

Paris, le 3 novembre 1760.

\* Ce lundi matin, M<sup>me</sup> d'Aine a renvoyé dans son équipage, à Paris, un de ses parents, avec un homme d'affaires qui lui est attaché. J'ai profité de l'occasion pour m'en revenir, le Baron m'ayant assuré qu'il ne ferait ici aucun voyage dans le courant de la semaine. M<sup>me</sup> d'Aine, que j'ai trouvée seule au bas de l'escalier, m'a dit : « J'avais compté sur vous pour jusque après la Saint-Martin ; mais je vois ce que c'est. » Je n'en suis pas convenu, quoique cela fût vrai.

Nous nous sommes bien embrassés, M<sup>me</sup> d'Aine et moi ; je l'ai remerciée de mon mieux. Elle m'a dit que la chambre que j'occupais serait dorénavant appelée la mienne, et que je ne pourrais jamais m'installer ni trop tôt, ni pour trop longtemps. Nous avons eu, le Baron et moi, deux moments fort doux : l'un en nous retrouvant quand j'arrivai au Grandval, l'autre en nous séparant aujourd'hui. Il avait, ces deux jours-là, l'air touché : la première fois de plaisir, la seconde fois de peine. J'ai gagné de l'intimité avec M<sup>me</sup> d'Holbach. J'ai eu quelque occasion de m'apercevoir qu'elle avait conçu beaucoup d'estime pour moi.



J'ai été flatté de voir que mon témoignage donnait du poids à des récits qu'on lui faisait, et qu'elle avait de la répugnance à croire. Elle m'a vu partir avec peine. Elle ne doutait pas qu'un mot d'elle ne me retint, mais elle ne l'a pas dit. Et le père Hoop? Nous nous sommes baisé les joues, serré les mains, et bien promis de nous rapprocher incessamment. Je lui ai conseillé, en attendant, d'aller prendre l'air sur les lieux hauts.

Me voilà donc de retour à Paris. J'arrive, et je retrouve Jeanneton convalescente de plusieurs abcès à la gorge, pour lesquels elle a été soignée plusieurs fois, et qu'il a fallu ouvrir à la lancette, les uns après les autres; ma femme au vin de quinquina, pour une fièvre réglée dont elle a eu les premiers accès dans les premiers jours de mon départ, et qu'on n'a point encore pu déraciner; la petite fille avec le nez galeux, la fièvre, et les amygdales enflées : ainsi me voilà dans un hôpital, et je suis où je dois être, car je ne me porte pas trop bien. J'ai l'estomac tout à fait dérangé. J'avais pris sur moi de ne plus paraître à table le soir; ils m'entraînèrent hier malgré moi. Il y avait des poires excellentes, j'en mangeai une, et puis une autre, et une troisième : je les sens aujourd'hui à six heures comme si je sortais de table. Le thé n'y a rien fait; mais cela finira comme toutes les indigestions, et puis je me porterai bien, et ce sera pour longtemps; car me voilà rendu à ma vie ordinaire et sobre.

Tout en arrivant à Paris, je suis accouru sur le quai des Miramionnes; car il fallait que j'eusse vos lettres, s'il m'en était venu quelques-unes, et que je les empêchasse d'aller me chercher au Grandval où je n'étais plus, et où j'avais assuré avant-hier à Damilaville que je resterais jusqu'à mardi. Damilaville n'y est pas; il dîne chez une amie. En attendant qu'il revienne et que je vous lise, je vous écris.

Combien de tournées j'ai déjà faites depuis que je suis rentré dans cet enfer! Combien j'ai vu de monde! Quelle vie en comparaison de celle des champs! Je ne serais pas ici, si j'avais pensé que c'est lundi, et que Grimm est arrivé de la Chevrette. Mais je me console de cette distraction. Si je ne suis pas avec lui, du moins je m'entretiens avec vous. Damilaville, qui est très-pressé de me voir, m'a fait dire par son domestique que si je ne me hâtais pas d'aller à lui, il se hâterait de venir à

moi. Je l'ai prié très-instamment, par un petit billet, de rester où il était; que je n'avais que faire de lui avant deux ou trois heures. J'emploierai la moitié de ce temps à écrire à mon amie; et quand je lui aurai rendu compte de toutes mes heures, j'emploierai celles qui me resteront à rêver avec elle; je la chercherai dans le salon, je me placerai à côté d'elle, je la serrerai. Auparavant, je l'aurai longtemps regardée sans qu'elle m'ait vu, sans que personne me gênât; car je me suppose invisible.

Je me suis fait une physionomie de l'abbé Marin tout à fait singulière. Je veux qu'il ait la tête ronde, un peu chauve sur le haut; le front assez étendu, mais peu haut; les yeux petits, mais ardents; les joues un peu ridées, mais vermeilles; la bouche grande, mais riante; presque point de menton, guère de cou, le corps rondelet, les épaules larges, les cuisses grosses, les jambes courtes. Je vous entends tous jaser. Je vous vois tous selon vos attitudes favorites; je vous peindrais, si j'en avais le temps; mon amie serait droite, derrière le fauteuil de sa mère, en face de sa sœur, avec ses lunettes sur le nez. Elle parlerait; sa sœur, la tête appuyée sur sa main, et son coude posé sur la table, l'écouterait en faisant les petits yeux. L'abbé serait assis, les mains posées sur les genoux, mal à son aise; car la chaise est haute, et ses pieds touchent à peine au parquet; mais il ne restera pas longtemps dans cette contrainte, car je présume que l'abbé aime ses aises. Et votre conversation, est-ce que je ne la ferais pas? Est-ce que je ne ferais pas parler chacun selon le caractère que je lui connais, et l'abbé selon celui que je lui prête? Que je suis aise! Damilaville ne vient point, et j'aurai encore le temps de tourner la page et de la remplir. J'en remplirais vraiment bien une douzaine d'autres, si je me mettais à répondre à vos deux dernières lettres, et à vous rendre vos dernières conversations. Nous avons eu ici un homme bien connu: c'est Dieskau, dont je crois vous avoir parlé quelquefois. Cet homme a commandé longtemps en Canada, et avec honneur. Il est criblé de blessures. Malgré les indispositions qui l'affligent et l'affligeront toute sa vie, il est gai. C'a été un ami intime du fameux maréchal de Saxe. Nous avons eu un jeune marin, très-expérimenté, appelé M. Marchais. La première fois je vous dirai tout ce que j'ai retenu de leurs conversations. Le père Hoop est enfoncé dans la lecture de l'histoire de ses bons amis les

Chinois, qu'il a vus si longtemps à Canton. J'y reviendrai donc encore à ces Chinois, pour vous en dire des choses qui vous feront sûrement plaisir.

Mais voilà Damilaville revenu. Je suis arrivé trop tard. Pour la première fois, il avait été diligent, et deux de vos paquets étaient partis ce matin pour le Grandval, en même temps que j'en revenais. Voilà un plaisir différé jusqu'à demain. Adieu, mon amie; je vous embrasse. Mais revenez donc; la Marne paraît vouloir m'exaucer. Si les pluies continuent, elle ne tardera pas à flotter au bas de votre terrasse. Dans la position fâcheuse où je me trouve, vous regretterez bien de n'être pas ici. Demain ou après, j'irai voir M<sup>lle</sup> Boileau, et peut-être M<sup>me</sup> de Solignac, mais je ne réponds de rien. Mon respect à qui vous savez bien. Mes caresses les plus tendres à qui vous savez bien encore.

## LI

A Paris, le 6 novembre 1760.

La belle journée que celle de la Toussaint! En profitâtes-vous? A huit heures du matin, étiez-vous habillées? aviez-vous mis vos chaperons et pris vos bâtons? Je suis sûr que non. Vous dormiez, paresseuses que vous êtes, et je dormais aussi, paresseux que je suis. J'entendis frapper à ma porte: c'était l'Écos-sais. Il entre, ouvre mes rideaux, et dit: « Allons, debout; c'est sur les lieux hauts que le soleil est beau à voir. M. Marchais sera de la partie. » Ce M. Marchais est un jeune marin dont je vous ai déjà parlé. Chemin faisant, je lui demandai quel âge il avait. « Trente ans, me dit-il. — Trente ans! repris-je avec étonnement. Vous en paraîsez au moins quarante-cinq. Qu'est-ce qui vous a vieilli si vite? — La mer et la fatigue. » Ah! chère amie, quelle peinture ils me firent de la vie de la mer! La peau se ride et se noircit, les lèvres se séchent, les muscles s'élèvent et se raidissent; en moins de trois ou quatre voyages, on ressemble très-bien à un Triton, tels qu'on les peint aux Gobelins. On ne mange que du pain dur et des viandes salées. Souvent



on manque d'eau, et puis des tempêtes qui vous tiennent vingt-quatre heures de suite entre la mort et la vie. Il est impossible que vous vous fassiez une juste image d'un équipage après une tempête. A ce propos, l'Écossais nous dit : « Imaginez que nos voiles étaient déchirées, nos mâts rompus, nos matelots épuisés de fatigue, le vaisseau sans gouvernail, abandonné aux flots, le vent nous portant avec fureur droit contre des rochers; douze autres et moi assis en silence dans la chambre du capitaine, la tête baissée, les bras croisés, les yeux fermés, en attendant à chaque minute le naufrage et la mort. On est bien vieux quand on a passé une entière journée dans ces transes-là. Ce fut un matelot ivre qui nous sauva. Il y avait à fond de cale une vieille voile, pourrie et criblée de trous; il alla la chercher, et la tendit comme il put. Les voiles neuves, qui recevaient toute la masse du vent, avaient été déchirées comme du papier. Celle-ci, en arrêtant et en laissant échapper une partie, résista, et conduisit le bâtiment. Il rasa le pied de rochers terribles, mais il n'y toucha pas... » On ne profite de rien; pourquoi n'aurait-on pas des voiles percées pour les gros temps?.....

Nous gagnâmes le haut de la côte au milieu de cette tempête, et nous nous trouvâmes à la hauteur de Chennevières, où nous dirigeâmes notre course, dans le dessein d'embrasser les petits enfants, mais ils étaient encore dans leurs berceaux. Nous nous contentâmes de lever leur couverture et de les regarder : c'est un spectacle qui touche. Après avoir cajolé un peu la nourrice, que Raphaël aurait prise pour un modèle de la Vierge, à ce que disait Marmontel, la première fois qu'il la vit, et l'avoir un peu dédommagée de nos mauvaises plaisanteries par nos largesses, nous traversâmes la plaine de Champigny à Ormesson-d'Amboile, et nous regagnâmes le Grandval, où nous trouvâmes le baron de Dieskau, qui avait saisi ce jour de beau temps pour s'acquitter, avec M<sup>me</sup> d'Aine et le Baron, de la promesse qu'il leur avait faite de les venir voir. Ce fut une reconnaissance entre lui et le jeune Marchais. Ils s'étaient connus à Québec.

Je crois vous avoir déjà parlé du baron de Dieskau. Si vous lisiez les gazettes, vous y auriez trouvé son nom avec un éloge. Il commandait, il y a quatre ou cinq ans, aux environs de Québec et de Montréal, une poignée de Français et de Canadiens; il fut attaqué par un corps considérable d'Anglais et de sauvages

iroquois. L'inégalité du nombre ne l'effraya point, il tint ferme; tous ses gens furent taillés en pièces; il demeura, lui, étendu sur le champ de bataille, balaféré en plusieurs endroits, et une jambe rompue. Il en eût été quitte pour cela; mais après l'action, lorsqu'on dépouillait les morts, un déserteur français, qui lui remarqua quelque signe de vie, au lieu de le secourir, lui lâcha son mousquet dans le bas-ventre, et il en eut la vessie crevée, les parties de la génération endommagées, et il vit avec une jambe trop courte de quatre à cinq pouces, avec un faux urètre pratiqué à la cuisse, par lequel il rend les urines, si vous voulez appeler cela vivre.

Le général ennemi avait eu les côtes cassées. Le joli métier! On les transporta tous deux dans la même tente. Jamais l'Anglais ne voulut qu'on visitât ses blessures avant qu'on eût pansé celles de son ennemi. Quel moment la bonté naturelle et l'humanité choisissent-elles pour se montrer! C'est au milieu du sang et du carnage. Je vous en citerais cent exemples.

En voilà un de général à général; en voulez-vous un de soldat à soldat? Le voici, comme le baron de Dieskau nous l'a raconté. Deux soldats camarades se trouvèrent l'un à côté de l'autre à une action périlleuse. Le plus jeune, tourmenté du pressentiment qu'il n'en reviendrait pas, marchait de mauvaise grâce; l'autre lui dit : « Qu'as-tu, l'ami? Comment, mordieu! je crois que tu trembles! — Oui, lui répondit son camarade, je crains que ceci ne tourne mal, et je pense à ma pauvre femme et à mes pauvres enfants. — Remets-toi, répond le vieux caporal; va, si tu es tué, et que j'en revienne, je te donne ma parole d'honneur que j'épouserai ta femme, et que j'aurai soin de tes enfants. » En effet, le jeune soldat fut tué, et l'autre lui tint parole. C'est un fait certain; car le baron ne ment pas.

Mais savez-vous ce qui s'est passé au commencement de l'affaire de M. de Castries et du prince héréditaire, sous les murs de Wesel, tout à l'heure? Ce M. de Castries est l'ami de Grimm; ainsi je vous laisse à penser combien ce succès, le plus important que les Français aient eu dans toute cette guerre, a fait de plaisir à celui-ci. M. de Ségur, qui commandait l'aile gauche, est attaqué dans l'obscurité par le jeune prince. Les deux troupes étaient à bout touchant. M. de Ségur allait être massacré. Le jeune prince l'entend nommer, il vole à son secours. M. de Ségur,

qui ne sait rien de cela, l'aperçoit à ses côtés, le reconnaît, et lui crie : « Eh ! mon prince, que faites-vous là ? mes grenadiers, qui sont à vingt pas, vont faire feu. — Monsieur, lui répond le jeune prince, j'ai entendu votre nom, et je suis accouru pour empêcher ces gens-là de vous massacrer. » Tandis qu'ils se parlaient, les deux troupes entre lesquelles ils étaient font feu en même temps. M. de Ségur en est quitte pour deux coups de sabre, et il reste prisonnier du jeune prince, qui cependant a été obligé de se retirer, et deux jours après de lever le siège de Wesel. Ne serez-vous pas étonnée de la générosité de ces deux hommes, dont l'un ne voit que le péril de l'autre, et qui s'oublie si bien que c'est un prodige qu'ils n'aient pas été tués au même moment ? On avait raconté ce fait à Grimm ; il ne le croyait guère, mais il lui a été confirmé par M<sup>me</sup> de Ségur même, qu'il trouva, il y a quelques jours, chez M<sup>me</sup> Geoffrin. Ainsi point de doute encore sur celui-ci.

Non, chère amie, la nature ne nous a pas faits méchants ; c'est la mauvaise éducation, le mauvais exemple, la mauvaise législation qui nous corrompent. Si c'est là une erreur, du moins je suis bien aise de la trouver au fond de mon cœur, et je serais bien fâché que l'expérience ou la réflexion me détrompât jamais ; que deviendrais-je ? Il faudrait, ou vivre seul, ou se croire sans cesse entouré de méchants ; ni l'un ni l'autre ne me convient.

Le procédé généreux du général anglais, celui des deux soldats, celui de M. de Ségur et du jeune prince héréditaire, s'amènèrent l'un par l'autre. On demanda lequel des deux, de M. de Ségur et du prince héréditaire, s'était montré le plus généreux. Belle question à discuter entre Uranie et sa sœur !

Le baron de Dieskau, continuant toujours son récit, dit qu'à peine le général Johnson et lui avaient été pansés que les chefs des sauvages iroquois entrèrent dans leur tente.

Il y eut entre eux et Johnson une conversation fort vive. Le baron de Dieskau, qui ignorait la langue iroquoise, n'entendait pas ce qu'ils se disaient, mais il voyait aux gestes qu'il s'agissait de lui, et que les sauvages demandaient à l'Anglais quelque chose qu'il leur refusait. Les sauvages se retirèrent mécontents, et le baron de Dieskau demanda à Johnson ce que les sauvages voulaient. « *By God !* lui répondit Johnson, ce qu'ils veulent ! venger sur vous la mort de trois ou quatre de leurs chefs, qui

ont été écharpés dans l'action, vous avoir, vous brûler, vous fumer et vous manger. Mais ne craignez rien, cela ne sera pas. Ils menacent de me quitter, ils peuvent faire pis; mais ou vous vivrez, ou ils nous égorgeront tous deux. »

Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, les sauvages rentrèrent; la contestation recommença, mais avec moins de chaleur; peu à peu les sauvages s'apaisèrent. Avant de se retirer, ils s'approchèrent du baron, lui tendirent la main, et la paix fut faite. Mais ils n'étaient pas hors de la tente, que le général Johnson dit au baron : « Mon ami, si vous vous croyez en sûreté, vous avez tort; malgré vos blessures, il faut sortir d'ici, et vous porter à la ville. » En même temps on entrelace quelques branches d'arbre, on l'étend dessus, et on le porte à la ville, au milieu de quarante soldats qui l'escortent. Le lendemain les sauvages, instruits de cette évasion, vont à la ville, s'introduisent dans la maison où il était soigné; ils avaient leurs poignards cachés sous leurs vêtements; ils fondent sur lui, et ils l'auraient égorgé, s'il n'avait promptement été secouru. Il y eut seulement deux ou trois blessures d'ajoutées à celles qu'il avait déjà.

Eh bien! me direz-vous, où est la bonté naturelle? Qui est-ce qui a corrompu ces Iroquois? Qui est-ce qui leur a inspiré la vengeance et la trahison? Les dieux, mon amie, les dieux; la vengeance est chez ces malheureux une vertu religieuse. Ils croient que le Grand-Esprit, qui habite derrière une montagne qui n'est pas trop loin de Québec, les attend après leur mort, qu'il les jugera, et qu'il estimera leur mérite par le nombre de chevelures qu'ils lui apporteront. Ainsi, lorsque vous voyez un Iroquois étendre un ennemi d'un coup de massue, se pencher sur lui, tirer son couteau, lui fendre la peau du front, et lui arracher avec les dents la peau de la tête, c'est pour plaire à son Dieu. Il n'y a pas une seule contrée, il n'y a pas un seul peuple où l'ordre de Dieu n'ait consacré quelque crime.

Les Canadiens disent que les montagnards écossais sont les sauvages de l'Europe. Vous voyez bien qu'il faut lire tout ceci comme une conversation.

« Cela est assez vrai, dit le père Hoop, nos montagnards sont nus, ils sont braves et vindicatifs; lorsqu'ils mangent en troupe, sur la fin du repas, où les têtes sont échauffées par le vin, et où les vieilles querelles se rappellent et les propos deviennent inju-

rieux, savez-vous comme ils se contiennent? Ils tirent tous leurs poignards et les plantent sur la table, à côté de leurs verres. Voilà la réponse au premier mot injurieux. »

Le prétendant, dont les Anglais ont mis la tête à prix, qu'ils ont chassé, pendant plusieurs mois, de montagne en montagne, comme on force une bête féroce, a trouvé la sûreté dans les cavernes de ces malheureux montagnards, qui auraient pu passer de la plus profonde misère à l'opulence en le livrant, et qui n'y pensèrent seulement pas ; autre preuve de la bonté naturelle.

Il n'est pas nécessaire de vous avertir que je suis toujours notre conversation, vous vous en apercevez bien. Le père Hoop avait un ami à la bataille qui se donna entre les montagnards écossais, commandés par le prétendant, et les Anglais. Cet ami était parmi ceux-ci ; il reçoit un coup de sabre qui lui abat une main ; il y avait une bague de diamant à l'un de ses doigts : le montagnard voit quelque chose qui reluit à terre, il se baisse, il met la main coupée dans sa poche, et continue de se battre. Ces hommes connaissent donc le prix de l'or et de l'argent, et s'ils ne livrèrent pas le prétendant, c'est qu'ils ne voulaient point d'or à ce prix.

Vous voyez, mon amie, que nous faisons très-bien les honneurs de la maison à ceux qui nous visitaient. Nous avons un militaire, et nous l'avons fait parler guerre, tout son bien aise. Nous avons appris de lui des choses que nous ne savions pas ; nous avons été polis ; ce qui vaut beaucoup mieux que de lui avoir répété celles que nous savions, et qu'il pouvait ignorer.

Le baron de Dieskau a servi longtemps sous le maréchal de Saxe. Il avait coutume de passer l'automne avec lui au Piple, maison voisine du Grandval, qui appartient maintenant à M<sup>me</sup> de La Bourdonnaye. Cette femme y passe toute l'année, seule avec son amant ; vous ajouterez en vous-même : Que lui faut-il de plus?

Il nous parla beaucoup du maréchal, de ses occupations, de ses amours, de ses campagnes, des actions périlleuses auxquelles il avait eu part, des nations qu'il avait parcourues, etc., etc.

Ah ! mon amie ! quelle différence entre lire l'histoire et entendre l'homme ! Les choses intéressent bien autrement. D'où vient cet intérêt ? Est-ce du rôle de celui qui raconte, ou du rôle



de celui qui écoute? Serait-ce que nous serions flattés de la préférence du sort qui nous adresse à celui à qui tant de choses extraordinaires sont arrivées, et de l'avantage que nous avons sur les autres par le degré de certitude que nous acquérons, et par celui que nous serons en droit d'exiger, lorsque nous redirons à notre tour? On est bien fier, quand on raconte, de pouvoir ajouter : Celui à qui cela est arrivé, je l'ai vu ; c'est de lui-même que je tiens la chose. Il n'y a qu'un cran au-dessus de celui-là, ce serait de pouvoir dire : J'ai vu la chose arriver, et j'y étais. Encore ne sais-je s'il ne vaut pas mieux quelquefois appuyer son récit de l'autorité immédiate d'un personnage important que de son propre témoignage, si un homme n'est pas plus croyable quand il dit : Je tiens la chose du maréchal de Turenne, ou du maréchal de Saxe, que s'il disait : Je l'ai vue. Quoiqu'il puisse aussi facilement mentir sur un de ces points que sur l'autre, il me semble que du moins il nous trouve plus disposés à recevoir pour vrai un de ces mensonges que l'autre. Dans le premier cas, il faut qu'il y ait deux menteurs, et il n'en faut qu'un dans le second ; et entre les deux menteurs, il y a un personnage bien important. D'ailleurs tout le monde peut avoir le livre que je lis, mais non converser avec le héros. Il n'y a point de vanité à avoir un livre, mais il y a de la vanité à avoir approché, à avoir conversé avec un grand homme.

On nous mortifie donc beaucoup, quand nous citons, et qu'on ne nous croit pas?... Sans doute. Demandez-le à M<sup>lle</sup> Boileau. Premièrement, on conteste nos connaissances, et on ne raconte souvent que pour citer ce qu'on connaît. Secondement, on nous accuse d'imbécillité ou d'imposture, si nous voulons persuader aux autres ce que nous ne croyons pas ; d'imbécillité, si nous sommes de bonne foi, et que nous croyions vraiment une chose absurde. Et puis, vaut-il mieux être menteur qu'imbécile? On peut se corriger du mensonge, mais non de l'imbécillité. On ne ment plus guère, quand on s'est départi de la prétention d'occuper les autres. O le beau marivaudage que voilà ! Si je voulais suivre mes idées, on aurait plus tôt fini le tour du monde à cloche-pied que je n'en aurais vu le bout. Cependant le monde a environ neuf mille lieues de tour, et..... Et que neuf mille diables emportent Marivaux et tous ses insipides sectateurs tels que moi !

Le baron de Dieskau a toute la peine imaginable de se lever de son fauteuil, et il lui eût été plus aisé, il y a dix ans, d'aller sous la ligue ou sous le pôle, qu'il ne lui serait facile aujourd'hui d'aller au bout d'une de nos allées. Nous lui avons fait compagnie tout le jour. J'ai joué aux échecs avec lui. Il a joué au passe-dix avec le Baron. Hier, il a fait la martingale avec nous.

Nous nous sommes couchés de bonne heure. Le ciel nous promettait un beau lendemain; et voilà le vent qui s'élève, les étoiles qui disparaissent, un déluge qui tombe, et les arbres qui nous garantissent à l'occident, frappés les uns contre les autres, de faire un fracas terrible, et nous de nous renfermer et de nous presser autour du foyer. Nous avons passé le dimanche comme nous avons pu.

Le baron de Dieskau nous a quittés sur les cinq heures. Nous nous sommes tous mis en bonnet de nuit et en déshabillé, avec la permission des femmes, qui ont arrangé que nous souperions debout dans le salon, en faveur de notre Baron qui est indisposé, et, en attendant, nous avons repris notre causerie. J'ai cru que de ma vie je ne vous reparlerais des Chinois, et m'y voilà revenu; mais c'est la faute du père Hoop; prenez-vous-en à lui, si je vous ennuie.

Il nous a raconté qu'un de leurs souverains était engagé dans une guerre avec les Tartares qui sont au nord de la Chine. La saison était rigoureuse. Le général chinois écrivit à l'empereur que les soldats souffraient beaucoup du froid. Pour toute réponse, l'empereur lui envoya sa pelisse, avec ce mot : « Dites de ma part à vos braves soldats que je voudrais en avoir une pour chacun d'eux. »

Le père Hoop a remarqué que les Chinois sont les seuls peuples de la terre qui aient eu beaucoup plus de bons rois et de bons ministres que de mauvais. « Eh! père Hoop, pourquoi cela? a demandé une voix qui venait du fond du salon. — C'est que les enfants de l'empereur y sont bien élevés, et qu'il n'est presque jamais arrivé qu'un mauvais prince soit mort dans son lit. — Comment! lui dis-je, le peuple juge donc si un prince est bon ou mauvais? — Sans doute, et il ne s'y trompe pas plus que des enfants sur le compte de leur père ou de leur tuteur. A la Chine, un bon prince est celui qui se conforme aux lois; un mauvais prince est celui qui les enfreint. La loi est sur le trône.

Le prince est sous la loi, et au-dessus de ses sujets. C'est le premier sujet de la loi. »

Le père Hoop a raconté que les mandarins disaient un jour à un empereur : « Seigneur, le peuple est dans la misère, il faut aller à son secours. — Allez, dit l'empereur ; il faut y courir comme à une inondation ou à un incendie. — Il faudra proportionner les secours aux besoins. — J'y consens, pourvu que l'examen ne prenne pas trop de temps, et ne soit pas trop scrupuleux. Surtout qu'on ne craigne pas que la libéralité excède mes intentions. »

Il dit qu'un autre empereur assiégeait Nankin. Cette ville contient plusieurs millions d'habitants. Les habitants s'étaient défendus avec une valeur inouïe ; cependant ils étaient sur le point d'être emportés d'assaut. L'empereur s'aperçut, à la chaleur et à l'indignation des officiers et des soldats, qu'il ne serait point en son pouvoir d'empêcher un massacre épouvantable. Le souci le saisit. Les officiers le pressent de les conduire à la tranchée ; il ne sait quel parti prendre ; il feint de tomber malade ; il se renferme dans sa tente. Il était aimé ; la tristesse se répand dans le camp. Les opérations du siège sont suspendues. On fait de tous côtés des vœux pour la santé de l'empereur. On le consulte lui-même. « Mes amis, dit-il à ses généraux, ma santé est entre vos mains ; voyez si vous voulez que je vive. — Si nous le voulons ! Seigneur, parlez, dites vite ce qu'il faut que nous fassions. Nous voilà tous prêts à mourir. — Il ne s'agit pas de mourir, mais de me jurer une chose beaucoup plus facile. — Nous le jurons. — Eh bien ! ajouta-t-il en se levant brusquement, et tirant son cimeterre, me voilà guéri. Marchons contre les rebelles, escaladons les murs, entrons dans leur ville ; mais que, la ville prise, il ne soit pas versé une goutte de sang. Voilà ce que vous m'avez juré et ce que j'exige », et ce qui fut fait.

L'Y-Wang-Ti (c'est toujours le père Hoop qui parle) a fait bâtir la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie, qui a six cents lieues de circuit, trois mille tours, trente pieds de haut, quinze d'épais ; qui laisse entrer et sortir des fleuves sous des rochers, qui traverse un bras de mer, qui passe par des marais de plusieurs lieues. L'Y-Wang-Ti l'a fait construire en cinq ans. C'est le même qui a donné les lois les plus sages de



l'univers, qui a délivré de la tyrannie des princes du sang la nation qui leur avait toujours été asservie; jusqu'à ses enfants qu'il réduisit à la condition de simples sujets..... Eh bien! ce prince fit brûler tous les livres, et défendit, sous peine de mort, d'en conserver d'autres que d'agriculture, d'architecture et de médecine. Si Rousseau avait connu ce trait historique, le beau parti qu'il en eût tiré! Comme il eût fait valoir les raisons de l'empereur chinois!

L'Y-Wang-Ti disait que, dans un État où il y avait des gens qu'on appelle gens à talents, les gens de bien n'étaient que les seconds.....; que partout où il y avait plus de gloire à penser qu'à faire, le nombre de ceux qu'on appelle penseurs devait toujours aller en augmentant, et avec eux le nombre des oisifs, des orgueilleux, des inutiles et des fainéants.....; que ces jaseurs consacrant par des éloges absurdes les anciennes constitutions, ils liaient les mains du prince qui ne pouvait rien innover sans révolter la nation, quoiqu'il n'y eût pas une loi qui, au bout de cinquante ans, ne devînt un abus.....; que les productions de l'esprit sont froides et maussades lorsque le génie n'est pas l'organe des passions, et qu'alors elles sont dangereuses. Le beau texte que voilà! Vous devriez m'aimer à la folie.

Que dirent de cette logique de l'Y-Wang-Ti les gens du conseil du coffre de fer, qui étaient tous lettrés?..... Qu'il raisonnait comme un barbare.

Je vous fais grâce de toutes les réflexions qui furent amenées par ces traits historiques, vous les referez toutes et beaucoup d'autres.

Le Baron, qui est malade, en dépit de la médecine qui s'est emparée de lui, trouva fort mauvais que l'Y-Wang-Ti eût épargné les livres de médecine. Il disait qu'on ne connaissait pas le corps humain, qu'on ne connaissait pas les fonctions des parties, qu'on ne connaissait point la nature des substances qu'on donne en remèdes, qu'on ne connaissait rien, et qu'il ne comprenait pas comment on pouvait faire une science de tant de choses ignorées et inconnues.

Je lui répondis à la façon de l'abbé Galiani... Des Espagnols abordèrent un jour dans une contrée du Nouveau-Monde où les habitants grossiers ignoraient encore l'usage du feu. C'était en hiver. Ils dirent aux habitants qu'avec du bois et une autre

chose ils imiteraient le soleil et allumeraient sur terre du feu comme celui qui luisait au soleil. « Vous connaissez donc ce que c'est que le bois, dirent les habitants de la contrée aux Espagnols? — Non. — Vous connaissez donc le feu qui luit au soleil? — Non. — Vous connaissez donc au moins comment le feu prend au bois? — Non. — Et quand vous avez allumé le feu, sans doute que vous savez l'éteindre? — Oui. — Et avec quoi? — Avec l'eau. — Et vous savez donc ce que c'est que l'eau? — Non. — Et vous savez donc comment le feu est éteint par l'eau? — Non. » Les habitants de la contrée se mirent à rire, et tournèrent le dos aux Espagnols, qui allumèrent du feu qu'ils ne connaissaient pas, avec du bois qu'ils ne connaissaient pas, sans savoir comment le feu consumait le bois, et ensuite, avec de l'eau qu'ils ne connaissaient pas, ils éteignirent le feu qu'ils ne connaissaient pas, sans savoir comment l'eau éteignait le feu.

Sur la fin de notre conversation, lorsque nous étions sur le point de nous retirer, je demandai au Baron s'il ne comptait pas dans la semaine faire un tour à Paris. Il me répondit que non. « En ce cas, lui dis-je, je profiterai du carrosse de M<sup>me</sup> d'Aine, qui ramène demain ces messieurs. » Il y consentit, et me voilà de retour, sur le quai des Miramionnes, pour empêcher vos lettres d'aller au Grandval, où elles étaient déjà!

Nous avons eu le soir, Damilaville et moi, le plaisir de nous embrasser, et il a été doux. C'était le lundi. Le mardi matin, nous avons eu, Grimm et moi, le plaisir de nous embrasser, et il a été très-doux. Nous avons dîné ensemble. Je lui ai demandé des nouvelles de la santé de M<sup>me</sup> d'Épinay.

A propos de Pouf, de Thibé et de Taupin, nouveau personnage important dont vous n'avez point encore entendu parler, je vous ferais de bons contes, si j'en avais le loisir. Taupin est le chien du meunier; ah! ma bonne amie, respectez Taupin, s'il vous plaît. Je croyais savoir aimer, Taupin m'a appris que je n'y entendais rien, et j'en suis bien humilié. Vous vous croyez peut-être aimée; Taupin, si vous l'aviez vu, vous aurait donné quelque souci sur ce point. Il a pris un goût de préférence pour Thibé. Or, imaginez que, par le temps qu'il faisait, tous les jours il venait à la porte s'étendre dans le sable mouillé, le nez penché sur ses deux pattes, les yeux attachés vers nos fenêtres,

tenant ferme dans son poste incommode, malgré la pluie qui tombait à seaux, le vent qui agitait ses oreilles, oubliant le boire, le manger, la maison, son maître, sa maîtresse, et gémissant, soupirant pour Thibé, depuis le matin jusqu'au soir. Je soupçonne, il est vrai, qu'il y a un peu de luxure dans le fait de Taupin; mais M<sup>me</sup> d'Aine prétend qu'il est impossible d'analyser les sentiments les plus délicats, sans y découvrir un peu de saloperie. Ah! chère amie, les noms étranges qu'on donne à la tendresse! Je n'oserais vous les redire. Si la nature les entendait, elle leur donnerait à tous des croquignoles.

M<sup>me</sup> d'Holbach prétend que Saurin et la dame de la Chevrete nous jouent, qu'ils nous mentent, en nous disant la vérité.

Me voilà donc installé rue Taranne pour jusqu'à l'automne prochain. Jeanneton est hors d'affaire. Sa maîtresse continuera encore quelques jours le vin de quinquina. Angélique a le cou libre, de l'appétit, de la gaieté, mais, sur le soir, un peu de fièvre. Elles se purgeront toutes, les unes après les autres, à commencer de demain; c'est l'enfant qui débutera.

Je crois bien que Racine vous fait grand plaisir : c'est peut-être le plus grand poète qui ait jamais existé, chère amie. Gardez-vous bien d'attaquer le caractère d'Iphigénie. Sa résignation est un enthousiasme de quelques heures. Le caractère est poétique, et partout un peu plus grand que nature : si le poète l'eût introduite dans un poème épique, où cet épisode eût été de plusieurs jours, vous l'auriez vue agitée de tous les mouvements que vous exigez; elle en éprouve bien quelques-uns, mais toujours tempérés par la douceur, le respect, la soumission, l'obéissance; toutes vos objections se réduisent à ceci : Iphigénie et moi sont deux. Le caractère d'Iphigénie était facile à peindre, celui d'Achille et celui d'Ulysse faciles, celui de Clytemnestre plus facile encore; mais celui d'Agamemnon, dont vous ne me dites rien, comment n'y avez-vous pas pensé? Un père immole sa fille par ambition, et il ne faut pas qu'il soit odieux. Quel problème à résoudre! Voyez tout ce que le poète a fait pour cela. Agamemnon a appelé sa fille en Aulide; voilà la seule faute qu'il ait commise, et c'est avant que la pièce commence. Il est agité de remords, il se lève pendant la nuit; il veut l'empêcher d'arriver en Aulide; il n'y réussit pas, il se désespère de son arrivée, ce sont les dieux qui le trompent. Par qui fait-on plaider auprès

de lui la cause de sa fille? Par un amant furieux qui la gâte par ses menaces, par une mère furieuse qui veut subjuguier son époux; on abandonne, au milieu de cela, ce père irrité au plus adroit fripon de la Grèce. Cependant il est sur le point de ravir sa fille au couteau, lorsque Ériphile dénonce sa faute aux Grecs et à Calchas qui la demandent à grands cris, et puis il y a dix ans que les Grecs sont devant Troie. Il n'y a pas un chef dans l'armée qui n'ait perdu un père, un fils, un frère, un ami pour l'injure faite aux Atrides. Le sang des Atrides est-il le seul sang précieux de la Grèce? Tout sentiment d'ambition à part, Agamemnon ne doit-il rien aux dieux, ne doit-il rien aux Grecs? Que de circonstances accumulées pour pallier l'erreur d'un moment! Le secret de cette boîte-là vous a échappé.

Un peu de repos aura rendu la santé à vos dames. Si j'osais, je leur donnerais le conseil que Circé donne à Ascitte : *Si seorsim à fratre una nocte dormieris.*

Je sais bon gré à l'abbé Marin de vous amuser. Et l'abbé Blanc ne s'en mêle-t-il point? Je ne m'attendais guère à faire le rôle d'un père de l'Église et à être cité en chaire.

*Que cette mère est à plaindre!* oui, d'avoir la tête aussi mal faite. (Vous devinez bien l'à-propos de cela.) Qu'elle soit juste dans la dispensation de ses sentiments, et elle sera heureuse, et nous serions heureux aussi. Mais votre abbé Marin traite la grande affaire assez lestement, ce me semble; il y a bien plus de force et de mérite à lui qu'à un autre. Quelle raison pour croire tout cela vrai que de l'avoir prêché toute sa vie! Quoi donc? vous voudriez qu'ils se fussent égosillés pour une sottise, et qu'ils en convinssent! Cela ne se peut. C'est comme les voyageurs qui ont fait deux mille lieues; et ce sera pour des choses communes? Va-t'en voir s'ils viennent.....

*Cela n'est guère poli.* Pardon, mon amie. Vous voilà donc encore absente pour un mois; je ne vous avais accordé que jusqu'à la Saint-Martin, et je n'aime pas que vous dérangiez mon calcul. Il faut que je prenne patience sur nouveaux frais.

En vérité, on est bien mal avec ceux qui ressemblent à Morphyse; ce sont perpétuellement des ruses, des réticences, des mystères, des secrets, des méfiances, et puis l'habitude de la duplicité et de la dissimulation se prend, la franchise s'évanouit.

Il est étonnant que cela n'ait pas pris davantage sur vos jeunes âmes, et qu'on n'ait pas fait de vous deux bohémiennes.

Vous n'avez point vu le nain de la dame D..... parmi les autres? C'est qu'elle n'y était pas; est-ce que vous avez oublié qu'elle est à couteau tiré avec la vieille fée, sa voisine; elle n'était pas à la Chevette. L'indisposition de sa mère la retenait à Paris, tandis que l'ami était au Grandval; Pouf n'est pour rien là dedans. On m'a bien recommandé de me taire sur Pouf, j'ai promis et tenu parole.

Ne vous attendrissez pas trop sur la dame *aux bras velus*; il lui est arrivé ce qui arrivera à celles qui, sans dignité dans le caractère, sans respect pour elles-mêmes, ne tiendront pas loin ces animaux insolents qu'on appelle jeunes gens. Auparavant mon fils<sup>1</sup> la prenait à bras-le-corps, la tirait sur ses genoux, lui maniait les bras, mesurait sa taille fine entre ses mains, et elle disait en minaudant : Allons donc, finissez donc! que vous êtes enfant! Et mon fils a fini par lui éplucher les bras à table, en présence de vingt personnes.

Vous ne m'avez rien dit des propos de M. Le Roy; ils étaient pourtant bien gais et bien originaux.

Eh bien! vous êtes donc sûre que M. de Prisye ne s'y trompe pas? Mais, puisque vous avez pensé que cette phrase pourrait me paraître singulière, pourquoi n'avez-vous pas pensé qu'elle pourrait lui paraître aussi singulière qu'à moi? Pourquoi l'avoir laissée? Si vous me trompiez, s'il trompait M<sup>lle</sup> Boileau, si vous étiez deux scélérats, ma foi, comme M. Orgon, je ne croirais plus aux gens de bien. Il faut que je consulte M<sup>lle</sup> Boileau là-dessus. Nous verrons ce qu'elle en dira; sauf à vous faire, à vous et à lui, un petit secret de sa décision. Si nous nous en mêlons une fois, soyez sûre que nous saurons bien aussi vous faire des phrases singulières, et que nous serons bien assez traitres pour vous en demander votre avis.

Je vous prie, mon amie, plus de comparaison entre Grimm et moi. Je me console de sa supériorité en la reconnaissant. Je suis vain de la victoire que je remporte sur mon amour-propre, et il ne faut pas m'ôter ce pauvre petit avantage-là.

Pourquoi la louange embarrasse-t-elle? C'est qu'il est contre

1. Voir t. XVIII, page 516.



la justice qu'on se doit de la refuser, puisqu'on la mérite, et contre la modestie qu'on exige de l'accepter, puisqu'alors ce serait se réunir aux autres pour se préconiser. On est décontenancé, comme il faut toujours qu'on le soit, lorsqu'il faut répondre, et qu'on ne saurait dire ni oui ni non. Je souhaite pour moi que ce soit là votre solution.

Vous voilà donc rappelée à Paris par M. de Fourmont. Ce cérémonial-là, de se rendre le maître chez vous, à neuf heures, pour vous entretenir de ce que votre sœur savait déjà, est encore d'un ridicule que je ne saurais trop louer, tant il est parfait. Que ne vous parlait-elle d'amitié en présence de M<sup>me</sup> Le Gendre? Où était l'inconvénient de cette intimité? Jusqu'à quand serez-vous étrangère dans votre famille? Et le rôle d'Iphigénie vous étonne; et vous ne voyez pas que le vôtre est plus dur! Agamemnon n'immola sa fille qu'une fois, et Morphyse immole la sienne dix fois par jour. Il est plus facile de souffrir une grande peine que de souffrir toute sa vie de petites mortifications qui se succèdent sans fin.

Revenez donc; revenez voir en personne la tendresse que vous n'avez fait que lire; elle vous attend.

Non, Damilaville ne décachette point. Aussi celle adressée à M. Duval a-t-elle fait le voyage du Granval avec les vôtres. On la lui a portée ce matin; il a répondu sur-le-champ, et cette réponse est partie contre-signée.

Arrivez donc, gros Fourmont. Tâchez donc d'accélérer votre lourde allure, et ramenez-moi ma Sophie.

Jusqu'à présent, j'ai écrit comme si Uranie devait me lire. Peut-être y avez-vous un peu perdu; mais j'ai voulu épargner à votre délicatesse le petit déplaisir de sauter des lignes, et de celer quelque chose à celle qu'on porte au fond de son cœur. Il me semble que cela me coûterait, à moi, et je vous mets souvenant à ma place.

Quand vous vous séparerez de votre chère sœur, dites-lui de ma part, et du ton le plus touché que vous pourrez : « Chère sœur, nous nous reverrons tous les trois, nous nous reverrons ».

Vous aurez lundi des nouvelles de M. de Saint-Gény. Damilaville a dû en demander aujourd'hui.

A propos, quatre-vingts livres de café, soixante pour vous et

vingt pour moi, à trente-sept sous la livre. La modicité du prix m'a rendu la qualité suspecte. Voilà une phrase cadencée qui pue l'Académie. Si vous voulez en sentir tout le ridicule, dites-la du ton gascon dont M. Mairan disait à Rendu, son valet de chambre, de le tirer d'une mare d'eau : *Rendu, sauvez-moi de ce déluge, d'une façon quelconque*. Je suis un furieux bavard, n'est-ce pas, mon amie? Mais nous l'avons essayé, Grimm et moi, et nous l'avons trouvé bon. Demandez à madame votre mère si elle en veut toujours. Ce traître Damilaville en a quatre-vingts livres, de Marseille, dont il ne céderait pas un grain. Ferai-je mieux que lui? Oh! ma foi, je n'en sais rien.

Vous me direz apparemment ce que M. Duval aura chanté. *A M. Duval, rue des Vieux-Augustins*, etc. Quelle diable d'adresse est-ce là? Cela m'a un peu brouillé.

Mais est-ce qu'Uranie ne daignera pas prendre la plume un jour, et mettre un petit mot de sa main à la fin d'une de vos lettres? Un petit mot doux pour celui qui fait tout pour lui marquer son respect, lui inspirer une haute idée d'elle-même, celle qu'il en a, et mériter un peu son estime.

Je ne sais pas ce qu'il y avait dans ma dernière lettre sur le vice et sur la vertu d'assez passable, pour que vous ayez osé en faire part à madame votre mère. De quoi s'agissait-il? Je mets si peu de prétention à ce que je vous écris que, d'un courrier à l'autre, la seule chose qui m'en reste, c'est que j'ai voulu vous rendre compte de tous les instants d'une vie qui vous appartient, et vous faire lire au fond d'un cœur où vous réglez.

Adieu, ma tendre amie. Voilà encore un petit volume. Si j'en avais eu le temps, j'y aurais mis une épître dédicatoire.

Il arriva avant-hier, chez Damilaville, une petite aventure qui prouve que rien ne gagne comme l'exemple de la bonté.

Un habile garçon, qui s'appelle Desmarets, devait être envoyé en Sibérie pour y faire des observations; il n'ira pas. On lui préfère un sot appelé l'abbé Chappe<sup>1</sup>. Desmarets, Tillet, et un

1. Diderot partageait les préjugés de ses contemporains contre ce savant, à qui l'on peut reprocher des observations légèrement faites ou inutiles, mais qui n'en eut pas moins victime de son amour pour la science, dans un voyage en Cali-

jeune conseiller au Parlement, qui avaient diné chez Gaudet, montèrent, le soir, chez Damilaville, où j'étais. Je connaissais Desmarets et Tillet; on se salue, on s'embrasse, et je dis à Desmarets : « Que faites-vous ici? je vous croyais à grelotter au Kamtchatka, dans un trou de quelque Jakut. » Vous entendez sa réponse : « Je suis fâché, pour le progrès des sciences, qu'un autre fasse le voyage. » Il ajouta qu'il avait préparé un grand nombre d'expériences qu'assurément l'abbé Chappe ne fera pas. « Avez-vous un mémoire bien détaillé de toutes ces expériences? — Tout prêt. — Savez-vous ce qu'il faut en faire? Le porter à l'abbé Chappe. Parce que vous ne pouvez pas faire le bien par vous-même, ne devez-vous pas contribuer de toutes vos forces pour qu'il soit fait par un autre?..... » Tout le monde fut de mon avis.

*Je ne pourrais soutenir cette pensée qu'un homme a eu cet avantage sur moi.....* Cet homme est un homme de bien, du moins je dois le supposer. Il vous est dévoué, âme et corps, il ne vit que pour vous, il étudie toutes vos volontés. C'est vous qui faites son bonheur, sa peine, son repos, ses alarmes; son sort est attaché au vôtre. Il ferait le tour du monde pour vous aller chercher un fêtu qui vous plairait; et, lorsque vous lui accordez la seule récompense qu'il se promette, et qu'il s'efforce de mériter, vous appelez cela accorder de l'avantage sur soi. Est-ce là l'expression? Je m'en rapporte à vous-même, qui avez l'esprit juste. En toute autre circonstance, il me semble qu'on dirait : c'est retour, c'est équité. Les coquettes laissent prendre de l'avantage sur elles; les femmes galantes et à tempérament aussi; les folles, les étourdies, et, en un mot, toutes celles qui ne mettent aucun prix honnête à leurs faveurs, et qu'on possède sans les avoir méritées. Mais il n'en est pas ainsi des autres.

fournie, le 1<sup>er</sup> août 1769. Grimm s'est égayé (*Corr. litt.*, mars 1769) sur le compte de l'abbé et des estampes de Moreau le Jeune qui ornent la première édition de son *Voyage en Sibérie fait en 1761*. (Debure, 1768, 3 vol. gr. in-4 et atlas.) *L'Antidote contre un mauvais livre*, etc., etc., dont il a été question dans une note des *Lettres à Falconet*, a été écrit sous l'inspiration de Catherine et peut-être revu par le sculpteur. M. Taschereau renvoie aussi à une brochure : *Lettre d'un style franc et loyal à l'auteur du Journal encyclopédique*, 1771, in-12, que nous n'avons pu rencontrer.



Vous souvenez-vous d'un trait que je vous ai raconté d'un de mes amis<sup>1</sup>? Il aimait depuis longtemps; il croyait avoir mérité quelque récompense, et la sollicitait, comme elle doit l'être, vivement. On le refusait sans en apporter de raisons..... Il s'avisa de dire : « C'est que vous ne m'aimez pas..... » Cette femme aimait éperdument. « C'est que je ne vous aime pas! » répondit-elle en fondant en larmes. Levez-vous (il était à ses genoux), donnez-moi la main »; il se lève, il lui donne la main, elle le conduit vers un canapé, elle s'assied, se couvre les yeux de ses mains sous lesquelles les larmes coulaient toujours, et lui dit : « Eh bien! monsieur, soyez heureux. » Vous vous doutez bien qu'il ne le fut pas. Non ce jour-là; mais un autre qu'il était à côté d'elle, qu'il la regardait avec des yeux remplis d'amour et de tendresse, et qu'il ne lui demandait rien, elle jeta ses deux bras autour de son cou, sa bouche alla doucement se coller sur la sienne, et il fut heureux.

Il y a une lettre de vous chez Damilaville. Je cours bien vite la chercher. Adieu, adieu.

De Saint-Gény se porte à merveille. C'est un garçon de bien, très-aimé, très-considéré. On rend justice à ses talents; mais il n'a ni zèle ni activité. On lui reproche de l'indolence et de la paresse. Il faudrait que madame votre mère et la sienne le secouassent de temps en temps. Je vous réponds toujours de la protection de M. Damilaville pour lui, parce que M. Damilaville a de l'amitié pour moi, et qu'il sait l'intérêt que je prends à M. de Saint-Gény, et à tout ce qui vous tient par le fil le plus léger.

Mes très-humbles respects à madame votre mère.

1. C'est l'aventure de Margency et de M<sup>me</sup> de Verdelin, racontée par M<sup>me</sup> d'Épinay. Mémoires, 2<sup>e</sup> partie, chap. VI.

## LII

A Paris, le 10 novembre 1760.

Voyez l'attention de M. Damilaville. C'est aujourd'hui dimanche. Il a été forcé de sortir de son bureau. Il ne doutait pas que je ne vinsse ce soir ; car je ne manque jamais quand j'espère une lettre de vous. Il a laissé la clef avec deux bougies sur une table, et entre les deux bougies, la petite lettre de vous avec un billet de lui bien honnête. Je vous ai lue et relue ; je suis seul et je vais vous répondre.

Je suis bien fâché que madame votre mère soit indisposée. Il n'y a qu'un jour à son compte, quoiqu'il y ait bien du temps au nôtre, qu'elle est à la campagne. Ce sont d'abord les mauvais temps qui l'ont empêchée d'en jouir ; et, quand les mauvais temps vont cesser, car enfin ils vont cesser, s'ils ne doivent pas durer toujours, voilà un rhumatisme qui la tient courbée sur les tisons. Comment se fait-il qu'elle ait de la gaieté, et avec vous ? Hier, je disais, avec Damilaville, que quand j'étais las de voir aller les choses contre mon gré, il me prenait des bouffées de résignation. Alors la douleur des hypocondres se détend, la bile accumulée coule doucement : le sort ne me laisserait pas une chemise au dos, que peut-être j'en plaisanterais. Je conçois qu'il y a des hommes assez heureusement nés pour être, par tempérament et constamment, ce que je suis seulement par intervalle, de réflexion, et par secousses ; témoin l'auteur de *Zaïde*, ce petit abbé de La Marre qui n'avait pas un sou, qui se portait mal, qui n'avait ni habit, ni pain, ni souliers ;

Sa culotte, attachée avec une ficelle,  
Laisait voir, par cent trous, un cul plus noir qu'icelle.

Eh bien ! le soir, sur les onze heures, lorsque tout le monde dormait, il contrefaisait, avec une pipe à fumer, les cris d'un

enfant exposé ; et le matin, sur le point du jour, il mettait en train de chanter tous les coqs du voisinage. Au sein de l'indigence, il était plus heureux que nous<sup>1</sup>. Votre mère a pris son parti. Elle aura de la bonne humeur jusqu'à demain. Cette espèce de philosophie éphémère ne dure pas davantage.

On parle donc de retour ! On remue donc les malles ! Le courrier prochain m'apprendra peut-être votre départ. Ne vous attendre que pour les derniers jours du mois, je ne saurais. Vous m'avez mis en train d'espérer. S'il nous est permis d'aller au-devant de vous, vous nous le direz apparemment. Au reste, ne faites rien là-dessus de votre mouvement. Si l'on nous rencontre sur la route, qu'on s'y attende, et qu'on l'ait à gré. Oui, ce fut un terrible jour que celui que vous rappelez. Mais vous aviez de la santé, on pouvait se flatter que vous supportiez la fatigue du voyage ; on ne craignait pas que vous restassiez mourante dans une auberge ou sur un grand chemin. Il vint un jour, et ce jour était la veille même de votre départ, où j'avais toutes ces alarmes. On vous croyait assez de force pour faire soixante lieues en poste, dans une voiture très-dure, dans la saison la plus fatigante, et vous étiez dans votre lit, et vous ne pouviez vous tenir debout, et vous n'auriez pas fait pour toute chose au monde le tour de votre chambre, et vous ne pouviez parler. Mais laissons cela ; ma bile se remuerait trop violemment ; je ne m'en porterais pas mieux, je n'en serais pas plus content, et de celle qui vous entraînait, et de celle qui se portait à sa fantaisie, et qui fermait les yeux sur votre état.

Mais qui est-ce qui vous a envoyé la *Confession de Voltaire*<sup>2</sup> ? Vous ne me le dites pas. A propos de Voltaire, il se plaint

1. Dans les notes si curieuses du libraire Prault sur quelques littérateurs de son temps, notes publiées par M. Rathery (*Bulletin du bibliophile*, 1850, p. 866), on trouve celle-ci sur l'abbé de La Marre, que M<sup>lle</sup> Quinault avait surnommé *Croque-Chenille* : « Il avait de l'esprit, du feu et de la vivacité ; d'ailleurs crapuleux ; sans reproche, je l'ai une fois habillé de pied en cape et lui ai donné « soixante-douze livres pour se faire guérir de la v..... On n'a de lui qu'un petit recueil de poésies. Il a fait aussi l'opéra de *Zaïde*, mis en musique par Royer. » — L'abbé de La Marre, nommé commissaire aux fourrages pendant la campagne de 1741, se jeta par la fenêtre, à Egra, dans un accès de fièvre chaude.

2. Diderot veut parler ici de la *Relation de la maladie, de la confession et de la fin de M. de Voltaire et de ce qui s'ensuivit*, par moi Joseph Dubois (Sélis). Genève, 1761 (1760), in-12 ; sorte de contre-partie du pamphlet de Voltaire ayant pour titre : *Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition*

à Grimm très-amèrement de mon silence. Il dit qu'il est au moins de la politesse de remercier son avocat<sup>1</sup>. Et qui diable l'a prié de plaider ma cause? Il a, dit-il, ressenti la plus vive douleur, chère amie; on ne saurait arracher un cheveu à cet homme, sans lui faire jeter les hauts cris. A soixante ans passés, il est auteur, et auteur célèbre, et il n'est pas encore fait à la peine. Il ne s'y fera jamais. L'avenir ne le corrigera point. Il espérera le bonheur jusqu'au moment où la vie lui échappera.

Non, je ne sais pas qui est l'auteur de *la Confession*. Oui, je suis dans la grande ville, et si je n'avais pas eu cent fois plus de force qu'Adam le jour que la pomme fatale lui fut présentée, je serais parti pour la Chevrette; j'y étais appelé par un billet doux, et par un billet très-doux; car il y en avait deux.

L'enfant, à qui la mauvaise santé ne peut ôter ni la sérénité ni la sensibilité, me jeta ses petits bras autour du cou, et m'embrassa, en disant : « C'est mon papa, c'est mon petit papa. » Je passai dans mon cabinet où je trouvai une pile de lettres. Je les lus. On servit, et nous nous mîmes à table.

Mes collègues n'ont presque rien fait. Je ne sais plus quand je sortirai de cette galère. Si j'en crois le chevalier de Jaucourt, son projet est de m'y tenir encore un an. Cet homme est depuis six à sept ans au centre de six à sept secrétaires, lisant, dictant, travaillant treize à quatorze heures par jour, et cette position-là ne l'a pas encore ennuyé.

Je n'ai rien outré à la peinture de la maladie du père Hoop. Il a été sur le point de secouer le fardeau. Quand je lui demandai ce qu'il estimait le plus de la vie, il me répondit : « Premièrement de n'y être pas, secondement de se bien porter; vous voyez combien je suis chanceux; j'y suis et je me porte mal. » A vous parler vrai, je ne compte pas qu'il finisse naturellement.

Vous auriez fait une belle chose sans les contre-seings. Les endroits de mes lettres où je vous dis que je vous aime sont

*du jésuite Bertier, suivie de la Relation du Voyage de frère Garassise, neveu du père Garasse, successeur du frère Bertier, et de ce qui s'ensuit en attendant ce qui s'ensuivra.* Genève, 1760, in-12.

1. Cette lettre de Voltaire ne se trouve pas dans sa *Correspondance*.

ceux qui vous plaisent le plus ; c'est, dites-vous, la seule chose qu'il y ait dans les vôtres, c'est-à-dire qu'elles sont pour moi partout comme les miennes dans les lignes qui vous en paraissent excellentes. Ne suis-je pas bien à plaindre ? Mes lettres sont variées, et les vôtres le seront, et plus agréablement encore que les miennes, quand vous pourrez vous résoudre, comme moi, à m'envoyer vos conversations d'Isle. Vous verrez que ce que vous, M<sup>me</sup> Le Gendre et madame votre mère direz sur un sujet ou de goût, ou de caractère, ou d'affaire, ou d'histoire, ou de morale, ne vaudra pas mieux que les boutades de l'Écossais, que les folies de M<sup>me</sup> d'Aine, que l'originalité du Baron, et que mon marivaudage, car je marivaude, Marivaux sans le savoir, et moi le sachant.

Je n'ai point encore fait de feu. Tant que celui de nature me suffira, je me passerai de l'autre.

Cette sobriété d'un jour n'a pas duré davantage. Damilaville ne l'a pas voulu. Nous dinâmes hier ensemble depuis deux heures et demie jusqu'à neuf heures du soir. A neuf heures sonnantes nous prenions le plus délicieux café du monde. Oh ! la bonne chose pour la santé qu'une débauche de bon vin !

Mon ami est l'homme le plus inabordable. Il a un froid, un sec, un renfermé qui déconcerte la première fois ; à la centième comme à la première, quand cela lui convient.

Le nom de *Pouf* vous fait rire, vous paraît bien imaginé. Le petit animal tout rond, gros comme le poing, ressemble parfaitement à son nom.

Je n'entends rien non plus à la ligne où il s'agit de fête et de messe, sinon que quelquefois je vous commence la veille une lettre que je continue le lendemain, comme si c'était le même jour. Voilà la clef d'une infinité d'autres endroits.

Oui, il ne tiendra qu'à Uranie d'aimer sa fille à la folie. Je crois en avoir le secret, mais ce sera pour une autre fois.

Bonsoir, mes bonnes amies ; si vous aimiez autant que moi, et que vous le sentissiez comme je fais dans ce moment, vous seriez trop heureuses. Je prends votre main, je la mets dans la sienne, et je les serre toutes deux.

## LIII

A Paris, le 11 novembre 1760.

J'étais venu ici dans le dessein d'y trouver une lettre et d'y répondre. J'ai eu la lettre. Je l'ai lue avec le plaisir que toutes me donnent, mais il ne m'a pas été possible de vous faire réponse.

J'ai trouvé Thiriot, un ami de Voltaire ; c'est un bon homme, mais d'une mémoire cruelle. Il s'est mis à nous réciter des vers de tous les poëtes du monde, et il était près de neuf heures quand il nous a quittés.

Le moyen de passer ici le temps qu'il me faudrait pour vous entretenir des peines que se donne Uranie, et y apporter la consolation qu'elle peut attendre de moi ! Je me suis fait une loi de rentrer de bonne heure, du moins jusqu'à ce que tout le monde se porte mieux à la maison. Je vous écris seulement ce billet pour prévenir l'inquiétude que mon silence pourrait vous causer. Bonsoir, ma tendre amie. Jeudi, je tâcherai de réparer la brièveté de celle-ci. Si vous la comparez avec la précédente, vous ne manquerez pas de dire que je suis extrême en tout. Je ne sais si cela est aussi généralement vrai qu'on pourrait le croire ; mais en tendresse, en attachement, en estime, en respect pour vous, quelque extrême qu'on veuille me supposer, je ne ferai mentir personne. Un mot de moi à Uranie. Elle voit sa fille d'un air trop sévère. Quand elle aura causé là-dessus avec elle-même pendant une matinée, elle retrouvera sa fille à moitié corrigée. Avant que d'accuser l'enfance d'une autre, je lui demande de se rappeler la sienne. Qu'est-ce que la sensibilité ? L'effet vif sur notre âme d'une infinité d'observations délicates que nous rapprochons. Cette qualité, dont la nature nous donne le germe, s'étouffe ou se vivifie donc par l'âge, l'expérience, la réflexion. Nous serions tous bien honteux si nos parents avaient tenu registre de toutes les choses dures, cruelles même, que nous avons dites ou faites, quand nous étions jeunes. Nous verrions, dans l'histoire de nos premières années, l'excuse des pre-



mières amées de nos enfants que nous jugeons si sévèrement. Un peu de patience, il en a fallu tant avoir avec nous. Je ne me tiens pas quitte par ce petit nombre de lignes. Le sujet est trop important pour n'y pas revenir. Bonsoir, mon amie, bonsoir. Ne perdez rien de votre amour. Pour peu que vous en diminuassiez, vous ne me payeriez plus de retour.

## LIV

A Paris, le 21 novembre 1760.

Les gens du monde n'ont point d'honneur : ils font trop d'affaires et de trop importantes ; ils s'écartent d'abord un peu du droit chemin, puis encore un peu, et de petits écarts en petits écarts réitérés, bientôt ils se trouvent tout à fait égarés, et ce qu'ils ont fait avec succès devient l'unique règle de ce qu'ils ont à faire. Vous voyez bien à quoi je réponds. Mais ce qui me confond, c'est cette espèce de bienfaisance malhonnête avec laquelle ils se prêtent à arranger à leur mode les affaires des gens scrupuleux. On dirait, ou qu'ils n'ont pas assez de leurs propres iniquités, ou qu'ils croient expier celles-ci par celles qu'ils veulent bien commettre en faveur des autres. Il semble qu'ils se disent en eux-mêmes : Vous voyez bien, si ma morale est mauvaise, au moins j'ai la même pour moi et pour mes amis.

Il y avait donc bien de la tendresse, du respect, de l'estime dans cette lettre de rappel ? Les sentiments qu'il nous a vu prendre de sa moitié, à nous qui sommes censés nous connaître en mérite, n'ont pas peu contribué à lui inspirer ceux qu'il en a. Il a cru pouvoir estimer un peu celle que nous adorons. Elle a cru longtemps que la seule chose qu'elle désirait en son mari, c'était de l'estimer ce qu'elle valait ; elle s'est trompée. Il en est venu là, et je gage qu'elle n'en est pas plus éprise.

Vous voilà donc seule à présent, mais heureusement ce ne sera pas pour longtemps ; tout m'annonce un retour prochain. Ces travaux projetés sur la rivière de Larzicourt sont ou différés

ou moins inquiétants, puisqu'on cherche des chevaux; mais je ne veux plus compter sur rien. Je suis trop mal à mon aise lorsqu'une lettre vient détruire les espérances que j'avais conçues sur la précédente. On dirait que Morphyse a deviné que vous m'écrivez tout, et qu'elle se fait un jeu de vous montrer à celui que vous aimez et de vous ravir à ses souhaits, d'une poste à l'autre.

Vous faites aussi des débauches de table! Cela vous convient fort. Et qui est-ce qui vous a permis de vivre comme ceux qui se portent bien? Me voilà tout à fait dérangé. J'ai eu les intestins brouillés, des envies de vomir, de la fièvre, de l'insomnie; je devais être émétié aujourd'hui. J'étais trop échauffé pour qu'on l'osât; c'est partie remise. En attendant, je vais, je viens, je ris, je cause, je me plains, et demain il n'y paraîtra plus. Mais vous, vous payez de quinze mauvais jours un petit verre de vin et une cuisse de perdrix de trop. Tout le monde se porte bien, excepté moi et Angélique. Vous ai-je dit que cette petite étourdie-là s'était arraché un ongle du gros orteil? Il n'en fallait pas davantage pour mettre en péril le pied d'un autre enfant moins sain. Elle n'en a pas été alitée plus d'un jour.

J'ai lu à M. Grimm la comparaison que vous nous avez faite d'*Hypermnestre* avec *Tancrède*; il trouve que cela n'est pas si faux qu'il en faille rougir.

Je n'oublierai pas votre billet de loterie. M<sup>me</sup> Le Gendre ne se lasse donc pas d'inviter la fortune. J'en suis bien aise... Mais la fortune en use avec elle comme la cliente en use avec ses amants.

Nous ne sommes pas à Bouillon, mais il est décidé que nous imprimerons en pays étranger, et que je n'irai pas. Ma présence donnera le change à nos ennemis, et rien n'empêchera, avec trois ou quatre contre-seings dont nous disposons, que les feuilles ne nous viennent et que nous ne puissions avoir l'ouvrage à notre aise.

Vous n'avez pas répondu juste à mon raisonnement en faveur de la médecine. La sensibilité ou l'insensibilité des êtres sur lesquels on opère ne fait rien à la certitude ou à l'incertitude des expériences.

Ma sœur a un étrange procédé avec moi. Je vous ai dit, il y a deux mois, qu'elle m'avait envoyé un compte avec des modèles



de quittances ; j'ai transcrit les quittances au bas du compte, j'ai renvoyé le tout, et depuis je n'ai entendu parler de rien. Ce maudit saint <sup>1</sup> l'aurait-il pervertie ? Malheur à la famille dans laquelle il y aura un saint !

*A moi, mes gendres*, est d'autant plus plaisant qu'il y a longtemps que le danger est passé <sup>2</sup>.

*Caliste* chancelle, et ce pauvre Colardeau, qui en est l'auteur, est désespéré <sup>3</sup>. Voici encore quelques beaux endroits que je me rappelle. *Caliste* dit de son abominable amant : Mais qui peut le rappeler auprès de moi ? La jalousie ? *Lui, jaloux !* *Celui, jaloux !* est beau. Et comme cette enchanteresse de Clairon le dit ! Quand sa confidente l'invite à donner la main à un époux qui lui est présenté par son père : *Moi*, dit-elle, *j'irais porter mes affronts en dot à mon époux !* et à un ami de Lotario, qui lui laisse apercevoir qu'il sait son malheur : *Éloignez-vous, vous m'avez fait rougir ; ne me voyez jamais*. Et ces deux vers-ci, qu'en direz-vous ?

La nature, crois-moi, dans le sein d'une mère,  
Pousse un cri plus plaintif que dans celui d'un père.

Je me suis grippé, à l'occasion de cet endroit, avec le mari de ma bonne amie, M<sup>me</sup> Riccoboni, et lui avec moi, sans nous connaître. Toutes les nuits il m'en revient des bribes qui me font tressaillir.

A propos de la maladie de M<sup>me</sup> Helvétius, croiriez-vous bien que ces Jésuites, qui ont si cruellement persécuté son mari, ont eu le courage de lui faire visite ? Je voudrais bien pouvoir vous rendre les propos qu'il leur a tenus avec sa brusque bonhomie ; il n'y a pas un mot à perdre : « Mais comment, Pères, c'est vous ! Vous êtes des hommes incompréhensibles. Vous vous croyez faits pour tout subjuguier, amis, ennemis. — Nous en sommes bien fâchés, nous n'avons pu faire autrement. — Je sais

1. Son frère le chanoine.

2. Allusion à l'aventure de nuit de M<sup>me</sup> d'Aine. Voir précédemment, t. XVIII, page 515.

3. *Caliste* fut jouée, pour la première fois, le 12 novembre 1760, et obtint dix représentations.

bien que vous seriez d'honnêtes gens, si cela dépendait de vous. Il y a beaucoup d'autres gens dans la société qui sont exactement dans le même cas ; cela ne dépend pas d'eux ; ce sont des coquins à qui je pardonne de l'être, mais je ne les vois pas. »

Que pensez-vous de cela ? Le reste ne me revient pas, mais il est exactement comme l'échantillon que voilà.

Vous savez apparemment que le capitán bacha ou l'amiral du sultan, qui va tous les ans, au nom de son maître, recueillir le tribut dans les îles de l'Archipel, s'en revenait avec dix à onze millions, lorsqu'un mouvement de dévotion le fit relâcher à une petite île appelée Lampédouse, où les chrétiens et les musulmans ont un petit temple commun ; et que, tandis qu'il était en oraison, les esclaves chrétiens qui étaient sur son bord, au nombre de deux cents, ont assommé, avec leurs chaînes, les esclaves turcs, ont mis à la voile, et s'en sont allés à Malte, où ils ont été bien reçus, et où l'on a accordé la liberté à cinq esclaves turcs qui avaient généreusement aidé les esclaves chrétiens à massacrer leurs confrères. Récompense bien placée ! A votre avis ?

M. et M<sup>me</sup> de Buffon sont arrivés. J'ai vu madame. Elle n'a plus de cou ; son menton a fait la moitié du chemin ; devinez ce qui a fait l'autre moitié ? moyennant quoi ses trois mentons reposent sur deux bons gros oreillers. Elle me paraît avoir un peu oublié ses douleurs. Je ne dinai point avec elle ; j'avais promis à M<sup>me</sup> d'Épinay, à l'ami Grimm et à l'abbé Galiani.

L'abbé est petit, gras, potelé : un certain Ascyte, de votre connaissance, un certain Lycas, aussi de votre connaissance, s'en seraient bien accommodés autrefois. Il nous disait à ce propos qu'un jour il voyageait dans un coche public ; c'était en hiver. D'abord, on ne sut avec qui l'on était ; mais lorsque le jour commença à paraître, il se trouva à côté d'un Jésuite ; deux filles à côté d'un Bernardin et d'un Bénédictin, et celui-ci à côté du secrétaire d'un sénateur napolitain. Il ne se passa rien dans la matinée, sinon que les deux moines faisaient tous leurs efforts pour se rendre agréables aux deux filles. Chacun alla dîner de son côté. La soirée fut comme la matinée, c'est-à-dire même galanterie de la part des moines. Le souper se fit en commun. Après le souper, lorsqu'il fallut se retirer, le Jésuite s'approch

de l'abbé, et lui dit : « Monsieur, il ne paraît pas que nous sommes là en bonne compagnie : vous devriez demander une chambre à deux lits pour nous. » L'abbé obligeamment la demanda, et l'obtint. On mit les deux filles dans une autre chambre à deux lits, les deux moines dans une troisième chambre à deux lits, et le secrétaire du sénateur dans un cabinet, seul. Chacun retiré, le Jésuite entreprit l'abbé de conversation, de son lit au sien. Tandis que l'abbé et le Jésuite causaient, un des moines attendait que l'autre moine fût endormi, afin d'aller trouver les filles. Le Bernardin fut le plus pressé ; il se lève sur la pointe du pied, il va dans la chambre des filles, il rencontre un lit, il tâte, il était vide : une des filles, qui l'occupait, était allée causer avec le secrétaire. Il va à l'autre lit, il y trouve l'autre fille, et se place à côté d'elle. Cependant le Bénédictin s'avancait sur ses pas ; il arrive droit au lit du Bernardin et de la fille ; ce fut le Bernardin qui lui tomba sous la main ; il le happe par le cou, il le traîne au milieu de la chambre, et se met à sa place. L'autre se relève, et s'en va tomber à coups de poing sur son rival ; il frappe à tort à travers ; la fille en reçoit un dans l'œil, et se met à faire des cris affreux. Les deux moines, en chemise, se battent, et font aussi des cris affreux. Le Jésuite, qui causait avec l'abbé, effrayé, se lève, court au lit de l'abbé et lui dit : « Monsieur, entendez-vous ces cris ? Je me meurs de peur ; de grâce, faites-moi une petite place à côté de vous. » Le moyen, ajoute l'abbé, de renvoyer ce pauvre Jésuite ! il avait si peur ! Et pendant que le Jésuite se rassure, quoique le bruit augmente, l'hôte monte. On laisse une des filles couchée avec le secrétaire, on enferme l'autre sous clef, on sépare les deux moines, et le reste de la nuit se passa fort bien.

Le père Hoop se porte un peu mieux. Il m'a dit, à l'occasion du nouveau roi d'Angleterre, une histoire très-cynique. Adieu, matendre amie, il se fait tard. Je vous écris chez Dami-laville. Je me porte mal. Je n'aime point à me faire attendre, je m'en vais. M. Gaschon a envoyé chez moi ce matin savoir comment je me portais. Je lui ai donné rendez-vous pour dimanche matin chez M<sup>lle</sup> Boileau. S'il se porte bien, si je me porte bien, si je me porte mieux, nous causerons un peu gaiement. Vous vous doutez bien qu'il sera aussi un peu mention de vous.

Adieu, j'ai les yeux faibles, la tête fatiguée ; j'écris sans

savoir ce que j'écris : revenez me mettre à la raison. Malgré toutes les promesses que je me suis faites de ne me plus promettre rien, je ne sais pourquoi je me flatte que cette lettre sera la dernière que je vous écrirai. Adieu. J'ai reçu ce matin un billet de M. Grimm, qui est charmant. Le comte de Lauraguais m'est venu voir. Savez-vous l'accident arrivé à sa femme? Elle voulait prendre des gouttes d'Hoffmann; on s'est trompé de bouteille, et on lui a donné quatre-vingt-quatre gouttes de *laudamum*. Elle n'en mourra pas. Bonsoir, ma bonne amie; adieu. Je ne saurais vous quitter tant qu'il me reste un quart d'heure, et que je suis à côté de vous, ou tant qu'il me reste une ligne de papier blanc, et que je vous écris.

## LV

A Paris, le 25 novembre 1760.

C'est, je crois, vendredi passé que je devais prendre l'émétique. Ils disaient tous que c'était le seul remède aux défaillances et aux envies de vomir dont je suis attaqué tous les matins, depuis environ deux ans. Mais j'eus la fièvre le soir, la nuit fut mauvaise, et je me trouvai si échauffé, si brûlant, quand on m'apporta le purgatif, que je vis trop d'imprudence à le prendre. Depuis j'ai vécu sobrement, j'ai pris du thé, j'ai humecté, et je guérirai, si je ne me trompe, par le seul régime. Je dîne seul; quelque frugal que soit le repas que je fais, il est suivi d'un mal de tête, léger à la vérité, mais signe d'un estomac qui fatigue, et qui digère avec peine. Laissons là ma santé, qui se raccommode plus aisément encore qu'elle ne s'est dérangée, pourvu surtout que la faculté ne s'en mêle pas. Or, elle ne s'en mêlera pas; je crains ses formules.

J'allai chez M<sup>lle</sup> Boileau, où j'espérais que l'ami Gaschon m'aurait précédé : point d'ami Gaschon. M<sup>lle</sup> Boileau, en jupon court et en casaquin blanc, blanc si vous voulez, était chez M<sup>me</sup> Berger. Le fils de M. de Solignac s'écrivait à la porte; sur mon nom il sortit; je lui demandai des nouvelles de monsieur son père, de madame sa mère; sa mère était à la messe. Cependant

M<sup>lle</sup> Boileau descend, je la vois traverser la cour sur la pointe du pied; je laisse M. de Solignac le fils, et je la vais trouver chez elle. Nous causâmes d'abord de vous, puis d'elle, de M. de Prisye, de moi, de M<sup>me</sup> Le Gendre, de madame votre mère, de vos affaires, de votre absence, de votre retour. Nous y serions encore, mais M<sup>me</sup> de Solignac arriva au milieu de notre ramage et le rendit un peu plus réservé. Je lui dis que j'aurais eu l'honneur de lui présenter mon respect plus tôt, que j'étais venu, entre deux voyages à la campagne, dans ce dessein, qu'elle n'y était pas, et que je m'y étais fait écrire par M. de Solignac; et puis le bavardage banal commença. Je ne sais comment je m'en tirai, je lui demandai des nouvelles de madame.... et de vous surtout, si elles étaient fraîches. Elle me répondit qu'elle en avait de trois jours par madame sa mère, mais non par vous. Est-ce que vous négligeriez de lui écrire? Elle se leva; je lui demandai la permission de lui faire une visite; elle me l'accorda, et elle s'en alla, appelée par les soins que demandait d'elle M<sup>lle</sup> de Solignac attaquée d'un érysipèle.

M<sup>lle</sup> Boileau n'était ni habillée ni emmessée, et elle dînait en ville, ce qui nous sépara promptement. Je donnai à M. Gaschon trois quarts d'heure dont M<sup>lle</sup> Boileau ne voulait point. Je le trouvai. Oh! combien nous dîmes de folies! Je le quittai pour me rendre à dîner chez le Baron; mais nous nous retrouvons, rue Pavée, M<sup>lle</sup> Boileau et moi, après-demain. Il faut pourtant que j'aie vu M<sup>me</sup> de Solignac chez elle avant votre retour, que l'on ne croit pas ici aussi voisin que vous l'imaginez. En vérité, je jure qu'avec ces malles descendues, ces chevaux demandés, madame votre mère vous joue.

Je dinai chez le Baron avec l'auteur de *Caliste*. Il n'a pas une once de chair sur le corps; un petit nez aquilin, une tête allongée, un visage effilé, de petits yeux perçants, de longues jambes, un corps mince et fluet; couvrez cela de plumes, ajoutez à ses maigres épaules de longues ailes, recourbez les ongles de ses pieds et de ses mains, et vous aurez un tiercelet d'épervier. Je lui fis beaucoup de compliments sur sa pièce, et ils étaient sincères. Nous nous promîmes de nous revoir. Ce sera quand il voudra; c'est son affaire. La présence de Saurin renferma un peu les amitiés que j'aurais faites à Colardeau, je craignis d'allumer de la jalousie; Grimm et Colardeau allèrent sur

les cinq heures à la Comédie. Moi je vins ici sur les sept heures chercher une lettre de vous, que j'y trouvai ; c'est la quarante-deuxième. Morphyse sera donc toujours Morphyse, un gros échecveau brouillé de secrets et de mystères. M. Fourmont n'était pas encore hier à Paris ; car on n'aurait pas manqué de me le dire. Emballez toujours vos chiffons, mais emballez les uns après les autres ; sans cette précaution, craignez que l'impatience ne vous prenne trop violente, lorsque vous n'aurez plus rien à serrer, et que le premier pas réel ne se fera point, et que vous aurez fait le dernier pas imaginaire vers Paris.

Je suis bien aise qu'il y ait par-ci par-là, dans mes griffonnages, quelques mots que vous puissiez lire à madame votre mère, et qui vous fassent pardonner un peu l'exacritude de ce commerce ; car je crois que, sans un peu d'intérêt, elle me pardonnerait aisément une passion qui vous rendrait malheureuse.

Ce vers qui vous plaît tant, et qui me fait tourner la tête, à moi :

Peut-être que mon père y mêla quelques pleurs<sup>1</sup>,

croyez-vous bien qu'il y a ici des gens d'un goût assez gauche pour oser l'attaquer, et à qui il a fallu que je disse : Grosses bêtes, ne voyez-vous pas comme ces pleurs excusent son père, dans le moment le plus cruel ? Et comme cette réflexion, au moment de mourir, fait honneur à cette fille ! Et puis, quel tableau que celui d'un père qui laisse tomber des larmes dans la même coupe où il verse des poisons pour sa fille ! Il n'y a rien de sacré pour la sottise, la méchanceté et l'envie ; elles portent leurs mains sacrilèges sur tout.

Depuis que je suis revenu de la campagne, il me semble que je ne sens plus si bien que je vous aime. C'est un bruit autour de moi ; ce sont des saccades : c'est un charivari qui m'arrache à moi-même. Je ne saurais plus donner d'attention aux mouvements de cœur. Il faut de la retraite, du repos, du silence aux amants. Le tumulte des grandes villes ne fatigue personne comme eux. Ils soupirent après la fin du jour ; c'est lorsque le



sommeil enchaînera tous ces êtres bruyants qui les distraient et qui les importunent qu'ils se retrouveront avec leur amie.

Vous voilà donc bien fière de sa bonne humeur. Jouissez-en. Pour moi, j'en serais affligé. Je ne pourrais souffrir de devoir à la satisfaction d'une misérable petite fantaisie le prix de mon attachement, de mes soins, de ma tendresse, d'une infinité de qualités personnelles. Il est bien malheureux qu'elle n'ait pas tous les jours des casaquins estropiés à raccommoder; vous seriez dispensée d'être vraie, douce, honnête, attentive, franche, soumise, vertueuse, désintéressée; vous seriez chérie sans toutes ces misères-là.

C'était bien mon dessein de ne pas écrire à ce méchant et extraordinaire enfant des Délices<sup>1</sup>; mais comment pourrai-je à présent m'en tirer? Voilà-t-il pas que Damilaville et Thiriot m'ont mis dans la nécessité de lui faire passer mes observations sur *Tancrède*!

*Le chevalier de Jaucourt.* Ne craignez pas qu'il s'ennuie de moudre des articles; Dieu le fit pour cela. Je voudrais que vous vissiez comme sa physionomie s'allonge quand on lui annonce la fin de son travail, ou plutôt la nécessité de le finir. Il a vraiment l'air désolé. Je serai quitte de mon ouvrage avant Pâques, ou je serai mort. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira, mais cela sera. Ce qui me prend un temps infini, ce sont les lettres que je suis forcé d'écrire à mes paresseux de collègues, pour les accélérer. Ils ont la peau si dure, que j'ai beau piquer des deux, ils n'en vont pas plus vite; mais, sans l'attention de leur tenir sans cesse l'épéon dans le flanc, ils s'arrêteraient tout court.

Thiriot est un bon homme qui n'est ni suffisant, ni fat. Il a une mémoire étonnante, et il aurait assez d'esprit s'il savait moins. Il a tout retenu. Au lieu de dire d'après lui, il cite toujours; ce qui fatigue et déplaît.

Je trouve que vous avez envisagé la question de la louange sous bien plus de faces que je n'ai fait. Mais vous m'avez seulement demandé pourquoi elle embarrassait. Il est vrai que vous êtes un peu baroque. Mais c'est que les autres ont eu beau se frotter contre vous, ils n'ont jamais pu émousser votre aspérité

1. Voltaire. La lettre que Diderot lui écrivit est du 28 novembre 1760; on la trouvera dans la Correspondance générale.

naturelle. J'en suis bien aise. J'aime mieux votre surface anguleuse et raboteuse que le poli maussade et commun de tous ces gens du monde. Au milieu de leur bourdonnement sourd et monotone, si vous jetez un mot dissonant, il frappe, et on le remarque. Tant mieux si elle n'a rien vu de votre trouble; car je pense que sa réflexion vous troubla. Ses principes, ses principes! Tout cela vaudrait bien la peine d'être discuté. Je trouve qu'elle se permettrait aisément la chose importante, et qu'elle se ferait un grand mérite de s'interdire l'accessoire qui n'est rien.

Non, chère amie, vous avez beau prêcher la sobriété, vous ne m'ennuiez point; je verrai toujours l'intérêt que vous prenez à ma santé, et je ne m'en corrigerai pas davantage. Pourquoi voulez-vous que votre sermon m'ennuie? Et puis je mange de distraction; que faut-il que j'y fasse? Comment parvient-on à n'être pas distrait?

Je suis fâché que vous n'ayez pas pu parler à votre sœur de mon avis sur le philosophe. Peut-être c'est ce qu'il y a de mieux et de singulier dans ma lettre. J'insiste. Un homme aimable, qui resterait froid à côté d'une femme à prétention, finirait par en être haï. On ne sait jamais ce que feraient ceux qui cherchent à droite et à gauche des appuis à leur malhonnêteté secrète. Je hasarde cette phrase, parce que j'espère que vous ne vous rappellerez point l'endroit de votre lettre auquel elle a rapport. Mais je m'aperçois que je vous écris d'humeur, et j'en ai en effet.

Vous savez que ce pauvre La Condamine a perdu ses oreilles, à Quito, en mesurant un angle de l'équateur et du méridien, pour déterminer la figure de la terre. Il court une place vacante à l'Académie française, et on lui objecte sa surdité. Ne trouvez-vous pas cela bien cruel? Il ne lui manquait qu'à perdre les yeux dans les sables brûlants des bords de la rivière des Amazones, et puis ils auraient dit que cet homme n'était plus bon qu'à noyer. Ces injustices me désespèrent. D'Alembert vient de faire une action qui trouve des apologistes. Vous savez que La Condamine est l'apôtre de l'inoculation en France; eh bien! à la rentrée publique de l'Académie des sciences, d'Alembert vient de lire un Mémoire que tous les sots doivent prendre pour un écrit contre l'inoculation, et que tous les gens d'esprit disent



n'être pas pour. Je n'en sais rien. Je ne l'ai pas entendu. Je laisse là les équations, je juge du procédé.

Est-ce toujours le 4 décembre que vous partez? Et cette lettre sera-t-elle enfin la dernière? Votre lettre ne sera remise à M<sup>lle</sup> Boileau qu'après-demain; mais aussi elle lui sera remise de la main à la main. M<sup>me</sup> d'Épinay a eu un accès de migraine dont elle a pensé périr. J'allai la voir le lendemain. Nous passâmes la soirée tête à tête. La sévérité des principes de son ami<sup>1</sup> se perd; il distingue deux justices, une à l'usage des souverains. Je vois tout cela comme elle, cependant je l'excuse tant que je puis. A chaque reproche, j'ajoute en refrain : Mais il est jeune, mais il est fidèle, mais vous l'aimez, et puis elle rit. Nous en étions là lorsque Saurin entra. Comme il était réservé! comme il était froid! comme il était révérencieux! et comme, un moment après, il était violent, emporté, bourru, impoli! Il est plus clair que le jour qu'il en est tombé amoureux. Ce n'est pas là son allure ordinaire. Saurin sortit, et l'abbé Galiani entra, et avec le gentil abbé, la gaieté, l'imagination, l'esprit, la folie, la plaisanterie, et tout ce qui fait oublier les peines de la vie. Dieu sait les contes qu'il fit. A propos des faux jugements que nous portons sur le préjugé que la chose étant communément comme nous l'attendons, elle ne sera point autrement; il disait qu'un voiturier qui menait, avec ses chevaux et sa chaise, le public, fut appelé au couvent des Bernardins pour un religieux qui avait un voyage à faire. Il propose son prix, on y tope; il demande à voir la malle, elle était à l'ordinaire. Le lendemain, de grand matin, il arrive avec ses chevaux et sa chaise; on lui livre la malle, il l'attache. Il ouvre la portière; il attend que son moine vienne se placer. Il ne l'avait point vu ce moine; il vient enfin. Imaginez un colosse en longueur, largeur et profondeur. A peine toute la place de la chaise y suffisait-elle. A l'aspect de cette masse de chair monstrueuse, le voiturier s'écrie : « Une autre fois je me ferai montrer le moine. » Tous les jours nous demandons à voir la malle, et nous oublions le moine. Une femme a les yeux charmants, la plus jolie bouche, des tetons à affoler : voilà la malle. Il nous vint à Grimm et moi, en même temps, une bonne application de ce conte. La comédienne Lepri n'au-

1. Grimm.

rait pas été dans le cas de s'écrier : *Ah ! scellerato !* si elle se fût fait montrer le moine.

Et puis à propos de ce qu'il ne faut point faire faire son rôle à un autre, il racontait qu'un général d'ordre fit une visite à un cardinal dans un moment où, en petite veste, la tête nue et déshabillé, il s'amusait avec ses amis. Jamais visite ne lui sembla plus à contre-temps. Il en prit de l'humeur. Il fallait s'habiller décemment, ou renvoyer le général. Mais il n'était guère possible de prendre ce dernier parti. Un des amis du cardinal lui dit : « Monseigneur, laissez-moi faire. Je vais prendre vos habits, et dans un moment je vous débarrasse de ce maudit général. » Le cardinal y consentit, et voilà la toque jetée sur sa tête, et la barrette jetée sur les épaules du représentant de Son Éminence. Mais Son Éminence était grasse et replète, et son représentant était un petit homme maigre et fluet. Ajoutez que le général avait vu, par hasard, une fois ou deux Son Éminence ; aussi le premier mot dont il le salua, c'est qu'il le trouvait bien changé. « Il est vrai, lui répondit le faux cardinal ; c'est l'effet d'une maladie vénérienne qu'on n'a jamais bien pu guérir. » Et l'Éminence vraie, qui était aux aguets pour voir comment son représentant s'en tirerait, et qui entendit cette réponse, d'oublier son déshabillé indécent, et de se jeter tout au milieu du salon, et de crier au général : « Cet homme ne sait ce qu'il dit ; c'est moi qui suis Son Éminence, et qui n'ai point eu le mal qu'il me donne, mais bien la honte de vous recevoir dans l'état où vous me voyez. » J'en aurais bien un autre meilleur à vous faire, mais je n'en ai pas le temps, et puis cela ne vous amuserait peut-être pas autant écrit que cela nous amuse récité. Sans cela, je vous peindrais un archevêque contrefaisant une duchesse dans le lit de la duchesse, et se faisant donner le pot de chambre par un cardinal. Mais pour cela il faut savoir, comme l'abbé, tous les propos de l'archevêque en duchesse, tous les propos du cardinal trompé, les sonnettes tirées, et personne ne venant, les sonnettes toujours tirées et personne toujours ne venant, le besoin pressant de la duchesse, enfin l'offre officieuse du cardinal, et la manière dont il est détrompé.

Adieu, ma tendre amie ! je vous embrasse de toute mon âme. J'ai la folie de croire que cette lettre vous rencontrera à Vitry-le-François. Ah ! c'est bien une folie ! Madame se porte

assez bien, Angélique à merveille, moi couci couci. La chère sœur m'a enfin répondu; je mens, car sa réponse est adressée à madame. Le saint prêtre n'a pas encore fait tout le mal qu'il a à faire, mais je vois qu'il est en bon train. Ce tempérament, qu'on a imaginé pour ne le point offenser, montre toute la faiblesse qu'on aura s'il insiste, et il insistera. Si les choses en viennent à un certain point, je vais en province, je vends mon patrimoine, et j'oublie des gens qui ne méritent pas un frère tel que moi. Les oublier! je ne sais ce que je dis, je ne le saurais jamais; c'est comme si j'avais à me plaindre de vous, et que je disse dans un moment de dépit : Voilà qui est fait, je ne l'aimerai plus.

J'ai reçu, ce matin, la visite de M. de Buffon. J'irai un de ces soirs passer quelques heures avec lui. J'aime les hommes qui ont une grande confiance en leurs talents. Il est directeur de l'Académie française, et, en cette qualité, chargé de trois ou quatre discours de réception; c'est une cruelle corvée. Que dire d'un M. de Limoges<sup>1</sup>? Que dire d'un M. Watelet<sup>2</sup>? Que dire des morts et des vivants? Cependant il n'est pas permis de les offenser par le mépris; il faudra donc qu'il les loue, et il disait : « Eh bien! je les louerai, je les louerai bien, et l'on m'applaudira. Est-ce que l'homme éloquent trouve quelque sujet stérile? Est-ce qu'il y a quelque chose dont il ne sache pas parler? » C'est bien par désintéressement que je loue cette confiance : car je ne l'ai point. Tout m'effraie au premier coup d'œil, et il faut que je sois de cent coudées au-dessus d'une besogne, quand je ne la trouve pas de cent pieds au-dessus de moi.

Adieu, ma tendre amie, quand est-ce que je vous embraserai vraiment? Sera-ce demain, après, ou après? Cela me fera bien autant de plaisir qu'à vous : car votre absence a bien été

1. M. de Coetlosquet, ancien évêque de Limoges, dont l'élection était assurée, eut la délicatesse de se retirer pour faire place à La Condamine, qui fut en effet élu en remplacement de Vauréal. Buffon reçut La Condamine le 21 janvier 1761. Sa courte réponse est fort remarquable. M. de Coetlosquet fut bientôt récompensé de son bon procédé. Il fut élu à la place de l'abbé Sallier; mais comme il ne fut reçu que le 9 avril 1761, Buffon, ayant alors quitté ses fonctions de directeur, ne prononça pas la réponse qu'il avait préparée lors de la première candidature de M. de Coetlosquet et qu'un peu plus tard il eût trouvé l'occasion d'utiliser. On peut la lire dans ses *OEuvres*. (T.)

2. Watelet, élu à la place de Mirabaud, fut en effet reçu par Buffon, le 19 janvier 1761. La réponse de ce dernier se trouve également dans ses *OEuvres*. (T.)

pour moi aussi longue que la mienne pour vous. Tenez, la première fois qu'on nous séparera, prenons le parti de ne nous plus aimer.

## LVI

Paris, le 1<sup>er</sup> décembre 1760.

Non, je ne vous attends plus. Je souffre trop à être trompé. J'ai remis votre lettre à M<sup>lle</sup> Boileau. J'ai plaisanté M. de Prisye sur les dernières lignes de celle que je lui ai envoyée de vous. Tout cela s'est fort bien passé, et je suis chargé de vous présenter les amitiés de tout le monde. On vous aime ici et on vous y estime beaucoup. Ce n'est point un compliment flatteur qu'on veuille me faire.

Voici donc de nouvelles brouilleries qui s'apprêtent<sup>1</sup>; vous en jugerez par un arrêt du Parlement, que je vous envoie. Autre nouvelle qui vous fera plus de plaisir. On joue à présent à Marseille *le Père de Famille*. Je suis désolé de ne pouvoir vous envoyer la gazette qui fait mention de son succès. Toutes les têtes en sont tournées. Entre autres choses qu'on y dit, et qui me font plaisir, c'est qu'à *peine la première scène est-elle jouée, qu'on croit être en famille, et qu'on oublie qu'on est devant un théâtre. Ce ne sont plus des tréteaux, c'est une maison particulière*. Si ces gens-là ont parlé d'après l'impression, il faut qu'elle ait été bien violente. Jamais aucune pièce n'a été louée comme elle est là. On la rejoue pour une actrice à qui on fait le cadeau de la recette d'une représentation. Un mot encore là-dessus : c'est qu'on ajoute que la difficulté de la déclamation et du jeu n'a pas, à beaucoup près, autant dérouté les acteurs qu'on le craignait.

Malgré moi, malgré vous, il a bien fallu écrire à cet *illustre réfugié du lac*<sup>2</sup>. Il a écrit deux lettres charmantes, l'une à Thiriot, l'autre à Damilaville; elles sont pleines des choses les

1. Pour la publication de l'*Encyclopédie*.

2. Voltaire.

plus douces et les plus obligeantes. Thiriot a été chargé de me remettre les vingt volumes reliés de ses œuvres. Je les reçus mercredi ; vendredi mon remerciement était fait, il était en chemin pour Genève le samedi. Damilaville et Thiriot disent qu'il est fort bien. C'est une critique assez sensée de son *Tancrède*, c'est un éloge de ses ouvrages, surtout de son Histoire universelle <sup>1</sup>, dont ils pensent que j'ai parlé sublimement ; c'est une excuse de ma paresse, c'est une exhortation à nous conserver une vie que je regarde comme la plus précieuse et la plus honorable à l'univers : car on a des rois, des souverains, des juges, des ministres en tout temps ; il faut des siècles pour recouvrer un homme comme lui, etc.

Trois hommes, M. de Limoges, M. Watelet, M. de La Condamine, concourent pour entrer à l'Académie. Il n'y avait que deux places vacantes ; M. de Limoges, à qui la première était assurée, s'est retiré, afin qu'aucun de ses deux concurrents n'eût le désagrément d'un refus. Cela est bien honnête. Il se fait cent mille actions comme celle-là par jour. Nous nous sommes arraché le blanc des yeux, Helvétius, Saurin et moi. Hier au soir ils prétendaient qu'il y avait des hommes qui n'avaient aucun sentiment d'honnêteté, ni aucune idée de l'immortalité ; nous plaidions avec chaleur, comme il arrivera toujours quand on aura des femmes pour juges. M<sup>me</sup> de Valory, M<sup>me</sup> d'Épinay, M<sup>me</sup> d'Holbach siègèrent. J'avouais que la crainte du ressentiment était bien la plus forte digue de la méchanceté, mais je voulais qu'à ce motif on en joignît un autre qui naissait de l'essence même de la vertu, si la vertu n'était pas un mot. Je voulais que le caractère ne s'en effaçât jamais entièrement, même dans les âmes les plus dégradées ; je voulais qu'un homme qui préférerait son intérêt propre au bien public sentît plus ou moins qu'on pouvait faire mieux, et qu'il s'estimât moins de n'avoir pas la force de se sacrifier ; je voulais, puisqu'on ne pouvait pas se rendre fou à discrétion, qu'on ne pût pas non plus se rendre plus méchant ; que si l'ordre était quelque chose, on ne réussît jamais à l'ignorer comme si de rien n'était ; que, quelque mépris que l'on fit de la postérité, il n'y eût personne qui ne souffrît un peu si on l'assurait que ceux qu'il n'entendrait pas diraient de lui qu'il

1. *L'Essai sur les mœurs.*

était un scélérat. Cela fut vif ; mais ce qui me plut singulièrement, c'est qu'à peine la dispute fut-elle apaisée, que ces honnêtes gens-là, sans s'en apercevoir, dirent les choses les plus fortes en faveur du sentiment qu'ils venaient de combattre. Ils disaient d'eux-mêmes la réfutation de leur opinion, mais Socrate, à ma place, la leur aurait arrachée ; puis il aurait mis leur discours du moment en contradiction avec leur discours du moment précédent, puis il leur aurait tourné le dos en souriant finement. Chère amie, si vous vouliez faire usage de cette méthode avec la finesse, le sang-froid, la justesse que vous avez, personne n'y réussirait comme vous, et vous seriez mon Aspasia. Cette Aspasia-là de Socrate n'était pas si sage que vous. J'ai mille choses à faire. Je devrais être à l'Hôtel des Fermes, je devrais être chez le caissier de M. de Saint-Julien, je devrais être chez M<sup>me</sup> d'Épinay, et je suis avec vous, et je ne saurais vous quitter. Adieu, mon amie. Ah ! vous ne m'aimez pas comme je vous aime. Vous ne prenez pas le retard de votre retour comme moi. Tant mieux : vous seriez trop à plaindre, si vous étiez aussi malade d'amour que moi. Il est fait, ce portrait qui me ressemble ; il sera chez Grimm demain. C'est lui qui m'aura. Adieu, adieu.

## LVII

A Paris, le 12 septembre 1761.

J'ai l'âme flétrie de tous côtés. Il y avait environ vingt-cinq jours que je n'avais aperçu mon enfant, je l'ai trouvée tout à fait empirée. Elle grasseye, elle minaude, elle grimace ; elle connaît tout le pouvoir de son humeur et de ses larmes ; elle boude et pleure pour rien ; elle a la mémoire pleine de sots rébus ; elle est dégingandée ; on n'en peut venir à bout ; le goût du travail et de la lecture, qui lui était naturel, se perd. Je vois tout cela, et je m'en désolerais, si l'effet de ma présence depuis quelques jours ne me laissait espérer quelque réforme. Elle est grande, elle est assez bien de visage, elle a de l'aptitude à tous les exercices du corps et de l'esprit ; Uranie ou



sa sœur en aurait fait un sujet surprenant. Sa mère, qui s'en est emparée, ne souffrira jamais que j'en fasse quelque chose. Eh bien ! elle ressemblera à cent mille autres, et si elle a un sot mari, comme il y a cent mille à parier contre un que cela arrivera, elle en sera moins mécontente que si une meilleure éducation l'eût rendue plus difficile.

Autre sujet de peine. Cette terrible révision est finie. J'y ai passé vingt-cinq jours de suite, à dix heures de travail par jour. Mes corsaires ont tous leurs manuscrits sous les yeux. C'est une masse énorme qui les effraye. Ils surfont eux-mêmes mon travail, et moi je dis : « Donc, je n'en obtiendrai rien. La conséquence est juste. S'ils avaient envie de le payer, ce travail, ils le déprimeraient. » Je suis si sûr de ma logique, que je ne m'attends à rien, mais à rien absolument. Si par hasard je me suis trompé, je ne rougirai point d'en convenir ; mais je ne me trompe pas, je gage ce qu'on voudra.

Grimm arrive ce soir de la Chevrette. Je lui avais promis d'aller au Salon, et de lui esquisser un jugement rapide des principaux morceaux qui y sont exposés ; le dégoût, l'ennui, la mélancolie m'ont empêché de lui tenir parole, et c'est encore un chagrin pour moi.

Comme je finissais hier la lettre que je vous écrivis, arriva l'abbé de La Porte, ami du directeur des eaux de Passy, qui nous raconta les détails suivants de l'aventure de la petite Hus<sup>1</sup>. Mais je suis bien maussade aujourd'hui pour entamer une chose aussi gaie ; n'importe, quand vous l'aurez lue, vous fermerez ma lettre, et vous en ferez de vous-même un meilleur récit.

M. Bertin<sup>2</sup> a une maisonnette de 50,000 à 60,000 francs à Passy ; c'est là qu'il va passer une partie de la belle saison avec M<sup>lle</sup> Hus.

Cette maison est tout à côté des vieilles eaux. Le maître

1. M<sup>lle</sup> Hus, dont parle le neveu de Rameau, on sait en quels termes (voir t. V, p. 404), d'abord actrice à la Comédie-Française, puis à Saint-Pétersbourg, épousa en 1775 un sieur Lelièvre. Elle avait eu du comte Markoff une fille qui fut légitimée et mariée au prince Dolgorouky. On a parfois confondu M<sup>lle</sup> Hus avec sa mère, qui fit représenter sans succès à la Comédie-Italienne, en 1756, un acte intitulé *Plutus rival de l'Amour*.

2. Trésorier des parties casuelles.

de ces eaux est un jeune homme beau, bien fait, leste d'action et de propos, ayant de l'esprit et du jargon, fréquentant le monde, et en possédant à fond les manières. Il s'appelle Vielard. Il y avait environ dix-huit mois que l'équitable M<sup>lle</sup> Hus avait rendu justice dans son cœur au mérite de M. Vielard, et que M. Vielard avait rendu justice dans le sien aux charmes de M<sup>lle</sup> Hus. Dans les commencements, M. Bertin était enchanté d'avoir M. Vielard ; dans la suite il devint froid avec lui, puis impoli, puis insolent ; ensuite il lui fit fermer sa porte, ensuite insulter par ses gens. M. Vielard aimait et patientait. Il y eut avant-hier huit jours que M. Bertin s'éloigna de M<sup>lle</sup> Hus sur les dix heures du matin, pour aller de Passy à Paris. Il faut passer sous les fenêtres de M. Vielard. Celui-ci ne s'est pas plus tôt assuré que son rival est au pied de la montagne, qu'il sort de chez lui, s'approche de la porte de la maison qu'habite M<sup>lle</sup> Hus, la trouve ouverte, entre, et monte à l'appartement de sa bien-aimée. A peine est-il entré que toutes les portes se ferment sur lui. M. Vielard et M<sup>lle</sup> Hus dînèrent ensemble. Le temps passe vite ; il était quatre heures du soir qu'ils ne s'étaient pas encore dit toutes les choses douces qu'ils avaient retenues depuis un temps infini que la jalousie les tenait séparés. Ils entendent le bruit d'un carrosse qui s'arrête sous les fenêtres ; ils soupçonnent qui ce peut être. Pour s'en assurer, Vielard s'échappe par une garde-robe, et grimpe par un escalier dérobé au haut d'un belvédère qui couronne la maison ; de là il voit avec effroi descendre M. Bertin de sa voiture ; il se précipite à travers le petit escalier ; il avertit la petite Hus, et remonte. Il sortait par une porte et M. Bertin entraît par une autre. Le voilà à son belvédère, et M. Bertin assis chez M<sup>lle</sup> Hus ; il l'embrasse, il lui parle de ce qu'il a fait, de ce qu'il fera : pas le moindre signe d'altération sur son visage. Elle l'embrasse, elle lui parle de l'emploi de son temps et du plaisir qu'elle a de le revoir quelques heures plus tôt qu'elle ne l'attendait. Même assurance, même tranquillité de sa part. Une heure, deux heures, trois heures se passent. M. Bertin propose un piquet, la petite Hus l'accepte. Cependant l'homme du belvédère profite de l'obscurité pour descendre, et s'adresser à toutes les portes qu'il trouve fermées. Il examine s'il n'y aurait pas moyen de franchir les murs ; aucun, sans risquer de se briser une ou deux jambes.

Il regagne sa demeure aérienne ; M<sup>lle</sup> Hus, de son côté, a, de quart d'heure en quart d'heure, des petits besoins. Elle sort, elle va de son belvédère dans la cour, cherchant une issue à son prisonnier, sans la trouver. M. Bertin voit tout cela sans rien dire ; le piquet s'achève ; le souper sonne ; on sert ; on soupe. Après le souper, on cause. Après avoir causé jusqu'à minuit, on se retire, M. Bertin chez lui, M<sup>lle</sup> Hus chez elle. M. Bertin dort ou paraît dormir profondément. La petite Hus descend, va dans les offices, charge sur des assiettes tout ce qui lui tombe sous la main, sert un mauvais souper à son ami, qui se morfondait au haut du belvédère, d'où il descend dans son appartement. Après souper, on délibère sur ce qu'on fera. La fin de la délibération, ce fut de se coucher, pour achever de se communiquer ce qu'on pouvait encore avoir à se dire. Ils se couchèrent donc ; mais comme il y avait un peu plus d'inconvénient pour M. Vielard à se lever une heure trop tard qu'une heure trop tôt, il était tout habillé, lorsque M. Bertin, qui avait apparemment fait la même réflexion, vint sur les huit heures frapper à la porte de M<sup>lle</sup> Hus ; point de réponse. Il reffrappe, on s'obstine à se taire. Il appelle, on n'entend pas. Il descend, et tandis qu'il descend, la garde-robe de M<sup>lle</sup> Hus s'ouvre, et Vielard regrimpe au belvédère. Pour cette fois, il y trouve en sentinelles deux laquais de son rival. Il les regarde sans s'étonner, et leur dit : « Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? Oui, c'est moi, pourquoi toutes les portes sont-elles fermées ? » Comme il achevait cette courte harangue, il entend du bruit sur les degrés au-dessous de lui. Il met l'épée à la main, il descend, il rencontre l'intendant de M. Bertin, accompagné d'un serrurier ; il présente la pointe de l'épée à la gorge du premier, en lui criant : « *Descends, suis-moi et ouvre, où je te tue.* » L'intendant, effrayé du discours et de la pointe qui le menaçait, oublie qu'il est sur un escalier, se renverse en arrière, tombe sur le serrurier, et le culbute. L'intrépide Vielard profite de leur chute, leur passe sur le ventre, saute le reste des degrés, arrive dans la cour, va à la principale porte où il trouve un petit groupe de femmes qui jasaient tout bas. Il leur crie d'une voix troublée, d'un œil hagard, et d'une épée qui lui vacillait dans les mains ; « *Qu'on m'ouvre !* » Toutes ces femmes effarouchées se sauvent en poussant des cris. Vielard aperçoit la grosse clef à la porte, il ouvre ; le voilà dans la rue, et de la

rue, en deux sauts, chez lui. Deux heures après on aperçoit M. Bertin qui regagnait Paris dans sa voiture, et deux autres heures après M<sup>lle</sup> Hus en fiacre, environnée de paquets, qui regagnait la grande ville, et le lendemain un fourgon qui transportait tous les débris d'un ménage. Il y avait quinze ans qu'ils vivaient ensemble; M. Bertin en avait eu une poussinée d'enfants. Ces enfants, une vieille passion le tireront; il suivra; il demandera à rentrer en grâce, et il sera exaucé pour dix mille écus; voilà la gageure que je propose à quiconque voudra <sup>1</sup>.

Je répondrai une autre fois à votre numéro 25 que je reçois. Écrivez sur-le-champ, ou plutôt faites écrire par Uranie sur la première lettre que vous écrirez à M. Vialet : *Oui vraiment, oui l'Aujou, et le plus tôt que faire se pourra*. Il entendra ces mots, il les baisera. Je serai servi promptement, et j'en aurai l'obligation à Uranie. Ajoutez, si vous voulez, qu'il y a dans sa lettre un *diable m'emporte* qui m'a fait mourir de rire; croyez qu'il peut compter sur mon dévouement en tout et partout.

## LVIII

A Paris, le 17 septembre 1761,

J'ai l'âme toute renversée. Je ne vous écris que pour vous empêcher de prendre de l'inquiétude. Vous savez le mal sensible que me causent l'injustice et la déraison; eh bien, imaginez qu'il a fallu en supporter un débordement qui a duré plus de deux heures à s'écouler. Mais dites-moi quel avantage il en reviendra à cette femme, lorsqu'elle m'aura fait rompre un vaisseau dans la poitrine, ou dérangé les fibres du cerveau? Ah! que la vie me paraît dure à passer! combien de moments où j'en accepterais la fin avec joie! Ne vous offensez pas de ces sentiments. Vous êtes loin de moi, et mon cœur est encore tout gonflé. Dans trois ou quatre heures je dormirai. Demain je retrouverai l'amour au fond de cette âme que l'impatience et

1. Diderot eût perdu la gageure; voir ci-après la lettre LXII.

L'indignation occupent maintenant et tourmentent, les furies s'en seront allées pendant le sommeil ; la tendresse et tout son doux cortège reprendra sa place, et je ne voudrai plus mourir. Je vous plaignais d'être séparées ; je vous plains d'être l'une à côté de l'autre, sans jouir de ce bonheur.

Ce que vous me dites de l'enterrement et du testament de Clarisse <sup>1</sup>, je l'avais éprouvé ; c'est seulement une preuve de plus de la ressemblance de nos âmes. Seulement encore mes yeux se remplirent de larmes. Je ne pouvais plus lire, je me levai, et je me mis à me désoler, à apostropher le frère, la sœur, le père, la mère et les oncles, et à parler tout haut, au grand étonnement de Damilaville qui n'entendait rien ni à mon transport ni à mes discours, et qui me demandait à qui j'en avais. Il est sûr que ces lectures sont très-malsaines après le repas, et que vous choisissiez mal votre moment ; c'est avant la promenade qu'il faudrait prendre le livre. Il n'y a pas une lettre où l'on ne puisse trouver deux ou trois textes de morale à discuter.

Uranie, Uranie, chère sœur, vous négligez votre santé ! vous perdez votre estomac et vos forces sans ressource ; vous serez infirme à la fleur de votre âge, et vous quitterez la vie au moment où vos conseils, votre indulgence et vos secours seraient si nécessaires au petit sauvage. Ce fut quand Télémaque fut chez Calypso qu'il eut besoin de Minerve, et vous risquez de l'abandonner dans le vestibule de la caverne enchantée. Vous êtes juste. La vie est une mauvaise chose. Nous en convenons avec vous, elle et moi. Mais il faut la conserver en faveur de ceux à qui on a eu le malheur de la donner.

Non, je ne suis pas pressé de ces fragments ; vous me les renverrez quand il vous plaira. Je m'étais presque engagé d'aller retrouver, à la Chevrette, mes pigeons, mes oies, mes poulets, mes canetons et le cher cénobite. C'est une partie remise. Je viens de recevoir de Grimm un billet qui blesse mon âme trop délicate. Je me suis engagé à lui faire quelques lignes sur les tableaux exposés au Salon ; il m'écrivit que, si cela n'est pas prêt demain, il est inutile que j'achève. Je serai vengé de cette

1. Clarisse Harlowe.

espèce de dureté, et je le serai comme il me convient. J'ai travaillé hier toute la journée, aujourd'hui tout le jour. Je passerai la nuit et toute la journée de demain, et, à neuf heures, il recevra un volume d'écriture.

Il a l'air un peu sot, notre ami Saurin.

*Les Cacouacs* <sup>1</sup>? c'est ainsi qu'on appelait, l'hiver passé, tous ceux qui appréciaient les principes de la morale au taux de la raison, qui remarquaient les sottises du gouvernement et qui s'en expliquaient librement, et qui traînaient Briochet le père, le fils et l'abbé dans la boue. Il ne vous manque plus que de me demander ce que c'est que *Briochet*. C'est le premier joueur de marionnettes qui ait existé dans le monde. Tout cela bien compris, vous comprendrez encore que je suis Cacouac en diable, que vous l'êtes un peu, et votre sœur aussi, et qu'il n'y a guère de bon esprit et d'honnête homme qui ne soit plus ou moins de la clique.

Vous croyez qu'un jour Saurin saura tout. Il ne sera pas de bonne humeur ce jour-là <sup>2</sup>.

Oui, la *Clytemnestre* <sup>3</sup> du comte de Lauraguais est en vers, et quelquefois en très-beaux vers. Lorsqu'il me les lisait, je lui disais : « Mais, monsieur le comte, c'est une langue que cela; où l'avez-vous apprise? » On dit qu'il a à côté de lui un nommé Clinchant qui la sait. Mais que m'importe à moi que les beaux vers soient de Clinchant ou du comte? le point important c'est qu'ils soient faits, et ils le sont.

On répand, depuis quelques jours, la mort de M<sup>lle</sup> Arnould; cela mérite confirmation. En attendant, l'abbé Raynal m'a fait son oraison funèbre, en me récitant quelques traits d'une con-

1. M<sup>lle</sup> Volland avait sans doute demandé à Diderot la signification de ce mot. Moreau, l'historiographe, qui était fort hostile aux encyclopédistes, fit paraître un *Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs* (Amsterdam, 1757, in-12), où Montesquieu, Voltaire, Buffon, Rousseau, d'Alembert, Diderot et autres sont peints comme professant des principes pernicioeux pour la société et la tranquillité publique. L'année suivante (1758), on vit paraître *Catéchisme et décisions de cas de conscience à l'usage des Cacouacs, avec un discours du patriarche des Cacouacs pour la réception d'un nouveau disciple*. A Cacopolis (Paris), 1758, in-12. Cette plaisanterie est attribuée à l'abbé Giry de Saint-Cyr, de l'Académie française. (T).

2. Voir ci-après, p. 64.

3. 1761, in-8°, non représentée. C'est Malfilâtre, et non Clinchant, qui fut le collaborateur de Lauraguais.



versation qu'elle avait eue avec M<sup>me</sup> Portail, et où il m'a semblé que celle-ci avait fait le rôle de catin, et la petite actrice celui d'honnête femme. « Mais, mademoiselle, vous n'avez point de diamants. — Non, madame, et je ne vois pas qu'ils soient fort essentiels à une petite bourgeoise de la rue du Four. — Vous avez donc des rentes? — Des rentes! et pourquoi, madame? M. de Lauraguais a une femme, des enfants, un état à soutenir, et je ne vois pas que je puisse honnêtement accepter la moindre portion d'une fortune qui appartient à d'autres plus légitimement qu'à moi. — Oh! par ma foi, pour moi je le quitterais. — Cela se peut, mais il a du goût pour moi, j'en ai pour lui. C'a peut-être été une imprudence que de le prendre; mais puisque je l'ai faite, je le garderai... » Je ne me souviens pas du reste. Il me reste seulement l'idée qu'il était aussi mal-honnête de la part de la présidente, et aussi honnête de la part de l'actrice.

Votre morale et votre religion sont bonnes. Je n'en ai pas une autre, et je m'en tiens là. Adieu, mes bonnes amies : commencez-vous à entrevoir dans l'éloignement la possibilité de votre retour? Je vous embrasse toutes deux, M<sup>me</sup> Le Gendre sur ses joues vermeilles; car elle a seule le secret d'avoir des chairs fraîches et fermes et des joues vermeilles avec une mauvaise santé.

## LIX

A Paris, le 22 septembre 1761.

Eh bien! voilà un bon effet de cette lecture. Imaginez que cet ouvrage est répandu sur toute la surface de la terre, et que voilà Richardson l'auteur de cent bonnes actions par jour. Imaginez qu'il fera le bien de toutes les contrées, de longs siècles après sa mort.

Ces deux femmes-là se ressemblaient si fort d'esprit, de caractère, qu'il était difficile que l'une ne se reconnût pas dans l'autre...

Toute la vie d'Uranie se serait passée à dire à un jeune

homme : Mon ami, voyez combien je suis estimable ! combien je suis aimable ! estimez-moi tant qu'il vous plaira, mais gardez-vous bien de m'aimer ; et le jeune homme aurait fini par en perdre le repos, la tête et la vie.

*Où j'étais ces jours derniers qu'il faisait si beau ?* J'étais enfermé dans un appartement très-obscur, à m'user les yeux, à collationner des planches avec leurs explications, à achever de m'hébéter pour des gens qui ne me donneront pas un verre d'eau lorsqu'ils n'auront plus besoin de moi, et qui ont dès à présent bien de la peine à garder avec moi la mesure.

Vous voilà bien fière d'avoir tremblé que miss Howe ne tombât entre les mains de l'ami Lovelace, et vous me croyez bien humilié d'avoir découvert au fond de mon cœur un sentiment aussi horrible que celui que je vous ai avoué. Affaire de goût, mon amie ; envie de compliquer le roman, et puis c'est tout. Cette fille pétulante ne fait que causer ; j'aurais voulu la voir en action. Clarisse est un agneau tombé sous la dent d'un loup, et qui n'a pour se garantir que sa pusillanimité, sa pénétration, sa prudence ; miss Howe aurait été plus le fait de Lovelace. Ces deux êtres-là se seraient donné du fil à retordre. Un beau jour, Lovelace aurait fait l'insolent, et miss Howe lui aurait arraché la peau du visage avec ses ongles, et peut-être crevé un œil avec la pointe de ses ciseaux. Clarisse tourne ses mains contre elle-même, dans un moment de désespoir. Dans un pareil moment, où l'on n'est plus à soi, miss Howe, machinalement, d'instinct, simplement, parce qu'elle était la fille de son père et de sa mère, aurait tourné les siennes contre son persécuteur. Si les choses s'étaient faites comme je le souhaitais, Clarisse eût été sauvée. Il est fort incertain que notre sublime brigand fût venu à bout de miss Howe ; il aurait eu au moins une oreille déchirée ; et vous, trouvez-vous qu'il valait mieux que tout se passât comme il s'est passé ? A la bonne heure, j'y consens. Je n'aurais pas été fâché, pour sauver Clarisse, d'aventurer un peu son amie. J'ai pensé comme cette amie a cent fois pensé elle-même. Mes souhaits la portaient où elle était tentée d'aller. Cela ne vous convient pas ; n'en parlons plus.

Tout ce que vous faites pour Morphyse est fort beau ; je le loue. Elle ne vous en chérit pas davantage ; mais vos devoirs

sont remplis, et vous vous en estimez plus. Et puis je ne sais si l'on n'en acquiert pas une force qu'on n'aurait pas sans cela. On craint de gâter ce qu'on a fait de bien, et l'on en supporte plus facilement l'humeur et ses bourrasques... Quand je me porte bien, je suis plaisant et gai. Je me porte mal, je digère difficilement, la vésicule du fiel est gonflée, quand je moralise. Votre sœur vous aime bien; j'admire comme elle se prête à votre délire. Ne levons pas tout à fait ce petit rideau; c'est bien assez d'en avoir écarté un point. Si vous saviez, mon amie, combien les discours les plus passionnés sont maussades pour ceux qui les écoutent de sang-froid! Uranie nous voit tous deux dans la cahutte à travers les barreaux; elle vient s'appuyer sur le trou, et causer gaïement avec nous. C'est la sagesse qui fait un tour aux Petites-Maisons, et qui dissimule aux habitants du lieu, par humanité, qu'ils sont fous. Je ne sais si elle gagne quelque chose à la folie que je vous ai donnée; mais je suis sûr, par un grand nombre d'expériences, que je perds toujours quelque chose aux sentiments que sa présence vous inspire dans le premier moment. Si cela n'est pas, dites-moi pourquoi j'en ai fait dix fois l'observation, et cela à des intervalles très-éloignés.

Vous comptez encore sur quelques beaux jours que vous n'aurez pas. Adieu les jolies promenades! adieu les petites causeries solitaires! adieu la verdure des vordes. Nous avons déjà vu du feu. Hier nous allâmes voir le palais de M. d'Argenson. Le maître n'y était pas, et nous y arrivâmes au moment où un autre ministre disgracié, M. Rouillé, venait d'y expirer. Voyez la rêverie où ces circonstances ont dû me jeter.

Non, ce ne sont pas des indigestions, mais des ardeurs d'entrailles que je prends, courbé des journées entières sur un bureau.

Je vous prie de demander à Uranie pourquoi elle ne crève pas les yeux à ses enfants. L'ignorance est la mère de toutes nos erreurs. Est-il bon de connaître la vérité? Est-il bon d'aimer la vertu? Est-il important de connaître le bien et le mal, le prix des choses de la vie, ce que l'on se doit à soi-même et aux autres? ou vaut-il mieux errer dans les ténèbres, n'avoir aucune idée arrêtée, faire le bien par sottise, le mal sans savoir pourquoi, tomber dans le mépris, vivre sans consi-

dération, *et cætera, et cætera*? Voilà à peu près à quoi se réduit l'observation d'Uranie. Les lumières sont un bien dont on peut abuser, sans doute. L'ignorance et la stupidité, compagnes de l'injustice, de l'erreur et de la superstition, sont toujours des maux.

Je ne crois pas avoir traité l'article de M. Vialet légèrement. J'avais comparé ce qu'on appelle des faveurs avec la vie d'un homme de bien qu'on avait compromise par une conduite indiscreète, et j'avais prononcé qu'à mes yeux ces choses n'étaient pas d'un prix à comparer; et je persiste.

M. l'ambassadeur<sup>1</sup> vient d'en user un peu durement avec moi. Il me demande un mot sur les tableaux: je vais les voir, je reviens, j'écris, j'écris un volume; je passe les jours et les nuits pour le contenter; vous verrez, par sa lettre, comme j'y ai réussi; je vous l'envoie. Il faut que vous sachiez que je lui avais écrit un mot où je lui disais de ne me pas parler de reconnaissance, parce que ce propos semblait en exiger de moi.

*Vous ne me verrez pas cette année à Isle!* et qui sait cela? Nous allons publier un volume de planches; il faut voir comment il réussira.

Je vous ai déjà dit que M. Rouillé était mort à Neuilly dans le palais d'Argenson, dimanche, sur les trois heures<sup>2</sup>. Voici encore des nouvelles. Je fais de mon mieux pour vous donner de l'importance. Le roi vient d'accorder le commandement du Languedoc à M. le duc de Fitz-James. M. de Caraman a enlevé un camp des ennemis, leur a tué, pris beaucoup de monde, s'est emparé d'un drapeau, de trois pièces de canon, et de tous les équipages. Un M. de Vignolles, colonel d'une troupe légère, y a reçu une blessure mortelle. M. Clermont d'Amboise est mort. M. le baron de Montmorency a le commandement de

1. Allusion au titre de chargé d'affaires de la ville de Francfort qu'avait Grimm et peut-être à ses airs hantains. Ailleurs Diderot l'appelle *le marquis*. Un jour, ayant trouvé chez un brocanteur une enseigne représentant un houx avec cette devise : *Semper frondescit*, il l'envoya à Grimm, qui accepta le sobriquet de *houx toujours vert* comme il avait accepté celui de *Tyran-le-blanc* que Gauffecourt lui donnait pour railler à la fois son fard et ses allures despotiques.

2. Antoine-Louis Rouillé, comte de Jouy, ministre de la marine, puis des affaires étrangères, né le 7 juin 1689, mort le 20 septembre 1761.

la Bourgogne à la place de M. de Tavannes. Les Enfants de France seront baptisés à la fin du mois. M. le duc de Berri aura pour parrain le roi de Pologne, électeur de Saxe, et pour marraine Madame; M. le comte de Provence, pour parrain le roi de Pologne, duc de Lorraine, et M<sup>me</sup> Victoire pour marraine; M. le comte d'Artois, pour parrain M. le duc de Berri et pour marraine M<sup>me</sup> Sophie; la petite Madame, pour parrain M. le duc d'Orléans, et pour marraine M<sup>me</sup> Louise. Tous les bureaux de la marine cassés au Havre, à Dunkerque, etc. On n'en a plus que faire. Toutes ces choses ingénieuses-là ne sont pas de moi au moins; c'est une lettre de la cour que je vous copie, mot pour mot.

M<sup>lle</sup> Arnould est plus violente et plus aimable que jamais. On l'avait tuée au Marais. Le comte, son Myrtil<sup>1</sup>, s'en va à Genève avec une *Iphigénie en Tauride* en poche<sup>2</sup>. Je l'ai vu dimanche passé, et je n'ai jamais vu d'amour-propre plus intrépide. « Eh bien! que dites-vous de ma *Clytemnestre*? — Qu'il y a de beaux vers. — Voltaire m'a écrit que son *Oreste* n'était qu'une froide déclamation, une plate machine en comparaison. — Il vous a écrit cela? — Dix fois au lieu d'une. — Oh! je vous proteste que le perfide n'en croit pas un mot. — Eh bien! il a tort. » Qu'en dites-vous? Voilà ce qu'on appelle une tête tournée. Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'est comme cela qu'il faut être, et cent fois plus ridiculement encore épris de soi, pour faire une grande chose; car c'est en se croyant capable qu'on la fait, ou du moins qu'on la tente. Adieu, mes amies. Voilà une bien mauvaise lettre, bien froide, pas un petit mot ni d'amitié ni d'amour. Cela est bien mal. Je commets là une faute que je ne vous pardonnerais pas. Je sens pourtant là bien des sentiments accumulés. Quand tout cela se répandra-t-il dans votre sein? Adieu, âmes célestes. Seriez-vous des âmes célestes, si la nuit avec ses ténèbres...? Vous entendez, Uranie.

1. Lauraguais.

2. Il ne mit jamais sans doute ce projet à exécution. On ne connaît du moins de Lauraguais que sa *Clytemnestre* dont Diderot a parlé dans sa lettre précédente, et sa *Jocaste*. Paris, Debure, 1781, in-8. (T.)

## LX

A Paris, le 28 septembre 1761.

Depuis plus de huit jours, je n'avais pas entendu parler de vous, et, ne faisant pas grand fonds sur votre santé, je craignais que ces occupations domestiques, qui se renouvellent sans cesse, ne l'eussent encore dérangée. Comment ! vous ne pourrez jamais vous rappeler que vous n'êtes qu'un tissu de chènervottes, et qu'une huitaine de complaisances, aussi mal entendues de la part de celle qui les a que de celle qui les accorde, peut vous briser sans ressource ?

M<sup>me</sup> d'Épinay, dont vous m'avez tant de fois demandé des nouvelles, se porte assez bien. Elle me souhaite plus à la Chevrette qu'elle ne m'y attend, et elle a raison. Grimm me paraît en user bien avec elle ; leur vie de campagne est tout à fait douce ; ils ont peu de monde, et ils font de longues promenades.....

Allons, mes amies, courage ! Détruisez, purgez le monde de tous les êtres malfaisants. Je vois que vous vous êtes arrogé la toute-puissance et la souveraine justice. Pourriez-vous me dire si Morphyse vit encore ? Rassurez-moi sur tous vos parents et tous vos amis ; rassurez-moi sur vous-mêmes. Au premier mécontentement, au premier malentendu, celle qui gagnera l'autre de vitesse restera toute seule jusqu'au moment où, se rappelant le meurtre de tant de gens sur lesquels elle n'avait aucun droit, qu'elle a jugés sur une action, dont elle a prévenu le repentir, elle exerce l'acte de destructeur sur elle-même, monstre plus hideux qu'aucun de ceux qu'elle aurait anéantis. Voici ce que c'est. Vous trouvez que le monde va mal ; vous vous mettez à la place de celui qui l'a fait et qui le gouverne, et vous réparez ses sottises..... Vous jugez les actions des hommes ! vous ! Vous instituez des châtimens et des récompenses entre des choses qui n'ont aucun rapport ; vous prononcez sur la bonté et sur la malice des êtres : vous avez lu sans



doute au fond des cœurs ? Vous connaissez toute l'impétuosité des passions, vous avez tout pesé dans vos balances éternelles... Êtes-vous bien sûres l'une et l'autre de n'avoir pas commis quelques actions injustes, que vous vous êtes pardonnées, parce que l'objet en était frivole, mais qui marquaient au fond plus de malice qu'un crime inspiré par la misère ou par la fureur?... Je vous prie, mes amies, de vous défaire incessamment de votre charge de lieutenant-criminel de l'univers. Les magistrats, assistés de l'expérience, des lois, des conventions qui les contraignent quelquefois, et les autorisent à juger contre le témoignage de leur conscience, tremblent encore quand ils ont à prononcer sur le sort d'un accusé. Et depuis quand a-t-il été permis à un autre être qu'à Dieu d'être en même temps le juge et le délateur ?

C'est que ce Lovelace est d'une figure charmante, qui vous plaît comme à tout le monde, et que vous en avez dans l'esprit une image qui vous séduit ; c'est qu'il a de l'élévation dans l'âme, de l'éducation, des connaissances, tous les talents agréables, de la légèreté, de la force, du courage ; c'est qu'il n'y a rien de vil dans sa scélératesse ; c'est qu'il vous est impossible de le mépriser ; c'est que vous préférez mourir Lovelace, de la main du capitaine Morden, que vivre Solmes ; c'est qu'à tout prendre, nous aimons mieux un être moitié bon, moitié mauvais qu'un être indifférent. Nous espérons de notre bonheur ou de notre adresse d'esquiver à sa malice, et de profiter, dans l'occasion, de sa bonté. Croyez-vous que quelqu'un sous le ciel eût osé impunément faire souffrir à Clarisse la centième partie des injures que Lovelace lui fait ? C'est quelque chose qu'un persécuteur qui, en même temps qu'il nous tourmente, nous protège contre tout ce qui nous environne et nous menace. Et puis, c'est que vous avez un pressentiment que cet homme, qui s'est endurci pour une autre, se serait adouci pour vous.

La première question n'est pas de savoir si l'homicide est un bien ou un mal ; c'est ce qui est bien ou mal qui mérite punition ou récompense, grâce ou peine de mort ; si celui que vous détruisez de votre autorité n'eût pas fait plus de bien au monde par une seule action, qu'il n'a jamais pu y faire de désordres. C'est que vous décidez de plusieurs choses très-obscures. Qui est-ce qui vous a dit qu'il fût permis d'ôter la vie

à qui que ce soit au monde, à moins qu'on en veuille à la nôtre?... S'il est permis de tuer pour un vol, il n'y a rien pour quoi on ne puisse tuer : on tuera pour une épingle. Si l'homicide ordonné par les lois n'était pas une convention à laquelle nous avons tous souscrit, je ne sais comment on pourrait le justifier. A quoi servent les lois, si vous vous mettez à leur place, et si vous sévissez pour des crimes inconnus? Qui est-ce qui vous justifiera aux yeux des hommes? J'ai bien peur que votre solution ne vous embarrasse que parce que vous avez fait entrer dans le problème des conditions impossibles. Restez dans la nature; ne sortez pas de votre condition; supposez l'ordre nécessaire, et vous verrez que tous vos fantômes s'évanouiront si le crime est inconnu, et que rien ne justifie votre châtimement; ne voyez-vous pas que celui qui s'arroge le même despotisme que vous peut sévir contre vous, sans blesser ni l'humanité, ni la justice, ni sa conscience, ni les lois? Appuyez sur cette réflexion, que sans mission, sans caractère, vous jugez de toute la vie d'un homme sur quelques instants. Hélas! ce malheureux que vous anéantissez pour une action, qui vous a dit qu'il n'en a pas par-devers lui plusieurs pour lesquelles vous le ressusciteriez, mieux connu de vous? Ne vous êtes vous assise sur le tribunal que pour exterminer? — Vous laissez en sûreté les gens de bien. — Mais ce n'est pas de ceux-là qu'il s'agit, c'est de la foule, qui est alternativement bonne ou mauvaise. Faites d'abord le triage de leur mérite et de leur démérite, et puis après vous prononcerez.

Votre migraine était une indigestion. Mais à quoi sert donc que vous ayez la sagesse à côté de vous, si vous faites tout ce qu'il vous plaît? Uranie, Uranie, vous oubliez votre devoir, et c'est à vous que je m'en prendrai. Ici je lui disais : Je ne veux pas que vous mangiez davantage, et elle m'obéissait. L'amitié serait-elle moins attentive ou moins absolue que l'amour?

Savez-vous comment je me suis vengé de Grimm? D'abord il a lu le volume sur les tableaux, et il l'a trouvé rempli d'idées fines et très-agréables. Pendant qu'il le lisait, je lui faisais deux autres morceaux, que je viens de lui envoyer, l'un sur les probabilités des événements, l'autre sur les avantages ou les désavantages de l'inoculation, sujets de deux mémoires que d'Alembert vient de publier avec d'autres opuscules mathéma-

thiques<sup>1</sup>. Voilà ce que j'ai fait hier en attendant impatiemment de vos nouvelles ; j'ai lu en même temps un peu d'histoire. Je ne suis plus surpris de l'impression que l'histoire fait sur le Baron ; elle a produit le même effet sur moi. Il n'y a pas un homme de bien sur mille scélérats, et l'homme de bien est presque toujours victime. Vous exterminiez, en lisant *Clarisse* ; moi j'exterminais de mon côté, en lisant les guerres civiles de Naples, sous Henri de Lorraine, duc de Guise. Il n'y avait guère de jour que cet homme vertueux ne fit couper la tête, et pendre par le pied. J'étais bien plus sévère que lui ; combien de têtes et de pieds qu'il épargnait et que je faisais sauter et percer ! En vérité, je crois que le fruit de l'histoire bien lue est d'inspirer la haine, le mépris et la méfiance avec la cruauté.

Voici la suite de l'histoire de M<sup>lle</sup> Hus, puisque vous me la demandez. Elle donnait des fêtes à son amant ; Brizard en était toujours ; un certain mauvais comédien appelé Dauberval avait tenté inutilement d'en être ; il était à Passy lors de l'aventure en question. On l'ignorait encore à Paris, lorsqu'il y revint ; la première chose qu'il fait, c'est d'aller chez Brizard et de lui dire : « Camarade, vous ne savez pas ? M<sup>lle</sup> Hus vient de donner une fête charmante à M. Bertin ; tous les amis secrets en étaient : pourquoi pas vous ? Est-ce que vous êtes brouillés ? » A ce propos il ajoute tous ceux qui pouvaient engager Brizard à se plaindre à M<sup>lle</sup> Hus. Ce qui arriva. Le lendemain, Brizard s'habille ; il va chez M<sup>lle</sup> Hus. Après quelques propos vagues : « Comment vous portez-vous ? Quand retournez-vous à Passy ? » etc. « Mais vous ne parlez pas d'une fête charmante que vous avez donnée hier à M. Bertin ; il n'est bruit que de cela. » A ces mots, M<sup>lle</sup> Hus s'imagina que Brizard la persille ; elle se lève et lui applique deux soufflets. Brizard, fort étonné, lui saisit les mains ; elle crie qu'il est un insolent qui vient l'insulter chez elle. On s'explique et il se trouve que c'est Dauberval qui est un mauvais plaisant, et M<sup>lle</sup> Hus une impertinente qui a la main leste.

Je travaille toujours ; ce sont des figures que j'explique. Les libraires ont rougi de leur dureté ; je crois qu'ils m'accorderont pourtant par volume de planches le même honoraire mesquin qu'ils me font par volume de discours ; si je ne m'enrichis pas,

1. Voir ces deux morceaux, t. IX, p. 192 et 207.

au moins je ne m'appauvrirai pas. A propos, ma bibliothèque est comme vendue ; ce sont MM. Palesy, de Farges et un troisième qui la prennent<sup>1</sup>.

Mais vous ne m'avez rien dit d'un papier de Voltaire que je vous ai envoyé la dernière fois.

J'ai enfin cette tragédie allemande, et l'agréable, c'est que je ne la tiens pas de M. de Montigny. Je reçois de temps en temps la visite de deux petits Allemands ; ce sont deux enfants tout à fait aimables et bien élevés. Je leur ai témoigné l'envie de connaître cet ouvrage, et ils me l'ont traduit en deux ou trois jours ; je ne sais encore ce que c'est. Il est difficile qu'un ouvrage dont Grimm fait un cas surprenant ait été défiguré au point de ne pas mériter de vous être envoyé... Je vous rendrai si intéressante là-bas que je me susciterai quelque autre rivale qu'Uranie, qui nous coupera l'herbe sous le pied à tous deux. Adieu. Soyez plus sage, et vous vous porterez mieux. Vous souhaiteriez que le moine blanc et Morphyse s'entendissent : vous ne voulez donc pas revoir Paris ?

## LXI

A Paris, le 2 octobre 1761.

Ils sont venus à Paris précisément comme j'en sortais, et nous ne nous sommes point vus ; seulement, à mon retour de la campagne, j'ai trouvé deux billets, un d'elle et l'autre de lui.

J'ai passé deux jours à Massy avec le mari et la femme<sup>2</sup> ; nous nous sommes beaucoup promenés. M<sup>me</sup> Le Breton est mille fois plus folle qu'il ne convient à son âge, à sa piété et à son caractère. Je voudrais bien savoir ce que cette femme a été dans sa jeunesse. Elle était fort liée avec une M<sup>me</sup> de la Martillière ; ainsi à la juger d'après le proverbe<sup>3</sup>, tout serait dit. Vous savez

1. Ce marché ne se réalisa pas. Ce ne fut qu'en 1765 que Diderot vendit sa bibliothèque à l'impératrice Catherine.

2. Avec Le Breton et avec sa femme.

3. *Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es.*

ou vous ne savez pas que je m'amuse quelquefois à jouer le passionné auprès d'elle ; elle ne s'y méprend pas, ni son mari non plus, et cela donne un tour plaisant et gai à la conversation. Il commence à faire froid ; hier nous étions autour d'un bon feu. Il était fait des douves d'un vieux tonneau, celle de la bonde nous présentait son ouverture tout enflammée. La vieille extravagante me dit : « Philosophe, il y a longtemps que vous sollicitez mes faveurs, voici le moment de les obtenir ; tenez, allez vous purifier là, et je vous accepte. »

Ce cénobite<sup>1</sup> est un personnage très-heureux qui s'est établi dans un coin de la basse-cour. Il boit, il mange, il s'engraisse à vue d'œil ; il sort peu ; je ne saurais vous dire s'il réfléchit beaucoup. Je le crois de la secte d'Épicure. Sa gaieté, au sortir de sa cellule, me donne la meilleure opinion de l'emploi qu'il y fait de son temps. Nous l'allions visiter deux fois par jour ; je vous assure qu'il ne se souciait guère de nous. Quand il était très-jeune, il n'avait point de nom : je l'ai appelé *Antoine* ou *don Antonio*. C'est la fermière qui a soin de son entretien et de sa nourriture ; il n'est pas difficile ; ce n'est pas qu'il ne gronde souvent, mais c'est moins d'humeur que par un tour de caractère qui lui est propre. Si le reste de son histoire vous intéresse, je m'en instruirai ; je suis peu curieux, je jouis des gens, sans m'informer qui ils sont ni d'où ils viennent. Un de ces jours que je témoignais à mon hôtesse de Massy combien j'étais surpris de ses inégalités, elle me fit une réponse assez singulière : « C'est, me dit-elle, ma foi, qu'il n'y a point de dévots, et qu'il n'y a que des hypocrites. On a beau, ajouta-t-elle, se mettre à genoux, prier, veiller, jeûner, joindre les mains, élever son cœur et ses yeux au ciel, la nature ne change pas, on reste ce que l'on est. Un homme prend un habit bleu, il attache une aiguillette sur sur son épaule, il suspend à son côté une longue épée, il charge de plumes son chapeau ; mais il a beau affecter une démarche fière, relever sa tête, menacer du regard, c'est un lâche qui a tous les dehors d'un homme de cœur. Quand je suis réservée, sérieuse, composée, c'est que je ne suis pas moi. J'ai un air d'église, un air du monde, un air de comptoir, un air de maîtresse, voilà ma vie grimacière ; ma

3. Un porc de la ferme de Massy.

vie réelle, mon vrai visage, mon allure naturelle, je la prends rarement, mais c'est autre chose ; je la garde peu, mais alors je dis bien des sottises, et je ne m'arrête que parce qu'il me semble que j'entends encore ma mère qui me dit : Eh bien, *petite fille !* et puis je me renferme, et me voilà sous le voile. Quand je suis moi avec les autres, il est rare que je ne m'en repente pas à l'église. Avec tout cela les gens que j'aime le mieux, ce sont ceux avec qui je suis le plus sujette à revenir à ma malhonnêteté de nature. Quand on me gêne, je suis belle et pudique comme une grenade fichée. »

Le comte de Lauraguais a laissé là M<sup>lle</sup> Arnould. Au lieu de se reposer voluptueusement sur le sein d'une des plus aimables filles du monde, une folle vanité l'agite et le promène de Paris à Montbard, de Montbard à Genève. Il est allé là avec un rouleau de beaux vers tout faits par un autre, mais qu'il refera à côté de Voltaire, pour lui persuader qu'ils sont de lui. C'est une singulière créature. Il s'est attaché deux jeunes chimistes. Un jour il s'éveille à quatre heures du matin, il va les éveiller dans leur grenier. il les prend dans son carrosse. Les chevaux les avaient conduits à Sèvres qu'ils n'avaient pas encore les yeux ouverts. Il les fait entrer dans sa petite maison ; quand ils y sont, il leur dit : « Messieurs, vous voilà ici ; il me faut une découverte, vous ne sortirez pas qu'elle ne soit faite. Adieu, je reviendrai dans huit jours ; vous avez des vaisseaux, des fourneaux et du charbon ; on vous nourrira ; travaillez. » Cela dit, il referme la porte sur eux et le voilà parti. Il revient, la découverte s'est faite, on la lui communique, et au même instant le voilà convaincu qu'elle est de lui ; il s'en vante ; il est tout fier, même vis-à-vis de ces deux pauvres diables à qui elle appartient, qu'il traite avec mépris comme des sots, et qu'il fait mourir de faim. Encore, s'il disait : Vous avez du génie et point d'argent ; moi j'ai de l'argent, et je veux avoir du génie, entendons-nous ; vous aurez des culottes et j'aurai de la gloire.

Je ne sortirai point de Paris en automne. Les ennuis succèdent aux ennuis. J'use mes yeux sur des planches hérissées de chiffres et de lettres, et, au milieu de ce pénible travail, la pensée amère que des injures, des persécutions, des tourments, des avanies en seront le fruit ; cela n'est-il pas agréable ? L'ami Grimm aura beau prêcher, il n'en sera ni plus ni moins ; je ne



saurais plus me repaître de fumée. Un repos délicieux, une lecture douce, une promenade dans un lieu frais et solitaire, une conversation où l'on ouvre son cœur, où l'on se livre à toute sa sensibilité, une émotion forte qui amène des larmes sur le bord des paupières, qui fait palpiter le cœur, qui coupe la voix, qui ravit d'extase, soit qu'elle naisse ou du récit d'une action généreuse, ou d'un sentiment de tendresse, de la santé, de la gaieté, de la liberté, de l'oisiveté, de l'aisance : le voilà, le vrai bonheur, je n'en connaîtrai jamais d'autre. Il faut seulement jeter les yeux à quelques lieues de soi, prévoir le moment où les yeux de ma petite fille s'ouvriront, où sa gorge s'arrondira, où sa gaieté tombera, où elle commencera à devenir soumise, où il s'élèvera dans ses sens un trouble inconnu, dans son cœur un je ne sais quel désir. Ce sera alors aussi le temps des rêves pendant la nuit, des soupirs étouffés, des regards furtifs sur les hommes pendant le jour, et celui de partager ma petite fortune en deux. Il faudra que ce que je lui en céderai suffise à son aisance, et que ce qui m'en restera suffise à la mienne. Adieu, mes bonnes amies. Disputez bien sur *Clarisse*. Soyez sûres que c'est vous qui sentez juste. Morphyse a une ou deux vues de côté qui la font dire tout de travers. Je vous embrasse de toute mon âme. Les sentiments de tendresse et d'amitié que vous m'avez inspirés font et feront à jamais la partie la plus douce de mon bonheur.

## LXII

A Paris, le 7 octobre 1761.

J'attendais avec impatience ce numéro 32. Je craignais que votre complaisance ne vous eût conduite, soit à la promenade, soit au loin, et que vous n'eussiez été incommodée de ces premiers froids. L'hiver nous rend visite en automne... Tout est raccommodé ; cela s'est fait comme vous le désiriez, mais par hasard, sans que nous nous en soyons mêlés ni l'un ni l'autre... Mes amies, évitons toute notre vie la logique des ingrats. Vous n'avez oublié aucune des conditions qui vous dispensent de la

gratitude, mais pas un seul mot de celles qui l'exigent. Il ne s'agit pas de votre rôle seulement, mais il faut aussi considérer celui du bienfaiteur. Je vous demande à présent ce qu'il s'est proposé. A-t-il voulu vous servir ? A-t-il voulu vous obliger ? Vous a-t-il fait un sacrifice ? Vous a-t-il préférée ? S'est-il donné du soin, privé de quelque chose ? Vous a-t-il distinguée d'une indifférente ? S'est-il montré votre serviteur, votre ami ? Et qu'importe si, par des vues particulières qu'il ignorait, et qu'il devait ignorer, comme l'aversion que vous aviez pour son attachement, le mépris que vous faisiez de sa personne, il vous vexait au lieu de vous obliger ? Si c'est un méchant qui se venge pour un bienfait, haïssez-le ; si c'est un homme officieux qui vous sert, plaignez-vous des circonstances qui vous lient malgré vous à un méchant ; mais reconnaissez le bienfait. Il y a deux sortes d'amis : les uns qui sont de notre choix ; c'est l'estime, la vertu, la conformité de caractère, tout ce qui inspire le respect, la confiance, la vénération, tout ce qui constitue la sympathie entre d'honnêtes gens, qui nous les concilie. Ce sont deux instruments que Nature avait accordés à l'unisson. Ils se sont trouvés l'un près de l'autre ; les cordes du premier ont été pincées, et les cordes du second ont frémi. Ils ont senti en même temps la douceur intime et délicieuse de ce frémissement ; ils se sont approchés, ils se sont touchés, ils se sont unis : cela s'est fait en un instant. Il y a des amis que le hasard nous donne ; nous les tenons de tout ce qui se renferme sous le mot de nécessités de la vie. Vous tombez au fond d'une rivière, un scélérat se met à la nage et vous conserve la vie au péril de la sienne. Voilà, sinon un ami, du moins un bienfaiteur que la circonstance vous donne. Que ferez-vous de cet homme ? Son caractère ne sera point un reproche pour vous ; mais vous exemptera-t-il de la reconnaissance ? Même dans la supposition qu'ennuyée de la vie vous vous fussiez jetée dans la rivière, il ne sait pas que vous vouliez périr, et, parce qu'il l'ignorait, fallait-il qu'il demeurât spectateur oisif et tranquille de votre péril ? Qu'a fait votre père pour vous ? Comparez-le avec ce que ce scélérat a fait de son côté. En voilà là-dessus bien plus qu'il n'en faut. Suppléez le reste... Les libertins sont bien venus dans le monde, parce qu'ils sont inadvertants, gais, plaisants, dissipateurs, doux, complaisants, amis de tous les plaisirs ; c'est

qu'il est impossible qu'un homme se ruine sans en enrichir d'autres ; c'est que nous aimons mieux des vices qui nous servent en nous amusant, que des vertus qui nous rabaissent en nous chagrinant ; c'est qu'ils sont remplis d'indulgence pour leurs défauts, entre lesquels il y en a aussi que nous avons ; c'est qu'ils ajoutent sans cesse à notre estime par le mépris que nous faisons d'eux ; c'est qu'ils nous mettent à notre aise ; c'est qu'ils nous consolent de notre vertu par le spectacle amusant du vice ; c'est qu'ils nous entretiennent de ce que nous n'osons ni parler ni faire ; c'est que nous sommes toujours un peu vicieux ; c'est qu'ordinairement les libertins sont plus aimables que les autres, qu'ils ont plus d'esprit, plus de connaissance des hommes et du cœur humain ; les femmes les aiment, parce qu'elles sont libertines. Je ne suis pas bien sûr que les femmes se déplaisent sincèrement avec ceux qui les font rougir. Il n'y a peut-être pas une honnête femme qui n'ait eu quelques moments où elle n'aurait pas été fâchée qu'on la brusquât, surtout après sa toilette. Que lui fallait-il alors ? Un libertin. En un mot, un libertin tient la place du libertinage qu'on s'interdit : et puis ils sont si communs que, s'il fallait les bannir de la société, les dix-neuf vingtièmes des hommes et des femmes en seraient réduits à vivre seuls. On les reçoit, parce qu'on ne veut pas trouver les portes fermées. On est, on a été, et peut-être un jour sera-t-on libertin. Que cela soit ou non, on a été tenté de l'être. A tout hasard, une femme est bien aise de savoir que, si elle se résout, il y a un homme tout prêt qui ménagera sa vanité, son amour-propre, sa vertu prétendue, et qui se chargera de toutes les avances. C'est trop peu de la violence même qu'on souhaite pour excuse. Presque tous les libertins sont galants, orduriers, *et cætera*. J'entends, vous approuvez mes sentiments par leur conformité avec ceux d'Uranie ; cela est moins obligeant pour moi que pour Uranie, dont la façon de penser n'a pas besoin auprès de vous de mon autorité.

*M<sup>lle</sup> Arnould ?* Eh bien ! *M<sup>lle</sup> Arnould* a renvoyé, chez M. de Lauraguais, chevaux, équipages, vaisselle d'argent, bijoux, linge, en un mot tout ce qu'elle avait à son amant. Cela me déplait plus que je ne saurais vous le dire. Cette fille a deux enfants de lui ; cet homme est de son choix ; il n'y a point eu

là de contrainte, de convenance, aucun de ces motifs qui forment les engagements ordinaires. S'il y eut jamais un sacrement, c'en fut un ; d'autant plus qu'il n'est pas dans la nature qu'un homme n'épousera qu'une femme. Elle oublie qu'elle est mariée. Elle oublie qu'elle est mère. Ce n'est plus un amant, c'est le père de ses enfants qu'elle quitte. M<sup>lle</sup> Arnould n'est à mes yeux qu'une petite gueuse. Elle a été se plaindre chez M. de Saint-Florentin que le comte l'avait menacée de l'empoisonner. A peine était-il sorti de Paris qu'il était suivi d'une lettre qui lui annonçait sa rupture<sup>1</sup>. A peine cette lettre était-elle partie, qu'elle s'arrangeait avec M. Bertin, et qu'elle signait les articles de sa nouvelle prostitution<sup>2</sup>. Je suis enchanté de m'être refusé à sa connaissance.

*Et M<sup>lle</sup> Hus?* M. Bertin, en la quittant, lui a laissé tout ce qu'elle avait à elle. Il a fait mieux, il lui a fait demander l'état de ses dettes, qu'elle a enflées jusqu'à une somme exorbitante ; M. Bertin a payé sans discussion. Je ne sais pourquoi je vous entretiens de toutes ces misères-là.

M<sup>me</sup> d'Épinay est à Paris. J'ai soupé hier au soir avec elle, Grimm et l'ami Saurin, qui avait de la gaieté et de l'embonpoint. Cependant l'histoire de sa chère moitié est publique. Il n'est question que de l'enfant. Le problème, c'est de savoir si on lui en fera confidence ou non. Nous devions aller, Grimm, son ami et moi, passer quelques jours au Grandval ; c'est une partie rompue par l'indisposition de M<sup>me</sup> d'Esclavelles, mère de M<sup>me</sup> d'Épinay, raison qui la rappelle à la Chevrette. Cependant nous partirons, Grimm, d'Alinville, Saurin et moi, le matin, et nous serons revenus le soir. Notre voyage sera gai. Je vous

1. Voici cette lettre telle qu'elle est rapportée dans les *Mémoires de Favart*, t. I, p. 195 : « Monsieur mon cher ami, vous avez fait une fort belle tragédie, qui est si belle que je n'y comprends rien, non plus qu'à votre procédé. Vous êtes parti pour Genève afin de recevoir une couronne de lauriers du Parnasse de la main de M. de Voltaire ; mais vous m'avez laissée seule et abandonnée à moi-même ; j'use de ma liberté, de cette liberté si précieuse aux philosophes, pour me passer de vous. Ne le trouvez pas mauvais : je suis lasse de vivre avec un fou qui a disséqué son cocher, et qui a voulu être mon accoucheur dans l'intention sans doute de me disséquer aussi moi-même. Permettez donc que je me mette à l'abri de votre bistouri encyclopédique. »

2. Voir sur les démêlés de Sophie et de Lauragnais la deuxième édition du charmant livre de MM. E. et J. de Goncourt : *Sophie Arnould d'après sa correspondance et ses mémoires inédits*.

prie, mon amie, de parler à M. Vialet de ses ardoisières comme d'une chose importante pour moi. S'il ajoutait à ce service de la célérité, il en doublerait le mérite. Il me faut planches et discours. Vous pouvez beaucoup sur lui; servez-moi, mettez-vous en quatre à cette affaire. Dites à M. Vialet qu'il a une bonne et sûre connaissance dans l'abbé Le Bossu que j'ai vu chez d'Alembert.

C'est une petite veuve du faubourg qui est venue demander à dîner à ma femme. En dinant, je disais à cette petite veuve : « Que faites-vous de votre veuvage ? — Hélas ! presque rien. — Est-ce que vous ne vous remarierez pas ? — Je n'en sais rien. — Quoi ! point d'amoureux ! — Oh ! pardonnez-moi, j'en ai vraiment deux : l'un est un philosophe de chien qui donne dans le respect très-humble à périr ; je m'en déferai, à ce que je crois ; je veux quelque chose qui me fasse plaisir. — L'autre ? — L'autre, il n'y a qu'à le laisser aller, il va tout seul. — Et qu'en ferez-vous de celui-ci ? — Je le garderai un certain temps, et puis après j'en ferai ce qu'on fait de certaines bêtes venimeuses qu'on écrase sur la piqure qu'elles ont faite, pour en guérir. » Cela est plaisant, qu'en dites-vous ? Eh bien ! quelle impression croyez-vous que ce mot ait faite sur ma dévote de femme ? Elle en a ri à gorge déployée, par la raison que l'image du libertinage ne déplaît pas même aux femmes vertueuses. Adieu, mes amies, mes tendres, mes uniques amies. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce que j'apprends ajoute à l'estime, à la tendresse que je vous porte. Vous me dégoûtez de tout. Adieu, adieu. Damilaville crie comme un fou que je retarde le commissionnaire qui porte la lettre à la poste. «

### LXIII

A Paris, le 12 octobre 1761.

e commence par l'article des nouvelles. En voici une vraie, s'il en fut jamais ; ce sont toutes les lettres d'Espagne, toutes celles de Lisbonne, toutes les bouches de la ville qui l'annon-

cent. Enfin, la grande affaire de Portugal est terminée. Les Jésuites, jugés en première instance par le tribunal de l'Inquisition, et renvoyés ensuite par-devant les juges civils, ont été brûlés vifs, au nombre de vingt-sept, avec six juifs et deux Français, tous conspirateurs. Il ne fallait rien de moins pour justifier la conduite de Carvalho<sup>1</sup>. C'est la relation de ce procès qu'il faut attendre à présent.

Non, mon amie, votre bouquet ne m'est parvenu que le lendemain de ma fête ; il ne m'en a pas été moins agréable ; vous seriez infiniment moins intéressée à tous les souhaits que vous me faites que je ne les en croirais pas moins sincères.

Je devais partir le mardi pour aller au Grandval avec Grimm, d'Alinville et Montamy. J'annonçai mon voyage. Au premier mot, je vis le visage de la mère et celui de l'enfant s'allonger. L'enfant avait un compliment tout prêt, et il ne fallait pas que la peine de l'avoir appris fût perdue ; la mère avait projeté un grand dîner pour dimanche : tout s'est arrangé ; j'ai fait mon voyage, et je suis revenu pour me faire haranguer et fêter. L'enfant a prononcé sa petite harangue à ravir. Au milieu, comme il se trouvait quelques mots de prononciation difficile, elle s'est arrêtée, et m'a dit : « Mon papa, c'est que je suis brèche-dent » ; en effet les deux dents du devant lui sont tombées. Elle a continué. Sur la fin, comme elle avait un bouquet à me présenter, et qu'elle ne retrouvait point encore ce bouquet, elle s'est arrêtée une seconde fois pour me dire : « Voici bien le pis de l'histoire, c'est que mon œillet s'est égaré. » Elle a achevé sans se défermer, puis elle s'est mise à la quête de sa fleur qui est venue la dernière. Nous dinâmes hier en grande compagnie. Madame avait rassemblé toutes ses amies. Je fus très-gai, je bus, je mangeai. Je fis à merveille les honneurs de ma table. Au sortir de table, je jouai, je ne sortis point. Je reconduisis tout le monde entre onze heures et minuit ; je fus charmant, et si vous saviez avec qui ! quelles physionomies ! quelles gens ! quels discours ! quelle joie ! On tremblait un peu sur la manière dont j'en userais. On rendait plus de justice à mon goût qu'à mes égards et à ma complai-

1. Marquis de Pombal, premier ministre de Jean VI.



sance : ce n'est pas qu'on eût bon nombre de preuves de l'un et de l'autre...

Elles arrivent quand elles peuvent ces lettres, et mes réponses aussi. Mais laissons là les contre-temps auxquels vous ne pouvez remédier, et jugez seulement de mon exactitude par la vôtre... Vous avez bien fait de vous promener. C'est cette promenade dans les champs qui secoue tout le corps, qui est saine, et non ces allées et ces venues du Palais-Royal, qui fatiguent sans exercer...

Que je vous voie encore tuer quelqu'un sans savoir jusqu'où l'on est coupable, quel rapport il y a entre la faute et le châtiement, et ce que le coupable deviendra dans la suite ! Si ce morceau *Sur les probabilités* n'est pas envoyé à la reine de Suède, au prince Ferdinand, au roi de Prusse, car ce sont là les correspondants de mon ami<sup>1</sup>, vous le verrez quand il en sera temps ; Uranie lira ce qui concerne l'inoculation. Vous aurez aussi vos chansons écossaisées ; j'en ai le recueil en entier. Celles qu'on a traduites sont belles ; celles que l'on a laissées ne le sont guère moins ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que presque toutes sont des chants d'amour et funèbres. La première fois, je vous traduirai la première intitulée : *Shylvie et Vinivela*. Ce qui me confond, c'est le goût qui règne là, avec une simplicité, une force et un pathétique incroyables. Un guerrier partant pour la guerre dit à celle qu'il aime : « Mon amie, donnez-moi le casque de votre père. » L'amie répond : « Voilà son épée, sa cuirasse, son casque. Ah ! mon ami, mon père était couvert de ces armes lorsqu'il perdit la vie... »

J'irai jeudi dîner avec mes petits Allemands ; ils sont charmants. Je n'ai rien à faire à la tragédie qu'ils m'ont traduite ; elle vous plaira comme elle est, j'en suis sûr, et vous l'aurez incessamment.

Non, chère amie, vous avez beau dire, je ne saurais me méfier de personne jusqu'à un certain point. Je suis trop honteux quand ma méfiance se trouve mal placée. Le Breton en usera bien avec moi ; cela me suffit. J'ai seulement l'attention de tourner mes quittances de manière à ce qu'on n'en puisse abuser dans aucune circonstance.

Oui, Uranie a bien de l'amitié, bien de l'estime pour moi ; cependant elle n'a pas daigné ajouter une fleurette à votre bouquet.

Eh bien ! ne revoilà-t-il pas que ces maudites occupations qui nous ont indisposés recommencent.

M. Bertin n'est pas racommodé ; il ne se racommodera pas. Les amis y mettent bon ordre.

Ma bibliothèque ajoutera sept ou huit cents livres de rente foncière à mon revenu. Qu'on me la laisse, ou qu'on l'enlève à l'instant, peu m'importe.

Bon, il y a plus d'un an et demi que nous sommes excommuniés. C'est l'édition qu'on a faite à Lucques de notre ouvrage qui nous a attiré une bulle, et c'est la haine qu'on nous porte qui a réveillé cet événement, à présent que l'on sait que tout est fini, et que nous paraîtrons malgré vent et marée.

Vraiment oui, elle dit tout cela devant son mari<sup>1</sup>. Elle a cinquante ans passés, et elle se regarde comme hors de page, et ses propos comme sans conséquence.

M. de Lauraguais est de retour de Genève. Il a passé huit jours auprès de Voltaire. « Nous avons bien fait, dit-il, de nous séparer ; deux grands poètes ne peuvent se souffrir plus longtemps. » Ce n'est pas cela, c'est la bonne foi qu'il y met qui fait rire. Il a fait deux amphigouris et un coq-à-l'âne satirique sur la désertion de M<sup>lle</sup> Arnould. Quand cela sera imprimé, il n'y paraîtra plus. Quant à présent, il faut lui rendre la justice qu'il en paraît désespéré. Si ce n'est que sa vanité qui souffre, il en a beaucoup, et de la bien sensible.

Nous avons eu un petit moment de froid, Grimm, Damilaville et moi ; ils allaient au spectacle, et mes affaires m'appelaient ailleurs. Ils boudaient, lorsque nous nous sommes séparés.

Bonjour, ma tendre amie ; portez-vous bien ; aimez-moi comme vous êtes aimée.

Voici aussi une question. Un fripon décrété va consulter un avocat, s'il peut se constituer prisonnier en sûreté ; l'avocat examine son affaire, et lui dit que oui, qu'il l'en tirera. Point du tout : le prisonnier risque d'être pendu. Au milieu de son

1. M<sup>me</sup> Le Breton.

péril, il envoie chercher son avocat, et lui dit : « Mais, monsieur, on dit que je serai pendu. — Je le savais, lui répond froidement l'avocat, c'est ce que vous méritez. » Cet avocat a-t-il bien ou mal fait ? Il y a là de quoi disputer trois jours et trois nuit sans cesser. Je vous embrasse mille fois, mille fois.

## LXIV

A Paris, le 19 octobre 1761.

J'ai commencé mes tournées en même temps que vous les vôtres. Un jour à Massy, deux jours à la Chevrette, deux autres au Grandval. Je ne vous dis rien de ces petits voyages : ils ont été trop courts pour donner lieu à des scènes amusantes.

Me suis-je trompé, mon amie, lorsque j'ai pensé qu'on ne sentait de la reconnaissance des services reçus que quand l'amitié s'affaiblissait ? Je vous en dirai des raisons qu'Uranie trouvera au fond de son cœur ; vous les lui demanderez... On se soulage d'un bienfait qui pèse par un bienfait beaucoup plus grand. Cette dette une fois payée, on est quitte.

J'ai vu et revu le comte de Lauragais. Il soutient toujours, à cor et à cri, l'honnêteté de son amie. Il est sûr qu'il en est fou. Il vient de faire en son nom une plaisanterie en prose qui ne m'a pas déplu. Si j'osais, je vous ferais l'horoscope de cet homme. Il court après la considération ; il en exige plus qu'il n'en pourra jamais obtenir ; il s'ennuiera, et finira par casser sa mauvaise tête d'un coup de pistolet.

Nous craignons qu'on n'accuse Voltaire de toutes ses nouvelles extravagances ; mais après tout, qu'est-ce que cela peut faire à Voltaire ? Celui qui publie des ouvrages aussi hardis que la *Lettre de M. Gouju*<sup>1</sup> et tant d'autres s'est mis apparemment au-dessus de toute frayeur... A propos de cette *Lettre de M. Gouju*, les jansénistes viennent d'en donner une édition. En vérité, je crois qu'un janséniste foulerait aux pieds un cru-

1. *Lettres de Charles Gouju à ses frères*, dans les *Facéties* de Voltaire.

cifix, à condition d'égorger impunément un jésuite. Mais si ces gens-là n'aiment pas la religion, pourquoi se détestent-ils tant les uns les autres pour des misères de religion ? Combien de sortes diverses de folies parmi les hommes ! Il est vrai que j'ai mon grelot aussi, mais c'est un grelot joli : c'est vous qui me l'avez attaché. Rien n'est plus commun qu'un fou qui tient un propos sage. C'est la réflexion que j'é faisais sur moi-même en catéchisant le comte, c'est ce que je fais communément en catéchisant les autres ; je profite au moins des conseils que je leur donne.

Vous vous trompez, votre retour n'est pas aussi éloigné que vous l'imaginez. Puisque votre mère voyage, elle s'ennuie... Je redoute pour vous le moment où vous vous séparerez de votre chère sœur.

Il faut pourtant que j'aille voir M<sup>me</sup> de Solignac.

Sitôt ma lettre reçue, mettez sous enveloppe les fragments de *Clarisse*, et me les renvoyez. M<sup>mo</sup> d'Épinay me les redemande.

On ne jouera pas *le Droit du seigneur* : Crébillon, qui n'aime pas Voltaire, trouve l'ouvrage indiscret<sup>1</sup>.

O chère amie, combien votre absence me coûte à supporter ! J'ai des journées d'un ennui qui m'accable, alors je me déplaïs partout. Je cherche dans ma tête quelque endroit où je pourrais me réfugier ; je tourne d'abord autour de Paris, peu à peu je m'éloigne, et je finis par arriver ou m'arrêter où vous êtes. Revenez donc à moi, puisque je ne saurais aller à vous. Je n'ai presque plus le courage de vous écrire des nouvelles. Il faut cependant que vous sachiez que M. Pitt est disgracié. Cela vaut mieux pour nous que deux batailles gagnées. Le père Malagrida a été en effet supplicié, comme faux prophète, par une sentence de l'Inquisition. On dit que le procès des autres se poursuit. On en brûlera tant qu'on voudra ; pourvu qu'on n'en condamne aucun comme coupable de régicide, la Société s'en souciera comme d'un zeste.

Ma femme s'est mise sur le pied de faire des petites fêtes chez elle ; j'en suis toujours, et je tâche d'en faire de mon mieux les honneurs. Si vous connaissiez un peu les convives qu'elle me

1. Crébillon était censeur dramatique.

donne, vous verriez combien il faut que je prenne sur moi... Ce sont aussi des soirées bien maussades et bien bruyantes que celles que je vais passer chez Le Breton. Je vous peindrais les personnages ; si j'étais en gaieté, je vous réjouirais de mon ennui. Hier j'eus une prise très-forte avec le maître de la maison. On était en train de déchirer un honnête homme de notre connaissance : c'est Cramer, libraire, de Genève. J'interrompis finement la médisance, et je dis que je souffrais avec impatience qu'on parlât mal d'un honnête commerçant étranger, par la mauvaise opinion que cela pouvait me donner de tout honnête commerçant français. On trouva je ne sais quoi d'injurieux dans ce propos ; on s'échauffa, et il était une heure du matin, qu'à travers les cris je n'avais pas encore pu faire comprendre à ces sots-là qu'il n'y aurait rien de plus convenable que mon discours, tenu à Genève, en faveur d'un commerçant français, et qu'en conséquence il n'y avait rien à y reprendre, tenu à Paris en faveur d'un commerçant genevois ; qu'il était bien étrange à M. Le Breton de trouver offensant à sa table ce qu'on trouverait généreux à moi d'avoir dit à la table de M. Cramer. Ils eurent le temps de mettre de l'eau dans leur vin pendant la nuit, et le lendemain ils me firent excuse de leur chaleur déplacée de la veille.

Adieu, mes tendres amies, nous sommes dans les grandes affaires jusqu'aux oreilles. L'homme d'ici chancelle ; sa place est importante, elle sera sollicitée, et nous préparons de loin nos batteries pour qu'on ne nous l'enlève pas. Nous tenons des lettres, des placets, des mémoires tout prêts. Si Damilaville devenait un de ces matins M. le directeur général du vingtième, je crois que son amie en mourrait de chagrin. Elle aimerait mille fois mieux le posséder petit commis à mille écus de gages par an que de risquer de le perdre. M. le directeur a vingt mille livres de rente. L'amour inspire de singulières idées ; il est vrai que notre ami Damilaville est un peu vain, mais c'est un honnête homme.

Je harcèle notre imprimeur ; je voudrais bien qu'il m'accordât quelques jours de relâche que j'irais passer au Grandval. L'amitié que le Baron me porte l'exige, plus encore les égards que je dois à M<sup>me</sup> d'Aine...

Ne soyez point surprise du décousu de tout ceci ; Thiriot,

Damilaville et quelques autres font un bruit horrible au milieu duquel je vous écris. C'est une incommodité à laquelle je suis souvent exposé ; mais ici, du moins, je ne crains point que la curiosité s'approche de moi sur la pointe du pied, et vienne, penchée sur mon épaule, lire les lignes que je lui dérobe. Adieu, encore une fois. Ni moi non plus, je ne désire que d'être aimé autant que j'aime... Je suis un peu inquiet de la santé d'Angélique<sup>1</sup>. C'était comme une fluxion qui lui prenait l'œil, la tête, la joue et l'oreille droite ; à présent c'est une toux sèche, avec de la douleur de gorge, et un bruit rauque qui me chiffonne ; demain peut-être cela ne sera plus rien, mais il y aura autre chose, et on est pire tous les jours.

Comme je vous embrasserais toutes deux, si j'étais là !... Ne m'oubliez pas auprès de M. Violet.

## LXV

A Paris, le 25 octobre 1761.

Voyons si je parviendrai à vous écrire un mot. Me voilà dans l'état d'un corps sain, ou je n'y serai jamais. Depuis plusieurs jours, j'ai supprimé toute nourriture solide, et il ne me reste pas la moindre impureté ; car où serait-elle encore ? et comment serait-elle produite ? J'ai souffert des tranchées bien cruelles et sans savoir à quoi m'en prendre ; car j'ai été sobre comme un anachorète. Le ton gai dont je vous parle de mon indisposition vous rassurera sur ses suites, et le premier courrier vous apprendra que ce n'est plus rien. Sans le caractère de philosophe dont il faut soutenir la dignité, surtout aux yeux du vulgaire qui nous entoure, je vous assure que j'aurais crié plus d'une fois, au lieu qu'il a fallu soupirer, se mordre les lèvres et se tordre. Si je ne craignais de me perdre dans votre esprit, je vous avouerais que j'ai même fait par forfanterie quelques mauvaises

1. Sa fille.



plaisanteries. N'en dites mot : elles m'ont fait un honneur infini.

Eh non ! cette femme n'est pas heureuse. Est-ce que le bonheur est fait pour les âmes d'une certaine trempe ? Dites comme moi ; elle se désespère dans des moments où l'on ne soupçonne pas seulement la faute qu'on a commise. Si elle se plaignait, on entendrait à peine ce qu'elle veut dire. Aussi prend-elle le parti de souffrir et de se taire. Nous y dinions la semaine passée, lorsque notre repas fut troublé par une aventure effroyable. Imaginez un enfant qui se présente à sa mère dans un tourbillon de feu. Si cette femme eût été seule, l'enfant était brûlé, elle peut-être et toute la maison ; car, à cette vue, elle ne fit que pousser un cri et tomber évanouie. Voilà à quoi sert la sensibilité, quand elle est excessive. Vous devinez de reste la cause de cet accident. Le lendemain, notre ami envoya savoir comment elle se portait ; mais il fallait venir.

Vous avez fait un voyage bien maussade. L'unique ressource en ces occasions, c'est de tout regarder d'un œil ironique. Je me souviens de m'être trouvé fort bien dans un château tel que celui que vous me peignez. Tout nous apprêtait à rire, jusqu'aux pots de chambre qu'on avait remplacés par des pots de fleurs de faïence, dont on avait bouché les trous du fond avec des bouchons de bouteille. On réduirait à bien peu de choses les misères de la vie, si on les envisageait du côté ridicule, car la méchanceté est toujours ridicule par quelque endroit ; mais c'est que l'indignation s'en mêle, on est offensé, ou l'on se met à la place de celui qui l'est, et l'on se fâche au lieu de rire.

Nos deux petits Allemands ont tant fait qu'ils m'ont entraîné à leur auberge. Leur diner fut détestable ; cela ne l'empêcha pas d'être gai. Ils prétendirent qu'il avait été apprêté d'après les maximes d'Apicius Cælius, ce fameux gourmand romain, qui se tua parce qu'il ne lui restait plus que deux millions, avec lesquels, selon lui, il était impossible à un honnête homme de vivre. Mais une chose qui m'aurait fait oublier les mets les plus grossiers, c'est la vue de deux jeunes hommes pleins d'innocence, d'esprit et de candeur, et s'aimant d'une amitié qui se montrait à chaque instant de la manière la plus douce et la plus fine. Ils me récitèrent quelques-uns de leurs ouvrages ; il fallait

voir quel plaisir ils avaient à se préférer l'un à l'autre : « Cette prose est charmante. — Eh, non, mon ami, c'est celle que vous avez écrite sur tel sujet qu'il faut entendre, pour être dégoûté de la mienne. Dites-nous-la..... » Le plus jeune, qui s'appelle Nicolaï, nous récita la fable suivante : « Sur la fin de l'été, des fourmis, les plus laborieuses du canton, avaient rempli leurs magasins ; elles regardaient leurs provisions avec des yeux satisfaits, lorsque tout à coup le ciel s'obscurcit de nuages, et il tombe sur la terre un déluge d'eau qui disperse tous les grains amassés à si grande peine, et qui noie une partie du petit peuple. Celles qui restaient, poussant leurs plaintes vers le ciel, disaient, en demandant raison de cet outrage : « Pourquoi ce « déluge ? à quoi servent ces eaux ? » Et, pendant que ces fourmis se plaignaient, Marc-Aurèle et toute son armée mouraient de soif dans un désert. » Méditez cela, mes amies. L'autre, qui s'appelle M. de La Fermière, nous dit qu'un père avait un enfant. Il avait tout fait pour le rendre heureux ; mais il s'apercevait bien que tous ses soins seraient inutiles, si le ciel ne les secondait en écartant les circonstances malheureuses. Il alla au temple ; il s'adressa aux dieux, il les pria sur son enfant : « Dieux, leur dit-il, j'ai fait tout ce que je pouvais ; l'enfant a « fait tout ce qu'il pouvait, remplissez aussi votre fonction. » Les dieux lui répondirent : « Homme, retourne chez toi ; nous « t'avons entendu ; ton fils et toi, vous jouirez du plus grand « bonheur que les mortels puissent se promettre. » Ce père, bien satisfait, s'en retourne ; il trouve son fils mort, et il tombe mort sur son fils. Il faut que la vie soit en effet une mauvaise chose : car cette prière, j'en devinai la fin, et je ne l'ai presque récitée à personne qui n'en ait deviné la fin comme moi.

Si j'étais à côté d'Uranie, je lui baiserais la main pour la fleur posthume qu'elle me présente ; acquittez-moi..... Eh bien ! il vous vient donc quelquefois des idées folles ? Continuez de vous bien porter, et conservez-moi cette santé.

Vous devez avoir à présent la lettre de M. Violet. Je vous l'ai dit cent fois, et vous ne vous corrigez point ; vous vous pressez toujours trop de me gronder. Le morceau *Sur les probabilités* est un grimoire qui ne vous amusera pas. Les chansons écossaises sont entre les mains de M. de Saint-Lambert qui ne rend

rien, parce qu'il communique tout ce qu'on lui prête à M<sup>me</sup> d'Houdetot, qui perd tout. Grimm a le morceau que j'ai traduit. Je tremble de vous envoyer *Miss Sara Sampson*<sup>1</sup>, de peur qu'il ne vous en arrive comme à moi, et que si l'on venait, comme on vient de me faire, à décacheter le paquet, on ne le taxât, et qu'il ne vous en coûtât une vingtaine de francs. Malgré cela, nous risquerons, si vous l'ordonnez. Il y a cent à parier contre un que nous réussirons ; voyez.

Vous n'aimez pas que mes amis, les hommes les plus volontaires du monde, et surtout Grimm, le plus volontaire d'entre eux, me boudent de ce que je m'émancipe quelquefois à faire ma volonté ; ni moi non plus, je ne l'aime pas. Mais soyons justes. Ont-ils eu tort de prendre et d'exercer un empire que je leur abandonnais ? Aurais-je, à leur place, été plus sage, plus discret qu'eux ? N'y a-t-il personne que je domine sans en avoir d'autre droit que la faiblesse de celui qui se laisse dominer ?

Ne me parlez pas de cette petite guenon de M<sup>lle</sup> Arnould. S'il lui restait l'ombre du sentiment, la lettre d'excuse que le comte vient de lui écrire, en lui faisant six mille livres de pension, la ferait crever de douleur. C'est une lettre bien faite ; c'est une excuse bien cruelle. Il n'aurait jamais cru qu'il fût un jour dans le cas de mettre un prix à sa tendresse, *et cetera, et cetera*. Le texte est beau, comme vous voyez. Il vient de publier un nouvel amphigouri ; c'est M<sup>lle</sup> Arnould qu'il promène chez des prêtres, chez l'archevêque, chez M. de Rombaude, et enfin chez l'ami Pompignan. Le morceau de Pompignan est assez bien. Il l'avait vu la nuit en vision : c'est avec elle qu'il doit consommer l'effet de la grâce antiphilosophique. Comme l'Antechrist doit naître d'une religieuse qui apostasie et d'un pape sans mœurs, le destructeur de la philosophie moderne doit naître d'un poète qui a renoncé à toute vanité, et d'une actrice qui a quitté le péché, etc., encore : car il suffit de vous mettre sur la voie.

Vous jugez bien vite mon avocat. Uranie, je vous le recommande ; prenez un peu sa défense. Aurez-vous donc bien de

1. Pièce anglaise dont Diderot n'a pas publié la traduction. Voir la note de la page 434, tome VIII.

la peine à prouver que le comble de la perfection est de préférer l'intérêt public à tout autre, et le comble du désordre de préférer l'intérêt étranger, quel qu'il soit, au personnel, à l'intérêt public? Quoi! rien au monde ne doit-il nous faire tromper la confiance qu'on a en nous? Oseriez-vous bien avouer ce principe généralement? Car, après tout, c'est le seul moyen que l'on puisse employer contre mon avocat.

Enfin vous l'avez donc deviné, mon cénobite<sup>1</sup>! c'est bien de ma faute; il n'a tenu qu'à moi de vous y intéresser plus d'un mois, sans que vous trouvassiez le mot de l'énigme; mais, si je vous trompais jamais, je voudrais que ce fût en matière plus grave. Oh! quel bond vous faites en arrière! Rassurez-vous, je ne vous tromperai jamais.

A propos d'Uranie et de vous, qu'elle y prenne garde; rien n'est si indécent que cette occupation. Quand les idées sont douces, agréables, la manivelle va doucement; sont-elles violentes, impétueuses, colères, la manivelle va comme le vent.

Nous avons fait un dîner sous les chevaux<sup>2</sup>, un dîner chez Montamy, un autre je ne sais où. N'allez pas imaginer que ce sont ces dîners qui m'ont tué; encore une fois, j'ai été sobre au grand scandale des convives. Le Baron, qui était du dîner, avait eu l'intention d'écrire à Le Breton, pour qu'il me laissât respirer un moment que j'irais passer au Grandval. Tout était arrangé; nous avions redoublé de voiles, et, après cela, l'indisposition importune qui me retient; plus de Chevrette, plus de Grandval, plus de Massy, et puis il fait un temps, un temps! Mais, quelque temps qu'il fasse, je suis bien avec mes amis. S'il m'était donné d'aller passer la mauvaise saison à Isle, je vous jure que ce serait bien la plus belle. Eh bien! c'est donc pour la fin du mois prochain, ou le milieu, ou la fin de l'autre! car le premier mot de Morphyse est bien loin de son dernier mot. Adieu, mes amies; portez-vous bien. Il n'y a personne au monde qui vous estime plus que moi; il n'y a personne au monde que j'estime plus que vous.

1. Voir la note de la page 59.

2. A l'entrée des Champs-Élysées.

28 octobre 1761.

Il y a trois jours que j'ai cette lettre toute prête. Je l'écrivis chez Le Breton, au milieu des douleurs les plus aiguës que ma colique m'eût encore fait souffrir. Je comptais la porter le soir même chez Damilaville, mais le mal, le mauvais temps et l'heure m'en empêchèrent. Le lendemain, j'ai été alité. Hier, on me purgea. Aujourd'hui, jour de Saint-Simon, me voilà debout, habillé, arrivant ici, et ne ressentant plus de mon mal qu'une douleur sourde dans le ventre ; et, comme la diarrhée, les clystères, la boisson et la médecine m'ont entièrement affaibli, je ne marche pas trop ferme. Le repos et les aliments répareront tout en un moment.

Voilà un second coup de fouet que M. de Pompignan vient de s'attirer de l'homme de Genève, pour son maussade et impertinent conte qu'il a intitulé *Éloge historique de M. de Bourgogne*<sup>1</sup>.

Joignez mes adieux aux vôtres, en quittant Uranie. Puisqu'elle nous a tous deux quand elle a l'un ou l'autre, en quittant l'un ou l'autre, elle nous quitte tous deux. Revenez. L'ennui et le malaise m'accablent. Je passe une partie des nuits à vous parler et à vous écrire, comme si je ne devais plus vous revoir. Cela n'est pas gai, mais cela est du moins fort tendre. N'allez pas compter ces instants entre les plus mauvais. Je sens alors combien vous m'êtes chère, et, par l'effet que je produis sur vous, je vois combien je suis chéri. Je vous ai dit des choses très-douces ; j'ai vu toute votre sensibilité, et le lendemain j'espère de vous revoir. *Qui amant, ipsi sibi sonnia fingunt*. Le prémontré vous expliquera cela tout courant ; ce latin est encore à sa portée. Si cependant il s'était promis de plaire à l'une ou à l'autre, il prendrait cela pour un persillage. Voyez, car il faut tout prévenir et prévoir.

1. 1761, in-8. Le premier coup de fouet était *les Car à M. Le Franc de Pompignan* (octobre 1761) ; le second, *les Ah ! Ah ! à Moïse Le Franc de Pompignan* ; du même mois de la même année. (T.)

## LXVI

Paris, le 25 juillet 1762.

Je croyais avoir rétabli la paix dans notre société. Je me suis trompé. La dame de la Briche<sup>1</sup> exige des excuses et des réparations; le silence aurait tout arrangé; mais ils n'ont pas voulu se taire, et voilà une femme qui ne reparaitra plus parmi nous et un homme qui s'en exclura, parce qu'il s'y croira obligé par décence; et puis des caquets sans fin. J'en ai des vapeurs; au reste mon parti est tout pris, c'est de me tenir à l'écart et d'attendre le moment de refaire le rôle de pacificateur, le seul qui me convienne, et de tenir mes doigts dans mes oreilles, afin d'ignorer le mal qu'ils vont dire les uns des autres.

L'ami Le Roy boude toujours M<sup>me</sup> de... Il fallait donc qu'il se crût bien sûr de son fait. Il est venu dîner avec nous jeudi. Il avait le visage de la mauvaise conscience. Il se proposait de monter à cheval sur le soir avec sa bien-aimée, qui ne s'en est pas souciée, et il n'en a boudé que davantage; mais M<sup>me</sup> de... dit que les boudeurs se corrigent eux-mêmes, quand on ne les regarde pas.

Je ne sais où en sont les affaires de Suard, mais il me semble un peu remis. Serait-ce qu'il y a des remords qui s'étouffent par la répétition du crime? Je ne sais, mais si je vous étais une fois infidèle, il me semble que je ne m'en tiendrais pas là; il ne faut donc pas commencer.

M. Suard nous présenta un Français tout frais débarqué de Copenhague. Cet homme nous débita des choses incroyables de l'amour des peuples pour leur souverain et de l'amour du souverain pour les peuples. On dirait que c'est chez le Danois que le patriotisme s'est réfugié. Voici une scène dont il a été témoin, et que vous voudriez bien avoir vue. C'était à l'installation de la statue équestre du roi, sur une des places publiques de la capitale; le concours du peuple était immense. Le mo-

1. M<sup>me</sup> d'Épinay.



narque était venu accompagné de toute sa cour. A peine avait-il paru, que voilà tout à coup deux à trois cent mille voix qui s'élèvent et qui crient à la fois : *Vive notre roi ! vive notre bon roi ! vive notre maître, notre ami, notre père !* et le souverain, partageant aussi tout à coup le transport de son peuple, d'ouvrir la portière de son carrosse, de s'élancer dans la foule, de jeter son chapeau en l'air, et de s'écrier : *Vive mon peuple ! vivent mes sujets ! vivent mes amis ! vivent mes enfants !* et d'embrasser tous ceux qui se présentaient à lui. Ah ! mon amie, que cela est rare et beau ! L'idée de ce spectacle me fait tressaillir de joie, mon cœur en palpite, et je sens les larmes en tourner dans mes yeux. Ce récit nous a tous également attendris. Je relis cet endroit de ma lettre et il m'attendrit encore. Convenez que ce chapeau jeté en l'air marque une âme bien enivrée. Quel est d'entre ses sujets le fortuné qui est resté possesseur de ce chapeau ? Si c'était moi, on m'en donnerait sa forme toute pleine d'or que je n'échangerais pas. Quel plaisir j'aurais de le montrer à mes enfants, mes enfants aux leurs, et ainsi de suite jusqu'à ce que la famille s'éteignît ! Combien l'heureux moment qui m'en aurait rendu possesseur se serait répété ! combien je raconterais de fois la chose avant que de mourir ! Croyez-vous que quelqu'un osât jamais le mettre sur sa tête ? Cet effet ne serait-il pas mille fois plus précieux que l'épée de César Borgia, où l'on voit encore des gouttes de sang ? L'histoire de cette journée fera verser des larmes de joie dans deux cents ans, dans mille ans d'ici : qu'elle fut belle pour le monarque ! qu'elle fut belle pour ses sujets ! Voilà le bonheur que j'envie aux maîtres de la terre ; causer l'ivresse d'un peuple immense, la voir, la partager : c'est pour en mourir de plaisir. Au milieu de cette allégresse publique, il fallait avoir perdu son père, ou avoir été trahi de sa maîtresse pour être triste.

M. Suard part demain pour la Chevrette. Assis au frais à côté de lui, sur une chaise, aux Tuileries, je lui disais : « Vous êtes mieux, ce me semble, et je m'en réjouis. — Oui, me répondit-il, je suis mieux dans ce moment, mais peut-être que demain au soir je serai plus mal. » A qui en veut-il ? est-ce à la dame de la Briche, est-ce à la dame de... ? Celle-ci ne se tient pas d'aise de se croire délivrée de l'autre ; mais elle paraît regretter sincèrement son ami.

Il y a quinze jours qu'il régnait dans cette maison une corde charmante : on riait, on plaisantait, on embrassait, on se disait tout ce qui venait à la bouche ; les hommes étaient aux genoux des femmes, les amants s'en amusaient, les époux n'y prenaient pas garde. Aujourd'hui on est sérieux ; on se tient écartés les uns des autres, on se fait en entrant, en passant, en sortant, des révérences et des compliments ; on s'écoute, on ne se parle guère, parce qu'on ne sait que se dire, et qu'on n'ose se dire ce qu'on sait ; on met de l'importance à tout, parce qu'on n'est plus innocent : je vois tout cela et je péis d'ennui.

M<sup>me</sup> Geoffrin était venue sur le midi ; elle se proposait de dîner, mais saisie tout à coup de cet ennui qui la gagnait, sans qu'elle s'en aperçût, étonnée comme l'eût été quelqu'un qui n'aurait plus reconnu les visages, s'appliquant peut-être à elle-même l'embarras des autres, elle regarde, elle se damne sur sa chaise ; elle veut être plaisante, personne ne la seconde, à peine on lui sourit ; elle se tait, fait des nœuds, bâille une fois ou deux, se lève et s'en va. Et l'abbé Follet qui lui crie : « Madame, vous nous quittez ? » Et elle qui lui répond : « Il n'y a personne aujourd'hui, une autre fois je reviendrai. » Adieu nos jolis soupers des lundis. Ceux qui ne savent pas encore le mot de l'énigme se parlent à l'oreille et se demandent qu'est-ce qu'il y a de nouveau ici. Dans quinzaine ils le sauront, et Dieu sait ce qu'ils en diront eux et les autres. J'entends tous les propos d'avance, et je m'en afflige.

M. Suard revient après-demain de la Briche ; je suis curieux de la mine qu'il en rapportera : allongée, tout est dit ; gaie, tout est encore dit. Uranie, qu'en dites-vous ? J'ai de la peine à croire qu'on soit bien fait pour l'amitié, quand on n'est point fait pour la tendresse ; sait-on aimer un homme quand on ne sait pas connaître la misérable condition des femmes, et prendre sur soi les soins si délicats et si doux d'en consoler une au moins ?

*Ma huitième !* vous vous trompez, chère amie, c'est la neuvième, ou il y en a une d'égagée ; comptez bien ; voici ma douzième lettre. Un mot de réponse là-dessus ; il y a dans ces lettres tant de choses que je n'écris que pour mon amie, que j'ignore pour le reste de la terre !

Le livre de Boulanger est très-rare ici<sup>1</sup> ; nous en avons fait venir, par la poste, deux ou trois exemplaires qu'on nous a soufflés. Sachez d'Uranie si l'épître dédicatoire est à son exemplaire. Nous aurons *Émile* pour peu de chose, et je ne tarderai pas de l'envoyer à Morphyse.

Je n'ai pas encore vu M. Duval, et je me le reproche.

Hier j'aperçus Fayolle et Mélanie aux Tuileries, Mélanie en beau taffetas blanc, mais fort changée; Fayolle plus vermeil que la rose au matin, et entre le frère et la sœur, une jeune personne assez grande, mesquinement vêtue, mais d'une figure et d'une taille qui se faisaient remarquer. Je ne sais qui elle est. Je ne pense pas l'avoir jamais vue ni chez vous ni chez M<sup>me</sup> de Solignac.

Je vous parlerai une autre fois de mon nouvel arrangement avec mes libraires, si vous m'en faites ressouvenir.

M<sup>me</sup> Diderot a été fort malade de *la petite peste* ; c'est ainsi qu'ils appellent la maladie courante. Elle se porte mieux ; il ne lui est resté qu'une douleur vers le pli de l'aîne, et qu'une mauvaise humeur qui chassera de chez moi la pauvre Jeanneton ; il est impossible qu'elle tienne ; j'en suis fâché, les domestiques passables ne sont pas communs

Je ne suis plus surpris que vous vous fassiez au séjour d'Isle ; on est heureux partout où l'on fait le bien : aimer ou faire le bien, c'est, comme vous savez, ma devise. Vous pensez juste, il ne suffit pas de faire le bien, il faut encore le bien faire. Continuez. Soulagez les malheureux ; c'est le vrai moyen de vous consoler de mon absence. Je disais au Baron, lorsqu'il perdit sa première femme, et qu'il croyait qu'il n'y avait plus de bonheur pour lui dans la vie : « Sortez de chez vous, courez après les malheureux, soulagez-les, et vous vous plaindrez après de votre sort, si vous l'osez. »

Rousseau, dont vous me parlez encore, fait un beau vacarme à Genève. Les peuples, irrités de la présomption de l'auteur et de ses ouvrages, se sont rassemblés en tumulte, et ont déclaré unanimement au consistoire des ministres que la *Profession de foi du Vicaire savoyard* était la leur. Eh bien ! voilà un petit événement, de rien en lui-même, qui aura fait abjurer en un jour la religion chrétienne à vingt mille âmes. Oh ! que ce

1. *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*. Genève, 1761, in-12.

monde-ci serait une bonne comédie, si l'on n'y faisait pas un rôle; si l'on existait, par exemple, dans quelque point de l'espace, dans cet intervalle des orbes célestes où sommeillent les dieux d'Épicure, bien loin, bien loin, d'où l'on voit ce globe sur lequel nous trottons si fièrement gros tout au plus comme une citrouille, et d'où l'on observât, avec le télescope, la multitude infinie des allures diverses de tous ces pucerons à deux pieds, qu'on appelle des hommes! Je ne veux voir les scènes de la vie qu'en petit, afin que celles qui ont un caractère d'atrocité soient réduites à un pouce d'espace et à des acteurs d'une demi-ligne de hauteur, et qu'elles ne m'inspirent plus des sentiments d'horreur ou de douleur violents. Mais n'est-ce pas une chose bien bizarre que la révolte que l'injustice nous cause soit en raison de l'espace et des masses? J'entre en fureur si un grand animal en attaque injustement un autre. Je ne sens rien, si ce sont deux atomes qui se blessent; combien nos sens influent sur notre morale! Le beau texte pour philosopher! Qu'en dites-vous, Uranie?

C'est précisément parce que cette *Profession de foi* est une espèce de galimatias, que les têtes du peuple en sont tournées. La raison, qui ne présente aucune étrangeté, n'étonne pas assez, et la populace veut être étonnée.

Je vois Rousseau tourner tout autour d'une capucinière où il se fourrera quelqu'un de ces matins. Rien ne tient dans ses idées; c'est un homme excessif qui est ballotté de l'athéisme au baptême des cloches. Qui sait où il s'arrêtera?

Le texte courant de nos causeries, c'est tantôt la politique, tantôt la religion; nous rabâchons notre catéchisme. Le plaisant de cela, c'est que Gros-Jean remonte à son curé; il lui prêche ses propres sermons. Qu'il aille, qu'il aille; n'est-on pas trop flatté de retrouver ses opinions dans l'âme de ses amis?

Je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous souhaite incessamment celle à qui vous ouvrirez votre âme, et à qui vous parlerez de moi. Voilà ma douzième; je persiste.

Les journées très-chaudes sont suivies de soirées très-fraîches. Veillez sur votre santé; ne vous exposez pas au serein; vous connaissez quelle méchante petite poitrine de chat vous avez et à quels terribles rhumes vous êtes sujette. Si Uranie était à côté de vous, je serais plus tranquille.

J'attends avec impatience votre réponse à ma dernière lettre. Êtes-vous toujours seule? Adieu mille fois, et mille baisers de loin qui n'en valent pas un de près.

## LXVII

Paris, ce 28 juillet 1762.

Voici encore tout plein de bâtons rompus... Si vous ne vous rappelez pas vos propres lettres, celle-ci sera pire qu'un chapitre de l'Apocalypse.

Voilà donc une de mes lettres perdue; et qui sait ce qu'il y a dans cette lettre, en quelles mains elle est tombée, et l'usage qu'on en fera? Comus ne perfectionnera-t-il pas son secret? Ce Comus est un charlatan du rempart qui tourne l'esprit à tous nos physiciens. Son secret consiste à établir de la correspondance d'une chambre à une autre, entre deux personnes, sans le concours sensible d'aucun agent intermédiaire. Si cet homme-là étendait un jour la correspondance d'une ville à une autre, d'un endroit à quelques centaines de lieues de cet endroit, la jolie chose! Il ne s'agirait plus que d'avoir chacun sa boîte; ces boîtes seraient comme deux petites imprimeries, où tout ce qui s'imprimerait dans l'une, subitement s'imprimerait dans l'autre... Trêve de plaisanterie, si Morphyse, si Damilaville, ou M. Gillet...; vous m'entendez, après tout, tant pis pour les deux premiers : ils n'auraient eu que ce qu'on gagne à écouter aux portes.

A présent, que tout est sens dessus dessous chez M...., on m'y voit peu ; je ne veux pas qu'on me fasse parler. Ils ont brouillé leur écheveau, qu'ils le débrouillent. Les longues soirées que j'allais passer là, je les emploie à lire, à prendre le frais sur le bord de la rivière, à voir, de la pointe de l'île, les eaux de la Marne qui viennent de vous à moi, et à leur demander des nouvelles des pieds blancs de celle que j'aime; et puis quand la tête est prise de ces idées-là, on ne saurait s'en tirer; elles sont si douces ! Comme les heures coulent ! que le temps



est court ! la nuit est venue qu'on n'en est pas à la moitié de ce qu'on avait à se dire.

Si je reste à la maison, je fais répéter à l'enfant ses leçons de clavecin. Les jolis doigts qu'elle aura ! de l'aisance, de la mollesse, de la grâce ; je voudrais que vous la vissiez à côté de moi, tout à l'heure. Elle fit hier une petite indiscretion dont il n'est pas en mon cœur de lui savoir mauvais gré. Comme nous étions tête à tête, elle me dit tout bas à l'oreille : « Mon papa, pourquoi est-ce que maman m'a défendu de vous faire souvenir que c'est demain sa fête... ? » Le soir, je présentai à la mère un bouquet qui ne fut ni bien ni mal reçu. Elle avait hier ses amis à dîner. Si Uranie eût été derrière la tapisserie, et qu'elle m'eût entendu : « Comment, aurait-elle dit en elle-même, ce commérage peut-il se trouver dans la même tête à côté de certaines idées ? » Il est vrai que je fus charmant et bête à ravir.

J'étais invité à la Briche pour dimanche et pour lundi. C'est l'autre bout de l'écheveau qu'il ne faut pas tenir.

Je ne vous ai point ; j'évite mes amis, et j'ai des accès de vapeurs que je vais dissiper dans l'île. En m'occupant à tromper la peine d'une autre, j'oublie la mienne. Je vous le dis ; je le dis à tous les hommes ; lorsque vous serez mal avec vous-même, faites vite quelque bonne œuvre. Grimm perd les yeux sur les vôtres ; gardez-vous de me dire du mal de l'homme de mon cœur. Le moment approche où je vais apprendre ce que valent nos protestations, nos serments, nos souhaits, l'estime que nous faisons de nous-mêmes ; bref, si je sais être ami ; si je ne me retrouvais pas moi, combien je me mépriserais ! Si mon ami devient aveugle, je vous prends à témoin de ma conduite. Venez me connaître, venez connaître votre amant ; car ce qu'il fera pour son ami, il l'eût fait pour sa maîtresse ; et je ne crois pas qu'il eût fait pour sa maîtresse ce qu'il n'aura point eu la force de faire pour son ami ! Le triste moment pour mon ami ! Le grand moment pour moi, si je ne me trompe !...

J'ai représenté aux libraires que je portais seul un fardeau que je partageais auparavant avec un collègue ; que ma sujétion s'était accrue, et qu'il ne fallait pas que mon sort empirât. Nous en sommes aux couteaux tirés ; mais j'ai l'équité pour moi, et je me suis promis d'être ferme.

Si le projet de l'abbé Raynal allait réussir en même temps,



je ne saurais que faire de toute ma richesse. Savez-vous qu'il s'agit de me faire pensionnaire du *Mercur*e pour quinze cents livres, à condition de fournir une feuille tous les mois ! Il y a déjà plus d'un mois que cette agréable perspective dure ; c'est un bonheur que M. de Saint-Florentin ne m'ôtera pas : quand nous échouons, nous avons du moins espéré.

Ceux qui marchandent ma bibliothèque en ont fait faire de leur tête une appréciation qui est de mille livres au-dessous de la mienne. Là différence n'est pas forte ; mais qu'importe ? Si l'affaire manque, mon Homère et mon Platon me resteront...

Peu à peu vous me rappellerez toute ma vie. Tenez, je gagerais cent contre un que mon aversion pour ces sortes de créatures vient moins d'éducation, de goût honnête, de délicatesse naturelle, de bon caractère, que de deux aventures qui me sont arrivées à un âge propre à recevoir des impressions fortes. Je ne sais pourquoi je ne vous en ai jamais dit un mot, je n'y repense pas sans avoir la chair de poule. Ah ! que la Vénus des carrefours m'est hideuse !... Une fois je fus invité à souper dans une maison un peu suspecte, mais que je ne connaissais pas sur ce pied. Un des fils de Julien Le Roi<sup>1</sup> en était. Il y avait d'autres hommes et des femmes. Je fus placé à table à côté de la maîtresse de la maison. On fut gai. J'étais jeune et fou ; je plaisais, et je m'en apercevais à des regards et à d'autres signes qui n'étaient pas équivoques. On se sépara tard ; je ne sais comment cela se fit, mais je restai seul avec la maîtresse de la maison ; en ayant, selon toute apparence, à passer la nuit dans un appartement où il n'y avait qu'un lit, j'espérais qu'on m'en offrirait poliment la moitié, car c'était une femme polie. On la délaçait, j'aidais à la déshabiller, lorsqu'on heurta violemment à la porte : c'était le jeune Le Roi, qui revenait à toutes jambes m'apprendre l'état de la personne aimable et facile avec laquelle j'étais, et le péril de ses faveurs. J'étais descendu pour lui parler ; je ne remontai pas... Voici le second tome. J'avais une petite chambre au coin de la rue de la Parcheminerie ; je la vois d'ici. Au-dessus de moi logeait une fille entretenue par un officier ; elle s'appelait Desforges. Son amant partit pour la campagne de 44<sup>2</sup> ; je fis connaissance avec elle un jour qu'il faisait

1. Fameux horloger, né à Tours en 1686, mort à Paris en 1759.

2. 1744.

chaud. Je la trouvai étalée sur une bergère dans le plus grand déshabillé; je m'approchai des pieds du lit et des siens; je pris les bords de la gaze qui la couvrait et je la levai; elle me laissa faire. Je lui dis qu'elle était belle; et à ma place et à mon âge il était trop difficile de ne pas la trouver telle. Je me disposais à appuyer mon éloge, lorsque, interposant sa main entre ses charmes et mon désir, elle m'arrêta tout court par ce discours étrange : « Mon ami, voilà qui est fort beau (ou fort bien, je ne sais lequel des deux elle a dit); mais je ne suis pas sûre de moi, et je ne sais, ajouta-t-elle, pourquoi je serais désespérée que tu eusses à te plaindre de ma complaisance. Il y a là, de l'autre côté de ma porte, un grand benêt qui me presse; la première fois je le laisserai aller, et nous saurons si tu peux accepter sans conséquence fâcheuse ce que je ne suis que trop disposée à t'accorder. » L'expérience se fit, le grand benêt voisin en fut malade à mourir; et j'échappai par une grâce spéciale de la Providence, qui ne m'a jamais fait que le bien de me sauver du mal, à un accident dont les libertins se rient, mais qui me fait frissonner...

Gardez-vous bien de communiquer ces historiettes à Uranie; vous rempliriez son âme d'un trouble qui ne la quitterait plus; elle verrait son fils environné des mêmes périls sans se promettre pour lui le bonheur qui m'en a sauvé.

Adieu, mon amie. Vous voyez bien que ce n'est là qu'un fragment d'une lettre que je n'ai pas le temps d'achever. Il est tard, il faut que je sois contre-signé; et si je ne me hâte pas de courir sur le quai des Miramionnes, je n'y trouverai plus personne. Adieu encore une fois, mon amie; aimez-moi malgré tout ce que je vous confie. Que m'importe de devoir ce que je puis avoir de qualités estimables à la nature ou à l'expérience, pourvu qu'elles soient solides, que jamais la vanité ne les dépare, et que je reste plus convaincu que je ne l'ai été de ma vie qu'elles sont infiniment au-dessous du prix et de la récompense que vous y mettez! Adieu pour la troisième fois. Mon respect, mon dévouement, mon amitié la plus tendre à Uranie, si vous avez le bonheur de la posséder.

L'homme à qui cette fille demandait la grâce de lui faire un enfant, souriait, plaisantait, disait peu de chose; l'affaire lui paraissait importante. Il demandait du temps pour s'y résoudre,

et l'on n'en était point offensée. Je devine une partie des raisons qui le faisaient balancer. Si vous me les demandez, après votre décision, je vous les dirai. A dimanche la suite de ce bavardage. C'est toujours ma treizième ; je suis têtue.

## LXVIII.

Le 31 juillet 1762.

Je continue ; et pour en venir à ce que vous pensez sur le jeu, je suis plus indulgent que vous. Je permets qu'on pousse du coude son ami. Je m'y attends. Tout ce que la passion inspire, je le pardonne. Il n'y a que les conséquences qui me choquent. Et puis, vous le savez, j'ai de tout temps été l'apologiste des passions fortes ; elles seules m'émeuvent. Qu'elles m'inspirent de l'admiration ou de l'effroi, je sens fortement. Les arts de génie naissent et s'éteignent avec elles ; ce sont elles qui font le scélérat, et l'enthousiaste qui le peint de ses vraies couleurs. Si les actions atroces, qui déshonorent notre nature, sont commises par elles, c'est par elles aussi qu'on est porté aux tentatives merveilleuses qui la relèvent. L'homme médiocre vit et meurt comme la brute. Il n'a rien fait qui le distinguât pendant qu'il vivait ; il ne reste de lui rien dont on parle, quand il n'est plus ; son nom n'est plus prononcé, le lieu de sa sépulture est ignoré, perdu parmi les herbes. D'ailleurs les suites de la méchanceté passent avec les méchants, celles de la bonté restent, comme je disais une fois à Uranie. S'il faut opter entre Racine méchant époux, méchant père, ami faux et poète sublime, et Racine bon père, bon époux, bon ami et plat honnête homme, je m'en tiens au premier. De Racine méchant que reste-t-il ? Rien. De Racine homme de génie ? L'ouvrage est éternel...

Vous vous trompez ; elle n'est point coquette ! mais elle s'est aperçue que cet intérêt vrai ou simulé que les hommes protestent aux femmes les rend plus vifs, plus ingénieux, plus attentionnés, plus gais ; que les heures se passent ainsi plus

rapides et plus amusées; elle se prête seulement : c'est un essaim de papillons qu'elle assemble autour de sa tête; le soir elle secoue la poussière qui s'est détachée de leurs ailes, et il n'y paraît plus. Cette femme est originale ; elle a des choses très-fines, et tout à côté des naïvetés. Peu de monde, mais en revanche rien de cette uniformité si décente et si maussade qui donne à un cercle de femmes du monde l'air d'une douzaine de poupées tirées par des fils d'archal. A propos d'un petit réduit que j'espérais obtenir à Madrid, je lui disais : « Je le meublerai comme il conviendra; vous en aurez la clef, et vous irez vous y reposer. » Suard ajouta : « Pourquoi pas quand il y sera? » Elle répondit : « Je le voudrais bien; mais cela ne se peut pas » ; cela avec un air, un son de voix et des yeux ! puis se tournant du côté de Suard, elle ajouta : « Mais voyez-vous comme cela glisse sur lui? — Cela est vrai, dit Suard; mais pourquoi? — Par une raison, dit-elle, dont je l'estime infiniment et qui vous ferait rougir. »

Toutes les idées que vous avez eues me sont aussi venues par la tête; mais je les ai chassées comme des suggestions du malin esprit. Les menées obscures d'un homme dégénèrent tôt ou tard en une espèce de fumée qui en enveloppe plusieurs autres.

Le Baron jette feu et flamme de ce qu'on ne me voit point. J'irai demain, quoique je sois invité de passer la journée à Massy. La dame de Massy est toujours aussi folle; elle avait tout à l'heure dans son comptoir, à côté d'elle, une femme assez jolie et que je remarquai. « Allons donc, m'a-t-elle dit tout bas, vous faites comme si vous ne vous y connaissiez pas » ; et puis, en haussant les épaules : « de petits yeux, de gros tetons, beauté de province. »

Ce n'est pas Gaschon, c'est l'abbé... Cette pauvre femme de l'Isle m'a conté toute sa déconvenue; c'est une pitié qui fend le cœur. Séduite, grosse, moribonde, abandonnée, et mille autres traits moins atroces et plus vils; ainsi il n'y a plus un grain d'estime. L'amour s'en va à tire-d'aile; il n'y a plus que la vanité qui souffre; et la preuve, c'est que quand je lui ai bien montré l'ingratitude de son amant, elle souffre moins. Il y a quelques jours qu'elle était malade, lui menacé de le devenir, et elle lui disait d'un ton charmant : « Qui est-ce qui vous soignera? Vous devriez bien attendre que je me porte mieux. » Au

demeurant, les confidences de sa rivale recommencent. Quelle position ! Que feriez-vous en pareil cas ? — En pareil cas ! si vous étiez obsédée d'amants ! moi, je m'en irais chercher une femme moins occupée.

Non, Saurin ne sera plus des nôtres ; il y a un certain beau-frère dont il craint la rencontre. On dit que sa femme est grosse<sup>1</sup>. Avant son mariage il détestait les femmes grosses. Voilà un sentiment bien dénaturé ! qu'en dites-vous ? Pour moi, cet état m'a toujours touché. Une femme grosse m'intéresse ; je ne regarde pas même celles du peuple, sans une tendre commisération.

Notre despote<sup>2</sup>, par la défense qui vous blesse, voulait prévenir la tracasserie qu'il prévoyait. Sa dame vient de m'écrire qu'on lui a fait bien du mal ; j'entends tout ce que cela signifie.

Vous allez donc avoir le jeune et vermeil Fayolle ? S'il était curieux, lui ?

Je vous écris aujourd'hui samedi, afin que ma lettre parte demain. Autre cas de conscience qu'il faut que je vous propose avant que de la fermer : celui-ci m'embarrasse plus que le premier. Une femme sollicite un emploi très-considérable pour son mari ; on le lui promet, mais à une condition que vous devinez de reste. Elle a six enfants, peu de fortune, un amant, un mari ; on ne lui demande qu'une nuit. Refusera-t-elle un quart d'heure de plaisir à celui qui lui offre en échange l'aisance pour son mari, l'éducation pour ses enfants, un état convenable pour elle ? Qu'est-ce que le motif qui la fait manquer à son mari, en comparaison de ceux qui la sollicitent de manquer à son amant ? La chose a été proposée tout franchement par un certain homme qui serrait une fois les mains à une certaine femme de mes amies : on lui a accordé quinze jours pour se déterminer... Comme tout se fait ici ! un poste vague, une femme le sollicite ; on lève un peu ses jupons ; elle les laisse retomber, et voilà son mari, de pauvre commis à cent francs par mois, M. le directeur à quinze ou vingt mille francs par an. Cependant quel rapport entre une action juste ou généreuse, et la perte voluptueuse de quelques gouttes d'un fluide ? En vérité je crois que Nature ne se soucie ni du bien ni du mal ; elle

1. Voir la lettre LXII.

2. Grimm, sans doute.



est toute à deux fins : la conservation de l'individu et la propagation de l'espèce.

A propos de cela, pourriez-vous me dire pourquoi il y a de beaux vieillards et point de belles vieilles?

Voilà le billet de loterie que vous m'avez demandé.

Qui est-ce qui a manqué à Violet? sont-ce ses protecteurs? est-ce l'abbé de Breteuil? Nous sommes toujours à ses ordres.

Les libraires viennent enfin de m'accorder, outre la rente de quinze cents livres qu'ils me font jusqu'à la fin de l'ouvrage, outre trois cent cinquante livres par volume de planches, et il y en aura quatre, outre trois cent cinquante livres par volume de discours, et l'on peut compter sur huit, les cinq cents livres par volume de discours qu'ils faisaient à d'Alembert; ce sera environ quinze mille francs dans l'intervalle de cinq ans, sans compter mon petit pécule de province, et la négociation de l'abbé Raynal qui n'est pas tout à fait désespérée.

Enfin ma sœur se sépare au mois de septembre d'avec ce maudit saint<sup>1</sup> qui la faisait damner. Cette conduite ingrate l'a brouillé avec son évêque et avec tous ses amis. Il se relègue dans le fond d'un de nos faubourgs, au milieu de la plus vile canaille de la ville, et il se voue à entendre, le reste de sa vie, depuis quatre heures du matin jusqu'à midi, et depuis deux heures après midi jusqu'à huit heures du soir, les impertinences d'une vingtaine de bégueules qu'il dirige. Voilà-t-il pas une vie bien utile à la société?

Cet *Horace* en question, dont la couverture me sera si précieuse et que je regarderai plus souvent et avec plus de plaisir que le livre, je ne l'ai pas encore : ce sera pour le courant de la semaine prochaine, à ce que dit M<sup>me</sup> Vallayer, en me regardant d'un œil tendre qui ne ment pas.

Adieu, chère et bonne amie. La chère sœur est-elle arrivée? Il me semble que ce mal de sein ne m'inquiète guère et que c'est une affaire de circonstance; quant au reste, qui est-ce qui n'a pas eu les pieds un peu gonflés par les chaleurs qu'il a fait? Lorsque notre Uranie sera auprès de vous, je ne m'informerai plus du tout de votre santé. Tout se porte bien autour de moi. Je suis charmé de ma petite, parce qu'elle raisonne tout ce qu'elle

1. Son frère l'abbé.



fait. « Angélique, ce passage vous embarrasse? regardez sur votre papier. — Le doigté n'est pas écrit sur mon papier, et c'est là ce qui m'arrête. — Angélique, je crois que vous passez une mesure. — Comment la passerais-je puisque j'en tiens encore l'accord sous mes doigts? » Quel dommage que l'éducation réponde si mal aux talents naturels! La jolie femme que ce serait un jour! Mais cela n'entend du soir au matin que des quolibets, des sottises; quoi que j'en fasse dans la suite, il restera toujours quelques vestiges de cette première incrustation mauvaise. Si cela appartenait à M<sup>me</sup> Le Gendre, quelle joie elle éprouverait lorsque cette enfant se jetterait à son cou, les bras ouverts, en lui disant : « Maman, baisez-moi ! Je vois bien que vous êtes encore fâchée, car vous ne me baisez pas de bon cœur ! » Adieu, ma bonne amie, n'oubliez pas celui que rien ne distrait de vous. Samedi quatorzième lettre.

## LXIX

Ce 4 août 1762.

Vous me rendez attentif à tous les moments de ma journée. Un dévot qui doit compte à son directeur de ses pensées, de ses actions, de ses omissions, ne s'épie pas plus scrupuleusement.

J'ai commencé ma semaine par me quereller avec M. de La...

Je ne saurais m'accommoder de ces gens stricts; ils ressemblent à ces écureuils du quai de la Ferraille qui font sans cesse tourner leur cage, les plus misérables créatures qu'il y ait. Je laisse un peu reposer la mienne.

J'avais donné un manuscrit à copier à un pauvre diable. Le temps pour lequel il me l'avait promis expire, et mon homme ne reparaissant point, l'inquiétude m'a pris; je me suis mis à courir après lui; je l'ai trouvé dans un trou grand comme ma main, presque privé de jour, sans un méchant bout de bergame qui couvrit ses murs, deux chaises de paille, un grabat avec une couverture ciselée de vers, sans draps, une malle dans un coin de la cheminée, des haillons de toute espèce accrochés au-

dessus, une petite lampe de fer-blanc à laquelle une bouteille servait de soutien ; sur une planche une douzaine de livres excellents. J'ai causé là pendant trois quarts d'heure. Mon homme était nu comme un ver, maigre, noir, sec, mais serein, ne disant rien, mangeant son morceau de pain avec appétit, et caressant de temps en temps sa voisine sur ce misérable châlit qui occupait les deux tiers de sa chambre. Si j'avais ignoré que le bonheur est dans l'âme, mon Épictète de la rue Hyacinthe me l'aurait bien appris.

Deux mots plaisants : l'un de Piron, à l'occasion de l'aventure du prince de Bauffremont ; vous la savez cette aventure, mais si par hasard vous ne la savez pas, comment vous la dirai-je ? Il était à Saint-Hubert avec le roi ; parmi les gardes il y avait un jeune Suisse à qui il voulait persuader à toute force qu'avec un joli garçon il y avait cent occasions où l'on pourrait se passer d'une jolie femme. Le roi a mal pris la chose. On a envoyé M. de Bauffremont dans ses terres ; il a été privé du cordon bleu qu'il était sur le point d'obtenir, et Piron a dit : « qu'il ne s'en est fallu que de l'épaisseur d'un Suisse qu'il ne l'ait eu. »

Il y a quelques jours que M. \*\*\* disait à sa nonchalante moitié, qu'il tracassait et qui ne s'en émouvait pas davantage : « Madame, vous ne savez ni vous défendre, ni crier ; vous êtes de toutes les femmes que je connaisse la plus propre pour un viol et la moins propre pour une jouissance. »

En amour un sot l'emporte communément sur un homme d'esprit ; on aime mieux dominer un idiot que d'être subjugué par un autre ; celui-là fait valoir l'amour-propre que celui-ci mortifie ; et ne vous croyez pas exceptée de la règle ; vous m'aimeriez peut-être moins si je le méritais davantage.

Nous revenions dimanche passé de chez M.\*\*\*, après souper, Suard et moi. Le temps s'était rafraîchi, il faisait clair de lune ; la promenade nous plut et nous la continuâmes jusqu'à une heure du matin. Il croit qu'un homme peut devenir amoureux de la femme de son ami sans s'en apercevoir. « Mais, à ce propos, lui disais-je, quoi ! est-ce que le soir, le matin, quand il se couche, quand il s'éveille, il ne trouve pas qu'elle est blanche comme un lis, qu'elle a les yeux charmants, qu'elle est d'une taille élégante ? Est-ce qu'il ne voit pas sa gorge s'élever

et s'abaisser? Est-ce qu'au milieu de cette rêverie-là les sens sont tranquilles? Allez, celui qui s'y trompe est plus bête... — Mais est-ce que vous trouvez cela si bête? — Sans doute... » etc. etc.

J'ai été témoin, il n'y a pas longtemps, d'une bonne action et bien faite. Une pauvre femme avait un procès contre un prêtre de Saint-Eustache; elle n'était pas en état de le poursuivre, un honnête homme indigné s'en est chargé. On a gagné; mais lorsqu'on a été chez le prêtre pour mettre la sentence à exécution, il n'y avait plus ni prêtre, ni meubles, ni quoi que ce soit. Cela n'a pas empêché la pauvre femme de sentir l'obligation qu'elle avait à son protecteur; elle est venue l'en remercier, et lui témoigner le regret qu'elle avait de ne pouvoir lui rembourser les frais de la plaidoirie. En causant, elle a tiré une mauvaise tabatière de sa poche, et elle ramassait avec le bout de son doigt le peu de tabac qui restait au fond; son bienfaiteur lui dit : « Ah! vous n'avez point de tabac; donnez-moi votre tabatière que je la remplisse. » Il a pris la tabatière et il a mis deux louis au fond qu'il a couverts de tabac. Voilà une action généreuse qui me convient, et à vous aussi, n'est-ce pas? Donnez; mais, si vous pouvez, épargnez au pauvre la honte de tendre la main.

Nous avons eu, Grimm et moi, lundi matin, une grande conversation; je ne vois goutte au fond de son âme, mais je ne saurais la soupçonner. C'est, depuis deux ans, toujours à son avantage que les choses obscures se sont éclaircies. Sa conduite ressemble comme deux gouttes d'eau à celle de Grandisson dans les premiers volumes; il sent bien qu'il a contre lui les apparences et le jugement des indifférents dont il ne se soucie guère. Au reste, il dit que si nous allons jamais à Rome, il m'expliquera le mystère de sa conduite dans le Panthéon.

Je viens de recevoir un billet de cette pauvre M<sup>me</sup> Riccoboni, Elle est désolée; elle ne peut digérer les impertinentes satires qu'on fait d'elle et de ses ouvrages; elle dit : « Si un coquin cassait les fenêtres d'une blanchisseuse, le commissaire en ferait justice; on m'ôte mon ouvrage, on m'insulte, et personne ne dit mot. » Eh bien! voilà donc le fond de l'âme d'un auteur; il veut plaire même à ceux qu'il méprise; l'éloge de mille gens d'honneur, d'esprit et de goût ne le console pas de la critique d'un sot; il oublie la voix douce et flatteuse de ceux-ci, et le

cri importun de celui-là retentit sans cesse à son oreille. On ne peut se résoudre à une injustice de tous les temps; on veut être excepté d'une loi, dure à la vérité, mais qui s'est exécutée depuis la création du monde sur tout ce qu'il y a eu de grands hommes : il faut que l'homme meure; il faut que l'homme supérieur soit persécuté.

A propos de cette petite fille à laquelle vous promettiez un avenir aussi malheureux qu'à sa mère, rassurez-vous, elle n'est plus; je sais à présent ce que c'est que l'excès de la tendresse maternelle. On avait eu l'imprudence de laisser monter cette malheureuse femme pour être témoin de l'agonie de son enfant, elle en a perdu le jugement; elle a été folle, mais folle tout à fait, à craindre pendant plusieurs jours que cela ne revînt pas. Si je pouvais me rappeler ses discours et ses actions, je vous déchirerais l'âme. Je suis toujours de moins en moins content du père<sup>1</sup> : il avait un billet de cent pistoles à toucher; son enfant se mourait, la mère s'en arrachait les cheveux; il n'y était pas; c'était moi qui la consolais. Cet événement, qui lui cause aujourd'hui tant de peine, n'est peut-être pas le plus malheureux de sa vie; je lui laissais entrevoir cette consolation, et elle s'écriait : « Monsieur, laissons cela; c'est ma fille, n'ajoutons pas un avenir cruel à un présent qui est affreux. »

Voilà un paquet de lettres que je vous envoie.

Grimm explique tout dans l'affaire de M. Vialet. Il prétend que nous avons agi avant les protecteurs qu'on avait auprès du chancelier, etc. — Cela se peut. — Et qu'il n'y a personne à accuser. — J'y consens.

M. de Prisye est donc à Paris? On n'entend non plus parler de moi que si j'étais à la Chine? C'est que j'y suis en effet pour ceux que je ne me soucie pas trop de voir. Si l'on me pardonne tout à condition que je ne serai pas coupable envers vous, je les prends au mot et je reste chez moi. Je ne veux pas que les oreilles vous tintent trop fort. Si vous saviez comment je me porte; quelles couleurs! quel visage! quel embonpoint! la belle santé de reste!

Adieu, ma tendre, mon unique amie; venez me faire des

1. On verra par la lettre suivante que c'est Damilaville dont il est ici question.

jours heureux; venez me dire que vous m'aimez; venez me le prouver; j'ai quelques moments d'impatience; mais ils sont courts, je sens que jamais ils ne m'entraîneront à rien que je ne puisse vous avouer : vous êtes et vous serez tout le bonheur de ma vie; aucun plaisir que ma Sophie ne le partage. *Valcant aliv*. Il n'y en a qu'une pour moi. Je date pour vous obéir.

## LXX

Paris, ce 8 août 1762.

Nous avons passé la semaine à consoler cette pauvre femme ; j'ai cru qu'elle en perdrait l'esprit. Le premier jour elle n'ouvrit la bouche qu'une fois : ce fut pour appeler son enfant. Le lundi au soir après souper, elle chantait et ses enfants dansaient en rond ; on les couche ; la plus jeune et la plus aimable, celle qu'elle a perdue, dormit comme à l'ordinaire ; on la leva le mardi matin, gaie, fraîche et vermeille ; à midi la fièvre prend ; le soir elle est sans connaissance ; à minuit elle est morte. Je permets de s'affliger à ceux qui perdent des enfants comme celui-là ; elle était blanche comme la neige, faite à peindre, d'une figure tout à fait piquante, et puis de la naïveté, de la finesse, de la sensibilité, une originalité de caractère comme on ne l'a point à cet âge. La vie n'est pas une perte pour cet enfant, mais l'enfant est une vraie perte pour ses parents ; ils en avaient six. C'est celui qui les consolait de l'existence des autres qui leur est enlevé. En vérité, je ne sais si cela n'est pas plus cruel que de n'en avoir qu'un et de le perdre. Je crains que la mère n'en fasse une maladie. Damilaville en est inconsolable. Voilà le seul chaînon qui l'attachait rompu. Par honneur, par décence, par humanité, nous tiendrons encore quelque temps ; mais gare que le peu qui reste de tendresse ne s'en aille avec la douleur. Une bonne leçon pour ceux qui ont plusieurs enfants et qui laissent percer leur prédilection, c'est que les frères et les sœurs n'ont point été touchés de la mort de leur petite sœur. Il y a pis : quand on l'a apprise au plus jeune, il s'est mis à rire ;



et depuis ils sont tous devenus jaloux et chagrins des regrets de leurs parents. Voici un trait de ressentiment d'un enfant qui se croyait haï de son père : le père mourut et l'enfant frappait d'un fouet le cadavre en l'insultant. J'ai vu cela ; je ne sais pourquoi je me rappelle et vous redis cette horreur. Les enfants sont vindicatifs et cruels.

Voici un passage du *Métastase* qui est bien vrai, et qui peint fortement la tendresse des mères ; il en introduit une qui a perdu son fils, et que l'on cherche à résigner à son sort par l'exemple d'Abraham, qui avait conduit le sien sur la montagne ; il lui fait répondre : *Ah ! Dieu n'aurait jamais donné cet ordre à sa mère !* Nous enlevâmes la nôtre le premier jour, et nous la conduisîmes hors de chez elle ; le second jour, nous la promenâmes à l'Étoile ; le troisième, à Vincennes ; deux endroits où j'ai passé des moments tristes et des moments doux. Hier, je lui fis compagnie toute la soirée. Damilaville était allé à la Briche malgré le mauvais temps ; nous y dînerons aujourd'hui. J'aime mieux essayer les larmes de ceux qui sont malheureux que de partager la joie des autres.

Vous devez avoir maintenant à côté de vous la chère sœur et votre neveu. Quand vous aurez embrassé notre Uranie mille fois pour vous, vous l'embrasserez deux ou trois fois pour moi, où vous voudrez, sur les yeux, sur le front, sur les joues ; mais j'aime mieux sur le front ; c'est là que son âme réside. Si la résolution qu'elle a prise de s'apprivoiser tient encore, dites-lui de prendre garde de semer des fleurettes sur une belle étoffe pleine et unie. Il faut bien du goût et de l'art pour faire serpenter une guirlande autour d'une colonne sans détruire sa noblesse. Toutes ces petites vertus de société auxquelles elle ne se pliera jamais de bonne grâce ne vont point avec la franchise et la sévérité de son caractère. Madame Le Gendre, mon Uranie, jolie, polie, attentive, prévenante, affable, souriante, souple, révérencieuse ? Cela ne se peut. Qu'elle reste comme Nature l'a faite, grave, sérieuse, noble et pensante. Nature l'a faite grande et noble ; la voilà qui se fait petite et jolie. Si elle prend pour tout le monde cet air charmant qu'elle a pour nous quelquefois, comment en serons-nous touchés ?

J'ai bien peur que ce petit neveu, dont vous disposez comme il vous plaît, ne se trouve souvent entre ses deux tantes, lors-



qu'elles aimeraient bien autant être seules. Si vous vous attachiez adroitement à lui rendre son ignorance incommode, peut-être se déterminerait-il à s'instruire; essayez.

Honnête ou fripon, il faut donner un écu à Roger, et six francs à M<sup>lle</sup> Clairet.

*Ce que je ferais à votre place?* Je n'assoirais pas légèrement le plus grand de tous le soupçons. On n'est pas coupable pour n'oser lever les yeux; innocent, on les baisse quelquefois pour ne pas regarder celui qui accuse injustement et nous offense.

Les habitants de Genève ont fort embarrassé leurs ministres; on ne sait encore ce que cela deviendra.

Les Jésuites ont été jugés vendredi au soir; à minuit, les chambres étaient encore assemblées. Aussitôt que les arrêts paraîtront, je les ferai partir pour Isle <sup>1</sup>.

Il y a deux nouveaux papiers sur l'affaire des Calas; ce sont des espèces de requêtes adressées à M. le chancelier par les frères; si on ne les imprime pas incessamment, je vous les ferai copier <sup>2</sup>.

Vous êtes étonnée de l'atrocité de ce jugement de Toulouse; mais songez que les prêtres avaient inhumé le fils comme martyr, et que, s'ils avaient absous le père, il aurait fallu exhumer et traîner sur la claie le prétendu martyr. Il y a un des juges qui en a perdu la tête. C'est Voltaire qui écrit pour cette malheureuse famille. Oh! mon amie, le bel emploi du génie! Il faut que cet homme ait de l'âme, de la sensibilité, que l'injustice le révolte, et qu'il sente l'attrait de la vertu. Eh! que lui sont les Calas? qui est-ce qui peut l'intéresser pour eux? quelle raison a-t-il de suspendre des travaux qu'il aime, pour s'occuper de leur défense <sup>3</sup>? Quand il y aurait un Christ, je vous assure que Voltaire serait sauvé.

Adieu, ma bonne et tendre amie. *Si je vous aime?* De toute

1. L'arrêt d'expulsion des Jésuites est du 6 août 1762.

2. *Mémoires de Donat Calas pour son père, sa mère et son frère*, suivis d'une *Déclaration* de Pierre Calas. Ces deux factums, qui portent la date des 22 et 23 juillet 1762, sont compris dans les *Œuvres de Voltaire*.

3. Voltaire répondait à M. d'Argental, qui lui demandait sa tragédie d'*Olympie* pour la Comédie-Française: « N'espérez point tirer de moi une tragédie que celle de Toulouse ne soit finie. »

mon âme; oui, de toute mon âme, et j'éprouve en vous le disant une émotion au fond de mon cœur qui m'assure que je dis vrai. Vous connaissez bien cet oracle-là.

Mes deux cas de conscience, quand en aurai-je la décision?

Je ne sais ce que l'homme du premier disait à la fille qu'il sollicite; mais j'entendis qu'elle lui répondait : « Quand il en sera temps, vous habiterez; d'ici à ce temps, ne vous avisez pas seulement de regarder ma porte. »

Adieu, encore une fois, mes bonnes et tendres amies. Vous voilà donc réunies pour deux mois dans mes lettres. Eh bien! chère sœur, je l'aime autant et plus que jamais. Les hommes ne sont donc pas aussi méchants qu'on les fait! Cela ne vous séduira-t-il point? Le bonheur dont elle jouit serait bien fait pour vous, si vous vouliez. Mourrez-vous sans savoir ce que c'est que de faire un heureux? Hélas! oui.

## LXXI

Paris, ce 12 août 1762.

Voilà, mon amie, le billet d'enterrement des Jésuites<sup>1</sup>. Je l'ai rogné le plus court que j'ai pu pour le déguiser à la poste; mais j'ai chiffré toutes les pages. Me voilà délivré d'un grand nombre d'ennemis puissants. Qui est-ce qui aurait deviné cet événement, il y a un an et demi? Ils ont eu tant de temps pour prévenir ce coup, qu'il fallait ou qu'ils eussent bien peu de crédit, ou que le roi eût bien résolu leur destruction : c'est le dernier qui est le plus vraisemblable. L'affaire du Portugal aura jeté sur l'affaire de France quelque lueur qui les aura montrés au monarque sous un aspect odieux; il aura attendu le moment de se défaire de gens qui l'avaient frappé, et qu'il voyait sans cesse la main levée sur lui; celui de la banqueroute scandaleuse du père La Valette aura paru favorable<sup>2</sup>; ils se mêlaient

1. L'arrêt prononçant leur expulsion.

2. Cazotte, quittant la Martinique, où il avait fondé des établissements, pour rentrer en France, avait vendu toutes ses possessions au P. La Valette, qui lui en

de trop d'affaires. Depuis environ deux cents ans qu'ils existent, il n'y en a presque pas un qui n'ait été marqué par quelque forfait éclatant. Ils brouillaient l'Église et l'État : soumis au despotisme le plus outré dans leurs maisons, ils en étaient les prôneurs les plus abjects dans la société ; ils prêchaient au peuple la soumission aveugle aux rois, l'infailibilité du pape, afin que, maîtres d'un seul, ils fussent maîtres de tous. Ils ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de leur général ; il était pour eux le Vieux de la Montagne. Leur régime n'est que le machiavélisme réduit en préceptes. Avec tout cela, un seul homme, tel que Bourdaloue, pouvait les sauver ; mais ils ne l'avaient pas. Ce qu'il y a de plaisant, c'est la bonne foi avec laquelle les Jansénistes triomphent de leurs ennemis. Ils ne voient pas l'oubli dans lequel ils vont tomber : c'est la fable des deux chevrons arcbutés et en querelle avec le faite de la maison. Le maître, impatienté de leur mésintelligence, abattit l'un, et l'autre tomba. Les évêques mécontents entendent bien mieux leur affaire. Cette boutique de Jésuites contenait toutes sortes de denrées, bonnes, mauvaises ; mais elle était bien fournie ; ceux qui la tenaient étaient de grands charlatans ; ils amassaient autour d'eux beaucoup de gens, et la barque de saint Pierre voguait. Ces événements font bien rire les philosophes. Au reste, ces bons Pères avaient conservé de l'espérance jusqu'à la dernière extrémité, à en juger par la surprise et la consternation qu'on leur a vues lorsqu'on leur a signifié les arrêts. Plusieurs avaient l'air de malfaiteurs qu'on a condamnés. Un homme de ma connaissance, constitué au milieu d'eux par son état et par les circonstances, ne les aimant pas à beaucoup près, n'a pu résister au spectacle de leur désespoir, et s'est retiré ; aujourd'hui même on les plaint ; demain on les chosonnera ; après-demain, on n'y pensera plus : c'est le caractère du joli peuple français.

Toute la matinée d'hier mercredi, ils la passèrent à dire et

réglâ le prix (cinquante mille écus) en lettres de change sur la Compagnie de Jésus. Le P. La Valette ayant eu peu de succès dans la suite de ces affaires, les supérieurs de la Compagnie trouvèrent assez commode de laisser protester les lettres de change. Cazotte leur intenta un procès qui fut comme le signal de tous ceux qui vinrent fondre sur la Société. (T.)

à faire dire des messes dans leurs trois églises, et à demander leur conservation à Dieu, qui ne les a pas exaucés. Entre onze heures et midi, il y avait dans leur cour un troupeau de dévotes qui se tordaient les mains, qui s'arrachaient leurs coiffes, et qui hurlaient comme des insensées. Vous vous doutez bien de la rumeur que tout cela fait ici. On attend sous quelques jours un troisième arrêt du Parlement dont j'ignore l'objet; et, immédiatement après, un édit du roi, confirmatif des arrêts du Parlement.

Il me semble que j'entends et que je vois Voltaire; il lève ses yeux et ses mains au ciel, il dit : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum.* Cet homme incompréhensible a fait un papier qu'il appelle un *Éloge de Crébillon*. Vous verrez le plaisant éloge que c'est : c'est la vérité; mais la vérité offense dans la bouche de l'envie. Je ne saurais passer cette petitesse-là à un si grand homme. Il en veut à tous les piédestaux. Il travaille à une édition de Corneille. Je gage, si l'on veut, que les notes dont elle sera farcie seront autant de petites satires. Il aura beau faire, beau dégrader; je vois une douzaine d'hommes chez la nation qui, sans s'élever sur la pointe du pied, le passeront toujours de la tête. Cet homme n'est que le second dans tous les genres.

Mais en voilà assez des autres; un mot de moi. Je passe mes jours en deux infirmeries; ma femme et son domestique sont indisposés; celle de l'Isle est tombée dangereusement malade, comme je l'avais prévu; c'est un serrement de gorge qu'on ne saurait dissiper. Toutes les huiles, tous les gargarismes, tous les nids d'hirondelle de la Sainte-Chapelle n'y feront rien.

Si Morphyse avait pitié du jeune homme, et que son ennui abrégât votre séjour! Je rapporte tout à votre séjour à Paris.

J'ai l'exemplaire de Rousseau<sup>1</sup>; qu'en ferai-je? Faut-il en faire un paquet et vous l'envoyer?

Ce Comus<sup>2</sup>, dont les tours de passe-passe les tracassent, n'est pas sorcier, à coup sûr, et cela me suffit.

Notre chère sœur ne m'oublie pas, j'en suis certain; mais vous oubliez souvent, vous, de me dire qu'elle se souvient de

1. De l'*Émile*, publié au mois de juin 1762

2. Escamoteur célèbre de ce temps.

moi; cela me fait pourtant grand plaisir, et vous ne l'ignorez pas. Vous l'avez donc embrassée, cette chère sœur! Combien vous avez eu de plaisir! Comme le cœur vous a palpité à toutes deux! Comme Morphyse vous examinait! Comme elle en était jalouse! Comme elle en aura redoublé de froid pour l'une et d'humeur pour l'autre! Comme elle me venge actuellement de la froideur des deux ou trois premières lettres que je vais recevoir!

Je vous promets que cela n'est pas trop aisé de rompre son caractère, et de se faire petit, petit, petit, pour être de niveau avec les autres, leur persuader qu'ils ont autant d'esprit qu'un homme à qui l'on en accorde, et les mettre bien à leur aise.

C'est d'une goutte-sereine que Grimm est menacé; et d'avance je vous préviens que son bâton et son chien sont tout prêts.

L'affaire de l'abbé Raynal est au diable<sup>1</sup>. Ils se moquent de moi, et ils me soutiennent tous que l'abbé Raynal ne m'a rien promis. Je n'ai pas été trop attrapé; car je n'y comptais pas trop. Avec un peu plus de loisir, j'aurais peut-être fait beaucoup de châteaux en Espagne que je n'aurais pas vus s'évanouir sans peine. Voilà un des grands bonheurs de l'homme occupé : l'espérance le leurre moins, le présent l'occupe trop pour qu'il se fatigue les yeux à regarder à perte de vue dans l'avenir. Il n'y a ni lieu, ni temps, ni espace pour celui qui médite profondément. Cent mille ans de méditations comme cent mille ans de sommeil n'auraient duré pour nous qu'un instant, sans la lassitude qui nous instruit à peu près de la longueur de la contention.

Adieu, ma bonne amie; je vous embrasse de toute mon âme. Comme nos journées passent à présent rapidement! Chère amie, dispensez-moi de dater; mais comptez que je vous écris tous les dimanches et tous les jeudis sans manquer.

1. Voir précédemment, p. 84.

## LXXII

Paris, ce 15 août 1762.

Non, mademoiselle, non, madame de .... n'est point du tout coquette. Il n'y a qu'un imbécile qui puisse se promettre quelque récompense des soins qu'on lui offre et qu'elle accepte; elle se moque de toutes leurs singeries, et cela est évident; elle ne cherche point à plaire. Rien de faux dans son propos, rien d'apprêté dans sa parure. Dites-lui comme son mari : « Mais, madame, vos tetons ne reviennent pas »; et elle répond : « Je m'en consolerais bien, si j'avais des fesses. Faute de ce, je ne saurais aller à cheval sans me blesser; cela est triste. » Aux observations peu obligeantes qu'elle permet qu'on fasse, et qu'on fait quelquefois assez librement sur ce qu'on voit de sa personne, elle en ajoute même sur ce qu'on ne voit pas; et je ne me suis jamais aperçu que ces confidences lui coûtassent, fussent-elles peu naturelles, ou qu'elle fût secrètement fâchée de celles qu'on avait risquées, ou de celles qui lui étaient échappées. Une déclaration en forme ne lui plaît ni ne la blesse; on ne peut pas lui reprocher de l'avoir amenée. Au milieu de l'essaim empressé de ses serviteurs, elle est également tranquille pour tous; elle ne cherche point à semer entre eux des jalousies, des soupçons, à les réveiller par des préférences : tout cela se fait bien sans qu'elle s'en mêle; elle est absolument sans manège.

Vous décidez bien vite le second de mes cas de conscience ! On a tout fait pour sa passion, et vous voulez qu'on ne fasse rien pour le bonheur d'un mari, pour la fortune d'une pépinière d'enfants, parmi lesquels peut-être il y en a qui n'appartiennent point au mari ! Il ne s'agit pas d'accroître son aisance, il faut encore s'exposer à perdre celle qu'on a; et pour répondre à tous vos scrupules, on n'exige la récompense qu'après le service rendu. *Piano, di grazia.*

Je ne me tiens pas pour battu sur la question des beaux vieillards qui sont, et des belles vieilles qui ne sont pas. Il me semble que vous m'avez très-bien prouvé qu'il y avait égale-



ment de belles vieillesses en hommes et en femmes ; mais il y a bien de la différence entre être un beau vieillard et avoir une belle vieillesse. Peut-être n'est-on pas un beau vieillard sans avoir une belle vieillesse, et encore dis-je peut-être ; mais on peut certainement, et rien n'est plus commun que d'avoir une belle vieillesse et n'être pas un beau vieillard. J'y ai rêvé un moment, et il me semble qu'il y a des raisons physiques et morales de cette distinction des deux sexes dans un âge avancé. Les femmes semblent n'être destinées qu'à notre plaisir. Lorsqu'elles n'ont plus cet attrait, tout est perdu pour elles ; aucune idée accessoire qui nous les rende intéressantes, surtout depuis qu'elles ne nourrissent ni n'élèvent leurs enfants. Autrefois une gorge flétrie était encore belle ; elle avait allaité tant d'enfants ! Dans la douleur, une mère déchirait son vêtement, découvrait sa poitrine, et conjurait son fils par ce sein qui l'avait nourri : ce n'est plus cela. S'il était possible qu'il y eût une belle tête de vieille, les haillons qui la couvrent la dépareraient. Nous, nous avons la tête nue ; on voit la forêt de nos cheveux blancs ; une longue barbe rend notre visage respectable ; nous conservons sous une peau ridée et brunie des muscles fermes et solides. La nature douce, molle, replète, arrondie de la femme, toutes qualités qui font qu'elle est charmante dans la jeunesse, font aussi que tout s'affaisse, tout s'aplatit, tout pend dans l'âge avancé. C'est parce qu'elles ont beaucoup de chair et de petits os à dix-huit ans qu'elles sont belles ; c'est parce qu'elles ont beaucoup de chair et de petits os que toutes les proportions qui forment la beauté disparaissent à quatre-vingts ans. Quelle différence de front et de joues d'un vieillard et d'une vieille ; de leurs bras, des épaules, de la poitrine, du dos, des cuisses et du reste ! Nous changeons sans doute comme les femmes avec le temps ; mais le temps ne nous décompose pas autant qu'elles. Les proportions s'altèrent moins partout, parce que partout nous avons les chairs plus compactes, les muscles plus durs et toute la charpente plus grosse. Les exemples que vous me citez ne sont pas de belles vieilles, prenez-y garde ; mais de vieilles qui paraissent jeunes, qui n'avaient pas leur âge, ou qui avaient une belle vieillesse. Une belle vieille a rapport à la beauté ; une belle vieillesse a rapport à la santé. Je cause librement de tout cela avec vous, mes amies, parce que vous avez l'esprit excellent,

et que vous vous occupez tous les jours à réparer ce que l'âge vous enlèvera, par des qualités solides qui vous resteront malgré le temps et les années ; un grand sens, une belle âme, un cœur noble, sensible et élevé, tels que l'ont mes deux sœurs, est exempt de rides, si elles atteignent un âge avancé. Combien leur présence rappellera de bons discours et de bonnes actions à ceux qui les auront connues ! mais il n'en sera pas de même pour les autres : voilà la différence du rôle qu'on a fait pendant la vie. Le nôtre est public. Domestique, il est présumé ; au lieu qu'on suppose qu'une femme a vécu sans rien faire, si l'on n'en est instruit. J'ai dit. Décidez.

Ne dites point de mal de mes libraires, ils font tout ce que j'ai exigé. Voilà l'équité qu'il faut attendre de tout le monde. La générosité consisterait à aller au delà. Reste à savoir si on en peut exiger d'un homme dans son état, d'un marchand dans son comptoir, d'un procureur dans son étude, d'un libraire dans sa boutique ; c'est là qu'il vend son temps, son industrie, son savoir-faire, et qu'il doit en tirer le meilleur parti possible, s'il veut qu'on l'appelle bon commerçant, bon procureur, bon libraire.

Un homme s'est avisé de faire et de publier une mauvaise traduction du *Joueur*, qui, loin de me nuire, fait au contraire désirer la mienne, qui paraîtra avec *Miss Sara Sampson*, la *Fatale Curiosité*, le *Marchand de Londres*, et d'autres pièces qui se ressemblent et que je donnerai avec des discours qui vaudront peut-être la peine d'être lus <sup>1</sup>.

Vous n'avez pas encore cette sœur si aimée, si désirée, si nécessaire à votre bonheur, et qui le sait ! qu'est-ce donc qui la retient ? Si elle n'est pas à côté de vous, elle est aussi fâchée que vous.

Ce n'est pas assez que de faire lire le jeune homme, il faut aussi le faire parler sur la lecture, qui en deviendra pour vous et pour lui plus instructive et plus intéressante. Au reste, n'accusez pas trop les parents ; c'est Nature qui avait commencé par ne rien faire qui vaille ; ils ont achevé. Je pardonne au père son libertinage, mais je ne saurais lui pardonner son hypocrisie ; la vilaine bête que c'est ! Et puis cet enfant, qui cherche à

1. Voir le *Joueur*, t. VII, p. 411, et pour les autres pièces la note de la p. 434, t. VIII.

connaître la turpitude de son père et qui la révèle, me choque plus fortement encore que sa vile morale.

J'ai une foule de choses intéressantes à vous envoyer, la suite des papiers sur les Calas, l'*Éloge de Crébillon*, etc., etc.; combien je vous prépare de plaisirs et de peines! N'oubliez pas de me demander, après que vous aurez lu l'histoire du père, quelle était cette réflexion qui me causait une douleur mortelle; mais peut-être la ferez-vous comme moi.

Nous allâmes hier, Damilaville et moi, à la Briche. J'y étais appelé par M<sup>me</sup> d'Épinay.

A une autre fois le sujet de ce petit voyage et la description de la maison qui est charmante; c'est là qu'il faut aller s'établir, et non dans le sublime et ennuyeux palais de la Chevette.

Nous ramenâmes Grimm. Son amie vient le prendre mardi à Paris, et le mercredi ils partent ensemble pour Étampes, où ils passeront une quinzaine chez M<sup>lle</sup> de Valory.

Adieu, mon amie, je baise votre front, vos yeux, et votre menotte sèche qui me plaît autant qu'une potelée. C'est bien de cela qu'il s'agit à quarante-cinq ans!

Il y a près d'un mois que je n'ai paru chez le Baron. Il faut porter cette lettre sur le quai Saint-Bernard, aller de là à la butte Saint-Roch et peut-être revenir de la butte Saint-Roch sur le quai, car il n'est pas sûr que le Baron soit à Paris. Adieu, celle que j'aimerais tant qu'elle sera, tant que je serai.

Le jour de Notre-Dame, la fête de ma petite.

## LXXIII

Paris, le 19 août 1762.

Combien j'aurais de choses intéressantes à vous dire, si j'en avais le temps! mais la matinée s'est passée tout entière à lire un ouvrage sur l'institution publique: c'eût été la chose la plus utile et la plus praticable pour un royaume tel que le Portugal, qui se renouvelle; pour nous, c'est autre chose. Les mauvais usages,

multipliés sans fin et invétérés, sont devenus respectables par leur durée et irréformables par leur nombre. Cette lecture faite, il a fallu faire répéter à ma petite sa leçon de clavecin ; c'est une tâche que je me suis imposée, parce qu'elle me plaît et qu'elle lui sert, et à laquelle je ne manque guère. Cela fait, il était dix heures ; il y avait deux heures au moins que l'on m'attendait à l'atelier, où j'ai couru (car on court presque toujours pour arriver trop tard), et où j'ai trouvé un fardeau d'ouvrage que je n'expédierai qu'après avoir écrit un petit mot à mon amie ; sans cela je serais troublé. Ce devoir si doux qui m'appellerait me distrairait de l'autre ; je manquerais à celui-là, et je m'acquitterais mal de celui-ci. Je vous félicite toutes deux, chères sœurs, de vous posséder. Je serai souvent en esprit entre l'une et l'autre, mettant vos mains entre les miennes, ne sachant laquelle des deux j'aime le plus ; autant ami de l'ainée que de la cadette ; partageant également mon respect et mon estime.

Eh bien ! ce mal de jambe n'est donc pas encore fini ? Vous me rendrez fou, si vous n'y prenez garde. Pour Dieu ! mon amie, dites-moi les choses comme elles sont.

Arrêtez par de la vérité exacte cette imagination cruelle qui m'exagère tout en général, mais surtout les plus petites choses qui vous concernent. Cela vous occupe peu ! tant pis. Cela ne vous inquiète point du tout ! je ne m'en acquitte que trop bien pour tous les deux.

Je crains que notre Uranie ne soit un peu trop grande pour l'enfant ; qu'elle ne sache ni jouer à cloche-pied, ni à la main-chaude, ni au pied-de-bœuf, ni à cligne-musette, ni à coucoubay, et qu'elle n'imprime, sans le vouloir, un respect qui éloigne les marques de la tendresse. Je me plie à tout cela que c'est un charme ; il est rare qu'en prenant le hochet, je ne trouve l'occasion de placer une sentence, une petite leçon sur la justice, sur la langue quand on parle mal, sur la logique quand on raisonne faux. Il faut en général se faire petit, pour encourager peu à peu les petits à se faire grands. On peut leur dire d'aussi bonnes choses sur une poupée, sur une croix de paille, sur un chiffon que sur les affaires les plus importantes. En les accoutumant à être bons dans des riens, ils sont tout prêts à être bons dans des cas importants ; mais est-ce qu'il y a des riens pour eux ?

*Toute seule ?* Cela ne se peut, c'est la femme la plus adroite à faire recrue ; il faut voir comme elle fait demander ce qu'elle veut. Il est impossible d'avoir une volonté quand il ne lui plaît pas qu'on en ait.

Puisque le récit de bonnes actions vous touche, je vous dirai toutes celles qui viendront à ma connaissance ; et, pour vous tenir parole tout de suite : M<sup>me</sup> d'Épinay avait donné dix-huit sous à un petit garçon, pour une journée de travail. Le soir il revient à la maison, n'ayant pas un liard. Sa mère lui demanda si on ne lui avait rien donné, il répondit que non, et mentit. Cependant la chose s'éclaircit ; la mère, mieux instruite, voulut savoir ce que les dix-huit sous étaient devenus. Le pauvre petit, il les avait donnés à un cabaretier chez lequel son père avait passé la journée à s'enivrer, et épargné au bonhomme une querelle que sa femme n'aurait pas manqué de lui faire. Si on tenait compte des bonnes actions, elles seraient plus fréquentes, n'en doutez pas. C'est ce qu'on fait aussi à la Chine ; on les y publie à son de trompe : elles y ont des récompenses assurées. Nous ne savons que punir ; nous arrêtons, tant que nous pouvons, les méchants, mais nous ne nous mêlons pas de faire germer les bons : peut-être ne faudrait-il guère de châtimens pour le crime, s'il y avait des prix pour la vertu. On commet le crime par intérêt ; on aimerait autant pratiquer la vertu par le même motif, et il y aurait de l'honneur et de la sécurité de plus à gagner. Où l'on donne une bourse d'or à l'homme bienfaisant, on n'en doit guère voler.

Grimm et elle sont partis hier pour Étampes ; ils y passeront dix jours chez M<sup>lle</sup> de Valory ; ils seront sûrement heureux, autant qu'il est possible. Avec des procédés, quelque bien observés qu'ils soient, on n'a rien à reprendre, et l'on n'est pourtant contente de rien ; c'est que ce n'est pas un équivalent : c'est la monnaie de la tendresse. Tous les égards du monde ne valent pas une caresse, un sourire, un mot doux, même une querelle délicate, un reproche obligeant, une petite bouderie sur un refus même placé, en un mot, toutes ces tracasseries que je fais si bien, de propos délibéré, sans être offensé.

Le temps fera pour lui, j'en suis sûr ; il est déjà moins réservé. La honte de pratiquer en ma présence un conseil que je lui avais donné ne l'a point arrêté ; rien n'arrête cet homme, quand



il s'agit de faire bien ou mieux. Nos femmes se sont vues, et cela s'est passé à merveille.

Faites mon compliment à M. Violet; dites-lui que je vous ai choisie pour mon interprète et mon secrétaire auprès de lui; cela ne lui déplaira pas. Il m'a mandé que l'académicien qui avait écrit sur les ardoises de la Meuse avait dit tout plein de bêtises. Exigez de lui qu'il m'envoie l'état le plus scrupuleux de ces bêtises-là, pour en faire usage en temps et lieu. Qu'il s'en rapporte surtout à ma prudence, je ne le compromettrai pas ni moi non plus; avec de l'honnêteté et l'amour de la vérité tout se dit sans blesser personne.

Vous voyez bien que je réponds à votre dix-huitième et que je la suis ligne à ligne. Je n'aurais pas assez de place pour la suivre jusqu'au bout, d'autant qu'il y a certains points sur lesquels je serai bien aise de m'étendre : j'y reviendrai. Celle-là n'ira pas au dépôt sitôt.

Le capitaine enragera du succès de Violet; encore un prix de gagné, et c'est un homme perdu. Tout cela sera présenté aux supérieurs comme des distractions, et le supérieur le croira, et le reste vous le devinez. M..... sera toujours mené par le nez; le goût qu'il a pour Uranie y contribuera. On se fait secrètement un mérite de mille petites injustices faites en faveur du mari, quand on en veut à sa femme.

Mais s'il avait fallu trouver aux filles de Morphyse des époux dignes d'elles, elles seraient encore à marier toutes trois. Il fallait un sylphe à Uranie; et un grand ange, un ange d'annonciation à l'aînée; pour vous, l'ami Diogène, mais avec un petit bout de draperie bien ou mal attaché, et vous avez en moi tous les droits selon les instants; mais le Diogène s'en va tous les jours : dans huit ou dix ans, il n'en restera pas le moindre vestige.

Adieu, mon amie; portez-vous mieux. Je vous embrasse de tout mon cœur. Quand le Diogène sera parti, vous me céderez à Uranie, auprès de laquelle je serai sylphe pendant cinq ou six ans, au bout desquels la tête s'affaiblissant, les préjugés renaissant sur les ruines du sens commun et de la raison, les cheveux blanchissant, le dos se courbant, je donnerai le bras à l'aînée pour aller pleurer à l'église toutes les douces folies que j'aurai dites à la cadette, et toutes celles que j'aurais voulu faire avec



leur sœur. Je vous aime comme le premier jour. Je vous désire et vous attends comme à notre première séparation. Je vous suis fidèle, comme si cela me coûtait beaucoup. Il n'y a que le mérite de la difficulté qui manque à tout ce que je fais. Adieu.

## LXXIV

Paris, ce 22 août 1762.

J'attends votre dix-neuvième avec bien de l'impatience ; car qui peut deviner les suites de cet incendie ? Il ne faut qu'une étincelle assoupie sous la cendre, un peu d'air pour renouveler le danger. Je vous vois au milieu des travailleurs, dans l'eau, dans la boue, etc. Quelles alarmes vous avez eues ! quelle fatigue ! Vous vous portez bien, dites-vous ? Je ne saurais me le persuader. Si vous n'étiez qu'à vingt lieues d'ici, et qu'on pût aller et revenir dans un jour de poste, je saurais tout cela par moi-même. Vous avez raison, la nuit, tout était perdu ; dans la soirée, les habitants de la campagne étant dispersés, le désastre eût été bien plus grand.

Il y a dans votre récit des circonstances qui me font frémir. Comment vont les bras, les pieds, les jambes ? Et la chère sœur ? Je la crois dans un état presque aussi pitoyable que vous. Trois femmes, l'une avancée en âge, l'autre faible et délicate, celle-ci n'ayant qu'un souffle de vie, portant des fardeaux, se livrant à des travaux fort au-dessus des forces des hommes les plus robustes ! C'est à présent que vous devez sentir votre lassitude. Dans le premier jour le corps se soutient par la violence de l'activité que le péril lui a donnée ; mais cette activité tombe à mesure que la sécurité revient, et l'on est accablé. C'est là du moins l'effet des transports de la colère, quand j'en prends trop. Je vous suppose à présent étendues dans vos lits, sans pouvoir remuer ni pieds, ni pattes. Je suis bien aise que vous ayez vu dans cette triste circonstance tous vos domestiques tels que vous le souhaitiez. J'envie à l'abbé du Moucets les secours que vous en avez reçus. Après vous avoir montré tout son dévouement

dans le moment périlleux, il se croira obligé de politesse à vous faire compagnie les jours qui suivront. Il sera bien fier d'avoir pu vous être bon à quelque chose : j'aurais un autre sentiment à sa place.

Jusqu'à présent je ne vous ai pas chargé d'un seul mot pour votre mère. Je vous prie de lui marquer toute la part que je prends à son accident. Ah ! ma pauvre amie, comme vous voilà, avec vos jambes plus gonflées que jamais, vous traînant avec votre bâton. Et la perte des foins, des grains, des bâtiments ? Cela doit monter haut !

Je n'ai pas le courage de reprendre la suite de mon journal ; j'attendrai que vous me l'ordonniez. Vous me demandez dans votre dernière l'*Éloge de Crébillon* ; vous l'avez à présent. On a fait un petit volume de mon *Éloge de Richardson, du Testament et de la Pompe de Clarisse*<sup>1</sup>. J'en ai pris deux exemplaires, un pour vous, un pour moi. J'espérais joindre à cette lettre la suite de l'affaire tragique des Calas ; mais l'impression n'en est pas achevée, ce sera pour jeudi prochain. Adieu, mes bonnes, mes vraies amies. Je voudrais bien être à côté de vous, pour peu que vous me crussiez utile, vous ne doutez point de ce que je ferais. Dites un mot.

C'est après-demain votre fête. Si Uranie pensait à vous présenter deux fleurs, une pour elle et l'autre pour moi ! C'est précisément comme je ferais à sa place. Voilà qui est arrangé pour longtemps : le jour de la Saint-Louis, il y aura toujours soixante lieues de distance entre vous et moi. Écoutez bien tout ce que notre chère sœur vous dira ; ce sont mes souhaits. Elle sait combien ma tendresse fait à votre bonheur ; elle vous promettra la durée de son amitié ; elle vous désirera la durée de mon amour. Je vous réponds de ce point-ci ; c'est mon affaire. Toujours, mon amie, toujours vous me serez chère ; faites seulement que ce toujours dure longtemps. Je l'ai enfin, ce portrait, enfermé dans l'auteur de l'antiquité le plus sensé et le plus délicat : mercredi je le baiserais, le matin en me levant, et le soir en me couchant je le baiserais encore.

Il n'y a plus de Jésuites ici. On a encore publié quelques arrêts que je ne vous envoie point. Ils ne signifient pas grand'chose.

1. Lyon, 1762, in-12.

## LXXV

A Paris, le 26 août 1762.

Votre dernière lettre, par laquelle vous m'apprenez qu'enfin l'incendie est entièrement éteint, ne me tranquillise point du tout. Avec une aussi misérable santé que vous l'avez l'une et l'autre, les alarmes, les insomnies, la fatigue que vous avez essuyées, il est impossible que vous ne soyez pas accablées. Vous ne me nierez pas que vos jambes ne fussent encore enflées, lorsque vous les enfonciez dans la fange et dans l'eau. Tout ce que vous avez fait, vous l'avez dû faire; mais a-t-on dû souffrir que vous le fissiez? Le premier effroi passé, ne fallait-il pas vous prendre, vous conduire par les épaules dans un des appartements du château et vous y enfermer, avec l'attention seulement de tranquilliser vos imaginations troublées, en vous instruisant d'heure en heure de ce qui se passait? Si j'avais été là, je vous avoue que c'est par où j'aurais débuté, protestant que je ne remuerais mes deux bras qu'après que vous seriez éloignée. Tout est fini, les bâtimens sont renversés; les foins, les blés, les avoines, les grains sont en cendres. Mais s'il survient à notre chère sœur une fluxion de poitrine qui l'emporte, avec un de ces rhumes que nous connaissons, et qui vous éteignent, ne vaudrait-il pas mieux que le feu fût encore dans les bâtimens qui restent, les consumât et le château? On refait ou l'on ne refait pas des châteaux et des basses-cours; mais on ne refait pas des enfans comme ceux dont on a exposé la vie pour sauver des choses qui, toutes précieuses qu'elles sont, ne peuvent cependant passer que pour des babioles en comparaison. Comme je vous aurais crié : Eh! laissez brûler, et éloignez d'ici ces mains délicates, ces membres faibles qui ne sont pas faits pour porter des seaux d'eau, des chevrons brûlés; allez-vous-en mettre sur des coussins ces deux pieds enflés; ils y seront beaucoup mieux que dans la boue et le fumier. Je ne saurais m'occuper du désastre qui s'est fait ici que quand je vous saurai en sûreté. Oh! Uranie, comme vous avez été crottée, et jusqu'où? Mais il

n'est pas encore temps de plaisanter. Il faut auparavant savoir quelle perte vous avez faite, et que vous m'ayez juré toutes deux et chacune sur votre honneur que vous vous portez bien.

Je n'ai pas le temps de causer davantage avec vous. J'ai employé mes trois fêtes à travailler comme un forçat pour d'honnêtes gens que je connais un peu, qui ont fait une découverte importante et à qui je n'ai pu refuser le service de l'exposer. Mais pendant que je m'occupais de leur affaire, la mienne restait là. Je vous écris de chez Le Breton vis-à-vis d'un tas d'épreuves à corriger et après lesquelles on attend. Il faut pourtant que Grimm ait raison; que le temps ne soit pas une chose dont nous puissions disposer à notre gré; que nous le devons d'abord à nos amis, à nos parents, à nos devoirs, et qu'il y a dans la dissipation qu'on en fait, en le prodiguant à des indifférents, quelque principe vicieux. Si j'avais été vraiment bienfaisant, pourquoi en aurais-je du regret? Il faut que mon action ou ma conscience pèche, et j'aime mieux croire que c'est mon action.

Adieu, mes tendres amies, femmes que j'aime de tout mon cœur. A présent que vous voilà tranquilles, reposez-vous, nettoyez-vous, dégraissez-vous. Je suis sûr que vous êtes noires comme du charbon, que vous puez la crotte, le fumier et la fumée, qu'on ne saurait par où vous prendre sans se gâter. Je ne sais ce que je dis; qu'on la jette entre mes bras comme elle est, et dans un état pire encore. Adieu, adieu; trouvez, tout à travers vos travaux et vos assiduités, un moment pour me dire que vous vous portez bien. Mille baisers à toutes deux, sur vos mains noires, sales, enfumées, chère sœur; partout où vous le permettrez, chère et tendre amie.

## LXXVI

Paris, le 29 août 1762.

J'ai fait part à Damilaville de votre accident, et nous avons pensé l'un et l'autre que si vous envoyiez un état de votre perte,

un peu exagéré, s'il en est besoin, nous dresserions d'après cela un mémoire que quelqu'un présenterait à M. de Courteille, afin d'obtenir une réduction de votre vingtième pour une, deux, trois, quatre ou cinq années. Le ministre, qui fait tout par ses commis, nous renverrait ce mémoire pour en décider; et nous arrangerions la chose comme il vous plairait. Ainsi donc, si cela vous convient, que nous sachions tout le dégât que le feu vous a fait et par delà, et ce que vous payez de vingtième; le reste est notre affaire.

Je viens d'achever ce mémoire dont je m'étais chargé pour ces pauvres diables qui ont inventé une chose utile. Il est minuit passé, et je ne saurais me résoudre, tout fatigué que je suis, à m'endormir sans avoir préparé ma lettre pour demain. Je vais reprendre ma réponse à votre dix-huitième à l'endroit où j'en étais resté.

La décision d'Uranie me paraît bien sévère. Quoi donc! ne met-elle aucune différence entre une action illicite et une mauvaise action? Ne sera-t-il pas permis de faire par raison ce qu'on a déjà fait par passion? Après avoir tout osé pour soi, n'osera-t-on rien pour son époux et pour ses enfants? Si l'on a quelque reproche à craindre, ne serait-ce pas plutôt celui qu'on se ferait à peu près sur ce ton, s'il arrivait que l'on tombât dans la misère, qu'avec un peu moins de pusillanimité on aurait sûrement évitée? Si nous avons notre innocence, peut-être y faudrait-il regarder de fort près avant que de l'échanger contre de l'or? Mais, hélas! nous ne l'avons plus; il ne s'agit que d'une petite tache de plus ou de moins; d'une infraction de la loi civile, la moins importante et la plus bizarre de toutes; d'une action si commune, si forte dans les mœurs générales de la nation, que l'attrait seul du plaisir, sans aucune autre considération plus importante, suffit pour la justifier; d'une action dont on loue notre sexe, et dont en vérité on ne s'avise plus guère de blâmer le vôtre; du frottement passager de deux intestins, mis en comparaison avec les aisances de la vie; d'une faute moins répréhensible que le mensonge le plus léger; il est bien singulier, chère sœur, que vous permettiez à un homme engagé par le serment libre de la tendresse avec une femme qu'il aime de faire un enfant à une autre qu'il n'aime pas, et que vous défendiez un moment de complaisance à une de vos semblables, qui

y est entraînée par un motif des plus importants. S'il était question de goûter un plaisir exquis, une volupté délicieuse, un transport ravissant, un moment de félicité au-dessus de toute idée, peut-être rabattriez-vous un peu de votre jansénisme ! Et vous ne pensez pas que c'est un dégoût insupportable qui nous attend ! et que, à tout bien prendre, ce devoir est la véritable expiation du plaisir défendu qu'on a pris. J'ai quelquefois entendu parler des femmes sur ce point ; toutes étaient d'accord que c'était un horrible supplice. Eh bien ! nous y voilà résolus. L'héroïsme est d'autant plus grand, que le sacrifice de soi-même répugne davantage. Combien nous allons mériter, si votre préjugé ne s'y oppose plus ! Songez donc que celui qu'on va recevoir dans ses bras est un homme qu'on méprise, et qu'on haït ; songez qu'il se chargera de tous les frais du péché ; songez que nous n'y mettrons pas un atome du nôtre ; songez que nous serons plus passive et plus immobile qu'une statue de marbre ; songez que, s'il nous échappe quelques mouvements insensibles, quelque signe de vie, ce sera d'impatience et non de plaisir ; songez que ceci est l'ouvrage tout pur de la raison, que le cœur et les sens n'y seront pour rien ; c'est un acte de pénitence, s'il en fut jamais. S'il nous survenait une maladie là, n'y aurait-il pas de la folie à se refuser à l'application d'un instrument, s'il était nécessaire ; et quelle plus fâcheuse maladie que de mourir pendant trente ans de soif et de faim ? Quelle différence mettez-vous en pareil cas entre un homme de cette trempe et un instrument de chirurgie ? Et puis, ne dirait-on pas qu'il en soit de cette affaire comme du vol, de la calomnie, du meurtre et d'une infinité d'autres actions qui sont mauvaises en tout temps et partout ? Rentrez pour un moment dans l'état de nature ; pour Dieu, dites-moi ce que c'est.

A présent, venons à vous, mademoiselle. Eh bien ! vous ne voulez donc pas qu'on ait la complaisance pour cette honnête créature, qui a le sens assez droit pour sentir que le mariage est un sot et fâcheux état, et qui a le cœur assez bon pour vouloir être mère, de lui faire un enfant ? Vous l'appellez tête bizarre ? Vous craignez qu'elle ne prenne du goût pour le plaisir, qu'on ne prenne du goût pour elle ? Vous la trouvez présomptueuse de se croire capable de bien élever. Halte là, s'il vous plaît. Elle a l'expérience par-devers elle. Après avoir fait supé-



rieurement l'éducation de trois ou quatre bambins qui n'étaient pas les siens, elle peut, je crois, se promettre, sans trop présumer d'elle, d'en bien éduquer un qui lui appartiendra. Je vous l'ai déjà dit ; ce n'est point ici une affaire de cœur, moins encore une affaire de tempérament. Pour ce blâme public qu'elle encourrait, peut-être elle l'a mis sous ses pieds. « Jamais, dit-elle, je ne me persuaderai que de se proposer, avant de sortir de ce monde, de remplir la place qu'on quitte, d'un honnête homme ou d'une honnête femme, que de s'exposer à perdre la vie pour la donner à un autre ; obligation que la différence des sexes imposait avant tout sacrement institué, toute législation publiée ; que de se sacrifier à inculquer dans une jeune femme des principes d'honneur et de justice, pendant un grand nombre d'années ; que de préparer à la société un bon citoyen, un bon père, une bonne mère, un bon mari, ce soit une cause d'opprobre ; parce qu'on ne s'assujettit pas à quelques formalités de convention qui ne signifient rien, et qui varient d'un peuple à un autre ; parce qu'on connaît la légèreté du cœur humain, et qu'on craint, en faisant un vœu indiscret, de devenir parjure ; parce qu'on ne veut pas accepter un tyran ; parce que, n'étant pas en état ni d'instruire ni de nourrir plusieurs enfants, on a recours au seul moyen possible de n'en avoir qu'un ; parce que, n'étant pas mariable par cent raisons plus solides les unes que les autres, on ne se marie pas, et parce que, forcée de se soustraire à la loi du prince, qui veut qu'on ne soit féconde qu'à telles ou telles conditions, j'obéis à la loi de nature qui veut que je sois féconde dès qu'elle ne m'a pas faite stérile. Ce ne sont pas de viles petites vues qui me mènent ; ce sont des vues grandes et nobles ; je veux être mère, parce que je suis digne de l'être. Si vous, monsieur, que j'ai choisi pour me donner cet auguste caractère, ne pouvez disposer de vous-même sans le consentement d'une autre, consultez-la ; mais si elle s'oppose à mon désir, je ne vous dissimulerai point que je m'estime plus qu'elle et qu'elle ne vous estime pas assez. Je ne crains point de perdre mon honneur, ce que j'appelle mon véritable honneur, en couchant avec son amant ; elle craint, elle, de perdre son amant en le laissant coucher avec moi. Dites-lui, une bonne fois pour toutes, que je ne vous aime point, et que je ne veux de vous que jusqu'au moment où vous cesserez de m'être néces-

saire. C'est avec toute la sincérité d'une honnête fille que je vous proteste que, si l'effet pouvait m'être connu après le premier essai, je n'en permettrais pas un second pour ma vie ; il m'avilirait trop. Ce n'est plus le titre de mère que j'aurais voulu, c'est celui de maîtresse ; ce n'est plus un enfant que j'aurais ambitionné d'avoir de bonne race et d'élever, c'est du plaisir ; ce n'est plus un devoir de nature que j'aurais cherché à satisfaire, c'est un commerce illicite que j'aurais formé..... » Voilà ce qu'elle dit à... Je ne sais qu'ajouter ! car ce n'est ni à son époux, ni à son ami. J'ai cru devoir vous faire mieux connaître cette femme, avant que de m'en tenir à votre décision. Encore un mot de réponse là-dessus.

Grâce à l'interruption que le malheur qui vous est arrivé a fait mon journal, j'ai une ample provision de matières ; mais j'espère que j'en oublierai les trois quarts et demi, et que je serai contraint de prendre les choses au moment où je vous écrirai, et de me mettre ainsi tout de suite au courant. Adieu, mes bonnes amies. Depuis que je cause avec vous deux, il me semble que je cause plus facilement, plus doucement.

## LXXVII

A Paris, le 2 septembre 1762.

Avant que de reprendre mon journal, je voudrais bien pouvoir vous rendre compte d'une conversation qui fut amenée par le mot *instinct*, qu'on prononce sans cesse, qu'on applique au goût et à la morale, et qu'on ne définit jamais. Je prétendis que ce n'était en nous que le résultat d'une infinité de petites expériences, qui avaient commencé au moment où nous ouvrîmes les yeux à la lumière jusqu'à celui où, dirigés secrètement par ces essais dont nous n'avions pas la mémoire, nous prononcions que telle chose était bien ou mal, belle ou laide, bonne ou mauvaise, sans avoir aucune raison présente à l'esprit de notre jugement favorable ou défavorable.

Michel-Ange cherche la forme qu'il donnera au dôme de

l'église de Saint-Pierre de Rome ; c'est une des plus belles formes qu'il fût possible de choisir. Son élégance frappe et enchante tout le monde. La largeur était donnée ; il s'agissait d'abord de déterminer la hauteur. Je vois l'architecte tâtonnant, ajoutant, diminuant de cette hauteur jusqu'à ce qu'enfin il rencontrât celle qu'il cherchait et qu'il s'écriât : La voilà. Lorsqu'il eut trouvé la hauteur, il fallut après cela tracer l'ovale sur cette hauteur et cette largeur. Combien de nouveaux tâtonnements ! combien de fois il effaça son trait pour en faire un autre plus arrondi, plus aplati, plus renflé, jusqu'à ce qu'il eût rencontré celui sur lequel il a achevé son édifice ! Qui est-ce qui lui a appris à s'arrêter juste ? Quelle raison avait-il de donner la préférence, entre tant de figures successives qu'il dessinait sur son papier, à celle-ci plutôt qu'à celle-là ? Pour résoudre ces difficultés, je me rappelai que M. de La Hire, grand géomètre de l'Académie des sciences, arrivé à Rome dans un voyage d'Italie qu'il fit, fut touché comme tout le monde de la beauté du dôme de Saint-Pierre. Mais son admiration ne fut pas stérile ; il voulut avoir la courbe qui formait ce dôme ; il la fit prendre, et il en chercha les propriétés par la géométrie. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il vit que c'était celle de la plus grande résistance ! Michel-Ange, cherchant à donner à son dôme la figure la plus belle et la plus élégante, après avoir bien tâtonné était tombé sur celle qu'il aurait fallu lui donner, s'il eût cherché à lui donner le plus de résistance et de solidité. A ce propos, deux questions : Comment se fait-il que la courbe de plus grande résistance dans un dôme, dans une voûte, soit aussi la courbe d'élégance et de beauté ? Comment se fait-il que Michel-Ange ait été conduit à cette courbe de plus grande résistance ? Cela ne se conçoit pas, disait-on ; c'est une affaire d'instinct. Et qu'est-ce que l'instinct ? Oh ! cela s'entend de reste. Je dis à cela que Michel-Ange, polisson au collège, avait joué avec ses camarades ; qu'en luttant, en poussant de l'épaule, il avait bien-tôt senti quelle inclinaison il fallait qu'il donnât à son corps pour résister le plus fortement à son antagoniste ; qu'il était impossible que cent fois dans sa vie il n'eût pas été dans le cas d'étayer des choses qui chancelaient, et de chercher l'inclinaison de l'étau la plus avantageuse ; qu'il avait quelquefois posé des livres les uns sur les autres, que tous se débordaient, et qu'il

avait fallu en contre-balancer les efforts, sans quoi la pile se serait renversée; et qu'il avait appris de cette manière à faire le dôme de Saint-Pierre de Rome sur la courbe de plus grande résistance. Un mur est sur le point de se renverser, envoyez chercher un charpentier; lorsque le charpentier aura posé les étais, envoyez chercher d'Alembert ou Clairaut; et, l'inclinaison du mur étant donnée, proposez à l'un ou à l'autre de ces géomètres de trouver l'inclinaison selon laquelle l'étaï appuiera le plus fortement, vous verrez que l'angle du charpentier et du géomètre sera le même. Vous avez pu remarquer que les ailes des moulins à vent sont de biais, et forment un angle avec l'axe qui les soutient; sans cela elles ne tourneraient pas; cet angle a une quantité telle que l'aile tournera le plus aisément sous un angle de cette quantité. Comment se fait-il que quand les géomètres ont examiné celui que l'habitude, l'usage avaient déterminé, ils ont vu que c'était précisément celui que la plus haute géométrie aurait préféré? Affaire de calcul d'un côté, affaire d'expérience de l'autre. Or, il est impossible que si l'un est bien fait, il ne s'accorde pas avec l'autre.

Actuellement, comment se fait-il que ce qui est solide en nature soit aussi ce que nous jugeons beau dans l'art, ou l'imitation? C'est que la solidité ou plus généralement la bonté est la raison continuelle de notre approbation; cette bonté peut être dans un ouvrage et ne pas paraître, alors l'ouvrage est bon, mais il n'est pas beau. Elle peut y paraître et n'y pas être, alors l'ouvrage n'a qu'une beauté apparente. Mais si la bonté y est en effet, et qu'elle y paraisse, alors l'ouvrage est vraiment beau et bon. Il faudrait se supposer dans un autre monde, où toutes les lois de nature fussent changées, pour qu'il arrivât que ce qui est bon et le paraît dans celui-ci ne fût pas beau dans celui-là. Mais pour vous dédommager un peu de tout ce que peut avoir de sec et d'abstrait ce qui précède, je vais vous achever en quatre mots le reste de la conversation. Je dis : Cependant, quoi de plus caché, quoi de plus inexplicable que la beauté de l'ovale d'un dôme? La voilà cependant autorisée par une loi de nature. — Quelqu'un ajouta : Mais où trouver en nature de quoi justifier ou accuser les jugements divers que nous portons des visages des femmes surtout? Ceci paraît bien

arbitraire. — Aucunement, répondis-je ; quelque grande que soit la variété de nos goûts en ce genre, elle est explicable. On peut y discerner et y démontrer le vrai et le faux ; rapportez ces jugements à la santé, aux fonctions animales et aux passions, et vous en aurez toujours la raison. Cette femme est belle, ses sourcils suivent bien les bords de l'orbe de son œil ; relevez un peu ces sourcils dans le milieu, et voilà un des caractères de l'orgueil : et l'orgueil offense. Laissez ces sourcils placés comme ils étaient, mais rendez-les très-touffus, qu'ils ombragent son œil, et cet œil sera dur ; la dureté rebute. Ne touchez plus à ces sourcils ; mais tirez ces lèvres un peu en avant, et la voilà qui boude, et qui a de l'humeur. Pincez les coins de sa bouche, et la voilà ou précieuse ou méprisante. Faites tomber ses paupière, et la voilà triste. Gonflez un peu trop certains muscles de ses joues, et la voilà colère. Fixez la prunelle et la voilà bête. Donnez du feu à cette prunelle fixe, et la voilà impudente. Voilà la raison de tous nos goûts. Si la nature a placé sur un visage quelques-uns de ces caractères extérieurs qui nous marquent un vice ou une vertu, ce visage nous plaît ou nous déplaît ; ajoutez à cela la santé qui est la base, et la plus grande facilité à remplir les fonctions de son état. Un beau crocheteur n'est pas un bel homme ; un beau danseur n'est pas un bel homme ; un beau vieillard n'est pas un bel homme ; un beau forgeron n'est pas un bel homme. Le bel homme est celui que la nature a formé pour remplir le plus aisément qu'il est possible les deux grandes fonctions : la conservation de l'individu, qui s'étend à beaucoup de choses, et la propagation de l'espèce qui s'étend à une. Si par l'usage, par l'habitude, nous avons donné une aptitude particulière à quelques membres aux dépens des autres, nous n'avons plus la beauté de l'homme de nature, mais la beauté de quelque état de la société. Un dos devenu voûté, des épaules devenues larges, des bras raccourcis et nerveux, des jambes trapues et fléchies, des reins vastes à force de porter des fardeaux, feront le beau crocheteur. L'homme de nature n'a rien fait que vivre et propager ; si la nature l'a fait beau, il est resté tel. Il semble que les artistes aient voulu nous montrer les deux extrêmes dans deux de leurs principaux morceaux de sculpture ; l'Apollon antique est l'homme oisif, l'Hercule Farnèse est l'homme laborieux ; tout est outré de ce côté-ci, rien n'excède



de l'autre, rien ne montre un essai particulier; il n'a rien fait encore, mais il paraît propre à tout : voulez-vous qu'il lutte, il luttera; qu'il coure, il courra; qu'il caresse une femme, il la caressera. Pour bien peindre, d'abord il faut connaître l'homme de nature; il faut connaître ensuite l'homme de chaque profession. Mais laissons les êtres vivants; passons aux ouvrages de l'art, par exemple, à l'architecture.

Un morceau d'architecture est beau, lorsqu'il y a la solidité et qu'on la voit : qu'il y a la convenance requise avec sa destination, et qu'elle se remarque. La solidité est dans ce genre-ci ce qu'est la santé dans le règne animal; la convenance avec les usages est dans ce genre-ci ce que sont les fonctions et états particuliers dans le genre animal. Mais admirez ici l'influence des mœurs, il semble qu'elles deviennent la base de tout : vous allez à Constantinople; et là vous trouvez des murs hauts et épais, des voûtes abaissées, des petites portes, des petites fenêtres hautes et grillées; il semble que plus un édifice, une maison ressemble à une prison, plus elle soit belle; c'est qu'en effet ce sont des prisons que les maisons où une moitié de l'espèce humaine renferme l'autre. Allez en Europe, au contraire, grandes portes, grandes fenêtres, tout est ouvert; c'est qu'il n'y a point d'esclaves : et les climats n'y font-ils rien? Pour juger ici de quel côté est le bon goût, il faut bien déterminer de quel côté sont les bonnes mœurs; s'il faut abandonner les femmes sur leur bonne foi, ou les renfermer; s'il faut habiter sous les feux de la zone torride ou dans les glaces du tropique, ou si la santé et la durée de l'homme s'accroissent mieux d'une zone tempérée. Un jeune libertin se promène au Palais-Royal, il voit là un petit nez retroussé, des lèvres riantes, un œil éveillé, une démarche délibérée, et il s'écrie : Oh ! quelle est charmante ! Moi, je tourne le dos avec dédain, et j'arrête mes regards sur un visage où je lis de l'innocence, de la candeur, de l'ingénuité, de la noblesse, de la dignité, de la décence; croyez-vous qu'il soit bien difficile de décider qui a tort du jeune homme ou de moi ? Son goût se réduit à ceci : j'aime le vice ; et le mien à ceci : j'aime la vertu. Il en est ainsi de presque tous les jugements ; ils se résolvent en dernier à l'un ou à l'autre de ces mots.

Voilà le gros de notre conversation. Les détails feraient un



excellent ouvrage sur le goût, et l'apologie de celui que j'ai pour vous, chères sœurs...

## LXXVIII

A Paris, le 5 septembre 1762.

Je reconnais toutes les circonstances de votre incendie ; les femmes qui pleurent, des hommes qui travaillent, d'autres qui regardent ou qui volent, des enfants qui s'effraient comme si l'univers allait périr, de plus jeunes qui jouent comme si tout était en sûreté ; lorsque la frayeur des suites de cet événement pour le reste des bâtimens a été passée, j'ai commencé à trembler pour votre santé. Vous m'assurez que vous vous portez bien toutes, et vous me l'assurez si positivement qu'il faut bien que je vous croie. Dites à Uranie que je ne me ferai jamais à cette indifférence que je lui vois sur la conservation d'une femme qui nous est si chère ; cette femme, c'est elle ; quelle injure elle nous fait à tous ! Est-ce bien sincèrement qu'elle nous aime, si peu soigneuse de faire durer notre bonheur ? Si elle y regardait de bien près, surtout avec cette délicatesse de penser dont elle est douée, elle verrait qu'elle n'est ni assez bonne mère, ni assez bonne fille, ni assez bonne sœur, ni assez bonne amie. Nous permettrait-elle de nous conduire comme elle ? Peut-elle avec quelque équité se permettre ce qu'elle nous défendrait ? Mais laissons cette corde que j'ai déjà touchée plusieurs fois, et à laquelle je reviendrai toutes les fois que je la verrai ou saurai souffrante. Elle a beau négliger sa vie ; elle ne la perdra pas quand elle voudra, et en attendant elle ne connaîtra pas toute l'énergie de son âme. Il faudra que toutes ses fonctions se ressentent de la faiblesse de ses organes ; elle ne sentira, ne pensera, ne parlera, n'agira point avec cette force qu'on ne tient que d'une machine bien disposée ; elle sortira de ce monde sans avoir connu tout ce qu'elle valait, ni l'avoir montré aux autres. Il y a des moments où elle a été satisfaite d'elle-même ; et elle néglige le moyens de les multiplier. Permettez, Uranie, à un homme qui regrette tout le bien que vous pouvez faire,

que vous voudriez faire et que votre indisposition habituelle vous empêche de faire, de vous demander à quoi vous êtes bonne, lorsque votre estomac vous cause des douleurs insupportables et que vos jambes vous défaillent, que votre tête et vos idées s'embarrassent? Vous nous donnez l'exemple d'une grande patience, mais croyez-vous que vous ne tireriez pas de votre santé meilleur parti pour vous et pour nous?

Je vous ai déjà obéi, mon amie, et j'ai repris dans mon avant-dernière la suite de mon journal. J'aime à vivre sous vos yeux; je ne me souviens que des moments que je me propose de vous écrire. Tous les autres sont perdus. J'en étais resté, je crois, à notre voyage de la Briche. Je ne connaissais point cette maison; elle est petite; mais tout ce qui l'environne, les eaux, les jardins, le parc a l'air sauvage: c'est là qu'il faut habiter, et non dans ce triste et magnifique château de la Chevrette. Les pièces d'eau immenses, escarpées par les bords couverts de joncs, d'herbes marécageuses; un vieux pont ruiné et couvert de mousse qui les traverse; des bosquets où la serpe du jardinier n'a rien coupé, des arbres qui croissent comme il plaît à la nature: des arbres plantés sans symétrie; des fontaines qui sortent par les ouvertures qu'elles se sont pratiquées elles-mêmes; un espace qui n'est pas grand, mais où on ne se reconnaît point; voilà ce qui me plaît. J'ai vu le petit appartement que Grimm s'est choisi; la vue rase les basses-cours, passe sur le potager et va s'arrêter au loin sur un magnifique édifice.

Nous arrivâmes là, Damilaville et moi, à l'heure où l'on se met à table. Nous dinâmes gaiement et délicatement. Après dîner, nous nous promenâmes. Damilaville, Grimm et l'abbé Raynal nous précédaient faisant de la politique. La révolution de Russie embarrassait surtout l'abbé. Le soir, le docteur Gatti, que l'indisposition de M. de Saint-Lambert avait appelé à San-nois, petit village situé à une demi-lieue de la Briche, vint souper avec nous, et prendre la quatrième place dans notre voiture. En attendant le souper, on lut, on joua, on fit de la musique, on causa, on causa beaucoup de l'affaire des Jésuites qui était toute fraîche. J'osai dire qu'à juger de ces hommes par leur histoire, c'était une troupe de fanatiques commandés despotiquement par un chef machiavéliste. L'abbé Raynal, ex-

Jésuite, ne fut pas trop content de ma définition; quoiqu'il ait imprimé dans un de ses ouvrages que la Société de Jésus était une épée dont la poignée était à Rome et la pointe partout. Voilà l'esprit humain; il poursuit dans la prospérité; il perd de vue le méchant dans l'adversité, et le plaint, quand il n'en a plus rien à redouter. On se fait un mérite ou de son courage ou de son humanité. Notre vanité tire parti de tout. Ce n'est pas qu'on ne s'oublie de temps en temps, et qu'on ne s'amuse à battre les gens à terre; témoin ce mot que l'on a dit au père Griffet. Après une longue lamentation sur la sévérité dont on usait envers eux: « On nous chasse, ajoutait-il; nous sortons dépouillés de nos vêtements, de notre nom et de notre état, d'une maison où nous étions entourés des cœurs de nos rois. » Quelqu'un continua: « Mon père, voilà ce que c'est que de s'être un peu trop pressé d'avoir celui de Louis XV. »

Nous remontâmes dans notre voiture après souper: ce fut le docteur Gatti qui nous défraya. Il nous entretint des charmes du séjour d'Italie pour le climat, pour les hommes; les femmes, la peinture, la musique, l'architecture, les sciences, les mœurs, les beaux-arts, et même la liberté de penser. Il fit une remarque qui me plut: c'est que la dévotion d'une femme donnait une pointe à sa passion: « Il faut, disait-il, qu'elle marche, pour ainsi dire, sur son Dieu, en allant se jeter entre les bras de son amant. Jugez avec quelle impétuosité, quelle fureur, quel déluge elle se répand, quand une fois elle a rompu cette digue. Sa religion est un sacrifice de plus qu'elle fait à son amant; et puis elle a cela de commode, cette religion, que ce même motif qui vous la livre, tant qu'elle est bonne au plaisir, avec ces transports qui ajoutent tant à sa douceur, vous en délivre quand elle n'est plus bonne à rien. »

Rien ne tient dans la conversation; il semble que les cahots d'une voiture, les différents objets qui se présentent en chemin, les silences plus fréquents achèvent encore de la découdre. On parcourut les différents endroits de l'Italie. On s'arrêta surtout à Venise; le moyen de ne pas s'arrêter dans un endroit où le carnaval dure pendant six mois, où les moines même vont en masque et en domino, et où, sur une même place, on voit d'un côté, sur des tréteaux, des histrions qui jouent des farces gaies, mais d'une licence effrénée, et de l'autre côté, sur

d'autres tréteaux, des prêtres qui jouent des farces d'une autre couleur et s'écrient : « Messieurs, laissez là ces misérables ; ce Polichinelle qui vous assemble là n'est qu'un sot ; » et en montrant le crucifix : « Le vrai Polichinelle, le grand Polichinelle, le voilà. »

Quelqu'un nous raconta, ce fut, je crois, le docteur Gatti, deux traits fort différents, mais qui vous feront plaisir. Il faut que vous sachiez que les sénateurs sont les esclaves les plus malheureux de leur grandeur ; ils ne peuvent s'entretenir avec aucun étranger sous peine de la vie, à moins qu'ils n'aillent s'accuser eux-mêmes et dire qu'ils ont par hasard trouvé un Français, un Anglais, un Allemand, à qui ils ont dit un mot. Entrer dans la maison d'un ambassadeur, de quelque cour que ce soit, est un crime capital.

Un sénateur aimait une femme de son rang dont il était aimé. Tous les soirs, sur le minuit, il sortait enveloppé dans son manteau, seul, sans domestique, et allait passer une ou deux heures avec elle. Il fallait pour arriver chez son amie faire un circuit, ou traverser l'hôtel de l'ambassadeur de France. L'amour ne voit point de danger, et l'amour heureux compte les moments perdus. Notre sénateur amoureux ne balança pas à prendre le plus court chemin. Il traversa plusieurs fois l'hôtel de l'ambassadeur français. Enfin il fut aperçu, dénoncé et pris. On l'interroge. D'un mot il pouvait perdre l'honneur et exposer la vie de celle qu'il aimait, et conserver la sienne : il se tut et fut décapité. Cela est bien ; mais était-il permis aussi à la femme qui l'aimait de garder le silence ?

Voici le second trait que je vous ai promis. Le président de Montesquieu et milord Chesterfield se rencontrèrent, faisant l'un et l'autre le voyage d'Italie. Ces hommes étaient faits pour se lier promptement ; aussi la liaison entre eux fut-elle bientôt faite. Ils allaient toujours disputant sur les prérogatives des deux nations. Le lord accordait au président que les Français avaient plus d'esprit que les Anglais, mais qu'en revanche ils n'avaient pas le sens commun. Le président convenait du fait, mais il n'y avait pas de comparaison à faire entre l'esprit et le bon sens. Il y avait déjà plusieurs jours que la dispute durait ; ils étaient à Venise. Le président se répandait beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et le soir tenait re-

giste des observations qu'il avait faites. Il y avait une heure ou deux qu'il était rentré et qu'il était à son occupation ordinaire, lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'était un Français assez mal vêtu, qui lui dit : « Monsieur, je suis votre compatriote. Il y a vingt ans que je vis ici ; mais j'ai toujours gardé de l'amitié pour les Français ; et je me suis cru quelquefois trop heureux de trouver l'occasion de les servir, comme je l'ai aujourd'hui avec vous. On peut tout faire dans ce pays, excepté se mêler des affaires d'État. Un mot inconsidéré sur le gouvernement coûte la tête, et vous en avez déjà tenu plus de mille. Les Inquisiteurs d'État ont les yeux ouverts sur votre conduite, on vous épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos projets ; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais de science certaine qu'on doit peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite. Voyez, monsieur, si en effet vous avez écrit, et songez qu'une ligne innocente, mais mal interprétée, vous coûterait la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur de vous saluer. Si vous me rencontrez dans les rues, je vous demande pour toute récompense d'un service que je crois de quelque importance de ne me pas reconnaître, et si par hasard il était trop tard pour vous sauver, et qu'on vous prît, de ne me pas dénoncer. » Cela dit, mon homme disparut et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation. Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son secrétaire, de prendre les papiers et de les jeter dans le feu. A peine cela fut-il fait que milord Chesterfield rentra. Il n'eut pas de peine à reconnaître le trouble terrible de son ami ; il s'informa de ce qui pouvait lui être arrivé. Le président lui rend compte de la visite qu'il avait eue, des papiers brûlés et de l'ordre qu'il avait donné de tenir prête sa chaise de poste pour trois heures du matin ; car son dessein était de s'éloigner sans délai d'un séjour où un moment de plus ou de moins pouvait lui être si funeste. Milord Chesterfield l'écouta tranquillement, et lui dit : « Voilà qui est bien, mon cher président ; mais remettons-nous pour un instant, et examinons ensemble votre aventure à tête reposée. — Vous vous moquez, lui dit le président. Il est impossible que ma tête se repose où elle ne tient qu'à un fil. — Mais qu'est-ce que cet homme qui vient si généreusement s'exposer au plus grand péril pour vous en garantir ?



Cela n'est pas naturel. Français tant qu'il vous plaira, l'amour de la patrie ne fait point faire de ces démarches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas votre ami? — Non. — Il était mal vêtu? — Oui, fort mal. — Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu pour prix de son avis? — Oh! pas une obole. — Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où sait-il tout ce qu'il vous a dit? — Ma foi, je n'en sais rien... Des Inquisiteurs, d'eux-mêmes. — Outre que ce Conseil est le plus secret qu'il y ait au monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher. — Mais c'est peut-être un des espions qu'ils emploient. — A d'autres! On prendra pour espion un étranger, et cet espion sera vêtu comme un gueux, en faisant une profession assez vile pour être bien payée, et cet espion trahira ses maîtres pour vous, au hasard d'être étranglé si l'on vous prend et que vous le défériez; si vous vous sauvez et que l'on soupçonne qu'il vous ait averti! Chanson que tout cela, mon ami. — Mais qu'est-ce donc que ce peut être? — Je le cherche, mais inutilement. »

Après avoir l'un et l'autre épuisé toutes les conjectures possibles, et le président persistant à déloger au plus vite, et cela pour le plus sûr, milord Chesterfield, après s'être un peu promené, s'être frotté le front comme un homme à qui il vient quelque pensée profonde, s'arrêta tout court et dit : « Président, attendez, mon ami, il me vient une idée. Mais... si... par hasard... cet homme... — Eh bien! cet homme? — Si cet homme... oui, cela pourrait bien être, cela est même, je n'en doute plus. — Mais qu'est-ce que cet homme? Si vous le savez, dépêchez-vous vite de me l'apprendre. — Si je le sais! oh! oui, je crois le savoir à présent... Si cet homme vous avait été envoyé par... — Épargnez, s'il vous plaît! — Par un homme qui est malin quelquefois, par un certain milord Chesterfield qui aurait voulu vous prouver par expérience qu'une once de sens commun vaut mieux que cent livres d'esprit, car avec du sens commun... — Ah! scélérat, s'écria le président, quel tour vous m'avez joué! Et mon manuscrit! mon manuscrit que j'ai brûlé! »

Le président ne put jamais pardonner au lord cette plaisanterie. Il avait ordonné qu'on tint sa chaise prête, il monta dedans et partit la nuit même, sans dire adieu à son compagnon de voyage. Moi, je me serais jeté à son cou, je l'aurais embrassé



cent fois, et je lui aurais dit : Ah ! mon ami, vous m'avez prouvé qu'il y avait en Angleterre des gens d'esprit, et je trouverai peut-être l'occasion une autre fois de vous prouver qu'il y a en France des gens de bon sens. Je vous conte cette histoire à la hâte, mettez à mon récit toutes les grâces qui y manquent, et puis, quand vous le referez à d'autres, il sera charmant.

Adieu, mes amies, je vous embrasse de tout mon cœur. Que je serais heureux si je pouvais vous dédommager un instant des longues et cruelles alarmes que vous avez eues ! Je vous aime toutes deux à la folie. Amant de l'une ou de l'autre, il est certain qu'il m'eût fallu l'autre pour amie.

J'écris cette lettre ce soir. Demain elle sera chez Damilaville, où j'espère trouver des papiers que je vous enverrai, et qui vous prouveront qu'il y a des hommes au monde plus malheureux que nous tous, et qu'un sage regarderait la mort comme un instant heureux où l'on échappe au vice et à la misère, qui nous poursuivent sans cesse et qui nous atteindraient sûrement si une vie de quelques siècles leur en laissait le temps. Chère sœur, n'allez pas abuser de ces derniers mots pour vous autoriser dans les mépris injustes que vous faites d'un bien qui ne vous appartient pas, et qui est engagé à d'autres par cent pactes plus sacrés les uns que les autres. Est-ce que mon amie et moi nous n'avons pas quelque hypothèque sur cet effet ? Adieu, adieu, je vous embrasse bien tendrement. Je finis par ne plus plaisanter sur une matière sérieuse. Adieu.

Vous voilà tout à fait tranquille ; c'est quelque chose. Non, je ne me suis pas aperçu que votre silence tombât précisément au temps de l'arrivée de notre chère sœur ; mais je vois que vous en avez fait vous-même la réflexion, que vous vous êtes souvenue des reproches que vous avez mérités plusieurs années de suite, et que cette année vous les auriez esquivés sans en être moins coupable. Eh ! mon amie, le mal n'est pas d'écrire deux ou trois jours plus tard, ni d'écrire froidement ; il y a mille raisons qui occasionnent ces alternatives dans ceux qui s'aiment le plus tendrement. C'est lorsqu'elles sont l'effet de quelque préférence accordée à un autre qu'elles offensent. Sans l'incertitude qui vous a servi d'excuse, vous ne m'auriez pas moins oublié ; un autre n'en aurait pas moins occupé votre âme tout entière pendant cinq ou six jours ; mais je ne m'en serais pas

aperçu. On affecte, quand on veut, une chaleur, un intérêt qu'on n'a pas.

Je ne vous écrivis aucune lettre fâché. Je fis comme je ferai dans la suite. J'accuserai la difficulté d'envoyer à Vitry, et tous les contre-temps qui peuvent empêcher vos lettres de partir à temps, et, parties à temps, d'arriver à temps.

Morphyse est assez disposée dans les occasions importantes à me rendre justice; toutes les fois qu'une affaire exige de la confiance, et que j'y peux quelque chose, elle me préfère. Avec tout cela elle me mortifie, elle me rend la vie longue et pénible. La conduite qu'elle tient ne répond guère à l'estime qu'elle m'accorde. Si j'ai quelques instants heureux, je les lui arrache. Si mon projet me réussit!.... Mais il ne faut pas vous parler de cela; vous n'approuveriez pas mes idées, quoiqu'elles soient fondées sur un principe très-raisonnable. C'est celui qu'à quarante ans passés, une fille a ses amis, ses connaissances, qui peuvent très-bien n'être pas les amis, les connaissances de sa mère.

Vous faites sur Gras précisément les mêmes observations que je faisais sur vous et sur notre chère sœur. Je vous aime tous les jours de plus en plus, de toutes sortes de vertus que je vous découvre; et je vois avec satisfaction que la vie d'un bon domestique a son juste prix à vos yeux; le temps, qui dépare les autres, vous embellit.

Je compte peu sur le secours de votre beau-frère; c'est une offre de service dont il aura toute la bonne grâce, et de Ville-neuve toute la mauvaise.

Si je pouvais! Mais il faudra voir. Je serai pauvre pendant les années qui suivront : que m'importe? Vous m'entendez; adieu encore une fois. Je prends vos deux mains et je les baise, l'une en dedans, et c'est la vôtre; l'autre en dessus, c'est celle de notre chère sœur.

J'espère que M. Violet ne vous refusera pas ce que je lui demande. Aussitôt que vous aurez sa réponse, faites-m'en part.

Cette lettre serait déjà à l'hôtel de Clermont-Tonnerre; mais j'attends deux maudits papiers de Voltaire sur les Calas; ils seront suivis d'une consultation d'avocats, d'un mémoire, de la requête en cassation; vous aurez tout.

Il y a quelques jours qu'on donna à Duclos-Delisle un paquet

énorme à contre-signer pour madame votre mère. Il était à l'adresse d'un Pouillot de Vitry. Y a-t-il à Vitry quelqu'un de ce nom-là ?

Mais nos papiers de Calas ne viennent point. Damilaville n'est pas à son bureau ; il les aurait eus peut-être, et il aurait réparé la négligence du colporteur qui m'en avait promis deux exemplaires pour ce matin à neuf heures. Ce sera pour jeudi prochain.

Je vous écris ces dernières lignes sur le quai des Miramionnes, d'où je m'étais proposé d'aller dîner rue Royale ; mais le temps est bien vilain et il y a bien loin.

## LXXIX.

A Paris, le 19 septembre 1762.

Pas un mot de vous depuis huit ou dix jours. C'est bien du temps pour un homme qui explique toujours votre silence par le défaut de votre santé. Lorsque je n'entends pas parler de vous aux jours accoutumés, je vous crois malade : retenez bien cela.

Je tiens notre négociation du vingtième pour faite. Cependant n'en ouvrez pas la bouche à madame votre mère que cela ne soit sûr ; il est déplaisant de tromper et d'être trompé. On nous remettra cette imposition pour trois ans, avec les années échues, s'il y en a (et il serait fort à souhaiter qu'il y en eût plusieurs). C'est tout ce que les ordonnances et la règle des bureaux permettent d'accorder. Il est vrai qu'au bout de trois ans on présente un nouveau placet pour trois autres années, et pour trois autres encore après celles-ci, et ainsi de suite, selon qu'on manque plus ou moins de prudence, et nous en manquerons beaucoup, laissez-nous faire.

On se porte un peu mieux ici ; plus de sang, plus de glaïre ; mais une humeur diabolique à supporter pour moi, pour l'enfant pour les domestiques.

Enfin le saint frère est séparé de sa sœur ; cela s'est fort

bien passé. Dans leur partage, il n'a rien demandé, mais l'autre lui a tout fourré.

J'étais invité aujourd'hui d'aller au Grandval avec Suard et Damilaville. J'ai refusé cette partie où j'aurais fait un rôle que vous devinez bien. Suard n'a jamais vu M<sup>me</sup> d'Aine.

Nous allons demain à Marly. Je ne sais si je vous ai dit que nous avons été, il y a quinze jours ou environ, à Meudon : c'est un assez bel endroit que je ne connaissais pas.

Je vais vous donner jusqu'au commencement du mois d'octobre, que je me renferme pour travailler à des besognes qui languissent, et m'occuper un peu de l'éducation de ma petite fille. La mère, qui n'en sait plus que faire, permet enfin que je m'en mêle.

Il y a bientôt un mois que je me propose de vous demander si M. de Neufond a fait le voyage de province qu'il se proposait et, dans le cas que cela soit, si son porte-manteau était bien pourvu de linge.

Il vient de m'arriver une chose qui me donnera une circonspection nuisible à une infinité de pauvres diables de toute espèce qui affluaient ici, que je recevais, et qui vont trouver ma porte fermée.

Parmi ceux que le hasard et la misère m'avaient adressés, il y en avait un appelé Glénat, qui savait des mathématiques, qui écrivait bien et qui manquait de pain<sup>1</sup>. Je faisais le possible pour le tirer de presse. Je lui mandais des pratiques de tous côtés ; s'il venait à l'heure du repas, je le retenais ; s'il manquait de souliers, je lui en donnais ; je lui donnais aussi de temps en temps la pièce de vingt-quatre sous. Grimm, M<sup>me</sup> d'Épinay, Damilaville, le Baron, tous mes amis s'intéressaient à lui. Il avait l'air du plus honnête homme du monde, il supportait même son indigence avec une certaine gaieté qui me plaisait. J'aimais à causer avec lui, il paraissait faire assez peu de cas de la fortune, des honneurs, et de la plupart des prestiges de la vie. Il y a sept ou huit jours que Damilaville m'écrivit de lui envoyer cet homme, pour un de mes amis qui avait un manus-

1. C'est sans doute l'auteur des deux ouvrages mentionnés par Quérard sous ce nom : *Du Bonheur de la vie*, 1754, in-12 ; *Contre les craintes de la mort*, 1757, in-12.

crit à lui faire copier. Je l'envoie ; on lui confie le manuscrit : c'était un ouvrage sur la religion et sur le gouvernement. Je ne sais comment cela s'est fait, mais le manuscrit est maintenant entre les mains du lieutenant de police. Damilaville m'en donne avis ; je vais chez mon Glénat le prévenir qu'il ne compte plus sur moi. « Et pourquoi, monsieur, ne plus compter sur vous ? Je n'ai rien à me reprocher ; mais après tout, si je suis privé de vos bontés, d'autres me rendent plus de justice. — C'est parce que vous êtes noté. — Que voulez-vous dire, monsieur ? — Que la police a les yeux ouverts sur vous, et qu'il n'y a plus moyen de vous employer. Je ne vous ai jamais rien fait copier de répréhensible ; il n'y avait pas d'apparence que cela pût m'arriver ; mais on saisira chez vous indistinctement un ouvrage innocent et un ouvrage dangereux, et il faudra après cela courir chez des exempts, un lieutenant de police, je ne sais où, pour les ravoïr. On ne s'expose point à ces déplaisances-là. — Oh ! monsieur, on n'y est point exposé quand on ne me confie rien de répréhensible. La police n'entre chez moi que quand il y a des choses qui sont de son gibier. Je ne sais comment elle fait, mais elle ne s'y trompe jamais. — Moi, je le sais, et vous m'en apprenez là bien plus que je n'aurais espéré d'en savoir de vous. » Là-dessus je tourne le dos à mon vilain.

J'avais une occasion d'aller voir le lieutenant de police, et j'y vais ; il me reçoit à merveille. Nous parlons de différentes choses. Je lui parle de celle-ci. « Eh ! oui, me dit-il, je sais, le manuscrit est là, c'est un livre fort dangereux. — Cela se peut, monsieur, mais celui qui vous l'a remis est un coquin. — Non, c'est un bon garçon qui n'a pu faire autrement. — Encore une fois, monsieur, je ne sais ce que c'est que l'ouvrage ; je ne connais point celui qui l'a confié à Glénat. C'est une pratique que je lui faisais avoir de ricochet ; mais si l'ouvrage ne lui convenait pas, il fallait le refuser, et ne pas s'abaisser au métier vil et méprisable de délateur. Vous avez besoin de ces gens-là. Vous les employez, vous récompensez leur service, mais il est impossible qu'ils ne soient pas comme de la boue à vos yeux. »

M. de Sartine se mit à rire, nous rompîmes là-dessus, et je m'en revins pensant en moi-même que c'était une chose bien odieuse que d'abuser de la bienfaisance d'un homme pour introduire un espion dans ses foyers. Imaginez qu'il y a quatre ans

que ce Glénat faisait ce rôle chez moi : heureusement je n'ai pas mémoire de lui avoir donné aucune prise, mais combien n'était-il pas facile qu'il m'échappât un mot indiscret sur les choses et sur les personnes qui exigent d'autant plus de respect qu'elles en méritent moins ; que ce mot fût envenimé ; qu'il fût redit, et qu'il me fit une affaire sérieuse ! N'est-ce pas le plus heureux hasard que je n'aie rien écrit de hardi depuis un temps infini ! Il est certain que si j'avais eu besoin de copiste, je n'en aurais pas été chercher un autre que celui que je procurais à mes amis. Quand je pense qu'il a été sur le point d'entrer chez Grimm en qualité de secrétaire pour toutes ses correspondances étrangères, cela me fait frémir d'effroi. Malgré que j'en aie, tous ceux qui me viendront à l'avenir avec des manchettes sales et déchirées, des bas troués, des souliers percés, des cheveux plats et ébouriffés, une redingote de peluche déchirée, ou quelques mauvais habits noirs dont les coutures commencent à manquer, avec le visage et le ton de la misère et de l'honnêteté, me paraîtront des émissaires du lieutenant de police, des coquins qu'on m'envoie pour m'observer.

Adieu, mon amie, portez-vous bien. Je vais aujourd'hui dimanche dîner dans l'île avec la ferme confiance d'y trouver deux ou trois de vos lettres. Je serai tout à fait maussade, si je n'en ai qu'une ; que serai-je si je n'en ai point du tout ? Combien j'aurais de plaisir à vous voir, et à vous baiser les mains à toutes deux !

## LXXX

A Paris, le 23 septembre 1762.

Il faut que l'ipécacuanha ne soit pas le remède à cette sorte de flux de sang. Une pilule qui n'en contient qu'un demi-grain a causé des nausées, des tranchées, des convulsions, et a fait reparaître tous les symptômes fâcheux.

J'avais ouï dire qu'on ne connaissait jamais bien un homme sans avoir voyagé avec lui ; il faut ajouter : et sans l'avoir gardé pendant une maladie longue et sérieuse.



Je suis moins excédé de fatigue que d'impatience. J'entends les plaintes les plus douloureuses pendant la nuit ; je me lève, je vais savoir ce que c'est, et ce n'est rien.

On ne dort pas ; on se ressouvient qu'on a oublié de remonter sa montre ; on sonne ; on fait relever une pauvre fille qui dort ; elle est excédée de fatigue ; et on me l'envoie à deux heures du matin pour monter cette montre. Ce sont mille gentilleses de cette sorte qu'il est impossible d'excuser par l'état de maladie. Les malades ont des bizarreries : on le sait, leur tête travaille, ils attachent quelquefois leur soulagement à des choses qui n'ont pas le sens commun ; plus ils trouvent de répugnance dans ceux qui les environnent, plus ils s'exagèrent l'importance de leurs folles idées. Il faut les contenter, de peur d'ajouter la maladie de l'esprit à celle du corps ; mais qu'importe qu'une montre s'arrête ou non ?

A ce propos, n'avez-vous pas remarqué qu'il y a des circonstances dans la vie qui nous rendent plus ou moins superstitieux ? Comme nous ne voyons pas toujours la raison des effets, nous imaginons quelquefois les causes les plus étranges à ceux que nous désirons : et puis nous faisons des essais sur lesquels on nous jugerait dignes des Petites-Maisons.

Une jeune fille dans les champs prend des chardons en fleur ; elle souffle dessus pour savoir si elle est tendrement aimée. Une autre cherche sa bonne ou mauvaise aventure dans un jeu de cartes. J'en ai vu qui dépeçaient toutes les fleurs en roses qu'elles rencontraient dans les prés, et qui disaient à chaque feuille qu'elles arrachaient : *Il m'aime, un peu, beaucoup, point du tout*, jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées à la dernière feuille, qui était la prophétique. Dans le bonheur, elles se riaient de la prophétie ; dans la peine, elles y ajoutaient un peu plus de foi ; elles disaient : La feuille a bien raison.

Moi-même, j'ai tiré une fois les sorts platoniciens. Il y avait trente jours que j'étais renfermé dans la tour de Vincennes ; je me rappelai tous ces sorts des anciens. J'avais un petit Platon dans ma poche, et j'y cherchai à l'ouverture quelle serait encore la durée de ma captivité, m'en rapportant au premier passage qui me tomberait sous les yeux. J'ouvre, et je lis au haut d'une page : *Cette affaire est de nature à finir promptement*. Je souris, et un quart d'heure après j'entends les clefs ouvrir les portes

de mon cachot : c'était le lieutenant de police Berryer qui venait m'annoncer ma délivrance pour le lendemain.

S'il vous arrivait d'avoir, pendant le cours de votre vie, deux ou trois pressentiments que l'événement vérifiât, et cela dans des occasions importantes, je vous demande quelle impression cela ne ferait pas sur votre esprit ! Ne seriez-vous pas tentée de croire un peu aux inspirations, si surtout votre esprit s'était arrêté à quelque résultat fort extraordinaire, très-éloigné de cette vraisemblance ?

Je ne sais plus où reprendre mon journal ; je me rappelle seulement qu'à l'occasion de l'aventure du président de Montesquieu et de milord Chesterfield, on en raconta une seconde du premier. Il était à la campagne avec des dames, parmi lesquelles il y avait une Anglaise à qui il adressa quelques mots dans sa langue, mais si défigurée par une prononciation vicieuse, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire ; sur quoi le président lui dit : « J'ai bien eu une autre mortification dans ma vie. J'allais voir à Blenheim le fameux Marlborough. Avant que de lui rendre ma visite, je m'étais rappelé toutes les phrases obligeantes que je pouvais savoir en anglais, et à mesure que nous parcourions les appartements de son château, je les lui disais. Il y avait bientôt une heure que je lui parlais anglais, lorsqu'il me dit : *Monsieur, je vous prie de me parler en anglais, car je n'entends pas le français*<sup>1</sup>. »

Suard, à qui le même président disait un jour, en causant religion : « Convenez, monsieur Suard, que la confession est une bonne chose. — D'accord, monsieur le président, lui répondit Suard ; mais convenez aussi que l'absolution en est une mauvaise. »

Quelqu'un raconta un trait du roi de Prusse qui marque bien de la pénétration et bien de la justice. Il allait de Wesel, à ce que je crois, dans une ville voisine. Il était dans un carrosse ; il suivait la grande route, lorsque, sans aucune raison apparente, son cocher quitte la route et le conduit tout au travers d'un champ nouvellement ensemencé : il fait arrêter. Le propriétaire du champ était là ; il l'appelle, et lui demande si par hasard il n'aurait pas eu quelque démêlé avec son cocher ; cet homme lui

1. Il y a là une légère erreur : Marlborough est mort en 1722 et Montesquieu n'est allé en Angleterre qu'en 1729. Le quiproquo dut se produire entre le fils du général et le président.

répond qu'ils étaient actuellement en procès. Le roi, sans lui demander qui a tort ou raison dans le procès, fait payer le dommage et chasse son cocher.

Nous partîmes lundi matin pour Marly, par la pluie, et nous fûmes récompensés de notre courage par la plus belle journée. Quel séjour, mon amie ! Je crois vous en avoir déjà parlé une fois. D'abord, celui qui a planté ce jardin a conçu qu'il avait exécuté une grande et belle décoration qu'il fallait cacher jusqu'au moment où on la verrait tout entière. Ce sont des ifs sans nombre et taillés en cent mille façons diverses qui bordent un parterre de la plus grande simplicité, et qui conduisent, en s'élevant, à des berceaux de verdure dont la légèreté et l'élégance ne se décrivent point. Ces berceaux, en s'élevant encore, arrêtent l'œil sur un fond de forêt dont on n'a taillé que la partie des arbres qui paraît immédiatement au-dessus des berceaux, le reste de la tige est agreste, touffu et sauvage ; il faut voir l'effet que cela produit. Si l'on en eût taillé les branches supérieures des arbres comme les inférieures, tout le jardin devenait uniforme, petit et de mauvais goût. Mais ce passage successif de la nature à l'art, et de l'art à la nature, produit un véritable enchantement. Sortez de ce parterre où la main de l'homme et son intelligence se déploient d'une manière si exquise, et répandez-vous dans les hauteurs ; c'est la solitude, le silence, le désert, l'horreur de la Thébàïde. Que cela est sublime ! quelle tête que celle qui a conçu ces jardins ! Sur deux grands espaces placés à droite et à gauche, aux deux endroits les plus élevés, on trouve deux réservoirs octogones ; ils ont cent cinquante pas pour la longueur d'un côté, et par conséquent douze cents pas de tour. On y arrive par des allées sombres et perdues, on ne les voit, ces pièces immenses, que quand on est sur leurs bords. Ces allées sombres et perdues sont décorées de bronzes tristes et sérieux ; l'un représente Laocoon et ses deux enfants enlacés et dévorés par les serpents de Diane, je crois. Ce père qui souffre de si grandes douleurs, cet enfant qui expire, cet autre qui oublie son péril et regarde son père souffrant, tout cela vous jette dans une si profonde mélancolie, et cette mélancolie concourt si merveilleusement avec le caractère du lieu et son effet ! Nous vîmes aussi les appartements. Ils sont compris dans un corps de bâtiment qui fait face aux jardins, et qui représente le palais

du Soleil. Douze pavillons isolés et à moitié enfoncés dans la forêt, autour du jardin, représentent les douze signes du zodiaque. Il règne dans toutes ces parties des proportions si justes, que le pavillon du milieu vous paraît d'une étendue ordinaire ; et quand vous venez à la mesurer, vous trouvez qu'il a quatre mille neuf cents pas de surface. Si l'on ouvre les portes, c'est alors que vous êtes surpris par la hauteur et l'étendue. Le milieu de l'édifice est occupé par un des plus beaux salons qu'il soit possible d'imaginer. J'y entrai, et quand je fus au centre, je pensai que c'était là que tous les ans le monarque se rendait une fois pour renverser avec une carte la fortune de deux ou trois seigneurs de sa cour.

Au milieu de ce jardin et de l'admiration que je ne pouvais refuser à Le Nôtre, car c'est, je crois, son ouvrage et son chef-d'œuvre, je ressuscitais Henri IV et Louis XIV. Celui-ci montrait au premier ce superbe édifice ; l'autre lui disait : « Vous avez raison, mon fils, voilà qui est fort beau ; mais je voudrais bien voir les maisons de mes paysans de Gonesse. » Qu'aurait-il pensé de trouver tout autour de ces immenses et magnifiques palais, de trouver, dis-je, les paysans sans toit, sans pain, et sur la paille !

Vos lettres me parviendront franches et plus promptement ; ainsi nulle inquiétude sur ce point.

C'est cette succession perpétuelle d'occupations utiles et variées qui rend le séjour de la campagne si doux, et celui de la ville si maussade à ceux qui ont pris le goût des occupations des champs.

*Pourquoi, plus la vie est remplie, moins on y est attaché ?* Si cela est vrai, c'est qu'une vie occupée est communément une vie innocente ; c'est qu'on pense moins à la mort et qu'on la craint moins ; c'est que, sans s'en apercevoir, on se résigne au sort commun des êtres qu'on voit sans cesse mourir et renaître autour de soi ; c'est qu'après avoir satisfait pendant un certain nombre d'années à des ouvrages que la nature ramène tous les ans, on s'en détache, on s'en lasse ; les forces se perdent, on s'affaiblit, on désire la fin de la vie, comme après avoir bien travaillé on désire la fin de la journée ; c'est qu'en vivant dans l'état de nature on ne se révolte pas contre les ordres que l'on voit s'exécuter si nécessairement et si universellement ; c'est qu'après

avoir fouillé la terre tant de fois, on a moins de répugnance à y descendre ; c'est qu'après avoir sommeillé tant de fois sur la surface de la terre, on est plus disposé à sommeiller un peu au-dessous ; c'est, pour revenir à une des idées précédentes, qu'il n'y a personne parmi nous qui, après avoir beaucoup fatigué, n'ait désiré son lit, n'ait vu approcher le moment de se coucher avec un plaisir extrême ; c'est que la vie n'est, pour certaines personnes, qu'un long jour de fatigue, et la mort qu'un long sommeil, et le cercueil qu'un lit de repos, et la terre qu'un oreiller où il est doux à la fin d'aller mettre sa tête pour ne la plus relever. Je vous avoue que la mort, considérée sous ce point de vue, et après les longues traverses que j'ai essayées, m'est on ne peut pas plus agréable. Je veux m'accoutumer de plus en plus à la voir ainsi.

Comme j'ignore quand mes malades guériront, que mes occupations continuent toujours à me prendre mes matinées, et que la bonne partie de mes soirées est prise par mes amis, par l'amusement, par la promenade, par l'éducation d'Angélique, dont, par parenthèse je ne ferai rien, parce qu'on étouffe en un instant tout ce que je sème en un mois, je vais envoyer votre lettre pour M<sup>me</sup> Le Gendre par la petite poste.

Je ne sais si mes lettres se font beaucoup attendre à Isle ; mais il est sûr que je me suis fait un devoir d'écrire le jeudi et le dimanche, et qu'aucun de mes devoirs n'est ni plus exactement rempli, ni avec plus de plaisir.

La douceur et la violence se concilient à merveille dans un même caractère ; je compare ces enfants-là au lait qui est si doux, et que la chaleur fait tout à coup gonfler et répandre ; retirez le vaisseau, soufflez sur la liqueur, jetez-y une feuille de lierre, une goutte d'eau, il n'y paraît plus.

Mademoiselle, vous attendrez des occasions sûres pour faire partir vos lettres ; je serai, s'il le faut, dix jours entiers sans en recevoir ; je m'y résoudrai ; mais à une condition, c'est que je ne les attendrai plus à certains jours marqués et que je les prendrai quand elles viendront. Je souffre trop quand je suis trompé ! Je ne suis plus à rien, ni à la société, ni à mes devoirs ; mon caractère s'en ressent ; je gronde pour rien ; je m'ennuie de tout et partout ; je suis maussade, et je me fais toutes sortes de torts. Il ne faut pas que cela vous gêne ; mais il ne faut pas



non plus que vous me rendiez pire que je ne suis ; et que, parce qu'une lettre de mon amie que j'attendais n'est pas venue, je fasse enrager tout ce qui m'entoure.

Mais est-ce que la construction de cette place de Reims et la construction de ce canal ne nous donneront pas des sommes immenses ? Uranie sera donc incessamment opulente ? Incessamment nous aurons donc toutes ces petites commodités voluptueuses si essentielles au bonheur, le sofa douillet, les gros oreillers, les vases de porcelaine, les parfums et les toiles de l'Inde ? Nous touchons donc le souverain bien de la main ?

M. Gaschon avait fait les offres du meilleur de son âme, et il était blessé qu'on n'y eût pas répondu.

Et pourquoi, s'il vous plaît, ne voulez-vous pas que ce soit moi qu'on ait choisi pour être le père de l'enfant en question ? Je n'ai point dit que c'était manquer à celle qu'on aimait que de lui demander son aveu. Je pense au contraire que ce serait lui manquer que de ne pas le lui demander.

Adieu, mon amie, je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur ; il y a bien des moments où votre présence me serait nécessaire et douce.

Mille tendres respects à notre chère sœur ; rappelez-lui, toutes les fois qu'elle négligera sa santé, qu'elle manque à ses amis, et qu'il ne dépend que d'elle de me faire bien du mal. Mais je ne sais pourquoi je me suis nommé là et tout seul.

## LXXXI

A Paris, le 26 septembre 1762.

Cette maladie-là a des vicissitudes prodigieuses, au milieu desquelles les forces et l'embonpoint disparaissent, et l'on est réduit à l'état fluet et transparent des ombres. Ce que je vois tous les jours de la médecine et des médecins ne me les fait pas estimer davantage. Naître dans l'imbécillité, au milieu de la douleur et des cris ; être le jouet de l'ignorance, de l'erreur, du besoin, des maladies, de la méchanceté et des passions ; re-



tourner pas à pas à l'imbécillité ; du moment où l'on balbutie jusqu'au moment où l'on radote, vivre parmi des fripons et des charlatans de toute espèce ; s'éteindre entre un homme qui vous tâte le poulx, et un autre qui vous trouble la tête ; ne savoir d'où l'on vient, pourquoi l'on est venu, où l'on va : voilà ce qu'on appelle le présent le plus important de nos parents et de la nature, la vie.

Nous passons une partie de nos journées les plus agréables avec un homme dont je ne vous ai jamais parlé : c'est M. de Montamy. On n'est pas plus instruit que lui ; on n'a ni plus de jugement ni plus de sagesse dans la conduite. Attaché à ses devoirs auxquels tout est subordonné pour lui ; fidèle à son maître <sup>1</sup>, à qui il n'a jamais caché la vérité, sans l'offenser ; environné d'ennemis et de méchants qui n'ont jamais pu l'entamer ; allant à la messe sans y trop croire ; respectant la religion et riant sous cape des plaisanteries qu'on en fait ; espérant à la résurrection sans trop savoir à quoi s'en tenir sur la nature de l'âme ; c'est du reste un gros peloton d'idées contradictoires qui rendent sa conversation tout à fait plaisante. Je vous en parle parce que nous allons tous dîner chez lui mercredi prochain ; et le Baron qui reviendra de Voré, et la Baronne qui reviendra du Grandval, et Grimm qui reviendra de Saint-Cloud, et M<sup>me</sup> d'Épinay qui reviendra de la Briche, et les autres, comme Suard, d'Alinville et moi, qui ne sommes point sortis depuis, et que nous retrouverons là. J'aime toutes ces parties-là, et par le plaisir que j'y trouve, et par celui que j'ai de vous en entretenir. Le petit abbé <sup>2</sup> y sera aussi avec ses contes. Je ne sais où il les prend, mais il ne tarit point. Il nous disait, la dernière fois que nous l'avons eu, qu'une femme se mourait, et se mourait d'une certaine maladie cruelle qu'on prend avec beaucoup de plaisir : le prêtre qui l'exhortait lui disait : « Allons, madame, un peu de résignation ; offrez à Dieu votre mal. — Beau présent à lui offrir ! répondit la malade. » Et qu'un jour un de ses amis disait la messe et lui la servait : cet ami était un géomètre et par conséquent fort distrait ; le voilà qui perd le saint sacrifice de vue, se met à rêver à la solution de quelques

1. Le duc d'Orléans, dont il était premier maître d'hôtel.

2. Galiani.

équations, et demeure les bras élevés en l'air pendant un temps très-considérable, ce qui édifiait fort les uns et ennuyait fort les autres. Il était de ces derniers ; il tire son ami le célébrant par sa chasuble ; celui-ci sort de sa distraction, mais il ne sait plus où il en est de son affaire ; il se retourne, et demande à son ami : « L'abbé, ai-je fait la consécration ? » L'abbé lui répond : « Ma foi, je n'en sais rien... » Et le prêtre, tout en colère, lui réplique : « A quoi diable pensez-vous donc ? » — Tout cela n'est pas trop bon ; mais l'à-propos, la gaieté, y donnent un sel volatil qui se dissipe et ne se retrouve plus quand le moment est passé.

On vient d'accorder à l'abbé Arnaud et à Suard la *Gazette de France*. Voilà donc une petite fortune assurée pour ce dernier. Il n'attendait que cela pour faire le bonheur d'une femme qu'il aime à la folie ; il l'épousera, s'il est honnête homme.

Dans l'absence de tous mes amis dispersés autour de Paris, mes journées sont assez uniformes. Se lever tard, parce qu'on est paresseux ; faire répéter à sa petite fille un chapitre d'histoire et une leçon de clavecin ; aller à son atelier ; corriger des épreuves jusqu'à deux heures ; diner, se promener, faire un piquet, souper, et recommencer le lendemain.

Jeudi prochain, je vous enverrai les deux ouvrages faits en faveur des Calas. Le paquet sera gros, vingt-sept feuilles in-4°. Je vous préviens dès ce moment de ne les communiquer à personne ; si par hasard cela tombait dans de certaines mains, il y aurait certainement une contrefaçon qui ruinerait le libraire, ou plutôt qui ferait tort à la veuve.

Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Il est tard, il faut que je coure chez Le Breton pour y mettre en ordre les planches de notre second volume, qui doit paraître incessamment. J'espère qu'on en sera plus content encore que du premier ; il est mieux pour la gravure, plus varié et plus intéressant pour les objets. Si nos ennemis n'étaient pas les plus vils des mortels, ils crèveraient de honte et de dépit. Le huitième volume de discours tire à sa fin ; il est plein de choses charmantes et de toutes sortes de couleurs. J'ai quelquefois été tenté de vous en copier des morceaux. Cet ouvrage produira sûrement avec le temps une révolution dans les esprits, et j'espère que les tyrans, les oppresseurs, les fanatiques et les intolérants n'y

gagneront pas. Nous aurons servi l'humanité ; mais il y aura longtemps que nous serons réduits dans une poussière froide et insensible, lorsqu'on nous en saura quelque gré. Pourquoi ne pas louer les gens de bien de leur vivant, puisqu'ils n'entendent rien sous la tombe ? Voilà le moment de se consoler en se rappelant la prière du philosophe musulman : « O mon Dieu, pardonne aux méchants, parce que tu n'as rien fait pour eux, puisque tu les a laissés devenir méchant ; les bons n'ont rien de plus à te demander, parce qu'en les faisant bons tu as tout fait pour eux. »

Je suis bien aise que ce dernier trait me soit revenu, sans quoi j'aurais été bien mécontent de cette lettre ; si elle est maussade, c'est que ma vie l'est aussi. Portez-vous bien et aimez-moi toujours beaucoup, toutes deux. Je me suis enfourné depuis quelques jours dans la lecture du plus fou, du plus sage, du plus gai de tous les livres.

## LXXXII

A Paris, le 30 septembre 1762.

Voilà ce que nous avons pu faire de mieux pour votre vingtième. En joignant, les années suivantes, quatre lignes de requête à une copie de cette décision, l'immunité de cet impôt sera prorogée tant qu'il nous plaira, quand même Damilaville, quittant sa place pour une autre, ne serait plus à portée de nous servir : cette remarque est de lui.

Je vous envoie la Consultation d'Élie de Beaumont pour les Calas ; et dimanche prochain le Mémoire.

Je ne trouve pas que, ni dans l'une de ces pièces ni dans l'autre, on ait tiré parti de certains moyens dont l'éloquence de Démosthène et de Cicéron se serait particulièrement emparée.

Le premier de ces moyens, c'est la probité de cet homme soutenue pendant le cours d'une vie de soixante ans et davantage. A quoi sert une vie passée avec honneur, si elle ne nous

protège pas contre les attaques de la méchanceté et le soupçon d'un crime incertain, entre l'homme de bien et le scélérat? Rien ne parle donc plus en faveur de l'un ; rien ne dépose donc plus contre l'autre? Ils sont donc également abandonnés au sort? Il me semble que c'était le lieu de plaider la cause de l'honneur et de la vertu reconnus, de dire aux juges : Lorsqu'on lit la malheureuse histoire de Calas, lorsqu'on voit un père dans la décrépitude, arraché du sein de la famille où il vivait aimé, honoré, tranquille, et où il se promettait de mourir, conduit sur un échafaud par des oui-dire, il n'est personne qui ne frémisses d'horreur sur ce que l'avenir obscur peut lui destiner. L'homme de bien ne voit rien en lui qui le protège contre les événements. Après la mort de Calas, il voit avec douleur que sa conduite passée s'adressait vainement aux lois. Rassurez, messieurs, les gens de bien ; encouragez les hommes à la vertu, en leur montrant le poids que vous y attachez. Si un méchant accusé est à moitié convaincu devant vous par ses actions passées, pourquoi l'homme de bien ne serait-il pas à moitié absous par les siennes?

Le second, c'est la mort de Calas. Si cet homme a tué son fils de crainte qu'il ne changeât de religion, c'est un fanatique ; c'est un des fanatiques les plus violents qu'il soit possible d'imaginer. Il croit en Dieu, il aime sa religion plus que sa vie, plus que la vie de son fils ; il aime mieux son fils mort qu'apostat : il faut donc regarder son crime comme une action héroïque, son fils comme un holocauste qu'il immole à son Dieu. Quel doit donc être son discours, et quel a été le discours des autres fanatiques? Le voilà : « Oui, j'ai tué mon fils ; oui, messieurs, si c'était à recommencer, je le tuerais encore : j'ai mieux aimé plonger ma main dans son sang que de l'entendre renier son culte ; si c'est un crime, je l'ai commis, qu'on me traîne au supplice. » Au contraire, Calas proteste de son innocence : il prend Dieu à témoin ; il regarde sa mort comme le châtimement de quelque faute inconnue et secrète ; il veut être jugé de son Dieu aussi sévèrement qu'il l'a été des hommes, s'il est coupable du crime dont il est accusé. Il appelle la mort donnée à son fils un crime ; il attend ses juges au grand tribunal pour les y confondre. S'il est coupable, il ment à la face du ciel et de la terre : il ment au dernier moment ; il se condamne lui-même à des peines éternelles : il est

donc athée; il en a le discours; mais s'il est athée, il n'est plus fanatique: il n'a donc plus tué son fils. Choisissez, aurais-je dit aux juges: s'il est fanatique, il a pu tuer son fils, mais c'est par le zèle le plus violent qu'un furieux puisse avoir pour sa religion. Il a donc rougi, en mourant, d'une action qu'il a dû regarder comme glorieuse, comme ordonnée par son Dieu; il en a donc perdu le mérite en la désavouant lâchement; sa bouche prononçait donc l'imposture en mourant; accusé d'une action qu'il avait commise, et dont il devait se glorifier, il la regardait donc comme un crime; il apostasiait donc lui-même, et, puni dans ce monde, il appelait encore sur lui le châtiment du grand juge dans l'autre. Athée? Pourquoi, contempteur de tout Dieu et de tout culte, aurait-il tué son fils pour en avoir voulu prendre un autre que celui dans lequel il était né? Je vous écris cela à la hâte, mais cela pourrait, entre les mains d'un homme habile et maître de l'art de la parole, prendre la couleur la plus forte<sup>1</sup>.

Eh bien, il y a dans cette cause cent autres moyens secrets que les avocats ni Voltaire n'ont point aperçus.

Je ne sais plus que vous dire. Je suis accablé de fatigue. J'ai cru que je perdrais ma femme avant-hier: on n'osait arrêter ce flux de sang qui l'avait tellement épuisée, qu'elle en tombait cinq ou six fois par jour dans des sueurs glacées et des défaillances mortelles, parce qu'on craignait de faire rentrer l'humeur dans la masse du sang, et de causer une fièvre maligne. Il n'était pas possible non plus de le laisser aller plus longtemps, de peur qu'elle ne restât dans une de ces défaillances, ou qu'il ne se formât à la langue une excoriation, ou un ulcère dans les intestins. Dans ces perplexités, il a fallu jouer la vie de la malade à *croix ou pile*. On lui a donné la simarouba, écorce astringente, en boisson, avec des lavements appropriés au même effet; le flux est arrêté, sinon en tout, du moins en grande partie. Les douleurs, d'aiguës qu'elles étaient, sont devenues sourdes; la fièvre n'a pas augmenté; point de sommeil; toujours de l'embaras dans la tête; toujours du dégoût, des envies de vomir; mais les excréments commencent à se lier. Si j'osais, à ces

1. Tout ce qui précède se trouve dans la *Correspondance* de Grimm (15 janvier 1763), mais avec des développements qui ne sont pas de Diderot.

symptômes physiques qui semblent annoncer la guérison, j'en ajouterais de moraux. Les médecins ne font point d'attention à ceux-ci, et je crois qu'ils ont tort. On est bien malade quand on perd son caractère; on se porte mieux quand on le reprend. Tenez-moi pour mort, ou pour moribond du moins, l'une et l'autre, lorsque je n'aurai pas la plus grande peine ou le plus grand plaisir à penser à vous.

Je ne savais pas qu'on fût allé en Champagne. Ce soupçon est une de ces idées qui me sont venues comme elles vous viennent. Lorsque notre esprit abandonné à lui-même se promène en sautillant sur les choses possibles, il est tout naturel qu'il s'arrête de préférence sur celles qui l'intéressent. Un homme jaloux, que rien n'inquiète ni ne distrait, a encore des pensées de jalousie.

Mais ce qui me peine, c'est de ne jamais apprendre les choses; il faut que je les devine. Cela me fait penser qu'on est dans l'usage de me les dissimuler et qu'on espère que je les ignorerai.

Mademoiselle, je vous souhaite beaucoup de plaisir, des petits déjeuners bien gais le matin, des lectures douces, des promenades agréables avant et après le dîner, des causeries tête à tête et bien tendres, à la chute du jour ou au clair de la lune, sur la terrasse. M<sup>me</sup> Le Gendre et madame votre mère vous devanceront dans les vordes, si vous y allez; et vous irez. Vous suivrez à dix ou vingt pas, et vous aurez ainsi cette liberté qui s'accorde avec la passion et la décence; vous aurez du moins le plaisir d'entendre et de dire, sans gêner.

Je ne veux rien savoir absolument; j'aime mieux m'en rapporter à mon imagination, qui ne m'affaiblira pas sûrement votre bonheur.

### LXXXIII

A Paris, le 3 octobre 1762.

Je n'oserais rien prononcer sur les suites de cette maladie; ce sont des jours successivement bons, mauvais et détestables;



du dégoût ; de l'appétit ; des évacuations douloureuses et sanglantes ; d'autres qui n'ont aucune de ces mauvaises qualités. On n'y entend rien, sinon que le chagrin et la maigreur augmentent et que les forces s'en vont. Mais un symptôme qui m'effraye plus qu'aucun autre, c'est la douceur de caractère, la patience, le silence et, qui pis est, un retour d'amitié et de confiance vers moi ; ni elle, ni personne autour d'elle ne dort. Il n'y a que le médecin qui soit toujours content. J'ai dans l'idée qu'il ne sait ce qu'il fait, et que le mal a une tout autre cause que celle qu'il lui suppose ; mais je n'oserais en ouvrir la bouche. Si par hasard je pensais faux, qu'il adoptât mon erreur, et que le changement de méthode eût des suites funestes, je ne m'en consolerais jamais. Il faut donc, depuis le matin jusqu'au soir, présenter à un malade des choses qu'on croit sinon contraires à son état, au moins peu salutaires et mal ordonnées, en voir le mauvais effet, et se taire.

Demain je m'installe chez moi pour n'en sortir que sur le soir. Le soin de mes affaires domestiques, auxquelles on n'est plus en état de veiller, un meilleur emploi de mon temps, et surtout l'éducation abandonnée de ma petite fille, l'exigent.

Je suis seul à Paris ; M. d'Holbach lit à Voré ; la Baronne s'ennuie au Grandval ; M<sup>me</sup> d'Épinay seule, n'est pas, je crois, trop contente à la Briche. Grimm s'avance à toutes jambes vers la Westphalie : il était intimement lié avec M. de Castries, qui vient d'être grièvement blessé ; il va à deux cent cinquante lieues, voir quels secours ou quelles consolations il pourra donner à son ami. C'est toujours lui : il est parti sans que j'aie eu le temps de l'embrasser, à deux heures du matin, sans domestiques, sans avoir mis ordre à aucune de ses affaires, ne voyant que la distance des lieux et le péril de son ami.

Votre cas de conscience ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. Est-ce qu'il peut y avoir un mauvais procédé sans quelque sorte d'injustice ? A-t-on un mauvais procédé quand on satisfait à tout ce que l'on doit ? Manque-t-on à quelque chose de ce que l'on doit, sans être injuste en quelque point ?

J'ai oublié de vous dire que j'ai reçu, il y a une quinzaine de jours, par le prince Galitzin, une invitation, de la part de l'impératrice régnante de Russie, d'aller achever notre ouvrage à Pétersbourg. On offre liberté entière, protection, honneurs,

argent, dignités, en un mot tout ce qui peut tenter des hommes mécontents de leur pays et peu attachés à leurs amis, de s'expatrier et de s'en aller. Il a fallu répondre à Voltaire, qui a joint aussi ses sollicitations à celles de la cour de Russie. Il m'avait envoyé en même temps son *Commentaire* sur le *Cinna* de Corneille. Je n'ai pu m'empêcher de lui dire que cela était vrai, juste, intéressant et beau, parce que c'est la vérité; seulement je lui ai trouvé plus d'indulgence que je n'en aurais eu<sup>1</sup>; il n'a pas repris tout ce qui m'a semblé répréhensible : c'est apparemment parce que la difficulté de l'art lui est moins connue qu'à moi. Il n'y a pas de gens plus offensés de la méchanceté que ceux qui n'ont jamais su ce qu'il en coûte pour être bon.

Nous avons ce matin une conférence avec Damilaville et M<sup>me</sup> d'Épinay, pour que la *Correspondance* de Grimm ne souffre point de son absence.

Je vois, par les offres qu'on nous fait, qu'on ignore que notre manuscrit ne nous appartient point; que ce sont les libraires qui en ont fait toute la dépense, et que nous ne pourrions en soustraire une feuille sans infidélité. Eh bien! qu'en dites-vous? C'est en France, dans le pays de la politesse, des sciences, des arts, du bon goût, de la philosophie, qu'on nous persécute! et c'est du fond des contrées barbares et glacées du nord qu'on nous tend la main! Si l'on écrit ce fait dans l'histoire, qu'en penseront nos descendants? N'est-ce pas là un des plus énormes soufflets qu'il était possible de donner au sieur Omer de Fleury<sup>2</sup>, qui nous chassait, il y a un ou deux ans, dans ce beau réquisitoire que vous savez.

Dans une autre situation d'âme, cet incident me ferait quelque plaisir; mais mon âme s'est refermée à toute sorte de sentiments doux : il y a peu de choses dans la vie qui puissent me faire sourire dans ce moment. Vous avez raison, Uranie, tout est vain, tout est trompeur; ce n'est guère la peine de vivre pour tout cela. Il vaut mieux que je m'arrête là tout court que de suivre ces idées, dans lesquelles ceux que j'aime le plus verraient peut-être quelque chose de désobligeant. Mais faut-il que je me con-

1. Voir cette lettre dans la *Correspondance générale*.

2. Avocat général au Parlement.

traigne de peur de les blesser? Et puis quand je me contraindrai, est-ce que je dirai, ou bien ce qui se passera au fond de mon cœur, ce que je penserai, ce que je sentirai, ce que je résoudrai, même à leur insu, qui les offenseront? Je ne demande pas mieux que d'être heureux. Est-ce ma faute, si je ne le suis pas? Est-ce ma faute si je vois en tout des vices qui y sont et qui m'affligent; si toute la vie n'est qu'un mensonge, qu'un enchaînement d'espérances trompeuses? On sait cela trop tard : nous le disons à nos enfants qui n'en croient rien; ils ont des cheveux gris lorsqu'ils en sont convaincus. Adieu, portez-vous bien, jetez ce maussade bavardage de côté. Si j'allais troubler un instant vos plaisirs, votre bonheur, votre tranquillité, je ressemblerais à un gros homme, gros comme six autres, qui étouffait dans la presse et qui criait : *Quelle maudite presse! quelle cohue!* etc., etc. Quelqu'un qui lui était voisin lui dit : « Eh! maudite barrique ambulante, de quoi te plains-tu? Ne vois-tu pas que si tout le monde te ressemblait, cette presse serait cinquante mille fois plus grande? » Moi qui donne peut-être du chagrin à tout ce qui m'environne, qui empoisonne la vie pour ceux qui me sont les plus chers, de quoi m'avisé-je de crier contre la vie! Si tous les autres criaient aussi haut que moi, on ne s'entendrait pas; ce serait sur la terre le plus insupportable vacarme. Si tous les autres étaient aussi quinteux, injustes, incommodes, sensibles, ombrageux, jaloux, fous, sots, bêtes et lous-garous, il n'y aurait pas moyen d'y tenir. Allons, puisque nous ne valons pas mieux que ceux que nous disons ne valoir rien, souffrons-les et taisons-nous. Je souffre donc et me tais. Adieu.

Voilà le moment de m'arrêter; je finirai par vous faire aimer la campagne.

## LXXXIV

ris, le 15 mai 1765.

Oui, tendre amie, il y aura encore un concert, et ce concert sera un enchantement : c'est M. Grimm qui me le promet. Que

je sache donc, dimanche prochain, si vous irez, et combien vous irez, afin que je me pourvoie de billets. Je vous prie de faire en sorte que M. Gaschon en soit. Quand je connais un grand plaisir, je ne puis m'empêcher d'en souhaiter la jouissance à tous ceux que j'aime. Vous en reviendrez tous ivres d'admiration et de joie ; je reprendrai partie de ces sentiments, en vous revoyant, en vous écoutant, en vous regardant. Oh ! les belles physionomies que vous aurez ! Mais puisque la physionomie d'un homme transporté d'amour et de plaisir est si belle à voir, et que vous êtes la maîtresse d'avoir, quand il vous plaît, sous vos yeux ce tableau si touchant et si flatteur, pourquoi vous en privez-vous ? Quelle folie ! Vous êtes enchantée, si un homme bien épris attache sur vos yeux ses regards pleins de tendresse et de passion ; leur expression passe dans votre âme, et elle tressaille. Si ses lèvres brûlantes touchent vos joues, la chaleur qu'elles y excitent vous trouble, si ses lèvres s'appuient sur les vôtres, vous sentez votre âme s'élancer pour venir s'unir à la sienne ; si dans ce moment ses mains serrent les deux vôtres, il se répand sur tout votre corps un frémissement délicieux, tout vous annonce un bonheur infiniment plus grand, tout vous y convie : et vous ne voulez pas mourir et faire mourir de plaisir ! Vous vous refusez à un moment qui a bien aussi son délire : celui où cet homme, vain d'avoir possédé cet objet qu'il prise plus que l'univers entier, en répand un torrent de larmes ! Si vous sortez de ce monde sans avoir connu ce bonheur, pouvez-vous vous flatter d'avoir été heureuse et d'avoir vu et fait un heureux ?

N'oubliez pas de me faire savoir si l'affaire du contrat est faisable, ou non, soit par M. Duval, soit par M. Le Gendre.

Bonjour, tendre amie. Combien je vous estime et combien je vous aime ! Le beau tableau que je verrais et que je vous montrerais si vous vouliez ! Mais vous ne vous y connaissez pas : cela est fâcheux pourtant.

## LXXXV

A Paris, le 20 mai 1765.

Voilà, chère amie, la troisième fois que nous allons, M. Vialet et moi, chez M. de Sartine, pour son projet, et trois matinées de perdues pour mon atelier. Quoiqu'à midi je sois à votre porte, je n'aurai pas le plaisir de vous voir. La même voiture qui me conduira rue Neuve-Saint-Augustin me ramènera ici, où je suis rappelé par une masse énorme de besogne laissée en arrière. Je suis bien las d'être commandé par les besoins. Quand serai-je donc délivré de toute autre occupation que celle de vous plaire? Jamais, jamais. Je mourrai sans avoir pu vous apprendre combien je sais aimer. Faites bien mes excuses à M<sup>me</sup> Le Gendre. Tout s'éloigne, tout se sépare; une infinité de choses tyranniques s'interposent entre les devoirs de l'amour et de l'amitié; et l'on ne fait rien de bien; on n'est ni à son ambition, ni à son goût, ni à sa passion : l'on vit mécontent de soi. Un des grands inconvénients de l'état de la société, c'est la multitude des occupations, et surtout la légèreté avec laquelle on prend des engagements qui disposent de tout le bonheur. On se marie; on prend un emploi; on a une femme, des enfants, avant que d'avoir le sens commun. Ah! si c'était à recommencer! c'est un mot de repentir qu'on a perpétuellement à la bouche. Je l'ai dit de tout ce que j'ai fait, excepté, chère et tendre amie, de la liaison douce que j'ai formée avec vous. Si je regrette quelque chose, ce sont tous les moments qui lui sont ravés. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Voilà un fardeau de lettres que vous remettrez à leurs adresses.

## LXXXVI

A Paris, le 20 mai 1765.

Demain, bonne et tendre amie, entre huit et neuf heures, vous aurez un carrosse à votre porte, dont vous, madame votre mère et M<sup>me</sup> Le Gendre, pourrez disposer toute la matinée. J'espère que M<sup>me</sup> Le Gendre ne me refusera pas à dîner. Après dîner, qu'il fasse beau ou laid, nous irons nous promener à Saint-Cloud, où je vous quitterai pour un quart d'heure. A ce moment-là près, que je regretterai encore, j'aurai le plaisir de passer toute la journée avec celle que j'aime, ce qui n'est pas surprenant, car qui ne l'aimerait pas ? mais que j'aime, après huit ou neuf ans, avec la même passion qu'elle m'inspira le premier jour que je la vis. Nous étions seuls ce jour-là, tous deux appuyés sur la petite table verte. Je me souviens de ce que je vous disais, de ce que vous me répondîtes. Oh ! l'heureux temps que celui de cette table verte ! Bonsoir, bonne amie, mille amitiés et autant de respects.

## LXXXVII

21 juillet 1765.

Ils ont bien dit que c'était un songe. Mais pourquoi n'ont-ils pas dit tout d'une voix que c'était un mauvais songe ? Y en avait-il parmi eux quelques-uns à qui la nature eût accordé un meilleur esprit, une âme plus douce, une santé plus continue, plus d'amis sûrs qu'à moi, une meilleure amie que la mienne ? Non. C'est que cette nature est une folle qui gâte d'une main ce qu'elle fait bien de l'autre, c'est qu'elle s'est amusée à mêler de chicotin le peu de bonbons qu'elle donne à ses enfants ; c'est



que le système des deux principes, l'un bienfaisant, l'autre malfaisant, système qui a été si généralement répandu sur la terre, n'est pas aussi extravagant qu'on le dit en Sorbonne; c'est qu'il faut en passer par là, ou croire au Jupiter d'Homère qui a renfermé dans deux tonneaux tous les biens et tous les maux de la vie dont il forme une pluie mêlée qui tombe sans cesse sur la tête des pauvres mortels, dont les uns un peu plus ou un peu moins mouillés de mal ou de bien que les autres, mais qui tous arrivent au dernier gîte presque également trempés. Si la vie n'allait pas ainsi, qui est-ce qui pourrait se résoudre à la quitter? Si c'était un fil de bonheur pur et sans mélange, qui est-ce qui voudrait l'exposer pour sa patrie, la sacrifier pour son père, sa mère, sa femme, ses enfants, son ami, sa maîtresse? Personne. Les hommes ne seraient qu'un vil troupeau d'êtres heureux; plus d'actions héroïques. Ils vivraient ivres, et mourraient enragés. Voilà, mon amie, un préambule honnêtement long; c'est qu'il faut que tout, jusqu'à cette lettre, ait le caractère des choses d'ici-bas.

Depuis le bienfait de l'impératrice, si vous en exceptez quelques moments doux que vous savez, tout le reste n'a été qu'ennuis, déplaisances ou chagrins. Ce sont des bonnes amies qu'on faisait raffoler et sécher sur pied; et quand ces bonnes amies-là ne sont pas heureuses, il faut aussi que je souffre. Ce sont les embarras de leur déménagement, qui m'a fait trembler pour leur santé : croyez-vous que tandis qu'elles se brisaient les reins à faire des paquets, à les porter, à les arranger, et qu'elles avalaient de la poussière, moi je fusse à mon aise? C'est un départ qui me sépare d'elles, Dieu sait pour combien de temps, et qui me laisse désolé. C'est, depuis que je ne les ai plus, un enchaînement d'événements qui finiront par me chasser, sinon de Paris, du moins de la société. Vous savez que M. Tronchin avait été appelé en poste à Lyon pour la maladie de son associé, et que mes seize mille livres <sup>1</sup> étaient restées entre les mains de M. Colin de Saint-Marc. D'abord, il est inouï combien ma sécurité, bien ou mal fondée là-dessus, m'a attiré de petites querelles domestiques. J'en étais là, lorsque je reçois de M. Tronchin une lettre pour M. de Saint-Marc. Je la garde

1. Provenant de la vente de sa bibliothèque à l'impératrice Catherine II.

sept ou huit jours, parce que les choses d'intérêt ne sont pas celles qui me remuent; cependant sur les six heures du soir, un jour que j'allai causer avec la chère sœur, je me trouve à la porte de l'hôtel des Fermes; je me ressouviens de ma lettre, et j'entre. M. de Saint-Marc n'était pas à son bureau, mais il allait y entrer : c'est ce que ses commis me dirent, car ils sont fort polis. En effet il arrive, comme ils me parlaient. Je vais au-devant de M. Colin de Saint-Marc, qui ne m'entend pas. M. Colin de Saint-Marc, le chapeau sur la tête, marche; je le suis presque en courant. Il arrive dans la seconde pièce de son bureau; il s'assied dans son fauteuil, et je reste droit. Je lui présente ma lettre; il la prend, l'ouvre, et la lit; se met à regarder un moment au plafond, et, me rendant ma lettre en la jetant sur un coin de sa table, me dit : *Je n'ai pas mémoire de cela*; puis il prend une plume, se met à écrire, et me laisse debout, là, sans me parler davantage. Tandis qu'il écrivait sans me regarder, je lui déclinais mon nom, et je lui faisais mon histoire. Sur la fin de cette histoire, mon homme s'arrête, et se tracassant avec un de ses doigts la main droite, il me dit : « Ah ! oui, je me rappelle cela. J'ai touché vos lettres de change. Je n'ai point de billets à vous donner. Ils veulent tous de ces billets; c'est une rage, je ne sais pas pourquoi. Je ne sais pas quand j'en aurai; je n'irai point dépouiller pour vous ceux qui en ont. Revenez; mais ne revenez pas demain : dans huit jours, dans un mois, dans deux » ; et puis mon homme se remet à écrire, et moi je m'en vais.

Eh bien, comment cela vous semble-t-il ? Parce que M. Colin de Saint-Marc a cent mille écus de rente, il faut qu'il me traite comme un faquin. J'étais enragé dans ce moment de n'être pas le comte de Charolais, ou quelque autre personnage important, et de ne pouvoir renouveler avec M. Colin de Saint-Marc la scène du président de Meinières<sup>1</sup> avec un procureur au Parlement. C'était le matin; il était en redingote, en mauvaise peruque ronde, en bas de laine gris, un mouchoir de soie autour

1. J.-B.-F. Durey de Meinières, né en 1705, président à la deuxième chambre des requêtes du palais, se retira en 1758 et mourut à Chaillot en 1785. Il aurait collaboré aux *Mémoires* de Bachaumont. M. le baron J. Pichon a publié une curieuse conversation du président avec M<sup>me</sup> de Pompadour, dans les *Mélanges de la société des bibliophiles français*, 1856, in-8.

du cou, ce qui n'était pas propre à sauver sa mauvaise mine. Il était pour une somme considérable dans un état de créances que ce procureur ne se pressait pas d'acquitter. Il entre dans l'étude sans façon, il s'adresse au procureur honnêtement, parce que le président de Meinières est l'homme de France le plus doux et le plus honnête, qu'il en a la réputation, et que c'est ainsi que je l'ai vu chez lui et chez moi. « Monsieur, il y a longtemps que j'attends, pourriez-vous me dire quand je serai payé? — Je n'en sais rien. » Le président était debout, le procureur assis; le président chapeau bas, le procureur la tête couverte de son bonnet; le président parlait, le procureur écrivait. « Monsieur, c'est que je suis pressé. — Ce n'est pas ma faute. — Cela se peut. Cependant voilà mes titres; je les ai apportés, et vous m'obligerez de les regarder. — Je n'ai pas le temps. — Monsieur, de grâce, faites-moi ce plaisir. — Je ne saurais, vous dis-je. — Monsieur... — Vous m'interrompez. Est-ce que vous croyez, mon ami, que je n'ai que votre affaire en tête? Vous serez payé avec les autres. Allez-vous-en, et ne m'ennuyez pas davantage. — Monsieur, je suis fâché de vous ennuyer, mais vous n'êtes pas le premier. — Tant pis, il ne faut ennuyer personne. — Il est vrai, mais il ne faut brusquer personne. — Cela fait le plaisant! — Le plus plaisant des deux, je vous jure, monsieur, que ce n'est pas moi; on me doit, j'ai besoin, je voudrais toucher mon argent. Je ne vous demande que de jeter un coup d'œil sur mes titres. — Voyons donc, voyons ces titres; si on avait affaire à deux hommes comme vous par jour, il faudrait renoncer au métier. » Le président déploie ses titres, et le procureur lit : Monsieur le président de Meinières, etc.; et aussitôt le voilà qui se lève : « Monsieur le président, je vous demande mille pardons...; je n'avais pas l'honneur de vous connaître...; sans cela... » Le président le prend par la main, l'éloigne de son fauteuil, s'y place, et lui dit : « Maître un tel, vous êtes un insolent; il ne s'agit pas de moi, je vous pardonne; mais je viens de voir la manière indigne et cruelle dont vous en usez avec les malheureux qui ont affaire à vous. Prenez garde à ce que vous ferez à l'avenir; s'il me revient jamais une plainte sur votre compte, je vous fais perdre un état que vous remplissez si mal. Adieu. » Eh bien, qu'en pensez-vous? Tandis que M. Colin de Saint-Marc me traitait

comme le procureur, n'aurait-il pas été fort doux d'être le président? Vous riez de cela, et j'en ris aussi à présent. M<sup>me</sup> Le Gendre dit qu'elle se serait assise sur la table de M. Colin de Saint-Marc; mais on est si surpris, si peu fait à se trouver tout à coup un valet...

Autre chose. Thomas concourt pour le prix de l'Académie; il me lit son discours : j'en suis confondu. Plein de l'impression que j'en ai reçue, je vais dîner chez le Baron. Après dîner, nous nous trouvons seuls; nous allons nous promener au bout des Champs-Élysées. Là, à propos d'éloquence, le Baron me dit : « Ma foi, nous ne manquerons pas d'orateurs, il y a dix-sept *Éloges de Descartes*. » Je lui réponds que j'en connais un qui pliera les seize autres comme des capucins de cartes. « N'est-ce pas celui qui commence par ces mots : *En quinze cent et tant, on apporta de Stockholm les cendres de Descartes...*? — Celui-là même. Oui, on dit qu'il est beau. Vous en connaissez donc l'auteur? — Je le connais, et il ne faut pas avoir le moindre tact en style pour n'en pas savoir autant que moi à la dixième ligne : son nom est écrit partout. »

Là-dessus le Baron devine Thomas, et s'en va confier à d'autres que Thomas m'a lu son discours, que c'est une belle chose; et il oublie que la loi de l'Académie exclut du concours tout homme qui s'est nommé<sup>1</sup>. Le bavardage du Baron revient à Thomas; Thomas se désespère. Barthe vient m'apporter le désespoir de son ami, et je vous laisse à juger de mon état. Le bienfait de l'impératrice ne m'a pas fait un plaisir que je puisse comparer à la peine que j'ai soufferte. J'ai cessé de boire, de manger, de dormir, je me traîne, la tête me tourne. Mais il y a bien pis..... Voilà Barthe lui-même qui m'interrompt, et il faut que j'entende la lecture d'une comédie et que je rie.

Eh bien, mon amie, il a lu sa comédie, et j'ai ri; c'est le genre de Molière pour le fond, avec le ton d'aujourd'hui<sup>2</sup>. Vous croyez qu'il n'y avait plus rien à dire sur les maladies et les médecins; vous verrez.

1. Thomas partagea le prix avec Gaillard. Ce jugement ne fut pas ratifié par le public, qui ne regardait pas le discours du second comme digne de cette récompense. (T.)

2. Diderot était, ce jour-là, très-disposé à l'indulgence; nous ne pouvons deviner quelle est la comédie de Barthe qui a pu lui rappeler Molière. (T.)

Le pis pour Thomas et pour moi, c'est qu'on ignorait qu'il eût concouru ; c'est qu'il a des ennemis dans l'Académie ; c'est que parmi les Éloges, il y en a de la plus grande force et qu'on pourrait bien préférer au sien ; c'est que, quelque bien fondée que cette préférence puisse être, à moins qu'elle ne soit justifiée par un suffrage universel, Thomas croira toujours que c'est mon indiscretion qui lui ôte le prix et qui peut-être l'éloigne de l'Académie, où il eût été reçu s'il ne se fût retiré lorsque Marmontel se présenta. Je verrai Marmontel aujourd'hui ; je ne lui dirai que deux mots, mais ils sont propres à faire impression : c'est qu'il risque, si Thomas n'est pas couronné et qu'il le mérite, à passer non-seulement pour un homme sans goût, reproche qu'il partagera avec le reste des juges, mais pour un ingrat, reproche infiniment plus cruel, qui restera sur lui seul.

Vous croyez que c'est là tout ? Franchement c'en était bien assez ; mais écoutez. Je vais avant-hier dîner chez le Baron, au lieu d'aller rompre le tête-à-tête en question. Après le dîner, Marmontel me tire à l'écart et me dit : « Mon ami, je suis perdu. — Qu'est-ce qu'il y a ? — Je suis perdu, on a une copie de mon poème<sup>1</sup>. C'est Damilaville qui l'a dit à Merlin, et c'est Merlin qui me l'a dit. Je ne l'ai prêté qu'à vous et à un autre. Ne l'avez-vous confié à personne ? — Non, je l'ai lu à des amies, mais je ne le leur ai pas laissé. Grimm, M<sup>me</sup> d'Épinay, Damilaville, M. de Saint-Lambert l'ont lu, mais sous mes yeux. Qui est-ce cet autre à qui vous l'avez encore confié ? — J'étais à une maison de campagne ; je n'eus pas le courage de le refuser au fils de la maison, qui le prit pour une nuit. Le lendemain il partit pour Paris ; il fut quatre jours absent, et dans cet intervalle je sais déjà qu'un de ses amis l'a possédé pendant deux fois vingt-quatre heures. J'ai vu cet ami qui a été violemment tenté d'en prendre copie, mais il n'en a rien fait. » — Je lui dis : « Envoyons chercher une voiture, et courons chez Damilaville ; car je ne

1. *La Neuvaïne de Cythère*, poème de Marmontel, n'a été publiée que dans ses *Œuvres posthumes*. Paris, Verdière, 1820, in-8. On assure que la famille de l'auteur, redoutant les poursuites du ministère public contre cette production libre, imagina de présenter le manuscrit au roi (Louis XVIII). Ce prince, quoiqu'il n'eût pas eu le temps d'y jeter les yeux, le lui fit rendre, en lui faisant exprimer, dans une lettre très-flatteuse, la satisfaction que la lecture de ce poème lui avait causée. Muni de cette pièce, on fit imprimer hardiment. (T.)



saurais vivre que cette affaire ne soit éclaircie. — Ni moi non plus. »

Nous allons chez Damilaville. Il n'y était pas. Nous nous y donnons rendez-vous pour le lendemain. Cependant quelle nuit à passer ! Et personne à qui l'on puisse dire sa peine et qui la partage ! Où étiez-vous, mon amie ? Hier, nous vîmes Damilaville. Il tenait la chose d'un certain Naigeon ; c'était un certain Du Coudray qui avait dit à Naigeon qu'il avait possédé *la Neuvaïne*. Ce Du Coudray était cet ami du jeune homme à qui Marmontel l'avait prêtée à la campagne... Que dites-vous de tout cela ? Marmontel se maudissait d'avoir fait ce poëme, et moi je me maudissais de l'avoir demandé. Il jurait bien de profiter de cette leçon ; c'en était une pour moi que je me promettais bien de ne pas oublier.

Dépêchez-vous, faites-moi préparer une niche grande comme la main, proche de vous, où je me réfugie loin de tous ces chagrins qui viennent m'assaillir. Il ne peut y avoir de bonheur pour un homme simple comme moi au milieu de huit cent mille âmes. Que je vive obscur, ignoré, oublié, proche de celle que j'aime, jamais je ne lui causerai la moindre peine, et près d'elle le chagrin n'osera pas approcher de moi. Est-il prêt, ce petit asile ? Venez le partager ! Nous nous verrons le matin ; j'irai, tout en m'éveillant, savoir comment vous avez passé la nuit ; nous causerons ; nous nous séparerons pour brûler de nous rejoindre ; nous dînerons ensemble ; nous nous promènerons au loin, jusqu'à ce que nous ayons rencontré un endroit dérobé où personne ne nous aperçoive. Là nous nous dirons que nous nous aimons, et nous nous aimerons ; nous rapporterons sur des fauteuils la douce et légère fatigue des plaisirs..... et nous passerons un siècle pareil sans que notre attente soit jamais trompée. Le beau rêve !



## LXXXVIII

A Paris le 25 juillet 1765.

Sixième dimanche ; non, c'est un jeudi que j'ai pris pour un dimanche.

Vous n'avez encore que deux de mes lettres ! Je suis pourtant à la sixième ; je les ai toutes numérotées, afin que nous puissions nous assurer qu'il ne s'en est point égaré : regardez-y.

Croyez-vous donc, chère amie, que j'aurai reçu, dans un intervalle de quinze jours, trois ou quatre secousses violentes sans que la santé en ait souffert ! On vous en dira quelque chose, à moins qu'on ne craigne de vous inquiéter. L'estomac et les intestins sont dans un état misérable. Le potage le plus léger passe tout de suite. Je ne saurais digérer un jaune d'œuf. Heureusement je dors, et le sommeil répare tout. Mais comment se fait-il qu'un fluide qui me cause en sortant la sensation cruelle d'un fer rouge puisse séjourner dans un canal du tissu le plus délicat sans le blesser ? car je n'ai pas la plus petite colique. Pour des forces je les ai bien entièrement perdues : je sens mes jambes se dérober sous moi. Cette lassitude, qui m'est très-importune quand je suis debout, me rend le lit délicieux quand je suis couché. M<sup>me</sup> Le Gendre n'est pas plus heureuse que moi. Connaissiez-vous le plaisir de trouver un fauteuil après la fatigue d'une longue promenade ? C'est précisément celui que je goûte lorsque les matelas se sont chargés du poids de tous mes membres. En vérité, c'est une volupté qu'un dévot se reprocherait. Vous voyez bien qu'il n'y a point à s'alarmer, et que dans trois ou quatre jours il n'y paraîtra plus.

Mais je ne suis pas le seul malade de la maison. M<sup>me</sup> Diderot a toute une cuisse entreprise d'une sciatique. On lui a conseillé de se frotter avec un mélange de sel, d'eau-de-vie et de savon. Il y a quelques jours que l'opération se faisait : je me présentai pour entrer ; la petite fille courut au-devant de moi, en criant : « Mon papa, arrêtez, arrêtez. Si vous voyiez cela, vous en ririez trop. » C'était sa chère mère penchée sur les pieds de son lit, le der-

rière à l'air, et la servante à genoux qui la savonnait de son mieux. Ce n'était pas le cas du proverbe qui dit qu'à savonner la tête d'un Maure on perd son temps et sa peine ; car M<sup>me</sup> Diderot est fort blanche, et ce n'était pas la tête qu'on lui savonnait. Le remède la soulagea. J'ai été chargé depuis, une ou deux fois, de cette opération, et je m'en suis très-bien acquitté.

Nous avons perdu subitement un grand artiste, c'est Charles Van Loo.

Je vais sur les sept heures du soir causer avec la chère sœur. Nos deux dernières causeries ont été tout à fait agréables, mais si variées que je ne saurais me les rappeler. Hier son domestique se trompa ; et au lieu de m'annoncer, d'habitude apparemment, il annonça M. Le Gras. On a vraiment été fâché de ma discrétion à ne pas rompre le tête-à-tête dont je vous ai parlé.

Nous avions projeté, aujourd'hui mercredi, d'aller voir avec La Rue la galerie du Luxembourg, mais savez-vous qui a dérangé cette partie ? La princesse de Nassau-Sarrebruck. Elle était allée à Calais embrasser son fils qui passait en Angleterre ; elle s'en retournait à Sarrebruck par Paris où elle n'avait qu'un jour à rester ; et de ce jour elle nous en a donné, à Grimm et à moi, toute la matinée. C'est une femme charmante de figure et de caractère. Malhuppe, qui était aussi relevée qu'elle l'a jamais été de ma vie, s'est abaissée en un moment. J'aurais vu la princesse cent fois auparavant que je n'aurais pas été plus à mon aise. Après les premiers compliments, la conversation est devenue très-intéressante. Je persiste dans mon ancien sentiment, nous devrions laisser aux femmes la fonction de l'apostolat ; elles feraient en un jour plus de conversions que le missionnaire le plus éloquent n'en peut ébaucher dans toute sa vie. Il n'y a pas un homme qui ne prît l'espérance secrète de plaire au prédicateur pour un mouvement de la grâce.

Elle m'a promis son portrait, et quand je l'ai quittée, elle m'a présenté sa main à baiser, avec une affabilité qui ne se rend pas.

De la rue Garancière, je me suis traîné sur le quai Bourbon où j'avais rendez-vous avec Damiaville. Nous avons dîné ; je me trouve très-bien d'avoir bu à la glace ; pas la moindre tribulation d'entrailles. Nous avons pu lire un énorme article qu'il

m'avait promis pour mon ouvrage, sans aucune interruption.

Demain peut-être, mon amie; demain, c'est jeudi, et je me porterai bien, assez bien pour regretter votre éloignement.

Je vous écris chez Le Breton où j'étais venu pour revoir mes feuilles que je laisse là.

Je n'y viendrai plus guère dans ce maudit atelier où j'ai usé mes yeux pour des hommes qui ne me donneront pas un bâton pour me conduire. Il ne nous reste plus que quatorze cahiers à imprimer; c'est l'ouvrage de huit ou dix jours. Dans huit ou dix jours, je verrai donc la fin de cette entreprise qui m'occupe depuis vingt ans, qui n'a pas fait ma fortune, à beaucoup près, qui m'a exposé plusieurs fois à quitter ma patrie ou à perdre ma liberté, et qui m'a consumé une vie que j'aurais pu rendre plus utile et plus glorieuse. Le sacrifice des talents au besoin serait moins commun s'il n'était question que de soi; on se résoudrait plutôt à boire de l'eau, à manger des croûtes et à suivre son génie dans un grenier; mais pour une femme, pour des enfants, à quoi ne se résout-on pas? Si j'avais à me faire valoir, je ne leur dirais pas : J'ai travaillé trente ans pour vous; mais je leur dirais : J'ai renoncé pour vous pendant trente ans à la vocation de nature; j'ai préféré de faire, contre mon goût, ce qui vous était utile à ce qui m'était agréable : voilà la véritable obligation que vous m'avez et à laquelle vous ne pensez pas.

J'eus le courage de dire hier au soir à M<sup>me</sup> Le Gendre qu'elle se donnait bien de la peine pour ne faire de son fils qu'une jolie poupée. Pas trop élever, est une maxime qui convient surtout aux garçons. Il faut un peu les abandonner à l'énergie de nature. J'aime qu'il soient violents, étourdis, capricieux. Une tête ébouriffée me plaît plus qu'une tête bien peignée. Laissons-les prendre une physionomie qui leur appartienne.

Si j'aperçois à travers leurs sottises un trait d'originalité, je suis content. Nos petits ours mal léchés de province me plaisent cent fois plus que tous vos petits épagneuls si ennuyeusement dressés. Quand je vois un enfant qui s'écoute, qui va la tête bien droite, la démarche bien composée, qui craint de déranger un cheveu de sa figure, un pli de son habit, le père et la mère s'extasient et disent : Le joli enfant que nous avons là! Et moi je dis : Il ne sera jamais qu'un sot.

D'Alembert est à toute extrémité ; il a fait une indigestion terrible ; il a envoyé chercher Bouvard qui l'a fait saigner. J'apprends qu'il est tourmenté par une colique qui ne le quitte point, et qui menace à chaque instant de l'emporter. S'il en meurt, nous aurons perdu en trois mois de temps deux grands peintres et deux grands géomètres. Les hommes de cette trempe sont rares ; une nation en est bientôt appauvrie.

Je vous écris ce soir parce que nos presses travailleront demain, en dépit des apôtres dont c'est la fête, et que ma tâche sera double. Il serait bien malheureux d'essuyer quelque contre-temps à la dernière page.

On parle du déplacement de M. de Saint-Florentin. On lui donne pour successeur M. de Sartine à qui M. Le Noir succédera. Qui sait comment ce M. Le Noir en userait avec nous ? Il n'y a peut-être pas un mot de réel à ces prétendus changements. A tout hasard, nous nous hâtons d'esquiver aux embarras qu'ils pourraient nous causer.

Adieu, mon amie ; continuez de vous bien porter ; je sais que vous m'aimez de toute votre âme ; vous êtes bien sûre que je ne demeure pas en reste avec vous. C'est la seule de mes dettes que je paye bien.

Vous espérez donc que nous ne serons pas une éternité sans nous revoir ! Cela dépendra beaucoup de M. Le Gendre.

Nous l'attendons sans impatience ; la cérémonie de l'inauguration est fixée au 49 du mois prochain ; c'est vous promettre la chère sœur pour le 9 ou le 10. Je vais donc rester seul ! Avec qui m'entretiendrai-je de vous ? à qui porterai-je cette âme toute remplie de tendresse ? où irai-je verser mes sentiments ? Je n'entendrai donc plus prononcer ce nom qui m'est cher, que quand il m'échappera dans ma peine ! Adieu, mon amie, bonsoir : la lumière et le papier me manquent en même temps. Mon respect, mon tendre et sincère respect à madame votre mère. Embrassez pour moi madame votre sœur ; dites à M<sup>lle</sup> Mélanie qu'elle aurait bien tort de m'oublier. M. Gaschon a reçu un coup de bistouri entre les fesses, et l'on dit qu'il est mieux.

## LXXXIX

Le 1<sup>er</sup> août 1765.

Dieu soit loué ! en voilà vingt-quatre d'arrivées ; il en reste trois qui vont à vous, sans compter celle-ci.

Je viens donc de mettre dehors de Paris le Baron qui se sépare de sa femme, de ses enfants, de ses amis, pour deux mois. Je vous écris chez Damilaville qui part demain pour Genève. J'ai bien peur que celui-ci ne paye de sa vie quelques plaisirs vagues et peu choisis. C'est bien cher. La journée d'hier fut bien pénible pour un homme qui n'a plus de jambes et qui avait les quatre coins de Paris à faire. J'avais promis au Baron d'aller dîner avec lui la veille de son départ et oublié que Damilaville avait pris le même jour pour dire adieu à ses amis. Celui-ci avait retenu la chambre du suisse du Luxembourg, et tout ordonné ; ainsi, bon gré, mal gré, il a fallu manquer au Baron. Le rendez-vous des convives était dans l'allée des Carmes. Nous étions trois ou quatre assis sur un banc tout voisin de la porte du même nom, lorsque nous entendîmes des cris qui venaient de la cour d'entrée de ces moines. C'était une femme qui était tombée en défaillance au sortir de leur église. Un d'entre nous accourt, il frappe à la porte du couvent ; le portier ouvre : « Mon père, vite une goutte de votre eau de mélisse ; c'est pour une femme qui est là, qui se meurt. » Le moine répond froidement : « *Il n'y en a point* », et ferme la porte. Là-dessus, mon amie, je vous laisse rêver à votre aise sur les grands effets de l'esprit de religion. Un moine d'un autre ordre était un des nôtres. « Eh bien ! s'écria-t-il douloureusement, voilà comme un portier dur et brutal déshonore toute une maison. — Monsieur, lui répondis-je, ne craignez rien, l'action qui vient de se passer est si atroce, que si quelqu'un d'entre nous s'avise de la raconter, il passera pour un calomniateur. »

Cet autre moine-ci était un galant homme, d'un esprit assez leste et point du tout enfroqué. On parla de l'amour paternel. Je lui dis que c'était une des plus puissantes affections de

l'homme. « Un cœur paternel ! repris-je ; non, il n'y a que ceux qui ont été pères qui sachent ce que c'est ; c'est un secret heureusement ignoré, même des enfants. » Puis continuant, j'ajoutai : « Les premières années que je passai à Paris avaient été fort peu réglées ; ma conduite suffisait de reste pour irriter mon père, sans qu'il fût besoin de la lui exagérer ; cependant la calomnie n'y avait pas manqué. On lui avait dit... Que ne lui avait-on pas dit ? L'occasion d'aller le voir se présenta. Je ne balançai point. Je partis plein de confiance dans sa bonté. Je pensais qu'il me verrait, que je me jetterais entre ses bras, que nous pleurerions tous les deux, et que tout serait oublié. Je pensais juste. » Là je m'arrêtai, et je demandai à mon religieux s'il savait combien il y avait d'ici chez moi. « Soixante lieues, mon père, et s'il y en avait cent, croyez-vous que j'aurais trouvé mon père moins indulgent et moins tendre ? — Au contraire. — Et s'il y en avait eu mille ? — Ah ! comment maltraiter un enfant qui revient de si loin ? — Et s'il avait été dans la lune, dans Jupiter, dans Saturne ? » En disant ces derniers mots, j'avais les yeux tournés au ciel, et mon religieux, les yeux baissés, méditait sur mon apologue.

Nous dinâmes gaiement. Nous osâmes parler du mal politique, du célibat, sans que notre moine s'en offensât ; il ne défendit pas trop le vice de son état ; il nous proposa seulement de faire grâce aux célibataires que faisait la religion, jusqu'à ce que nous ayons exterminé de la république tous ceux qui l'étaient par esprit de libertinage et de luxe. Nous lui observâmes que ces derniers ne faisaient point de vœux, et que nous aurions de l'indulgence pour les premiers, s'ils voulaient renoncer aux leurs ; qu'il y avait quelque différence entre un mauvais citoyen et un homme qui jurait, au pied des autels, de l'être. Tout cela se passa fort bien.

Vous savez ou vous ignorez que les Bénédictins ont demandé, par une requête présentée au roi, et devenue publique par l'impression, d'être sécularisés<sup>1</sup> ; mais vous ne vous douterez

1. On lit dans les *Mémoires secrets*, 13 juillet 1765 : « La *Requête des Bénédictins* n'a point eu le succès qu'ils s'en promettaient. On n'a vu dans cet ouvrage qu'un désir effréné de secouer le joug, et sans un examen bien réfléchi. M. de Saint-Florentin en a témoigné le mécontentement du roi aux supérieurs dans une lettre qui



jamais que le ministère ait eu la bêtise de ne pas les prendre au mot. Le fait est vrai pourtant. En faisant un sort honnête à chacun de ces moines, il serait resté des biens immenses qui auraient acquitté une portion des dettes de l'État. Cet exemple aurait encouragé les Carmes, les Augustins à solliciter le défroç ; et sans aucune violence la France, en moins de vingt ans, aurait été délivrée d'une vermine qui la ronge et qui la rongera jusqu'à son extinction. Notre moine remarqua judicieusement qu'il n'y avait rien de plus indécent que de dire, comme les Bénédictins l'avaient dit dans leur requête, qu'ils demandaient à être dépouillés d'un habit avili ; qu'il n'y avait que les mauvaises mœurs qui pussent avilir, et que c'était les avouer.

Après dîner, nous nous promenâmes. Chemin faisant, mon moine me demanda pourquoi l'homme semblait oublier son amour-propre au récit d'une bonne action, et d'où venait la joie involontaire et secrète qu'il en ressentait. Je lui répondis que c'est qu'il devenait subitement l'auteur ou l'objet du bienfait ; que toutes les fois que nous ne nous sentions pas capables d'une grande action, nous prenions le parti de montrer que nous en sentions tout le prix, et que, ne pouvant être grands, il ne nous restait que la ressource d'être justes. J'ajoutai qu'il n'était pas vrai que le récit d'une belle action nous fût toujours agréable. Soyez placé entre un homme opulent et dur, et son ami indigent ; racontez quelque trait d'une amitié secourable et bienfaisante, et regardez les visages. On n'aime point une leçon qu'on ne se sent point le courage de suivre.

Sur les six heures du soir, les convives se dispersèrent ; je restai seul avec Damilaville, et à propos des *Éloges de Descartes* présentés à l'Académie, je fis sur l'éloquence deux réflexions qui lui plurent beaucoup ; l'une, c'est qu'il ne fallait s'occuper à remuer les passions que quand on avait convaincu la raison, et

se voit imprimée à la suite de celle de ces mêmes supérieurs, qui en font part à toutes les communautés. Dom Perneti, dom Lemaire, qui avaient la plus grande part à cet ouvrage très-bien fait, sont exilés.»

Cette Requête donna lieu à une foule de facéties. On vit successivement paraître : *Requête des hauts et puissants seigneurs les mousquetaires noirs à notre Saint-Père le pape Clément XIV* ; — *Requête des capucins pour se faire raser, et de leur barbe faire des perruques aux Bénédictins* ; — *Requête des perruquiers*, etc. (T.)

que le pathétique restait sans effet, quand il n'était pas préparé par le syllogisme; l'autre, c'est qu'après que l'orateur m'avait touché vivement, je ne pouvais pas souffrir qu'il interrompît cette situation douce de mon âme par quelque chose de frappant; que le pathétique voulait être suivi de quelque chose de faible et vague, qui n'exigeât de ma part aucune contention; qu'après un mouvement violent, l'orateur épuisé devait avoir besoin de repos, et moi aussi. Cette causerie où je vous mets en tiers nous conduisit jusqu'à huit heures que nous nous séparâmes lui pour aller faire ses malles, moi pour aller embrasser le Baron. J'avais un air soucieux. Il me semblait que je l'aurais été moins si ma vue et mes bras avaient été assez longs pour l'atteindre, l'avertir, le secourir jusqu'au fond de l'Angleterre. Le sort nous menace également partout; il semble pourtant qu'on le craigne moins dans l'endroit où il ne vous a point fait de mal; on ne sait pas ce qu'il nous prépare ailleurs. Si je vous voyais d'ici; si j'avais seulement un miroir magique qui me montrât mon amie dans tous les instants; si elle se promenait sous mes yeux dans une glace, comme dans les lieux qu'elle habite, il me semble que je serais plus tranquille. Je ne la quitterais guère cette glace; combien je me lèverais de fois pendant la nuit pour vous aller voir dormir! combien de fois je vous crierais: « Mon amie, prenez garde, vous vous fatiguez trop; prenez par ce côté-ci, il est plus beau; le soleil vous fera mal; vous veillez trop tard, vous lisez trop longtemps; ne mangez point de cela; qu'avez-vous? vous me paraissez triste. » Vous ne m'entendriez pas; mais lorsque la raison vous aurait conduite à mon gré, je serais aussi content que si vous m'aviez obéi. Il est bien incertain si ma glace ne me causerait pas plus de peine que de plaisir. Il est bien incertain qu'un beau jour je ne la cassasse de dépit; il est très-sûr qu'après l'avoir cassée j'en ramasserais tous les morceaux. S'il m'arrivait d'y voir quelqu'un vous baiser la main; si je vous voyais sourire; si je trouvais que vous m'oubliez trop et trop longtemps! Non, non, point de cette glace magique, je n'en veux point; mon imagination nous sert mieux l'un et l'autre.

Il était minuit passé quand je sortis de chez le Baron. J'allai pourtant chez Grimm y chercher la neuvième lettre de mon amie. Un petit comte allemand, qui m'a pris en amitié, nous

accompagna et me remit à ma porte à une heure du matin. Je vous ai lue avant que de m'endormir ; aurais-je bien dormi avec une lettre de mon amie fermée sous mon oreiller ? J'ai été voir aujourd'hui d'Alembert, qui s'est fait transporter de chez lui chez M. Watelet. Je l'ai trouvé seul ; notre entrevue a été fort tendre. De là, dîner chez la très-aimable sœur avec La Rue. Nous devions après dîner aller voir ensemble les tableaux du Luxembourg ; mais le travail pressé de l'atelier ne l'a pas permis.

Nos conversations continuent d'être charmantes ; nous y parlons sans cesse de la mère, des enfants, des petits-enfants, de tout ce qui nous est le plus cher au monde ; ne manquez pas de le leur dire. Il est arrivé à la chère sœur une grande aventure ; je la saurai demain ; mais, chut. Adieu, adieu.

## XC

A Paris, le 18 août 1765.

Vous voyez bien, chère amie, que jusqu'ici je n'ai pas encore répondu un seul mot à aucune de vos lettres. Ce sera ma ressource dans la saison morte, lorsque tous mes amis seront absents et que j'en serai réduit comme vous aux petits événements domestiques.

Cette jeune personne qui faisait bonne ou mauvaise compagnie à M. Gaschon regardait la chère sœur avec un œil envieux et inquiet ; elle ne perdait pas une de ses paroles. Sans autre intelligence entre nous que celle qui naissait de la malice commune et de l'occasion, nous nous faisons un amusement cruel de la tourmenter. Moi, je suis une bonne âme ; nous n'eûmes pas mis le pied hors de l'appartement, que j'eus des remords. M<sup>me</sup> Le Gendre la plaignait beaucoup, si son caractère répondait à sa figure, de s'être attachée à un homme aussi léger que M. Gaschon. Nous avons beau être près de nous-mêmes, quelle facilité à nous oublier n'avons-nous pas ! Nous portons de la conduite des autres un jugement sévère, sans nous apercevoir qu'il tombe à plomb sur la nôtre. Le rôle de M. Gaschon est,

après tout, bien moins répréhensible que le sien. Gaschon fait des serments, et il croit, en dépit d'une expérience de quarante ans, que le dernier est celui qu'il ne violera pas. Elle, elle appelle les serments; elle les reçoit, elle en fait peut-être, et le lendemain elle se moque et des serments qu'elle a faits et de ceux qu'elle a reçus.

Cette personne qui devient, par la satire indécente qu'elle hasarde sur M<sup>me</sup> Calas, l'objet de sa furie, qui croyez-vous que c'était? M<sup>lle</sup> Boileau. Il est bien singulier qu'avec de l'esprit, du goût, de la finesse, de la sensibilité, de l'âme, de l'honnêteté, du sens, de la raison, du jugement, cette fille n'ait presque que des idées d'emprunt, et que, pouvant dire d'elle-même une infinité de bonnes choses, elle soit perpétuellement l'écho de la sottise qui l'environne. On dirait qu'elle ne sent ni le ridicule des propos qu'elle entend, ni celui des personnes qui les tiennent. C'est comme une éponge prête à recevoir et à rendre indistinctement toutes les liqueurs qu'on lui présente; elle s'abreuve dans un endroit, et elle va bien vite se faire presser dans un autre. Le projet était de la clique anti-philosophique. La clique philosophique est odieuse aux gens du monde, parce que les gens du monde sont ignorants et frivoles, et qu'un philosophe s'en aperçoit; qu'ils ne peuvent douter du mépris qu'il doit faire d'eux, et qu'ils ont la conscience qu'ils le méritent. Voilà les gens qui l'entourent et qui la sifflent, ou, pour mieux suivre ma comparaison, qui l'empreignent. Qu'il est essentiel à une femme de s'attacher un homme de sens! Vous n'êtes pour la plupart que ce qu'il nous plaît que vous soyez; voilà la raison pour laquelle celles qui sont à beaucoup d'hommes ne sont rien; leur caractère, ainsi que leur ramage, est fait de pièces et de morceaux. Un homme de goût qui s'amuserait à les étudier restituerait à chacun ce qui lui appartient. L'idée qui leur vient le matin désignerait souvent celui avec qui elles ont passé la nuit. Vous mourez toutes à quinze ans.

Mais laissons La Bruyère, et venons à quelque chose qui nous touche de plus près. Ah! mon amie, je crains bien que nous ne soyons séparés pour longtemps, et que la maison que vous devez occuper ici ne soit à bâtir. Ici commencerait la prophétie de Denis Diderot de Langres; mais il attend. Souvenez-vous bien seulement que si la maison s'achète, vous aurez passé

près de deux ans en province, dans l'espérance de demeurer toutes ensemble, et que vous n'y demeurerez pas.

Je veux absolument achever, et je crains bien qu'au moment où je vous parle, ce ne soit une affaire faite. Connaissez-vous une maison appartenant à MM. de Noailles, dont la ruine d'un des côtés a entraîné la ruine de l'autre, sise dans la rue Sainte-Anne ou rue de Richelieu? C'est l'hôtel garni de Suède, rue Sainte-Anne. Eh bien, M. de Prisye avait vu M. de La Vergne; il venait rendre compte de sa mission qu'il avait fort bien faite; et l'on a dû dîner aujourd'hui chez M. de La Vergne. C'est un objet de quarante à cinquante mille francs. La façade n'est plus d'aplomb; un des murs mitoyens a plié, les poutres de la charpente se sont brisées, les plafonds ont fléchi, et le mur opposé s'est incliné sur l'autre. Quand on aura mis là le marteau, et qu'au dégât du marteau se joindra le dégât des fantaisies de l'acquéreur, jugez ce que cela deviendra, et jusqu'où nous voilà renvoyés, surtout si madame votre mère a la prudence de ne pas s'exposer aux mauvais effets d'une maçonnerie toute fraîche.

La chère sœur a beau dire qu'il faut renoncer à cette acquisition, si le prix n'en est pas tout à fait modéré, et s'il n'y a pas de l'espace à loger toute la famille; l'époux va toujours son train.

Notre ouvrage serait fini, sans une nouvelle bêtise de l'imprimeur qui avait oublié dans un coin une portion du manuscrit.

J'en ai, je crois, pour le reste de la semaine, après laquelle je m'écrierai : *Terre ! terre !*

J'ai entamé l'affaire d'intérêt, qui se terminera, selon toute apparence, à mon entière satisfaction; on m'accordera un exemplaire pour un honnête travailleur à qui je l'ai promis. On me cédera quelques livres que je dois. On déchirera un ou deux billets que j'ai signés, et l'on m'accordera quatorze cent vingt-huit livres pour un dernier volume que je n'ai pas cédé; toutes mes dettes seront acquittées, et je marcherai sur la terre léger comme une plume.

La tranquillité stupide de Le Breton, qui se trouve sur le penchant de la ruine et du déshonneur, me confond. J'ai vu un de ses confrères qui ne dort plus d'un si bon sommeil. Il igno-



rait la manœuvre de Le Breton <sup>1</sup>. Je la lui ai apprise, et il s'en est expliqué comme moi. Cette conduite lui paraît d'une indignité inouïe. Il l'appelle infâme, injurieuse à ses associés, aux auteurs, à l'éditeur, au public. Il en sent toutes les suites. Il m'a plus remercié du silence que j'ai gardé; il est plus effrayé de l'éclat qu'il prévoit; il est dans des transes que je ne saurais vous dire. C'est David; c'est un homme dur, avare, mais juste. La belle scène qu'il prépare à ma brute, à la première assemblée qu'ils auront! Adieu la tabatière d'or que la bonne vieille d'Houry <sup>2</sup> m'avait promise! Mais en vérité je voudrais, et pour la tabatière, et pour dix fois autant de louis qu'elle en contiendrait, que le massacre de notre ouvrage n'eût pas été fait. L'homme le plus intéressé au succès de l'entreprise nous fait lui seul plus de mal que nous n'en avons souffert des efforts de tous nos ennemis réunis. N'est-ce pas une aventure à rendre fou? Il s'est complu pendant quatre ans de suite dans son infamie. Il se levait pendant la nuit pour mettre le feu à ses magasins; et cela lui paraissait plaisant. Il promène autour de moi sa lourde et pesante figure; il s'assied, il se lève; il se rassied, il voudrait parler, il se tait: je ne sais ce qu'il me veut. Serait-ce par hasard de prendre sur moi, auprès des auteurs, son infâme action? Je le voudrais bien!

Il est impossible de faire ni le mal, ni le bien impunément. On est puni de l'un par les lois, de l'autre par l'envie. Ce projet de souscription si honnête, si bien imaginé, eh bien, ne le voilà-t-il pas arrêté, ou sur le point de l'être <sup>3</sup>! Il faut convenir que c'est la vengeance la plus cruelle qu'il fût possible de pren-

1. Voir dans la Correspondance générale la lettre à Le Breton, du 12 novembre 1764.

2. M<sup>me</sup> Le Breton.

3. Grimm, qui dans sa *Correspondance*, au 15 avril 1765, annonce le premier projet d'une souscription pour une gravure représentant la famille des Calas, et vendue à leur profit, dit, au 15 août suivant, qu'à peine ce projet fut-il devenu public, on exigea du lieutenant de police de faire suspendre la souscription. « Un des premiers magistrats du royaume a motivé la nécessité de cette suspension par les trois raisons suivantes: 1<sup>o</sup> parce que M. de Voltaire paraissait être le premier instigateur de cette souscription; 2<sup>o</sup> parce que l'estampe était un monument injurieux au parlement de Toulouse; 3<sup>o</sup> parce que ce serait faire du bien à un protestant. » Quelque révoltants que fussent ces motifs, ils prévalurent. La souscription ne put être secondée par la publicité et n'atteignit par conséquent que bien incomplètement le but qu'on s'était proposé. Voltaire souscrivit pour douze exemplaires de la



dre du parlement de Toulouse, le témoignage le plus authentique du mépris que l'on porte à présent à ces opinions religieuses qui ont si souvent étouffé l'humanité dans le cœur de l'homme; le moyen le plus adroit de désespérer les fauteurs scélérats de ces absurdes et monstrueuses opinions; le spectacle le plus affligeant pour eux; la marque la plus évidente des progrès de la raison et des services de la philosophie. La liste des souscripteurs, si elle eût été nombreuse et qu'elle eût renfermé des hommes de tout état, comme il serait arrivé<sup>1</sup>, eût présenté le monument le plus honorable de la bienfaisance naturelle. Le ton du projet avec l'épigraphe tirée de Lucrèce, l'affiche la plus hardie tirée du fatalisme, et la satire la plus violente et la plus cachée de leur providence : le moyen que cela pût aller sans bruit ! J'avais tout prévu et tout dit à Grimm, qui s'en est moqué.

J'achève cette lettre, et je cours chez M<sup>me</sup> d'Épinay, qui m'appelle pour causer apparemment de ce contre-temps.

Sans la crainte de vous ruiner, je vous aurais envoyé, sous l'enveloppe d'un de mes billets doux de quatre pages, le livre de...

J'ai fait un Avertissement pour les dix volumes de notre ouvrage qui restent à paraître. Je ne sais qu'en dire, c'est peut-être une chose excellente ; c'en est peut-être une médiocre. Je l'ai remis à Grimm qui l'emportera à la campagne, et qui en jugera plus sainement dans le silence de la solitude. Je ne lui conseille pas de me donner de l'ouvrage : j'en suis incapable. L'esprit est abattu, la tête lasse et paresseuse, le corps en pitteux état. Il ne me reste de bon que la partie de moi-même dont vous vous êtes emparée. C'est un dépôt où je la trouve si bien que j'ai résolu de l'y laisser toute ma vie. Ne me le conseillez-vous pas ?

gravure, comme on le voit dans sa lettre à Damilaville, du 29 avril 1765; le duc de Choiseul envoya cent louis pour deux, et la duchesse d'Enville cinquante pour un seul. (T.)

1. La veille du jour que la suspension de la souscription a été ordonnée, André Souhart, maître maçon, arriva chez le notaire : « Est-ce ici, dit-il, qu'on souscrit pour M<sup>me</sup> Calas ? Je voudrais avoir quarante mille livres de rente pour les partager avec cette femme malheureuse ; mais je n'ai que mon travail et sept enfants à nourrir ; donnez-moi une souscription : voilà mon écu... » (GRIMM, *Correspondance littéraire*, 15 août 1765).

A propos, savez-vous bien qu'il ne tient qu'à moi d'être vain ! Il y a ici une M<sup>me</sup> Necker, jolie femme et bel esprit, qui raffole de moi : c'est une persécution pour m'avoir chez elle. Suard lui fait sa cour avec une assiduité à tromper M. de ... Aussi le pauvre M. de ... l'est-il parfaitement, comme vous en jugerez par la mauvaise plaisanterie que je vais vous dire : « Eh bien ! lui disait M. ..., quelques jours avant son départ, on ne vous voit plus, tendre grenouille ? — Qu'est-ce que cela signifie, tendre grenouille ? — Eh ! oui, est-ce que vous ne passez pas à présent vos jours et vos nuits à soupirer au Marais. » M<sup>me</sup> Necker demeure au Marais. C'est une Genevoise sans fortune, qui a de la beauté, des connaissances et de l'esprit, à qui le banquier Necker vient de donner un très-bel état. On disait : « Croyez-vous qu'une femme qui doit tout à son mari osât lui manquer ? » On répondit : « Rien de plus ingrat dans ce monde ! » Le polisson qui fit cette réponse, c'est moi. Il s'agissait d'une femme : quand il s'agira d'un homme, laissez ma phrase telle qu'elle est ; finissez-la seulement par l'autre monosyllabe, si vous le savez. En effet, il y en a beaucoup des uns et des autres qui n'ont que la mémoire du service présent.

Mon autre aventure de fiacre, la voici : Il pleuvait à seaux ; il était onze heures et demie du soir ; je m'en revenais de la rue des Vieux-Augustins ; mon fiacre descendait la rue des Petits-Champs à toutes jambes ; un cabriolet la remontait encore plus vite ; les deux voitures se heurtent, et voilà le cabriolet jeté dans la porte vitrée du café, et la porte mise en cent mille pièces. Je vous laisse à deviner le reste de cette aventure : les cris mêlés du cafetier, du maître du cabriolet et de mon fiacre ; le cabriolet brisé et à moitié engagé dans la boutique du cafetier ; les chevaux abattus ; le valet à moitié rompu ; et les juréments du fiacre arrêté, et votre serviteur à pied au milieu du déluge. Il aurait été plus de deux heures du matin, quand je serais rentré chez moi, si cela m'avait arrêté. Voilà le pendant de la tempête de Violet.

M. Le Gendre n'a rien épargné pour m'engager à prendre à côté de madame place dans sa voiture pour Reims ; mais madame m'a avoué ingénument que c'était bien à condition que je n'accepterais pas. Je ne puis supporter ces petites ruses-là. Si je l'avais pris au mot ! Oh ! l'on aurait alors travaillé à rendre

la chose impossible ; mais y a-t-il bien de l'ingénuité à M<sup>me</sup> Le Gendre ? Je suis devenu d'une méfiance insupportable. L'invitation s'était faite en présence de M... Vous entendez le reste. Cet homme-là me fera un de ces matins quelque tracasserie endiablée. Il est certain qu'il souffre avec une impatience mortelle que je parle si souvent à la chère sœur. Notre intimité le désespère. Il sait tout le cas que je fais de Violet : il ne doute pas que je n'aie deux moyens de le desservir auprès d'elle : l'un, de lui mettre sans cesse sous les yeux la différence d'un homme sensé et d'un sot ; l'autre de lui rappeler ses premiers engagements. Avec toute sa probité scrupuleuse, c'est un homme à me faire quelque perfidie ; il mentira, il inventera, il parlera, il fera parler ; l'autre est toujours prêt à s'ombrager. Pour Dieu, qu'elle parte bien vite, afin que ma prophétie ne s'accomplisse du moins qu'à son retour ! Il sait toute la platitude qu'il y a à ramener sans cesse ses bonnes œuvres, dont la dernière racontée avait encore pour objet un joli garçon ; il tourne, il se brouille, il s'embarrasse ; on ne sait d'abord où cet amphigouri aboutira, et c'est toujours à sa bienfaisance. Cela pue à infecter ; mais ne lisez rien dans mes lettres sur M... ; il est sûr qu'on en raffole.

Adieu, ma bonne et tendre amie ; portez-vous bien ; faites des vœux pour ma santé et pour la fin de mes affaires. Si votre cœur me souhaite autant que vous êtes désirée du mien, c'est pour le coup que je dirai aussi : O ma chère tante ! le joli séjour que celui d'Isle. Mille respects à toutes ces dames.

## XCI

Ce 8 septembre 1765.

Sommes-nous faits pour attendre toujours le bonheur ? le bonheur est-il fait pour ne venir jamais ? Encore deux ou trois mois de la vie que je mène, et je reste convaincu que les conditions de l'homme sont toutes également indifférentes, et je m'abandonne au torrent qui entraîne les choses, sans me sou-

cier de la manière dont il disposera de moi. J'avais une fortune bornée ; la nécessité de la partager au temps où une fille nubile me demanderait sa dot, et l'impossibilité de ce partage sans aller chercher l'aisance en province, ou sans ressentir la disette à Paris, m'inquiétait, et semblait me condamner au travail jusque dans l'âge des infirmités et du repos. Un événement inattendu m'enrichit et ne me laisse aucun souci sur l'avenir. En ai-je été plus heureux ? Aucunement. Une chaîne ininterrompue de petites peines m'a conduit jusqu'au moment présent. Si je faisais l'histoire de ces peines, je sais bien qu'on en rirait : c'est le parti que je prends moi-même quelquefois ; mais qu'est-ce que cela fait ? Mes instants n'en ont pas été moins troublés, et je ne prévois pas que ceux qui suivront soient plus tranquilles... Mais je crois que ma digestion va mieux, puisqu'à mesure que j'écris, je perds l'envie de continuer sur ce ton triste et moraliste.

Don Diego est revenu. J'avais prédit que l'année du retrait et le délai de la jouissance ne le dégoûteraient point de l'acquisition ; ma prédiction s'est accomplie. Reste à savoir comment on s'y prendra pour ne point s'abîmer de dépense, si l'on ne veut pas se résoudre à vivre séparé de vous pendant deux ou trois ans. Je me trouve au milieu de ces délibérations-là, et je me tais. On ne parle que pour ouvrir un avis conforme aux intérêts de ceux qui me consultent, mais si contraire aux miens, que c'est presque à faire douter de l'attachement que j'ai pour vous.

Hier, aux Tuileries, M. Le Grand en fut tout à fait scandalisé. Je disais à la chère sœur qu'il fallait vivre quatre à cinq mois de l'année à Paris, et aller avec sa fille, son fils et un précepteur, s'établir les huit autres à la terre de madame sa mère. Le Grand, qui était à côté de moi, me tira à l'écart, et me dit : « Y pensez-vous ! si l'on suit le conseil que vous donnez, que deviendra-t-elle ? que deviendrez-vous ? — Il n'y a pas tant de générosité dans cet oubli d'elle et de moi, lui répondis-je, que vous y en supposez. La considération de son bonheur et du mien n'influera aucunement dans l'arrangement qu'on prendra ; notre liaison n'a de l'importance que pour nous ; nous nous connaîtrions bien mal en gens si nous allions nous imaginer qu'on pût la compter pour quelque chose dans une affaire

d'argent et d'économie. La bienséance et le mérite d'évaluer juste le prix qu'on y met sont les seuls avantages à tirer de notre position, et ils me resteront. C'est peu de chose ; mais c'est encore moins que rien. Cela m'épargne des réflexions inutiles, et aux autres le petit embarras d'y répondre. » Je crois, mon amie, que je vois juste et que j'agis bien. Qu'en pensez-vous ?

Nous allâmes tous, hier lundi, dîner chez M. Gaschon. J'avais proposé de louer pour deux ans un appartement dans sa maison ; on y aurait des caves admirables pour cinq ou six mille bouteilles de vin qui jouent un grand rôle dans nos délibérations. M<sup>me</sup> Le Gendre saisit cet avis avec la chaleur que vous lui connaissez ; mais don Diego ne manqua pas de lui objecter cette scrupuleuse bienséance qui l'avait détournée, il y a trois ou quatre mois, d'habiter, jeune et jolie, sous le même toit avec un garçon dont la réputation de sagesse n'est pas encore établie ; mais elle est si fatiguée d'incertitudes que l'inconvénient de les voir durer est le seul qu'elle connaisse. Elle répondit lestement au cher époux qui parut dans ce moment préférer sa femme à son vin : c'est qu'il a d'autres vues ; et elles ne sont pas si secrètes qu'on ne les devinât bien sans être un OEdipe : à force de converser avec un Sphinx, on se tire de ses énigmes.

Après dîner, Gaschon alla faire le pied de grue au bout du Pont-Royal, par un temps assez froid, pour saisir au passage un ambassadeur de Portugal qui s'intéresse à M<sup>me</sup> Germain. Malade, impatient et frileux, il faut qu'il en soit encore aux petits soins avec cette femme. D'ailleurs il parle des friponneries du mari, comme la chère sœur des cheveux de son fils qui ne sont qu'un peu jaunes.

M<sup>lle</sup> Boileau, elle et moi, nous fûmes attendre aux Tuileries Le Grand et don Diego qui étaient allés visiter la maison. Cette maison a bien changé depuis qu'elle est nôtre. Il y a huit jours qu'elle tombait en ruine, aujourd'hui il n'y a plus qu'un ou deux plafonds à relever ; et ces misérables réparations ne valent pas la peine d'attendre la fin d'un décret ; et la très-chère sœur, qui coucherait cent ans et plus encore avec son mari sans le connaître davantage, ne voit pas qu'on veut l'installer là, et la promener d'étage en étage, tandis qu'on maçonnara, ou l'en-



voyer en province, avec la belle confiance qu'elle aura en un clin d'œil un hôtel tout prêt à la recevoir.

Vous vous êtes sauvée de Paris pour ne plus entendre parler maison, et je n'ai pas cessé de vous en ennuyer. Prenez patience ; don Diego part jeudi ; la chère sœur dans le courant de la semaine suivante ; je resterai seul, et vous n'entendrez plus parler de rien ; mais j'oubliais qu'elle allait vous trouver, et que les maisons la suivraient encore où vous êtes.

Je ne l'ai point vue aujourd'hui. Elle aura été abandonnée toute la journée à M... qu'elle prétend avoir renvoyé bien loin.

Je m'étais laissé entraîner, il y a cinq ou six jours, chez les Van Loo que je trouvai tous de bonnes gens. J'y dinai comme en famille, avec un Anglais, premier peintre du roi d'Angleterre, sa femme et sa fille. Cet Anglais s'appelle M. de Ramsay ; c'est lui dont il est parlé dans certains papiers de Voltaire sur les Calas, où l'on rappelle l'histoire d'une jeune fille dont la fourberie exposa sept ou huit honnêtes gens à périr ignominieusement, et qui auraient eu le sort le plus malheureux si ce M. de Ramsay n'avait ouvert les yeux à la justice. On dit qu'il peint mal, mais il raisonne très-bien <sup>1</sup>.

On fit, après dîner, la partie pour aujourd'hui d'aller voir le cabinet du Jardin du Roi ; je me chargeai de le faire ouvrir pour la compagnie, lorsqu'il serait fermé pour le public.

J'oubliais de vous dire que l'arrivée de M<sup>me</sup> Vernet et de M<sup>me</sup> Blondel chez Van Loo me mit en fuite de très-bonne heure.

Nous avons tous dîné aujourd'hui chez La Tour. Sur le soir nous avons été promener au jardin de l'Infante <sup>2</sup>, où je n'ai pu esquiver M<sup>me</sup> Blondel. Nous avons renoué connaissance ; nous sommes tout au mieux ; mais nous ne nous reverrons plus ; nous sommes dans l'usage de mettre six ou sept ans d'intervalle entre nos rencontres.

J'ai été sur le soir chez la chère sœur ; elle était allée au Palais-Royal, où je ne me suis pas mis en peine de la chercher,

1. Allan Ramsay (1713-1784), peintre de portraits officiels qu'il exécutait hâtivement et avec le concours de plusieurs artistes, a été en correspondance avec Voltaire et Rousseau. Thoré le définit ainsi : « Homme très-distingué, peintre insignifiant. »

2. Au Louvre, le long du quai.



parce que ce n'est pas la servir peut-être comme elle paraît le désirer que de s'interposer sans cesse dans ses tête-à-tête; et puis, ma foi, si elle en est autant excédée qu'elle dit, qu'elle s'en défasse au lieu d'appeler sans cesse à son secours. Elle tient avec cet homme-là une conduite politique que je ne saurais approuver. C'est de l'intérêt qu'elle y met, et lui est autorisé à croire que c'est du goût; aussi cela va-t-il passablement tant qu'ils ne s'expliquent pas.

A propos vous allez rire sûrement d'une observation que j'ai faite: c'est qu'il a découvert enfin qu'il ennuyait, et qu'il se prépare chez lui à être amusant. Il vient muni d'historiettes, de faits, de contes, de fatras bizarres de toutes couleurs, qu'il place comme il peut; mais comme j'ai une allure hétéroclite, bizarre, qui ne se prête pas trop aux lieux communs, il est rare que l'homme ne remporte une partie de sa provision.

Si vous voyiez le ton magistral que l'Académie lui a donné! Mais à propos d'Académie, les Quarante sont dans la boue. Le roi a renvoyé à l'Académie des sciences la pension vacante par la mort de Clairaut, due à d'Alembert, qui n'est pas riche, et contestée à celui-ci par Vaucanson, qui a quarante mille livres de rente. D'Alembert a eu pour lui toutes les voix; il n'est resté à son concurrent que l'indignation publique; juste récompense de son avidité et de sa sordide avarice.

La partie du Jardin du Roi n'a pas pu se faire aujourd'hui; elle a été remise à demain matin par M. Daubenton. Cela me fait perdre des journées que je dois à mon amie.

Ah! mon amie, la terrible corvée que ce salon! La Rue, à qui j'ai fait entrevoir un petit intérêt, me sert fort bien, mais il faut que l'éducation de ce jeune homme ait été bien négligée; il écrit aussi mal qu'une blanchisseuse ou qu'un évêque; mais qu'est-ce que cela me fait? Ses remarques sont bonnes et je parviens à les déchiffrer<sup>1</sup>.

Commencez-vous à vous remettre un peu des fêtes de Reims? L'inauguration, le diner, le concert, le spectacle, le feu d'artifice, le souper, le bal, la promenade que j'oubliais, il y en a là bien plus qu'il n'en faut pour mettre sur les dents une créature plus robuste que vous.

1. Il s'agit sans doute du sculpteur, ami de la famille Le Gendre.

Vous avez rendu le repos à la chère sœur, et vous avez bien fait. Vous lui devez bien de l'amitié, car elle vous aime beaucoup ; je suis tout à fait content de la manière dont vous acquittez cette dette. Je rêve quelquefois que si je mourais et qu'elle vous restât, la vie pourrait encore avoir toute sa douceur pour vous. J'en suis plus tranquille sur les événements : c'est une consolation qui m'est assurée dans la maladie. Je hâte son départ tant que je puis ; si cette meilleure partie de vous-même ne vous est pas encore rendue, ce n'est ni sa faute ni la mienne. Vos lettres lui font un plaisir infini. J'en allonge la lecture des miennes. Écrivez-lui souvent, écrivez-lui fort au long. Je regretterai le moins que je pourrai tous les instants que vous me volerez pour elle. C'est en sa faveur seulement que je vous pardonnerai de prendre sur votre sommeil.

J'ai reçu votre numéro 18, mais le numéro 17, où est-il ? qu'est-il devenu ? La lettre de Châlons doit-elle, ou ne doit-elle pas être comptée ?

Je n'ai rien encore fini avec mes libraires. Je n'ai ni l'argent qu'ils me doivent, ni compte arrêté. Cela me ferait sauter aux nues, sans un petit souci d'âme qui est venu tout à propos faire distraction aux choses d'intérêt. C'est une belle et bonne chose que de n'avoir qu'un petit coin sensible ; il est très-douloureux d'être blessé là, ne fût-ce que d'une égratignure d'épingle ; mais en revanche aussi, tout le reste est invulnérable.

L'argent de l'impératrice, auquel vous avez eu la bonté de penser, est placé en quatre billets de fermiers généraux, dont la date est du 1<sup>er</sup> du mois d'août, ce qui me fait perdre deux mois d'intérêt : c'est ainsi qu'il l'a plu à Dieu et au doux et poli M. de Saint-Marc.

Adieu, chère et tendre amie ; portez-vous bien, dormez bien, et quand vous serez bien reposée, écrivez à la chère sœur, écrivez-moi. Jouissez de tout ce que le séjour d'Isle peut vous offrir d'agréable, jusqu'au moment où la chère sœur ira vous rejoindre et vous restituer la plus douce partie du bonheur qui vous manque. Si je puis, j'irai sous quinzaine faire variété et m'interposer entre elle et vous : c'est mon rôle ici ; ce sera encore mon rôle là-bas, et il ne me déplaira plus. Mille tendres respects à madame votre mère et à madame votre sœur. Si M<sup>lle</sup> Mé-

lanie m'avait oublié! eh bien! eh bien! je me souviendrais encore d'elle.

C'est la vingtième, je crois. Je répondrai jeudi à votre vingt-deuxième.

## XCII

A Paris, le 20 septembre 1765.

Par où commencerai-je? Ma foi, je n'en sais rien. Pourquoi pas par nos soirées, puisque ce sont pour la chère sœur et pour moi des heures délicieuses, l'attente de toute notre journée et la consolation de son ennui? Pourquoi n'êtes-vous pas de ces entretiens-là? Vous auriez entendu tout ce qui s'y dit, et vous sauriez tout ce qu'il m'est impossible de vous rendre. Non, je ne crois pas qu'il y ait sous le ciel une plus honnête et plus innocente créature que cette petite sœur. A l'âge qu'elle a, avec sa pénétration, son esprit, femme et mère, pour peu qu'il y ait de malhonnêteté dans un usage, dans les conventions, dans les mœurs, elle n'y entend rien; elle est à quinze ans; cela lui est étranger, et les choses courantes sont des énigmes qu'on lui explique, et au sens desquelles elle a toute la peine du monde à croire. Je lui disais que quand un homme avait osé dire à une femme mariée : Je vous aime, et qu'elle avait répondu : Et moi je vous aime aussi, tout était arrangé entre eux, qu'il ne leur manquait plus que l'occasion; que, s'il arrivait qu'on trouvât le lendemain cette femme triste, froide, indifférente, soucieuse, on lui supposait des réflexions, des craintes qui l'arrêtaient et qui la faisaient revenir contre un engagement formel; qu'il était ainsi d'une fille à un homme marié, d'un homme quel qu'il fût à une religieuse, et qu'il n'y avait pas une femme mariée sous le ciel dans la bouche de laquelle *je vous aime* n'ait précisément la même valeur que dans la bouche de son amant; que ces expressions n'avaient pas tout à fait la même force d'une jeune fille à un jeune garçon, parce qu'elles ne décelaient point un sentiment défendu; qu'il y avait un moyen licite de les livrer à leurs désirs mutuels; que la volonté de leurs parents, et cent

autres considérations sous-entendues, faisaient une restriction tacite à leurs aveux ; au lieu que ceux qui étaient liés par quelques vœux solennels qui les séparaient étaient censés avoir pris parti sur cet obstacle, lorsqu'ils s'expliquaient une fois. Elle tombe des nues, quand je lui parle ainsi ; et quand elle dit à un homme : *Je vous aime*, savez-vous ce que cela signifie ? Je n'accepte de vous que les qualités qui manquent à mon mari, et mon mari n'est pas impuissant. Puis, quand elle a trouvé cela, elle est enchantée, elle croit de la meilleure foi du monde avoir découvert le secret de son cœur. Il est vrai que je n'ai pas la complaisance de lui laisser longtemps cette illusion. Mais si cela est, lui dis-je, qu'avez-vous besoin d'un amant ? Moi qui suis votre ami, votre sœur qui vous aime si tendrement, ne vous offrons-nous pas, ensemble ou séparés, les qualités qui manquent à votre époux ? Peu à peu je l'amène à reconnaître qu'elle désire vraiment quelque chose de plus que ce qu'elle avoue, qu'il y a des caresses que nous ne lui proposons jamais l'un et l'autre, et qui lui seraient douces, et elle en convient ; que, s'il y avait sous le ciel un homme en qui elle eût assez de confiance pour espérer qu'il se renfermerait dans de certaines bornes, elle aimerait à s'asseoir sur ses genoux, à sentir ses bras la serrer tendrement, à lire la passion la plus vive dans ses regards, à approcher son front, ses yeux, ses joues, sa bouche même de sa bouche, et elle en convient ; qu'après quelques essais de tout ce qu'elle peut attendre de la retenue d'un pareil amant, peut-être elle oserait un jour se livrer à toute l'ivresse de son âme et de ses sens, et elle en convient encore ; mais ce que je lui prédis et ce dont elle ne convient ni ne disconvient tout à fait, c'est qu'elle sentirait tôt ou tard qu'elle pourrait être plus heureuse ; que cette jouissance, toute voluptueuse qu'elle l'aurait éprouvée, lui paraîtrait incomplète ; que cette retenue qu'elle aurait si journellement exigée, et qu'on aurait si scrupuleusement gardée avec elle et dans des instants si difficiles, finirait par la blesser ; que plus elle serait honnête, plus elle saurait mauvais gré à son amant de la laisser impitoyablement lutter entre sa passion et sa vertu ; qu'elle le bouderait le lendemain sans trop savoir pourquoi ; mais que, si elle voulait un peu regarder au fond de son cœur, elle verrait que, tout en louant son amant de la fidélité scrupuleuse avec laquelle il se serait sou-

venu de sa promesse, elle lui saurait le plus mauvais gré de n'y avoir pas manqué, lorsque, n'étant plus maîtresse d'elle-même, sa faiblesse involontaire, toute la trahison de ses sens l'aurait suffisamment excusée à ses yeux. D'ailleurs, l'amour-propre s'accommode-t-il de tant de mémoire? Pardonne-t-on à un homme de se posséder si bien, lorsqu'on s'est tout à fait oubliée? Est-on assez aimée, est-on assez belle à ses yeux? Je jure que je ne connais point les femmes, ou qu'il n'y en a aucune qui ne rompît un beau jour avec un amant si discret; cela sous prétexte que les plaisirs auxquels on s'est livré, après tout, ne sont pourtant pas innocents: on aurait des remords de continuer de s'exposer au péril, sans aucune espérance d'y rester. On se dégoûterait d'un homme qui ne se placerait jamais, de lui-même, comme on le veut et comme on n'ose se l'avouer; et l'on aurait incessamment trouvé cent mauvaises raisons honnêtes pour se colorer à soi-même la plus deshonnête des ruptures. On aurait bien mieux aimé avoir le lendemain à se désoler, à verser des larmes, à l'accabler, à s'accabler soi-même de reproches, à entendre ses excuses, à les approuver et à se précipiter derechef entre ses bras; car après la première faute, on sait secrètement que le reste ira comme cela; et l'on se dépite d'attendre que cette faute, qui doit nous soulager d'une lutte pénible et nous assurer une suite de plaisirs entiers et non interrompus, soit commise et ne se commette pas.

Eh bien! chère amie, ne trouvez-vous pas que depuis la fée Taupe, de Crébillon, jusqu'à ce jour, personne n'a mieux su marivauder que moi?

Le Baron est de retour d'Angleterre: il est parti pour ce pays, prévenu; il y a reçu l'accueil le plus agréable, il y a joui de la plus belle santé, cependant il en est revenu mécontent; mécontent de la contrée qu'il ne trouve ni aussi peuplée, ni aussi bien cultivée qu'on le disait; mécontent des bâtimens qui sont presque tous bizarres et gothiques; mécontent des jardins où l'affectation d'imiter la nature est pire que la monotone symétrie de l'art; mécontent du goût qui entasse dans les palais l'excellent, le bon, le mauvais, le détestable, pêle-mêle; mécontent des amusements qui ont l'air de cérémonies religieuses; mécontent des hommes sur le visage desquels on ne voit jamais la confiance, l'amitié, la gaieté, la sociabilité, mais qui portent



tous cette inscription : *Qu'est-ce qu'il y a de commun entre vous et moi ?* mécontent des grands qui sont tristes, froids, hauts, dédaigneux et vains, et des petits qui sont durs, insolents et barbares ; mécontent des repas d'amis où chacun se place selon son rang, et où la formalité et la cérémonie sont à côté de chaque convive ; mécontent des repas d'auberge où l'on est bien et promptement servi, mais sans aucune affabilité. Je ne lui ai entendu louer que la facilité de voyager ; il dit qu'il n'y a aucun village, même sur une route de traverse, où l'on ne trouve quatre ou cinq chaises de poste et vingt chevaux prêts à partir. Il a traversé toute la province de Kent, une des plus fertiles de l'Angleterre ; il prétend qu'elle n'est pas à comparer à notre Flandre. Il a bien repris du goût pour le séjour de la France dans son voyage d'Angleterre. Il nous a avoué qu'à tout moment il se surprenait disant au fond de son cœur : Oh ! Paris, quand te reverrai-je ? Ah ! mes chers amis, où êtes-vous ? Oh ! Français, vous êtes bien légers et bien fous, mais vous valez cent fois mieux que ces maussades et tristes penseurs-ci. Il prétend qu'on ne boit du vin de Champagne qu'en France ; qu'on n'est gai, qu'on ne rit, qu'on ne s'amuse qu'ici.

Il a été tout à fait plaisant à la vue de sa femme, qu'il a trouvée avec de la santé et un assez bel embonpoint : « Mais, madame, lui disait-il, cela est scandaleux, c'est donc ainsi que l'absence d'un époux vous désole ? Eh bien ! puisque mes voyages vous réussissent si bien, il n'y a qu'à s'en aller. »

Oui, mon enfant, cette acquisition est consommée ; le mari a laissé sa procuration : la femme n'est retenue ici que par l'incertitude de son sort : suivra-t-elle son goût en allant à Isle ? ou l'intention de son mari est-elle qu'elle aille le chercher à Alençon ? Je lui avais conseillé une bonne malice, c'était de lui écrire qu'elle était prête à tout, que si elle partait pour Isle, M. de..., qui avait une tournée à faire en Lorraine, s'offrait à la conduire ; que si elle partait pour Alençon, M. Le P..., qui avait une tournée à faire sur les confins de sa généralité, remettrait à un autre temps le voyage de Lorraine. J'aurais été bien aise de voir sur quelle route il aurait le mieux aimé risquer d'être ce qu'il redoute si fort.

J'ai dîné hier avec toute une colonie anglaise. Ces gens-là paraissent avoir laissé leur morgue et leur tristesse sur les bords



de la Tamise. Le Baron n'a pas manqué de voir notre ami Garrick et le beau mausolée qu'il a fait élever dans son jardin aux manes de Shakspeare. En effet, il est beau, ce mausolée, et le jardin du comédien est un jardin. Shakspeare était fait pour Garrick, et Garrick pour Shakspeare.

Aujourd'hui j'ai dîné avec une femme charmante qui n'a que quatre-vingts ans. Elle est pleine de santé et de gaieté. C'est la mère de Damilaville. Son âme est encore tout à fait douce et tendre. Elle parle amour, amitié, avec le feu, la chaleur, la sensibilité de vingt ans. Nous étions trois hommes à table avec elle; elle nous disait : « Mes amis, une conversation délicate, un regard vrai et passionné, une larme, une physionomie touchée, voilà le bon; le reste ne vaut presque pas la peine qu'on en parle. Il y a certains mots qu'on me disait quand j'étais jeune et que je me rappelle aujourd'hui, dont un seul est préférable à dix faits glorieux; par ma foi, je crois que si je les entendais encore à l'âge que j'ai, mon vieux cœur en palpiterait. — Madame, c'est que votre cœur n'a pas vieilli. — Non, mon enfant, tu as raison; il est tout jeune, il n'a que vingt ans. Ce n'est pas de m'avoir conservée longtemps que je rends grâce à Dieu, mais de m'avoir conservée bonne, douce et sensible. » En parlant ainsi, elle avait la physionomie intéressante.

En vérité, cette conversation valait mieux que toute la philosophie et la politique que nous avons faites quelques jours auparavant avec nos Anglais; il y en eut pourtant un qui nous raconta un fait plaisant. Un avare fut attaqué par des voleurs, il mit la tête à la portière et dit aux voleurs : « Mes amis, je m'appelle un tel; si vous avez entendu parler de moi, vous devez savoir que mon or m'est plus cher que ma vie; voyez si vous voulez me tuer. » Le voleur anglais ne tua point, et l'avare conserva son or et sa vie. Bonsoir, mon amie; je m'en vais achever la nuit avec vous. Dormez un petit moment avec moi. M<sup>lle</sup> Boileau ne veut pas croire que je sois sage pendant votre absence; pourquoi donc cette incrédulité?

## XCIII

6 octobre 1765.

Je vous ai promis de suivre les réflexions du Baron sur l'Angleterre, et je n'ai rien de mieux à faire. Cela me distrait, vous instruit et vous amuse. Ne croyez pas que le partage de la richesse ne soit inégal qu'en France. Il y a deux cents seigneurs anglais qui ont chacun six, sept, huit, neuf, jusqu'à dix-huit cent mille livres de rente ; un clergé nombreux qui possède, comme le nôtre, un quart des biens de l'État, mais qui fournit proportionnellement aux charges publiques, ce que le nôtre ne fait pas ; des commerçants d'une opulence exorbitante ; jugez du peu qui reste aux autres citoyens. Le monarque paraît avoir les mains libres pour le bien et liées pour le mal ; mais il est autant et plus maître de tout qu'aucun autre souverain. Ailleurs la cour commande et se fait obéir. Là, elle corrompt et fait ce qui lui plaît, et la corruption des sujets est peut-être pire à la longue que la tyrannie. Il n'y a point d'éducation publique. Les collèges, somptueux bâtiments, palais comparables à notre château des Tuileries, sont occupés par de riches fainéants qui dorment et s'enivrent une partie du jour, dont ils emploient l'autre à façonner grossièrement quelques maussades apprentis ministres. L'or qui afflue dans la capitale et des provinces et de toutes les contrées de la terre porte la main-d'œuvre à un prix exorbitant, encourage la contrebande et fait tomber les manufactures. Soit effet du climat, soit effet de l'usage de la bière et des liqueurs fortes, des grosses viandes, des brouillards continuels, de la fumée du charbon de terre qui les enveloppe sans cesse, ce peuple est triste et mélancolique. Ses jardins sont coupés d'allées tortueuses et étroites ; partout on y reconnaît un hôte qui se dérobe et qui veut être seul. Là vous rencontrez un temple gothique ; ailleurs une grotte, une cabane chinoise, des ruines, des obélisques, des cavernes, des tombeaux. Un particulier opulent a fait planter un grand espace de cyprès ; il a dispersé entre ces arbres des bustes de philosophes, des urnes

sépulcrales, des marbres antiques, sur lesquels on lit : *Diis Manibus* : Aux Mânes. Ce que le Baron appelle un cimetière romain, ce particulier l'appelle l'Élysée. Mais ce qui achève de caractériser la mélancolie nationale, c'est leur manière d'être dans ces édifices immenses et somptueux qu'ils ont élevés au plaisir. On y entendrait trotter une souris. Cent femmes droites et silencieuses s'y promènent autour d'un orchestre construit au milieu, et où l'on exécute la musique la plus délicieuse. Le Baron compare ces tournées aux sept processions des Égyptiens autour du mausolée d'Osiris. Ils ont des jardins publics qui sont peu fréquentés ; en revanche le peuple n'est pas plus serré dans les rues qu'à Westminster, célèbre abbaye décorée des monuments funèbres de toutes les personnes illustres de la nation. Un mot charmant de mon ami Garrick, c'est que Londres est bon pour les Anglais, mais que Paris est bon pour tout le monde. Lorsque le Baron rendit visite à ce comédien célèbre, celui-ci le conduisit par un souterrain à la pointe d'une île arrosée par la Tamise. Là il trouva une coupole élevée sur des colonnes de marbre noir, et sous cette coupole, en marbre blanc, la statue de Shakspeare. « Voilà, lui dit-il, le tribut de reconnaissance que je dois à l'homme qui a fait ma considération, ma fortune et mon talent. »

L'Anglais est joueur ; il joue des sommes effroyables. Il joue sans parler, il perd sans se plaindre, il use en un moment toutes les ressources de la vie ; rien n'est plus commun que d'y trouver un homme de trente ans devenu insensible à la richesse, à la table, aux femmes, à l'étude, même à la bienfaisance. L'ennui les saisit au milieu des délices, et les conduit dans la Tamise, à moins qu'ils ne préfèrent de prendre le bout d'un pistolet entre leurs dents. Il y a, dans un endroit écarté du parc de Saint-James, un étang dont les femmes ont le privilège exclusif : c'est là qu'elles vont se noyer. Écoutez un fait bien capable de remplir de tristesse une âme sensible. Le Baron est conduit chez un homme charmant, plein de douceur et de politesse, affable, instruit, opulent et honoré ; cet homme lui paraît selon son cœur ; l'amitié la plus étroite se lie entre eux ; ils vivent ensemble et se séparent avec douleur. Le Baron revient en France ; son soin le plus pressé, c'est de remercier cet Anglais de l'accueil qu'il en a reçu et de lui renouveler les sen-

timents d'attachement et d'estime qu'il lui a voués. Sa lettre était à moitié écrite lorsqu'on lui apprend que, deux jours après son départ de Londres, cet homme s'était brûlé la cervelle d'un coup de pistolet. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que ce dégoût de la vie, qui les promène de contrée en contrée, ne les quitte pas ; et qu'un Anglais qui voyage n'est souvent qu'un homme qui sort de son pays pour s'aller tuer ailleurs. N'en voilà-t-il pas un qui vient tout à l'heure de se jeter dans la Seine ? On l'a pêché vivant ; on l'a conduit au Grand-Châtelet, et il a fallu que l'ambassadeur interposât toute son autorité pour empêcher qu'on n'en fit justice. M. Hume nous disait, il y a quelques jours, qu'aucune négociation politique ne l'avait autant intrigué que cette affaire, et qu'il avait été obligé d'aller vingt fois chez le premier président avant que d'avoir pu lui faire entendre qu'il n'y avait dans aucun des traités de la France et de l'Angleterre aucun article qui stipulât défense à un Anglais de se noyer dans la Seine sous peine d'être pendu ; et il ajoutait que, si son compatriote avait été malheureusement écroué, il aurait risqué de perdre la vie ignominieusement, pour s'être ou ne s'être pas noyé. Si les Anglais sont bien insensés, vous conviendrez que les Français sont bien ridicules.

Les Anglais ont, comme nous, la fureur de convertir. Leurs missionnaires s'en vont dans le fond des forêts porter notre catéchisme aux sauvages. Il y eut un des chefs de horde qui dit à un de ces missionnaires : « Mon frère, regarde ma tête ; mes cheveux sont tout gris ; en bonne foi crois-tu qu'on fasse croire toutes ces sottises-là à un homme de mon âge ? Mais j'ai trois enfants. Ne t'adresse pas à l'aîné, tu le ferais rire ; empare-toi du plus petit, à qui tu persuaderas tout ce que tu voudras. » Un autre missionnaire prêchait à d'autres sauvages notre sainte religion, et la prédication se faisait par un truchement. Les sauvages, après avoir écouté quelque temps, firent demander aux missionnaires qu'est-ce qu'il y avait à gagner à cela. Le missionnaire dit au truchement : « Répondez-leur qu'ils seront les serviteurs de Dieu. — Non pas, s'il vous plaît, répliqua le truchement au missionnaire ; ils ne veulent être les serviteurs de personne. — Eh bien ! dit le missionnaire, dites-leur qu'ils seront les enfants de Dieu. — Bon pour cela », reprit le truchement. En effet, la réponse fit plaisir aux sauvages.

Puisque j'en suis sur ce chapitre, encore un fait que je tiens de M. Hume, et qui vous apprendra ce qu'il faut penser de ces prétendues conversions cannibales ou huronnes. Un ministre croyait avoir fait un petit chef-d'œuvre en ce genre : il eut la vanité de montrer son prosélyte ; il l'amena donc à Londres. On interroge le petit Huron ; il répond à merveille. On le conduit à la chapelle ; on l'admet à la cène, ou communion qui, comme vous savez, se fait sous les deux espèces ; après la cène, le ministre lui dit : « Eh bien ! mon fils, ne vous sentez-vous pas plus animé de l'amour de Dieu ? La grâce du sacrement n'opère-t-elle pas en vous ? Votre âme n'est-elle pas échauffée ? — Oui, répondit le petit Huron, le vin fait fort bien ; mais si l'on m'avait donné de l'eau-de-vie, je crois qu'elle aurait encore mieux fait. » La religion chrétienne est presque éteinte dans toute l'Angleterre. Les déistes y sont sans nombre ; il n'y a presque point d'athées ; ceux qui le sont s'en cachent. Un athée et un scélérat sont presque des noms synonymes pour eux. La première fois que M. Hume se trouva à la table de M. de ....., il était assis à côté de lui. Je ne sais à quel propos le philosophe anglais s'avisa de dire à M. de ..... qu'il ne croyait pas aux athées, qu'il n'en avait jamais vu. M. de ..... lui dit : « Comptez combien nous sommes ici. » — Nous étions dix-huit. M. de ..... ajouta : « Il n'est pas malheureux de pouvoir vous en compter quinze du premier coup : les trois autres ne savent qu'en penser <sup>1</sup>. »

Un peuple qui croit que c'est la croyance d'un Dieu et non pas les bonnes lois qui font les honnêtes gens ne me paraît guère avancé. Je traite l'existence de Dieu, relativement à un peuple, comme le mariage. L'un est un état, l'autre une notion excellente pour trois ou quatre têtes bien faites, mais funeste pour la généralité. Le vœu du mariage indissoluble fait et doit faire presque autant de malheureux que d'époux. La croyance d'un Dieu fait et doit faire presque autant de fanatiques que de croyants. Partout où l'on admet un Dieu, il y a un culte ;

1. Dans ses *Mémoires*, Samuel Romilly cite cette anecdote qu'il avait recueillie de la bouche même de Diderot. Il place la scène chez d'Holbach : « Il (Hume) était assis à côté du baron ; on parla de la religion naturelle : « Pour les athées, dit « Hume, je ne crois pas qu'il en existe, je n'en ai jamais vu. — Vous avez été « un peu malheureux, répondit l'autre, vous voici à table avec dix-sept à la fois. »



partout où il y a un culte, l'ordre naturel des devoirs moraux est renversé, et la morale corrompue. Tôt ou tard, il vient un moment où la notion qui a empêché de voler un écu fait égorger cent mille hommes. Belle compensation ! Tel a été, tel est, tel sera dans tous les temps et chez tous les peuples l'effet d'une doctrine sur laquelle il est impossible de s'accorder et à laquelle on attachera plus d'importance qu'à sa propre vie. Un Anglais s'avisa de publier un ouvrage contre l'immortalité de l'âme ; on lui fit dans les papiers publics une réponse bien cruelle. C'était un remerciement conçu en ces termes : « Nous tous b....., catins, maq....., voleurs de grands chemins, assassins, traitants, ministres, souverains, faisons nos très-humbles remerciements à l'auteur du *Traité contre l'immortalité de l'âme*, de nous avoir appris que, si nous étions assez adroits pour échapper aux châtimens dans ce monde-ci, nous n'en avons point à redouter dans l'autre. »

Mais en voilà bien assez sur nos Anglais ; ma fantaisie est à présent de vous dire un mot des Espagnols. Je le tiens du baron de Gleichen, qui a été ambassadeur de Danemark à Madrid, et qui est à présent ambassadeur de Danemark en France. Nous fîmes, il y a quelque temps, chez lui un de ces dîners élégans dont je vous ai parlé quelquefois. Après ce dîner élégant pour le service, délicat pour les mets, charmant pour les propos, nous eûmes la musique la plus agréable ; après la musique la lecture des trois premiers chants d'un poëme dans le goût de l'Arioste ; après la lecture, de la musique encore, puis de la conversation et de la promenade. A propos de la littérature espagnole, pour nous en donner une idée, le baron nous fit l'analyse d'une de leurs meilleures comédies saintes qu'il avait vu représenter. Le théâtre montrait un temple, une exposition du Saint-Sacrement et tout un peuple en prière. La décoration changeait, et le théâtre montrait une foire avec des boutiques parmi lesquelles il y en avait trois dont une était la boutique de la Mort, la seconde la boutique du Péché, et entre ces deux dernières, la troisième, la boutique de Jésus-Christ. Chacun avait son enseigne ; chacun appelait les chalands ; le Péché n'en manquait pas, ni la Mort non plus ; mais le pauvre marchand Jésus se morfondait dans la sienne ; las de ne pas étreindre, l'humeur le prenait, la décoration changeait, et on le voyait armé d'un fouet avec la vierge



Marie armée d'un autre fouet, tançant et chassant devant eux la Mort, le Péché et tous leurs chalands.

Le nonce actuel du pape s'imagina que ces sortes de pièces avilissaient la religion, et il en demanda la suppression au ministre public. Pour toute réponse, on le renvoya au parterre du théâtre, à la première représentation de la pièce dont je viens de vous parler. En effet, ajoutait le baron de Gleichen, les discours des peuples prosternés devant le Saint-Sacrement étaient du plus grand pathétique et de la plus haute éloquence ; et les auditeurs fondant en larmes, pénétrés de repentir, se frappaient la poitrine à grands coups de poing : c'est que ce qui vous fait rire aujourd'hui a fait pleurer autrefois ; et que ce qui fait pleurer l'Espagnol aujourd'hui, le fera rire un jour.

Qui est-ce qui croira que . . . . que tout cela est la lettre d'un amant tendre et passionné à une femme qu'il aime ? Personne. La chose n'en est cependant pas moins vraie.

Je vous croyais quitte de l'Angleterre et des Anglais. Je vous y ramène pourtant pour vous montrer combien un voyageur et un voyageur se ressemblent peu. Helvétius est revenu de Londres fou à lier des Anglais. Le Baron en est revenu bien désabusé. Le premier écrivait à celui-ci : « Mon ami, si, comme je n'en doute pas, vous avez loué une maison à Londres, écrivez-moi bien vite afin que j'emballer ma femme, mes enfants, et que j'aie vous trouver. » L'autre répondait : « Ce pauvre Helvétius, il n'a vu en Angleterre que les persécutions que son livre lui a attirées en France. »

Nous avons dîné deux fois chez la chère sœur avec M. de Neufond. La première fois, il fut très-bien ; il but, il rit, il plaisanta, il causa, il joua, il gagna, il fut gai ; la seconde fois, il fut triste, mais triste comme il ne l'est point. Il ne parla point à table ; sorti de table, il se tut ; il alla se placer dans un coin, le dos tourné à la compagnie, la tête droite, fixée vers la porte, le visage enflammé et le regard comme furieux. Entendez-vous quelque chose à cela ? Pourriez-vous deviner à qui il en avait ? M<sup>lle</sup> Boileau prétend toujours qu'il est jaloux ; la chère sœur en était même soucieuse ; elle prétend qu'il était attristé de ma bonne humeur.

Voilà minuit qui sonne ; bonsoir, mon amie, bonsoir. Quand est-ce donc qu'à la même heure je vous le dirai de plus près ?

Je suis bien las de dormir si loin de vous toutes. Si cette lettre part demain, vous pourrez bien en recevoir quatre à la fois.

## XCIV

Ce 20 octobre 1765.

Il y aura dimanche huit jours que je ne suis sorti du cabinet : l'ouvrage avance ; il est sérieux, il est gai ; il y a des connaissances, des plaisanteries, des méchancetés, de la vérité ; il m'amuse moi-même ; j'en ai pris un goût si vif pour l'étude, l'application et la vie avec moi-même, que je ne suis pas loin du projet de m'y tenir. Tout se compense sans doute en société avec ses amis ; une gaieté plus vive, quelque chose de plus intéressant, de plus varié ; on se communique aux autres ; ils vous tirent hors de vous ; voilà le beau côté. Mais combien de fois l'amour-propre blessé, la délicatesse révoltée, et une infinité d'autres petits dégoûts ! Rien de cela dans la retraite et la solitude. Les voilà tout autour de moi, ceux dont je ne me suis jamais plaint. Oui, chère sœur, j'ai fait presque tout ce que vous me demandez ; j'ai vu l'abbé ; j'ai vu M. Rodier ; l'abbé ne peut être à vous d'un an ; c'est le temps que doit encore durer son éducation ; mais à la vérité c'est au plus. M. Rodier paraît aussi fâché que moi de prolonger à mes dépens la petite pension de cet enfant que j'ai fait à une femme que je n'ai jamais vue, bien par l'opération du Saint-Esprit ; et je vous assure qu'il ne demande pas mieux que de m'en soulager, et qu'il n'y manquera pas. J'ai trouvé toutes sortes de protections auprès de M. Dubucq ; c'est lui dont le sort de mon petit cousin de Cayenne dépend. Quelqu'un de ces jours, je dresserai un placet rempli de mensonges les plus honnêtes et les plus pathétiques, il sera présenté, et je vous chargerai de chercher mon absolution dans Suarès et dans Escobar. Ces gens-là auront apparemment décidé qu'il est permis de faire un petit mal pour un grand bien ; et ma conscience sera tranquille.

A propos, je n'ai plus entendu parler de Lattré<sup>1</sup>, ni du plan de Reims, ni de M. Le Gendre. Vous me recommandez, mon amie, le silence avec Violet. Beau ! vous y êtes bien ! il sait tout, et sa tête a bien fait un autre chemin que la vôtre ! Mes amies, portez-vous bien ; jouissez pleinement du bonheur d'être à côté l'une de l'autre, récompensez-vous du temps perdu, et prenez des arrhes pour l'avenir.

Vous êtes folle, chère sœur, d'être inquiète du projet de prendre une maison. Premièrement, rien n'est plus incertain que ce projet ait lieu ; laissez passer l'hiver ; laissez venir le printemps, la campagne embellie ; après la campagne embellie, la campagne intéressante et utile, et vous verrez comme l'année se passera, et comme la suivante lui ressemblera, et comme la troisième ressemblera aux deux autres. Et quand ce projet s'exécuterait, vous ne connaissez donc ni les enfants, ni les vieillards. La maison de la rue Sainte-Anne s'arrangera : elle sera charmante ; votre mari vous réunira, et maman finira par venir demeurer à côté de vous. Si votre tête voulait bien laisser aux choses, qui n'en iront pas moins leur train, leur cours simple, nécessaire et naturel, sans s'en mêler, elle n'aurait point eu de soucis ; et tout s'arrangerait selon ses souhaits, parce que ses souhaits ne peuvent être que conformes au bien-être de tous. Damilaville est arrivé le col un peu gros encore, mais en train de guérir ; pourvu que la vie de Paris ne s'y oppose, ni femme, ni veilles, ni table, ni vin ! Cela est bien dur. C'est proposer à un homme de mourir cent fois pendant dix ans, pour l'empêcher de mourir une ; c'est le mot d'un petit-maître et d'un grave philosophe, et qui prouve qu'un petit-maître ne dit pas toujours des sottises, ou qu'un grave philosophe peut en dire une.

Je ne l'ai pas encore vu ; il a brûlé Paris, et sa chaise de poste l'a déposé tout de suite à la Briche, où il est depuis mardi, et d'où il ne reviendra que dans le courant de la semaine. Le travail de la journée m'avait donné le soir un appétit dévorant. J'ai voulu souper ; une fois, deux fois, cela m'a bien réussi : mais la troisième a payé pour toutes. J'ai fait l'indigestion la

1. Éditeur de gravures (entre autres de l'*Almanach iconologique* de Gravelot et Cochin) et lui-même graveur de cartes et de plans.

mieux conditionnée ; avec de l'eau chaude, de la diète, des médecines de maman, on guérit tout ; il faut encore y ajouter son tempérament et le mien. Présentez-lui mon respect et à M<sup>m</sup> et à M<sup>lle</sup> de Blacy. Embrassez-vous l'une et l'autre pour moi ; c'est une commission qui ne vous sera pas désagréable et que j'aimerais bien autant faire moi-même. Il y en a une des deux que j'embrasserais bien deux fois. Devinez laquelle ? « Voilà, dira la petite sœur, de ces coquetteries qu'il a sans cesse et que je ne lui passerais pas. — Eh ! madame, de quoi vous mêlez-vous ? Ce n'est peut-être pas vous que je veux embrasser deux fois. Oh ! pour une, il serait sûr que cela me ferait grand plaisir, et parce que quand on embrasse on est tout contre l'embrassée, et que cette fois-ci l'embrassée serait tout contre celle que j'aime. Si ce que je dis là pouvait la dépitier un peu ! Adieu, mon âme ; adieu, mon amie, ma vie, et tout ce qui m'est cher. Dimanche, attendez-vous encore à quelque billet.

## XCV

A Paris, le 10 novembre 1765.

Enfin, chère amie, m'en voilà quitte après quinze jours du travail le plus opiniâtre. Grimm, qui porte l'intégrité en tout, se reproche l'interruption de notre commerce qu'il regarde avec juste raison comme l'unique douceur qui nous reste ; mon absence de la synagogue de la rue Royale où j'étais désiré par mes amis ; le danger auquel il croit qu'il a exposé ma santé par une aussi longue solitude, et des tours de force qu'il prétend qu'on ne fait impunément à aucun âge, moins encore au mien et au sortir d'un travail de vingt années ; au demeurant il est resté stupéfait. Il jure sur son âme, dans deux ou trois de ses lettres, qu'aucun homme sous le ciel n'a fait et ne fera jamais un pareil ouvrage sur cette matière. Quelquefois c'est la conversation toute pure comme on la fait au coin du feu ; d'autres fois, c'est tout ce qu'on peut imaginer ou d'éloquant ou de profond. Je me trouve tiraillé par des sentiments tout opposés.

Il y a des moments où je voudrais que cette besogne tombât du ciel tout imprimée au milieu de la capitale; plus souvent, lorsque je réfléchis à la douleur profonde qu'elle causerait à une infinité d'artistes qui ne méritent pas d'être si cruellement punis d'avoir fait des efforts inutiles pour mériter notre admiration, je serais désolé qu'elle parût. Je suis bien loin encore de garder dans mon cœur un sentiment de vanité aussi déplacé, lorsque j'imagine qu'il n'en faudrait pas davantage pour décrier et arracher le pain à de pauvres artistes qui font à la vérité de pitoyables choses, mais qui ne sont plus d'âge à changer d'état et qui ont une femme, et une famille bien nombreuse; alors je condamne à l'obscurité une production dont il ne me serait pas difficile de recueillir gloire et profit. C'est encore un des chagrins de Grimm que de voir enfermer dans sa boutique, comme il l'appelle, une chose qui certainement ne paraît pas avoir été faite pour être ignorée. C'a été une assez douce satisfaction pour moi que cet essai. Je me suis convaincu qu'il me restait pleinement, entièrement toute l'imagination et la chaleur de trente ans, avec un fonds de connaissances et de jugement que je n'avais point alors; j'ai pris la plume; j'ai écrit quinze jours de suite, du soir au matin, et j'ai rempli d'idées et de style plus de deux cents pages de l'écriture petite et menue dont je vous écris mes longues lettres, et sur le même papier; ce qui fournirait un bon volume d'impression; j'ai appris en même temps que mon amour-propre n'avait pas besoin d'une rétribution populaire, qu'il m'était même assez indifférent d'être plus ou moins apprécié par ceux que je fréquente habituellement, et que je pourrais être satisfait, s'il y avait au monde un homme que j'estimasse et qui sût bien ce que je vaux. Grimm le sait, et peut-être ne l'a-t-il jamais su comme à présent! Il m'est doux aussi de penser que j'aurai procuré quelques moments d'amusement à ma bienfaitrice de Russie, écrasé par-ci, par-là, le fanatisme et les préjugés, et donné par occasion quelques leçons aux souverains, qui n'en deviendront pas meilleurs pour cela; mais ce ne sera pas faute d'avoir entendu la vérité, et de l'avoir entendue sans ménagement; ils sont de temps en temps apostrophés et peints comme des artisans de malheur et d'illusions, et des marchands de crainte et d'espérance. Cette longue retraite a intrigué M. Gaschon; il s'est donné la peine de venir chez

moi. Il s'y est trouvé en même temps que M. Le Gendre. Vous ne tarderez pas à voir ce dernier. Pour moi, je vous apparaîtrai lorsque votre solitude sera complète et que le mauvais temps vous aura renfermée. Je vous arriverai avec les glaces, les neiges et les frimas. Bonjour, mon amie; continuez de vous bien porter. Présentez mon respect à madame votre mère, et à tous ses enfants et petits-enfants. Je vous aime de tout mon cœur, et votre sœur aussi. De quelque manière que vous entendiez cette dernière ligne, elle est vraie. Bonjour, bonjour.

## XCVI

Paris, le 17 novembre 1765.

Je n'entends rien à vos reproches; je vous proteste, mon amie, que, malgré l'agréable mais énorme besogne que je m'étais engagé à finir en quinze jours, je ne me suis jamais refusé le plaisir de vous écrire un petit mot aux jours accoutumés. Comptez mes feuilletons, et vous en trouverez quatre; et puis une longue et volumineuse lettre à l'ordinaire, toute pleine de mes radoterics et de celles de mes amis. Après mon examen de conscience fait, et m'être bien dit à moi-même que vous m'êtes aussi chère que le premier jour, je vais continuer.

Je vous ai raconté, je crois, comme quoi M. Le Gendre et M. Gaschon s'étaient trouvés chez moi dans la même matinée. M. Gaschon ne s'assit point; le froid de mon âtre le fit sauver. M. Le Gendre ayant beaucoup d'affaires, et peu de temps à rester à Paris, nous sortîmes ensemble; il me conduisit à la porte des Tuileries; chemin faisant, il me dit qu'il était très-occupé à chercher un reste de bail. Le lendemain il m'apprit, par un petit billet, qu'il en avait trouvé un sur le Palais-Royal, où il comptait vous rassembler toutes, en attendant que la rue Sainte-Anne devînt habitable. Il ajoutait que M. Duval avait sa procuration à cet effet. Avec tout cela, je gagerais presque que cet arrangement n'aura pas lieu, soit par des difficultés imprévues qui surviendront, soit par une bonne et ferme résolution



de madame votre mère à ne pas faire trois déménagements. Son projet était de me mener dîner chez M. Duval, mais c'était jour de synagogue; Grimm était venu de la Briche pour conférer avec moi sur la manière dont il userait de mes papiers; d'ailleurs il n'était guère possible de faire durer plus longtemps une éclipse qu'on ne cessait de lui reprocher. Ce fut ce jour-là que nous allâmes en corps entendre le Pantalone<sup>1</sup>. La Baronne nous prit, Grimm, M. de Sevelinges et moi, dans son carrosse; les autres suivirent en fiacre. Grimm lui fit quelques compliments sur la conquête de l'abbé Coyer. Il est vrai qu'elle avait été exposée pendant toute la soirée à sa galanterie, qu'elle appelait du miel de Narbonne gâté.

Dussé-je causer à M<sup>lle</sup> Mélanie les regrets les plus offensants pour vous toutes, je ne puis m'empêcher de vous dire que je ne crois pas que la musique m'ait jamais procuré une pareille ivresse. Imaginez un instrument immense pour la variété des tons, qui a toutes sortes de caractères, des petits sons faibles et fugitifs comme le luth lorsqu'il est pincé avec la dernière délicatesse; des basses les plus fortes et les plus harmonieuses, et une tête de musicien meublée de chants propres à toutes sortes d'affections d'âme, tantôt grands, nobles et majestueux, un moment après doux, pathétiques et tendres, faisant succéder avec un art incompréhensible la délicatesse à la force, la gaieté à la mélancolie, le sauvage, l'extraordinaire à la simplicité, à la finesse, à la grâce, à tous les caractères rendus aussi piquants qu'ils peuvent l'être par leur contraste subit. Je ne sais comment cet homme réussissait à lier tant d'idées disparates; mais il est certain qu'elles étaient liées, et que vingt fois, en l'écoutant, cette histoire ou ce conte du musicien de l'antiquité qui faisait passer à discrétion ses auditeurs de la fureur à la joie, et de la joie à la fureur, me revint à l'esprit et me parut croyable. Je vous jure, mon amie, que je n'exagère point quand je vous dis que je me suis senti frémir et changer de visage; que j'ai vu les visages des autres changer comme le mien, et que je n'aurais pas douté qu'ils n'eussent éprouvé le même frémissement quand ils ne l'auraient pas avoué. Ajoutez à cela la main

1. Voir sur cet instrument et sur l'artiste qui en jouait la *Correspondance* de Grimm (1<sup>er</sup> janvier 1766).

la plus légère, l'exécution la plus brillante et la plus précieuse, l'harmonie la plus pure et la plus sévère, et de la part de cet Osbruck une âme douce et sensible, une tête chaude, enthousiaste, qui s'allume, qui se perd, qui s'oublie si parfaitement qu'à la fin d'un morceau il a l'air effaré d'un homme qui revient d'un rêve. Si cet homme n'était pas né robuste, son instrument et son talent le tueraient. Oh ! pour le coup je suis sûr qu'avec des cordes de boyau et de soie, des sons, et deux petits bâtons, on peut faire de nous tout ce qu'on veut.

A notre retour nous trouvâmes Suard tout seul devant le feu, enfoncé dans la plus profonde mélancolie. Il était resté, et vous en devinez la raison de reste. Vingt fois le petit salon où nous étions retentit d'exclamations ; nous n'avions pas la force de causer en revenant ; seulement de temps en temps, nous nous écriions encore : « Ma foi, cela était beau ! Quel instrument ! quelle musique ! quel homme ! » comme au retour d'une tragédie où l'âme violemment agitée conserve encore l'impression qu'elle a reçue ; revenus chez le Baron, nous restâmes tous assis sans mot dire ; nos âmes n'étaient pas remises des secousses qu'elles avaient éprouvées, et nous ne pouvions ni penser ni parler. Voilà l'effet, selon Grimm, que les arts doivent produire, ou ne pas s'en mêler.

Je crains bien que le goût que j'ai pris pour la solitude ne soit plus durable que je ne croyais. J'ai passé le vendredi, le samedi, les deux fêtes et le mardi sans sortir de la robe de chambre. J'ai lu, j'ai rêvé, j'ai écrit, j'ai nigaudé en famille ; c'est un plaisir que j'ai trouvé fort doux. Aujourd'hui mercredi, je suis sorti pour aller chez M. Dumont chercher l'ouvrage dont il s'était chargé pour moi. J'en suis satisfait. Au sortir de là, ne sachant que devenir, je me suis fait conduire chez un galant homme que je ne vous nommerai pas, parce que je vais vous conter son histoire. Belle matière à causerie pour les vordes.

Une femme de votre connaissance, jeune tout à fait, mais tout à fait douce, honnête, aimable, c'est du moins ainsi que vous m'en avez parlé toutes, car pour moi je ne la connais presque point, est exposée par son état à se trouver sans cesse à côté d'un homme à peu près de son âge, froid de caractère, mais rempli de qualités très-estimables ; de la sagesse, du jugement, de l'esprit, des connaissances, de l'équité, de la sensibi-

lité même ; c'était son ami, son confident, son conseil et son consolateur ; car cette femme avait des peines domestiques. Il est arrivé à cet homme ce qui arrivera infailliblement à tout homme qui se chargera du soin indiscret et périlleux d'écouter la peine d'une femme jeune, aimable, et d'essuyer ses larmes ; il en versera d'abord de commisération ; puis il en versera d'autres qu'on laissera couler sans les essuyer, et qu'on essuiera. On essuya les siennes. Cette passion a duré pendant deux ans. Après ce court intervalle, sans infidélité, sans mécontentement, sans aucune de ces raisons qui amènent communément la tiédeur et le dégoût, le sentiment tendre et passionné a dégénéré, de la part de l'homme seulement, en une amitié très-vraie et un attachement solide dont on a reçu et dont on reçoit en toutes circonstances les témoignages les moins équivoques. Mais il n'y a plus, plus d'amour. On se voit toujours, mais c'est comme un frère qui vient voir une sœur qui lui est chère. La femme n'a pas vu ce changement sans en éprouver la douleur la plus profonde. L'ami, le confident, le conseil, le consolateur qui lui restait, la soulageait de la perte de l'amour. Elle en était là lorsqu'un autre homme, qui était à mille lieues de soupçonner qu'elle eût jamais eu aucun engagement, simplement attiré par la jeunesse, l'esprit, la douceur, les charmes, les talents de la personne, et peut-être un peu encouragé par son indifférence pour son époux, qui certainement ne mérite pas mieux, s'est mis sur les rangs ; c'est l'homme avec lequel j'ai dîné aujourd'hui. Il a de l'esprit, des connaissances, de la jeunesse, de la figure ; c'est, sans aucune exception, l'enfant le plus sage que je connaisse. Il a trente ans ; il n'a point encore eu de passion, et je ne crois pas qu'il ait connu de femmes, quoiqu'il ait le cœur très-sensible et la tête très-chaude. C'est une affaire de timidité, d'éducation et de circonstances. Il rend des assiduités ; il fait tout ce qu'un honnête homme peut se permettre pour plaire ; il se tait, mais toute sa personne et toute sa conduite parlaient si clairement que deux personnes l'entendirent à la fois ; et voici ce qui lui arrive dans un même jour. Il va le matin faire sa cour à celle qu'il aime. D'abord la conversation est vague ; puis elle l'est moins, puis elle devient plus intéressante ; et l'intérêt allant toujours croissant il vint un moment où, sans être ni fou, ni un étourdi, ni un impertinent, mon

jeune homme se crut autorisé à se jeter à genoux, à prendre une main, à la baiser, à avouer qu'il ressentait la première passion qu'il eût ressentie de sa vie, et la plus violente qu'aucun homme eût peut-être connue. Cette femme, loin de retirer sa main, que mon jeune homme dévorait, le relève doucement, le fait asseoir devant elle, et lui montre un visage tout baigné de pleurs. Jugez quelle impression fit ce visage, où l'on voyait la douleur dans toute sa violence, sans le moindre vestige ni de colère, ni de surprise, ni de mépris, ni d'indifférence ! « Madame, lui dit mon jeune homme, vous pleurez ? — Oui, je pleure. — Qu'avez-vous ? Aurais-je eu le malheur de vous déplaire, de vous affliger ? — De me déplaire ! non ; de m'affliger ! oui. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éloigner ce moment ; croyez qu'il y a longtemps que je vois que vous m'aimez, et que je vois arriver votre peine à la mienne. Vous n'aimez ? — Si je vous aime ! — Eh bien ! je crois que je vous aime aussi : mais de quoi peut vous servir cet aveu, après celui qui me reste à vous faire ! Vous allez connaître du moins jusqu'à quel point je vous estime ; une femme fait rarement une confidence telle que celle que je vais vous faire ; il est plus rare encore que ce soit à un homme de votre âge. Mais je vous connais, et je vous connais bien. » Ensuite elle lui raconte toute son histoire ; et tandis que mon jeune homme, plus surpris, plus affligé que je ne saurais vous dire, cherchait ce qu'il avait à lui répondre, elle ajouta : « Ce qui me désespère, c'est l'incertitude de ce cœur : vous y êtes, j'en suis sûre ; mais je ne suis pas sûre que l'autre en soit exclu. C'est un embarras, une obscurité, une nuit, un labyrinthe où je me perds. Ce cœur est depuis un temps une énigme que je ne saurais expliquer. Il y a des moments où je voudrais être morte. » Et puis voilà des larmes qui se mettent à couler en abondance, une femme que ses sanglots étouffent et qui dit : « Que deviendrais-je, que deviendriez-vous, si je vous écoutais, et qu'après vous avoir écouté, cet homme allât reprendre ses premiers sentiments et les faire renaitre en moi ? Je suis enchantée de vous connaître ; je voudrais ne vous avoir jamais connu ; vous ne pouvez ni vous approcher d'une autre, ni vous approcher de moi, sans me causer une peine mortelle. J'ai souhaité cent fois que vous vous attachiez ailleurs ; mais c'était le souhait de ma raison, et le serrement subit de mon cœur ne

m'apprenait que trop qu'il désavouait ce souhait. Je suis folle ; je ne me conçois pas ; ce que je sais, c'est que je mourrais plutôt mille fois que de rien faire, tant que ce cruel état durera, qui puisse compromettre le bonheur d'un homme. » Je suivrai cette conversation beaucoup plus loin si je voulais, mais vous y suppléerez dans les vordes. Nos deux amants se séparèrent. Vous remarquerez que la femme n'avait point nommé l'objet de sa première passion, et que mon jeune homme aurait été indiscret à le demander.

Il s'en va, se trouvant très à plaindre, mais trouvant celle qu'il laissait peut-être plus à plaindre que lui ; abîmé dans ses pensées, ne sachant où porter ses pas. Il était à peu près l'heure du dîner ; il entre chez un ami ; cet ami l'embrasse, l'accueille et lui dit : « Vous arrivez on ne saurait plus à propos. Tenez, voilà le billet que je vous écrivais, pour que vous vinssiez passer le reste de la journée avec moi. J'ai l'âme pleine d'un souci qui me tourmente depuis longtemps, et que je me reproche de vous avoir celé. Dinons d'abord. J'ai fait fermer ma porte ; après dîner, nous causerons tout à notre aise. » En dinant, l'ami s'aperçoit du trouble, de la tristesse, de la profonde mélancolie de mon jeune homme, son ami. Il lui en fait des plaisanteries. « Si je ne connaissais, lui dit-il, votre éloignement pour les femmes, je croirais que vous êtes amant et amant malheureux. » Le jeune homme lui répond : « Laissons là ma peine ; ce n'est rien ; cela se passera peut-être. Sachons votre souci. — Mon souci ? en deux mots : je crois m'être aperçu que vous rendiez des assiduités à madame une telle. Eh bien ! mon ami, c'est une femme que j'ai aimée de la passion la plus forte et la plus tendre, et pour laquelle je conserve et je conserverai jusqu'au tombeau l'amitié la plus sincère, l'estime, la vénération, le dévouement le plus complet. Je n'ai plus d'amour, elle ne l'ignore pas ; malgré cela je suis resté libre : je n'ai point pris de nouvel engagement. C'est la seule femme que je voie, et les soins que vous lui avez rendus, la manière dont elle les a reçus, m'ont causé du chagrin. Je me suis demandé cent fois la raison de ce chagrin sans pouvoir me répondre. Cela n'a pas le sens commun ; je me le dis, et tout en me le disant je sens que mon cœur souffre. Ce n'est pas tout : en souffrant, j'ai continué de vivre avec elle sur le ton de l'amitié la plus pure. Je l'ai vue



cent fois sans être tenté une seule de la remettre sur la voie de notre première liaison, quoique je ne visse en elle aucune répugnance à m'écouter. Si je l'aimais encore d'amour, je vous dirais : Mon ami, j'aime d'amour madame une telle, et j'espérerais de votre amitié une conduite conforme à ma tranquillité : mais je ne saurais vous parler ainsi ; car je vous avouerais un sentiment que je ne sens ni près ni loin d'elle. Si j'étais sûr de ne jamais reprendre de passion, je me tairais, et, loin de souffrir de la cour que vous lui faites, je vous féliciterais de votre choix, car il est sûr qu'il ne serait pas possible d'en faire un meilleur ; je me ferais même un devoir de seconder vos vues. Mais mon âme est une âme à laquelle je n'entends rien. Lorsque je vous sais avec elle, je ne vais jamais rompre vos tête-à-tête ; mais j'en suis tenté. Lorsque nous mangeons ensemble chez nos amis, et qu'on vous place à côté d'elle, je suis troublé, et il faut que dans les premiers moments je me fasse violence pour paraître gai. Ce n'est pas que je voulusse être à votre place ; quand vous n'y êtes pas, je ne m'y mets point, et je ne me soucie ni d'y être ni qu'un autre y soit. Vous avez des rivaux, même dangereux ; je n'ai jamais fait la moindre attention ni à ce qu'ils lui disaient, ni à ce qu'elle leur répondait. Il y a quelque temps, je ne sais ce qu'elle avait à vous lire, vous me demandâtes la clef de mon cabinet, je vous la donnai ; mais je trouvai que vous étiez longtemps ensemble : avec cela j'ai été huit jours sans la voir, et n'ai pas même songé à m'informer de ce dont il s'agissait entre vous. Le soir, lorsque vous la reconduisiez chez elle, je n'ai jamais fait la moindre démarche pour savoir si vous y montiez ; cependant j'en ai eu quelque curiosité. Vous ne m'inquiétez vraiment que quand je vous vois ou vous soupçonne ensemble : en tout autre moment je n'y pense pas. J'ai passé tout le mois à la campagne. J'y ai été content, gai, satisfait, et la pensée que peut-être vous employiez vos journées à lui dire que vous l'aimez, et elle à vous écouter, ou ne m'est pas venue, ou elle a passé si légèrement que je ne m'en souviens pas. Si quelqu'un, à mon retour de la campagne, m'avait rendu de vos moments un compte qui m'eût rassuré sur votre commerce, il me semble qu'il ne m'aurait pas déplu. Je ne sais ni ce que je veux, ni ce que je voudrais. Je ne sais ni ce que je suis ni ce que je serai. Je n'exige rien



de vous. Je ne vous fais aucune question ; c'est peut-être que je crains votre sincérité, sans m'en apercevoir. Je vous explique seulement la situation de mon âme, afin que vous en usiez, après cela, tout comme il vous plaira. Quoi que vous fassiez, je n'aurai point à me plaindre de vous, de même que j'espère que, quoi qu'il m'arrive dans la suite, vous n'aurez point à vous plaindre de moi ; et cependant il pourra très-bien se faire que vous fassiez ma désolation et que je fasse la vôtre. Je vous demande pour toute chose, mon ami, d'y regarder, et d'y regarder de près. Vous êtes jeune, mais vous êtes plus sage qu'on ne l'est communément avec le double de votre âge et de votre expérience. Vous avez ignoré que j'eusse jamais eu du goût pour madame une telle ; vous ne savez pas même à présent si j'en ai : et comment le sauriez-vous, puisque je l'ignore moi-même ? Ainsi je n'ai point de reproche à vous faire sur le passé ni sur le présent ; et je déclare que je n'en puis avoir à vous faire sur l'avenir. Mais comme nous sommes tous deux mauvais juges dans cette affaire, je consens que vous exposiez votre situation et la mienne à quelque homme de sens qui peut-être y verra plus clair que nous, et à qui nous pourrions avoir, elle, vous et moi, l'obligation de notre bonheur. »

Eh bien ! chère et tendre amie, que diable voulez-vous que l'on conseille à des gens dans une aussi étrange position ? Au demeurant, je vous prie de croire qu'il n'y a pas un mot ni à ajouter ni à retrancher à tout cela : c'est la vérité pure, à l'exception de quelques discours que j'ai peut-être faits mieux ou moins bien qu'ils n'ont été tenus. Là-dessus mettez toutes vos têtes en un bonnet, et tâchez de me trouver un conseil sans inconvénient. Ce qui m'en plaît, c'est que voilà certainement trois honnêtes créatures, et bien raisonnables. Je ferais tout aussi bien de continuer à vous écrire ; car il est deux heures du matin, et cette singulière aventure ne me laissera pas dormir.

Vous dormez, vous ! Vous ne pensez pas qu'il y a à soixante lieues de vous un homme qui vous aime, et qui s'entretient avec vous tandis que tout dort autour de lui. Demain je serai une de vos premières pensées. Adieu, mon amie ; je vous aime comme vous voulez, comme vous méritez d'être aimée, et c'est pour toujours. Mon respect à toutes vos dames ; un petit mot

bien doux, bien doux à notre bien-aimée. Comme tout cela va vous faire causer ! Je voudrais bien être là, seulement pour vous entendre.

## XCVII

À Paris, le 21 novembre 1765.

Je croyais être à la fin de ma corvée; point du tout : quelques plaisanteries du sculpteur Falconet m'ont fait entreprendre très-sérieusement la défense du sentiment de l'immortalité et du respect de la postérité.

Ou je me trompe fort, ou il y a dans ce morceau des idées qui vous plairaient, et d'autres idées qui feraient tressaillir de joie la sœur bien-aimée; vingt fois, en l'écrivant, je croyais vous parler; vingt fois je croyais m'adresser à elle. Quand je disais des choses justes, sensées, réfléchies, c'est vous qui m'écoutez. Quand je disais des choses douces, hautes, pathétiques, pleines de verve, de sentiment et d'enthousiasme, c'est elle que je regardais.

Mon goût pour la solitude s'accroît de moment en moment; hier je sortis en robe de chambre et en bonnet de nuit, pour aller dîner chez Damilaville. J'ai pris en aversion l'habit de visite; ma barbe croît tant qu'il lui plaît. Encore un mois de cette vie sédentaire, et les déserts de Pacôme n'auront pas vu un anachorète mieux conditionné. Je vous jure que si le Prieur des Chartreux m'avait pris au mot, lorsqu'à l'âge de dix-huit à dix-neuf ans j'allai lui offrir un novice, il ne m'aurait pas fait un trop mauvais tour : j'aurais employé une partie de mon temps à tourner des manches de balais, à bêcher mon petit jardin, à observer mon baromètre, à méditer sur le sort déplorable de ceux qui courent les rues, boivent de bons vins, cajolent de jolies femmes, et l'autre partie à adresser à Dieu les prières les plus ferventes et les plus tendres, l'aimant de tout mon cœur comme je vous aime, m'enivrant des espérances les plus flatteuses comme je fais, et plaignant très-sincèrement les insensés qui préfèrent de pauvres joies momentanées, de petites jouis-

sances passagères, à la douceur d'une extase éternelle dont je ne me soucie guère.

N'ayez nulle inquiétude sur ma santé; voici le temps des brouillards, et vous savez que les métaphysiciens ressemblent aux bécasses.

Vous venez de me faire sentir l'inconvénient de l'exactitude; c'est aujourd'hui jeudi, j'ai couru rue Neuve-Luxembourg, dans l'espérance d'y trouver une lettre, et dans cette lettre le conseil dont j'ai besoin. Point de lettre et point de conseil; le pis c'est que votre silence n'est pas sans conséquence comme le mien. A Paris, embarrassé d'affaires, distrait par des amis, des indifférents, des importuns de toutes les couleurs, vous pouvez toujours faire quelque supposition qui vous tranquillise; à la campagne, libre de toute occupation qui vous commande, maîtresse absolue de vos instants, lorsque je n'entends point parler de vous, je n'en saurais imaginer qu'une raison qui me rend fou.

Le domestique de Grimm m'a promis que je le verrais demain dans la matinée. Je vais tâcher de dormir sur l'espérance de savoir à mon réveil que vous vous portez bien.

Le voilà donc inspecteur ou ingénieur à Caen<sup>1</sup> : je crois qu'il se pendrait de désespoir s'il croyait en avoir l'obligation à M. de ...

Tout ce que vous me dites de la raquette qui vous jette au Château-du-Coq, du Château-du-Coq au Palais-Royal, du Palais-Royal rue Sainte-Anne, est vrai; mais sans l'âge de madame votre mère, qu'est-ce qu'un bond de plus ou de moins lorsqu'il s'agit de se fixer pour toujours!

Bonsoir, mon amie. Si les choses suivent la pente que je leur vois prendre, je ne désespérerai pas de vous ramener à Paris.

M. Le Gendre compte nous rendre la sœur bien-aimée au commencement du mois prochain. M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> de Blacy vous resteront-elles?

L'hiver débute ici fort sérieusement. Adieu, bonne et tendre amie. Gardez le coin du feu.

Mon respect à ces dames. A propos, voici le temps de parler à Damilaville; ce sera pour la première fois que je le verrai.

1. M. Le Gendre.

## XCVIII

Paris, le 1<sup>er</sup> décembre 1765.

Je ne sais que devenir. J'ai toutes sortes d'occupations autour de moi ; aucune ne me convient. Je voudrais sortir, et je sens qu'en quelque endroit que j'aille, j'y porterais et trouverais l'ennui. Le domestique de Grimm ne m'a point apparu ; demain dimanche, s'il faut que je revienne à vide de la rue Neuve-Luxembourg, il est sûr que je serai l'homme du monde le plus inquiet et le plus malheureux. Vous croyez que si c'était à recommencer, je vous aimerais, ni vous ni aucune autre ; que je ferais assez peu de cas du repos, de la liberté, du sens commun, pour le confier derechef à personne ! Cassez-moi aux gages, seulement une fois, pour voir. En vérité, il est bien triste de s'être attaché à une créature à laquelle on ne saurait se promettre d'avoir jamais le moindre reproche à faire, ni infidélité, ni dégoût, ni travers sur lesquels on puisse compter ; n'avoir ni le courage de lui manquer, ni la moindre espérance qu'elle nous manquera ; se trouver dans la nécessité ou de se haïr soi-même ou de l'adorer tant qu'on vivra ; cela est à désespérer. C'est une aventure unique à laquelle j'étais réservé.

Vous savez sans doute que M. Breuzart est encore veuf ? n'est-ce pas sa troisième femme ? Cela lui a fait une réputation extraordinaire. On prétend qu'il a fait mourir celle-ci à force de plaisirs.

Il nous est revenu un de nos convives de la rue Royale ; et nous en attendons incessamment un autre. Le premier est M. Wilkes, et le second est l'abbé Galiani.

Vous aimerez toutes M. Wilkes à la folie, lorsque vous saurez son histoire. Il arrive à Naples ; il met ses grisons en campagne, pour lui trouver une courtisane italienne ou grecque : il donne l'état des qualités, perfections, talents, commodités qu'il désire dans sa maîtresse. Cependant on lui meuble, sur les bords de la mer, la demeure la plus voluptueuse et la plus belle. Lorsque la demeure est prête à recevoir son hôte, il s'y rend ; et un des

premiers objets qui le frappent, c'est une femme belle par admiration, sous la parure la plus élégante et la plus légère, négligemment couchée sur un canapé, la gorge à demi nue, la tête penchée sur une de ses mains, et le coude appuyé sur un gros oreiller. On se retire; il reste seul avec cette femme; il se jette à ses pieds; il lui baise les mains, il lui adresse les discours les plus tendres, les plus passionnés, les plus galants; on l'écoute; et quand on l'a écouté en silence, deux bras d'albâtre viennent se reposer sur ses épaules, et une bouche vermeille comme la rose se presser sur la sienne. Il vit six mois avec cette courtisane dans une ivresse dont il ne parle pas encore sans émotion. Il aurait donné sa fortune et sa vie pour elle. Un jour que quelques affaires d'intérêt l'appelaient à Naples pour la journée entière, à peine est-il sorti que dona Flaminia (c'est le nom de la courtisane) ouvre son coffre-fort, en tire tout ce qu'il y avait d'or et d'argent, s'empare de ses flambeaux et de toute sa vaisselle, fait mettre quatre chevaux à un des carrosses de monsieur, et disparaît. Wilkes revient le soir; l'absence de sa maîtresse l'a bientôt éclairé sur le reste. Il en tombe dans une mélancolie profonde; il en perd l'appétit, le sommeil, la santé, la raison; il s'écrie : « Eh ! pourquoi me voler ce qu'elle n'avait qu'à me demander ! » Cent fois il est près de faire mettre à sa chaise de poste les deux seuls chevaux qui lui restent et de courir après son ingrate, ou plutôt son infâme....., mais l'indignation le retient. Le vol avait transpiré par les domestiques. La justice en prend connaissance : on se transporte chez M. Wilkes; on l'interroge; Wilkes, pour toute réponse, dit au commissaire ou juge de quoi il se mêle? que s'il a été volé, c'est son affaire; qu'il ne se plaint de rien; et qu'il le prie de se retirer, de demeurer en repos et de l'y laisser. Cependant les affaires de Wilkes se terminent, et il se dispose à repasser en France. C'est alors que cette femme, qui comptait assez sur l'empire qu'elle avait pris sur lui pour croire qu'il la suivrait à Bologne où elle s'était réfugiée, lui écrit qu'elle est la plus malheureuse des créatures, qu'elle est en exécration dans la ville; que, quoiqu'il n'y ait aucune plainte contre elle, cependant on prend des informations, et qu'elle risque d'être arrêtée. Wilkes laisse là son voyage de France, part pour Bologne, se met tout au travers de la procédure commencée, rend à cette indigne la sécurité, et même l'honneur



autant qu'il est en lui, et revient à Naples sans l'avoir vue, l'âme remplie de passion, mais un peu soulagée par la conduite généreuse qu'il avait tenue. Il arrive le soir chez lui, et son premier mouvement est de tourner les yeux sur ce canapé où il avait vu la première fois cette femme. Qui retrouve-t-il sur ce canapé? Sa Flaminia, sa maîtresse. Elle l'avait devancé, et rapporté tous les effets qu'elle avait pris. Wilkes la reconnaît, pousse un cri, et se sauve chez l'abbé Galiani à qui il apprend la dernière circonstance de son aventure, la seule qu'il ignorât. Cette femme suit Wilkes chez l'abbé; elle se jette à ses pieds; elle demande à se jeter aux pieds de Wilkes, et elle accompagne sa prière d'un geste bien pathétique; en se relevant elle montre à l'abbé qu'elle est mère, ajoutant que, quelle qu'ait été sa conduite, M. Wilkes ne doutera point que l'enfant qu'elle porte ne soit de lui. Voilà Wilkes et l'abbé très-embarrassés. Après un moment de silence, Wilkes se lève, et dit à l'abbé : « Mon ami, mon parti est pris; voyez cette femme, conduisez-la chez moi, ordonnez qu'on la serve comme auparavant, et dites-lui qu'elle y attende en repos ma résolution. » L'abbé exécute ce que Wilkes lui dit; cependant celui-ci fait faire ses malles, et cet homme, qui n'avait pas mis le pied dans un vaisseau du roi sans frémir, par la crainte involontaire de la mer et de l'eau, s'expose dans un bateau grand comme une chambre, et traverse la Méditerranée, au hasard de périr cent fois, laissant en partant, à la femme qu'il fuyait, ses chevaux, ses équipages, sa vaisselle, ses meubles, tout ce qu'il y avait dans sa maison, avec trois cents guinées qu'il charge l'abbé de lui remettre. On lit dans les gazettes publiques une partie de ce que je vous dis, et l'abbé Galiani a écrit le reste à Grimm, à peu près comme vous le savez à présent.

Je ne sais ce que vous penserez de Wilkes, mais ce procédé m'a donné la meilleure opinion de son cœur. Si cet homme en use ainsi avec une courtisane ingrate et malhonnête, que ne fera-t-il point pour un ami malheureux, pour une femme tendre, honnête et fidèle?

Voici une histoire qui s'est passée à ma porte, et qui n'est pas tout à fait de la même couleur. Le lieu de la scène est à la Charité. Le frère Côme avait besoin d'un cadavre pour faire quelques expériences sur la taille. Il s'adresse au père infirmier; celui-ci lui dit : « Vous venez tout à temps. Il y a là, numéro 46,



un grand garçon qui n'a plus que deux heures à aller. — Deux heures? lui répond le frère Côme; ce n'est pas tout à fait mon compte. Il faut que j'aille ce soir à Fontainebleau, d'où je ne reviendrai que demain au soir sur les sept heures au plus tôt. — Eh bien! cela ne fait rien, lui dit l'infirmier, partez toujours; on tâchera de vous le pousser. » Le frère Côme part, l'infirmier s'en va à l'apothicairerie, ordonne un bon cordial pour le numéro 46. Le cordial fait à merveille; le malade dort cinq à six heures. Le lendemain l'infirmier s'en va à son lit; il le trouve sur son séant, toussant et crachant librement; presque plus de fièvre, plus d'oppression, pas le moindre mal de côté. « Ah! père, lui dit le malade, je ne sais ce que vous m'avez donné, mais vous m'avez rendu la vie. — Tout de bon? — Rien n'est plus vrai. Encore une potion comme celle-là, et je suis hors d'affaire. — Oui, et le frère Côme! qu'en dira-t-il? — Que dites-vous du frère Côme? — Rien, rien », répondit l'infirmier en se frottant le menton avec la main et un peu contristé, décontenancé. « Père, lui dit le malade, vous faites la mine; vous voilà comme si vous étiez fâché de ce que je vais mieux. — Non, non, ce n'est pas cela. » Cependant, d'heure en heure, l'infirmier allait au lit du malade, et lui disait : « Eh bien! l'ami, comment cela va-t-il? — Père, à merveille. » Et l'infirmier en s'éloignant disait : « Si cela allait tenir? Je vous l'aurai si bien poussé qu'il en reviendra »; ce qui fut en effet. Le lendemain, le frère Côme arrive pour son expérience : « Eh bien! dit-il à l'infirmier, mon cadavre? — Votre cadavre! il n'y en a point. — Comment, il n'y en a point! — Non. Aussi c'est de votre faute. Notre homme ne demandait pas mieux que de mourir, c'est vous qui êtes la cause qu'il en est revenu. Pour votre peine vous attendrez. Que diable aussi, pourquoi vous en aller à Fontainebleau? Si vous étiez resté, je n'aurais jamais pensé à lui donner ce cordial qui l'a guéri, et votre expérience serait faite. — Eh bien! dit le frère Côme, il n'y a pas grand mal à cela; nous attendrons, ce sera pour une autre fois. »

Pour celle-ci, vous en croirez ce qu'il vous plaira; quant à la précédente, n'en rabattez pas un mot.

Vous pouvez presque vous dispenser de m'envoyer votre conseil sur la conduite de la femme et des deux hommes dont je vous ai raconté la position dans ma lettre précédente. Le

jeune homme en est tombé malade. Il est alité, et je ne réponds pas qu'il n'en meure. Ce que je puis vous assurer sur quelques lettres de lui qui m'ont été communiquées, c'est qu'il n'est retenu à la vie que par les considérations les plus fortes et les plus honnêtes, la crainte d'abandonner une mère âgée à la misère, ou à la dureté d'un frère cadet. Sa passion dans ses lettres est peinte d'une manière qui fait frémir; c'est un trouble, un désordre, ce sont des exclamations si violentes et si douloureuses, un mélange d'emportement et de tendresse, de délire et de sensibilité que je ne puis vous faire concevoir que par l'impression qu'on en ressent, la commisération et l'effroi. Je ne doute point que la lecture d'une de ces lettres n'ôtât à notre sœur bien-aimée une nuit de sommeil. J'en suis resté, moi, tout triste et tout pensif. Les exemples d'hommes et de femmes qui se sont délivrés d'une passion malheureuse par une mort violente ne sont ni bien communs ni bien rares. Celui-ci pourrait bien être le troisième de ma connaissance. Le troisième? le quatrième.

J'ai prédit à M. Wilkes que sa dona Flaminia le poursuivrait jusqu'à Paris, et qu'il pouvait s'attendre à la trouver un de ces soirs chez lui avec son bambin pendu à sa mamelle.

Il y a quelques jours que j'allai voir mon jeune homme. Je le trouvai couché sur son lit, en bonnet de nuit et en robe de chambre, le visage tiré comme s'il avait fait une longue maladie, les yeux renfoncés dans la tête, et le teint plus jaune que le souci. Je lui parlai longtemps sans qu'il me répondît : il me tenait seulement la main qu'il serrait de temps en temps avec violence en poussant de profonds soupirs. Je ne sais si vous connaissez un certain souris passager, compagnon du désespoir; je le voyais de temps en temps sur ses lèvres. Je lui représentais qu'il n'était pas d'un homme de sens, d'une âme forte comme la sienne, de s'abandonner comme il faisait. « Et croyez-vous, me dit-il, que je ne me secoure pas tant que je puis ! mais les forces s'épuisent et la passion reste. » Comme je continuais de lui donner les conseils qui me semblaient les plus convenables à son état, il joignit ses mains, et en les élevant en haut il s'écriait : « Ah ! ma mère ! »

Sa pauvre mère se désespère; elle n'entend rien à son état; elle croit que son enfant devient fou. Elle me dit qu'il change

cent fois de volonté dans la journée : qu'il se lève, qu'il se met subitement à table ; qu'il écrit, qu'il déchire ce qu'il écrit ; qu'il lit, qu'il jette les livres dans un coin ; qu'il envoie chercher son perruquier pour se coiffer, qu'il le renvoie, ou qu'après s'être fait accommoder, avoir pris du linge, mis son habit, il se déshabille sur-le-champ, remet sa robe de chambre, se promène d'un appartement dans un autre et se couche ; que d'autres fois il va jusqu'à la porte de la rue, et puis qu'il remonte ; que, quand elle lui remontre qu'il manque à ses devoirs, qu'il oublie les fonctions de son état, que cette négligence peut avoir les suites les plus fâcheuses, il se met à pleurer ; il dit : « Je le sais bien, je le voudrais bien, je ne saurais » ; il l'embrasse avec une tendresse qui lui déchire l'âme ; mais il a surtout une manière de la regarder à laquelle il lui est impossible de résister. Quand il la regarde ainsi, elle n'y sait autre chose que de s'en aller pleurer toute seule ; elle ajoute : « Si je lui avais jamais remarqué du goût pour les femmes, je le croirais pris de quelque passion malheureuse ; mais il a toujours été si réservé de ce côté-là ; en vérité, je ne crois pas qu'il ait encore connu une femme. Je ne sais ce que c'est. »

Nous connaissons l'un et l'autre une honnête femme de par le monde, pour qui le spectacle de ce jeune homme-là serait une terrible leçon. Adieu, mon amie ; n'est-il pas vrai qu'il ne faut laisser concevoir aux hommes aucune espérance vaine ? L'amour ! c'est une bête cruelle et sauvage.

## XCIX

Le 20 décembre 1765.

Les occupations se succèdent sans interruption, et je commence à me désabuser de la chimère du repos. Il y avait avant-hier, sur mon bureau, une comédie, une tragédie, une traduction, un ouvrage politique et un mémoire, sans compter un opéra-comique. L'opéra-comique est de Marmontel ; c'est son conte de *la Bergère des Alpes* qu'il a mis en scène. Ou

me l'a envoyé afin que j'en dise mon avis. Mon avis est que le sujet est ingrat, et qu'à moins que le musicien ne fasse des prodiges, l'ouvrage ne réussira pas <sup>1</sup>. La Baronne ne sait sur quel pied danser dans cette aventure ; elle n'aime pas le poète, mais elle prend l'intérêt le plus vrai au musicien : c'est de Kohaut, son maître de luth, celui qui a fait une si jolie soirée à M<sup>me</sup> Le Gendre et à M<sup>lle</sup> Mélanie. J'arrivai hier comme l'auteur et le musicien se querellaient. « Eh ! mes amis, leur dis-je, vous vous pressez trop ; attendez après la première représentation. »

La comédie est d'un de ces jeunes Marseillais <sup>2</sup> que l'ami Gaschon m'a amenés ; elle est mauvaise, et le pis c'est qu'elle ne promet rien de mieux.

La tragédie est d'un jeune homme, grand admirateur du *Siège de Calais*, à qui j'ai eu bien de la peine à faire entendre que le temps des reconnaissances et des conjurations était passé, et qu'il y avait presque autant de difficulté à présent à trouver un sujet heureux, intéressant et neuf, qu'à le bien traiter.

La traduction est celle que l'abbé Le Monnier a faite de Ténence. En vérité, j'ignore quand le pauvre abbé sortira de mes mains ; car les amis, qu'on craint moins de mécontenter que les indifférents, sont toujours les derniers servis.

L'ouvrage politique est de ce pauvre abbé Raynal que je fais sécher d'impatience et d'ennui depuis six mois ; et le mémoire est d'un Écossais appelé M. Fluart, qui dispute un grand titre et un héritage de plusieurs millions à un enfant supposé par des parents entêtés de la postéromanie. C'est presque une cause autant du ressort du géomètre que de l'homme de loi. C'est là qu'un homme qui saurait calculer les probabilités aurait beau jeu. Si cette affaire m'était personnelle, je chercherais quel est le degré de vraisemblance d'après lequel le juge se croit autorisé à condamner à mort un coupable, et je ne crois pas que je fusse embarrassé à démontrer que la vraisemblance de la supposition de l'enfant dont il s'agit est la plus grande ; d'où je conclurais contre les juges mêmes qu'il y aurait bien de l'atrocité à

1. Cet opéra-comique, mis en musique par Kohaut, tomba sur le théâtre de la Comédie-Italienne, le 19 février 1766.

2. Barthe.

1. Sans doute l'*Histoire philosophique des Deux-Indes* à laquelle Diderot prit une part qu'on n'a pu déterminer exactement.

exiger des preuves plus fortes pour ôter à un homme sa fortune et son nom que celles qu'on exige pour lui ôter l'honneur et la vie. Je ne sais si vous étiez encore à Paris lorsque je fus appelé chez M. d'Outremont pour décider si des lettres produites dans cette affaire étaient réelles ou contrefaites. J'ai relu ces lettres ; il est pour moi de la dernière évidence que ces lettres ne sont pas d'un Français ; qu'elles sont d'un Anglais, et que cet Anglais est le père prétendu de l'enfant, qu'il les a écrites sous le nom emprunté d'un accoucheur.

Vous voyez que je suis toujours le plan que je me suis fait de ne vous laisser ignorer aucun des instants de ma vie. Nous avons perdu aujourd'hui, vendredi veille de Saint-Thomas, M. le Dauphin <sup>1</sup>, après une longue et cruelle maladie dont il a supporté les douleurs avec une patience vraiment héroïque. On en raconte une infinité de beaux traits. On dit qu'il y a quelque temps qu'il se coupa les cheveux, qu'il les partagea entre ses sœurs comme l'unique présent qu'il eût à leur faire. Il y a dans cette action je ne sais quoi de touchant et d'antique qui me plaît infiniment. Un grand seigneur lui écrivit une lettre tout à fait ridicule, pour l'engager à demander au roi une grâce qu'il obtiendrait certainement ; parce que, disait-il à M. le Dauphin, il était dans un moment où l'on n'aurait rien à lui refuser. M. le Dauphin plaisanta de cette impertinence, et ne nomma point celui qui l'avait faite. Il a eu, pendant tout le cours de sa maladie, la délicatesse de montrer à ceux qui l'environnaient une sécurité sur sa santé et sur sa vie qu'il était impossible qu'il eût. Il n'a témoigné du regret de la vie que dans un moment où il recevait de son père une marque de tendresse dont il était touché. J'ai ouï dire à M. Hume, qui le tenait de M. de Nivernais, qu'il y a quelques mois, ce duc étant allé rendre ses devoirs à M. le Dauphin, il le trouva qui lisait dans son lit les ouvrages philosophiques de Hume, ouvrages que vous connaissez sans doute et qui ne sont pas célèbres par leur orthodoxie. Le duc en fut surpris ; et il dut l'être bien davantage, s'il est vrai, comme M. Hume me l'a dit, que M. le Dauphin ait ajouté : « Cette lecture est très consolante dans l'état où je suis. » C'est une chose bien certaine

1. Père des rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, mort le 20 décembre 1765.



que M. le Dauphin avait beaucoup lu, beaucoup réfléchi, et qu'il y avait peu de matières importantes sur lesquelles il ne fût pas très-instruit. Il y a plusieurs traits de lui qui ne permettent pas de douter qu'il n'eût même le ton léger et la plaisanterie assez preste. On dit qu'en dernier lieu, ayant appris qu'on ne permettait pas au Genevois Rousseau de s'établir à Strasbourg, il avait désapprouvé cette sévérité, quoiqu'il ne pût douter qu'elle était exigée par les circonstances, et qu'il avait trouvé que c'était un homme à plaindre et non à persécuter. Cela n'est certainement pas d'un intolérant.

Il y a trois jours que Rousseau est à Paris <sup>1</sup>. Je ne m'attends pas à sa visite ; mais je ne vous célerai pas qu'elle me ferait grand plaisir ; je serais bien aise de voir comment il justifierait sa conduite à mon égard. Je fais bien de ne pas rendre l'accès de mon cœur facile ; quand on y est une fois entré, on n'en sort pas sans le déchirer ; c'est une plaie qui ne cautérise jamais bien. Il y a quelque temps qu'il me tomba sous les mains une lettre de lui où il y a des choses charmantes. Il y disait des prêtres qu'ils s'étaient constitués juges du scandale, qu'ils excitaient le scandale, et qu'en conséquence du scandale qu'ils avaient excité ils appelaient ensuite les hommes à leur tribunal pour y être punis de la faute qu'ils avaient eux-mêmes commise ; moyen infailible, ajoutait-il, pour vexer à discrétion le particulier, la société, le sujet, le magistrat, le souverain, une nation entière, toute la terre ; il les comparait ensuite à ce chirurgien logé à l'angle d'un carrefour et dont la boutique s'ouvrait sur deux rues. Ce chirurgien sortait par une porte et blessait les passants ; puis il rentrait subitement et ressortait par l'autre porte, pour panser ceux qu'il avait blessés ; avec cette petite différence que l'homme de l'encoignure guérissait en effet le mal qu'il avait fait, au lieu que le prêtre n'accourt que pour l'augmenter.

Rousseau passera ici une quinzaine ; il y attendra le départ de M. Hume, qui le conduira en Angleterre et l'installera à Pelham, petit village situé sur les bords de la Tamise, où il jouira du repos, s'il est vrai qu'il le cherche. M. de Saint-Lambert a dit de lui un mot charmant : *Ne le plaignez pas trop ; il voyage avec sa maitresse, la Réputation.*

1. Il y revint le 17 décembre 1765.



A l'heure où je vous écris, vous êtes seule avec maman, et vous faites la fable du Pigeon sédentaire et du Pigeon voyageur. Où sont-elles à présent? Les chemins son bien mauvais! Elles auront bien souffert du froid! M<sup>lle</sup> Mélanie arrivera huit jours trop tard pour entendre le Pantaleone.

Vous me faites bien plaisir de m'apprendre que je pourrai voir la chère sœur sans courir le risque de rencontrer M<sup>lle</sup> Boileau. Je crains celle-ci comme le feu. J'ai tort avec elle; mais je suis plus embarrassé que fâché de ce tort-là.

On a beau battre cette pauvre petite sœur, elle ne se fait point aux coups; cela est malheureux. Il y a bien pis, c'est qu'elle s'amuse à se battre elle-même, quand les autres sont las.

Vous faites trop d'honneur à ma pénétration. Quand on a un peu d'habitude de lire dans son propre cœur, on est bien savant sur ce qui se passe dans le cœur des autres; combien de prétextes honnêtes que j'ai pris dans ma vie pour de bonnes raisons! Cet examen assidu de soi-même sert moins à rendre meilleur qu'à apprendre que ni soi ni les autres ne sont pas trop bons. Voulez-vous que je vous dise le dernier mot sur la petite sœur? Il n'y a plus de ressource pour elle que dans la caducité de l'homme. C'est un oiseau que cette petite sœur, et nous ne sommes plus dans l'âge où l'on tire au vol. Cela me rappelle un propos bien plaisant qu'elle ne lui tiendra pas. Un homme pressait très-vivement une femme, et cette femme soupçonnait que cet homme n'avait pas la raison qu'il faut pour être pressant; elle lui disait: « Monsieur, prenez-y garde, je m'en vais me rendre. » Passé cinquante ans, il n'y en a presque aucun de nous que cette franchise n'embarrassât. Faites-en l'essai dans l'occasion, et vous verrez. J'en excepte cependant les prêtres et les moines, parce qu'il y a des grâces d'état.

Et pourquoi donc est-ce que la petite sœur n'a pas voulu se charger de la commission fâcheuse? C'est une maladresse de sa part.

Oh! ne me dites rien de ce que maman fera ou ne fera pas. Je vous jure qu'elle n'en sait rien elle-même, et que je ne serais pas plus avancé à sa place. Je vois que, quand il s'agit de se faire du mal ou d'en faire aux autres, les honnêtes gens finissent toujours par se donner la préférence. Mais pourquoi lisez-vous

comme cela aux autres ce que je n'écris qu'à vous ? Un jour, on craignait que cette confiance ne me mît trop bien avec la nièce ; et moi je crains qu'un jour elle ne mette fort mal avec ses tantes. Je ne veux ni l'un ni l'autre. Vous êtes devenue bien circonspecte ; est-ce que, quand vous vous retenez, vous n'en êtes pas incommodée ?

Je dis toujours, sauf à m'en gronder après : Comment ! don Diego me prendra un mois de suite pour une grue, et je ne lui ferai jamais entrevoir que c'est lui qui l'est ? Cela est trop pénible.

Si j'ai peu vu M<sup>lle</sup> Boileau, en revanche j'ai beaucoup vécu avec l'abbé fabuliste <sup>1</sup>.

La pièce de Sedaine a été jouée, et jouée avec le succès que j'en attendais <sup>2</sup>. Le premier jour, combat à mort ; les honnêtes gens, les artistes et les gens de goût d'un côté ; la foule de l'autre. Ma bonne amie, ne le dites à personne ; mais je vous jure que ceux qui prônent à présent le plus haut cet ouvrage n'en sentent pas le mérite. Cela est si exquis, si simple, si vrai ! *Piscis hic non est omnium*. Je suis sûr que Saurin, Helvétius et d'autres ont pitié du public. Mon amie, ou cela est vrai ou cela est faux (je parle de la pièce). Si cela est faux, cela est détestable ; mais si cela est vrai, combien de prétendues belles choses détestables !

Pourriez-vous me dire si je dois payer ? J'ai gagé avec l'abbé que les comédiens feraient retrancher une certaine scène de génie ; les comédiens ne l'ont pas fait retrancher, mais c'est le public. J'ai vu clairement, à la première représentation, qu'entre deux mille personnes il y en avait très-peu qui sentissent le mérite de ce poëme. Il demande un tact bien pur et bien fin. Je n'ai même encore aujourd'hui foi qu'en quelques bonnes âmes d'hommes tout ronds et de femmes sans prétentions, qui en ont été enchantés d'instinct, sans savoir pourquoi. Les gens à protase n'y sont pas. Écoutez bien mon pronostic : Voltaire en dira pis que pendre. Et la cour ? Elle appellera cela du comérage et du caquet ; oui, mais c'est du caquet et du commérage comme Lélius et Scipion étaient soupçonnés d'en dicter à

1. Le Monnier.

2. *Le Philosophe sans le savoir* fut représenté le 2 décembre 1765.

Térence, avec moins d'élégance et plus de verve. C'est le contraire que je voulais dire; ce sont les terreurs de la tragédie produites avec les moyens de l'opéra-comique. A l'avant-dernière scène, il y a quelques jours qu'une jeune fille s'écria du milieu de l'amphithéâtre : *Ah! il est mort!* Je voudrais bien que cette petite fille-là eût été la mienne. Comme je l'aurais baisée, et devant tout le monde!

*Me faire autre?* Oui, en tout, excepté l'amant, auquel je ne veux pas toucher; il est bien, mais fort bien, qu'en pensez-vous? Il n'y manque qu'une chose, c'est d'être à côté de celle qu'il aime; et c'est un défaut dont il est bien pressé de se corriger. Bonjour, bonne amie; mon respect à maman.

## C

Paris, le 30 décembre 1765.

*(Le commencement de la lettre manque.)*

Elle<sup>1</sup> est logée sur le Palais-Royal, et dans un très-bel appartement. J'ai eu le plus grand plaisir à la revoir, et à la revoir en santé. Nous avons déjà fait une ou deux causeries à perte de vue. La première, ce ne fut que des caresses, de la joie, des questions sans fin sur elle, sur vous, sur madame votre mère. Le retour de don Diego les abrégua. La seconde, nous allions entamer des choses plus intéressantes, lorsque nous fûmes interrompus par M<sup>lle</sup> Boileau, qui me cribla de plaisanteries, moitié douces, moitié amères. Mais, Dieu merci, m'en voilà quitte; à moins qu'avec le temps et les mêmes négligences je ne donne lieu aux mêmes reproches; ce qui pourrait bien arriver. Je suis incorrigible sur les choses qui ne cadrent point avec mes principes, bons ou mauvais. Je lui ai fait lire votre rêve, à cette petite sœur, et elle trouve que vous rêvez avec plus de sens commun que les autres n'en ont éveillés; et puis

1. M<sup>me</sup> Le Gendre.

nous étions en train de discuter l'affaire des maisons, lorsque M. de ... arriva. Je crus qu'il était honnête de laisser ensemble des gens qui ne s'étaient vus depuis si longtemps, et qui devaient avoir beaucoup de choses à se dire, toutes celles qu'ils s'étaient écrites. J'allai voir M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> de Blacy; elles m'ont paru se bien porter l'une et l'autre.

Vous savez sans doute que Fayolle s'est marié; je n'entends rien à cet enfant-là. Il a la meilleure conduite avec les indifférents, et la plus mauvaise avec ses parents. Tous les Cayennois, qui sont occupés ici à s'entre-accuser, s'accordent à en dire du bien. M. Aublet<sup>1</sup> est de retour. Croyez-vous que cette gibecière que nous vîmes partir avec Fayolle, si à contre-cœur, lui a été d'un grand secours? C'est M. Aublet qui me l'a dit. Ces insulaires sont sots et ennuyés. Ils ont le plus grand besoin d'être amusés, et on les émerveille à peu de frais.

J'attends les ordres de M<sup>me</sup> d'Holbach, qui m'a promis de me voiturer à Versailles où je trouverai M. Dubucq, premier commis de la marine pour les colonies, tout disposé à m'accorder ce que j'ai à lui demander pour le petit cousin. La première chose, c'est qu'il soit conservé dans son poste; la seconde, c'est qu'on lui donne un brevet d'écrivain. La première est de justice; l'autre est de grâce. Nous verrons. Par la même occasion, je tourmenterai M. Rodier pour cette M<sup>me</sup> du Bois à qui j'ai fait un enfant sans l'avoir jamais vue. Songez à votre santé. La mienne est une de ces choses rares dans ce monde, dont on ne vient point à bout.

Je suis bien loin de vos camisoles et de vos flanelles. Tâchez de me persuader auparavant d'avoir du feu.

Ce logement sur le Palais-Royal est bien séduisant. Je ne vous conseille pas de le voir, si vous ne voulez pas l'habiter. Mais si, dans l'incertitude sur le temps où la rue Sainte-Anne sera habitable, on obtenait du propriétaire de prolonger le bail de six mois, et qu'on l'obtint; si vous étiez maîtresse de la location; si, ce prix une fois fixé à votre volonté, on ne l'augmentait pas, quoique celui de la location totale fût de cinq mille francs; si l'on déterminait le principal locataire de M<sup>me</sup> de Blacy

1. Naturaliste, auteur d'une *Histoire des plantes de la Guyane française*, 1775, 4 vol. in-4°.

à la garder neuf mois en lui payant le loyer d'un an! n'allez pas me dire qu'il serait malhonnête d'être logés, sans entrer à proportion dans le prix de la location entière. Ce serait une délicatesse bien mal entendue. Encore vaut-il mieux qu'il leur en coûte cinq mille cinq cents, moins quinze ou seize cents livres, que cinq mille cinq cents livres. Avec ces précautions, on risquerait un déménagement de moins, la rue Sainte-Aune s'arrangerait; on s'y établirait, ou l'on ne s'y établirait pas, selon que le logement plairait ou déplairait. Le gîte de Meudon m'est plus assuré que jamais. La robe de chambre tant plus que jamais. J'aime mon cabinet et mes livres plus que jamais; et nous sommes presque convenus, la petite sœur et moi, qu'elle ne m'arracherait à ma solitude que dans les cas urgents. Savez-vous quand elle n'aura qu'un cri après moi? C'est lorsque les liens qui commencent à l'enlacer auront fait tant de tours autour d'elle, qu'il n'y aura presque plus moyen de l'en débarrasser.

Adieu, mon amie, portez-vous bien; recevez le serment que je vous renouvelle, de vous aimer tant que je vivrai. Présentez pour moi à madame votre mère les mêmes souhaits que vous lui ferez en votre nom; c'est demain le dernier jour de l'an; c'est demain que je vous aurais accablée de baisers, c'est le jour de demain qui eût été un beau jour! Mais ne pensons pas trop à cela : adieu, adieu, cela fait du mal.

## CI

Paris, le 18 janvier 1766.

Il me prend une bonne envie de vous gronder; comment! vous êtes quinze jours sans entendre parler de moi, et vous ne vous en plaignez pas? Ah! mon amie, l'absence opère; vous m'aimez moins; vous vous souciez moins d'entendre parler de moi; vous me faites entrevoir un temps où vous pourriez vous en passer tout à fait; et un peu plus éloigné où peut-être... Mon amie, ne vous affligez pas : je ne pense pas ce que je vous

dis là. Vous avez de l'indulgence pour mes affaires. C'est ma situation seule que vous accusez, et vous avez la délicatesse de n'en pas accroître le désagrément par vos reproches. Vous attendrez toujours mes lettres avec impatience; vous les lirez toujours avec plaisir. Ce sera la principale allégeance de votre ennui, dans l'exil où je vous vois condamnée à vivre. Qu'il est triste à présent, cet exil! Endurez-le, mon amie; endurez-le encore un moment; bientôt celui qui vous aime, celui que votre cœur désire, vous apparaîtra, et sa présence dissipera toute la tristesse qui vous environne.

Nous avons passé trois jours de suite ensemble, la chère sœur et moi. Elle avait été malade; elle commençait à recouvrer sa santé lorsqu'elle s'est avisée, par une complaisance assez déplacée, de fixer une indisposition qui tirait à sa fin. Don Diego avait invité douze personnes à dîner; elle descendit dans une petite salle à manger où elle fut exposée aux alternatives du froid et du chaud, et au bruit de la redoutable poitrine de Soufflot, qui ne cessa pas de tonner trois ou quatre heures de suite à ses oreilles délicates; elle remonta avec un mal de tête à devenir folle; la fièvre survint. La nuit fut abominable; la matinée ne fut pas meilleure; et il lui reste encore aujourd'hui un torticolis qui n'est guère moins douloureux qu'incommodé. Comme si ce n'était pas assez que son indisposition, elle a encore trouvé le secret de se faire une tracasserie domestique. Oh! pour cette fois-ci, don Diego avait raison; et je trouve qu'elle s'est conduite ou comme une femme galante des plus lestes, ou comme une coquette qui a projeté de renverser la tête à son mari, ou comme une étourdie qui ne prévoit les conséquences de rien. Imaginez qu'elle avait envie de voir *le Philosophe sans le savoir*; c'est le titre de la pièce de Sedaine; elle avait donc chargé l'ami Gaschon de prendre une loge louée. Gaschon tombe malade de son côté, elle du sien, et la voilà occupée à chercher pratique pour ses billets. Elle y réussit. Le mercredi matin, jour de l'ouverture du théâtre, M<sup>me</sup> Trouard, qui en avait pris deux, lui en fait demander un troisième; elle pense en elle-même que M. de... n'en a pris un que par égard pour elle, et qu'il ne se soucie guère d'aller au spectacle, surtout un jour d'Académie, et la voilà qui écrit à M. de ... que peut-être il emploierait mieux sa soirée ailleurs que dans une



loge, et que s'il voulait lui renvoyer son billet, ce serait un moyen pour elle de faire un heureux. M. de ... renvoie son billet de loge, et vient passer la soirée avec la chère sœur; tandis que le mari, qui avait gardé le sien, se rend à l'extrémité de Paris, où il avait affaire; au spectacle, où il n'aperçoit point le seul homme dont l'absence pouvait l'intriguer. Aussitôt les soupçons lui brouillent la cervelle; il revient; il apprend que M. de ... a passé la soirée chez lui, et tout le reste. Jugez de sa belle humeur! Il ne manquait à cela qu'un hasard qui eût fait tomber le singulier billet à M. de ... entre les mains du mari, et que le présent du mari le lendemain, lorsque la chère sœur faisant à Gaschon le petit dénombrement de ceux qui avaient occupé la loge, et lui nommant M. de ..., Fanfan ajouta tout de suite : Il a bien mieux aimé venir prendre les mains à maman que d'aller à la comédie. En vérité, il n'était pas impossible que toutes ces circonstances se réunissent.

M. Suard est marié d'hier. Depuis environ un mois qu'il m'a confié cette folie qu'il vient de consommer, je porte un malaise dont je ne suis pas encore quitte. Suard est un homme que j'aime; c'est une des âmes les plus belles et les plus tendres que je connaisse; tout plein d'esprit, de goût, de connaissances, d'usage du monde, de politesse, de délicatesse. Qu'un Carmon-telle, qu'un comte de Nesselrode, qu'un Grimm même se marient, je ne serai point inquiet de leur bonheur. Les premiers sont des pierres, et le dernier, quoique sensible, a tant de courage, de ressource, et de fermeté! Mais Suard, le triste, le délicat, le mélancolique Suard! S'il n'a pas le cœur blessé de cent piqûres avant qu'il soit un mois, il faut que sa femme soit capable d'une attention bien rare. Lorsqu'il me consulta, je lui tins deux propos bien effrayants ce me semble. « N'avez-vous pas été, lui dis-je, autrefois renfermé dans un cachot? Eh bien, mon ami, prenez garde de vous rappeler ce cachot et de le regretter. » J'ajoutai que je l'avais vu, il y a quelque temps, rôder sur les bords de la rivière; que, quoiqu'il me fût cher et que je fusse vivement touché de son état, il m'avait causé moins d'inquiétudes qu'aujourd'hui; car, après tout, ce n'était qu'un mauvais moment. Je l'invitai ensuite à venir passer une matinée chez moi où nous causerions plus à notre aise d'une affaire qui demandait d'autant

plus de réflexion, qu'elle ne laissait à l'homme malheureux aucune ressource; il me promit, et ne vint pas. J'ai entendu dire depuis qu'il y avait des raisons d'honneur et de maladresse. On ajoute que sa femme est très-jolie, et que, quand on était occupé à lui démontrer qu'on l'aimait, rien n'était plus facile que de pousser la démonstration trop loin. Mais j'ai l'âme malade. Je n'ai pas le courage de plaisanter. Il a peu de fortune; ce qu'il a en est précaire; elle n'en a, elle, ni précaire ni autre. Il est paresseux, fastueux, élégant, généreux; elle est jeune, folle, gaie, dissipatrice, fastueuse, élégante. Les enfants viendront. Plus j'y réfléchis, plus cet homme me paraît perdu. Grimm prétend que s'il ne s'est pas noyé, ce n'est qu'une partie remise. Il y a quelques jours que je disais à la Baronne que ce maudit mariage était un de ses forfaits.

Il me semble que vous ne vous intéressez plus guère à mon jeune amoureux. Oh! il lui est arrivé une aventure à laquelle vous ne vous attendez guère, et qui était bien propre à nous rattacher à la vie. La femme dont il s'agissait a une amie intime; cette amie, le jour de l'an, avait fait des cornets de dragées qu'elle distribuait en étrennes. Elle en offrit un à mon jeune amoureux. Mais savez-vous quel papier faisait son cornet? Ce papier était une lettre de sa déesse, où elle disait le diable de lui. Je l'ai vue, je l'ai tenue, cette lettre; et ce qu'il y a de singulier, c'est que cela ne s'est point fait de concert; qu'il n'y a que de l'étourderie, du hasard, nulle méchanceté. La preuve, c'est que les deux amies s'en sont arraché les yeux, et que l'étourdie en a été dans le plus grand désespoir. Nous pensions bien qu'on mettrait tout en œuvre pour replâtrer cela. On n'y a pas manqué. Nous, de notre côté, nous avons joué l'indignation, le mépris, la rupture, et nous continuons. Nous n'allons plus au rendez-vous; quand nous y allons, nous n'y restons qu'un moment. Plus de soupers; des égards, de l'honnêteté, de la politesse; mais pas un mot doux. Cependant on étouffe; on jette des mots que nous n'entendons pas; nous sommes d'un renchéri du diable. On fait semblant de se rejeter de l'autre côté; on cherche à nous donner de la jalousie que nous ne prenons pas, d'autant moins que l'autre côté a soupçonné sinon la chose, du moins quelque chose qui en approche, et qu'il ne se prête point du tout au rôle qu'on veut lui faire jouer. Celui-ci, parlant de

lui, de mon jeune homme et du mari, disait à la dame : « Qu'avez-vous donc, madame ? Vous rêvez ; vous avez un air triste, désolé ; on dirait d'un vaisseau battu par trois tempêtes. »

Bonsoir, mon amie. L'amour franc, honnête, vrai, tel que celui que nous nous portons, est le seul qui puisse être heureux. Aimons-nous comme toujours.

## CII

Paris, le 3 février 1766.

Je vous donne, à vous et à votre maman, à deviner en cent ce qui m'occupe maintenant. Les artistes m'ont chargé du projet du tombeau que le roi a ordonné pour le Dauphin<sup>1</sup>. Moi ! moi ! silence là-dessus. Il ne faut point gâter un service par une indiscretion. J'en suis à ma troisième tentative. Vous me direz celle qui vous plaît le plus ; il faut savoir d'abord que le monument doit être placé au milieu de la cathédrale de Sens, et qu'il doit avoir un rapport visible à la réunion des deux époux. Voici le premier :

J'élève une couche funèbre. Sur cette couche funèbre, je suppose deux oreillers. L'un de ces oreillers reste vacant. La tête de l'époux repose sur l'autre. Il dort de ce sommeil doux et tranquille que la vertu et la religion ont promis à l'homme juste. Il a un de ses bras mollement étendu ; de l'autre, il se presse doucement la cuisse, comme un époux qui s'est retiré le premier, et qui ménage une place à son épouse. Les anciens s'en seraient tenus à cette seule et unique figure sur laquelle ils auraient épuisé tout leur savoir. Mais les modernes veulent être riches ; ils ne sentent pas que la richesse est la mort du sublime. Pour me plier à leur mauvais goût, j'enrichis donc ; mais j'enrichis avec force, noblesse et grandeur. Je place au chevet du lit la Religion. Elle a un bras appuyé sur sa large croix. La main de

1. Les projets insérés dans la *Correspondance* de Grimm (15 avril 1766), se trouvent déjà, mais moins développés, t. XIII, p. 72.

ce bras montre le ciel de l'index. L'épouse est à côté d'elle, un bras appuyé sur la cuisse de la Religion, en disant de l'autre : *Voyez, il me fait place; il m'appelle.* L'Amour Conjugal, placé de l'autre côté, l'invite à se reposer auprès de son époux; mais la Religion interpose sa main, et lui dit : *J'approuve votre douleur; mais il faut attendre l'ordre d'en haut.* Cependant la France, assise aux pieds de la couche, et le dos tourné à la scène, médite sur la perte qu'elle vient de faire. Elle tient le plus petit des enfants caché dans son giron. L'un des deux autres a la main posée sur l'épaule de son père. Il a la bouche ouverte; il crie; il l'appelle avec douleur et effroi. L'ainé, debout, attache ses regards sur la Religion; il attend de sa bouche un mot qui lui conserve sa mère. J'ajoute que si l'on trouve le monument trop riche, on n'a qu'à supprimer la France et les trois enfants, et qu'il n'en sera que plus simple et plus beau. Je n'entre point dans le caractère, la position, les différents groupes, les vêtements, le mouvement; l'action de ces figures. J'ai donné toutes ces choses de technique : je ne vous expose que l'idée.

Ce premier monument montre le moment du sommeil. J'ai voulu montrer, dans le second, celui du réveil, le moment du triomphe de la vertu à la venue du grand jour. Je place au pied de la couche funèbre un grand ange qui sonne le réveil des morts. L'épouse et l'époux se sont réveillés. Ils se reconnaissent avec une joie mêlée de surprise. L'époux a un de ses bras jeté sur les épaules de sa moitié. Ils se disent : *Ah! c'est vous! Je vous revoie, je ne vous perdrai plus!* Ils se sont relevés de dessus leurs oreillers. Ils sont assis au chevet du lit funéraire; du côté de l'épouse, c'est l'Amour Conjugal qui rallume ses flambeaux en les secouant l'un sur l'autre; du côté de l'époux, c'est la Religion, une main posée sur l'épaule de l'Amour Conjugal, son visage tourné et son second bras étendu vers une autre figure assise de son côté sur les bords de sa couche. Cette autre figure, c'est la Justice éternelle, les reins ceints du serpent qui se mord la queue, les pieds posés sur les attributs de la grandeur humaine éclipsée, ayant sur les genoux les balances où elle pèse les actions des hommes, et présentant à la Religion deux couronnes d'étoiles. Ou je me trompe fort, ou vous trouverez mes images grandes.

Voici le troisième monument que je propose. Imaginez un

caveau. Une figure effrayante s'élève de ce caveau ; en s'élevant, elle soulève de l'épaule la pierre qui le couvre. Cette figure, c'est la Maladie : c'est celle dont le Dauphin est mort. Elle appelle ; elle fait le signe impérieux de descendre. Le Dauphin, debout sur le bord du caveau entr'ouvert, ne la regarde ni ne l'écoute : il est tranquille ; il a le visage tourné vers son épouse ; il la console en lui montrant ses enfants. La Dauphine a un de ses bras entrelacé avec celui de son époux. Elle se couvre les yeux de son autre main ; elle semble craindre de laisser tomber ses regards sur des objets qui peuvent l'attacher à la vie. Les enfants lui sont présentés par la Sagesse. Elle en a deux devant elle : ce sont les plus jeunes. L'ainé est par derrière, ses deux bras appuyés sur l'épaule de la Sagesse, et la tête penchée sur ses deux bras. Tout près de cet enfant, on voit la France prosternée vers les autels, et implorant le secours du ciel.

Choisissez, mesdames. Si aucun ds trois ne vous convenait, proposez-moi vos difficultés. Faites mieux ; s'il vous venait quelque nouvelle idée, dites-la-moi. J'en rumine une quatrième, où je voudrais que l'époux dit aux hommes : *Apprenez à mourir* ; et où l'épouse dit aux femmes : *Apprenez à aimer*. S'il vous venait quelques moyens de rendre ces deux mots sensibles, vous me feriez vraiment plaisir de me les communiquer, car la chose me paraît vraiment difficile.

Beau passe-temps, me direz-vous, que de promener son imagination parmi des tombeaux ! Pardon, mesdames ; mais aussi pourquoi êtes-vous des femmes fortes ? je vous jure que je n'en connais pas deux autres au monde à qui j'eusse osé demander le même service ; quoique ce genre de poésie auquel j'ai donné quelques instants ne m'ait point du tout attristé. A tout hasard, s'il m'est arrivé de jeter du noir dans vos têtes, l'abbé de Boufflers va m'aider à le dissiper. Voici des bouts-rimés qu'il a remplis :

Enfants de saint Benoît, sous la guirape et le *froc*,  
 Du calice chrétien savourez l'*amertume*.  
 Vous, musulmans, suivez votre triste *coutume* :  
 Buvez de l'eau, tandis que je vide mon *broc*.  
 Par vos raisonnements, moins ébranlé qu'un *roc*,  
 Je crains peu cette mer de soufre et de *bitume*

Où vos sots docteurs ont *coutume*  
 De noyer les Césars et les rois de *Maroc*.  
 Quel que puisse être le *maroufle*  
 Que vous nommez pape ou *mufti*,  
 Je ne baiseraï point son cul, ni sa *pantoufle*.  
 Prêtres noirs qui damnez Marc-Aurèle et *Zampti*,  
 Par qui Confucius comme un lièvre est *rôti*,  
 Le diable qui les brûle est celui qui vous *souffle*.

Ces diables, ce bitume, ces prêtres vous chiffonnent-ils encore l'imagination, et voulez-vous quelque chose de plus gai, de plus fou? Voici une autre pièce adressée à sa sœur :

Vivons en famille :  
 C'est le destin le plus doux  
 De tous.  
 Nous serons, ma fille,  
 Heureux sans sortir de chez nous.  
 Les honnêtes gens  
 Des premiers temps  
 Avaient d'assez bonnes mœurs ;  
 Et sans chercher ailleurs,  
 Ils offraient leurs cœurs  
 A leurs sœurs.  
 Sur ce point-là nos aïeux  
 N'étaient point scrupuleux.  
 Nous pourrions faire,  
 Ma chère,  
 Aussi bien qu'eux,  
 Nos neveux<sup>1</sup>.

Les suivants ont été faits pour une jeune personne née le jour du solstice d'été :

On vous ébauchait en automne,  
 On vous achève dans l'été.  
 Vous pourriez ressembler à Cérès ou Pomone ;  
 Mais, à dire la vérité,  
 Vous tenez de plus près à Flore qu'à personne.

1. Cette pièce d'un ton si singulier, adressée à une sœur, n'a point été recueillie dans les œuvres de l'auteur. (T.).



Tout l'univers fit son devoir,  
Au moment où vous êtes née.  
Le soleil s'arrêta pour vous mieux recevoir,  
Et toute la terre étonnée  
A trouvé que les jours les plus longs de l'année  
Sont encor trop courts pour vous voir.

En voilà dont la délicatesse demande grâce pour les précédents, et mérite de l'obtenir. Moi, je suis bon ; je pardonnerais en leur faveur même aux quatre qui suivent. Ils ont été faits et envoyés sur une carte à une femme qui avait engagé M. de Choiseul à écrire une satire contre lui :

Pour me déchirer quelque femme,  
Choiseul, t'a payé sûrement ;  
Et je gagerais sur mon âme  
Qu'elle t'a payé largement.

M<sup>me</sup> Le Gendre prétend que vous n'entendrez pas ceux-là. Bonsoir, mon amie. Dites-moi donc que vous m'aimez comme vous me l'avez dit la dernière fois ; cela me fait si aise ! La chère sœur est toujours malade. C'est bien sûrement la coqueluche qu'elle a prise de son fils.

### CIII

Paris, le 20 février 1766.

Vous aimeriez mieux qu'il n'y eût ni France ni enfants ? Eh bien ! c'est tout juste ce que je leur avais laissé la liberté d'ôter ; quoique le plus jeune, caché entre les genoux de la France, pût un jour devenir une prophétie.

Mon amie, quand on compose ou quand on juge un monument religieux, il faut se prêter au système. Si vous étiez un peu conséquente, le premier, où l'on voit une Religion qui arrête la Tendresse conjugale en lui montrant le ciel, perdrait aussi son intérêt et son pathétique. Les anciens, qui savaient

que la richesse est l'ennemie du sublime, s'en seraient tenus aux deux oreillers et à la seule figure de l'époux qui se range ; car cette figure est vraiment sublime. Pour le sentir, supposez que vous soyez l'épouse, et que vous regardiez cet homme qui dort, qui se presse doucement la cuisse et qui vous fait place. Supposez seulement que ce soit ce frère si chéri !

Si vous considérez le second monument en place, cet ange qui annonce le grand jour, tourné vers la porte du temple ; cette Justice éternelle, ceinte du serpent qui se mord la queue, ayant sur ses genoux la balance dont elle pèse les actions des hommes et les palmes dont elle couronne le juste, les attributs de la grandeur humaine éclipsée sous ses pieds ; vous trouveriez cela beau, parce que cela est vrai, grand et beau. Quand je dis vrai, c'est dans le système.

Le rapport du troisième avec celui de Pigalle est bien léger ; d'ailleurs cette Maladie, qui pousse la pierre de son épaule, est terrible. Cet époux, qui ne la voit ni ne l'écoute, marque un bien parfait mépris de la vie ; et ces enfants, présentés à l'épouse par la Sageesse, sont tout à fait touchants.

J'aurais bien rendu palpables les deux mots : *Apprenez à mourir, apprenez à aimer* ; mais c'est par un moyen trop simple, trop au-dessus de notre goût pour être adopté ; deux spectateurs, un homme debout qui regarderait l'époux avec un étonnement sérieux et pensif ; une femme à ses pieds, qui regarderait l'épouse avec une admiration mêlée de douleur et de joie. J'y avais pensé.

Au reste, Cochin m'écrit de ces trois projets, que je lui ai envoyé trois enfants bien forts, bien beaux, bien vigoureux, mais bien difficiles à emmailloter. Il ajoute que ce ne sera pas lui qui choisira ; mais la cour, où il y a beaucoup de flatteurs et peu de gens de goût. Il craint que le mauvais goût, aidé de la flatterie, ne demande que ces figures soit ressemblantes ; ce qui rendrait le monument plat et maussade. Je réponds que des ressemblances légères, dont la poésie disposerait à son gré, en donnant à la scène un caractère naturel et vrai, ne la rendrait que plus belle et plus pathétique ; que les physionomies changent bien en dix ans, et que, quand elles resteraient ce qu'elles sont à présent, plus les figures seront grandes, nobles et belles, plus la flatterie les retrouvera ressemblantes.

Pour éviter cet écueil des ressemblances, Cochin a demandé qu'en conservant toujours la condition donnée de la réunion future des deux époux, je lui en imaginasse un quatrième où il n'y eût que des figures symboliques. Je l'ai fait, et le voici.

Élevez un mausolée. Placez-y deux urnes, l'une fermée et l'autre ouverte. Asseyez entre ces deux urnes la Justice éternelle qui pose d'une main la couronne et la palme éternelles sur l'urne fermée, et qui tient sur son genou, de l'autre main, la couronne et la palme éternelles dont elle couvrira un jour l'urne ouverte. Voilà ce que les anciens auraient appelé un monument.

Imaginez près de ce monument la Religion debout, foulant aux pieds la Mort et le Temps. La Mort, enveloppée de ses longs draps et la face tournée contre terre; le Temps, dans une attitude contraire, courroucé d'un monument élevé de nos jours à la tendresse conjugale, et le frappant de sa faux qui se met en pièces.

La Religion montre les urnes à la Tendresse conjugale, et lui dit : *Là repose sa cendre ; là doit un jour reposer la vôtre, et les mêmes honneurs qu'il a reçus vous sont destinés.*

La Tendresse conjugale, désolée, a le visage caché dans le sein de la Religion; elle a laissé tomber à ses pieds les deux flambeaux, dont l'un est éteint et l'autre brûle encore. Un bel et grand enfant tout nu, symbole de la famille, s'est saisi d'un de ses bras sur lequel il a la bouche collée.

Voilà celui qui plaît le plus à Cochin. L'idée des urnes lui paraît noble et ingénieuse; cette Mort foulée aux pieds par la Religion, et ce Temps courroucé contre le monument, deux figures parlantes; et ce grand et bel enfant tout nu forme, avec les deux autres figures, un groupe vraiment intéressant. Vous vous doutez bien que la faux brisée lui a tourné la tête.

J'en ai un cinquième; et celui-là, je l'appelle le mien. Peut-être ne sera-t-il pas le vôtre. Je n'en conclurai rien que la diversité de nos goûts. J'aime les impressions fortes, et le tableau que je vais vous décrire fait frémir.

Imaginez un mausolée au haut duquel on arrive par des degrés. Là, je suppose un cénotaphe ou tombeau creux où l'on n'aperçoit que le sommet d'une tête couverte d'un linceul, avec un grand bras nu qui pend au dehors.

La Tendresse conjugale a déjà franchi les premiers degrés et se hâte d'aller saisir ce bras.

La Religion l'arrête, en lui montrant le ciel; tandis qu'un grand enfant tout nu, sur lequel la Tendresse conjugale a tourné tendrement ses regards, la retient par un des pans de son vêtement.

L'enfant a la tête tournée vers le ciel et pousse des cris.

A quoi sert, s'il vous plaît, que ces gens-là souffrent dans leurs palais le gladiateur qui expire, Niobé, les enfants de Latone percés de traits, et le Laocoon déchiré par des serpents, s'ils en détournent leurs yeux? Pour moi, voilà ce que j'appelle de la sculpture.

Mais il faut dissiper ces images tristes par quelque chose de gai. On disputait, il y a quelques jours, sur les vanités dont les hommes sont les plus entêtés. Quelqu'un prétendit qu'il n'y en avait aucune dont l'ivresse fût plus violente que celle de la vanité littéraire. Pour nous le prouver, il nous disait qu'à Rome les cardinaux ont des espions qui viennent leur rapporter tout ce qui se débite sur leur compte. Il faut supposer un de ces cardinaux à son bureau écrivant, et l'espion debout devant lui.

LE CARDINAL.

Eh bien! qu'est-ce qu'on dit?

L'ESPION.

Seigneur, on dit... on dit...

LE CARDINAL.

Vous plairait-il d'achever? On dit...?

L'ESPION.

On dit que vous avez un page charmant qui se porte mal, et que c'est de votre faute.

LE CARDINAL, continuant d'écrire.

Cela n'est pas vrai. C'est moi qui suis malade, et c'est de la sienne.

L'ESPION.

On ajoute que le cardinal un tel a voulu vous enlever ce page charmant, et que vous l'avez fait assassiner.

LE CARDINAL, écrivant toujours.

Ce n'est pas du tout pour cela.

L'ESPION.

On parle de votre dernier ouvrage, et l'on assure qu'il est mauvais, et que c'est un autre qui l'a fait.....

LE CARDINAL, cessant d'écrire et se levant avec fureur.

Eh! pourriez-vous, monsieur le maroufle, me nommer quelques-uns de ces gens-là?

Avez-vous jamais entendu parler d'une demoiselle Basse, danseuse d'Opéra? Elle était entretenue et, qui pis est, aimée par un M. Prévot que vous connaissez. Il se présente un grand parti pour ce jeune homme; de la beauté, de la jeunesse, de l'esprit, des talents : cela ne se refuse pas sans quelque raison secrète. Les parents suivent la conduite de leur fils. Ils découvrent l'intrigue. La mère du jeune homme s'adresse à M<sup>lle</sup> Basse, et la conjure de fermer sa porte à son fils et de se joindre à une famille désespérée pour ramener son enfant. Elle le promet ; mais pour un moyen qu'elle avait d'éloigner son amant, celui-ci en avait cent de se rapprocher d'elle. Elle finit par se mettre au couvent. Le jeune homme se marie. La mère va trouver M<sup>lle</sup> Basse et lui présente un contrat. M<sup>lle</sup> Basse le refuse, et dit à M<sup>me</sup> Prévot qu'elle avait plus de fortune qu'il ne lui en fallait pour le parti qu'elle avait résolu de prendre : le lendemain, en effet, elle se fait carmélite.

Nous avons achevé l'histoire de M<sup>lle</sup> Basse. Nous prétendons qu'un de ces matins elle sautera par-dessus la clôture, et que M<sup>me</sup> Prévot ira lui porter, dans un grenier, le contrat qu'elle a refusé et qu'elle acceptera.

M. le marquis de Gouffier s'est entêté de M<sup>lle</sup> d'Oigny. Il lui a fait faire les propositions les plus folles qu'elle a refusées. Il s'est offert à l'épouser. M<sup>lle</sup> d'Oigny a répondu qu'elle serait honteuse d'être sa maîtresse, et qu'il serait honteux d'être son mari. Le marquis, un de ces jours qu'au sortir de la Comédie elle s'en retournait chez elle avec sa mère, renverse la mère par terre, tandis que quatre estafiers, dont il était accompagné, se saisissent de la fille et la jettent dans un fiacre. La mère crie, la fille crie. Le fiacre ne veut pas marcher. La garde vient : on

arrête les ravisseurs. L'affaire est jugée à Versailles, et le marquis enfermé.

Êtes-vous encore parmi les tombeaux? Voyez-vous toujours cette tête couverte d'un linceul, et ce grand bras nu qui pend? Tâchons d'effacer de votre imagination les mausolées, en y élevant un autel, et en vous montrant devant cet autel les jeunes époux. J'avais autrefois un ami qui ne manquait pas un mariage. Pour peu que la mariée fût jolie, le gros Bouchaut, c'est le nom de l'homme en question, disait, au moment de l'anneau, avec une mine et un ton d'humeur difficiles à rendre : Ah ! le bourreau !

Une mademoiselle Fiteau, fille d'un maître des comptes, était promise à un quidam qu'on ne nomme pas. Voilà le contrat passé, et le jour du sacrement venu. Le matin, l'époux futur se ravise. Il trouve qu'il manque trente mille francs à la dot de M<sup>lle</sup> Fiteau ; il en dit les raisons au père. Le père trouve ces raisons bonnes, et promet les trente mille francs. On conduit les époux à l'autel. L'époux, interrogé s'il accepte mademoiselle pour sa femme, répond que oui, à condition que celui-ci se ressouviendra de la promesse qu'il lui a faite. La demoiselle, interrogée ensuite si elle accepte monsieur pour époux, répond : « Non, non non ; je ne serai jamais à un homme qui se rappelle, dans ce moment-ci, un sentiment d'intérêt, et qui a l'indécence de le montrer à mon père. »

Le paragraphe qui suit est pour vous.

La santé de la petite sœur n'est guère meilleure : elle avait encore de la fièvre ce soir. Cependant la toux me semble un peu plus moelleuse. Il est survenu depuis trois jours une diarrhée dont j'avais espéré plus de soulagement. Je crains que la poitrine ne s'affaisse, et le médecin le craint apparemment aussi, puisqu'il attend la cessation de la fièvre pour ordonner le lait de chèvre. L'époux est plein d'attentions ; je ne ferais pas mieux à sa place. L'enfant est guéri. J'ai passé la soirée avec Violet. Ah ! je voudrais être à côté de vous. Je pémis ici de chagrin, d'impatience et d'ennui.



## CIV

A Paris, ce 8 septembre 1767.

Vous ne faites rien du tout, tendre amie, de ce que je vous ai demandé. Je voulais un détail circonstancié de votre voyage ; vous me l'aviez promis ; et vous vous croyez quitte en m'écrivant : « Nous sommes arrivées à deux heures du matin à Châlons. La belle dame a un peu dormi ; maman a été tourmentée de sa colique. » Réparez ce laconisme-là, s'il vous plaît. Le jeudi matin, j'allai savoir de M<sup>me</sup> de Blacy à quelle heure vous étiez parties ; de là au Salon, où j'employai mon temps à louer un peu, à blâmer beaucoup, jusqu'à deux heures que je me rendis chez M<sup>me</sup> Le Gendre ; elle avait le cœur bien gros de vous savoir évadées sans l'en avoir prévenue, sans lui avoir dit adieu. « On trouve, disait-elle, toujours bien un moment à travers les embarras et les soins d'un départ ; on l'aurait bien trouvé autrefois, mais l'on ne m'aime plus. » Je lui répondis qu'à neuf heures du soir, vous ne saviez pas encore si vous auriez des chevaux pour le lendemain, et que rien n'était plus incertain que le moment de votre départ ; qu'il pouvait se faire à la minute ou être différé de deux ou trois jours.

Je lui ramenaï M<sup>me</sup> de Blacy qu'elle avait invitée et qui s'en était excusée. Nous dinâmes ; nous dinâmes gaiement ; nous passâmes tous ensemble une partie de la soirée : M. de ... y était et nous nous aperçûmes, M<sup>me</sup> de Blacy et moi, que le froid instituteur et la mère coquette faisaient bien du chemin en s'en apercevant ou sans s'en apercevoir. Nous nous séparâmes de bonne heure, parce qu'il fallut remettre à son couvent une amie de M<sup>le</sup> Le Gendre. Celle-ci est une jolie enfant et qui a le cœur beaucoup plus tendre qu'on ne l'imagine. En arrivant, je la trouvai qui pleurait de ce qu'on différerait trop à aller chercher son amie. La mère l'en grondait, et moi je lui en faisais compliment.

Le lendemain, c'était vendredi, autre séance aux tableaux où il y a quelques belles choses qui perdent à l'examen. Je

sortis de là pour aller dîner au restaurateur de la rue des Poullies ; on y est bien, mais chèrement traité. L'hôtesse est vraiment une très-belle créature. Beau visage, plutôt grec que romain ; beaux yeux, belle bouche, ni trop, ni trop peu d'emboupoint, grande et belle taille, démarche élégante et légère ; mais vilains bras et vilaines mains <sup>1</sup>.

De là, j'allai passer la soirée chez Van Loo, qu'on avait saigné du bras et qu'on a depuis saigné du pied pour un mal de tête violent dont la cause est une dartre rentrée. Cette grosse bête de Lamotte, son médecin, ne voit pas que tant que la maladie cutanée ne reparaitra pas, il tirerait à son malade jusqu'à la dernière goutte du sang vicié, qu'il ne le guérirait pas.

J'allai souper rue Neuve-Saint-Augustin où nous parlâmes beaucoup de vous. C'est vraiment un amoureux de toute pièce. Il ne s'accommode pas de l'absence : il est triste, mélancolique, ennuyé et jaloux. Je m'amusai, avec ce sang-froid que j'ai quelquefois, à le désespérer, en mettant les choses au pis aller, et en ne voyant aucun inconvénient à ce que M. d'Estaing mît des conditions à l'avancement des deux frères de la belle dame, parce que chaque chose a son prix. Raphaël nous joua, une heure ou deux, de la harpe et du clavecin, et nous nous souhaitâmes le bonsoir à l'heure accoutumée.

J'allai samedi à Mouceaux avec l'ami Naigeon ; à neuf heures j'étais chez M<sup>me</sup> Le Gendre. Elle revenait du spectacle ; elle était morte de lassitude, et elle tombait de sommeil. Nous nous assîmes sur des chaises de paille dans l'antichambre de son fils, où nous n'avions qu'un quart d'heure à passer. Cependant elle dénouait ses rubans ; elle détachait ses jupons, et nous y étions encore à une heure et demie du matin. Nous parlâmes beaucoup de M. ... Je lui prédis qu'avant trois mois elle en entendrait

1. Dans la rue des Poullies s'ouvrit, en 1765, le premier restaurant, qui fut ensuite transféré à l'hôtel d'Aligre. C'était un établissement de bouillon où il n'était pas permis de servir de ragoût comme chez les traiteurs, mais où l'on donnait des volailles au gros sel, des œufs frais et cela sans nappe, sur de petites tables de marbre. Boulanger, le maître, avait pris pour devise ce passage de l'Évangile : « *Venite ad me omnes qui stomacho laboratis et ego vos restaurabo* » : de ce dernier mot vint le nom de restaurant gardé par la maison de Boulanger et pris par tous ceux qui l'imitèrent. La maîtresse du lieu était jolie et la chalandise y gagna. Voir La Mésangère, *Le Voyageur à Paris*, 1797, in-12, t. II, p. 88, et Bachaumont, V. 49, cités par Ed. Fournier dans *Paris démoli*.

une déclaration en forme. « Vous vous trompez. — C'est vous-même. — Il est froid. — Il s'échauffera. — Personne n'est plus réservé. — D'accord ; mais voici son histoire : il croira vous estimer seulement, et il vous aimera. Il sera peut-être plus longtemps qu'un autre à démêler la nature de ses sentiments : mais il la démêlera. Il voudra vaincre sa passion ; mais il n'y réussira pas. Il la renfermera longtemps ; il se taira ; il sera triste, mélancolique ; il souffrira ; mais il s'ennuiera de souffrir. Il jettera des mots que vous n'entendrez point, parce qu'ils ne seront pas clairs. Il en jettera de plus clairs que vous n'entendrez pas davantage ; et l'impatience et le moment amèneront une scène je ne sais quelle, peut-être des larmes, peut-être une main prise et dévorée, peut-être une chute aux genoux, et puis des propos troublés, interrompus de votre part, de la sienne. — Le beau roman ! Comme votre tête va et arrange ! — Mais, si j'avais introduit un pareil personnage dans un roman, et que je lui eusse fait tenir cette conduite, comment le trouveriez-vous ? — Vrai. — Et pourquoi dans le roman, sinon parce qu'il l'est en nature ? — Laissez-moi en repos ; vous m'embarrassez. — Mais savez-vous qu'avant cela, peut-être me prendra-t-il pour confident ? — Cela ne se peut ; mais si cela était, que lui diriez-vous ? — Ce que je lui dirais ! ce qu'Horace disait à un ami qui était devenu amoureux de son esclave : Il est beau, il est adroit, il a des mœurs, de l'esprit, des connaissances ; c'est un enfant parfait de tous points, mais, je vous en préviens, il est un peu fuyard... » Et puis voilà des éclats de rire, la lassitude qui s'oublie, le sommeil qui s'en va, et la nuit qui se passe à causer.

J'oubliais de vous dire qu'au milieu de tout cela je n'ai pas négligé M<sup>me</sup> de Clacy ; je l'ai vue ; je l'ai vue souvent, et nous avons eu des moments tout à fait doux. Nous parlions de maman, et nous parlions de vous ; et c'était à qui vous aimerait le mieux et le dirait plus souvent. Votre sœur est une femme dont je fais un cas tout particulier, d'une probité tout à fait rigoureuse, et qui serait à tout moment dans la société, lorsqu'on y parle de vertu et de probité, autorisée à dire : Ce que tous ces gens-là mettent en maxime, moi je le fais.

Le dimanche matin, car c'est là, je crois, que j'en suis, je passai la matinée à rédiger mes observations de peinture. J'allai dîner rue Sainte-Anne, où je m'étais engagé à condition qu'on

me renverrait à trois heures et demie, ce qu'on fit. Et me voilà cheminant vers Sainte-Périne de Chaillot, par le plus bel orage. — A pied? — Non : est-ce que je vais à pied? — Et qu'alliez-vous faire à Sainte-Périne de Chaillot? — Voir une femme, cela va sans dire. — Et qu'aviez-vous à faire à cette femme? — Mais, rien. — Et qu'aviez-vous donc à lui dire? C'est l'un ou l'autre, quand ce n'est pas tous les deux. — Lui dire qu'il vaut mieux être bonne mère que bonne amante; que le remords est pire que la douleur, etc., etc. C'est une histoire qui n'aurait point de fin, et qu'il vaut mieux que je vous réserve pour votre retour. Je crois que la Providence a résolu de m'adresser tous les malheureux de ce monde.

De retour de Sainte-Périne, où j'avais travaillé pendant trois heures à élever la tendresse maternelle et ses devoirs sur les ruines de la passion la plus douce, la plus honnête, la plus durable et la plus tendre, je revins passer la soirée avec M<sup>me</sup> de Blacy.

Mais à propos, je voudrais bien savoir quel parti vous prendriez s'il fallait quitter un amant, mais le quitter pour toujours, et un amant bien cher, pour aller faire l'éducation de votre fille, prête à sortir du couvent et exposée à tomber en mauvaises mains. L'amant a été de mon avis : il s'est sacrifié. Que vous dirai-je? Je n'aime pas les amants si généreux. Je les admire, mais je ne les imiterai jamais. Il me semble que, de toute éternité, la raison fut faite pour être foulée aux pieds par l'amour. Il me semble qu'on aime mal quand on connaît quelques devoirs. Je ne saurais m'empêcher de soupçonner les amants si sages de s'en imposer à eux-mêmes; de croire qu'ils aiment comme au premier moment, parce qu'ils ont le langage du premier moment; je crois que, parce qu'ils disent comme autrefois, ils pensent sentir comme autrefois, et qu'il n'en est rien : parce qu'ils n'ont aucune raison de se plaindre réciproquement l'un de l'autre, ils se persuadent qu'ils sont les mêmes; qu'ils n'ont point changé l'un pour l'autre, parce qu'ils ne voient en eux aucun motif d'inconstance. Cette justice est dans la tête; elle n'est point dans le cœur. La tête dit ce qu'elle veut; le cœur sent comme il lui plaît. Rien n'est plus commun que de prendre sa tête pour son cœur.

Mes amies, mes bonnes amies, je suis le plus heureux de tous les hommes; ma tête me dit que j'ai mille raisons de vous

aimer, et mon cœur ne l'en dédit pas. Puisse ce bonheur et ce concert durer toujours ! Mais il durera, si dix à douze ans d'expérience suffisent pour me garantir l'avenir.

Le prince, le triste prince est tout étonné que je sois gai. Il ne sait pas que je suis accoutumé à vous perdre pour six mois. Faites donc que la belle dame s'accommode de votre terre et que nous ne nous quittions plus. Mais cette belle dame, comment a-t-elle supporté la route ? comment se porte-t-elle ? comment en a-t-elle usé avec vous, et vous avec elle ? Qu'avez-vous dit ? qu'avez-vous fait ? Je voudrais bien avoir été à portée d'entendre tout ce que vous avez dit de moi chez M. Duclos. Je voudrais bien être à portée d'entendre tout ce que vous en direz à Isle ? Comme j'aurais été, comme je serais transporté de joie ! Vous croyez que j'aurais pu tenir dans ce petit coin qui m'aurait recélé ? que je ne me serais pas jeté sur maman, que je ne me serais pas jeté sur vous, sur la belle dame, sur M<sup>me</sup> Duclos, et que je ne vous aurais pas toutes mangées de caresses ? Maman n'est pas bavarde comme vous ; elle ne dit qu'un mot, mais son mot est si bien dit, si bien choisi, si doux, qu'il vaut mieux que toutes vos phrases ! Chère amie, embrassez-la dix fois, vingt fois, pour moi.

Je la connais, cette maudite colique ! J'ai été une fois occupé dans ma vie à la soulager, et cela sur la même route. Vous avez bien fait de m'apprendre en même temps et le mal et la guérison. Rappelez-lui, à cette maman, qu'elle est destinée à nous pleurer tous, et qu'il ne faut pas qu'elle trompe d'un jour notre horoscope.

Comment avez-vous vécu à Isle avec la belle dame ? Le prince, à qui vous avez tourné la tête par vos bontés pour elle et pour lui, car c'est ainsi qu'il s'en explique, vous présente son respect. Je suis arrivé lundi au soir chez lui, tout à temps pour y lire une lettre de la belle dame, que je voudrais que vous eussiez ; car il m'est impossible de vous rendre la manière honnête, touchante et touchée dont elle parle de vous. Elle écrit fort bien, mais très-bien. C'est que le bon style est dans le cœur ; voilà pourquoi tant de femmes disent et écrivent comme des anges, sans avoir appris ni à dire ni à écrire, et pourquoi tant de pédants diront et écriront mal toute leur vie, quoiqu'ils n'aient cessé d'étudier sans apprendre.



Mais, qu'ai-je fait lundi ? des descriptions et des critiques de tableaux ; je crois un diner au restaurateur, parce qu'on y sert bien et que l'hôtesse est jolie. Mardi, jour de fête, j'ai rôdé, j'ai promené mon ennui ; j'ai vu jouer aux échecs ; j'ai été chez M<sup>me</sup> Le Gendre que je n'ai point trouvée ; elle était allée plaire à la barrière Blanche, à vingt ou trente oisifs. Son mari est de retour ; il en était ; mais il ne restera pas longtemps, Dieu merci. J'ai passé la soirée chez le marquis de Croismare où Damilaville m'a remis votre billet. Je vous réponds ce mercredi matin, et je vais me débarrasser bien vite de deux ou trois importuns, pour courir au Salon où je suis attendu par Damilaville à qui je remettrai cette lettre, afin qu'il la contre-signe. Adieu, mes amies, mes bonnes, mes tendres, mes respectables amies ; je vous attends toujours, et, en qualité de poète, je m'adresse de temps en temps au mois de septembre pour l'engager à aller plus vite ; mais le mois de septembre ne m'entend pas, et n'en est toujours qu'au 9 et n'en sera demain qu'au 10.

Mademoiselle..... c'est comme le premier jour, et quand nous nous verrons ce sera comme la première fois.

Bonjour, bonjour, bonnes amies. J'ai fait un bel oubli dans ma lettre ; mais rappelez-moi dans votre réponse d'y suppléer. Il est question de l'instituteur et de la mère. Cela est trop plaisant. J'avais prédit la déclaration à trois mois ; elle se fit dès le lendemain.

## CV

Paris, le 19 septembre 1767.

Voyez donc si je pourrai vous continuer mon journal. Mes dernières lignes étaient, je crois, de Mouceaux. Bonne aventure du retour. Indiscrétion à laquelle on ne s'attend guère, et qui est pourtant fort naturelle. Nous nous en revenions le soir en cabriolet. Nous étions Bron et moi sur le fond, et devant nous une femme avec laquelle il est bien depuis longtemps, et qui, depuis fort longtemps, est jalouse d'une autre chez laquelle il prétend n'avoir aucune liaison, ne point fréquenter. Nous avions



à passer devant la porte de cette femme ; nous y arrivons, et voilà tout à coup le cheval qui se détourne du chemin et qui se jette du côté de cette maison. Le cocher lui donne du fouet. L'animal croit qu'il tourne court ; il s'arrête, puis il fait les mouvements qu'un cheval a coutume de faire lorsqu'il se présente mal et qu'il tâche de se présenter mieux à une entrée de maison. En un mot, on eut toutes les peines à l'empêcher de nous mener où nous n'avions certainement aucun dessein d'aller. La femme dit à son ami, assis à côté de moi : « Vous voyez ; votre cheval est plus vrai que vous. » Le reste de notre route se fit en grand silence.

J'allai souper chez le prince, qui me lut encore une lettre de la belle dame. On ne saurait être plus sensible qu'elle l'est à toutes les affabilités que vous avez eues pour elle ; il est impossible de s'en expliquer avec plus de chaleur et de vérité. Lui, il en est transporté de joie ; et je reçois la récompense de vos bons procédés : il m'embrasse, il me caresse, il ne cesse de me remercier ; il me charge de le mettre à vos pieds. C'est le lundi au soir que nous soupâmes ensemble. Depuis, il n'a point entendu parler de son amie, et il est tout soucieux. Moi, je le console en lui disant : « Elle arrive, elle a des visites à faire, à recevoir ; peut-être qu'elle est à présent à Metz. Elle est occupée à faire sa cour à M. d'Estaing, et à pousser ses frères dans le service. » Il se lève avec fureur ; il crie : « Maudit enragé philosophe, est-ce que vous avez résolu de me rendre fou ? » Puis se radoucissant, il ajoute : « Ça, mon ami, plus de ces mauvaises plaisanteries-là ; vous me déchirez l'âme de gaieté de cœur. » Le mélancolique ambassadeur de Hollande s'en tient les côtés et rit jusqu'aux larmes ; nous traitons ensuite la chose sérieusement.

Nous convenons qu'une femme un peu aimable et un peu leste a cent occasions par mois de nous tromper, sans que nous nous en doutions, et que le plus court, le plus sûr, le plus honnête, est de s'abandonner avec tant de confiance qu'on ait honte de nous trahir. Le prince en convient, mais à condition qu'on lui permettra d'être soupçonneux, jaloux, et qu'on n'en plaisanterà pas.

Mardi, depuis sept heures et demie jusqu'à deux ou trois heures, au Salon ; ensuite dîner chez la belle restauratrice de

la rue des Poulies ; un tour de promenade jusqu'à la chute du jour. Sur les huit heures, rue Saine-Anne. Son fils <sup>1</sup> fait des progrès inouïs. M. Digeon vient lui en rendre compte. Elle en est transportée de joie ; mais c'est un éclair qui passe, et je les trouve tristes tous deux. Comme ce que je sais de plus est de confiance et non d'observation, il ne m'est pas permis de vous en dire davantage. M. Digeon n'a et n'a jamais eu rien de commun avec M<sup>me</sup> de Grandpré. On a fait cette découverte à l'occasion de l'instituteur qu'on se propose de prendre et qu'on ne prend toujours point. Elle lui disait : « Cela devient absolument nécessaire. Je crains que les assiduités que vous avez ici ne rendent soucieuse une personne à laquelle je serais bien fâchée de causer la moindre peine. — Je vous entends, madame ; je vous jure que cette personne prend le plus grand intérêt au succès de mes soins, et qu'elle n'a aucun droit de les désapprouver. — Mais il peuvent être sus d'une autre. — Cette autre-là les sait, et il y a longtemps qu'elle est la maîtresse de sa conduite, et moi de la mienne. Nous nous disons tout quand nous nous rencontrons, et nous ne nous reprochons plus rien. — Mais le public ? J'ai une fille ; si l'on vous supposait des vues de son côté, il n'en faudrait pas davantage pour éloigner ceux qui pourraient y prétendre ; et si l'on faisait une autre supposition, il y a des gens sensés qui jugent des mœurs de l'enfant par celles de la mère. — Madame, je ne sais point de réponses à cela. » Et moi j'ajoute au récit qu'on me fait de ces conversations : Je ne sais, chère sœur, ce que vous vous proposez ; mais ne concevez-vous pas que vous voilà dans la grande intimité ; que vous avez autorisé M. Digeon à toucher sans scrupule, avec vous, certaines cordes ; et qu'après les questions indiscretes que vous lui avez faites, il lui est libre de vous entretenir de ce qu'il lui plaira ? Elle en convient. « Mais quel remède à cela ? — Aucun, si ce n'est, à la première causerie de cette nature, de vous expliquer nettement, mais sans que cela paraisse apprêté, sur les devoirs d'une femme honnête, sur les périls de ces sortes de liaisons, la paix domestique perdue, la considération publique hasardée, le respect de soi-même, et tant d'autres choses que vous peindrez avec force, et qui arrêteront votre

1. Le fils de M<sup>me</sup> Le Gendre.

homme tout court, au moins pour quelques mois. Je ne sais plus ce que cela deviendra. — Ni moi non plus. — Mais comme il est constant que Nature ne fera pas en votre faveur une exception à la loi générale, que vous favorisiez ou non le penchant de M. Digeon, on s'en apercevra, et voilà votre fils privé du meilleur instituteur qu'il pût avoir, votre porte fermée à M. Digeon, et peut-être l'enfant confiné dans un collège. Arrangez-vous là-dessus. »

Mardi au soir, en rentrant chez moi, j'ai appris, par un billet, que le Baron était à Paris, et par un autre billet de Grimm, qu'il était revenu de la Briche avec un certain baron de Studuitz, qui ne voulait pas s'en retourner à Gotha sans pouvoir dire à sa princesse qu'il m'a vu, tenu, embrassé pour elle, et qu'il ne fallait pas manquer à un pique-nique qu'on avait arrangé pour le lendemain mercredi chez le suisse des Feuillants. Ce billet de Grimm était assaisonné de quelques mots d'humeur qui me blessèrent; que j'allais partout excepté à la Briche; que M<sup>me</sup> d'Épinay y avait été seule, et m'avait inutilement espéré; qu'elle n'était récompensée des attentions qu'elle avait pour mon goût et même mes fantaisies que par une exclusion qui l'offensait. Imaginez que je n'ai été au Grandval que pour servir le Baron; à Mouceaux que pour la commodité de revenir tous les matins au Salon, et que je ne reste à Paris que pour ce maudit Salon et que pour lui. Le Baron, qui aurait été content de faire ses affaires à Paris, et de me ramener jeudi au Grandval, trompé dans ses espérances, me fait, d'un autre côté, une sortie abominable. L'impatience me prend; et, rendu éloquent par l'injustice de tous ces gens-là, je fais une sortie abominable contre l'amitié; je la peins comme la plus insupportable des tyrannies, comme le supplice de la vie, et je finis par ces mots : « Mes amis, vous que j'appelle mes amis pour la dernière fois, je vous déclare que je n'ai plus d'amis, que je n'en veux point, et que je veux vivre seul, puisque je suis assez malheureusement né pour ne pouvoir faire le bonheur de personne, en m'abandonnant sans réserve à ceux qui me sont chers. » A l'instant, mon âme se serra, je versai un torrent de larmes; et le marquis, qui était à côté de moi, me prit entre ses bras, m'entraîna dans une autre allée des Tuileries où cette scène se passait. En attendant le dîner, il me dit les choses les

plus honnêtes, les plus douces et les plus consolantes ; versa un peu de baume sur mes blessures, et me ramena à ces amis que j'avais abjurés, résolu à dîner avec eux, car je voulais m'en aller, et un peu apaisé. Ce qui m'avait ulcéré, c'est un mot de Grimm qui me dit que, puisqu'il ne pouvait plus m'écrire sans me dire la vérité, et que la vérité me faisait tant de mal, il ne m'écrirait plus. « Voilà, disais-je au marquis, ces hommes qui se piquent de délicatesse ; ils me désespèrent, et, quand je me plains des peines qu'ils me causent, ils y mettent le comble en me disant froidement qu'ils ne m'en donneront plus. » Cependant le dîner fut fort bien ; on s'entretint de la petitesse de ceux qui refusent des secours par vanité..... On se sépara de bonne heure..... et nous nous embrassâmes tous fort tendrement.

Damilaville voulait m'entraîner chez M<sup>me</sup> de Meaux, qui est malade et qui rend le sang par les pieds. J'aimai mieux m'en aller rue Sainte-Anne, et j'y allai. J'y restai peu de temps. M<sup>me</sup> Le Gendre se proposait d'aller reprendre M<sup>me</sup> de Blacy chez M. de Tressan, et elle me demandait si je pourrais lui donner des chevaux. J'allai le soir souper avec le prince ; je lui en demandai, ce qu'il m'accorda. Nous passâmes la soirée, le prince et moi, à disputer sur un principe de peinture : c'est qu'il y avait dans la nature beaucoup de masses et peu de groupes. Vous n'entendez rien à cela ; mais il vous suffira de savoir qu'en ayant appelé tous deux aux compositions des grands maîtres, je lui montrai que, dans les compositions du Poussin, où l'on comptait jusqu'à cent, cent vingt figures, il y avait dix, douze, quinze, vingt masses, et à peine deux ou trois groupes ; et spécialement dans le *Jugement de Salomon*, vingt à trente figures, et pas un groupe.

Le reste de la soirée se passa à causer de mariages disproportionnés faits sans le consentement des parents ; ; il me dit à ce sujet quelques mots de M. de Parceval, que vous ne savez peut-être pas et qui vous feront plaisir. Son fils se maria sans son aveu. Le lendemain du mariage, sa bru vint chez lui. Il n'était pas encore levé. Elle se mit à genoux près de son lit, et lui prit une main qu'elle mouillait de ses larmes. M. de Parceval lui dit : « Est-ce que mon fils n'a pas craint d'être déshérité ? » Sa bru lui répondit : « Il vous connaît trop pour avoir cette crainte. » Après un moment de silence, M. de Parceval

ajouta : « Ma fille, levez-vous ; vous m'avez ôté mon fils ; j'espère que, dans neuf mois, vous m'en rendrez un autre que vous élèverez si bien qu'il n'osera jamais faire même un bon choix sans votre consentement » ; et puis il l'embrassa ; mais il ne voulut pas recevoir son fils. Pour l'en rapprocher, on employa la médiation de M. de Saint-Florentin. Au premier mot de M. de Saint-Florentin, le bon Parceval lui dit : « Ah ! Monseigneur, combien vous m'auriez épargné de peine si vous eussiez bien voulu y penser plus tôt ! »

Toute ma journée du jeudi fut employée à ma négociation de Sainte-Périne<sup>1</sup>, qui est moins avancée que jamais ; et la nuit du jeudi au vendredi, avec une grande partie du vendredi, à mettre à l'encre, chez moi, les observations que j'avais faites au crayon au Salon. Je dinai en famille. Je fis jouer du clavecin à l'enfant. Je reçus la visite de M<sup>me</sup> Geoffrin, qui me traita comme une bête, et qui conseilla à ma femme d'en faire autant. La première fois, elle vint pour gâter ma fille ; cette fois, elle serait venue pour gâter ma femme et lui apprendre à dire des gros mots et à mépriser son mari.

Je ne sais ce que je devins le reste de la journée. J'allai passer quelques instants avec M<sup>me</sup> Le Gendre, qui m'apprit que M<sup>me</sup> de Blacy était de retour, et qu'elle se servirait des chevaux du prince pour Sceaux, ou pour quelque autre partie de campagne qu'elle avait arrangée avec M. Digeon. Je souris ; elle fit tout son possible pour que je laissasse le dîner de Mouceaux, et m'entraîner avec elle. Sur mon refus absolu, elle se détermina à engager M<sup>me</sup> de Blacy, et puis il lui vint en esprit que peut-être on imaginerait qu'elle redoute un long tête-à-tête ; et puis elle ne sut plus ce qu'elle ferait. Le lendemain samedi, elle m'écrivit, à propos d'une petite commission qu'elle avait à me donner, qu'elle avait proposé la partie à M<sup>me</sup> de Blacy, et celle-ci l'avait acceptée. La voilà donc, elle et M. Digeon, ses enfants et M<sup>me</sup> de Blacy, sur le chemin de Sceaux, et moi sur le chemin de Mouceaux, d'où je vous écris, ce matin dimanche, que je retourne à Paris pour dîner avec elle, et de bonne heure, après dîner, pour m'en retourner chez moi et faire mon sac de nuit pour le Grandval où je serai conduit par

1. Voir précédemment p. 232.



le marquis Grimm et Damilaville, demain lundi. J'y passerai le reste du mois; ce qui ne m'empêchera pas de recevoir vos lettres, et d'en mettre quelques-unes à la poste de Boissy.

J'ai oublié, dans ce détail de mes journées, beaucoup de choses. Le sort du prince est décidé. J'ai reçu des nouvelles de Russie. Il me vient un buste de l'impératrice. M. Falconet est brouillé avec le général Betzky; mais il est tellement en faveur auprès de l'impératrice, qu'il est plus à redouter pour le ministre que le ministre pour lui. J'ai reçu de lui ce manuscrit sur le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité, que je craignais si fort qu'il ne publiât à Saint-Pétersbourg sans ma participation, et dans ce manuscrit un billet où il ajoute de nouvelles instances à celles que vous savez. Vous ne sauriez croire le souci que cela me cause. La reconnaissance que je dois à cette souveraine, la tendresse que j'ai pour vous me tiraillent d'une façon bien cruelle; mais c'est vous, mon amie, qui l'emporterez toujours. Oui, je puis prendre la masse d'or que j'ai reçue<sup>1</sup> et la jeter aux pieds de l'ambassadeur; mais je ne saurais me séparer de vous. Bonjour, mon amie. Ne me grondez point; ne vous joignez point avec mes amis pour me rendre la vie amère. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Présentez mes tendres respects, mon inviolable attachement à maman. Occupez-vous de sa santé: qu'elle s'occupe de la vôtre. Hâtez-vous de revenir. Les beaux jours qu'il fait! et les belles promenades que nous ferons encore à Meudon, si vous le voulez!

Bonjour, bonjour. J'espère que Damilaville, qui contre-signera cette lettre, m'en remettra une de vous.

Mais n'admirez-vous pas avec moi combien nous jugeons mal des choses, et combien de fois nous sommes trompés dans les avantages que nous leur attachons? J'ai vu ma fortune doublée presque en un moment; j'ai vu la dot de ma fille toute prête, sans prendre sur un revenu assez modique; j'ai vu l'aisance et le repos de ma vie assurés; je m'en suis réjoui; vous vous en êtes réjouies avec moi; eh bien! jusqu'à présent, qu'est-ce que cela m'a rendu? qu'est-ce qu'il y a eu de réel dans tout cela? Ce don d'une impératrice m'a contraint à un emprunt. Cet emprunt a diminué mon petit revenu; le nouvel emploi de mon argent,

1. Pour la vente de sa bibliothèque à Catherine.



dont le fonds s'est trouvé diminué par la rente que j'en avais touchée d'avance, a occasionné un nouvel emprunt; et de virement de parties en virement de parties, à la longue le fonds se réduirait à rien sans avoir été un moment plus riche et sans avoir rien dissipé. En vérité, cela est trop plaisant; mais ce qui ne l'est pas, c'est que, si je ne veux pas être ingrat envers ma bienfaitrice, me voilà presque forcé à un voyage de sept à huit cents lieues; c'est que si je ne fais pas ce voyage je serai mal avec moi-même, mal avec elle, peut-être. Toutes ces idées font mon supplice. Revenez donc; hâtez-vous de vous montrer, afin que j'oublie près de vous tous ces devoirs et toutes ces peines. Falconet, à qui M. de La Rivière a remis ma lettre, m'a écrit qu'elle est tout à fait du ton de celles qu'on envoie du coin de la rue Taranne dans la rue d'Anjou, et que, malgré cela, il a déjà été tenté cent fois de l'envoyer à l'impératrice. Il y succombera; c'est moi qui vous le promets. Eh bien! qu'y verra l'impératrice? Que j'aime, que j'aime à la folie; que tous les dons ne sont rien pour moi, au prix du bonheur de celle que j'aime. Elle y verra que ce qui m'arrête c'est ce qui a fait faire de tout temps aux hommes les grandes actions, les grands crimes, les petites et les grandes folies; et que quand on est amoureux, on est tout ce qu'il y a de bien et de mal. Si elle lit et pense bien, elle ne dira pas : Il est ingrat; mais elle dira : Il est amoureux. Je vous réponds qu'elle a déjà ma lettre, et qu'elle m'excuse; j'aime du moins à le penser, cela me tranquillise. Mais revenez; quand je vous verrai, tout sera bien, ou je ne me soucierai plus que tout soit mal. Je me souviens d'avoir dit autrefois d'un certain homme qu'il n'avait pas plus de morale qu'il n'y en avait dans la tête d'un brochet. J'ai changé de comparaison; je dis à présent : dans le cœur d'un amant. Celui qui est amant n'est que cela. Tant pis pour la probité et pour la vertu, si l'amour s'y oppose. Ce n'est pas qu'on voulût faire une action vile ou basse par amour. On ne volerait pas un écu; mais on brûlerait, on tuerait, on se tuerait soi-même.

Bonjour, bonjour. Ils m'avaient promis de m'éveiller de bonne heure, et de me déposer à Paris sur les neuf heures du matin; ils sont partis sans moi. Leur projet est de me retenir ici à dîner, et j'ai bien peur qu'ils n'y réussissent. Cela supposé, j'arriverai tard à Paris; rien ne m'empêchera de voir M<sup>me</sup> de

Blacy : il faut absolument que nous conférions sur son fils. Peut-être aura-t-elle vu celui qui lui a remis les lettres pitoyables qu'elle en a reçues ! Il est important qu'avant de m'adresser à M. Dubucq, je sache s'il est innocent ou coupable : cela change de ton.

Est-ce que vous ne m'apprendrez pas dans votre première lettre le jour de votre retour ?

Bonjour, encore une fois. Si vous ne m'aimez pas bien, prenez garde à ce qui en arrivera : le prince fait ses paquets.

## CVI

Au Grandval, le 24 septembre 1767.

Ah ! voilà ce qui s'appelle une lettre, cela. Une fois en votre vie, vous aurez du moins causé cinq ou six pages de suite avec moi ! Je ne sais pourquoi je ne passe pas mes journées à vous écrire. J'ai tant de plaisir à vous lire ! Je vois, par le silence que vous gardez sur plusieurs questions que je me souviens très-bien de vous avoir faites, qu'il y a deux ou trois de mes lettres sur le chemin d'Isle. Tant mieux, car elles sont fort longues et de la plus mauvaise écriture ; tandis que vous vous userez les yeux à les déchiffrer, vous n'en désirerez pas d'autres et vous ne songerez pas à me gronder. Tendre amie, je vous en prie, ne me grondez donc plus ; vous ne sauriez croire le mal que cela me fait. Ne voyez-vous pas que les importuns, mes amis, mes affaires, celles des autres ne me laissent presque pas le temps d'être seul avec vous ? Pour un maudit opéra dont M. Digeon a besoin, il faut que l'impatience de la chère sœur m'ait appelé dix fois de la rue Taranne au coin de la rue Clos-Georgeot, d'où il est impossible de se retirer, quand on y est. Notre dernière conversation, que je vous ai rendue mot pour mot, avait été précédée d'une autre qui n'était pas de la même couleur, mais qui n'en était pas moins bonne. Il s'agissait de savoir jusqu'où il était permis aux beaux-arts d'exagérer dans l'imitation de la belle nature. Cela me donna occasion de fixer les nuances déli-

cates qui distinguent le chimérique du possible, le possible du merveilleux, le merveilleux de la nature embellie, la nature embellie de la nature commune. Comme, mainan et vous, les choses sérieuses ne vous déplaisent pas, je n'aurais pas été fâché que vous m'eussiez entendu. La chère sœur me parut très-contente; mais je ne puis plus guère compter sur son jugement; je lui suis trop nécessaire pour ne pas la trouver indulgente. Je suis le dépositaire de tous les sentiments qu'elle croit dans son cœur, et qui ne sont que des idées de sa tête. Je vous proteste, mon amie, que cette femme-là ne sent rien, mais rien du tout; que M. de... sera dupe aussi bien qu'elle-même de son ramage, qui est à la vérité charmant. L'illusion qu'elle se fait cessera avec le besoin de l'homme. Je lui envoyai, il y a quelque temps, un jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans qui m'avait été adressé par le marquis de... Il n'est ni très-bien ni très-mal de figure; il a le ton et le propos de sa physionomie qui est tout à fait douce. Des vers très-agréables et très-passionnés de sa façon ne laissent aucun doute qu'il ne sache sa langue. Il a professé plusieurs années les humanités en province; il sait les mathématiques, la géographie, l'histoire et la musique assez bien pour faire sa partie dans un concert. Ajoutez à cela que sa position étroite et pressée ne l'aurait pas rendu difficile sur les conditions; mais M. Digeon insiste sur le prêtre. J'ai fait observer que, décent ou indécant, ce personnage ne nous convenait guère. Il en est persuadé; malgré cela, nous aurons le prêtre si nous nous déterminons à prendre quelqu'un. Sa petite assiste quelquefois à nos conversations; il m'a semblé qu'elle sentait à merveille les bonnes choses. A tout moment j'oublie sa présence, et il m'échappe des folies qui font piétiner sa mère. Il s'agissait; je ne sais quand, du mariage, que je traitais comme vous savez. Je disais que c'était un vœu tout aussi insensé que les autres, à cette unique différence près que par les autres on s'engageait à tenir tout son corps enfermé dans une grande cellule, et que par celui-ci on ne s'engageait qu'à en tenir une partie enfermée dans une petite.

J'étais fait la semaine passée pour me quereller avec tous mes amis. J'avais prié Naigeon, qui a été dessinateur, peintre, sculpteur, avant que d'être philosophe, d'aller quelquefois au Salon pour moi, et il me l'avait promis. Cependant il n'en avait

rien fait. Sa conscience lui reprochait un peu son manque de parole. Il m'en parla. Je lui dis qu'il pouvait être tranquille, qu'il ne s'agissait pas d'un devoir, mais d'un service; qu'il fallait remplir ses devoirs, mais qu'on rendait service à qui l'on voulait; qu'au reste, cette petite négligence de sa part m'apprendrait que j'aimais une fois plus mes amis que je n'en étais aimé; que, depuis dix ans, j'avais donné à Grimm plus de mois que je ne lui demandais de quarts d'heure. Ce petit sermon assez sec a fait effet, et l'on vient de me remettre, avec votre lettre, un billet de lui qui me servira.

J'étais à Mouceaux lundi matin, et j'espérais m'en revenir dîner chez moi ou chez M<sup>me</sup> Le Gendre où j'étais invité. Il n'en fut rien; on me laissa dormir, on partit, et j'employai toute ma matinée à écrire une énorme lettre que vous recevrez. Je me trompe de jour : c'est le dimanche que j'ai passé tout entier à Mouceaux malgré moi. J'engageai M. Bron, l'après-midi, dans un piquet à écrire qui fut très-malheureux, ce qui lui donna une humeur qui s'exhalait en plaisanteries amères que j'eus toute la peine du monde à digérer. Les beaux joueurs sont donc bien rares !

Quelle est la raison pour laquelle des gens généreux, même dissipateurs, qui jettent sans façon un louis par la fenêtre, ne peuvent pas se résoudre à perdre un écu au jeu ? Est-ce vanité, amour-propre blessé de la plus mince de toutes les supériorités ? Je ne le crois pas : car ces gens-là confessent leur infériorité, et la confessent sans peine, et dans des choses de toute autre importance. Puisque vous voulez que je vous dise tout, je vous dis bien des bagatelles.

Le dimanche au soir je revins à Paris de bonne heure, dans la même voiture, avec une fille qui me soutint très-sérieusement qu'aujourd'hui les passions sérieuses étaient tout à fait ridicules; qu'on ne se promettait plus que du plaisir qui se trouvait ou ne se trouvait pas; que cela durait ou ne durait pas; qu'on s'épargnait ainsi tous les faux serments du temps passé. J'osai lui dire que j'étais encore de ce temps-là. « Tant pis pour vous, me répondit-elle, on vous trompe, ou vous trompez; l'un ne vaut pas mieux que l'autre. » Ces propos me confirmèrent ce que l'on m'avait dit : c'est que cette fille, qui a du sens, de l'esprit, des connaissances, ne s'était jamais attachée

à personne. En a-t-elle été plus ou moins heureuse? C'est à vous à m'apprendre cela.

Tout en suivant ce propos, je la déposai chez elle, et je courus chez moi préparer mon sac de nuit pour le lendemain. J'étais attendu au Grandval. Grimm, Damilaville, le marquis de Croismare et un baron allemand de la cour de Gotha<sup>1</sup> m'y accompagnèrent. Grimm prit un fiacre qui le conduisit jusqu'à Bonneuil, d'où il acheva son voyage à pied... C'est donc le Grandval que j'habite à présent, et qui me gardera jusqu'à la fin du mois. Nos journées ici se ressemblent toutes; nous nous levons de bon matin; nous déjeunons gaiement; nous travaillons, nous dînons ferme et longtemps; nous digérons en plaisantant sur de grands canapés. Nous faisons deux ou trois tours de passe-dix ruineux; nous prenons nos bâtons, et nous tentons des promenades immenses. De retour, nous nous mettons en bonnet de nuit. Kohaut et la Baronne prennent leur luth; nous prenons des cartes; le souper sonne; nous soupions, car il faut souper sous peine de déplaire à la maîtresse de la maison. Après souper, nous causons, et cette causerie nous mène quelquefois fort loin. Nous nous couchons dans des lits si bons qu'on n'y saurait dormir, et le lendemain nous recommençons.

Je me hâte d'expédier le reste des manuscrits de M. de ... pour me mettre à la besogne de Grimm, dont j'ai apporté tous les matériaux.

La Baronne est fort gaie. M<sup>me</sup> d'Aine est plus folle que jamais. Nous avons eu ici son fils et sa bru. Un matin, j'entends de grands éclats de rire dans l'appartement de la belle-mère. On l'habillait. La Baronne et le Baron y étaient. J'y allai. « Vous venez tout à propos, me dit M<sup>me</sup> d'Aine. — A quoi, madame, puis-je vous être bon? — A prendre la mesure de mon derrière; et puis vous en irez faire autant chez ma bru: et quand vous serez bien assuré que le mien n'y fait œuvre, vous direz à M. le Baron, mon gendre que voilà, qu'il est un sot. » Vous penserez que tout cela est fort plat; mais vous ferez bien mieux de penser que cela est innocent, que cela est gai, que nous sommes à la campagne, et que tout ce qui amuse et fait rire est fort bon.

1. Le baron de Studuitz.



La querelle de nos deux voisins est restée indécise.

J'ai encore huitaine à passer ici. Priez Dieu que je ne meure pas d'indigestion. On nous apporte tous les jours de Champigny les plus furieuses et les plus perfides anguilles, et puis des petits melons d'Astracan, puis de la sauerkraut, et puis des perdrix aux choux, et puis des perdreaux à la crapaudine, et puis des baba, et puis des pâtés, et puis des tourtes, et puis douze estomacs qu'il faudrait avoir, et puis un estomac où il faut mettre comme pour douze. Heureusement on boit en proportion, et tout passe.

J'ai pensé acheter hier un cheval dix écus. Il est vrai qu'il est perdu. et que peut-être il est mort. C'est celui du docteur Gem. Vous n'avez pas encore entendu nommer celui-ci. C'est un bon homme; un fanatique froid. Il part pour l'Angleterre; il confie son cheval à M. Bergier. Connaissez-vous celui-ci? M. Bergier le prête à un autre, celui-ci à un troisième, ce troisième à un quatrième; et il y a bientôt un mois que le docteur court après son cheval. Kohaut nous quitte demain : j'en suis fâché, et la Baronne aussi, et lui plus que tous les deux. A propos, il faut que je vous dise un excellent procédé de notre incompréhensible Baron. Pour faire comme tout le monde, Kohaut joue au passe-dix; il n'y est pas heureux. Le Baron s'aperçoit un jour qu'il était chagrin d'une perte assez considérable qu'il avait faite : il va le matin dans sa chambre; il soupçonne que les affaires de Kohaut sont embarrassées, et il ne se trompait pas. Il s'assied; il le questionne; il le gronde de son silence déplacé; il le remercie on ne peut plus honnêtement des soins qu'il donne à sa femme, et le force d'accepter cinquante louis. Cela est fort bien, dites-vous. Mais ce n'est pas tout. Le lendemain il pense que peut-être cette somme ne suffira pas à Kohaut pour l'arranger tout à fait, et il lui en fait accepter cinquante autres, avec des excuses réitérées de ne s'en être pas avisé plus tôt. C'est Kohaut qui est venu me raconter la chose toute fraîche.

On nous a envoyé de Paris une bibliothèque nouvelle autrichienne : c'est *l'Esprit du clergé*<sup>1</sup>, *les Prêtres démas-*

1. *Esprit du clergé, ou le Christianisme primitif vengé des entreprises et des excès de nos prêtres modernes*, traduit de l'anglais (de J. Trenchard et de Th. Gor-



*qués*<sup>1</sup>, le *Militaire philosophe*<sup>2</sup>, l'*Imposture sacerdotale*<sup>3</sup>, des *Doutes sur la religion*<sup>4</sup>, la *Théologie portative*<sup>5</sup>. Je n'ai lu que ce dernier. C'est un assez bon nombre de bonnes plaisanteries noyées dans un beaucoup plus grand nombre de mauvaises. Voilà, mesdames, de la pâture qui vous attend à votre retour. Je ne sais ce que deviendra cette pauvre Église de Jésus-Christ, ni la prophétie qui dit que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Il serait bien plaisant qu'on élevât des temples chrétiens à Tunis ou Alger, lorsqu'ils tomberont en ruine à Paris. Ainsi soit-il, pourvu qu'on ne vienne pas nous couper le prépuce lorsque les musulmans se feront baptiser; j'aime encore mieux le baptême que la circoncision : cela fait moins de mal.

Tout à travers la besogne de M. de ..., j'ai clandestinement entamé la mienne; Grimm est ruiné, si cela continue. Le seul tableau de Doyen m'a fourni quinze à seize pages.

Tout cela est fort bon; mais maman s'impatiente de ne pas trouver jusqu'ici un mot de réponse à votre lettre. Mademoiselle, cette lettre est charmante. Combien je vous en aimerais, si je pouvais vous aimer davantage! mais de grâce tâchez donc de vous rassurer. Est-ce qu'il ne serait pas plus agréable pour vous de me croire paresseux, négligent, occupé, que malade ou mort? Est-ce que je ne vous ai pas dit cent fois que j'étais éternel? est-ce que jusqu'à présent ce n'est pas vrai? N'allez pas prendre cela pour un mensonge officieux : c'est la pure vérité.

don, et refait en partie par le baron d'Holbach); Londres (Amsterdam, M. M. Rey), 1767, 2 vol. in-8°. « Ce livre a été traduit et corrigé par le Baron, ensuite par mon frère, qui l'a *athéisé* le plus possible. » (Note manuscrite de Naigeon le jeune).

1. *Les Prêtres démasqués, ou des Iniquités du clergé chrétien* (ouvrage traduit de l'anglais et refait en grande partie par le baron d'Holbach); Londres (Amsterdam, M. M. Rey), 1768, in-8°.

2. *Le Militaire philosophe, ou Difficultés sur la religion proposées au P. Malebranche*; Londres (Amsterdam, M. M. Rey), 1768, in-8°; ouvrage refait en grande partie par Naigeon, sur un manuscrit intitulé : *Difficultés sur la religion proposées au P. Malebranche*. Le dernier chapitre est du baron d'Holbach.

3. *De l'Imposture sacerdotale, ou Recueil de pièces sur le clergé*, traduites de l'anglais (par le baron d'Holbach); Londres (Amsterdam, M. M. Rey), 1767, in-8°.

4. *Doutes sur la religion, suivis de l'Analyse du Traité théologi-politique de Spinoza* (par le comte de Boulainvilliers); Londres, 1767, in-12. Le premier de ces ouvrages est regardé comme étant de Guérout de Pival.

5. *Théologie portative, ou Dictionnaire abrégé de la religion chrétienne*, par l'abbé Bernier (c'est-à-dire par le baron d'Holbach); Londres (Amsterdam, M. M. Rey), 1768, in-8°.

J'ai bien ouï dire qu'on mourait ; mais je n'en crois rien.

Je vous remercie du détail de votre voyage. Vous êtes arrivées deux heures plus tard à Châlons que nous n'avions calculé, le prince et moi, et vous frappez à la porte de M. le directeur, endormi à côté d'une femme qui entendrait un autre éveillé, lorsque nous buvions encore à votre santé.

Point d'oraison de saint Julien <sup>1</sup> ; je ne l'aime pas ; d'ailleurs ce saint n'exauce peut-être que les hommes.

Eh bien ! vous avez donc passé le vendredi et le samedi à chanter et danser ? N'avais-je pas bien raison de dire au prince que nous serions des sois de nous affliger ? Je savais par cœur toutes les honnêtetés qui vous attendaient chez M. Duclos. Ne me parlez pas de votre petit amoureux bigot. Le premier bec féminin qui se présente lui tourne la tête ; et je ne jurerais pas que, tout en soupirant pour M<sup>lle</sup> Gargau, il n'eût lorgné fort tendrement la belle M<sup>lle</sup> d'Ornay. Pour moi, qui suis au plus attentif sur mes pensées, mes paroles et mes actions, qui aime avec une précision, un scrupule, une pureté vraiment angéliques, qui ne permettrais pas à un de mes soupirs, à un de mes regards de s'égarer ; à qui Céladon a légué sa féalité et sa conscience, legs que j'ai encore amélioré par des raffinements dont aucun mystique, soit en amour, soit en religion, ne s'est jamais avisé ; jugez combien j'ai dédaigné la tendresse courante ! Je suis un vrai janséniste, et pis encore ; et quoique M<sup>me</sup> d'Aine la jeune soit faite au tour, qu'elle ait les plus jolis petits pieds du monde, des yeux très-émerillonnés, très-fripons, même en présence de son mari, deux petits tetons qu'elle montre tant qu'elle peut ; sur mon Dieu, je ne les ai pas vus. Je serai placé tout au moins au deuxième ciel du paradis des amants, parmi les vierges où j'espère vous trouver, et cela pour cause que

1. *Faire l'oraison de saint Julien* est une locution proverbiale qui signifie *désirer un bon gîte*. La Fontaine a dit, *Contes*, II, 5 :

Bien vous dirai qu'en allant par chemin  
J'ai certains mots que je dis au matin,  
Dessous le nom d'oraison ou d'antienne  
De saint Julien, afin qu'il ne m'avienne  
De mal giter ; et j'ai même éprouvé  
Qu'en y manquant, cela m'est arrivé.  
J'y manque peu, c'est un mal que j'évite  
Par-dessus tout, et que je crains autant.

vous savez. Je ne sais ce que le voyage fera à la santé de la belle dame; mais le prince espère beaucoup de l'influence momentanée de votre société sur elle. Il voudrait bien la revoir débarrassée de quelques minuties d'esprit qui font son supplice. Cette femme a tant vu de coquins et de coquines qu'elle ne croit point à la probité. N'allez pas charger maman de la convertir là-dessus.

J'aime la malice que M. et M<sup>me</sup> Duclos et M. Évrard vous ont faite. Elle est jolie, et je vous pardonne votre gaieté. Il faut bien faire les honneurs de chez soi. Je dirai cette raison à mon désolé *partner*, mais je crains bien qu'il ne la goûte pas; il rêve, il soupire, il s'ennuie, il pleure. Je voudrais bien en faire autant, car cela est fort beau; mais lorsque je viens à le regarder, je ne saurais m'empêcher de rire. Cependant je suis sûr que j'aime mieux que lui : car moi je n'ai pas fait vingt-huit lieues pour aller voir une jolie femme, et je n'ai point de remords; mais chut sur ce voyage ! Elle a fait, dans sa dernière lettre au prince, un éloge charmant de maman; du soin qu'elle a de ses vassaux, de l'attachement qu'ils ont pour elle, des secours qu'ils viennent chercher au château, de la manière dont ils sont accordés. Sa lettre est fort belle; mais cet endroit est ce qu'il y a de mieux. Je suis sûr qu'elle s'est plu à l'écrire. Elle était bien faite pour être touchée de toutes vos attentions. Plus elle est ombrageuse sur les procédés, plus elle y est sensible. Elle les sent d'autant mieux qu'il est plus facile d'y manquer. Il faut continuellement se souvenir et oublier son premier état. J'ai pourtant osé lui dire plus d'une fois que la meilleure façon d'en user avec elle était la plus ordinaire et la plus commune. Elle n'en est pas encore tout à fait à saisir cela.

Je ne sais pas ce que le prince se propose; mais il est à la campagne; j'y suis de mon côté, et il a son *Fontainebleau*, comme je vous ai dit : ses fonctions politiques sont finies. Il n'en paraît point fâché; mais j'ai peur qu'il ne fasse de nécessité vertu. Il attend les ordres de sa cour. Il ne sait ce qu'il deviendra : ce qui donne le change à son vrai souci, c'est celui de savoir quel parti prendra la belle dame, au cas qu'il s'éloigne. Entre nous, elle a l'estime la plus vraie pour lui; elle le ménage autant et plus peut-être que si elle avait de la passion, mais elle n'en a point. Et puis Paris, et puis la santé, et puis

cent autres considérations réelles, chimériques, bonnes, mauvaises. Qui de vous, mesdames, aimerait assez pour suivre son amant à Pétersbourg? J'ai vu des femmes, et des femmes bien aimantes, bien éprises, qu'on dépitait à faire passer d'un fauteuil sur un autre. Ces circonstances, qui nous mettent dans le cas d'apprécier nos sentiments, sont toujours très-fâcheuses. C'est un grand malheur que d'apprendre qu'on aime moins qu'on ne croyait.

Le prince est la simplicité même. Personne n'a jamais eu moins que lui la morgue de son état et de sa naissance. Il croit d'instinct à l'égalité des conditions, ce qui vaut mieux que d'y croire de réflexion. Il n'a jamais connu que son premier titre, celui d'homme. Au sortir de chez le prince des Deux-Ponts, où nous avions dîné, il me dit : « C'est un bon homme ; mais il passe le premier. » Il ne connaît que par la façade la distribution d'un château et d'une chaumière. Ses mœurs sont aussi unies que son vêtement. Je ne lui ai jamais entendu dire ni une chose mal pensée ni une chose mal sentie ; il est plein de sens et de raison. Il n'y aura occupation qui tienne, je ferai ce qui vous conviendra. Cependant, mon amie, considérez que je suis surchargé de travail. Grimm n'a qu'un cri après moi ; il prétend que mon délai d'il y a deux ans l'a si bien dérangé qu'il n'en est pas encore remis. Je serais d'autant plus fâché de lui manquer en ce moment, que nous venons d'avoir un petit démêlé. Cependant je verrai le prince.

Vous avez, dans ma précédente lettre, la suite des amours de l'instituteur. L'un a parlé, mais l'autre a fait la sourde oreille. Il faut qu'il se soit passé quelque chose de grave dans la partie de Sceaux ; car j'ai trouvé de la réserve. Cela viendra dans un autre temps ; on sera bien aussi pressé de dire que moi d'entendre. Ce qui me fait enrager, c'est que cette femme croit sentir et ne sent rien ; qu'elle prend de l'intérêt pour de l'amour, et qu'elle sera certainement la dupe cette fois-ci de sa coquetterie.

Si je vais à Isle, certainement il faudra que vous m'appreniez ma leçon ; car je suis on ne saurait plus étranger à faire valoir une terre ; mais il ne s'agit pas de savoir si je puis être utile ou non ; il suffit que vous le croyiez.

Vraiment non je ne voudrais pas que votre peine fût perdue !

Je ferais du chemin pour le seul plaisir d'embellir une fois votre cellule. Tenez-moi donc pour arrivé, si les affaires du prince ne s'opposent à rien. Mais mon Salon? N'importe. Maman, vous me désirez, et vos désirs sont des ordres et des ordres bien doux.

M<sup>me</sup> de Blacy, qui n'est pas des plus fines, à ce que je crois, ou qui l'est beaucoup, y avait vu tout aussi clair que vous.

Ce n'est donc pas assez de vous aimer; il faut vous le dire; eh bien! je vous le dis. Entendez-vous? je vous aime, je vous aime, je vous aime de tout mon cœur, et je n'aimerai jamais que vous. Bonsoir, mon amie.

## CVII

Au Grandval, le 28 septembre 1767.

Je suis toujours au Grandval. Damlaville s'était engagé à venir me reprendre aujourd'hui lundi; mais n'ayant pu former une carrossée, c'est partie remise à mercredi. Mercredi donc je serai à Paris, où vous pourriez bien être arrivée avant moi. Je ne vous dirai pas un mot de la vie que nous menons ici. Un peu de travail le matin, une partie de billard, ou un peu de causerie au coin du feu en attendant le dîner; un dîner qui ne finit point, et des promenades qui m'auraient conduit à Isle et par-delà, si, depuis huit à neuf jours que je suis ici, elles avaient été mises l'une au bout de l'autre. Nous avons aujourd'hui visité la maison et les jardins de M. d'Ormesson d'Amboile. Il a dépensé des sommes immenses pour se faire la plus triste et la plus maussade demeure qu'il y ait à vingt lieues à la ronde. Imaginez un château gothique enfoncé dans des fossés, et masqué de tous côtés par des hauteurs; des terrasses sans vues; des allées sans ombre; partout l'image du chaos. Si jamais je rencontre cet homme ou son intendant, je ne pourrai jamais m'empêcher de le ruiner par un projet qui embellirait certainement cette demeure, mais qui ne coûterait pas moins de sept à huit cent mille francs. Il y a en face du château une



petite montagne. au-dessous de cette montagne, une plaine et des eaux tant qu'on en veut. Mon conseil ruineux serait donc de ramasser ces eaux, de les amener au haut de la montagne et d'en former une cascade comme vous en avez vu une à Brunoy. Ces eaux seraient reçues au pied de la montagne dans un beau canal qu'il semble qu'on ait creusé tout exprès pour elles.

Le Baron, qui met de la morale a tout, jure qu'il ne me pardonnerait de sa vie, si cette cascade se faisait ; à moins que je ne prisse les enfants de M. d'Ormesson, et que je ne les noyasse tous deux dans le canal. Après ces énormes promenades dont nous trompons la longueur par une variété de conversations politiques, littéraires et métaphysiques, nous nous mettons à notre aise ; nous commençons un piquet à écrire que nous finissons après souper ; et puis, le bougeoir à la main, chacun reprend le chemin de son dortoir. Je ne saurais vous dire combien cette vie innocente, tranquille et saine m'accoutume ! Aujourd'hui, comme nous rentrions à la maison, nous avons trouvé Kohaut ; il était parti de Paris dans un fiacre qui l'avait conduit à Charenton. De Charenton, il avait achevé son voyage à pied. Il était arrivé à six heures et demie. Il montera le luth de la Baronne ; il lui donnera leçon et à ses enfants ; il soupera avec nous, et demain il partira pour l'Isle-Adam.

Il a pris à la porte du Baron une lettre de M<sup>me</sup> Le Gendre, toute pleine de coquetterie, mais de coquetterie perdue. Si j'avais eu à donner dans ces filets-là, il y a longtemps que ce serait une affaire faite. Je vous proteste, tendre amie, qu'elle aurait mille fois plus d'attraits, plus d'esprit, plus de grâces et plus d'art, qu'il n'en serait pas davantage. Vous ne sauriez croire combien on a l'âme honnête quand on a cinquante ans, et avec quel courage on se refuse au plaisir qu'on n'est plus en état de goûter ! Quand une jeune femme serait disposée à m'entendre, puis-je ignorer combien j'aurais peu de chose à lui dire ? Si vous ne comptez pas trop sur la fidélité des hommes, comptez beaucoup sur leur faiblesse. Je vous rapporterai mes deux pattes entières et sans le moindre bout de lacet qui traîne après elles. Je ne sais ce qu'on pense, rue Saint-Thomas-du-Louvre, de mes visites nocturnes ; mais il est certain que j'aime M<sup>me</sup> de Blacy à la folie ; et que si elle se l'est bien mis dans la tête..... eh bien?... Eh bien ! elle ne serait pas plus dangereuse



pour moi qu'une autre. C'est toujours la même honte de porter ses grenouilles ailleurs qu'où l'on a bien voulu s'en contenter. Ce motif n'est pas bien relevé, mais j'ai peur qu'il ne soit vrai. Nous ne valons pas mieux que cela. Voilà pourquoi, le matin, après un sommeil tranquille, une digestion bien douce, je me sens un peu moins de scrupule qu'en tout autre moment de la journée; il y a comme cela des moments critiques pour la vertu; heureusement ils sont courts. Ah! nous sommes tous bien sages quand nous n'avons plus le moyen d'être fous. Nous sommes pleins de respect pour les femmes, quand il n'y en a plus qu'une au monde à qui nous puissions nous montrer déceimment. Il ne tiendrait qu'à moi de penser autrement; car j'ai, sans vanité, quelques aventures par-devers moi dont un autre se ferait un honneur infini. Mais, avant que de m'élever un trophée, il faudrait que j'épluchasse bien tout cela. J'aurais cent questions à me faire, comme celle-ci, par exemple : Mais vous plaisait-elle beaucoup? Étiez-vous bien sûr de sa santé? N'y avait-il dans votre refus aucun principe d'économie? Ne craigniez-vous point qu'on n'exigeât de vous plus que vous n'aviez en caisse? N'avez-vous pas mieux aimé laisser une haute opinion de vous que d'être bien aise un moment? Le proverbe *belle montre et peu de rapport* ne vous aurait-il pas vaguement passé dans l'esprit? N'auriez-vous point rougi que l'effet répondît si peu à la promesse, et préféré l'honneur au plaisir? Ah! ma bonne amie! quand on s'avise de mettre au creuset les actions les plus héroïques des hommes, on ne sait jamais comment elles en sortiront; tel s'estime beaucoup de ce qu'il a fait, qui en rabattrait beaucoup s'il s'occupait sérieusement à en démêler la raison. Otez à l'une de vos sœurs sa sagesse; donnez à l'autre un peu de bonne foi, et puis nous verrons après ce qu'il en arrivera. Je ne refuse pas de me louer moi-même; mais ce ne sera qu'après avoir passé cinq ou six fois par l'épreuve de Robert d'Arbrissel<sup>1</sup>. Comme il ne faut perdre aucune occasion de se connaître, si celle-ci se présente je ne la manquerai pas. Combien je serai fier le lendemain, à condition toutefois

1. Robert d'Arbrissel, fondateur et premier abbé de l'abbaye de Fontevault, faisait, dit-on, coucher dans son propre lit deux religieuses afin de soumettre sa chasteté aux plus rudes épreuves. Ses supérieurs et ses contemporains ont très clairement exprimé leurs doutes sur l'efficacité de cette pénitence.

que je ne regretterai pas le lendemain de m'en être si bien ou si mal tiré ; car le remords d'une bonne action en affaiblit beaucoup le mérite. Et vous croyez que je dormirais profondément entre deux jeunes Sunamites ? et vous croyez que si cela m'était arrivé, je n'en serais pas un peu fâché ? J'ai bien de la peine à avoir si bonne opinion de moi. Je vaudrais peut-être beaucoup plus que je ne crois. C'est peut-être affaire de modestie de ma part. Tout cela se découvrira quelque jour ; mais il ne faut pas que ce jour-là soit bien loin. En attendant, je vous aime de tout mon cœur. Je n'aime que vous, et je serais au désespoir d'imaginer que je pusse en aimer une autre. Ceci n'est point une plaisanterie. En vérité , bonne amie, vous êtes jalouse, et je n'aurais qu'à continuer sur ce ton pour vous tourmenter. Est-il possible qu'après douze ans d'attachement vous ne me connaissiez pas encore ? J'embrasserai rue Sainte-Anne, tout à côté de la bouche ; c'est mon usage ; et rue Saint-Thomas-du-Louvre où l'on me présentera.

*Si j'ai pris du goût pour le restaurateur !* vraiment oui : un goût infini. On y sert bien, un peu chèrement, mais à l'heure que l'on veut. La belle hôtesse ne vient jamais causer avec ses pratiques ; elle est trop honnête et trop décente pour cela ; mais ses pratiques vont causer avec elle tant qu'il leur plaît ; et elle répond fort bien. On mange seul. Chacun a son petit cabinet où son attention se promène : elle vient voir par elle-même s'il ne vous manque rien ; cela est à merveille, et il me semble que tout le monde s'en loue.

Van Loo ne va pas mieux. M<sup>me</sup> Van Loo et M<sup>me</sup> Berger sont certainement très-sensibles à votre souvenir. N'auriez-vous rien à faire dire à M<sup>me</sup> Vernet ? j'aime beaucoup les commissions pour elle. J'indiquerai votre Esculape, qui ne sera pas fort habile s'il ne s'y entend pas mieux que Lamotte.

Oh ! pour le prince Galitzin, point de miséricorde : chacun a sa bête, et les jaloux sont la mienne. Je suis bien fâché que la belle dame ne vous ait point écrit : vous en auriez reçu une jolie lettre. Mais je vois ce que c'est ; vous lui avez fait peur.

*Si je retournerai à Sainte-Périne !* je le crois bien. Vous en voulez trop savoir, et vous ne répondez point aux questions qu'on vous fait. Il faut aller à sa fille ou rester à son amant. Voilà le point. Lequel des deux feriez-vous ?

Le prince ira-t-il, n'ira-t-il point au-devant d'elle? c'est ce que j'ignore; c'est ce qu'il ignore lui-même. Il attend d'un jour à l'autre des dépêches qui doivent disposer de lui. Je suis sûr que mon absence le soucie beaucoup. Il m'a encore envoyé une lettre de sa cour à répondre. J'ai peur que ces Russes ne soient un peu vilains. J'en excepte l'impératrice, comme vous pensez bien; il n'y a qu'une voix sur son compte. Aurait-elle à elle toute seule ce qu'il y a de lumières et de grandeur d'âme dans tout son empire? Si cela est, que je la plains! Elle méritait certainement de commander une meilleure nation. Il est minuit. Je tombe aussi de sommeil; mais il faut que Kohaut emporte demain cette lettre, et je ne la clorai pas sans vous avoir embrassées toutes deux, maman d'abord, et vous après; sans vous avoir assurées qu'un des sentiments que j'ai le plus de plaisir à trouver au fond de mon âme, c'est le tendre, le sincère, l'éternel attachement que j'y lis. Vous serez mon amie, mon unique amie tant que je vivrai; elle ne cessera jamais d'être ma respectable maman tant qu'elle vivra; et j'espère toujours qu'elle nous survivra. Dites-lui bien qu'elle se conserve et qu'elle a eu assez de soucis pour n'en pas prendre davantage. C'est nous qui serons bien méchants, si nous ne nous occupons pas sans cesse à faire son bonheur. Bonsoir, bonsoir, toutes deux.

## CVIII

Paris, le 4 octobre 1767.

Je quitte ma petite bonne, qui est en train de jouer de son instrument comme un ange, pour causer avec vous. Me voilà donc revenu du Grandval, bien malgré le Baron, la Baronne, les petits garçons, les petites filles, M<sup>me</sup> d'Aine et les domestiques. Je les abandonne tous. Je cours, j'écris de droite, de gauche, pour leur envoyer quelqu'un qui les secoure. Mais l'abbé aime la ville où il est perpétuellement en spectacle : le docteur Gatti est l'ombre de M<sup>me</sup> de Choiseul; d'Alinville marque des loges à Fontainebleau; Grimm s'ennuie par bienséance à la Briche; quand l'abbé Morellet n'est pas à Voré, il est sur le chemin : la belle

dame Helvétius le fait trotter comme un Basque; notre Orphée<sup>1</sup> est à l'Isle-Adam; Suard est à tant de femmes qu'il ne songe plus guère à M<sup>me</sup> de ... J'ai prêché inutilement M. Le Romain<sup>2</sup>, qu'on aurait grand plaisir à avoir, mais que sa mélancolie retient dans l'obscurité de sa cahute, où il aime mieux broyer du noir dont il puisse barbouiller toute la nature que d'aller jouir de ses charmes à la campagne. On débaucherait aisément le gros Bergier, mais on ne s'en soucie pas, parce qu'il est triste, muet, dormeur, et d'un commerce suspect. Damilaville a toujours le prétexte de ses affaires qu'il ne fait point. Naigeon mourrait d'ennui, s'il n'allait pas assidûment chez les Van Loo, où il est sûr de trouver M<sup>me</sup> Blondel qu'il n'aime point, et dont il parle toujours, et s'il n'avait pas fait sa tournée au Palais-Royal à l'heure précise où elle s'y promène. L'abbé Raynal est fort mal à son aise partout où il ne pérorer pas colonies, politique et commerce. M. de Saint-Lambert est arrivé à Montmorency. Mon fils d'Aine<sup>3</sup> court à toutes jambes après l'intendance d'Auch, qu'il dédaigne comme le renard les raisins verts. Le baron de Gleichen aimerait mieux être au fond des fouilles d'Herculanum que dans les plus beaux jardins du monde. L'ami Le Roy vit pour lui et ne va jamais dans aucun endroit qu'il n'espère s'y amuser plus qu'ailleurs, et puis voici le temps de la chasse qu'il aime de passion. M. de Croismare a trop besoin de variété pour s'asseoir plus d'un jour; celui-ci n'a jamais mis son bonnet de nuit dans sa poche, et perdu de vue le quai de la Ferraille, les bouquinistes et les brocanteurs, sans le motif le plus important et le plus honnête. Nous aurions bien des femmes, mais nous n'en voulons point, parce qu'il est trop rare que ce soient des hommes. Le docteur Roux cherche des malades. Le docteur Gem court toujours après son cheval. Le docteur d'Arcet est peut-être enfermé sous clef par le comte de Lauraguais, jusqu'à ce qu'il lui ait fait une découverte. Le comte de Creutz est en extase devant ses tableaux, ou devant la femme du peintre, qui est jolie, et plus galante encore. Hel-

1. Kohaut.

2. Ingénieur en chef de l'île de la Grenade, auteur d'articles sur les sucres dans l'*Encyclopédie*.

3. Le beau-frère de d'Holbach, reçu maître des requêtes en 1757, fut plus tard intendant de la généralité de Tours.

vétus, la tête enfoncée dans son bonnet, décompose des phrases, et s'occupe, à sa terre, à prouver que son valet de chiens aurait tout aussi bien fait le livre *De l'Esprit* que lui. Wilkes n'est plus en faveur, parce qu'incessamment il sera ruiné, et que sans nous en apercevoir nous prenons les devants avec le malheur, et que nous rompons avant qu'il soit arrivé, parce qu'il serait malhonnête de rompre après. Le chevalier de Chastellux est cloué quelque part; et quand on est jeune, ce clou-là tient bien fort. La Baronne dit que l'abbé Coyer est du miel de Narbonne tourné, qu'il ne faut pas le lui envoyer. Il y a près de soixante ans que le chevalier de Valory fait le rôle du chien de Jean de Nivelle. Voilà presque toute la société. Vous la connaissez presque aussi bien que moi. Je viens, au milieu de notre disette, de leur dépêcher le juif Berlize; c'est le secrétaire de mon fils d'Aine et l'intendant de sa mère. Il joue, il déraisonne; on s'en moque, il se fâche, et l'on s'en moque bien davantage.

Mon retour à Paris a été différé de trois ou quatre jours par une petite malice de la Baronne, qui a corrompu secrètement ceux qui s'étaient engagés de me venir reprendre. Je suis arrivé tout à temps pour arrêter les suites d'une multitude de petits orages domestiques qui s'étaient élevés pendant mon absence entre la sœur et la sœur, entre la mère et la fille, entre la nièce et la tante. Chacune est venue m'apporter ses griefs; toutes avaient tort. Je leur ai donné raison à toutes. La petite bamboche a promis d'être plus réservée dans ses propos, et tout est calmé. Mon premier soin, en mettant pied à terre, a été d'aller voir M<sup>me</sup> de Blacy, car quoique j'aime bien à rire, j'aime encore mieux consoler ceux qui pleurent.

J'ai fait ensuite ma visite à la petite sœur, que j'ai trouvée lisant vos lettres et hochant du nez à toutes vos protestations d'amitié. M. Digeon y était. On m'invita à dîner pour aujourd'hui samedi; mais on se ressouvint que ce jour était promis aux campagnards de Mouceaux, et cette réflexion nous embarqua dans une causerie sur la solennité desdites promesses. Notre chère sœur était en train d'étaler là-dessus les plus belles maximes du monde, lorsque je pris la liberté de lui observer qu'il y avait cent façons diverses de promettre qui n'obligeaient pas moins que les protestations les plus expresses, que les bil-



lets signés de sang. « Par exemple, ajoutai-je, il y a des services sur lesquels mon ami ne s'est jamais expliqué, mais j'y compte parce qu'ils entrent dans le pacte de l'amitié; et quand l'occasion de les demander se présente, je les demande comme une promesse faite à l'instant où le nom d'ami fut prononcé entre nous. » Et puis nous voilà embarqués dans les devoirs de l'amitié. Là-dessus, je m'en tins à la fable de La Fontaine; je voulais qu'on sortît de son lit sur l'inquiétude seule que je ne reposais pas dans le mien, et que l'on y plaçât son esclave, si j'y étais mal couché seul. M. Digeon secoua la tête, à l'esclave, et je lui dis que c'est que j'étais du Monomotapa, et qu'il n'en était pas.

Nous quittâmes ce propos, pour le long séjour que j'avais fait à la campagne et la manière dont on vivait au Grandval. On me demanda si la Baronne était fort heureuse. Je répondis, ce qui est vrai, qu'elle était heureuse partout où le Baron se trouvait bien, et où elle avait ses enfants et son luth. Pour entendre ce qui suit, il faut que vous sachiez que M<sup>me</sup> Le Gendre a eu occasion de voir M. Suard deux ou trois fois chez M<sup>me</sup> de Grandpré, et que M. Suard est ami de quinze ans de M. Digeon et de M<sup>me</sup> de Grandpré. A propos de la différence de la vie que la Baronne menait au Grandval et de celle qu'elle mène à Paris, je remarquai, à son honneur, que les amusements de la ville qui lui convenaient le plus étaient sacrifiés sur-le-champ, lorsqu'elle ne remarquait pas sur le visage de son mari l'approbation la plus complète. Comme je prononçais ces mots, j'aperçus que M. Digeon et M<sup>me</sup> Le Gendre se souriaient l'un à l'autre. Cela me déplut. M. Digeon s'en alla donner leçon au petit bonhomme. Nous restâmes seuls avec M<sup>me</sup> de Blacy et moi. Alors, prenant un ton beaucoup plus ferme et plus sérieux que je n'ai coutume, je dis à M<sup>me</sup> Le Gendre que ceux qui ne connaissaient M<sup>me</sup> d'Holbach que sur la parole de M. Suard ne la connaissaient point, parce que M. Suard n'était pas payé pour en dire du bien. Je vis, et je crois que je vis bien, que Suard avait eu la malhonnêteté de décrier la baronne dans l'esprit de son ami; que cet ami avait fait passer très-légèrement l'opinion fausse qu'il avait eue dans l'esprit de M<sup>me</sup> Le Gendre. Après quelques minutes de silence, M<sup>me</sup> Le Gendre alluma son bougeoir et disparut : ce qui acheva de confirmer mon soupçon. Voilà donc ce qu'on appelle



des honnêtes gens ! Ils sont admis dans une maison ; le maître de la maison les comble d'honnêtetés, de bons offices, les prend en estime, en amitié, et leur en donne toutes les marques imaginables ; et pour l'en récompenser, on met tout en œuvre pour corrompre sa femme ; et quand on n'y a pas réussi, on dit pis que pendre de cette femme. Si M. Digeon continue, j'en rabattrai beaucoup. Cet homme voit le genre humain en noir. Il ne croit point aux actions vertueuses ; il les déprime ; il les dispute : s'il raconte un fait, c'est toujours un fait abominable, scandaleux. Voilà deux femmes de ma connaissance dont il a eu occasion de parler à M<sup>me</sup> Le Gendre ; il a mal parlé de toutes deux. Elles ont sans doute leurs défauts ; mais elles ont aussi leurs bonnes qualités. Pourquoi taire les bonnes qualités et ne relever que les défauts ? Il y a là dedans au moins une sorte d'envie qui me blesse, moi qui lis les hommes comme les auteurs, et qui ne charge ma mémoire qu'à des choses bonnes à savoir et à imiter. La conversation entre Suard et M<sup>me</sup> Le Gendre, par une méprise de celui-ci, avait été fort vive. Ils avaient recherché les raisons pour lesquelles les âmes sensibles s'émuvaient si promptement, si fortement, si délicieusement, au récit d'une bonne action. Suard avait prétendu que c'était l'effet d'un sixième sens que la nature nous avait donné pour juger du bon et du beau. On me demanda ce que j'en pensais. Je répondis que ce sixième sens, que quelques métaphysiciens avaient accrédité en Angleterre, était une chimère ; que tout était expérimental en nous ; que nous apprenions dès la plus tendre enfance ce qu'il était de notre instinct de cacher ou de montrer. Lorsque les motifs de nos actions, de nos jugements, de nos démonstrations nous sont présents, nous avons ce qu'on appelle la science ; quand ils ne sont pas présents à notre mémoire, nous n'avons que ce qu'on appelle goût, instinct et tact. Les raisons de nous montrer sensibles au récit des belles actions sont sans nombre : nous révélons une qualité infiniment estimable ; nous promettons aux autres notre estime s'ils la méritaient jamais par quelque procédé rare et honnête ; nous les encourageons ainsi à l'avoir. Les belles actions nous font concevoir l'espérance de trouver parmi ceux qui nous environnent quelqu'un capable de les faire ; et par l'extrême admiration que nous leur accordons, nous faisons concevoir aux autres l'idée que nous en serions

capables nous-mêmes si l'occasion s'en présentait. Indépendamment de toutes ces vues d'intérêt, nous avons une notion, un goût de l'ordre auquel nous ne pouvons résister, qui nous entraîne malgré nous. Toute belle action n'est jamais sans quelque sacrifice, et il nous est impossible de ne pas rendre hommage à celui qui se sacrifie; quoiqu'en nous sacrifiant, nous ne faisons pourtant que ce qui nous plaît davantage, nous sommes portés avec raison à honorer ceux qui se départent des avantages les plus précieux pour celui de faire le bien et de s'en estimer davantage eux-mêmes, ou d'en être estimés davantage des autres; celui qui ambitionne la considération publique fait aux autres un compliment fort doux; il leur dit, comme je ne sais plus quel ancien : « O Romains, combien j'ai passé de jours et de nuits pour mériter, pour obtenir un mot flatteur de vous ! On ne se donne pas tant de peine pour ceux qu'on méprise. »

M<sup>me</sup> Le Gendre ne trouve pas que Suard parle facilement. Je crois qu'elle a tort. C'est le principal mérite que je lui connaisse. Cette discussion me conduisit à parler de ce qui venait d'arriver à Deuil. Le curé de cette paroisse passe à celle de Groslay. Il était si cher à ses paroissiens, que, malgré leur misère, ils se seraient cotisés pour que son sort à Deuil ne fût pas moindre qu'à Groslay, si le pasteur y avait consenti. Il alla prendre possession, il y a quelques jours, de sa nouvelle cure. Au milieu du *Te Deum laudamus*, il aperçut dans la foule une vingtaine de ses paroissiens qui pleuraient, et voilà la voix qui lui manque et les larmes qui lui viennent aux yeux. Tout le monde loua le curé et les paroissiens. Cette petite aventure porta merveilleusement à l'application des principes que j'avais établis. La conversation, qui ne déplaisait pas à M<sup>me</sup> de Blacy, la retint jusqu'à dix heures et demie du soir. Je lui donnai le bras, et j'allai achever la soirée chez elle; nous y causâmes de maman, de vous. « Quand reviendront-elles ? — Bientôt. — Irez-vous à Isle ? — Cela dépendra plus du prince que de moi. — L'avez-vous vu ? — Non. — Et pourquoi ? — C'est qu'il est parti pour Fontainebleau. — Quand en revient-il ? — Je l'ignore. Il y a quatre jours qu'il y est, et il n'a point encore demandé ses chevaux. — Nous n'aurons donc pas maman ici le jour de sa fête ? — Je ne crois pas. — Je vais lui écrire. — Et moi aussi ; bonsoir. »

Mademoiselle, joignez mes souhaits, mon bouquet et mon

baiser aux vôtres. Dites à maman de ma part tout ce que votre cœur vous inspirera de doux et de tendre, et ne craignez point d'aller au delà de ce que je sens.

Il fait un temps déplorable. La belle dame a bien tort de vous retenir seule dans votre triste château. Que fait-elle dans sa province? Si elle s'ennuyait seulement la moitié de ce que ferait le prince, il y a deux jours que vous seriez à Châlons. M<sup>me</sup> Duclos a consulté Damilaville sur son voyage à Paris. Elle ne fait que l'embarrasser, lui susciter des querelles à la Briche; il l'aime tout autant à Châlons, et elle y restera si elle suit son avis. Je ne lui ai point écrit; mais ma petite bonne l'a fait pour moi : c'est la même chose; et puis, ma foi, j'aime mieux mériter ses reproches que les vôtres. J'ai pris une ou deux fois la plume pour elle, et c'est à vous que j'ai écrit. Hâtez-vous donc de revenir. Savez-vous que vous me devez incessamment un bouquet?

Je ne pense pas, dans la position incertaine où se trouve le prince, qu'il puisse aller au-devant de son amie; il attend à chaque poste l'ordre de se déplacer. Ce sont tous deux des enfants si quinteux, si ombrageux, si pointilleux, si vétilleux, que je ne serais point étonné qu'ils se fussent brouillés par lettres. Les meilleures gens en amitié sont quelquefois les plus sottes gens en amour. Le prince, qui est moraliste jusque par-dessus les oreilles, se sera avisé de lui donner quelques conseils sur leur bonheur à venir. Il y aura mis toute la douceur, tous les ménagements, tous les égards imaginables; et avec tout cela, on les aura mal pris, parce que les despotes en général n'aiment pas les conseils, et que les jolies femmes sont toutes despotes. En vérité, je ne saurais souffrir les femmes qui mettent quelque importance à leurs faveurs, passé la première fois.

Adieu, bonnes amies; j'entends le ciel qui se fond en eau. Je ne vous écris pas aussi souvent que je le voudrais; mais en revanche je ne finis point. Je compte sur votre solitude et votre amitié. Je compte que, quoi que je vous dise, vous ne lisez jamais que ces mots : Il nous aime, il nous aime, puisqu'il croit que nous nous prêtons sans dégoût à toutes les misères qu'il nous dit.

A propos, savez-vous que M<sup>me</sup> d'Aine est devenue esprit fort? Il y a quelques jours qu'elle nous a déclaré qu'elle croyait que

son âme pourrirait dans la terre avec son corps. « Mais pourquoi priez-vous donc Dieu ? — Ma foi, je n'en sais rien. — Vous ne croyez donc pas à la messe ? — Un jour j'y crois, un jour je n'y crois pas. — Mais le jour que vous y croyez ? — Ce jour-là, j'ai de l'humeur. — Et allez-vous à confesse ? — Quoi faire ? — Dire vos péchés. — Je n'en fais point ; et quand j'en ferais et que je les aurais dits à un prêtre, est-ce qu'ils en seraient moins faits ? — Vous ne craignez donc point l'enfer ? — Pas plus que je n'espère le paradis. — Mais où avez-vous pris tout cela ? — Dans les belles conversations de mon gendre : il faudrait, par ma foi, avoir une bonne provision de religion pour en avoir gardé une miette avec lui. Tenez, mon gendre, c'est vous qui avez barbouillé tout mon catéchisme ; vous en répondrez devant Dieu. — Vous croyez donc en Dieu ? — En Dieu ! il y a si longtemps que je n'y ai pensé, que je ne saurais vous dire ni oui ni non. Tout ce que je sais, c'est que si je suis damnée, je ne le serai pas toute seule ; et quand j'irais à confesse, que j'entendrais la messe, il n'en serait ni plus ni moins. Ce n'est pas la peine de se tant tourmenter pour rien. Si cela m'était venu quand j'étais jeune, j'aurais peut-être fait beaucoup de petites choses douces que je n'ai pas faites. Mais aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi je ne crois rien. Cela ne me vaut pas un fétu. Si je ne lis pas la Bible, il faudra que je lise des romans ; sans cela, je m'ennuierais comme un chien. — Mais la Bible est un fort bon roman. — Ma foi, vous avez raison ; je ne l'ai jamais lue dans cet esprit-là ; demain je commence ; cela me fera peut-être rire. — Lisez d'abord Ézéchiël. — Ah ! oui ; à cause de cette Olla et de cette Oliba, et de ces Assyriens qui... — Et dont il n'y a plus aujourd'hui. — Et qu'est-ce que cela me fait qu'il y en ait ou non ? Il ne m'en viendra pas un ; et quand il m'en viendrait une douzaine ?... — Vous croyez que vous les enverriez à votre voisine ? — C'est selon le moment. — Vous avez donc encore des moments ? — Pourquoi pas ? — Ma foi, je crois que les femmes en ont jusqu'au tombeau ; que c'est là leur dernier signe de vie ; quand cela est mort en elles, le reste est bien mort. Vous riez tous, mais croyez que celles qui disent autrement sont des menteuses ; je vous révèle là notre secret. — Oh ! nous n'en abuse-rons pas. — Je le crois bien. Encore, ne sais-je : si vous n'aviez pour tout partage qu'une femme de mon âge, je veux mourir si

je la croyais en sûreté, ni vous non plus. Mais revenons à notre incrédulité. — Non ; laissons-la..... Il me semble que ce que nous disons est plus drôle. — Ma foi, vous avez raison. »

Et voilà la soirée qui se passe à dire des folies ; Dieu sait quelles. Finissons.

« Vous dormirez tous dans un quart d'heure, et moi il faut que je dise mes prières. — Mais ne nous avez-vous pas dit que vous ne priez point Dieu ? — Et ne faut-il pas que je me mette à genoux pour ma femme de chambre ? — Et quand vous êtes à genoux, à quoi rêvez-vous ? — Je rêve à ce que nous mangerons demain ; cela ne laisse pas de durer, et ma femme de chambre s'en va après cela fort édifiée ; car elle est dévote, et elle ne vaut pas mieux pour cela. »

Si j'avais encore de la place, je vous continuerais ce bavardage, dont vous avez peut-être déjà trop. Bonsoir donc, bonnes amies.

## CIX

Paris, 11 octobre 1767.

Je n'y saurais tenir. J'interromps mon Salon pour causer un petit moment avec vous. Quelle différence de la vie du Grand-val et de celle que je mène ici ! Aussi ma santé s'en est-elle ressentie : je dors mal ; je ne saurais digérer ; j'ai eu une migraine à devenir fou. Tout cela s'est dissipé ; et il me reste des courses que j'ai faites une liberté de membres, une fermeté de jarret que je croyais perdues pour toujours. Je ne marche pas, je vole.

Depuis deux jours, je n'ai point vu les chères sœurs. J'ai passé la matinée de samedi à travailler ; le reste de la journée à mes affaires. J'ai sanctifié mon dimanche en faisant compagnie à un malade : c'est M. Devaisnes, qui a la grippe la mieux conditionnée.

Je n'ai point encore vu les Van Loo ; mais je les verrai demain. Michel m'a envoyé le beau portrait qu'il a fait de moi ; il est arrivé, au grand étonnement de M<sup>me</sup> Diderot, qui le croyait



destiné à quelqu'un ou à quelqu'une. Je l'ai placé au-dessus du clavecin de ma petite bonne. M<sup>me</sup> Diderot prétend qu'on m'a donné l'air d'une vieille coquette qui fait le petit bec et qui a encore des prétentions. Il y a bien quelque chose de vrai dans cette critique. Quoi qu'il en soit, c'est une marque d'amitié de la part d'un excellent homme, qui doit m'être et qui me sera toujours précieuse.

J'attends un buste de l'impératrice. Elle a écrit une lettre charmante à Marmontel sur son *Bélisaire*. Il en a reçu une autre du fils de la reine de Suède, avec un très beau présent de sa mère : c'est une boîte d'or où l'on a exécuté en émail toutes les estampes de son ouvrage. La belle lettre du fils est encore plus précieuse que le présent de sa mère. Je tâcherai d'obtenir la communication de tout cela, et de vous en régaler. Il a vu, aux eaux d'Aix-la-Chapelle, le prince héréditaire de Brunswick, qui l'a comblé d'amitiés. Après cela, croyez-vous qu'il puisse être sensible aux persécutions de la Sorbonne ? J'oubliais de vous dire que la digne Sorbonne est bafouée dans toutes ces lettres. Le grand inquisiteur d'Autriche, le médecin Van Swieten, a eu l'ordre de l'empereur et de l'impératrice de faire compliment à Marmontel, et il s'en est reposé sur son fils qui s'en est acquitté on ne peut pas mieux. Savez-vous ce que je vois dans tout cela ? C'est que les cours étrangères sont charmées de nasarder un peu notre ministère, et n'en perdent pas la moindre occasion. Il faut que notre langue soit bien commune dans toutes les contrées du Nord, car ces lettres auraient été écrites par les seigneurs de notre cour les plus polis qu'elles ne seraient pas mieux. Ce que je vois encore, c'est qu'à en juger par l'estime qu'on accorde à l'ouvrage de Marmontel dans ces pays, il faut même qu'en politique on n'y soit pas si avancé qu'ici. Cependant ils ont là Montesquieu. Ajoutez à tous ces honneurs le plaisir d'être vengé par Voltaire. Celui-ci vient de décocher contre les Cogé, les Riballier et autres théologiens fanatiques, auteurs de la censure, une satire d'une gaieté d'enfant, mais d'une méchanceté effroyable. Elle est intitulée : *Honnêteté théologique* <sup>1</sup>. Tout cela vous attend, mais vous ne venez point.

1. On lit dans la *Correspondance* de Grimm, 15 décembre 1768 : « Damilaville fit l'année dernière un pamphlet intitulé *l'Honnêteté théologique*, pour venger Mar-



Marmontel a encore trouvé aux eaux deux évêques avec lesquels il a eu le plaisir de ferrailler tant qu'il a voulu, et ç'en est un grand pour lui. Ces saints pasteurs disaient, en soupirant, que, du train dont on y allait, la religion n'avait pas cinquante ans à durer. C'est bien dommage ! Ils prétendent que les portes de l'enfer sont à Ferney, et ils oublient qu'il est écrit qu'elles ne prévaudront jamais.

La petite sœur s'est si bien trouvée du voyage de Sceaux, qu'elle ne demanderait pas mieux que d'y retourner. Nous attendons le retour du prince et du beau temps pour avoir des chevaux. Il serait bien plaisant qu'elle trouvât sa défaite dans le lieu même où elle s'égara une fois très-inutilement avec M. de \*\*\*. Vous en souvenez-vous ? Mais, à propos, n'avez-vous point entendu parler de M. Vialet ? Je suis un peu curieux de revoir Suard, et pour cause. Adieu ; bonsoir, bonnes amies. Vous deviez être à Paris le 4 ou le 5 d'octobre. C'est donc comme cela que vous tenez parole ? Je vous embrasse de tout mon cœur et je vous aime bien.

## CX

Paris, le 24 août 1768.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Vous voilà donc arrivées bien fatiguées, bien malades, malgré toutes les politesses et toutes les révérences des maîtres et maîtresses de poste. C'est que vous n'êtes plus faites pour ces violentes expéditions-là. Il faut prendre son parti, et s'en aller

montel des attaques de l'absurde Riballier et de son aide de camp Cogé ; c'est son meilleur ouvrage. Il nous le donna pour être de M. de Voltaire, et tout le monde le crut. En effet, il l'avait fait imprimer à Genève et M. de Voltaire l'avait rebouisé. La première phrase, par exemple : *Depuis que la théologie fait le bonheur du monde*, porte trop visiblement son cachet pour être d'un autre. Cogé lui-même, qui n'est pas le moins bête du troupeau des cuistres, y avait été trompé, et croyait être redressable de l'*Honnêteté théologique* à l'honnêteté de M. de Voltaire. »

une autre fois tout doucement à Isle. Il vaut mieux s'ennuyer sur les grands chemins deux ou trois jours de plus que d'exposer sa santé. Entendez-vous? Vous en serez quittes cette année pour le torticolis. Maman se redressera tout à fait, je l'espère, mais vous serez les plus méchantes créatures qu'il y ait au monde, si vous souffrez, les années suivantes, qu'elle vieillisse de dix ans en vingt-quatre heures. Entendez-vous? J'irai, un de ces matins, remercier M. Soldini, et lui demander en grâce, pour l'avenir, les meilleurs postillons et les plus mauvais chevaux.

Vous auriez aussi quelque pitié de moi, si vous saviez l'état misérable d'anéantissement où je suis tombé depuis votre départ. Cela m'est arrivé sans que je m'en doutasse. Il faut que je vous aime deux fois plus que je ne croyais. Je savais pourtant bien que je vous aimais beaucoup. Vous, mademoiselle, qui devinez tout, devineriez-vous bien d'où je viens? Du concert des Tuileries, tout seul. Convenez qu'il faut être bien embarrassé de sa personne; aussi le suis-je; j'ai de l'ouvrage jusque par-dessus les yeux, et je ne saurais rien faire. Je suis invité au Grandval, à la Briche, à Aubonne, et je ne me soucie pas d'y aller. Je ne me trouve bien ni chez moi, ni ailleurs. La compagnie me déplaît quand j'en ai, et je la souhaite quand elle me manque : c'est surtout vers les cinq heures du soir que je sauterais volontiers jusqu'à onze. Vous trouvez les journées trop courtes, et moi je les trouve trop longues.

Ce n'est pas que je n'aie été secouru par quelque distraction; j'ai conduit deux Anglais, qu'on m'avait adressés, chez Eckard, qui a été, pendant trois heures de suite, divin, merveilleux, sublime. Je veux mourir si, pendant cet intervalle-là, j'ai seulement songé que vous fussiez au monde: c'est que je ne songeais pas qu'il y eût un monde; c'est qu'il n'existait plus pour moi que des sons merveilleux et moi.

Le lendemain matin, ma petite bonne eut l'impertinence de jouer les mêmes pièces devant les mêmes auditeurs, et elle ne déplut pas. J'allai passer l'après-midi du même jour chez Damila-ville. Il avait eu la plus mauvaise nuit; il souffrait encore des douleurs inouïes. La glande du cou a repoussé l'œsophage de côté. Il marche avec plus de peine que jamais. Son état me fit venir plusieurs fois les larmes aux yeux. Tronchin travaille à fondre les obstructions; Bordeu et Roux disent qu'on ne les fondra pas sans

établir une suppuration intérieure qui sera suivie d'une fièvre lente et de la mort. Ceux-ci ordonnent la douche et les eaux de Bourbonne; celui-là crie qu'il ne soutiendra pas la fatigue du voyage, et que les eaux lui seront au moins inutiles. C'est aussi l'avis de M<sup>me</sup> de Meaux et du malade.

Je conçois bien qu'il reste de la passion au malade; mais croyez-vous qu'il y ait dans la femme quelque chose de plus que de l'honnêteté? Elle ne conseillera jamais à Damilaville d'aller s'établir à Châlons; mais, s'il y allait de lui-même, en serait-elle sincèrement aussi fâchée qu'elle se croit obligée de le paraître? Demain j'irai voir Tronchin.

J'ai vu avant-hier M<sup>lle</sup> Artaud. M<sup>me</sup> Duclos ne sera pas votre voisine. M<sup>lle</sup> Artaud me fit asseoir dans sa cellule; j'y causai une heure ou deux; et vous savez bien, mesdames, qu'il ne faut pas tant de temps pour dire bien des folies. J'en dis donc, et on les écouta en souriant et en baissant les yeux.

Hier matin, je conduisis mes deux Anglais chez M<sup>lle</sup> Bayon, que j'avais prévenue. Elle joua comme un ange; son âme était tout entière au bout de ses doigts. Mes bons Anglais croyaient qu'elle faisait tout cela pour eux: oh! que non! c'était pour leur ami Bach, à qui ils ne manqueront pas d'en parler avec enthousiasme; commission qu'elle leur donnait sans qu'ils s'en aperçussent, et peut-être sans s'en apercevoir elle-même.

J'ai reçu trois lettres d'Aix-la-Chapelle; deux du prince, une de sa femme. J'ai bien peur que M<sup>me</sup> la princesse Galitzin ne soit une mauvaise tête. Imaginez que sa lettre est anonyme; qu'elle contient la satire d'elle-même la plus sanglante, la moins ménagée et la plus indécente; et cela avec tant de sérieux et de vérité, que, si le prince ne m'eût pas dit le mot de l'énigme, je m'y serais trompé, et j'en aurais à coup sûr conçu la plus cruelle inquiétude. Que dites-vous de cette bizarrerie? Cette lettre est incroyable. Il faut la voir. Grimm, à qui je l'ai montrée, doute encore qu'elle soit d'elle, en dépit de l'avis du prince qui ne permet pas d'en douter. On me recommande fort de ne la communiquer à personne, parce qu'elle pourrait compromettre la réputation de la femme et du mari. Madame Galitzin! et si, par hasard, on l'avait décachetée à la poste? Vous penserez comme moi qu'avec un peu de sens, d'esprit et de dignité, on n'aurait point eu recours à une espièglerie aussi maussade,

dans une circonstance sérieuse et qui prêtait par elle-même à des choses tendres, douces, honnêtes, touchantes et délicates.

Au milieu de son ivresse, le prince ne me paraît pas sans quelque souci sur un mariage contracté avant d'avoir obtenu le consentement de sa famille et l'agrément de sa cour. Mais il croit qu'on le boudera pendant quelque temps et qu'ensuite tout ira bien.

L'impératrice persiste à le rappeler, à ce qu'il me dit lui-même. Cela n'est confirmé par une lettre de Falconet, qui croit toujours avoir fait la plus belle chose du monde en donnant de la publicité à son démêlé avec M. de La Rivière. Il continue de le déchirer à belles griffes. C'est un homme à qui la faveur a tourné la tête.

Puisque je suis en train de vous rendre compte de mon temps, il ne faut pas oublier de vous dire que j'ai été une fois à Mouceaux, où la journée se serait assez agréablement passée, si le petit ouragan Naigeon ne s'était brouillé avec deux de ses amis à propos d'une question de musique. Il avait raison au fond ; mais il avait doublement tort dans la forme : il a fait serment de ne disputer de sa vie, et de fuir M<sup>me</sup> Blondel.

Voilà tout, je crois, mais tout, comme si j'étais à confesse, excepté que j'ai écrit à M. de Saint-Florentin, au nom d'une femme malheureuse, une lettre vraiment sublime<sup>1</sup> : vous la verrez. Il n'y a qu'un moment pour faire ces choses-là ; ce moment passé, on n'y revient plus.

Madame de Blacy, j'ai votre petit agenda sous les yeux ; je n'ai rien fait encore ; mais je ferai tout. Aimez-moi bien, mais pas tant que je vous aime, car il y aurait peut-être un peu de péché.

Maman, recevez mon respect et mon remerciement pour toutes les choses douces que M<sup>lle</sup> Volland me dit de votre part. Je n'en rabats rien, au moins ; je voudrais les mériter autrement que par des bagatelles. Je ne vous recommanderais pas votre santé, si je pouvais me persuader qu'elle vous fût aussi chère qu'à vos enfants. Dites bien à ces enfants-là que s'ils souffrent que vous en abusiez, je les haïrai à la mort. Soyez éternelle comme vous

1. C'est la lettre dont M<sup>me</sup> de Vandeuil cite quelques lignes. Voir t. I, p. L.

en êtes menacée, si vous voulez conserver la paix entre nous. Bonjour, maman. Donnez menotte.

Bonjour, mademoiselle. Ah ! si vous étiez ici, ou si j'étais là, le beau bouquet que je vous offrirais ! L'accepteriez-vous ? C'est autre chose. Je vous embrasse de toute mon âme, comme il y a douze ans, et je joins ma fleurette à celle de maman et de votre sœur. Toujours, mon amie, toujours !

Bonsoir et bonne nuit, toutes trois. Je cesse de jaser avec vous précisément à l'heure que je vous quittais.

La veille de la Saint-Louis 1768.

*P. S.* Je n'ai pas le temps de faire contre-signer celle-ci. Les autres le seront.

## CXI

Paris, ce 28 août 1768.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Vous vengeriez-vous cette année de mon silence de l'an passé ? seriez-vous mortes toutes trois, et n'en resterait-il pas du moins une qui m'instruisît du sort des deux autres ?

Je suis très-assidu chez Damilaville. M<sup>me</sup> Duclos et moi nous attendons avec une égale impatience qu'il plaise à M. Gaudet d'ouvrir ses dépêches et de nous envoyer nos lettres ; mais son mari n'est pas plus exact que vous. Elle le boude de son côté. Je vous boude du mien. Nous causons et nous jouons, pour ne plus penser à des gens qui nous oublient.

Les glandes du malade s'affaissent un peu ; mais ses forces tombent, et ses douleurs continuent. Le médecin, en attaquant le vice radical, joue à croix ou pile la vie de son patient. Je ne lui en sais pas mauvais gré. J'aimerais mieux être mort que de vivre à la condition de payer un petit intervalle de rémission de cinq à six mois de souffrances. Il faut être le premier ministre du maître du monde pour oser dire : Crucifiez-moi, cassez-moi

bras et jambes, arrachez-moi les dents l'une après l'autre ; pourvu que j'existe, tout est bien.

C'est aujourd'hui lundi. M<sup>me</sup> Duclos part jeudi. Damilaville sera vendredi ou samedi installé dans son nouvel appartement.

Cette pauvre femme s'en retourne l'âme pleine de chagrin qu'elle dévore. Elle m'a jeté à la dérobée quelques mots d'après lesquels j'ai compris que ses soins étaient payés de mauvais procédés.

On lui avait fait espérer une chambre dans le nouveau domicile ; il y a trois ou quatre jours qu'on lui a déclaré qu'il n'y fallait plus compter ; et la voilà sur le point de vendre ses petits meubles pour rien, et forcée, lorsqu'elle reviendra, de faire en règle la fonction de garde-malade, en couchant au pied d'un lit sur un matelas et des sangles. Sa rivale ne la connaît guère, elle s'y résoudra. Il est bien cruel de priver un homme des soins qu'on lui doit, et qu'on n'a nulle envie de lui rendre, et de prendre, pour y réussir, un moyen qui rendra ces soins infiniment pénibles à celle qui aura le courage de s'y livrer. C'est dire : Ou tu le laisseras périr, ou tu périras en le secourant.

Ma maison est un petit hôpital en règle ; ma femme a les pieds tirillés de son humeur goutteuse ; ma petite a le visage et les yeux bouffis d'un rhume conditionné comme pour M<sup>lle</sup>\*\*\*. Une nouvelle servante est tombée malade tout en s'installant ; M<sup>me</sup> Diderot en a le plus grand soin : elle la regarde comme un pauvre que la Providence lui a adressé. C'est ma phrase qu'elle a tout de suite adoptée.

Je viens de dîner chez le baron de Gleichen, qui attend demain ou après l'arrivée de son roi. Une petite femme, que je vous nommerais bien, lui dit étourdiment : « Monsieur le baron, votre roi ! c'est une tête... » — Et le baron ajouta : « Couronnée, madame. »

J'étais invité à aller dîner demain mercredi, à Aubonne, chez M. de Saint-Lambert ; mais j'ai mieux aimé recevoir les adieux de M<sup>me</sup> Duclos.

La partie devait cependant se faire avec l'abbé Personnel, Suard et le chevalier de Chastellux, que j'aurais étouffé à force de l'embrasser. Vous avez su son aventure à Calais avec un officier exclu de son régiment ; mais vous ne l'avez pas sue tout entière. Ils s'en revenaient à la ville ; le chevalier était blessé



de trois coups d'épée, dont un pénétrait de trois doigts dans sa poitrine. L'officier dit à son colonel : « Monsieur le chevalier, vous marchez, ce me semble, très-fermement, et je crois que nous pourrions recommencer. — Très-volontiers », répondit le chevalier ; et voilà derechef les épées tirées. Celle de l'officier, dans le combat, s'embarrasse dans la manche du chevalier ; le chevalier la saisit, et, lui appuyant la pointe de la sienne sur la gorge, lui dit : « Je pourrais vous tuer ; mais je vous donne la vie que vous ne méritez pas. Allez, vous n'êtes qu'un lâche. »

Tous les honnêtes gens sont fâchés qu'il ne l'ait pas tué ; et il n'y a pas un d'eux qui ne fût fort vain d'avoir fait comme le chevalier. Est-ce sentiment de justice ? est-ce envie secrète ? Ma foi, je n'en sais rien.

C'est Suard qu'on a chargé de m'inviter à la partie d'Aubonne. J'ai profité de l'occasion que j'avais de lui écrire pour lui laver la tête d'importance. Vous savez ou vous ne savez pas qu'il avait eu l'indiscrétion de m'envoyer sous une enveloppe volante un livre anglais rempli de figures infâmes. J'ai tâché de lui faire comprendre les suites possibles de son action, la corruption de ma fille, et mon éternelle haine. Voilà nos gens qui portent dans leur poche la toise dont ils mesurent si strictement les ouvrages et les procédés ; et voilà un d'entre eux qui s'expose à faire sécher son ami de douleur, et qui fait ce qu'un freluquet de quinze ans, qui aurait eu à envoyer un pareil ouvrage rue Froidmanteau, à une catin, n'aurait pas fait, par respect pour lui-même.

Madame de Blacy, voilà une de vos affaires faite. Priez Dieu pour son succès. J'ai appris par l'abbé Le Monnier que M. Trouard partait samedi prochain pour Orléans, avec M. l'évêque d'Orléans ; et aussitôt je me suis mis à écrire à M. Trouard une lettre qu'il pût montrer à l'évêque. Je ne sais ce qu'elle produira ; mais je puis vous assurer qu'elle n'est pas plus mal que les placets.

Je ne sais si M. de Villeneuve est de retour d'Alsace : je le saurai demain ou après, et je l'aurai vu. Quoique vous ne parliez plus, je vous crois cependant toutes les trois vivantes.

Maman, n'allez-vous pas trouver que mademoiselle fait bien de me laisser avec les incertitudes qu'elle m'a jetées sur sa santé ? Il faut avoir une belle habitude de gâter ses enfants.

Attendez-vous que vous serez punie : tôt ou tard les parents sont châtiés pour leurs enfants gâtés. Faites-moi dire au moins que vous vous portez bien, et que vous êtes légère comme un cerf et droite comme un jonc, et je les dispense du reste. Cela n'est pas vrai ; mais un mot d'elles-mêmes, et je les tiens quittes.

Mademoiselle, songez-y bien ; je ne vous écrirai plus : j'écirai à maman, j'écirai à ma sœur aînée qui m'aime et que j'aime mieux que vous ; et je leur enjoindrai bien de ne vous pas souffler un mot de moi, ni à moi un mot de vous.

Voilà l'Académie française déshonorée derechef, et l'Académie de peinture dans la boue : je vous raconterai cela une autre fois.

Enfin, la fille du marquis a changé de nom. Le père en est fou. De sa vie, il n'a été si délicieux à voir et à entendre.

Aimez-moi toujours, ce sera fort bien fait : mais dites-le-moi quelquefois.

## CXII

Paris, le 10 septembre 1738.

Je ne fais rien, mais rien du tout, pas même ce Salon dont j'espère que ni Grimm ni moi ne verrons la fin. Ce n'est pas que le soir, quand je me couche, je n'aie la tête remplie des plus beaux projets pour le lendemain. Mais le matin, quand je me lève, c'est un dégoût, un engourdissement, une aversion pour l'encre, les plumes et les livres, qui marque ou bien de la paresse, ou bien de la caducité. J'aime mieux me tenir les jambes et les bras croisés dans l'appartement de madame et de mademoiselle, et perdre gaiement deux ou trois heures à les plaisanter sur tout ce qu'elles disent et qu'elles font. Quand je les ai bien impatientées, je trouve qu'il est tard pour se mettre à l'ouvrage ; je m'habille et je m'en vais. Où ? ma foi, je n'en sais rien : quelquefois chez Naigeon, ou chez Damilaville ; un autre jour chez M<sup>lle</sup> Bayon, qui se met à son clavecin pour moi, et qui me joue tout ce que je veux. Le quai des bouquins est ma dernière ressource. Ce qui me fâche de ce temps-là, c'est ce que

nous n'aurons ni raisin ni vin. Du reste, je le trouve très-bien employé. J'avais deux Anglais à promener; ils s'en sont allés après avoir tout vu. Je trouve qu'ils me manquent beaucoup. Ceux-là n'étaient pas enthousiastes de leur pays, ils remarquaient que notre langue avait atteint le dernier point de perfection, tandis que la leur était restée presque barbare. « C'est, leur dis-je, que personne ne se mêle de la vôtre, et que nous avons quarante oies qui gardent le Capitole », comparaison qui leur parut d'autant plus juste, qu'ainsi que les oies romaines, les nôtres gardent le Capitole et ne le défendent pas.

Les quarante oies viennent de couronner une mauvaise pièce<sup>1</sup>; pièce plus jeune encore que l'auteur; pièce dont on fait honneur à Marmontel; pièce que celui-ci a lue à l'assemblée publique, sans que sa déclamation séduisante en ait pu dérober la pauvreté; pièce qui a ôté le prix à un certain M. de Rulhières, qui avait envoyé au concours une satire excellente sur l'inutilité des disputes, excellente pour le ton et pour les choses, et qu'on a cru devoir exclure sous prétexte de personnalités. Ce jugement des oies a donné lieu à une scène assez vive entre Marmontel et un jeune poète appelé Chamfort, d'une figure très-aimable, avec assez de talent, les plus belles apparences de la modestie, et la suffisance la mieux conditionnée. C'est un petit ballon dont une piqure d'épingle fait sortir un vent violent. Voici le début du petit ballon. « Il faut, messieurs, que la pièce que vous avez préférée soit excellente. — Et pourquoi cela? — C'est qu'elle vaut mieux que celle de La Harpe. — Elle pourrait valoir mieux que celle de La Harpe et n'être pas excellente. — Mais j'ai vu celle-ci. — Et vous l'avez trouvée bonne? — Très-bonne. — Cela prouve que vous ne vous y connaissez pas. — Si celle de La Harpe est mauvaise, et si pourtant elle est meilleure que celle de M. de Langeac, celle-ci est donc détestable? — Cela se peut. — Et pourquoi récompenser une pièce détestable? — Et pourquoi n'avoir pas fait cette question-là quand elle a couronné la vôtre?... » etc., etc. Quoi qu'il en soit, tandis que Marmontel donnait les étrivières à Chamfort, le public, de son côté, n'épargnait pas l'Académie.

1. Tout ce paragraphe se retrouve presque textuellement t. XI, p. 374. L'épisode du prix de sculpture y figure aussi; on peut le lire en outre, avec quelques variantes, t. XVIII, p. 297.

L'homme de Genève continue de persécuter le pauvre La Bletterie. Voici un nouveau trait qu'il vient de lui décocher :

Un mendiant poussait des cris perçants ;  
Choiseul le plaint, et quelque argent lui donne.  
Le drôle alors insulte les passants,  
Choiseul est juste : aux coups il l'abandonne.  
Cher La Bletterie, apaise ton courroux ;  
Reçois l'aumône et souffre en paix les coups.

Le cher La Bletterie a sollicité une délibération de l'Académie, par laquelle tout encyclopédiste et tout adhérent à l'*Encyclopédie* fût exclu à perpétuité de ce corps.

Voilà l'histoire du déshonneur de l'Académie française ; et voici l'histoire du déshonneur de l'Académie de peinture, que je vous avais promise. Vous savez que nous avons ici une école de peinture, de sculpture et d'architecture, dont les places sont au concours. On demeure trois ans dans cette école ; on y est nourri, chauffé, éclairé, instruit, et gratifié de trois cents livres tous les ans. Quand on a fait son triennat, on est envoyé à Rome, où nous avons une autre école. Les élèves y jouissent des mêmes avantages qu'à Paris, et ils y ont cent francs de plus par an. Il sort de l'école de Paris, tous les ans, trois élèves qui vont à l'école de Rome, et qui font place ici à trois nouveaux entrants. Songez de quelle importance sont ces places pour des enfants dont communément les parents sont pauvres ; qui ont coûté beaucoup d'argent à ces pauvres parents ; qui ont travaillé pendant de longues années, et à qui on fait une injustice très-criminelle lorsque c'est la partialité des juges et non le mérite des concurrents qui dispose de ces places.

Tout élève, fort ou faible, peut mettre au prix. L'Académie donne un sujet. Cette année, c'était le triomphe de David, après la défaite du Philistin Goliath. Chaque élève fait son esquisse au bas de laquelle il écrit son nom. Le premier jugement de l'Académie consiste à choisir entre ces esquisses celles qui sont dignes de concourir ; elles se réduisent ordinairement à sept ou huit. Les jeunes auteurs de ces esquisses, peintres ou sculpteurs, sont obligés de conformer leurs tableaux ou bas-reliefs aux esquisses sur lesquelles ils ont été admis. Alors on les

enferme chacun séparément, et ils travaillent à leurs morceaux. Ces morceaux faits, sont exposés au public pendant plusieurs jours ; et l'Académie adjuge le prix ou l'entrée à la pension le samedi qui suit le jour de la Saint-Louis.

Ce jour, la place du Louvre est couverté d'artistes, d'élèves et de citoyens de tous les ordres. On y attend en silence la nomination de l'Académie.

Le prix de peinture fut accordé à un jeune homme appelé Vincent. Aussitôt il se fit un bruit d'acclamations et d'applaudissements. Le mérite, en effet, avait été récompensé. Le vainqueur, élevé sur les épaules de ses camarades, fut promené tout autour de la place ; et après avoir joui des honneurs de cette espèce d'ovation, il fut déposé à la pension. C'est une cérémonie d'usage qui me plaît et qui vous fera plaisir.

Cela fait, on attendit en silence la nomination du prix de sculpture. Il y avait trois bas-reliefs de la première force. Les jeunes élèves qui les avaient faits, et qui espéraient que le prix appartiendrait à l'un d'eux, se disaient amicalement : « J'ai fait une assez bonne chose, mais tu en as fait une belle ; et si tu as le prix, je m'en consolerais. » Eh bien, mesdames, ils en ont été frustrés tous les trois. La cabale l'a adjugé à un nommé Moitte, élève de Pigalle... Revenons à nos assistants sur la place du Louvre.

C'était une consternation muette. L'élève appelé Millot, à qui le public, la partie saine de l'Académie, et ses camarades, avaient adjugé le prix, se trouva mal. Alors il s'éleva un murmure, puis des cris, des injures, des huées, de la fureur. Ce fut un tumulte effroyable. Le premier qui se présenta pour sortir fut l'abbé Pommyer, membre honoraire. La porte était obsédée ; il demanda qu'on lui fit passage. La foule s'ouvrit, et tandis qu'il traversait, on lui criait : *Passe...* L'élève injustement couronné parut ensuite ; les plus jeunes de ses camarades s'attachèrent à ses vêtements et lui crièrent : *Croûte, croûte abominable, tu n'entreras pas ; nous t'assommerons plutôt.* Et puis, c'était un redoublement de cris, de huées à ne pas s'entendre. Ce Moitte, tout tremblant, tout déconcerté, leur disait : « Messieurs ! ce n'est pas moi, c'est l'Académie » ; et on lui répondait : « Si tu n'es pas un infâme, remonte et va leur dire que tu ne veux pas entrer. » Il s'éleva, dans ces entrefaites, une



voix qui disait : Mettons-le à quatre pattes, et promenons-le autour de la place, avec Millot sur son dos. Peu s'en fallut que cela ne s'exécutât. Cependant les académiciens, qui s'attendaient à être sifflés, honnis, bafoués, n'osaient se montrer. Ils ne se trompaient pas : ils le furent avec le plus grand éclat possible. Cochin avait beau leur crier : *Que les mécontents viennent s'inscrire chez moi*, on ne l'écoutait pas ; on bafouait, on sifflait, on honnissait. Pigalle, le chapeau sur la tête, et du ton que vous lui connaissez, s'adressa à un particulier qu'il prit pour un artiste et qui ne l'était pas ; il lui demanda s'il était en état de juger mieux que lui. Ce particulier, enfonçant son chapeau sur sa tête, lui répondit qu'il ne s'entendait pas en bas-reliefs, mais qu'il se connaissait en insolents. Vous croyez peut-être que la nuit survint, et que tout s'apaisa. Pas tout à fait : les élèves indignés s'amentèrent, et concertèrent pour la première assemblée de l'Académie une nouvelle avanie. Ils s'informèrent exactement qui est-ce qui avait été pour Millot, et qui est-ce qui avait été pour Moitte. Ils s'assemblèrent tous le samedi suivant sur la place du Louvre, avec tous les instruments d'un charivari, et bonne résolution de les employer ; mais cette résolution ne tint pas contre la crainte de la garde et de la prison. Ils se contentèrent de former une haie au milieu de laquelle tous leurs maîtres seraient forcés de passer. Boucher, Dumont, Van Loo et quelques autres défenseurs du mérite, se présentèrent les premiers, et les voilà entourés, accueillis, embrassés et applaudis. Arrive Pigalle. A peine est-il engagé dans la file qu'on s'écrie : *du dos !* qu'il se fait un demi-tour, et qu'on le salue du derrière. Mêmes honneurs à Cochin, mêmes honneurs à M. et à M<sup>me</sup> Vien, mêmes honneurs aux autres.

Les académiciens ont fait casser tous les bas-reliefs, afin qu'il ne restât aucune trace de leur injustice. Vous ne serez peut-être pas fâchée de connaître celui de Millot ; je l'ai vu et je vais vous le décrire.

A droite, trois grands Philistins, bien contrits, bien humiliés ; l'un les bras liés sur le dos ; un Israélite, occupé à lier les bras des deux autres. Ensuite, le jeune David, porté sur son char par des femmes dont une, prosternée, embrasse ses jambes ; d'autres l'élèvent ; une dernière le couronne. Puis son char attelé de deux chevaux fougueux ; à la tête de ces che-



vaux, un écuyer qui les tient par la bride, et se dispose à remettre les rênes au triomphateur. Sur le devant, un vigoureux Israélite qui enfonce une pique dans la tête de Goliath, qu'on voit énorme, renversé, effroyable, les cheveux épars sur la terre. Plus loin, à gauche, des femmes qui dansent, qui chantent, qui accordent leurs instruments. Parmi celles qui dansent, une espèce de bacchante, frappant du tambour, déploie, avec une grâce infinie, jambes et bras en l'air. Sur le devant, une autre danseuse qui tient son enfant par la main; l'enfant danse aussi; mais il a le regard attaché sur l'horrible tête, et son expression est mêlée de terreur et de joie. Sur le fond, des hommes, des femmes, la bouche ouverte, les bras élevés, en acclamation.

Ils ont dit que ce n'était pas là le sujet, et on leur a répondu qu'ils reprochaient à l'élève d'avoir du génie. Ils ont repris le char, qui n'est pas même une licence. Cochin, plus adroit, m'a écrit que chacun jugeait par ses yeux, et que celui qu'il avait couronné lui avait montré plus de talent; discours d'un homme sans goût et sans bonne foi. D'autres ont avoué que le bas-relief de Millot était excellent, à la vérité; mais que Moitte était plus habile, et on leur a demandé à quoi bon les prix si l'on jugeait la personne et non pas l'ouvrage?

Mais écoutez une singulière rencontre de circonstances. C'est qu'au moment où Millot était dépouillé par l'Académie, mais au même moment, je lisais une lettre de Falconet où il me disait : « J'ai vu chez Le Moyne un élève appelé Millot, qui m'a paru avoir du talent et de l'honnêteté; tâchez de me l'envoyer; je vous laisse le maître des conditions. » Je cours chez Le Moyne; je lui fais part de ma commission. Le Moyne lève les mains au ciel, et s'écrie : « La Providence! la Providence! » Et moi, d'un ton bourru, je réponds : « La Providence! la Providence! Est-ce que tu crois que la Providence a été faite pour réparer vos sottises! » Millot survient; je l'invite à me venir voir. Le lendemain, il est chez moi. Ce jeune homme était défait comme après une longue maladie; il avait les yeux gonflés et rouges; il me disait d'un ton à me déchirer : « Après avoir été à charge à mes pauvres parents pendant dix-sept ans, au moment où j'espérais! Après avoir travaillé dix-sept ans, depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit! Ah! monsieur! je suis

perdu. Encore, si j'avais l'espérance de gagner le prix l'an qui vient; mais rien n'est plus incertain; il y a là un Stouf, un Foucou! » Ce sont les noms de ses deux concurrents de cette année. Je lui proposai le voyage de Russie; il me demanda le reste de la journée pour en délibérer avec lui-même et ses amis. Il revint, il y a quelques jours, et voici sa réponse : « Monsieur, je suis on ne saurait plus sensible à vos offres; j'en sens tout l'avantage; mais on ne suit pas notre talent par intérêt. Il faut présenter aux académiciens une occasion de réparer leur injustice; il faut aller à Rome ou mourir! » Et voilà, bonnes amies, comme on décourage, on désole le mérite; comme on se déshonore soi-même et son corps; comme on fait le malheur d'un élève et le malheur d'un autre, à qui ses camarades jetteront au nez, sept ans de suite, la honte de sa réception, et comme il y a quelquefois du sang répandu.

L'Académie inclinait à décimer les élèves. Boucher, doyen de l'Académie, refusa d'assister à cette délibération. Van Loo représenta qu'ils étaient tous également innocents ou coupables; que leur code n'était pas militaire; et qu'il ne répondait pas des suites. En effet, si ce projet avait passé, les décimés étaient bien résolus à cribler Cochin de coups d'épée. Cochin, plus en faveur et plus envié, a supporté la plus forte partie de la haine des élèves et du blâme public.

Je lui écrivais, il y a quelques jours : « Eh bien! vous avez donc été hués, honnis, bafoués par vos élèves. Ils pourraient bien avoir tort; mais il y a cent à parier contre un qu'ils ont raison. Ces enfants-là ont des yeux, et ce serait pour la première fois qu'ils se seraient trompés. »

En effet, à peine les prix sont-ils exposés qu'ils sont jugés par les élèves, et qu'ils ont dit : Voilà le meilleur. J'ai appris, à cette occasion, un trait singulier de Falconet. Son fils avait concouru. Les prix étaient exposés, et celui du jeune Falconet n'était pas bon. Son père le prit par la main, et, le conduisant dans le salon, il lui dit : « Tiens, juge toi-même. » L'enfant avait la tête baissée, et ne répondait rien. Alors le père, se tournant vers les académiciens, ses confrères, leur dit : « Il a fait un sot prix, et il n'a pas le courage de le retirer. Ce n'est pas lui, messieurs, qui l'emporte, c'est moi. » Puis il mit le tableau de son fils sous son bras, et s'en alla. Ah! si ce bourru-là, qui est

juste et qui déteste Pigalle, avait été à Paris, et à la séance de l'Académie!...

Depuis que les pièces de poésie qui ont concouru ont été imprimées, on a fait ces deux vers à propos de celle de M. de Langeac :

Ordre à nos grands esprits de trouver ces vers beaux.

*Signé* LOUIS, et plus bas PHÉLIPPEAUX.

Eh bien ! mademoiselle, voilà ma question ; et, si une de mes lignes vaut une page des vôtres, où en êtes-vous ? Quand serez-vous quitte ? Mais dormez sur cette dette ; j'ai de la conscience, et je sais qu'un grain d'or vaut une masse de billon.

Il y a quatre jours que Damilaville demeure rue Saint-Honoré ; il y en a trois que M<sup>me</sup> Duclos est partie. Elle n'espère plus revoir son ami, et elle s'en est séparée désolée. C'est une belle et bonne âme. Elle a bien souffert. M<sup>me</sup> de Meaux y était-elle, son malade la traitait précisément comme une garde. N'y était-elle pas, le ton honnête reprenait. J'allai le voir avant-hier. Il y avait la dame en question, sa fille, le joli doyen, Grimm, d'Alembert, M<sup>me</sup> d'Épinay, je ne sais qui encore, et moi.

Chacun de ces oiseaux avait son ramage, et je vous jure que le voisinage de cette volière ne vous aurait pas déplu. On remarqua que la galanterie était en nature ; que les animaux étaient galants ; que l'homme devait avoir sa manière propre de l'être : et puis voilà les mœurs des différents peuples en jeu. Le sauvage, qui se grille avec des allumettes ; le Musulman, qui se taillade avec son couteau ; l'Espagnol, qui se transit sous une gouttière, la guitare à la main ; le Français, qui pirouette, siffle, persifle, montre sa jambe et ses dents. M. le doyen en est pour le physique bien pur, bien dégagé de toute la mauvaise morale de cette passion. C'est une affaire de la part des femmes : témoin ces rustres à larges épaules qui les traitent mal, et dont elles raffolent. Je croyais, moi, que les femmes ne leur restaient que parce qu'elles n'étaient jamais sûres d'en être aimées ; affaire de vanité. Ce texte mène loin, je les y laissai.

Je m'en revenais ; ce vent, à écorner les chèvres, ne soufflait plus ; il faisait doux, le ciel était étoilé, et je m'en réjouissais pour les promenades douces qu'il promettait à mes amies.

Je ne vous ai pas dit un mot de la santé du malade. Il est plus faible et plus maigre que jamais ; la fièvre est continue, les douleurs sans rémission, les glandes plus enflées ; il y en a même sous le menton de nouvelles ; les maxillaires si grosses qu'il ne peut baisser le bras. Bordeu dit tant pis ; Tronchin dit tant mieux. J'ai bien peur que Bordeu ne soit un grand médecin. M<sup>me</sup> Duclos m'a dit que les symptômes et les souffrances étaient précisément comme il les avait prédites. Au reste, il a le plus gai des appartements : les bocages du président Hénault et d'autres sont sous fenêtres ; le massif des arbres des Tuileries au delà.

Eh bien ! la lettre sublime à M. de Saint-Florentin n'a pas été inutile. Il a envoyé, par une croix, quelques louis qu'on a laissés honnêtement sur la cheminée, et promis des secours et une visite en personne. Il n'est donc pas tout à fait inutile de savoir écrire ; et l'éloquence peut briser les pierres.

Je bois du lait le matin, de la limonade le soir ; je me porte bien ; j'en suis surpris ; et le Baron me prouve, par Stahl et Beccher, que j'ai tort d'être surpris.

J'aurais bien encore une autre belle lettre à vous faire voir, un placet de Poinciset à vous envoyer, votre dernière à répondre ; mais la marge me manque. Rappelez-moi tout cela, avec une fable et un ou même deux contes de ma façon.

Continuez toutes trois de vous bien porter : c'est une des conditions de notre traité. Je reçois une carte dans ce moment ; c'est d'une des demoiselles Artault, qui me charge de vous apprendre la mort de M. Dupérier, arrivée la veille de la fête de la Vierge. Il était mort à deux heures après midi ; à trois, le scellé était apposé.

Mes respects à toutes. Il n'y a pas de place pour davantage.

## CXIII

Paris, le 1<sup>er</sup> octobre 1768.

Mademoiselle, vous n'écrivez point; vous ne répondez point aux lettres qu'on vous écrit; vous vous laissez fourvoyer par l'abbé Marin, que je commence à haïr, et que j'abhorrerai incessamment. Je vous boude, et, tout en vous boudant, j'allais oublier que c'est demain la fête de maman. Je vous prie de lui offrir mes souhaits, mon tendre et sincère attachement, et tout mon respect. Dites-lui bien que tant que je vivrai il lui restera un joli enfant; et puis vous irez prendre M<sup>me</sup> de Blacy par la main, et vous leur offrirez à chacune un baiser de ma part. Voilà, par exemple, une commission qui ne vous déplaira pas.

Il faut que vous sachiez que M. d'Invaux a commencé à faire des siennes. A juger de son projet par sa première opération, il est excellent; c'est de couper, autant qu'il pourra, de ces mains inutiles et rapaces par lesquelles passent les revenus du roi, avant que d'arriver à la dernière.

M. de Boulogne, intendant des finances, chassé.

M. Amelin, en fuite.

M. Cromot, plus rien.

Je vous jure que les receveurs généraux des finances ne dorment pas si paisiblement que moi.

Les premiers fermiers généraux s'entendaient mieux que leurs successeurs. Ils n'avaient garde de faire parade de leurs énormes fortunes. Ils avaient une apparence modeste. Ils mouraient, et leurs enfants trouvaient des tonnes d'or. Boësnier est un des premiers qui aient étalé tout le faste de l'opulence. Je trouve à cela plus de maladresse encore que d'imprudence. Quelle opinion peut-on avoir d'un Collet d'Hauteville, qu'une ou deux campagnes enrichissent de sept à huit millions; d'un Amelin, qui est pauvre comme Job, et qui fait montre de quatre-vingt mille livres de rente acquises en cinq à six années; d'un Cromot, qu'on voit passer rapidement de la boutique d'un notaire, aux titres, aux terres, et au faste d'un grand seigneur?

Il faut que ces gens-là aient une grande crainte de ne point passer pour fripons. Avec un peu de sens, ne se cacheraient-ils pas tant qu'ils pourraient? Ma foi, tout ceci est peut-être une affaire de mœurs générales. Peut-être pensent-ils que, pourvu qu'on sache qu'un homme est riche, on ne s'avise guère de demander comment il l'est devenu; et peut-être ont-ils raison.

Damilaville a pensé mourir. Nous avons cru que les glandes de l'estomac s'embarrassaient; heureusement ce n'était pas cela. C'était une fonte de l'humeur qui cherchait à s'échapper par cette voie; mais cette humeur était si caustique, qu'il se sentait consumé de la soif; si abondante, que les yeux s'éteignirent, les oreilles tintèrent, l'esprit se perdit, les défaillances se succédèrent, et que nous crûmes qu'il touchait à la fin de sa vie et de ses douleurs.

L'évacuation s'est faite; toutes les glandes se sont considérablement affaïssées, et il est mieux jusqu'à une pareille crise; car il en faut peut-être une vingtaine pour vider ces énormes poches qui embarrassent son cou et sa poitrine.

On a déjà fait un calembour sur M. Maynon d'Invaux. On a dit: Nous avons un habile contrôleur général, *mais non*.

Je n'ai point encore vu les demoiselles Artault; ainsi je ne saurais rien vous en dire.

Cette humeur qui tirait les pieds de ma femme s'est mise à voyager; ce n'est pas sans peine qu'on l'a délogée de la tête, des yeux, de la poitrine où elle s'était arrêtée.

Notre justification va toujours son train.

Il n'y a encore rien de nouveau à vous apprendre sur un certain rendez-vous dont je vous ai parlé.

Mademoiselle, je ne vous aime plus; vous me négligez.

## CXIV

Paris, le 8 octobre 1768.

Ce n'est pas tout; M. de Laverdy a travaillé dimanche avec le roi; et il s'en allait, plein de sécurité, à Neuville, sa maison



de campagne, pourvoir aux arrangements arrêtés. Il y attendait, le lundi, différents particuliers à qui il avait donné rendez-vous. Il comptait s'en revenir le mardi à ses fonctions accoutumées ; mais ce jour même, M. de Saint-Florentin lui apparut sur les dix heures. Tout en apercevant le secrétaire d'État, M. de Laverdy lui dit : « Monsieur le comte, c'est trop matin pour une visite » ; et il avait raison. On dit que le roi n'a jamais le visage plus serein et plus ouvert avec un ministre que la veille de sa disgrâce. Je ne sais ce qui en est ; mais croiriez-vous bien que je n'oserais l'en blâmer ? Les courtisans ont une si grande habitude des différentes physionomies de leur maître, que si celui-ci ne se composait pas, il serait deviné sur-le-champ, et qu'il serait accablé de tant de sollicitations, qu'il ne parviendrait pas à renvoyer un serviteur dont il serait mécontent, sans en affliger un grand nombre d'autres qu'il aime peut-être. C'est une dissimulation d'autant plus nécessaire qu'on a le caractère plus facile, sans compter les importunités des hommes habiles à succéder et celles de leurs protecteurs. Il n'a guère que ce moyen de se réserver la liberté du choix, et de prévenir toutes les calomnies qui le rendraient perplexe.

Il vient d'arriver ici une petite aventure qui prouve que tous nos beaux sermons sur l'intolérance n'ont pas encore porté de grands fruits. Un jeune homme bien né, les uns disent garçon apothicaire, d'autres garçon épicier, avait dessein de faire un cours de chimie ; son maître y consentit, à condition qu'il payerait pension ; le garçon y souscrivit. Au bout du quartier, le maître demanda de l'argent, et l'apprenti paya. Peu de temps après, autre demande du maître, à qui l'apprenti représenta qu'il devait à peine un quartier. Le maître nia qu'il eût acquitté le précédent. L'affaire est portée aux juges consuls. On prend le maître à son serment : il jure. Il n'est pas plutôt parjure que l'apprenti produit sa quittance, et voilà le maître amendé, déshonoré : c'était un fripon qui le méritait ; mais l'apprenti fut au moins un étourdi, à qui il en a coûté plus cher que la vie. Il avait reçu en paiement ou autrement, d'un colporteur appelé Lécuyer, deux exemplaires du *Christianisme dévoilé* ; et il avait vendu un de ces exemplaires à son maître. Celui-ci le défère au lieutenant de police. Le colporteur, sa femme et l'apprenti sont arrêtés tous les trois ; ils viennent d'être piloriés, fouettés et

marqués, et l'apprenti condamné à neuf ans de galères, le colporteur à cinq ans, et la femme à l'Hôpital pour toute sa vie. L'arrêt associe au *Christianisme dévoilé*, *l'Homme aux quarante écus* et *les Vestales* <sup>1</sup>, tragédie que nous avons lue manuscrite. Il n'y a qu'un cri contre M. de Sartine. Mais voyez-vous les suites de cet arrêt? Un colporteur m'apporte un ouvrage prohibé. Si j'en achète plus d'un exemplaire, je suis censé fauteur d'un commerce illicite, et exposé à une poursuite effroyable. Vous connaissez *l'Homme aux quarante écus*, et vous aurez bien de la peine à deviner par quelle raison il se trouve dans cet arrêt infamant. C'est la suite du profond ressentiment que nos seigneurs gardent d'un certain article *Tyran* du *Dictionnaire portatif* <sup>2</sup>, dont vous vous souviendrez peut-être. Ils ne pardonneront jamais à Voltaire d'avoir dit qu'il valait mieux avoir affaire à une seule bête féroce, qu'on pouvait éviter, qu'à une bande de petits tigres subalternes qu'on trouvait sans cesse entre ses jambes. Et voilà la raison pour laquelle le *Dictionnaire portatif* a été brûlé dans l'affaire du jeune La Barre qui n'avait point ce livre.

Je crains bien qu'en dépit de toute sa considération, de toute sa protection, de tous ses rares talents, de tous ses beaux ouvrages, ces gens-là ne jouent quelque mauvais tour à notre pauvre patriarche. Je sais bien que la postérité reversera sur eux l'ignominie dont ils auront prétendu le couvrir; mais de quoi cela guérira-t-il l'homme réduit en cendres? Savez-vous qu'ils ont délibéré, il y a trois jours, de le décréter?

Je reviens sur ces deux malheureux qu'ils ont condamnés aux galères. Au sortir de là, que deviendront-ils? Il ne leur reste plus qu'à se faire voleurs de grands chemins. Les peines infamantes, qui ôtent à l'homme toute ressource, sont pires que les peines capitales qui lui ôtent la vie.

J'ai vu M. de La Fargue bien maigre, bien défait, bien jaune. Il m'a appris d'abord de vos nouvelles, de votre santé, du désir que vous avez de me voir à Isle, où je voudrais être; ensuite du merveilleux effet de ma lettre à M. Trouard. Serais-je assez

1. *Éricie ou la Vestale*, drame en trois actes, par Fontanelle. Londres (Paris), 1768, in-8.

2. Premier titre du *Dictionnaire philosophique*.

heureux pour que, d'une douzaine d'affaires pareilles dont je me suis mêlé depuis trois ou quatre mois, celle-ci, à laquelle je prends mille fois plus d'intérêt qu'aux autres, fût précisément la seule qui manquât !

Je dois dîner un de ces jours entre M. Dubucq et une grande dame qu'on ne me nomme pas. Vous vous doutez bien, madame de Blacy, que je n'oublierai pas le petit cousin, qui, j'espère, ne vit plus de singes et de perroquets.

Une autre affaire dont j'oubliais de vous parler. Si le bureau de la rue Sainte-Anne est supprimé, comme on le dit, que deviendront nos amours ?

On ajoute que l'intérêt de l'argent va être mis à cinq pour cent.

Je vous conseille de vous plaindre de moi, mademoiselle ! Comptez mes lettres, et faites-moi réparation, s'il vous plaît.

Damilaville, hélas ! le pauvre Damilaville souffre, se courbe, maigrit, se rapetisse à vue d'œil ; il ne peut plus marcher du tout. Si Tronchin le tire de là, je crois à la médecine et aux miracles.

Ce n'est plus l'enfant qui est malade, c'est la mère ; sa goutte lui est remontée dans la tête, la poitrine et les yeux. Ce ne sera rien ; elle en sera quitte pour la peur, et nous pour quelques bouffées de mauvaise humeur qu'il a fallu supporter. M<sup>me</sup> Diderot est du petit nombre des femmes qui ne savent pas souffrir.

Je suis tracassé, depuis une huitaine, par des maux d'estomac, qui ne seront rien non plus parce que je n'y fais rien.

Mais, par Dieu ! faites du feu si vous avez froid, et ne vous enrhumiez pas. Ce n'est pas à vous ni à M<sup>me</sup> de Blacy, qui êtes deux volailles mortes, que je m'adresse : il vous est permis d'être malades tant qu'il vous plaira ; mais maman, elle qui, pour se bien porter, n'a qu'à le vouloir. Tenez, cela est insupportable.

*Si je savais quel jour c'était le 4 octobre ?* Je ne daigne seulement pas répondre à cela.

Tous ces bouquets-là me feront grand plaisir, car j'aime bien baiser et j'aime encore mieux l'être ; mais gardez cela pour votre retour : cela ne se moisit pas. Une des choses qui m'ont fait le plus de joie, c'est d'apprendre de M. de La Fargue que je

vous reverrais dans six semaines ; il m'a semblé que six semaines étaient moins longues qu'un mois et demi.

N'allez pas faire honneur à M. Le Gendre de toute cette belle éloquence qui vous émerveille ; ce sont des bribes décousues de différentes lettres de condoléance qu'on lui a écrites et qu'il s'est rappelées. L'ami Digeon est bien occupé d'autre chose que d'exalter la tête froide de son futur beau-père. Au reste, il fait très-bien, celui-ci, de vous cajoler toutes deux. Il ne sait pas le secret.

Point de vin ! Mademoiselle, cela vous plaît à dire. Ma sœur est fort contente de ses vendanges. Je crains seulement que le vin ne se garde pas. Mais il y a un remède, c'est de le boire plus vite.

Je vous fais mon compliment sur vos récoltes. Si la cherté du blé continue, c'est qu'il ne peut plus y en avoir de vieux, et que le nouveau n'est pas battu. Je n'ai point de foi au monopole. Le monopole du blé ne peut nuire, à moins qu'il ne s'y joigne de l'autorité.

Que faites-vous de M. Gras ? Qu'il fasse le commerce de grains tant qu'il voudra, mais qu'il ne vous fasse pas brûler. On n'a que faire de recommander à maman de s'expliquer là-dessus, et de prendre sa grosse voix.

Ah ! Dieu soit loué ! voilà donc dom Micon Marin parti ; et vous ne vous excédez plus de fatigue avec lui. S'il ne vous a pas renvoyé deux lettres au moins, je n'y entends plus rien, car il me semble que j'ai écrit presque tous les jours.

Le prince de Galitzin est à Bruxelles ; il y restera deux mois. Il en repartira pour Berlin, où il passera l'hiver, si on le laisse en repos. De Berlin, il se rendra à Pétersbourg, où je veux absolument qu'il emmène sa femme ; car on dit que si elle manque de quelque chose, ce n'est pas de finesse, éloge qu'on peut faire de presque toutes les femmes ; j'en excepte pourtant le mouton de Dieu, que j'aime pour la rareté et pour d'autres belles et bonnes qualités. Ah ! si elle voulait seulement pour un an... Mademoiselle, proposez-lui encore.

Ah ! ah ! vous courez sur les brisées de votre concierge ! Il vous faut aussi du clergé ! Mais ce n'est pas un trop mauvais pis-aller. Un homme comme un autre est un prêtre tout nu : demandez plutôt à l'abbé Marin, ou à M<sup>me</sup> de Meaux de Vitry.

Non, mademoiselle, je ne vous dirai plus que je vous aime ; ou si je vous le dis, ce sera malgré moi : c'est que je ne pourrai résister à l'habitude.

Je crois vous avoir dit avant-hier que je vous haïssais. Cela n'est pas vrai ; ne le croyez pas.

Saluez bien maman pour moi ; saluez bien aussi M<sup>me</sup> de Blacy, et finissons ces rhumes, qui m'ennuient malgré leur bon acabit.

## CXV

Paris, le 20 octobre 1768.

Votre dernière lettre, n<sup>o</sup> 8, mademoiselle, est du 29 septembre ; et c'est aujourd'hui jeudi 20 octobre<sup>1</sup>. Faites-moi la grâce de m'apprendre si j'ai commis quelque faute qui m'ait fait perdre l'amitié de madame votre mère, l'estime de M<sup>me</sup> de Blacy ou la vôtre. Un silence de vingt jours est bien propre à me donner les plus vives inquiétudes sur mon compte ou sur le vôtre. Je n'ai pas manqué un seul jour d'aller chez Damilaville y chercher une ligne de votre main. Comme il pourrait lui paraître, et que, depuis quelques jours, il me semble à moi-même, que ce n'est pas l'intérêt de sa santé qui me conduit chez lui, je n'ose plus lui demander s'il n'a rien à me remettre. J'aime mieux attendre jusqu'à neuf heures, dix heures du soir, qu'il songe de lui-même à m'offrir quelque-une de vos lettres ; et je ne devrais pas vous dire tout le chagrin que je ressens lorsque je vois arriver le moment de le quitter sans en avoir reçu.

S'il est arrivé quelque accident à l'une de vous, ne me le laissez pas ignorer plus longtemps. Vous ne savez pas les idées qui me passent par la tête : c'est à me la faire tourner.

J'aurais à vous amuser d'une infinité de choses extraordinaires, parmi lesquelles une aussi extraordinaire qu'il m'en soit jamais arrivé dans ma vie, et que j'avais devinée, annoncée

1. Diderot commet ici une erreur qu'il explique et rectifie dans le cours de cette lettre ; elle devrait porter la date du 13 octobre.

d'avance ; mais je n'ai pas la liberté d'esprit nécessaire pour un récit de cette nature. Ayez donc la bonté de me rendre le sens commun : j'en ai encore besoin quelquefois. Mademoiselle, si vous n'êtes pas dangereusement malade, ou M<sup>me</sup> de Blacy ou maman, vous êtes bien cruelle. Vingt-un jours de suite sans dire un mot, sans donner le moindre signe de vie ; je n'y conçois rien, mais rien du tout, et j'aime mieux n'y rien concevoir que de me livrer à mes conjectures. Intercepte-t-on mes lettres ? Vos réponses se perdent-elles ? Je vous ai écrit avec la plus grande exactitude. Je ne vis Damilaville avant-hier qu'un moment, fort tard. C'était un jour de bataille. Je ne le vis point hier. La mauvaise santé de la mère et de sa fille avait fait renvoyer mon bouquet au 13. O mon Dieu, que je suis étourdi ! Tenez, sans cette circonstance, je ne me serais pas aperçu que ce n'est qu'aujourd'hui le 13.

Vous êtes moins coupable d'une semaine ; c'est quelque chose ; cela me rassure un peu. J'irai cette après-midi chez Damilaville, et j'espère en revenir plus content de vous. Il faut que le temps m'ait cruellement duré. N'allez pas prendre cet ennui pour la mesure de mon attachement. Ce serait pis que le premier jour ; je veux bien que cela soit, mais je ne veux pas que vous le sachiez. Ah ! si je puis une fois cesser de vous aimer toutes, je n'aimerai plus personne : cela fait trop de mal. Mais je crains bien d'en avoir pour toute ma vie.

Bonjour, maman. Je vous prie en grâce de gronder un peu mademoiselle. Je me suis amendé, moi ; mais voyez comme cela me réussit. Je vous présente mon respect. J'embrasse de tout mon cœur M<sup>me</sup> de Blacy, si elle le permet ; mais pour ce méchant enfant qui s'obstine à se taire, rien, rien, rien du tout. Oh ! je suis bien piqué ! Ce qui me fait enrager, c'est que cela ne durera pas, et que ce soir je serai peut-être plus doux qu'un agneau.



## CXVI

Paris, le 26 octobre 1768.

J'entends : mademoiselle est au régime. Tous les huit jours une fois ; elle ne peut pas écrire davantage. Qu'en arrive-t-il ? c'est que pour peu que M.\*\*\* soit ivre le soir, il remet au lendemain l'ouverture de son paquet ; pour peu que le commissionnaire de l'hôtel de Clermont soit paresseux, il diffère sa course rue Saint-Honoré ; pour peu que je mette d'intervalle entre les visites que je rends au malade, je suis la quinzaine sans entendre parler de mes amies. Et puis la colère me prend, et j'écris un billet doux tel que celui que vous lisez dans ce moment.

Votre parent est un bourru ; il a perdu sa femme, et la perte n'en est peut-être pas grande ; il s'est tout fait donner par elle ; je ne l'en blâme pas. Les héritiers en sont enragés, et c'est bien fait à eux. Ils ont réclamé une certaine chaise à porteurs dont il a tant été question par le passé. Ils se sont adressés à M<sup>me</sup> Geoffrin, qui leur a répondu qu'elle avait été délivrée à M. de \*\*\* ; mais qu'en tout cas, il n'y avait qu'à y mettre un prix, et qu'elle le payerait sans qu'il fût besoin d'élever de nouvelles tracasseries pour cette guenille. M. de \*\*\* , qui est processif autant que la dame de la rue Saint-Honoré l'est peu, s'est jeté à la traverse, a soutenu la validité de la délivrance de la chaise à porteurs, et offert à M<sup>me</sup> Geoffrin des armes contre les héritiers. M<sup>me</sup> Geoffrin lui a répondu qu'on n'avait que faire d'armes quand on n'avait point envie de se battre. Réplique de l'homme de Gisors ; réplique à la réplique, tant et si bien que la vivacité, les mots, l'aigreur s'en sont mêlés, et qu'il est arrivé de Gisors une dernière lettre pleine d'injures grossières accompagnées de la menace d'un libelle. Là-dessus, voilà la dame de la rue Saint-Honoré qui grimpe à mon grenier, qui se précipite sur une chaise et qui m'étale tous ses papiers. Je me suis fâché : j'ai écrit à M. de \*\*\* une lettre honnête, mais ferme ; je lui laisse voir mon goût pour la paix ; mais je ne lui dissimule pas que si la guerre a lieu, je la ferai à feu et à sang. Je le prévien en

même temps qu'ayant à batailler avec un de vos parents, je croirais manquer à tout bon procédé, si je ne vous en demandais la permission. Ne pourrez-vous pas partir de là pour tâcher de passer la main sur le dos de ce sanglier hérissé? Je vous jure qu'il joue un mauvais jeu.

Si M<sup>me</sup> Geoffrin se plaint à ses amis, elle sera vengée. Ne conviendrez-vous pas qu'une femme à qui il en coûte dix mille francs et par-delà pour un acte de bienfaisance mal entendu a le droit d'avoir de l'humeur et la prétention bien achetée de demeurer en repos! Je vous prie, mon amie, d'écrire un mot de pacification à ce hargneux; assurez-le bien que s'il me met en besogne, j'inventerai pendant un mois de suite les contes les plus ridicules sur l'homme de Gisors, et que de deux jours l'un on le vendra dans les rues à deux liards la pièce, et que je saurai bien le faire mourir de rage sans me compromettre.

On dit que M. de Laverdy a été chassé sans pension. On dit que le premier projet de M. d'Invaux est de chasser tous les robins de la finance; ce sont gens qu'il faut acheter les uns après les autres, et trop cher.

M. d'Invaux est très-bien lié : c'est l'ami de MM. de Montigny, Turgot, Morellet. Ce dernier va devenir bien rauque. Il est fait secrétaire du bureau du commerce, place de quatre mille livres de rente. La confiance du mérite se joignant à celle de la richesse, qui est-ce qui le supportera?

Il est tout jeune, ce M. de Villeneuve! Ce qui achèvera de vous confondre, c'est qu'il est la bonté, la douceur, la politesse, l'affabilité mêmes; et que madame est une bonne grosse femme, bien grasse, bien dodue, belle peau, grands yeux couverts, de grands sourcils noirs, et point du tout à dédaigner. Il y a quelque diablerie là-dessous que je n'ose déchiffrer; cet homme si doux, si bon, si affable, a le ton singulier.

A votre avis, son procédé est donc bien inhumain? Votre bonté m'enchanté, et ma conscience commence à se tranquilliser. Vous avez raison : j'aurais été un homme abominable.

Le rendez-vous mystérieux vous intrigue donc beaucoup? Au reste, j'en suis de retour, et voici la copie des quatre lettres qui l'ont précédé.

## PREMIÈRE LETTRE.

Si dix-neuf ans d'absence ne m'ont pas, monsieur, absolument effacée de votre souvenir, je vous demande un jour où je puisse vous communiquer des choses fort importantes pour moi et peut-être pour vous. J'ai trois endroits où je puis vous voir avec tout le secret que vous exigerez : ici, à Paris, ou hors des barrières Saint-Michel où l'on m'a prêté une maison où je vais dissiper un noir chagrin qui me consume. La cause en est si connue que vous la savez sans doute. Ou vous êtes bien changé de ce que vous étiez, ou j'ai lieu d'attendre de vous la complaisance que je vous demande. Adressez votre réponse ici : on n'ouvre point mes lettres.

*Réponse.*

MADAME,

Je suis à vos ordres. Des trois endroits que vous me proposez, choisissez celui qui vous sera le plus commode ; et j'y serai au jour, à l'heure que vous m'indiquerez. S'il est des sentiments que le temps efface, il en est d'autres qu'un galant homme retrouve toujours en soi.

## DEUXIÈME LETTRE.

Je vous reconnais, monsieur, aux derniers mots de votre lettre, et notre rendez-vous serait déjà arrangé, si je n'avais voulu en assurer la tranquillité. Elle est tout à fait nécessaire aux choses que nous avons à nous dire ; je tâcherai que ce soit ici. Je vous renouvelle les assurances de toute mon estime.

## TROISIÈME LETTRE.

J'ai enfin arrangé notre entrevue à mardi, 11 du mois. Vous viendrez à... vous y serez rendu à cinq heures au plus tôt et au plus tard. Mon appartement est aux entresols, n°... Vous laisserez votre voiture dans un des coins..., et vous monterez par l'escalier qui est au bout du corridor du côté... Cette attente a le pouvoir de suspendre mon profond chagrin. Ou je me trompe fort, ou vous aurez le secret de l'adoucir, ce qui est impossible à tout autre.

J'ai eu quelques aventures singulières en ma vie, mais aucune autant que celle-ci. Elle m'a fait beaucoup rêver. Damilaville, que je consultai, et qui me conseilla d'aller, me rendra justice que j'avais deviné l'énigme. A vous, mesdames; je vous jure que si vous rencontrez, je vous avouerai tout. Je vous assure, mademoiselle, que la position de M. de la Villemenne n'y fait œuvre, et que j'ai bien moins besoin d'indulgence que lui. Après cet aveu, n'allez pas revenir sur vos pas : il faut avoir des principes ou non. Un peu de baume, madame de Blacy, une goutte seulement et point de prières. Mais grand merci de l'un et de l'autre : je n'en ai que faire.

La maladie de la mère avait différé le bouquet de l'enfant au mercredi suivant : c'était Bron, Naigeon, un certain provincial que vous ne connaissez pas, et si vous le connaissez, c'est M. Touche, mon commissaire, qui est trop délicieux pour s'en passer, un M. Fèvre qui est fou de ma fille; et moi. Je ne compte pas les femmes, les musiciens. Nous avons soupé jusqu'à dix heures du matin. Je n'ai pas bu une goutte d'eau; ils chancelaient tous, j'étais ferme sur mes pieds. Dix bouteilles de champagne rouge, trois de champagne mousseux blanc, une bouteille de Canarie, des liqueurs de deux ou trois sortes, et du café; sans la moindre insomnie, ni le plus léger mal de tête. Je ne vous disais pas que, le reste de la compagnie partie, nous avons joué, le commissaire Touche et moi, au trictrac jusqu'à cinq heures du matin; et puis me voilà à mon lait le matin et à ma limonade le soir; et frais comme une rose... un peu passée.

Le prince a pensé me faire devenir fou; mais comme il est honnête et bon, tout s'est arrangé. Il est venu à l'heure du souper, et voulait à toute force être du nombre des convives. Je l'ai déterminé à nous laisser; mais ce n'a pas été sans peine.

Eh bien, vous aurez donc encore votre abbé Marin? Mademoiselle, si vous vous en trouvez mal, cherchez quelque autre que moi qui vous plaigne.

*Les portraits! les portraits!* Le hourvari de la petite maison que nous avons évacuée, notre installation dans un hôtel garni, ont un peu dérangé les suites de notre mystification. Ce volume, c'est moi qui l'ai écrit; c'est la chose comme elle s'est passée. Hélas, oui! Nous revoilà dans l'hôtel garni.

Je comptais avoir de la place pour quelques douceurs. Je comptais aussi répondre à M<sup>me</sup> de Blacy ; mais voilà mes quatre pages remplies : c'est ma tâche. Bonsoir, mesdames.

## CXVII

Paris, le 4 novembre 1768

## MESDAMES ET BONNES AMIES,

Avez-vous reçu un gros paquet que j'avais envoyé au bureau du Vingtième pour y être contre-signé ? Maman se prête-t-elle un peu à mes vues ? Se fera-t-elle apôtre de l'inoculation dans les campagnes ? Le bien trouve mille obstacles dans les grandes villes, où il y a toujours une multitude d'hommes intéressés à ce que le mal se perpétue ; où de petits intérêts particuliers, des considérations personnelles de nulle valeur s'opposent à l'utilité générale ; où l'on ne rejette une chose que parce qu'elle a été proposée par un étranger, un concurrent, quelqu'un que l'on jalouse. C'est des campagnes que l'inoculation serait entrée sans contradiction dans les villes ; et c'est des villes qu'elle aura toutes les peines du monde à gagner les campagnes. On veut commencer par faire des expériences sur ceux qui mettent une importance infinie à leur vie. Cela n'a pas le sens commun. Si ces expériences s'étaient faites sur des âmes qu'ils appellent viles, tout le monde aurait applaudi.

Si mon début est grave et sévère, c'est que je suis juste ; si mon ton se radoucit sur la fin, c'est qu'il y a des gens contre lesquels la colère ne saurait durer, qui le savent bien, et qui en abusent.

M. de Laverdy se porte à merveille. Il a ses vingt mille francs de retraite. Il a chassé son cuisinier. Il a pris une cuisinière. Il joue la parade de l'homme pauvre, et il laisse chanter à nos polissons dans les rues, sur l'air de la Bourbonnaise :

Le roi, dimanche,  
Dit à Laverdy,

Dit à Laverdy :  
 Le roi, dimanche,  
 Dit à Laverdy :  
 « Va-t'en lundi. »

Les deux rois se sont vus <sup>1</sup>. Ils se sont dit tout plein de choses douces : « Vous êtes monté bien jeune sur le trône ! — Sire, vos sujets ont encore été plus heureux que les miens. — Je n'ai point encore eu l'honneur de voir votre famille. — Cela ne se peut pas : vous ne nous restez pas assez de temps ; ma famille est si nombreuse ; ce sont mes sujets. » Et puis tous les crocodiles qui étaient là présents se sont mis à pleurer.

Ce despote du Nord est de la plus grande affabilité. Il est honnête, il est généreux. Il a été aux Gobelins. On lui a montré les tapisseries ; et le duc de Duras, qui l'accompagnait, lui ayant demandé quelle était celle qu'il avait trouvée la plus belle, il l'a désignée ; et aussitôt le duc lui dit qu'il avait ordre du roi son maître de la lui offrir. Il y avait là Soufflot, Cochin, Van Loo et d'autres. Il a commandé son portrait à Van Loo.

Une bouquetière voulait lui présenter un bouquet. M. de Duras l'écartait, et la bouquetière lui dit : « Monsieur, laissez-moi approcher. Il n'est pas si ordinaire de voir un roi à pied dans les rues. »

Il a été à *Warwick* <sup>2</sup>, qui l'a ennuyé ; aux *Faussees Infidélités*, qui l'ont amusé ; il en a fait compliment à Barthe, qui lui a répondu que son rang était enclin à l'indulgence.

Ne me parlez pas de votre M. de \*\*\*. Mademoiselle, je sens en écrivant son nom que ma tête se trouble et que tout le corps me frissonne.

Je n'ai pas été si loin que le Monomotapa. Le rendez-vous en question était à Vincennes ; c'est maman qui a deviné. Ainsi, voilà le lieu de la scène connu. Mais le sujet ? c'est là le point. Imaginez, mesdames, et lorsque vous aurez imaginé quelque chose de commun, dites tout de suite : Ce n'est pas cela.

1. Christian VII, roi de Danemark, était alors à Paris. Né en 1749, il était monté sur le trône en 1766. Victime d'intrigues ourdies par sa mère pour le brouiller avec sa femme, Caroline-Mathilde, sœur de George III d'Angleterre, il perdit la raison fort jeune encore et termina tristement ses jours à Rendsbourg, le 13 mars 1808. (T.)

1. Tragédie de La Harpe.



Je n'ai point supprimé de lettres ; il y en a quatre : trois de la dame Doloride, une de moi.

Ne craignez rien pour ma santé. Je ne me suis jamais si bien porté que le lendemain de notre orgie, et cela dure. Un peu de libertinage par intervalle ne nuit pas.

Quand la raison vient aux hommes ? Le lendemain des femmes ; et ils attendent toujours ce lendemain.

Vous avez très-bien fait de laisser à votre pauvre religieuse le plaisir d'invoquer tous les matins son amie.

Ah ! le bon billet qu'a La Châtre !

Rien n'est si commun, quand nos vignes gèlent, que de donner la pépie aux cannibales. Je crois qu'on ne va plus aux spectacles. Je suis toujours étonné quand je vois sortir quelqu'un de l'église. Nous faisons tous plus ou moins le rôle du vieillard dans la rue Froidmanteau. Vous savez le conte. C'étaient des mousquetaires qui faisaient bacchanal dans un lieu de plaisir. La foule s'était assemblée. Dans cette foule, une jeune fille à qui le vieillard s'adressa pour savoir la cause de ce concours le lui dit ; le vieillard, tout étonné, lui demanda : *Mademoiselle, est-ce que...* Comment achèverai-je sa question ? si je l'allonge, elle sera mauvaise.

M. Digeon est plus fin que M<sup>me</sup> de Blacy ; mais il ne l'est pas plus que moi.

Si le mari en use avec lui comme vous le prophétisez, ce sera bien là le cas du proverbe : *Aussi bien mordu d'un chien que d'une chienne.*

Je ne me pique point du tout, mesdames, d'entendre de ce livre-là ce qui n'est pas intelligible pour vous, et je me souviens très-bien d'y avoir rencontré des endroits fort obscurs. L'établir pour l'instruction publique ? le maintenir par la force générale d'un peuple qu'on ne résout pas aisément à brûler ses moissons ! car lorsque le peuple est instruit, c'est la conséquence évidente pour lui d'un mauvais édit.

Quand vous désirerez que je commence ma lettre par des douceurs, faites en sorte que je ne commence pas par être fâché.

J'attends une visite de l'abbé Le Monnier et de M. Trouard. J'ai un peu questionné l'abbé sur le succès de notre affaire. Il ne m'a rien dit, rien voulu dire. Je n'en augure pas plus mal.

Si j'avais réussi ! Ah ! madame de Blacy, je crois que j'en mourrais de joie. Je préférerais ce succès à une nuit d'une femme que j'aimerais... que j'aimerais autant que vous.

Notre malade a fait une observation singulière, c'est que ses glandes augmentent quand ses douleurs diminuent, et réciproquement. Ses glandes sont énormes, aussi ne souffre-t-il plus ; il dort, mais il ne saurait marcher. Il mange, mais c'est avec dégoût. Tronchin ne sait où il en est, car il a abandonné son premier traitement : il tâtonne.

Voltaire vient de nous envoyer une fable charmante ; elle a deux ou trois cents vers : c'est *le Marseillais et le Lion*. On ne saurait conter avec plus d'esprit, plus de gaieté, plus de facilité, plus de grâce. C'est l'ouvrage de la jeunesse ; si elle me tombe sous la main, je vous l'envoie.

Je suis brouillé avec Grimm. Il y a ici un jeune prince de Saxe-Gotha. Il fallait lui faire une visite ; il fallait le conduire chez M<sup>lle</sup> Biheron ; il fallait aller dîner avec lui. J'étais excédé de ces sortes de corvées. Je m'en suis expliqué fortement. Je me console du mal que me fait cette brouillerie par la certitude que nous nous raccommoderons, et l'espérance qu'il n'y reviendra plus. Ces ridicules parades-là m'étaient insupportables.

M. Devaisnes<sup>1</sup> est marié. Il m'a écrit une lettre charmante pour m'inviter à faire liaison avec sa famille. Je m'y suis refusé nettement.

J'ai reçu de Sainte-Périne une lettre qui déchire l'âme.

Le Baron a fait quelques voyages à Paris. Je vois qu'il ne me pardonne pas la solitude dans laquelle je l'ai laissé. Cela s'entend ; il fallait laisser souffrir Damiaville tout seul à Paris, et m'en aller passer gaiement un ou deux mois au Grandval.

M<sup>me</sup> Therbouche me fera devenir fou. Vous savez qu'elle est retombée dans l'abîme de l'hôtel garni. Un de ces matins, je ferai un signe de croix sur sa tête, et je me retirerai chez moi.

J'ai entrepris de faire payer cinq ou six créanciers de ce qui leur est dû. Madame de Blacy, je me recommande à vos saintes prières.

J'ai bien peur que l'ami Nageon ne soit un peu coiffé de la

1. M. Devaisnes était alors premier commis des finances.

belle dame; il est brillant tous les soirs, et ce n'est pas vers le Louvre qu'il porte ses pas. S'il allait en faire sa femme! Il a des moments diablement soucieux.

Dieu soit loué! je touche à la fin de mon Salon. Si vous étiez ici, on vous en lirait des lambeaux qui vous amuseraient, mais on ne saurait jouir de tout à la fois.

Il va y avoir un procès singulier. Une fille veut se marier; elle va lever son extrait baptistaire, et elle se trouve baptisée sous le nom d'un garçon. Mon avis est qu'il faut préalablement vérifier le sexe.

Bonjour, mesdames et bonnes amies. Je vous souhaite du beau temps; cela est assez généreux.

J'ai mille respects de Bruxelles à vous offrir. Vous n'êtes pas oubliées une seule fois. Pas un mot de douceur pour M<sup>lle</sup> de \*\*\* : cela s'obtient, mais cela ne se commande pas. Eh bien, n'appellez-vous pas cela de la fatuité?

## CXVIII

A Paris, le 12 novembre 1768.

### MESDAMES ET BONNES AMIES,

Vous ne voulez pas que je me fâche; je ne me fâcherai pas. Je vais vous parler du plus beau sang-froid, puisque vous l'aimez mieux. Je vous ai dépêché sous le contre-seing de M. d'Ormesson un paquet qui contenait une brochure avec une lettre. Je n'ai point entendu parler de ce paquet.

Je vous ai demandé par une lettre suivante si ce paquet vous était parvenu. Pas plus de nouvelles de cette lettre que du paquet qui l'a précédée.

Je vous suppliais par une troisième lettre de prier maman de vouloir bien être un élève de Gatti. Pas un mot de réponse là-dessus.

En sorte qu'il m'est absolument impossible de deviner pourquoi vous êtes à peu près contente de mon exactitude,

puisque je ne m'aperçois pas qu'il vous parvienne un mot de moi.

C'est un pieux M. de Saint-Fargeau qui a jugé le colporteur et le garçon épicier<sup>1</sup>. Ce même homme opinait, il y a peu de temps, à appliquer un fils à la question pour le rendre accusateur de son père; il disait qu'il y avait des casuistes qui autorisaient cette atrocité. Un jeune conseiller lui répondit: « J'ai peu lu vos casuistes; j'ignore ce qu'ils permettent; mais je connais la nature qui les défend. »

Croiriez-vous bien que cette fille qui a été baptisée garçon risque de perdre son état? et cela vraisemblablement par une étourderie de sacristain.

Vous ai-je dit que j'avais appris, découvert par la voie de Pantin et de M<sup>lle</sup> Guimard, que ce dîner clandestin avec M. Dubucq devait se faire chez M<sup>me</sup> de Coaslin? J'ai beau lire et relire vos lettres, elles ne me rappellent jamais ce que je vous ai ou n'ai pas dit.

J'avais trois amis: j'étais froidement avec l'un; presque brouillé avec l'autre; le troisième était malade à mourir. Cette position m'avait causé un tel dégoût des hommes, que j'ai été sur le point de me claquemurer.

Le Baron est de retour; je dînai hier lundi avec lui. Cela s'est un peu rajusté. L'abbé Galiani y était; il prêcha beaucoup contre l'exportation des grains, et cela par une raison qui n'est pas commune: c'est qu'il faut laisser subsister les mauvaises lois partout où il n'y a pas dans le ministère des hommes d'assez de tête pour faire exécuter les bonnes en pourvoyant aux inconvénients des innovations les plus avantageuses.

Il prêcha contre la faveur accordée à l'agriculture par une raison très-bizarre: il disait que l'agriculture était la plus importante des conditions, et qu'il avait fallu plus de quatre mille ans d'efforts pour l'avilir, et que chercher à la tirer de cet avilissement c'était travailler à réduire les ducs et pairs à rien, et à mener le roi dans son Parlement accompagné de douze boulangers. « D'accord, l'abbé, lui répondis-je; mais dans douze mille ans d'ici. » Oh! combien de choses on peut faire sans conséquence pour les laboureurs, avant que le cortège du roi en soit composé!

1. Voir précédemment, p. 283.

Voltaire a publié deux fables agréables toutes deux, mais la première charmante : *le Marcellais et le Lion ; les Trois Empereurs en Sorbonne*. On risquerait de vous les envoyer, si l'on pouvait seulement se promettre de savoir qu'elles vous sont ou ne vous sont pas parvenues. Je ne me fâche pas, vous voyez bien, on ne saurait être plus modéré.

A propos du singulier abbé, il avait autrefois entrepris l'apologie de Tibère et de Néron. Il entama hier celle de Caligula. Il prétendait que Tacite et Suétone n'étaient que des pauvres gens qui avaient farci leurs ouvrages des impertinents propos de la populace.

J'aime encore mieux ces folies-là qui marquent du génie, des lumières, un penseur, que de plates et fastidieuses rabâcheries sur Jésus-Christ et ses apôtres.

Le Baron fit pourtant une observation qui m'était venue longtemps avant lui : c'est par quel tour bizarre la religion d'un homme qui avait passé sa vie et qui l'avait perdue pour avoir prêché contre les temples et les prêtres était pleine de temples et de prêtres.

Je n'entends pas comment on ne passe que deux jours à Isle, quand on fait tant que d'y aller. Je ne doute pas que ces deux jours ne se soient passés bien gaiement : les hôtes du château ne sont pas tristes, ni les survenants non plus.

Je n'aime pas les femmes méchantes ; cela est presque contre nature. C'est à nous qui sommes forts qu'il appartient d'être méchants. Si M. Évrard vous a tenu parole, vous devez avoir eu le plaisir du spectacle que vous vous promettiez.

On ennue ici à plaisir ce roi de Danemark qui est tout à fait aimable. Les pauvres têtes n'ont pu imaginer que la ressource des spectacles, et ils lui font entendre quatorze actes en un jour <sup>1</sup>.

1. C'était le duc de Duras qui était chargé de promener le prince. On fit courir le quatrain suivant mis dans la bouche de l'étranger fatigué :

Frivole Paris, tu m'assommes  
De soupers, de bals, d'opéras ;  
Je suis venu pour voir des hommes :  
Rangez-vous, monsieur de Duras.

Ce quatrain, attribué dans le temps à Boufflers et à Chamfort, se trouve dans les œuvres de ces deux auteurs, mais avec de légères variantes. (T.)

Ils sont embarrassés de remplir les journées d'un voyageur qui séjourne un mois dans un pays où il y a de quoi voir pour dix ans.

Ce prince est souvent très-fin dans ses réponses et dans des occasions difficiles. Le roi lui disait, en lui montrant M<sup>me</sup> de Flavacourt : « Sire, vous voyez cette femme-là ; elle est belle ; croiriez-vous qu'elle a cinquante-huit ans ? oui, cinquante-huit ans : elle est d'un an plus jeune que moi. — Sire, lui répondit le jeune souverain, je vois qu'on ne vieillit pas dans votre royaume. »

Il en est arrivé de ce prince tout au rebours des autres ; le contraire de la fable des *Bâtons flottants*.

J'attends que l'histoire de votre remboursement et ses suites soient finies, pour en rire à mon aise.

J'ai beau vous dire que je vous haïrai toutes si vous continuez à vous porter mal, il n'y a que M<sup>lle</sup> de ... à qui cela fasse peur.

Vous pouvez soupirer après l'abbé Marin tant qu'il vous plaira ; je ne veux plus m'en soucier.

Moi, je respire. La pauvre artiste <sup>1</sup> n'est pas encore à la barrière de Charenton, mais elle y sera bientôt ; je vous ferai ce conte-là quand il en sera temps.

Agréez et faites agréer mon respect. Je suis toujours le même, mon amie ; oui, toujours. Revenez, si vous en doutez.

## CXIX

A Paris, le 15 novembre 1768.

Je vous supplie, mon amie, de ne pas vous plaindre de ma négligence : je réponds sur-le-champ. Votre dernière me parvint le 13 novembre, et votre avant-dernière était datée des derniers jours d'octobre.

Je n'ai pas eu le moindre doute que maman, bonne, humaine,

1. M<sup>me</sup> Therbouche.



bienfaisante, heureuse comme le sont presque toujours les personnes prudentes, n'aquiesçât à la proposition que je lui faisais. J'en ai prévenu Gatti, qui attend son retour avec la même impatience que moi, et qui ne demande pas mieux que de l'initier dans cette pratique de l'inoculation. Il faut qu'au même moment où je la sollicite, le hasard lui envoie une pauvre créature aveuglée par la petite vérole naturelle pour appuyer ma demande.

Ne craignez-vous pas que cette méchante femme n'apprenne ou ne soupçonne que vous êtes au fond de cette petite correction, et qu'elle ne fasse quelque coup de tête violent? Mes amies, prenez-y garde.

Le portrait de M<sup>me</sup> Bouchard a été gâté chez elle, et gâté presque sans ressource; l'artiste y a fait ce qu'il a pu, et il est à peu près comme au sortir de ses mains.

J'oubliais de vous dire qu'il est sorti du petit hôpital de Gatti soixante et un enfants inoculés sans qu'il y en ait eu un seul alité.

J'embrasse de tout mon cœur le garçon chirurgien qui s'occupe à bien faire depuis le matin jusqu'au soir, et qui sait si grand gré à ceux qui le suivent de loin.

Je crois que vous m'aimez toujours; je m'en rapporte plus volontiers à votre goût pour la justice qu'aux apparences.

Pour maman, je suis très-sûr que je lui suis cher: cela tout simplement parce qu'elle vous permet de me le dire.

Quel diable d'amphigouri me faites-vous sur les grains? Il y a à la halle deux sortes de farines: il y a de la farine dite malicet, du nom de celui qui la fournit, qui est plus belle, plus chère, et peut-être dans des sacs cachetés.

J'aime la conduite de vos magistrats; il est rare que des officiers municipaux aient cette fermeté-là.

Si je ne me mêle pas de traîner le cher parent dans la boue, je l'abandonnerai à un certain Target qui s'en acquittera bien pour moi.

J'avoue que je ne connais pas quelle affaire nous pouvons avoir à démêler avec lui. Il a fait ses demandes; elles ont été accordées. Il était fondé de procuration; il a transigé pour lui et ses ayants cause. C'est donc un libelle qu'il veut publier; il faut l'attendre, et avoir confiance dans nos ongles et ceux des lois.

C'est un conte que le bel ange : il y a eu ici quelque rumeur ; mais il était question de tout autre chose.

Écoutez la bonne , la grande , l'heureuse nouvelle : M<sup>me</sup> Therbouche est partie ; elle s'avance de dimanche au soir, entre neuf et dix, vers Bruxelles, dans une chaise de poste ; car elle n'a jamais voulu honorer la diligence de sa personne. Il y a cent autres traits de puérile vanité de cette force-là.

Je suis chargé de l'achat de tous les tableaux Gaignat, et je vais y procéder.

Je vous ai dit que Grimm m'avait fait bien du mal.

Hier, ce fut la répétition de la même scène avec le Baron.

Ces gens-là ne veulent pas que je sois moi ; je les planterai tous là, et je vivrai dans un trou : il y a longtemps que ce projet me roule par la tête.

Damilaville est moribond. Plus de force, pas même pour faire un pas. Plus d'appétit ; nausées, défaillances, et abandon de médecin.

Je ne saurais vous répondre sur l'histoire des portraits : je ne sais plus ce que c'est. Aussi y a-t-il toujours une bonne quinzaine entre mes lettres et vos réponses ! Voulez-vous parler de la mystification ? Les embarras d'un départ prochain ont tout suspendu, et le départ tout réduit à rien. Il ne nous reste de cela qu'une scène excellente, l'attente trompée de trois ou quatre autres, mais point de portraits.

Je n'ai point vu M. Trouard. J'attends toujours sa visite promise par l'abbé. S'il ne vient pas, j'irai.

Ce dîner, je crois vous l'avoir dit, était un guet-apens où j'aurais bien donné sans un de ces hasards de ce pays-ci. Je devais me trouver en tête-à-tête avec M<sup>me</sup> de Coaslin. Cela s'est éventé par la Guimard qui le savait, et qui le confia à un libertin de sa société qui m'en avertit. O la belle contrée où un libertin tient un philosophe par la main, et où la duchesse n'est séparée de la fille que par un intermédiaire commun qui dit souvent à la fille ce qu'il laisse ignorer à la duchesse !

J'espère quelquefois que M. Trouard veut me présenter la nomination de l'abbé ; c'est un tour tout à fait à la façon de l'autre : il faut voir, et ne pas le leurrer de fausses espérances.

Perdez, madame, perdez au trictrac tant qu'il vous plaira, mais n'allez pas gagner au whist ; cela ne serait pas honnête.

Ah ! voilà M. l'abbé Marin arrivé ! J'entendrai parler de vous quand il plaira à Dieu. Mais je commence à me résigner à tout.

Je savais tout ce que vous me dites de M. et de M<sup>me</sup> Duclos ; celui-ci est bien heureux de ne pouvoir vieillir ; je lui envie ce secret, et le plaisir d'être auprès de vous. Voilà une ligne que vous ne passerez pas, parce qu'écrite elle ne signifie pas grand-chose, et que passée, on y mettrait de l'importance.

Agréez tout mon respect.

## CXX

Paris, le 22 novembre 1768.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Votre départ n'est pas encore fixé. Est-ce que ces mauvais temps-ci ne hâteront pas votre retour ? Que faites-vous au château d'Isle, que vous ne fissiez mieux encore dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre ? Il y a là un jardinet pour le premier rayon du soleil ; des amis que vous désirez et qui vous attendent ; une petite table verte sur laquelle on peut s'accouder ; des nouvelles vraies ou fausses qu'on tient de la première main ; un âtre autour duquel on peut se presser dans les grands froids ; quelques amusements que rien ne peut remplacer à la campagne, lorsque la pluie, les vents, les frimas, ne permettent plus de s'éloigner de la maison. Il y a des jours où nous ferions bien à trois ou quatre la monnaie de l'abbé Marin.

Où est le temps où mon impatience, mon dépit, ma colère vous auraient fait grand plaisir ? où vous auriez été enchantée que je n'eusse donné le temps ni à mes lettres ni à vos réponses d'arriver ? où deux jours passés sans avoir entendu parler de moi m'auraient été reprochés comme un silence de deux semaines ? Cela vous paraît injuste aujourd'hui : vous êtes d'une justice admirable dans vos calculs ; on ne saurait avoir plus de raison que vous en avez acquis ; vous ne vous fâchez plus ; vous

ne voulez plus que je me fâche ; voilà qui est dit : je ne me fâcherai plus.

M<sup>me</sup> Van Loo a pensé mourir d'une humeur dartreuse qui s'était jetée sur la poitrine ; mais les crachements de sang purulent ont cessé, et elle court les rues jusqu'à nouvel ordre.

M<sup>me</sup> de Coaslin ne me verra pas : je l'ai déclaré net à M. Dubucq, qui entraît chez moi au moment même où j'ouvrais le gros paquet de M<sup>me</sup> de Blacy. Dites à cette bonne mère d'être parfaitement tranquille sur le compte de son fils ; il a tout ce qu'il lui faut, j'en ai la parole expresse de M. Dubucq qui n'est homme ni à promettre ce qu'il ne veut pas faire, ni à garantir comme fait ce qui ne l'est pas. Les lettres que vous m'adressez par Damilaville me parviennent franches ; si je ne vous ai pas répondu plus tôt sur cet article, c'est qu'il est on ne saurait moins important.

*D'où je connais M<sup>lle</sup> Guimard ?* Mais, de tout temps, il y a eu cent moyens, et, à mon âge, il y a cent raisons de connaître la Guimard. On trouve dans ces filles-là je ne sais combien de ressources essentielles qu'on ne peut espérer dans une honnête femme, sans compter celle d'être avec elles comme on veut : bien, sans vanité ; mal, sans honte. Au reste, c'est M. de Falbair, l'auteur de *l'Honnête criminel*, qui la fréquente, je ne sais pas pourquoi, qui m'a garanti, par son indiscrétion, de l'embûche de M. Dubucq et de M<sup>me</sup> de Coaslin.

Je me suis trouvé au rendez-vous mystérieux ; mais je me suis refusé net à ce qu'on en attendait. Qu'en attendait-on ? Si maman se met à y rêver, elle le trouvera avant la fin de deux ourlets. Pour vous, mesdames, je vous conseille de ménager vos têtes : cela est au-dessus de vos forces.

Que diable votre religieuse ne jette-t-elle son froc aux orties, et ne se réfugie-t-elle dans quelque coin ignoré où elle vivrait et mourrait en paix ? Donnez-lui ce conseil que M<sup>me</sup> de Blacy ne désapprouvera pas. Il faut être Épicète en personne pour ne se pas damner dans un cachot.

J'y ferai de mon mieux pour qu'elles vous parviennent, ces fables de Voltaire ; mais vous seriez bien aimables de venir les chercher. C'est entendre assez mal son intérêt que de vous envoyer de l'amusement ; si vous pouvez avoir la ville à la cam-

pagne, je ne vois plus de raison de revenir de la campagne à la ville.

*Raccommodé avec Grimm?* Mais oui, ou à peu près, je le crois ; la chose s'est faite comme je l'avais prédite : j'ai eu la douleur et ne me suis pas sauvé de la visite.

Le prince est venu passer deux heures chez moi en chenille<sup>1</sup> : c'était le mercredi. Le jeudi, je passai toute la journée avec lui chez le Baron, sans le connaître, du moins à ce qu'ils croyaient tous ; mais le Baron m'avait averti, et les trompeurs ont été trompés ; j'ai joué mon rôle comme un ange<sup>2</sup>.

A propos de Sainte-Périne, c'est une nièce de M. de Neufond que nous avons épousée ; je ne le sais que d'aujourd'hui ; jugez combien l'oubli de toute cette histoire est nécessaire.

J'ai démontré à notre artiste, deux heures avant son départ, qu'en moins de quinze mois elle avait dépensé à peu près huit cents louis. Elle est partie ; elle est à Bruxelles. Le prince Galitzin la remettra dans sa patrie, dans sa famille, avec dignité, et ce ne sera pas de ma faute si son fils n'est pas secrétaire d'ambassadeur.

L'ami Naigeon s'empiege tant qu'il peut. *Eheu ! quanto laboras in Charybdi, digne puer meliore flammâ !* M. l'abbé Marin vous expliquera ce latin-là. Au reste, la belle dame a pensé mourir d'une vapeur hystérique accompagnée subitement d'une inflammation de bas-ventre et d'une perte.

Vous avez raison de regretter un peu la lecture de ce Salon ; car il y a, ma foi, d'assez belles choses, et d'autres moins sérieuses et plus amusantes.

Je ne sais qui plaidera pour notre mal baptisée. Si vous avez un peu médité cette affaire, vous y aurez vu plus de difficultés qu'elle n'en présente d'abord<sup>3</sup>.

Avant que de prononcer si ferme sur votre exactitude, je voudrais savoir à quel numéro j'en suis.

Il n'y a plus de bon vin dans la cave de ma sœur ; elle m'a envoyé les deux malheureuses pièces qui restaient.

1. *En chenille*, en négligé, expression du temps.

2. Il paraît qu'en effet Diderot le joua très-bien, car Grimm, dans sa *Correspondance*, 15 décembre 1768, rend compte de cette journée, et s'amuse de l'ignorance où était Diderot du rang du jeune étranger. (T.)

3. Voir précédemment, p. 297.

Chanson que tout ce que vous me dites de maman. Voici le fait. Vous lui persuadez qu'elle a les jambes mauvaises. M<sup>me</sup> de Blacy lui fait compagnie ; et vous allez courir les champs en tête-à-tête avec l'abbé. Cela n'est pas maladroit.

Je suis fou à lier de ma fille. Elle dit que sa maman prie Dieu et que son papa fait le bien ; que ma façon de penser ressemble à mes brodequins, qu'on ne met pas pour le monde, mais pour avoir les pieds chauds ; qu'il en est des actions qui nous sont utiles et qui nuisent aux autres, comme de l'ail qu'on ne mange pas quoiqu'on l'aime, parce qu'il infecte ; que, quand elle regarde ce qui se passe autour d'elle, elle n'ose pas rire des Égyptiens ; que si, mère d'une nombreuse famille, il y avait un enfant bien méchant, bien méchant, elle ne se résoudrait jamais à le prendre par les pieds et à lui mettre la tête dans un poêle. Et tout cela en une heure et demie de causerie, en attendant le dîner.

Je l'ai trouvée si avancée, que dimanche passé, chargé par sa mère de la promener, j'ai pris mon parti et lui ai révélé tout ce qui tient à l'état de femme, débutant par cette question : « Savez-vous quelle est la différence des deux sexes ? » De là, je pris occasion de lui commenter toutes ces galanteries qu'on adresse aux femmes. « Cela signifie, lui dis-je : *Mademoiselle, roudriez-vous bien, par complaisance pour moi, vous déshonorer, perdre tout état, vous bannir de la société, vous renfermer à jamais dans un couvent, et faire mourir de douleur votre père et votre mère ?* » Je lui ai appris ce qu'il fallait dire et taire, entendre et ne pas écouter ; le droit qu'avait sa mère à son obéissance ; combien était noire l'ingratitude d'un enfant qui affligeait celle qui avait risqué sa vie pour la lui donner ; qu'elle ne me devait de la tendresse et du respect que comme à un bienfaiteur ; qu'il n'en était pas ainsi de sa mère ; quelle était la vraie base de la décence, la nécessité de voiler des parties de soi-même dont la vue inviterait au vice. Je ne lui laissai rien ignorer de tout ce qui pouvait se dire décemment, et là-dessus, elle remarqua qu'instruite à présent, une faute commise la rendrait bien plus coupable, parce qu'il n'y aurait plus ni l'excuse de l'ignorance, ni celle de la curiosité. A propos de la formation du lait dans les mamelles et de la nécessité de l'employer à la nourriture de son enfant ou de le perdre par une



autre voie, elle s'écria : « Ah ! mon papa, qu'il est horrible d'aller jeter dans la garde-robe l'aliment de son enfant ! » Quel chemin on ferait faire à cette tête-là, si l'on osait ! il ne s'agirait que de laisser traîner quelques livres.

J'ai consulté sur cet entretien quelques gens sensés ; ils m'ont tous dit que j'avais bien fait. Serait-ce qu'il ne faut point blâmer une chose à laquelle il n'y a plus de remède ?

Elle m'a dit qu'elle ne s'était jamais occupée de ces choses-là, parce qu'il viendrait apparemment un moment où il conviendrait de les lui apprendre : qu'elle n'avait pas encore songé au mariage ; mais que si cette fantaisie l'importunait, elle ne s'en cacherait pas, et qu'elle nous dirait nettement à sa mère et à moi : « Papa, maman, mariez-moi » ; parce qu'elle ne voyait point de honte à cela.

Si je perdais cet enfant, je crois que j'en périrais de douleur : je l'aime plus que je ne saurais vous dire.

La dévotion qui impose des pratiques affligeantes donne communément de l'humeur qui se répand sur les autres.

Enfin, l'abbé Galiani s'est expliqué net. Ou il n'y a rien de démontré en politique, ou il l'est que l'exportation est une folie. Je vous jure, mon amie, que personne jusqu'à présent n'a dit le premier mot de cette question ; je me suis prosterné devant lui pour qu'il publiât ses idées. Voici seulement un de ses principes : Qu'est-ce que vendre du blé ? C'est échanger du blé contre de l'argent. Vous ne savez pas ce que vous dites : c'est échanger du blé contre du blé. A présent pouvez-vous jamais échanger avec avantage le blé que vous avez contre du blé qu'on vous vendra ? Il nous montra toutes les branches de cette loi ; et elles sont immenses. Il nous expliqua la cause de la cherté présente ; et nous vîmes que personne ne s'en était douté. Je ne l'ai jamais écouté de ma vie avec autant de plaisir.

Encore une fois, bonnes amies, prenez garde que la méchante femme ne vous devine. Eh ! quelle anicroche voulez-vous que votre remboursement souffre ?

Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre barrière de Charenton : vous avez mal lu, ou je n'ai su ce que j'écrivais.

Je vous ai dit ce qui était arrivé du portrait de M<sup>me</sup> Bouchard, quoi que l'artiste ait pu faire, il est resté un peu nébuleux,

défaut qu'on n'aurait pu lui ôter qu'en le repeignant en entier.

Eh! vraiment oui, le jeune roi nous aurait vus tous! C'était une affaire arrangée en dépit de ses ministres et des nôtres. Nous devions dîner chez le baron de Gleichen; il devait survenir et nous surprendre, mais il est tombé malade, excédé de fêtes et d'ennui. Le baron prétend que c'est seulement une partie remise; je le souhaite, afin de montrer à ces ânes-là que l'on fait ailleurs quelque cas de nous. Je ne voulais pas être de ce dîner; voilà ce qui a occasionné entre le Baron et moi précisément la même scène que j'avais eue huit jours auparavant avec Grimm<sup>1</sup>.

Les bienfaits ne nous réussissent pas. Nous avons donné gîte à une de nos compatriotes qu'une affaire malheureuse avait appelée à Paris. Elle s'est amusée pendant trois mois à mettre, par ses caquets, tout mon peuple en combustion.

Tandis que vous restez là, casanières à Isle, vous ne savez pas combien vous me serviriez à Paris. Je viens de recevoir ordre de l'impératrice de faire l'acquisition du cabinet Gaignat.

Il pleut des bombes dans la maison du Seigneur; je tremble toujours que quelqu'un de ces téméraires artilleurs-là ne s'en trouve mal. Ce sont des *Lettres philosophiques* traduites ou supposées traduites de l'anglais de Toland; ce sont des *Lettres à Eugénie*; c'est la *Contagion sacrée*; c'est l'*Examen des prophéties*; c'est la *Vie de David ou de l'homme selon le cœur de Dieu*<sup>2</sup>; ce sont mille diables déchaînés. Ah! madame de Blacy, je crains bien que le Fils de l'Homme ne soit à la porte; que la venue d'Élie ne soit proche, et que nous ne touchions au règne de l'Antechrist. Tous les jours, quand je me lève, je regarde par ma fenêtre, si la grande prostituée de Babylone ne se promène point déjà dans les rues, avec sa grande coupe à la main, et s'il ne se fait aucun des signes prédits dans le firmament. Que faites-vous à Isle? Revenez-vous-en vite ici, afin que nous assistions tous ensemble à la résurrection générale des morts. Si vous attendez que le soleil s'éteigne, comment ferez-vous

1. Diderot vit Christian VII le 20 novembre 1768, à l'hôtel d'York, où tout le parti philosophique avait été convoqué. Grimm (*Corr. litt.*, 15 décembre 1768) a donné d'intéressants détails sur ces présentations.

2. Tous ces ouvrages, imprimés en 1768, à Amsterdam, sous la rubrique de Londres, sont du baron d'Holbach, aidé de Naigeon.

pour revenir à Paris? il ne fait pas bon voyager quand on ne voit goutte.

Mais M. Trouard ne vient point; si je l'allais voir, ferais-je donc si mal?

Je vous salue et vous embrasse toutes ensemble, et chacune en particulier, avec les distinctions qui conviennent.

Je me porte bien aussi de mon côté, avec de la limonade le matin et du lait froid le soir.

Gatti prétend que ce régime n'est pas si fou qu'on croirait bien.

Je ne m'endors pas comme vous, mademoiselle, quoiqu'il en soit bien l'heure.

## CXXI

Paris, le 24 juillet 1769.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Grondez-moi un peu; mais plaignez-moi beaucoup. Je me porte bien, je ne sais pour jusqu'à quand. Joignez à l'accablement du travail celui de la chaleur; je ne crois pas avoir autant travaillé de ma vie. Je me couche de bonne heure; je me lève de grand matin; et tant que la journée dure, je suis attaché à mon bureau. Je veux absolument qu'à votre retour, vous me trouviez dégagé de tout lien. Mes libraires veulent publier deux volumes à la fois; ainsi voyez-moi entouré de planches de la tête aux pieds. L'absence de Grimm me donne une peine que je ne connaissais pas<sup>1</sup>. Je ne voudrais pas, pour autant d'or que je suis gros, continuer cette corvée le reste de ma vie. Et puis l'ouvrage de l'abbé Galiani<sup>2</sup> qu'il a fallu lire, relire et corriger. Ajoutez à cela toutes les distractions occasionnées par la bienfaisance et les importuns, qui, sûrs de me trouver chez moi, s'y rendent plus communs que jamais. Vous m'adressez des repro-

1. Diderot s'était chargé de continuer sa *Correspondance*.

2. *Dialogues sur le commerce des blés*. Londres (Paris, Merlin), 1770. in-8.

ches de tous côtés; il m'en vient d'Isle par mon amoureuse, il m'en vient de la rue des Vieux-Augustins par M<sup>me</sup> Bouchard, il m'en vient de la rue Sainte-Anne par M. Digeon; et ceux que je me fais à moi-même, je vous assure que ce ne sont pas les moins durs. Malgré ma négligence, si vous ne voulez pas me châtier trop durement, croyez que je vous suis aussi tendrement attaché que jamais.

J'oubliais, parmi les occupations qui prennent mon temps, les soins que je prends de l'éducation de mon enfant : ah ! mademoiselle, la jolie enfant que j'ai là. Je vous jure qu'elle vous ferait tourner la tête à toutes. Il est incroyable le chemin que cette imagination a fait toute seule, combien cela a rêvé ! combien cela a réfléchi ! combien cela a vu de choses ! Il y a quelques jours que je lui confiai un ouvrage assez fort pour son âge ; à moitié de la lecture, elle me dit : « Cet homme-là ne m'a rien appris jusqu'à présent ; j'en savais autant que lui » ; et je jugeai aux réponses qu'elle fit à mes questions qu'elle disait vrai. Voilà tout mon bonheur pendant votre absence.

Bonjour, mes bonnes et tendres amies, comptez que les moments que je pourrai vous refuser, je vous les restituerai bien à votre retour. Je me prosterne aux pieds de maman, et je la supplie de ne me plus faire les gros yeux. Je tâcherai à l'avenir d'être un peu plus joli garçon. J'embrasse M<sup>me</sup> de Blacy de tout mon cœur. Vous, mademoiselle, tendez-moi la main et faisons la paix. Quand j'y pense, je ne conçois pas moi-même comment on peut alarmer, inquiéter, faire du mal à celle qu'on aime, quand il ne faut que quatre lignes bien douces pour le lui épargner, et que l'âme, toujours la même, en dicterait un cent tout de suite. Je vous prie de dire à M<sup>me</sup> de Blacy que je n'ai rien négligé jusqu'à présent de toutes les petites commissions qu'elle m'a données ; je ne désespère point des bons offices de M. Fontaine : un homme qui craint de s'éloigner sans donner signe de vie me paraît bien intentionné. M. Fontaine m'est venu voir purement et simplement pour me rassurer sur son silence et son absence. J'oubliais de vous dire que j'avais risqué d'aller voir M<sup>me</sup> Bouchard, et que j'avais été effrayé au premier aspect de son mari ; il faut qu'il ait été à toute extrémité. J'ai bien peur qu'elle n'ait un peu enchéri sur les injures dont on l'avait chargée pour moi.

Bonjour, mesdames et tendres amies. Aimez-moi toujours avec mon défaut; je tâcherai de m'amender. Voilà pourtant un Salon qui me va tomber sur le corps<sup>1</sup>. C'est bien dommage que je ne puisse plus vous rendre compte de mes pensées comme autrefois; je vous proteste que nous y perdons tous des moments fort doux. Avez-vous fait de belles récoltes? Êtes-vous bien riches cette année? Quoique je ne vous dise rien de ma vie, ne me laissez rien ignorer de la vôtre, à laquelle je ne saurais prendre un médiocre intérêt sans être le plus ingrat des hommes.

## CXXII

Paris, le 10 août 1769.

## MESDAMES ET BONNES AMIES,

Oh! qu'il fait chaud! Il me semble que je vous vois toutes trois en chemise de bain. Vous avez grande raison, mademoiselle, lorsque vous dites qu'il est bien cruel de travailler par ce temps-là; mais il le faut : on en est quitte pour penser lâchement et pour écrire de même.

Mais savez-vous mon grand chagrin? c'est de n'avoir personne à qui lire une foule de petits papiers délicieux. Comme cela vous amuserait, et comme l'espérance de vous amuser me soutiendrait dans mon travail! A l'occasion d'un poëme médiocre, intitulé *Narcisse*<sup>2</sup>, j'en ai fait un papier joli pour la naïveté, la chaleur et les idées voluptueuses. Tout ce qu'il est possible d'imaginer y est, et cependant M<sup>me</sup> de Blacy le lirait en société sans rougir et sans bégayer.

Je ne saurais écrire l'après-midi, et quand j'en aurais envie, ma fille m'en empêcherait; elle prétend que quand je ne suis pas seul, il faut que je sois avec elle. Oh! le beau chemin que

1. Celui de 1769.

2. Par Malfilâtre. Voir ce morceau, t. VI, p. 355.

cette enfant-là a fait toute seule ! Je m'avisai, il y a quelques jours, de lui demander ce que c'était que l'âme. « L'âme ! me répondit-elle ; mais, on fait de l'âme quand on fait de la chair. »

J'étais appelé au Grandval, et si je n'ai pas fait ce petit voyage, j'en ai été bien fâché : je ne manque jamais une occasion d'être utile sans regret. J'étais allé dîner à la Chevrette ; je comptais reprendre mon bâton à la chute du jour, et regagner mon logis ; point du tout ; j'y soupai. Sedaine vint. J'entendis la lecture d'un ouvrage de sa façon, *le Faucon*<sup>1</sup>, opéra-comique ; et à deux heures du matin, je n'étais pas encore à ma porte.

L'abbé Le Monnier m'écrit des duretés ; et il se soucie fort peu que je lui réponde ou non ; mais je ne lui réponds pas ; il faut qu'il ignore si vous vous portez bien, si vous l'aimez toujours ; il faut que vous ignoriez aussi qu'il jouit de la plus belle santé ; que mieux il se porte, plus il se souvient de vous ! et voilà ce qu'il ne saurait me pardonner. Vous ne m'avez point fait de reproches ; cela se peut ; vous n'avez peut-être pas même pensé que j'en méritais ; M<sup>me</sup> de Blacy qui m'aime, elle, me l'a bien témoigné, et je vous réponds que ses lettres ne sont pas de paille. Je croyais qu'il n'y avait que les prêtres et les curés qu'elle sût malmener ; oh ! elle ose les gros mots aussi pour les philosophes.

Tenez, mesdames et bonnes amies, je suis et serai le même tant que je vivrai, et si je me casse une jambe, comme j'ai pensé faire hier, je vous l'écrirai tout de suite. Dites-moi, mon amie, est-ce que vous êtes malade ? J'accepte la main de maman ; je me relève, car j'étais resté à genoux depuis quinze jours ; je prends la plume et je m'amende.

Il y eut hier un bacchanal du diable à la Compagnie des Indes. Le ministre l'anéantit. L'abbé Morellet a publié un mémoire qui a fort mal pris. On compare l'abbé attaquant la Compagnie à l'abbé Terrasson défendant le système de Law. A sa place, je n'aimerais pas ce parallèle. Le comte de Lauraguais a écrit une lettre infâme contre l'abbé. Mais ce n'est pas là tout : il se fait un autre charivari à la Comédie-Française ; et devineriez-vous bien la cause de ce charivari ? C'est moi, c'est *le Père de Famille* qu'on y joue aujourd'hui, malgré toutes les menées de mes

1. Représenté le 19 mars 1772.



ennemis. Brizard fait le père; Molé, l'amant; M<sup>lle</sup> Doligny, Sophie; M<sup>me</sup> Préville, Cécile; le Commandeur, je ne sais qui. Ce pauvre Commandeur a du malheur. Je vous jure que je trouve bien mauvais qu'on me traîne ainsi en public, malgré moi. La première fois, je vous instruirai de ma chute ou de mon succès.

Bonjour, mesdames et bonnes amies. La sueur de mes mains mouille mon papier. Vos récoltes sont-elles faites? Je vous salue, je vous embrasse sur le front, sur les yeux, partout où vous le permettez.

### CXXIII

Paris, le 23 août 1769.

Voilà qui est bien, ma tendre amie; vous m'instruisez de l'emploi de votre temps, de vos amusements, de vos récoltes. Vous supposez que j'y prends intérêt, et vous avez raison. Vos granges et vos greniers sont donc bien pleins! Vous serez donc bien riches! Il n'y aura donc point de pauvres cette année, que les paresseux! Vous ne sauriez croire le plaisir que cela me fait.

Ce pied de maman me chiffonne. Je ne sais comment cela se fait, mais je me soucie moins de vos santés que de la sienne. Je vous aime pourtant toutes également. Si cela n'est pas vrai, maman et sa fille aînée ne le voudraient pas; lisez-leur, si vous voulez, cela; et j'espère qu'elles auront le bon esprit de m'entendre et de ne s'en point fâcher. Voilà pourtant un mot doux, et c'est moi qui l'ai dit: il en amènera peut-être d'autres de ma part.

Mes brouillons sont indéchiffrables. Celui qui en fait des copies pour Grimm m'aura l'obligation de la perte de ses yeux; cependant je verrai: je vous jure que je suis aussi jaloux de vous envoyer les papiers dont je fais quelque cas que vous puissiez l'être de les avoir. Ne voyez-vous pas qu'après le plaisir de servir mon ami, ma récompense la plus douce est d'amuser un moment mes amies?

Je vais demain jeudi passer la journée au Grandval. Vous

n'avons jamais pu former une carrossée. Il me semble que l'année est mauvaise pour les amitiés. J'espère que la nôtre se sauvera de cette épidémie.

On l'a donc joué, ce *Père de Famille*! Molé Saint-Albin est sublime; Brizard est passable; Cécile M<sup>me</sup> Préville presque rien; Germeuil est mauvais; le Commandeur Auger, médiocre, excepté dans quelques scènes. M<sup>lle</sup> Doligny Sophie, bien, très-bien. Mais une justice que je leur dois à tous, c'est d'y avoir mis tout leur savoir-faire, et de jouer avec un concert si parfait que l'ensemble répare les défauts du détail. L'ouvrage est si rapide, si violent, si fort, qu'il est impossible de le tuer; enfin, il a été senti, et il a obtenu les applaudissements. Ça été, et c'est à toutes les représentations, un monde et un tumulte épouvantables. On n'a pas mémoire d'un succès pareil, surtout à la première représentation, où la pièce était, pour ainsi dire, presque nouvelle. Il n'y a qu'une voix, c'est un bel ouvrage. J'en ai moi-même été surpris. Il a un tout autre effet encore au théâtre qu'à la lecture. Votre absence nous a tous privés d'un grand plaisir. Si tous les rôles étaient remplis comme celui de Saint-Albin, on n'y tiendrait pas. Qu'on ne me redemande plus une pareille corvée, je n'y suffirais pas. Je ne me sens plus la tête avec laquelle on ordonne une pareille machine. Duclos disait, en sortant, que trois pièces comme celle-là par an tueraient la tragédie. Qu'ils se fassent à ces émotions-là, et qu'ils supportent après cela, s'ils le peuvent, Destouches et Lachaussée. Je désirais savoir s'il fallait écrire la comédie comme je l'ai écrite, ou comme Sedaine. C'est une question bien décidée, et pour moi et pour tout le monde.

Mes amis sont au comble de la joie; je les ai tous vus. Croiriez-vous bien que Marmontel en a pleuré en m'embrassant! Ma fille y a été, et en est revenue stupide d'étonnement et d'ivresse. Au milieu de tout cela, vous me croyez fort heureux; je ne le suis pas: je ne sais ce qui se passe au fond de mon âme, qui me chagrine: j'ai de l'ennui. Ce pauvre Grimm reviendra tout juste la veille de la dernière représentation. Son ouvrage n'acable. Si vous voyiez la masse énorme que cela forme, et les lectures qu'elle suppose, vous croiriez que j'ai écrit et lu du matin au soir.

Voilà donc la Compagnie des Indes anéantie. L'abbé Morellet

a fait un mémoire contre la Compagnie ; il s'est montré un mercenaire qui vend sa plume au gouvernement contre ses concitoyens. M. Necker lui a répondu avec une gravité, une hauteur et un mépris qui doivent le désoler. L'abbé se propose de répondre ; c'est-à-dire qu'après avoir donné un coup de poignard à l'homme, il veut avoir le plaisir de fouler aux pieds le cadavre. L'abbé voit mieux que nous tous : dans un an d'ici, personne ne pensera plus à l'action, et il jouira de la pension qu'on lui a promise.

Bonjour, ma bonne et tendre amie. Avancez vos deux joues que je les baise, et que je vous souhaite une bonne fête. M. Perronet<sup>1</sup>, à côté de qui j'étais tout à l'heure à la Comédie, me chargea d'ajouter une fleur à mon bouquet. Maman, madame de Blacy, aurez-vous la bonté de donner chacune un baiser pour moi à mademoiselle ? Je vous présente à toutes mon respect. J'ai vu une seconde fois M<sup>me</sup> Bouchard : son mari m'a paru mieux.

## CXXIV

A Paris, le 2 septembre 1769.

Mais, ma bonne amie, vous n'aviez pas raison de vous plaindre : je vous avais écrit ; et dans ce moment, vous recevez une autre lettre de moi ; car je n'ai point de foi aux lettres perdues. Comment vouliez-vous que j'oublie que le 25 était le jour de votre fête ? Aussi assuré que je le suis de l'intérêt que vous prenez à ce qui me touche, comment pouvais-je manquer à vous instruire de mon succès ? A qui vouliez-vous donc que j'en parlasse ? Quoiqu'il n'y ait presque personne à Paris, le spectacle a toujours été plein jusqu'à la dernière représentation, et quiconque voulait y trouver place devait s'y prendre de bonne heure. Les comédiens ont été forcés de donner la pièce deux fois de plus qu'ils ne se l'étaient proposé, le parterre l'ayant re-

1. Jean-Rodolphe Perronet, célèbre ingénieur des ponts et chaussées, né à Suresnes, en 1708, mort à Paris en 1794.

demandée. C'est M. Digeon qui m'a instruit de cette particularité que j'ignorais ; car je vous proteste que mes amis ont été plus sensibles à cet événement que moi-même. Il y avait longtemps que je m'étais expliqué avec moi-même sur la considération publique ; mais l'expérience m'a bien appris que le peu de cas que j'en faisais était très-réel. Enfin M<sup>me</sup> Diderot prit, le vendredi au soir, la veille de la dernière représentation, le parti d'y aller avec sa fille : elle sentit l'indécence qu'il y avait à répondre, à tous ceux qui lui faisaient compliment, qu'elle n'y avait pas été. Les comédiens jouèrent ce jour-là comme ils n'avaient pas encore fait ; elle fut obligée de se prêter, malgré elle, au prestige de l'ouvrage et du jeu. Sa fille me dit qu'elle avait été aussi fortement remuée qu'aucun des spectateurs. Ce qui m'a plu davantage de tout cela, c'est d'avoir été embrassé bien serré par toutes ces actrices parmi lesquelles il y en a trois ou quatre qui ne sont pas trop déchirées. Comme tout s'arrange dans ce monde-ci ! De tous ceux que j'aurais désirés là, et à qui ce succès aurait tourné la tête, l'un n'est plus, l'autre court les champs<sup>1</sup>, et vous êtes à votre campagne. Ils prétendent que cela doit m'encourager à reprendre ce genre de travail ; pour moi, je n'en crois rien. La tête qui s'exalte à ce point-là, je ne l'ai plus. Soyez bien convaincue qu'un poète qui devient paresseux fait fort bien de l'être ; et quel que soit son prétexte, la vraie raison de sa répugnance, c'est que le talent l'abandonne ; c'est comme un vieillard qui ne se soucie plus de courir : si maman aime encore à galoper, malgré sa patte douloureuse, c'est qu'elle n'est pas encore vieille. Puisque je me plais tant à lire les ouvrages des autres, c'est qu'apparemment le temps d'en faire est passé. Nous verrons pourtant : j'ai un certain *Shérif* par la tête et dont il faudra bien que je me délivre<sup>2</sup>, ainsi que des importuns qui me le demandent. En attendant, j'ai de la besogne jusque par-dessus les oreilles ; je suis trois ou quatre jours de suite enfermé dans la robe de chambre. La boutique de Grimm sera bien fourrée à son retour. Je me suis mis à deux ou trois ouvrages après lesquels les auteurs qui me les avaient confiés soupiraient depuis longtemps. Je vais au Grand-

1. Damilaville, mort le 13 décembre 1768, et Grimm.

2. Voir le plan de cette pièce, t. VIII, p. 5.

val ; je n'en reviendrai pas sans avoir mis la dernière main à ma correspondance avec Falconet. Je suis à présent à la révision de l'ouvrage de l'abbé Galiani, et à la correction de ses épreuves. Tandis que je serai absent, qui me remplacera pour cette édition ? A vous dire vrai, il y a un homme qui en aurait la bonne volonté, mais à qui je n'en crois pas le talent. Tout cela me soucie : je voudrais bien contenter le Baron, et je ne voudrais pas délaissier l'abbé, d'autant plus qu'il est absent, et que je ne voudrais pas qu'il dit que les absents ont tort. Autre aventure ; je viens de recevoir une comédie de Voltaire <sup>1</sup>, à présenter aux comédiens : c'est Gourville qui donne la moitié de sa fortune à un dévot, qui nie le dépôt, et l'autre moitié à Ninon, qui le rend fidèlement, quoique, dans l'absence de Gourville, elle se soit trouvée dans la plus grande détresse. Tout cela est encore fourré de trois ou quatre personnages bizarres et comiques. Elle est en vers et en cinq actes. Je doute que les comédiens l'acceptent ; et quand les comédiens l'accepteraient, je doute que la police la permette : c'est une copie du *Tartuffe*. Deuxième aventure dont je ne sais, ma foi, comment nous sortirons. Le censeur que M. de Sartine nous a donné pour l'ouvrage est un capucin renforcé qui joue de la serpe à tort et à travers. J'en ai déjà écrit quatre ou cinq fois au sublime magistrat, lui protestant sur mon honneur que celui qui faisait les lacunes aurait pour agréable de les remplir.

Tout mon plaisir se réduit à vous écrire quelques lignes à la dérobee, et à m'en aller dans la chambre voisine, quand la tête est bien lasse, persifler la mère et l'enfant. Hier, l'enfant était sur le point de sortir, et voici une petite ébauche de notre causerie. « Qu'as-tu là sur la tête, qui te la rend grosse comme une citrouille ? — C'est une calèche. — Mais on ne saurait te voir au fond de cette calèche, puisque calèche il y a. — Tant mieux : on en est plus regardée. — Est-ce que tu aimes à être regardée ? — Cela ne me déplaît pas. — Tu es donc coquette ? — Un peu. L'un vous dit : Elle n'est pas mal ; un autre : Elle est bien ; un troisième : Elle est jolie. On revient avec toutes ces petites douceurs-là, et cela fait plaisir. — Beau plaisir ! — Tenez, mon papa, à tout prendre, j'aimerais mieux plaire un peu à beau-

1. *Le Dépositaire*, comédie de société, jouée à la campagne en 1767.

coup de gens que de plaire beaucoup à un seul. — Ah ça, va-t'en vite avec ta calèche. — Allez, laissez-nous faire; nous savons bien ce qui nous va, et croyez qu'une calèche a bien ses petits avantages. — Et ces avantages? — D'abord, les regards partent en échappade (c'est son mot); le haut du visage est dans l'ombre; le bas en paraît plus blanc; et puis l'ampleur de cette machine rend le visage mignon, » etc., etc.

Je crois vous avoir dit que j'avais fait un Dialogue entre d'Alembert et moi. En le relisant, il m'a pris fantaisie d'en faire un second, et il a été fait. Les interlocuteurs sont d'Alembert, qui rêve, Borden, et l'amie de d'Alembert, M<sup>lle</sup> de l'Espinasse. Il est intitulé *le Rêve de d'Alembert*. Il n'est pas possible d'être plus profond et plus fou. J'y ai ajouté après coup cinq ou six pages capables de faire dresser les cheveux à mon amoureuse; aussi ne les verra-t-elle jamais. Mais ce qui va bien vous surprendre, c'est qu'il n'y a pas un mot de religion, et pas un seul mot déshonnête. Après cela je vous défie de deviner ce que ce peut être. A propos de mon amoureuse, eh bien, je lui ai envoyé une lettre de M. Dubucq, qui la doit mettre un peu à son aise. Dites-lui que j'ai fait toutes ses commissions, et que je ne l'en aime pas moins, quoiqu'elle ne cesse de me gronder: les amoureux qui ne se querellent pas de temps en temps ne s'aiment guère. Je n'ai pas vu M<sup>me</sup> Bouchard, depuis que je lui ai fait le petit plaisir de l'envoyer à la Comédie: eh bien, elle m'embrassera donc dans la rue si elle m'y rencontre! Ma foi, partout où elle voudra: il est difficile d'être cruel avec ces femmes-là. Ma comédienne de Bordeaux me ferait enrager, si je m'y intéressais jusqu'à un certain point<sup>1</sup>. Imaginez qu'elle est fille de protestants, et qu'elle jouit d'une pension de deux cents livres, en qualité de nouvelle convertie. Eh bien, cette nouvelle convertie, qui touche tous les ans deux cents francs pour se mettre à genoux quand le bon Dieu passe, s'est avisée de s'en moquer un jour qu'il passait; on a rapporté ses propos au procureur général: elle a été décrétée, prise et mise en prison, d'où elle n'est sortie qu'à force d'argent. M. Perronet est très-sérieusement malade; il est renfermé, il ne parle à personne. L'abbé Morellet passe les jours et les nuits à répondre à M. Necker.

1. M<sup>lle</sup> Jodin. Voir plus loin les lettres qui lui sont adressées.



J'étais invité à aller dîner aujourd'hui à Châtillon, avec M. et M<sup>me</sup> de Trudaine, qui ont de l'amitié pour moi. Je m'en suis excusé comme j'ai pu ; mais tout cela n'est que reculer pour mieux sauter. Oh ! cette pièce a fait une diable de sensation. Comme un autre en tirerait bon parti pour se faulxer avec toute la terre ! Cela ne m'arrivera pas, ou je changerais bien. Je n'ai pourtant pas pu me tirer des avances et des cajoleries de M. et de M<sup>me</sup> de Salverte. J'en suis à mon second voyage à leur maison de campagne, une des plus agréables qu'il y ait aux environs de Paris ; elle est située comme la maison du père Lachaise : Paris paraît avoir été bâti pour elle.

Bonsoir, bonnes amies ; aimez-moi toujours, malgré mon indignité. Portez-vous bien ; que M. Gras guérisse, et que ces maudites pluies-ci ne vous chagrinent pas. J'ai écrit à ma sœur pour avoir du vin ; à peine en fera-t-elle pour sa provision ; et si ce temps dure, il sera cher et détestable. Mais attendons, et voyons ce que les vendanges deviendront.

## CXXV

Paris, le 11 septembre 1769

## MESDAMES ET BONNES AMIES,

Je suis tout à fait sur les dents. Il est temps que Grimm arrive et que je lui remette le tablier de sa boutique. Je suis las de ce métier, et vous conviendrez que c'est le plus plat métier qu'il y ait au monde que celui de lire tous les plats ouvrages qui paraissent. On me donnerait aussi gros d'or que moi, et je ne suis pas des plus minces, que je ne voudrais pas continuer. Réjouissez-vous ; me voilà enfin tout à fait débarrassé de cette édition de l'*Encyclopédie*, grâce à l'impertinence d'un des entrepreneurs. M. Panckoucke, enflé de l'arrogance d'un nouveau parvenu, et croyant en user avec moi comme il en use apparemment avec quelques pauvres diables à qui il donne du pain, bien cher s'ils sont obligés de digérer ses sottises, s'est avisé de s'échapper chez moi ; ce qui ne lui a point réussi du tout. Je l'ai laissé aller tant qu'il a voulu ; puis me levant brus-

quement, je l'ai pris par la main ; je lui ai dit : « Monsieur Pankoucke, en quelque lieu du monde que ce soit, dans la rue, dans l'église, en mauvais lieu, à qui que ce soit, il faut toujours parler honnêtement ; mais cela est bien plus nécessaire encore quand on parle à un homme qui n'est pas plus endurant que moi, et qu'on lui parle chez lui. Allez au diable... vous et votre ouvrage ; je n'y veux point travailler. Vous me donneriez vingt mille louis, et je pourrais expédier votre besogne en un clin d'œil, que je n'en ferais rien. Ayez pour agréable de sortir d'ici, et de me laisser en repos. » Ainsi, voilà, je crois, une inquiétude bien finie.

*Le Père de Famille* a continué d'avoir le plus grand succès. Toujours pleine salle, malgré la solitude de Paris. C'est après-demain la dernière représentation ; ils ne veulent pas l'user ; ils le réservent pour l'hiver prochain ; et d'ailleurs Molé n'y suffirait pas plus longtemps.

Je me trouvai, il y a huit jours, à l'orchestre entre M. Peronet et M<sup>me</sup> de La Ruette. Je m'invitai à aller voir ses travaux à Neuilly, à condition que nous ne serions que quatre, - en le comptant. Bon ; voilà le jour venu ; le rendez-vous était chez moi ; ce n'est plus M. Perronet qui me vient prendre, c'est M. de Senneville ; nous allons, et nous nous trouvons quatorze ou quinze à table, sans compter le maître de la maison qui ne vint point. Cela se passa fort bien : M. de Senneville fut on ne peut plus gai et plus affable ; nous parlâmes un peu de M<sup>me</sup> Le Gendre ; il convint qu'il avait eu le cœur un peu égratigné. Nous revînmes ensemble dans la voiture de M. Peronet ; il me déposa au Pont-Tournant, et nous nous séparâmes assez contents l'un de l'autre.

Je vis beaucoup dans ma robe de chambre ; je lis, j'écris ; j'écris d'assez bonnes choses, à propos de fort mauvaises que je lis. Je ne vois personne, parce qu'il n'y a plus personne à Paris. M. Bouchard m'a fait une visite, et j'ai été fort aise de le voir venir de la rue des Vieux-Augustins, rue Taranne, grimper à un quatrième étage ; c'est la tâche d'un homme en train de se bien porter.

Lorsqu'il n'y a point de livres nouveaux dont je puisse rendre compte, je fais des extraits de livres qui ne sont pas, en attendant qu'on les fasse. Quand cette ressource, qui est assez

féconde, me manque, j'en ai une autre, c'est de faire de petits ouvrages. J'ai fait un Dialogue entre d'Alembert et moi : nous y causons assez gaïement, et même assez clairement, malgré la sécheresse et l'obscurité du sujet. A ce Dialogue il en succède un second beaucoup plus étendu, qui sert de déclaircissement au premier ; celui-ci est intitulé : *le Rêve de d'Alembert*. Les interlocuteurs sont : d'Alembert rêvant, M<sup>lle</sup> de L'Espinasse, amie de d'Alembert, et le docteur Borden. Si j'avais voulu sacrifier la richesse du fond à la noblesse du ton, Démocrite, Hippocrate et Leucippe auraient été mes personnages ; mais la vraisemblance m'aurait renfermé dans les bornes étroites de la philosophie ancienne, et j'y aurais trop perdu. Cela est de la plus haute extravagance, et tout à la fois de la philosophie la plus profonde ; il y a quelque adresse à avoir mis mes idées dans la bouche d'un homme qui rêve : il faut souvent donner à la sagesse l'air de la folie, afin de lui procurer ses entrées ; j'aime mieux qu'on dise : « Mais cela n'est pas si insensé qu'on croirait bien », que de dire : « Écoutez-moi, voici des choses très-sages. »

Nos promenades, la petite bonne et moi, vont toujours leur train. Je me proposai dans la dernière de lui faire concevoir qu'il n'y avait aucune vertu qui n'eût deux récompenses : le plaisir de bien faire, et celui d'obtenir la bienveillance des autres ; aucun vice qui n'eût deux châtimens : l'un au fond de notre cœur, un autre dans le sentiment d'aversion que nous ne manquons jamais d'inspirer aux autres. Le texte n'était pas stérile ; nous parcourûmes la plupart des vertus ; ensuite, je lui montrai l'envieux avec ses yeux creux et son visage pâle et maigre ; l'intempérant avec son estomac délabré et ses jambes goutteuses ; le luxurieux avec sa poitrine asthmatique et les restes de plusieurs maladies qu'on ne guérit point, ou qu'on ne guérit qu'au détriment du reste de la machine. Cela va fort bien, nous n'aurons guère de préjugés ; mais nous aurons de la discrétion, des mœurs et des principes communs à tous les siècles et à toutes les nations. Cette dernière réflexion est d'elle.

Je fis hier un dîner fort singulier : je passai presque toute la journée chez un ami commun, avec deux moines qui n'étaient rien moins que bigots. L'un d'eux nous lut le premier cahier

d'un traité d'athéisme très-frais et très-vigoureux, plein d'idées neuves et hardies; j'appris avec édification que cette doctrine était la doctrine courante de leurs corridors. Au reste, ces deux moines étaient les gros bonnets de leur maison; ils avaient de l'esprit, de la gaieté, de l'honnêteté, des connaissances. Quelles que soient nos opinions, on a toujours des mœurs quand on passe les trois quarts de sa vie à étudier; et je gage que ces moines athées sont les plus réguliers de leur couvent. Ce qui m'amusa beaucoup, ce furent les efforts de notre apôtre du matérialisme pour trouver dans l'ordre éternel de la nature une sanction aux lois; mais ce qui vous amusera bien davantage, c'est la bonhomie avec laquelle cet apôtre prétendait que son système, qui attaquait tout ce qu'il y a au monde de plus révérent, était innocent, et ne l'exposait à aucune suite désagréable; tandis qu'il n'y avait pas une phrase qui ne lui valût un fagot.

Pour toute réponse à mon amoureuse, je lui envoie une lettre de M. Dubucq, reçue presque au même moment que la sienne.

Je vous salue toutes trois, et vous embrasse de bon cœur. Ça, venez, approchez vos joues, mon amoureuse; maman, donnez-moi votre main, vous; mademoiselle Volland, tout ce qu'il vous plaira.

Bon! j'allais oublier de vous dire que j'avais eu à la fin le courage d'aller dîner à la campagne, chez M. de Salverte. La journée se passa fort uniment, fort simplement, très-bien; nos époux s'aiment, et sont dans la meilleure intelligence avec leurs parents. Chemin faisant, je descendis chez Casanove, et je trouvai M<sup>me</sup> Casanove toujours avec de belles joues, de beaux yeux, de très-belles dents, comme je le lui sus très-bien dire. Son mari avait la complaisance de détourner la tête de temps en temps: vous remarquerez que cela se passait à la campagne, et par conséquence sans conséquence<sup>1</sup>.

1. La première femme de F.-J. Casanove, qui se maria deux fois, était, selon M. Jal, une figurante des ballets de la Comédie-Italienne.

## CX XVI

Paris, le 22 septembre 1769.

Oh, oui ! vous avez bien deviné cela ; bonne amie ! Grimm m'écrivait la veille de la dernière représentation, de Berlin, qu'il ne lui restait plus que cinq ou six cents lieues à faire. Il est arrivé une scène tout à fait sanglante à cette dernière représentation, qui a pensé troubler tout le spectacle. Au moment où l'on entend du bruit dans la maison, et où Saint-Albin menace de tuer le premier qui osera mettre la main sur sa maîtresse, une jeune femme qui était aux premières loges poussa un cri aussi aigu que celui de Saint-Albin, et se trouva mal. Cette jeune femme se montrait au spectacle la première fois après son mariage, comme c'est l'usage. Cela m'a valu la visite de son mari, qui a grimpé à mon quatrième étage pour me remercier du plaisir et de la peine que je leur avais faits. Ce mari est avocat général au parlement de Bordeaux ; il s'appelle M. Dupaty. Nous causâmes très-agréablement. Lorsqu'il s'en allait, et qu'il fut sur mon palier, il tira modestement de sa poche un ouvrage imprimé sur lequel il me pria de jeter les yeux avec indulgence, s'excusant sur sa jeunesse et la médiocrité de son talent. Le voilà parti ; je me mets à lire, et je trouve, à mon grand étonnement, un morceau plein d'éloquence, de hardiesse et de logique : c'était un réquisitoire en faveur d'une femme convaincue de s'être un peu amusée dans la première année de son veuvage, et menacée, aux termes de la loi, de perdre tous les avantages de son contrat de mariage. J'ai appris depuis que ce même magistrat adolescent s'était élevé contre les vexations du duc de Richelieu, avait osé fixer les limites du pouvoir du commandant et de la loi, et faire ouvrir les portes des prisons à plusieurs citoyens qui y avaient été renfermés d'autorité. J'ai appris qu'après avoir humilié le commandant de la province, il avait entrepris les évêques qui avaient annulé des mariages protestants, et qu'il en avait fait réhabiliter quarante. Si l'esprit de la philosophie et du patriotisme allait s'emparer une

fois de ces vieilles têtes-là, oh la bonne chose ! Cela n'est pas impossible. Lorsque je revis M. Dupaty, je lui dis qu'en lisant son discours, ma vanité mortifiée n'avait trouvé de ressource que dans l'espérance que, marié, ayant des enfants, la soif de l'aisance, du repos, des honneurs, de la richesse le saisirait, et que tout ce talent ne réduirait à rien. Vous auriez souri de la naïveté avec laquelle il me promettait le contraire<sup>1</sup>.

J'ai encore huit ou dix jours au moins à porter l'ennuyeux tablier. Je pense que depuis que vous vous êtes félicitées du retour du beau temps, si les eaux de la Marne se sont renflées en proportion de celles de la Seine, la bourbeuse rivière couvre les vordes, et vous tient assiégées dans votre château. Il y a longtemps qu'on a dépouillé les comètes de toute influence sur nos affaires ; est-ce à tort ou à raison ? ma foi, je n'en sais rien. Vous direz, vous, qu'elles font perdre au jeu ; mais maman dira, elle, qu'elles y font gagner ; et puis ce sera comme toutes les choses de ce monde, qui ne peuvent nuire à l'un qu'elles ne soient utiles à l'autre. Vitrichy ou plutôt Villie était un médecin prussien qui publia plusieurs ouvrages, entre autres celui dont vous me parlez, où il traita de quelques propriétés merveilleuses du succin et autres substances naturelles. Il n'est point mort à Francfort, comme le dit le président de Thou, mais à Libuze. Si vous en voulez savoir davantage et qu'il y ait dans le canton quelqu'un qui ait besoin d'un autre philtre que celui d'un bon verre de vin que vous lui présenteriez en le regardant d'une certaine façon, je me le ferai prêter. Eh bien, vos récoltes ne sont donc pas achevées ? et les chenilles sont donc en train de vous dispenser de celle des navettes ? Aussi, que ne les faisiez-vous excommunier ?

L'ouvrage de Neuilly est très-beau à voir ; mais l'architecte est toujours claquemuré par sa maladie. M. et M<sup>me</sup> de Trudaine m'ont pris dans une belle passion ; il n'a tenu qu'à moi d'aller dîner deux ou trois fois à Châtillon en petit comité. Je n'en ai rien fait, parce que je suis un ours ; mais j'ai promis, cela ne me

1. J.-B. Mercier-Dupaty (1744-1788), auteur des *Lettres sur l'Italie* qui eurent tant de vogue, et président à mortier du parlement de Bordeaux. Le plaidoyer dont il s'agit et que ne mentionne pas Quérard est intitulé : *Discours de M. Dupaty, avocat général dans la cause d'une veuve, accusée d'avoir forfait avant l'an du deuil*. 1769, in-8.



coûte rien, parce que je ne m'engage jamais à tenir mes promesses. Je ne puis rien vous dire ni de M. ni de M<sup>me</sup> Bouchard, que je n'ai point vus. Un anachorète ne vit pas plus retiré que moi. Je me garderai bien de vous envoyer mes Dialogues; j'y perdrais le plaisir que j'aurais à vous les lire. D'ailleurs, sans me méfier de votre pénétration, je crois qu'il faut un petit commentaire. Cet ami qui était en quatrième avec les deux moines et moi, c'est un nommé Touche, dont vous aurez pu entendre parler à M<sup>me</sup> Le Gendre qui le connaissait et l'estimait. *Vos joues et vos yeux !* Oh ! je vous conseille de vous avancer davantage si vous ne voulez pas que M<sup>me</sup> Casanove aille à l'enchère sur vous. Voici une nouvelle toute fraîche qui vous fera plaisir : le prince de Galitzin vient d'obtenir l'ambassade de La Haye, la meilleure de toutes et la moins pénible. Le voilà riche et paresseux à jamais ; le voilà au centre de la peinture ; le voilà proche de ses amis ; je suis sûr que la tête lui en tourne. Il part de Pétersbourg avec sa femme, qui fera ses couches à Berlin d'où ils se rendront en Hollande.

Je veux mourir, si je vois dans ce *fragment épistolaire* autre chose que ce que vous y voyez ; un homme qui, à l'occasion d'une bagatelle qui a pu vous être agréable, pousse sa pointe, et court après l'avantage d'avoir à se justifier auprès de vous des tendres sentiments qu'il a pris sans votre aveu, et qu'il ne désespérait pas de vous faire agréer. Cela n'est pas maladroit. Qu'il y réussit ou non, il se serait expliqué ; mais il ne vous connaît guère : vous ne répondrez point à cela.

Bonsoir, mesdames et bonnes amies. Je suis harassé de fatigue, et il est temps que Grimm rentre dans sa boutique.

## CXXVII

Paris, le 1<sup>er</sup> octobre 1769.

Grimm n'est pas encore arrivé ; ainsi, bonne amie, je porte encore le tablier de sa boutique ; mais je commence à m'en lasser, et je ne sais plus ce qui me fait désirer son retour, si c'est

le plaisir de revoir un ami, ou celui d'être soulagé d'un fardeau qui me pèse.

L'édition de l'abbé Galiani, mes planches, la corvée de Grimm, le Salon et mes petites affaires particulières m'accablent. Le soir, je suis quelquefois si las que je n'ai pas la force de manger; cela est à la lettre.

Vous ai-je dit que Greuze venait de recevoir le remboursement du mépris qu'il avait eu jusqu'à présent pour ses confrères? Son but était d'être peintre d'histoire. Il a présenté pour sa réception un tableau d'histoire; ce tableau était mauvais; ils ont accepté son mauvais tableau, et l'ont reçu comme peintre de genre. Sa femme s'en ronge les poings de fureur.

Mademoiselle Volland, mettez-vous en prière le soir, et demandez à Dieu le prompt retour de Grimm, et le prompt départ d'un de ses compatriotes appelé Weinacht, ou en langue chrétienne Noël. Ce Weinacht ou Noël est le *miré* de l'impératrice; voilà la troisième ou quatrième fois qu'il m'enivre avec d'excellents vins que nous buvons à la santé de Sa Majesté; mais je pense que puisque ceci est affaire de prières, vous feriez bien de renvoyer cette commission à mon amoureuse.

*Sur ma bonne foi!* Oh! l'on peut m'y laisser en toute sûreté. J'ai eu le malheur de voir mon extrait baptistaire hier, avant-hier : ah! mademoiselle Volland, que je suis vieux! Si je suis nul, je vous réponds qu'il y en a qui ont fermé boutique de meilleure heure. J'ai..... je n'oserais vous le dire : cet âge est effrayant!

Je remis, il y a quelques jours, entre les mains de Molé cette comédie de Voltaire<sup>1</sup>. Je n'en entends point parler; je crains bien qu'elle ne me revienne avec un refus.

Ma petite bonne est dans les grandes affaires : il s'agit du bouquet de son papa; ce n'est pas une bagatelle; il faut être sublime. Je traverse à grands pas le salon du clavecin, parce qu'il ne faut pas que j'entende, et je vous jure que je n'entends rien : il ne faut pas apercevoir un bouquet qui doit nous être présenté.

*Ce Dialogue entre d'Alembert et moi*; et comment diable voulez-vous que je vous le fasse copier? c'est presque un livre; et puis, je vous l'ai dit, il faut un commentateur.

2. Voir précédemment, page 321.

Ni moi ni personne ne sait un mot de la maladie de M.... C'est un secret entre son médecin, sa femme et lui. Je n'ai point de nouvelles connaissances, et je n'en veux point ; je n'y vois rien à gagner pour soi, et tout à perdre pour ceux qui nous aiment. J'ai fait quelques voyages à la campagne de M. de Salverte : le moyen de s'y refuser ?

Quelle fantaisie vous prend d'observer cette comète ? Il y a près de cent ans que les comètes ne signifient plus rien.

L'abbé Le Monnier m'a donné une commission ; je m'en suis bien acquité ; il m'a dit des injures, et puis je n'en ai plus entendu parler. Je ne sais ce que sont devenus M. et M<sup>me</sup> Bouchard.

Bonjour, mesdames et bonnes amies. Portez-vous bien ; revenez bien vite ; et n'oubliez pas, le jour de la Saint-François, d'embrasser une bonne maman pour moi, avec vos bouquets. Présentez-lui mes souhaits et mon dévouement éternel. Vous revenez donc bientôt ? Ah ! la bonne nouvelle !

## CXXVIII

Paris, le 18 octobre 1769.

Enfin, il est de retour, de mardi dernier, à ce qu'on dit ; mais certains apprêts fort antérieurs, un voyage à la Briche, une santé bonne à la vérité, mais qui marquait déjà un peu de déchet, me font soupçonner un arrangement que je n'ai garde de blâmer. Il était très-naturel que nous nous vissions le mercredi ; en effet, son tartare vint me dire qu'il m'attendait à onze heures ; mais à cette heure-là même le carrosse de M. de Salverte devait me venir prendre pour aller passer le reste de la journée à la campagne. Je ne vous ai jamais dit un mot de ces honnêtes gens-là. M. de Salverte me paraît faible de santé, un peu vaporeux, inattentif, cherchant le mot désobligeant, et heureusement ne le trouvant pas toujours ; aimant le faste, la table, le bon vin, même un peu plus qu'il ne faut pour sa force. M<sup>me</sup> de Salverte parle assez bien ; est cachée, silencieuse ; on la croirait fausse, à la juger sur sa physionomie ; elle est certaine-

ment sèche, mais je ne la crois pas mauvaise. Pour M<sup>me</sup> Devaisnes, c'est une des femmes ou plutôt des enfants les plus aimables qu'il soit possible de voir ; de la raison, de la vivacité, de la gaieté, de la naïveté avec un peu de réflexion, une figure assez agréable, tout plein de talents ; elle a tout cela et je l'aime beaucoup. J'oubliais de vous dire que M. de Salverte est très-despote et très-personnel ; M. Devaisnes commence à perdre ce ton léger et charmant qu'il tenait du grand monde ; soit que le séjour habituel à la campagne, soit que des pensées plus sérieuses l'aient un peu rembruni, je lui soupçonne plus d'ambition qu'il n'en montre. On arrive tard, on se met à table tout en arrivant ; on mange bien, on boit encore mieux ; on n'est ni bien gai, ni bien triste ; on joue après dîner à des jeux d'exercice, on se promène, on cause, on se sépare toujours en souhaitant de se revoir. Le jeudi, comme je suis veuf, madame et mademoiselle étant à Sèvres, je donnai à Grimm rendez-vous chez moi ; il vint de bonne heure, et nous nous séparâmes fort avant dans la nuit. Je ne vous parle pas du plaisir que nous eûmes à nous revoir, après une absence de cinq mois. Je l'aime, et j'en suis tendrement aimé. C'est tout dire. Je ne finirais pas si je m'embarquais dans l'histoire des agréments de son voyage ; le roi de Prusse l'a arrêté trois jours de suite à Potsdam, et il a eu l'honneur de causer avec lui deux heures et demie chaque jour. Il en est enchanté ; mais le moyen de ne pas l'être d'un grand prince, quand il s'avise d'être affable ? Au sortir du dernier entretien, on lui présenta de la part du roi, une belle boîte d'or. Cela est fort bien ; le prince de Saxe-Gotha a fait encore mieux : il lui a donné un titre, je ne sais quel, et il a attaché à ce titre une pension de douze cents livres. Ajoutez à cela un ventre très-rondelet et une face lunaire qu'il a rapportés de son voyage, et vous trouverez qu'il n'a pas tout à fait perdu son temps sur les grands chemins. Mais je crains bien que le plus précieux de ces avantages, la santé, ne soit pas de longue durée. Tout à l'heure, vous saurez pourquoi je le présume. Rendez-vous pris chez moi encore pour le lendemain, c'est ce jour-là que je lui ai remis le tablier de la boutique, avec un volume de papiers effrayant. Nous en lûmes ensemble quelques-uns ; j'avais choisi les plus amusants ; malgré cela, le peu d'attention qu'ils exigeaient lui avait coloré les pommettes des joues d'un incarnat de fâcheux

augure ; la chaise de paille le tuera, s'il ne prend garde. Je lui demandai en grâce de ménager la pacotille que je lui remettais, de manière à vivre quelque temps là-dessus. C'était en effet la meilleure récompense que je pusse obtenir de ce pénible travail ; il me l'a promise ; me tiendra-t-il parole ? j'en doute. Il a vu sa mère qui a quatre-vingt-cinq ou six ans passés, et qui jouit de la plus belle santé et de toute sa raison. Il a vu des frères, des neveux, des nièces dont il est enchanté. Au milieu de toutes ces agréables distractions-là, il a eu la bonté de se ressouvenir de M<sup>lle</sup> Diderot, et de lui apporter un fardeau de musique imprimée des auteurs les plus renommés, et aussi belle que de la musique gravée. J'allai hier voir ma femme et ma fille ; je comptais passer la journée en tête-à-tête avec elles, et je suis tombé dans une cohue de vingt-deux personnes. Nous avons fait la partie d'aller aujourd'hui au Grandval, mais nous en avons été détournés par une compagnie qui avait choisi le même jour. Nous y allons demain mardi ; nous passerons ensemble deux heures et demie en allant, et deux heures et demie très-douces en revenant ; voilà ce que nous nous sommes dit, et ce qui est vrai ; mais ce qui ne l'est pas moins, et ce que nous ne nous sommes pas dit, c'est que le baron s'emparera de moi. Et vous, mesdames, quand me restituerez-vous les autres absents qui me sont chers ? Voilà de beaux jours que je maudis de bon cœur ; je mène la vie la plus retirée ; j'y suis si bien fait, qu'il m'est arrivé une fois de m'habiller et de me déshabiller tout de suite.

Je vous salue, et vous embrasse de tout mon cœur. Si M<sup>lle</sup> Volland voulait être sincère, elle m'avouerait qu'elle avait oublié le jour de ma fête.

## CXXIX

Paris, le 2 novembre 1769.

Je vous ai écrit deux fois, bonne amie, avant que de faire mon petit voyage du Grandval. Je vous ai parlé du retour de

Grimm. Je crois vous avoir dit que sa tournée avait été d'environ deux mille cinq cents lieues : qu'il n'avait pas perdu tout son temps sur les grands chemins, quoiqu'il se fût refusé aux propositions les plus avantageuses ; qu'on lui avait donné à Gotha un titre honorifique avec une pension de douze cents livres ; que le duc d'Orléans lui avait permis d'accepter l'un et l'autre, et qu'enfin il était riche, s'il était modéré dans ses désirs. Je vous ai priée de remercier mon amoureuse de son baume, dont le sédiment délayé avec un peu d'eau-de-vie de lavande m'a guéri d'un bobo au sein, qui commençait à m'inquiéter par son retour opiniâtre.

Le baron m'a témoigné tant d'humeur de ce qu'après lui avoir promis d'aller vivre avec lui à la campagne, je lui avais manqué de parole ; il menait une vie si déplaisante, sa femme, ses enfants, sa belle-mère me désiraient si fort, qu'il a fallu céder. J'ai donc passé dix jours au Grandval ; comme on les y passe : dans la plus grande liberté, et la plus grande chère.

Je me suis presque engagé à y retourner jusqu'à la Saint-Martin, que nous reviendrons tous ensemble à Paris ; à moins que je n'exécute un projet proposé de folie, dans un de ces moments où l'on est si content d'être les uns à côté des autres, qu'on se sent pressé du désir d'y rester, c'est de passer une bonne partie de l'hiver à la campagne. Je me débarrasserais là d'une multitude de besognes importunes qui me pèsent sur les épaules, et peut-être en entamerais-je quelques importantes qui me rendraient honneur et profit, et qui me conduiraient jusqu'à la fin de ma carrière : elle est bien plus avancée que je ne croyais, à moins que je ne veuille la mesurer par la santé ; je suis vieux, mais il est sûr qu'il n'y paraît pas ; on ne le croirait jamais, à moins que je ne révèle mon secret, ce que je ne fais pas volontiers avec les femmes que j'aime et dont je veux être aimé aussi longtemps que je pourrai leur en imposer. Mademoiselle, n'allez pas commettre cette indiscrétion-là avec mon amoureuse ; elle a, je crois, la meilleure opinion de moi ; je ne veux pas la perdre ; laissez-lui tout le mérite qu'elle peut avoir à me résister. Vous voyez bien qu'il n'est bon ni pour elle ni pour moi de savoir qu'en renonçant à moi elle ne renonce à rien.

Voilà donc maman gaie comme moi ; se portant bien comme



moi ; libre de toute indisposition, comme moi ; jeune comme moi ? Dites-lui, en lui présentant mon respect, que je m'en réjouis autant que vous.

J'ai rêvé au motif du voyage de Violet, et voici ce qui m'a passé par la tête. Le projet de M. Deparcieux d'amener les eaux de la rivière d'Yvette au haut de l'Estrapade est arrêté. M. Peronnet, qui en est chargé, n'ayant plus pour Violet une aversion dont la cause ne subsiste plus, et sentant le besoin qu'il a de ses talents, le fait-il venir pour lui succéder dans la conduite de cette entreprise, ou mieux encore, pour remplacer Chésy à l'École, tandis que celui-ci conduira les travaux de l'Yvette ? Mais alors, une autre chose qui pourrait bien arriver, c'est que le beau-frère, qui n'a pas plus de religion qu'il ne faut, trouvera plus d'avantage à lui donner sa fille qu'à Digeon, qui n'a que des espérances, et que Digeon fût éconduit.

Je suis veuf ; j'arrive du Grandval ; et aussitôt ma femme et ma fille partent pour aller à la campagne ; elles y resteront jusqu'à dimanche prochain, que j'irai les rechercher. Si je me détermine lundi à aller passer la semaine, et faire la Saint-Martin avec le baron, au Grandval, je ne manquerai pas de vous en informer.

Le tablier de la boutique de Grimm me reste encore pour jusqu'à ce qu'il soit délivré des embarras que son absence de cinq mois lui a accumulés. Ajoutez à cela que tout mon temps au Grandval s'en va à blanchir les chiffons des autres.

Je vous salue, vous embrasse, et vous présente à toutes trois les sentiments du plus sincère et du plus tendre respect. A Paris, le lendemain de la Toussaint.

### CXXX

Bourbonne-les-Bains, le 15 juillet 1770.

Mademoiselle, ce n'est pas à vous que je dis, c'est à celles qui m'aiment.

Je ne suis pas venu en province pour mon amusement ; je

n'y attendais à beaucoup d'affaires déplaisantes, et j'y en ai trouvé plus que je n'en espérais. Nous partîmes, Grimm et moi, le même jour que vous ; mais il y a toute apparence que vous n'étiez pas à moitié de votre route que la nôtre était achevée. C'a été l'affaire de trente-cinq heures. Grimm a diné et soupé une fois avec nous ; le lendemain de notre arrivée, il est parti pour Bourbonne ; il y a passé cinq jours sans moi, trois jours avec moi ; et moi, cinq jours sans lui. Je ne vous dirai rien de la santé de M<sup>me</sup> de Meaux et de madame sa fille, que vous ne connaissez point, et qui ne peuvent vous inspirer un grand intérêt. Mais je puis vous dire des nouvelles positives de celle de M. et de M<sup>me</sup> de Sorlières ; je n'ai pas manqué un seul jour de les aller voir : c'était un si grand plaisir pour eux et une si bonne œuvre de ma part ! M<sup>me</sup> de Sorlières est fort bien ; elle a de la gaieté autant que sa position lui en permet. Je ne me suis point aperçu, en comparant son visage et son humeur de Paris avec le visage et l'humeur que je lui ai vus à Bourbonne, que l'un ou l'autre eût souffert de son voyage. M. de Sorlières est à peu près tel qu'il était ; il prétend que son bras a pris un peu plus de liberté ; mais en vérité on le dispenserait volontiers de la preuve qu'il en donne ; cela fait une peine infinie à voir ; il lui faut deux bonnes minutes au moins pour porter sa main jusqu'à son menton, et c'est un long voyage pour cette main. Sans les douleurs de sa jambe et de sa cuisse, il en ignorerait l'existence. Ces douleurs sont pourtant moins aiguës ; il peut monter un escalier ; mais c'est une si terrible corvée que de le descendre, que s'il arrive en visite à l'heure de la promenade, on prend son parti, on le laisse par égard et l'on s'en va. M<sup>me</sup> de Sorlières ne sort point : je ne l'ai aperçue hors de chez elle qu'une seule fois, c'était au jardin des Capucins, qui est ouvert à tous les malades. Quand je quittai Bourbonne, M. de Sorlières se disposait à s'abandonner à toutes les ressources des eaux, en les prenant à la fois en boisson, en bains et en douches. Ce qui me fâche, c'est que son embonpoint se soutient. Sa maladie est, je crois, une de celles qui ne guérissent point sans empirer. Je voudrais qu'il s'élevât subitement dans cette masse de liqueurs et de chairs une fièvre violente qui le secouât fortement.

Bourbonne est un séjour triste, le jour par la rencontre des malades, la nuit par le fracas de leur arrivée ; et puis, nulle

promenade, un pavé détestable, des environs arides et déplaisants; des habitants que 50,000 écus ne peuvent enrichir tous les ans, parce que les denrées de consommation en emportent les deux tiers au loin; point de vivres, même pour de l'argent; des logements très-chers; des hôtes avides qui regardent les malades comme les Israélites regardent les caillies et la manne dans le désert. J'ai passé là une partie de mon temps à m'instruire des eaux, de leur nature, de leur ancienneté, de leur effet, de la manière d'en user, des antiquités du lieu, et j'en ai fait une lettre<sup>1</sup> à l'usage des malheureux que leurs infirmités pourraient y conduire; et puis il ne fallait pas que des mille et une questions que le docteur Roux et mes amis ne manqueraient pas de me faire, je n'eusse réponse à aucune. Mon dessein était de ne voir personne; malgré que j'en eusse, il a fallu voir tout le monde. J'ai passé mes premiers jours à Langres dans ma famille et celle de mon gendre futur. Je disais, en arrivant, à Grimm : « Je crois que ma sœur sera bien caduque »; jugez de ma surprise, lorsqu'elle s'est élancée vers notre voiture avec une légèreté de biche, et qu'elle m'a présenté à baiser un visage de Bernardin. Toute la ville était en attente sur l'entrevue des deux frères, qui ne se sont pas encore aperçus; ce n'a pas été la faute d'allées, de venues, de pourparlers, de négociateurs mâles et femelles. La fin de tout cela c'est que les deux frères ne sont point raccommodés, et que la sœur et le frère, qui étaient bien ensemble, seront brouillés. Cela me peine beaucoup; je n'ai trouvé qu'un moyen de m'étourdir là-dessus, c'est de travailler du matin au soir; c'est ce que je fais et continuerai de faire. Votre douce solitude pourrait bien être troublée par une compagnie nombreuse : si l'abbé Le Monnier me tient parole, nous mettrons pied à terre à votre grille en même temps. Je prendrai la liberté de vous demander asile pour mon conducteur. M. et M<sup>me</sup> de Sorlières sont dans le dessein de vous aller voir. Je ne sortirai point d'ici sans avoir arrangé mes affaires. J'ai promis à M<sup>me</sup> de Meaux et à M. de Sorlières de les visiter encore une fois; ils comptent peu sur ma parole; cependant je la tiendrai : c'est le sacrifice de deux jours. Je reviendrai à Langres dans le commencement de sep-

1. Voir le *Voyage à Bourbonne*, tome XVII.

tembre, me rasseoir un moment au milieu des miens; et le 9 ou le 10, je me mettrai en chemin pour ma grande tournée. Je n'ai point oublié que c'est après-demain la fête de mademoiselle.... Je joins, mesdames, mon hommage à vos souhaits, et je vous supplie de le faire agréer. Si M<sup>me</sup> de Blacy est persuadée de mon sincère attachement, elle ne doutera pas de l'inquiétude que j'ai sur le dérangement de sa santé : je vous prie de dire à mon amoureuse que je ne me ferai jamais à ces sortes d'alarmes; il faut pour mon bonheur, ou qu'elle se porte bien, ou que j'ignore qu'elle se porte mal. L'honneur de sa guérison serait bien capable d'abrégier mon séjour ici; mais je ne croirai pas aisément que ma personne fasse un miracle que celles d'une bonne sœur et d'une maman comme je n'en connais point ne sauraient faire; elle sera guérie quand j'arriverai, et je n'aurai qu'à jouir de sa bonne santé. Croiriez-vous bien qu'au milieu de mes soucis, je n'ai pas cessé de souffrir de l'incertitude des récoltes? Il faisait des pluies continuelles; je voyais des champs couverts, et je ne savais pas si l'on recueillerait un épi. Joignez à cette idée le spectacle présent de la misère. Je commence à me rassurer depuis que je vois la terre se dépouiller; et, à en juger par le soulagement que j'éprouve, il fallait que la crainte de la disette pour mes semblables entrât considérablement dans mon malaise. Maman, consolez-vous de vos mauvaises récoltes; nous aurons la soupe et le bouilli, nous boirons de la bière, et nous serons contents. Le bon diner est celui qu'on fait avec ceux qu'on aime; et je vous aime autant que je vous respecte. Vous seriez bien aise, mademoiselle, de trouver ici un mot doux, mais votre lettre m'a fait trop de peine, pour n'en pas avoir de ressentiment : je vous aime bien; mais, par Dieu! je ne vous le dirai pas. M. Le Gendre n'est donc plus! s'il avait voulu finir un ou deux ans plus tôt, il aurait été plus regretté. Voilà sa fille sortie du couvent et bien mariée; et son fils sur le point d'être claquemuré dans un collège. Comme tout se retourne!

Bonjour, mesdames et bonnes amies. Je vois arriver avec joie le moment de vous embrasser. Recevez toutes trois mon respect.

## CXXI

Paris, le 12 octobre 1770.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Il faut pourtant vous rendre compte de ma mauvaise conduite. Je me remets à ce vendredi matin où je fus enlevé d'Isle entre dix et onze heures. Nous arrivâmes à Châlons sur les six heures du soir. M<sup>me</sup> Duclos entend des chevaux, une voiture qui entre dans sa rue; elle accourt sur la porte; elle croit aller embrasser M<sup>me</sup> de Meaux et M<sup>me</sup> de Prunevaux, qu'elle attendait : jugez de son étonnement, lorsqu'elle me vit, moi qu'elle n'attendait pas. Je n'en fus pas moins bien reçu.

Je croyais M<sup>me</sup> de Meaux à Bourbonne, retenue sur son lit par une maladie de femme; elle m'avait écrit à Langres que le docteur Juvet l'avait condamnée à y rester jusqu'au 25; j'allais sans savoir sa marche; elle, sans savoir la mienne; et la chose n'aurait pas été mieux quand elle aurait été concertée. A sept heures, une heure après moi, autre postillon, autres chevaux, autre voiture : c'est M<sup>me</sup> de Meaux, M<sup>me</sup> de Prunevaux, et un M. de Foissy, écuyer de M. le duc de Chartres, homme de trente ans, mais avec la raison, le jugement de quarante-cinq; plein d'égards, de douceur, de politesse, d'agréments et de gaieté; il avait été conduit à Bourbonne par une sciatique gagnée au service des grands. Là, il avait connu ces dames; il avait pris pour elles beaucoup de goût, elles pour lui; il avait retardé son retour pour les accompagner; il avait cédé sa chaise de poste à une des femmes de chambre; il avait pris la place vacante dans la voiture de M<sup>me</sup> de Meaux; elles l'avaient mené à Vandœuvre chez M. de Provençères, qu'il ne connaissait point, et dont il n'était pas connu, et où il avait été accueilli comme il le méritait; il arrivait à Châlons chez M. Duclos, qu'il ne connaissait point, et dont il n'était point connu davantage, et qui ne l'en accueillit pas moins bien.

Nous voilà donc tous à la fois à Châlons, chez M. Duclos; sa femme était vraiment folle de nous avoir. Je n'ai pas vu de

ma vie une créature plus heureuse; tout ce qu'il est possible de faire pour vous rendre sa maison agréable, elle l'a fait, et avec une âme et des démonstrations qui ne se rendent pas; cela était à voir. J'ai passé à Châlons le samedi et le dimanche; j'en suis parti le lundi matin; M<sup>me</sup> de Meaux et les autres y sont restés deux jours de plus. Le dimanche, c'était la clôture du théâtre, nous allâmes à la comédie. Celui qui fit le compliment me savait au spectacle, et me régala publiquement d'un compliment qui n'était pas trop mal fait. Vous me connaissez; jugez de mon embarras; je m'étais baissé, baissé, baissé dans la loge; peu s'en fallait que je ne fusse perdu, par pudeur, sous les cotillons des dames.

Tandis que tout dormait encore, excepté la maîtresse de la maison, on mit nos chevaux; nous déjeunâmes et nous primes congé; la bonne Duclos fondait en larmes; son mari en faisait autant; je pleurais aussi; et mon petit gendre était sorti, de peur que la même envie ne le prît. J'ai su que la même scène douloureuse s'était renouvelée en se séparant d'avec M<sup>me</sup> de Meaux. Je suis arrivé ici le 26 septembre à la chute du jour; j'y serais arrivé pour dîner, si notre postillon, au sortir de Château-Thierry, n'avait pas pris la route de Soissons au lieu de prendre celle de Paris. Nous partîmes de Château-Thierry à huit heures et demie du matin, et grâce à cette erreur, forcés de revenir trois lieues sur nos pas, nous nous retrouvâmes, à quatre heures du soir, à Château-Thierry.

Je ne manque pas d'embarras journaliers et d'affaires courantes; jugez de ce que j'en ai trouvé d'accumulées après deux mois d'absence. Ma femme était en bonne santé, ma fille avait été malade, mais très-malade, elle l'était encore; elle va mieux. Pour moi, j'ai déjà perdu tout ce que j'avais ramassé d'embonpoint, de force et de gaieté sur les grands chemins. Les trois premiers jours, il me semblait vivre dans une atmosphère infecte. Je me suis donné tant de peine et de mouvement, que la machine s'est dérangée; j'ai été malade trois jours sans pouvoir sortir; cela s'est passé, et trois jours après cela m'a repris; c'est l'estomac qui périclite; ce sont les intestins qui font mal leurs fonctions. Ma fête est venue, il a fallu, pour l'amusement des autres, se prêter à une petite débauche de table.

J'allai voir, tout en arrivant, M. et M<sup>me</sup> Digeon. Je ne trouvai



que madame avec l'habit de deuil et le visage de la gaieté et de la santé. J'y causai environ deux heures. Hier, je rencontrai M. Digeon; nous nous embrassâmes fort tendrement. Je lui dis tout le bien que je pensais et que vous pensiez de lui. Quelques jours auparavant, j'étais allé faire visite à M<sup>me</sup> Bouchard; j'y passai la soirée fort gaiement; nous fîmes là, elle, l'abbé de La Chau<sup>1</sup> et moi, de la philosophie très-folle et très-solide. Je lui trouvai bon visage. Notre arrangement pour les papillons, s'ils viennent, est tout convenu : autant de baisers que de papillons; mais pas un baiser à la même place; et comme il y aura beaucoup de papillons, j'espère qu'il n'y aura pas la largeur de l'ongle sur toute ma personne qui ne soit baisée plusieurs fois; à moins que la dame n'aille mieux racheter tant de baisers à donner pour un seul qu'elle recevra et que je placerai à mon choix. J'ai été à la Briche, où M. Grimm et M<sup>me</sup> d'Épinay se sont réfugiés contre les maçons qui démolissent le pignon sur la rue de la maison qu'occupe ou qu'occupait M<sup>me</sup> d'Épinay, rue Sainte-Anne. A force de travailler, je suis au courant de mes affaires; ma santé et ma gaieté reviendront; quand? quand vous reviendrez. J'ai et je donne à tout le monde l'espérance que ce sera incessamment; cette espérance est si douce, que tout le monde la prend tout de suite. Je vous embrasse toutes de tout mon cœur; je commence par maman.

Ne m'accusez pas, ni elle non plus, d'avoir oublié le jour de ma naissance; ce jour-là ce fut celui de sa fête, et celui où on lui préparait au loin un joli enfant qui l'aimera, la respectera, lui restera attaché toute sa vie. Après maman, de droit, c'est mon amoureuse. Si je voulais, je ne lui dirais pas la moindre petite douceur, parce qu'elle me connaît, qu'elle est sûre de moi, et que mon éloignement, mon silence, mon absence, ne peuvent lui donner aucun souci sur mes sentiments. Pour vous, mademoiselle Volland, rendez-vous justice à vous-même, et tout sera dit; et puis vous prenant toutes les trois à la fois, je vous réitérerai ce que je vous ai promis mille fois, que vous m'êtes infiniment chères autant que jamais; que vous ne pouvez cesser de me l'être, et que j'ai résolu; oh! non; ce n'est pas une ré-

1. L'abbé Gérard de La Chau, bibliothécaire, interprète et garde des pierres gravées du duc d'Orléans, auteur d'une *Dissertation sur les attributs de Venus*, Prault, 1776, in-4.

solution, c'est un penchant très-vrai, très-ancien, toujours le même, qui me presse vers vous, auquel je ne résiste ni ne cherche à résister. Revenez, revenez et vous me trouverez tel peut-être que vous ne me supposez pas, mais tel que j'ai toujours été.

Bonjour, mes bonnes, mes tendres amies ; bonjour.

## CXXXII

Au Grandval, le 2 novembre 1770.

Rendons à mes amies un petit compte de ma conduite. Vous savez, mesdames et bonnes amies, ce que je suis devenu depuis le 9 d'octobre, jour de ma fête. La veille, joli concert et grand souper ; j'ai fait des miennes tant qu'on a voulu ; j'ai réconcilié, par occasion, deux êtres qui se méprisaient injustement, et qui, pour s'estimer, n'avaient qu'à se mieux connaître : c'est M<sup>lle</sup> Bajon et le petit maître de ma fille. Je fis jouer un concerto à celui-ci ; l'autre l'entendit, et trouva qu'il jouait comme un ange. Je fis jouer et chanter la demoiselle, à présent dame ; elle chanta et joua comme un ange, et l'autre en convint. Kohaut, ce luth que je vous ai nommé quelquefois, y fut conduit par sa curiosité maligne, qui fut trompée en ne trouvant pas de quoi s'exercer. Il comptait bien boire du bon vin la veille, et faire de moi et de mes convives un bon conte le lendemain ; il n'y eut pas moyen, car tout alla bien. Je me couchai à trois heures du matin ; j'étais levé à six heures et demie ; à onze heures, j'avais environ cinq heures de travail par devers moi ; et j'étais à la Comédie-Italienne à une répétition à laquelle j'étais invité. Ma petite bonne est moins tourmentée de ses vomissements ; ils se passent, ils reviennent ; avec tout cela je n'en suis pas moins inquiet. Philidor me vint voir, il y a quelque temps ; je fus curieux de savoir ce qu'il penserait de son talent harmonique ; il l'entendit préluder pendant une demi-heure et plus ; et il me dit qu'elle n'avait plus rien à apprendre de ce côté ; qu'il ne lui restait qu'à manger tout son souf, qu'à se repaître sans fin de bonne

musique. Quelques jours après la Saint-Denis, je suis parti pour le Grandval, où j'ai apporté une besogne immense, et où j'en ai trouvé de la bien plus difficile à faire. J'ai commencé par celle sur laquelle je ne comptais pas. Il est impossible que l'on ne soit heureux où l'on fait le bien. J'ai fait retirer vos volumes de la chambre syndicale, avant que de quitter la ville. Je n'ai vu qu'une fois l'abbé; je ne sais s'il vous aura écrit la lettre en question; mais de retour à Paris, soyez sûres que j'y veillerai. Nous reviendrons le lendemain de la Saint-Martin tous ensemble. A présent que je suis hors de danger, et que je me porte bien, il faut que vous sachiez que j'ai pensé mourir d'une indigestion de pain; cela ne pouvait ni remonter ni descendre : j'ai gardé sur mon estomac pendant plus de quinze heures un poids effroyable qui m'étouffait, et qui ne se laissait pas ébranler par l'eau chaude, de quelque côté que je la prise. J'en suis encore à vivre de régime, chose difficile ici, où les repas sont énormes, et où l'on désoblige sérieusement la maîtresse de la maison quand on n'use pas de la bonne chère qu'elle vous fait d'aussi bonne grâce qu'elle y en met. J'ai profité de l'extrême liberté de cette indisposition qui m'a affranchi de toutes les petites servitudes de bienséance, pour me renfermer davantage dans mon appartement, et pour travailler davantage. J'ai mis au net, pour la seconde fois, le *Traité d'harmonie* du petit-maître de ma fille <sup>1</sup>. Je vous dirai en passant que le petit Allemand, pour avoir voulu me suivre le jour de ma fête, et faire les honneurs de ma table et de son pays, en a pensé mourir. Je suis après *la Mère jalouse* de M. Barthe, comédie nouvelle. J'ai encore deux ou trois autres petits projets pour lesquels il me faudrait plus de temps qu'il ne m'en reste. Je m'étais si bien fait à la vie de province que je l'ai regrettée. Je suis si bien fait à la vie de campagne, qu'il ne m'en coûterait rien pour renoncer à la ville, à présent surtout que vous n'y êtes pas; combien on y a de temps, et comme on l'emploie! De ce temps que j'ai ici à profusion, j'en ai donné à Grimm quelques moments. Nous recevons de temps en temps des transfuges de Paris : l'abbé Morellet nous est venu; oh! le plaisant corps! comme je vous en amuserais, si j'en avais le temps! Il m'a laissé le seul exemplaire de son ouvrage, qui a

1. Bemetzrieder. Voir ce *Traité*, tome XII.

été supprimé, contre les Dialogues de l'abbé Galiani; je ne l'ai pas encore ouvert; le Baron, qui l'a parcouru, m'a dit qu'il était plein d'amertume.

Adieu, mes amies, mes bonnes, tendres et respectables amies; ne soyez inquiètes ni de ma santé, ni de mon amitié. Écoutez bien : je ne suis ni injuste, ni fou; je vous aime et vous aimerai toute ma vie, toute la vôtre. Il faudrait, pour le mieux, mourir tous le même jour; mais comme il ne faut pas s'y attendre, je jure de rester aux deux qui auront le malheur de survivre; je jure de rester à celle qui survivra. Bonjour, mademoiselle Volland, mon cœur est le même; je vous l'ai dit, et je ne mens pas.

### CXXXIII

Paris, le 20 novembre 1770.

#### MESDAMES ET BONNES AMIES,

J'ai fait un second voyage au Grandval. J'y ai passé la vie la plus agréable; des jours partagés entre le travail, la bonne chère, la promenade et le jeu; et puis cette liberté illimitée qu'accorde la maîtresse de la maison à ses hôtes, et qu'en vérité l'on n'a pas chez soi.

Je suis revenu à Paris quatre ou cinq jours après la Saint-Martin, l'âme pleine d'inquiétude. Si j'étais homme à pressentiments, je vous dirais que j'en avais. Il est inouï tout ce que j'ai souffert depuis mon retour; sans la distraction d'un travail forcé, je crois que j'en serais devenu fou. Premièrement, une scène violente entre le Baron et moi; scène dans laquelle le tort était de mon côté. Secondement, toutes sortes de commissions déplaisantes du prince de Galitzin, de Grimm et d'autres. Troisièmement, mes attaques de néphrétique, plus faibles, mais toujours fort incommodes. Quatrièmement, et cela est à la lettre, le remords continuel de me dire perpétuellement : Il faut écrire à mes amies, elles sont inquiètes; ce silence les trouble; et d'arriver d'un jour à l'autre au lendemain sans l'avoir fait.

Cinquièmement, le désagrément d'avoir donné tout mon temps, tous mes soins, toute ma peine à l'ouvrage de l'abbé Galiani, et de n'en recueillir que chagrin par une petite femme tracassière qui se mêle de tout et qui brouille tout, parce qu'elle se croit bonne à tout, et que dans le vrai, elle n'est bonne à rien. Sixièmement, l'indisposition de ma fille, qui est tourmentée par un vomissement opiniâtre, qui me désespère. Septièmement, d'avoir tout fait au monde pour prévenir un grand malheur et de n'avoir pu l'empêcher : l'homme que j'estimais s'est, il y a huit jours, cassé la tête de deux coups de pistolet ; et la mienne n'en est pas encore remise.

Je pourrais ajouter un huitièmement, c'est une alarme terrible qu'on ignore ici, parce que j'ai pu seul remédier à tout : je travaille la nuit, comme vous savez ; je travaillais donc, et j'étais si las de fatigue et de peine, que je me suis endormi la tête sur mon bureau ; tandis que je dormais, soit que ma lumière soit tombée sur mes papiers, ou autrement, le feu a pris à tout ce qui m'environnait ; la moitié des livres et des papiers qui étaient sur ma table ont été brûlés ; heureusement je n'ai rien perdu d'essentiel. Je me suis tu de cet accident, parce qu'un mot indiscret là-dessus aurait suffi pour ôter à jamais le repos à ma femme. J'ai si bien pris mes précautions, qu'il n'est pas resté le moindre indice de l'accident qu'elles ont couru et moi aussi.

Pardonnez-moi ; recevez mes respects, plaignez-moi, et revenez toutes trois, si vous voulez voir combien vous êtes sincèrement respectées, et tendrement aimées.

## CXXXIV

La Haye, le 22 juillet 1773.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Plus je connais ce pays-ci, mieux je m'en accommode. Les soles, les harengs frais, les turbots, les perches, et tout ce qu'ils appellent *waterfish*, sont les meilleures gens du monde. Les

promenades sont charmantes ; je ne sais si les femmes sont bien sages ; mais avec leurs grands chapeaux de paille, leurs yeux baissés, et ces énormes fichus étalés sur leur gorge, elles ont toutes l'air de revenir du salut ou d'aller à confesse. Les hommes ont du sens ; ils entendent très-bien leurs affaires ; ils sont bien possédés de l'esprit républicain ; et cela depuis les premières conditions jusqu'aux dernières. J'ai entendu dire à un bourrellier-bâtier : « Il faut que je me hâte de retirer mon enfant du couvent ; je crains qu'elle ne prenne là un peu de cette bassesse monarchique. » C'était une fille qu'il faisait élever à Bruxelles.

Je ne m'étendrai pas sur ce pays-ci ; je veux avoir à vous en parler à mon aise au coin de votre foyer, lorsque j'aurai le bonheur de vous y retrouver ; car j'espère que vous voudrez bien vous conserver pour vos amis ; pour moi qui ai bien résolu de vous aimer toute votre vie et toute la mienne, et qui, par cette raison et beaucoup d'autres, la désire fort longue.

La princesse est revenue de son voyage. C'est une femme très-vive, très-gaie, très-spirituelle, et d'une figure assez aimable ; plus qu'assez jeune, instruite et pleine de talents ; elle a lu ; elle sait plusieurs langues ; c'est l'usage des Allemandes ; elle joue du clavecin et chante comme un ange ; elle est pleine de mots ingénus et piquants ; elle est très-bonne : elle disait hier, à table, que la rencontre des malheureux est si douce qu'elle pardonnerait volontiers à la Providence d'en avoir jeté quelques-uns dans les rues. Nous avions un butor qui se repentait de ne s'être pas fait peindre à Paris ; elle lui demanda s'il n'y était pas au temps d'Oudry<sup>1</sup>. Elle est d'une extrême sensibilité ; elle en a même un peu trop pour son bonheur. Comme elle a des connaissances et de la justesse, elle dispute comme un petit lion. Je l'aime à la folie, et je vis entre le prince et sa femme, comme entre un bon frère et une bonne sœur.

C'est ici qu'on emploie bien son temps ; point d'importuns qui viennent vous prendre toutes vos matinées ; le malheur est qu'on se couche fort tard, et qu'on se lève de même. Notre vie est tranquille, sobre et retirée.

J'ai vu ici deux vieillards qui ont eu jusqu'à présent, qu'ils

1. Célèbre peintre d'animaux.



sont un peu sous la remise, où ils se trouvent mal et avec raison, la plus grande influence dans les affaires du gouvernement. A leur air grave, à leur ton sentencieux et sévère, en vérité il me semblait que j'étais entre les Fabius et les Régulus ; rien ne rappelle les vieux Romains comme ces deux respectables personnages-là : ce sont les deux Bentink, l'un Charles Bentink, et l'autre Bentink, comte de Rhoone.

J'ai fait deux ou trois petits ouvrages assez gais<sup>1</sup>. Je ne sors guère ; et quand je sors, je vais toujours sur le bord de la mer, que je n'ai encore vue ni calme ni agitée ; la vaste uniformité accompagnée d'un certain murmure incline à rêver ; c'est là que je rêve bien.

J'ai cherché des livres très-inutilement ; les étrangers ont enlevé tous ceux dont j'espérais me pourvoir.

Je commence à sentir la mauvaise pièce de mon sac ; c'est, comme vous savez, mon estomac ; pendant le premier mois je me suis cru guéri.

Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Je présente mes compliments et mon respect à M. et M<sup>me</sup> Bouchard, à M. et M<sup>me</sup> Digeon, à M. Duval, à qui je dois de la reconnaissance pour l'intérêt qu'il prend à vos affaires et celui qu'il a bien voulu prendre aux miennes. Ne me laissez pas oublier par M. Gaschon, lorsqu'il vous apparaîtra. Je vous souhaite une prompte et heureuse fin d'affaires domestiques. Je vous suis attaché pour tant que je vivrai ; et en quelque lieu que le ciel me promène, je vous y porterai dans mon cœur.

## CXXXV

La Haye, ce 13 août 1773.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Est-ce que vous avez résolu de me désespérer ? Il y a un

1. *Jacques le Fataliste, le Neveu de Rameau et la Réfutation d'Helvétius* ont été écrits ou revus à cette époque.

siècle que je n'ai entendu parler de vous ; par hasard, est-ce que vous n'auriez pas reçu ma dernière lettre ? Mademoiselle, si vous saviez toutes les visions cruelles qui m'obsèdent, vous vous garderiez bien de les laisser durer ; dites-moi seulement que vous vous portez bien, et que vous m'aimez : que je voie encore une fois de votre écriture.

Eh bien, mes amies, le sort est jeté : je fais le grand voyage ; mais rassurez-vous.

M. de Nariskin, chambellan de Sa Majesté Impériale, me prend ici à côté de lui dans une bonne voiture, et me conduit à Pétersbourg doucement, commodément, à petites journées, nous arrêtant par tout où le besoin de repos ou la curiosité nous le conseillera. M. de Nariskin est un très-galant homme, qui a pris à Paris pour moi beaucoup d'estime et d'amitié ; il s'est fait, dans une contrée barbare, les vertus délicates d'un pays policé : elles lui appartiennent. Ce n'est pas tout ; au mois de janvier prochain, une autre bonne voiture, où je m'assiérai à côté du frère du prince de Galitzin et de sa femme qui font le voyage de France, me déposera au coin de la rue Taranne. J'aurais peut-être un jour du regret d'avoir négligé un voyage que je dois à la reconnaissance.

Bonjour, madame de Blacy ; je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Bonjour, madame Bouchard ; je vous salue et vous embrasse aussi. Adieu, bonne amie ; adieu, mademoiselle Volland. Dans quatre jours je serai en chemin pour Pétersbourg. Faites des vœux pour vous et pour moi. La différence des degrés de latitude ne changera rien à mes sentiments ; et vous me serez chère sous le pôle, comme vous me l'étiez sous le méridien de Cassini.

Ne vous inquiétez point ; ne vous affligez pas ; conservez-vous. Nous serons un peu plus éloignés que quand vous partiez de Paris pour Isle ; mais notre séparation sera moins longue ; et nos cœurs ne cesseront pas de se toucher. Accordez à des circonstances importantes ce que vous accordiez à la nécessité d'accompagner une mère chérie dans une terre qui faisait ses délices. Je sais qu'il est dur d'être privé à la fois de tous ceux que nous aimons ; mais, ma bonne, ma tendre amie, nous nous reverrons ! Si vous m'écrivez, adressez, à La Haye, vos lettres au prince de Galitzin, qui me les fera passer à Pétersbourg.

Je vous salue ; je vous serre entre mes bras ; j'ai l'âme pleine de douleur ; une seule espérance me soutient, c'est celle de retrouver une femme que j'aime, et de lui ramener un homme dont elle a toujours été tendrement aimée. Madame Bouchard, je vais dans une contrée où je songerai à votre goût pour l'histoire naturelle, et à la douceur des baisers en croix ; j'en aurai quelques-uns si Dieu me prête vie ; mais ce ne sera pas dans les premiers huit jours ; j'espère que vous voudrez bien abandonner mes joues à M<sup>lle</sup> Volland et à M<sup>me</sup> de Blacy ; elles seront si aises de me revoir !

Bonjour, toutes ; songez toutes à moi ; parlez-en ; dites-en du bien, dites-en du mal : pourvu que vous en parliez avec intérêt je serai satisfait. Je vous réitère mes tendres et sincères amitiés. Ne vous attendez, de Pétersbourg, qu'à des généralités. Nous ferons le carnaval ensemble : je vous le promets. Adieu, adieu.

J'espérais trouver Grimm à Pétersbourg, à la suite de la princesse d'Armstadt dont une des filles va épouser le grand-duc ; tout a été dérangé, et le temps de cette fête et le voyage de Grimm ; je n'ai pas appris cette nouvelle sans chagrin.

## CXXXVI

Pétersbourg, le 29 décembre 1773.

MADemoiselle ET BONNE AMIE,

Après avoir été tourmenté des eaux de la Néva pendant une quinzaine, j'ai repris le dessus ; je me porte bien. Je suis toujours dans la même faveur auprès de Sa Majesté Impériale. J'aurai fait le plus beau voyage possible quand je serai de retour. Nous partirons, Grimm et moi, dans le courant de février. Je vous salue et vous embrasse aussi tendrement que jamais. Mille tendres compliments à M<sup>me</sup> de Blacy, mon amoureuse, et à M. et M<sup>me</sup> Bouchard, à l'abbé Le Monnier et à M. Gaschon. Combien nous en aurons à dire au coin de votre foyer !

Pétersbourg, le 29 décembre 1773; c'est la veille du jour l'an. Le reste s'entend.

## CXXXVII

La Haye, le 8 avril 1774.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Après avoir fait sept cents lieues en vingt-deux jours, je suis arrivé à La Haye, le 5 de ce mois, jouissant d'une très-bonne santé, et moins fatigué de cette énorme route que je ne l'ai quelquefois été d'une promenade. Je vous reviens comblé d'honneurs. Si j'avais voulu puiser à pleines mains dans la cassette impériale, je crois que j'en aurais été fort le maître; mais j'ai mieux aimé faire taire les médisants de Pétersbourg et me faire croire des incrédules de Paris. Toutes ces idées qui remplissaient ma tête en sortant de Paris se sont évanouies pendant la première nuit que j'ai passé à Pétersbourg. Ma conduite en est devenue plus honnête et plus haute. N'espérant rien et ne craignant rien, j'ai pu parler comme il me plaisait. Quand aurons-nous la douceur de nous revoir? Peut-être sous quinzaine; peut-être aussi beaucoup plus tard. L'impératrice m'a chargé de l'édition des Règlements de ses nombreux et utiles établissements. Si le libraire hollandais est un arabe, à son ordinaire, je le plante là, et je viens imprimer à Paris. Si j'en puis obtenir un traitement raisonnable, je reste jusqu'à la fin de ce cette tâche qui ne sera pourtant pas éternelle. Quoique la saison ait été si belle que, soumise à nos ordres, elle ne l'aurait pas été davantage; que nous ayons eu les plus belles journées et les routes les meilleures, cela n'a pas empêché que nous n'ayons laissé en chemin quatre voitures fracassées. Quand je me rappelle le passage de la Dwina, à Riga, sur des glaces entr'ouvertes d'où l'eau jaillissait autour de nous, qui s'abaissaient et s'élevaient sous le poids de notre voiture, et craquaient de tous côtés, je frémis encore de ce péril. J'ai pensé me briser un bras et une

épaule en passant dans un bac à Mittau où une trentaine d'hommes étaient occupés à porter en l'air notre voiture au hasard de tomber et de nous précipiter tous pêle-mêle dans la rivière. Nous avons été forcés à Hambourg d'envoyer nos malles à Amsterdam, par un chariot de poste ; une voiture un peu chargée n'aurait jamais résisté à la difficulté des chemins.

Je suis chez le prince de Galitzin, dont vous pouvez concevoir la joie en me revoyant par celle que vous ressentirez ou un peu plus tôt ou un peu plus tard.

Je crois déjà vous avoir dit qu'après m'avoir fait l'accueil le plus doux, permis l'entrée de son cabinet tous les jours depuis trois heures jusqu'à cinq ou six, l'impératrice a bien voulu souscrire à toutes les demandes que je lui ai faites en prenant congé d'elle : je lui ai demandé de satisfaire aux dépenses de mon voyage, de mon séjour et de mon retour, lui faisant remarquer qu'un philosophe ne voyageait pas en grand seigneur ; elle me l'a accordé ; je lui ai demandé une bagatelle qui tirait tout son prix d'avoir été à son usage ; elle me l'a accordée, et accordée avec une grâce et des marques de l'estime la plus distinguée. Je vous raconterai cela, si ce n'est pas déjà une affaire faite. Je lui ai demandé un des officiers de sa cour pour me remettre sain et sauf où je désirerais, et elle me l'a accordé, ordonnant elle-même la voiture et tous les apprêts de mon voyage.

Mesdames et bonnes amies, je vous jure que cet intervalle de ma vie a été le plus satisfaisant qu'il était possible pour l'amour-propre. Oh ! parbleu, il faudra bien que vous m'en croyiez sur ce que je vous dirai de cette femme extraordinaire ! Car mon éloge n'aura pas été payé, et ne sortira pas d'une bouche vé-nale. Je vous salue, vous embrasse, et vous présente mon tendre respect. Vous êtes bien injustes si vous ne croyez pas que je vous rapporte les mêmes sentiments que j'avais en me séparant de vous ; ce n'est pas mon cœur, ce seront vos âmes qui seront changées.

Je présente mon respect à M<sup>me</sup> Bouchard. Si vous voyez M. Gaschon, rappelez-moi à son souvenir. Mademoiselle, je vous embrasse de tout mon cœur. Mais, est-ce que votre santé n'est pas rétablie ?

## CXXXVIII

La Haye, le 15 juin 1774.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Ce n'est pas un voyage agréable que j'ai fait ; c'est un voyage très-honorable : on m'a traité comme le représentant des honnêtes gens et des habiles gens de mon pays. C'est sous ce titre que je me regarde, lorsque je compare les marques de distinction dont on m'a comblé, avec ce que j'étais en droit d'en attendre pour mon compte. J'allais avec la recommandation du bienfait, beaucoup plus sûre encore que celle du mérite ; et voici ce que je m'étais dit : Tu seras présenté à l'impératrice ; tu la remercieras ; au bout d'un mois, elle désirera peut-être de te voir ; elle te fera quelques questions ; au bout d'un autre mois, tu iras prendre congé d'elle, et tu reviendras. Ne convenez-vous pas, bonnes amies, que ce serait ainsi que les choses se seraient passées dans toute autre cour que celle de Pétersbourg ?

Là, tout au contraire, la porte du cabinet de la souveraine m'est ouverte tous les jours, depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à cinq, et quelquefois jusqu'à six. J'entre ; on me fait asseoir, et je cause avec la même liberté que vous m'accordez ; et en sortant, je suis forcé de m'avouer à moi-même que j'avais l'âme d'un esclave dans le pays qu'on appelle des hommes libres, et que je me suis trouvé l'âme d'un homme libre dans le pays qu'on appelle des esclaves. Ah ! mes amies, quelle souveraine ! quelle extraordinaire femme ! On n'accusera pas mon éloge de vénalité, car j'ai mis les bornes les plus étroites à sa munificence ; il faudra bien qu'on m'en croie, lorsque je la peindrai par ses propres paroles ; il faudra bien que vous disiez toutes que c'est l'âme de Brutus sous la figure de Cléopâtre ; la fermeté de l'un et les séductions de l'autre ; une tenue incroyable dans les idées avec toute la grâce et la légèreté possibles de l'ex-



pression ; un amour de la vérité porté aussi loin qu'il est possible ; la connaissance des affaires de son empire, comme vous l'avez de votre maison : je vous dirai tout cela, mais quand ? Ma foi, je voudrais bien que ce fût sous huitaine, car il en faut moins pour arriver de La Haye à Paris du train dont je suis revenu de Pétersbourg à La Haye ; mais Sa Majesté Impériale et le général Betzky, son ministre, m'ont chargé de l'édition du plan et des statuts des différents établissemens que la souveraine a fondés dans son empire pour l'instruction de la jeunesse et le bonheur de tous ses sujets. J'irai le plus vite que je pourrai, car vous ne doutez pas, bonnes amies, que je ne sois aussi pressé de me restituer à ceux qui me sont chers qu'ils peuvent l'être de me revoir. Sachez, en attendant, qu'il s'est fait trois miracles en ma faveur : le premier, quarante-cinq jours de beau temps de suite, pour aller ; le second, cinq mois de suite dans une cour, sans y donner prise à la malignité : et cela, avec une franchise de caractère peu commune et qui prête au *torquet* des courtisans envieux et malins ; le troisième, trente jours de suite d'une saison dont on n'a pas d'exemple, pour revenir, sans autre accident que des voitures brisées : nous en avons changé quatre fois. Combien de détails intéressants je vous réserve pour le coin du feu ! Je commence à perdre les traces de vieillesse que la fatigue m'avait données ; il me serait si doux de vous retrouver avec de la santé, que je me flatte de cette espérance. Je compte beaucoup sur les soins de M<sup>me</sup> de Blacy, et sur ceux de M<sup>me</sup> Bouchard ; je les salue et les embrasse toutes deux. M<sup>me</sup> Bouchard, qui ne pardonne pas aisément une bagatelle, me permettra apparemment de garder un long et profond ressentiment d'un mal qui ne m'a pas encore quitté. La première fois que vous verrez M. Gaschon, dites-lui que si son affaire n'est pas faite, ce n'est pas que je l'aie oubliée ; les circonstances n'étaient guère propres au succès dans un pays où la souveraine calcule. J'ai vu Euler, le bon et respectable Euler, plusieurs fois : c'est l'auteur des livres dont votre neveu a besoin. J'espère qu'il sera satisfait. La princesse de Galitzin en avait fait son affaire avant mon départ, et depuis mon arrivée, le prince Henri s'en est chargé. Vous me direz : Pourquoi se reposer sur d'autres de ce qu'on peut faire soi-même ? C'est que l'édition d'un des volumes publiés à Pétersbourg est épuisée, et que l'édition de l'autre

volume s'est faite à Berlin, où je n'ai pas voulu passer, quoique j'y fusse invité par le roi. Ce n'est pas l'eau de la Néva qui m'a fait mal, c'est une double attaque d'inflammation d'entrailles en allant ; ce sont des coliques et un mal effroyable de poitrine causés par la rigueur du froid à Pétersbourg, pendant mon séjour ; c'est une chute dans un bac à Mittau, à mon retour, qui ont pensé me tuer ; mais la douleur de la chute et les autres accidents se sont dissipés ; et si votre santé était à peu près aussi bonne que la mienne, je serais fort content de vous.

J'avais laissé Grimm malade à Pétersbourg ; il est convalescent et au moment de son retour ; il revient l'âme navrée de douleur : la landgrave de Darmstadt, qu'il avait accompagnée, son amie, la mère de la grande-duchesse, vient de mourir. Je ne saurais vous dire l'étendue de la perte qu'il fait en cette femme. Ma fille m'apprend que, pendant mon absence, vous avez eu quelque bonté pour elle ; je vous en fais bien mes remerciements. Ne craignez rien pour ma santé ; nous nous retirons de bonne heure, nous ne soupçons presque pas. Je n'ai pas encore le courage de travailler ; il faut laisser le temps à mes membres disloqués de se rejoindre ; c'est l'affaire du sommeil ; aussi, depuis mon retour, je dors huit à neuf heures de suite. Le prince a son travail politique ; la princesse mène une vie qui n'est guère compatible avec la jeunesse, la légèreté de son esprit, et le goût frivole de son âge ; elle sort peu ; ne reçoit presque pas compagnie, a des maîtres d'histoire, de mathématiques, de langues ; quitte fort bien un grand diner de cour pour se rendre chez elle à l'heure de sa leçon, s'occupe de plaire à son mari ; veille elle-même à l'éducation de ses enfants ; la renoncé à la grande parure ; se lève et se couche de bonne heure, et ma vie se règle sur celle de sa maison. Nous nous amusons à disputer comme des diables ; je ne suis pas toujours de l'avis de la princesse, quoique nous soyons un peu fêrus tous deux de l'antiquomanie, et il semble que le prince ait pris à tâche de nous contredire en tout : Homère est un nigaud ; Pline, un sot fiellé ; les Chinois, les plus honnêtes gens de la terre, et ainsi du reste. Comme tous ces gens-là ne sont ni nos cousins, ni nos intimes, il n'entre dans la dispute que de la gaieté, de la vivacité, de la plaisanterie, avec une petite pointe d'amour-propre qui l'assaisonne. Le prince, qui a tant acquis de tableaux, aime

mieux avouer qu'il ne s'y connaît pas que d'accorder le mérite de s'y connaître à aucun amateur.

Bonjour, mes bonnes amies; agréez mon tendre respect, et me croyez tout à vous, comme j'étais et je serai toute ma vie.

## CXXXIX

La Haye, le 3 septembre 1774.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Mes caisses ont été embarquées hier pour Rotterdam ; il ne me reste ici de butin que ce qu'on enferme dans un sac de nuit pour un voyage de cinq à six jours.

Le prince et la princesse de Galitzin font tout leur possible pour me retenir jusqu'à la fin du mois; ils prétendent que je devrais attendre, à côté d'eux, la dernière résolution de la cour de Russie sur un projet dont l'impératrice même a fixé l'accomplissement dans le courant de ce mois; mais il n'en sera rien; l'édition de son ouvrage n'est pas encore achevée; j'ai accordé dans ma tête une huitaine à l'imprimeur; passé ce terme, finira la besogne qui voudra. Malgré toutes les attentions de mes hôtes, malgré la beauté du séjour de La Haye, je sèche sur pied; il faut que je vous revoie tous. Qui m'aurait dit, lorsque je partis de Paris, qu'un voyage que j'imaginai de cinq à six mois serait presque trois fois plus long? Je lui aurais bien répondu qu'il en aurait menti par sa gorge. Enfin, je vais regagner mes foyers pour ne les plus quitter de ma vie: le temps où l'on compte par année est passé, et celui où il faut compter par jour est venu; moins on a de revenu, plus il importe d'en faire un bon emploi. J'ai peut-être encore une dizaine d'années au fond de mon sac. Dans ces dix années, les fluxions, les rhumatismes, et les restes de cette famille incommode en prendront deux ou trois; tâchons d'économiser les sept autres pour le repos et les petits bonheurs qu'on peut se promettre au delà de la soixantaine. C'est mon projet dans

lequel j'espère que vous voudrez bien me seconder. J'avais pensé que les fibres du cœur se racornissaient avec l'âge; il n'en est rien; je ne sais si ma sensibilité ne s'est pas augmentée : tout me touche, tout m'affecte; je serai le plus insigne *pleurnicheur* vieillard que vous ayez jamais connu. Adieu, mesdames et bonnes amies; encore un petit moment et nous nous reverrons. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Madame de Blacy, on dit que, pendant mon absence, quelqu'un n'a coupé l'herbe sous le pied. Si vous êtes restée ce que vous étiez, vous auriez tout aussi bien fait de me garder. Si vous vous êtes départie de la rigidité de vos principes, je vous félicite de votre perversion et de votre inconstance. Comme je vais être baisé de M<sup>me</sup> Bouchard si elle a conservé son goût pour l'histoire naturelle! J'ai des marbres, et tant de baisers pour les marbres; j'ai des métaux, et tant de baisers pour les métaux; des minéraux, et tant de baisers pour les minéraux. Comment fera-t-elle pour acquitter toute la Sibérie? Si chaque baiser doit avoir sa place, je lui conseille de se pourvoir d'amies qui s'y prêtent pour elle : mes baisers, comme vous pensez bien, seront les plus petits que je pourrai; mais la Sibérie est bien grande. Vous auriez fait la même faute que moi, si vous n'aviez laissé oublier de M. et M<sup>me</sup> Digeon. Dites encore un petit mot de moi à M. Gaschon, si vous le revoyez avant moi. Il n'aura pas encore résigné sa charge de satellite du plaisir, la plus excentrique de toutes les planètes, qui le promène avec elle sur toutes sortes d'horizons. Adieu, mes bonnes amies; adieu; je reparaitrai bientôt sur le vôtre, et pour ne plus m'en éloigner.

LETTRES  
A L'ABBÉ LEMONNIER

---

(1765-1779.)





## NOTICE PRÉLIMINAIRE

---

Cet abbé Le Monnier, que Diderot rencontra chez les dames Volland et dont il resta l'ami jusqu'à la fin, est une agréable figure de rimeur, d'humaniste et de philanthrope. Mais il a expié le tort d'avoir écrit des fables après La Fontaine et d'avoir traduit Perse et Térence qu'on ne lit plus guère aujourd'hui, même dans une traduction. Quant à la *Fête des bonnes gens*, elle n'a point survécu à ses fondateurs. Parler de Le Monnier, c'est donc ajouter un chapitre à cette histoire des oubliés et des dédaignés de la littérature que chaque siècle laisse à faire après lui.

Guillaume-Antoine Le Monnier naquit à Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche), en 1721. Après ses études commencées à Coutances et achevées au collège d'Harcourt, il fut nommé, en 1743, chapelain de la Sainte-Chapelle, où, pour 1,400 livres par an, il enseignait aux enfants de chœur le plain-chant et le latin. Plus tard, une épître, fort gentiment tournée, à son archevêque lui valait une pension de 800 livres qui le garantissait, disait-il, « de la faim comme de l'indigestion ». La maîtrise et la classe ne l'empêchaient pas de se lier avec Diderot, Grétry, Raynal, « qui l'appelaient le meilleur des hommes », Élie de Beaumont, Greuze, Moreau le Jeune, Sophie Arnould,

. . . . . Le Carpentier,  
Cochin, Perronet, Gendrier,  
Et de leurs pareils quinze ou seize,  
Qui sont amis chauds comme braise.

Non content de corriger le *Dialogue sur la raison humaine*, qui est la première œuvre imprimée de l'abbé, Diderot relisait, la plume à la main, ses deux traductions, et leur cherchait un éditeur. Le Monnier l'en remerciait par une fable dont il empruntait le sujet à une repartie

de M<sup>me</sup> Diderot <sup>1</sup>. Cochin dessinait pour ses *Fables* et pour les *Satires* de Perse des frontispices aussi compliqués que les énigmes du *Mercur*e d'alors; il ornait son Tércence de sept belles planches gravées par Choffard, A. de Saint-Aubin, Rousseau et Prévost. Plus tard, un autre ami, Moreau le Jeune, gravait lui-même pour la *Fête des bonnes gens de Canon* une de ses plus délicieuses eaux-fortes.

Si l'abbé s'en était tenu à ses traductions, il serait peut-être tout doucement arrivé au fauteuil académique. Par malheur, il s'avisa d'écrire pour Philidor une comédie en un acte et en prose mêlée d'ariettes, intitulée *le Bon Fils* et représentée sur le Théâtre-Italien le 11 janvier 1773. Ce fut une lourde chute. Grimm se garda de signaler l'échec, d'un ami; mais les *Mémoires secrets*, qui n'avaient pas les mêmes motifs pour ménager l'abbé, se montrèrent impitoyables. Dès la veille de la représentation, ils insinuent que le sujet est emprunté à un conte de Marmontel, « mine féconde où puisent tous nos faiseurs d'opéras-comiques ». Le 14 janvier, ils annoncent que les comédiens italiens l'ont jouée : « Les paroles sont d'un certain abbé Le Monnier qui a traduit Tércence, mais ne s'entend en rien au théâtre. Indépendamment des vices de construction, la forme n'a aucune beauté; il n'y a pas une scène qui vaille quelque chose; les ariettes même sont détestables. La musique du sieur Philidor n'a pu compenser tant de défauts, et si *le Bon Fils* n'est pas tombé, il n'est guère possible qu'il aille bien loin. » Le 5 février : « L'abbé Le Monnier, auteur du *Bon Fils*, est chapelain de la Sainte-Chapelle. Il a pris un nom postiche et sur les imprimés on lit : Par *M. de Vaux*. Cependant, comme il est notoirement connu pour l'auteur de cette mauvaise pièce, le Chapitre est furieux contre ce suppôt prévaricateur et l'archevêque de Paris exige, dit-on, qu'il soit destitué de sa place. Cela serait acheter bien cher la honte d'avoir produit une aussi détestable drogue. » C'était dur, en effet; le pauvre abbé dut quitter Paris. Grâce à Élie de Beaumont, il obtint la cure de Montmartin-en-Graignes, non loin de Saint-Lô. Il y fit le bien et s'occupa de l'institution des fêtes de bienfaisance que la famille d'Élie de Beaumont avait créées à Canon et à Passais. Dès lors, il ne vint plus guère à Paris. Mais ses amis ne l'oubliaient pas. M<sup>me</sup> Vallayer-Coster, celle-là même qui avait peint M<sup>lle</sup> Volland, exposa au Salon de 1775 un portrait de l'abbé, et Diderot, en 1779, le chargeait de solliciter Target pour le fils de M<sup>me</sup> de Blacy, dans des termes qui prouvent que leur amitié ne s'était jamais refroidie.

La Révolution survint. Le Monnier, dépossédé de sa cure, fut arrêté et enfermé, à Paris d'abord, à Sainte-Marie-du-Mont, puis à Sainte-Pélagie. Le 9 thermidor l'en fit sortir; et la Convention non-seulement lui accorda une pension, mais, sur la proposition de Letourneur (de la Manche), lui donna la succession de Dom Pîngré comme conservateur de la bibliothèque du Panthéon. En même temps, il était élu à

1. Voir la fable XXIX : *Le Philosophe et sa femme*.

l'Institut, dans la section des langues vivantes. Il paya son tribut par un mémoire sur le pronom *Soi* et il fit au Lycée la lecture de fables et de poésies. Mais les honneurs venaient le chercher trop tard; il mourut le 4 avril 1797.

Quelques jours après, un de ses collègues du Lycée, le citoyen F. V. Mulot, lisait en séance publique un éloge de Le Monnier, écrit dans la langue pompeuse du temps. L'auteur, bien renseigné, d'ailleurs, sur les particularités de la vie de l'abbé, terminait en souhaitant qu'on plantât sur la tombe « un arbre vert, moins triste que le cyprès qui eût trop contrasté avec la gaité de son caractère. » Sous le titre d'*Apothéose de Le Monnier* viennent tout aussitôt des couplets de Favart sur l'air : *Que ne suis-je la fougère ?* un dithyrambe de Desforges (serait-ce l'auteur du *Poëte*?) et d'autres couplets encore, d'un anonyme, sur l'air : *Femmes qui voulez savoir*, etc. La mémoire aimable de Le Monnier était fêtée comme il convenait.

M. Brière possède presque tous les autographes des lettres de Diderot à l'abbé, publiées par lui. Le fac-simile de l'un d'eux est joint à ce volume. Grâce à la bienveillance de M. Alfred Sensier et de M. J. Desnoyers, nous avons pu enrichir cette série de deux lettres inédites, l'une que plusieurs catalogues ont mentionnée comme adressée à Galiani, l'autre qui est un véritable plaidoyer en faveur du neveu de M<sup>lle</sup> Volland. De plus la lecture attentive du texte de nos prédécesseurs nous a fait replacer à leurs dates réelles quelques-unes de ces lettres dont l'ordre chronologique avait été visiblement interverti.

---



## LETTRES

### A L'ABBÉ LE MONNIER

---

#### I

Monsieur et cher abbé, si j'avais un service à vous rendre, je ne manquerais pas d'aller chez vous ; mais j'en ai un à vous demander et il faut vous en ménager toute la bonne grâce : donnez-vous donc la peine de venir chez moi. Demain, par exemple, vous me trouveriez dans la matinée ; songez que ce délai peut vous priver du plaisir d'obliger et de m'obliger. Si vous différiez à m'apparaître, je vous croirais indisposé ou retenu par quelque contre-temps fâcheux, et j'en aurais plus de souci que de mon affaire. Et ce *Philosophe sans le savoir*, où est-il ? et ce *Térence* ? et ces figures ? Venez me dire tout cela et que la chose à laquelle je m'intéresse n'est pas infaisable. Bonjour, je vous embrasse de tout mon cœur. Songez à votre poitrine et soyez sage. Voyez de jolies femmes et regardez-les tant qu'il vous plaira. Soupez avec des gens qui boivent du bon vin de Champagne, mais laissez-les faire. Votre serviteur et ami.

#### II

Je n'y veux rien faire à cette pièce, mon très-cher abbé<sup>1</sup>. Malheur à ceux qui n'en seront pas fous ! Dans l'état où elle est,

1. Cette lettre a été certainement écrite au sortir de la répétition générale du *Philosophe sans le savoir*, qui eut lieu le 30 novembre 1765, devant M. de Sartine

c'est un chef-d'œuvre de simplicité, de finesse, de force. Le génie et le naturel y brillent de tout côté. C'est l'ouvrage d'un très-habile et du plus honnête homme du monde. Je courus avant-hier toute la matinée après lui, pour lui accorder une petite portion de sa récompense, l'admiration et l'éloge d'un ami dont il connaît la sincérité, et dont il ne méprise pas le jugement. Je lui remis en même temps une lettre de Grimm qu'il peut regarder comme l'expression des sentiments de toute notre société de la rue Royale. Voyez cette lettre, elle contient quelques observations sensées auxquelles il est facile de satisfaire. Nos vues, bonnes peut-être, le jetteraient dans un travail infini; et puis je craindrais que l'ensemble n'en prît un air tourmenté. Je ne veux point du tout le mot de philosophie, ni dans une bouche ni dans une autre. Il me plaît infiniment que le titre de la pièce ne s'y trouve pas seulement une fois..... Si la scène de la comtesse de province ne fait point d'effet, c'est qu'elle commence mal; je vous l'ai dit, c'est une scène assise. Qu'elle vienne cette comtesse exprès pour s'entretenir avec son frère de l'établissement de son neveu, alors elle donnera à ce frère cent coups de poignard et qui seront tous sentis du spectateur. Pour la scène des violons, je crois que placée et exécutée comme Grimm l'a pensé, elle fera bien. Ce n'est pas tout cela qu'il faut corriger, mon ami; mais bien premièrement ce foutu Brizard qui joue sans âme, sans pathétique, sans force, et qui, au premier coup de marteau qui a fait renverser plusieurs femmes sur le fond de leurs loges, ne sait pas se laisser tomber dans son fauteuil; c'est cet insipide Grandval qui balbutie son rôle et qui le fait si bêtement, si bêtement, qu'à présent que je me le rappelle, je ne sais comment il n'a pas fait tomber la pièce. Jetez-moi ce sot bougre-là hors de la scène, il n'est plus bon à rien; ce sont les trois quarts de cette racaille au beau milieu de laquelle nous étions, et qui ne seront faits de mille ans d'ici pour bien sentir la vérité et la simplicité de ce drame; que diable voulez-vous que je réponde à un plat qui me demande si je trouve cela écrit? « Et foutre non, lui réponds-je, cela n'est pas écrit, mais cela est parlé. » Si cet homme était en



état de sentir combien ma réponse est bonne, il ne se serait pas mis dans le cas de l'entendre. Mon cher ami, si Sedaine ne recueille pas de son talent, cette fois-ci, tout l'honneur qui lui est dû, je connais quinze à dix-huit honnêtes gens qui en seront plus affligés que lui. Parmi ces honnêtes gens-là, il y a trois femmes très-aimables, très-jolies, qui veulent absolument l'embrasser ; il n'a qu'à dire quand il lui plaira de prêter ses joues. Je ne sais si jamais vous avez entendu nommer un M. de Saint-Lambert ; c'est un homme de mérite et qui veut vous connaître. Bonjour, mon ami. Si vous m'aimez bien comme je le désire et le crois, ne me dites plus que des choses que vous croyez et que je puisse croire. Je vous embrasse de tout mon cœur. Embrassez encore pour vous et pour moi l'ami Sedaine. C'est un furieux homme. Je ne sais s'il a des ennemis ; on a quelquefois comme cela plus qu'on ne mérite ; mais il les écrasera tous comme des chenilles. Bonjour.

## - III

Vous écrivez bien mal, monsieur et très-aimable abbé ; il faut que vous ayez bien peu de vanité pour négliger d'aussi jolis enfants que les vôtres. J'ai eu toutes les peines du monde à vous déchiffrer. Vous me direz à cela que je m'en suis donné tout le temps ; mille pardons. Je ne suis ni paresseux ni négligent, et je sens très-bien la marque d'estime que vous m'avez donnée. Mais c'est le diable qui se mêle de mes affaires, et qui ne laisse jamais faire que celles qui me désespèrent et qui m'ennuient. Enfin, voilà votre dialogue avec les misérables petites observations que vous me demandez<sup>1</sup>. Il ne tenait qu'à vous que je fisse mieux mon devoir d'Aristarque, vous n'aviez qu'à faire

1. Le Monnier a publié en 1763 un *Dialogue sur la raison humaine* que nous n'avons pu nous procurer. Il le refit sur les conseils de Diderot et le remplaça dans ses *Fables, Contes et Epîtres*, sous le titre de : *Le Fils ingrat*. La prose a disparu, et deux demoiselles de Saint-Cyr ont remplacé les deux enfants de chœur de la première version.

moins bien votre devoir d'auteur. Premièrement, je n'aime point la prose, je la trouve commune, point d'élégance, et pas assez de naïveté; que ne causiez-vous de cela, comme quand vous causez avec nous? Relisez-la, et vous verrez que l'apologiste de la raison n'a pas le ton d'un camarade, mais celui d'un maître; ce n'est pas que dans cette prose, dont je vous dis tant de mal, il n'y ait pourtant de très-jolis endroits. Venons aux vers. *Don précieux, guide fragile, au lieu de régir votre argile.* Ça vous plaît-il beaucoup? n'y a-t-il rien là d'entortillé? dit-on régir l'argile? là, je m'en rapporte à vous. Et cette argile vient-elle bien à propos? *Est esclave dans sa maison,* c'est cela qui est bien. Rayez-moi, s'il vous plaît, les quatre vers suivants. *Roi faible, Roi trop débonnaire,* etc. La raison est du sexe féminin, l'usage l'a ainsi voulu. C'est une reine, une pauvre reine, j'en conviens; mais c'est une reine. *Mais nos sens, rebelle vulgaire,* cela a du sens, mais point de facilité, point de grâce, point de musique, faits à la Robé. *Fustigés* par les écoliers. *Fustigés*, si j'en avais un autre, je vous le dirais; *bafoué* est bas, *méprisé* est faible. Mais je suis une bête de me tracasser pour vous trouver un autre mot. Parbleu, c'est votre affaire. Qui est-ce qui voudrait se mêler de conseiller un poète, s'il fallait faire mieux que lui? *Pour triompher de l'univers;* serviteur au frère chapeau. *Je suis charmé de la réponse.* etc. Voilà des vers, cela; cela est simple, facile, élégant et clair, et vous le savez bien, perfide abbé, sans que je vous le dise. *Il est tout, hors un point, qui seul était en sa puissance;* j'aimerais bien autant qui *même* était en sa puissance. Si j'étais un peu de mauvaise humeur, je pointillerais bien sur ces deux vers; mais je ne veux pas que vous hochiez de la tête et que vous disiez foin des critiques! parce que toute la fable est charmante, facilement écrite et conduite à ravir; et les interruptions de l'interlocuteur tout à fait naturelles. Des *jeunes gens de son espèce, l'échantillon,* etc.; à merveille. Vous pouvez m'en croire; car nous autres Frérons, La Porte, Aliborons, nous ne louons qu'à regret, et nous ne lisons que pour trouver à reprendre. Ce ne sont pas des fleurs, c'est des chardons qu'il nous faut et que nous cherchons. *Un tourment, s'il est défendu;* j'aimerais bien autant s'il *était* et *deviendrait*; mais la mesure ne le veut pas; à la bonne heure. *Il est bientôt cucilli, mangé,* etc.; très-

bien noté. *Si l'on juge qu'alors le père*, etc. Eh bien, qu'en voulez-vous dire?... Point d'humeur. Comme vous prenez feu, je vois bien qu'il n'est pas nécessaire de vous les louer, ces vers-là, et que vous n'en êtes pas moins content que moi. N'est que l'avant-propos; c'est peut-être *un* avant-propos. Si vous laissez l'avant-propos, je vous demanderai et de quoi? Quelle guenille! direz-vous, et vous aurez raison. *Fils ingrat*, lui dit-il, *mais fils ingrat que j'aime*. Voilà un bon père et qui parle très-bien. *Entre mes bras, j'aurai soin*, etc.... *s'il se trouve en chemin*, etc.... Je suis un peu fâché que vous n'ayez pu commencer par le second membre et dire : *s'il se trouve*, etc., *entre mes bras, j'aurai soin* de te prendre. Et puis voilà deux *soins* qui sont un peu proches l'un de l'autre. Voyez; *plus promettre*, *plus pro*, chagrinent un peu mon oreille. L'essai des premiers pas et du bâton est très-bien peint. J'aime le *piéd précurseur*, et j'aime bien autant *et ne sert que de contenance*. Ce que dit le père ensuite est on ne peut mieux; car je suis père aussi, et je m'y connais. Et ne *fait* qu'à sa tête; auriez-vous quelque répugnance à dire : et *ne va* qu'à sa tête, ou *n'en va* qu'à sa tête? car il est ici question de marcher. *Puisse le ciel, juste vengeur*.... *Prenez garde, qu'allez-vous dire? C'est tout le genre humain que vous allez maudire*; le père, l'enfant, etc., très-beau, mon cher abbé, très-beau. Cet endroit frappera tout le monde. La suite est un peu négligemment écrite. Mais cela finit à merveille, et par un vers sentencieux qui est très-bien fait. Bonjour, monsieur et cher abbé, recevez mon très-sincère compliment sur votre fable, et que mes chicanes ne vous fassent ni plus ni moins de pitié qu'à moi; et cela sera fort bien... Mais, à propos de ce bâton, ne trouvez-vous pas qu'on en ferait le même éloge, en quelque forêt qu'il eût été coupé? Le bonze, le derviche, l'iman, le disciple de Moïse, celui de Fô, celui du Christ, et tout autre marchand de bâton, s'accommodera de votre fable. Quoi dire? Y a-t-il ou n'y a-t-il pas bâton et bâton comme il y a fagots et fagots? Me direz-vous qu'il faut s'en tenir à celui qu'on nous met à la main, quand nous venons au monde, en quelque lieu de la terre que ce soit? Fort bien, oui, et allez-vous-en prêcher cette morale-là à messieurs des Missions étrangères, rue du Bac, et vous verrez s'ils s'en accommoderont. J'ai bien peur, monsieur et cher abbé, que le vrai bâton, le bâton

universel, celui que le père commun des hommes leur a donné, ne soit cette raison même dont vous dites tant de mal. Il faut au moins avouer que c'est à elle qu'il appartient de juger du choix du bâton même avec lequel tant d'aveugles se promènent; et puis, tenez, votre maudit bâton ne leur sert qu'à s'entr'assommer les uns les autres; c'est, ç'a été et ce sera à toute éternité le plus terrible sujet de querelle qu'il puisse y avoir entre les hommes. J'aimerais tout autant qu'ils s'en passassent. Moi qui n'en ai point, par exemple, il me semble que je n'en vais pas moins mon droit chemin, sans tomber, sans heurter les passants, et puis voilà que je vais faire le rôle de Gros-Jean qui remontre à son curé. Adieu, monsieur et cher abbé. Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur. J'ai pour vous les sentiments de l'estime et de l'amitié la plus vraie; trouvez seulement l'occasion d'en faire l'essai, et vous verrez si je vous dis vrai. Encore mille pardons de vous avoir gardé votre ouvrage si longtemps. J'ai été bien tenté d'en prendre copie, cependant je ne l'ai pas fait. Il me fallait votre aveu, et je ne l'avais pas. Quand est-ce qu'on vous verra? C'est toujours par là qu'on finit. lorsqu'une fois on vous a vu.

## IV

Le 1<sup>er</sup> août 1769.

Vous avez raison, mon cher abbé; je suis l'homme du monde le plus paresseux, mais vous êtes bien aimable et bien bon de me pardonner comme vous faites un défaut que vous n'avez pas. Je me porte à merveille, quoique je fasse tout ce qu'il faut pour venir à bout de ma santé. Je me couche tard, je me lève matin, je travaille comme si je n'avais rien fait de ma vie, que je n'eusse que vingt-cinq ans et la dot de ma fille à gagner. Je ne sais rien prendre modérément, ni la peine, ni le plaisir, et si je me laisse appeler philosophe sans rougir, c'est un sobriquet qu'ils m'ont donné et qui me restera. Mon ami, courez bien les champs, soyez sobre, faites de l'exercice, ne pensez à quoi que ce soit au monde, pas même à faire un vers aisé, quoiqu'il vous

en coûte bien peu de chose pour le faire bon ; je vous le défends, entendez-vous, et si vous revenez avec une pièce de vingt vers en poche, vous nous la lirez, nous l'écouterons avec plaisir et vous battons comme plâtre. *El sacro santo far niente*. Voilà le seul Dieu auquel nous vous permettions de sacrifier, et boire, manger, dormir, voilà tout son culte.

Nos amies sont bien loin ; cela n'empêche pas que nous ne causions très-souvent de vous, elles prennent l'intérêt le plus sincère à votre santé. Si elle est bonne, ne me le laissez pas ignorer, afin qu'elles le sachent et qu'elles s'en réjouissent avec moi. Lorsque vous reverrez l'honnête et aimable commère, et l'époux et toute la poussinée, embrassez tout cela pour moi ; si je pouvais leur être de quelque utilité, vous ne manquerez pas de me le dire, parce qu'il est doux de faire le bien à tout le monde, et surtout à ceux qui en sont aussi dignes. Je vois quelquefois Sedaine, et jamais sans commémoration du cher abbé. Il y a à la barrière de Seine une petite tanière de jeunes libertins, où j'ai encore le plaisir de vous entendre nommer avec éloge. Je vous jure que quand je ne saurais pas combien il y a à gagner à mériter l'estime et l'amitié de ses semblables, je l'aurais bien appris pendant votre absence. Vous avez tout plein d'amis. Je vous dis tout cela par occasion, car la raison, la vraie raison qui me fait écrire, c'est que j'ai vendu votre *Encyclopédie* ; non pas autant que je l'aurais bien voulu ; le bruit que ces coquins de libraires de Suisse ont répandu, qu'ils allaient donner une édition de l'ouvrage corrigé et augmenté, nous a fait un peu de tort. Envoyez donc prendre chez moi neuf cent cinquante livres qui vous appartiennent ; si cela ne suffisait à vos dépenses, à côté du tiroir qui contient votre argent, il y en a un autre qui renferme le mien. Je ne sais pas ce qu'il y a, mais je le compterai à vos ordres. Quand vous donnez une adresse, ne pourriez-vous pas l'écrire un peu plus lisiblement ? Bonjour, mon ami, je vous embrasse de tout mon cœur. Présentez mon respect et embrassez pour moi votre chère cousine. Si je vous disais que nous ne sommes pas pressés de vous revoir, vous n'en croiriez rien, et vous diriez que je mens. Ne nous revenez cependant qu'à la fin des beaux jours. Le dévot Piron fait de mauvais vers orduriers. Le vieux Voltaire fait des ouvrages tout jeunes. Je lis tout cela ; si vous étiez là, j'en causerais ;

mais je ne saurais en écrire. Pour Dieu, homme de bien, envoyez-moi une copie de l'*Oiseau plumé*; je n'oserais vous demander le *Muphti*. Si cependant je l'avais, je l'enverrais à mon impératrice. Après vous avoir dit que si cette dernière pièce paraissait, on ne manquerait pas de vous accuser d'ingratitude, vous pourriez compter sur ma discrétion. Faites pourtant comme il vous plaira. Vous adresseriez l'une et l'autre à M. Gaudet, directeur général du vingtième, et sur la seconde enveloppe, à M. Diderot. Vous comptez sur ma tendre amitié et vous faites bien<sup>1</sup>.

## V

Langres, le 6 août 1770.

Voilà, monsieur et cher abbé, vos *Adelphes* expédiés; je les ai lus deux fois; peut-être l'épreuve, plus nette que votre manuscrit, me montrerait-elle des choses qui me sont échappées, mais j'ai fait de mon mieux. Je suis arrivé ici en trente-cinq heures. Je ne suis point fatigué. Je ne porte à merveille. Je jouis du plaisir d'être à côté d'une sœur qui m'aime et que je chéris. J'arrange mes affaires, j'ai plus de temps à donner au travail ici qu'à Paris et j'en use bien. Lorsque le moment de mon retour sera venu, je vous en préviendrai, afin que nous puissions descendre à Isle tous les deux en même temps. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur; je vous adresse votre manuscrit à M. Bouret; n'oubliez pas d'aller le retirer.

1. La suscription porte : Au château de Couterne, près Alençon.



## VI

1770.

Monsieur et cher abbé, je voulais engager une de ces dames<sup>1</sup> à vous proposer de venir passer la journée de demain lundi à la campagne avec elles. Mais elles prétendent que vous vous rendez plus aisément à ma prière et à mes avances qu'aux leurs ; rien n'est plus faux, et quoiqu'à dire vrai vous ayez bien de l'amitié pour moi parce que vous ne voudriez pas être un ingrat, il y a cent moments contre un où vous leur donneriez la préférence, et vous seriez bien et je ferais comme vous. Mais j'obéis. Voulez-vous passer la journée de demain, mais toute la journée, à compter depuis sept heures du matin jusqu'à neuf du soir, avec la mère, une des filles et moi, si cela vous convient? (Il faudrait que vous fussiez bien maussade, si cela ne vous convenait pas. Qui est-ce qui vous aime et vous estime plus que nous? Qui est-ce qui vous le dira mieux? Qui est-ce qui vous en donnera des marques plus vraies?) (Je ne savais pas quand cette parenthèse finirait; c'est que, quand on vous cajole, il en coûte si peu qu'on ne finit pas.) En voilà une autre, et si je n'y prends garde, j'en ferai une troisième..... Mais où en étais-je?..... Si cela vous convient; du moins, vous serez tout vêtu, tout chaussé, tout aimable, tout gai, à sept heures du matin que j'irai vous prendre chez vous, pour disposer de vous comme il nous plaira. Si l'on vous met à mal, eh bien, cher abbé, vous vous en consolerez. N'oubliez pas votre naïveté que j'aime tant, ni votre voix, afin que nous puissions être enchantés, soit que vous parliez, soit que vous chantiez. Un mot de réponse par écrit, sans dire un mot au domestique. C'est une partie qu'on trame en secret; ce qui me fait réellement craindre pour vous. Mais voyez, ou plutôt répondez bravement : *tout est vu*, et je courrai toutes les aventures qu'il plaira à ces dames de me faire courir.

1. La famille Volland.

Bonjour, je vous embrasse de tout mon cœur, et si vous en doutez, c'est par coquetterie, afin que je vous embrasse encore une fois.

## VII

1770.

Monsieur et cher abbé, tout ce que vous me dites est fort bien dit, mais cela n'en fait que plus de mal; vous m'auriez beaucoup obligé, si vous eussiez jeté les hauts cris. Vous êtes d'une modération tout à fait désespérante; après les douleurs d'un mal d'oreilles de quinze jours, une nouvelle telle que vous m'apprenez ne réconcilie pas avec la vie. Je n'ai ni perdu ni oublié vos deux comédies; mais dussé-je vous ruiner, il est dit que je ne vous les rendrai qu'après les avoir lues. C'est une fatalité à laquelle je vous conseille de vous résigner, cela vous sera d'autant plus facile que je ne vois pas ce qui peut vous en arriver de pis. Si j'étais un fermier général, je vous prierais de m'envoyer les quatre autres, et tout serait réparé. Persuadez donc à M<sup>lle</sup> Le Gendre de me remettre ce *bon* qu'elle me retient depuis plus de deux ans; voilà le moment d'en faire un bon usage. Si Barbou nous manque, peut-être trouverons-nous quelque autre libraire qui le remplacera sans aucun dommage pour vous. Il faut au moins que cela soit pour la tranquillité de ma conscience. Bonjour, je vous salue et n'ose vous embrasser.

## VIII

1770.

Monsieur et cher abbé, vous n'avez point vu ces dames depuis huit jours; et cela est fort mal fait à vous. Si vous les eussiez vues, elles vous auraient appris que j'étais sur le grabat, et vous seriez venu vous asseoir à côté du malade. Vous n'en avez rien fait; mais Philémon et Baucis sont réunis, et je vous pardonne.

## IX

1770.

Je ferai, monsieur et cher abbé, pour vous, pour Cochin, pour M. Cellot, pour moi et M. de Sartine, que j'aurais dû nommer le premier, tout ce qu'il faudra pour empêcher ce dernier de faire une injustice. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Faites ressouvenir Cochin ou M. Jombert que Cochin m'a promis communication de lettres écrites de Hollande, où il y a des bribes sur les beaux-arts dont je suis friand.

M. Évrard ne sera à Paris que vers le 10 du mois prochain. Pardon, si je vous griffonne ainsi, etc.

## X

1770

Monsieur et cher abbé, laissez partir ces dames pour leur terre; ensuite j'aurai quelques journées dont je pourrai disposer, et vous saurez qu'il y a peu d'hommes avec lesquels j'aime mieux me trouver qu'avec l'abbé Le Monnier. Il faut qu'en attendant j'aie une de ces soirées vous prendre, vous détourner dans quelque endroit où nous serons seuls, et là causer avec vous de ma position domestique, sans quoi il y aura toujours dans ma conduite quelque chose d'insupportable, que je n'y veux pas laisser pour vous. Un autre avantage, ce sera de vous donner une marque d'estime et de confiance. Bonjour, mon cher abbé, je vais courir un autre lièvre que le vôtre, et que je n'aurai pas sûrement le même plaisir à prendre. Bonjour encore, point d'humeur, je vous prie; ce n'est point refus, c'est nécessité.

## XI

1770

Cela va sans dire, jeudi, vous, Sedaine, le gigot et moi. Vous voyez comme je suis honnête, je vous mis vous et l'ami Sedaine avant le gigot, et je me suis mis après ; c'est que j'aurai bon appétit, et que le gigot sera un personnage important. Vous vous êtes donné la peine d'envoyer ou de venir vous-même. Mais est-ce que je ne vous avais pas dit que, toute affaire cessante, j'étais vôtre à la première réquisition ? Je n'oublie rien de ce que j'ai eu beaucoup de plaisir à promettre. A demain donc. Je vous salue et vous embrasse comme je vous aime, de tout mon cœur.

## XII

1770.

Bonjour, monsieur et cher abbé. Sedaine écrivit hier au soir fort tard qu'il avait la mâchoire entreprise d'une fluxion, et qu'il ne pouvait pas venir ; ainsi voilà notre dîner et notre espièglerie renvoyée à un autre jour. Je n'en suis pas trop fâché, parce que de mon côté je ne me porte pas trop bien, et que je présume que vos offices vous auraient peut-être empêché d'être des nôtres. Bonjour.

## XIII

Mon cher abbé, j'avais été si longtemps sans recevoir aucune épreuve du *Perse*, que je me croyais cassé aux gages, et j'en



a Monsieur

Monsieur L'abbé Le Monnier  
a La maîtrise de la 1<sup>re</sup> chapelle  
Cour du palais.

---



Monsieur et cher abbé !

cela s'en va s'en dire Jeudi, vous, Sedaine,  
le gigot en moi ! vous voyez comme se puis  
bonnête, Je vous ai mis vous et l'ami Sedaine  
avant le gigot, et Je me suis mis après. C'est  
que J'aurai bon appétit et que le gigot sera  
un personnage important. vous vous êtes  
donné la peine d'envoyer ou de venir vous  
même mais est ce que Je ne vous avais pas  
dit que, toute affaire effaite, J'étois votre,  
à la première réquisition. Je n'oublie rien de ce  
que J'ai eu beaucoup de plaisir à promettre.  
à demain donc Je vous salue et vous embrasse  
comme Je vous aime, de tout mon cœur.

Diderot



étais mortifié. Les nouvelles feuilles ont consolé mon amour-propre, et je suis fort bien.

Autre chose. J'ai oublié parmi mes papiers une souscription ; le souscripteur n'entend pas raison. Comment se tire-t-on de là ?

Item, vous m'avez promis un exemplaire commun que je puisse barbouiller tout à mon aise ; je l'ai refusé, je l'accepte : vous serez imprimé, à coup sûr, car votre ouvrage réussit comme je le souhaitais. Alors vous trouverez mes observations toutes prêtes.

Satisfaites à tous ces points-là.

#### XIV

Voilà, monsieur et cher abbé, un mémoire que je vous laisse et que vous irez présenter et recommander fortement à M. le premier président de Maupeou. C'est moi qui vous en prie, et ce sont toutes ces dames en corps qui vous l'ordonnent. Elles prennent le plus vif intérêt à M. Évrard, et vous répondent qu'il n'y a pas un mot à rabattre de tout ce qui est avancé dans le mémoire. Lisez-le, car il faut que vous sachiez ce que vous avez à demander ; d'ailleurs, il est court, très-bien fait, et de votre ami Target. On refuse une fille riche à un homme qui n'a que du talent et des vertus ; si vous ne vous y opposez, des parents avides feront déclarer la grand'mère imbécile, renfermeront la petite-fille dans un couvent, la dégoûteront du mariage, lui feront prendre l'habit religieux pour le bien de son âme et s'empareront de sa fortune. Dites bien à M. de Maupeou qu'il n'est pas honnête de permettre les oppositions à de pareils mariages. L'argent en fait tant et tant tous les jours, qu'on peut bien souffrir une fois, sans conséquence, qu'il s'en fasse un par de meilleurs motifs. Bonjour, mon très-cher et très-estimable abbé. Mais songez que ces dames veulent absolument que M. Évrard, leur protégé, couche avec M<sup>lle</sup> Gargau, et que l'affaire se plaide samedi, après-demain ; ainsi point de temps à perdre.

XV<sup>1</sup>

Monsieur et cher abbé, je ne suis pas mort, mais peu s'en faut. Je verse des flots de lait sur ma poitrine inflammable que je ne peux éteindre ; c'est un incendie qui se renouvelle à chaque quart d'heure de conversation ; et Dieu a voulu, pour ma santé et pour celles des honnêtes mécréants avec qui vous vivez et auxquels je ne laisse pas de vous envier, malgré ce que j'aurais à y perdre et ce qu'ils ont à y gagner, que vous fussiez à une soixantaine de lieues d'ici. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je révere sincèrement les personnes avec lesquelles vous avez la bonté de vous entretenir de moi, mais jugez par le bien que vous leur en dites combien je dois craindre de les connaître. Rappelez-moi à M. le marquis d'Adhémar dès qu'il vous le verrez. J'ai cru longtemps qu'il avait de l'amitié pour moi. Celui qui médite n'est peut-être pas un animal dépravé, mais je suis bien sûr qu'il ne tardera pas à être un animal malsain. Rousseau continue de méditer et de se porter mal. Votre serviteur continue de méditer et ne se porte pas trop bien ; et malheur à vous si vous méditez, car vous ne tarderez pas à être malade. Malgré cela, je n'aimerais le gland, ni les tanières, ni le creux des chênes. Il me faudrait un carrosse, un appartement commode, du linge fin, une fille parfumée, et je m'accommoderais volontiers de tout le reste des malédictions de notre état civilisé. Je me sers fort bien de mes deux pieds de derrière, et, quoi que Rousseau en dise, j'aime encore mieux que cette main qui trace ces caractères soit une main qui vous écrive que je vous chéris de tout mon cœur et que j'accepte tous les services que vous m'offrez, que d'être une vilaine patte malpropre et crochue. Adieu, mon cher monsieur ; revenez vite auprès de nous et quittez-moi la société dans laquelle vous vivez et risquez de perdre le petit grain de foi que Dieu vous a donné. Je dis un petit grain, car si

vous en aviez seulement gros comme un grain de navette, il est de soi que vous transporteriez des montagnes et je ne crois pas d'honneur que vous en soyez encore là. Si, par hasard, je me trompais, laissez les montagnes où elles sont, mais transportez-vous vous-même ici, seulement pour une minute, que je vous voie, que je vous embrasse, que je vous charge de compliments et de respects pour les personnes qui vous possèdent, et puis vous irez les rejoindre par la même voiture, qui doit être fort douce ainsi que je le présume, quoique je ne l'aie jamais éprouvé. Je suis, avec l'estime la plus sincère et le dévouement le plus vrai, monsieur et cher abbé, etc.

XVI<sup>1</sup>

Paris, 9 octobre 1779.

Voici, monsieur et cher abbé, une belle occasion d'exercer votre bienfaisance. Si la distance des lieux était moins grande et ma santé moins mauvaise, je serais à présent à Canon, et je resterais aux genoux de M. Target jusqu'à ce que j'en eusse obtenu la faveur ou la justice que vous solliciterez à ma place avec autant de chaleur que j'y en mettrais et avec un tout autre avantage, parce que M. Target est votre ami.

Il s'agit de M. Vallet de Fayolle, fils de notre amie commune M<sup>me</sup> de Blacy, et neveu de M<sup>lle</sup> Volland, que j'envoyai à Cayenne en 63, je crois, et qui y est malheureux depuis seize ans.

Vous direz à M. Target que Vallet de Fayolle, à l'âge de vingt-deux ans, vint me trouver et me tint le propos qui suit : « Mon cher tuteur, je vous supplie d'intercéder auprès de mes parents pour que l'on me chasse incessamment de Paris ; je me sens entraîné à toutes sortes de vices, et je suis sur le point de me perdre. »

On lui proposa de passer à Cayenne avec la foule de ces

1. Inédite. Communiquée par M. J. Desnoyers, de l'Institut. La suscription porte : A monsieur l'abbé Le Monnier, curé de Montmartin, près Carentan.

malheureux qui y ont presque tous péri ; il accepta sans balancer. On lui fit une pacotille, et il partit.

Vous direz à M. Target qu'au milieu de toutes les calamités auxquelles les nouveaux colons furent exposés, on lui reconnut tant de moyens, d'intelligence et de fermeté qu'on le choisit unanimement pour aller à Ceylan et à la Martinique solliciter du secours, et qu'il répondit parfaitement à la confiance de ses commettants.

Vous direz à M. Target que la misère de la colonie s'accroissant de jour en jour par l'avidité des pourvoyeurs et la scélératesse de l'administrateur, il se réfugia dans les forêts avec un nègre et qu'ils y vécurent de singes et de perroquets pendant six mois, jusqu'à l'arrivée de M. de Fiedmond qui, sur les éloges et les regrets qui retentissaient à ses oreilles, fit chercher le jeune homme et se l'attacha en qualité de secrétaire.

Peu de temps après il se maria ; il avait acquis une pauvre habitation et il commençait à respirer de ses peines, lorsque, des chasseurs ayant mis le feu dans les savanes, sa maison fut incendiée. Il se trouva lui, sa femme et sa belle-mère nus, au milieu de la campagne. Sa constance et sa probité ont successivement passé par les épreuves les plus dures.

Dites à M. Target que, pauvre, il a joui et qu'il jouit de la considération la plus illimitée dans une contrée où l'on ne vaut qu'à proportion de la richesse que l'on possède.

Dites à M. Target que son indigence est devenue respectable même pour ses créanciers. J'en atteste M. Dubucq.

Vous direz à M. Target que les différents administrateurs qui se sont succédé à Cayenne, divisés d'opinions et de caractères, se sont tous réunis dans l'attestation de ses lumières et de ses vertus.

Vous direz à M. Target qu'il a été en correspondance suivie avec le ministre de la marine et que ses mémoires sur l'amélioration de la colonie ne se sont plus trouvés, soit que M. de Borne y ait assez attaché de prix pour les emporter avec lui, soit qu'ils aient été supprimés par des commis intéressés à l'inexécution de ses projets.

Vous direz à M. Target qu'à l'arrivée de M. Malouet à Cayenne, il fut député, d'une voix unanime, à l'assemblée des colons et qu'il s'y distingua par sa conduite, par ses mémoires, par son intelligence et surtout par sa hardiesse, se montrant au-



dessus de toute autre considération que celle du bien général. Cependant il n'ignorait pas toutes les haines auxquelles il s'exposait.

Dites à M. Target qu'il se concilia la plus haute estime du gouverneur, même en le contredisant, parce qu'heureusement ce gouverneur était un excellent homme.

Dites et redites à M. Target que le gouverneur lui ayant offert d'acquitter ses dettes en le plaçant dans la classe des colons insolvable, il lui répondit avec noblesse que, quand il aurait vendu tout ce qu'il possédait et qu'il en aurait distribué le montant à ses créanciers, il saurait s'il était insolvable ou non, qu'il ne lui convenait pas d'accepter des secours plus nécessaires à d'autres qu'à lui, et qu'il ne lui restait que l'honneur et un peu de crédit, deux biens inestimables qu'il ne sacrifierait jamais. Discours que le colon le plus opulent n'aurait pas tenu.

Dites à M. Target que Vallet de Fayolle n'a jamais été ébranlé par le pernicieux exemple d'une multitude de coquins qui prospéraient autour de lui ; et que, pendant quinze ans de suite, il a mieux aimé supporter l'indigence que d'en sortir par les voies deshonnêtes et usitées.

Dites à M. Target qu'il continue de s'épuiser de travail dans le cabinet de M. de Fiedmond, qui l'a bercé jusqu'à présent d'éloges et leurré d'espérances qu'il ne réalisera jamais, parce que M. de Fiedmond n'a garde de se priver d'un homme intelligent et vertueux en qu'il a mis toute sa confiance et qui lui est essentiel.

Dites enfin à M. Target de ne pas croire un seul mot de tout ce que je viens d'avancer ; mais de s'en rapporter à un juge difficile, qui se connaît en hommes et en vertus, M. Malouet.

Il est digne de M. Target de tendre la main, sinon au seul, du moins au plus honnête homme qu'il y ait à Cayenne en lui accordant la direction des biens des Jésuites, poste qui est vacant et de sa nomination.

J'ai entendu dire, même aux ennemis de Vallet de Fayolle, qu'ils ne connaissaient aucunes fonctions, quelque importantes qu'elles fussent, qu'il ne méritât pas ses vertus et ses lumières.

Monsieur et cher abbé, si vous réussissez, vous aurez ajouté à vos bonnes œuvres une action excellente ; vous me l'appren-

dre et vous remplirez mon âme de joie. Songez, mon ami, que c'est moi qui ai envoyé Vallet de Fayolle à Cayenne et que je suis le principal auteur de sa longue infortune. Vallet de Fayolle a quarante ans et il attend encore un instant de bonheur. Je vous salue, je vous embrasse, et vous souhaite toute l'éloquence de M. Target lorsque vous plaiderez ma cause devant lui.

FIN DES LETTRES A L'ABBÉ LE MONNIER.

LETTRES  
A MADemoISELLE JODIN

---

(1765-1769)



## NOTICE PRÉLIMINAIRE

---

Sans les lettres que Diderot lui écrivit, M<sup>lle</sup> Jodin serait absolument inconnue et l'honneur d'avoir eu un tel correspondant n'a pas suffi à la tirer tout à fait de l'obscurité profonde où l'a laissée son talent dramatique. Ce que l'on sait d'elle peut aisément tenir en quelques lignes. Elle était fille de Pierre Jodin, né à Genève en 1715, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 6 mars 1761, qui avait présenté à l'Académie des sciences le modèle d'un moulin à lavure et publié deux brochures, l'une sur l'horlogerie, *Les échappements à repos comparés à ceux de recul*, 1754, in-12, l'autre sur l'astronomie, *Examen des observations de M. de Lalande*, 1755, in-12. Ce furent ces travaux qui mirent Jodin en rapport avec Diderot et qui l'amènèrent, dit-on, à collaborer à l'*Encyclopédie*, sans doute quand cette grande entreprise s'achevait clandestinement, car son nom ne figure pas dans les listes placées en tête des huit premiers volumes. Lorsqu'il fut mort, sa fille céda à son goût pour le théâtre et partit pour Varsovie : elle y eut quelques succès, se vit proposer par l'intermédiaire du philosophe un engagement pour Pétersbourg qui n'eut pas lieu et alla jouer à Bordeaux où elle fut suivie par le comte de Schullembourg, son amant. Soit qu'elle n'ait eu dans cette ville aucun succès, soit qu'elle ait pris un pseudonyme, son nom ne figure pas une fois dans les travaux de MM. Lamothe et Detcheverry sur les théâtres de Bordeaux. Le seul renseignement biographique que nous ayons sur ce séjour vient encore de Diderot. On a vu (p. 322) que M<sup>lle</sup> Jodin, protestante convertie et pensionnée comme telle, ayant plaisanté sur le passage d'une procession, avait été emprisonnée, puis relâchée sous une forte caution. Cette dernière incartade irrita assez vivement Diderot pour qu'il cessât de s'occuper d'elle. Il ne lui avait jusque-là d'ailleurs ménagé ni les reproches ni les conseils. Ses lettres respirent la morale familière la plus pratique, en même temps qu'elles renferment sur l'art dramatique des préceptes dignes

de l'auteur du *Paradoxe sur le comédien* ; et nos prédécesseurs de 1821 pensaient avec raison que leur publication était la meilleure réponse aux injures dont Lamennais venait de couvrir Diderot dans son *Essai sur l'indifférence*.

M. Brière s'était servi de copies qu'il tenait de P. Bernard d'Héry. Il a pu les conférer sur les originaux qui, depuis, auraient été détruits.

---



# LETTRES

## A MADemoisELLE JODIN

---

### I

A MADemoisELLE JODIN, A VARSOVIE.

21 août 1765.

J'ai lu, mademoiselle, la lettre que vous avez écrite à madame votre mère. Les sentiments de tendresse, de dévouement et de respect dont elle est remplie ne m'ont point surpris ; vous êtes un enfant malheureux, mais vous êtes un enfant bien né. Puisque vous avez reçu de la nature une âme honnête, connaissez tout le prix du don qu'elle vous a fait, et ne souffrez pas que rien l'avilisse. Je ne suis pas un pédant, je me garderai bien de vous demander une sorte de vertus presque incompatibles avec l'état que vous avez choisi, et que des femmes du monde, que je n'en estime ni ne méprise davantage pour cela, conservent rarement au sein de l'opulence, et loin des séductions de toute espèce dont vous êtes environnée. Le vice vient au-devant de vous, elles vont au-devant du vice ; mais songez qu'une femme n'acquiert le droit de se défaire des lisières que l'opinion attache à son sexe que par des talents supérieurs et les qualités d'esprit et de cœur les plus distinguées. Il faut mille vertus réelles pour couvrir un vice imaginaire. Plus vous accorderez à vos goûts, plus vous devez être attentive sur le choix des objets. On reproche rarement à une femme son attachement pour un homme d'un mérite reconnu. Si vous n'osez avouer celui que vous aurez préféré, c'est que vous vous en mé-

priserez vous-même, et quand on a du mépris pour soi, il est rare qu'on échappe au mépris des autres. Vous voyez que pour un homme qu'on compte entre les philosophes, mes principes ne sont pas austères : c'est qu'il serait ridicule de proposer à une femme de théâtre la morale des capucines du Marais. Travaillez surtout à perfectionner votre talent ; le plus misérable état, à mon sens, est celui d'une actrice médiocre.

Je ne sais pas si les applaudissements du public sont très-flatteurs, surtout pour celle que sa naissance et son éducation avaient moins destinée à les recevoir qu'à les accorder, mais je sais que ses dédains ne doivent être que plus insupportables pour elle. Je vous ai peu entendue, mais j'ai cru vous reconnaître une grande qualité qu'on peut simuler peut-être à force d'art et d'étude, mais qui ne s'acquiert pas ; une âme qui s'aliène, qui s'affecte profondément, qui se transporte sur les lieux, qui est telle ou telle, qui voit et qui parle à tel ou tel personnage. J'ai été satisfait lorsque, au sortir d'un mouvement violent, vous paraissiez revenir de fort loin et reconnaître à peine l'endroit d'où vous n'étiez pas sortie et les objets qui vous environnaient. Acquérez de la grâce et de la liberté, rendez toute votre action simple, naturelle et facile. Une des plus fortes satires de notre genre dramatique, c'est le besoin que l'acteur a du miroir. N'ayez point d'apprêt ni de miroir, connaissez la bienséance de votre rôle et n'allez point au delà. Le moins de gestes que vous pourrez ; le geste fréquent nuit à l'énergie et détruit la noblesse. C'est le visage, ce sont les yeux, c'est tout le corps qui doit avoir du mouvement et non les bras. Savoir rendre un endroit passionné, c'est presque rien savoir ; le poëte est pour moitié dans l'effet. Attachez-vous aux scènes tranquilles, ce sont les plus difficiles ; c'est là qu'une actrice montre du goût, de l'esprit, de la finesse, du jugement, de la délicatesse quand elle en a. Étudiez les accents des passions, chaque passion a les siens, et ils sont si puissants qu'ils me pénètrent presque sans le secours de la parole. C'est la langue primitive de la nature. Le sens d'un beau vers n'est pas à la portée de tous ; mais tous sont affectés d'un long soupir tiré douloureusement du fond des entrailles ; des bras élevés, des yeux tournés vers le ciel, des sons inarticulés, une voix faible et plaintive, voilà ce qui touche, émeut et trouble toutes

les âmes Je voudrais bien que vous eussiez vu Garrick jouer le rôle d'un père qui a laissé tomber son enfant dans un puits. Il n'y a point de maxime que nos poëtes aient plus oubliée que celle qui dit que les grandes douleurs sont muettes. Souvenez-vous-en pour eux, afin de pallier, par votre jeu, l'impertinence de leurs tirades. Il ne tiendra qu'à vous de faire plus d'effet par le silence que par leurs beaux discours.

Voilà bien des choses et pas un mot du véritable sujet de ma lettre. Il s'agit, mademoiselle, de votre maman. C'est, je crois, la plus infortunée créature que je connaisse. Votre père la croyait insensible à tous événements, il ne la connaissait pas assez. Elle a été désolée de se séparer de vous, et il s'en fallait bien qu'elle fût remise de sa peine lorsqu'elle a eu à supporter un autre événement fâcheux. Vous me connaissez, vous savez qu'aucun motif, quelque honnête qu'on pût le supposer, ne me ferait pas dire une chose qui ne serait pas dans la plus exacte vérité. Prenez donc à la lettre ce que vous allez apprendre. Elle était sortie ; pendant son absence on a crochété sa porte et on l'a volée. On lui a laissé ses nippes heureusement ; mais on a pris ce qu'elle avait d'argent, ses couverts et sa montre. Elle en a ressenti un violent chagrin, et elle en est vraiment changée. Dans la détresse où elle s'est trouvée, elle s'est adressée à tous ceux en qui elle a espéré trouver de l'amitié et de la commisération, mais vous avez appris par vous-même combien ces sentiments sont rares, économes et peu durables, sans compter qu'il y a, surtout en ceux qui ne sont pas faits à la misère, une pudeur qui les retient et qui ne cède qu'à l'extrême besoin. Votre mère est faite autant que personne pour sentir toute cette répugnance ; il est impossible que les modiques secours qui lui viennent puissent la soutenir. Nous lui avons offert notre table pour tous les jours et nous l'avons fait, je crois, d'assez bonne grâce pour qu'elle n'ait point souffert à l'accepter ; mais la nourriture, quoique le plus pressant des besoins, n'est pas le seul qu'on ait. Il serait bien dur qu'on ne lui eût laissé ses nippes que pour s'en défaire. Elle luttera le plus qu'elle pourra, mais cette lutte est pénible, elle ne dure guère qu'aux dépens de la santé, et vous êtes trop bonne pour ne pas la prévenir ou la faire cesser. Voilà le moment de lui prouver la sincérité des protestations que vous lui avez faites en la quittant. Il m'a sem-

blé que mon estime ne vous était pas indifférente ; songez, mademoiselle, que je vais vous juger, et ce n'est pas, je crois, mettre cette estime à trop haut prix que de l'attacher aux procédés que vous aurez avec votre mère, surtout dans une circonstance telle que celle-ci. Si vous avez résolu de la secourir comme vous le devez, ne la laissez pas attendre. Ce qui n'est que d'humanité pour nous est de premier devoir pour vous ; ce n'est pas assez que de prêcher la bonté, il faut être bonne ; il ne faut pas qu'on dise que sur les planches et dans la chaire, l'acteur et le docteur de Sorbonne sont également soigneux de recommander le bien et habiles à se dispenser de le faire. J'ai le droit par mon âge, par mon expérience, l'amitié qui me liait avec monsieur votre père, et l'intérêt que j'ai toujours pris à vous, d'espérer que les conseils que je vous donnerai sur votre conduite et votre caractère ne seront point mal pris. Vous êtes violente ; on se tient à distance de la violence, c'est le défaut le plus contraire à votre sexe, qui est complaisant, tendre et doux. Vous êtes vaine ; si la vanité n'est pas fondée, elle fait rire ; si l'on mérite en effet toute la préférence qu'on s'accorde à soi-même, on humilie les autres, on les offense. Je ne permets de sentir et de montrer ce qu'on vaut que quand les autres l'oublient jusqu'à nous manquer. Il n'y a que ceux qui sont petits qui se lèvent toujours sur la pointe des pieds. J'ai peur que vous ne respectiez pas assez la vérité dans vos discours. Mademoiselle, soyez vraie, faites-vous en l'habitude ; je ne permets le mensonge qu'au sot et au méchant ; à celui-ci pour se masquer, à l'autre pour suppléer à l'esprit qui lui manque. N'ayez ni détours, ni finesses, ni ruses, ne trompez personne ; la femme trompeuse se trompe la première. Si vous avez un petit caractère, vous n'aurez jamais qu'un petit jeu. Le philosophe, qui manque de religion, ne peut avoir trop de mœurs. L'actrice, qui a contre ses mœurs l'opinion qu'on a conçue de son état, ne saurait trop s'observer et se montrer élevée. Vous êtes négligente et dissipatrice ; un moment de négligence peut coûter cher, le temps amène toujours le châtiment du dissipateur. Pardonnez à mon amitié ces réflexions sévères. Vous n'entendrez que trop la voix de la flatterie. Je vous souhaite tout succès. Je vous salue et finis sans fadeur et sans compliment.

## II

## A LA MÊME, A VARSOVIE.

Ce n'est pas vous, mademoiselle, qui pouviez vous offenser de ma lettre; mais c'était peut-être madame votre mère. En y regardant de plus près, vous auriez deviné que je n'insistais d'une manière si pressante sur le besoin qu'elle avait de vos secours que pour ne vous laisser aucun doute sur la vérité de son accident. Ces secours sont arrivés à temps, et je suis bien aise de voir que votre âme a conservé sa sensibilité et son honnêteté, en dépit de l'épidémie de votre état, dont je ferais le plus grand cas si ceux qui s'y engagent avaient seulement la moitié autant de mœurs qu'il exige de talents. Mademoiselle, puisque vous avez eu le bonheur d'intéresser un homme habile et sensé, aussi propre à vous conseiller sur votre jeu que sur votre conduite, écoutez-le, ménagez-le, dédommangez-le du désagrément de son rôle par tous les égards et toute la docilité possibles : je me réjouis bien sincèrement de vos premiers succès; mais songez que vous ne les devez en partie qu'au peu de goût de vos spectateurs. Ne vous laissez pas enivrer par des applaudissements de si peu de valeur. Ce n'est pas à vos tristes Polonais, ce n'est pas aux barbares qu'il faut plaire, c'est aux Athéniens. Tous les petits repentirs dont vos emportements ont été suivis devraient bien vous apprendre à les modérer. Ne faites rien qui puisse vous rendre méprisable. Avec un maintien honnête, décent, réservé, le propos d'une fille d'éducation, on écarte de soi toutes ces familiarités insultantes que l'opinion, malheureusement trop bien fondée, qu'on a d'une comédienne, ne manque presque jamais d'appeler à elle, surtout de la part des étourdis et des gens mal élevés qui ne sont rares dans aucun endroit du monde. Faites-vous la réputation d'une bonne et honnête créature. Je veux bien qu'on vous applaudisse, mais j'aimerais encore mieux qu'on pressentît que vous étiez destinée à autre chose qu'à monter sur des tréteaux, et que sans trop savoir la suite d'événements fâcheux qui vous a conduite

là, on vous en plaigait. Les grands éclats de rire, la gaiété immodérée, les propos libres, marquent la mauvaise éducation, la corruption des mœurs, et ne manquent presque jamais d'avilir. Se manquer à soi-même, c'est autoriser les autres à nous imiter. Vous ne pouvez être trop scrupuleuse sur le choix des personnes que vous recevez avec quelque assiduité. Jugez de ce qu'on pense en général de la femme de théâtre par le petit nombre de ceux à qui il est permis de la fréquenter sans s'exposer à de mauvais discours. Ne soyez contente de vous que quand les mères pourront voir leurs filles vous saluer sans conséquence. Ne croyez pas que votre conduite dans la société soit indifférente à vos succès au théâtre. On applaudit à regret à celle qu'on hait ou qu'on méprise. Économisez ; ne faites rien sans avoir l'argent à la main ; il vous en coûtera moins, et vous ne serez jamais sollicitée par des dettes criardes à faire des sottises.

Vous vous époumonnerez toute votre vie sur les planches, si vous ne pensez pas de bonne heure que vous êtes faite pour autre chose. Je ne suis pas difficile ; je serai content de vous si vous ne faites rien qui contrarie votre bonheur réel. La fantaisie du moment a bien sa douceur, qui est-ce qui ne le sait pas ? mais elle a des suites amères qu'on s'épargne par de petits sacrifices, quand on n'est pas une folle. Bonjour, mademoiselle ; portez-vous bien ; soyez sage si vous pouvez ; si vous ne pouvez l'être, ayez au moins le courage de supporter le châtiment du désordre ; perfectionnez-vous. Attachez-vous aux scènes tranquilles, il n'y a que celles-là qui sont difficiles. Défaites-vous de ces hoquets habituels qu'on voudrait vous faire prendre pour des accents d'entrailles, et qui ne sont qu'un mauvais technique, déplaisant, fatigant, un tic aussi insupportable sur la scène qu'il le serait en société. N'ayez aucune inquiétude sur nos sentiments pour madame votre mère ; nous sommes disposés à la servir en toute occasion. Saluez de ma part l'homme intrépide qui a bien voulu se charger de la dure et pénible corvée de vous diriger : que Dieu lui en conserve la patience. Je n'ai pas voulu laisser partir ces lettres, que madame votre mère m'a remises, sans un petit mot qui vous montrât l'intérêt que je prends à votre sort. Quand je ne me soucierai plus de vous, je ne prendrai plus la liberté de vous parler durement ; et si je



vous écris encore, je finirai mes lettres avec toutes les politesses accoutumées.

### III

#### A LA MÈME, A VARSOVIE.

Mademoiselle, nous avons reçu toutes vos lettres, mais il nous est difficile de deviner si vous avez reçu toutes les nôtres. Je suis satisfait de la manière dont vous en usez avec madame votre mère. Conservez cette façon d'agir et de penser. Vous en aurez d'autant plus de mérite à mes yeux, qu'obligée, par état, à simuler sur la scène toutes sortes de sentiments, il arrive souvent qu'on n'en conserve aucun, et que toute la conduite de la vie ne devient qu'un jeu, qu'on ajuste comme on peut aux différentes circonstances où l'on se trouve.

Mettez-vous en garde contre un ridicule qu'on prend imperceptiblement, et dont il est impossible dans la suite de se défaire : c'est de garder, au sortir de la scène, je ne sais quel ton emphatique qui tient du rôle de princesse qu'on a fait. En déposant les habits de Mérope, d'Alzire, de Zaïre ou de Zénobie, accrochez à votre porte-manteau tout ce qui leur appartient. Reprenez le propos naturel de la société, le maintien simple et honnête d'une femme bien née. Ne vous permettez à vous-même aucun propos libre, et, s'il arrive qu'on en hasarde en votre présence, ne les entendez jamais. Dans une société d'hommes, distinguez, adressez-vous de préférence à ceux qui ont de l'âge, du sens, de la raison et des mœurs. Après les soins que vous prendrez de vous faire un caractère estimable, donnez tous les autres à la perfection de votre talent. Ne dédaignez les conseils de personne. Il plaît quelquefois à la nature de placer une âme sensible et un cœur très-délicat dans un homme de la condition la plus commune. Occupez-vous surtout à avoir les mouvements doux, faciles, aisés et pleins de grâce. Étudiez là-dessus les femmes du grand monde, celles du premier rang, quand vous aurez le bonheur de les approcher. Il est important, quand on se montre sur la scène, d'avoir le premier moment pour soi, et

vous l'aurez toujours si vous vous présentez avec le maintien et le visage de votre situation. Ne vous laissez point distraire dans la coulisse. C'est là surtout qu'il faut écarter de soi et les galanteries, et les propos flatteurs, et tout ce qui tendrait à vous tirer de votre rôle. Modérez votre voix, ménagez votre sensibilité, ne vous livrez que par gradation. Il faut que le système général de la déclamation entière d'une pièce corresponde au système général du poète qui l'a composée ; faute de cette attention, on joue bien un endroit d'une scène, on joue même bien une scène, on joue mal tout le rôle. On a de la chaleur déplacée ; on transporte le spectateur par intervalles ; dans d'autres on le laisse languissant et froid, sans qu'on puisse quelquefois en accuser l'auteur. Vous savez bien ce que j'entends par le hoquet tragique. Souvenez-vous que c'est le vice le plus insupportable et le plus commun. Examinez les hommes dans leurs plus violents accès de fureur, et vous ne leur remarquerez rien de pareil. En dépit de l'emphase poétique, rapprochez votre jeu de la nature le plus que vous pourrez ; moquez-vous de l'harmonie, de la cadence et de l'hémistiche ; ayez la prononciation claire, nette et distincte, et ne consultez sur le reste que le sentiment et le sens. Si vous avez le sentiment juste de la vraie dignité, vous ne serez jamais ni basement familière, ni ridiculement ampoulée, surtout ayant à rendre des poètes qui ont chacun leur caractère et leur génie. N'affectez aucune manière, la manière est détestable dans tous les arts d'imitation. Savez-vous pourquoi on n'a jamais pu faire un bon tableau d'après une scène dramatique ? c'est que l'action de l'acteur a je ne sais quoi d'apprêté et de faux. Si, quand vous êtes sur le théâtre, vous ne croyez pas être seule, tout est perdu. Mademoiselle ; il n'y a rien de bien dans ce monde que ce qui est vrai ; soyez donc vraie sur la scène, vraie hors de la scène. Lorsqu'il y aura dans les villes, dans les palais, dans les maisons particulières, quelques beaux tableaux d'histoire, ne manquez pas de les aller voir. Soyez spectatrice attentive dans toutes les actions populaires ou domestiques. C'est là que vous verrez les visages, les mouvements, les actions réelles de l'amour, de la jalousie, de la colère, du désespoir. Que votre tête devienne un portefeuille de ces images, et soyez sûre que, quand vous les exposerez sur la scène, tout le monde les reconnaîtra et vous

applaudira. Un acteur qui n'a que du sens et du jugement est froid ; celui qui n'a que de la verve et de la sensibilité est fou. C'est un certain tempérament de bon sens et de chaleur qui fait l'homme sublime ; et sur la scène et dans le monde, celui qui montre plus qu'il ne sent fait rire au lieu de toucher. Ne cherchez donc jamais à aller au delà du sentiment que vous aurez ; tâchez de le rendre juste. J'avais envie de vous dire un mot sur le commerce des grands. On a toujours le prétexte ou la raison du respect qu'on leur doit pour se tenir loin d'eux et les arrêter loin de soi, et n'être point exposée aux gestes qui leur sont familiers. Tout se réduit à faire en sorte qu'ils vous traitent la centième fois comme la première. Portez-vous bien, vous serez heureuse si vous êtes honnête.

## IV

## A LA MÊME, A VARSOVIE.

Je ne laisserai point aller cette lettre de madame votre mère, mademoiselle, sans y ajouter une petite pincée d'amitié, de conseils et de raison. Premièrement, ne laissez pas ici cette bonne femme, elle n'a pas l'ombre d'arrangement, elle vous fera une dépense enragée et n'en sera que plus mal. Appelez-la auprès de vous, elle vous coûtera moins, elle sera mieux, ne vous ôtera aucune liberté et mettra même dans votre position quelque décence, surtout si vous vous conduisez bien. Si vous voyez des grands, redoublez d'égards pour leur naissance, leur rang et tous leurs autres avantages, c'est la seule façon honnête et sûre de les tenir à la distance qui convient. Point d'airs de princesse qui feraient rire là-bas comme ici, car le ridicule se sent partout, mais toujours l'air de la politesse, de la décence et du respect de soi-même. Ce respect qu'on a pour soi en donne l'exemple aux autres. Quand les hommes manquent à une femme, c'est assez communément qu'elle s'est oubliée la première. Plus votre état invite à l'insolence, plus vous devez être en garde. Étudiez sans cesse, point de hoquets, point de cris, de la dignité vraie,

un jeu ferme, sensé, raisonné, juste, mâle ; la plus grande sobriété de gestes. C'est de la contenance, c'est du maintien qu'il faut déclamer les trois quarts du temps. Variez vos tons et vos accents, non selon les mots, mais selon les choses et les positions. Donnez de l'ouvrage à votre raison, à votre âme, à vos entrailles, et épargnez-en beaucoup à vos bras. Sachez regarder, sachez écouter surtout ; peu de comédiens savent écouter. Ne veuillez pas vous sacrifier votre interlocuteur. Vous y gagnerez peut-être ; mais la pièce, la troupe, le poète et le public y perdront quelque chose. Que le théâtre n'ait pour vous ni fond ni devant, que ce soit rigoureusement un lieu où et d'où personne ne vous voie. Il faut avoir le courage quelquefois de tourner le dos au spectateur, il ne faut jamais se souvenir de lui. Toute actrice qui s'adresse à lui mériterait qu'il s'élevât une voix du parterre qui lui dit : Mademoiselle, je n'y suis pas ; et puis le meilleur conseil même pour le succès du talent, c'est d'avoir des mœurs. Tâchez donc d'avoir des mœurs. Comme il y a une différence infinie entre l'éloquence d'un honnête homme et celle d'un rhéteur qui dit ce qu'il ne sent pas, il doit y avoir la même différence entre le jeu d'une honnête femme et celui d'une femme avilie, dégradée par le vice qui jase des maximes de vertu. Et puis croyez-vous qu'il n'y en ait aucune pour le spectateur à entendre une femme d'honneur ou une femme perdue ? Encore une fois, ne vous en laissez point imposer par des succès ; à votre place je m'occuperais à faire des essais, à tenter des choses hardies, à me faire un jeu qui fût mien. Tant que votre action théâtrale ne sera qu'un tissu de petites réminiscences, vous ne serez rien. Quand l'âme inspire, on ne sait jamais ce qu'on fera, comment on dira, c'est le moment, la situation de l'âme qui dicte, voilà les seuls bons maîtres, les seuls bons souffleurs. Adieu, mademoiselle, portez-vous bien, risquez d'ennuyer quelquefois les Allemands pour apprendre à nous amuser.

## V

## A LA MÈME, A VARSOVIE.

Nous sommes toujours également disposés, mademoiselle, à servir madame votre mère, et nous n'avons point changé de sentiments pour vous. Madame votre mère est une bonne créature née pour être la dupe de tous ceux en qui elle se confie, pour se confier au premier venu et pour être toujours étonnée que le premier qui lui vient ne soit pas le plus honnête homme du monde. Nous nous épuisons avec elle en bons conseils qu'elle reçoit avec toute la reconnaissance qu'elle nous devrait peut-être, s'ils lui étaient de quelque utilité ; mais heureusement les contre-temps qui feraient tourner la tête à une autre ne prennent ni sur sa bonne humeur, ni sur sa santé. Elle jouit du plus bel embonpoint, et mourra à cent ans avec toute l'expérience de ce monde qu'elle avait à huit ans ; mais ceux qui la trompent sont toujours plus à plaindre qu'elle.

Mais vous, est-ce que vous n'apprendrez jamais à bien connaître ceux en qui vous aurez à placer votre confiance ? N'espérez pas trouver des amis parmi les hommes de votre état. Traitez vos compagnes avec honnêteté ; mais ne vous liez avec aucune.

Lorsqu'on réfléchit aux raisons qui ont déterminé un homme à se faire acteur, une femme à se faire actrice, au lieu où le sort les a pris, aux circonstances bizarres qui les ont portés sur la scène, on n'est plus étonné que le talent, les mœurs et la probité soient également rares parmi les comédiens.

Voilà qui est bien décidé ; M<sup>lle</sup> Clairon ne remonte pas. Le public vient d'être un peu dédommagé de sa perte par une jeune fille hideuse de visage, qui est de la laideur la plus anière, dont la voix est sépulcrale, qui grimace, mais qui se laisse de temps en temps si profondément pénétrer de son rôle, qu'elle fait oublier ses défauts et qu'elle entraîne tous les applaudissements.

Comme je fréquente peu, très-peu les spectacles, je ne l'ai

point encore vue. Je serais porté à croire qu'elle pourrait bien devoir une partie de son succès à la haine qu'on porte à M<sup>lle</sup> Clairon. C'est moins une justice que l'on rend à l'une qu'une mortification qu'on veut donner à l'autre; mais tout ceci n'est qu'une conjecture.

Exercez-vous, perfectionnez-vous, il y a quelque apparence qu'à votre retour vous trouverez le public disposé à vous accueillir, et la scène sans aucune rivale que vous ayez à redouter.

Bonjour, mademoiselle, portez-vous bien, et songez que les mœurs, l'honnêteté, l'élévation des sentiments ne se perdent point sans quelque conséquence pour les progrès et la perfection dans tous les genres d'imitation. Il y a bien de la différence entre jouer et sentir. C'est la différence de la courtisane qui séduit, à la femme tendre qui aime, et qui s'enivre elle-même et un autre.

Madame votre mère n'a pas voulu fermer sa lettre sans y enfermer un petit mot de moi, et je ne me suis pas fait presser. Je m'acquitte, par l'intérêt que je prends à vous, de tout ce que je devais à monsieur votre père.

## VI

### A LA MÊME, A VARSOVIE.

1767.

Il est fort difficile, mademoiselle, de vous donner un bon conseil! Je vois presque égalité d'inconvénients aux différents partis que vous avez à prendre. Il est sûr qu'on se gâte à une mauvaise école, et qu'il n'y a que des vices à gagner avec des comédiens vicieux. Il ne l'est pas moins que vous profiteriez plus ici spectatrice, qu'en quelque endroit que ce soit de l'Europe, actrice. Cependant, c'est le jugement, c'est la raison, c'est l'étude, la réflexion, la passion, la sensibilité, l'imitation vraie de la nature, qui suggèrent les finesses de jeu; et il y a des défauts grossiers dont on peut se corriger par toute la terre. Il suffit de se les avouer à soi-même et de vouloir s'en défaire. Je vous ai dit, avant votre départ pour Varsovie, que vous aviez



contracté un hoquet habituel, qui revenait à chaque instant, et qui m'était insupportable, et j'apprends par de jeunes seigneurs qui vous ont entendue que vous ne savez pas vous tenir, et que vous vous laissez aller à un balancement de corps très-déplaisant. En effet, qu'est-ce que cela signifie? cette action est sans dignité. Est-ce que, pour donner de la véhémence à son discours, il faut jeter son corps à la tête? Il y a partout des femmes bien nées, bien élevées, qu'on peut consulter, et dont on peut apprendre la convenance du maintien et du geste. Je ne me soucieraï de venir à Paris que dans le temps où j'aurais fait assez de progrès pour profiter des leçons des grands maîtres. Tant que je me reconnaitrais des défauts essentiels, je resterais ignorée et loin de la capitale. Si l'intérêt se joignait encore à ces considérations, si, par une absence de quelques mois, je pouvais me promettre plus d'aisance, une vie plus tranquille et plus retirée, des études moins interrompues, plus suivies, moins distraites; si j'avais des préventions à détruire, des fautes à faire oublier, un caractère à établir, ces avantages achèveraient de me déterminer. Songez, mademoiselle, qu'il n'y aura que le plus grand talent qui rassure les comédiens de Paris sur les épines qu'ils redoutent de votre commerce; et puis le public, qui semble perdre de jour en jour de son goût pour la tragédie, est une difficulté également effrayante et pour les acteurs et pour les auteurs. Rien n'est plus commun que les débuts malheureux. Étudiez-vous, travaillez, acquérez quelque argent; défaites-vous des gros défauts de votre jeu, et puis venez ici voir la scène, et passez les jours et les nuits à vous conformer aux bons modèles. Vous trouverez bien quelques hommes de lettres, quelques gens du monde, prêts à vous conseiller; mais n'attendez rien des acteurs et des actrices. N'en est-ce pas assez pour elles du dégoût de leur état, sans y ajouter celui des leçons, au sortir du théâtre, dans les moments qu'elles ont destinés au plaisir ou au repos? Votre mère a été sur le point d'acheter des meubles, elle a loué un logement, il ne lui reste plus qu'à se conformer à vos vœux, selon le parti que vous suivrez. Elle n'ira point se réinstaller chez votre oncle; cet homme est dans l'indigence, et serait plus à charge qu'utile. J'accepte vos souhaits, et j'en fais de très-sincères pour votre bonheur et vos succès.

## VII

A LA MÈME, A VARSOVIE.

1767.

Quoi ! mademoiselle, ce serait tout de bon, et en dépit de l'étourdissement de l'état, des passions et de la jeunesse, qu'il vous viendrait quelque pensée solide, et l'ivresse du présent ne vous empêcherait pas de regarder dans l'avenir ! Est-ce que vous seriez malade ? Auriez-vous perdu l'enthousiasme de votre talent ? Ne vous en promettiez-vous plus les mêmes avantages ? J'ai peu de foi aux conversions, et la prudence m'a toujours paru la bonne qualité la plus incompatible avec votre caractère. Je n'y comprends rien. Quoi qu'il en soit, si vous persistez à vouloir placer une somme à fonds perdus, vous pouvez me l'adresser quand il vous plaira. Je tâcherai de répondre à cette marque de confiance en vous cherchant quelque emploi avantageux et solide ; comptez sur ma discrétion, comptez sur toute la bonne volonté de M<sup>me</sup> Diderot. Nous y ferons tous les deux de notre mieux. Envoyez en même temps votre extrait baptismal si vous l'avez, ou dites-nous sur quelle paroisse vous avez été baptisée, afin qu'on puisse se pourvoir de cette pièce qui constate votre âge et vos surnoms. Il n'y a presque aucune fortune particulière qui ne soit suspecte, et il m'a semblé que dans les plus grands bouleversements de finances, le roi avait toujours respecté les rentes viagères constituées sur lui. Je donnerais donc la préférence au roi, à moins que vous ne soyez d'une autre opinion. Mais je vois avec plaisir par votre lettre du jour de l'an que ce projet de vous assurer quelque revenu à tout événement, quoiqu'il soit bien sage, n'est point le tour de tête d'un bon moment, et que vous y persistez. Je vous en fais mon compliment ; nous voilà donc tout prêts à vous servir, et moi en mon particulier un peu soulagé du reproche que je me faisais d'avoir peut-être donné lieu par mon silence et mon délai à la dissipation de votre argent, et rendu inutile une des

meilleures vues que vous avez eues. Détachez-vous donc promptement de cet argent, qui est certainement dans les mains les moins sûres que je connaisse, les vôtres. Si je ne le tiens pas avant un mois d'ici, je ne compterai sur rien. La mère et l'enfant sont infiniment sensibles à vos souhaits et à votre éloge, elles seront très-heureuses toutes les fois qu'elles apprendront quelque chose d'agréable de vous. Vous savez, pour moi, que si l'intérêt que je prends à vos succès, à votre santé, à votre considération, à votre fortune, pouvait servir à quelque chose, il n'y aurait sur aucun théâtre du monde aucune femme plus honorée, plus riche et plus considérée. Notre scène française s'appauvrit de jour en jour; malgré cela, je ne vous invite pas encore à reparaitre ici. Il semble que ce peuple devienne d'autant plus difficile sur les talents, que les talents sont plus rares chez lui; je n'en suis pas étonné, plus une chose distingue, plus on a de peine à l'accorder. L'impératrice de Russie a chargé quelqu'un ici de former une troupe française; aurez-vous le courage de passer à Pétersbourg et d'entrer au service d'une des plus étonnantes femmes qu'il y ait au monde! Réponse là-dessus. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Sacrifiez aux grâces, et étudiez surtout la scène tranquille; jouez tous les matins pour votre prière la scène d'Athalie avec Joas, et pour votre prière du soir quelques scènes d'Agrippine avec Néron; dites pour bénédicité la scène première de Phèdre et de sa confidente, et supposez que je vous écoute; ne vous maniez point surtout. Il y a *du remède à l'empesé*, au raide, au rustique, au dur, à l'ignoble; il n'y en a point à la petite manière ni à l'afféterie. Songez que chaque chose a son ton. Ayez quelquefois de l'emphase, puisque le poète en a. N'en ayez pas aussi souvent que lui, parce que l'emphase n'est presque jamais dans la nature; c'en est une imitation outrée. Si vous sentez une fois que Corneille est presque toujours à Madrid et presque jamais dans Rome, vous rabaisseriez souvent ses richesses par la simplicité du ton, et ses personnages prendront dans votre bouche un héroïsme domestique, uni, franc, sans apprêt, qu'ils n'ont presque jamais dans ses pièces. Si vous sentez une fois combien la poésie de Racine est harmonieuse, nombreuse, filée, chantante, et combien le chant cadencé s'accorde peu avec la passion qui déclame ou qui parle, vous vous étudierez à

nous dérober son extrême musique ; vous le rapprocherez de la conversation noble et simple, et vous aurez fait un grand pas, un pas bien difficile. Parce que Racine fait toujours de la musique, l'acteur se transforme en un instrument de musique ; parce que Corneille se guinde sans cesse sur la pointe des pieds, l'acteur se dresse le plus qu'il peut ; c'est-à-dire qu'on ajoute au défaut des deux auteurs. C'est le contraire qu'il fallait faire. Voilà, mademoiselle, quelques préceptes que je vous envoie : bons ou mauvais, je suis sûr qu'ils sont neufs ; mais je les crois bons. Garrick me disait un jour qu'il lui serait impossible de jouer un rôle de Racine, que ses vers ressemblaient à de grands serpents qui enlaçaient un acteur, et le rendaient immobile ; Garrick sentait bien et disait bien. Rompez les serpents de l'un, brisez les échasses de l'autre.

## VIII

A LA MÊME, A VARSOVIE.

1768.

J'apprends, mademoiselle, tous vos succès avec le plus grand plaisir ; mais en cultivant votre talent tâchez aussi d'avoir des mœurs.

Je n'ai point fait la commission en livres que vous m'aviez donnée, parce que j'ai toujours attendu que M. Dumolard me remit des fonds, ce qu'il ne se presse pas de faire.

Je suis tellement accablé d'affaires, que je suis forcé de vous écrire à Varsovie comme si vous demeuriez à quatre pas de chez moi.

Mon respect à madame votre mère. Encore une fois ce n'est pas assez que d'être grande actrice, il faudrait encore être honnête femme, j'entends comme les femmes le sont dans les autres états de la vie. Cela n'est pas bien rigoureux. Songez quelquefois à l'étrange contraste de la conduite de l'actrice avec les maximes honnêtes dispersées de temps en temps dans son rôle.

Un rôle honnête fait par une actrice qui ne l'est pas me

choque presque autant qu'un rôle de fille de quinze ans fait par une femme de cinquante.

Bonjour, mademoiselle, portez-vous bien et comptez toujours sur mon amitié.

## IX

A LA MÊME, A VARSOVIE.

21 février 1768.

J'ai reçu, mademoiselle, et votre lettre et celle qui servira à arranger votre compte avec M. Dumolard, et votre certificat de vie et la procuration très-ample que vous m'accordez pour traiter de vos affaires, et la lettre de 12,000 francs sur MM. Tourton et Baure. Comme cette lettre est à un mois et demi d'échéance, cela me donnera le temps de me retourner et de préparer un emploi sûr de votre argent. Vous êtes bien plus sage que je ne vous croyais, et vous me trompez bien agréablement. Je savais que le cœur était bon ; pour la tête, je ne pensais pas que femme au monde en eût jamais porté sur ses épaules une plus mauvaise. Me voilà rassuré sur l'avenir ; quelque chose qui puisse vous arriver, vous avez pourvu, pour vous et pour votre mère, aux besoins pressants de la vie. Je verrai M. Dumolard incessamment. Je souhaite que notre entrevue se passe sans aigreur ; j'en doute. Je ne prononce rien sur la droiture de M. Dumolard, mais je ne puis faire un certain cas d'un homme qui divertit à son propre usage un argent qui ne lui appartient pas. Ninon, manquant de pain, n'aurait pas fait ainsi. Je me hâte de vous tranquilliser. Hâtez-vous de me répondre sur les propositions que je vous fais au nom de M. Mitreski, chargé de former ici une troupe. Je me sers du mot propre, et vous savez, par le cas que je fais des grands talents, en quelque genre que ce soit, que mon dessein n'est pas de vous humilier. Si j'avais l'âme, l'organe et la figure de Quinault-Dufresne, demain je monterais sur la scène, et je me tiendrais plus honoré de faire verser des larmes au méchant même sur la vertu persécutée, que de débiter dans une chaire,

en soutane et en bonnet carré, des fadaises religieuses qui ne sont intéressantes que pour les oisons qui les croient. Votre morale est de tous les temps, de tous les peuples, de toutes les contrées; la leur change cent fois sous une très-petite latitude. Prenez donc une juste opinion de votre état: c'est encore un des moyens d'y réussir. Il faut d'abord s'estimer soi-même et ses fonctions. Il est difficile de s'occuper fortement d'une chose qu'on méprise. J'aime mieux les prédicateurs sur les planches que les prédicateurs dans le tonneau. Voyez les conditions que l'on vous propose pour la cour de Pétersbourg. Pour appointements, 1,600 roubles, valant argent de France 8,000 francs; pour aller, mille pistoles, autant pour revenir. On se fournit les habits à la française, à la romaine et à la grecque; ceux d'un costume extraordinaire se prennent au magasin de la cour. On s'engage pour cinq ans. Il y a carrosse pour le service impérial seulement. Les gratifications sont quelquefois très-fortes, mais il faut, comme partout ailleurs, les mériter. Qu'aussitôt ma lettre reçue vous m'instruisiez de vos desseins, et que M. Mitreski sache s'il doit ou ne doit pas compter sur vous. Au cas que les 8,000 francs et le reste vous conviennent, faites deux lettres, à huit jours de date l'une de l'autre, dans l'une desquelles vous demanderez plus qu'on ne vous offre, et dans la seconde vous accepterez les offres qu'on vous a faites; envoyez-les toutes les deux à la fois. Je ne produirai d'abord que la première. Surtout expliquez-vous clairement; ni M. Mitreski ni moi n'avons rien pu comprendre aux précédentes. Bonjour, mademoiselle, vous voilà en bon train; persistez, je ferai, pour l'avancement de vos affaires ici tout ce qui dépendra de moi.

## X

A LA MÊME, A DRESDE.

6 avril 1768.

Ne vous arrêtez à Strasbourg que le moins que vous pourrez, mademoiselle, vos affaires demandent ici votre présence.



J'ai reçu tout ce que vous m'avez envoyé. Je vous fais passer ces deux lettres qui vous auraient attendue ici trop longtemps. Je laisse en repos le Dumolard, avec lequel vous serez la maîtresse d'en user comme il vous plaira. Le sieur Baure n'ira pas en avant sans m'avoir vu. J'espère qu'après demain au plus tard votre argent sera placé. Je n'ai pu faire plus de diligence, parce que les rentes viagères sur le roi étaient fermées quand j'ai reçu vos fonds. J'ai laissé en l'air votre poursuite contre la cour de Saxe. Ce n'est pas que je n'aie bien pressenti vos vues, mais je crains que vous ne fassiez en ceci une fausse démarche, peut-être une folie qui vous attirerait à Paris un traitement encore plus fâcheux qu'à Dresde. Il ne faudrait qu'une plainte de l'ambassadeur à la cour de France. Vous n'avez pas bien pesé les choses. Ce n'est pas mauvaise volonté de la part de M<sup>me</sup> Diderot, ni aucun éloignement à vous obliger en tout : mais son avis, qui me paraît bon, était que vous logiez un mois en hôtel garni ; que là vous déposiez vos effets, et que vous nous donniez le loisir de chercher un appartement qui vous convienne ; parti forcé par le moment, le terme de Pâques étant passé. Je vous écris à la hâte, je suis désolé de votre aventure ; mais vous arrivez, nous nous verrons et nous consulterons sur vos affaires. Bonjour, mademoiselle. Un mot encore : ce n'est pas s'annoncer favorablement aux comédiens français que de faire liaison avec Aufresne<sup>1</sup>, qui s'est séparé d'eux mécontent. Songez à cela, portez-vous bien, et arrivez.

## XI

A LA MÊME, A DRESDE.

11 juillet 1768.

Vous ne me persuaderez jamais, jamais, mademoiselle, que vous n'ayez pas attiré vous-même le désagrément qui vous est

1. Aufresne, refusé comme sociétaire après son début au Théâtre-Français, mérita les applaudissements de Frédéric à Berlin, et ceux de Catherine à Pétersbourg. Sa fille a écrit quelques pièces pour le théâtre de l'Ermitage.

arrivé sur la route. Quand on veut être respectée des autres, il faut leur en donner l'exemple par le respect qu'on se porte à soi-même. Vous avez commis une autre indiscretion, c'est d'avoir donné à cette aventure de la publicité par une poursuite juridique. Ne concevez-vous pas que c'est une nouvelle objection que vos ennemis ne manqueront pas de vous faire, si, par des événements qu'il est impossible de prévoir, vous étiez malheureusement forcée à revenir à votre état? Et puis vous vous réclamez de moi dans une circonstance tout à fait scandaleuse. Mon nom prononcé devant un juge ne peut alors donner meilleure opinion de vous et ne peut que nuire à la bonne opinion qu'on a de moi. J'ai touché les 200 livres de votre pension sur le roi. M. de Van-Eycken a payé le billet tiré sur lui, et M. Baure a accepté la lettre de change que vous savez. J'ai donc entre mes mains une bonne somme d'argent dont je disposerai comme il vous plaira. J'ai aussi le portrait de M. le comte et la copie du vôtre. Surtout, mademoiselle, ne parlez point de cet argent à madame votre mère. La pension que vous lui avez assignée lui sera exactement payée; mais si elle me savait un fonds, dissipatrice comme elle l'est, nous en serions perpétuellement harcelés, et bientôt il vous resterait peu de chose. J'attends toujours qu'on expédie le contrat de vos rentes viagères constituées sur le roi. Cela ne peut plus guère souffrir de délai. L'hôtesse de l'hôtel de la rue Saint-Benoit prétendait obliger votre mère à rester trois mois; il y a eu un procès que nous avons gagné. Soyez sage, soyez honnête, soyez douce; une injure répondue à une injure faite sont deux injures, et l'on doit être plus honteux de la première que de la seconde. Si vous ne travaillez pas sans relâche à modérer la violence de votre caractère, vous ne pourrez vivre avec qui que ce soit, vous serez malheureuse, et personne ne pouvant trouver le bonheur avec vous, les sentiments les plus doux qu'on aura conçus pour vous s'éteindront, et l'on s'éloignera d'une belle furie dont on s'ennuiera d'être tourmenté. Deux amants qui s'adressent des propos grossiers s'avilissent tous deux. Regardez toute querelle comme un commencement de rupture. A force de détacher des fils d'un câble, quelque fort qu'il soit, il faut qu'il se rompe. Si vous avez eu le bonheur de captiver un homme de bien, sentez-en tout le prix; songez que la douceur, la patience, la sensibilité sont les

vertus propres de la femme, et que les pleurs sont ses véritables armes. Si vos yeux s'allument, si les muscles de vos joues et de votre cou se gonflent, si vos bras se raidissent, si les accents durs de votre voix s'élèvent, s'il sort de votre bouche des propos violents, des mots déshonnêtes, des injures grossières ou non, vous n'êtes plus qu'une femme de la halle, une créature hideuse à voir, hideuse à entendre, vous avez renoncé aux qualités aimables de votre sexe, pour prendre les vices odieux du nôtre. Il est indigne d'un galant homme de frapper une femme, il est plus mal encore à une femme de mériter ce châtiment. Si vous ne devenez pas meilleure, si tous vos jours continuent à être marqués par des folies, je perdrai tout l'intérêt que je prends à vous ; présentez mon respect à M. le comte, faites son bonheur puisqu'il se charge du vôtre.

## XII

A LA MÊME, A SALTZ-VEDEL, PRÈS MAGDEBOURG.

16 juillet 1768.

Vous avez écrit à madame votre mère une lettre aussi dure que peu méritée. Elle a gagné son procès. La Brunet ne me paraît pas une femme trop équitable. J'ai touché la pension sur le roi. J'ai reçu deux lettres de change de M. Fischer, l'une de 1,373 livres 18 sous 6 deniers sur MM. Tourton et Baure : elle est acceptée et sera payée le 9 du mois prochain ; l'autre de 2,376 livres 1 sou 6 deniers sur M. de Van-Eycken qui est payée. Ces deux sommes font celle de 3,750 livres qui répondent à mille écus de Saxe. Je ferai faire votre bracelet par un M. Belle, de mes amis, dont je répons pour le travail et pour la probité. Mais de deux choses l'une, c'est que le portrait est de beaucoup trop grand et qu'il en faudra supprimer presque jusqu'au chapeau, ce qui ne nuira à rien ; l'autre, c'est que l'entourage du portrait et celui du chiffre seront bien mesquins en n'y mettant que cent louis. L'artiste, qui ne demande ni à vendre ni à

gagner, prétend que, pour que ces bracelets soient honnêtes, il y faut consacrer 3,000 livres ou 1,000 écus. En ce cas, voyez ce que vous avez à faire. Faites-moi réponse là-dessus, et présentez mon respect à M. le comte. Tâchez, pour Dieu, de ne faire aucune folie ni l'un ni l'autre, si vous ne voulez pas en être châtiés l'un par l'autre. Aimez-vous paisiblement, et ne pervertissez pas la nature et la fin d'une passion qui est moins précieuse par les plaisirs qu'elle nous donne que par les maux dont elle nous console. Si vous vous déterminez à dépenser 1,000 écus à vos bracelets, il me restera 750 livres dont je disposerai comme il vous plaira. Soyez bien aimable, bien douce surtout et bien honnête. Tout cela se tient. Si vous négligez une de ces qualités, il sera difficile que vous ayez bien les deux autres.

## XIII

A LA MÊME,

CHEZ M. LE COMTE DE SCHULLEMBOURG, A BORDEAUX.

10 septembre 1768.

Mademoiselle, je ne saurais ni vous approuver ni vous blâmer de votre raccommodement avec M. le comte. Il est trop incertain que vous soyez faite pour son bonheur et lui pour le vôtre. Vous avez vos défauts, qu'il n'est jamais disposé à vous pardonner; il a les siens, pour lesquels vous n'avez aucune indulgence. Il semble s'occuper lui-même à détruire l'effet de sa tendresse et de sa bienfaisance. Je crois que de votre côté il faut peu de chose pour altérer votre cœur et vous porter à un parti violent. Aussi je ne serais pas étonné qu'au moment où vous recevrez l'un et l'autre ma belle exhortation à la paix, vous ne fussiez en pleine guerre. Il faut donc attendre le succès de ses promesses et de vos résolutions. C'est ce que je fais sans être indifférent sur votre sort.

J'ai reçu votre procuration, elle est bien. Il me faut à présent un certificat de vie légalisé. Ne différez pas d'un instant à me l'envoyer. Je vous enverrai, par la voie que vous m'indiquerez,

le portrait et les lettres de M. le comte. Cela serait coûteux par la poste.

A la lecture de la défense que vous faites à votre mère de rien prendre sur les sommes dont je suis dépositaire, elle en est tombée malade. En effet, que voulez-vous qu'elle devienne et que signifie cette pension annuelle de 1,500 francs que vous prétendez lui faire, si vous en détournez la meilleure partie à votre propre usage? Si vous n'y prenez garde, il n'y aura de votre part qu'une ostentation qui ne tirera pas votre mère du malaise. Il ne s'agit que de calculer un peu pour vous en convaincre et vous amener à de la raison, si vous avez réellement à cœur le bonheur de votre mère.

Comme vos intentions m'étaient expliquées de la manière la plus précise, je l'ai renvoyée à votre réponse, qu'elle attend avec la plus grande impatience.

Je ne sais d'où vous vient cet accès de tendresse pour la Brunet, qui vous a déchirées toutes les deux chez le commissaire de la manière la plus cruelle et la plus malhonnête. Il n'y a rien de si chrétien que le pardon des injures.

Un avis que je me crois obligé de vous donner, c'est que votre femme de chambre est en correspondance avec la dame Brunet; vous en ferez l'usage qu'il vous plaira.

Comme vous n'avez pas pensé à me marquer votre adresse à Bordeaux, je vous écris à tout hasard.

Autre chose; il n'y a plus de rentes viagères sur le roi; mais si votre argent était prêt, je le placerais à 6 pour 100 sur des fermiers-généraux, et le fonds vous resterait.

C'est un service que je pourrais aussi rendre à M. le comte, mais il n'y aurait pas un moment à perdre.

Je vous salue, mademoiselle. Je vous prie de présenter mon respect à M. le comte.

Je voudrais bien vous savoir heureux l'un et l'autre. Je n'ai pas le temps de moraliser. Il est une heure passée, il faut que cette lettre soit à la grande poste avant qu'il en soit deux.

Donnez attention, mademoiselle, aux petits états de reçus et de dépenses que je vous envoie, et jugez là-dessus de ce que vous avez à faire pour madame votre mère, qui est malade, inquiète et dans un besoin pressant de secours.

Ainsi point de délai sur tous les objets de ma lettre; et là-

chez d'être sensée, raisonnable, circonspecte, et de profiter un peu de la leçon du passé pour rendre l'avenir meilleur.

## XIV

A LA MÈME,

CHEZ M. JAMBELLANT, MARCHAND SELLIER, RUE PORTE-BASSE,  
A BORDEAUX.

21 novembre 1768.

Je vais, mademoiselle, répondre à vos deux dernières lettres. Je suis charmé que vos dernières petites commissions aient été faites à votre gré. Je n'ai point traité votre oncle trop durement. Tout homme qui s'établira chez une femme, qui y boira, mangera, qui en sera bien accueilli, et qui, au moment où cette femme ne se trouvera plus en état de lui rendre les mêmes bons offices, la calomnier, la brouillera avec sa fille, et l'exposera à tomber dans l'indigence, est un indigne qui ne mérite aucun ménagement. Ajoutez à cela le mépris qu'il a dû m'inspirer par ses mensonges accumulés. Quand on est assez méchant pour faire une noirceur, il ne faut pas avoir la lâcheté de la nier. Votre mère ne voit point, n'a point vu la dame Traas ; elle n'a reçu de compagnie que celle que votre oncle lui a donnée, et il est faux qu'elle soit raccommoquée avec lui. M. Roger, qui vous est attaché, qui vous sert, qui ne demande pas mieux que d'être utile à votre mère, également maltraité dans le libelle de votre oncle, n'a eu que le ressentiment qu'il devait avoir, et, à son âge, ressentir et se venger, c'est presque la même chose. Bref, mademoiselle, je ne saurais souffrir les gens à ton mielleux et à procédés perfides. Si vous eussiez donné un peu plus d'attention à la lettre qu'il vous a écrite, vous y eussiez reconnu le tour platement ironique, qui blesse plus encore que l'injure. On a fait toutes les démarches nécessaires pour préparer à sa fille un avenir moins malheureux ; il s'y est opiniâtement refusé. Il a mieux aimé la garder et la sacrifier à ses prétendus besoins domestiques. Vous voilà quitte de ce côté, envers vous-



même et envers votre nièce. Vous avez un autre pauvre parent qui s'appelle Massé, qu'on dit honnête homme, et qui se recommande à votre commisération. Le secours le plus léger lui servirait infiniment. Voyez si vous voulez faire quelque chose pour lui; ce sera une bonne action une fois faite. J'ai fait passer à votre oncle la dernière lettre que vous lui avez écrite, mais il me reste entre les mains un gros paquet à son adresse, que j'ai retenu jusqu'à ce que vous fussiez instruite de ses procédés, et que vous m'apprissiez l'usage que j'en devais faire. Vous ne m'avez rien répondu sur ce point, et le paquet tout cacheté est encore sur ma table, tout prêt ou à vous retourner ou à aller à votre oncle, comme vous le jugerez à propos. Ne m'oubliez jamais auprès de M. le comte. Le meilleur moyen que j'aie de reconnaître ses marques d'estime, c'est de vous prêcher son bonheur. Faites tout, mademoiselle, pour un galant homme qui fait tout pour vous. Songez que vous êtes moins maîtresse de vous-même que jamais, et que la vivacité la plus légère et la moins déplacée serait ou prendrait le caractère de l'ingratitude. Il sent trop délicatement pour déparer ses bienfaits; vous avez de votre côté un tact trop fin pour ne pas sentir combien votre position actuelle exige de ménagement. Une femme commune se croirait affranchie, et vous serez cette femme-là si vous ne concevez pas que c'est de cet instant tout juste que commence votre esclavage. Il peut y avoir des peines pour vous, il ne doit plus y en avoir pour lui. Il a acquis le droit de se plaindre, même sans en avoir de motif, vous avez perdu celui de lui répondre, même quand il a tort, parce qu'il vaut mieux souffrir que de soupçonner son cœur. Je n'oserais approuver vos tentatives au théâtre, je ne vois pas un grand avantage à réussir, et je vois un inconvénient bien réel à manquer de succès. Ce que vous perdrez dans l'esprit de M. le comte par le défaut de succès est bien au-dessus de ce que vous y gagnerez par des applaudissements. Mademoiselle, ne vous y trompez pas; malgré qu'il en ait, un refus du public ou du tripot fera effet sur lui. C'est ainsi que l'homme est bâti. Je ne suis point surpris de son ennui dans une ville où il y a si peu de convenances avec son cœur, son caractère et ses qualités personnelles. S'il m'offre l'occasion de lui être utile, vous ne doutez pas que je ne sois très-heureux de la saisir. Tout ce que vous prévoyez

de son sort me paraît bien pensé, et je ne le lui dissimulerai pas. Au reste, je garderai le silence sur tout ceci avec madame votre mère. Je n'insistais à placer sur sa tête et la vôtre que par une crainte qui nous aurait été commune, c'est son pitoyable état dans le cas où elle aurait eu le malheur de vous survivre; mais, puisque vous lui voyez une planche assurée dans ce naufrage, je n'ai plus rien à vous objecter, et les choses seront arrangées selon votre désir. Je vous salue et vous embrasse. L'ordre que vous commencez à mettre dans vos affaires, et le coup d'œil, le premier peut-être que vous ayez jeté de votre vie sur l'avenir, me donne bonne, meilleure opinion de votre tête; soyez sage, et vous serez heureuse.

## XV

## A LA MÈME.

1769.

Je ne saurais vous dire combien je suis satisfait de la manière dont vous en usez avec madame votre mère. Si vous étiez là, je vous embrasserais de tout mon cœur, car j'aime les enfants qui ont de la sensibilité et de l'honnêteté. Vous la mettez au courant de ses affaires. Quinze cents francs nets sont plus que suffisants pour lui faire une vie aisée. Je lui viens de déclarer même avec un peu de dureté qu'elle n'obtiendra rien ni de vous ni de moi au delà de cette somme, et que s'il arrive que par mauvais arrangement, esprit de dissipation, ou autrement, elle se constitue dans de nouvelles dettes, ce sera tant pis pour elle; j'espère qu'elle y regardera.

Votre oncle, permettez que je vous le dise, est un fiellé marouffe qui s'est mis en tête de la brouiller avec vous du moment où on lui a déclaré qu'elle n'était plus en état de le nourrir. Il lui reproche des dépenses qu'elle n'a faites que pour lui, des sociétés ou qu'elle n'a point eues, ou qu'il lui a menées lui-même. J'ai été profondément indigné de la lettre qu'il vous a écrite; c'est un ingrat. Celle où il vous fait juge de ses procédés et de ceux de votre mère est un insolent persiflage qui

ne mérite de votre part que le silence ou la réponse la plus verte. Il vint chez moi, il y a quelques jours; je lui reprochai la noirceur qu'il y avait à brouiller avec une fille une mère qui l'avait comblé d'amitié. Il s'en défendit; il entassa mensonges sur mensonges; je lui mis votre lettre, ou plutôt celle qu'il vous avait écrite, sous le nez; il resta confondu, il balbutia, et tandis qu'il balbutiait, je le pris par les épaules, et le chassai comme un gueux.

Vous eûtes pitié de sa fille, votre nièce, et vous laissâtes des nippes, du linge et quelque argent pour faciliter son entrée dans un couvent. L'argent a été mangé, les nippes vendues, et la pauvre créature est sans vêtements, sans pain, sans ressources, exposée à mourir de faim dans une chambre où on l'enferme toute seule. Cet état misérable et les suites qu'il peut amener me déchirent l'âme. Ce n'est pas le père, qu'il faut abandonner au sort qu'il mérite, ce n'est pas la mère, qui ferme cruellement les yeux sur la misère de son enfant, qu'il faudrait soulager; c'est cette enfant. Mademoiselle, faites une bonne action, faites une action que vous puissiez vous rappeler toute votre vie avec satisfaction. Tendez la main à cette enfant. Il ne faut sacrifier à cela que ce qu'un domino un peu orné pourrait vous coûter pour un bal de parade. Privez-vous d'une partie de plaisir, d'un ajustement, d'une fantaisie coûteuse, et votre nièce vous devra la vie, l'honneur, le bonheur de sa vie.

Si vous joignez cette bonne action au bon procédé que vous avez avec votre mère, vous serez vraiment respectable à mes yeux, plus respectable que bien des femmes fières de la régularité de leurs mœurs, et qui croient avoir tout fait quand elles se sont sauvées de la galanterie.

Présentez mon respect à M. le comte, faites son bonheur, puisqu'il veut bien se charger de faire le vôtre. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Nous nous réjouirons toujours de vos succès.

## XVI

A LA MÈME.

10 février 1769.

Vous voilà, mademoiselle, suffisamment garantie contre tous les événements fâcheux de la vie. Vous êtes en jouissance d'un revenu honnête dont rien ne peut vous priver. Je sais très-bien quelle est la vie que le bonheur et la raison devraient vous dicter, mais je doute qu'il soit dans vos vues et votre caractère de vous y soumettre. Plus de spectacles, plus de théâtre, plus de dissipations, plus de folies. Un petit appartement en bon air et en quelque recoin tranquille de la ville, un régime sobre et sain, quelques amis d'un commerce sûr, un peu de lecture, un peu de musique, beaucoup d'exercice et de promenade; voilà ce que vous voudriez avoir fait lorsqu'il n'en sera plus temps. Mais laissons cela; nous sommes tous sous la main du destin qui nous promène à son gré, qui vous a déjà bien ballottée, et qui n'a pas l'air de vous accorder sitôt le repos. Vous êtes malheureusement un être énergique, turbulent, et l'on ne sait jamais où est la sépulture de ces êtres-là. Qui vous eût dit, à l'âge de quatorze ans, tous les biens et tous les maux que vous avez éprouvés jusqu'à présent, vous n'en auriez rien cru. Le reste de votre horoscope, si on pouvait vous l'annoncer, vous semblerait tout aussi incroyable, et cela vous est commun avec beaucoup d'autres. Une petite fille allait régulièrement à la messe en cornette plate, en mince et légère siamoise; elle était jolie comme un ange, elle joignait au pied des autels les deux plus belles menottes du monde. Cependant un homme puissant la lorgnait, en devenait fou, en faisait sa femme; la voilà riche, la voilà honorée; la voilà entourée de tout ce qu'il y a de grand à la ville, à la cour, dans les sciences, dans les lettres, dans les arts; un roi la reçoit chez lui et l'appelle maman <sup>1</sup>. Une autre, en petit juste, en cotillon

1. M<sup>me</sup> Geoffrin.

court, faisait frire des poissons dans une auberge; de jeunes libertins relevaient son cotillon court par derrière, et la caressaient très-librement. Elle sort de là; elle circule dans la société, et subit toutes sortes de métamorphoses jusqu'à ce qu'elle arrive à la cour d'un souverain. Alors toute une capitale retentit de son nom; toute une cour se divise pour et contre elle; elle menace les ministres d'une chute prochaine, elle met presque l'Europe en mouvement <sup>1</sup>. Et qui sait tous les autres ridicules passe-temps du sort? Il fait tout ce qu'il lui plaît. C'est bien dommage qu'il lui plaise si rarement de faire des heureux.

Si vous êtes sage, vous laisserez au sort le moins de lisières que vous pourrez, vous songerez de bonne heure à vivre comme vous voudriez avoir vécu. A quoi servent toutes les leçons sévères que vous avez reçues, si vous n'en profitez pas? Vous êtes si peu maîtresse de vous-même! Entre toutes les marionnettes de la Providence, vous êtes une de celles dont elle secoue le fil d'archal qui l'accroche d'une manière si bizarre que je ne vous croirai jamais qu'où vous êtes, et vous n'êtes pas à Paris, et vous n'y serez peut-être pas sitôt.

Il est bien honnête à vous de me proposer de me faire graver, presque aussi honnête qu'il serait vain à moi de l'accepter; mais c'est une affaire faite. Un artiste<sup>2</sup>, que j'avais obligé et qui m'estimait, me dessina, me fit graver et graver supérieurement, et m'envoya la planche avec une cinquantaine d'épreuves. Ainsi l'on vous a coupé l'herbe sous les pieds.

Bonjour, mademoiselle, portez-vous bien, usez de circonspection, ne corrompez pas vous-même votre propre bonheur, et croyez que la vraie récompense de celui qui mérite de nous obliger est dans les petits services mêmes qu'il nous rend.

1. M<sup>me</sup> Du Barry.

2. Greuze.

## XVII

• A LA MÈME.

24 mars 1769.

Je vous suis infiniment obligé, mademoiselle, de l'énorme jambon que vous m'avez envoyé. Il ne sera pas mangé sans boire à votre santé avec madame votre mère.

Cultivez vos talents, je ne vous demande pas les mœurs d'une vestale, mais celles dont il n'est permis à personne de se passer : un peu de respect pour soi-même.

Il faut mettre les vertus d'un galant homme à la place des préjugés auxquels les femmes sont assujetties.

Méfiez-vous de la chaleur de votre tête qui sans cela vous mènera souvent trop loin, et du premier mouvement de votre cœur facile qui vous conseillera de bonnes actions indiscretes.

Si vous vous donnez le temps de la réflexion, vous ne ferez jamais le mal, et vous ne ferez que le bien qui convient à votre situation; vous ne serez jamais méchante et vous serez bonne avec juste mesure. Je prêche l'économie à votre mère tant que je puis, mais l'économie est entre les autres vertus une chose de caractère et d'habitude; cela ne se prend pas en un moment.

## XVIII

A LA MÈME.

11 mai 1769.

Je suis bien aise que vous ayez débuté avec succès, car il n'y a guère que des applaudissements continus qui puissent dédommager de la fatigue et des dégoûts de votre état. Mon dessein n'est pas de vous décourager ni de flétrir un moment



heureux; mais songez, mademoiselle, qu'il y a bien de la différence entre le public de Bordeaux et le public de Paris. Combien n'avez-vous pas entendu dire d'une femme qui chantait en société et qui même chantait fort bien qu'elle était au-dessus de la Le Maure? Quelle différence cependant, lorsque, placée l'une à côté de l'autre sur les planches, on venait à les comparer! C'est ici, en scène avec M<sup>lle</sup> Clairon ou M<sup>lle</sup> Dumesnil, que je voudrais que vous eussiez obtenu de notre parterre les éloges que l'on vous donne à Bordeaux. Travaillez donc, travaillez sans cesse; jugez-vous sévèrement, croyez-en moins aux claquemets de mains de vos provinciaux qu'au témoignage que vous vous rendrez à vous-même. Quelle confiance pouvez-vous avoir dans les acclamations de gens qui restent muets dans les moments où vous sentez vous-même que vous faites bien, car je ne doute point que cela ne vous soit arrivé quelquefois? Perfectionnez-vous surtout dans la scène tranquille.

Ménagez votre santé; faites-vous respecter, montrez-vous sensible aux procédés honnêtes. Recevez-les même quand ils vous seront dus comme si l'on vous faisait grâce en vous les accordant. Mettez-vous au-dessus de l'injure et n'y répondez jamais. Les armes de la femme sont la douceur et les grâces, et l'on ne résiste point à ces armes-là. .

M. le duc d'Orléans ne prend rien à fonds perdu, même de ceux qui vivent dans son intimité.

M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Diderot sont tout à fait sensibles à vos succès et à votre souvenir.

## XIX

### A LA MÊME.

15 juillet 1769.

Toutes vos affaires, mademoiselle, sont dans le meilleur ordre; n'ayez, je vous prie, aucune inquiétude sur la sûreté de vos fonds. J'en ai usé pour vous comme j'aurais fait pour moi-même, et, lorsque vous serez de retour à Paris et que je vous

remettrai vos titres, vous verrez que je me serais bien gardé d'aventurer une somme assez considérable sur la tête de ma fille, si cet emploi ne m'avait pas semblé plus avantageux et plus solide qu'aucun autre. Dormez tranquillement ; pour que vous souffrissiez quelque chose, il faudrait que l'État se bouleversât de fond en comble. Jusqu'à présent les rentes viagères ont été sacrées. Le gouvernement n'ignore pas qu'il est dépositaire, en cette partie, de toute la fortune de ceux qui ont eu confiance en lui, et qu'en trompant cette confiance il réduirait un million de citoyens à la mendicité ; ce qu'il n'a jamais fait et ce qu'il ne fera point. C'est son intérêt. C'est sous peine de ruiner absolument son crédit. Celui que j'avais chargé de toucher vos rentes a égaré votre certificat de vie. Aussitôt ma lettre reçue, ayez la bonté de m'en envoyer une autre. Le plus tôt sera le mieux.

Travaillez, ne vous contentez pas de vos succès, prêtez moins l'oreille à ceux qui vous applaudissent qu'à ceux qui vous critiquent. Les applaudissements vous laisseront où vous en êtes ; les critiques, si vous en profitez, vous corrigeront de vos défauts et perfectionneront votre talent. Mettez à profit leur mauvaise volonté.

Adoucissez votre caractère violent, sachez supporter une injure ; c'est le meilleur moyen de la repousser. Si vous répondez autrement que par le mépris, vous vous mettez sur la même ligne que celui qui vous aura manqué.

Surtout mettez tout en œuvre pour vous rendre agréable à vos associés.

Je vous ai tant prêchée sur les mœurs, et ma morale est si facile à suivre, qu'il ne me reste plus rien à vous dire là-dessus.

# CORRESPONDANCE GÉNÉRALE

---

(1749-1784)



## NOTICE PRÉLIMINAIRE

---

Naigeon, à qui la tâche eût été plus facile qu'à tout autre, n'a point pris la peine de réunir les lettres de Diderot; l'édition Belin en avait rassemblé dix-neuf auxquelles l'édition Brière joignit, outre les correspondances avec Le Monnier et M<sup>lle</sup> Jodin, douze lettres inédites, ainsi que divers billets ou réponses de Voltaire, Rousseau, Galiani, M<sup>me</sup> Riccoboni. Nous en offrons près du triple; dans ce nombre trente environ sont inédites, et le reste était dispersé dans des recueils peu consultés ou dans des publications plus récentes.

Ce résultat n'est pas tel, certes, que nous l'eussions souhaité; mais nous sommes bien forcé d'arrêter là des investigations poursuivies pendant plus de trois années, et, sans vouloir fatiguer le lecteur du récit de nos déceptions ou des péripéties de nos recherches, nous citerons les noms de ceux qui se sont faits nos collaborateurs bénévoles.

Tout d'abord, nous ne ferons aucune difficulté de reconnaître que nous devons un avantage ainsi marqué sur nos prédécesseurs au goût des autographes, qui, à peine soupçonné il y a cinquante ans, a, de nos jours, presque renouvelé l'érudition historique et littéraire. Aussi les premiers noms que nous devons inscrire ici sont ceux des dignes représentants de la science créée par Jacques Charavay et Auguste Laverdet. Le successeur de celui-ci, M. Gabriel Charavay, a mis à notre disposition les exemplaires annotés des ventes qu'ils ont dirigées; quant à M. Étienne Charavay, non content de nous prodiguer les indications les plus utiles, il a usé de la légitime considération dont l'honorent les amateurs pour nous procurer l'accès de collections que nous n'espérions pas toujours voir s'ouvrir.

C'est ainsi que le doyen des amateurs parisiens, M. Boutron-Charlard, nous a permis de copier une épître très-flatteuse au président de Brosses et un bulletin de victoire, tout brûlant d'enthousiasme, adressé à Voltaire, lors de la première représentation, à Paris, du *Père de l'u-*

*mille*; c'est ainsi que M. Alfred Sensier nous a communiqué, outre la lettre à Le Monnier qui figure plus haut, quelques piquants billets à Suard; c'est ainsi encore que le regretté M. Rathery a, par le prêt de lettres à Langeac et à Sartine, comblé deux des lacunes trop nombreuses que nous révélaient les catalogues de ventes.

M. Moulin, à qui nous devons une autre lettre à Sartine, nous engageait à aller frapper à la porte de M. le marquis de Flers, et, tout aussitôt, celui-ci mettait sous nos yeux trois lettres à l'abbé Gayet de Sansale, qui forment un véritable petit drame judiciaire. Sur la recommandation de M. Ch.-L. Livet, M. le baron de Boyer de Sainte-Suzanne autorisait, dans les termes les plus gracieux, la reproduction de quatre longues lettres relatives au séjour et au retour de Russie.

C'est de Saint-Petersbourg même que M. Howyn de Tranchère nous faisait connaître en quels termes Diderot posait sa candidature à l'Académie impériale des arts. M. Dubrunfaut, à qui M. Assézat devait de pouvoir collationner le texte de *Jacques* sur une copie ancienne, lui remettait en même temps diverses lettres inédites à Grimm et à Suard.

M. le duc de Broglie empruntait à ses archives de famille un intéressant remerciement du philosophe à M<sup>me</sup> Necker.

Au moment de se séparer de sa magnifique collection, M. Benjamin Fillon nous permettait de prendre copie d'une curieuse lettre de recommandation adressée aussi à cette femme célèbre dont le salon fut un des derniers qu'il fréquenta dans sa vieillesse.

Une requête conservée à la Bibliothèque nationale (Département des manuscrits, réserve) nous révélait que Diderot prenait, à Vincennes même, sur l'*Histoire naturelle*, des notes qu'il demandait la permission d'offrir à Buffon; la bibliothèque Victor Cousin nous fournissait deux réponses, fort différentes par la date et le contenu, à Jaucourt et à Mercer, et nous permettait de rétablir, dans une lettre à Voltaire, tout un passage où Diderot osait le combattre sur sa haine pour Shakespeare.

On trouvera, d'ailleurs, au bas de chaque pièce nouvelle, le nom de son possesseur ou l'indication de sa provenance, renseignement qui nous a parfois manqué pour les lettres contenues dans les éditions Belin et Brière.

Nous avons suivi, pour le classement, l'ordre chronologique même lorsque, malgré l'absence fréquente des dates, le contenu de la lettre ou le nom du destinataire nous éclairait sur l'époque où elle avait dû être écrite, et nous avons rejeté aux dernières pages quelques billets que nous aurions été contraint de placer arbitrairement, si nous les eussions supposé écrits à tel moment ou adressés à tel personnage.



Quant aux *desiderata* dont, plus que personne, nous connaissons le nombre et l'importance, l'un des appendices du vingtième volume renfermera tout au moins, sur ceux qui nous auront définitivement chappé, des renseignements que nos successeurs mettront peut-être un jour à profit. Jusque-là, nous voulons espérer que nos derniers appels aux détenteurs de certains autographes seront entendus.

---



# CORRESPONDANCE GÉNÉRALE

---

## I

A VOLTAIRE<sup>1</sup>.

11 juin 1749.

Le moment où j'ai reçu votre lettre, monsieur et cher maître, a été un des moments les plus doux de ma vie; je vous suis infiniment obligé du présent que vous y avez joint. Vous ne pouviez envoyer votre ouvrage à quelqu'un qui fût plus admirateur que moi. On conserve précieusement les marques de la bienveillance des grands; pour moi, qui ne connais guère de distinction réelle entre les hommes que celles que les qualités personnelles y mettent, je place ce témoignage de votre estime autant au-dessus des marques de la faveur des grands que les

1. Dans la notice de la *Lettre sur les Aveugles*, M. Assézat ayant annoncé qu'il donnerait la lettre de Voltaire à laquelle celle-ci répond, nous la publions ici, par exception; pour les autres lettres ou réponses de Voltaire et de Rousseau, le lecteur voudra bien se reporter aux éditions complètes de ces deux écrivains.

« Je vous remercie, monsieur, du livre ingénieux et profond que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je vous en présente un qui n'est ni l'un ni l'autre, mais dans lequel vous verrez l'aventure de l'aveugle-né plus détaillée dans cette nouvelle édition que dans les précédentes. Je suis entièrement de votre avis sur ce que vous dites des jugements que formeraient, en pareil cas, des hommes ordinaires qui n'auraient que du bon sens, et des philosophes. Je suis fâché que, dans les exemples que vous citez, vous ayez oublié l'aveugle-né qui, en recevant le don de la vue, voyait les hommes comme des arbres.

« J'ai lu avec un extrême plaisir votre livre qui dit beaucoup, et qui fait entendre davantage. Il y a longtemps que je vous estime autant que je méprise les barbares stupides qui condamnent ce qu'ils n'entendent point, et les méchants qui se joignent aux imbéciles pour proscrire ce qui les éclaire.

« Mais je vous avoue que je ne suis point du tout de l'avis de Saunderson, qui

grands sont au-dessous de vous. Que ce peuple pense à présent de ma *Lettre sur les Aveugles* tout ce qu'il voudra ; elle ne vous a pas déplu ; mes amis la trouvent bonne : cela me suffit.

Le sentiment de Saunderson n'est pas plus mon sentiment que le vôtre ; mais ce pourrait bien être parce que je *vois*. Ces rapports qui nous frappent si vivement n'ont pas le même éclat pour un aveugle : il vit dans une obscurité perpétuelle ; et cette obscurité doit ajouter beaucoup de force pour lui à ses raisons métaphysiques. C'est ordinairement pendant la nuit que s'élèvent les vapeurs qui obscurcissent en moi l'existence de Dieu ; le lever du soleil les dissipe toujours ; mais les ténèbres durent pour un aveugle, et le soleil ne se lève que pour ceux qui voient. Il ne faut pas que vous imaginiez que Saunderson dût apercevoir ce que vous eussiez aperçu à sa place : vous ne pouvez vous substituer à personne sans changer totalement l'état de la question.

Voici quelques raisonnements que je n'aurais pas manqué de prêter à Saunderson, sans la crainte que j'ai de ceux que vous m'avez si bien peints.

S'il n'y avait jamais eu d'êtres, lui aurais-je fait dire, il n'y en aurait jamais eu ; car pour se donner l'existence il faut agir, et pour agir il faut être : s'il n'y avait jamais eu que des êtres matériels, il n'y aurait jamais eu d'êtres spirituels ; car les êtres spirituels se seraient donné l'existence ou l'auraient reçue des êtres matériels, ils en seraient des modes ou du moins des

nie un Dieu parce qu'il est né aveugle. Je me trompe peut-être ; mais j'aurais, à sa place, reconnu un être très-intelligent, qui m'aurait donné tant de suppléments de la vue, et en apercevant, par la pensée, des rapports infinis dans toutes les choses, j'aurais soupçonné un ouvrier infiniment habile. Il est fort impertinent de prétendre deviner ce qu'il est, et pourquoi il a fait tout ce qui existe ; mais il me paraît bien hardi de nier qu'il est. Je désire passionnément de m'entretenir avec vous, soit que vous pensiez être un de ses ouvrages, soit que vous pensiez être une portion nécessairement organisée d'une manière éternelle et nécessaire. Quelque chose que vous soyez, vous êtes une partie bien estimable de ce grand tout que je ne connais pas. Je voudrais bien, avant mon départ pour Lunéville, obtenir de vous, monsieur, que vous me fissiez l'honneur de faire un repas philosophique chez moi avec quelques sages. Je n'ai pas l'honneur de l'être, mais j'ai une grande passion pour ceux qui le sont à la manière dont vous l'êtes. Comptez, monsieur, que je sens tout votre mérite, et c'est pour lui rendre encore plus de justice que je désire de vous voir et de vous assurer à quel point j'ai l'honneur d'être, etc. »

effets, ce qui n'est point du tout votre compte. Mais s'il n'y avait jamais eu que des êtres spirituels, vous allez voir qu'il n'y aurait jamais eu d'êtres matériels. La bonne philosophie ne me permet de supposer dans les choses que ce que j'y aperçois distinctement ; mais je n'aperçois distinctement d'autres facultés dans l'esprit que celles de vouloir et de penser, et je ne conçois non plus que la pensée et la volonté puissent agir sur les êtres matériels ou sur le néant, que le néant et les êtres matériels sur les êtres spirituels. Prétendre qu'il ne peut y avoir d'action du néant et des êtres matériels sur les êtres purement spirituels, parce qu'on n'a nulle perception de la possibilité de cette action, c'est convenir qu'il ne peut y avoir d'action des êtres purement spirituels sur les êtres corporels ; car la possibilité de cette action ne se conçoit pas davantage. Il s'ensuit donc de cet aveu et de mon raisonnement, continuerait Saunderson, que l'être corporel n'est pas moins indépendant de l'être spirituel que l'être spirituel de l'être corporel, qu'ils composent ensemble l'univers, et que l'univers est *Dieu*. Quelle force n'ajouterait point à ce raisonnement l'opinion qui vous est commune avec Locke : que la pensée pourrait bien être une modification de la matière !

Mais, lui répliquerez-vous, et ces rapports infinis que je découvre dans les choses, et cet ordre merveilleux qui se montre de tous côtés ; qu'en penserai-je ? — Que ce sont des êtres métaphysiques qui n'existent que dans votre esprit, vous répondrait-il. On remplit un vaste terrain de décombres jetés au hasard, mais entre lesquels le ver et la fourmi trouvent des habitations fort commodes ; que diriez-vous de ces insectes, si, prenant pour des êtres réels les rapports des lieux qu'ils habitent avec leur organisation, ils s'extasiaient sur la beauté de cette architecture souterraine, et sur l'intelligence supérieure du jardinier qui a disposé les choses pour eux ?

Ah ! monsieur, qu'il est facile à un aveugle de se perdre dans un labyrinthe de raisonnements semblables, et de mourir athée, ce qui toutefois n'arriva point à Saunderson ! Il se recommanda, en mourant, au dieu de Clarke, de Leibnitz et de Newton, comme les Israélites se recommandaient au dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, parce qu'il est à peu près dans une position semblable ; je lui laisse ce qui reste aux sceptiques les plus dé-

terminés, toujours quelque espérance qu'ils se trompent ; mais que cela soit ou non, je ne suis point de leur avis. *Je crois en Dieu*, quoique je vive très-bien avec les athées. Je me suis aperçu que les charmes de l'ordre les captivaient malgré qu'ils en eussent ; qu'ils étaient enthousiastes du beau et du bon, et qu'ils ne pouvaient, quand ils avaient du goût, ni supporter un mauvais livre, ni entendre patiemment un mauvais concert, ni souffrir dans leur cabinet un mauvais tableau, ni faire une mauvaise action : en voilà tout autant qu'il m'en faut ! Ils disent que tout est nécessité. Selon eux, un homme qui les offense ne les offense pas plus librement que ne les blesse la tuile qui se détache et qui leur tombe sur la tête : mais ils ne confondent point ces causes, et jamais ils ne s'indignent contre la tuile, autre conséquence qui me rassure. Il est donc très-important de ne pas prendre de la ciguë pour du persil, mais nullement de croire ou de ne pas croire en Dieu : « Le monde, disait Montaigne, est un esteuf qu'il a abandonné à peloter aux philosophes », et j'en dis presque autant de Dieu même. Adieu, mon cher maître.

## II

A BERNARD DU CHATELET,

GOUVERNEUR DU CHATEAU DE VINCENNES <sup>1</sup>.

A Vincennes, ce 30 septembre 1749.

MONSIEUR,

Lorsque vous me fîtes sortir du Donjon, vous eûtes la bonté de me promettre que les cahiers que j'y avais écrits me seraient rendus. Si vous les avez parcourus, vous vous serez aperçu que des observations, bonnes ou mauvaises, sur l'*Histoire naturelle* composent la plus grande partie de ce qu'ils contiennent. On travaille actuellement à une seconde édition de cet ouvrage, et je serais bien aise de communiquer mes remarques à M. de Buffon

1. Inédite. Bibliothèque nationale, Département des manuscrits. (Réserve.)



pour qu'il en fit l'usage qu'il jugerait à propos. Voilà, monsieur, la seule raison que j'aie de vous redemander des matériaux informes, dont je ne fais pas grand cas dans l'état où ils sont, mais qui peuvent devenir meilleurs. Je vous supplie de me continuer les marques de votre bienveillance auprès de M. d'Argenson, car j'en ai plus besoin que jamais.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.

## III

A JAUCOURT<sup>1</sup>.

Je vous dois, monsieur, en mon particulier, un remerciement pour l'article *Anatomie*. J'emploierai votre article *Bysse*, ceux que M. David m'a fait passer de votre part et les autres que vous voudrez bien nous communiquer ; et je n'ignore pas ce que notre Dictionnaire y gagnera. Je serai bien charmé d'avoir l'honneur de vous voir chez moi, mais permettez que je vous fasse une visite. Nous causerons chez vous plus à notre aise, et je veux mettre à profit cette conversation même pour la perfection de notre ouvrage. Je serai chez vous, dimanche matin prochain, entre neuf et dix. En attendant, je suis, avec toute l'estime et le respect que l'on doit aux hommes de votre mérite, monsieur, etc.

Si le jour et l'heure que je prends ne vous conviennent pas, vous pouvez m'en marquer d'autres.

1. Inédite. Collection d'autographes de la bibliothèque Victor Cousin. La suscription porte : A monsieur, monsieur le chevalier de Jaucourt, rue de Grenelle.

## IV

A FORMEY<sup>1</sup>.

Paris, 5 mars 1751.

MONSIEUR,

On ne peut être plus sensible que je le suis à l'honneur que vous m'annoncez<sup>2</sup>.

Pour savoir à quel titre je dois l'accepter, je n'ai qu'à me juger en parcourant les noms célèbres auxquels l'Académie n'a pas dédaigné de joindre le mien. Il est heureux que pour la seule fois qu'elle eut à se relâcher de ses maximes, ce fut en ma faveur ; et qu'elle ait accordé à l'espérance d'encourager en moi quelque talent ce qu'on n'avait obtenu d'elle, jusqu'à ce jour, que sur des preuves d'un mérite supérieur.

Tels sont, monsieur, les sentiments avec lesquels j'ai reçu son diplôme et que je vous supplie de lui rendre dans les expressions les plus fortes. Moins j'avais lieu de m'attendre à une grâce de sa part, plus j'en dois être pénétré.

Nous nous sommes promis, mon illustre collègue M. d'Alembert et moi, de lui présenter les volumes de l'*Encyclopédie* à mesure qu'ils seront publiés. L'avantage que j'ai d'appartenir à un corps aussi illustre m'est une forte raison pour souhaiter qu'entre les articles que j'ai faits dans cet ouvrage il s'en rencontre quelques-uns qui ne soient pas indignes de paraître à côté des vôtres.

Je suis avec dévouement et respect, monsieur, etc.

1. Bibl. impériale de Berlin. Autog., vol. 4. Extrait des *Lettres et pièces rares ou inédites*, publiées par M. Matter. Paris, Amyot, 1846, in-8.

2. Sa nomination de membre de l'Académie de Berlin.

## V

AU P. CASTEL<sup>1</sup>.

(Sans date.)

MONSIEUR,

Il me faudrait un an et un gros livre pour y mettre autant d'esprit que vous en avez mis dans la lettre obligeante que vous avez la bonté de m'écrire, mais il ne faut qu'un moment et l'amour de la vérité pour vous assurer combien je suis sensible à cette marque de bonté. La personne par laquelle vous m'avez fait tenir cette lettre vous en dira là-dessus bien plus que je ne peux vous en exprimer. Il y a des choses qu'il faut voir, monsieur et révérend Père, et les signes de joie que j'ai ressentis quand on m'a annoncé quelque chose de votre part sont de ce nombre.

Je puis donc compter deux moments doux dans ma vie. L'un me fut procuré quand mon *aveugle clairvoyant*<sup>2</sup> parut; cette lettré m'en valut une autre de M<sup>me</sup> la marquise du Châtelet et mon sourd-muet m'en vaut une autre de vous. Mais, au nom de Dieu, mon révérend Père, à quoi pense le P. Berthier de persécuter un honnête homme qui n'a d'ennemis dans la société que ceux qu'il s'est faits par son attachement pour la compagnie de Jésus et qui, tout mécontent qu'il en doit être, vient de repousser avec le dernier mépris les armes qu'on lui offrait contre elle? Vous le dirai-je, mon révérend Père? Sans doute, je vous le dirai, car vous êtes un homme vrai, et par conséquent disposé à prendre les autres pour tels. A peine mes deux lettres eurent-elles paru, que je reçus un billet conçu en ces termes : « Si M. Diderot veut se venger des Jésuites, on a de l'argent et des mémoires à son service; il est honnête homme, on le sait; il n'a qu'à dire : on attend sa réponse. » Cette réponse atten-

1. Cette lettre et la suivante ont été publiées, à la suite d'un article nécrologique sur Diderot, par l'abbé de Fontenay, dans les *Annonces, affiches et avis divers ou Journal général de France*, du 7 août 1784, n° 95.

2. La *Lettre sur les Aveugles*.

due, la voici : « Je saurai bien me tirer de ma querelle avec le P. Berthier sans le secours de personne ; je n'ai point d'argent, mais je n'en ai que faire. Quant aux mémoires que l'on m'offre, je n'en pourrai faire usage qu'après les avoir très-sérieusement examinés et je n'en ai pas le temps. »

Jugez-nous actuellement le P. Berthier et moi, vous, mon révérend Père, qui joignez tant d'équité à tant de discernement.

Je suis, monsieur et révérend Père, avec le respect le plus profond et toute la vénération qu'on doit aux hommes supérieurs, etc.

## VI

AU MÊME.

2 juillet 1751.

MONSIEUR,

Je ne connais rien de si fin et de si délié et qui marque tant de goût et tant de précision que vos observations ; vous avez raison partout. Les deux Ajax sont mal dessinés<sup>1</sup>, mais c'est leur faute et non la mienne. *Quant à la nuit de Vernet*, je conviens que, tout admirable qu'elle soit dans son tableau, elle n'avait pas la majesté ni le pathétique de la nature, ce qui signifie tout au plus que mon exemple est mal choisi, mais ce qui n'empêche pas mon principe d'être vrai. Il est certain, je crois, que toutes les fois que le plaisir réfléchi se joindra au plaisir de la sensation, je dois être plus vivement affecté que si je n'éprouvais que l'un ou l'autre. Je viens de recevoir de bien loin une autre lettre sur la même matière, et l'on me propose à cette occasion cinq ou six questions bien délicates à discuter ; mais comment faire au milieu des énormes occupations dont je suis accablé ? Si cependant je pouvais dérober un moment à l'*Encyclopédie*, je ne dis pas qu'il ne m'échappât une troisième

1. Dans la *Lettre sur les sourds et muets*. Voir ces deux figures tome I pages 422 et 423. Leur se rapporte sans doute aux dessinateurs.

lettre qui, grâce à vous, monsieur, et à votre esprit (car c'est le caractère de ceux qui en ont vraiment d'en donner aux autres) ne fût bien supérieure aux précédentes. En tout cas, je devrais à la part que vous auriez à cette lettre tout au moins l'attention de vous la communiquer manuscrite et je n'y manquerais pas.

Mais revenons aux deux autres; je suis bien fâché que vous n'ayez pas été chargé de les faire connaître au public; il y aurait gagné et je n'aurais pas perdu; vous avez si bien saisi ce qu'il peut y avoir de bon dans ces petits écrits, que, tout en marquant ce qu'il y a de faible et de mauvais, il se fût fait dans votre examen une moyenne de critique et d'éloge dont j'aurais été bien content; car j'aime surtout la vérité et la vertu, et quand ces deux qualités se réunissent dans un même homme, il va dans mon esprit de pair avec les dieux. Jugez donc, monsieur, des sentiments de dévouement et de respect que je dois avoir pour vous. Pardonnez-moi ce laconisme, mais d'ici à trois ans et demi, si je goûte quelque plaisir, ce ne sera guère qu'à la dérobee. J'ai l'honneur d'être, etc.

## VII

A LA CONDAMINE<sup>1</sup>.

16 décembre 1752.

Notre ami M. d'Alembert me renvoie à vous, monsieur, pour avoir l'*Apologie de milord Bolingbroke* et le *Tombeau de la Sorbonne*<sup>2</sup>. Si vous me procurez la lecture de ces deux brochures, je vous en serai très-obligé. Je sais qu'elles sont rares.

1. Cette lettre, dont l'original, scellé d'un cachet représentant une fronde, a figuré aux ventes Lajarriette (1860) et Fossé-Darcosse (1862), a été publiée dans l'*Intermédiaire* (4<sup>e</sup> année, col. 326), par M. P.-A. Labouchère, qui n'a omis sans doute que les formules de politesse.

2. *Défense de milord Bolingbroke*. Berlin, 1751, in-8. *Tombeau de la Sorbonne*, 1751, in-12. Ces deux brochures, dont la première est certainement de Voltaire, et dont la seconde, inspirée par la censure de la thèse de l'abbé de Prades, a été au

## VIII

A MADAME DE \*\*\*<sup>1</sup>.

1754.

MADAME,

Je crains toute épithète et ne mérite point celle de philosophe ; je ne suis ni d'âge ni d'étoffe à faire un Caton, et il est cent occasions où je serais bien fâché qu'une femme aimable n'eût à louer que ma sagesse.

Pour poète, je ne me souviens pas d'avoir sommeillé sur le Parnasse assez longtemps pour être à mon réveil salué de ce nom.

Pour faire un vers mauvais ou bon,  
Je ne vais point à la fontaine  
Qui baigne le sacré vallon :  
J'aime la jeune Célimène,  
Sa gorge fait mon Hélicon ;  
Or, devinez mon Hypocrène.

Le titre de musicien ne me va pas plus. Il y a cinq ou six ans que j'ai perdu le peu de voix que j'avais, pour la raison que nous ne pratiquons pas en France la méthode de la faire durer autant qu'en Italie.

La stérilité du menton est donc la seule qualité qui soit commune entre Phébus et moi. Aussi ses malheurs ne me touchent-ils guère, et je vous jure que si j'avais vécu comme lui avec neuf pucelles et qu'elles eussent la même bonne volonté pour moi, mortel chétif, j'aurais mieux employé mon temps que ce dieu.

moins revue par lui, ont été réimprimées dans les diverses éditions de ses œuvres complètes.

1. Cette lettre, publiée dans les éditions Belin et Brière, avec les *Poésies*, semble plutôt un jeu d'esprit qu'une lettre réellement adressée à une femme. Nous la plaçons à cette date, parce que Grimm cite le sixain qu'elle renferme dans son « ordinaire » du 15 juillet 1754.



Quant à Daphné, vous conviendrez que cette fille était de mauvais goût, et qu'avec toutes les raisons qu'elle avait de se défier d'un chanteur qui allait jusqu'au *la*, il valait mieux risquer d'être déesse que de s'exposer à devenir laurier et faire la récompense de l'amant que la couronne du poëte.

Enfin, madame, je n'ai ni les vices ni les vertus d'Apollon, seul de ses frères à qui leur père ait accordé un équipage et même assez brillant. Il tranchait du petit-maitre et personne ne l'est moins que je ne le suis. Nè jaloux jusqu'à la fureur, il fit à Vénus une tracasserie dont je suis incapable, car si je ne parviens pas à me procurer le bonheur de Mars, je ne suis pas homme à donner à Vulcain avis de son malheur.

## IX

AU PRÉSIDENT DE BROSSES<sup>1</sup>.

A Paris, ce (sic) janvier 1755.

MONSIEUR,

C'est dans l'état où était votre manuscrit sur la matière étymologique et non dans celui où vous vous proposez de le porter que j'en ai été enchanté. Je serais trop difficile si je ne demandais un mieux que je ne conçois pas. Je l'accepte donc comme je l'ai vu et comme il est, et je l'accepte avec toutes les conditions que vous y mettez. Les unes sont trop justes, les autres, nous faisant un devoir de reconnaître devant le public l'obligation que nous aurons, nous sont trop agréables. Ayez donc la bonté de recueillir en notre faveur les fragments dispersés de votre manuscrit et de les adresser à *Le Breton, libraire et imprimeur, rue de la Harpe, vis-à-vis de la rue Saint-Séverin*. C'est un des associés de l'*Encyclopédie*.

1. Inédite. Communiquée par M. Boutron-Charlard.

M. de Buffon m'avait déjà parlé de votre *Histoire des terres australes*<sup>1</sup>. Je voudrais bien que vous eussiez été à portée d'entendre ce qu'il m'en disait. Le suffrage et les éloges d'un homme tel que lui font la récompense la plus réelle des travaux d'un homme de lettres. Lorsque vos occupations vous permettront de mettre la dernière main à votre morceau sur l'étymologie, je serais très-flatté d'en être l'éditeur, si vous m'estimez toujours assez pour me conserver ce titre; mais en attendant que vous puissiez le publier séparément, c'est un service dont je sens tout le prix que la liberté que vous nous accordez de le faire connaître. Je vous réponds au nom de tous ceux qui veulent bien coopérer à la perfection de notre Dictionnaire. Il n'y en a aucun qui ne doive craindre de voir votre travail à côté du sien, mais il n'y en a aucun qui ne doive s'en tenir honoré. Je suis avec un profond respect, monsieur, etc.

## X

A PIGALLE.

Paris, 1756.

Comme je suis très-sensible aux belles choses, depuis, monsieur, que j'ai vu votre *Mort*, votre *Hercule*, votre *France*, et vos *Animaux*, j'en suis obsédé<sup>2</sup>. J'ai beaucoup pensé aux critiques qu'on vous a faites, et je me crois obligé en conscience de vous avertir que celles qui tombent sur votre *Amour* ne marquent pas une véritable idée du sublime dans les personnes à qui elles se sont présentées; que ces critiques passeront, et que ce casque dont vous aurez couvert la tête de votre enfant restera et détruira en partie ce contraste du doux et du terrible que quelques artistes anciens ont si bien connu, et qui produit toujours le frémissement dans ceux qui sont faits pour admirer

1. *Histoire des navigations aux terres australes*. Paris, Durand, 1756, 2 vol. in-4.

2. Il s'agit du mausolée du maréchal de Saxe, à Strasbourg.

leurs ouvrages... Celui qui saura voir sera frappé dans le vôtre d'un enfant et d'une femme en pleurs, mis en opposition ici avec votre Hercule, là avec un spectre effrayant ; d'un autre côté, avec ces animaux que vous avez si bien renversés les uns sur les autres. Supprimez cette figure, plus d'harmonie dans la composition ; les autres figures seront désunies ; la France, adossée à de grands drapeaux nus, n'aura plus d'effet, et l'œil sera choqué de rencontrer presque dans une ligne droite, dont rien ne rompra la direction, trois têtes de suite, celles du Maréchal, de la France et de la Mort. Transformez cet Amour en un génie de la guerre, et vous n'aurez plus qu'une seule figure douce et pathétique contre un grand nombre de natures fortes et de figures terribles. J'en appelle à vos yeux et à ceux du premier homme de goût que vous placerez devant votre ouvrage, et qui voudra bien se transporter au delà du moment présent. J'ajouterai que le symbole de la guerre sera double, et que ce second symbole, déjà superflu par lui-même, sera encore équivoque ; car, pourquoi ne prendrait-on pas sous un casque un enfant avec son flambeau pour ce qu'il est en effet, pour un Amour déguisé ? Pour Dieu, monsieur, laissez cet enfant ce que votre génie l'a fait.

Je suis sûr que ce que je vous dis, la postérité le verra, le sentira, le dira ; et n'allez pas croire qu'elle examine jamais avec nos caillettes de Paris et nos aristarques modernes, si décents et si petits, en quel lieu le Maréchal allait prendre les femmes qu'il destinait à ses plaisirs. L'Amour entre dans les compositions les plus nobles, antiques et modernes : il n'eût point été déplacé sur le tombeau d'Hercule ; cet Hercule fut sa plus grande victime. L'Amour eût marqué dans un pareil monument, comme dans le vôtre, que ce héros, de même que votre Maréchal, avait eu la passion des femmes, et que cette passion lui avait ôté la vie au milieu de ses triomphes. Adieu, monsieur. Quand on sait produire de belles choses, il ne faut pas les abandonner avec faiblesse. Un grand artiste comme vous doit s'en rapporter à lui-même plus qu'à personne. Et croyez-vous, monsieur, que s'il s'agissait d'avoir son avis et de le préférer à celui du maître dont on juge la composition, je n'aurais pas eu le mien comme un autre ? Selon mon goût à moi, par exemple, la Mort, courbée sur le tombeau, la main gauche appuyée sur le

devant et relevant la pierre de la main droite, aurait été tout entière à cette action ; elle n'eût ni regardé le héros, ni entendu la France : la mort est aveugle et sourde. Son moment vient, et la tombe se trouve ouverte. J'aurais laissé tomber mollement les bras du Maréchal, et il serait descendu en tournant la tête avec quelque regret sur les symboles d'une gloire qu'il laissait après lui : il en eût été plus pathétique et plus vrai ; car, quelque héros qu'on soit, on a toujours du regret à mourir. Le reste du monument serait demeuré comme il est, excepté peut-être que j'aurais couvert les os du squelette d'une peau sèche qui en aurait laissé voir les nodus, et qu'on n'en aurait aperçu que les pieds, les mains et le bas du visage. C'eût été un être vivant ; cet être en fût devenu plus terrible encore ; et l'on eût sauvé l'absurdité de faire voir, entendre et parler un fantôme qui n'a ni langue, ni yeux, ni oreilles. Voilà, monsieur, ce que j'aurais voulu ; mais j'ai pensé que quand un grand ouvrage était porté à un haut point de perfection, et que l'effet en était grand, il valait mieux se taire que de jeter de l'incertitude dans les idées de l'artiste, que de l'exposer à gâter un chef-d'œuvre. Je vous conseille donc de ne faire aucune attention à ce que je viens d'avoir la témérité de vous dire, et de laisser votre monument tel qu'il est. Ce sera toujours un des plus beaux morceaux de sculpture qu'il y ait en Europe. Je suis, etc.

## XI

A LANDOIS<sup>1</sup>.

29 juin 1756.

Il y a, mon cher, tant de griefs dans votre lettre, qu'un gros volume, tel que je suis condamné d'en faire, m'acquitterait

1. Cette lettre a été écrite à l'occasion du poëme de Voltaire sur le *Désastre de Lisbonne*, et conservée par Grimm, qui garda copie de ce « chef-d'œuvre » avant d'envoyer l'original au destinataire, Paul Landois, auteur de *Sylvie*, tragédie bourgeoise en un acte et en prose, et de divers articles de l'*Encyclopédie* sur la peinture.

à peine, si je donnais à chaque chose plus de quatre mots de réponse que vous me demandez. Si vous êtes toujours aussi pressé de secours que vous le dites, pourquoi attendez-vous à la dernière extrémité pour les appeler ? Vos amis ont assez d'honnêteté et de délicatesse pour vous prévenir ; mais, errant comme vous êtes, ils ne savent jamais où vous prendre. On n'obtint pas la première rescription qui vous fut envoyée aussi promptement qu'on l'aurait désiré, parce qu'on n'en accorde point pour des sommes aussi modiques ; elle était datée du 17, elle ne fut remise à D... que le 18, et à moi que le 19 ; le 20 les lettres ne partaient pas : ajoutez à ces délais sept à huit jours de poste, et vous retrouverez ces douze jours de retard que vous me reprochez... *Que je me suppose le patient si je peur.* Et depuis trois ou quatre ans que je ne reçois que des injures en retour de mon attachement pour vous, ne le suis-je pas ? Et ne faut-il pas que je me mette à tout moment à votre place pour les oublier, ou n'y voir que les effets naturels d'un tempérament aigri par les disgrâces et devenu féroce?... *Je ne vous répondis point, je n'envoyai point le mot de recommandation pour M. de V...* ; c'est que j'avais résolu de vous servir et de ne plus vous écrire. Je ne connais point V... ; je l'aurais connu, que je ne vous aurais point adressé à lui. Cet homme est dangereux, et vous eussiez fait à frais communs des imprudences dont vous eussiez porté toute la peine. Voilà les raisons de mon silence. *Je me soucie peu,* dites-vous, *de la manière dont vous voyez mes procédés ;* il est vrai que je me soucie beaucoup plus qu'ils soient bons. Tant que je n'aurai point de reproches à me faire, je serai peu touché des vôtres. Le point important, mon ami, c'est que l'injustice ne soit pas de mon côté. Je passe par-dessus les cinq ou six lignes qui suivent, parce qu'elles n'ont point le sens commun. Si un homme a cent bonnes raisons, il peut en avoir une mauvaise ; c'est toujours à celle-ci que vous vous en tenez.

Mais, venons à l'affaire de votre manuscrit ; c'est un ouvrage capable de me perdre ; c'est après m'avoir chargé à deux reprises des outrages les plus atroces et les plus réfléchis que vous m'en proposez la révision et l'impression. Vous n'ignoriez pas que j'avais femme et enfant, que j'étais noté, que vous me mettiez dans le cas des récidives : n'importe, vous ne faites aucune

de ces considérations, ou vous les négligez ; vous me prenez pour un imbécile, ou vous en êtes un ; mais vous n'êtes point un imbécile. L'on doit n'exiger jamais d'un autre ce que vous ne feriez pas pour lui, ou soumettez-vous à des soupçons de finesse ou d'injustice. Je vois les projets des hommes, et je m'y prête souvent, sans daigner les désabuser sur la stupidité qu'ils me supposent. Il suffit que j'aperçoive dans leur objet une grande utilité pour eux, assez peu d'inconvénient pour moi. Ce n'est pas moi qui suis une bête, toutes les fois qu'on me prend pour tel.

Aux yeux du peuple, votre morale est détestable ; c'est de la petite morale, moitié vraie, moitié fausse, moitié étroite aux yeux du philosophe. Si j'étais un homme à sermons et à messes, je vous dirais : ma vertu ne détruit point mes passions ; elle les tempère seulement, et les empêche de franchir les lois de la droite raison. Je connais tous les avantages prétendus d'un sophisme et d'un mauvais procédé, d'un sophisme bien délicat, d'un procédé bien obscur, bien ténébreux ; mais je trouve en moi une égale répugnance à mal raisonner et à mal faire. Je suis entre deux puissances dont l'une me montre le bien et l'autre m'incline vers le mal. Il faut prendre parti. Dans les commencements le moment du combat est cruel, mais la peine s'affaiblit avec le temps ; il en vient un où le sacrifice de la passion ne coûte plus rien ; je puis même assurer par expérience qu'il est doux : on en prend à ses propres yeux tant de grandeur et de dignité ! La vertu est une maîtresse à laquelle on s'attache autant par ce qu'on fait pour elle que par les charmes qu'on lui croit. Malheur à vous si la pratique du bien ne vous est pas assez familière, et si vous n'êtes pas assez en fonds de bonnes actions pour en être vain, pour vous en complimenter sans cesse, pour vous enivrer de cette vapeur et pour en être fanatique.

*Nous recevons, dites-vous, la vertu comme le malade reçoit un remède, auquel il préférerait, s'il en était cru, toute autre chose qui flatterait son appétit. Cela est vrai d'un malade insensé : malgré cela, si ce malade avait eu le mérite de découvrir lui-même sa maladie ; celui d'en avoir trouvé, préparé le remède, croyez-vous qu'il balançât à le prendre, quelque amer qu'il fût, et qu'il ne se fit pas un honneur de sa pénétration et*



de son courage? Qu'est-ce qu'un homme vertueux? C'est un homme vain de cette espèce de vanité, et rien de plus. Tout ce que nous faisons, c'est pour nous : nous avons l'air de nous sacrifier, lorsque nous ne faisons que nous satisfaire. Reste à savoir si nous donnerons le nom de sages ou d'insensés à ceux qui se sont fait une manière d'être heureux aussi bizarre en apparence que celle de s'immoler. Pourquoi les appellerions-nous insensés, puisqu'ils sont heureux, et que leur bonheur est si conforme au bonheur des autres? Certainement ils sont heureux; car, quoiqu'il leur en coûte, ils sont toujours ce qui leur coûte le moins. Mais si vous voulez bien peser les avantages qu'ils se procurent, et surtout les inconvénients qu'ils évitent, vous aurez bien de la peine à prouver qu'ils sont déraisonnables. Si jamais vous l'entreprenez, n'oubliez pas d'apprécier la considération des autres et celle de soi-même tout ce qu'elles valent : n'oubliez pas non plus qu'une mauvaise action n'est jamais impunie; je dis jamais, parce que la première que l'on commet dispose à une seconde, celle-ci à une troisième, et que c'est ainsi qu'on s'avance peu à peu vers l'emprise de ses semblables, le plus grand de tous les maux. Déshonoré dans une société, dira-t-on, je passerai dans une autre où je saurai bien me procurer les honneurs de la vertu : erreur. Est-ce qu'on cesse d'être méchant à volonté? Après s'être rendu tel, ne s'agit-il que d'aller à cent lieues pour être bon, ou que de s'être dit : je veux l'être? Le pli est pris, il faut que l'étoffe le garde.

C'est ici, mon cher, que je vais quitter le ton de prédicateur pour prendre, si je peux, celui de philosophe. Regardez-y de près, et vous verrez que le mot liberté est un mot vide de sens; qu'il n'y a point et qu'il ne peut y avoir d'êtres libres; que nous ne sommes que ce qui convient à l'ordre général, à l'organisation, à l'éducation et à la chaîne des événements. Voilà ce qui dispose de nous invinciblement. On ne conçoit non plus qu'un être agisse sans motif, qu'un des bras d'une balance agisse sans l'action d'un poids, et le motif nous est toujours extérieur, étranger, attaché ou par une nature ou par une cause quelconque, qui n'est pas nous. Ce qui nous trompe, c'est la prodigieuse variété de nos actions, jointe à l'habitude que nous avons prise tout en naissant de confondre le volontaire avec le

libre. Nous avons tant loué, tant repris, nous l'avons été tant de fois, que c'est un préjugé bien vieux que celui de croire que nous et les autres voulons, agissons librement. Mais s'il n'y a point de liberté, il n'y a point d'action qui mérite la louange ou le blâme; il n'y a ni vice ni vertu, rien dont il faille récompenser ou châtier. Qu'est-ce qui distingue donc les hommes? la bienfaisance et la malfaisance. Le malfaisant est un homme qu'il faut détruire et non punir; la bienfaisance est une bonne fortune, et non une vertu. Mais quoique l'homme bien ou malfaisant ne soit pas libre, l'homme n'en est pas moins un être qu'on modifie; c'est par cette raison qu'il faut détruire le malfaisant sur une place publique. De là les bons effets de l'exemple, des discours, de l'éducation, du plaisir, de la douleur, des grandeurs, de la misère, etc.; de là une sorte de philosophie pleine de commisération, qui attache fortement aux bons, qui n'irrite non plus contre le méchant que contre un ouragan qui nous remplit les yeux de poussière. Il n'y a qu'une sorte de causes, à proprement parler; ce sont les causes physiques. Il n'y a qu'une sorte de nécessité; c'est la même pour tous les êtres, quelque distinction qu'il nous plaise d'établir entre eux, ou qui y soit réellement. Voilà ce qui me réconcilie avec le genre humain; c'est pour cette raison que je vous exhortais à la philanthropie. Adoptez ces principes si vous les trouvez bons, ou montrez-moi qu'ils sont mauvais. Si vous les adoptez, ils vous réconcilieront aussi avec les autres et avec vous-même: vous ne vous saurez ni bon ni mauvais gré d'être ce que vous êtes. Ne rien reprocher aux autres, ne se repentir de rien: voilà les premiers pas vers la sagesse. Ce qui est hors de là est préjugé, fausse philosophie. Si l'on s'impatiente, si l'on jure, si l'on mord la pierre, c'est que dans l'homme le mieux constitué, le plus heureusement modifié, il reste toujours beaucoup d'animal avant que d'être misanthrope: voyez si vous en avez le droit. Au demeurant, voilà votre apologie: la mienne est celle de tous les hommes. Il y a bien de la différence entre se séparer du genre humain et le haïr. Mais pourriez-vous me dire si, parmi tous les hommes, il en est un seul qui vous ait fait la centième partie du mal que vous vous êtes fait à vous-même? Est-ce la malice des hommes qui vous rend triste, inquiet, mélancolique, injurieux, vagabond, moribond? Pardonnez-moi la

question ; nous raisonnons et vous connaissez bien ma façon de penser. Si les méchants sont plus entreprenants avec vous qu'avec un autre, et cela à proportion de votre faiblesse et de votre impuissance, c'est la loi générale de la nature ; il faut, s'il vous plaît, s'y soumettre : car il y aurait peut-être bien du mal à la changer ; et puis ne dirait-on pas que la nature entière conspire contre vous ; que le hasard a rassemblé toutes les sortes d'infortunes pour les verser sur votre tête ? Où diable avez-vous pris cet orgueil-là ? Mon cher, vous vous estimez trop, vous vous accordez trop d'importance dans l'univers. Excepté une ou deux personnes, qui vous aiment, qui vous plaignent, qui vous excusent, tout est tranquille autour de vous, et dormez. Avec vos cinq cents livres, où vous êtes et ce que vous êtes, vous êtes mieux que moi avec mes deux mille cinq cents livres où je suis et ce que je suis. Vos criailleries impatientent D.... Et n'est-il pas vrai que si tous ceux qui sont plus malheureux que vous faisaient autant de vacarme, on ne tiendrait pas dans ce monde ? ce serait un sabbat interminable. Qu'est-ce que vous voulez dire avec tout ce galimatias de *pitié qu'on n'a point de vous, de mauvais offices qu'on vous rend, de votre perte qu'on veut, d'abîmes qu'on vous creuse, de précipice qui vous entraîne* ? Et f....., une bonne fois pour toutes, laissez là vos accusations, ces jérémiades, et rapprochez-vous des hommes dont vous vous plaignez, pour les voir tels qu'ils sont, et arrêtez ce torrent d'invectives et de fiel qui coule depuis quatre ans. Vous avez dit : *Je n'ai pas assez*, et D.... a fait davantage. J'y ajoute peu de chose ; mais vous pouvez y compter tant que je vivrai. Vous avez dit encore : *Mais tout peut m'échapper*, et D.... a assuré votre sort. De quoi s'agit-il à présent ? on est exact. Pourquoi faites-vous des demandes qui sont au moins déplacées ! A juger de la position de D.... par la mienne, je puis me priver en trois mois de vingt-cinq francs, mais non de cinquante : chacun a son arrangement.

Vous vous indignez du ton de D.... ; mais ne connaissez-vous pas son caractère et sa dialecte ? Tel mot ne signifie rien dans la bouche d'un homme honnête, mais violent, qui outrage dans la bouche d'un autre qui pèse toutes les syllabes. Vous vous piquez de connaître les hommes, et vous en êtes encore à

ignorer que chacun [a sa langue qu'il faut interpréter par le caractère.

Si le hasard vous jetait dans quelque embarras, notre conduite vous permet-elle de penser qu'on vous y laisserait? Vous demandez donc à D.... ce qu'on ne refuse à personne, et vous marquez toujours à vos amis de la défiance; eh mordieu! allez droit votre chemin, et soyez sûr de ceux que vous n'avez point encore vu broncher.

J'avais envie de vous suivre jusqu'au bout, mais je n'en ai pas le temps, et grâce à votre lettre qui ne finit point, voici un bavardage éternel. Cependant combien d'injures, de soupçons, de mots aussi ridiculement que malignement jetés, j'aurais à reprendre encore! mais je vous ferai bien rougir de toutes ces sottises, si vous revenez jamais de votre délire..... *Vous voudriez ne me rien devoir..... j'ai occasionné en partie votre mauvaise situation..... je veux vous perdre....* qu'est-ce que cela signifie? et pour Dieu, laissez là toutes ces f..... phrases, et surtout, considérez qu'à la fin on se rassasie d'invectives. En vérité, je ne conçois pas comment vous osez vous plaindre du ton de D.... et en prendre avec moi un aussi déplacé.

Je ferai ce que vous me demandez dans votre lettre. Adieu, portez-vous bien, et tenez-vous-en sur le compte de vos amis au témoignage de votre conscience. Ce n'est pas elle, c'est votre mauvais jugement qui ne cesse de les accuser. Adieu, encore une fois adieu.

*Du jour de la Saint-Pierre.*

## XII

A J.-J. ROUSSEAU.

Vous voyez bien, mon cher, qu'il n'est pas possible de vous aller trouver par le temps qu'il fait, quelque envie, quelque besoin même que j'en aie. Auparavant tout le monde était malade chez moi; moi d'abord qui ai été tourmenté de colique et de dévoiement pour avoir pris de mauvais lait; ensuite l'enfant,

d'un rhume de poitrine qui faisait tourner la tête à la mère et qui m'a inquiété, tant il était sec et rauque. Tout va mieux, mais le temps ne permet rien. Savez-vous ce que vous devriez faire ? Ce serait d'arriver ici et d'y demeurer deux jours incognito. J'irais samedi vous prendre à Saint-Denis, où nous dînerions et de là nous nous rendrions à Paris dans le fiacre qui m'aurait amené. Et ces deux jours, savez-vous à quoi nous les emploierions ? A nous voir, ensuite à nous entretenir de votre ouvrage ; nous discuterions les endroits que j'ai soulignés et auxquels vous n'entendrez rien si nous ne sommes pas vis-à-vis l'un de l'autre. Vous finirez en même temps l'affaire du manuscrit du Baron, soit avec Pissot, soit avec Briasson, et vous prendrez des arrangements pour le vôtre, et peut-être arrangerez-vous une troisième affaire dont je me réserve à vous parler quand vous viendrez. Voyez donc si vous voulez que j'aille vous prendre. Je suis bien aise que mon ouvrage vous ait plu et qu'il vous ait touché<sup>1</sup>. Vous n'êtes pas de mon avis sur les ermites. Dites-en tant de bien qu'il vous plaira, vous serez le seul au monde dont j'en penserai, encore y aurait-il à dire là-dessus si l'on pouvait vous parler sans vous fâcher. Une femme de quatre-vingts ans ! On m'a dit une page d'une lettre du fils de M<sup>me</sup> d'Épinay qui a dû vous peiner beaucoup, ou je connais mal le fond de votre âme. Je vous salue, je vous embrasse, j'attends votre réponse pour vous aller prendre à Saint-Denis et même jusqu'au parc de Montmorency, voyez. Adieu, j'embrasse aussi M<sup>me</sup> Levasseur et sa fille. Je vous plains tous beaucoup par le temps qu'il fait. Jeudi.

Je vous demande pardon de ce que je vous dis sur la solitude où vous vivez. Je ne vous en avais point encore parlé. Oubliez ce que je vous en dis et soyez sûr que je ne vous en parlerai plus.

Adieu, le citoyen ! C'est pourtant un citoyen bien singulier qu'un ermite.

1. Ces trois premières lettres se rattachent à la brouille qui éclata entre Diderot et Rousseau, à propos du *Fils naturel*, et qui est racontée en détail dans le neuvième livre des *Confessions*, où l'on trouve des fragments des deux premières. Elles ont été imprimées intégralement pour la première fois, ainsi que les deux autres, dans *J.-J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*, correspondance publiée par MM. Streckeisen-Moultou et J. Levallois. Lévy, 1865, 2 vol. in-8.

## XIII

AU MÊME.

Janvier 1757.

Il est vrai qu'il y a quinze ans que j'ai femme, enfant, domestique, nulle fortune, et que ma vie est si pleine d'embarras et de peines que souvent même je ne peux jouir de quelques heures de bonheur et de relais que je me promets. Mes ennemis en font, selon leur caractère, un sujet de plaisanterie ou d'injure. Après cela, de quoi aurais-je à me plaindre? *Je ne veux plus aller à Paris. Je n'irai plus, pour cette fois je l'ai résolu.* Il n'est pas absolument impossible que ce soit là le ton de la raison.

Vous ne savez quelle peut être l'affaire que j'ai à vous proposer, cependant vous la refusez et m'en remerciez. Mon ami, je ne vous ai jamais rien proposé qui ne fût honnête, et je n'ai pas changé de ce que j'étais.

A peine y a-t-il quinze jours que le temps où j'ai dû vous parler de votre ouvrage est expiré, il fallait en conférer ensemble; il le faut, et vous ne voulez pas venir à Paris. Eh bien, samedi matin, quelque temps qu'il fasse, je pars pour l'Ermitage. Je partirai à pied, mes embarras ne m'ont permis d'y aller plus tôt, ma fortune ne me permet pas d'y aller autrement, et il faut bien que je me venge de tout le mal que vous me faites depuis quatre ans.

Quelque mal que ma lettre ait pu vous faire, je ne me repens pas de vous l'avoir écrite. Vous êtes trop content de votre réponse, vous ne reprocherez point au ciel de vous avoir donné des amis. Que le ciel vous pardonne leur inutilité!

Je suis encore effrayé du danger de M<sup>me</sup> Levasseur, et je n'en reviendrai que quand je l'aurai vue (je vous dirai tout bas que la lecture que vous lui avez faite de votre lettre pouvait être un sophisme bien inhumain), mais à présent elle vous doit la vie et je me tais.



Le lettré <sup>1</sup> a dû vous écrire qu'il y avait sur le rempart vingt pauvres qui mouraient de faim et de froid et qui attendaient le liard que vous leur donniez. C'est un échantillon de notre petit babil, et si vous entendiez le reste il vous réjouirait comme cela.

Il vaut mieux être mort que fripon : mais malheur à celui qui vit et qui n'a point de devoir dont il soit esclave !

Scipion avait pour amis tout ce qu'il y avait de grands dans la république, et je me doute bien que le chemin de Rome à Linterne et de Linterne à Rome était souvent embarrassé de litières. Mais le plus opulent des vôtres ne saurait payer le louage d'un fiacre sans se gêner, et voilà pourquoi l'on ne trouvera sur le chemin de l'Ermitage à la Chevette que quelques philosophes pédestres, gagnant pays le bâton à la main, mouillés jusqu'aux os et crottés jusqu'au dos.

Cependant, en quelque endroit du monde que vous voulussiez vous sauver d'eux, leur amitié vous suivrait, et l'intérêt qu'ils prennent à M<sup>me</sup> Levasseur ; vivez, mon ami, vivez et ne craignez pas qu'elle meure de faim.

Quelque succès qu'ait eu mon ouvrage, et quoi que vous m'en disiez, je n'en ai guère recueilli que de l'embarras et n'en attends que du chagrin. Adieu, à samedi <sup>2</sup>.

## XIV

AU MÊME.

Janvier 1757.

M<sup>me</sup> d'Épinay m'a fait dire vendredi par monsieur son fils que vous arriveriez samedi et qu'il était inutile que j'allasse à l'Ermitage. Il eût été si bien à vous de venir et j'étais si con-

1. Surnom que l'on donnait dans l'intimité au jeune fils de M<sup>me</sup> d'Épinay.

2. La réponse de Rousseau à cette lettre est datée du *mercredi soir* 1757, et commence par : « Quand vous prenez des engagements... »

vaincu que vous arriviez que je vous attendis tout le jour. Il n'est pas difficile de deviner par quelle raison une femme honnête et vraie a pu se déterminer à ce petit mensonge.

Je comprends, vous m'auriez chargé d'injures; vous m'auriez fermé votre porte, et l'on a voulu vous épargner un procédé qui m'aurait affligé et dont vous auriez eu à rougir. Mon ami, croyez-moi, n'enfermez point avec vous l'injustice dans votre asile, c'est une fâcheuse compagnie. Une bonne fois pour toutes, demandez-vous à vous-même : Qui est-ce qui a pris part à ma santé quand j'ai été malade? Qui est-ce qui m'a soutenu quand j'ai été attaqué? Qui est-ce qui s'est intéressé vivement à ma gloire? Qui est-ce qui s'est réjoui de mes succès? Répondez-vous avec sincérité et connaissez ceux qui vous aiment. Si vous avez dit à M<sup>me</sup> d'Épinay quelque chose qui soit indigne de moi, tant pis pour vous : on me voit, on m'entend, et l'on comparera ma conduite avec vos discours. Je vous renvoie votre manuscrit, parce qu'on m'a fait assez entendre qu'en vous le reportant je vous exposerais à maltraiter votre ami. Oh ! Rousseau, vous devenez méchant, injuste, cruel, féroce, et j'en pleure de douleur. Une mauvaise querelle avec un homme que je n'estimai et que je n'aimai jamais comme vous m'a causé des peines et des insomnies. Jugez quel mal vous me faites. Mais je crains que les liens les plus doux ne vous soient devenus fort indifférents. Si je ne vous éloigne point par ma visite, écrivez-le-moi et j'irai vous voir, vous embrasser et conférer avec vous sur votre ouvrage. Il n'est pas possible que je vous en écrive, cela serait trop long. Vous savez que je n'ai que les mercredis et les samedis, et que les autres jours sont à la chimie. Faites-moi signe quand vous voudrez et j'accourrai ; mais j'attendrai que vous fassiez signe.

M. d'Holbach vous prie de prendre arrangement avec quelque imprimeur ou libraire, afin que l'ouvrage que vous savez puisse paraître.

## XV

U MÊME.

[Automne 1757].

Je suis fait pour vous aimer et pour vous donner du chagrin. J'apprends que M<sup>me</sup> d'Épinay va à Genève et je n'entends point dire que vous l'accompagniez. Mon ami, content de M<sup>me</sup> d'Épinay, il faut partir avec elle. Mécontent, il faut partir beaucoup plus vite. Êtes-vous surchargé du poids des obligations que vous lui avez, voilà une occasion de vous acquitter en partie et de vous soulager. Trouverez-vous une autre occasion dans votre vie de lui témoigner votre reconnaissance ? Elle va dans un pays où elle sera comme tombée des nues, elle est malade, elle aura besoin d'amusements et de distractions.

L'hiver ! voyez, mon ami, l'objection de votre santé peut être beaucoup plus forte que je ne le crois. Mais êtes-vous plus mal aujourd'hui que vous ne l'étiez il y a un mois et que vous le serez au commencement du printemps ? Ferez-vous dans trois mois d'ici le voyage plus commodément qu'aujourd'hui ? Pour moi, je vous avoue que si je ne pouvais supporter la chose, je prendrais un bâton et je la suivrais. Et puis, ne craignez-vous point qu'on ne mésinterprète votre conduite : on vous soupçonnera ou d'ingratitude ou d'un autre motif secret. Je sais bien que, quoi que vous fassiez, vous aurez pour vous le témoignage de votre conscience ; mais ce témoignage suffira-t-il seul ? Et est-il permis de négliger jusqu'à un certain point celui des autres hommes ? Au reste, mon ami, c'est pour m'acquitter avec vous et avec moi que je vous écris ce billet ; s'il vous déplaît, jetez-le dans le feu et qu'il n'en soit non plus question entre nous que s'il n'avait point été écrit. Je vous salue, vous aime et vous embrasse.

## XVI

AU MÊME.

[Automne 1757.]

Il est certain qu'il ne vous reste plus d'amis que moi ; mais il est certain que je vous reste. Je l'ai dit sans déguisement à tous ceux qui ont voulu l'entendre, et voici ma comparaison : c'est une maîtresse dont je connais bien tous les torts, mais dont mon cœur ne peut se détacher. Une bonne fois pour toutes, mon ami, que je vous parle à cœur ouvert. Vous avez supposé un complot entre tous vos amis pour vous envoyer à Genève, et la supposition est fausse. Chacun a parlé de ce voyage selon sa façon de penser et de voir. Vous avez cru que j'avais pris sur moi le soin de vous instruire de leurs sentiments, et cela n'est pas. J'ai cru devoir vous donner un conseil et j'ai mieux aimé risquer de vous en donner un que vous ne suivriez pas que de manquer à vous en donner un que vous devriez suivre. Je vous ai écrit, homme prudent, une lettre qui n'était que pour vous et que vous communiquez à Grimm et à M<sup>me</sup> d'Épinay ; et des embarras, des réticences équivalentes à de petits mensonges, des équivoques, des questions adroites, des réponses détournées ont été les suites de cette indiscretion ; car après tout, il fallait garder le silence que vous m'aviez imposé, et tous vos torts avec moi ne pouvaient me dispenser de la parole que je vous avais donnée.

Autre inadvertance : vous me faites une réponse et vous la lisez à M<sup>me</sup> d'Épinay, et vous ne vous apercevez pas qu'elle contient des mots offensants pour elle, qu'elle montre une âme mécontente, que ses services y sont appréciés et réduits, et que sais-je encore ? Et qu'est-ce, par rapport à moi, que cette réponse ? Une ironie amère, une leçon aigre et méprisante, la leçon d'un précepteur due à son clerc ; et voilà le coup d'œil sous lequel vous ne craignez pas de nous faire voir l'un et l'autre à une femme que vous avez jugée.

J'ignorais sans doute beaucoup de choses que peut-être il

eût fallu savoir pour vous conseiller ; mais il y en avait de très-importantes dont vous m'aviez instruit vous-même et je n'ai rien entendu des autres que je ne susse comme eux. Pour Dieu, mon ami, permettez à votre cœur de conduire votre tête et vous ferez le mieux qu'il est possible de faire ; mais ne souffrez pas que votre tête fasse des sophismes à votre cœur : toutes les fois que cela vous arrivera, vous aurez une conduite plus étrange que juste, et vous ne contenterez ni les autres, ni vous-même.

Que deviendrais-je avec vous, si l'âpreté avec laquelle vous m'avez écrit m'avait déterminé à ne plus vous parler de vos affaires que quand vous me consulteriez ? Mais tenez, mon ami, je m'ennuie déjà de toutes ces tracasseries ; j'y vois tant de petitesse et de misère que je ne conçois pas comment elles peuvent naître et moins encore durer entre des gens qui ont un peu de sens, de fermeté et d'élévation.

Pourquoi délogez-vous de l'Ermitage ? Si c'est impossibilité d'y subsister, je n'ai rien à dire ; mais toute autre raison d'en déloger est mauvaise, excepté celle encore du danger que vous y pourriez courir dans la saison où nous allons entrer. Songez à ce que je vous dis là, votre séjour à Montmorency aura mauvaise grâce. Eh bien, quand je me mêlerais encore de vos affaires sans les connaître assez, qu'est-ce que cela signifierait ? Rien. Ne suis-je pas votre ami, n'ai-je pas le droit de vous dire tout ce qui me vient en pensée ? N'ai-je pas celui de me tromper ? Vous communiquer ce que je croirai qu'il est honnête de faire, ce n'est pas mon devoir ? Adieu, mon ami, je vous ai aimé il y a longtemps, je vous aime toujours ; si vos peines sont attachées à quelque mésentendu sur mes sentiments, n'en ayez plus, ils sont les mêmes <sup>1</sup>.

1. M. de Castries, dans le temps de la querelle de Diderot et de Rousseau, dit avec impatience à M. de R..., qui me l'a répété : « Cela est incroyable, on ne parle que de ces gens-là, gens sans état, qui n'ont point de maison, logés dans un grenier ; on ne s'accoutume point à cela. » (Chamfort, éd. Hetzel, p. 205.)

## XVII

A GRIMM.

[Octobre ou novembre 1757.]

Cet homme<sup>1</sup> est un forcené. Je l'ai vu, je lui ai reproché, avec toute la force que donnent l'honnêteté et une sorte d'intérêt qui reste au fond du cœur d'un ami qui lui est dévoué depuis longtemps, l'énormité de sa conduite, les pleurs versés aux pieds de M<sup>me</sup> d'Épinay, dans le moment même où il la chargeait près de moi des accusations les plus graves; cette odieuse apologie qu'il vous a envoyée, et où il n'y a pas une seule des raisons qu'il avait à dire; cette lettre projetée pour Saint-Lambert, qui devait le tranquilliser sur des sentiments qu'il se reprochait, et où, loin d'avouer une passion<sup>2</sup> née dans son cœur malgré lui, il s'excuse d'avoir alarmé M<sup>me</sup> d'Houdetot sur la sienne. Que sais-je encore? Je ne suis point content de ses réponses; je n'ai pas eu le courage de le lui témoigner; j'ai mieux aimé lui laisser la misérable consolation de croire qu'il m'a trompé. Qu'il vive! Il a mis dans sa défense un emportement froid qui m'a affligé. J'ai peur qu'il ne soit endurci.

Adieu, mon ami; soyons et continuons d'être honnêtes gens: l'état de ceux qui ont cessé de l'être me fait peur. Adieu, mon ami; je vous embrasse bien tendrement... Je me jette dans vos bras comme un homme effrayé; je tâche en vain de faire de la poésie; mais cet homme me revient tout à travers mon travail, il me trouble, et je suis comme si j'avais à côté de moi un damné: il est damné, cela est sûr. Adieu, mon ami... Grimm, voilà l'effet que je ferais sur vous, si je devenais jamais un méchant: en vérité, j'aimerais mieux être mort. Il n'y a pas le sens commun dans tout ce que je vous écris, mais je vous avoue

1. J.-J. Rousseau.

2 Son amour pour M<sup>me</sup> d'Houdetot; cette passion date du printemps 1757. (Br.)



que je n'ai jamais éprouvé un trouble d'âme si terrible que celui que j'ai.

Oh! mon ami, quel spectacle que celui d'un homme méchant et bourrelé! Brûlez, déchirez ce papier, qu'il ne retombe plus sous vos yeux; que je ne revoie plus cet homme-là, il me ferait croire aux diables et à l'enfer. Si je suis jamais forcé de retourner chez lui, je suis sûr que je frémirai tout le long du chemin; j'avais la fièvre en revenant. Je suis fâché de ne lui avoir pas laissé voir l'horreur qu'il m'inspirait, et je ne me réconcilie avec moi qu'en pensant que vous, avec toute votre fermeté, vous ne l'auriez pas pu à ma place : je ne sais pas s'il ne m'aurait pas tué. On entendait ses cris jusqu'au bout du jardin; et je le voyais! Adieu, mon ami, j'irai demain vous voir; j'irai chercher un homme de bien, auprès duquel je m'asseye, qui me rassure, et qui chasse de mon âme je ne sais quoi d'inférieur qui la tourmente et qui s'y est attaché. Les poètes ont bien fait de mettre un intervalle immense entre le ciel et les enfers. En vérité, la main me tremble.

## XVIII

A M. N..., A GENÈVE.

Des occupations, des embarras, des chagrins, de la mauvaise santé, voilà, monsieur, depuis deux mois que je vous dois une réponse, ce qui m'a fait dire tous les jours : demain, demain. Mais quoique ma négligence soit inexcusable, vous m'en accorderez le pardon, vous imiterez celui qui nous reçoit en quelque temps que nous revenions, et qui jamais n'a dit : C'est trop tard.

J'ai été touché de vos éloges plus que je ne puis vous l'exprimer; et comment ne l'aurais-je pas été? Ils étaient d'un homme chargé par état, et digne par ses talents, de prêcher la vertu à ses semblables. En approuvant mes ouvrages, et en m'encourageant à les continuer, il semblait m'associer à son ministère. C'est ainsi que je me considérais un moment, et j'en

étais vain ; je me sentais échauffé, et j'aurais pu entreprendre même la vie de Socrate, malgré mon insuffisance que vous me faisiez oublier. Vous voyez combien la louange de l'homme de bien est séduisante. Quoique je n'aie pas tardé à rentrer en moi-même et à reconnaître combien le sujet était au-dessus de mes forces, je n'y ai pas tout à fait renoncé, mais j'attendrai. C'est par ce morceau que je voudrais prendre congé des lettres. Si jamais je l'exécutais, il serait précédé d'un discours dont l'objet ne vous paraîtra ni moins important, ni moins difficile à remplir : ce serait de convaincre les hommes que, tout bien considéré, ils n'ont rien de mieux à faire dans ce monde que de pratiquer la vertu.

J'y ai déjà pensé, mais je n'ai encore rien trouvé qui me satisfasse. Je tremble lorsqu'il me vient à l'esprit que si la vertu ne sortait pas triomphante du parallèle, il en résulterait presque une apologie du vice. Du reste, la tâche me paraît si grande et si belle, que j'appellerais volontiers à mon secours tous les gens de bien. Oh ! combien la vanité serait puérile et déplacée dans une occasion où il s'agirait de confondre le méchant et de le réduire au silence ! Si j'étais puissant et célibataire, voilà le prix que je proposerais en mourant ; je laisserais tout mon bien à celui qui mettrait cette question hors d'atteinte, au jugement d'une ville telle que la vôtre. J'ai dit en mourant, et pourquoi pas de mon vivant ? Moi qui estime la vertu à tel point que je donnerais volontiers ce que je possède pour être parvenu jusqu'au moment où je vis avec l'innocence que j'apportai en naissant, ou pour arriver au terme dernier avec l'oubli des fautes que j'ai faites et la conscience de n'en avoir point augmenté le nombre ! Et où est le misérable assez amoureux de son or pour se refuser à cet échange ? où est le père qui ne l'acceptât avec transport pour son enfant ? où est l'homme qui, ayant atteint l'âge de quarante-cinq ans sans reproche, n'aimât mieux mourir mille fois que de perdre une prérogative si précieuse par le mensonge le plus léger ? Ah ! monsieur, étendez cet homme sur de la paille au fond d'un cachot, chargez-le de chaînes, accumulez sur tous ses membres toute la variété des tourments, vous en arracherez peut-être des gémissements ; mais vous ne l'empêcherez point d'être ce qu'il aime le mieux ; privez-le de tout, faites-le mourir au coin d'une rue, le dos appuyé contre une

borne, et vous ne l'empêcherez point de mourir content.

Il n'y a donc rien au monde à quoi la vertu ne soit préférable; et si elle ne nous paraît pas telle, c'est que nous sommes corrompus et qu'il ne nous en reste pas assez pour en connaître tout le prix. Je ne vous écris pas, mais je cause avec vous comme je causais autrefois avec cet homme qui s'est enfoncé dans le fond d'une forêt où son cœur s'est aigri, où ses mœurs se sont perverties. Que je le plains!... Imaginez que je l'aimais, que je m'en souviens, que je le vois seul entre le crime et le remords avec des eaux profondes à côté de lui..... Il sera souvent le tourment de ma pensée; nos amis communs ont jugé entre lui et moi; je les ai tous conservés, et il ne lui en reste aucun.

C'est une action atroce que d'accuser publiquement un ancien ami, même lorsqu'il est coupable; mais quel nom donner à l'action s'il arrive que l'ami soit innocent? Et quel nom lui donner encore si l'accusateur s'avouait au fond de son cœur l'innocence de celui qu'il ose accuser?

Je crains bien, monsieur, que votre compatriote ne se soit brouillé avec moi parce qu'il ne pouvait plus supporter ma présence. Il m'avait appris deux ans à pardonner les injures particulières, mais celle-ci est publique, et je n'y sais plus de remèdes; je n'ai point lu son dernier ouvrage. On m'a dit qu'il s'y montrait religieux : si cela est, je l'attends au dernier moment<sup>1</sup>.

## XIX

A GRIMM. A GENÈVE.

Eh bien ! mon ami, êtes-vous arrivé, êtes-vous un peu remis de votre frayeur ? Je ne sais pas ce que vous aviez dit à M<sup>me</sup> d'Esclavelles, mais elle envoya chez moi le surlendemain de votre départ, dès les six heures du matin, pour me faire part

1. Cette lettre est probablement de l'année 1757, époque de la rupture de Rousseau avec Diderot. (Br.)

des nouvelles qu'elle avait reçues de sa fille. Il nous faut un mot de votre main qui remette un peu nos esprits, qui m'apprenne votre arrivée en bonne santé, et qui me dise que M<sup>me</sup> d'Épinay est mieux. Oh ! que je serais content d'elle, de vous et de moi, si nous en étions quittes pour une alarme. Cependant je sèche d'ennui ; que voulez-vous que je fasse avec les autres ? Je ne sais que leur dire. Je vous envoie le reste de la besogne que vous m'avez laissée. A tout hasard j'ai pris des doubles, et vais tâcher de faire contre-signer cet énorme paquet.

Tandis que vous alliez, nos amis nous supposaient tous deux à la campagne ; ils n'ont su qu'hier votre départ. J'apparus comme un revenant, chez le Baron, au milieu de la grande assemblée. Je le pris d'abord à part. Je lui contai ce qui vous était arrivé, et, au milieu du dîner, il le répéta tout haut. Je n'ai été réellement content dans cette occasion que du marquis de Croismare. Chacun bavarda à sa guise sur cet événement.

Bonjour, mon ami : bonjour, jouissez de votre voyage, écrivez-moi tout ce que vous ferez. J'ai eu trop de peine à vous voir partir, pour que vous croyiez que votre retour me soit indifférent ; mais je veux d'abord votre satisfaction. Revenez quand il vous plaira ; si c'est bientôt, vous serez content de vous ; si ce n'est pas bientôt, vous serez encore content de vous : quoi que vous fassiez, vous serez toujours content, parce que vous avez dans le cœur un principe qui ne vous trompera jamais. N'écoutez que lui où vous êtes, et, de retour à Paris, n'écoutez encore que lui. Heureusement, cette voix crie fortement en vous, et elle étouffera tout le petit caquetage de la tracasserie qui ne s'élèvera pas jusqu'à votre oreille. Je vous souhaite heureux partout où vous serez. Je vous aime bien tendrement, je le sens, et quand je vous possède et quand je vous perds. Ne m'oubliez pas auprès de M. Tronchin ; présentez mon respect à M. de Jully et à M<sup>me</sup> d'Épinay ; dites à son fils que je l'aimerai bien s'il est bon, et que c'est de la bonté surtout que nous faisons cas. Lisez et corrigez les paperasses que je vous envoie, et que je sache, du moins, que je n'ai plus rien à y faire et que vous êtes content. Adieu, encore une fois.

## XX

A VOLTAIRE.

19 février 1758.

Je vous demande pardon, monsieur et cher maître, de ne vous avoir pas répondu plus tôt. Quoi que vous en pensiez, je ne suis que négligent. Vous dites donc qu'on en use avec nous d'une manière odieuse, et vous avez raison. Vous croyez que j'en dois être indigné, et je le suis. Votre avis serait que nous quittassions tout à fait l'*Encyclopédie* ou que nous allassions la continuer en pays étranger, ou que nous obtinssions justice et liberté dans celui-ci. Voilà qui est à merveille; mais le projet d'achever en pays étranger est une chimère. Ce sont les libraires qui ont traité avec nos collègues; les manuscrits qu'ils ont acquis ne nous appartiennent pas, et ils nous appartiendraient qu'au défaut des planches, nous n'en ferions aucun usage. Abandonner l'ouvrage, c'est tourner le dos sur la brèche, et faire ce que désirent les coquins qui nous persécutent. Si vous saviez avec quelle joie ils ont appris la désertion de d'Alembert et toutes les manœuvres qu'ils emploient pour l'empêcher de revenir! Il ne faut pas s'attendre qu'on fasse justice des brigands auxquels on nous a abandonnés, et il ne nous convient guère de le demander; ne sont-ils pas en possession d'insulter qui il leur plaît sans que personne s'en offense? Est-ce à nous à nous plaindre, lorsqu'ils nous associent dans leurs injures avec des hommes que nous ne vaudrons jamais? Que faire donc? Ce qui convient à des gens de courage: mépriser nos ennemis, les poursuivre, et profiter, comme nous avons fait, de l'imbécillité de nos censeurs. Faut-il que, pour deux misérables brochures, nous oublions ce que nous nous devons à nous-mêmes et au public? Est-il honnête de tromper l'espérance de quatre mille souscripteurs, et n'avons-nous aucun engagement avec les libraires? Si d'Alembert reprend et que nous finissions, ne sommes-nous pas

vengés ? Ah ! mon cher maître ! où est le philosophe ? où est celui qui se comparait au voyageur du Boccacini ? Les cigales l'auront fait taire. Je ne sais ce qui s'est passé dans sa tête ; mais, si le dessein de s'expatrier n'y est pas à côté de celui de quitter l'*Encyclopédie*, il a fait une sottise ; le règne des mathématiques n'est plus. Le goût a changé. C'est celui de l'histoire naturelle et des lettres qui domine. D'Alembert ne se jettera pas, à l'âge qu'il a, dans l'étude de l'histoire naturelle, et il est bien difficile qu'il fasse un ouvrage de littérature qui réponde à la célébrité de son nom. Quelques articles de l'*Encyclopédie* l'auraient soutenu avec dignité pendant et après l'édition. Voilà ce qu'il n'a pas considéré, ce que personne n'osera peut-être lui dire, et ce qu'il entendra de moi ; car je suis fait pour dire la vérité à mes amis, et quelquefois aux indifférents ; ce qui est plus honnête que sage. Un autre se réjouirait en secret de sa désertion : il y verrait de l'honneur, de l'argent et du repos à gagner. Pour moi, j'en suis désolé, et je ne négligerai rien pour le ramener. Voici le moment de lui montrer combien je lui suis attaché ; et je ne me manquerai ni à moi-même, ni à lui. Mais, pour Dieu, ne me croisez pas. Je sais tout ce que vous pouvez sur lui, et c'est inutilement que je lui prouverai qu'il a tort si vous lui dites qu'il a raison. D'après tout cela, vous croirez que je tiens beaucoup à l'*Encyclopédie* et vous vous tromperez. Mon cher maître, j'ai la quarantaine passée ; je suis las de tracasseries. Je crie, depuis le matin jusqu'au soir. Le repos, le repos, et il n'y a guère de jour que je ne sois tenté d'aller vivre obscur et mourir tranquille au fond de ma province. Il vient un temps où toutes les cendres sont mêlées. Alors, que m'importera d'avoir été Voltaire ou Diderot, et que ce soient vos trois syllabes ou les trois miennes qui restent ? Il faut travailler, il faut être utile, on doit compte de ses talents, etc... Être utile aux hommes ! Est-il bien sûr qu'on fasse autre chose que les amuser, et qu'il y ait grande différence entre le philosophe et le joueur de flûte ? Ils écoutent l'un et l'autre avec plaisir ou dédain, et demeurent ce qu'ils sont. Les Athéniens n'ont jamais été plus méchants qu'au temps de Socrate, et ils ne doivent peut-être à son existence qu'un crime de plus. Qu'il y ait là dedans plus d'humeur que de bon sens, je le veux ; et je reviens à l'*Ency-*



*clopédie*. Les libraires sentent aussi bien que moi que d'Alembert n'est pas un homme facile à remplacer ; mais ils ont trop d'intérêt au succès de leur ouvrage pour se refuser aux dépenses. Si je peux espérer de faire un huitième volume deux fois meilleur que le septième, je continuerai ; sinon serviteur à l'*Encyclopédie*. J'aurai perdu quinze ans de mon temps : mon ami d'Alembert aura jeté par la fenêtre une quarantaine de mille francs, sur lesquels je comptais et qui auraient été toute ma fortune ; mais je m'en consolerais, car j'aurai le repos.

Adieu, mon cher maître, portez-vous bien et aimez-moi toujours.

Ne soyez plus fâché, et surtout ne me redemandez plus vos lettres ; car je vous les renverrais et n'oublierais jamais cette injure. Je n'ai pas vos articles, ils sont entre les mains de d'Alembert et vous le savez bien. Je suis pour toujours avec attachement et respect, monsieur et cher maître, etc.

## XXI

AU MÊME<sup>1</sup>.

14 juin 1758.

Si je veux de vos articles, monsieur et cher maître, est-ce qu'il peut y avoir de doute à cela ? Est-ce qu'il ne faudrait pas faire le voyage de Genève et aller vous les demander à genoux, si on ne pouvait les obtenir qu'à ce prix ? Choisissez, écrivez, envoyez, envoyez souvent. Je n'ai pu accepter vos offres plus tôt ; mon arrangement avec les libraires est à peine conclu. Nous avons fait ensemble un beau traité, comme celui du diable et du paysan de La Fontaine. Les feuilles sont pour moi, le grain est pour eux ; mais au moins ces feuilles me seront assurées.

1. Le 19 mai 1758, Voltaire s'était plaint à d'Argental du silence de Diderot : « J'ai fait, dit-il, des recherches très-pénibles pour rendre les articles *Histoire* et *Idolâtrie* intéressants et instructifs... Je vous demande en grâce d'exiger de Diderot une réponse catégorique et prompte. Je ne sais s'il entend les arts et métiers et s'il a le temps d'entendre le monde... »

Voilà ce que j'ai gagné à la désertion de mon collègue. Vous savez, sans doute, qu'il continuera de donner sa partie mathématique. Il n'a pas dépendu de moi qu'il ne fit mieux. Je croyais l'avoir ébranlé; mais il faut qu'il se promène. Il est tourmenté du désir de voir l'Italie. Qu'il aille donc en Italie; je serai content de lui s'il revient heureux, etc.

## XXII

A L'ABBÉ DE LA PORTE ET A MARMONTEL<sup>1</sup>.

1758.

Des personnes mal informées, monsieur, ayant répandu que la traduction imprimée du *Père de Famille* de Goldoni avait été faite par M. Deleyre et celle du *Véritable Ami* par M. de Forbonnais, la connaissance que j'ai eue de ces deux traductions m'oblige de déclarer que celles qui paraissent sont très-différentes; et il est constaté que ni l'un ni l'autre n'a eu part à l'édition de ces ouvrages.

Je suis, etc.

1. La copie de cette déclaration et la lettre suivante, adressée sans nul doute à Malesherbes, appartenaient à M. Rathery,

« Paris, 21 novembre 1758.

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous remercier de l'égard que vous avez bien voulu avoir pour mes intérêts dans l'affaire des dédicaces. Pour me conformer à l'esprit de ces dames et lever le seul inconvénient que vous trouviez à ma juste demande, j'ai donné un modèle de lettre à insérer dans les journaux que M. Diderot a signé et dont je vous envoie la copie. Ainsi tout est consommé.

« Je suis, etc., etc.

« DE FORBONNAIS. »

Ces deux pièces ont trait aux épîtres dédicatoires à la comtesse de La Marck et à la princesse de Robecq, jointes par Grimm aux traductions du *Père de Famille* et du *Véritable Ami*, de Goldoni, faites par Deleyre pour disculper Diderot de l'accusation de plagiat. « Ces deux illustres offensées, dit Barbier, se disposaient à faire punir le malheureux éditeur, lorsque Diderot leur dit, pour les calmer, qu'il était l'auteur de ces deux épîtres; ces dames surent bientôt qu'il se chargeait du délit de Grimm, mais l'affaire en resta là. »

## XXIII

A MALESHERBES<sup>1</sup>.

A Paris, ce 7 avril 1759.

MONSIEUR,

J'apprends de tous côtés que l'on m'attribue une brochure intitulée : *Mémoire pour Abraham Chaumcix*<sup>2</sup>. Je vous proteste sur tout ce que les hommes ont de plus sacré que je n'y ai aucune part soit directe, soit indirecte. Si ce que l'on m'a dit de cet ouvrage est vrai, il ne peut être que d'un ennemi attaché à la perte de l'*Encyclopédie* et de ses auteurs. Je suis assuré, monsieur, que les mesures que votre équité vous inspirera pour en découvrir l'auteur me justifieront pleinement aux yeux du public et aux vôtres.

Je suis, avec respect, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

## XXIV

AU MÊME<sup>3</sup>.A Paris, ce 1<sup>er</sup> dimanche de juin 1760.

MONSIEUR,

J'apprends que des personnes mal instruites ou mal intentionnées m'attribuent une brochure intitulée : *Préface de la Comédie des Philosophes*<sup>4</sup>. Je crois devoir vous prévenir que je

1. Inédite. Communiquée par M. Étienne Charavay.

2. Barbier, qui dans le *Supplément à la Correspondance littéraire* de Grimm, 1814, in-8, avait attribué cette brochure à Diderot, penchait ensuite, malgré le désaveu de Morellet, à considérer celui-ci comme l'auteur de ce *Mémoire*, indigne de l'un et de l'autre.

3. Inédite. Communiquée par M. Rathery.

4. C'est la brochure qui fit enfermer Morellet à la Bastille.

n'ai aucune part, quelle qu'elle puisse être, ni directe ni indirecte, à cet ouvrage, et que je n'en connais ni n'en soupçonne l'auteur. Si les recherches les plus rigoureuses que j'ose vous demander en grâce d'ordonner vous conduisent à quelque découverte contraire à ce que j'ai l'honneur de vous assurer, j'aurai mérité toute votre indignation moins pour avoir eu la moindre connaissance de ce qui a rapport à la brochure en question que pour vous avoir menti indignement en le niant. Il est bien malheureux pour moi d'avoir à vous importuner sans cesse et qu'il ne suffise pas toujours d'être innocent pour être tranquille. Je n'ai point été à la pièce des *Philosophes*. Je ne l'ai point lue. Je n'ai point lu la préface de Palissot et je me suis interdit tout ce qui a trait à cette indignité. Loin de ces injures atroces, je ne serai point tenté de manquer à la promesse que je me suis faite et que je me suis tenue jusqu'à présent de ne pas écrire un mot de représailles. Quand les honnêtes gens veulent bien s'indigner pour nous, nous sommes dispensés de l'être.

Je suis, avec un profond respect, etc.

## XXV

A VOLTAIRE.

Le 28 novembre 1760.

Monsieur et cher maître, l'ami Thiriot aurait bien mieux fait de vous entretenir du bel enthousiasme qui nous saisit ici, à l'hôtel de Clermont-Tonnerre, lui, l'ami Damilaville et moi, et des transports d'admiration et de joie auxquels nous nous livrâmes deux ou trois heures de suite, en causant de vous et des prodiges que vous opérez tous les jours, que de vous tracasser de quelques méchantes observations communes que je hasardai entre nous sur votre dernière pièce<sup>1</sup>. C'est bien à regret que je vous les communique; mais, puisque vous l'exigez, les voici.

1. *Tancrède*, tragédie représentée pour la première fois le 30 septembre 1760.

Rien à objecter à votre premier acte. Il commence avec dignité, marche de même, et finit en nous laissant dans la plus grande attente.

Mais l'intérêt ne me semble pas s'accroître au second, à proportion des événements. Pourquoi cela ? Vous le savez mieux que moi. C'est que les événements ne sont presque rien en eux-mêmes, et que c'est de l'art magique du poète qu'ils empruntent toute leur importance. C'est lui qui nous fait des terreurs, etc.

Tant qu'Argire ne me montrera pas la dernière répugnance à croire Aménaïde coupable de trahison, malgré la preuve qu'il pense en avoir ; tant que la tendresse paternelle ne luttera pas contre cette preuve, comme elle le doit ; tant que je n'aurai pas vu ce malheureux père se désoler, appeler sa fille, embrasser ses genoux, s'adresser aux chefs de l'État, les conjurer par ses cheveux blancs, chercher à les fléchir par la jeunesse de son enfant, tout tenter pour sauver cet enfant, l'acte n'aura pas son effet. Je ne prendrai jamais à Aménaïde plus d'intérêt que je n'en verrai prendre à son père. Tâchez donc qu'Argire soit plus père, s'il se peut ; et que je connaisse davantage Aménaïde. Ne serait-ce pas une belle scène que celle où le père la presserait de s'ouvrir à lui, où Aménaïde ne pourrait lui répondre ?

Le troisième acte est de toute beauté. Rien à lui comparer au théâtre, ni dans Racine, ni dans Corneille. Ceux qui n'ont pas approuvé qu'on redît à Tancrède ce qui s'était passé avant son arrivée sont des gens qui n'ont ni le goût de la vérité, ni le goût de la simplicité ; à force de faire les entendus, ils montrent qu'ils ne s'entendent à rien. Dieu veuille que je n'encoure pas la même censure de votre part.

Ah ! mon cher maître, si vous voyiez la Clairon traversant la scène, à demi renversée sur les bourreaux qui l'entourent, ses genoux se dérochant sous elle, les yeux fermés, les bras tombants comme morte ; si vous entendiez le cri qu'elle pousse en apercevant Tancrède, vous resteriez plus convaincu que jamais que le silence et la pantomime ont quelquefois un pathétique que toutes les ressources de l'art oratoire n'atteignent pas.

J'ai dans la tête un moment de théâtre où tout est muet, et où le spectateur reste suspendu dans les plus terribles alarmes.

Ouvrez vos portefeuilles. Voyez l'*Esther* du Poussin *parais-*

*sant devant Assuérus*; c'est la Clairon allant au supplice. Mais pourquoi Aménaïde n'est-elle pas soutenue par ses femmes comme l'*Esther* du Poussin? Pourquoi ne vois-je pas sur la scène le même groupe?

Après ce troisième acte, je ne vous dissimulerai pas que je tremblai pour le quatrième; mais je ne tardai pas à me rassurer. Beau, beau.

Le cinquième me parut traîner. Il y a deux récitatifs. Il faut, je crois, en sacrifier un, et marcher plus vite. Ils vous diront tous, comme moi : Supprimez, supprimez, et l'acte sera parfait.

Est-ce là tout? Non. Voici encore un point sur lequel il n'y a pas d'apparence que nous soyons d'accord. Tancrède doit-il croire Aménaïde coupable? Et s'il la croit coupable, a-t-elle droit de s'en offenser? Il arrive. Il la trouve convaincue de trahison par une lettre écrite de sa propre main, abandonnée de son père, condamnée à mourir, et conduite au supplice. Quand serait-il permis de soupçonner une femme, si l'on n'y est pas autorisé par tant de circonstances? Vous m'opposerez les mœurs du temps, et la belle confiance que tout chevalier devrait avoir dans la constance et la vertu de sa maîtresse. Avec tout cela, il me semblerait plus naturel qu'Aménaïde reconnût que les apparences les plus fortes déposent contre elle; qu'elle en admirât d'autant plus la générosité de son amant; que leur première entrevue se fît en présence d'Argire et des principaux de l'État, qu'il fût impossible à Aménaïde de s'expliquer clairement; que Tancrède lui répondît comme il fait; et qu'Aménaïde, dans son désespoir, n'accusât que les circonstances. Il y en aurait bien assez pour la rendre encore malheureuse et intéressante.

Et lorsqu'elle apprendrait les périls auxquels Tancrède est exposé, et qu'elle se résoudrait à voler au milieu des combattants et à périr s'il le faut, pourvu qu'en expirant elle puisse tendre les bras à Tancrède et lui crier : Tancrède, j'étais innocente; croyez-vous alors que le spectateur le trouverait étrange?

Voilà, monsieur et cher maître, les puérilités qu'il a fallu vous écrire. Revenez sur votre pièce; laissez-la comme elle est; et soyez sûr, quoi que vous fassiez, que cette tragédie passera toujours pour originale, et dans son sujet, et dans la manière dont il est traité.



On dit que M<sup>lle</sup> Clairon demande un échafaud dans la décoration; ne le souffrez pas, morbleu! C'est peut-être une belle chose en soi; mais si le génie élève jamais une potence sur la scène, bientôt les imitateurs y accrocheront le pendu en personne.

M. Thiriot m'a envoyé, de votre part, un exemplaire complet de vos œuvres. Qui est-ce qui le méritait mieux que celui qui a su penser et qui a eu le courage d'avouer, depuis dix ans, à qui le veut entendre, qu'il n'y a aucun auteur français qu'il aimât mieux être que vous? En effet, combien de couronnes diverses rassemblées sur cette tête! Vous avez fait la moisson de tous les lauriers; et nous allons glanant sur vos pas, et ramassant par-ci par-là quelques petites feuilles que vous avez négligées et que nous nous attachons fièrement sur l'oreille, en guise de cocarde, pauvres enrôlés que nous sommes!

Vous vous êtes plaint, à ce qu'on m'a dit, que vous n'aviez pas entendu parler de moi au milieu de l'aventure scandaleuse qui a tant avili les gens de lettres et tant amusé les gens du monde; c'est, mon cher maître, que j'ai pensé qu'il me convenait de me tenir tout à fait à l'écart; c'est que ce parti s'accordait également avec la décence et la sécurité; c'est qu'en pareil cas il faut laisser au public le soin de la vengeance; c'est que je ne connais ni mes ennemis, ni leurs ouvrages; c'est que je n'ai lu ni les *Petites Lettres sur de grands Philosophes*<sup>1</sup>, ni cette satire<sup>2</sup> dramatique où l'on me traduit comme un sot et comme un fripon; ni ces préfaces où l'on s'excuse d'une infamie qu'on a commise, en m'imputant de prétendues méchancetés que je n'ai point faites, et des sentiments absurdes que je n'eus jamais.

Tandis que toute la ville était en rumeur, retiré paisiblement dans mon cabinet, je parcourais votre Histoire universelle. Quel ouvrage! C'est là qu'on vous voit élevé au-dessus du globe qui tourne sous vos pieds, saisissant par les cheveux tous ces scélérats illustres qui ont bouleversé la terre, à mesure qu'ils se présentent; nous les montrant dépouillés et nus, les marquant au front d'un fer chaud, et les enfonçant dans la fange de l'ignominie pour y rester à jamais.

1. De Palissot.

2. *Les Philosophes*.

Les autres historiens nous racontent des faits pour nous apprendre des faits. Vous, c'est pour exciter au fond de nos âmes une indignation forte contre le mensonge, l'ignorance, l'hypocrisie, la superstition, le fanatisme, la tyrannie, et cette indignation reste, lorsque la mémoire des faits est passée.

Il me semble que ce n'est que depuis que je vous ai lu que je sache que de tous les temps le nombre des méchants a été le plus grand et le plus fort; celui des gens de bien, petit et persécuté; que c'est une loi générale à laquelle il faut se soumettre; que, de toutes les séductions, la plus grande est celle du despotisme; qu'il est rare qu'un être passionné, quelque heureusement qu'il soit né, ne fasse pas beaucoup de mal quand il peut tout; que la nature humaine est perverse; et que, comme ce n'est pas un grand bonheur que de vivre, ce n'est pas un grand malheur que de mourir.

J'ai pourtant lu *la Vanité*, *le Pauvre diable*, et *le Russe à Paris*; la vraie satire qu'Horace avait écrite, et que Rousseau et Boileau ne connurent point, mon cher maître, la voilà. Toutes ces pièces fugitives sont charmantes.

Il est bon que ceux d'entre nous qui sont tentés de faire des sottises sachent qu'il y a sur les bords du lac de Genève un homme armé d'un grand fouet, dont la pointe peut les atteindre jusqu'ici.

Mais est-ce que je finirai cette causerie sans vous dire un mot de la grande entreprise? Incessamment le manuscrit sera complet, les planches gravées; et nous jetterons tout à la fois onze volumes in-folio sur nos ennemis.

Quand il en sera temps, j'invoquerai votre secours.

Adieu, monsieur et cher maître. Pardonnez à ma paresse.

Ayez toujours de l'amitié pour moi. Conservez-vous; songez quelquefois qu'il n'y a aucun homme au monde dont la vie soit plus précieuse à l'univers que la vôtre.

Et Pompignanos semel arrogantes sublimi tange flagello.

Je suis, etc.

## XXVI

AU MÊME<sup>1</sup>.

A Paris, ce 26 février 1761.

Ce n'est pas moi qui l'ai voulu, mon cher maître, ce sont eux qui ont imaginé que l'ouvrage pourrait réussir au théâtre ; et puis les voilà qui se saisissent de ce triste *Père de Famille* et qui le coupent, le taillent, le châtrant, le rognent à leur fantaisie. Ils se sont distribué les rôles entre eux et ils ont joué sans que je m'en sois mêlé. Je n'ai vu que les deux dernières répétitions et je n'ai encore assisté à aucune représentation. J'ai réussi à la première autant qu'il est possible quand presque aucun des acteurs n'est et ne convient à son rôle. Je vous dirais là-dessus des choses assez plaisantes si l'honnêteté toute particulière dont les comédiens ont usé avec moi ne m'en empêchait. Il n'y a que Brizard, qui faisait le père de famille, et M<sup>me</sup> Préville, qui faisait Cécile, qui s'en soient bien tirés. Ce genre d'ouvrage leur était si étranger que la plupart m'ont avoué qu'ils tremblaient en entrant sur la scène comme s'ils avaient été à la première fois. M<sup>me</sup> Préville fera bientôt une excellente actrice, car elle a de la sensibilité, du naturel, de la finesse et de la dignité. On m'a dit, car je n'y étais pas, que la pièce s'était soutenue de ses propres ailes et que le poète avait enlevé les suffrages en dépit de l'acteur. A la seconde représentation, ils y étaient un peu plus ; aussi le succès a-t-il été plus soutenu et plus général, quoiqu'il y eût une cabale formidable. N'est-il pas incroyable, mon cher maître, que des hommes à qui on arrache des larmes fassent au même moment tout leur possible pour nuire à celui qui les attendrit ? L'âme de l'homme est-elle donc une caverne obscure que la vertu partage avec les furies ? S'ils pleurent, ils ne sont pas méchants ; mais si, tout en pleurant, ils souffrent, ils se tordent les mains, ils grincent les dents,

1. Inédite. Communiquée par M. Boutron-Charlard.

comment imaginer qu'ils soient bons? Tandis qu'on me joue pour la troisième fois, je suis à la table de mon ami Damilaville et je vous écris sous sa dictée que si le jeu des acteurs eût un peu plus répondu au caractère de la pièce, j'aurais été ce qu'ils appellent aux nues et que, malgré cela, j'aurai le succès qu'il faut pour contrister mes ennemis. Il s'est élevé du milieu du parterre des voix qui ont dit : Quelle réplique à la satire des *Philosophes* ! Voilà le mot que je voulais entendre. Je ne sais quelle opinion le public prendra de mon talent dramatique et je ne m'en soucie guère, mais je voulais qu'on vît un homme qui porte au fond de son cœur l'image de la vertu et le sentiment de l'humanité profondément gravés, et on l'aura vu. Ainsi Moïse peut cesser de tenir les mains élevées vers le ciel. On a osé faire à la reine l'éloge de mon ouvrage. C'est Brizard qui m'a apporté cette nouvelle de Versailles. Adieu, mon cher maître, je sais combien vous avez désiré le succès de votre disciple et j'en suis touché. Mon attachement et mon hommage pour toute ma vie.

On revient de la troisième représentation. Succès, malgré la rage de la cabale.

## XXVII

A SARTINE<sup>1</sup>.

Ce 13 octobre 1761.

MONSIEUR,

Lorsqu'il fut question de recouvrer les diamants de la parure de M<sup>me</sup> la Dauphine, le sieur Belle, marchand joaillier, rue Saint-Louis, dont j'ai eu l'honneur de vous parler comme d'un homme distingué par sa droiture, reçut vos différents ordres ci-joints.

1. Cette lettre inédite, communiquée par M. Moulin, n'a pas de suscription. Elle porte en tête cette note : *M. Puissant. La demande est juste. Écrire un mot au sieur Belle pour lui permettre de vendre le diamant, et tout à côté, d'une autre écriture : Le 15 octobre, écrit à M. Belle qu'il peut disposer des deux gros brillants de 18,000 livres et de deux brillants pesant environ 7 grammes.*

L'un de ces ordres retenait entre ses mains quelques pièces désignées par leur valeur et par leur poids, ou comme appartenant à la parure ou comme pouvant convenir à la rétablir. Cependant il s'est trouvé que l'une de ces choses n'était pas et que l'autre n'a point eu lieu. En comparant les pierres du sieur Belle avec les chatons qui restaient de la parure, on a reconnu que ces pierres n'appartenaient point à la parure et cette parure a été rétablie sans qu'on ait songé à faire usage des pierres du sieur Belle.

Il vous supplie donc, monsieur, de lui rendre la liberté du commerce de ces pierres qui sont d'un prix considérable, qu'il a gardées jusqu'à présent par le respect qu'il doit à vos ordres, mais qu'il ne pourrait garder plus longtemps sans gêne et sans préjudice.

Il mérite votre protection et la même justice que vous avez accordée à ses confrères, et j'ose la solliciter pour lui.

Je suis, avec un profond respect, monsieur, etc., etc.

## XXVIII

A VOLTAIRE<sup>1</sup>.

29 septembre 1762

Non, très-cher et très-illustre frère, nous n'irons ni à Berlin ni à Pétersbourg achever l'*Encyclopédie*, et la raison, c'est qu'au moment où je vous parle on l'imprime ici, et que j'en ai des épreuves sous mes yeux. Mais chut. Assurément c'est un énorme soufflet pour mes ennemis que la proposition de l'impératrice de Russie; mais croyez-vous que ce soit le premier de cette espèce que les marouffes aient reçu? Oh! que non. Il y a plus de deux ans que ce roi de Prusse, qui pense comme nous, qui pense aux plus petites choses en exécutant de grandes, leur en avait appliqué un tout pareil. Si vous avez la bonté

1. Nous avons rétabli sur l'autographe de cette lettre (bibliothèque Victor Cousin) tout le passage sur Shakespeare qui manque dans l'édition de 1821.

d'écrire en mon nom un mot à M. de Schouvalof, comme je vous en supplie, vous ne manquerez pas de faire valoir cette conformité de vues entre la princesse régnante et le plus grand monarque qui soit. L'un et l'autre n'ont pas dédaigné de nous tendre la main, et cela dans ces circonstances où l'on ne s'occupe d'une entreprise de littérature que quand on a reçu une de ces têtes rares qui embrassent tout à la fois. Par les offres qu'on nous fait, je vois qu'on ignore que le manuscrit de l'*Encyclopédie* ne nous appartient pas; qu'il est en la possession des libraires qui l'ont acquis à des frais exorbitants, et que nous n'en pouvons distraire un feuillet sans infidélité. Quoi qu'il en soit, ne croyez pas que le péril que je cours en travaillant au milieu des barbares me rende pusillanime. Notre devise est : *sans quartier* pour les superstitieux, pour les fanatiques, pour les ignorants, pour les fous, pour les méchants et pour les tyrans, et j'espère que vous le reconnaîtrez en plus d'un endroit. Est-ce qu'on s'appelle philosophe pour rien? Quoi! le mensonge aura ses martyrs, et la vérité ne sera prêchée que par des lâches? Ce qui me plaît des frères, c'est de les voir presque tous moins unis encore par la haine et le mépris de celle que vous avez appelé l'*infâme* que par l'amour de la vérité, par le sentiment de la bienfaisance, et par le goût du vrai, du bon et du beau, espèce de trinité qui vaut un peu mieux que la leur. Ce n'est pas assez que d'en savoir plus qu'eux, il faut leur montrer que nous sommes meilleurs, et que la philosophie fait plus de gens de bien que la grâce suffisante ou efficace. L'ami Damiaville vous dira que ma porte et ma bourse sont ouvertes à toute heure et à tous les malheureux que mon bon destin m'envoie; qu'ils disposent de mon temps et de mon talent, et que je les secoure de mes conseils et de mon argent; c'est ainsi que je sers la cause commune, et les fanatiques qui m'environnent le voient et en frémissent de rage. Ils voudraient bien, les pervers qu'ils sont, que je les autorisasse par quelque mauvaise action à décrier nos sentiments; mais, ventrebleu! il n'en sera rien. Ils en sont réduits à dire que Dieu ne permettra pas que je meure dans mon incrédulité, et qu'un ange descendra sans faute pour me ramener, dans mes derniers moments : et moi, je leur promets de revenir à leur absurdité si l'ange descend. Cette manie de n'accorder de la probité qu'à ses sec-



tateurs n'est-elle pas particulière au christianisme? Adieu, grand frère, portez-vous bien, conservez-vous pour vos amis, pour la philosophie, pour les lettres, pour l'honneur de la nation qui n'a plus que vous, et pour le bien de l'humanité à laquelle vous êtes plus essentiel que cinq cents monarques fondus ensemble!

Damilaville m'a communiqué vos remarques sur *Cinna*. Le rival de Corneille devenu son commentateur! Mais laissons cela; votre motif est trop honnête pour oser vous gronder. Au demeurant, toutes vos critiques sont justes. Je vous trouve seulement bien plus d'indulgence que je n'en aurais; cela vient sans doute de ce que la difficulté de l'art vous est mieux connue. Convenez que c'est un homme bien extraordinaire que Shakespeare<sup>1</sup>. Il n'y a pas une de ces scènes dont avec un peu de talent on ne fit une grande chose. Est-ce qu'une tragédie ne commencerait pas bien par deux sénateurs qui reprocheraient à un peuple avili les applaudissements qu'il vient de prodiguer à son tyran? Et puis quelle rapidité et quel nombre! Adieu, encore une fois. M. Thiriot, votre ami et le nôtre, vous aura dit combien je vous suis attaché, combien je vous admire et vous respecte. N'en rabattez pas un mot, s'il vous plaît. Quelque temps avant son départ, nous bûmes à votre convalescence; buvez ensemble à notre santé.

Ah! grand frère, vous ne savez pas combien ces gueux qui, faisant sans cesse le mal, se sont imaginé qu'il était réservé à eux seuls de faire le bien, souffrent de vous voir l'ami des hommes, le père des orphelins, et le défenseur des opprimés. Continuez de faire de grands ouvrages et de bonnes œuvres et qu'ils en crèvent de dépit. Adieu, sublime, honnête et cher Anté-christ.

1. La *Correspondance* de Métra, qui n'est certes pas suspecte de partialité en faveur de Diderot, rapporte (2<sup>e</sup> édition, 1787, t. VI, p. 425), une conversation de Voltaire avec le philosophe dans laquelle celui-ci reprit sa comparaison fameuse entre Shakespeare et le saint Christophe de Notre-Dame, œuvre d'un maçon, mais dont les jambes laissent passer les hommes les plus grands. « Cette réponse vous paraît, sans doute, vigoureuse et pleine de sens, ajoute Métra. Aussi Voltaire ne fut-il pas excessivement content de Diderot. » Il était, en effet, le seul de ses contemporains qui osât lui tenir tête sur cette question irritante.

## XXIX

A NAIGEON.

Voici, mon ami, ce qu'un Genevois qui aurait de l'esprit et de la délicatesse dirait à Rousseau :

Sans doute, vous avez bien mérité d'une patrie que vous illustrez par vos talents ; il se peut que vos concitoyens ne vous aient pas rendu tous les égards qu'ils vous devaient ; mais Cimon, Thémistocle, Aristide, Miltiade ont été traités plus indignement que vous par les Athéniens, et ne se sont pas plaints. Thémistocle était presque le fondateur d'Athènes, et vous n'avez point fondé Genève. Vous n'avez pas encore, comme Miltiade, battu sur mer et sur terre le grand monarque de l'Asie ; vous n'avez ni les vertus guerrières, ni les vertus civiles de Cimon. J'avoue que vous êtes bien aussi juste qu'Aristide ; mais vous ne l'êtes pas davantage. Lorsque ces braves et glorieux citoyens ont été ignominieusement chassés de leurs maisons, de leurs villes, arrachés à leur famille, ils s'en sont allés, en souhaitant à leur patrie des hommes qui l'aimassent autant qu'eux, et qui la servissent mieux. Aucun d'eux ne s'est avisé de s'en venger, en jetant parmi ses habitants divisés un ouvrage capable de les armer les uns contre les autres, et d'ensanglanter les rues, les places publiques, les temples ! Et s'il arrivait, malheureusement pour vous, que l'ouvrage que vous venez de publier produisit cet effet, qu'il y eût un seul coup de poignard de donné, un seul de vos concitoyens d'égorgé, Rousseau, je vous connais ; vous verriez sans cesse le sang de ce citoyen couler ; le cadavre de l'infortuné serait sans cesse sous vos yeux, et vous péririez de chagrin ! Je sais bien que vous ne manquerez ni de raisons ni d'éloquence pour me prouver que Thémistocle, Aristide et Miltiade ont fait ce qu'ils devaient, et vous aussi. Je sais bien qu'il faudrait avoir toute votre fécondité et toute votre éloquence pour vous répondre : mais ce que je sens encore mieux, c'est qu'il faut bien de l'art pour faire votre apologie, et qu'il n'en

faut point pour faire celle de Thémistocle ou de Miltiade. J'ai toutes les peines du monde à vous trouver innocent, et je trouve les autres innocents, justes, honnêtes, sans y réfléchir. Tout cela, mon ami, un peu mieux arrangé, embarrasserait un peu l'ami Jean-Jacques : surtout si l'on ajoutait : Si vous n'êtes pas plus juste qu'Aristide, vous n'êtes pas non plus plus sage que Socrate, et vos concitoyens ne vous ont pas condamné à la mort comme il le fut par les siens. Cependant Socrate ne dit point à ses juges : Je ne suis pas le seul qui connaisse les mystères d'Eleusine ; Platon ne les ignore pas plus que moi, et Criton ne méprise pas moins les Eumolpides ; ainsi c'est trop ou trop peu d'une coupe. Il ne dénonça point Criton comme un criminel fait ses complices, et il ne s'en porta point l'accusateur, parce qu'il lui avait offert tous ses biens pour le racheter. Ceci rendrait l'apologie plus difficile encore, et l'embarras de l'ami Jean-Jacques plus grand.

## XXX

A LE BRETON.

12 novembre 1764.

Ne m'en sachez nul gré, monsieur, ce n'est pas pour vous que je reviens ; vous m'avez mis dans le cœur un poignard que votre vue ne peut qu'enfoncer davantage. Ce n'est pas non plus par attachement à l'ouvrage que je ne saurais que dédaigner dans l'état où il est. Vous ne me soupçonnez pas, je crois, de céder à l'intérêt. Quand vous ne m'auriez pas mis de tout temps au-dessus de ce soupçon, ce qui me revient à présent est si peu de chose, qu'il m'est aisé de faire un emploi de mon temps moins pénible et plus avantageux. Je ne cours pas enfin après la gloire de finir une entreprise importante qui m'occupe et fait mon supplice depuis vingt ans ; dans un moment, vous concevrez combien cette gloire est peu sûre. Je me rends à la sollicitation de M. Briasson. Je ne puis me défendre d'une espèce de commiseration pour vos associés qui n'entrent pour rien dans la trahison que vous m'avez faite, et qui en seront peut-être avec

vous les victimes. Vous m'avez lâchement trompé deux ans de suite ; vous avez massacré ou fait massacrer par une bête brute le travail de vingt honnêtes gens qui vous ont consacré leur temps, leurs talents et leurs veilles gratuitement, par amour du bien et de la vérité, et sur le seul espoir de voir paraître leurs idées, et d'en recueillir quelque considération qu'ils ont bien méritée, et dont votre injustice et votre ingratitude les aura privés. Mais songez bien à ce que je vous prédis : à peine votre livre paraîtra-t-il, qu'ils iront aux articles de leur composition, et que voyant de leurs propres yeux l'injure que vous leur avez faite, ils ne se contenteront pas, ils jetteront les hauts cris. Les cris de MM. Diderot, de Saint-Lambert, Turgot, d'Holbach, de Jaucourt et autres, tous si respectables pour vous et si peu respectés, seront répétés par la multitude. Vos souscripteurs diront qu'ils ont souscrit pour mon ouvrage, et que c'est presque le vôtre que vous leur donnez. Amis, ennemis, associés élèveront leur voix contre vous. On fera passer le livre pour une plate et misérable rapsodie. Voltaire, qui nous cherchera et ne nous trouvera point, ces journalistes, et tous les écrivains périodiques, qui ne demandent pas mieux que de nous décrier, répandront dans la ville, dans la province, en pays étranger, que cette volumineuse compilation, qui doit coûter encore tant d'argent au public, n'est qu'un ramas d'insipides rognures. Une petite partie de votre édition se distribuera lentement, et le reste pourra vous demeurer en maculatures. Ne vous y trompez pas, le dommage ne sera pas en exacte proportion avec les suppressions que vous vous êtes permises ; quelque importantes et considérables qu'elles soient, il sera infiniment plus grand qu'elles. Peut-être alors serai-je forcé moi-même d'écarter le soupçon d'avoir connivé à cet indigne procédé, et je n'y manquerai pas. Alors on apprendra une atrocité dont il n'y a pas d'exemple depuis l'origine de la librairie. En effet, a-t-on jamais ouï parler de dix volumes in-folio clandestinement mutilés, tronqués, hachés, déshonorés par un imprimeur ? Votre syndicat sera marqué par un trait qui, s'il n'est pas beau, est du moins unique. On n'ignorera pas que vous avez manqué avec moi à tout égard, à toute honnêteté et à toute promesse. A votre ruine et à celle de vos associés que l'on plaindra, se joindra, mais pour vous seul, une infamie dont vous ne vous laverez

jamais. Vous serez traîné dans la boue avec votre livre, et l'on vous citera dans l'avenir comme un homme capable d'une infidélité et d'une hardiesse auxquelles on n'en trouvera point à comparer. C'est alors que vous jugerez sainement de vos terreurs paniques et des lâches conseils des barbares ostrogoths et des stupides vandales qui vous ont secondé dans le ravage que vous avez fait. Pour moi, quoi qu'il en arrive, je serai à couvert. On n'ignorera pas qu'il n'a été en mon pouvoir ni de pressentir ni d'empêcher le mal quand je l'aurais soupçonné; on n'ignorera pas que j'ai menacé, crié, réclamé. Si, en dépit de vos efforts pour perdre l'ouvrage, il se soutient, comme je le souhaite bien plus que je ne l'espère, vous n'en retirerez pas plus d'honneur, et vous n'en aurez pas fait une action moins perfide et moins basse; s'il tombe, au contraire, vous serez l'objet des reproches de vos associés et de l'indignation du public auquel vous avez manqué bien plus qu'à moi. Au demeurant, disposez du peu qui reste à exécuter comme il vous plaira; cela n'est de la dernière indifférence. Lorsque vous me remettrez mon volume de feuilles blanches, je vous donne ma parole d'honneur de ne le pas ouvrir que je n'y sois contraint pour l'application de vos planches. Je m'en suis trop mal trouvé la première fois : j'en ai perdu le boire, le manger et le sommeil. J'en ai pleuré de rage en votre présence; j'en ai pleuré de douleur chez moi, devant votre associé, M. Briasson, et devant ma femme, mon enfant, et mon domestique. J'ai trop souffert, et je souffre trop encore pour m'exposer à recevoir la même peine. Et puis, il n'y a plus de remède. Il faut à présent courir tous les affreux hasards auxquels vous nous avez exposés. Vous m'aurez pu traiter avec une indignité qui ne se conçoit pas; mais en revanche vous risquez d'en être sévèrement puni. Vous avez oublié que ce n'est pas aux choses courantes, sensées et communes que vous deviez vos premiers succès, qu'il n'y a peut-être pas deux hommes dans le monde qui se soient donné la peine de lire une ligne d'histoire, de géographie, de mathématiques et même d'arts, et que ce qu'on y a recherché et ce qu'on y recherchera, c'est la philosophie ferme et hardie de quelques-uns de vos travailleurs. Vous l'avez châtrée, dépecée, mutilée, mise en lambeaux, sans jugement, sans ménagement et sans goût. Vous nous avez rendus insipides et plats. Vous avez banni de votre livre ce qui en



a fait, ce qui en aurait fait encore l'attrait, le piquant, l'intéressant et la nouveauté. Vous en serez châtié par la perte pécuniaire et par le déshonneur : c'est votre affaire : vous étiez d'âge à savoir combien il est rare de commettre impunément une vilaine action ; vous l'apprendrez par le fracas et le désastre que je prévois. Je me connais ; dans cet instant, mais pas plutôt, le ressentiment de l'injure et la trahison que vous m'avez faites sortira de mon cœur, et j'aurai la bêtise de m'affliger d'une disgrâce que vous aurez vous-même attirée sur vous. Puissé-je être un mauvais prophète ! mais je ne le crois pas : il n'y aura que du plus ou du moins ; et avec la nuée de malveillants dont nous sommes entourés, et qui nous observent, le plus est tout autrement vraisemblable que le moins. Ne vous donnez pas la peine de me répondre ; je ne vous regarderai jamais sans sentir mes sens se retirer, et je ne vous lirai pas sans horreur.

Voilà donc ce qui résulte de vingt-cinq ans de travaux, de peines, de dépenses, de dangers, de mortifications de toute espèce ! Un inepte, un ostrogoth détruit tout en un moment : je parle de votre boucher, de celui à qui vous avez remis le soin de nous démembrer. Il se trouve à la fin que le plus grand dommage que nous ayons souffert, que le mépris, la honte, le discrédit, la ruine, la risée nous viennent du principal propriétaire de la chose ! Quand on est sans énergie, sans vertu, sans courage, il faut se rendre justice, et laisser à d'autres les entreprises périlleuses. Votre femme entend mieux vos intérêts que vous ; elle sait mieux ce que nous devons aux persécutions et aux arrêts qu'on a criés dans les rues contre nous ; elle n'eût jamais fait comme vous.

Adieu, monsieur Le Breton ; c'est à un an d'ici que je vous attends, lorsque vos travailleurs connaîtront par eux-mêmes la digne reconnaissance qu'ils ont obtenue de vous. On serait persuadé que votre coignée ne serait tombée que sur moi, que cela suffirait pour vous nuire infiniment ; mais, Dieu merci ! elle n'a épargné personne. Comme le baron d'Holbach vous enverrait paître vous et vos planches, si je lui disais un mot ! Je finis tout à l'heure, car en voilà beaucoup ; mais c'est pour n'y revenir de ma vie. Il faut que je prenne date avec vous ; il faut qu'on voie, quand il en sera temps, que j'ai senti, comme je devais, votre odieux procédé, et que j'en ai prévu toutes les suites. Jus-



qu'à ce moment vous n'entendrez plus parler de moi ; j'irai chez vous sans vous apercevoir ; vous m'obligerez de ne me pas apercevoir davantage. Je désire que tout ait l'issue heureuse et paisible dont vous vous bercez ; je ne m'y opposerai d'aucune manière ; mais si, par malheur pour vous, je suis dans le cas de publier mon apologie, elle sera bientôt faite. Je n'aurai qu'à raconter nûment et simplement les faits comme ils se sont passés, à prendre du moment où, de votre autorité privée et dans le secret de votre petit comité gothique, vous fîtes main-basse sur l'article *Intendant* et sur quelques autres dont j'ai les épreuves.

Au reste, ne manquez pas d'aller remercier M. Briasson de la visite qu'il me rendit hier. Il arriva comme je me disposais à aller dîner chez M. le baron d'Holbach, avec la société de tous ses amis et les miens. Ils auraient vu mon désespoir (le terme n'est pas trop fort) ; ils m'en auraient demandé la raison, que je n'aurais pas eu la force de la leur celer, et votre ouvrage serait décrié et perdu. Je promis à Briasson de me taire, et je lui ai tenu parole. J'ai fait plus : j'ai bien dit à M. Briasson tout le désordre que vous aviez fait ; mais il ignore comment j'ai pu m'en assurer, et ne sait pas que j'ai les volumes ; c'est un secret que vous êtes le maître de lui garder encore. Je fais si peu de cas de mon exemplaire, que sans une infinité de notes marginales dont il est chargé, je ne balancerais pas à vous le faire jeter au milieu de votre boutique. Encore s'il était possible d'obtenir de vous les épreuves, afin de transcrire à la main les morceaux que vous avez supprimés ! La demande est juste, mais je ne la fais pas : quand on a été capable d'abuser de la confiance au point où vous avez abusé de la mienne, on est capable de tout. C'est mon bien, pourtant, c'est le bien de vos auteurs que vous retenez. Je ne vous le donne pas ; mais vous, vous le retiendrez, quelque serment que je fasse de ne les employer à aucun usage qui vous soit le plus légèrement préjudiciable. Je n'insiste pas sur cette restitution qui est de droit : je n'attends rien de juste ni d'honnête de vous.

*P. S.* Vous exigez que j'aille chez vous, comme auparavant, revoir les épreuves ; M. Briasson le demande aussi : vous ne savez ce que vous voulez ni l'un ni l'autre ; vous ne savez pas combien de mépris vous aurez à digérer de ma part : je suis blessé pour jusqu'au tombeau. J'oubliais de vous avertir que je

vais rendre la parole à ceux à qui j'avais demandé et qui m'avaient promis des secours, et restituer à d'autres les articles qu'ils m'avaient déjà fournis, et que je ne veux pas livrer à votre despotisme. C'est assez de tracasseries auxquelles je serai bientôt exposé, sans encore les multiplier de propos délibéré. Allez demander à votre associé ce qu'il pense de votre position et de la mienne, et vous verrez ce qu'il vous en dira.

## XXXI

A D'ALEMBERT<sup>1</sup>.

[1765.]

Grand merci, mon ami. Je vous avais déjà lu et vous m'avez fait grand plaisir<sup>2</sup>. Ils n'en diront rien, mais ils n'en enrageront pas moins. Je voudrais bien qu'il y eût une gazette moliniste, comme il y en a une janséniste, afin que votre épigraphe se vérifiât et que vous eussiez le plaisir de voir l'une approuvant ce que l'autre blâmerait, et réciproquement votre impartialité bien constatée. La belle nuée d'ennemis secrets que vous allez vous faire ! Mais il faut en passer par là, ou renoncer à dire la vérité. Recevez mon compliment et mon remerciement. Faites-nous souvent de ces ouvrages-là, pour l'honneur de la philosophie, le vôtre et votre santé. Car il est impossible qu'on n'ait pas grand plaisir à écrire ce qu'on en a tant à lire. C'est bien dommage que cela n'ait pas paru plus tôt ; j'en aurais tiré bon parti. Les ennemis de la philosophie sont faits pour recevoir coup sur coup toutes ces sortes de désagréments : l'année est mauvaise pour eux. Voici un événement qui ne les réjouira pas plus que votre ouvrage. J'avais fait proposer par Grimm, à l'impératrice de Russie, d'acheter ma bibliothèque. Savez-vous ce qu'elle a

1. Publiée dans les *Œuvres posthumes* de d'Alembert, Paris, Pougens, an VII (1799), 2 v. in-12, t. 1, p. 424.

2. Il s'agit de la brochure : *Sur la destruction des Jésuites par un auteur désintéressé*, 1765, in-12.

fait? Elle la prend, elle me la fait payer ce que j'en ai demandé, elle me la laisse et elle y ajoute cent pistoles de pension; et il faut voir avec quelle attention, quelle délicatesse, quelle grâce tous ces bienfaits sont accordés. Me voilà donc heureux et complètement heureux; et ce qui me convient beaucoup, j'ai l'obligation de mon bonheur à mon ami et à une souveraine qui a tout fait pour vous appeler auprès d'elle. C'est un peu de l'estime particulière qu'elle fait de vous qui aura réfléchi sur moi avec un penchant naturel à la bienfaisance. Si vous avez occasion d'écrire à cette cour, joignez, je vous prie, vos remerciements aux miens. Qu'on y voie que tous les honnêtes gens de ce pays-ci sont sensibles au choix qu'elle a fait de moi parmi ceux qui partagent ses grâces. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Portez-vous mieux.

## XXXII

A SUARD<sup>1</sup>.

[1765.]

Je ne suis, mon cher ami, ni ingrat, ni paresseux, ni négligent; mais je deviens fou. J'ai passé plus de temps à chercher ce maudit extrait de Montamy qu'il ne m'en aurait fallu pour le refaire à neuf. Pendant quinze jours que je n'en ai eu aucun besoin, je ne rencontraï pas autre chose sous mes yeux. Eh bien, il faut que le diable l'ait emporté. J'ai retourné et retourné dix fois, vingt fois et portefeuilles, et tiroirs, et cartons, inutilement. Nous n'avons plus qu'une ressource: c'est que peut-être il est parmi des papiers que je remis au domestique de M. de Montamy lorsqu'il m'apporta le livre. Je vous prie très-instamment d'y envoyer. Si l'extrait dont il s'agit se retrouve là, envoyez-le-moi. Je m'y mets sur-le-champ et vous serez satisfait. Bonjour. ayez

1. Inédite. Sans date ni signature. Communiquée par M. Dubrunfaut.

le moins d'humeur que vous pourrez, je vous en conjure. Pour cette fois, je ne suis pas coupable.

## XXXIII

\*A GRIMM<sup>1</sup>.

3 décembre 1765.

Si je savais, mon ami, où trouver Sedaine, j'y courrais pour lui lire votre lettre et vos observations. Ouf! je respire. Voilà le jugement que j'en ai porté, et hier, en l'écoutant, à chaque instant je me suis surpris pensant à vous et devinant vos transports. Mais une chose dont vous ne me parlez point et qui est pour moi le mérite incroyable de la pièce, ce qui me fait tomber les bras, me décourage, me dispense d'écrire de ma vie et m'excusera solidement au jugement dernier, c'est le naturel sans aucun apprêt, c'est l'éloquence la plus vigoureuse sans l'ombre d'effort ni de rhétorique. Combien d'occasions de pérorer auxquelles on ne se refuse jamais sans le goût le plus grand et le plus exquis! Exemple : « Je me suis couché le plus tranquille et le plus heureux des pères et me voilà! » Vous avez raison, ne nous plaignons pas encore du public. Il faut être un ange en fait de goût pour sentir le mérite de cette simplicité-là. J'ai quelquefois eu hier la vanité de croire, au milieu de deux mille personnes, que je le sentais seul, et cela, parce qu'on n'était pas fou, ivre comme moi, qu'on ne faisait pas des cris... Je ne pouvais souffrir qu'on dit froidement, avec un petit air de satisfaction indulgente : Oui, cela est naturel..... Saindieu! croyez-vous qu'on mérite ces ouvrages-là, quand on en parle ainsi?

Au sortir, l'abbé Le Monnier me fit entrer au café. Un blanc-bec s'approche de lui, et lui dit : « L'abbé, cela est joli. » A l'instant je me lève de fureur, et je dis à l'abbé : « Sortons, je n'y

1. Lettre écrite le lendemain de la première représentation du *Philosophe sans le savoir* et insérée par Grimm dans son « Ordinaire » du 15 décembre 1765.

saurais tenir. Comment, mordieu ! vous connaissez des gens comme cela ? »

Oui, mon ami, oui, voilà le vrai goût, voilà la vérité domestique, voilà la chambre, voilà les actions et les propos des honnêtes gens, voilà la comédie.

Ou cela est faux, ou cela est vrai. Si cela est faux, cela est détestable. Si cela est vrai, combien il y a sur nos théâtres de choses détestables, et qui passent pour sublimes !

J'étais à côté de Cochin, et je lui disais : « Il faut que je sois un honnête homme, car je sens vivement tout le mérite de cet ouvrage. Je m'en récrie de la manière la plus forte et la plus vraie ; et il n'y a personne au monde à qui elle dût faire plus de mal qu'à moi, car cet homme me coupe l'herbe sous les pieds. »

J'attends à présent tous nos petits censeurs de la rue Royale. Je ne me donnerai pas la peine de les contredire ; mais leur jugement va devenir pour moi la règle et la mesure du goût qu'ils ont.

Eh bien, monsieur le plaisant, m'en croirez-vous une autre fois, quand je vous louerai une chose ? Je vous disais que je ne connaissais rien qui ressemblât à cela ; que c'était une des choses qui m'avaient le plus surpris ; qu'il n'y avait pas d'exemple d'autant de force et de vérité, de simplicité et de finesse. Dites le contraire, si vous osez.

Je sens bien, je juge bien, et le temps finit toujours par prendre mon goût et mon avis. Ne riez pas : c'est moi qui anticipe sur l'avenir, et qui sais sa pensée.

Il faut que je vous voie aujourd'hui. Hatmann m'a envoyé un clavecin ; nous en causerons ce soir. Bonjour. Je vous embrasse de tout mon cœur. Il me semble que vous me soyez plus cher encore ; cette conformité de voir et de sentir me serre contre vous d'une manière délicieuse. Comme je vous baiserais, si vous étiez à côté de moi !

## XXXIV

A DAMILAVILLE <sup>1</sup>.

1766.

Je viens, mon ami, de recevoir votre dissertation sur les moines, où je me doute, avant que de l'avoir lue, que vous prouvez à merveille que des sociétés de célibataires ordonnés, à votre mode, dans un certain état de société, loin d'être nuisibles seraient avantageuses, peut-être même nécessaires; s'agissait-il de cela? Aucunement; mais de nos moines tels qu'ils sont dans l'état où nous sommes. Il s'agissait de savoir si les nations voisines qui n'ont ni moines, ni prêtres, ni célibataires, n'ont pas de l'avantage sur nous. Je m'arrête là; je vous lirai quand je serai sorti de la poussière des livres et des copeaux des menuisiers. Vous n'êtes jamais un sot; mais vous aimez à contredire; et souvent vous ne voulez pas voir que, puisqu'il n'y a rien de bon qui n'ait quelque inconvénient, pas même la vertu; rien de mauvais qui n'ait quelque avantage. pas même le crime; le bon jugement consiste à peser et à rejeter nettement comme mauvais ce qui est plus mauvais que bon; pareillement dans les questions abstraites, à traiter comme faux ce qui a le moins de vraisemblable; car quelle est la question spéculative en faveur de laquelle on ne puisse trouver une raison? Il n'y en a pas une d'assez indigente. Malebranche prouve que l'homme voit tout en Dieu, Berkley qu'il est lui le seul existant; personne ne les en a crus et je n'oserais assurer que personne leur ait encore bien répondu. Le fil de la vérité sort des ténèbres et aboutit à des ténèbres. Sur la longueur il y a un point le plus lumineux de tous, où il faut savoir s'arrêter et au delà duquel l'obscurité semble renaître.

<sup>1</sup> Cette lettre inédite, copiée par M. L. Godard à l'Ermitage, répond à une lettre également inédite de Damilaville, conservée dans le même volume et que sa longueur ne nous permet pas de reproduire ici.



J'en appelle à tous mes amis, à vous-même; je ne suis aucunement tyran des opinions, je dis mes raisons et j'attends; j'ai remarqué plusieurs fois au bout d'un certain temps que mon adversaire et moi nous avons tous les deux changé d'avis. Je ne désespère pas qu'un jour je ne croie à l'utilité des moines, et que vous n'y croyez plus. *Ce que je dirai quand je verrai de votre façon un ouvrage en faveur de la religion chrétienne?* Je dirai que vous avez fait le plus grand abus de l'esprit qu'il était possible de faire; cette religion étant à mon sens la plus absurde et la plus atroce dans ses dogmes; la plus inintelligible, la plus métaphysique, la plus entortillée et par conséquent la plus sujette à divisions, sectes, schismes, hérésies, la plus funeste à la tranquillité publique, la plus dangereuse pour les souverains par son ordre hiérarchique, ses persécutions et sa discipline, la plus plate, la plus maussade, la plus gothique et la plus triste dans ses cérémonies, la plus puérile et la plus insociable dans sa morale considérée non dans ce qui lui est commun avec la morale universelle, mais dans ce qui lui est propre et ce qui la constitue morale évangélique, apostolique et chrétienne, la plus intolérante de toutes; je dirai que vous avez oublié que le luthéranisme débarrassé de quelques absurdités est préférable au catholicisme, le protestantisme au luthéranisme, le socinianisme au protestantisme, le déïsme, avec des temples, des cérémonies, au socinianisme : je dirai que puisqu'il faut que l'homme superstitieux de la nature ait un fétiche, le fétiche le plus simple et le plus innocent sera le meilleur de tous. Je dirai que, puisque l'idée de ce fétiche est sujette à varier comme toutes les autres chimères, le seul moyen d'ôter aux diverses opinions leur danger effroyable c'est de les tolérer toutes sans aucune exception, et de les décrier les unes par les autres, en les rapprochant les unes des autres. Je dirai que si le ministère avait le bon jugement de n'attacher aucune prérogative, aucune distinction, à certaine façon de parler et de penser en matière de religion, on aurait atteint tout ce qu'il y aurait de mieux; je finirai par dire qu'un mystère est encore bien barbare, quand il n'a pas songé à pourvoir à la chose à laquelle l'homme attache plus d'importance qu'à sa fortune, sa liberté, son honneur et sa vie.

Il est vrai que l'impératrice vient de me donner une marque

nouvelle de sa bienveillance, et que cette grâce n'est pas moins approuvée des honnêtes gens que la première ; mais il ne l'est pas moins que je n'y ai pas été aussi sensible que je l'aurais été dans un autre temps et dans d'autres circonstances. Si j'ai dit à nos amis que vous m'écriviez de la déraison, ce n'est pas dans le dessein de vous desservir ; c'est la suite de la conversation, et d'une effusion d'âme qui entraîne ces sortes d'indiscrétions ; c'est qu'on est porté naturellement à croire que ceux qui nous écoutent y mettent encore moins d'importance que nous. Mon ami, je pense que l'Amour est un maître sauvage et cruel. Qu'il soit impossible d'allier plus de raison avec tant de passion que vous le faites, c'est ce que je n'avouerai jamais. J'ai été quelquefois dans votre position ; je trouvais bien dans ma tête les mêmes sophismes que vous, je me les proposais à moi-même et aux autres, comme vous faites ; mais je ne pouvais m'empêcher d'en sentir le faux et d'en rire ; ce qui me dépêchait, c'est que vous donniez sérieusement dans toutes ces subtilités qui n'ont besoin que d'être traduites en d'autres termes pour devenir d'un ridicule comique. Mon ami, lisez Térence, Plaute, Molière, Regnard et les autres ; vous y trouverez les amants aussi bons raisonneurs que vous. Ce qui me déplait, c'est cet état, mi-parti de raison et de folie ; c'est son incompatibilité avec le bonheur. Je n'y aurais trouvé qu'un remède quand j'étais jeune : c'était d'avouer la chose telle comme elle était, et de m'avouer toute mon extravagance, et de regarder mon jugement comme une planche à sauver du naufrage. Je pensais comme un sage et j'agissais comme un fou. Mais je ne l'ignorais pas, je n'en voulais pas imposer à la complice de ma folie. M'objectait-elle quelque chose de sensé ? je disais : « Vous avez raison ; mais votre raison me désespère et votre folie me ferait tant de plaisir. » A l'intrépidité avec laquelle vous prétendez concilier les sentiments les plus incompatibles, les projets les plus disparates, les rôles les plus antipathiques, on dirait que vous êtes né d'hier et que vous n'avez pas la première notion du cœur humain ; et j'ai la bêtise d'argumenter en forme contre vous, tandis que l'ironie me suffirait. Adieu, bonjour, portez vous bien : aimez-moi comme je vous aime, et vous m'aimerez beaucoup. Madame prétend ne vous avoir rien écrit de pareil à vos lignes soulignées sur l'affaire du précepteur

manqué. Car je me suis plaint sincèrement qu'elle me dit d'une façon et qu'elle vous écrivit d'une autre.

## XXXV

AU GÉNÉRAL BETZKY.

Paris, 1766.

MONSIEUR,

Je suis très-honoré des marques de confiance que vous avez eu la bonté de me donner, et j'ai tâché d'y répondre avec tout le zèle et toute l'activité possibles; mais Son Excellence le prince de Galitzin a su si bien gagner mon Falconet, qui, de son côté, a apporté tant de facilité à nos vues, qu'il ne me reste presque aucun mérite dans le succès de cette affaire. L'affabilité charmante du prince et le désintéressement singulier de l'artiste ont tout fait. Je perds un bon ami que le prince de Galitzin m'enlève; et l'honneur d'être appelé par la plus grande des souveraines, et de travailler à la gloire du plus grand des monarques, ravit à la nation un homme excellent qu'elle regrette. Il n'y a qu'une voix sur le choix de votre artiste.

Falconet partira le 15 du mois de septembre prochain. Il n'y a aucune sorte d'intérêt qu'il n'ait sacrifié à l'empressement flatteur que vous avez de le posséder. Permettez, monsieur, à l'amitié de vous révéler ce que la hauteur d'âme de mon artiste vous aurait certainement laissé ignorer.

Il s'éloigne d'un pays où il est honoré; il quitte à cinquante ans son foyer, la maison qu'il a lui-même bâtie, les arbres qu'il a plantés, le jardin qu'il cultivait lui-même de ses mains, des amis qui lui sont chers; il renonce à la méditation, à l'étude, à toutes les douceurs d'une retraite délicieuse; avec une âme bonne et sensible, telle que Votre Excellence l'a reçue de la nature, elle concevra toute la force de ces sortes de liens, et combien il en doit coûter pour les rompre. Falconet les a rompus, et ce n'est ni la soif de l'or, ni l'ambition d'une plus

grande fortune qui l'ont déterminé. Il méprise l'or, il est âgé, et il a la fortune du sage; mais il est entraîné par le talent et le désir de s'immortaliser par une grande et belle chose.

Il avait un état de maison tel qu'il convenait de l'avoir à un homme qui est dans l'aisance. A peine son voyage a-t-il été arrêté que tous ses effets ont été donnés, dissipés ou vendus.

M. le prince de Galitzin vous dira qu'il n'a réservé, du prix de la location de sa maison, qu'une pension annuelle très-moderne qu'il faisait à une de ses parentes dont il est le bienfaiteur et le soutien.

On a disposé de la place qu'il occupait à la manufacture de Sèvres, et qui lui rendait deux mille quatre cents livres par an.

Il a renoncé à la place de professeur, aux grades académiques et aux honoraires qui y sont attachés.

Il avait seize cents livres de pension de la cour; et il est d'autant plus incertain que ces seize cents livres lui restent, qu'on a refusé d'accepter, en paiement d'un bloc de marbre qui lui avait été fourni, mille écus qu'on lui redevait sur cette pension.

Il a confié à un autre sculpteur, qui a bien voulu s'en charger, le soin d'achever à ses dépens la statue de saint Ambroise qu'il travaillait pour les Invalides.

Je n'entre dans tous ces détails que pour supplier Votre Excellence d'épargner à mon ami toutes sortes de regrets, de lui accorder votre protection entière, et de lui procurer un travail facile et un séjour heureux. Je mourrais de chagrin, si j'avais jamais à me reprocher les conseils que je lui ai donnés et les assurances que je lui ai faites. Vous avez à remplir avec mon ami toutes les promesses que je lui ai faites.

Le duc de Wurtemberg a permis que les deux statues qu'il avait entreprises pour lui, et qui étaient presque finies, appartenissent à Sa Majesté Impériale, à qui, soit dit sans offense, elles conviendraient beaucoup mieux. L'une représente la *Souveraineté* appuyée sur son faisceau, l'autre la *Gloire* qui entoure d'une guirlande un médaillon où l'image de Catherine sera très-bien placée.

Une troisième, qui montre une femme assise qui enveloppe d'un pan de sa robe des fleurs d'hiver, semble avoir été projetée pour la Russie. Les deux premières figures sont très-

belles; mais cette dernière est de position, de caractère, de simplicité, de mouvements, de draperies, un chef-d'œuvre à placer à côté de l'antique.

Les trois caisses qui renferment ces trois morceaux sont accompagnées de dix-sept autres, dont cinq contiennent quelques effets appartenant à l'artiste; les autres sont pleines de dessins, de plans, d'estampes, d'outils; en un mot, de choses relatives à l'étude et à la pratique de l'art; et le projet de Falconet est de les abandonner à l'usage de l'Académie.

Il est à propos que Votre Excellence veille à la sûreté de ces caisses, et empêche qu'elles ne soient ouvertes avant l'arrivée de l'artiste : il serait fâcheux que des choses précieuses, qui auraient échappé aux périls du voyage, fussent brisées par des ouvriers maladroits.

Jusqu'à présent, je n'ai pas dit un mot à Votre Excellence du traité fait avec Falconet; ç'a été l'ouvrage d'un quart d'heure, et l'écrit d'une demi-page.

Nous nous sommes informés de ce que de pareils monuments exécutés avaient produit, à Paris, aux artistes qu'on en avait chargés, à Bouchardon, à Pigalle, à Le Moyne, et nous avons su que leurs honoraires avaient été évalués à cent mille écus, sans compter une infinité de petits gains malhonnêtes, connus dans tous les métiers sous le nom de *tour du bâton*.

Votre Excellence imagine bien que nous avons laissé là ces gains qui ne nous convenaient pas, et qui ne devaient convenir à aucun honnête homme; nous avons même négligé des considérations plus justes, telles que la nécessité de s'expatrier, et toutes les peines qu'elle cause, et toutes les pertes qui en sont la suite nécessaire, et nous avons proposé cent mille écus à Falconet. Notre artiste nous a répondu qu'il ne lui fallait que deux cent mille francs, que celui qui ne savait pas être heureux avec deux mille livres de rente ne l'était pas avec cent mille; et que, quant aux autres cent mille francs dont il se départait sans peine, on les lui rembourserait en bons procédés; ce qui ne coûterait rien à personne. Je supplie Votre Excellence de juger à ce trait mon ami.

Le traité ne porte donc que deux cent mille francs, il a fallu en passer par là. Nous n'avons jamais pu vaincre là-dessus l'opiniâtreté de notre statuaire; ainsi ce n'est pas éco-



nomie de notre part, c'est refus de la sienne. C'est lui-même qui a réduit son honoraire à ce prix modique, malgré que nous en eussions, et au grand scandale de tous nos artistes qui ont su son procédé honnête et qui ne le lui pardonnent pas.

Les monuments de cette espèce coûtent ici des millions, et durent un temps infini. Si tout répond aux vues de notre artiste, qui ne pense pas qu'il soit plus permis de voler un souverain qu'un particulier, Sa Majesté Impériale saura combien il en faut rabattre, et pour le temps et pour la dépense, quand on a affaire à un honnête homme et à un habile homme.

Il est à présumer que moins un artiste pense à lui-même, plus il pense à ses ouvriers; Falconet avait son intérêt à les choisir excellents, c'est ce qu'il a fait. Et Votre Excellence verra qu'il ne leur a presque rien accordé au delà de ce qu'ils gagnent dans les ateliers de Paris.

Que Votre Excellence me permette de lui représenter que le travail de mon ami lui rend environ dix mille francs à Paris, et qu'en ajoutant à ces dix mille francs son honoraire annuel de la manufacture de Sèvres, ses pensions, ses honoraires académiques et le reste de son revenu, son traité avec la cour de Russie n'ajoute presque rien à sa fortune. Comblez donc d'honneurs mon Falconet, rendez-le donc heureux, faites qu'il jouisse du repos; faites qu'il ne trouve aucun dégoût, aucun obstacle qui le retardent dans ses opérations, et l'empêchent d'exécuter pour vous une grande et belle chose; et il aura obtenu la récompense dont il fait cas. Je vous demande son bonheur avec mille fois plus d'instance que je n'oserais vous demander le mien. Qu'il m'écrive incessamment qu'il est heureux, et qu'à son retour il puisse m'embrasser avec joie! C'est à ces conditions que je vous l'envoie.

Il part avec un de ses ouvriers et une jeune personne âgée de dix-neuf ans<sup>1</sup>. Il sera suivi d'un second ouvrier, et il en prendra un troisième à Berlin.

Le ministre précédent avait accordé au peintre La Grenée dix mille francs pour son voyage. Mon statuaire, qui se distingue jusque dans les plus petites choses, a pensé que la même somme suffirait pour cinq personnes, et il n'en a pas demandé davantage.

1. M<sup>lle</sup> Collot.



Je ne vous dis rien des autres articles du traité; j'espère que Votre Excellence reconnaîtra que l'intérêt n'en a dicté aucun, et que tout y a été dirigé à l'économie, à la célérité et au succès.

Il n'est pas indifférent que vous sachiez que les ouvriers qui accompagnent ou suivent mon ami ont, la plupart, femme et enfants qu'ils laissent dans ce pays, et à la subsistance desquels il est juste qu'ils pourvoient.

Tout en arrivant, mon statuaire vous présentera son ébauche. C'est un homme qui pense et sent grandement; son idée m'a paru neuve et belle, elle est sienne; il y est singulièrement attaché, et je pense qu'il a raison. Avec le talent le plus distingué, il a encore la modestie de ne pas trop présumer de lui-même; cependant je ne doute point qu'il n'aimât mieux s'en revenir en France, après avoir supporté la fatigue d'un long et pénible voyage, que de se soumettre à faire une chose ordinaire et commune. Le monument sera simple, mais correspondra parfaitement au caractère du héros. On pourrait l'enrichir sans doute; mais vous savez mieux que moi que, dans les beaux-arts, la richesse est presque toujours l'ennemie mortelle du sublime. Nos artistes sont accourus dans son atelier; tous l'ont félicité de s'être affranchi de la route battue; et c'est la première fois que j'ai vu une idée nouvelle aussi universellement applaudie, et des gens de l'art, et des gens du monde, et des ignorants, et des connaisseurs. Un de ses ouvriers lui dit à l'aspect de son modèle: « N'est-ce pas vous qui avez fait cela? C'est le czar. »

Je relis le traité à mesure que j'ai l'honneur de vous écrire, et je n'y vois rien que Sa Majesté Impériale ne puisse approuver. Si cependant, contre notre attente, il se trouvait, soit dans la forme, soit dans quelques autres points, quelque chose qui ne s'arrangeât pas pourtant avec les coutumes, les mœurs, les usages du pays, on peut attendre du bon esprit de mon ami qu'il se prêtera à toutes les rectifications qui ne croiseront ni la célérité ni le succès de son entreprise.

Il ne me reste plus qu'à remercier Votre Excellence de toutes les choses obligeantes qu'elle a la bonté de me dire. Il est naturel que dans la seule occasion que j'aurai peut-être de ma vie de lui témoigner mon respect et mon dévouement, je sou-

haite ardemment que ma conduite ait été bien conforme à ses intentions. J'espère qu'elle ne dédaignera pas de m'en instruire, afin que je puisse m'excuser, si j'ai failli; ou jouir de la satisfaction la plus douce, si j'ai eu le bonheur de la contenter.

Surtout que Votre Excellence ne confonde pas mon artiste avec la foule des artistes communs. C'est un homme qui a des idées, et qui sait penser par lui-même. J'ignore sur quelle entreprise plus intéressante Votre Excellence pourrait avoir dans la suite à me consulter; mais quand mon Falconet sera à côté du général Betzky, il n'aura plus besoin de personne. Qu'on le laisse faire, et il fera de grandes choses.

Cependant Votre Excellence peut disposer de moi en toutes circonstances, elle doit connaître mon dévouement. S'il est vrai que ce soit le cœur qui rende disert, ce sera surtout quand il sera question de la servir et de célébrer Sa Majesté Impériale que je suis très-sûr de trouver du génie, s'il est vrai que la nature m'en ait départi quelque étincelle.

Vous avez déjà un sculpteur à Pétersbourg, et même de notre Académie. Pour peu qu'il ait d'âme, il est difficile qu'il voie arriver un autre artiste pour exécuter un monument qu'il ne doit pas juger au-dessus de son talent ou de sa médiocrité: les hommes ne se rendent pas cette justice. Il est naturel qu'il regarde l'artiste avec un œil jaloux, et l'ouvrage d'un œil critique; qu'il examine, qu'il censure, qu'il inquiète, et qu'il suscite des difficultés et des arguments; il est tout simple que Sa Majesté Impériale et vous, monsieur, qui êtes son ministre, interposiez votre autorité, et disiez les mots graves qui font taire. Il ne faut pas que notre artiste, qui aura besoin de toute la tranquillité de sa tête, soit importuné et distrait dans une grande opération par le bourdonnement et la piqure des guêpes.

Il espère trouver dans les écuries de Sa Majesté, ou des seigneurs de sa cour, de beaux modèles de chevaux, et quelques bons écuyers à son service.

Quant à la suite des opérations, la construction des ateliers, la préparation du petit modèle et l'exécution du grand, elles se succéderont, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer dans la précédente lettre à laquelle Votre Excellence a fait une réponse que je regarde comme un témoignage précieux de son estime et de sa bienveillance.

Un jeune comédien russe qui voyage aux dépens de Sa Majesté, sachant que c'était au général Betzky que mon Falconet était adressé, s'écria avec une naïveté qui me remplit de joie : « Le général ! c'est le plus honnête homme de la Russie. M. Falconet ne sera pas plus tôt arrivé, qu'il sera son enfant. »

Il ne me reste plus qu'un mot à dire à Votre Excellence : le projet de Sa Majesté serait-il d'appeler dans ses États des Français ? le moment est favorable. Mais oserais-je vous représenter, monsieur, que ce soient surtout des jeunes gens ? Il faut les prendre lorsque leur éducation est faite, leur tempérament fort et vigoureux, et leur talent bien décidé, entre vingt à trente ans. Ce n'est qu'à cet âge qu'on n'a point de patrie et qu'on en prend une. C'est dans cet intervalle qu'on épouse une contrée, et qu'on l'épouse si bien qu'on n'imagine plus qu'on puisse subsister heureusement sans un vitchoura. C'est alors que les passions se développent, et qu'on sent le besoin d'une compagne. Le vieillard arrive, rend les services qu'on lui demande, forme quelques élèves qui s'abâtardissent, reçoit les honoraires qu'on lui a promis, s'en retourne ; le jeune homme prend femme, a des enfants, et fait une famille qui reste.

## XXXVI

A VOLTAIRE<sup>1</sup>.

Paris, 1766.

Monsieur et cher maître, je sais bien que quand une bête féroce<sup>2</sup> a trempé sa langue dans le sang humain, elle ne peut

1. Cette lettre a été écrite au mois de juillet ou d'août 1766, comme le prouvent plusieurs faits qui y sont rapportés. On ne trouve point (*Correspondance générale* de Voltaire) la lettre qui donna occasion à cette réponse. « C'était, dit Naigeon, une lettre en forme de mémoire, que Voltaire fit remettre par une voie indirecte, et dans laquelle, après un exposé des faits qu'il soumettait à l'examen de Diderot, il lui communiquait librement toutes ses craintes et lui conseillait d'abandonner la terre qui l'avait vu naître, l'invitait à le suivre dans sa retraite, et le conjurait, au nom de l'humanité, de ne pas rester exposé à la proscription dont le Parlement venait de donner le premier signal, et de ne pas sacrifier, par un stoïcisme déplacé, une vie et des talents qui pouvaient être encore longtemps utiles aux sciences et à la société. » (Br.)

2. Le Parlement.

plus s'en passer ; je sais bien que cette bête manque d'aliment, et que, n'ayant plus de Jésuites à manger, elle va se jeter sur les philosophes. Je sais bien qu'elle a les yeux tournés sur moi et que je serai peut-être le premier qu'elle dévorera ; je sais bien qu'un honnête homme peut en vingt-quatre heures perdre ici sa fortune, parce qu'ils sont gueux ; son honneur, parce qu'il n'y a point de lois ; sa liberté, parce que les tyrans sont ombrageux ; sa vie, parce qu'ils comptent la vie d'un citoyen pour rien, et qu'ils cherchent à se tirer du mépris par des actes de terreur. Je sais bien qu'ils nous imputent leur désordre, parce que nous sommes seuls en état de remarquer leurs sottises. Je sais bien qu'un d'entre eux a l'atrocité de dire qu'on n'avancera rien tant qu'on ne brûlera que des livres. Je sais bien qu'ils viennent d'égorger un enfant<sup>1</sup> pour des inepties qui ne méritaient qu'une légère correction paternelle. Je sais bien qu'ils ont jeté, et qu'ils tiennent encore dans les cachots, un magistrat respectable<sup>2</sup> à tous égards, parce qu'il refusait de conspirer à la ruine de sa province et qu'il avait déclaré sa haine pour la superstition et le despotisme. Je sais bien qu'ils en sont venus au point que les gens de bien et les hommes éclairés leur sont et leur doivent être insupportables. Je sais bien que nous sommes enveloppés des fils imperceptibles d'une nasse qu'on appelle *police*, et que nous sommes entourés de délateurs. Je sais bien que je n'ai ni la naissance, ni les vertus, ni l'état, ni les talents qui recommandaient M. de La Chalotais, et que quand ils voudront me perdre, je serai perdu. Je sais bien qu'il peut arriver, avant la fin de l'année, que je me rappelle vos conseils, et que je m'écrie avec amertume : *O Solon, Solon !* Je ne me dissimule rien, comme vous voyez ; mon âme est pleine d'alarmes ; j'entends au fond de mon cœur une voix qui se joint à la vôtre, et qui me dit : « Fuis, fuis » ; cependant je suis retenu par l'inertie la plus stupide et la moins concevable, et je reste. C'est qu'il y a à côté de moi une femme déjà avancée en âge ; et qu'il est difficile de l'arracher à ses parents, à ses amis et à son petit foyer. C'est que je suis

1. Le chevalier de La Barre, décapité le 1<sup>er</sup> juillet 1766, à l'âge de dix-neuf ans.

2. Louis-Réné-Caradeuc de La Chalotais, procureur général au Parlement de Bretagne, celui qui porta la parole contre le duc d'Aiguillon, et qui fit un rapport contre les Jésuites. Il fut enlevé et renfermé dans la citadelle de Saint-Malo, et de là transféré à la Bastille. (Br.)

père d'une jeune fille à qui je dois l'éducation; c'est que j'ai aussi des amis. Il faut donc les laisser, ces consolateurs toujours présents dans les malheurs de la vie, ces témoins honnêtes de nos actions; et que voulez-vous que je fasse de l'existence, si je ne puis la conserver qu'en renonçant à tout ce qui me la rend chère? Et puis je me lève tous les matins avec l'espérance que les méchants se sont amendés pendant la nuit; qu'il n'y a plus de fanatiques; que les maîtres ont senti leurs véritables intérêts, et qu'ils reconnaissent enfin que nous sommes les meilleurs sujets qu'ils aient. C'est une bêtise, mais c'est la bêtise d'une belle âme qui ne peut croire longtemps à la méchanceté. Ajoutez à cela que le danger qui nous menace tient à une disposition des esprits qui ne s'aperçoit point. La société présente un aspect si tranquille que l'âme, lasse de se tourmenter, se livre à une sécurité, perfide à la vérité, mais à laquelle il est presque impossible de se refuser. L'innocence et l'obscurité de sa vie sont deux autres sophismes bien séduisants. Et comment voulez-vous que celui qui n'en veut à personne s'imagine, sous les tuiles où il s'occupe à se rendre meilleur, que des bourreaux attendent le jour pour se saisir de lui, et le jeter dans un bûcher? Quand on s'est rassuré par sa nullité, on se rassure par son importance. Dans un autre moment on se dit à soi-même : « Ils n'auront pas le front de persécuter un homme qui a consumé ses plus belles années à bien mériter de son pays; n'est-ce pas assez qu'ils aient laissé à d'autres le soin de l'honorer, de le récompenser, de l'encourager? s'ils ne m'ont pas fait de bien, ils n'oseront me faire du mal. » C'est ainsi qu'on est alternativement dupe de sa modestie et de son orgueil. Qui que vous soyez qui m'avez écrit la lettre pleine d'intérêt et d'estime que notre ami commun m'a remise, je sens toute la reconnaissance que je vous dois, et je jette d'ici mes bras autour de votre cou. Je n'accepte ni ne refuse vos offres. Plusieurs honnêtes gens, effrayés du train que prennent les choses, sont tentés de suivre le conseil que vous me donnez. Qu'ils partent, et quel que soit l'asile qu'ils auront choisi, fût-ce au bout du monde, j'irai. Notre ami m'a fait lire un ouvrage nouveau<sup>1</sup>. Je tremble pour le moment où cet ouvrage sera connu.

1. Sans doute l'*Examen important de milord Bolingbroke* qui ne fut imprimé qu'en avril 1767, selon Beuchot, mais dont Damilaville avait peut-être reçu une copie.



C'est un homme qui a pris la torche de vos mains, qui est entré fièrement dans leur édifice de paille, et qui a mis le feu de tous côtés. Ils voudront faire un exemple, et, dans leur fureur, ils se jetteront sur le premier venu. Si cet ouvrage vous est connu, et que vous puissiez en différer la publicité jusqu'à des circonstances plus favorables, vous ferez bien. Je vais déposer votre lettre, afin qu'à tout événement vous puissiez joindre à ma justification que je vous recommande le témoignage des précautions que vous aviez prises pour leur épargner un crime nouveau. Si j'avais le sort de Socrate, songez que ce n'est pas assez de mourir comme lui pour mériter de lui être comparé.

Illustre et tendre ami de l'humanité, je vous salue et vous embrasse. Il n'y a point d'homme un peu généreux qui ne pardonnât au fanatisme d'abréger ses années, si elles pouvaient s'ajouter aux vôtres. Si nous ne concourons pas avec vous à écraser la bête, c'est que nous sommes sous sa griffe, et si, connaissant toute sa férocité, nous balançons à nous en éloigner, c'est par des considérations dont le prestige est d'autant plus fort qu'on a l'âme plus honnête et plus sensible. Nos entours sont si doux, et c'est une perte si difficile à réparer!

## XXXVII

FENOUILLOT DE FALBAIRE A GARRICK<sup>1</sup>.

Je n'ai point l'honneur, monsieur, de vous connaître personnellement, ni d'être connu de vous; mais je connais vos talents, votre réputation, et je sais que votre âme n'est point

1. Cette lettre a été publiée pour la première fois dans *The private correspondence of David Garrick*, Londres, 1832, 2 vol. in-4°, à la date erronée de 1763. Non-seulement, en effet, l'autographe porte 1767, mais les autres lettres de Fenouillot insérées dans le même recueil confirment ce qu'il dit dans celle-ci. Le 29 mars 1767, il le prévient qu'il attend sa réponse aux deux lettres qu'il lui a écrites et au sujet de la comédie jointe à la première. Il le prie d'envoyer la réponse chez M. Diderot, Grande rue Taranne, parce qu'il va déménager. Le 18 novembre suivant, il lui adresse un exemplaire d'une petite pièce qu'il connaît déjà et dont



du tout au-dessous. Malgré la distance des lieux et la différence du pays, le goût d'un art que je cultive et que vous embellissez doivent nous rapprocher, ainsi que l'amitié de M. Diderot, qui nous est commune à tous deux. L'un et l'autre m'autorisent à vous demander un service que je sais que vous avez rendu à plusieurs autres avec lesquels vous avez été en société de travail, pour les aider à composer des pièces dignes de vous avoir pour acteur. J'ai fait une comédie dans un genre assez particulier et qui ne peut être jouée en France, parce que le protestantisme en est la base, et que c'est proprement la tolérance mise en action. Je crois, monsieur, qu'elle pourrait réussir sur votre théâtre, si vous aviez la bonté de la traduire et de l'accommoder à votre scène. C'est un vrai service que vous me

il lui a paru qu'il faisait cas, bien qu'il ne l'ait pas jugée propre à son théâtre. « Je travaille actuellement, ajoute-t-il, à une tragédie qui, je l'espère, sera plus heureuse. C'est, au jugement de M. Diderot, le sujet le plus théâtral et le plus dramatique qui ait été mis à la scène ; il intéresse particulièrement votre nation, et je pourrai vous envoyer la pièce pour Pâques. Les dessins en sont déjà tous faits par M. Gravelot, votre ami et le mien, qui pense, ainsi que M. Diderot, que si vous voulez lui donner vos soins, cette pièce ne peut manquer de réussir sur votre scène. » Il s'agit, cette fois, du *Fabricant de Londres*. En 1768, Fenouillot écrit encore à Garrick : « J'ai l'honneur de vous envoyer la 2<sup>e</sup> édition de mon *Honnête Criminel*, joué plusieurs fois chez M<sup>me</sup> de Villeroy. »

M. Gabriel Charavay, en imprimant dans *l'Amateur d'autographes* (n<sup>o</sup> 44, 16 octobre 1863) la lettre du 20 janvier 1767, dont l'original fut acheté 44 francs à la vente du marquis Raffaelli, par le British Muséum, la fit précéder de l'excellente note que nous reproduisons ici :

« *L'Honnête Criminel*, drame en vers et en cinq actes, de Fenouillot de Falbaire, est une des pièces de théâtre les plus caractéristiques du xvm<sup>e</sup> siècle. Sous ce titre paradoxal, elle offre la mise en scène d'un épisode très-émouvant des dernières persécutions exercées contre les Réformés. Jean Fabre, protestant de Nîmes, obtint, en 1736, de prendre la place de son père, condamné aux galères pour avoir pratiqué son culte. Il fut mis en liberté six ans plus tard, par le ministre Choiseul. Tel est le sujet du drame. Imprimé en 1767, il fut joué en province, mais l'auteur ne put obtenir de le faire représenter à Paris. Il fallut que la Révolution brisât la puissance du clergé pour lever l'interdiction qui pesait sur *l'Honnête Criminel*. Il fut représenté enfin sur le Théâtre-Français, le 4 janvier 1790. Il eut un succès de larmes et d'opinion. Depuis, il a figuré aux répertoires de tous les théâtres de France, et, sous la Restauration, il devint une arme de guerre, entre les mains des libéraux, contre l'intolérance religieuse. Il n'est donc pas sans intérêt de connaître l'origine d'une pièce de théâtre qui a fait tant de bruit. La lettre que nous publions ci-après nous donne à ce sujet de piquants détails. Elle est adressée à Garrick, à Londres. La première moitié est écrite par Fenouillot de Falbaire, et l'autre moitié par Diderot, qui s'y montre dans tout son déshabillé philosophique. Il nous dit qu'il est l'inspirateur de ce drame, mais il a dû en faire aussi quelques-unes des scènes les plus vigoureuses, que l'on reconnaîtrait à sa touche. »

rendriez et que j'ose espérer de vous. Tous les gens de lettres et les honnêtes gens n'ont qu'une patrie, et je sais qu'à ces deux titres on peut tout attendre de M. Garrick. Je vous envoie ma pièce sous l'enveloppe de l'ambassadeur de France, chez qui je vous prie de vouloir bien la faire prendre. Je vous laisse absolument le maître de tous les changements que vous jugerez nécessaires, et je suis sûr que mon ouvrage gagnera beaucoup à passer par vos mains. Si ce premier drame me procure l'avantage d'entrer avec vous, monsieur, en société de travail, je serai trop flatté pour ne pas la continuer. J'ai actuellement sur le métier une tragédie d'un genre aussi très-neuf, qui, par le sujet et les allusions, intéressera particulièrement votre nation, et que la hardiesse des pensées et de l'intrigue rend trop forte pour la mienne<sup>1</sup>. C'est un second enfant que je vous prierai encore d'adopter, et auquel je tâcherai de donner d'autres pères, dans la confiance que vous prendrez de tous le même soin. Au reste, monsieur, l'avantage le plus précieux et le plus flatteur que j'y envisage, c'est l'amitié que j'espère qui en résultera entre nous. L'envie que j'ai de mériter et d'acquérir la vôtre est égale aux sentiments d'estime et de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

FENOUILLOT,

Chez M. de La Brosse, rue d'Anjou-Dauphine, faubourg Saint-Germain.

### XXXVIII

DIDEROT A GARRICK.

A Paris, ce 20 janvier 1767.

Monsieur et très-honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poëte qui vous écrit au coin de mon feu le conseil de travailler

1. Allusion au *Fabricant de Londres*, drame en cinq actes et en prose, Paris, 1771, in-8; cinq figures de Gravelot.

plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune <sup>1</sup> mais il a l'âme haute, et il pense que s'il n'est pas permis de mettre sur la scène les prêtres, les rois, leurs ministres, en un mot tous les grands bêtises de ce monde, il n'y a qu'à fermer boutique. Les personnages les plus ridicules, les moines, les religieuses, les abbés, les évêques, les présidents à mortier nous sont interdits, tant c'est une chose respectable pour nous qu'une croix et un capuchon. Celui qui oserait intituler son drame Jacques Clément, Henri IV, Richelieu, Damiens, Coligny, risquerait d'obtenir un logement aux dépens de l'État, à la Bastille ou à Bicêtre, et la fantaisie de mon jeune ami serait de mériter cette faveur et de ne pas l'obtenir. La pièce que vous recevrez et qu'il vous soumet est son coup d'essai; s'il est possible de l'ajuster à votre costume, je vous demande, par l'amitié que vous avez pour moi et que je vous rends bien, et par l'intérêt que vous devez à un talent qui naît et qui promet, s'il est encouragé, de vous en occuper. M. Fenouillot n'est point du tout indigne que vous fassiez pour sa gloire et pour sa fortune ce que vous faites pour la gloire et la fortune de M. Colman <sup>2</sup>. S'il arrive, après que vous vous serez bien gratté le front et rongé les ongles pour réussir en commun, que le pied vous glisse, la chute sera pour lui seul. En cas de succès, il sera très-flatté de voir son nom en accolade avec le vôtre, et, pardieu! je le crois bien. Du reste, vous en userez avec lui comme il vous plaira. Quoiqu'il soit presque aussi gueux qu'il convient à un enfant d'Apollon, il aimerait encore mieux une feuille de laurier qu'une grosse pièce d'or. Il a lu, je ne sais où, qu'anciennement ceux qui mâchaient du laurier prophétisaient, et il a grand appétit de ce fourrage. Adieu, monsieur et très-aimable; souvenez-vous de temps en temps de la synagogue de la rue Royale et du petit sanctuaire de la rue Neuve-des-Petits-Champs; on y fait souvent commémoration de vous, le verre en main, et l'on vous y boit en bourgogne, en

1. « Tous les biographes font naître Fenouillot de Falbaire en 1727. Il nous semble qu'ils le vieillissent au moins de dix ans; car il en aurait eu quarante à l'époque de cette lettre, et à cet âge on n'est plus, à proprement parler, un jeune homme. Remarquez que Diderot insiste plus bas sur ce point, en l'appelant « mon jeune ami ». (G. C.)

2. George Colman, célèbre auteur dramatique anglais.

champagne, en malaga, en toutes couleurs, en tout pays. Je suis, comme vous savez, votre admirateur, et je serais bien fâché que vous ne me comptassiez pas au nombre de vos amis.

## XXXIX

A L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES BEAUX-ARTS  
A SAINT-PÉTERSBOURG<sup>1</sup>.

5 février 1767.

MESSIEURS,

Comblé par Sa Majesté Impériale de bienfaits, que j'ai très-peu mérités, j'ose aspirer à un honneur qu'assurément je ne mérite pas davantage. Voilà l'effet ordinaire des grâces; on s'enhardit, par celles qu'on a obtenues, à solliciter celles qu'on peut obtenir encore; avec un mérite borné, on forme des prétentions sans mesure, et le philosophe même n'est pas à l'abri de cette séduction.

L'Académie est composée de trois classes où l'on voit le talent qui produit, entre la protection qui encourage et le bon goût qui apprécie. Si je me demande à moi-même quelle est, de ces trois classes, celle où je puis être admis, je ne suis pas peu embarrassé de me répondre; en effet, suis-je un grand, un homme puissant? Non, messieurs. Un artiste distingué? Non, messieurs. Un amateur éclairé? Je craindrais d'en appeler sur ce point même au témoignage de M. Falconet, mon ami; il serait heureux pour moi messieurs, que vous vous proposassiez d'imiter une fois notre auguste fondatrice, et que vous ne dédaignassiez pas d'illustrer gratuitement celui qu'Elle a si gratuitement enrichi; alors je pourrais compter sur quelques-uns de vos suffrages. Les autres membres de l'Académie honorerait leur titre, je serais très-honoré du mien. L'Académie

1. Inédite. Communiquée par M. Howyn de Tranchère.

serait vaine de vous posséder tous, moi je serais vain de lui appartenir.

Je suis avec respect, messieurs, etc., etc.

## XL

AU GÉNÉRAL BETZKY.

Paris, 29 décembre 1767.

Monsieur, je suis confondu, je reste stupéfait des bontés nouvelles dont il a plu à Sa Majesté Impériale de me combler. Jamais grâces n'ont été moins méritées, plus inattendues ; et jamais reconnaissance ne fut plus vivement sentie et plus difficile à témoigner.

Grande princesse, je me prosterne à vos pieds, je tends mes deux bras vers vous ; je voudrais parler ; mais mon âme se serre, ma tête se trouble, mes idées s'embarrassent, je m'attendris comme un enfant, et les vraies expressions du sentiment qui me remplit expirent sur les bords de ma lèvre.

Monsieur, prenez mon ami Falconet par la main ; conduisez-le au pied du trône, et qu'il tâche de parler pour moi. Mais non ; n'en faites rien, il est touché de mon bonheur comme du sien, et il ne dira pas mieux que moi. Ah ! malheur à celui qui jouirait de tout son esprit à ma place ; cet homme aurait un cœur bien froid.

Sans doute il y a eu des souverains bienfaisants ; mais qu'on m'en cite un seul qui ait mis à ses bienfaits cette singulière délicatesse qu'y met votre souveraine et la mienne. Oui, monsieur, elle est aussi la mienne ; puisque c'est elle qui m'honore, qui me protège, et qui se charge d'acquitter la dette de mon pays.

O Catherine ! soyez sûre que vous ne régniez pas plus puissamment sur les cœurs à Pétersbourg qu'à Paris. Vous avez ici une cour et vos courtisans, et ces courtisans ont des âmes nobles, hautes, honnêtes, généreuses, et leur caractère principal est de ne l'être que des héros et de vous. Ce sont tous nos

habiles gens ; ce sont tous nos honnêtes gens ; ce sont tous mes amis.

Depuis que la nouvelle des bienfaits récents de Sa Majesté s'est répandue, voilà les hommes dont je suis entouré. Que ne peut-elle être témoin de leurs embrassements ! Que ne peut-elle entendre les éloges qui les accompagnent ! Quel spectacle pour son âme ! Quel concert pour son oreille ! « Qu'elle est grande, s'écrient-ils, qu'elle est noble, cette souveraine ! quelle délicatesse elle met à tout ! Nous autres hommes, continuent-ils, nous n'avons que des vertus d'emprunt ; une âme moitié nôtre, moitié à ceux qui la pétrissent dans l'enfance. On nous fait ce que nous sommes. Une femme, quand elle est grande, l'est d'elle-même. Elle ne doit rien qu'au ciel qui la forma ; et quand elle agit, il y paraît bien. »

Voilà les discours qui retentissent autour de moi. Cependant une épouse sensible, une mère tendre qui les entend, en verse des larmes de joie. Elle est debout à côté de son enfant qui la tient embrassée. Je les regarde et je ne sais plus ce que je deviens. Un noble enthousiasme me gagne ; mes doigts se portent d'eux-mêmes sur une vieille lyre dont la philosophie avait coupé les cordes. Je la décroche de la muraille où elle était restée suspendue ; et la tête nue, la poitrine découverte, comme c'est mon usage, je me sens entraîné à chanter ;

Vous, qui de la Divinité  
 Nous montrez sur le trône une image fidèle ;  
 Vous, qui partagez avec elle  
 Le plaisir, par les rois si rarement goûté,  
 De consacrer l'autorité,  
 Sans cesse formidable et quelquefois cruelle,  
 Au bonheur de l'humanité ;  
 Souffrez qu'aujourd'hui je révèle,  
 Entre tant de vertu, cette unique bonté  
 Qui seule aurait suffi pour vous rendre immortelle.  
 Je servirais mon siècle et la postérité  
 Si, dans l'ivresse de mon zèle,  
 Je peignais dignement de ma félicité  
 L'histoire touchante et nouvelle ;  
 Si je pouvais apprendre aux rois  
 Que Catherine, leur modèle,  
 Dédaignant ces affreux et trop communs exploits  
 Qui malheureusement conduisent à la gloire,



Enchantait l'univers par les mêmes vertus  
 Qui font adorer la mémoire  
 Des Antonins et des Titus.  
 Que sa grande âme, en ressources féconde,  
 S'élançait des bornes du monde  
 Pour honorer les arts et faire des heureux ;  
 Qu'elle daigna chercher et parvint à connaître  
 Un étranger obscur, sans brigue, sans aïeux,  
 Ignoré même de son maître,  
 Et souffrant sans murmure un destin rigoureux ;  
 Qu'elle vint le surprendre au sein de la misère,  
 Et lui montrer, dans ses dons généreux,  
 La magnificence des dieux  
 Et la tendresse d'une mère.  
 Au récit consolant de ces faits précieux,  
 Tout mortel sensible respire,  
 Et crie à ces héros dont le glaive odieux  
 Veut du sang à répandre et des murs à détruire,  
 Qu'il est un art plus doux, plus sûr, plus glorieux,  
 D'asservir sans carnage et de vaincre sans nuire ;  
 Que de la Reine que j'admire  
 Tous les infortunés devinrent les sujets ;  
 Qu'elle sut à la fois gouverner, plaie, instruire,  
 Et reculer par ses bienfaits  
 Les limites de son Empire<sup>1</sup>.

Et vous croyez donc, monsieur, que je consumerai dans une stérile oisiveté les jours heureux que l'impératrice m'a faits ? Vous croyez que je laisserai les instruments qu'elle m'a confiés se couvrir d'une honteuse poussière ? Non, il n'en sera rien. Je jure qu'avant de mourir j'aurai élevé à sa gloire une pyramide qui touchera le ciel, et où dans les siècles à venir les souverains verront, par ce que le sentiment seul de la reconnaissance aura entrepris et exécuté, ce qu'ils auraient obtenu du génie si leurs bienfaits l'avaient cherché.

Jeune élève de Praxitèle, hâtez-vous de rendre les traits de

1. Dans la lettre XIII à Falconet, Diderot a déjà parlé de ces vers « qui n'étaient pas mauvais ». Sont-ils bien réellement de lui ? Le *Recueil de quelques articles tirés de différents ouvrages périodiques*, de Jean Devaisnes (imp. d'abord à 14 ex. au château de Dampierre), contient cette pièce de vers avec de très-légères variantes et cette note : « Diderot pria un de ses amis d'exprimer sa reconnaissance pour l'achat de sa bibliothèque, et celui-ci fit cette épître qui fut envoyée à Catherine en 1706 (*sic*). »

mon auguste bienfaitrice. Oubliez-moi ; car si vous vous rappelez que vous avez sous vos yeux celle à qui je dois mon bonheur, je connais votre âme, l'ébauchoir vous tombera des mains, et vous pleurerez. Si c'est en vain que je vous prévien et qu'il vous échappe une larme, essayez-la bien vite. Songez que les instants précieux que Sa Majesté vous accorde sont pris sur le temps qu'elle doit aux grandes choses que sa tête projette ; songez qu'elle est pressée de parcourir les diverses contrées de son vaste empire, et de porter les espérances d'une félicité future à cent peuples qui l'attendent et dont vous suspendez les acclamations. Hâtez-vous donc ; cependant rendez bien cette physionomie pleine de bonté, de douceur, de grâces, de finesse et de dignité ; et qu'en voyant ce buste sur le piédestal que je lui destine, il me transporte, m'anime, m'en impose, et ne me permette pas d'écrire une ligne médiocre.

Monsieur, j'ai assez de fortune si je sais en quoi consiste le vrai bonheur et je n'en aurai jamais assez si j'ignore ce point. Arrêtez donc, je vous en supplie, la main bienfaisante de Sa Majesté Impériale. Mais je n'ai d'elle qu'une bien mauvaise gravure. S'il est vrai que M<sup>lle</sup> Victoire fasse son portrait, et que vous vouliez mettre le comble à toutes les obligations que je vous ai, vous ordonnerez qu'on m'en envoie une copie réparée par la jeune artiste.

Vous ne voulez donc plus être Excellence ; eh bien, monsieur, soyez satisfait ; mais vous resterez excellent, malgré que vous en ayez.

Non, mon excellent, non, je ne m'en dépars pas, c'est l'affabilité du prince de Galitzin, le désintéressement de l'artiste, et peut-être, s'il faut dire tout, le noble désir de s'illustrer par un grand monument, qui ont arraché mon artiste philosophe à sa retraite, qui lui était plus chère encore que sa patrie. Je ne saurais accepter un mérite que je n'ai point. S'il a plu à Sa Majesté Impériale de récompenser magnifiquement une marque légère de mon zèle à la servir, je n'en suis point surpris : c'est qu'il convient aux souverains comme elle de récompenser magnifiquement les moindres bagatelles qu'on fait pour eux.

Je suis trop heureux d'avoir arrangé à la satisfaction de Sa Majesté et à la vôtre les conditions du voyage de Falconet, Ah ! vous me promettez le bonheur de mon ami, de Falconet ;

monsieur, après m'être jeté aux pieds de Sa Majesté Impériale, permettez que je me jette à votre cou. Je ne vous dissimulerai point que le départ de l'impératrice et votre absence de la Russie ne m'aient causé les plus vives alarmes. Je jugeais de votre cour par la nôtre, où le déplacement, la mauvaise volonté d'un commis suffisent pour embarrasser, retarder, faire échouer les projets les plus importants. Un certain Agatocles, je crois, disait qu'il était l'homme le plus puissant de la Grèce, parce qu'il disposait d'Aspasie, qui disposait de Périclès, qui disposait de la Grèce ; mais le prince de Galitzin m'a dit qu'il n'y avait ni commis ni Agatocles à redouter en Russie, et j'ai recouvré le sommeil.

Je n'ai point douté, monsieur, que vous ne reconnussiez en mon ami les lumières, l'honnêteté, le talent et les mœurs que je vous en avais promis ; et je m'attendais aux reproches obligeants que vous me faites sur M<sup>lle</sup> Collot. C'est qu'il y a quelques circonstances heureuses où il est possible à l'amitié d'exagérer. Au reste, et le maître et l'élève ont la tête tournée des bontés de Sa Majesté et des vôtres, et moi, je l'ai du récit qu'ils m'en ont fait.

Continuez, monsieur, de les honorer l'un et l'autre de votre protection. Le temps ne leur ôtera rien de leurs bonnes qualités ; faites qu'il ne leur ôte rien de la bienveillance du premier instant. Si Falconet exécute une grande et belle chose, comme je n'en doute pas, on devra son succès autant au repos qu'il tiendra de vous qu'à l'excellence de son talent.

Eh bien, monsieur, me voilà donc obligé en conscience de vivre cinquante ans ; bien pis, de ne plus mourir, puisque Sa Majesté Impériale m'assure à jamais un bienfait limité précédemment à la seule durée de ma vie. J'ignore de combien je puis demeurer en reste ; mais je sais que tous mes jours seront marqués par des vœux, et ces vœux, vous croyez sans doute qu'ils seront faits pour elle ; non, monsieur, ils seront tous pour le peuple qu'elle gouverne. Lorsque la Providence destine à un trône, c'est toujours un malheureux qu'elle condamne à des travaux infinis. Il n'y a presque pas une journée pure pour le père d'une si nombreuse famille. Et puis, quels redoutables engagements Catherine n'a-t-elle pas pris avec l'univers ! Il a les yeux attachés sur elle. La voilà dans la nécessité de montrer que la nature n'a fait les obstacles que pour discerner les grandes âmes des âmes communes ; et on le verra.

J'ai vu entre les mains de M<sup>me</sup> Geoffrin une lettre dont j'ai commencé par baiser les sacrés caractères. Ils étaient tracés de la main de ma bienfaitrice. Mais jugez de l'état de mon âme à la lecture des choses touchantes que j'y ai trouvées. Il me semblait n'avoir plus une goutte de mon sang qui m'appartînt. Que les souverains ne feraient-ils pas de nous s'ils daignaient en prendre la peine !

C'est par vous, monsieur, que mon bonheur a commencé ; c'est vous qui fîtes pour la première fois entendre mon nom à votre auguste souveraine. C'est à ce titre que je vous dois tous les sentiments tendres d'un enfant pour son père ; et c'est avec ce profond respect que j'ai l'honneur d'être, etc.

## XLI

A JOHN WILKES<sup>1</sup>.

Paris, 2 avril 1768.

MONSIEUR,

J'ai reçu avec le plus grand plaisir la nouvelle de votre élection. Je me trouvais avec le président quand votre lettre me fut remise ; elle fut lue immédiatement, et toute la compagnie, qui était très-nombreuse, fut ravie de votre succès. Vos vertus sociales rendront en tout temps et partout votre mémoire chère et précieuse à vos amis et la justice qui vous a été rendue d'une manière si publique et si distinguée vous indemnise suffisamment des ennuis de votre exil. Quelle satisfaction de régner sur le cœur des hommes ! Vous réglez sur ceux de vos concitoyens, et vous méritez de régner sur eux dont vous avez défendu les droits ; en véritables enfants de la liberté qu'ils sont, ils ont couronné par acclamation le champion de leurs libertés.

1. Publiée t. V, p. 243, de *The Correspondence of the late John Wilkes with his friends*. London, 1805, 5 vol. in-8. C'est la traduction de la « translation » en anglais que nous publions.

L'unanimité peu commune avec laquelle les électeurs ont voté en votre faveur est une preuve incontestable de leur impartialité. La corruption, l'intrigue et les manœuvres clandestines, qui sont si communes dans les élections, n'ont pas eu place dans la vôtre. L'amour de la liberté enflammait chaque poitrine et dictait le suffrage des électeurs indépendants. Et je ne doute pas que vous n'eussiez été choisi par Londres elle-même, où les intérêts différents qui naissent du commerce ont mis tant de ressorts en mouvement, si, à Guildhall, les électeurs avaient été aussi libéraux qu'ils sont intéressés au commerce : mais l'intérêt, vous le savez, gouverne le monde.

Votre conduite calme et paisible vous fait un honneur infini et vos principes généreux et patriotiques rendront votre nom immortel. Vous avez quitté Paris, cette agréable retraite, où votre amabilité et vos manières affables vous avaient gagné tant d'amis; et nonobstant tous les divertissements que nous nous sommes efforcés de vous procurer dans le but de rendre votre séjour le plus agréable possible, vous observiez les événements et vous avez volé à la défense des droits de votre pays. Coriolan méditait la ruine du sien, et, sous prétexte de défendre ses libertés, se proposait de lui faire sentir le joug douloureux de l'esclavage, après avoir démoli ses murs. Poussé par un sentiment infiniment plus noble, vous rentrez dans le vôtre en pacificateur, et comme récompense de tout ce que vous avez souffert pour sa cause, vous ne demandez cependant qu'à être encore tout à son service.

En ce moment, Londres vous ouvre ses portes et les citoyens leurs cœurs; mais la plus grande partie des électeurs, contraints ou paralysés par la puissante influence des autres candidats, n'ont point osé s'aventurer à vous donner leurs votes. L'indépendant et fameux comté de Middlesex vous a d'ailleurs indemnisé des secrètes machinations des uns et de la dégradante pusillanimité des autres. L'Europe sera surprise de votre patriotisme et de votre succès; ou plutôt elle admirera l'un et se réjouira de l'autre. Je suis le premier à vous féliciter à cette occasion et à joindre mes compliments à ceux de tous les amis de l'humanité, qui certainement ne voulut jamais se consumer dans les fers.

L'auguste sénat de la Grande-Bretagne comptera encore un

Wilkes parmi ses plus illustres membres; et la liberté de votre pays trouvera en vous un généreux défenseur de ses droits et de ses privilèges.

J'ai l'honneur d'être, etc.

### XLII

A SUARD (?)<sup>1</sup>.

Cela m'est bien doux, mon ami, de me donner du temps pour le morceau et de ne m'en point donner pour le portrait.

Voilà le portrait, belle épreuve; la petite page viendra bien avant le temps que vous m'accordez.

Mon respect à madame. On m'a dit que vous aviez lu l'article *Jésuite* et qu'il ne vous avait pas déplu. Lisez encore, si vous n'avez rien de mieux à faire, *Intolérance* et *Jouissance*.

### XLIII

A L'ABBÉ GAYET DE SANSALE,

CONSEILLER AU PARLEMENT ET DOCTEUR DE LA MAISON DE SORBONNE<sup>2</sup>.

Le 30 juillet 1768.

MONSIEUR,

J'ai lu les deux mémoires et je vais vous en dire mon avis sans partialité. Je connais particulièrement le père, la mère, les

1. Sans date ni signature. Inédite. Communiquée par M. Alfred Sensier.

2. Cette lettre et les deux autres qui suivent sont inédites. Elles font partie de la magnifique collection d'autographes commencée par M. le marquis de Flers et continuée par son fils à qui nous en devons la communication. Diderot fait allusion, ce nous semble, à la femme dont il prend si chaleureusement ici les intérêts dans le passage de la lettre du 22 novembre 1768 à M<sup>lle</sup> Volland: « Les bienfaits ne nous réussissent pas. Nous avons donné gîte à une de nos compatriotes qu'une affaire malheureuse avait appelée à Paris. Elle s'est amusée pendant trois mois à mettre, par ses caquets, tout mon peuple en combustion. »



frères, les sœurs, toute cette malheureuse famille et toute leur petite fortune. Le père et la mère ont été un exemple frappant que les meilleurs parents peuvent avoir les plus méchants enfants. La sœur n'est pas bonne. Ses frères sont des bêtes féroces, avec cette différence que les frères ont fait le supplice et la ruine de la maison et que la sœur en a fait la consolation et le soutien. Les frères n'ont pas vécu un jour sans le marquer par quelque acte de violence, de débauche et d'extravagance. Ils étaient redoutés de leur père même et ils font aujourd'hui la terreur de toute une ville, au point qu'il n'y a pas un habitant qui osât déposer contre eux, pas un magistrat qui osât en faire justice. Ils sont connus pour des hommes de sang, des brigands capables de se porter aux plus effroyables extrémités. Souvenez-vous de ma prédiction, mon père : ils périront malheureusement. Ils ont déjà subi des condamnations infamantes. La peine capitales les attend. Ils sont gens à m'oter la vie à moi ou à quelqu'un des miens, s'ils avaient le moindre soupçon que je me suis mêlé de leur affaire. Le mémoire de la sœur et celui des deux frères ne sont que des tissus de mensonges. La sœur nie ce qui est, les frères assurent ce qui n'est pas. Il n'est pas surprenant que des parents aient eu de la prédilection pour une fille qui consumait sa vie à les servir. Les parents, sages ou pusillanimes, mais sages plutôt, étaient obligés de prendre des voies détournées pour récompenser cette enfant de ses soins continus et l'indemniser des dépenses sans cesse renouvelées qu'ils étaient contraints de faire pour les frères, à la fureur desquels ils l'auraient exposée par un exercice plus franc de leur justice et de leur bienveillance. Ils lui permirent de bonne heure de faire un petit commerce de coutellerie. Elle est active, austère, avare, Elle ne tarda pas à avoir en propre un petit pécule, des nippes, des meubles, des effets de toute espèce : elle emprunta, elle prêta de l'argent. Les parents, qui savaient que les effets de cette fille n'étaient pas en sûreté dans leur propre domicile, en autorisèrent le dépôt en différentes maisons ; les dépôts changeaient de place d'un moment à l'autre, parce que la terreur saisissait les dépositaires. Lorsqu'on en portait la connaissance aux parents, la même terreur leur faisait blâmer ce qu'ils approuvaient. Tous craignaient le ressentiment des redoutables frères. Voilà, monsieur, l'origine de la petite fortune de cette fille, la

nécessité de ces dépôts, la cause de leurs variations, la raison de l'approbation et de l'improbation alternatives des parents, les apparences de spoliation et la cause des dépositions et de la contradiction de ces dépositions. Qu'avait donc de mieux à faire cette fille attaquée juridiquement par ses frères, si elle avait été bien avisée et bien conseillée, sinon de dire nettement la vérité ? Elle ne l'a pas fait : c'est une imprudence qui lui a attiré la condamnation des deux premiers tribunaux ; encore ces tribunaux lui ont-ils laissé une porte ouverte, en exigeant l'affirmation des frères, condition qui marque ou que la spoliation n'est pas avérée ou que la valeur appréciée à 1,500 francs est exagérée. Mais, me direz-vous, croyez-vous que cette fille n'ait pas été favorisée par ses père et mère ? Je crois qu'elle l'a été et qu'il était naturel et juste qu'elle le fût. Croyez-vous qu'elle n'ait pas lassé la bienveillance de sa mère et que cette mère ne l'ait pas secrètement avantagée ? Je crois que l'un et l'autre s'est fait. Croyez-vous que cette fille, après le décès de sa mère, n'a pas été tentée de s'égaliser à ses frères par quelques effets détournés ? Je n'en doute pas. Mais, monsieur, si vous saviez ce que c'est que la misérable petite fortune d'un ouvrier de province ; ce que c'est que ces petits avantages que les parents font de la main à la main de préférence à un enfant ; ce que c'est que ces soustractions, soit en argent, soit en linge, soit en ustensiles, qu'on peut faire disparaître après leur décès, cela vous ferait pitié. Je vous en parle selon ma conscience, je ne donnerais pas dix louis de tout ce que les frères peuvent légitimement répéter contre leur sœur ; et encore est-elle exposée à perdre la vie pour se procurer ce petit avantage illicite : car elle était morte si elle eût été rencontrée dans les rues, lorsqu'elle portait de nuit, sous différents déguisements, des paquets de guenilles dans son tablier. Desgrey père était forgeron, mon père l'était aussi. Ces deux ouvriers étaient amis intimes. La fortune de mon père était dix fois au moins plus considérable que celle de Desgrey, et je vous jure, monsieur, qu'il eût été impossible à ma mère ou à ma sœur de soustraire deux louis à l'insu de mon père. Les petits particuliers connaissent jusqu'à un écu la somme de leurs épargnes. Les gros effets apparents sont en évidence, le reste n'est rien ; et dans une maison incomparablement mieux fournie que celle de Desgrey, la maison de mon père, nous n'avons pas cru

que le mobilier valût la peine d'être partagé : il est resté en entier à notre sœur. D'après ce que j'ai l'honneur de vous exposer, je me constitue juge dans cette affaire. J'appelle devant moi la fille de Desgrey, je l'interroge ; voici mes questions et voici ses réponses : « Avez-vous eu de l'argent en propre pendant la vie de vos père et mère ? — Oui. — Comment l'avez-vous acquis ? — Par un petit commerce qui leur était connu et qu'ils avaient autorisé. — Qu'est-ce que ces nippes que vous avez déposées en différents endroits ? — Des nippes acquises de mon argent. — Pourquoi les avez-vous déposées hors de la maison paternelle ? — Parce qu'elles n'y étaient en sûreté ni pendant la vie de mes parents ni après leur mort, et que m'appartenant j'en pouvais disposer à mon gré. — Pourquoi avez-vous changé si fréquemment les dépôts ? — Je les ai changés et multipliés par la terreur qu'inspiraient mes frères à mes dépositaires. — Pourquoi est-il arrivé quelquefois à vos parents de les ignorer ou du moins de le paraître, et de blâmer et vos emprunts et vos prêts et vos achats et vos dépôts ? — C'est qu'ils étaient également effrayés de la fureur de deux enfants capables de porter leurs mains parricides sur eux et fraticides s'ils m'avaient évidemment protégée. — Qu'est-ce qui vous autorise à prononcer si cruellement contre vos frères ? — Toute leur conduite. — Qui est-ce qui dépose de cette mauvaise conduite ? — Toute leur vie, des actes juridiques, une ville entière qui se tait, par terreur, des magistrats qui savent et qui n'osent parler, parce que tout le monde craint pour sa vie de la part de furieux qui comptent la leur pour rien. — Mais après le décès de vos parents, il y a preuve d'effets transportés par vous nuitamment. — Cela se peut. — Qu'est-ce que ces effets ? — Les miens. — Pourquoi, s'ils vous appartenaient, en céler le transport ? — Parce qu'ils m'auraient été ravis par la violence ou qu'il m'aurait fallu souffrir le partage entre moi et mes frères à qui ils n'appartenaient pas. — Mais vous avez engagé des particuliers à en revendiquer qui pouvaient être de la succession ? — Il est vrai. — Pourquoi l'avez-vous fait ? — C'est qu'ils n'étaient pas de la succession, qu'ils étaient à moi et à d'autres et qu'ils ne pouvaient revenir que par cette voie. — Vous conviendrez qu'il y a du moins beaucoup de louche, d'imprudence, d'apparences défavorables dans toute votre conduite ? — J'en con-

viens. — Que vous vous êtes rendue suspecte? — J'en conviens. — Que si vous êtes strictement jugée par les lois vous serez condamnée à des indemnités? — Cela sera fâcheux et je n'en dors point. — Que ces indemnités peuvent être appréciées ce que l'on voudra? — Je ne le pense pas, car quand on regarderait comme directement soustrait tout ce qui en a l'apparence, c'est trop peu de chose et mes fautes sont plutôt celles de mes frères que les miennes; et je crois que là-dessus ce n'est pas au serment de mes frères, mais au mien qu'il faut s'en rapporter, car si j'ai soustrait, personne ne connaît mieux que moi le prix de la soustraction. — Jurez donc ou que vous n'avez rien à vos frères ou que telle est la valeur de ce que vous avez à leur restituer..... »

Je ne sais, monsieur, si cette forme s'accorde ou non avec celles de la loi; mais je suis sûr qu'elle est selon la justice naturelle et la droite raison. Le serment doit être exigé de celui qui sait. Le serment doit être exigé de préférence du plus honnête. Or, certainement, il n'y a nulle comparaison sur ce point entre la sœur, à qui l'on n'a jamais fait le moindre reproche, qui est estimée, qui a des mœurs, de la vertu, de la probité, et des frères qui sont sans foi, sans loi, sans mœurs et sans principes. Voilà, monsieur, tout ce que je connais de cette malheureuse affaire dont je me mêle bien malgré moi. J'espère que le compte que je prends la liberté de vous en rendre sera profondément ignoré, car, je vous le répète, si ma démarche venait jamais à la connaissance des frères Desgrey, je ne répondrais plus de ma vie, ni de celle des miens.

Je suis, etc.

# TABLE

## DU TOME DIX-NEUVIÈME.

### CORRESPONDANCE.

#### II

#### LETTRES A MADEMOISELLE VOLLAND (FIN).

	Pages.
L. Paris, 3 novembre 1760. . . . .	1
LI. Paris, 6 novembre 1760 . . . . .	4
LII. Paris, 10 novembre 1760. . . . .	22
LIII. Paris, 11 novembre 1760. . . . .	26
LIV. Paris, 21 novembre 1760. . . . .	27
LV. Paris, 25 novembre 1760. . . . .	32
LVI. Paris, 1 <sup>er</sup> décembre 1760 . . . . .	40
LVII. Paris, 12 septembre 1761 . . . . .	42
LVIII. Paris, 17 septembre 1761. . . . .	46
LIX. Paris, 22 septembre 1761 . . . . .	49
LX. Paris, 28 septembre 1761 . . . . .	54
LXI. Paris, 2 octobre 1761. . . . .	58
LXII. Paris, 7 octobre 1761 . . . . .	61
LXIII. Paris, 12 octobre 1761 . . . . .	65
LXIV. Paris, 19 octobre 1761. . . . .	69
LXV. Paris, 25 octobre 1761. . . . .	72
LXVI. Paris, 25 juillet 1762 . . . . .	78
LXVII. Paris, 28 juillet 1762. . . . .	83
LXVIII. 31 juillet 1762. . . . .	87
LXIX. 4 août 1762. . . . .	91
LXX. Paris, 8 août 1762. . . . .	95
LXXI. Paris, 12 août 1762. . . . .	98
LXXII. Paris, 15 août 1762. . . . .	102
LXXIII. Paris, 19 août 1762. . . . .	105
LXXIV. Paris, 22 août 1762. . . . .	109
LXXV. Paris, 26 août 1762. . . . .	111
LXXVI. Paris, 29 août 1762 . . . . .	112
LXXVII. Paris, 2 septembre 1762. . . . .	116
LXXVIII. Paris, 5 septembre 1762. . . . .	121
LXXIX. Paris, 19 septembre 1762.. . . .	129
LXXX. Paris, 23 septembre 1762. . . . .	132
LXXXI. Paris, 26 septembre 1762. . . . .	138
LXXXII. Paris, 30 septembre 1762 . . . . .	141

	Pages
LXXXIII. Paris, 3 octobre 1762. . . . .	144
LXXXIV. Paris, 15 mai 1765. . . . .	147
LXXXV. Paris, 20 mai 1765. . . . .	149
LXXXVI. Paris, 20 mai 1765. . . . .	150
LXXXVII. 21 juillet 1765. . . . .	150
LXXXVIII. Paris, 25 juillet 1765. . . . .	157
LXXXIX. 1 <sup>er</sup> août 1765. . . . .	161
XC. Paris, 18 août 1765. . . . .	165
XCI. 8 septembre 1765. . . . .	171
XCH. Paris, 20 septembre 1765. . . . .	177
XCHH. 6 octobre 1765. . . . .	182
XCIV. 20 octobre 1765. . . . .	188
XCV. Paris, 10 novembre 1765. . . . .	190
XCVI. Paris, 17 novembre 1765. . . . .	192
XCVII. Paris, 21 novembre 1765. . . . .	200
XCVIII. Paris, 1 <sup>er</sup> décembre 1765. . . . .	202
XCIX. 20 décembre 1765. . . . .	207
C. Paris, 30 décembre 1765. . . . .	213
CI. Paris, 18 janvier 1766. . . . .	215
CH. Paris, 3 février 1766. . . . .	219
CHH. Paris, 20 février 1766. . . . .	223
CIV. Paris, 8 septembre 1767. . . . .	229
CV. Paris, 19 septembre 1767. . . . .	234
CVI. Au Grandval, 24 septembre 1767. . . . .	242
CVII. Au Grandval, 28 septembre 1767. . . . .	251
CVIII. Paris, 4 octobre 1767. . . . .	255
CIX. Paris, 11 octobre 1767. . . . .	263
CX. Paris, 24 août 1768. . . . .	265
CXI. Paris, 28 août 1768. . . . .	269
CXII. Paris, 10 septembre 1768. . . . .	272
CXIII. Paris, 1 <sup>er</sup> octobre 1768. . . . .	281
CXIV. Paris, 8 octobre 1768. . . . .	282
CXV. Paris, 20 octobre 1768. . . . .	287
CXVI. Paris, 26 octobre 1768. . . . .	289
CXVII. Paris, 4 novembre 1768. . . . .	293
CXVIII. Paris, 12 novembre 1768. . . . .	297
CXIX. Paris, 15 novembre 1768. . . . .	300
CXX. Paris, 22 novembre 1768. . . . .	303
CXXI. Paris, 24 juillet 1769. . . . .	309
CXXII. Paris, 10 août 1769. . . . .	311
CXXIII. Paris, 23 août 1769. . . . .	313
CXXIV. Paris, 2 septembre 1769. . . . .	315
CXXV. Paris, 11 septembre 1769. . . . .	319
CXXVI. Paris, 22 septembre 1769. . . . .	323
CXXVII. Paris, 1 <sup>er</sup> octobre 1769. . . . .	325
CXXVIII. Paris, 18 octobre 1769. . . . .	327
CXXIX. Paris, 2 novembre 1769. . . . .	329
CXXX. Bourbonne-les-Bains, 15 juillet 1770. . . . .	331
CXXXI. Paris, 12 octobre 1770. . . . .	335
CXXXII. Au Grandval, 2 novembre 1770. . . . .	338
CXXXIII. Paris, 20 novembre 1770. . . . .	340
CXXXIV. La Haye, 22 juillet 1773. . . . .	341
CXXXV. La Haye, 13 août 1773. . . . .	343
CXXXVI. Pétersbourg, 29 décembre 1773. . . . .	345
CXXXVII. La Haye, 8 avril 1774. . . . .	346
CXXXVIII. La Haye, 15 juin 1774. . . . .	348
CXXXIX. La Haye, 3 septembre 1774. . . . .	351



## LETTRES A L'ABBÉ LE MONNIER.

	Pages.
Notice préliminaire. . . . .	355
I. Sans date. . . . .	359
II. Sans date. . . . .	359
III. Sans date. . . . .	361
IV. 1 <sup>er</sup> août 1769. . . . .	364
V. Langres, 6 août 1770. . . . .	366
VI. 1770. . . . .	367
VII. 1770 . . . . .	368
VIII. 1770 . . . . .	368
IX. 1770. . . . .	369
X. 1770. . . . .	369
XI. 1770. . . . .	370
XII. 1770. . . . .	370
XIII. Sans date. . . . .	370
XIV. Sans date. . . . .	371
XV. Sans date. . . . .	372
XVI. Sans date. . . . .	373

## LETTRES A MADEMOISELLE JODIN.

Notice préliminaire. . . . .	379
I. 21 août 1765. . . . .	381
II. Sans date. . . . .	385
III. Sans date . . . . .	387
IV. Sans date. . . . .	389
V. Sans date.. . . .	391
VI. 1767. . . . .	392
VII. 1767. . . . .	394
VIII. 1768. . . . .	396
IX. 21 février 1768. . . . .	397
X. 6 avril 1768. . . . .	398
XI. 11 juillet 1768. . . . .	399
XII. 16 juillet 1768. . . . .	401
XIII. 10 septembre 1768. . . . .	402
XIV. 21 novembre 1768. . . . .	404
XV. 1769. . . . .	406
XVI. 10 février 1769 . . . . .	408
XVII. 24 mars 1769. . . . .	410
XVIII. 11 mai 1769. . . . .	410
XIX. 15 juillet 1769.. . . .	411

## CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

## I

Notice préliminaire . . . . .	415
I. A Voltaire. — 11 juin 1749. . . . .	419
II. A Bernard du Châtelet. — Vincennes, 30 septembre 1749. (Inédite.) . . . .	422
III. A Jaucourt. — Sans date. (Inédite.). . . . .	423
IV. A Formey. — Paris, 5 mars 1751. . . . .	424

	Pages.
V.     A <u>u</u> P. Castel. — Sans date. . . . .	425
VI.    A <u>u</u> même. — 2 juillet 1751. . . . .	426
VII.   A La Condamine. — 16 décembre 1752. (Inédite.) . . . . .	427
VIII.  A M <sup>me</sup> de M <sup>me</sup> — 1754. . . . .	428
IX.    A de Brosses. — Paris, janvier 1755. (Inédite.) . . . . .	429
X.     A Pigalle. — Paris, 1756. . . . .	430
XI.    A Landois. — 29 juin 1756. . . . .	432
XII.   A J.-J. Rousseau. — Sans date. . . . .	438
XIII.  A <u>u</u> même. — Janvier 1757. . . . .	440
XIV.   A <u>u</u> même. — Janvier 1757. . . . .	441
XV.    A <u>u</u> même. — Automne, 1757. . . . .	443
XVI.   A <u>u</u> même. — Automne, 1757. . . . .	444
XVII.  A Grimm. — Octobre ou novembre 1757. . . . .	446
XVIII. A M. N... , à Genève. — Sans date. . . . .	447
XIX.   A Grimm, à Genève. — Sans date. . . . .	449
XX.    A Voltaire. — 19 février 1758. . . . .	451
XXI.   A <u>u</u> même. — 14 juin 1758. . . . .	453
XXII.  A l'abbé de La Porte et à Marmontel. — 1758. (Inédite.) . . . .	454
XXIII. A Malesherbes. — Paris, 7 avril 1759. (Inédite.) . . . . .	455
XXIV.  A <u>u</u> même. — Paris, 1 <sup>er</sup> dimanche de juin 1760. (Inédite.) . . .	455
XXV.   A Voltaire. — 28 novembre 1760. . . . .	456
XXVI.  A <u>u</u> même. — Paris, 26 février 1761. (Inédite.) . . . . .	461
XXVII. A Sartine. — 13 octobre 1761. (Inédite.) . . . . .	462
XXVIII. A Voltaire. — 29 septembre 1762. . . . .	463
XXIX.  A Naigeon. — Sans date. . . . .	466
XXX.   A Le Breton. — 12 novembre 1764. . . . .	467
XXXI.  A d'Alembert. — 1765. . . . .	472
XXXII. A Suard. — 1765. (Inédite.) . . . . .	473
XXXIII. A Grimm. — 3 décembre 1765. . . . .	474
XXXIV. A Darnilaville. — 1766. (Inédite.) . . . . .	476
XXXV.  A <u>u</u> général Betzky. — Paris, 1766. . . . .	479
XXXVI. A Voltaire. — Paris, 1766. . . . .	485
XXXVII. Fenouillot de Falbaire à Garrick. — Sans date. . . . .	488
XXXVIII. Diderot à Garrick. — Paris, 20 janvier 1767 . . . . .	490
XXXIX. A l'Académie impériale de Saint-Petersbourg. — 5 février 1767. (Inédite.) . . . . .	492
XL.    A <u>u</u> général Betzky. — Paris, 29 décembre 1767. . . . .	493
XLI.   A John Wilkes. — Paris, 2 avril 1768. . . . .	498
XLII.  A Suard. — Sans date. (Inédite.) . . . . .	500
XLIII. A l'abbé Gayet de Sansale. — 30 juillet 1768. (Inédite.) . . . .	500

FIN DE LA TABLE DU TOME DIX-NEUVIÈME.

ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
**D I D E R O T**

---

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE

II

---

APPENDICES

---

TABLE GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

PARIS. — IMPRIMERIE A. QUANTIN ET C<sup>ie</sup>

RUE SAINT-BENOIT





DIDEROT

— Denis Diderot, philosophe, né en 1713  
à Langres, mort en 1784.  
— Diderot, philosophe, né en 1713  
à Langres, mort en 1784.



# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# DIDEROT

REVUES SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

COMPRENANT CE QUI A ÉTÉ PUBLIÉ A DIVERSES ÉPOQUES

ET LES MANUSCRITS INÉDITS  
CONSERVÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ERMITAGE

NOTICES, NOTES, TABLE ANALYTIQUE

ÉTUDE SUR DIDEROT

PAR

J. ASSÉZAT ET MAURICE TOURNEUX

TOME VINGTIÈME



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1877



# CORRESPONDANCE GÉNÉRALE

(FIN)

---

## XLIV

A L'ABBÉ GAYET DE SANSALÉ,

CONSEILLER AU PARLEMENT ET DOCTEUR DE LA MAISON DE SORBONNE.

Paris, ce 1<sup>er</sup> août 1768.

MONSIEUR,

Il est de la dernière importance pour votre cliente qu'elle soit promptement jugée : elle n'est pas en état de supporter plus longtemps les dépenses du séjour de Paris.

Je ne puis, sans manquer à l'humanité et à la justice, m'empêcher de vous représenter :

1<sup>o</sup> Que les prétendues spoliations dont elle est accusée et dont elle s'est rendue suspecte ne peuvent jamais l'indemniser de la fatigue qu'elle a supportée dans la maison, des soins qu'elle a pris de son père et de sa mère, de la servitude dans laquelle elle a vécu pendant de longues années, d'un concours continu à conserver et augmenter le bien de la maison avec les parents, des dépenses qu'on faisait pour réparer les extravagances de ses frères, des insultes qu'elle a reçues, des peines qu'elle a souffertes de leur part. Elle aurait été cent fois mieux récompensée et cent fois moins malheureuse si elle eût été la servante et non la fille de la maison.

2<sup>o</sup> Que si l'on accordait à ses frères l'indemnité qu'ils demandent et qu'elle perdît son procès, elle serait absolument ruinée. Il est bien dur d'avoir servi toute sa vie, de n'avoir commis

d'autre faute que celles auxquelles la férocité de ses frères la contraignait et de tomber dans la misère.

3° Que ses frères lui ont fait un tort réel en faisant saisir mal à propos des marchandises qui sont restées sur son compte. C'est, ce me semble, au saisissant à répondre des suites d'une saisie mal faite.

4° Que les violences qu'elle a essuyées de ses frères, brisant les portes pendant la nuit et s'introduisant chez elle, doivent entrer en considération, soit pour excuser les démarches inconsidérées de leur sœur, soit pour apprécier la sorte d'indemnité qui leur est due.

5° Que sur la connaissance que j'ai des pauvres ménages des ouvriers de province, je ne saurais vous dire le peu de valeur des spoliations possibles, fussent-elles réelles et démontrées.

6° Que l'ayant interrogée moi-même sur des draps et autres guenilles, en un mot sur la circonstance qui paraît la charger davantage, elle y a satisfait avec beaucoup d'ingénuité et de vraisemblance. Elle nomme ceux à qui ces effets appartiennent, et elle en motive l'emprunt par la nature de la maladie de sa mère, qui exigeait plus de linge qu'il n'y en avait à la maison.

7° Que moi qui connais un peu ce que c'est que le linge des ouvriers de province, je puis vous assurer qu'on n'en ferait pas ici des torchons de cuisine. Imaginez qu'une fille portait sur ses bras quatre paires de ces draps.

8° Que, quoique la maladie de sa mère eût été dispendieuse et longue, il se trouve plus de bien à sa mort qu'il n'y en avait à la mort du mari.

9° Que cette fille se trouve dans la position la plus effroyable ; que si elle perd son procès, elle sera réduite à la dernière extrémité, et que si elle le gagne, elle sera forcée de s'expatrier, à moins qu'elle ne veuille s'exposer à périr de la main de ses frères.

10° Que ses frères ont leur talent et que l'unique ressource de la sœur est d'entrer au service.

11° Qu'il ne lui restera pas seulement l'honneur intact, parce que la moindre indemnité l'accuse de vol.

12° Que s'il y a des cas où *interdum parna justo juri recidit*,

c'en est un que celui-ci. Quoi ! des méchants, des hommes injustes, me forceront à des fautes inconsidérées et ils se serviront ensuite de ces fautes pour me ruiner et me déshonorer ! Cela est bien dur.

Voilà, monsieur, les réflexions que je me suis permises de puis ma première lettre et à laquelle je joins celle-ci.

Je suis, avec respect, etc., etc.

## XLV

AU MÊME.

Paris, ce 28 août 1768.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous réitérer que dans l'affaire de la demoiselle Desgrey et de ses frères, je suis de la plus rigoureuse impartialité ; mais comme cette qualité ne suffit pas pour être juste et que je ne me consolerais pas d'avoir induit un juge en erreur, quand même j'aurais été de la meilleure foi du monde, pour plus de sûreté je me suis adressé aux hommes de ma ville les plus honnêtes, les plus éclairés, et j'ai eu la satisfaction de voir que leur récit s'accordait exactement avec ce que j'avais pris la liberté de vous écrire. En voici le résumé. Il n'y a jamais eu de domestique dans la maison des père et mère. C'est cette fille qui en a fait les fonctions pénibles depuis qu'elle est au monde, et tant qu'ils ont vécu, leur équité l'en avait indemnisée par un petit commerce qu'ils autorisaient ; voilà l'origine de ce misérable pécule si envié par les frères ; voilà la cause de ces dépôts chez différents particuliers, dépôts qui ont changé autant de fois qu'ils ont été ou soupçonnés ou découverts par les frères dont on redoutait les violences et le ressentiment. Tandis que la fille passait sa vie et épuisait sa santé à seconder les efforts des père et mère pour faire le bien de la maison, elle était ruinée par la débauche, la dissipation et les extravagances des frères ; ils étaient sans mœurs ; ils se faisaient des affaires fâcheuses ; ils s'enrolèrent ; et c'était toujours aux dépens de la maison qu'ils se tiraient d'affaire. Pour les encourager à leur

métier, le père, chez qui ils travaillaient, leur payait l'ouvrage qu'ils faisaient comme à des compagnons de boutique, et leur sœur, qui avait sur les bras toute la charge de la maison, n'en a jamais perçu aucun salaire. S'il y avait eu un état fidèle des dépenses faites pour la fille et pour les frères et qu'à la mort du père on eût fait le partage de la succession, de manière qu'ils eussent été tous égalisés, il ne serait rien resté pour les frères. Ceux-ci ont un bon métier qui peut les soutenir convenablement. Leur sœur n'a rien, pas même de la santé, et si elle a le malheur de succomber dans ce procès, elle n'a d'autres ressources que d'entrer en service. Elle aura été condamnée toute sa vie à la domesticité : domestique de ses père et mère tant qu'ils ont vécu, domestique chez des étrangers après leur mort. Mettez-vous pour un moment, monsieur, à la place des parents et jugez de leur intention, ou plutôt gardez celle de juge rempli d'intégrité et de commisération comme vous l'êtes et daignez seulement écouter ce que des parents, qui étaient la probité même, vous diront du fond de leur cercueil en faveur d'une enfant dont ils n'ont jamais eu que de la satisfaction et qui n'en fut jamais récompensée. Si j'avais à plaider sa cause, je ne manquerais pas de faire parler ici ces parents ; vous les entendriez et vous seriez ému de leur discours. Mais mon dessein n'est pas de vous toucher. Je me suis simplement proposé de vous dire la vérité. Il y a sans doute de l'indiscrétion dans quelques-unes des demandes de la demoiselle Desgrey ; mais c'est l'injustice, c'est la violence de ses frères qui l'ont occasionnée. Il y a du louche dans son mémoire et dans ses réponses ; mais c'est sa pusillanimité, son inexpérience, les mauvais conseils des gens d'affaires qui l'ont empêchée de dire franchement la vérité qui l'aurait bien mieux servie que tous leurs détours. Ils ont cru qu'il fallait opposer mensonge à mensonge. Les pauvres gens ! ils ne savent pas encore toute la force de la vérité. Les démarches en apparence les plus suspectes se réduisent à rien quand on a le courage de les avouer et d'en exposer les véritables motifs.

Ce qui achève de montrer la demoiselle Desgrey sous un coup d'œil peu favorable, c'est l'impossibilité de donner à ses réponses une force juridique en les appuyant par des témoignages étrangers. Comment des étrangers auraient-ils osé témoigner pour elle lorsqu'elle avait peine à trouver des gens de bien qui s'occupas-



sent pour elle et des juges qui osassent prononcer en sa faveur? Soyez très-assuré, monsieur, que la juste terreur qu'on avait conçue du ressentiment des frères a mené toute cette affaire en province, et que la dissimulation habituelle des avocats et procureurs lui a fait prendre un tout à fait mauvais tour à Paris. Monsieur, que vous êtes à plaindre, destiné à prononcer sur l'honneur, la fortune et la vie des citoyens et à ne presque jamais entendre la vérité! Il faudrait presque aussi souvent faire justice des avocats que des parties. Toute ma vie, je regretterai de n'avoir pas embrassé cette profession. Je n'aurais peut-être pas montré au Palais un grand orateur, mais j'y aurais certainement montré un homme véridique.

En un mot, monsieur, toutes ces prétendues spoliations ne sont rien, mais rien du tout; toutes les preuves qu'on en apporte, que des fausses apparences fondées sur les démarches secrètes d'une enfant qui cherchait à sauver le peu de guenilles qui lui appartenaient et qui restaient à la maison, après la mort de sa mère. Son état indigent ne le prouve que trop; d'ailleurs elle a de la religion, des sentiments et de la probité, qualités qui répondent d'elle et dont les frères sont mal pourvus. Je l'ai tenue ici sur la sellette. Je l'ai interrogée, tournée, retournée; et la seule objection que j'ai eu à lui faire, c'est de n'avoir pas répondu à ses juges comme elle me répondait. Si les frères Desgrey succombent, comme je me le promettrais si je pouvais donner à leur chef la même conscience que j'ai, ils resteront dans leur état, et ils y seront bien s'ils reviennent de leurs folies. Si le jugement est défavorable à leur sœur, elle est ruinée et réduite à l'indigence. Que diraient ses père et mère s'il était possible de les ramener à la vie et de leur montrer le seul enfant qu'ils eussent raison de chérir écrasé, dépouillé et condamné à la hart et à la servitude!

Je ne sais si j'ai l'honneur de vous être connu; mais les premiers magistrats de ce pays-ci, des prélats même, aussi distingués dans l'Église par leurs vertus que par leur dignité, vous attesteraient que dans une affaire de la plus grande importance et qui me serait personnelle, rien au monde ne me déterminerait à m'écarter de la vérité. Il faut défendre ses opinions par ses mœurs; et moins les opinions sont populaires, plus il importe que les mœurs soient irrépréhensibles. Des colonnes de

l'Église, dont j'ai l'honneur d'approcher, ont quelquefois juré sur ma seule parole. Je n'ose me flatter d'obtenir de vous le même degré de confiance; croyez, monsieur, que je me trompe, mais ne croyez pas que je mente.

Je suis avec un profond respect, etc.

*La Destruction des Jésuites* n'est pas de moi; elle est, je crois, d'un ami<sup>1</sup> qui sera trop flatté de vous l'offrir.

## XLVI

A MADEMOISELLE LEGENDRE<sup>2</sup>.

Août 1769.

Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer et de vous prier de donner au porteur un bel exemplaire de *Perse*: c'est pour un ami, souscripteur de *Térence*. Je vous remercie de l'exemplaire broché que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

Si vous écrivez au cher abbé, joignez mes douceurs aux vôtres; cela ne gêtera rien.

Je suis avec respect, mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

## XLVII

A SARTINE<sup>3</sup>.

13 octobre 1769.

MONSIEUR,

J'ai mille remerciements à vous faire: notre édition va son train et nous ne serons pas mutilés. Nous paraîtrons comme

1. D'Alembert. Voir plus haut la lettre où Diderot le remercie de lui avoir envoyé cette brochure.

2. Nièce de M<sup>lle</sup> Volland; elle épousa peu après M. Digeon.

3. Publiée, ainsi que la suivante, dans la *Lettre de M. Luneau de Boisjermain à M. Diderot et Réponses à la lettre adressée aux sieurs Briasson et Le Breton*,

Dieu nous a faits; et c'est la chose la plus honnête et, comme la suite vous le prouvera, la chose en même temps la plus indifférente. Je vous l'ai dit cent fois, monsieur, et je vous ai toujours dit vrai, la plus belle page n'entrera jamais en comparaison, à mes yeux, avec votre satisfaction.

Mais j'ai à vous parler d'une bien autre chose. Quoi! les libraires prétendent que nous ne pouvons faire imprimer nos ouvrages à nos frais et dépens; que quand le roi et son ministre nous en auront accordé la permission, il faudra qu'ils soient les dépositaires de notre bien; que quand nous leur aurons confié nos livres à vendre, ils en mettront l'argent dans leur poche, nous payeront en livres de leurs fonds et feront ensuite saisir chez nous ces livres; que nous n'aurons pas la liberté de nous adresser à des commerçants de province; que nos amis, qui sont au loin, n'auront pas celle de s'adresser à nous! Jamais cela ne sera, et nous espérons que vous ferez bonne et prompte justice de ces prétentions aussi ridicules qu'elles sont injustes. Je n'insiste pas là-dessus, car je sais que vous nous estimez un peu plus que ces gens dont nous faisons la fortune, et qui nous ont condamnés à mâcher des feuilles de laurier. N'est-il pas bien étrange que j'aie travaillé trente ans pour les associés de l'*Encyclopédie*; que ma vie soit passée, qu'il leur reste deux millions et que je n'aie pas un sol? A les entendre, je suis trop heureux d'avoir vécu. J'ai l'honneur, etc.

## XLVIII

A LUNEAU DE BOISJERMAIN.

1770.

Je suis tout aussi embarrassé que vous, monsieur, pour avoir les *Dialogues sur les grains*<sup>1</sup>; la distribution en est em-

par M. Diderot, 1<sup>er</sup> décembre 1771, in-4°, 32 p. imp. Simon; cette lettre fut portée à Sartine par Luneau, qui eut l'impudence d'avouer qu'il en avait auparavant gardé copie.

1. *Dialogue sur le commerce des blés* (par Galiani). Londres (Paris, Merlin), 1770, in-8.

pêchée, sans qu'on puisse deviner pourquoi. J'ai fait ce que j'ai pu pour en pourvoir mes amis, sans y réussir. J'avais un exemplaire de présent, et cet exemplaire court la ville et les champs. Voyez Merlin, c'est lui qui a le livre. J'ai une bien autre grâce à vous demander que vous ne me refuserez certainement pas : c'est de ne point faire mention dans vos *Mémoires* des sept derniers volumes de l'*Encyclopédie* charpentés. Le fait ne peut être su que par moi. Il est étranger à votre affaire. Je pense encore avoir des démêlés d'intérêts avec les associés. Cela pourrait les irriter et m'embarrasser. Ainsi j'attends de vous cette marque d'estime que je saurai bien vous rendre dans l'occasion. Si c'était un fait qui pût servir au fond de votre procès, je me garderais bien de vous en demander la suppression. Cette demande serait injuste. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Si je puis me procurer les *Dialogues*, si mon exemplaire me revient, vous l'aurez sur-le-champ. *Vale iterum et litiga fortiter.*

## XLIX

A SARTINE<sup>1</sup>.

Paris, ce 10 mars 1770.

MONSIEUR,

Vous désirez savoir mon sentiment sur l'ouvrage que vous avez bien voulu me confier, et que je vous renvoie<sup>2</sup>. Le voici : Je le trouve dur, sec, plein d'humeur et pauvre d'idées. L'auteur ne me paraît ni assez pourvu d'expérience, ni assez fort de raisons pour briser son adversaire comme il se l'est promis. Il le calomnie en plusieurs endroits ; il affecte de ne pas l'entendre, ou il ne l'entend pas en quelques autres. Ses réponses

1. Cette lettre, publiée sans nom de destinataire dans les *Mélanges* de Fayolle, est certainement adressée à Sartine, qui prenait volontiers Diderot comme censeur ainsi que le prouvent la fin même de cette lettre et la suivante.

2. Il s'agit de l'ouvrage qui a pour titre : *Réfutation du Dialogue sur le commerce des blés*, par Morellet, 1770, in-8.

aux principaux arguments qu'il attaque ne sont pas aussi victorieuses qu'il l'imagine; il y en a auxquels il ne répond point du tout. Il disjoint les idées; il aperçoit fort bien les inconvénients des vues de l'auteur, il n'aperçoit pas les inconvénients des siennes. Il attribue au chevalier ce que la vérité du dialogue exigeait qu'on mit dans la bouche de ses interlocuteurs, et il lui en fait un crime ou un ridicule. Tout cela est mal, et je vous proteste qu'à la place de l'abbé Galiani, je ne serais affligé de cette critique que parce que je me serais peut-être flatté d'un ton et d'un procédé plus honnêtes. Le caractère du réfutateur en sera un peu plus barbouillé; on n'en aura pas plus haute opinion de sa suffisance, et la question n'en sera pas plus éclaircie. Les dialogues conserveront toute la faveur qu'ils ont obtenue, et l'ouvrage dont il s'agit n'aura qu'augmenté le nombre des ouvrages économiques qu'on ne lit plus. La lutte contre un homme de génie qui connaît le monde et les hommes, le cœur humain, la nature de la société, l'action et la réaction des ressorts opposés qui la composent, la force de l'intérêt, la pente des esprits, la violence des passions, les vices des différents gouvernements, l'influence des plus petites causes, et les contre-coups des moindres effets dans une grande machine, est une lutte périlleuse, comme M. Turgot le savait bien, et comme M. l'abbé Morellet l'aura prouvé, après M. l'abbé Beaudeau, M. Dupont et M. de La Rivière.

L'abbé Galiani n'a pas besoin, pour paraître grand, que M. l'abbé Morellet se mesure avec lui. Le seul parti que la critique pourrait tirer de son travail, ce serait d'en faire une bonne lettre qu'il enverrait à celui qu'il appelait à Paris son ami. Il y aurait dans ce sacrifice moins à perdre qu'à gagner; car cet ouvrage passera sans faire la moindre sensation, malgré le nom et la célébrité de l'auteur, à qui il n'en restera qu'un petit vernis d'homme noir. Après s'être donné une entorse à un pied dans l'affaire de la Compagnie des Indes, il ne faudrait pas s'en donner une à l'autre pied dans celle des blés; car c'est sous peine de ne pouvoir plus marcher. Si l'abbé Morellet avait ceint le tablier dans la boutique de M. de Mirabeau, et qu'il eût été personnellement offensé, qu'aurait-il fait de pis? Je ne voudrais prendre ce ton amer qu'avec mon ennemi, encore ne serait-ce qu'en représailles. Je vois avec chagrin que les

hommes de lettres font moins de cas de leur caractère moral que de leur talent littéraire. Cette réfutation nuira beaucoup à M. l'abbé Morellet, qui ne doit s'attendre ni à l'indulgence du public, ni à celle de ses amis; et c'est ce que je me ferais un devoir de lui dire, si je pouvais m'en expliquer avec lui sans manquer à la confiance dont vous m'honorez. Je lui communiquerais aussi quelques endroits des lettres de l'abbé Galiani dont il n'aurait rien de mieux à faire que de justifier la bonne opinion. Voici, monsieur, comment le charmant Napolitain en parle dans la dernière que j'ai reçue : « Le cher abbé Morellet raisonne comme sa tête le mène; mais il agit par principes; ce qui fait que je l'aime de tout mon cœur, bien que ma tête n'aille pas comme la sienne, et que lui, de son côté, m'aime à la folie, bien qu'il me croie *machiavellino*. Au reste, son âme, qui est bonne, entraînera sa tête; il finira par ne pas me répondre, et par m'aimer davantage. » D'où vous conclurez que le petit machiavéliste italien s'entend un peu mieux en procédés que le philosophe français; mais, toute réflexion faite, je me persuade que l'abbé Morellet ne publiera pas ses guenillons recousus. Quoi qu'il en soit, comme censeur, je n'y vois rien qui doive en empêcher l'impression, sans même en excepter quelques paragraphes dont un examinateur précédent paraît s'être effarouché. Les économistes de profession sont bien d'une autre hardiesse, et la liberté, jointe au courage qu'ils ont de tout dire, est, à mon sens, un des principaux avantages de leur école. Je suis avec respect, etc.

## L

AU MÊME.

Juin 1770.

Monsieur, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné; mais, pour remplir votre objet, il a fallu me montrer un peu, et exposer ce que j'avais ouï dire de la pièce<sup>1</sup>, afin d'en faire parler les autres.

1. Comédie de Palissot, en trois actes et en vers, et dont le premier titre est *le Satirique*. L'auteur avait composé cette pièce dans le plus grand secret; il avait



Il m'a paru qu'on prenait la chose assez froidement : quand on a embrassé un état, il en faut savoir supporter les dégoûts. Il leur a été impossible de concevoir une haute opinion du talent d'un homme malhonnête ; car celui-là est malhonnête qui calomnie publiquement, et qui dévoue, autant qu'il dépend de lui, à la haine générale de bons citoyens. Au reste, votre condescendance sur ce point sera toujours regardée comme une nécessité à laquelle vous n'aurez pu vous soustraire. Ils savent tous qu'ils ont mérité quelque considération de votre part, et ils redoutent plus pour vous les réflexions d'un public impartial que, pour eux, la méchanceté d'un poëte. Ce que vous pensez vous-même de la licence que cet exemple pourrait introduire ne leur a point échappé. Quant à moi, qui n'ai pas la peau fort tendre, et qui serais plus honteux d'un défaut que j'aurais que de cent vices que je n'aurais pas, et qui me seraient injustement reprochés, je vous réitère que si j'avais été le censeur du *Satirique*, j'aurais souri à toutes ces injures, n'en aurais fait effacer aucune, et les aurais regardées comme des coups d'épingle plus douloureux à la longue pour l'auteur que pour moi. Cet homme, quel qu'il soit, croit n'avoir aiguisé qu'un couteau à deux tranchants : il s'est trompé, il y en a trois ; et le tranchant qui coupe de son côté le blessera plus grièvement qu'il ne pense. Quelle est la morale de sa comédie ? c'est qu'il faut fermer sa porte à tout homme d'esprit sans principes et sans probité. On la lui appliquera, et le sort qui l'attend est le mépris et une demeure à côté de P...<sup>1</sup>.

Je ne crois pas que la pièce soit de ce dernier ; on n'est pas un infâme assez intrépide pour se jouer soi-même et pour faire trophée de sa scélératesse. Si c'est M. de Rulhières, coupable de la même indignité que P..., il est plus vil que lui. puisqu'il s'en cache.

Au reste, monsieur, si l'auteur croit que quelques vers heureux suffisent pour soutenir un ouvrage dramatique, il en

même fait répandre que c'était une satire violente contre lui. Le maréchal de Richelieu protégeait l'auteur ; cependant le secret transpira, et le jour même où l'ouvrage devait être représenté, un ordre de M. de Sartine le fit supprimer. (Br.)

1. Diderot était encore alors dans l'erreur commune, puisqu'il inclinait à regarder Palissot comme étranger à cette pièce que, depuis, cet auteur a avouée et défendue avec chaleur. (Br.)

est encore à l'*A, B, C* du métier. Le sien est sans verve, sans génie, sans intérêt. Son Oronte est plat; ce n'est qu'une mince copie de l'Orgon de Molière dans le *Tartuffe*. Son Dorante aurait de belles et bonnes choses à dire qui le caractériseraient; mais l'auteur ne pouvait les trouver ni dans son cœur, ni dans son esprit : et ce personnage, prétendu philosophe, n'est pas même de l'étoffe d'un homme du monde. *Le Satirique*, faible contre-partie du *Méchant* de Gresset, n'en a ni la grâce ni la légèreté. Julie est une fille mal élevée qui conspire avec sa soubrette, bassement, et contre toute délicatesse d'une personne de son état, pour attirer le satirique dans un piège. Le satirique, qui se fie à ces deux femmes, est un sot. Dorante, qui souffre patiemment devant lui un coquin, qui a composé et mis sur son compte un libelle contre un tuteur honnête dont il aime la pupille, est un lâche. Cela est sans mouvement et sans chaleur, et tous ces personnages ne semblent agir que pour prouver que toute idée d'honnêteté est étrangère à l'auteur. Aussi suis-je persuadé qu'il y a tout à perdre pour lui, et qu'il ne lui restera que l'ignominie d'avoir fait des tirades contre des gens de bien; ce qui ne sera pas compensé par le très-mince et très-passager succès d'une très-médiocre pièce. Je plains cet homme de déchirer ceux dont les conseils lui apprenaient peut-être à tirer un meilleur parti de son talent. Il ne tardera pas à dire, comme M. P..., qu'il n'est pas trop sûr d'être bien aise d'avoir fait cette pièce. Du moins, faudrait-il que sa satire fût gaie; mais elle est triste, et l'auteur ne sait pas le secret de nuire avec succès.

Il ne m'appartient pas, monsieur, de vous donner des conseils; mais, si vous pouvez faire en sorte qu'il ne soit pas dit qu'on ait deux fois, avec votre permission, insulté en public ceux de vos concitoyens qu'on honore dans toutes les parties de l'Europe, dont les ouvrages sont dévorés de près et au loin, que les étrangers révèrent, appellent et récompensent, qu'on citera, et qui concourront à la gloire du nom français quand vous ne serez plus, ni eux non plus; que les voyageurs se font un devoir de visiter à présent qu'ils sont, et qu'ils se font honneur d'avoir connus lorsqu'ils sont de retour dans leur patrie, je crois, monsieur, que vous ferez sagement. Il ne faut pas que des polissons fassent une tache à la plus belle magistrature,

ni que la postérité, qui est toujours juste, reverse sur vous une petite portion du blâme qui devrait résider tout entier sur eux. Pourquoi leur serait-il permis de vous associer à leurs forfaits?

Les philosophes ne sont rien aujourd'hui, mais ils auront leur tour; on parlera d'eux, on fera l'histoire des persécutions qu'ils ont essuyées, de la manière indigne et plate dont ils ont été traités sur les théâtres publics; et si l'on vous nomme dans cette histoire, comme il n'en faut pas douter, il faut que ce soit avec éloge. Voilà mon avis, monsieur, et le voilà avec toute la franchise que vous attendez de moi; je crains que ces rimailleurs-là ne soient moins les ennemis des philosophes que les vôtres.

Je suis avec respect, etc.

## LI

A GRIMM<sup>1</sup>.

Juin 1770.

Monsieur le maître de la boutique du *Houx toujours vert*, vous rétractez-vous quelquefois? Eh bien! en voici une belle occasion. Dites, s'il vous plaît, à toutes vos augustes pratiques que c'est très-mal à propos que vous avez attribué l'incognito à la traduction des *Nuits d'Young* par M. Le Tourneur. Dites, sur ma parole, que cette traduction, pleine d'harmonie et de la plus grande richesse d'expression, une des plus difficiles à faire en toute langue, est une des mieux faites dans la nôtre. L'édition en a été épuisée en quatre mois, et l'on travaille à la seconde;

1. Grimm, en insérant cette lettre dans son « ordinaire » du 15 juin 1770, l'a fait précéder de la note que voici : « L'autre jour, en rentrant dans mon atelier, j'appris que Caton Diderot y était venu pendant mon absence et qu'il avait porté des yeux indiscrets sur une de mes feuilles précédentes. Je trouvai sur ma table la réprimande suivante dont ma conscience ne me permet pas de supprimer une syllabe et que je ferai même graver sur une table d'airain qui sera suspendue dans ma boutique pour me rappeler sans cesse la misère de mon métier. »

dites encore cela, car cela est vrai. Ajoutez qu'elle a été lue par nos petits-maitres et nos petites-maitresses, et que ce n'est pas sans un mérite rare qu'on fait lire des jérémiades à un peuple frivole et gai. Vous n'ignorez pas que la gloire qu'un auteur retire de son travail est la portion de son honoraire qu'il prise le plus; et voilà que vous en dépouillez M. Le Tourneur! et c'est vous qu'on appelle le *juste par excellence*! C'est vous qui commettez de pareilles iniquités! Mais le libraire Bleuët, qui s'est chargé de l'ouvrage, qui en a avancé les frais et l'honoraire à l'auteur, que vous a-t-il fait? Ternir la réputation d'un homme! sceller autant qu'il est en soi la porte d'un commerçant! Ah! monsieur Grimm, monsieur Grimm! votre conscience s'est chargée d'un pesant fardeau; et il n'y a qu'un moyen de s'en soulager, c'est de rendre incessamment à M. Le Tourneur la justice que vous lui devez. Si vous rentriez en vous-même ce soir, lorsque vous serez de retour de la Comédie-Italienne, où vous vous êtes laissé entraîner par M<sup>me</sup> de Forbach, lorsque les sons de Grétry ne retentiront plus dans vos oreilles, et que votre imagination ne s'occupera plus du jeu de l'inimitable Caillot, lorsque tout étant en silence autour de vous, vous serez en état d'entendre la voix de votre conscience dans toute sa force, vous sentirez que vous faites un métier diablement scabreux pour une âme timorée.

## LII

AU MÊME<sup>1</sup>.

15 octobre 1770.

Tâchez d'entendre ce petit logogriphe.

Je vous avais écrit hier, mon ami; j'allai porter ma lettre à votre porte, où elle n'arriva pas. On en exigea la lecture. On jura que, quoi qu'elle contiât, on ne s'en offenserait pas; on s'en offensa, et elle fut déchirée.

1. Inédite. Communiquée par M. Dubrunfaut. Ce « petit logogriphe », comme l'appelle avec raison Diderot, a trait à sa passion momentanée pour M<sup>me</sup> de Prunevaux.

Réjouissez-vous ; je touche au moment de ma liberté, de l'emploi de mon temps et d'un nouvel ordre de vie.

Je me suis bien tâté ; je ne souffre point ; je ne souffrirai point.

Je jurerais qu'elle fait son malheur ; mais je l'en ai prévenue ; et me voilà quitte envers elle et envers moi. J'en ai aussi parlé fortement à l'homme.

L'homme simple et doux m'a achevé sa confession depuis *Gloria Patri* jusqu'à *Amen*. Sur le billet qu'on lui avait écrit, il est accouru ; il a fait sa déclaration ; il a pleuré, on lui a permis les assiduités, aux conditions accoutumées qu'il serait bien sage, bien tranquille, et le reste ; il a promis, comme de raison, et puis vous devinez comme on est sûr de soi et de lui !... mais on est donc enfant toute la vie ?

C'est un plaisir comme je les encourage l'un à aller à toutes jambes vers l'autre, l'autre à aller à toutes jambes vers l'un, et comme ils y vont !

Et notre amie, à ce mot : « Mais il a des désirs... — Des désirs... des désirs... — Et oui, madame... — Ce n'est pas là notre arrangement... » Et puis la satisfaction qui perce par tous les points du visage... et puis votre ami qui en fait la remarque et qui le dit.

Si tout cela n'est pas à bonne fin avant quinze jours, le philosophe y perdra son latin.

Autre chose plus honnête (peut-être) et plus sûre. Il faut que j'aille là pourtant. Une éclipse subite marquerait. Il ne faut pas que je gêne. Et puis, moi philosophe, pourquoi ne venez-vous pas me voir ? Venez me voir. C'est l'enfant chéri qui parle ainsi. Est-ce pour moi ? Est-ce pour la mère ?

Si vous étiez bien sûr de moi, comme vous ririez !

Soyez-en sûr. Je ne suis ni injuste, ni fou ; et peut-être, un jour vous prouverai-je que je serais l'un et l'autre.

Je me vois expliqué. Je laisse l'amitié dans toute son étendue ; mais je veux absolument la restitution de mon temps ; on s'y oppose ; et l'on vous accepte pour juge. On imagine que apparemment vous me sacrifierez à des égards, à des bien-séances *et cætera*. Je crois, mon ami, que vous n'en ferez rien. Je vous conjure de vous expliquer nettement et fortement là-dessus. Je veux avoir aussi ma chaise de paille ; et je l'ai priée plaisamment de me l'envoyer.

J'y dinai hier avec l'homme, comme vous pensez bien, et je fus fou à ravir, et je vous jure sans effort.

Bonjour. Je ferai tout mon possible pour vous voir encore une fois, dussé-je aller à la Briche.

Vestimenta suspendi mani deo,

Et ce qu'il y a d'heureux, c'est que j'en suis à mon dernier voyage.

### LIII

AU MÊME.

Au Grandval, 21 octobre 1770.

Vous êtes, mon ami, très-fin, très-délié, mais pour cette fois je crois que je vois mieux que vous, parce que j'ai sur le nez d'autres besicles que les vôtres.

J'aime mieux la croire inconstante que malhonnête. Voyez M. l'Écuyer<sup>1</sup> s'installer entre la mère et la fille à Bourbonne; toutes les deux, convaincues qu'il en voulait à l'une ou à l'autre, cependant appeler ses visites; le retenir à souper tous les jours; retarder son retour, le mener à Vandœuvre où il n'est pas connu; à Châlons où il ne l'est pas davantage; lui permettre à Paris une cour assidue, accepter de lui et voiture et gibier dont j'ai mangé par parenthèse et que j'ai trouvé bon, attendre une déclaration, arranger une présentation au Louvre; accorder la permission d'écrire et par conséquent s'engager à répondre, etc.

Oh! ma foi, mon ami, si l'on a bien résolu de refuser à cet homme-là ce qu'il est aussi encouragé à demander, vous avouerez qu'on s'expose de gaieté de cœur à le rendre profondément malheureux; est-ce là le rôle qui convient à une femme aussi franche, aussi bonne, aussi honnête que notre amie<sup>2</sup>?

Et mon bonheur et ma tranquillité, que deviennent-ils dans

1. M. de Foissy, écuyer du duc de Chartres. V. le *Voyage à Bourbonne*.

2. M<sup>me</sup> de Pruneaux.



le courant de cette menée? Si l'on avait projeté de me rendre fou, dites-moi ce qu'on pourrait faire de mieux?

Et son bonheur et sa tranquillité, que deviendront-ils, lorsqu'elle aura sous les yeux le spectacle assidu d'un malheureux qu'elle aura fait? Se donne-t-on ce passe-temps-là à l'âge de quarante-cinq ans?

Une femme qui ne veut pas aimer, et qui n'en a pas assez des visites journalières qu'on est libre de lui rendre chez elle, et qui s'arrange pour voir un homme dont elle est éperdument aimée trois fois la semaine dans une autre maison; et cette femme-là en use bien, et cette femme-là connaît le fond de son cœur? et cette femme-là garde quelque mesure avec son ami?

Convenez, mon ami, que je suis au moins traité très-légèrement, convenez qu'il n'y a dans cette conduite pas une ombre de délicatesse. Convenez qu'à ma place vous sentiriez comme moi. Convenez que vous en seriez bien autrement blessé que moi. Y a-t-il d'autres règles pour une femme que pour une maîtresse? Si votre femme se comportait ainsi, ne lui en diriez-vous pas un mot? Puisque l'étude et la pratique de la justice ont été le travail de votre vie, soyez juste.

Elle est sûre d'elle-même? Et qui le sait?

Quand elle serait sûre d'elle-même, n'a-t-elle aucun ménagement à garder avec moi? Je ne souffre point; je ne souffrirai pas; mais qui est-ce qui le lui a dit?

Y a-t-il une conduite pour les femmes et une conduite pour les hommes? Que penserait-elle, que penseriez-vous de moi, si j'étais aimé d'une autre et que je me permisse tout ce qu'elle a fait?

Je ne vous parle ainsi, ni pour la dépriser à vos yeux, ni pour exhaler mon ressentiment. Je n'en ai point; je suis tranquille, je suis heureux et je n'ai que faire de la solitude pour sentir le prix de la liberté qu'on me rend.

Si elle s'en va, je la perdrai sans regret; si elle revient, je la recevrai avec transport.

Qu'elle s'en aille ou qu'elle me reste, je m'occuperai sincèrement de son bonheur; l'estime que je faisais d'elle n'en sera point altérée, et je lui conserverai tout mon attachement.

J'ai bien peur que vous ne me voyez ni l'un ni l'autre tel que je suis. Je n'ai aucun mérite à cette belle résignation. Elle

ne me coûte rien ; mais rien du tout. Si je lui causais le moindre chagrin, ce serait méchanceté pure ; car ni l'amour-propre ni le cœur ne sont offensés.

Je vous répéterai ce que je lui ai écrit. Je sais ce que je souhaite ; je sais ce qui est honnête ; mais je sais tout aussi bien ce qui n'est pas libre.

Je demande deux choses qu'on ne saurait me refuser sans tyrannie : la jouissance d'un bien que vous avez tant de fois regretté, de mon temps ; et la liberté de m'éloigner, quand il me plaira, d'un spectacle assidu qui pourrait finir par me tourmenter ; et c'est autant pour elle que pour moi que j'insiste sur ce point ; car si j'avais de la peine, elle la partagerait assurément.

Elle s'imagine que je vais chez vous verser un fiel dont mon âme est trop pleine ; vous m'obligerez de la déromper sur ce point.

Je suis arrivé ici tout à temps pour prévenir une aventure très-fâcheuse. Je vous parlerai de cela quand nous nous verrons.

Je n'ai point remis votre billet au Baron et pour cause.

J'ai été malade à mourir pendant deux jours, j'en suis quitte ; et je me porte comme ci-devant.

J'avais pensé comme vous que l'atrocité du prêtre <sup>1</sup> ôtait tout le pathétique de l'histoire de *Félix*. Envoyez-moi une copie de cette histoire et de celle d'*Olivier*, et ce que vous me demandez sera fait ; mais dépêchez-vous.

Je viens de recevoir une lettre d'elle où je lis : « Que votre travail ne soit point troublé par l'idée d'une peine qui n'existe *encore* que dans votre tête » ; et ailleurs : « Personne n'a *encore* le droit de tracasser mon âme. » Ou je ne sais pas lire, ou ce n'est pas le langage d'une femme sûre d'elle ; je n'entends rien de rien, ou cela signifie : Attendez.

Il est vrai que j'ai mené mon écuyer à toutes jambes, et j'aurais bien fait, si l'on avait su lui faire la réponse nette, ferme et tranchée qu'on devait lui faire, que j'espérais qu'on lui ferait et qu'on aurait dictée à une autre.

On prétend être sage ; mais je suis bien assuré qu'on juge-

1. Dans les *Deux Amis de Bourbonne*. Voir t. V, p. 263.

rait autrement de sa voisine, et qu'on ne balancerait pas à dire qu'elle est fausse et folle.

Je puis me taire sur un rival; mais si j'en parle, je dirai ce que j'en pense, surtout si j'en pense bien.

*Sans moi cela ne serait pas arrivé?* Et c'est vous qui la faites parler ainsi? N'est-elle pas à présent maîtresse des événements?

Bonjour, mon ami, bientôt je n'aimerai vraiment que vous, et je n'en serai pas fâché.

## LIV

## AU MÊME.

Au Grandval, le 2 novembre 1770.

Je réponds en poste à vos deux lettres; mais, au fait, vous m'entendrez. Il n'y a point de malhonnêteté à exposer un galant homme à toutes les suites d'une passion malheureuse? Je n'entends pas cela. Quand j'ai hâté la déclaration de ce galant homme, j'ai présumé qu'elle y ferait une réponse claire, nette, franche, bien décidée, bien tranchée, qui finirait tout, et je suis coupable d'en avoir eu trop bonne opinion? Et parce qu'elle n'a pas fait son rôle, le mien est mauvais, et je me suis rendu garant des événements? Allez, saint prophète, vous avez commis quelque grand crime, et le Seigneur a fait descendre sur vous l'esprit de vertige; et elle a quarante-cinq ans, et elle ne connaît ni l'amour, ni ses ombrages! Et elle ne voit pas qu'elle joue le jeu le plus funeste au bonheur de quatre personnes; j'y mets le vôtre, car si je deviens fou, la tête vous en tournera. Il n'y a donc qu'à dire à un homme : *Je vous aime, je n'aime que vous*, et se conduire après cela à sa fantaisie? On le fait périr, mon ami, à coups d'épingle; la vie se passe en bouderies, en querelles, en raccommodements suivis de nouvelles querelles; et puis il faut donc que je partage tous les amusements que ce monsieur lui offrira? Il y a là dedans je ne sais quoi de vil, de bas, de perfide qui ne me va pas. Chacun a sa façon de sentir, voilà la mienne, je lui ai écrit tout cela; c'est me perdre bien

sûrement ; mais je ne souffre point, je ne souffrirai pas, et tout sera bien. Mais, mon ami, je sais bien ce qu'elle prétend ; reste à savoir s'il y a l'ombre de sens commun dans ses prétentions. Je ne vais point là pour le plaisir de voir M. l'écuyer ; s'il s'interpose à l'avenir, comme il l'a fait pendant un mois, et comme on l'a autorisé à faire pendant dix ans, il vaut mieux que je reste chez moi. Aimée de cet homme, amoureux d'elle et fou comme trente-six fous, c'est son expresion, il vous paraît bien de s'être assurée de sa société trois fois la semaine au Louvre ? Allez, vous pensez mieux que vous ne dites, et vous ne pouvez vous dissimuler qu'à moins d'être une bûche, on doit être blessé de ce manque de délicatesse et d'égards. Que me parlez-vous de bonne foi ? On voit dans son âme que j'y suis seul encore ; cela se peut ; mais n'y voit-elle pas qu'elle me manque à tous égards, et qu'une pareille conduite de ma part la blesserait. Vous êtes étonné qu'elle m'ait répété vos *encore*, vos suppositions, vos craintes, etc. ; elle a bien fait pis, c'est que folle ou sage, fidèle ou infidèle, heureuse ou malheureuse, traîtresse ou trahie, il faut que je reste à côté d'elle. C'est qu'en protestant qu'elle se porte bien, elle conçoit qu'elle peut devenir malade, sans s'apercevoir que cette espèce de maladie est fort avancée, quand on craint de la prendre ; et voilà les propos et les procédés d'une femme qui n'est ni légère, ni fausse, ni idiote ! Dites-moi donc ce qu'elle est. Quand on reprend la liberté, je n'ai aucun besoin de traiter pour recouvrer la mienne ? Cela vous plaît à dire. Je ne veux pas qu'on m'accuse de n'avoir pas fait ce que j'ai promis. Et ce sens qui doit me guider, vous verrez qu'il m'avertira à temps ? Je ferai comme on fait, je lanternerai, l'amour-propre s'en mêlera, et je serai plus à plaindre que les punis. Je sacrifiais mon temps, mon repos, ma vie ; cela vaut bien peu de chose, si l'on ne sait pas, sans que je m'en mêle, être honnête de soi-même, et me débarrasser tout au moins d'un importun. Qu'on garde celui qu'on a apparemment de bonnes raisons de ménager, j'y consens ; mais qu'on me laisse en repos et que je fasse de moi tout ce qu'il me plaira. Quant à la destinée de mon temps et de ma personne, je vous promets bien que votre *prophète* radote sur ce point. La saison du besoin est bien loin, et ma nullité est un oracle plus sûr que le vôtre. Je ne sais ce que votre billet au

Baron contient, je vous le remettrai cacheté; mais il m'a semblé, par quelques mots de M<sup>me</sup> d'Aine qu'il croit juste, qu'on sait ici que nous nous écrivons. Je ne vous ai rien dit du roi de Pologne, parce que, quand il s'agit de sa maîtresse, c'est une belle foutue guenille qu'un roi. Je penserai à votre roi, quand mon âme m'en aura laissé le loisir. Oui, vraiment, j'ai le cœur dur comme un caillou; cela est au point que, quand je me lève le matin, je crois qu'on m'a volé pendant la nuit celui que j'avais, et qu'on m'en a donné un autre, et je n'en suis pas plus content, car je tenais beaucoup au mien. J'espère le retrouver auprès de vous. On m'a envoyé le papier de *Félix*; mais on aurait bien fait d'y joindre celui d'*Olivier* que j'avais demandé, afin de donner aux deux contes un peu d'unité. N'importe, je me passerai de celui qui me manque, et je ferai de mon mieux. Ma santé serait mauvaise, si cela se pouvait; je me porte bien, malgré moi; car je ne me soucie plus de moi. Je fais ici un travail immense, et en même temps deux ou trois indigestions les unes sur les autres. Je n'aurai parlé que pour m'affranchir des petites servitudes et disposer plus entièrement de mes journées. J'ai mis au net le *Traité d'harmonie* de Bemetzrieder; c'est, si je ne me trompe, un bel et charmant ouvrage. Si vous pouviez y donner un coup d'œil avant qu'on ne l'imprimât, cela serait bien; mais je n'ose l'espérer; vous avez tout gâté avec votre bribe louée et puis non louée. J'ai donné mes trois fêtes au Baron; comment diable voulez-vous à présent que je les retire, lorsqu'on en a fait presque des feux de joie? Je crains bien, mon ami, que je ne sois tenté de rester où je fais le bien, où j'ai établi le repos; cela vaut mieux que d'aller chercher de la peine à Paris où je ne reparaitrai qu'à la Saint-Martin. Envoyez, s'il vous plaît, de la musique à ma fille, et si vous m'écrivez encore, ce que je désire beaucoup, dites-moi qu'elle se porte bien. Bon gré, mal gré, vous partagerez avec elle la portion de tendresse qu'on me restituera moitié par moitié; je crève de nouvelles à vous apprendre. J'ai reçu dans la maison une lettre que j'ai gardée pour vous la montrer; vous verrez par là combien il importait que j'arrivasse et combien il importe peut-être que je reste. Tâchez de faire entendre cela à notre amie. Je voudrais que ce foutu musicien de Bâle fût au fond de la rivière. Je fais tout si négligemment, que j'allais oublier de vous dire

qu'on est furieuse de trois ou quatre lettres que j'ai écrites d'ici. Qu'avez-vous donc mis dans ces lettres, direz-vous? Rien, mon ami, que de la raison, de l'honnêteté et de la tendresse. J'ai demandé qu'on vous envoyât la dernière, parce qu'on en a appelé à votre tribunal. Si on le fait, vous prononcerez. Si on ne le fait pas, comme je le présume, vous ignorerez cela; entendez-vous? Bonjour, portez-vous bien. Aimez-moi, car il est affreux de n'être aimé de personne. J'étais heureux et tranquille, sa dernière lettre m'a fait un mal incroyable. Je suis sûr qu'il n'y paraîtra plus demain, après ou après; mais voilà toujours ma tête dérangée; et ne fût-ce que pour quelques jours, c'est trop. J'en ai besoin ici. Je me mettrai demain matin à *Félix*; ce sera une affaire faite dans la matinée. Oh! la sottise que la vie! Hier je le prouvais au Baron au point de s'aller noyer, si l'éloquence et la vertu avaient encore quelque pouvoir sur nous. A propos, l'abbé Morellet nous est venu avec le récit de ses trente-six infortunes, c'était à crever de rire; c'était la jérémiade la plus vile, la plus intéressée et la plus naturelle que vous puissiez imaginer, et cela sans que le Jérémie s'en doutât. Il m'a laissé son ouvrage contre l'abbé<sup>1</sup>; je ne l'ai pas encore ouvert; mais je me suis promis de lui en dire mon avis bien serré. Je vais me coucher. On épie ici mes veillées à la diminution de ma bougie, et l'on m'en fait des querelles très-sérieuses. La belle-mère et les enfants m'aiment d'instinct. Le Baron paraît vivement touché de me posséder. Quant à sa femme, je le suis vivement de la marque de confiance qu'elle m'a donnée. La négociation en question est venue tout au travers d'une autre beaucoup plus grave. Celle-ci est finie; il ne tiendra qu'à elle que l'autre le soit incessamment.

Bonsoir, mon ami.

1. Galiani.



## LV

AU MÊME.

Au Grandval, 10 novembre 1770.

Il faut pourtant, mon ami, que je cause encore une fois avec vous avant de quitter ce Grandval, dont les habitants auraient certainement été malheureux comme des chiens (non pas les chiens de M<sup>me</sup> d'Aine), si, par le temps qu'il fait, je les avais abandonnés à la discrétion du maître de la maison.... Mais il m'apporte le soir ses chiffons; le matin il vient voir si je m'en suis occupé; nous en causons et d'autres choses. Il me laisse; il va fumer sa pipe; c'est tout juste le moment où sa femme s'enferme pour étudier, où la belle-mère est à sa toilette ou à la cuisine, l'instituteur et les enfants à leur tâche... Ainsi, il ne peut avoir de l'humeur que contre lui-même, et cette humeur n'est point du tout déplacée. L'heure du diner sonne; nous dinons. Si je vois ses enfants menacés de quelques moulinets, je me jette tout au travers, et cela dure moins. Au sortir de table nous faisons une partie de billard; nous philosophons, c'est-à-dire que nous ergotons jusqu'à cinq heures, temps où chacun se retire. A sept heures et demie, je leur fais la chouette à lui et à Lagrange; je perds et tout va bien. Notre souper n'est pas orageux, parce qu'il est court; nous achevons notre partie après souper; les femmes, éparses, dorment sur des fauteuils; si nous sommes tristes, nous ne tardons pas à nous retirer; nous ne nous couchons tard que quand nous sommes gais, et il n'y a pas de mal à cela. J'ai fait votre commission; il fallait qu'on s'attendît à quelque chose de votre part, puisque la belle-mère est montée chez moi, pour savoir si dans mes paquets il n'y avait rien pour sa fille. Je remettrai votre billet à mon enfant, lundi soir ou matin, selon l'heure à laquelle nous partirons d'ici; si nous arrivons à temps, je pourrai bien aller prendre place à côté de la chaise prophétique et sacrée; cependant n'y comptez pas trop. Rassurez-vous sur la santé de mon corps et sur celle de mon âme; la maison entière est en fort bon état. Pour Dieu, croyez à

ce que je vous dis, et n'en rabattez pas un iota. J'ai pris d'inadvertance une indigestion de pain; c'est la pire de toutes; j'en ai eu l'estomac dérangé pendant quatre ou cinq jours. J'ai, en dépit de la maîtresse de la maison, suivi, le reste du séjour, un régime si sévère qu'il n'y a plus paru. J'ai travaillé comme un forçat; Barthe m'a envoyé sa comédie de *la Femme jalouse*; tout en la lisant pour l'auteur, j'en ai fait une petite analyse pour vous. Si vous étiez aussi un peu curieux de mon sentiment sur l'ouvrage de l'abbé Panurge, je vous donnerais la lettre que je lui ai préparée. Enfin, mon ami, il est rare que je sois tout à fait content de l'emploi de mon temps, lorsqu'il n'y a pas une ligne dont vous puissiez tirer votre profit, et qui vous fasse une petite économie de travail. Il faut bien que je vous dédommage des distractions que vous causent mes affaires de cœur. Je vous jure, mon ami, que jusqu'à présent le tour tout au moins équivoque qu'elles ont pris ne m'a pas donné une heure d'inquiétude. Si vous avez été en souci sur la chaleur que vous avez pu remarquer dans quelques endroits de mes lettres, ne l'imputez qu'à l'impatience de vous voir pallier, excuser, défendre, affaiblir, contre le témoignage de votre conscience, une conduite qui n'était susceptible d'aucune couleur favorable. Je n'y vais pas, moi, par quatre chemins; lorsqu'il s'agira de chasser mon ami ou un indifférent, je ne serai jamais embarrassé du choix; mais passons, cela n'eût été ni honnête, ni poli; mais la politesse, l'honnêteté exigeaient-elles qu'on permit de venir tous les jours et à toute heure, comme on l'a fait; de se prêter à une correspondance pendant l'absence; d'introduire dans la société du Louvre? Dites-moi un peu ce qu'on pouvait faire de mieux pour déranger une autre tête que la mienne? Je vous le dis et vous le répète; j'aimerais bien mieux qu'il y eût une passion bien formée, si elle n'y est pas, que les motifs secrets qu'on ne s'avoue pas parce qu'on en rougirait, et qui n'en déterminent pas moins à des procédés qu'on trouverait abominables dans sa voisine. Je ne saurais souffrir ces foutues balances-là, où les actions d'autrui pèsent comme du plomb, et où les nôtres sont légères comme des plumes. Et puis, « mes amis, restez-moi; vous suffisez au bonheur de ma vie; entre vous, je défie le destin de m'attaquer ». Et puis il se trouve un beau jour que tout cela n'est que du verbiage. Homme équitable, j'avais sacrifié à

cette femme-là tout mon avoir, qui est de quelque prix apparemment, puisque cette perte a fait souvent le sujet de vos doléances; croyez-vous qu'il y eût du trop dans ce qu'elle avait à mettre là contre? Vous avez beau plaider pour elle, vous ne changerez ni mon opinion ni la sienne; vous ne mettrez jamais son cœur à l'aise; soyez sûr qu'elle est mécontente d'elle-même, et si mécontente que, quoique j'aie fait l'impossible pour la tranquilliser, l'encourager, la rassurer sur mon estime, sur mon amitié, sur mon repos, en mettant les choses au pis aller, je n'ai encore pu y réussir. C'est qu'il ne faut pas se donner pour merveilleuse quand on ne l'est pas; c'est que quand on vient à découvrir qu'on n'est ni pis ni mieux que les autres, il faut tout doucement baisser la tête, et dire comme je ne sais quelle femme disait à son mari la première nuit de ses noces : *Ilé bien, monsieur, r'là qu'est; comme r'là qu'est*; et s'épargner à soi-même et à un galant homme qui n'y met pas la moindre importance, tous ces efforts inutiles pour trouver et faire trouver ses patins aussi hauts qu'on les croyait. J'ignore ce que l'avenir me prépare; mais, pardieu, s'il m'arrive quelques-uns de ces essais scabreux où je sois forcé d'en déchanter sur mon compte, hé, pardieu, j'en déchanterai bien franchement; et attendez-vous que je dirai comme l'abbé de La Porte : *Je me croyais quelque chose; mais j'ai découvert que je n'étais qu'un plat bougre, comme un autre*. Ce ne sera sûrement pas encore pour cette fois-ci. Imaginez que je lui écrivais d'ici : « Si vous vous trouvez entre le désir et le scrupule, appelez-moi vite, et je me joindrai au désir pour prouver au scrupule qu'il n'est qu'un sot », et ainsi du reste. Bonsoir, mon ami, aimez-moi bien, vous; car c'est sur cette infidélité-là que je n'entendrais pas raison.

## LVI

A LA PRINCESSE DASHKOFF<sup>1</sup>.

Paris, le 3 avril 1771.

MADAME,

Le ciel sait les reproches que vous devez m'avoir faits. Je vous entends d'ici vous écrier : « Non-seulement il avait promis de m'écrire, mais encore il paraissait jaloux de garder une place dans mon souvenir; et voici trois mois passés sans qu'une seule ligne soit tombée de sa plume. » Et M<sup>lle</sup> Caminski aussi, qui peut-être aurait eu bonne envie de glisser un mot en ma faveur, n'était que les apparences sont si fort contre moi, n'aura-t-elle pas perdu de la bonne opinion qu'elle entretenait à l'égard de ma nation et mis à son compte une faute dont je suis seul coupable? Si le philosophe Diderot est surpris en flagrant délit d'inconstance, de légèreté; s'il prodigue les promesses et semble ne les faire que pour y manquer, quelle opinion, dirait-elle, pourra-t-on se former des autres? On peut remarquer que c'est là le sophisme particulier à tous ceux qui ont été déçus en amour ou en amitié. Si quelqu'un nous a trompés, il n'y a plus de fonds à faire sur les amis; si quelqu'un a joué à notre égard un rôle de fausseté, adieu les amours. Eh bien, madame, en dépit de mon silence, je suis toujours le même; toujours rempli de dévouement et de respect pour vous, mais toujours, hélas! le plus occupé des hommes. J'en ai agi avec vous, princesse, exactement comme j'ai agi avec mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, que j'aime tous de tout mon cœur, et auxquels je n'ai jamais donné signe de vie, excepté dans les occasions où j'avais la bonne fortune de leur être de quelque utilité. Montrez-moi seulement, madame, en quoi je pourrai m'employer pour vous, et vous apprendrez alors de quelle scrupuleuse exactitude je suis capable.

1. Publiée dans les *Mémoires* de la princesse, traduct. A. des Essarts, t. IV, avec deux autres lettres datées de Saint-Petersbourg qu'on trouvera plus loin.

Je dois cependant vous faire quelques excuses, en laissant à part les bons ou mauvais penchants de mon caractère. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous avons tous été malades, le père, la mère et l'enfant. Depuis deux mois passés nous plongeons chaque matin dans un bain chaud cet enfant pour lequel ma tendresse est sans bornes. J'ose vous parler de ces affections, à vous qui m'avez révélé par votre bonté que ce qui m'intéresse profondément ne vous est pas tout à fait indifférent.

M. Maurice vient de m'apprendre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous déclare sur l'honneur, princesse, qu'aucune lettre de vous ne m'est parvenue.

Si j'étais sûr que ce que je suis en train d'écrire ne dût pas tomber en d'autres mains que celles auxquelles je le destine, je pourrais vous dire qu'un avocat général a chassé les Jésuites de Bretagne. Ces hommes remuants et vindicatifs ont mis de leur côté le gouverneur de la province; ce gouverneur est un grand homme violent, déterminé, despotique; ce grand homme a jeté en prison l'avocat général. Le parlement de la province défend son magistrat, et voilà l'affaire portée devant le parlement de la capitale; le parlement de la capitale appelle la vengeance sur le représentant de la cour, et la cour, avec une chaleur égale, défend son représentant. Tandis que se roule ce plaisant écheveau, le maître<sup>1</sup> prend pour son compte une maîtresse; le premier ministre nomme un magistrat à la place de chancelier, immédiatement ce chancelier travaille à renverser le ministre, et il y réussit. Ledit chancelier prend en main la cause du représentant de la cour; et comme il ne voit pas d'autre moyen de soustraire son protégé à la rigueur des lois que de renverser le parlement de la capitale, il soumet audit parlement un édit qu'il est sûr que celui-ci repoussera.

En effet, l'édit est rejeté, et le parlement de la capitale est dissous; les charges des magistrats qui le composaient sont annulées; et ce qui formait les attributions de ce parlement est maintenant divisé en un certain nombre de petites cours de judicature.

Cet événement a produit une grande émotion parmi tous les ordres de l'État. Les princes font des remontrances, les autres

tribunaux des remontrances, toute la noblesse des remontrances ; on n'en finit plus avec les remontrances. Les têtes s'échauffent ; ce feu se répand par degrés, les principes de liberté et d'indépendance, autrefois cachés dans le cœur de quelques gens qui pensent, s'établissent à présent et sont ouvertement avoués.

Chaque siècle a son esprit qui le caractérise. L'esprit du nôtre semble être celui de la liberté. La première attaque contre la superstition a été violente, sans mesure. Une fois que les hommes ont osé d'une manière quelconque donner l'assaut à la barrière de la religion, cette barrière la plus formidable qui existe comme la plus respectée, il est impossible de s'arrêter. Dès qu'ils ont tourné des regards menaçants contre la majesté du ciel, ils ne manqueront pas le moment d'après de les diriger contre la souveraineté de la terre. Le câble qui tient et comprime l'humanité est formé de deux cordes ; l'une ne peut céder sans que l'autre vienne à rompre.

Telle est notre position présente ; et qui peut dire où cela nous conduira ? Si la cour revient sur ses pas, ses adversaires apprendront à estimer leur force, et c'est ce qui ne pourrait arriver sans amener de graves conséquences. Nous touchons à une crise qui aboutira à l'esclavage ou à la liberté ; si c'est à l'esclavage, ce sera un esclavage semblable à celui qui existe au Maroc ou à Constantinople. Si tous les parlements sont dissous, et la France inondée de petits tribunaux composés de magistrats sans conscience comme sans autorité, et révocables au premier signe de leur maître, adieu tout privilège des états divers formant un principe correctif qui empêche la monarchie de dégénérer en despotisme. Si le mouvement qui aujourd'hui fait chanceler la constitution avait eu lieu avant l'expulsion des Jésuites, l'affaire pourrait être terminée ; tous les tribunaux eussent été remplis en un clin d'œil de leurs affiliés et adhérents, et nous serions tombés dans une espèce de théocratie ; d'où il suit qu'en moins d'un siècle nous eussions rétrogradé vers un état de barbarie la plus absolue. On ne permettrait plus d'écrire, nous n'oserions même plus penser ; bientôt il deviendrait impossible de lire ; car auteurs, livres et lecteurs seraient également proscrits.

Au-dessus de la portée de nos facultés de divination il existe certaines possibilités. C'est la circonstance même qui les déve-



loppe. Pour ma part, je proteste que dans un autre temps je n'eusse jamais conçu les idées que je suis capable aujourd'hui de nourrir. Il est mille fois plus facile, j'en suis persuadé, pour un peuple éclairé de retourner à la barbarie que pour un peuple barbare d'avancer d'un seul pas vers la civilisation. Il semble en vérité que toute chose, le bien comme le mal, ait son temps de maturité. Quand le bien atteint son point de perfection, il commence à tourner au mal; quand le mal est complet, il s'élève vers le bien. Mais au fait, princesse, je ne sais trop pourquoi je vous parle de sujets comme ceux-là que vous devez entendre discuter autour de vous avec plus de liberté et de force. Non, je n'ai jamais oublié la promesse que je vous ai faite. Je prie M<sup>lle</sup> Caminski d'agréer l'expression de mon respect. Celui que je vous offre, madame, est aussi sincère que profond.

## LVII

A BRIASSON ET A LE BRETON<sup>1</sup>.

Ce 31 août 1771.

Je n'ai point lu le Mémoire de M. Luneau, messieurs, et je ne le lirai point, parce que j'ai mieux à faire; mais je vois par votre réponse qu'il vous reproche d'avoir imprimé l'*Encyclopédie* en un plus grand nombre de volumes que vous n'auriez dû. Et où M. Luneau a-t-il pris que le nombre de volumes dépend de vous? Le nombre des volumes d'un ouvrage dépend de l'étendue du manuscrit, et l'étendue du manuscrit, de l'objet et de la manière de le traiter, toutes choses qui ne concernent que l'auteur, qui est concis ou diffus. M. Luneau n'ignore pas plus que moi qu'on ne se donne pas le talent de bien écrire. Si l'*Encyclopédie* a des vices, ce n'est pas votre faute; c'est la mienne.

Les chicanes qu'il vous fait sur le choix du caractère et sur

1. Imprimée à la suite du *Mémoire pour les libraires associés à l'Encyclopédie contre le sieur Luneau de Boisjermain*. Imp. Le Breton, in-4<sup>e</sup>, 74 p.

la longueur de la page ne me semblent pas mieux fondées. Je n'entends rien aux engagements qu'on vous suppose avec le public. Que m'importaient à moi ces engagements? J'ai demandé le caractère qui me convenait. J'ai fixé ma page à ma volonté. J'ai voulu que mon édition fût à ma fantaisie. Il n'est point d'auteur qui n'ait cette sorte d'autorité, et qui ne consulte sur le caractère et la page son goût particulier, la nature de son ouvrage, et l'espèce de lecteurs qu'il se promet. M. Luneau, qui a fait imprimer, et qui s'est promis des lecteurs, ne l'ignore pas.

Que vous vous fussiez décidés obscurément ou nettement pour le *petit romain*, je veux le *cicéro*. Si M. Luneau n'exerce pas ce despotisme-là, c'est son affaire; mais je vois qu'il vous suppose une importance avec moi qu'assurément son libraire ne prend pas avec lui.

Prétendre que le prospectus n'est pas en *cicéro*, c'est une chose à dire aux Quinze-Vingts. La partie du prospectus que j'ai voulu qu'on prit pour modèle de l'ouvrage est en *cicéro*: et M. Luneau était le seul homme qui pût s'y méprendre de bonne foi.

Que vous ayez pris ou non pris aux compas la longueur de la ligne, et que votre page dût être de soixante-quatorze ou de soixante-dix-sept lignes, le fait est qu'à la révision de la première épreuve, j'ai dit: Ma page est bien; je ne la veux ni plus longue ni plus courte, et qu'en renvoyant la feuille, j'ai écrit au bas: Corrigez et tirez; comme c'est l'usage.

Voici bien une autre vision. Quoi! messieurs, parce qu'à l'origine de l'entreprise je ne prévoyais ni ne pouvais prévoir que l'ouvrage dût aller au delà de dix volumes, il ne vous était pas libre d'en exécuter davantage? mais tous les jours un ouvrage fournit plus ou moins de volumes que l'auteur n'en avait annoncés au public, sans qu'on se soit encore avisé de s'en prendre au libraire. C'est bien assez du risque de garder l'ouvrage en piles, si le public est mécontent. Nous faisons imprimer, M. Luneau ou moi; c'est moi, si vous voulez, qui fournis la copie. Le libraire trouve que mon bavardage chasse beaucoup et s'en plaint. Qu'en arrive-t-il? Je l'écoute ou je ne l'écoute pas, selon qu'il m'en prend envie. Il insiste; je lui propose de laisser l'ouvrage. Il revient à la charge et m'importune; je le

prie le plus honnêtement que je peux de sortir de mon cabinet ; et son unique ressource est de continuer à ma discrétion une entreprise dans laquelle il s'est engagé, sans savoir où je le conduirais. M. Luneau qui, en qualité d'amphibie, connaît et le rôle d'auteur et celui de libraire, ne niera pas que la chose ne se fasse ainsi.

Si vous vous êtes bien trouvés de l'*Encyclopédie* en dix-sept volumes, je m'en réjouis ; mais je vous déclare que, sans les persécutions qui détachèrent la plupart de nos auxiliaires, M. Luneau aurait beaucoup plus beau jeu avec vous, ou plutôt avec moi ; car, bon gré, malgré, vous en auriez imprimé vingt-quatre.

Avec le beau zèle dont on était épris en province, à Paris, dans toutes les contrées de l'Europe policée, de contribuer à cette énorme entreprise, il était impossible de savoir jusqu'où nous irions. Fallait-il jeter au feu tous ces matériaux ? M. Luneau répondra : Pourquoi non ? M. Luneau l'aurait fait, sans doute, à ma place. Mais je ne vois pas qu'il faille punir le libraire de ma pusillanimité, ni de quel droit on exigerait de moi le courage de M. Luneau. Chacun a ses lumières et ses principes ; et l'un fera sans conséquence ce qu'un autre rougirait d'oser.

Quant à la loi qu'il vous impose de renfermer toute la matière dans le nombre de volumes annoncés, ou de distribuer l'excédant pour rien, on ne répond pas à cela, messieurs ; on en rit.

Lorsque nous annonçames que l'*Encyclopédie* n'aurait pas moins de huit volumes et de six cents planches, qu'est-ce que cela signifiait ? Qu'alors nous étions possesseurs du fonds de huit volumes de discours et de six cents dessins au moins ; et c'était la vérité. Mais qu'est-ce qu'il y a de commun entre cette annonce et la querelle qu'on vous fait ? Il y aurait eu moins huit volumes qu'on aurait pu vous en demander raison ; il y en aurait eu cinquante que vous n'auriez pas été plus responsables de ce forfait. Il fallait bien que vous crussiez aveuglément ce que nous vous disions ; il fallait bien que vous lassiez comme je vous menais ; et je prévins tout libraire auquel je puis avoir affaire à l'avenir que je n'en userai pas autrement avec lui. Puisse-t-il ne s'en pas trouver plus mal que vous !

On ne me soupçonnera pas d'avoir consumé, de propos délibéré, vingt-cinq à vingt-six ans de ma vie à un travail ingrat et périlleux, dont il aurait dépendu de moi de voir la fin dix ou douze ans plus tôt. En abrégant le temps et l'ouvrage, j'aurais bien abrégé vos peines et les miennes.

En supprimant de l'*Encyclopédie* les choses redondantes, en y suppléant les choses omises ou tronquées, et en aspirant à un degré de perfection facile à concevoir, impossible à atteindre, l'ouvrage aurait eu cinq à six volumes de plus. Une preuve sans réplique, c'est qu'à présent on travaille à des suppléments. On m'a dit que M. Luneau était du nombre des coopérateurs ; j'ai peine à le croire.

Il ne fallait pas dire dans votre Mémoire qu'il était contraire à la perfection de l'ouvrage de fixer le nombre des volumes ; il fallait dire que la demande en était absurde. Avec les secours journaliers des surnuméraires qui se présentaient de tous les coins du royaume, par intérêt pour une entreprise à laquelle un homme d'un mérite transcendant et deux honnêtes gens s'étaient consacrés, était-il possible d'en apprécier l'étendue ? Sans vouloir offenser M. Luneau, ni douter de ses forces, je crois sincèrement qu'il y aurait été tout aussi embarrassé que moi. Il ne faut donc clabauder contre personne d'un avantage ou d'un inconvénient inévitable et moins encore contre les libraires que contre l'éditeur. Je hais toutes disputes ; j'en suis las ; mais il serait bien malhonnête à moi de me tenir clos et couvert dans une circonstance où l'ignorance des faits, et non la méchanceté (car M. Luneau n'est pas méchant), se prévaut contre vous des fautes que j'ai pu faire, moitié par insuffisance, moitié par nécessité, pour en imposer à la justice et vous tourmenter.

Vous vous êtes prêtés, dites-vous, de la meilleure grâce à tout ce que nous avons exigé pour le mieux ; et vous avez bien fait : Sans cela, croyez-vous que nous eussions continué ?

Quant à la partie des arts et des planches qui me concerne seul, je suis fâché que vous vous soyez mêlés de me défendre. J'ai fait faire les dessins comme il m'a plu. J'ai étendu ou resserré les objets comme il m'a plu. Votre unique affaire a été de payer les travailleurs que j'occupais, et j'aurais trouvé fort mauvais que vous prissiez un autre soin, quand vous l'auriez pu ou voulu. Le libraire est l'homme à l'argent, et c'est bien

assez. L'auteur et le libraire sont à deux de jeu : si celui-ci paye comme il veut, en revanche il ne sait pas ce qu'il achète.

Si M. Luneau se fût adressé à moi, et qu'il m'eût demandé la raison de la prétendue profusion qui règne dans nos planches, je lui aurais montré, et, comme il est homme de grandsens, il aurait conçu que je ne n'avais accordé à aucun art que la quotité très-rigoureuse de figures qu'il exigeait ; que ce n'était ni lui ni moi, mais l'artiste qu'il en fallait croire sur ce point : que l'Académie des sciences, qui s'y entend aussi bien que lui et un peu mieux que moi, emploie cent planches où nous n'en employons pas vingt ; que le rhinocéros est dessiné sur une échelle qui suffit pour le reconnaître ; que ce n'est pas l'usage de l'examiner au microscope ; que la puce est de sa grandeur microscopique ; que cette figure est imitée d'un des plus célèbres observateurs du siècle ; que sous un volume mille fois, dix mille fois exagéré, il y a encore des parties qui échappent à la vue ; que la plaisanterie sur ce point serait d'une ignorance et d'une bêtise impardonnables ; que si l'on a quelque reproche à nous faire, ce n'est pas d'avoir supposé dans les ateliers des manœuvres ou des instruments qui n'y sont pas, mais d'avoir omis ou peu détaillé ceux qui y sont ; et M. Luneau m'aurait remercié de ma leçon, parce qu'on en peut recevoir sur ce qu'on ne sait pas, et qu'on est obligé à celui qui nous instruit, quelque supérieur qu'on lui soit d'ailleurs en histoire, en littérature, en philosophie, en tout autre genre.

Quant à l'affaire de M. de Réaumur, je la lui aurais expliquée de manière à le satisfaire : je lui aurais dit que nous n'avions pas employé une seule figure de Réaumur ; et un homme de bien tel que lui se laissant aller à la confiance par le sentiment intérieur qu'il en mérite et qu'il serait injuste d'en refuser à un autre homme de bien, jamais M. Luneau n'aurait pu s'empêcher de me croire. J'aurais ensuite appelé à l'appui de sa candeur naturelle l'attestation des commissaires même de l'Académie, à qui nos dessins furent présentés dans le temps, qui ont approuvé nos planches jusqu'à ce jour, et dont le témoignage pourrait, je crois, contre-balancer l'accusation de M. Luneau, quelque poids qu'on lui donnât. Il y a dans le com-



mencement de cette longue phrase je ne sais quoi d'incorrect et d'entortillé; mais je n'ai pas le temps de m'expliquer plus nettement.

Un autre fait sur lequel je défie qui que ce soit de me contredire, sans en excepter M. Luneau, c'est d'avoir été moi-même dans les divers ateliers de Paris; d'avoir envoyé dans les plus importantes manufactures du royaume; d'en avoir quelquefois appelé les ouvriers; d'avoir fait construire sous mes yeux, et tendre chez moi leurs métiers. Si M. Luneau a le secret d'expliquer et de faire dessiner les manœuvres et les instruments de la papeterie de Montargis, par exemple, ou des manufactures de Lyon, et cela sans les avoir vus, moi, je ne l'ai pas.

Je me flatte peut-être; mais je pense qu'après un quart d'heure d'entretien avec M. Luneau sur les différents points de son Mémoire, le zèle de la vérité qui le consume m'aurait secondé, qu'il se serait tu de plusieurs choses dont il ne doute aucunement, quoiqu'elles soient fausses, et qu'il aurait parlé plus correctement des autres. Quoi qu'il en soit, je me suis témoin à moi-même d'avoir fait pour le mieux, en un mot, tout ce qu'il était en mon pouvoir de faire, privé des conseils et du secret de M. Luneau.

Dix fois dans votre Mémoire vous répétez que c'est moi qui ai fait dessiner; que c'est moi qui ai approuvé les planches. Et à qui appartenait-il donc, messieurs, de prendre ce soin? j'ai ordonné; vous avez bien payé, on n'a plus rien à vous dire. Soit en éloge, soit en blâme, le reste me regarde.

Vous exhortez M. Luneau à s'informer *du prix* des planches de l'Académie; j'ajouterai: et de *leur nombre*. N'en déplaise à M. Luneau, l'Académie répète les objets d'un art à un autre, et fait bien. Rien ne serait plus ridicule qu'un forgeron, parcourant la description et les figures de son art, n'y trouvât pas son marteau, et fût obligé de l'aller chercher dans les planches d'un autre atelier. M. Luneau sait beaucoup; mais il ne sait pas tout, ni moi non plus; et j'oserais presque assurer que l'Académie en sait plus que nous deux ensemble.

Je n'entends rien à son bouquiniste d'estampes; il pourrait très-bien se faire que ce bouquiniste ne fût que dans sa tête; au risque de traiter sérieusement un persiflage, je proteste que je n'ai jamais acquis, ni par cette voie, ni par une autre, aucune



estampe dont je me sois servi ; et l'on me croira, parce qu'on me connaît.

Si M. Luneau a dit qu'une autorité respectable n'avait constitué médiateur entre lui et le syndic de la communauté dans l'affaire de la saisie <sup>1</sup>, il a dit une vérité ; mais si par hasard il avait entendu ma médiation à l'affaire de l'*Encyclopédie*, il aurait dit un mensonge impudent dont un homme moins scrupuleux encore que M. Luneau ne pourrait être soupçonné.

A juger du fond de cette affaire par la lecture de votre Mémoire, le seul que je connaisse et que je veuille connaître, je vois bien de quoi m'adresser une bonne ou mauvaise critique, mais non de quoi vous faire un procès. Aussi n'entends-je rien au procédé de M. Luneau, qui passe pour un homme doux, simple, droit et surtout pacifique.

J'avoue qu'il est affligeant, messieurs, après quarante à cinquante ans d'une probité reconnue dans son commerce et récompensée par des fonctions distinguées dans son corps et dans la société, de se voir tout à coup accusé de malversation et de mauvaise foi ; j'avoue qu'il est triste, après une vingtaine d'années de persécutions que j'ai bien partagées, d'être troublé dans la jouissance d'une fortune que vous avez méritée par votre travail ; mais une autre position plus fâcheuse encore que la vôtre, ce serait d'avoir perdu son honneur et gardé son édition ; et cela n'est pas sans exemple.

Je suis très-parfaitement, messieurs, etc.

## LVII

A MADAME M...<sup>2</sup>.

Novembre 1771.

Vous permettez donc, madame, qu'on ajoute quelques mots au jugement que vous venez de porter de l'*Éloge de Fénelon* par M. de La Harpe, et je vais user de la permission.

1. L'affaire de la saisie a été définitivement jugée le 30 janvier 1770, et il n'y en a point d'appel. (*Note des libraires.*)

2. Dans la *Correspondance* de Grimm (novembre 1771), cette lettre est précédée de celle de M<sup>me</sup> M<sup>\*\*\*</sup>. Ne serait-ce pas M<sup>me</sup> de Meaux ?

Relisez, et vous sentirez combien il y a peu de ressort au fond de cette âme. La déclamation d'un morceau, quel qu'il soit, est l'image et l'expression du génie qui l'a composé : il commande à ma voix, il dicte mes accents, il les affaiblit, il les enfle, il les ralentit, il les suspend, il les accélère. Jamais, dans le cours de cet éloge, on n'est tenté d'élever le ton, de l'abaisser, de se laisser emporter, de s'arrêter pour reprendre haleine; jamais on n'est hors de soi, parce que l'orateur n'est jamais hors de lui. Oh! pour l'art de le posséder, il le possède, et me le laisse au suprême degré. Aucune variété marquée dans le ton de celui qui déclame ce discours; donc, aucune variété dans les sentiments, dans les pensées, dans les mouvements. Il n'en est pas ainsi de Démosthène, de Cicéron, de Bossuet, de Massillon, même de Fléchier, phrasier et périodiste comme M. de La Harpe, mais qui a des moments de chaleur que M. de La Harpe n'a pas et n'aura jamais.

Je n'effacerai point votre éloge, bonne amie, parce que j'aime à louer; mais je me garderai bien d'être de votre avis. M. de La Harpe a du nombre dans le style, de la clarté, de la pureté dans l'expression, de la hardiesse dans les idées, de la gravité, du jugement, de la force, de la sagesse; mais il n'est point éloquent et ne le sera jamais. C'est une tête froide; il a des pensées, il a de l'oreille, mais point d'entrailles, point d'âme. Il coule, mais il ne bouillonne pas; il n'arrache point sa rive, et n'entraîne avec lui ni les arbres, ni les hommes, ni leurs habitations. Il ne trouble, n'abat, ne renverse, ne confond point; il me laisse aussi tranquille que lui; je vais où il me mène: comme dans un jour serein, lorsque le lit de la rivière est calme, j'arrive à Saint-Cloud en batelet ou par la galiote.

Qu'il s'instruise, qu'il serre son style, qu'il apprenne à le varier, qu'il écrive l'histoire; mais qu'il ne monte jamais dans la tribune aux harangues. La femme de Marc-Antoine n'aurait point coupé la langue et les mains à celui-ci.

Son ton est partout celui de l'exorde; il va toujours aussi compassé dans sa marche, également symétrisé dans ses idées, jamais ni plus froid ni plus chaud. Il ne réveille aucune passion, ni le mépris, ni la haine, ni l'indignation, ni la pitié; et, s'il vous a touchée jusqu'aux larmes, c'est que vous avez l'âme sensible et tendre.

Thomas et La Harpe sont les revers l'un de l'autre ; le premier met tout en montagnes, celui-ci met tout en plaines. Cet homme sait penser et écrire ; mais je vous dis, madame, qu'il ne sent rien et qu'il n'éprouve pas le moindre tourment.

Je le vois à son bureau ; il a devant lui la vie de son héros, il la suit pas à pas ; à chaque ligne de l'histoire il écrit sa ligne oratoire ; il s'achemine de ligne en ligne jusqu'à ce qu'il soit à la fin de son discours ; coulant, faible, nombreux et doux comme Isocrate, mais bien moins plein, bien moins penseur, bien moins délicat que l'Athénien. O vous, Carnéade ! ô vous, Cicéron ! que diriez-vous de cet éloge ? Je ne t'interroge pas, toi qui évoquais les mânes de Marathon.

Cela est fort beau ; mais j'ai peine à aller jusqu'au bout ; cela me berce.

Revenez sur l'endroit où il réveille du sommeil de la mort les générations passées, pour en obtenir l'éloge du maître et du disciple. A ce début, vous vous attendez à quelque chose de grand, et c'est la montagne en travail.

Pour Dieu, mon amie, abandonnez-moi les poètes et les orateurs : c'est mon affaire. J'ai pensé envoyer votre analyse sans correctif. Est-ce là de l'éloquence ? C'est à peine le ton d'une lettre ; encore ne faudrait-il pas l'avoir écrite dans un premier moment d'émotion. Jamais Fénelon ne m'est présent ; j'en suis toujours à cent ans : c'est le sublime du *Raynaldisme* mitigé, et puis c'est tout. Si l'abbé Raynal avait eu un peu moins d'abondance et un peu plus de goût, M. de La Harpe et lui seraient sur la même ligne.

Eh oui, mon ami, tout ce que tu dis du *Télémaque* est vrai ; mais c'est ton goût et non ton cœur muet qui l'a dicté : si tu avais senti l'épisode de Philoctète, tu aurais bien autrement parlé. Et c'est ainsi que tu sais peindre le fanatisme, maudit phrasier ! Le fanatisme, cette sombre fureur qui s'est allumée dans l'âme de l'homme à la torche des enfers, et qui le promène l'œil égaré, le poignard à la main, cherchant le sein de son semblable pour en faire couler le sang et la vie aux yeux de leur père commun.

Jamais une exclamation ni sur les vertus, ni sur les services, ni sur les disgrâces de son héros. Il raconte, et puis quoi encore ? il raconte. Raconte donc, puisque c'est ta manie

de raconter; jette au moule tes phrases l'une après l'autre, comme le fondeur y a jeté, comme le compositeur a arrangé les lettres de ton discours. Un homme qui avait quelquefois de l'éloquence et de la chaleur me disait : « Je ne crois pas en Dieu, mais les six lignes de La Harpe contre l'athéisme sont les seules que je voudrais avoir faites »; et je pense comme cet homme, non que je croie ces lignes vraies, mais parce qu'elles sont éloquentes; encore l'orateur n'a-t-il rencontré que la moitié de l'idée. Avant de dire que l'athéisme ne rendait justice qu'au méchant qu'il anéantissait, fallait-il lui reprocher d'affliger l'homme de bien qu'il privait de sa récompense?

Sans doute, il faut être vrai et dans l'éloge et dans l'histoire; mais, historien ou orateur, il ne faut être ni monotone, ni froid.

« Je n'use point, dit M. de La Harpe, du droit des panégyristes. » Eh! de par tous les diables, je le sens bien, et c'est ce dont je me plains.

Et vous avez le front de me louer cela, vous, l'abbé Arnaud, vous qui m'effrayez toujours du frémissement sourd et profond du volcan ou des éclats de la tempête; vous qui me faites toujours attendre avec effroi ce qui sortira des flancs de cette nuée obscure qui s'avance sur ma tête! Abandonnez cette aménité élégante et paisible aux mânes froides des gens de la cour, et à la délicatesse mince et fluette de votre collègue<sup>1</sup>.

Je vous atteste ici, lecteurs, tous tant que vous êtes, soyez vrais; et dites-moi si l'on n'est pas toujours le maître de quitter cet éloge, de recevoir une visite, de faire un whist, de se mettre à table et de le reprendre, et si cela fera passer une nuit sans dormir.

Dieu soit loué! voilà donc encore une demi-page qui aurait été vraiment du ton véhément de l'orateur, si l'on n'y avait pas mis bon ordre par les antithèses, et le nombre déplacé : c'est la peinture de nos misères sur la fin du règne de Louis XIV.

Encore une fois, cet homme a du nombre, de l'éloquence, du style, de la raison, de la sagesse; mais rien ne lui bat au dessous de la mamelle gauche. Il devrait se mettre pour quelques années à l'école de Jean-Jacques.

L'auteur dira qu'il a choisi ce genre d'écrire tranquille

1. Suard, qui partageait avec l'abbé Arnaud le privilège de la *Gazette de France*.

pour conformer son éloquence au caractère de son héros; mais M. de La Harpe n'est jamais plus violent, et vous verrez que, pour louer convenablement Fénelon, il fallait s'interdire tout mouvement oratoire.

## LVIII

A LA PRINCESSE DASHKOFF.

Pétersbourg, 24 décembre 1773.

MADAME,

Rien n'est plus vrai. Je suis réellement à Pétersbourg. J'ai fait huit ou neuf cents lieues à soixante ans; me voilà loin de ma femme, de ma fille, de mes parents, de mes amis et connaissances; tout cela pour rendre hommage à une grande souveraine, ma bienfaitrice! Que diriez-vous de moi? Que j'ai bien fait? Votre réponse, j'en suis sûr, sera celle d'une femme qui a du cœur, de la sensibilité et, par-dessus tout, une large dose de cette qualité sans laquelle on ne doit jamais espérer de sortir de la médiocrité en rien, et qui s'appelle l'*enthousiasme*. Cependant j'ai deux fois risqué ma vie dans le voyage, bien que, lorsque nous nous séparons de ceux que nous aimons et de ceux qui nous aiment, la vie ne doive pas compter pour beaucoup! Peut-être, au retour, ne serai-je pas capable de me targuer de la même intrépidité.

J'ai eu l'honneur d'approcher Sa Majesté Impériale aussi souvent que je pouvais le désirer; plus souvent peut-être que je n'eusse osé l'espérer. Je l'ai trouvée telle que vous me l'aviez peinte à Paris: l'âme de Brutus avec les charmes de Cléopâtre. Si elle est grande sur le trône, ses attrait, comme femme, auraient fait tourner la tête à des milliers de gens. Personne ne connaît mieux qu'elle l'art de mettre tout le monde à son aise.

Pardonnez-moi, madame; j'oubliais que j'ai été témoin aussi de votre habileté à cet égard. Là où il n'y a rien, absolument rien, ou bien là où il y a quelque chose seulement, ce quelque chose ne manque jamais d'acquérir une certaine valeur avec l'impératrice ou avec vous. Vous n'avez pas oublié sans

doute avec quelle liberté vous me permettiez de vous parler dans la rue de Grenelle. Eh bien, je jouis de la même liberté dans le palais de Sa Majesté Impériale. On m'y permet de dire tout ce qui me passe par la tête; des choses sages peut-être quand je me crois fou, et peut-être très-folles quand je me crois sage. Les idées qu'on transplante de Paris à Pétersbourg prennent, c'est certain, une couleur différente.

Votre nom s'est présenté souvent dans notre conversation; et, si c'était pour moi un plaisir de le prononcer, je dois dire aussi franchement qu'il a toujours été entendu avec satisfaction. Néanmoins, avouerai-je la vérité? Trois délicieuses heures, si bien employées tous les trois jours, m'eussent laissé abondamment de loisir, si l'étude et les alternatives de santé et d'indisposition m'avaient sauvé de l'ennui. Il faut toujours ou que j'occupe mes pensées ou que je sois dans un état de souffrance; je trouve moins désagréable de souffrir que de bâiller.

Mais permettez-moi de vous demander, madame, ce que vous faites? Et M<sup>lle</sup> Caminski? Elle vous est, je gage, toujours chère, et vous êtes également l'objet de son affection. Si le même sentiment de tendresse vous unit comme autrefois, n'ai-je pas le droit de vous dire heureuse? vos enfants aussi complètent-ils votre bonheur? répondent-ils à vos soins maternels? occupent-ils et remplissent-ils votre temps? seront-ils un jour dignes de vous?

Pourquoi ne venez-vous pas voir ces choses de vos propres yeux? J'entends d'ici cette réponse: « Telle était bien mon intention; mais une misérable machine, hors d'état de supporter les fatigues du voyage, et accablée par le froid sous une pelisse du poids de cinquante livres; éraillée, tordue, frissonnante, véritable objet de compassion; chancelante, ridée et réduite tout au plus à la moitié de ses dimensions, m'avertit de la manière la plus impérieuse et la plus douloureuse aussi que cette entreprise est impossible. » Ayez pitié de moi, madame, mais ne me grondez pas. Recevez l'expression de mon parfait respect, et offrez-en autant, de ma part, à M<sup>lle</sup> Caminski. Conservez-moi votre estime, puisque vous avez bien voulu me l'accorder. Si nonobstant le dédain avec lequel vous traitez mon pays (et que je dois par politique vous pardonner, car ma vanité se console par l'idée d'avoir à pardonner quelque chose aux êtres que leur



perfection a élevés au-dessus de la sphère commune), si vous daignez m'honorer de quelques-unes de vos commissions, croyez qu'elles seront très-ponctuellement remplies.

Falconet, son élève et moi, nous parlons souvent de vous ; et si vous pouviez nous entendre, je crois bien que vous ne seriez pas fâchée contre nous. C'est là qu'on dit volontiers la vérité lorsque ailleurs on garde le silence. Permettez-moi cependant de faire une exception en faveur du cabinet de Sa Majesté Impériale. Je puis vous assurer positivement que le mensonge n'entre pas en ce lieu quand le philosophe s'y trouve.

Le porteur de cette lettre est un honnête homme avec qui vous pourrez causer en sûreté et tout à fait à votre aise. Son respect pour vous, fondé sur une juste appréciation de votre caractère, est parfaitement sincère. Donnez-moi carte blanche pour tout ce que je dis de lui, et n'hésitez pas à croire tout ce qu'il vous dira de moi ; et alors, madame, permettez-moi de prendre votre main et de la presser très-cordialement.

Si je vous demandais une faveur, ne suis-je pas certain d'avance que vous auriez grand plaisir à me l'accorder ? Je vous prie donc de joindre vos sollicitations à celles de M. de Nariskin pour obtenir d'un M. de Demidoff (qui, soit dit en passant, professe sur le compte du peuple français une opinion à peu près aussi flatteuse que la vôtre, mais qui a bien voulu faire une exception en ma faveur, parce que la politesse ordonne toujours qu'on épargne les gens présents), pour obtenir de ce M. de Demidoff certains échantillons d'histoire naturelle qu'il possède, fossiles, minéraux, coquillages, etc. Bien qu'un peu bilieux et insociable, ce M. de Demidoff est un très-digne homme, et il ne sera pas nécessaire de le presser beaucoup sur un point où il s'est engagé déjà ; d'autant plus qu'il est lié par la réception toute obligeante que lui a faite M. Daubenton, au cabinet d'Histoire naturelle. Veuillez aussi le prier de faire étiqueter les échantillons dont il me fera présent.

Je ne néglige aucun effort pour m'instruire ici, et il y a deux moyens d'y réussir : le premier, c'est d'interroger toujours quand on ignore les choses, et d'interroger les gens qui peuvent vous renseigner, et c'est ainsi qu'on acquiert quelque connaissance de la vérité ; le second, c'est de chasser la folie qui a pris possession de votre cerveau ; car une fois la fantaisie mise dehors,

vous fermez la porte et l'empêchez de rentrer jamais. Je parle, vous le voyez, comme si j'étais réellement près de vous, juste comme j'avais l'habitude de le faire, tandis que vous vous teniez debout, le coude appuyé sur le chambranle de la cheminée, et examinant ma physionomie pour découvrir si j'étais sincère ou à quel point je l'étais. Si alors vous pouviez lire tout le respect, tout le dévouement, toute l'estime que vous m'inspiriez, vous n'avez rien de plus à chercher ; rien n'est changé, madame ; les mêmes sentiments continuent d'être aisés à lire, et jamais ils ne seront effacés.

Je suis, etc.

*P.-S.* Je vous envoie en même temps que cette lettre un petit catalogue des principaux échantillons que je désire obtenir ; si M. de Demidoff était tenté d'étendre jusque-là sa générosité, il n'y aurait pas lieu à la contenir. A propos, madame, vous écriviez des vers ; je puis en écrire aussi ; mais les vôtres sont toujours délicieux, les miens ne le sont que quelquefois. Vous pouvez les adapter à votre voix, et votre musique vocale est toujours tendre, variée, touchante, j'oserais même dire voluptueuse. Pour ma part, je puis sentir tout ce mérite, mais je ne le possède pas. Combien vous êtes heureuse, princesse, d'être née musicienne ! La musique est le plus puissant de tous les beaux-arts. Son influence, comme celle de l'amour, s'augmente par le plaisir qu'elle donne, et peut-être plus encore par les consolations qu'elle procure. Une certaine M<sup>me</sup> de Borosdin, qui chante avec beaucoup de goût et une très-jolie voix, m'a promis quelques airs nationaux ; mais je crains qu'elle ne soit trop évaporée, trop admirée, trop éprise peut-être d'admiration, trop indolente par le fait pour songer à tenir sa parole. Je ne dois pas compter, madame, parmi ces promesses certains airs de vous, aussi populaires que les airs de salon, avec des paroles russes écrites en dessous et avec un accompagnement de vos grâces noté comme le permet la chose et sans lequel, à la distance de neuf cents lieues, il y aurait quelque difficulté à faire sentir toute leur beauté. Comme j'abuse de votre bienveillance !

## LIX

A LA MÈME.

Saint-Pétersbourg, 25 janvier 1774.

MADAME,

Je n'hésite pas à accepter toutes les choses affectueuses, jolies, flatteuses et agréables que vous avez eu la bonté de m'adresser, et je ne suis pas trop désireux non plus de m'enquérir si elles sont méritées ou non ; mais il y a du côté gauche certain organe qui m'assure que jamais vous n'aurez à rétracter de telles expressions. Il n'y a en ce monde que trois choses qui puissent vraiment rendre un homme méprisable : un amour ardent des richesses, des honneurs et de la vie. Pour moi, il y a tant de choses dont je puis aisément me passer. qu'il ne m'en coûte pas de mépriser les richesses. Un morceau de pain, noir ou blanc peu importe, un pot d'eau claire, quelques livres, un ami, et de temps en temps les charmes d'un petit entretien féminin ; voilà, avec une conscience tranquille, tout ce qu'il me faut. Les honneurs qui n'amènent pas avec eux des devoirs sont de purs badinages créés tout exprès pour amuser de grands enfants. L'âge n'est plus pour moi où ces choses-là pouvaient me plaire, quoique, à la vérité, en jetant un regard en arrière sur le passé, je ne me rappelle pas le moment où elles ont pu avoir pour moi beaucoup d'attrait. Quand les fonctions qu'elles imposent sont importantes, le cas est différent. Ah ! madame, quel glorieux compagnon que le plus honoré des saints, le *Sacro-Saint Fur Niente* !

Dès qu'on s'est voué à ce culte, on jouit d'une félicité complète ; car qui peut être plus heureux que celui qui ne fait que ce qui lui plaît ? Vous pouvez donc, sans reproche, prendre une heure ou deux de plus de sommeil, car cette licence ne compromet le bonheur de personne. Et quant à la vie, je vous déclare que je quitterais la mienne aussi aisément que je verserais un verre de vin de Champagne, ne fût-ce que pour fermer la

bouche à quiconque oserait contredire une telle assertion. Cependant, soit que je précipite le *finale* de cette lourde et insipide farce qu'on appelle la vie, soit que j'en attende patiemment la conclusion, mettez-moi toujours, madame, au nombre de vos plus dévoués serviteurs.

Je suis sur le point de quitter Pétersbourg. Si mes services à Paris peuvent être de la moindre utilité et si vous hésitez à en user, je pourrai ne considérer que comme une expression de vos lèvres l'estime dont vous m'honorez ; et, dans ce cas, j'en serai fâché pour l'un et l'autre. Mais figurez-vous dans quelle position je me trouve. Il y a un paresseux garçon de fils qui est venu de Paris à Pétersbourg et qui m'entraîne vers une femme qui me jettera dans le délire sitôt que je m'approcherai d'elle ; vers quelques pestes d'enfants qui me donneront fort à faire pour m'accommoder à leurs folies ; vers des amis qui, dix contre un, m'imposeront un mois de peine pour un seul jour de plaisir ; vers des connaissances qui chanteront, riront, pousseront des cris de joie ; comme si ma présence, dont ils se sont merveilleusement bien passés, était essentielle à leur bonheur ; vers mes concitoyens, dont une moitié se couche accablée sous sa ruine et l'autre moitié au désespoir, jusqu'à ce qu'elle se lève pour contempler ce spectacle.

Pourquoi alors ne pas rester là où vous vous trouvez si bien pour le moment ? me direz-vous tout naturellement ; ou pourquoi ne pas venir à Moscou où je puis vous offrir le repos, vous offrir la société dans laquelle vous causeriez en pleine confiance et tout à l'aise, vous offrir aussi votre idole adorée le *Sacro-Saint Far Niente*, vous offrir enfin le bonheur tout façonné, tout taillé selon votre fantaisie ? Pourquoi, madame ? Parce que je suis un fou, et que votre sagesse, la mienne et la sagesse de tout le monde consiste à sentir que c'est folie que de chercher les circonstances, d'y rêver et d'en devenir encore la dupe.

Adieu, madame, il m'est si délicieux de me croire l'objet de votre amitié que j'ai résolu de conserver cette croyance. J'ai eu l'honneur de voir le comte votre frère, et je l'attends ; nous avons à parler ensemble d'une de vos commissions qui est bien digne qu'on y prenne garde. Elle sera exécutée ; vous pouvez en être certaine ; mais je ne puis dire si ce sera avec succès.

J'ose vous prier de favoriser le porteur de cette lettre de tous les moments de loisir que vous pourrez lui accorder. Il se nomme Crillon, et il n'est pas indigne du nom qu'il porte. C'est d'un de ses ancêtres que Henri IV, son souverain et son ami, disait : « Voilà l'homme le plus brave de tout mon royaume. » Il va à Moscou pour voir la princesse Dashkoff, et il profitera de l'occasion pour visiter la ville. Il a conçu à mon égard la même opinion favorable que vous m'avez fait l'honneur de m'exprimer, et rien ne saurait plus l'enchanter que d'entendre mon éloge de votre bouche. Enchanter-le, princesse, le plus possible. Il croira tout ce que vous lui direz, et il s'en revendra si plein de vous qu'il me rendra au centuple la même satisfaction que vous lui aurez donnée. Je n'ai pas besoin de dire un mot de l'esprit éclairé et du jugement du comte de Crillon. Bientôt vous serez à même de vous former une opinion sur ces points : votre opinion sera d'accord avec la mienne pour lui rendre justice ; mais elle lui fera certainement beaucoup plus d'honneur. Il pourrait venir un moment où vous l'aimeriez et l'estimeriez infiniment plus que la personne qui le recommande à votre attention. J'espère donc seulement qu'il ne restera pas assez longtemps pour vous en fournir la possibilité.

Je suis, madame, avec un profond respect, votre très-humble et très-obeïssant serviteur.

## LX

AU COMTE DE MUNICH<sup>1</sup>.

Le 31 janvier 1774.

MONSIEUR LE COMTE,

Voilà les principales questions sur lesquelles je vous supplie de m'instruire. Quand vous m'aurez appris ce que vous en savez, personne n'en saura plus que moi. Pardonnez cette importunité

1. Inédite. Communiquée par M. Étienne Charavay. Le comte de Munich a publié : *Ébauche pour donner une idée de la forme du gouvernement de l'empire de Russie*, Copenhague, 1774, in-12. Les questions que Diderot lui adressait

à un étranger qui voudrait bien ne pas s'en retourner tout à fait ignorant. Songez que je serai assailli d'interrogations, et qu'il faudra pourtant satisfaire à quelques-unes. Si vous aviez écrit quelque chose sur l'administration politique, civile, militaire, etc., et que vous m'estimassiez assez pour me confier vos réflexions, je vous jure que je n'aurai aucune répugnance à me parer de vos plumes.

Je suis, etc.

Questions renvoyées par Sa Majesté Impériale à M. le comte de Munich.

1. A combien peut s'évaluer la production annuelle en grains de toute la Russie? Cela se sait-il?

2. A combien peut s'évaluer le produit annuel du chanvre et du lin, année commune?

3. Quelle quantité l'étranger en tire-t-il?

4. Sur les détails du tabac, renvoyé à M. le comte de Munich.

5. Quel était le prix du bail de la douane en 1749?

6. Quelle quantité de chaque sorte de bois sort-il annuellement des forêts de Russie?

7. Sur la poix, le goudron et le brai, renvoyé à M. le comte de Munich.

8. Ce qu'il pourra savoir sur la production, la manière de recueillir, le transport et la rente de la rhubarbe.

9. Quelle est la quantité de chevaux tirés de l'étranger, année commune?

10. Ce qu'il saura sur le commerce du miel et de la cire.

semblent indiquer le projet de faire pour la Russie ce qu'il a fait pour la Hollande. Faut-il croire, comme le dit M. Depping, que l'état peu satisfaisant de l'empire en 1774 l'ait détourné de son projet?



11. La quantité de l'exportation annuelle des poteries et des cuirs. Celle des cuirs verts est-elle permise?

12. La population approchée de l'empire, de Pétersbourg, de Moscou, des principales villes de l'empire.

13. Je lui serai bien obligé de me débrouiller le dédale du commerce des eaux-de-vie.

14. Quelle quantité d'huile tirée de l'étranger, année commune?

15. A combien s'évalue l'exportation du poisson et du caviar, année commune?

16. Quel est le rapport du salaire du journalier au prix des denrées nécessaires ou combien un ouvrier journalier pourrait-il acheter de pain avec son salaire?

Ce que vaut la livre du pain qu'il mange.

17. Que paye-t-on pour avoir le droit d'exercer librement son métier de tailleur, de perruquier, etc., et à qui ce droit se paye-t-il?

18. Saurait-on à peu près le nombre des métiers-battants de l'empire?

19. Où sont les fabriques de savon?

20. Y a-t-il plusieurs manufactures de glaces?  
Où en est celle qui a été établie par Pierre le Grand?

21. A-t-on des métiers à bas?

22. Quel est le salaire des matelots? Quel est le fret?  
Quel est le cabotage de port à port? Emploie-t-il beaucoup de navires?

23. Y a-t-il quelques banques ou compagnies d'assurances?  
Quel est le cours dans les temps de paix?  
Y a-t-il quelques usages de jurisprudence sur ce point?

24. Sa Majesté Impériale prie (oui, prie) M. le comte de Munich de tâcher de me trouver un tableau le plus complet qu'il se pourra : des poids et mesure, longueur, largeur et profondeur, itinéraires, de solide, de fluide, etc.

25. Même prière pour les monnaies (autre tableau). Les espèces d'or et d'argent, leur titre ou grain de fin.

26. Quel est le revenu total de l'empire?

27. Quelle est la dette publique?

28. Pour combien de papier?

29. Comment et où se fait l'échange des espèces étrangères? Y a-t-il des changeurs en titre et privilégiés?

30. Les tributaires de la couronne payent-ils en argent ou en denrées?

Si en denrées, que deviennent-elles?

## LXI

AU DOCTEUR CLERC<sup>1</sup>.

A La Haye, ce 8 avril 1774.

MONSIEUR ET CHER DOCTEUR,

Je viens de recevoir votre charmante lettre. Je n'ai le temps que d'y répondre deux mots.

Nous avons fait le voyage le plus heureux : des soirées et des matinées très-froides, des journées de printemps, et des routes préparées tout exprès. Vous connaissez ces bâtons mis les uns à côté des autres et qui forment les grands chemins. Eh bien ! la Providence, qui aime ses bons serviteurs, avait l'attention de les couvrir toutes les nuits d'un matelas de duvet, de l'épaisseur d'un bon pied et demi.

1. Inédite. Communiquée par M. le baron de Boyer de Sainte-Suzanne.

Tout cela ne nous a pas empêché de briser deux ou trois voitures. Nous avons fait gaïement sept cents lieues en vingt-deux jours.

A Hambourg, nous avons fait partir nos bagages par un chariot de poste pour Amsterdam, d'où ils ne nous parviendront à La Haye que sous deux ou trois jours. C'est alors que je mets les fers au feu, et que je m'occupe de votre affaire, comme j'attendrais de votre amitié qu'elle s'occupât de la mienne. Je suis encore à trois mois de mon pays, ou je n'en suis plus qu'à huit jours; c'est selon que je trouverai le libraire hollandais plus ou moins arabe.

Dites, je vous prie, à M. le général que, de ses trois conditions, la plus difficile à remplir est celle où il m'impose la dure loi de parler de lui avec l'économie qu'il exige. Il faudra que je me tienne à deux mains. Je me conformerai pour tant à ses intentions.

Quant à l'article des gouvernements, il y aurait bien de la folie à parler mal de celui d'un pays où l'on se propose de passer le reste de sa vie; sans compter que je suis bon Français, nullement frondeur, et que la nature de l'ouvrage ne comporte que des textes généraux, comme *Monarchie*, *Oligarchie*, *Aristocratie*, *Démocratie*, etc., textes sur lesquels on peut prêcher à sa fantaisie, et cela, sans offenser ni se compromettre.

L'affaire des religions est purement historique. J'en chargerai un habile docteur de Sorbonne que j'empêcherai d'être ni fou, ni intolérant, ni atroce, ni plat.

En lui présentant mon respect, vous aurez la bonté de lui lire ce paragraphe de mon billet, de le remercier du mot obligeant qu'il a écrit de moi au prince de Galitzin, et de l'assurer de ma reconnaissance et de mon éternelle vénération.

Si M<sup>lle</sup> Anastasia voulait vous permettre de l'embrasser pour moi, mais comme je l'embrassais lorsque nous étions en gaïeté, dans le cou, entendez-vous, docteur, à côté de l'oreille, parce que cela fait plaisir; cette commission ne vous chagrinerait pas, n'est-ce pas? je vous la donne donc avec la permission de M<sup>me</sup> Clerc.

Ne me laissez pas oublier de M. le comte de Munich. Toutes les fois que je voudrai me faire une juste image de la sagesse, de la modération, de la raison, je penserai à lui.

J'accepte les baisers sterling de M<sup>me</sup> Clerc, à condition que ce ne soit pas un don gratuit, et que je m'acquitterai tôt ou tard avec elle en même monnaie, ou que vous payerez Sonica pour moi ; mais n'y mettez rien de plus, parce que cela fait mal.

Mais, mon cher docteur, savez-vous qu'arrivé à Riga, il faisait le plus beau temps et le plus beau ciel ; savez-vous que nous n'avions aucune garantie de la Providence que ce beau temps et ce beau ciel dureraient ?

Savez-vous qu'un délai de vingt-quatre heures pouvait nous attirer deux mois de retard, des peines infinies et des dangers sans nombre ? Savez-vous que les glaces de la Douïna s'ébranlaient sous les pas de nos chevaux ; savez-vous qu'elles étaient entr'ouvertes de tous côtés ; savez-vous que ce passage est un des plus grands dangers que j'aie jamais courus ?

Bonjour, monsieur et très-aimable docteur, ne me grondez pas de ne vous avoir point fait d'adieux ; je n'en ai fait à aucun de ceux que j'aimais.

Lorsque vous verrez M. Devrain, témoignez-lui toute l'estime que son esprit, son talent, son caractère honnête, doux et charmant, m'ont inspirée ; chargez-le de mon respect pour M. Durand.

Ne m'oubliez pas auprès de M<sup>me</sup> et de M<sup>lle</sup> Lafont, et de leurs charmantes élèves que je respecte toutes.

S'il y a quelques honnêtes gens qui me veuillent du bien et que je ne me rappelle pas, ayez la bonté d'y suppléer. Je ratifie tout ce que vous leur direz de ma part.

J'attendrai, avec votre envoi, ou celui de M. le général, par les premiers vaisseaux, toutes les choses que vous me promettez ; n'y manquez pas, monsieur et cher docteur, je n'ai pas la moindre pudeur avec vous. J'accepte tout.

Bonjour, bonjour, monsieur et cher docteur, je vous embrasse, vous et madame, conjointement et séparément.

J'écirai à M. le général Betzky l'ordinaire prochain.

Et monsieur le vice-chancelier donc ? Est-ce que vous ne lui direz rien de moi ? C'est un des hommes les plus honnêtes et les plus aimables, non pas de la Russie seulement, mais du monde entier policé.

## LXII

A MADAME DIDEROT<sup>1</sup>.

La Haye, ce 9 avril 1774.

Chère amie, je suis arrivé à La Haye le 5 de ce mois, après avoir fait environ sept cents lieues en vingt-deux jours. Le prince et la princesse m'attendaient avec impatience et m'ont reçu avec les démonstrations de l'amitié la plus vraie et la plus touchante. Dans quatre jours d'ici je serais à côté de toi, si la fantaisie m'en prenait un peu sérieusement ; mais Sa Majesté Impériale m'a chargé de publier ici les statuts d'un grand nombre d'établissements qu'elle a formés pour le bonheur de ses sujets, et il faut s'acquitter de cette commission. Si le libraire hollandais est un arabe, comme il a coutume d'être, je pars incessamment pour Paris. Si je peux l'amener à quelque condition raisonnable, je reste. Je ne sais pas encore à quoi m'en tenir sur les frais de mon retour. J'attendrai, pour m'en expliquer avec mon conducteur, qu'il ait fait en Hollande sa tournée et qu'il revienne à La Haye.

La veille de mon départ de Pétersbourg, Sa Majesté Impériale me fit remettre trois sacs de mille roubles chacun. J'allai chez notre ministre à sa cour échanger cet argent du pays contre un billet payable en France. L'escompte, qui est très-fort, surtout dans ce moment, à Pétersbourg, a réduit ces trois mille roubles à douze mille six cents livres de notre monnaie. Si je prends sur cette somme la valeur d'une plaque en émail et de deux tableaux dont j'ai fait présent à l'impératrice, les frais de mon retour et les présents qu'il est honnête que nous fassions aux Nariskin, qui ont eu tant de bontés pour moi, qui m'ont traité comme un de leurs frères, et qui m'ont logé, nourri, défrayé de tout pendant cinq mois, il nous restera cinq à

1. Publiée dans les *Mélanges de la Société des bibliophiles français*, t. II, 1822-1824, par M. H. de Chateaugiron, qui tenait la copie de cette lettre de M. Cail-lard, chargé d'affaires de France en Hollande et depuis garde du dépôt des archives des affaires étrangères. Il en existe un tirage à part.

six mille francs, peut-être même un peu moins; mais je ne saurais me persuader que ce soit tout ce que nous avons à attendre d'une souveraine qui est la générosité même; pour laquelle j'ai fait, dans un âge assez avancé, plus de quinze cents lieues, qui n'a pas dédaigné un présent, et pour laquelle j'ai travaillé de toutes les manières possibles, presque nuit et jour, pendant cinq mois de temps : aussi mon conducteur m'a-t-il insinué le contraire. Quand les choses resteraient comme elles sont, je n'aurais pas à me plaindre. Elle m'a si généreusement traité auparavant, qu'il n'y aurait qu'une avidité insatiable qui m'en ferait exiger davantage; cependant il faut attendre, et même assez longtemps, avant que de rien prononcer. Elle sait que ses dons ne m'ont pas enrichi, et je suis sûr qu'elle a de l'estime, j'oserais même dire de l'amitié pour moi. Je lui avais autrefois proposé de refaire l'*Encyclopédie* pour elle; elle est revenue d'elle-même sur ce projet qui lui plaisait, car tout ce qui a un caractère de grandeur l'entraîne. Après avoir discuté avec elle ce qui concerne sa gloire, elle m'a renvoyé par devant un de ses ministres pour la chose d'intérêt. Tout s'est arrangé entre ce ministre et moi; et au moment où je t'écris, ce ministre me fait dire qu'incessamment il me fera passer les fonds pour aller en avant. Ces fonds seront très-considérables. Il ne s'agit pas moins que de quarante mille roubles, ou deux cent mille francs, dont nous aurions la rente en tout d'abord et ensuite en partie, à peu près pendant six ans; c'est-à-dire environ dix mille francs pendant quinze mois, cinq mille francs pendant les quinze mois suivants, etc., ce qui, joint à notre revenu courant, arrangerait très-bien nos affaires. Mais il faut garder un profond silence là-dessus : premièrement, parce que la chose, quoique vraisemblable, n'est pas sûre; secondement, c'est que, quand les fonds seraient arrivés, et que la chose serait sûre, il faudrait encore s'en taire à cause de nos enfants qui nous tourmenteraient pour avoir de nous des fonds qu'il faudrait regarder comme un dépôt sacré, et pour plusieurs autres raisons qui te viendront sans que je te les dise. Ainsi, bonne amie, prépare-toi incessamment à déménager. Je t'avertirai lorsqu'il en sera temps, afin que tu trouves un logement dans un quartier qui s'arrange avec cette affaire. Cette fois-ci, cette *Encyclopédie* me vaudra quelque chose et ne me causera aucun chagrin; car



je travaillerai pour une cour étrangère, et sous la protection d'une souveraine. Le ministère de France n'y verra que la gloire et l'intérêt de la nation, et j'emploierai utilement pour toi, pour nos enfants, les dernières années de ma vie.

Outre mes petits présents et mon travail de Pétersbourg, Sa Majesté m'a honoré d'une multitude de commissions parmi lesquelles il y en a plusieurs qui disposeront de mon talent et de mon temps. En vérité, plus j'y pense, et moins je puis me persuader que cette souveraine, qui est si grande en tout, me cède l'avantage sur elle dans cette occasion; car il faut que tu saches que c'est moi-même qui lui ai lié les mains et qui ai arrêté sa bienfaisance. Tu me demanderas pourquoi j'en ai usé de cette manière, et je vais te le dire. A peine fus-je arrivé à Pétersbourg, que des gueux écrivirent de Paris, et d'autres gueux répétèrent à Pétersbourg, que, sous prétexte de venir remercier des premiers bienfaits, j'en venais solliciter de nouveaux : cela me blessa, et à l'instant je me dis à moi-même : Il faut que je ferme la bouche à cette canaille-là. Lors donc que j'allai prendre congé de Sa Majesté Impériale, je lui portai une espèce de supplique dans laquelle je lui disais que je la priais instamment, et cela sous peine de flétrir mon cœur, de ne rien ajouter, mais rien du tout, à ses premières grâces. Elle m'en demanda la raison, comme je m'y attendais. « C'est, lui répondis-je, pour vos sujets et pour mes compatriotes, pour vos sujets, à qui je ne veux pas laisser croire ce qu'ils ont eu la bassesse de m'insinuer, que ce n'était pas la reconnaissance, mais un motif secret d'intérêt qui avait occasionné mon voyage; j'ai à cœur de les détromper là-dessus, et il faut que Votre Majesté ait la bonté de me secourir; pour mes compatriotes, auprès desquels je veux conserver mon franc-parler; il ne faut pas lorsque je leur dirai la vérité de Votre Majesté qu'ils croient entendre la voix de la reconnaissance qui est toujours suspecte. Il me sera plus doux, lorsque je ferai l'éloge de vos grandes qualités, d'en être cru, que d'avoir plus d'argent. » Elle me répliqua : « Êtes-vous riche? — Non, madame, lui dis-je; mais je suis content, ce qui vaut mieux. — Que ferai-je donc pour vous? — Beaucoup de choses; premièrement, Sa Majesté, qui ne voudrait pas m'ôter pour deux ou trois ans l'existence que je lui dois, acquittera les dépenses de mon voyage, de mon séjour et de mon retour, observant qu'un pli-

losophe ne voyage pas en grand seigneur » ; et elle me répondit : « Combien voulez-vous ? — Je crois que quinze cents roubles me suffiront. — Je vous en donnerai trois mille. — Secondement, Votre Majesté m'accordera une bagatelle qui tire tout son prix d'avoir été à son usage. — J'y consens, mais dites-moi quelle est la bagatelle que vous désirez. » Je lui répondis : « Votre tasse et votre soucoupe. — Non, cela se casserait et vous en auriez du chagrin ; je penserai à autre chose. — Troisièmement, de m'accorder un de vos officiers qui me reconduise et me remette sain et sauf dans mon foyer, ou plutôt à La Haye où je passerai trois mois pour le service de Votre Majesté. — Cela sera fait. — Quatrièmement, de recourir à Votre Majesté en cas que je vinsse à être ruiné par les opérations du gouvernement, ou par quelque autre accident. » Elle me répondit à cet article : « Mon ami (ce sont ses mots), comptez sur moi, vous me trouverez en toute occasion, en tout temps. » Tu penses bien que cette bonté me fit pleurer à chaudes larmes, et elle presque aussi. Cette soirée fut de la plus grande douceur pour tous les deux : elle le dit à Grimm qu'elle vit après moi. Elle ajouta : « Mais vous partez donc incessamment ? — Si Votre Majesté le permet. « Mais au lieu de vous en retourner, que ne faites-vous venir toute votre famille ? — Hélas ! madame, lui dis-je, ma femme est âgée et très-valétudinaire, et j'ai une belle-sœur qui touche à la quatre-vingtaine. » Elle ne répliqua rien à cela. « Quand partez-vous ? — Lorsque la saison le permettra. — Ne me faites point d'adieux, parce que les adieux chagrinent. » Aussitôt elle ordonna une voiture à l'anglaise toute neuve, où je pourrais être assis ou couché comme dans un lit, et pourvu à tout ce qui tenait à la sûreté et à la commodité de mon voyage. Elle chercha parmi les officiers celui qui me convenait le mieux. Elle nomma pour me conduire un galant homme plein d'honnêteté, de connaissances et d'esprit. Je suis tenté de lui faire présent de ma montre, qu'en penses-tu ? Il n'y a sorte d'attentions que cet homme, qui est du collège au bureau des colonies et de la chancellerie du prince Orlow, n'ait eues pour moi. Dis-moi ton avis là-dessus, je ferai ce que tu me conseilleras ; ainsi, réponse sur-le-champ. La veille de mon départ, elle dit à Grimm : « Je suis enchantée, j'ai enfin découvert, à force d'y rêver, quelque chose qui aura été à mon usage, et qui fera plaisir à Diderot. »

Le jour de mon départ, le matin, elle parut au milieu de sa cour avec une bague au doigt. Elle appela un de ses chambellans, et tirant cette bague de son doigt, elle dit à cet officier : « Tenez, prenez cette bague et portez-la de ma part à M. Diderot ; dites-lui que je l'ai portée. C'est une bagatelle comme il me l'a demandée, mais je suis sûre que cette bagatelle lui fera plaisir. » Cette bague était une pierre gravée, et cette pierre gravée était son portrait. Il faut que tu saches que quand je lui eus demandé la bagatelle à son usage, et nommé sa tasse et sa soucoupe, j'ajoutai : Ou une pierre gravée. Elle répliqua : « Je n'en avais qu'une belle, et je l'ai donnée au prince Orlow. » Je lui répondis : « Il n'y a qu'à la redemander. — Je ne redemande jamais ce que j'ai donné. — Quoi ! madame, vous avez de ces scrupules-là entre amis ? » Elle sourit. Tiens, ma femme, j'ai peine à te continuer cette conversation, car je sens que mon âme s'embarrasse. Cette femme-là est aussi bonne qu'elle est grande ; car il faut que tu saches que le prince Orlow a été son favori : au reste elle avait fait un excellent choix, car c'est un homme plein d'élévation et il n'y a que ses quatre frères qui le vaillent ; ce sont eux qui l'ont mise sur le trône.

Voilà, ma bonne, comment on cause avec l'impératrice de Russie, et cette conversation que je viens de te rendre ressemble aux soixante autres qui l'avaient précédée.

Cette belle voiture qu'elle avait ordonnée s'est rompue à Mittau, c'est-à-dire à environ deux cent trente lieues de Pétersbourg.

A présent, ma bonne, tu sais tout. Ne brûle pas cette lettre. Écoute, si je donne ma montre à mon conducteur, elle le saura ; et d'ailleurs elle me sert si peu, et j'ai pensé en faire présent à M. de Nariskin. A présent tu sais tout, qu'en penses-tu ? Crois-tu que Sa Majesté Impériale s'en tienne strictement aux articles de notre traité, et ne fasse plus rien pour moi ?

Avant de lui présenter cette supplique, où je mettais moi-même des bornes à sa bienfaisance, comme elle pouvait être mésinterprétée, et masquer une vue intéressée sous de beaux dehors, je la montrai à Grimm et à deux ou trois honnêtes gens, les suppliant instamment de m'en dire leur avis ; tous me dirent unanimement qu'elle était de la délicatesse la plus touchante, et qu'elle ne prêtait, par aucun côté, à une mauvaise interpré-

tation : en conséquence je ne balançai pas à la lui lire et à la lui présenter. Comme c'était en effet mes véritables sentiments, la lecture que j'en fis acheva de lui donner le caractère de la vérité, et Sa Majesté Impériale en fut tout à fait touchée.

Le baron de Noltken, ministre de Suède à Pétersbourg, un de ceux que j'avais consultés, vint quelques jours après savoir comment la supplique avait pris. « Fort bien », lui dis-je. Il me répondit : « J'étais sûr de son effet. » Et il ajouta : « Vous avez fait votre devoir en très-galant homme, en homme parfaitement désintéressé, et je suis bien sûr que l'impératrice fera le sien. — Mais, monsieur le baron.... — J'entends, vous avez parlé très-sérieusement à l'impératrice ; ce que vous lui avez dit, c'est ce que vous pensez réellement ; mais il est impossible qu'elle vous prenne au mot. Elle a été frappée de vos raisons parce qu'elles sont bonnes. Elle ne voudra pas ôter au bien que vous direz d'elle le caractère de la vérité ; mais quand vous aurez parlé, elle agira. C'est ce que je ferais à sa place, et ce qu'elle fera : ainsi elle différera plus ou moins les marques de sa bien-faisance, mais elles viendront, n'en doutez pas ; car je la connais, cela est tout à fait selon sa manière de faire. »

Ma bonne, que le ministre de Suède ait rencontré ou non, je te jure que cela m'importe peu ; je suis content de moi, et je serai toujours content d'elle. Nous lui devons tout ; quoi que j'aie fait et que je fasse, je demeurerai toujours en reste. Voilà tout ce que je vois, et je ne verrai jamais autrement, ni toi non plus, car je te connais.

Adieu, ma bonne, je t'embrasse de tout mon cœur ; salue tout le monde de ma part.

Il est bien décidé que mon retour ne me coûtera rien, et que mon conducteur a eu ordre de l'impératrice de faire toutes les dépenses du voyage, et de ne rien recevoir de moi. Cela m'a fait plaisir sans me surprendre ; je reconnais bien la souveraine à ce généreux procédé.

## LXIII

A M. M<sup>\*\*\*</sup>, A PARIS<sup>1</sup>.

La Haye, ce 9 avril 1774.

Mon ami, après avoir fait quinze cents lieues et la moitié de cette tournée en vingt-deux jours, me voilà à La Haye depuis le 5 de ce mois, jouissant d'une très-bonne santé et moins fatigué que je ne l'étais après une de nos promenades. Je vous parle dans l'exacte vérité. Ah ! mon ami, le beau voyage que j'ai fait ! la grande, l'extraordinaire femme que j'ai vue ! Vous ne direz pas que je suis payé pour en parler ainsi, car je n'ai rien voulu d'elle. J'ai donné la loi sur cet article à la souveraine la plus despote qu'il y ait en Europe. J'ai voulu fermer la bouche aux malveillants de son empire qui disaient que j'étais venu solliciter de nouvelles grâces sous prétexte de remercier des anciennes et avoir mon franc-parler avec vous, gens incrédules de Paris. Lorsque je vous louerai cette femme, ce sera bien l'éloge fait par la vérité et non par la reconnaissance, toujours un peu suspecte d'exagération. Écoutez, mon ami : voici en quatre mots l'histoire de mon voyage. J'ai eu quarante-cinq jours de beau temps pour aller. J'arrive. Je suis présenté à Sa Majesté et j'obtiens l'entrée de son cabinet tous les jours seul à seule. Je suis comblé de ses bontés ; tous les seigneurs de la cour m'accablent de politesses, cela va sans dire. Le terme de mon séjour arrive ; je lui demande mon congé ; elle me l'accorde avec peine ; je lui demande pour toute grâce de satisfaire aux dépenses de mon voyage, de mon séjour et de mon retour ; je lui en dis les raisons, et elle les approuve, parce qu'elles lui paraissent honnêtes et sortir d'une âme vraie et désintéressée ; je lui demande une bagatelle dont tout le prix soit d'avoir été à son usage ; elle me la promet, et la veille de mon départ, elle a la complaisance de porter à mon doigt une pierre gravée ; c'est son portrait. Je lui demande un de ses officiers qui me remette sain et sauf où je désirerai ; et elle ordonne elle-même tout ce qui peut faire la commodité et la

1. Publiée sans nom de destinataire dans l'édition Belin



sûreté de mon retour. Je pars le 5 mars, au milieu d'un dégel, et j'ai trente jours d'une saison qui n'aurait pas été plus favorable, quand elle aurait été faite à mes ordres. A quelques verstes de Pétersbourg, l'hiver se remontre, des neiges tombent, les chemins se durcissent, et les terribles claies dont ils sont faits se couvrent de matelas de duvet sur lesquels nous glissons plus de deux cents lieues. La Courlande, cette énorme fondrière, m'offre la plus belle route, une grande glace sur laquelle la neige affermit le pas des chevaux; le reste du voyage, des matinées et des soirées d'un bal d'hiver, et entre ces matinées et ces soirées, des jours d'une chaleur de printemps et même d'été. C'est ainsi que j'arrive à La Haye en moins de temps que les courriers n'en emploient dans la belle saison. Cependant, mon ami, nous avons laissé en chemin quatre voitures fracassées. J'ai pensé me perdre dans les glaces à Riga, et me fracasser un bras et une épaule dans un bac, pendant la nuit, à Mittau. En allant, j'ai fait deux maladies, l'une à Dresbourg, l'autre à Nerva; deux inflammations d'entrailles. J'ai eu deux fois la néva à Pétersbourg. La néva est la diarrhée que donnent les eaux de cette rivière, comme les eaux de la Seine à Paris; quelques jours avant mon départ, une violente attaque de poitrine dont on a cru que je mourrais, et qui s'est dissipée presque aussi promptement qu'elle est venue. Mon ami, c'est ici le pays des grands phénomènes, tant au physique qu'au moral; sans vouloir en trop dire de bien, soyez sûr que celui qui y apporte des talents et des mœurs y trouve une récompense très-convenable. La plupart des Français qui y sont se déchirent et se haïssent, se font mépriser et rendent la nation méprisable; c'est la plus indigne racaille que vous puissiez imaginer. Mais nous jaserons de tout cela à notre aise. Mais quand? Peut-être avant quinze jours; peut-être pas avant trois mois. Je suis chargé de publier les statuts des différents établissements que Sa Majesté a formés pour l'utilité de ses sujets. Si le libraire hollandais est un juif, un arabe, comme à son ordinaire, je pars pour Paris; et si je puis l'amener à des conditions à peu près raisonnables, je reste. Mais j'oubliais de vous parler d'un de mes plaisirs les plus vifs, c'est d'avoir embrassé un matin M. le comte de Crillon et M. le prince de Salm. Si vous saviez ce que produit la présence d'un compatriote qu'on aime qu'on estime, et qu'on retrouve subite-



ment à sept ou huit cents lieues de sa patrie : et Grimm dont je me sépare à Paris, incertains si nous ne nous reverrons jamais, qui parcourt un arc de cercle dont l'extrémité se termine à Pétersbourg, tandis qu'à l'insu l'un de l'autre, je parcours un arc de cercle opposé qui aboutit au même endroit sous le pôle ! Avec quelle violence on se précipite entre les bras l'un de l'autre ! On est bien longtemps à se serrer, à se quitter, à se reprendre, à se serrer encore, sans pouvoir parler. Ce voyage est plein de particularités inattendues et délicieuses. J'ai beaucoup travaillé en allant, infiniment pendant mon séjour, peu en revenant. Je vous voyais tous, dès le premier pas, à l'extrémité de ma route, et cette douce idée n'en laissait arriver aucune autre, etc.

## LXIV

AU GÉNÉRAL BETZKY<sup>1</sup>.

A La Haye, ce 9 juin 1774.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

Vous auriez grande raison de vous plaindre si je laissais partir un voyageur d'à côté de nous sans vous donner un signe de vie. Grâce aux bontés du prince de Galitzin, je souffre moins de la prolongation de mon exil ; je laisse crier ma femme, mes enfants, mes amis et mes connaissances et je m'occupe sans cesse de l'édition de votre ouvrage. L'imprimeur hollandais a pris enfin le mors aux dents et va aussi bien qu'on peut l'exiger d'une grosse et vieille rosse poussive. Nous sommes à peu près à la moitié de notre tâche, cela aura du succès et beaucoup, je vous en réponds ; nous faisons deux éditions à la fois ; une in-4<sup>e</sup> avec tout le faste typographique ; une en in-8 ou in-12 simple et que tout amateur pourra se procurer à peu de frais.

J'ai fait usage de votre note sur l'inexactitude des gazetiers

1. Inédite. Communiquée par M. le baron de Boyer de Sainte-Suzanne.

qui ont parlé et si mal parlé de la médaille que le sénat vous a décernée.

Je vous ai envoyé un petit livret dont tous les paragraphes peuvent entrer dans le catéchisme moral que Sa Majesté Impériale désire.

Vous recevrez incessamment deux exemplaires de l'ouvrage de l'abbé Raynal qui a déjà paru en France et qui doit paraître incessamment ici. Cette nouvelle édition est divisée par chapitres, augmentée de cartes géographiques, et d'un volume de plus.

J'ai entre les mains un billet de mille écus, payables à l'ordre du docteur Clerc au commencement de l'année prochaine ; tâchez de le déterminer à m'instruire sur ce qu'il veut que je fasse de ce billet.

Je ne vous dis rien du reste de vos commissions, ni de celles de M. le comte de Munich, et pas davantage de celles de Sa Majesté Impériale ; pour m'en acquitter à votre gré et au mien, il faut que je sois en France.

En buvant ici la santé de M. le vice-chancelier, nous buvons aussi la vôtre ; et nous nous flattons quelquefois que vous en faites autant de votre côté.

N'oubliez pas, monsieur le général, de renouveler à Sa Majesté Impériale les témoignages de mon respect, de mon entier dévouement et de la reconnaissance éternelle que je lui dois pour toutes les bontés dont elle a bien voulu m'honorer. Je ne voudrais pas pour tout ce que je possède n'avoir pas fait le voyage de Pétersbourg. J'ai tant écrit de cette grande et digne souveraine, depuis que je suis ici, que quand la fin de votre ouvrage me permettra de revoir mon pays et les miens, il ne me restera plus qu'à retourner de toutes les façons que mon cœur m'inspirera ce que j'en ai dit. Je me trompe, avec un peu de mémoire, je retrouverai encore beaucoup de traits qui me seront échappés, et je ne serai de longtemps dans le cas de me répéter.

Envoyez-moi bien scrupuleusement toutes les choses que vous m'avez promises ; surtout n'oubliez aucune de celles qui peuvent attester à mes compatriotes l'excellence de l'éducation que vous donnez à vos jeunes demoiselles, et leurs succès étonnants en tout genre. Songez que j'aurai à persuader des gens qui par mille raisons ne seront pas fort disposés à m'en croire, quoique j'aie pris toutes précautions pour les empêcher

de détourner mon éloge de l'exacte vérité, et de l'imputer à la reconnaissance et à la vénalité.

Présentez mon respect à M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Lafont et à leurs très-aimables élèves. Je garde très-précieusement les leçons dont elles m'ont honoré avant mon départ.

J'attends des dessins que je puisse joindre à ces lettres.

J'embrasse de tout mon cœur, si toutefois ils veulent bien me le permettre, et M. le comte de Munich, et M. le vice-chancelier et M<sup>lle</sup> Anastasia, et M<sup>me</sup> Clerc et le docteur; qui sait si la fantaisie de vous aller voir ne me reprendra pas quelque jour? Je ne crains plus la fatigue des voyages; je suis réconcilié avec votre climat; et vous m'avez tous diablement gâté par votre indulgence; quand je dis tous, vous pensez bien que je n'en excepte pas Sa Majesté Impériale.

Portez-vous bien; je ne connais rien dans ce monde dont un homme qui a pour soi l'attestation du censeur que la nature a placé au-dessous de la mamelle gauche puisse se laisser affecter jusqu'à un certain point. Faites le bien; faites-le avec cette merveilleuse opiniâtreté que le ciel vous a donnée, ayez bon appétit; buvez, mangez et dormez bien, jusqu'à ce que le dernier sommeil vienne fermer les yeux d'un excellent citoyen, et donner des regrets à sa nation. Monsieur le général, il faut être mort pour obtenir justice des vivants, cela est fâcheux; mais comme tous les hommes distingués ont subi ce sort, vous aurez la bonté de vous y soumettre.

Je suis, etc.

## LXV

AU MÊME<sup>1</sup>.

A La Haye, ce 15 juin 1774.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

Votre édition va son train. Vous avez reçu l'esquisse du petit catéchisme moral. Vous recevrez incessamment la nouvelle

1. Inédite. Communiquée par M. le baron de Boyer de Sainte-Suzanne.

édition de l'ouvrage de l'abbé Raynal; et voici la réponse de M<sup>lle</sup> Biheron à la proposition que je lui ai faite de passer en Russie. Je vous supplie de communiquer cette réponse à Sa Majesté Impériale.

M<sup>lle</sup> Biheron sera très-flattée de contribuer, pour sa petite part, à la perfection des établissemens ordonnés par une souveraine qui honore le trône et son sexe, et qui n'a pas dédaigné de jeter les yeux sur elle. Ce sont les mots mêmes de M<sup>lle</sup> Biheron. Elle fera partir tous ses ouvrages par la mer. Pour elle, il lui est impossible d'aller autrement que par terre; elle a cinquante-cinq ans; elle commence à devenir vieilloté; sa santé a beaucoup souffert de la continuité de ses travaux. Elle a fait deux fois le voyage d'Angleterre, et chaque traversée a pensé lui coûter la vie. Ce n'est ni pusillanimité ni délicatesse; elle ne balancerait pas à s'embarquer à Rouen, sans les expériences fâcheuses qu'elle a par devers elle.

Elle s'engage : 1<sup>o</sup> A démontrer l'anatomie à vos jeunes demoiselles, sur ses pièces ;

2<sup>o</sup> A dresser des maîtresses qui puissent, quand elle n'y sera plus, en former d'autres et continuer les démonstrations anatomiques dans la maison aussi parfaitement qu'elle, et cela tant qu'il y aura des élèves;

3<sup>o</sup> S'il se trouve un sujet de quelque sexe qu'il soit, avec le talent et le goût nécessaires pour la copier, l'égaliser, la surpasser même, à le former, à l'instruire, à ne lui rien céder de sa manière d'opérer; ce qui ajouterait une nouvelle occupation très-singulière et très-intéressante à la multiplicité de celles que vous présentez à l'inclination naturelle de vos demoiselles;

4<sup>o</sup> Elle ne met aucun prix à ses pièces anatomiques, qui sont en très-grand nombre; ce qu'elle en exécutera à Pétersbourg d'année en année fera suite avec sa collection. Le tout restera dans la maison, et elle n'a pas le moindre souci sur le sort qu'il plaira à Sa Majesté Impériale de lui faire;

5<sup>o</sup> Elle n'est pas plus inquiète de l'honoraire qu'il plaira à Sa Majesté Impériale d'attacher soit aux leçons qu'elle donnera aux jeunes demoiselles, soit à la peine qu'elle prendra pour former des maîtresses et pour instruire un sujet aux procédés de son art;

6<sup>e</sup> M<sup>lle</sup> Biheron a de la noblesse dans l'âme. beaucoup de douceur, les mœurs les plus pures; des lumières même rares parmi les hommes; en un mot toutes les qualités qui peuvent assurer la satisfaction de Sa Majesté Impériale, la vôtre et la sienne. Trouvez seulement le moyen de la faire arriver; c'est tout ce qu'elle ose demander; et, malgré la modicité de sa fortune, c'est avec une sorte de répugnance qu'elle hasarde cette demande; mais songez que c'est une fille et qu'elle ne peut guère s'exposer à faire une aussi longue route sans une femme de chambre et sans un valet. Lorsque vous aurez pourvu à la bienséance et à la sûreté, vous aurez fait tout ce qu'elle exige.

J'attendrai la décision de Sa Majesté Impériale pour la faire passer à M<sup>lle</sup> Biheron, qui partage avec le reste de ma nation l'enthousiasme pour Sa Majesté Impériale et qui serait désolée que, la négociation entamée venant à manquer, elle fût privée de voir un être qui se voit si rarement, un souverain digne de l'être. Quand je parle du reste de ma nation, j'entends les honnêtes gens, ceux qui sentent et qui pensent, et qui ne sont pas à quatre cents lieues de Paris.

Et puis, monsieur le général, venons à la dernière lettre dont vous m'avez honoré.

*J'ai frissonné en passant la Douïna*<sup>1</sup>? De par tous les diables, on frissonnerait à moins. Des glaces crevassées de tous côtés; un fracas enragé à chaque tour de roue de la voiture pesante; de l'eau qui jaillit de droite et de gauche; un pont de cristal qui s'enfonce et qui se relève en craquant. Rangés tous autour d'une table bien servie, assis sur des coussins bien mollets, vous en parlez tout à votre aise. M. Bala<sup>2</sup> vous dira si je suis une poule mouillée. Ulysse s'étoupa les oreilles et se fit attacher au mât de son vaisseau. S'il eût été plus brave que moi sur la Douïna, j'aurais eu plus de confiance en ma sagesse qu'il n'en eut en la sienne, aux environs de la demeure des Sirènes. Chacun a son côté faible. Le héros grec eut peur de manquer de fidélité à sa Pénélope; et moi, j'ai eu peur d'être noyé et de ne plus revoir la mienne. L'adultère est certainement un grand péché; mais

1. V. dans les *Poésies diverses*, t. IX, p. 28, le *Passage de la Douïna sur la glace*.

2. Chargé par l'impératrice d'accompagner Diderot jusqu'en Hollande.

j'aimerais mieux l'avoir commis dix fois que d'être noyé une seule.

Eh bien ! monsieur le général, nous encyclopédiserons donc, et je puis prendre mes mesures en conséquence de vos ordres. Cela sera fait. Je vous croyais bien convaincu de la gloire qui en résulterait pour Sa Majesté Impériale, mais pas assez de l'avantage qui en reviendrait à vos établissements, et j'étais incertain sur le dernier parti que vous prendriez.

Je ne vous dissimulerai pas qu'il m'est doux de penser que ceux qui ont tout mis en œuvre pour m'empêcher de faire une grande et belle chose en auront pourtant le démenti ; que ces barbares qui s'appellent policés par excellence grinceront les dents lorsque je pourrai vous livrer le plus beau manuscrit qui ait jamais existé et qui existera jamais ; que la Russie leur enlèvera l'honneur de l'avoir produit et qu'il ne leur restera que la honte de leurs anciennes persécutions.

O madame (c'est à Sa Majesté Impériale que je m'adresse), ô monsieur le général, la belle et digne vengeance que vous me faites entrevoir !

Je travaillerai pour vos propres enfants, dont je n'ai pas eu l'esprit d'accroître le nombre d'un seul, comme s'ils m'appartenaient tous ; et vous pouvez compter que je ne gaspillerai pas une obole de leur patrimoine.

Je recevrai avec satisfaction le diplôme de leur maison, et je m'en tiendrai toujours honoré.

Les assurances de votre estime me sont infiniment chères.

Je présente mon respect à toute l'aimable et honnête société qui a la bonté de se ressouvenir de moi.

Que Dieu garde M<sup>lle</sup> Anastasia de l'ennui et du Napolitain.

Je présente mes très-humbles civilités à toutes ces demoiselles et à leurs dignes maîtresses.

En quelque coin du monde que je sois, j'y révère M. le vice-chancelier et M. le comte de Munich.

Si M. le général avait quelque pitié d'une bonne sexagénaire, il me ferait toucher les fonds qu'il m'annonce au commencement de septembre et soulagerait la bonne femme des embarras d'un déménagement à faire dans la mauvaise saison ; cependant il est le maître de négliger cette petite considération qui n'est que d'un bon mari.



M. le général sait aussi bien que moi comment on témoigne son respect, son hommage et sa reconnaissance à une souveraine bienfaisante; ainsi j'espère qu'il aura la bonté de prendre ce soin pour moi, sans que je sois obligé de l'en remercier.

J'aurai donc les dessins ! j'aurai donc celui de la machine au rocher ! et des pierres ! Tout cela me fait grand plaisir.

C'est M. de Sartine, notre lieutenant de police, qui succède à M. de La Vrillière. L'exécution de notre projet n'en sera que plus facile ; M. de Sartine n'est pas mon protecteur, c'est mon ami de trente-cinq ans ; il m'a écrit deux fois pendant mon absence de France ; une fois ici, une fois à Pétersbourg ; il est tolérant autant qu'il peut l'être.

Je vous avais prédit, monsieur le général, qu'à peine notre projet aurait transpiré, que ceux qui s'occupent à présent des réimpressions en seraient alarmés, et me feraient des propositions. La chose est arrivée. Je n'ai pas daigné leur répondre ; car il est bien décidé dans ma tête que, si je ne refais pas l'*Encyclopédie* pour vous, je ne veux plus entendre parler de cet ouvrage, à quelque condition que ce puisse être. Ou vous l'aurez telle que je la conçois, ou elle leur restera telle qu'elle est, telle qu'ils l'ont voulue. Elle n'est encore que trop bien pour cette canaille-là. Il ne leur faut que des hommes et des ouvrages médiocres ; et à juger de leur état à venir par les premiers symptômes de leur récente maladie, j'espère qu'ils n'en manqueront pas.

Je suis, avec respect, monsieur le général, etc.

J'ai fait l'usage convenable de votre note sur la médaille<sup>1</sup> ; je n'oublierai jamais rien de ce qui pourra vous être agréable.

1. V. t. III, p. 413.

## LXVI

AU DOCTEUR CLERC<sup>1</sup>.

A La Haye, ce 15 juin 1774.

Il faut, monsieur et cher docteur, que je vous fasse une histoire ou un conte. Un galant homme de notre pays eut deux procès à la fois; l'un avec sa femme qui l'accusait d'impuissance, l'autre avec une maîtresse qui l'accusait de lui avoir fait un enfant; il disait : Je ne saurais les perdre tous deux. Si j'ai fait un enfant à ma maîtresse, je ne suis pas impuissant et ma femme en aura un pied denez. Si je suis impuissant, je n'ai pas fait un enfant à ma maîtresse, et celle-ci en aura le nez camus. Point du tout, il perdit ses deux procès, parce qu'on les jugea l'un après l'autre. Cela vous paraît bien ridicule; eh bien! c'est ce qui vient de m'arriver tout à l'heure à moi-même avec un auteur et un libraire à qui j'avais vendu le manuscrit de l'auteur. Je disais : Si le libraire est mécontent, l'auteur sera satisfait; et si l'auteur n'est pas satisfait, le libraire sera content. Point du tout. Ils me chantent pouille tous deux.

Je vous proteste, docteur, que j'ai fait de mon mieux; vous ne pensez pas qu'il est ici d'usage de ne rien payer; vous ne pensez pas que je n'aurais pas eu un écu de plus à Paris, et qu'on vous y aurait mis en capilotade. Votre manuscrit est fourré de lignes qu'aucun censeur royal n'aurait osé vous passer. Ainsi, madame Clerc, dites à votre mari qu'il se taise et qu'il me laisse en repos.

Je n'enverrai point votre billet à M. de Matinfort; il est plus sûr, il me semble, de le confier à Grimm, que nous attendons d'un jour à l'autre, que de le risquer par la poste.

C'est Rey qui se charge de vous expédier votre ballot d'exemplaires, et qui s'en acquittera mieux que moi. Je ferai, du reste, ce que vous me prescrirez.

1. Inédite. Communiquée par M. le baron de Boyer de Sainte-Suzanne.

Comment ! vrai ! l'*Encyclopédie* est une affaire décidée ! Point de mauvaise plaisanterie, docteur, s'il vous plaît ; quoi ! je ne mourrai pas sans avoir fait encore une bonne action et refait un grand ouvrage ; une bonne action, en dotant, pour ma part, un établissement élevé pour l'humanité ; refait un grand ouvrage, en le conformant au plan sur lequel il avait été projeté ; je ne mourrai pas sans m'être bien dignement vengé de la méchanceté de mes ennemis ; je ne mourrai pas sans avoir élevé un obélisque sur lequel on lise : « *A l'honneur des Russes et de leur souveraine et à la honte de qui il appartiendra !* » je ne mourrai pas sans avoir imprimé sur la terre quelques traces que le temps n'effacera pas ! J'y mettrai les quinze dernières années de ma vie ; mais, à votre avis, qu'ai-je à faire de mieux ?

J'étais en train, lorsque j'ai reçu votre lettre, de préparer une édition complète de mes ouvrages ; j'ai tout laissé là. Ces deux entreprises ne peuvent aller ensemble ; faisons l'*Encyclopédie*, et laissons à quelque bonne âme le soin de rassembler mes guenilles, quand je serai mort.

A présent que j'y réfléchis plus sérieusement, la circonspection de M. le général ne me surprend plus. L'affaire d'intérêt ne pouvait pas être aussi claire pour lui que celle d'utilité et de gloire pour la souveraine. Il s'est donné le temps d'entendre et de me connaître. Les grands sont si sujets à rencontrer des fripons qu'ils se méfient des honnêtes gens. Si nous avions été dix ou douze ans à leur place, nous nous méfierions comme eux.

M. de Sartine, je ne dis pas mon protecteur, mais mon ami de trente ans, remplace M. de La Vrillière ; jugez comme cela faciliterait ma besogne, si elle était sujette à difficultés.

Renouvelez les assurances de dévouement et de respect de ma part à MM. Durand, De Lacy et de Noltken.

L'édition va son train ; nous gémissons sous deux presses, l'une à Amsterdam, l'autre ici. J'y mets tout ce que je sais. Maudit arabe que vous êtes, qui toisez l'amitié sur l'importance des services, faites-vous couper le prépuce, et puis judaïsez, et jurez après cela tant qu'il vous plaira.

Mon respect à tous les dignes commensaux de la table ronde.

Je vais sonder mes coopérateurs; et je ne tarderai pas à vous en rendre compte.

Je vous dirais bien quelques nouvelles publiques, mais le lendemain détruit l'ouvrage du jour ou de la veille.

Je vous embrasse, j'embrasse M<sup>me</sup> Clerc et le petit ourson blanc; s'il vous vient quelque mot bien saugrenu et bien doux, adressez-le de ma part à M<sup>lle</sup> Anastasia.

Mais, dites-moi, ne pouvez-vous pas engager M. le général à m'expédier les fonds qu'il m'a promis, plutôt au commencement qu'à la fin de septembre? Cela fait la différence de trois mois et peut-être de six pour mes arrangements. Les grands seigneurs, qui n'ont l'embarras de rien, ne savent pas ce que c'est qu'un déménagement, et un déménagement dans la mauvaise saison.

Le prince Orloff m'a promis des minéraux, j'ai laissé un petit catalogue à M. le vice-chancelier. Ce sont tous de fort honnêtes gens; mais ces honnêtes gens-là ont tant d'affaires, comme de boire, manger et dormir, dans toutes les combinaisons possibles!

J'ai écrit, il y a quelques jours, à le M. vice-chancelier un petit billet pantagruélique. C'est style d'ancien welche. Peut-être n'y entendra-t-il rien.

J'attends mes malles et tous vos envois; n'oubliez pas la suite des anecdotes polonaises. Adieu, mon cher docteur: lorsque la mélancolie vous prendra, faites-vous dire à l'oreille, deux ou trois fois de suite, par M<sup>me</sup> Clerc, le soir et le matin, la formule mais bien articulée.

## LXVII

A NECKER.

12 juin 1775.

Je ne suis pas un de ceux qui vous doivent le moins de reconnaissance pour le bel ouvrage que vous venez de publier<sup>1</sup>. Je

1. *De la législation et du commerce des grains.* 1775, in-8.

n'ai pas mémoire d'avoir jamais fait une lecture qui m'ait autant intéressé; je n'en excepte pas même *l'Éloge de Marc-Aurèle*. Il faut convenir qu'il y a des plaisirs bien doux, et qui sont à bon prix. Huit jours de bonheur continu, et cela à moins de frais qu'il ne m'en eût coûté pour deux livres de pain par jour! L'équité restituera au frontispice un titre que la modestie en a supprimé; c'est la défense de la nation contre les nations rivales, c'est l'apologie du travail contre l'oisiveté, et de l'indigence contre la richesse. Cette cause pouvait être défendue par de bonnes ou de mauvaises raisons; mais il était difficile de s'en proposer une plus auguste, et, de quelque manière que l'on s'en tirât, on était sûr d'en remporter le renom d'honnête homme et de bon citoyen. On s'installait encore parmi les hommes de génie, lorsqu'on y montrait de la profondeur, de l'éloquence et de la finesse comme il vous est arrivé. J'ai plus de mérite que vous ne pensez peut-être à vous rendre toute cette justice; car avec un odorat un peu délicat, on croit s'apercevoir que vous ne faites pas grand cas de la philosophie et des lettres. Je n'ai garde de mettre sur la même ligne un chapitre de Nicole ou de Montaigne, *l'Iphigénie* de Racine ou le *Misanthrope* de Molière avec un *Traité des subsistance de première nécessité*; vous conviendrez que le plaisir que ces premiers ouvrages nous causent n'est pas sans utilité, et qu'il ne finira jamais. On dit : Vivre, et philosopher ensuite; je dis tout au contraire : Philosopher d'abord, et vivre après, si l'on peut. Peut-être eussiez-vous moins rabaissé ces sublimes leçons de morale qui ne s'adressent qu'à la portion opulente, oisive et corrompue de la société, si vous eussiez considéré l'influence bonne ou mauvaise, mais nécessaire, des mœurs des citoyens distingués sur la multitude qui les environne et qui les imite sans presque s'en apercevoir. L'opinion, ce mobile dont vous connaissez toute la force pour le bien et pour le mal, n'est à son origine que l'effet d'un petit nombre d'hommes qui parlent après avoir pensé, et qui forment sans cesse, en différents points de la société, des centres d'instructions d'où les erreurs et les vérités raisonnées gagnent de proche en proche, jusqu'aux derniers confins de la cité, où elles s'établissent comme des articles de foi. Là tout l'appareil de nos discours s'est évanoui, il n'en reste que le dernier mot. Nos écrits n'opèrent que sur une certaine classe de citoyens, nos

discours sur toutes ; c'est la glace devant laquelle l'homme qui respire a passé. Le peuple sait qu'il faut que le blé soit à bon marché, parce qu'il gagne peu, et qu'il a 'grand'faim ; mais il ignore et il ignorera toujours les moyens difficiles de concilier les vicissitudes des récoltes avec son besoin qui ne varie point. Qui est-ce qui décidera la querelle des économistes et de leurs adversaires ? La raison. Et où est la raison ? Dans les hommes d'État ? Assurément elle y est en puissance, mais ceux qui croient tout savoir n'ont guère la tentation de s'instruire. Dans le peuple ? Il n'a malheureusement pas le temps de la cultiver, de l'étendre et de s'en servir. Dans les gens du monde ? Quand ils se résoudraient à vous sacrifier l'impérieuse frivolité de leurs distractions, ils ne vous entendraient pas. L'intérêt remue et déplace trop les gens d'affaires pour en espérer la lecture suivie d'un ouvrage qui demande de la tenue. A qui vous êtes-vous donc adressé ? Qui est-ce qui parlera de votre travail et en parlera dignement ? Qui est-ce qui en assurera le mérite et en accélérera le fruit ? C'est celui dont la fonction habituelle est de méditer, celui dont la lampe éclairait vos pages pendant la nuit, tandis que le reste des citoyens dormait autour de lui, épuisés par la fatigue des travaux ou des plaisirs ; c'est l'homme de lettres, le littérateur, le philosophe. Songez que les ouvrages que nous feuilletons le moins, avec le plus de négligence et de partialité, ce sont ceux de nos collègues. La chose dont on parle le plus est celle qu'on sait le moins, et cela n'est pas si extravagant qu'on croirait bien ; on se tait naturellement de ce qu'on croit avoir approfondi. Quoi qu'il en soit, nous sommes ce petit nombre de têtes qui, placées sur le cou du grand animal, traînent après elles la multitude aveugle de ses queues. Vous êtes, dit-on, menacé d'une grêle de réponses. Je m'en réjouis ; et vous aussi, n'est-ce pas ? Je suis bien impatient et bien curieux de voir comment l'école se démêlera d'objections qui m'ont paru tout à fait insolubles. Je n'aurai pas tout le plaisir que je me promets si l'abbé Morellet n'est pas un de vos antagonistes. On prétendait, il y a quelques jours, que deux hommes ne pouvaient disputer publiquement sur la même question sans finir par s'aigrir, s'injurier et se haïr, et qu'ils n'avaient rien de plus sage à faire que d'éviter ce terrible conflit de l'amour-propre, s'ils voulaient continuer de s'estimer et de s'aimer. Sans trop pré-



sumer de moi, c'est une tâche que je croirais d'autant moins au-dessus de mes forces, que l'expérience journalière m'apprend que le sarcasme et l'injure réussissent moins aujourd'hui que jamais. Je vous ai lu avec toute l'attention dont je suis capable. Je ne vous dissimulerai pas que je vous ai trouvé de temps en temps difficile à entendre, mais il est vraisemblable que c'est plutôt ma faute que la vôtre. Celui qui lit un ouvrage sans y trouver un terme impropre, un tour de phrase obscur ou inusité, ou l'entend supérieurement, ou ne l'entend point du tout ; supérieurement, puisqu'il peut subitement et sans effort rectifier l'inexactitude de l'expression ; point du tout, puisque, ne sentant point ce défaut, la vue de l'auteur lui échappe. Il y a bien aussi quelques points sur lesquels je ne suis pas de votre avis ; mais, pour un endroit souligné, il est resté des vingt pages de suite intactes, et où on lirait à la marge de mon exemplaire : Je voudrais bien savoir ce qu'ils diront à cela.

## LXVIII

A BEAUMARCHAIS.

A Sèvres, ce 5 août 1777.

Vous voilà donc, monsieur, à la tête d'une insurrection<sup>1</sup> des poètes dramatiques contre les comédiens. Vous savez quel est votre objet et quelle sera votre marche ; vous avez un comité, des syndics, des assemblées et des délibérations. Je n'ai participé à aucune de ces choses, et il me serait impossible de participer à celles qui suivront. Je passe ma vie à la campagne, presque aussi étranger aux affaires de la ville qu'oublié de ses habitants. Permettez que je m'en tienne à faire des vœux pour votre succès. Tandis que vous combattrez, je tien-

1. Allusion à ce qu'on appelait alors *l'insurrection* des Américains, dont Beaumarchais se mêlait avec la même vivacité et au même moment que de l'insurrection des auteurs. (Note de M. de Loménie, qui a publié cette lettre dans son grand travail sur Beaumarchais, et l'a, en outre, confiée à G. Bourdin qui en a donné un fac-simile dans *l'Autographe*.)

drai mes bras élevés vers le ciel, sur la montagne de Meudon. Puissent les littérateurs qui se livreront au théâtre vous devoir leur indépendance ! mais, à vous parler vrai, je crains bien qu'il ne soit plus difficile de venir à bout d'une troupe de comédiens que d'un parlement. Le ridicule n'aura pas ici la même force. N'importe, votre tentative n'en sera ni moins juste, ni moins honnête. Je vous salue, et vous embrasse. Vous connaissez depuis longtemps les sentiments d'estime avec lesquels je suis, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

## LXIX

A NAIGEON<sup>1</sup>.

Cet homme<sup>2</sup> dites-vous, est né jaloux de toute espèce de mérite. Sa manie de tout temps a été de rabaisser, de déchirer ceux qui avaient quelque droit à notre estime. Soit ; mais qu'est-ce que cela fait ? Est-on un sot, parce que cet homme l'a dit ? Non. Qu'en arrive-t-il ? Le cri public s'élève en faveur du mérite rabaisé, déchiré, et il ne reste au censeur injuste que le titre d'envieux et de jaloux.

Cet homme, dites-vous, est ingrat. Son bienfaiteur est-il tombé dans la disgrâce, il lui tourne le dos, et se hâte d'aller encenser l'idole du moment. Soit ; mais qu'est-ce que cela fait ? En méprise-t-on moins l'idole et son encenseur ? Non. Qu'en arrive-t-il ? On dit peut-être de l'homme disgracié qu'il avait mal placé sa faveur, et de l'autre, qu'il est un ingrat.

Cet homme, dites-vous, a fait l'apologie d'un vizir dont les opérations écrasaient les particuliers, sans soulager l'empire. Soit ; mais qu'est-ce que cela fait ? Le peuple en est-il plus opprimé, et le vizir moins digne du mortier d'Amurat ? Non. Et

1. Publiée, comme la lettre à M<sup>me</sup> Diderot, dans les *Mélanges* de la Société des Bibliophiles français (t. V, 1827), par M. H. de Chateaugiron, qui tenait l'original (sans date ni signature) de M<sup>me</sup> Dufour de Villeneuve, sœur de Naigeon. Il en existe un tirage à part.

2 Voltaire.

que dit-on du vizir ? On dit en soupirant qu'il est toujours en faveur, et l'on attend. Et de son apologiste ? que c'est un lâche ou un insensé.

Mais ce jaloux est un octogénaire qui tint toute sa vie son fouet levé sur les tyrans, les fanatiques, et les autres grands malfaiteurs de ce monde.

Mais cet ingrat, constant ami de l'humanité, a quelquefois secouru le malheureux dans sa détresse, et vengé l'innocence opprimée.

Mais cet insensé a introduit la philosophie de Locke et de Newton dans sa patrie, attaqué les préjugés les plus révévés sur la scène, prêché la liberté de penser, inspiré l'esprit de tolérance, soutenu le bon goût expirant, fait plusieurs actions louables, et une multitude d'excellents ouvrages. Son nom est en honneur dans toutes les contrées et durera dans tous les siècles.

Hé bien, à l'âge de soixante et dix-huit ans, il vint en fantaisie à cet homme tout couvert de lauriers de se jeter dans un tas de boue ; et vous croyez qu'il est bien d'aller lui sauter à deux pieds sur le ventre, et de l'enfoncer dans la fange, jusqu'à ce qu'il disparaisse ! Ah ! monsieur, ce n'est pas là votre dernier mot.

Un jour cet homme sera bien grand, et ses détracteurs bien petits.

Pour moi, si j'avais l'éponge qui pût le nettoyer, j'irais lui tendre la main, je le tirerais de son borborygme, et le nettoierais. J'en userais à son égard comme l'antiquaire avec un bronze souillé. Je le décrasserais avec le plus grand ménagement pour la délicatesse du travail et des formes précieuses. Je lui restituerais son éclat, et je l'exposerais pur à votre admiration.

Bonjour, nous penserons diversement, mais nous ne nous en aimerons pas moins.

E facera ogn'uno al suo senno.

## LXX

A DESESSARTS<sup>1</sup>.

28 octobre 1778.

Vous avez, monsieur, des droits à mon estime comme acteur, et à mon amitié comme compatriote<sup>2</sup>; je désire de vous servir. On dit que vous faites à merveille le rôle du commandeur dans le *Père de Famille*, et je n'ai pas de peine à le croire. Vous pouvez donc le solliciter en mon nom, au premier comité. Représentez que mon ouvrage ne m'a jamais rien rendu; et que si l'on veut m'accorder une marque de reconnaissance à laquelle je serai très-sensible, on vous accordera, à vous, monsieur, la croix du sire d'Auvilé. J'espère que mon cher fils Molé et le bon père Brizard voudront bien s'employer en votre faveur. Saluez-les de ma part, monsieur le commandeur. Quoique vous soyez un fort méchant homme sur la scène, je sais que vous êtes un fort galant homme dans la société, et j'embrasse de tout mon cœur celui qui a mieux aimé amuser et instruire ses concitoyens que de les ruiner<sup>3</sup>.

## LXXI

AU PRINCE GALITZIN<sup>4</sup>.

Ce 9 octobre 1780.

MON PRINCE.

J'ai confié à un galant homme, appelé M. Deudon, échevin de Malines, la dernière partie de vos oiseaux, avec les deux plan-

1. Archives de la Comédie-Française. Publiée dans la *Revue rétrospective*, 2<sup>e</sup> série, t. VII, p. 485.

2. Denis Dechanet, dit Desessarts, né à Langres en 1737, mort en 1793, excellait dans les *financiers*, les *manteaux* et les *grîmes*. Son embonpoint servait de motif à des plaisanteries citées un peu partout.

3. Pour faire comprendre ce dernier trait, il suffit de rappeler que Desessarts avait été procureur avant d'être comédien. Il paraît que la gaieté du mot plut à celui auquel il était adressé, car on le trouve gravé au bas du portrait qu'on fit de lui lorsque son talent l'eut rendu tout à fait célèbre. On y lit : « J'aime mieux faire rire les hommes que de les ruiner. » (Note de M. Taschereau.)

4. Publiée par M. Cournault dans son étude sur Falconet et Marie-Anne Collot. *Gazette des Beaux-Arts*, t. II, 2<sup>e</sup> période, 1869, p. 117-144.

ches qui vous manquaient. Il y a huit ou dix jours que ces deux rouleaux étaient à Bruxelles, et vous devez maintenant en être en possession.

J'ai relu ma correspondance avec Falconet, sur une mauvaise copie qu'il m'envoya de Pétersbourg, il y a dix ou douze ans. Cette copie est si défectueuse en plusieurs endroits qu'on ne les entend pas. Il y a ajouté je ne sais combien de choses pendant qu'il était en Russie. Je n'assurerais pas, mais je la soupçonne d'être incomplète en quelques autres. Nous sommes si pauvres, si mesquins, si guenilleux, si négligés, si ennuyeux et si diffus partout que cela fait pitié. Cela est plein d'endroits où nous nous tutoyons; et ce ton, qui peut passer dans un ouvrage manuscrit, est du plus mauvais goût dans un ouvrage imprimé. De mon côté, tandis que Falconet faisait ses additions, je faisais les miennes; quand on écrit au courant de la plume, tout ce qui peut être dit sur une question, ou ne vient pas, ou ne se dit pas comme il devrait être dit. Il y a parmi ses additions des choses auxquelles on peut faire une bonne réponse; parmi les miennes, il y en a sans doute auxquelles il ne manquerait pas de répliquer. Cet ouvrage, vaille que vaille, n'appartient pas à Falconet ni à moi, mais à tous les deux, et ne peut honnêtement paraître que du consentement de l'un et de l'autre. Il y a déjà pourtant eu une infidélité de commise. Je ne sais à qui il a confié notre manuscrit, mais on en a fait une traduction anglaise. S'il avait pensé qu'en permettant à l'ouvrage de sortir de ses mains il disposait du bien d'autrui et s'exposait à cet inconvénient, je crois qu'il aurait été plus circonspect. On peut confier sa bourse à qui l'on veut, mais on ne remet à personne la bourse d'un autre. Ce n'est pas ainsi que j'en ai usé, bien que je n'eusse pas trop mauvaise opinion ni de ma cause ni de mon plaidoyer, et qu'on m'en eût souvent demandé communication. Enfin, mon prince, on ne trouve pas mauvais qu'un homme se promène chez lui en robe de chambre et en bonnet de nuit; mais il faut être décent dans les rues, en visite, dans une église, en public. Que Falconet publie ses lettres, si elles peuvent paraître sans copier les miennes, j'y consens. Pour celles-ci je m'y oppose formellement. J'ai promis à M<sup>me</sup> Falconet de les relire, de les châtier sévèrement, d'y ajouter avec la dernière bonne foi ce que je peux alléguer en ma faveur, ce

qu'on peut m'objecter et d'envoyer ensuite ma copie à Falconet, à la condition que mes lettres du moins resteront telles que je les aurai faites ; et je suis bien résolu à tenir parole. Mais quand me mettrai-je à ce travail et quand en sortirai-je ? Je ne saurais faire aucune réponse précise là-dessus. Certainement je ne laisserai pas sur le métier une besogne importante dont je suis maintenant occupé, pour entreprendre celle-là.

On n'écrit pas comme on fait des ourlets et des idées ne se reprennent pas quand elles sont coupées, comme on renoue des bouts de fil. Je serais bien aise que nous paraissions tous deux avec quelque décence. Voilà mon avis, que je vous supplie de faire passer à Falconet, en lui envoyant cette lettre, dans laquelle, avec un peu de justice, il ne trouvera rien, je crois, qui puisse lui déplaire. Il aurait à se plaindre de moi, si je publiais cette correspondance sans sa participation, j'aurais à me plaindre de lui si elle devenait publique sans la mienne. Il fait imprimer ses œuvres en Suisse, à la bonne heure ; mais cet œuvre-ci n'est ni le sien ni le mien. Si nous n'existions plus ni l'un ni l'autre, celui qui en deviendrait possesseur en userait comme il lui plairait. D'ailleurs, cet ouvrage, après que nous y aurons mis la main tous les deux, peut également paraître à Paris et à Lausanne ; il n'y a rien qui puisse effaroucher un censeur.

Je suis avec respect, mon prince, etc.

## LXXII

A MADAME NECKER<sup>1</sup>.

A Paris, ce 1<sup>er</sup> mars 1781.

MADAME,

Je ne sais si c'est à vous ou à M. Thomas que je dois la nouvelle édition de l'*Hospice* ; mais, pour ne manquer ni à l'un ni à l'autre, permettez que je vous remercie tous les deux.

1. Inédite. Communiquée par M. le duc Albert de Broglie.



J'ai désiré l'*Hospice*, afin de le joindre au *Compte rendu* et de renfermer dans un même volume les deux ouvrages les plus intéressants que j'aie jamais lus et que je puisse jamais lire<sup>1</sup>. J'ai vu dans l'un la justice, la vérité, le courage, la dignité, la raison, le génie, employer toutes leurs forces pour réprimer la tyrannie des hommes puissants, et dans l'autre la bienfaisance et la pitié tendre leurs mains secourables à la partie de l'espèce humaine la plus à plaindre, les malades indigents.

Le *Compte rendu* apprend aux souverains à se préparer un règne glorieux, et à leurs ministres à justifier aux peuples leur gestion. L'*Hospice* enseigne leurs devoirs à tous les fondateurs et directeurs d'hôpitaux, grandes leçons qui resteront longtemps infructueuses; mais ceux qui les ont données marcheront sur la terre au milieu de l'admiration et des éloges de leurs contemporains, et n'en mériteront pas moins, de leur vivant ou après leur mort, un monument commun où l'on nous montrerait l'un instruisant les maîtres du monde, et l'autre relevant le pauvre abattu. Voilà, madame, ce que je pense, avec tous les citoyens honnêtes, de ces deux productions. S'il arrivait toutefois qu'on vous dit que je suis resté muet devant quelques malheureux personnages en qui le sentiment de l'honneur fût étouffé ou ne poignît jamais, et qui auraient eu l'imprudence de les attaquer, croyez-le, l'indignation et le mépris, lorsqu'ils sont profonds, se manifestent, mais ils ne parlent pas, et je suis persuadé qu'il est des circonstances où ce n'est pas honorer dignement la vertu que d'en prendre la défense.

Je suis, avec respect, etc.

1. Il s'agit du règlement de l'hôpital qui porte le nom de M<sup>me</sup> Necker; *Hospice de charité, institution, règles et usages de cette maison*. Imp. royale, 1780, in-4°, et du fameux *Compte rendu présenté au roi au mois de janvier 1781*, par Necker. Imp. royale, 1781, in-4°.

## LXXIII

A CATHERINE II<sup>1</sup>.

Paris, ce 25 août 1781.

Madame, les mots les plus simples de Votre Majesté Impériale ne sont pas de nature à se laisser oublier par l'homme doué d'un sens ordinaire qui a eu le bonheur de vous approcher et de les entendre. Je me souviens qu'entre les motifs qu'elle employait pour m'attacher à sa personne, elle me disait que le courant des affaires journalières consumait tout son temps, et qu'en me fixant auprès d'elle, elle m'occuperait à méditer sur différents textes relatifs à la législation. Malgré la profonde connaissance qu'elle a des talents et des esprits, je crois sincèrement et j'oserai lui dire qu'elle avait trop bonne opinion de moi, et que la tâche qu'elle se proposait de m'imposer aurait exigé tout le génie d'un Montesquieu. Quel autre que cet homme était capable de concevoir une idée digne de la réflexion de Catherine II? Mais il n'est plus, ce Montesquieu, et son successeur se fera attendre longtemps. Que pensera donc de moi Votre Majesté Impériale, si, au défaut d'un penseur aussi rare, j'avais la témérité de lui proposer un sujet autant au-dessus de moi qu'au-dessous de l'auteur de votre bréviaire<sup>2</sup>? C'est un jeune homme; il a des parents honnêtes, et il n'est pas sans ressources. Rien ne l'attache à son pays, ni passions, ni intérêts. Il désire d'être utile; il a profondément étudié nos lois, nos usages, nos coutumes, les progrès successifs de notre civilisation; il a le sens juste, le caractère doux et simple, des mœurs pures, des lumières sans prétention; avec de la modestie, les connaissances qu'une souveraine qui songe la nuit et le jour au bonheur

1. Cette lettre accompagnait les premiers cahiers de : *De la Monarchie française et de ses lois*, par Pierre Chabrit, conseiller au conseil souverain de Bouillon, et avocat au Parlement de Paris. Bouillon et Paris, 1783-85, 2 v. in-8. Elle est imprimée en tête du second volume.

2. C'est ainsi que Catherine appelait le livre de l'*Esprit des lois*. (Br.)

de ses sujets ne saurait manquer d'ambitionner. Pour qu'elle jugeât elle-même de son talent, il m'a permis de mettre sous ses yeux les premiers cahiers d'un ouvrage auquel il a été conduit par les études de la profession d'avocat. Si elle daignait l'appeler, il irait sans faste, il reviendrait comme il serait allé, et il aurait trop de vanité, s'il était humilié de n'avoir pas su répondre aux vues de Votre Majesté Impériale. Il est et je suis à ses ordres. Que je serais satisfait si j'avais trouvé par hasard une occasion de lui témoigner ma reconnaissance !

C'est avec ce sentiment qui ne pourrait s'affaiblir que dans une âme ingrate, et avec le plus profond respect, que je suis et serai toute ma vie, de Votre Majesté Impériale, etc.

## LXXIV

A PHILIDOR<sup>1</sup>.

Paris, ce 10 avril 1782.

Je ne suis pas surpris, monsieur, qu'en Angleterre toutes les portes soient fermées à un grand musicien, et soient ouvertes à un fameux joueur d'échecs ; nous ne sommes guère plus raisonnables ici que là. Vous conviendrez cependant que la réputation du Calabrais n'égalerait jamais celle de Pergolèse. Si vous avez fait les trois parties sans voir, sans que l'intérêt s'en mêlât, tant pis : je serais plus disposé à vous pardonner ces essais périlleux si vous eussiez gagné à les faire cinq ou six cents guinées ; mais risquer sa raison et son talent pour rien, cela ne se conçoit pas. Au reste, j'en ai parlé à M. de Légal, et voici sa réponse : « Quand j'étais jeune, je m'avisai de jouer une seule partie d'échecs sans avoir les yeux sur le damier ; et à la fin de cette partie, je me trouvai la tête si fatiguée, que ce fut la première et la dernière fois de ma vie. Il y a de la folie à

1. Reproduite par M. Ed. Fournier dans les *Chroniques et Légendes des rues de Paris*, cette lettre, dont l'autographe appartenait au fils de Philidor, a d'abord été publiée dans une brochure, *Réponse à la soirée d'Ermîtes*, 1838, in-8.

courir le hasard de devenir fou par vanité. » Et quand vous aurez perdu votre talent, les Anglais viendront-ils au secours de votre famille ? Et ne croyez pas, monsieur, que ce qui ne vous est pas encore arrivé ne vous arrivera pas. Croyez-moi, faites-nous d'excellente musique, faites-nous-en pendant longtemps, et ne vous exposez pas davantage à devenir ce que tant de gens que nous méprisons sont nés. On dirait de vous tout au plus : Le voilà, ce Philidor, il n'est plus rien, il a perdu tout ce qu'il était à remuer sur un damier des petits morceaux de bois. » Je vous souhaite du bonheur et de la santé. Encore si l'on mourait en sortant d'un pareil effort ; mais songez, monsieur, que vous seriez peut-être pendant une vingtaine d'années un sujet de pitié ; et ne vaut-il pas mieux être, pendant le même intervalle de temps, un objet d'admiration ?

Je suis avec l'estime et l'amitié que vous connaissez, etc.

## LXXV

A MADAME NECKER<sup>1</sup>.

MADAME,

C'est moi. Je ne suis pas mort et, quand je serais mort, je crois que les plaintes des malheureux remueraient mes cendres au fond du tombeau. Voici une lettre d'un homme qui n'est pas trop personnel et qui sera encore pleine de *je*. Je jouis d'une santé meilleure qu'on ne l'a à mon âge ; toutes les passions qui tourmentent m'ont laissé, en s'en allant, une fureur d'étude telle que je l'éprouvais à trente ans. J'ai une femme honnête que j'aime et à qui je suis cher, car qui grondera-t-elle quand je n'y serai plus ? S'il y eut jamais un père heureux, c'est moi. J'ai tout juste la fortune qu'il me faut tant que j'aurai des yeux pour me passer de bougie, et ma femme pour monter et descendre d'un quatrième étage ; mes amis ont pour moi et j'ai

1. Inédite. Communiquée par M. Benjamin Fillon.

pour eux une tendresse que trente ans d'habitude ont laissée dans toute sa fraîcheur. Eh bien, direz-vous, avec tout cela que manque-t-il donc à votre bonheur? Ce qu'il y manque? Ou une âme insensible, ou le coffre-fort d'un roi, et d'un roi dont les affaires ne soient pas dérangées. Avec une âme insensible ou je n'entendrais pas la plainte de celui qui souffre, ou je ne souffrirais pas en l'entendant; avec le coffre-fort, je lui jetterais de l'or à poignée, et j'en ferais un reconnaissant ou un ingrat, à sa discrétion. Mais, faute de ces deux ressources, ma vie est pleine d'amertume. Je donne tout ce que j'ai aux indigents de toute espèce qui s'adressent à moi, argent, temps, idées; mais je suis si pauvre, relativement à la masse de l'indigence, qu'après avoir tout donné la veille, il ne me reste rien le lendemain que la douleur de mon impuissance.

Voilà un long préambule pour vous prier, madame, d'accorder un de ces matins un moment d'audience à une femme à qui vous avez fait l'honneur d'écrire et qui me désole. Elle m'est venue voir avec son mari; ils voulaient passer tous deux à Pétersbourg; je les en ai empêchés, car c'est un pays où il ne faut pas aller quand on n'y est pas appelé; ils m'ont montré vos lettres. Je me suis engagé à vous écrire en leur faveur. Je le fais; et si j'ai jamais désiré d'être utile, c'est dans ce moment. Les lèvres de cette femme tremblaient; elle ne savait ce qu'elle disait; elle ne savait ce qu'elle voulait dire; je n'ai jamais éprouvé plus fortement l'effet de l'éloquence, de la modestie, de la honte, de la pudeur et du désordre que ces sentiments jettent dans le discours. Si vous craignez que cette femme vous intéresse, ne la voyez pas; mais voyez-la. Elle s'appelle Pillain de Val du Fresne. Vous ne la verrez pas, vous ne l'écoutez pas sans émotion; et s'il est possible de faire quelque chose pour elle et pour son mari, je suis sûr que vous vous en félicitez. Elle est jeune, elle est d'une figure agréable; elle a quelque talent. Je ne vous conjurerai pas par la crainte que la misère ne dispose d'elle; je crois qu'elle mourrait plutôt de faim que de cesser d'être honnête; mais elle n'en est que plus digne de vous intéresser. Songez, madame, que la Providence vous a fait naître pour son apologie. C'était son dessein lorsqu'elle vous prit par la main et qu'elle vous conduisit au rang où vous êtes élevée. Elle vous plaça sur la hauteur afin que votre œil em-

brassât une plus grande partie de l'espace sur lequel elle a distribué les malheureux. C'est un assez beau rôle. Je vis à la campagne. J'y vis seul ; c'est là que j'abrége les jours et que j'allonge les années ; le travail est la cause de ces deux effets qui semblent opposés. Le jour est bien long pour celui qui n'a rien à faire ; et l'année bien longue pour celui qui a beaucoup fait. Puissiez-vous, entre le premier janvier et le dernier décembre, intercaler trois cent soixante-cinq bonnes actions ! Cela serait bien au-dessus de trois cent soixante belles pages. Je voulais vous écrire trois lignes et voilà bientôt quatre pages ; et cela me rappelle un temps qui n'est pas éloigné où je me proposais de ravir à M<sup>me</sup> Necker trois minutes et où je lui ravissais trois heures ; mais j'ai là sur ma table un certain philosophe ancien, homme dur, stoïcien de son métier, qui m'avertit de finir et de n'être pas indiscret.

Je suis avec respect, madame, etc.

## LXXVI

AU CHEVALIER DE LANGEAC<sup>1</sup>.

Samedi.

MONSIEUR LE CHEVALIER,

Je vous prie de vous rappeler la parole que vous m'avez donnée. Notre position devient tout à fait fâcheuse. Acquérez deux belles choses et qui s'embelliront tous les jours en vous montrant un acte de bienfaisance. Lorsque je cède à un autre le mérite d'une bonne œuvre, c'est toujours un sacrifice que je fais. Si vous pouvez, faites. Si vous ne pouvez pas, après vous être endetté cinquante fois pour le vice, endettez-vous une fois pour la vertu. Jugez de notre misère par la vivacité de mes sollicitations. Ce que je vous dis d'un autre, je ne rougirais pas de vous le dire pour moi. Je vous aime pour votre caractère ; je

1. Inédite. Collection de feu M. Rathery. La suscription porte : *A Monsieur, Monsieur le chevalier de Langeac, rue d'Anjou, faubourg Saint-Honoré, dans la maison ci-devant occupée par M<sup>me</sup> de Coaslin.*



vous estime pour votre esprit et vos talents ; faites que je vous révère pour votre bienfaisance. Il y a près de quarante ans que je connais l'honnête et habile artiste pour lequel j'intercède. Je vous confie sous le secret (car un mot suffit pour gâter la meilleure action) que cet artiste me coûte plus de deux cents louis. Je l'ai fait travailler pour moi toutes les fois qu'il manquait d'ouvrage. Je ne vais jamais chez lui sans me rappeler le mot de Socrate qui disait que l'avare était celui qui craint d'avoir un ami pauvre. Bonjour, monsieur le chevalier ; je vous salue et je vous embrasse.

Les quinze jours de répit que vous m'avez demandés sont expirés.

## LXXVII

A L. S. MERCIER<sup>1</sup>.

Lundi.

Je n'ai pu, monsieur et cher confrère, répondre plus tôt à votre billet. J'ai passé l'année tout entière à la campagne avec moi seul en assez mauvaise compagnie d'abord, mais sans cesse occupé du soin de la rendre meilleure. Je suis arrivé hier au soir, afin d'embrasser ma femme, mes enfants et petits-enfants, et arranger quelques petites affaires domestiques. J'y retourne ce soir ; et ne croyez pas que je sois insensible au plaisir de voir une femme qui réunit les qualités dont l'éloge de chacune séparée suffirait à la plupart de celles que nous voyons et que nous estimons ; mais il y a des devoirs à remplir de préférence à tous ; celle qui m'abandonne la jouissance, fort au-dessus de la propriété, de ses bâtiments, de ses chevaux, de ses jardins est malade ; on ne m'a laissé revenir à la ville qu'à la condition que je ne lui ravirais qu'un très-court intervalle. Je vais méditer avec Sénèque, dont j'ai commencé la lecture, les grandes leçons de la vie et les pratiquer à côté d'une bonne amie. Je

1. Inédite. Collection d'autog. de la bibliothèque Victor Cousin. La suscription porte : *A Monsieur, Monsieur Mercier, rue des Noyers. Maison de M. Hébert.*

vais faire ce que vous feriez à ma place. On ne saurait avoir tous les bonheurs en même temps. Présentez mes respects à madame la comtesse. Témoinnez-lui mon regret. Je vous charge de me dégager auprès d'elle. Parlez-lui littérature, philosophie, honneur, vertu, et quand elle vous aura écouté, elle sera bien dédommagée de ce que j'aurais pu lui dire. Continuez, monsieur et cher confrère, à faire des ouvrages qui nous rendent meilleurs, qui redressent nos têtes tantôt frivoles, tantôt fausses et méchantes, et qui exercent nos amis à la sensibilité qui conduit toujours à la bienfaisance, et soyez sûr d'être toujours heureux vous-même par l'utile emploi de votre temps et de vos talents.

Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur.

## LXXVIII

A MADAME NECKER<sup>1</sup>.

La jeune personne qui aura l'honneur de présenter ce billet à M<sup>me</sup> Necker mérite tous les sentiments d'humanité par ses mœurs, son courage et son infortune. Elle m'a été recommandée par deux femmes très-honnêtes qui n'accordent pas légèrement leur suffrage. Elle a un nom et des parents. Elle est tombée tout à coup dans la misère, et la ferme résolution de n'en sortir que par des moyens dont elle n'ait pas à rougir la déterminera à tout. Conserver ses mœurs et remplir ses devoirs quels qu'ils soient, voilà son projet. Il n'y a de honteux pour elle que le vice. Cette manière de penser est bien propre à intéresser en sa faveur M<sup>me</sup> Necker, que je supplie d'agréer mon respect.

1. Inédite. Communiquée par M. Étienne Charavay.

## LXXIX

A MEISTER<sup>1</sup>.

Ce mercredi au soir.

J'ai l'honneur de saluer M. Meister. Je n'oserais pas l'inviter à faire une course aussi énorme que celle de la rue Neuve-Luxembourg à la rue Taranne quand il se porterait bien ; à plus forte raison s'il était indisposé ; mais je lui serais infiniment obligé de m'envoyer M. Roland, demain ou après-demain dans la matinée ; après midi, il risquerait de ne pas me trouver.

Je lui présente mes souhaits de nouvel an ; repos et santé, deux choses excellentes prises ensemble et qui ne valent pas grande monnaie séparées.

## LXXX

A \*\*\*<sup>2</sup>.

Il vous paraît que je ne pense pas refuser ; oh ! par Dieu, vous n'y entendez guère. Je n'ai point l'honneur de connaître M<sup>me</sup> Fontaine. Je ne sais pas juger d'une autre pièce qu'un autre lit. Je suis occupé ici. Je ne me porte pas bien. Je fuis les gens que je n'ai jamais vus et, vous le savez, je ne vais où je n'ai jamais été que comme un chien qu'on fesse. La vie intime me plaît plus qu'elle ne m'a jamais plu. Loin d'accroître mes connaissances, s'il dépendait de moi, j'en ferais une grande réforme. Bref, si on veut vous confier la pièce un de ces soirs pour deux heures, je la lirai, à tête reposée, et j'écirai tout ce que j'en penserai. Bonjour. Tirez-moi de là sans blesser personne.

1. Le fac-simile de ce billet a été publié dans la *Galerie française*, 1822, 3 vol. in-4°. Il s'agit de Roland Girbal, le copiste ordinaire de Diderot.

2. Inédite. Collection Babaud-Larivière.

## LXXXI

A \*\*\*<sup>1</sup>.

La bienfaisance est toujours récompensée.

Je vous salue, je vous embrasse et vous souhaite du repos et de la santé, du repos sans lequel on ne jouit guère de la santé ; de la santé sans laquelle on ne jouit point du repos ; un bon lit et une bonne conscience.

## LXXXII

A DAMILAVILLE<sup>2</sup>.

Je vous prie, mon ami, de recevoir de ma part la personne qui vous remettra ce billet et de lui procurer la lecture des deux nouvelles pièces de Calas sans se déplacer. C'est une lecture dont on ne se proposera pas un mauvais usage, soyez-en sûr. Je vous embrasse et vous salue.

1. Inédite. Communiquée par M. Alfred Sensier.

2. Ce billet inédit nous a été communiqué trop tard pour être placé à sa date approximative, vers 1762. Il porte la suscription suivante :

*A Monsieur, Monsieur d'Amilaville, à l'hôtel de Clermont-Tonnerre, quai des Miramionnes, et au-dessus, en sens inverse, cette adresse qui était sans doute celle du domicile privé de Damilaville : Rue Saint-Louis dans l'île, la 2<sup>me</sup> porte cochère, après la rue de la Femme-sans-Tête.*

## LXXXIII

AU DOCTEUR DAUMONT<sup>1</sup>.

A Paris, ce 8 janvier 1755.

MONSIEUR,

Voulez-vous recevoir mes souhaits de nouvel an ? Ils sont des plus sincères. Joignez-y les assurances très-vraies de mon dévouement. J'ai eu la visite de l'honnête et habile ecclésiastique que vous avez eu la bonté de m'adresser. Je souhaite qu'il soit aussi content de moi que je le suis de lui. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour le servir ; il suffit qu'il soit de vos amis.

Notre quatrième volume d'*Encyclopédie* est tout prêt. Apprenez-moi seulement par quelle commodité vous désirez qu'on vous le fasse parvenir, vous l'aurez sur-le-champ. J'attends tous les jours de votre bonté pour moi et de votre attachement à notre ouvrage la suite de B et la lettre F. Ce seront de bonnes étrennes à me faire.

Je suis, avec la considération la plus respectueuse et le dévouement le plus entier, etc., etc.

## LXXXIV

AU PRINCE GALITZIN<sup>2</sup>.

Le jour de Sainte-Catherine.

MON PRINCE,

Après avoir souffert pendant dix jours de suite, j'avais quelque

1. Inédite. Communiquée, par M. Borel de Soubeyran, trop tard pour figurer à sa place chronologique. La suscription porte : *A Monsieur, Monsieur Daumon, docteur en médecine de la Faculté de Médecine et professeur dans l'Université de Valence, en Dauphiné. A Valence, en Dauphiné.*

2. Cette lettre et la suivante ont été récemment retrouvées aux Archives de l'État, à Moscou. Destinées à figurer dans le *Recueil de la Société historique russe*, elles sont jusqu'à ce jour inédites.

espérance que mon mal finirait, et que je pourrais profiter de l'honneur que vous me faites; mais j'ai compté sans mon hôte, et cet hôte est une colique, qui me serre les entrailles, et qui ne me paraît pas encore disposée à déloger. Je voudrais bien qu'elle fût aussi lasse de moi que je le suis d'elle, car elle s'oppose à tout ce qui m'aurait été agréable. Sa Majesté Impériale avait eu la bonté de me proposer une niche à Tsarskoé-Célo, et la niche est restée sans le saint.

J'ai manqué trois ou quatre fois à M. le général Betzky : Je m'étais proposé d'aller hier au soir lui faire ma cour un moment. La colique maudite ne me l'a pas accordé.

Je m'étais engagé d'aller célébrer aujourd'hui chez M. le vice-chancelier la naissance d'une grande souveraine, et la colique opiniâtre ne me le permet pas davantage. Je supplie Votre Excellence de me plaindre et de me pardonner.

Je suis avec dévouement et respect, etc.

## LXXXV

AU GÉNÉRAL BETZKY <sup>1</sup>.

La Haye, ce 21 mars 1774.

MON PRINCE,

Permettez que je joigne un petit mot pantagruélique à la lettre du prince Galitzin : premièrement, selon la Bible sainte de ce nom, il faut faire tout le bien qu'on peut; tâcher de réussir; quand on a réussi, s'en réjouir et boire frais avec ses amis. Secondement, en cas de non succès, se signer, en disant de cœur et d'esprit la dive formule : Ce faisant, bonne digestion, doux sommeil et vie douce, longue et honorée, toutes choses que vous méritez autant que personne, et qui vous adviendroient, si, soir et matin, récitez dévotieusement les trois versets : 1. *Facere officium suum taliter qualiter*; — 2. *Sincere vivere mundum quomodo*

1. Voici le billet « pantagruélique » dont il est question p. 68.



vult; — 3. *Semper benedicere de Domino priori*. L'efficace de ces trois sacro-saints versets est d'assurer prédestination, et arrondir le dévôt pantagruéliste à vue d'œil, tenir œil clair, teint frais, pituite douce, sperme loyal et mirifiquement titillant, chose qui n'est pas à mépriser, comme le cher docteur vous le certifiera et assurera, et ce, soit dit en commémoration de certaines cènes, faites à huis clos chez certain général, un peu rebours à doctrine saine et pantagruélique, avec certaine demoiselle, qui seroit parfaitement dans les vrais principes, sans certaines lubies napolitaines, qui pourroient venir à crise fâcheuse. si ladite demoiselle n'y met ordre, comme tristesse, bête noire, défaillance de gaieté et d'originalité, que Dieu lui garde en toute plénitude et sans déclin jusqu'à la fin de ses jours. Or, ce n'est pas tout. Je n'oublierai ni l'un, ni l'autre catafalque, afin que puissiez à son aspect vous ramentevor plus aisément de certains mots pantagruéliques qu'on dit aux uns et autres, le lendemain qu'ils ont bien fait les fous : *Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris*; lesquels dits mots avertissent tout bon entendeur d'arrouser ladite poussière de bonne purée septembrale, et d'en déposer, en attendant, quelques molécules en urnes vivifiantes et de forme ovale, afin que le tout ne tombe en non valeur et ne périsse. Ce n'est pas encore tout : Je n'oublierai pas non plus certaine tête d'Emperesse d'Orient, qui, si belle et si grande fût-elle, ne fut ni si grande, ni si belle que celle qui se fait admirer de près et au loin, et aimer de tout ceux qui la voyent et l'ont vue. Or, quand aurez l'honneur d'approcher d'elle, si lui disiez un mot bien respectueux de votre serviteur, peut-être l'entendrait-elle gracieusement. Je ne sais si les Welches pleurent ou rient; mais je sais qu'ils ont beau texte pour jaser, et qu'ils s'en acquittent tous à ravir, comme savent bien faire, car ils sont tous grands et jolis jaseurs de leur métier, depuis le plus petit d'iceux jusqu'au plus grand; et pourvu qu'ils jasant, sont doux beaux *Agnus Dei*, et si fait-on d'eux tout ce qu'on vent, a-t-on fait depuis quinze à seize cents ans, et ainsi fera-t-on à tout jamais, ce qui n'en est pas mieux. En attendant, je pantagruélise ici, et tiens le nez haut pour sçavoir d'où vient le vent, et comme il soufflera. Or, pantagruéliser, sachez ce que c'est : c'est boire, manger et dormir dans toutes les

combinaisons possibles, ce qu'on appelle *Vie de roi* ; et puis, ce n'est pas encore tout. Une diable de Sibylle, qui quelquefois vaut mieux et quelquefois aussi ne vaut la Sibylle de Panzoust, dont il est fait mention au grand livre : *Des dits et gestes par excellence*, s'est-elle pas mis en tête de chamarrer notre prince à la guise des autres ; et voilà qu'elle en écrit à certain seigneur, à qui ils n'ont pas tout ôté, puisqu'ils lui ont laissé quelques centaines d'aulnes de vieux ruban. Or, de ce ruban on lui en a promis plus de trois aulnes et un quart, à condition que la très-grande Emperesse, qui en a elle de bien plus beau, permettroit que celui notre Prince acceptât de l'autre, en attendant du sien qui est vraiment plus beau. Or, appuyez loyamment et fermement la susdite permission, et ce pour raison valable que je vais vous déduire, et que je vous supplie de ne point prendre en facétie, parce qu'en dépit du ton, c'est chose sérieuse. Notre Prince, comme vous sçavez, est grandement pourvu de vertus, un peu chichement de pécune, et j'aurois fort à cœur qu'il économisât beaucoup sur ce peu de pécune : ce à quoi nous aideroient grandement les susdites trois aulnes et un quart de ruban, en nous dispensant d'oripeaux, d'or, de galons et autres luxuriances, qui vous vident à merveille une poche, tant profonde soit-elle. Or, par vertu de cettui magique ruban, irions si simplement que ceux qui font journellement venir de France, par la diligence de Bruxelles, de la rue Au-Fer, ou de la Petite-Rue, force tissus, larges, les uns de trois doigts, les autres de quatre, et qui s'en embordurent comme estampes ou comme tableaux, et marchent très-fièrement, quand une fois ils sont ainsi embordurés. Veuillez faire tout le possible vôtre, pour que nous soyons dispensés de la susdite ruineuse bordure. et allions en gros drap, peluche, camelot, et autres étoffes de commun aloi, sans qu'on en glose ou qu'on nous prenne pour des je ne sais qui, en disant que ressemblons à je ne sais quoi.

Sérieusement, mon Prince, pour quitter ce ton de maître François Rabelais, tout ridiculement que je vous aie présenté ce motif, il n'en est pas moins solide. Avec un cordon qui nous distingue, nous avons la liberté de nous vêtir aussi simplement qu'il nous plaît, et le Prince est malheureusement si borné dans sa dépense, qu'il est forcé de regarder à tout. Vous avez

bien aussi quelques engagements à remplir avec moi : Je me flatte que vous ne les aurez pas mis en oubli. Oserais-je vous prier de présenter mon respect aux aimables convives de M. le général, et d'accepter celui, avec lequel je suis et serai fort profondément toute ma vie, mon Prince, etc., etc.

## LXXXVI

A EMMANUEL BACH <sup>1</sup>.

Je suis Français. Je m'appelle Diderot. Je jouis de quelque considération dans mon pays comme homme de lettres; je suis l'auteur de quelques pièces de théâtre, parmi lesquelles *le Père de famille* ne vous sera peut-être pas inconnu. Je viens de Pétersbourg en robe de chambre et sans une pelisse, en poste

1. Ce curieux billet nous est communiqué, au dernier moment, par M. le baron F. de Marescot, qui l'a extrait pour nous d'un Recueil inédit de nouvelles à la main adressées, du 2 janvier au 25 juillet 1774, à un sieur Bidaut, « écuyer, huissier de la chambre du Roi, rue de Marly, à Versailles ». Il est précédé des lignes suivantes :

« Le fameux Diderot, qui a voyagé en Russie pendant quelque temps, est actuellement à la Haye. Ce philosophe, en passant à Hambourg, a envoyé deux lettres à M. Bach, maître de chapelle de cette ville; l'une d'elles nous a paru si bonne que nous n'avons pu nous refuser au plaisir de la transcrire ici. »

M. de Marescot veut bien emprunter pour nous au même Recueil le passage suivant, daté du 27 janvier 1774, qui se termine par un quatrain fort gaîllement tourné :

« M. Diderot, l'un des chefs les plus célèbres des philosophes de notre siècle, a échappé à la maladie dangereuse qu'il a essuyée à Neuchâtel [La Haye]; il se porte actuellement très-bien. Il s'est rendu auprès de l'impératrice de Russie, qui a donné des ordres pour qu'il fût défrayé dans toute sa route. On assure qu'il est occupé à la composition de quelques pièces de théâtre pour le couvent des Dames nobles; il parviendra peut-être à naturaliser son *Fils naturel* qui n'a pu l'être parmi nous, et il est même possible que le Moscovite épouse ce genre convulsif de drame qui déchire les âmes pour donner du sentiment. M. Diderot a fait, en se promenant dans le palais de l'impératrice de Russie, l'impromptu que l'on va transcrire et l'on n'oubliera pas que ce philosophe et ses sectateurs ont toujours eu en horreur tout ce qui pouvait être suspect de flatterie :

Ils sont bien vastes, ces palais,  
Mais ils le seraient davantage,  
S'il fallait y placer l'image  
De tous les heureux qu'elle a faits.

et sans aucun vêtement, sans cela je n'aurais pas manqué d'aller voir un homme aussi célèbre. Je le prie de m'envoyer quelques sonates pour le clavecin s'il en a de manuscrites et qui n'aient point encore été publiées; il aura la bonté d'y attacher un prix que je remettrai à la personne qui m'apportera ces sonates de sa part. La seule observation qu'il me permettra de lui faire, c'est que j'ai plus de réputation que de fortune, conformité malheureuse qui m'est commune avec la plupart des hommes de génie sans y avoir le même titre.

Je suis, etc.

FIN DE LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE  
ET DES ŒUVRES COMPLÈTES DE DIDEROT.

## APPENDICES





## NOTICE PRÉLIMINAIRE

---

La mort n'a pas permis à M. Assézat d'écrire l'étude sur Diderot et le mouvement philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle qui devait clore cette édition. Il en avait ébauché quelques lignes à peine et tracé sur un feuillet le sommaire que nous reproduisons ici.

I. Famille. Enfance et première jeunesse. II. Diderot à Paris. Années d'épreuves. Son mariage. III. Liaisons, amitiés. Premiers essais littéraires. IV. L'*Encyclopédie*. Grimm. Société d'Holbach. V. Vente de sa bibliothèque. Mariage de sa fille. Voyage à Pétersbourg. VI. Séjour à Pétersbourg et en Hollande. Retour et repos. VII. Repos relatif. Société Necker. Travaux des derniers temps. Projets. VIII. La maladie. La mort. Les jugements. IX. Bibliographie. X. Iconographie.

Telle qu'il l'avait conçue, cette étude eût été le développement des phases de la vie du philosophe que les *Mémoires* de M<sup>me</sup> de Vandeul et les diverses notices préliminaires ont déjà fait connaître au lecteur. La bibliographie des œuvres qui lui appartiennent en propre a été également indiquée dans chacune de ces introductions. Il restait à établir celle des livres apocryphes et des écrits perdus ; l'un de ces chapitres épargnera quelques méprises ; l'autre contribuera peut-être un jour à faire découvrir ce qui nous a échappé. Le second appendice est la liste de tous les portraits que nous avons pu voir ou qui nous ont été signalés. C'est un travail pénible et pour lequel nous réclamons l'indulgence des amateurs. Nous ne nous sommes pas astreint à donner en millimètres la hauteur et la largeur des portraits décrits, mais nous souhaitons que nos descriptions soient assez claires pour éviter toute méprise.

Enfin, à titre de pièces justificatives, nous réunissons un certain nombre de documents biographiques, empruntés, les uns aux contemporains, les autres à des archives particulières, et nous y joignons la liste des principaux écrits consacrés au philosophe. Ce sont là des matériaux pour une histoire impartiale et complète de Diderot qui reste à faire et qui viendrait prendre rang à côté des grands travaux contemporains sur Voltaire, Rousseau, Montesquieu et Beaumarchais.

## BIBLIOGRAPHIE

## I. — ÉCRITS APOCRYPHES.

*Thérèse philosophe.*

Seul entre tous ses contemporains, l'avocat Barbier attribue à Diderot ce roman allusionnel au procès du P. Girard et de M<sup>lle</sup> de La Cadière.

« On a arrêté aussi M. Diderot, homme d'esprit et de belles-lettres, que l'on soupçonne d'être l'auteur d'une brochure qui a paru sous le nom de *Thérèse la philosophe*, qui contient l'histoire du père Girard, jésuite, et de la demoiselle La Cadière à Aix en Provence, qui a fait tant de bruit. Dans ce livre, qui est charmant, très-bien écrit, il y a des conversations sur la religion naturelle de la dernière force et très-dangereuses. On l'accuse d'autres livres de cette espèce, comme les *Pensées philosophiques*. » (*Journal*, juin 1749, éd. Charpentier, t. IV, p. 377.)

*Thérèse philosophe* serait, dit Ant.-Alex. Barbier, d'après une note de l'abbé Sépher, de d'Arles de Montigny, commissaire des guerres, à qui ce livre aurait valu huit mois de Bastille ; mais M. Poulet-Malassis, excellent juge en ces délicates questions de paternité littéraire, le donne au marquis d'Argens, et il appuie sa supposition d'abord sur le témoignage de de Sade, qui put connaître d'Argens à Aix vers 1769, ensuite sur un passage des *Mémoires* même du marquis, dont le père était procureur général au parlement d'Aix lors de cette mystérieuse affaire, et qui se vante d'en avoir vu « les procédures les plus cachées. » M. Bégin (*Biographie de la Moselle*) et d'après lui Quérard et Auguis attribuent sans preuves *Thérèse philosophe* au baron Th. H. de Tschudy, né à Metz en 1724, mort à Paris en 1769.

*Histoire d'Ema.* Paris, s. d. (1752), 2 parties in-12.

Formey attribue à Diderot cette allégorie sur l'âme (*Ema*) dont la

première partie serait, selon Barbier, de Cl. de Thyard, marquis de Bissy, et la seconde de Julien Busson. J.-P. Moet en aurait été l'éditeur.

*Principes de philosophie morale.* Genève, V<sup>e</sup> Cramer, 1754, in-8.

Dans la notice préliminaire de l'*Essai sur le mérite et la vertu*, M. Assézat a rappelé que Barbier, sur le témoignage de Senebier (*Hist. littéraire* de Genève, t. III, p. 92), a restitué à Étienne Beaumont ce livre attribué par La Harpe à Diderot et réimprimé dans la *Collection des œuvres* du philosophe éditée par Marc-Michel Rey (1773, 5 v. in-8.)

*Code de la nature ou le véritable esprit de ses lois, de tout temps négligé ou méconnu...* Partout, chez le vrai sage, 1755, in-12.

Barbier a démontré victorieusement que ce livre, également réimprimé par Rey dans la même *Collection* et dont La Harpe a surtout usé pour calomnier Diderot, était de Morelly, né, dit-on, à Vitry-le-François. (Voir *Nouveau supplément au cours de littérature de La Harpe*, 1823, in-8°, p. 371.)

*L'Hymen réformateur des abus du mariage, ou le code conjugal.* Dans l'univers, 1756, in-12; *ibid*, 1764, in-12.

« L'épître au genre humain placée en tête de ce livre est signée *Dirrag*, dit Barbier, ce qui serait l'anagramme de Girard. » Nous n'avons pu voir aucun exemplaire de cet ouvrage.

*Mémoire pour Abraham Chaumcix, contre les prétendus philosophes Diderot et d'Alembert, ou Réfutation par faits authentiques des calomnies qu'on répand tous les jours contre les citoyens zélés qui ont eu le courage de relever les erreurs dangereuses de l'Encyclopédie.* Amsterdam, 1759, in-12.

Barbier, dans son *Supplément à la Correspondance* de Grimm, affirmait, sur la foi de Morellet, que Diderot était l'auteur de cette brochure, attribuée dans la première édition du *Dictionnaire des Anonymes* à Morellet lui-même; dans la table de la deuxième édition, cette attribution à Morellet est reproduite, mais comme douteuse. Il est probable, disent MM. Billard, que ce mémoire n'est ni de Diderot ni de Morellet. Après l'avoir lu, nous nous prononçons sans hésiter pour la négative; une œuvre aussi médiocre, dont tout le sel est cet emploi du style biblique mis à la mode par Grimm, n'est ni du philosophe, ni de l'abbé, qui a souvent montré du trait et de la verve.

*Lettre au R. P. Berthier sur le matérialisme.* Genève, [Paris], 1759, in-12.

Bien qu'elle soit de l'abbé G. F. Coyer, cette lettre a été réimprimée dans la *Collection complète des œuvres philosophiques* de Diderot, de Rey, et La Harpe l'a citée comme étant de celui-ci; Barbier observe qu'il l'a sans doute confondue avec les deux lettres au P. Berthier qui sont bien réellement de Diderot (Voir t. XIII). L'opuscule de l'abbé Coyer a été reproduit au t. I de ses *Œuvres complètes*, 1782, 7 vol. in-12.

*Justification de plusieurs articles du Dictionnaire encyclopédique ou Préjugés légitimes contre Abraham-Joseph de Chau-meix.* Bruxelles, et se vend à Lille, chez Panckouke, 1760, in-12.

Cet écrit de l'abbé de Montlinot, imprimé d'abord en 1759 sous le titre de : *Préjugés légitimes contre ceux d'Abraham Chaumeix*, a été imprimé au t. IV de la *Collection des œuvres*, etc., de Diderot, éditée par Rey.

*De l'éducation publique.* Amsterdam, 1763, in-12, avec cette épigraphe : *Populus sapiens, gens magna.*

La *France littéraire* de 1769 attribue à Diderot ce livre, dont Barbier disait en 1806 : « La moitié de cet ouvrage paraît écrite par un philosophe, et l'autre moitié par un janséniste. » Plus tard il relevait sur un exemplaire une note manuscrite qui le donnait à J.-B.-L. Crévier, et il ajoutait : « Le caractère connu de ce professeur rend cette note très-vraisemblable. »

*Œuvres morales de Diderot contenant son Traité de l'Ami-tié et celui des Passions.* Francfort, 1770, in-12.

Ces deux traités sont de M<sup>me</sup> Thiroux d'Arconville.

*Réflexions sur la jalousie pour servir de commentaires aux derniers ouvrages de Voltaire.* Amsterdam, 1772, in-8.

Ch.-Georges Le Roy osa, dans cette brochure, prendre la défense de Montesquieu, de Buffon, et surtout d'Helvétius, son ami, contre Voltaire, qui lui répondit par quelques pages très-vives (voir *Sur un écrit anonyme* dans ses *Mélanges*), sans savoir d'abord le nom réel de son adversaire. « On m'écrivit que Diderot est l'auteur d'un libelle contre moi, intitulé *Réflexions sur la jalousie*. Je n'en crois rien. Je l'aime et je l'estime trop pour le soupçonner un moment. » (Lettre à d'Alembert, 22 avril 1772.) Et le 17 mai suivant, en remerciant Diderot d'une lettre qui nous est inconnue, il se félicitait de l'occasion que lui procurait Le Roy de réitérer au philosophe ses sentiments de « respectueuse estime ».

*Jules et Sophie ou le Fils naturel.*

M. Assézat a décrit (Notice préliminaire de *Jacques le Fataliste*) les deux éditions, possédées par M. Bégis, de ce roman aussi rare sous ce titre que sous celui de quelques exemplaires : *Le Chartreux*. Depuis, M. Ch. Mehl a trouvé l'édition originale intitulée : *Le Fils naturel*. A Genève et se trouve à Paris, chez Buisson, rue Hautefeuille, hôtel de Coetlosquet, n° 20, 1789, 2 vol. in-18 de vi-252 et de 268 p. Même épigraphe que sur les éditions postérieures : « *Attache quelqu'attention au sujet, au style si peu que rien. Montaigne.* »

L'exemplaire de M. Ch. Mehl a le même frontispice aux deux tomes, bien que celui du premier porte dans le double trait carré, t. II. Sur le seuil d'une porte une femme, coiffée d'un chapeau très-élevé, soutient une jeune fille évanouie; au fond, des arbres et une église. Signé, au bas, à droite : Blanchard.

*Second voyage de Jacques le Fataliste et son maître*, de Diderot. A Versailles, chez Locard; à Paris, chez les marchands de nouveautés, an XII-1803, in-18.

La construction, à dessein ambiguë, de ce titre pourrait laisser un doute dans l'esprit du lecteur s'il n'allait pas plus loin que la première page. Dans la notice citée plus haut, M. Assézat a parlé du *Second voyage* qu'il ne connaissait que par la mention du catalogue de la vente de M. Ch. Monselet. Nous avons pu nous le procurer plus tard, et l'attribution d'une pareille rapsodie à Diderot ne supporte pas plus l'examen que celle de *Jules et Sophie*.

*Le Diable au café.*

Ce dialogue signé Diderot a paru dans la *Revue germanique*, t. XXIX (1<sup>er</sup> juin 1864); il a été réimprimé en tête d'un petit livre de son véritable auteur, M. Louis Ménard. (*Les Réveries d'un païen mystique*, Lemerre, 1876, in-16).

Un livre plusieurs fois réimprimé au siècle dernier, les *Lettres de M<sup>me</sup> la marquise de Pompadour*, attribué à Crébillon fils et plus vraisemblablement au comte Barbé-Marbois, renferme une lettre de Diderot à la favorite et la réponse de celle-ci, au sujet des persécutions de l'*Encyclopédie*. Malgré la méfiance légitime que doit inspirer toute pièce insérée dans une œuvre aussi déterminément apocryphe, nous sommes tenté de croire que Barbé-Marbois a travaillé sur des documents authentiques; ou bien, il faut avouer que jamais pastiche du style et des pensées de Diderot n'a été plus habile; le lecteur en jugera :

« Paris, 1753.

« Madame,

« J'ai été surpris de ne pouvoir pénétrer chez vous dans un moment où j'étais sûr que vous voyiez du monde. Vous ne nous avez pas accou-



tumés à cette rigueur, aussi n'en suis-je point rebuté. M<sup>me</sup> la princesse de B\*\*\* vous a déjà dit de quelle nature est le service que nous espérons de vous. Je n'ai point voulu qu'elle vous sollicitât, et je me contenterai de vous rappeler en peu de mots ce qu'elle vous a dit.

« Une société d'hommes laborieux et qui n'ont d'autres prétentions que celle d'être utiles à leurs semblables consacrent plusieurs années à la rédaction d'un ouvrage qui doit être le dépôt des connaissances humaines. Tout ce qu'il y a de plus honnête et de plus instruit dans toutes les classes de la société contribue avec empressement à cet important travail. Tous les coopérateurs montrent à l'envi un zèle dont ils ne se doutent pas qu'on puisse jamais leur faire un crime. Ils n'ambitionnent rien. Plusieurs même d'entre eux se cachent sous la voile modeste de l'anonyme et leur désintéressement va jusqu'à dédaigner la gloire qui leur revient de leurs travaux et qui est le seul salaire digne de la vertu. L'édifice s'élève et l'Europe l'admire. Tout à coup il est attaqué par d'obscurs persécuteurs qui lui portent des coups d'autant plus dangereux que les ouvriers dédaignent, par une fierté peut-être outrée, de repousser leurs insultes. Cependant, on commence à taxer notre modération de faiblesse, il faut nous justifier, mais avec une grande circonspection. Nous craignons d'avoir un parti, si nous prenons la peine de nous défendre trop publiquement.

« Nous ne voulons point de défenseurs, nous ne voulons que des juges. Soyez le nôtre, madame, et soyez en même temps notre avocat si vous trouvez que cela convienne, et rien ne me paraît plus convenable. La vérité et la philosophie n'auront plus d'adversaires, si l'esprit et la beauté se chargent de les défendre. »

En reproduisant cette lettre et la réponse de M<sup>me</sup> de Pompadour, l'auteur des *Mémoires du baron de Grimm* (1834, 2 vol. in-8), Dufey de l'Yonne, ajoute :

« Le petit madrigal qui termine cette lettre la dépare, et il n'avait pas dépendu de l'auteur qu'elle ne finit plus ainsi. Cette phrase fut substituée à celle qu'il avait d'abord écrite et il avait cédé aux instances de quelques-uns de ses collaborateurs auxquels il devait plus que des égards. »

---

## II. — ÉCRITS PERDUS OU DÉTRUITS.

M. Louis Barbier avait remis à M. Assézat copie de la note suivante, évidemment écrite par son père au sortir de l'entrevue que M<sup>me</sup> Dufour de Villeneuve, sœur de Naigeon, avait sollicitée de M<sup>me</sup> de Vandeuil. (Voir t. V, p. 322.)

« Le mardi 17 décembre 1816, M<sup>me</sup> de Vandeuil, née Diderot, m'a dit que la peur des révolutionnaires lui avait fait brûler en 1792 toute la correspondance de son père et de Grimm avec l'impératrice de Russie.

« Elle ne sait pas ce qu'est devenu le manuscrit original de la *Promenade du sceptique* dont M. Naigeon avait une copie.

« Elle possède ceux de la *Religieuse* et de *Jacques le Fataliste*, ainsi que plusieurs autres ouvrages de son père plus ou moins avancés; elle a aussi les correspondances de son père avec M<sup>lle</sup> Volland, avec le baron d'Holbach, avec M<sup>me</sup> d'Épinay.

« Diderot a écrit tous les griefs de J.-J. Rousseau contre lui avec ses réponses.

« M<sup>me</sup> de Vandeuil possède, en outre, une copie très-nette de tous les ouvrages de son père et de la correspondance de Grimm, faite par un sieur Guibard [Girbal], copiste de Grimm; c'est une collection d'environ 40 vol. in-4°.

« A la mort de Diderot, ses principaux amis remirent à M<sup>me</sup> de Vandeuil toutes les lettres qu'ils avaient reçues de son père. M. Naigeon fut le seul qui garda ce qu'il possédait, soit en lettres, soit en manuscrits, soit en copies de manuscrits; il a publié les quinze volumes des *Œuvres* de Diderot sans en prévenir M<sup>me</sup> de Vandeuil et sans lui en envoyer un exemplaire.

« MM. Malouet et de Saint-Lambert ont fourni des morceaux à l'abbé Raynal. Cet abbé avait l'attention de copier ce que lui fournissait Diderot et de brûler ensuite les minutes.

« M<sup>mes</sup> de Vandeuil et Sedaine ont été très-liées avec M<sup>me</sup> d'Épinay, pendant les quinze dernières années de sa vie. M<sup>me</sup> de Belzunce, petite-fille de M<sup>me</sup> d'Épinay, est morte, il y a environ deux ans, dans sa terre de Varennes, près Château-Thierry.

« Une des filles de M<sup>me</sup> de Belzunce est mariée à M. de Causans.

« Diderot a donné à M. d'Arcet tous ses manuscrits relatifs à la chimie.

« Le fils de M<sup>me</sup> de Vandeuil a été secrétaire d'ambassade à Berlin, sous l'Empire. »

La lecture de cette note, précieuse et exacte comme toutes celles qu'a laissées le savant bibliographe, révèle des lacunes aujourd'hui encore imparfaitement comblées.

Si la *Promenade du sceptique* est connue depuis 1830, en revanche

l'exposé des griefs de Diderot contre Rousseau, les correspondances avec Catherine, d'Holbach, M<sup>me</sup> d'Épinay ne nous sont point parvenus; et le soin même qu'on avait pris de les rassembler si exactement nous prive des fragments qui en auraient subsisté, sans des soins moins jaloux. Il y a plus : la correspondance avec M<sup>lle</sup> Volland aurait, dit-on, comporté jadis *cinq cent quarante-six lettres*; nous devons ajouter que cette tradition, fort plausible lorsque l'on constate les *desiderata* évidents du texte de 1830, n'est pas autrement établie, et qu'aucun souvenir n'en a été gardé dans la famille qui aurait été la dépositaire de ce trésor sous la Restauration.

Était-ce à ces lettres, était-ce à la réfutation des attaques de J.-J. Rousseau qu'Auguis faisait allusion quand il reprochait à M<sup>me</sup> de Vandeul de priver le public des Mémoires laissés par son père ainsi que d'une *Logique*, « ouvrage qui renferme, dit-on, tant de choses neuves et qui doit faire faire un pas nouveau à la science du raisonnement<sup>1</sup> ? »

Rien ne nous paraît plus vraisemblable que la réponse de Diderot à Rousseau (beaucoup plus développée sans doute que le fameux passage de l'*Essai sur Sénèque*), et rien de moins certain que l'existence de Mémoires dont aucun contemporain n'aurait eu connaissance, à commencer par Grimm.

Quant aux ouvrages « plus ou moins avancés » dont parle Barbier, nous supposons, à moins que nous ne nous trompions sur le sens de l'épithète, qu'il s'agit de la *Réfutation de l'Homme*, et surtout des *Éléments de physiologie*. Peut-être aussi la *Logique* dont Auguis réclame la publication n'est-elle que la réfutation du livre d'Helvétius.

S'il est vrai que Raynal brûlât tous les autographes des fragments que Diderot lui fournissait et que celui-ci ait marqué, sur un exemplaire aujourd'hui inconnu, tout ce qui dans l'*Histoire philosophique* lui appartenait en propre, un témoignage, venu d'un ennemi, il est vrai, nous donne ce détail curieux :

« M. le prince de Gonzague-Castiglione racontait, il y a quelques jours, qu'étant allé voir Diderot avec M. Bailly, actuellement maire de Paris, ils lui trouvèrent les yeux allumés et cet air prophétique qui semblaient annoncer l'enthousiasme d'un travail actuel. Il leur dit en riant qu'il faisait du Raynal, que l'abbé s'était adressé à lui au moment de faire une seconde édition. Ces messieurs crurent qu'il était honnête de garder le secret. Ils se le promirent mutuellement et M. le prince de Gonzague ajoutait qu'il n'eût jamais raconté cette anecdote si la conduite de Raynal ne le remplissait d'indignation. Il y a peu d'hommes de lettres, surtout de ceux qui ont connu et fréquenté Diderot, qui ne reconnaissent sa manière en vingt endroits de l'*Histoire philosophique*. On sait particulièrement que l'éloge d'Élisa Draper est de lui. Élisa était une Anglaise-Indienne, nommée Élisabeth Draper, femme aimable, intéressante et follement admiratrice du prétendu talent de l'abbé Raynal.

1. *Conseils du trône donnés par Frédéric II* et publiés par P. R. Auguis, Paris, 1823, in-8. P. xix de la *Préface envoyée de Berlin*.

Que penser d'un écrivain qui confie à une plume étrangère le soin de peindre la personne qu'il dit avoir le plus aimée<sup>1</sup> ?... »

Nous avons peine à croire que ce long et déclamatoire éloge d'Élisa Draper soit du philosophe<sup>2</sup>. Il a bien tous les caractères d'une intercalation, et il se place, d'une façon très-inattendue, entre divers renseignements commerciaux sur les comptoirs d'Anjinga et de Cochin ; mais c'est là une amplification échappée à la plume de quelque médiocre secrétaire de Rousseau et non une page de Diderot, chez qui un trait juste ou ému corrige toujours l'enflure du style. Si, au contraire, il est bien l'auteur de ce dithyrambe en prose et si sa part de collaboration s'est réduite à quelques morceaux du même ordre, ces complaisances n'ajoutent rien à sa gloire.

Une perte assurément plus regrettable est celle d'un opuscule dont les seuls *Mémoires* de Bachaumont nous apprennent à la fois l'existence et la destruction :

« M. Diderot, ne pouvant résister aux sollicitations de l'impératrice de Russie, se dispose enfin à se rendre auprès de cette souveraine, mais pour lui présenter ses hommages seulement et dans l'espoir de revenir bientôt dans sa patrie. Il doit aller d'abord en Hollande, où l'on espère qu'il fera valoir les manuscrits croustillieux qu'il pourrait conserver dans son portefeuille. On est fâché qu'il ait brûlé une certaine lettre sur l'athéisme qu'il avait écrite à M<sup>lle</sup> Clairon, et dont celle-ci, effrayée d'être qualifiée disciple d'une pareille doctrine, exigea le sacrifice. Il jeta le manuscrit au feu devant elle, mais on ne doute pas qu'il n'en ait conservé une copie<sup>3</sup>. »

En 1846, la *Littérature française contemporaine*, de MM. Louandre et Bourquelot, annonçait la publication prochaine, dans la *Presse*, par les soins de J.-G. Chaudesaigues, d'une quinzaine de lettres inédites de Diderot, de diverses lettres de Dubueq et de la duchesse de Choiseul, ainsi que celle d'un manuscrit relatif au séjour de Rousseau en Dauphiné. Chaudesaigues mourut le 26 janvier 1847, et son successeur au feuilleton du *Courrier français*, M. F. T. Claudon, signalait en ces termes le travail dont il avait eu connaissance :

« Chaudesaigues s'occupait dans son cabinet de deux ouvrages ou « plutôt de deux projets d'ouvrages. L'un regardait une monographie « de Diderot dont une quinzaine de lettres inédites lui était tombée « entre les mains. Nous devons dire qu'ayant lu avec lui ces lettres, « nous n'y avons trouvé que les fragments de plusieurs correspon- « dances particulières où ni le philosophe ni l'homme ne se montrent « sous un aspect nouveau. Néanmoins, Chaudesaigues s'était livré à « beaucoup de recherches et d'études, et leur avait même donné un

1. G. T. Raynal démasqué ou *Lettres sur la vie et les ouvrages de cet écrivain*, S. 1., 1791, in-8.

2. Voyez t. I, p. 318-320 de l'*Histoire philosophique du commerce dans les Indes*. Genève, Pellet, 1780, 4 vol. in-4.

3. *Mémoires secrets*, 21 avril 1773.

« commentaire qui peut avoir son prix. C'est, du moins, ce qu'on doit  
« induire des quelques paroles de M. Jules Janin, qui a prononcé sur  
« la tombe de notre ami une allocution simple et émonvante. »

Janin et M. Jules Sandeau avaient assisté à l'agonie de Chaudesaignes et présidé aux derniers devoirs; après sa mort, le premier réunit les papiers qui composaient à peu près tout l'héritage du critique et les adressa à sa mère à Vezzolano, près de Turin. Les lettres de Diderot firent sans doute partie de l'envoi, car aucun des contemporains ou des compatriotes de Chaudesaignes n'a pu nous renseigner sur leur sort. M. Claudon se souvient seulement qu'elles avaient été achetées en 1830 par Paulin, qui les avait jugées trop peu intéressantes pour les faire figurer dans sa publication. M. Auguste Ducoin, qui a imprimé sur le manuscrit autographe de Gaspard Boyier le journal du séjour de Rousseau en Dauphiné<sup>1</sup> promis par Chaudesaignes, M. H. Gariel, M. de Girardin, M. de la Fizelière ne savent rien de plus.

Mais une erreur a la vie dure. Les quelques lettres possédées par Chaudesaignes se transformèrent sous la plume de M. Ph. Audebrand en un commentaire général des œuvres de Diderot, et, en applaudissant à l'idée émise par l'*Athenæum*, mais non suivie d'exécution, de rassembler la correspondance de Diderot<sup>2</sup>, il ajouta que cet exemplaire annoté appartenait à M. Jules Janin et qu'il tenait le fait de lui-même. Douze ans plus tard, cette affirmation, restée alors sans réponse, fut répétée dans une intéressante étude sur Chaudesaignes<sup>3</sup> et valut à M. Audebrand, ou plutôt aux lecteurs de la *Revue de Paris*, une charmante lettre où Janin niait positivement l'existence de cet exemplaire : « . . . Chaudesaignes, en vrai bohémien, semait là tous ses livres : le respect lui manquait de ces chers et doux compagnons. »

Il est une autre série de lettres de Diderot qui semble également à jamais perdue. Les archives de la Comédie-Française en auraient possédé une trentaine et les auraient prêtées, vers 1844, à un homme de lettres, mort peu après, sans que la famille de celui-ci en ait effectué la restitution. A cette époque, les archives de ce théâtre, récemment explorées et classées (sous l'administration de M. Léon Guillard), étaient en plein désordre; il n'y avait ni rangement, ni estampilles, ni catalogue. Les lettres ont pu disparaître pour toute autre cause. Quel que soit leur sort, elles ne se sont pas retrouvées dans les papiers de M. Ch. Labitte, à qui elles auraient été communiquées; M. H. Labitte, député, a bien voulu faire à cet égard des recherches que l'absence de toute marque de propriété officielle sur ces lettres ne rendait point offensantes pour la mémoire de son frère. Une seule d'entre elles nous a été conservée par M. Taschereau : c'est le billet à Desessarts qu'on a lu plus haut.

Les catalogues des ventes d'autographes, *l'Amateur d'autographes*

1. *Trois mois de la vie de J.-J. Rousseau*, Paris, 1852, in-8.

2. Voir l'*Athenæum français* des 17 et 31 décembre 1853 et du 28 janvier 1854.

3. Voir la *Revue de Paris*, 1865, t. IX, p. 566, et t. X, p. 105.



fondé par MM. J. et G. Charavay, la bibliographie de ces catalogues et la nomenclature des pièces passées dans les ventes, publiées dans cette précieuse revue, nous ont fourni les indications qui vont suivre.

Les deux premières concernent deux manuscrits; le premier a figuré à une vente faite par M. Nepveu, libraire, de papiers provenant de MM. Bertin, Titzingh et Philibert (28-31 mars 1832):

Morellet au baron d'Holbach. *Sur l'existence de Dieu*, 12 p. petit in-4° avec la réponse autographe de Naigeon écrite au nom de d'Holbach et annotée par Diderot, 43 p. in-4°; le tout inédit. (Le catalogue contient aussi une copie de la main de Naigeon du *Rêve de d'Alembert*, présenté comme étant l'œuvre même de Naigeon<sup>1</sup>.)

Le second est le plan d'une tragédie sur le siège de Calais dont il parle dans une lettre à M<sup>lle</sup> Volland (30 septembre 1760); il a passé dans les ventes Pixérécourt (1840) et Dolomieu (1843).

Voici maintenant la liste des lettres vendues publiquement et que nous n'avons pu nous procurer :

— Billet de quatre lignes a. s., Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1750. (Vente *R. Merlin*, 181, n° 42).

— L. a. s. 1 p. in-4°; Paris, 12 avril 1755. A un collaborateur de l'*Encyclopédie* (De Brosses) : Il lui demande des nouvelles de son *Histoire des voyages aux terres australes*. Qui aura l'œil sur cet ouvrage en l'absence de M. de Buffon? Il s'excuse de n'avoir encore pu lire son article sur les étymologies. « Voilà, dit-il, faisant allusion à l'*Encyclopédie*, où l'on en est réduit quand on a sur les bras un ouvrage qu'il faut toujours porter. » (Ventes *Succi*, 1863, n° 279, et *L. de Keller*, 1868, n° 37.) Cette lettre fait suite à celle de janvier 1755 communiquée par M. Boutron-Charlard.

— L. a. s. 1 p. in-4°; 23 avril 1757. A un écrivain ami de M<sup>lle</sup> Clairon (Marmontel). Il a lu ses deux articles *Grand* et *Grandeur* et il les trouve pensés avec hardiesse et écrits avec force. Il verra avec d'Alembert s'il n'y a rien là qui puisse compromettre son repos et son avenir. Il refuse les entrées à la Comédie-Française que lui offre M<sup>lle</sup> Clairon. « Mais, ajoute-t-il, il faut que vous lui demandiez pour moi autre chose que j'accepterai volontiers et que je serai bien aise de lui devoir. . . » (Vente *P.-J. Desforges*, 1872, n° 42.)

— L. a. s. 3. p. in-8; 1764. Au marquis de la Viéville:

« Monsieur, la question sur le plaisir que vous me proposez appartient de droit à l'Académie française dont je ne suis ni ne serai jamais. . . » (Vente *Th. Villenave*, 1865).

— L. a. s. 1 p. in-4°; 27 avril 1765. A un ministre. L'impossibilité de pourvoir à l'éducation de sa fille l'a conduit à dépouiller l'homme de lettres et à céder à l'impératrice de Russie sa bibliothèque. Il

1. Le n° 41 du catalogue des livres vendus après le décès de M<sup>me</sup> Dufour de Villeneuve était un exemplaire de l'*Éloge de La Fontaine*, par Naigeon (Bouillon, 1775, in-8), avec des observations manuscrites de Diderot.



demande l'autorisation du roi pour accepter la pension de cent pistoles que Catherine lui a faite. (Vente *J. Charavay*, 1847, n° 135.)

— Déclaration a. s. ; 3/4 de p. in-8. 5 avril 1781. Il consent à ce que Panckouke se serve des articles de l'*Encyclopédie* pour les faire réviser et corriger par Naigeon, notamment les articles de philosophie. (Vente *R...y*, 1863, n° 285.)

— L. a. s. 4 p. in-8; 11 avril 1781. A Augustin de Saint-Aubin. Relative à l'échange d'un ouvrage de sa composition contre une Vénus Anadyomène gravée par Saint-Aubin (pour la *Dissertation* de l'abbé de La Chau). (Vente *Laverdet*, 1854, n° 190.)

— Un billet a. s. (3 sept. 1781 et une lettre autogr., à Girbal, celle-ci relative à la copie d'un de ses ouvrages. (Vente *Lassabathie*, 1872, n° 55.)

— L. a. s., 14 octobre 1783. A Girbal. Il le prie de lui remettre ses deux manuscrits *la Religieuse* et *la Réfutation d'Helvétius* (Charon, 1847, n° 136.)

— L. a. s. à Capperonnier. (Vente *Châteaugiron*, 1851, n° 165.) La lettre à Naigeon vendue sous le même numéro est sans doute celle que M. de Châteaugiron a publiée. (Voir plus haut, p. 72.)

L. a. s. A M<sup>me</sup>..., sur l'aimable invitation à dîner qu'elle lui a faite à son retour des eaux de Spa. (Vente *Laverdet*, 1851, n° 171, et *Lamoureux*, 1855, n° 192.)

— L. aut. s. 1/2 p. in-4°, sans date. Sur une visite qu'il doit faire à Falconet; motif. (Vente *Renouard*, 1855, n° 235.)

— L. a. s. 1 p. petit in-4°. Ce qu'il voulait dire sur Hésiode n'est rien; c'est que l'exorde de sa théogonie est un très-grand morceau de poésie, ce qui est aussitôt dit que senti. « Mais je voulais traduire ce morceau, ce qui n'est pas tout à fait aisé. Ce qui me piquait dans ce travail d'une matinée, car il ne faut pas plus de temps, c'est qu'aucun poète n'a peut-être fait depuis ce vieil Hésiode un plus bel éloge des muses. » (Vente *Laverdet*, 1856, n° 202.)

— L. a. s. 3/4 de p. in-8. (Vente *Charavay*, 1856, n° 203.)

— L. a. s. 4 p. in-4°. (Vente *Charavay*, 1858, n° 228.)

Ces deux pièces ne sont pas autrement décrites.

L'*Amateur d'autographes* (16 avril 1865) renferme cette note, probablement copiée dans un journal et qui avait de quoi exciter notre curiosité :

« On annonce que, dans une vente de livres après décès, qui a eulieu à Saint-Sébastien la semaine dernière, un exemplaire des *Lettres juives*, adjugé à 7 réaux (1 fr. 75), s'est trouvé contenir 52 lettres inédites de Voltaire, Diderot, d'Alembert. Un amateur de Bayonne, averti sur-le-champ, a donné, dit-on, deux mille fr. de ce trésor autographique. » M. Julien Vinson, qui habite Bayonne, voulut bien, après la communication de cette note, faire chez les divers amateurs de la ville et des environs des démarches qui n'eurent pas plus de résultat qu'un avis inséré dans un journal local.

Mais les autographes catalogués depuis cinquante ans, ou conservés dans des dépôts publics, ne représentent pas la moitié des lettres que Diderot a dû écrire; quand même plus d'un passage ne l'eût pas prouvé, il était clair que la préparation de l'*Encyclopédie* devait entraîner une correspondance énorme et que la retraite de d'Alembert avait laissé de bonne heure à Diderot cette besogne, en surcroît de toutes celles qu'il avait acceptées. Aussi nous sommes-nous efforcé de retrouver les descendants de ses collaborateurs et de ses amis, et nous devons reconnaître que ces investigations ont été presque toujours inutiles. Plusieurs d'entre eux, comme Raynal, Georges Le Roy, Cochin, sont morts sans postérité directe; les volumes de correspondances formés par Galiani n'ont pas encore été retrouvés; parfois enfin, les petits-fils ou les petits-neveux des hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle ne veulent rien communiquer de ce qui serait en contradiction avec les opinions religieuses qu'ils affichent; d'autres enfin, comme ceux de Buffon, d'Élie de Beaumont et de Morellet, ne possèdent réellement rien et nous ne pouvons, à notre grand regret, les remercier que de l'empressement qu'ils ont mis à vouloir nous satisfaire.

---

# ICONOGRAPHIE

---

## I. — BUSTES, STATUETTES, MÉDAILLONS.

### BUSTES par M<sup>lle</sup> Collot.

Le premier fut modelé peu avant le départ de Falconet et de son élève pour la Russie. Il en a existé des exemplaires en terre cuite, exécutés à Sèvres (où Falconet était directeur des travaux), ainsi que le prouvent les passages suivants des lettres adressées au sculpteur :

« Nos deux bustes (le sien et celui du prince Galitzin) sont revenus de la manufacture, celui de Damilaville cuit à merveille, celui de Grimm avec un coup de feu sur le front et sur le nez. Mademoiselle, j'ai le front et le nez rouges, mais cela n'empêche pas que ce ne soit très-beau, très-ressemblant, très-fin, plus que je ne suis, et tout aussi vivant. Mon ami dit que j'ai l'air d'un homme que le génie va saisir et qui va partir de chaleur. Celui du prince Galitzin ressemble peut-être davantage, mais le mien est plus beau. La retraite qu'il a faite au four lui a donné un air de légèreté étonnant <sup>1</sup>. » Et plus loin <sup>2</sup> : « Tous nos portraits ont réussi, excepté le mien qui est revenu du four avec un nez rouge. Mademoiselle Collot, vous ferez croire à la postérité que j'aimais le vin. »

Grâce à l'obligeance de M. Champfleury, chef des collections de la manufacture de Sèvres, nous avons pu voir un buste en terre cuite du philosophe qui, malgré l'absence de signature, est vraisemblablement le modèle même de celui de M<sup>lle</sup> Collot. La ressemblance avec le premier buste de Houdon est frappante; le regard a le même rayonnement et les détails du visage et du vêtement largement échancré au col déno-

1. V. tome XVIII, p. 219.

2. V. tome XVIII, p. 242.

tent une main fort habile. Sur le socle est tracée légèrement au pinceau la date de 1793, mais c'est celle de l'exécution en biscuit de ce modèle; les registres de la manufacture indiquent, en effet, que des exemplaires de cette pâte des bustes de Voltaire, Rousseau, Descartes et Diderot, furent commandés à cette date. Ceux de Diderot et de Descartes ont figuré à la vente après décès de M<sup>me</sup> Philippe Lenoir (1874); ils sont présentement en Angleterre. M. Sari possède un autre exemplaire (biscuit) de l'œuvre de M<sup>lle</sup> Collot.

Mais où sont les terres cuites appartenant à Grimm et à Damilaville?

Les divers catalogues du Musée des monuments français d'Alexandre Lenoir mentionnent « un buste de Diderot; terre cuite de Collet (*sic*). » Nous ignorons ce qu'il est devenu lors de la dispersion du Musée; mais un inventaire conservé aux Archives prouve que c'était bien l'exemplaire offert à Grimm et saisi chez lui en 1792.

Le second buste a été exécuté en marbre blanc à Saint-Pétersbourg. Il est daté de 1772 et figure dans une des embrasures de la galerie du rez-de-chaussée de l'Ermitage consacrée aux dessins. M. Howyn de Tranchère a bien voulu nous en communiquer une photographie, excellente en soi, mais qui donne une idée assez peu avantageuse de de cette œuvre.

#### BUSTE EN MARBRE par Falconet.

Détruit par l'artiste quand il eut vu celui de son élève, M<sup>lle</sup> Collot. Voir t. XI, p. 22.

#### BUSTE EN MARBRE par Houdon. Salon de 1771.

« Très-ressemblant », dit le modèle, et c'est tout.

Ce n'est pas assez, car il n'y a aucune exagération à regarder ce buste comme l'un des chefs-d'œuvre de l'artiste, et même de la sculpture moderne. Les contemporains ne s'y étaient pas trompés et le continuateur de Bachaumont, Pidanzat de Mairobert, caractérise en quelques lignes excellentes l'impression des connaisseurs :

« Ce n'est pas sûrement de l'avis de M. Diderot que son buste s'est trouvé en si mauvaise compagnie <sup>1</sup>. Aussi semble-t-il faire bande à part et renier ses camarades. Quoique les grands traits de sa tête à médaille fournissent au ciseau, et que l'artiste ait toute la liberté de s'étendre sur une pareille physionomie, exactement prononcée dans ses différentes parties, on doit louer le feu, l'expression que M. Houdon a su mettre dans son ouvrage et l'enthousiasme du brûlant auteur des *Bijoux indiscrets* semble avoir gagné l'artiste dont les autres ouvrages n'annoncent pas un caractère chaud et ardent <sup>2</sup>. »

1. L'auteur veut parler des bustes de M. et M<sup>me</sup> Bignon et de celui de M<sup>me</sup> de Mailly.

2. *Mémoires secrets*, t. XIII, p. 101.

La terre cuite de ce buste appartient à M. Walferdin, qui en a fait exécuter des réductions en galvanoplastie et en plâtre; le marbre est chez M. Albert de Vandeul, au-dessous du portrait de Michel Van Loo.

#### BUSTE EN MARBRE par Houdon. Salon de 1773.

Non porté au catalogue. C'est celui qui appartient aujourd'hui à la ville de Langres et que M. Assézat avait fait photographier. Il a été gravé par M. Frédéric Régamey, d'une pointe brillante et ferme.

M<sup>me</sup> de Vandeul raconte dans quelles circonstances un exemplaire de ce buste fut envoyé par son père à sa ville natale. Voir t. I, p. 59.

#### BUSTE EN MARBRE par Houdon, signé et daté 1775.

Exécuté à la prière et sans doute aux frais de M. Robineau de Bougon, admirateur du philosophe qui ne nous est pas autrement connu, ce buste fut offert en 1838 par M. Robineau, membre de la chambre des députés, à Louis-Philippe, qui le fit placer à Versailles. Il ornait l'appartement du président de l'Assemblée quand M. Eud. Soulié nous mit à même de le voir. Le marbre est sali de petites taches, principalement sur le front; le sourire est beau, mais le modèle a vieilli. On sait combien le voyage de Russie l'avait fatigué.

Houdon a encore exposé, en 1789, une tête en marbre « de petite proportion » du philosophe. Nous ignorons si c'était une œuvre originale ou la réduction de l'un de ces trois bustes.

#### BUSTE EN BRONZE par Pigalle.

M. Tarbé (*La vie et les œuvres de J.-B. Pigalle*, p. 238), dit avoir fait des recherches infructueuses au sujet de ce buste et suppose que c'est celui qui est conservé à Versailles. Il appartient à M. Alfred de Vandeul.

Tête presque chauve, nez aquilin très-fort. Les épaules sont couvertes par les revers d'une pelisse (sans doute celle que Catherine avait offerte au philosophe). Derrière sont gravés ces mots : *En 1777, Diderot, par Pigalle, son compère, tous deux âgés de 63 ans.*

#### BUSTE par Rosset, signé sur le piédestal.

M. Alfred de Vandeul a acheté dans une vente récente un exemplaire très-mutilé de ce buste, vendu comme celui d'un *philosophe*. C'est, malgré ses défauts, une œuvre charmante. Le sourire et le regard sont surtout remarquables. Un manteau drapé est jeté sur les épaules.

Joseph Rosset, né à Saint-Claude (Jura) en 1706, mort en 1786, connu sous le nom du *Sculpteur de Saint-Claude*, étudia sans maître; son œuvre la plus remarquée est un buste de Voltaire que se disputèrent ses correspondants et ses disciples.

## BUSTE par Auguste Préault.

Détruit par l'auteur.

## BUSTE EN MARBRE par Joseph Lescorné. Foyer du Théâtre-Français.

Sur l'une des faces du socle, on lit : *Fait par Joseph Lescorné et donné par lui à la Comédie-Française en 1853.*

« Pourquoi, disait le *Figaro* du 49 juin 1864, le buste de Diderot est-il relégué dans un couloir et pourquoi n'est-il pas placé dans le salon carré du foyer où celui de Piron a une place d'honneur ? » Et le questionneur anonyme ajoutait que cet ostracisme était peut-être une vengeance contre l'auteur du *Paradoxe sur le comédien*.

## MÉDAILLE EN BRONZE par Domard. Musée de Sèvres.

Gravée au trait par Normand fils dans la *Galerie métallique des grands hommes français*. Paris, 1825, in-4°. Emblèmes des sciences. Au-dessous de la tablette cette note : « La famille de Diderot a bien voulu fournir les matériaux d'après lesquels on a gravé la médaille d'un des hommes qui ont le plus honoré et servi l'humanité. »

## MÉDAILLE EN CIRE. (Anonyme.) Musée de Sèvres.

On lit au revers de cette cire encadrée dans un médaillon de plâtre ces mots grossièrement gravés à la pointe :

*Didero*

*Ventos*

*An 10*

## STATUETTE par M. Charles Valton.

Au moment où nous achevons ce travail, nous sommes heureux de signaler cette statuette dont nous avons vu l'ébauche et qui aura, nous l'espérons, un grand succès.

M. Valton a représenté Diderot debout, tenant une plume, la tête nue, le col à l'aise ; c'est là le causeur de chaque jour et non l'inspiré dont Houdon a immortalisé l'image. L'œuvre de M. Valton, qui n'est point achevée au moment où s'imprime ce volume, pourra, par ses dimensions et par son sujet, prendre place à côté des statuettes de Voltaire et de Rousseau, ornement obligé du cabinet d'un *libéral* sous la Restauration et que l'on retrouve encore dans tant de familles.



## II. — PEINTURES A L'HUILE, MINIATURES, DESSINS.

## PORTRAIT A L'HUILE par Garand.

Deux lignes de Diderot, à propos de l'œuvre de Michel Van Loo, ont fait la célébrité de ce portrait, qui a été gravé trois fois : « Je n'ai jamais été bien fait que par un pauvre diable appelé Garand, qui m'attrapa, comme il arrive à un sot de dire un bon mot. Celui qui voit mon portrait par Garand me voit. *Ecco il vero Pulcinella.* »

La peinture originale, destinée à Grimm, est inconnue, mais la famille de Vandeul conserve un dessin à la mine de plomb, non signé, de forme ovale, que Garand a fait d'après ce portrait.

C'est à la Chevrette, en 1760, qu'il fut peint, lorsque Diderot, blessé au pied par sa chute près de l'étang des Cygnes, dut garder la chambre quelques jours. La description qu'il en donne (v. t. XVIII, p. 457) est de tout point conforme à la gravure de Chenu, copiée depuis par MM. Rajon et Delannoy.

M. Assézat, en décrivant ce portrait (t. XI, p. 22), a fait remarquer que le distique manuscrit, signé *par le La Fontaine du XVIII<sup>e</sup> siècle*, que porte l'épreuve de M. Walferdin, pourrait être de Le Monnier.

L'eau-forte de M. Rajon avait été gravée en 1869 pour une édition de *la Religieuse* qui devait paraître à Bruxelles ; mais la planche a été égarée et il n'en a été tiré que quelques épreuves avant toutes lettres.

La gravure sur acier de M. Delannoy est celle qui orne le tome I<sup>er</sup> de cette édition.

PORTRAIT par M<sup>lle</sup> Chevalier.

Exposition de la jeunesse, les jours de la grande et de la petite Fête-Dieu, place Dauphine.

M. Bellier de La Chavignerie a publié (*Revue universelle des arts*, t. XIX, p. 38) un travail très-complet sur cet humble salon en plein vent où les jeunes artistes, qui n'appartenaient ni à l'Académie de Saint-Luc, ni à l'Académie royale, faisaient leur début quand le temps le permettait. Un passage de l'*Observateur littéraire* que nous allons citer révélait à M. de La Chavignerie un portrait du philosophe, exposé en 1761 : « Le portrait de M. Diderot peint et exposé par M<sup>lle</sup> Le Chevalier a été un de ceux qu'on a examinés avec le plus d'attention. Chacun a jugé du plus ou moins de ressemblance d'après l'image différente restée dans la mémoire de chaque spectateur. En général, et en comptant les voix, on aurait pu prononcer en faveur de la jeune artiste. Ce n'est pas un léger succès d'avoir soutenu un examen que la célébrité du modèle devait rendre plus rigoureux <sup>1</sup>. »

1. L'*Observateur littéraire*, 1761, t. III, p. 125-129. *Observations de la Société d'amateurs sur les tableaux exposés à la place Dauphine.*

Un passage des lettres à M<sup>lle</sup> Volland confirme notre supposition ; il lui écrit de la Chevette en septembre 1760 :

« Il nous est venu quelques virtuoses, entre autres M. de La Live. Mon portrait était sur le chevalet ; ils en ont tous parlé comme d'une très-belle chose, et pour la ressemblance, et pour la position, et pour le dessin, et pour la couleur, et pour la vie. Cependant la sœur aînée de *celle qui l'a peint* était debout dans un coin et pleurait de joie des éloges qu'on donnait à sa cadette. »

Plus haut, Diderot a appelé Jeannette « celle qui chante, qui peint et qui joue du clavecin comme un ange ».

Dans une étude récente sur J.-B. Huët <sup>1</sup>, M. A. Genevay a publié les actes de baptême de deux enfants de ce peintre, qui avait épousé la fille de Jean-François Chevalier, peintre de l'Académie de Saint-Luc, élève de Raoux ; et sur le second de ces actes, la marraine est représentée par D<sup>lle</sup> *Jeanne*-Geneviève-Rosalie Chevalier, fille de Jean-François Chevalier, directeur de l'Académie de Saint-Luc.

Si l'on veut tenir compte de la négligence avec laquelle on écrivait les noms propres au siècle dernier, on conviendra qu'il est permis de voir l'auteur du portrait de Diderot dans cette jeune fille appelée Chevalier sur les actes officiels et Lechevalier par le seul abbé de La Porte

### PORTRAIT A L'HUILE par Michel Van Loo.

Le plus connu, sinon le meilleur, des portraits du philosophe. On se rappelle ce qu'il en a dit dans le Salon de 1767 (v. t. XI, p. 20) et dans une lettre à M<sup>lle</sup> Volland (v. t. XIX, p. 263).

Assis de face, le visage un peu tourné vers la gauche, la plume à la main, un cahier sur la table, il semble interrompre son travail pour répondre à une question. Les yeux sont vifs, le teint est rose, l'ensemble considérablement rajeuni. Aussi la critique du modèle lui-même est-elle parfaitement juste : il faut relire cette page célèbre, l'une des plus heureuses des *Salons*.

Le portrait de Michel Van Loo est conservé aujourd'hui par M. Albert de Vandeul, qui possède également l'écritoire placée à côté du manuscrit.

Nous en connaissons les reproductions suivantes :

— En couleur. De face. Cheveux grisonnants, habit de velours gris. Gravé par P. M. Alix. A Paris, chez Drouhin, éditeur, rue Christine, 2 ; imp. chez lui par le citoyen Béchet.

— Gravé par David, élève de M. Le Bas, chez M. Le Bas, graveur et pensionnaire du Roi. En gros caractères : D. Diderot, de l'Académie des sciences de Berlin.

— Riche encadrement. Derrière le philosophe une bibliothèque où l'on voit des tomes de l'*Encyclopédie*. — Tablette. (Blanche dans le premier état). Gravé par B. L. Henricquez.

1. L'Art, t. VIII, p. 128.

— Pour les *Idylles* de Gessner. (Éd. A. Renouard. Tablette blanche, grise et avec lettres). Gravé par A. de Saint-Aubin.

— Gravé sur acier par Hopwood, d'après C. Van Loo (*sic*). Plus bas : Publié par Lami-Denoizan.

Destiné, en effet, à la *Collection des portraits des Français célèbres par leurs actions ou leurs écrits*, etc., Paris, Lami-Denoizan et Firmin Didot, 1828, in-8, ce portrait de Diderot fait partie d'une 2<sup>e</sup> série restée inachevée.

On trouve encore dans le commerce des épreuves très-fatiguées de cette planche et sans le nom de Lami-Denoizan.

— De profil à g. Tablette blanche. Signé : F. Bovinet.

Le portrait de Michel Van Loo a encore été gravé en contre-épreuve :

— Ovale, au pointillé. Signé : Fr. Zolt, f. 93.

Très-jolie et très-rare pièce.

— Le même entouré d'un trait octogone. Signé à dr. : F. V. Bollinger, et au-dessous du nom de Diderot : *Zurickau, b. d. Gebr. Schumann*.

— Le même entouré d'un trait ovale. Profil à dr. Dessiné d'après le dessin original de Van Loo du cabinet de M. Marron et gravé par Ambroise Tardieu. Au-dessous : D. Diderot, littérateur et philosophe... 1712.

— De trois quarts, à dr., gr. sur bois, dans le *Dictionnaire de biographie*, etc., etc., orné de 120 portraits. Aimé André, 1834, 4 vol. gr. in-8.

PORTRAIT A L'HUILE (par François-Hubert Drouais.) Chez M. Alfred de Vandeul.

Diderot est assis à sa table de travail, la plume à la main ; il est vêtu d'un superbe habit de velours rouge d'où sort le jabot de sa chemise ; il porte perruque. Quelques légères éraillures déparent cette toile remarquable, sur laquelle nous ne connaissons aucun document contemporain ; elle n'est point signée, mais l'attribution de son possesseur, fin amateur des choses d'art, est très-vraisemblable.

MINIATURE par M<sup>me</sup> Therbouche.

En buste, de trois quarts à dr., l'épaule droite nue, un manteau drapé sur l'épaule gauche. Noms et dates de naissance et de mort de Diderot.

Gravée par Bertonnier pour l'édition de 1821, cette miniature fut depuis offerte par M. Brière à M. Guizot.

— La même, gravée par Goulu. Au-dessous la date : 1823 et l'inscription de l'édition Brière.

GRANDE ÉBAUCHE A L'HUILE par Fragonard(?)

M. Walferdin considère cette ébauche de son peintre favori comme

une esquisse du philosophe; il la conserve à Nice et nous n'en connaissons qu'une copie moderne, faisant partie de son cabinet à Paris, sur laquelle il serait imprudent de se prononcer.

DESSIN AU CRAYON NOIR REHAUSSÉ DE BLANC par Greuze. Chez M. Walferdin.

C'est ce dessin maintes fois gravé dont Grimm raconte ainsi l'histoire :

« Une femme observait l'autre jour à M. Diderot qu'il était heureux en choses délicates qui s'adressaient à lui comme on dit que *la balle va au joueur*. Le philosophe était-il y a quelque temps chez Greuze; celui-ci le fit asseoir et tira son profil. Le philosophe s'attendait toujours à recevoir du peintre ce profil en présent; cependant ce profil avait disparu de l'atelier de l'artiste sans arriver dans le cabinet du philosophe. Enfin, un beau matin, celui-ci reçoit le dessin et la planche gravée d'après ce dessin et les cent premières épreuves tirées. Greuze a mis au bas de l'estampe tout simplement *Diderot*. Elle a été gravée par Saint-Aubin et c'est un chef-d'œuvre de gravure. C'est dommage que la ressemblance et la physionomie n'y soient point du tout. Un certain barbouilleur de la place Dauphine, nommé Garand, a fait pour moi un profil cent fois plus ressemblant. On demanda l'autre jour pourquoi les peintres d'histoire réussissaient si peu dans le portrait? Pierre répondit : C'est parce que c'est trop difficile <sup>1</sup>. »

Nous en connaissons les reproductions suivantes :

— Par S. Gaucher. Profil à dr. Tablette portant les prénom et nom du modèle. Dans le premier état la tablette est blanche.

— Par Augustin de Saint-Aubin : Profil à gauche. Premier état, sans date. Signé des deux noms du peintre et du graveur.

Deuxième état, J.-B. Greuze delin., Augustin de Saint-Aubin sculp. 1766. Se vend chez l'auteur, rue des Mathurins, au petit hôtel de Cluny.

— D'après la gravure originale qui se trouve chez M. de Saint-Aubin. Peint par Greuze; gravé par Dupin fils. Encadrement de fleurs. Sur la tablette : Diderot; chez Esnauts et Rapilly.

— Médaillon ovale entouré de palmes. Profil à gauche. Sur la ceinture du médaillon : Diderot, de l'Académie de Berlin, né à Langres. J.-B. Greuze del., Duhamel sc. A Paris, chez Bligny, cour du Manège, aux Thuilleries. Au-dessous ce quatrain :

Les Arts et la Raison lui doivent leurs hommages;  
D'étendre leur Empire il fut le plus jaloux.  
On les retrouverait dans ses nombreux Ouvrages,  
S'ils disparaissaient d'entre nous.

— Trait carré. Profil à dr., gravé au trait. Greuze pinxit. Landon direxit. Pour une Histoire de France.

1. Grimm. *Correspondance littéraire*, 15 janvier 1767.

— Profil à g., col découvert. Fourrures. Au-dessous : Diderot, d'après Greuze. H. Grevedon del. Lith. de Demarée.

— De trois quarts à g. Maurin del. Lith. de Delpech.

— Profil à g. Dessin sur isbo de E. Ronjat, gravé par Hildebrand, Dans l'*Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, par M. Guizot, t. V, p. 267.

### MINIATURE d'après le dessin de Greuze.

— Elle orne le couvercle d'une bonbonnière sur le cercle d'or de laquelle sont gravés ces mots :

« Portrait de Diderot donné par lui-même en 1778 à M. Collard de Villers-Hellon. »

Appartient à M. Albert de Vandeuil.

M. Alfred de Vandeuil possède une autre curiosité : une tasse et une soucoupe en porcelaine de Sèvres, à fond brun, signées de Vincent (2000). Le fond de la soucoupe est orné d'un médaillon en grisaille de Diderot d'après Greuze, et dans le marli des cartouches contiennent ces mots : *Arts, métiers, science*.

### DESSIN A LA MINE DE PLOMB par C.-N. Cochin.

Profil à droite, perruque, jabot. Encadrement surmonté d'un nœud de rubans.

L'original ne nous est pas connu, mais il a été gravé par L. J. Cathelin.

## III. — ESTAMPES D'APRÈS L'ORIGINAL ET DE FANTAISIE.

— De profil à dr. Perruque frisée. Encadrement de fleurs. Tablette : C. F. (*sic*) Diderot, de l'Académie de Berlin, né à Langres et mort à Paris en juillet 1784. Binet del., Le Beau sc.

— De profil à dr. Tablette (blanche dans le 1<sup>er</sup> état) : D. Diderot. Aubry del., J. B. M. Dupréel sc.

En tête de *la Religieuse*, Paris, Moller et Mongie, an VII (1799), 2 v. in-8.

— De profil à d. dans un ovale. Large cravate. Gr. au pointillé. Signé à la pointe : *Jac. Chailly*. Au-dessous, en caractères anglais : *D. Diderot*.

En tête du *Diderotiana* de Cousin d'Avalon, 1810, in-18.

— De face dans un ovale. Sans lettres. Fleuron du titre de *la Religieuse*. Paris, chez les marchands de nouveautés, 1832, in-18.

— Médaillon rond. Profil à g. Perruque à catogan, jabot. Eau-forte.

Sur la même planche le profil du cardinal de Bernis, celui d'un jeune homme et celui d'une femme (à peine esquissés).

Cette planche a servi dans la publication récente de l'œuvre original de Vivant-Denon. M. A. de la Fizelière, qui a rédigé la notice et le catalogue de cet œuvre, a eu sous les yeux une épreuve accompagnée d'une note portant que ce croquis avait été fait d'après nature par Denon, quand il était secrétaire d'ambassade à Saint-Petersbourg. Sans une affirmation aussi précise, on pourrait croire à une erreur d'attribution, car le maigre profil et la bouche pincée du personnage gravé par Denon rappellent beaucoup plus d'Alembert que Diderot.

— De trois quarts à droite. Double trait carré. A g., Devéria del. Au m., Couché fils sc.

— De profil à gauche. Tête nue, large cravate. Signé : A. Néraudain. Au m., en gros caractères : Diderot. A g., A. Fayard, éditeur. A dr., Imp. Frick aîné. Lithographie.

— Profil à g. Large cravate. Tablette blanche. J. Pauquet sc.

— Médaillon ovale dans un trait carré. Profil à dr. signé dans la marge du trait carré : P. Ad. Varin *restit.* En dehors du t. c. : Diderot, en lettres blanches.

— Eau-forte. Médaillon suspendu par un clou. Profil à dr. Table où reposent des volumes de l'*Encyclopédie*, une plume et une feuille déroulée sur laquelle on lit ces vers :

Indulgent aux humains, à soi-même sévère,  
Bon époux, bon ami, bon citoyen, bon père,  
Il éclaira le monde, il combattit l'erreur;  
Son pinceau fut hardi, sa morale fut pure;  
Vrai dans tous ses tableaux, il peignit la nature,  
Et la peignit d'après son cœur.

L'épreuve du Cabinet des Estampes porte cette signature manuscrite : *Victor Toulangeon del. et sculp.*

— De face, assis à une table. Devéria del., Simonet aîné scul. A Paris, chez Janet.

#### IV. — REPRÉSENTATIONS DE DIDEROT AVEC D'AUTRES PERSONNAGES.

DIDEROT ET GRIMM EN CONVERSATION, par Carmontelle. Gouache.

M. Alfred de Vandeul a bien voulu nous montrer cette gouache appartenant à une personne de sa famille.

Diderot, vêtu de noir et coiffé d'une perruque, est assis de profil à gauche; sa main droite caresse le menton de Grimm, appuyé sur la chaise de Diderot. Grimm est vêtu d'un habit de satin gris brodé



d'or et d'une culotte noire. Ses cheveux poudrés sont noués par un catogan.

Derrière le cadre est collée une note d'une vieille écriture qui nous apprend qu'à la prière de M<sup>me</sup> d'Épinay, Carmontelle, après avoir peint cette gouache, en fit deux copies, l'une pour cette dame, l'autre pour M<sup>me</sup> de Vandeuil. C'est celle que nous avons eue sous les yeux.

A l'exposition du Corps législatif (1874), sous le n° 1053, figurait a même scène désignée comme un pastel et appartenant à M. de Langsdorff, officier d'ordonnance du maréchal de Mac-Mahon. Nous n'avons pu savoir si c'était l'original de Carmontelle ou la copie appartenant à M<sup>me</sup> d'Épinay.

LA LECTURE CHEZ DIDEROT, par M. Meissonier. Peinture à l'huile.

Ce tableau, qui a figuré aux Expositions universelles de 1855 et de 1867, a passé dans les ventes Morny et Paul Demidoff.

Il n'a pas été gravé, mais la photographie qu'en a faite M. Bingham est dans le commerce.

Dans une bibliothèque dont les rayons sont chargés de ces brochures à couvertures bariolées, aussi chères aux bibliophiles qu'aux peintres, Diderot, assis à une petite table et à demi renversé sur son fauteuil, lit un manuscrit qu'écoutent cinq amis dans des attitudes différentes : d'Alembert, appuyé contre un paravent qui cache une partie de la bibliothèque, Helvétius adossé à une de ces chaises au dossier ovale, si fort à la mode alors, et d'Holbach absorbé par l'attention qu'il prête au lecteur. Nous ne savons quels sont les deux autres personnages que M. Meissonier a voulu représenter.

CHARLES PANCKOUCKE AUX AUTEURS DE L'ENCYCLOPÉDIE.

Eau-forte in-folio dessinée et gravée par Augustin de Saint-Aubin.

Les médaillons de d'Alembert et de Diderot (profil à g. d'après Greuze) superposés sont soutenus par une tablette portant l'inscription qui sert de titre à la planche et encadrés de deux rangées de médaillons disposés dans l'ordre suivant :

Voltaire.	Buffon.
Rousseau.	Necker.
J.-M. Daubenton.	Vicq-d'Azyr.
J.-B. La Marek.	Thouin.
A. Mongez.	Roland de La Platière.
Caritat de Condorcet.	Marmontel.
Dumarsais.	Gaillard.

Au-dessus de la tablette six autres médaillons dont les noms sont à peine lisibles : Watelet, etc.

Il est à remarquer que cette planche, l'une des plus belles de l'œuvre d'A. de Saint-Aubin, réunit les noms des collaborateurs de la

première *Encyclopédie* à ceux des collaborateurs de l'*Encyclopédie méthodique*. Ch. Panckouke avait tenu sans doute à honorer d'un même remerciement les initiateurs et leurs émules.

— De profil à g. en regard de Lavater. Tête nue, traits fort accentués. Eau-forte, signée à dr. *Baltard sculp.*

— De profil à g. (d'après Greuze et A. de Saint-Aubin) dans un médaillon au-dessous de Mably, de Condillac, d'Helvétius, de Barthélemy et de Raynal. C. P. Marillier, del., N. Ponce sc.

Planche 50 du recueil gravé intitulé : *Les illustres Français*. Paris, 1786, in-folio.

— De profil à droite dans l'estampe : *Chambre du cœur de Voltaire*, dessinée par Duché d'après nature, au château de Ferney, en 1784, gravée par Née. Il est le plus près de la fenêtre à gauche, entre ceux du prince de Conti et de la marquise de Villette.

DIDEROT ET CATHERINE II. E. Ronjat del., Hildebrand sc. Guizot, l'*Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, t. V, p. 273.

Diderot, en bas de soie roulés, en habit galonné, s'avance vers Catherine, la couronne en tête.

Composition absolument comique.

## V. — CARICATURES ET ALLÉGORIES.

Chose singulière, Diderot ne semble avoir été pris à partie qu'une seule fois par les caricaturistes, dans l'estampe dont Victor Hugo a parlé (*William Shakespeare*, éd. in-12, p. 202) et que M. Assézat a décrite (t. I, p. 43). Le Cabinet des Estampes en possède une épreuve à toutes marges; le médaillon y est entouré d'un trait carré ornementé et surmonté d'un cartouche assez gracieux représentant un arbre brisé par l'orage. Dans l'intérieur du trait carré, on lit :

Encyclopédie, etc.

Première édition revue et corrigée

(Ici la vignette).

Par un Franciscain.

*Dextra latet pungitque stylo dum leva flagellat.*

### III

## DOCUMENTS DIVERS

---

#### I

#### PIÈCES RELATIVES A L'ARRESTATION DE DIDEROT EN 1749.

Dans la notice préliminaire des articles de l'*Encyclopédie*, M. Assézat a déjà fait usage du très curieux et très-rare livre de J. Delort : *Histoire de la détention des philosophes et des gens de lettres à la Bastille et à Vincennes*. Il se proposait de lui emprunter, pour la biographie de Diderot, les pièces relatives à son arrestation même. Nous les donnons ici, telles que Delort les a publiées, car il se contente de dire qu'il les a copiées à la Bibliothèque du Roi sans ajouter aucun indice qui permette de les consulter à nouveau.

Tout d'abord, voici la dénonciation du curé de Saint-Médard, Pierre Hardy. Selon Delort, elle aurait été envoyée en juin 1747 au lieutenant de police :

Diderot, homme sans qualité, demeurant avec sa femme chez le sieur Guillotte, exempt du prévost de l'île, est un jeune homme qui fait le bel esprit et trophée d'impiété. Il est l'auteur de plusieurs livres de philosophie, où il attaque la religion. Ses discours, dans la conversation, sont semblables à ses ouvrages. Il en compose un actuellement fort dangereux. Il s'est vanté d'en avoir composé un qui a été condamné au feu, par le Parlement, il y a deux ans. Le sieur Guillotte n'ignore point la conduite et les sentiments de Diderot. Comme il s'est marié à l'insçu de son père, il n'ose retourner à Langres.

En même temps, un exempt adressait au même magistrat

ce rapport, dont le style et les sentiments pieux ne le cèdent en rien à la petite note de Pierre Hardy :

Du 20 juin 1747.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'il m'a été donné avis que le nommé Diderot est auteur d'un ouvrage que l'on m'a dit avoir pour titre : *Lettre ou amusement philosophique*, qui fut condamné par le Parlement, il y a deux ans, à être brûlé en même temps qu'un autre ouvrage ayant pour titre : *Lettre philosophique sur l'immortalité de l'âme*.

Ce misérable Diderot est encore après à finir un ouvrage qu'il y a un an qu'il est après, dans le même goût de ceux dont je viens d'avoir l'honneur de vous parler. C'est un homme très-dangereux, et qui parle des saints mystères de notre religion avec mépris; qui corrompt les mœurs et qui dit que, lorsqu'il viendra au dernier moment de sa vie, faudra bien qu'il fasse comme les autres, qu'il se confessera et qu'il recevra ce que nous apelons notre Dieu, et sy il le fait, ce ne sera point par devoir, que ce ne sera que par raport à sa famille, de crainte qu'on ne leur reproche qu'il est mort sans religion.

L'on m'a assuré que l'on trouvera chez lui nombre de manuscrits imprimés dans le même genre.

Il demeure rue Mouffard, chez le sieur Guillotte, exempt du prévost de lisle, à main droite en montant, au premier.

PERRAULT.

M. Berryer se contenta d'écrire en marge du rapport de Perrault la note suivante :

Je n'ay point de preuve qu'il soit l'auteur de l'ouvrage condamné par le Parlement, que le rapport de Perrault et la lettre du curé de Saint-Médard.

Il est probable néanmoins que Diderot fut dès ce moment surveillé de près, et, deux ans plus tard, M. Berryer procéda lui-même à l'interrogatoire qu'on va lire :

Interrogatoire de l'ordre du Roi, fait par nous, Nicolas-René Berryer, chevalier, conseiller du Roi en ses conseils, maître des requêtes ordinaires de son hôtel, lieutenant-général de police de la ville, prévôté et vicomté de Paris, commissaire du Roi en cette partie.

Au sieur Diderot, prisonnier de l'ordre du Roi au donjon de Vincennes.

Du jeudi, trente-un juillet mil sept cent quarante-neuf de relevée, dans la salle du conseil du donjon de Vincennes, après serment fait par le répondant de dire et répondre vérité.

Interrogé de ses nom, surnoms, âge, qualité, païs, demeure, profession et religion :

A dit se nommer Denis Diderot, natif de Langres, âgé de trente-six ans<sup>1</sup>, demeurant à Paris, lorsqu'il a été arrêté, rue Vieille-Estrapade, paroisse de Saint-Étienne-du-Mont, de la religion catholique, apostolique et romaine<sup>2</sup>.

Interrogé s'il n'a pas composé un ouvrage intitulé : *Lettres sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* :

A répondu que non.

Interrogé par qui il a fait imprimer le dit ouvrage :

A répondu qu'il n'a point fait imprimer le dit ouvrage.

Interrogé s'il n'en a pas vendu ou donné le manuscrit à quelqu'un :

A répondu que non.

Interrogé s'il sçait le nom de l'auteur du dit ouvrage :

A répondu qu'il n'en sçait rien.

Interrogé s'il n'a pas eu en sa possession le dit ouvrage en manuscrit avant qu'il fût imprimé :

A répondu qu'il n'a point eu ce manuscrit en sa possession avant et après qu'il a été imprimé.

Interrogé s'il n'a pas donné ou envoyé à différentes personnes des exemplaires du dit ouvrage :

A répondu qu'il n'en a donné ni envoyé à personne.

Interrogé s'il n'a pas composé un ouvrage, qui a paru il y a environ deux ans, intitulé : *les Bijoux enchantés*<sup>3</sup> :

A dit que non.

Interrogé s'il n'en a pas vendu ou donné le manuscrit à quelqu'un pour l'imprimer ou autre usage :

A répondu que non.

Interrogé s'il n'a pas composé un ouvrage, qui a paru il y a plusieurs années, intitulé : *Pensées philosophiques* :

A répondu que non.

Interrogé s'il connoît l'auteur du dit ouvrage :

A répondu qu'il ne le connoît pas.

Interrogé s'il n'a pas composé un ouvrage intitulé : *Le Sceptique ou l'Allée des idées* :

A dit que oui.

Interrogé où est le manuscrit du dit ouvrage :

A dit qu'il n'existe plus et qu'il est brûlé<sup>4</sup>.

1. Moyenne taille et la physionomie assez décente; garçon plein d'esprit, mais extrêmement dangereux. (*Note de la police.*)

2. Il logeait chez un tapissier.

3. On voulait dire *Bijoux indiscrets*. (J. Delort.)

4. Une note qui nous a été communiquée par le savant M. Van Praet, et qu'il tenait de l'exempt de robe courte d'Hémery, porte : « Diderot a fait *l'Allée des idées*, qu'il a chez lui, en manuscrit, et il a promis de ne point faire imprimer cet ouvrage. » (J. Delort.)

Interrogé s'il n'a pas composé un ouvrage intitulé : *l'Oiseau blanc, conte bleu* :

A répondu que non.

Interrogé s'il n'a pas du moins travaillé à corriger le dit ouvrage :

A répondu que non.

Lecture faite au répondant du présent interrogatoire, a dit que les réponses qu'il y a faites contiennent vérité, y a persisté et a signé.

BERRYER.

DIDEROT.

On connaît les requêtes motivées présentées par les libraires de l'*Encyclopédie* à d'Argenson. Delort nous a également conservé la supplique de Diderot lui-même, apostillée par le gouverneur de Vincennes et par le lieutenant de police :

A Vincennes, le ... septembre 1749.

Je joins ici une note, monsieur, que le sieur Diderot me vient d'envoyer pour vous faire passer; j'en profite pour vous assurer que personne n'est plus parfaitement que j'ay l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Marquis CHASTELLET.

Voici la note :

« Le sieur Diderot, détenu de l'ordre du Roi au château de Vincennes depuis le mois de juillet, demande sa liberté;

« Observe qu'il est l'éditeur de l'*Encyclopédie*, ouvrage de longue haleine, qui comporte des détails infinis, auxquels il ne peut vaquer, étant retenu prisonnier;

« Promet de ne rien faire à l'avenir qui puisse être contraire en la moindre chose à la religion et aux bonnes mœurs. »

Note mise au bas de la feuille par M. Berryer :

« Si M. le comte d'Argenson juge qu'il ait suffisamment fait pénitence de ses intempérances d'esprit, il est supplié de faire expédier l'ordre du Roi pour sa liberté. »

Enfin, voici, à titre de simple curiosité, des vers de M<sup>me</sup> de Puisieux, recueillis par Delort, sur le bruit qui s'était répandu de son embastillement à cause d'un libelle intitulé *le Pater* qu'on lui attribuait et que ne mentionnent ni Barbier ni Quérard.



Ils donneront la mesure du talent de M<sup>me</sup> de Puisieux, lorsque ce n'était pas Diderot qui tenait la plume :

Quand tout Paris à la Bastille  
Me met avec acharnement,  
Je repose, mon cher V.....,  
Dans mon lit fort tranquillement.

Jamais d'une coupable audace  
A ma muse je n'ai permis  
Contre des personnes en place  
De décocher des traits hardis.

De l'amour et de la folie  
Je fais mon occupation;  
Je mêle la philosophie  
A leur douce distraction.

Dans une profonde ignorance  
De ce qui concerne l'État,  
J'impose aux amis le silence  
Sur les querelles du Sénat.

Une affaire si relevée,  
. . . . .  
N'est point du tout de mon ressort;  
Je jase au risque d'avoir tort.

J'honore mon Roi, ma patrie,  
Je m'en fis toujours un devoir.  
Je vis à l'abri de l'envie,  
Et sans redouter le pouvoir.

Je n'ai rien reçu de personne,  
Et mon sort est indépendant;  
Mais la loi de l'honneur m'ordonne  
D'avoir des égards pour le rang.

Dans un ministre respectable,  
J'adore un mérite éclatant;  
Et s'il eût été moins aimable  
Jamais je n'eusse, un seul instant,

Aux dépens de mon caractère,  
Offert à cet homme éminent,  
De l'hommage le plus sincère,  
Le véritable et pur encens.

Mais rassure-toi, cher V.....,  
Je jouirai d'un grand bonheur,  
Si, n'habitant pas la Bastille,  
Tu me renfermes dans ton cœur.

## II

## PIÈCES RELATIVES A L'ENCYCLOPÉDIE.

## I

DIALOGUE ENTRE UN COLPORTEUR ET DIDEROT DANS  
LA BOUTIQUE D'UN LIBRAIRE SUR LE *Dictionnaire de  
l'Encyclopédie* <sup>1</sup>.

## LE COLPORTEUR.

J'apporte le premier volume  
Du dictionnaire nouveau.  
Il sort, comme on dit, de l'enclume;  
On l'a fait à coups de marteau.  
Son poids m'ôterait le courage  
D'en être souvent le porteur.  
Malheur à ce coquin d'ouvrage  
S'il pèse autant à son lecteur!  
Les auteurs ont sué sans doute  
Les premiers en le composant.  
Comme eux, je sue à grosse goutte :  
Suera-t-on moins en le lisant?

## DIDEROT.

Colporteur, il fait beau t'entendre  
Railler ainsi mes écrits!

1. Extrait des *Pièces historiques et satiriques recueillies par le marquis de Paulmy*, vol. CXXXIII bis, p. 94 (Bibl. de l'Arsenal). — M. Assézat avait cité, d'après Clément, les huit premiers vers de cette pièce, dont M. Ch. Vatet nous a, depuis, signalé le texte intégral dans l'immense fatras des stromates de Paulmy.

## LE COLPORTEUR.

Puisque mon métier est d'en vendre,  
N'en puis-je pas marquer le prix?

## LE LIBRAIRE.

Crains d'offenser par ce langage  
Un écrivain de grand renom :  
Monsieur a eu part à l'ouvrage.

## LE COLPORTEUR.

Je le crois donc d'un certain bon.  
Je connais monsieur par un livre <sup>1</sup>  
Fort utile à lui comme à moi,  
Et qui, par bonheur, nous fit vivre  
Tous deux longtemps aux frais du roi.  
Je ne blâme ici que la forme  
Et, par ma foi, j'en suis fâché.  
Cet écrit, sans sa masse énorme,  
Pourrait être un écrin caché.  
Si sa taille était plus petite,  
J'en répandrais incognito,  
Car il a, dit-on, le mérite  
De ce qu'on vend sous le manteau.  
J'y voudrais pourtant une chose,  
C'est qu'il eût été défendu.  
Pour cela seul, sans autre cause,  
Il serait alors bien vendu.  
Mais, malgré ma note critique,  
Il pourrait être débité.  
Dans lui, l'*autorité publique*  
N'est pas l'article respecté <sup>2</sup>.

## DIDEROT.

L'insolent ! Je perds patience.

## LE LIBRAIRE.

Eh ! monsieur, un peu de douceur !  
Servez-vous de votre science :  
Vous êtes si bon confiseur <sup>3</sup> !

1. Lettre d'un aveugle qui fit mettre Diderot à Vincennes, en 1749. (*Note du temps.*)

2. L'article *Autorité* a pensé faire supprimer le dictionnaire. (*Note du temps.*)

3. Il faut voir l'article *Abricot* du dictionnaire, très-déplacé. (*Note du temps.*)

DIDEROT.

Son audace a de quoi surprendre.

LE COLPORTEUR.

Point du tout, mais je suis sans fard  
Et jamais je n'ai pu comprendre  
Tout ce que vous dites sur l'art <sup>1</sup>.

DIDEROT.

Il faut enfin que je l'assomme !

LE COLPORTEUR.

Monsieur, rappelez vos vertus.  
Vous vous échauffez là tout comme  
S'il s'agissait du prospectus <sup>2</sup>.

DIDEROT.

Ne puis-je le rouer à l'aise !

LE COLPORTEUR.

Pour le coup, je ne dis plus mot,  
L'âme <sup>3</sup> chez vous est trop mauvaise :  
Vous me traiteriez comme Scot <sup>4</sup>.

1. L'article *Art*, dont l'auteur a fait parade, est presque partout inintelligible, de plus traduit mot pour mot du chancelier Bacon dans ce qu'il y a de mieux. S'il eût donné la traduction pure et simple de cet auteur, il eût été bien supérieur (*Note du temps.*)

2. Diderot eut une querelle avec le P. Berthier; il y mit beaucoup d'aigreur, et ajouta à sa mauvaise cause la honte d'être reconnu plagiaire. (*Note du temps.*)

3. L'article *Ame*, qui devait être de ceux auxquels il devait le plus s'attacher, est très-mal fait. (*Note du temps.*)

4. A l'article d'*Aristote*, il a fort maltraité Jean Duus, surnommé Scot, et ne lui a pas rendu justice. (*Note du temps.*)

## III

EXTRAIT D'UN MÉMOIRE PRÉSENTÉ EN 1768 A MONSIEUR LE CHANCELIER, PAR MM\*\*\*, LIBRAIRES DE PARIS, POUR OBTENIR LA PERMISSION DE FAIRE UNE NOUVELLE ÉDITION DE L'*Encyclopédie* EN FRANCE<sup>1</sup>.

Cet extrait n'est point étranger à la cause que je viens de traiter ; il doit servir à démontrer que le public ne pouvait manquer d'être la dupe de cette entreprise, puisqu'on lui en a toujours donné une idée différente de celle qu'il devait en prendre. En plaçant ici ce morceau, je n'ai pas eu envie de faire la satire ni la critique du *Dictionnaire encyclopédique* ; j'ai voulu mettre tout le monde à portée de connaître, par le témoignage de M. Diderot, comment et par où l'*Encyclopédie* méritait en 1768 les éloges qu'il lui a prodigués en 1750. Afin qu'on puisse la comparer à tout instant au jugement que ce grand homme en porte actuellement, j'ai placé en notes les endroits du prospectus de l'*Encyclopédie* qui ont le plus de rapport avec le mémoire dont il est ici question<sup>2</sup>. J'entre en matière.

Les libraires qui ont présenté ce mémoire à M. le chancelier lui rendent compte des raisons qui doivent le déterminer à permettre qu'on fasse une nouvelle édition de ce dictionnaire en France. Ils répètent ce que le sieur Diderot leur a dit à ce sujet. Il faut se rappeler qu'on lit dans le prospectus que l'*Encyclopédie* n'était pas un ouvrage à faire :

« Notre dessein a été de la purger de tous les défauts inséparables d'une première tentative... de réparer les bévues, les er-

1. Les factums de Luneau de Boisjermain nous ont déjà fourni trois lettres qui y étaient enfouies. Nous en extrayons encore la conversation que voici, et celle que Luneau eut avec le philosophe lors des premiers bienfaits de Catherine. Il va sans dire que nous ne nous portons point garant de l'exactitude absolue des réflexions et jugemens qu'il lui impute. Les opinions de Diderot sur son œuvre et sur ses collaborateurs sont au moins fort vraisemblables, car il se dissimulait moins que personne les imperfections d'une telle entreprise. Quant à son entretien avec Luneau dans la rue, c'est un croquis amusant qui pourrait prendre place à côté de celui de Garat.

2. Nous les supprimons.

reurs, les omissions... Pour cet effet il nous importait de bien connaître les défauts de l'*Encyclopédie*; et qui est-ce qui pouvait mieux nous en instruire que celui qui a consumé vingt-cinq ans de sa vie à cet énorme travail ? Nous l'avons vu, nous l'avons interrogé, et voici la réponse de cet homme, encore plus estimé et plus estimable par son amour pour le bien que par aucune de ses qualités personnelles :

« L'imperfection de l'*Encyclopédie*, nous a-t-il dit, a pris sa source dans un grand nombre de causes diverses.

« On n'eut pas le temps d'être scrupuleux sur le choix des « travailleurs. Parmi quelques hommes excellents, il y en eut de « faibles, de médiocres et de tout à fait mauvais. De là cette bigarrure dans l'ouvrage où l'on trouve une ébauche d'écolier à « côté d'un morceau de main de maître ; une sottise voisine d'une « chose sublime, une page écrite avec force, pureté, chaleur, jugement, raison, élégance, au verso d'une page pauvre, mesquine, plate et misérable.

« Les uns, travaillant sans honoraires, par pur attachement « pour les éditeurs et par goût pour l'ouvrage, perdirent bientôt « leur première ferveur ; d'autres, mal récompensés, nous en donnèrent, comme on dit, pour notre argent... ; il y en eut qui remirent toute leur besogne à des espèces de Tartares, qui s'en chargèrent pour la moitié du prix qu'ils en avaient reçu.

« Les articles communs à différentes matières ne furent « point faits, précisément parce qu'ils devaient l'être par plusieurs ; on se les renvoyait l'un à l'autre. Il y eut une race détestable de travailleurs qui, ne sachant rien, et qui se piquant « de savoir tout, brouillèrent tout, gâtèrent tout, mettant leur « énorme faucille dans la moisson des autres.

« L'*Encyclopédie* fut un gouffre, où ces espèces de chiffonniers jetèrent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal « digérées, bonnes, mauvaises, détestables, vraies, fausses, « incertaines, et toujours incohérentes et disparates.

« L'art de faire des renvois suppose un jugement bien précis... L'on négligea de remplir les renvois qui appartenaient « à la partie même dont on était chargé... On trouve souvent « une réfutation à l'endroit où l'on allait chercher une preuve... « Il n'y eut aucune correspondance rigoureuse entre le discours « et les figures... Pour parer à ce défaut, on se jeta dans ces



« longues explications qui précèdent les arts dans nos volumes  
« de planches. Combien de machines inintelligibles, faute de  
« lettres qui en désignent les parties ! La modicité des honoraires  
« jeta les éditeurs et les travailleurs dans le découragement.

« Voilà, continua l'éditeur, les causes d'imperfections que  
« vous avez à prévenir et les défauts que vous avez à corriger. »  
C'est avec cette sincérité qu'il s'est expliqué avec nous ; voici  
les conseils qu'il nous a donnés :

« Choisissez les meilleurs esprits... fixez un temps à  
chaque travailleur... Si leur écriture est très-mauvaise, qu'ils  
fassent, eux ou vous-mêmes, la dépense d'une copie ; votre édi-  
tion en deviendra infiniment moins fautive, et l'on n'y trouvera  
pas, comme dans la précédente, des noms estropiés et des  
phrases tronquées qui manquent de sens.

« N'ayez qu'un éditeur, cela est essentiel... Quoique je sois  
peut-être, entre tant d'hommes de lettres, le meilleur éditeur  
que vous puissiez prendre, prenez-en un autre, parce que je  
suis suspect, parce que j'ai des ennemis, parce que je ne me  
résoudrai jamais à être ni faux ni plat, parce qu'entre la plati-  
tude et la hardiesse il y a une ligne très-étroite, sur laquelle je  
n'ai pas la certitude de marcher sans broncher, etc., etc. »

Après nous avoir entretenu des causes générales des  
défauts de l'*Encyclopédie*, il parcourut rapidement chaque  
partie et nous en marqua les défauts.

« Les mathématiques... ne pouvaient guère tomber en de  
meilleures mains qu'en celles de M. \*\*\*<sup>1</sup>. Cependant, j'ai  
souvent entendu accuser sa physique d'être un peu maigre.  
Ajoutez qu'il s'en est reposé pour la géométrie élémentaire et  
l'arithmétique sur \*\*\*<sup>2</sup>, qui s'est débarrassé de cette tâche un  
peu lestement. L'histoire naturelle : il y a beaucoup à ajouter  
au règne végétal ; la partie physique de ce règne a été fort  
négligée... Minéralogie et métallurgie, ces deux branches sont  
tout à fait défectueuses... elles demandent d'être soigneusement  
retouchées : M. \*\*\*<sup>3</sup> a fait comme tous les autres auxiliaires, il a  
travaillé sans plan ; d'ailleurs, sans cesse occupé à réparer

1. D'Alembert.

2. L'abbé de La Chapelle.

3. Malouin.

les âneries de notre mauvais chimiste \*\*\*<sup>1</sup>, il a été forcé à tout moment de déplacer les matières qui ne se trouvent pas où elles doivent être. La chimie est détestable... La médecine, la matière médicale et la pharmacie..., est pauvre... L'anatomie et la physiologie<sup>2</sup>, je ne dis pas à refaire, mais à faire... La logique, la métaphysique et la morale<sup>3</sup>, ne sont qu'un plagiat continu de... La théologie n'est ni bien bonne, ni bien mauvaise; elle est de \*\*\*<sup>4</sup>. L'histoire et la mythologie... il y a quelques généralités sur l'histoire; je ne sais ni par qui ni comment elles sont faites.

« Quant à l'histoire ancienne et moderne de la philosophie, dont je me suis chargé, ce n'est pas la partie hon-teuse de l'*Encyclopédie*; elle est à revoir, à rectifier : petit travail... Les belles-lettres, la poésie, l'art oratoire et la critique : ces parties sont de M. \*\*\*<sup>5</sup> qui les a faites faiblement... La peinture, la sculpture, la gravure<sup>6</sup> à refaire... L'architecture<sup>7</sup>, mauvaise et à refaire en entier... La danse<sup>8</sup>, et tout ce qui tient au théâtre lyrique, à revoir et à compléter... La musique de \*\*\*<sup>9</sup>, à revoir et à compléter... La géographie<sup>10</sup>, mauvaise dans les deux premiers volumes, d'une étendue effroyable dans tous les volumes suivants, à corriger et à resserrer... Le blason<sup>11</sup>, pauvre science, pauvrement faite; elle est aussi maigre dans le discours que bouffie dans les planches.

« La marine de M. \*\*\*<sup>12</sup> : les planches en sont assez bonnes, le discours en est mesquin. Les arts mécaniques, à perfectionner et à compléter, surtout à rapporter le discours aux planches, ce qui n'a pas presque été fait, et à faire rentrer dans le discours les explications qui sont à la tête des planches. C'est moi

1. Venel.

2. Par le docteur Tarin.

3. Par l'abbé Yvon.

4. L'abbé Mallet.

5. Marmontel.

6. Landois.

7. Blondel.

8. Par Calusac.

9. J.-J. Rousseau.

10. Par Bellin, Desmarest et Vaugondy

11. Par Eidous.

12. Bellin.

qui m'en suis chargé, et je sais bien ce qui reste à y faire, ce qui n'est pas petite besogne.

« Le jardinage et l'hydraulique, de feu M. \*\*\*<sup>1</sup>, à revoir avec soin, sinon à refaire... L'horlogerie et les instruments astronomiques<sup>2</sup>, à revoir en entier... Coupe des pierres, mesquine et de discours et de figures... quoique faite par notre dessinateur \*\*\*<sup>3</sup>. Voilà ce que je pense des parties principales de l'*Encyclopédie*, et ma critique est faite *sine irâ et studio quorum causas procul habeo*. J'oubliais de dire qu'il y a en tout genre au moins quatre volumes in-folio du \*\*\*<sup>4</sup>, dont il y a très-peu de choses à conserver. Il n'en peut rester que la nomenclature... Les pêches de terre n'ont presque point été faites... » — Voilà ce que M. Diderot nous a dit.

1. D'Argenville.

2. Par J.-B. Le Roy.

3. Goussier.

4. Sans doute l'*Encyclopédie* de Chambers.

---

## III

## DIDEROT PEINT PAR SES CONTEMPORAINS.

## I

## I. — UN MONOLOGUE DANS LA RUE.

« — Je me trouvais<sup>1</sup> avec un prince russe, aussi agréable par son esprit que par la douce sensibilité de son âme. La nature ne lui a rien refusé de ce qui fait les grands hommes... J'étais vêtu, comme vous me voyez, avec un habit brun ; j'avais une perruque fort simple, du linge uni, un bâton à la main... J'étais dans tout mon costume<sup>2</sup>.

« Les gens de lettres, me dit-il, sont-ils bien récompensés en France?... — J'ai travaillé toute ma vie, j'ai fait l'*Encyclopédie* et le *Fils naturel* ; je n'ai pas un sol... J'ai une fille déjà grande ; elle est d'une jolie figure. Je lui ai donné des talents et les connaissances que ma fortune a pu comporter. Son âge me fait penser à l'établir. Je serai obligé de vendre ma bibliothèque pour lui faire une dot. Je me séparerai avec peine de mes livres. Il faut un état à ma fille ; je sacrifierai tout pour y réussir<sup>3</sup>.

1. C'est Diderot qui parle.

2. M. Diderot me lit ce récit d'un air fort affectueux ; il dandinait la tête tantôt sur une épaule et tantôt sur l'autre.

Je ne suis point dans l'usage de couper mes phrases par des lignes de points. Tout ce morceau est censé être de la composition de M. Diderot, c'est au moins son récit : j'ai cru pour cela devoir imiter sa manière d'écrire et mettre à toutes mes phrases des points... beaucoup de points... Le lecteur sentira mieux ce que ce savant a voulu me dire et ce que j'ai dû lui répondre. M. Diderot prétend que les points imprimés entre les phrases augmentent le volume du discours et donnent beaucoup de caractère à nos idées : voyez le *Fils naturel*, etc., etc. Si vous ôtiez les points qui coupent les parties du dialogue, vous le réduiriez à rien (L. de B.)

3. Ce savant racontait ceci d'un ton triste et langoureux. Personne n'entend mieux que lui la pantomime du récit. (L. de B.)

« Le prince russe écouta ce récit ; il en fut ému... Il écrivit à l'impératrice de Russie : « Il y a en France un homme de lettres qui a acquis beaucoup de célébrité ; il est si pauvre, si pauvre, qu'il est obligé de vendre ses livres pour marier sa fille qui est fort jolie. » L'impératrice aime à faire le bien. Voyez la délicatesse qu'elle y met.

« Le prince russe vint un jour s'informer du prix de ma bibliothèque. Je la portai à 15.000 livres<sup>1</sup>. Une heure après, on m'apporta cette somme. Je me disposais à me séparer pour jamais de mes livres. « *Non*, me dit-il, *cela ne sera pas* <sup>2</sup>. L'impératrice, ma souveraine, vous prie d'être son bibliothécaire en France ; elle souhaite même que vous acceptiez à ce titre une pension de 1,000 livres. Elle ne veut pas que vous employiez rien de cette somme à augmenter la bibliothèque qu'elle vous confie. » J'acceptai la pension <sup>3</sup>.

« J'écrivis à l'impératrice de Russie une lettre de remerciement ; j'en reçus de nouveaux témoignages de sa protection.

« Un an se passa... je ne fus point payé. Six mois s'écoulèrent encore... Je me crus tout à fait oublié. Enfin je reçus une lettre de l'impératrice elle-même... Elle s'excusait d'avoir oublié de me faire payer les 1,000 livres de ma pension. « Comme je ne veux pas que vous essuyiez jamais un pareil retard, j'ai donné ordre qu'on vous les payât *cinquante années d'avance*. » Ce sont ses paroles. On m'apporta 50,000 livres. On les mit là, là, là<sup>4</sup>.

« — N'est-il pas vrai (me disiez-vous) que l'histoire n'offre aucun exemple d'une pareille munificence ? — Vous avez raison ; mais avouez qu'il n'y a jamais eu que vous parmi les gens de lettres qui ayez su tirer un aussi bon parti de l'affectation avec laquelle vous répétez sans cesse que vous n'avez pas un sou ? —

1. M. Diderot chuchota ses mots à l'oreille, comme s'il avait craint qu'on eût entendu qu'il avait porté sa bibliothèque à un trop haut prix. (L. de B.)

2. Tout ce qui est ici en italique se prononce avec dignité. (L. de B.)

3. Ces trois paroles se disent vite et à l'oreille. Je me rappelle qu'en les préférant, M. Diderot s'élevait sur ses pieds, se penchait sur moi et me regardait d'un air fin ; il appréhendait sans doute que je ne sentisse pas ce trait de caractère et qu'il avait pris la balle au bond. (L. de B.)

4. Il y a dans le fond du cabinet de M. Diderot une armoire ou bibliothèque au pied de laquelle ce savant prétend qu'on déposa l'argent. (L. de B.)

Entre nous (me disiez-vous), cela est vrai. J'ai gagné plus de 200,000 livres avec les libraires de l'Europe <sup>1</sup>... A propos, êtes-vous en voiture? — Oui. — Où allez-vous? — Rue Saint-Honoré. — Voulez-vous me jeter chez M. Le Pot d'Auteuil? Je vais y placer quelques rouleaux de louis dont je suis chargé<sup>2</sup>. — Très-voiontiers. » Je vous y conduisis. En courant les rues, vous me disiez : « *L'impératrice de Russie est une grande princesse. Comme elle donne*<sup>3</sup>! Mais si je n'avais pas dit que j'étais un misérable, on ne m'aurait pas payé 65,000 livres pour une bibliothèque qui valait tout au plus 2,000 écus... Les grands hommes ne font le bien que comme on a l'esprit de le leur faire faire. C'est un talent de savoir les tromper pour une si bonne fin. »

## II

II. — EXTRAIT DES MÉLANGES DE D'ESCHERNY<sup>4</sup>.

Diderot était à la tête des diners philosophiques du baron d'Holbach, dont le baron lui-même faisait parfaitement les honneurs par son esprit, ses connaissances et ses saillies. D'Alembert présidait les diners du mercredi de M<sup>me</sup> Geoffrin; c'est là où je l'ai vu pour la première fois en 1762. M<sup>me</sup> Geoffrin a marqué dans le XVIII<sup>e</sup> siècle par sa maison qui était devenue le point de réunion des étrangers distingués et

1. Ceci se dit comme une confidence à l'oreille. (L. de B.)

2. Ce fut le jour de Saint-André, 1769, que je conduisis M. Diderot chez ce notaire. (L. de B.)

3. Il ne faut que connaître l'enthousiasme de M. Diderot pour deviner la manière dont ceci fut prononcé. (L. de B.)

4. D'Escherny était un compatriote et un disciple de Rousseau. Il a longuement conté ses promenades et ses entretiens avec Jean-Jacques au tome III de ses *Mélanges de littérature, d'histoire*, etc. Bien que ce livre ait eu deux éditions, il est devenu fort rare; c'eût été un motif suffisant pour lui emprunter les anecdotes qu'on va lire, si ce témoignage sympathique, venant d'un familier de Rousseau, n'eût pas suffi pour nous déterminer à cette citation.



de tout ce que la ville et la cour avaient de plus instruit et de plus poli, gens de lettres, philosophes, principaux artistes, grands seigneurs et leurs femmes. On ne parvient point à former une pareille réunion sans mérite, et M<sup>me</sup> Geoffrin en avait : peu d'instruction, mais de l'esprit naturel, l'usage du monde, un genre de brusquerie qu'elle s'était fait, qui lui réussissait et lui allait à merveille; le tout couronné par une fortune considérable.

Diderot n'allait point chez M<sup>me</sup> Geoffrin; elle craignait sa pétulance, la hardiesse de ses opinions, soutenue, quand il était monté, par une éloquence fougueuse et entraînante.

Je l'ai vu quelquefois dans d'autres circonstances avoir le sentiment de ses forces, s'exhaler sur lui-même; il était sujet alors à des boutades d'amour-propre tout à fait piquantes, parce qu'elles contrastaient avec sa bonhomie ordinaire; d'autres fois, cet amour-propre n'était que naïf, et en voici un trait : Bitaubé lui envoie un exemplaire de son *Iliade* et lui en fait hommage; Diderot, à quelques jours de là, rencontre Bitaubé, le remercie de son cadeau, et, au milieu de l'effusion de sa reconnaissance : *La plus grande marque, lui dit-il, que je puisse vous donner du prix que j'attache au présent que vous avez bien voulu me faire, c'est de vous envoyer votre exemplaire à Berlin, tout couvert de notes marginales de ma main. J'ai retenu ce trait, parce qu'il se passait en présence d'un amour-propre qui n'avait ni la même naïveté, ni le même fondement, et que je jugeais d'autant plus vif qu'il n'osait se montrer. Bitaubé mourait d'envie, en me le racontant, de me dire : « Je suis tenté de lui rendre la pareille et de lui renvoyer de Berlin l'exemplaire que je tiens de lui de *la Vie de Sénèque*, avec des bordures marginales et critiques de ma façon. »*

... A la manière dont, après son retour de Russie, j'ai entendu plusieurs fois Diderot chanter en poète les vertus de Catherine, ses grandes qualités, je pense qu'il aurait fort bien traduit Homère, autant du moins que la langue française peut le permettre...

Diderot était très-reconnaissant des bontés dont l'avait honoré l'impératrice; elle formait le fond de ses récits sur la Russie, de ses observations et d'un grand nombre d'anecdotes intéressantes. Je ne les rapporterai pas, parce qu'il est possible

qu'il les ait consignés dans quelques mémoires que je ne connais pas, publiés ou inédits, car je n'ai pas lu tous les ouvrages de Diderot...

... Diderot n'a guère pu faire mention du billet assez curieux que l'impératrice écrivait à son sujet à M<sup>me</sup> Geoffrin. En voici la teneur : « Votre Diderot est un homme bien extraordinaire ; je ne me tire pas de mes entretiens avec lui sans avoir les cuisses meurtries et toutes noires ; j'ai été obligé de mettre une table entre lui et moi pour me mettre, moi et mes membres, à l'abri de sa gesticulation. » Cette gesticulation était si connue qu'on l'accusait de s'emparer à table des bras de ses deux voisins, de ne cesser de parler et de n'en pas moins manger du plus grand appétit.

Pour bien connaître Diderot et le juger, il fallait le voir chez Pigalle (le Phidias des temps modernes) où, pendant plusieurs années, nous avons eu un dîner de fondation le vendredi et où, ni lui ni moi, n'avons jamais manqué ; l'abbé Raynal y venait souvent ; Cochin, La Tour y étaient assidus et plusieurs savants et artistes célèbres, chevaliers de Saint-Michel, tels que Perronet, etc. Là, Diderot était véritablement lui-même, il y était ce que la nature l'avait fait, aimable, simple et bon ; il laissait à la porte le manteau philosophique que chaque fois qu'il paraissait dans un certain monde il allait emprunter à la friperie encyclopédique. Ce sont (par la liberté dont on y jouissait) les plus agréables dîners que j'ai faits à Paris : j'y ai suivi Diderot jusqu'en 1783, que je quittai Paris, et je crois qu'il est mort l'année suivante. Tout au travers des disputes et des discussions littéraires et philosophiques il engageait avec ces artistes distingués des conversations sur les arts pleines du plus grand intérêt. Diderot, qui les avait décrits dans l'*Encyclopédie*, parlait pertinemment de tous, excepté de celui de la musique qu'il voulait cependant se piquer de connaître et à laquelle il n'entendait rien. C'était apparemment pour justifier cette prétention que je me souviens qu'il nous racontait avec complaisance la protection qu'il avait accordée à un fort bon musicien, nommé Bemetzrieder.

Ce Bemetzrieder paraît un jour chez lui (car ce qui fait honneur à Diderot, c'est qu'il lui tombait souvent des nues des gens à talent qui ne savaient que devenir à Paris et qui cher-

chaient fortune ; ils s'adressaient à lui sur sa réputation de bonté et d'obligeance), ce Bemetzrieder donc, se présente à lui un jour et lui peint l'embarras où il se trouve. « Que pourrai-je entreprendre ici, monsieur ? — Quels sont vos talents ? — Monsieur, je sais bien le droit. — Après ? — Je pourrais enseigner la géographie et l'histoire. — Cela pourrait vous mener à cinq cents livres de rente après vingt ans de travaux. — Monsieur, je possède très-bien les mathématiques élémentaires. — Même inconvénient, les choses utiles ne sont pas payées dans ce pays. — Enfin, monsieur, pour dernière ressource, je vous dirai que je touche du clavecin, que je suis ou plutôt que je serais très-fort pour l'exécution en travaillant seulement six mois et de plus que je suis très-bon harmoniste. — Eh ! que ne parliez-vous ? Eh bien ! je vous donne la table et cinq cents livres d'appointements, pour donner des leçons régulièrement à ma fille ; disposez d'ailleurs du reste de votre temps comme vous le jugerez à propos et le tout pour vous prouver que, dans ce pays, moi à la tête, nous n'avons pas le sens commun. »

« Avant que je l'oublie, il faut que je relève ici une erreur qui, à la vérité, n'est pas d'une grande importance. Dans toutes les éditions des œuvres de J.-J. Rousseau, vous trouverez que le jugement que Diderot portait de *la Nouvelle Héloïse* était contenu tout entier dans le mot *Feuillet*. Il est étonnant que personne n'ait aperçu ni relevé cette expression de *Feuillet* qui ne signifie rien ; c'est *Feuillu* qu'il faut. Diderot n'a pu dire à Rousseau que comme il me l'a dit à moi (raisonnant avec lui sur le mérite de divers écrivains), *Feuillu* et non *Feuillet* qui n'a point de sens. *Feuillu* : trop verbeux. C'est comme de Linguet, à qui je trouvais de la verve et du feu dans ses premiers ouvrages : *Feu de tourbe*, me disait-il. Il avait quelquefois de ces expressions énergiques et pittoresques...

Quoique malade il ne manquait pas les vendredis et je l'ai vu arriver crachant le sang et travaillé de l'asthme. Il avait conservé à côté de sa tête sensiblement affaiblie dans ses dernières années, une grande fermeté de caractère.

« J'étais né, nous disait-il froidement, pour vivre cent ans. Les uns disent que j'ai abusé, moi, j'en dirai que je n'ai fait qu'user. Je ne jette point sur le passé les yeux de l'affliction. Je n'ai pas de regret, car j'ai plus vécu en cinquante ans que

ceux qui atteignent le siècle. Je me suis affranchi de la gêne, des privations, j'ai vécu pour le bonheur et je ne l'ai jamais pleinement goûté que dans les orgies que nous faisions chez Landès<sup>1</sup> où je jouissais avec excès de tous les plaisirs que nous y rassemblerions, plaisirs des sens et plaisirs de l'esprit, dans des conversations vives, animées, avec deux ou trois de mes amis, au milieu des plus excellents vins et des plus jolies femmes. Je rentrais à nuit chez moi, à moitié ivre, je la passais entière à travailler et jamais je ne me sentais plus de verve et de facilité.

« Conviens, Diderot (me disait un jour M. de Montmorin), con-  
 « viens que tu n'es un impie que parce que tu es un libertin.—  
 « Croyez-vous donc, monseigneur, que je le sois à propos de  
 bottes ? »

« Il nous contait qu'il avait été voir d'Alembert vapoureux, malade et souffrant cruellement de la pierre, qu'il se dissimulait à lui-même. « D'Alembert, lui dit-il, vous ne vivez plus que pour la douleur ; moi, je suis nul, quand vous voudrez, nous  
 « finirons : qu'avons-nous de mieux à faire ?— Non, non, répon-  
 « dit d'Alembert, tant que je pourrai, je vivrai. »

« ... DeGrimm, dit Rousseau, nous n'en parlerons pas, tout ce que j'en dirais serait suspect, parce que c'est le seul homme que j'aie pu haïr. » Ce même Grimm, l'objet de la haine et du mépris de Rousseau, on aurait pu pour lui parodier en sens inverse le *victrix causa diis placuit, sed victa Catoni*, et dire : *Grimm eut le bonheur de réussir auprès de Catherine, d'attirer son estime, mais déplut à Jean-Jacques*. C'est à Diderot qu'il a dû sa renommée, son avancement, sa grande fortune et surtout sa bonne fortune de Russie. On sait qu'il avait été question autrefois de d'Alembert, pour être l'instituteur du grand-duc, place considérable et lucrative qu'il refusa. M<sup>me</sup> de Ribas, favorite de l'impératrice, me contait à Pétersbourg que Diderot, à ce sujet, allait criant partout avec ce ton d'enthousiasme qu'il prenait souvent et jusque dans les appartements de l'impératrice qu'il remplissait de ses clameurs :

« D'Alembert n'était pas l'homme qu'il fallait pour cette place, ce n'est pas d'Alembert qu'il fallait appeler, c'est Grimm ! c'est Grimm ! voilà le seul homme capable, c'est mon ami Grimm ! »

1. Fameux traîtreur de ce temps-là. (Note de d'Escherny.)

## IV

PRINCIPAUX ÉCRITS RELATIFS A LA PERSONNE  
ET AUX ŒUVRES DE DIDEROT.

## I.

## LIVRES ET BROCHURES.

*Aux mânes de Diderot.* Londres, et se trouve à Paris, chez Volland, 1788, in-18.

Cet opuscule de J.-H. Meister a été réimprimé sous le titre de : *A la mémoire de Diderot*, dans le tome II de ses *Mélanges de philosophie*, etc., Genève et Paris, 1822, 2 vol., in-8°, et sous son titre primitif au tome I<sup>er</sup> de cette édition.

La paternité indiscutable de l'hommage de Meister a pourtant été contestée. Sur un exemplaire de l'édition originale que nous avons eu sous les yeux, une note anonyme le donnait à un M. Voury ou Goury, de Langres, attribution au moins inattendue.

*Éloge philosophique de Denys* (sic) *Diderot*, par Eusèbe Salverte, lu à l'Institut national, le 7 thermidor, an VIII. A Paris, chez Surosne, libraire, an IX. In-8.

*Diderotiana* ou *Recueil d'anecdotes, bons mots, plaisanteries, et pensées de Denis Diderot, suivi de quelques morceaux inédits de ce célèbre encyclopédiste*, par Cousin d'Avalon. A Paris, chez l'éditeur, 1810, in-18.

Nouvelle édition, Lebel et Guitel, 1811, in-18.

*Mémoires historiques et philosophiques sur la vie et les ouvrages de Denis Diderot*, par J.-A. Naigeon, de l'Institut. A Paris, chez J.-L.-J. Brière, 1821, in-8.

Quelques exemplaires en grand papier.

Le manuscrit de ce travail, « écrit avec une emphase bien opposée

au genre biographique », disait le judicieux Barbier, qui en avait eu communication, fut acheté à la vente de M<sup>me</sup> Dufour de Villeneuve par M. Brière. De concert avec M. Walferdin, il le publia comme complément de l'édition qu'ils venaient d'achever. Malgré les suppressions importantes que la prudence des éditeurs y avait pratiquées, le livre n'en fut pas moins dénoncé par la presse cléricale de la Restauration et, après sa saisie, valut à M. Brière 500 francs d'amende, pour outrages à la morale publique et religieuse.

Une édition, enfin complète, des *Mémoires* de Naigeon devait paraître il y a quelques années; ce projet semble abandonné.

*Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de Diderot*, par M<sup>me</sup> de Vandeul, sa fille. Paris, Sautelet, 1830, in-8.

La majeure partie de ce tirage fut broché en tête du tome I<sup>er</sup> des *Mémoires, correspondances, etc., inédits*. Aussi est-il fort rare.

FR. RAUMER. *Diderot und seine Werke*. Berlin, 1843, in-4°.

*Études sur la Philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle. — Diderot*, par Ernest Bersot. Paris, librairie philosophique de Ladrangé, 1851, in-18.

Travail réimprimé dans les *Études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle*, de l'auteur. Paris, Aug. Durand, 1855, 2 vol. in-12.

*Mémoire sur Diderot*, par M. Damiron, lu à l'Académie des Sciences morales et politiques. Panckoucke, s. d., in-8, et 1852, in-8.

Réimprimé dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, de l'auteur. Paris, Ladrangé, 1858, 3 vol. in-8.

*L'Esprit de Diderot. Maximes, pensées, fragments. Extraits de ses ouvrages*, par Charles Joliet. Précédé de l'histoire de Diderot, par M<sup>me</sup> de Vandeul, sa fille, et suivi des jugements portés sur Diderot par divers. Bruxelles, Meline, Cans et C<sup>ie</sup>. (Collection Hetzel), s. d. [1858], in-32.

LOUIS ASSELINE. *Diderot et le XIX<sup>e</sup> siècle*. Conférences de la rue de la Paix. Mars 1865. Paris, L. Marpon, 1866,



*Diderot's Leben und Werke*, von Karl Rosenkranz. Leipzig, F.-A. Brockhaus, 1866, 2 vol. in-8.

*Conférences de la mairie du 3<sup>me</sup> arrondissement de la ville de Paris.*— II. *La statue de Diderot*, par Hippolyte Stupuy. Paris, typ. Morris père et fils, 1871, in-8.

Extrait du *Recueil des conférences de la mairie du 3<sup>me</sup> arrondissement*.

*Étude nouvelle sur Denis Diderot, l'encyclopédiste du XVIII<sup>e</sup> siècle. Extrait inédit du Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, par Pierre Larousse. Paris, imprimerie du Grand-Dictionnaire, 1871, gr. in-8.

ALBERT COLLIGNON. *Diderot, sa vie et ses œuvres*. Paris, librairie de la Bibliothèque démocratique, 1875, in-18.

C. AVEZAC-LAVIGNE. *Diderot et la société du baron d'Holbach. Étude sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, 1713-1784*. Paris, Ernest Leroux, 1875, in-8.

*Diderot et Fréron, documents sur les rivalités littéraires au XVIII<sup>e</sup> siècle*, publiés avec des notes par Étienne Charavay, archiviste-paléographe. A Paris, chez Alph. Lemerre, 1875, in-8.

Tirage à part de la *Revue des documents historiques*.

*Les Amours de Diderot*, par Maurice Tourneux. Paris, imp. A. Quantin, 1876, gr. in-8.

Extrait à 40 exemplaires sur papier teinté, et à 10 sur papier vergé, d'une partie de la notice préliminaire des *Lettres à M<sup>lle</sup> Volland*.

## II

### ARTICLES OU CHAPITRES CONSACRÉS A DIDEROT.

*Des hommes célèbres de France au XVIII<sup>e</sup> siècle et de l'état de la littérature et des arts à la même époque*, par M. Goëthe, traduit de l'allemand par MM. de Saur et de Saint-Genis. Paris, A. A. Renouard 1823, in-8.

P. 53-75, Diderot et le Neveu de Rameau.

LERMINIER (E.) *De l'influence de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle sur la législation et la sociabilité du XIX<sup>e</sup> siècle.* Paris, 1833, in-8.

Un chapitre est consacré à Diderot.

SAINTE-BEUVE. *Premiers Lundis*, t. I, p. 372-383.

Deux articles sur la publication des *Mémoires, correspondances, etc.*, M. Jules Troubat, en les réimprimant, a fait remarquer que le début de ces deux articles avait été reproduit par l'auteur dans une étude postérieure : *Portraits littéraires*, t. I<sup>er</sup>, p. 251.

*Causeries du lundi*, t. III, p. 293-313.

Sainte-Beuve a maintes fois parlé incidemment de la personne et des œuvres du philosophe.

*Œuvres choisies de Diderot, précédées de sa vie*, par F. Génin. Paris, Didot, 1847, 2 v. in-12.

La longue et parfois très-injuste notice de Génin a été réimprimée intégralement dans la *Nouvelle Biographie générale*.

*Gazette de Champfleury*, 1856, in-32, n<sup>o</sup> du 1<sup>er</sup> décembre.

*Est-il bon? est-il méchant? Lettre à M. le ministre d'État.*

M. Assézat (t. VIII, p. 138) a rappelé, d'après M. Champfleury, et en complétant sur certains points son récit, les circonstances curieuses par suite desquelles la comédie de Diderot faillit être jouée, au Théâtre-Français, sous la direction de M. Arsène Houssaye, et comment elle en fut définitivement écartée.

La *Lettre* de M. Champfleury a été réimprimée dans le *Réalisme*, Lévy, 1857, in-18.

*Les Encyclopédistes, leurs travaux, leurs doctrines et leur influence*, par Pascal Duprat. Paris, Librairie internationale, 1866, in-12.

*Histoire des Idées morales et politiques en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, par M. Jules Barni. Paris, Germer-Baillièrre, 1867, 2 v. in-12.

T. II, p. 303-388, quatre leçons professées à l'Académie de Genève sur Diderot.

*Histoire de la Littérature française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, par A. Vinet. Deuxième édition. Paris, Sandoz et Fischbacher, s. d.

Tome II, p. 129-140, un chapitre sur Diderot.

*Revue contemporaine*, t. LV (15 et 31 janvier 1867.)

*Les Précurseurs de la critique moderne. Diderot*, par A. Philibert-Soupé.

Écrite à propos des travaux de MM. Rosenkranz, L. Asseline et J. Barni, cette étude, qui n'a pas été, croyons-nous, publiée en volume, n'apporte point de documents nouveaux pour la biographie du philosophe; mais elle témoigne d'une parfaite connaissance du sujet et d'un ardent esprit de justice.

*Revue des cours littéraires*, t. V. *La jeunesse de Diderot et de Rousseau*, par M. H. Reynald.

### III

#### ROMANS ET PIÈCES DE THÉÂTRE.

GENLIS (M<sup>me</sup> DE). *Les Dîners du baron d'Holbach, dans lesquels se trouvent rassemblés sous leurs noms une partie des gens de la cour et des littérateurs les plus remarquables du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1822, in-8.

Diderot se trouve mis en scène, on devine aisément avec quelle partialité, dans cette insipide production.

CLAUDON (F.-T). *Le baron d'Holbach*. Paris, 1835, 2 vol. in-8.

Diderot est un des personnages de ce roman intéressant.

*La fin d'un monde et du neveu de Rameau*, par M. Jules Janin. Paris, Collection Hetzel, E. Dentu, libraire, 1861, in-18.

Delumone (Érasme). (Pseudonyme de M. J. Desoer). *La Veille du Déluge*. Liège, J. Desoer, 1862, in-32.

Ce roman est, paraît-il, imité de la pièce allemande que M. Brachvogel a tirée du *Neveu de Rameau*.

*Le Mariage de Diderot*, par Charles Joliet.

Nouvelle faisant partie des *Romans microscopiques* de l'auteur (1866, in-18), et réimprimée, en 1873, dans un journal, *le Magasin illustré*.

*Une Journée de Diderot*, comédie en un acte, en prose, par MM. Michel Carré et Raymond Deslandes. Paris, Michel Lévy, 1868, in-18.

Représentée au Gymnase, en 1868.

*La Philosophie positive*, Revue. N<sup>os</sup> de septembre-octobre, novembre-décembre 1875.

*Chez Diderot*, comédie en deux actes, en vers, par M. Hippolyte Stupuy.

Il en a été fait un tirage à part à quinze exemplaires précédé de : *Un mot à propos du Chez Diderot de M. Stupuy*, par M. Littré.

Cette comédie, reçue à l'Odéon en février 1868 et acceptée sans difficultés par la censure impériale, fut reléguée par le théâtre même dans les cartons; mais en 1874, au moment où M. Stupuy réclamait un dédit, l'Odéon lui offrit de mettre aussitôt sa pièce en répétition. L'auteur craignit le veto de la censure cléricale à la veille de la représentation, et se décida à faire imprimer son œuvre.

Cette pièce, qui met en scène Diderot, son frère, sa femme et sa fille, Rameau, Rousseau, d'Holbach, Naigeon, d'Alembert, Georges Le Roy, le prince Galitzin, M. de Vandeul, M<sup>me</sup> d'Épinay et Voltaire même, a été l'objet d'une conférence de M. Eugène Noël, à Rouen (8 janvier 1877).

# TABLE

## GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES ŒUVRES DE DIDEROT.

*Nota.* — Les chiffres romains indiquent les volumes, les chiffres arabes les pages. — L'astérisque \*, avant un article, indique que cet article provient de l'*Encyclopédie*. — Le signe ¶, appelé en typographie *patte de mouche*, a été employé pour indiquer les titres de chaque ouvrage de Diderot.

### A

- \*A. Première lettre de l'alphabet. — Désigne une proposition générale affirmative, XIII, 179. — Est employé, comme signe des passions, dans les anciens dialectes grecs, *ibid.* — De l'usage qu'en font les différents peuples de l'Europe, *ibid.*
- AARON, frère de Moïse, qui l'élève au souverain sacerdoce, rendu héréditaire dans sa famille, I, 203. — Révolte des lévites Dathan et Abiron à ce sujet, *ibid.*, alinéa 40.
- ABARIS, philosophe scythe, XVII, 111. — Son voyage en Grèce et en Italie. Pythagore lui apprend la physique et la théologie, *ibid.*
- ABEADIE (Jacques), célèbre ministre et théologien protestant. — Diderot a lu son *Traité de la vérité de la religion chrétienne* sans y trouver les preuves annoncées, I, 153. — Auteur à consulter, III, 492. — Écrivain médiocre selon Voltaire, VI, 351.
- Abbés. — Corps nombreux ; leurs attributions, I, 196, alinéa 25.
- ABEON (*Constantin*), théologien et chroniqueur du x<sup>e</sup> siècle, XV, 301.
- ABBÉRAMÉ ou ABDOULRAMAN III, roi de Cordoue. — Anecdote sur ce prince, II, 439, 440.
- ¶ *Abdication du roi de la Fève.* — Voy. *Eleuthéromanes*.
- Abeilles. — Questions philosophiques au sujet de ces insectes, I, 232, alinéa 43, et 233, alinéa 47.
- ABEL, fils d'Adam, tué par Caïn son frère. — Dieu le fait revivre dans la personne de Seth, XIII, 303.
- ABÉLARD, philosophe scolastique. — Sa vie, ses amours avec Héloïse, XVII, 90, 91. — Persécutions qu'il eut à subir. Violences de saint Bernard contre lui, 92, 93, 94.
- ABEN-EZRA, écrivain juif du XII<sup>e</sup> siècle. — Fut un des plus grands hommes de son temps, XV, 372. — Notice sur sa vie, 373. — D'où il tire l'étymologie du mot *nabi* (prophète), XVI, 428.
- \*ABIENS, peuples de Scythie ou de

Thrace, renommés pour leur vie austère ; Tertullien en fait mention ; Strabon loue la pureté de leurs mœurs ; XIII, 180.

ABIRON, lévite séditieux. — Voyez AARON.

ABELANCOURT (PERROT d'), traducteur élégant de Lucien, etc. — On lui doit l'introduction du mot *rabrouer* dans la langue française, VI, 105. — Choisi par Colbert pour écrire l'histoire de Louis XIV : le roi le refuse pour cause de religion, *ibid.*

\* *Abominable*. — Valeur de cette expression et de ses synonymes, *Détestable*, *Exécration*, XIII, 180.

ABRAHAM. — Dieu lui ordonne d'immoler son fils Isaac, I, 202. — Son obéissance est récompensée par la grâce de l'innocent, *ibid.*, alinéas 38, 39

*Absolution*. — Voyez *Saron*.

\* *Absolution*. — Est en conséquence d'une faute ou d'un péché, et concerne proprement l'état du coupable, XIII, 181. — Synonymes : *Pardon*, *Rémission*, *ibid.* — Valeurs différentes de ces expressions, *ibid.*

\* *Absorbant*, terme de médecine, XIII, 181.

\* *Absorber*, *Engloutir*, synonymes ; XIII, 181.

\* *Abstinence des Pythagoriciens*. — Ils ne mangeaient ni chair ni poisson, XIII, 182. — Cette *abstinence* de tout ce qui avait eu vie était une suite de la métempsycose, *ibid.* — Pythagore s'abstenait également des fèves, de la mauve, du vin, etc., *ibid.*

*Abstractions*. — Terme de psychologie et de logique, II, 179. — Ce sont des ellipses destinées à rendre le langage plus commode et plus rapide, 180.

\* *Abstrait* (Termes). — Leur valeur en logique, XIII, 182.

*Abus de pouvoir*. — Est lié au pouvoir, comme l'effet à la cause ; exemples, II, 389.

\* *Académicien*, *Académiste*. — Ce qui distingue ces qualifications, XIII, 183.

*Académie*. — Pourquoi les académies étouffent les hommes de génie, II, 327. — Ce que doit être ce corps de savants, III, 519. — Récit satirique d'une

séance de l'Académie de Banza (*Paris*), IV, 162-164. — Suite de cette séance, 165. — Sa fin tumultueuse, 166. — Est un établissement particulier soumis à des conditions spéciales d'admission, IX, 222. — Injustice de l'Académie française à l'égard de Rulhières lors du concours de 1767, XI, 374, et XVIII, 297. — Comment Diderot traite les membres de l'Académie, à cette occasion, dans une lettre à M<sup>lle</sup> Volland, XIX, 273.

ACADÉMIE. — Lieu choisi par Platon, à Athènes, pour professer sa philosophie, XVI, 313.

*Académie ancienne*, secte de philosophes qui suivaient la doctrine de Platon et de Socrate. — Les habitués de l'*Allée des marronniers* leur ressemblent, I, 215, alinéa 1. — L'académie ancienne était composée de vrais *platoniciens* : philosophes qui lui appartiennent, XVI, 326.

*Académie moyenne*. — En quoi elle diffère de l'Académie ancienne, XVI, 326. — Philosophes qui lui appartiennent, 330.

*Académie nouvelle*. — Fondée par Carnéade et Clitomaque, XVI, 326. — Philosophes qui lui appartiennent, 333.

*Académie de la Crusca*. — Son célèbre vocabulaire, XIV, 446.

*Académie de peinture*. — Sa conduite honteuse et ses injustices dans la distribution des prix de l'année 1767, XI, 376. — Décerne à Moitte, élève de Pigalle, le prix de sculpture que, d'une voix unanime, la partie saine de l'Académie et tous les élèves attribuaient à René Millot, élève de Le Moyne, 377. — Scènes tumultueuses que cause cette injustice, *ibid.* — Fait casser tous les bas-reliefs du concours, afin qu'il ne reste aucune preuve contre elle, 378. — Suites de cette affaire, 380. — Diderot la raconte à Falconet, XVIII, 297. — Il écrit à M<sup>me</sup> Volland comment cette Académie se déshonore, XIX, 274. — Scènes et scandale à cette occasion, 275 et suiv.

*Académies juives*. — La plus ancienne, celle de Nahardea, est érigée en



l'an 220 ou 230, par le rabbin Samuel, XV, 356. — En 278, la ville de Sora, sur l'Euphrate, ouvre la sienne, 357. — Le rabbin Chasda vint, en 290, diriger celle de Pumbedita en Mésopotamie, *ibid.* — L'an 373, il s'en érigea deux nouvelles, et, à la fin du dixième siècle, il s'en éleva une où l'on comptait neuf mille juifs, *ibid.*

*Acajou et Zirphile*, roman de Duclos, fort goûté dans l'allée des fleurs, I, 237, alinéa 7.

\* *Acalipse*, poisson peu connu, dont parle Athénée, XIII, 183.

\* ACAPULCO, ville et port du Mexique. — Son commerce, XIII, 183.

\* ACARA ou ACARAI, ville de l'Amérique méridionale (Paraguay), bâtie par les Jésuites, XIII, 184. — Faisait, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, un trafic considérable des marchandises d'Europe contre des nègres, *ibid.* — Le prix d'un nègre ne dépassait pas quatre-vingt-dix livres, *ibid.* — Les Anglais, les Hollandais et les Danois y ont formé des établissements, *ibid.*

\* *Acaricaba*, plante du Brésil employée en médecine, XIII, 184.

\* *Acaruan*, poisson de mer. — Athénée, Rondelet et Aldrovande le décrivent, XIII, 184.

\* *Acatalepsie*. — Arcésilas en fut le premier défenseur : exposition de ses idées, XIII, 184.

ACCA, prélat anglais, écrivain chrétien du VII<sup>e</sup> siècle, XV, 300.

\* *Accès* : Avoir accès, Aborder, Approcher. — De l'emploi de ces expressions comme synonymes, XIII, 185.

*Accessoires*. — Comment les peintres sont conduits dans le choix de leurs accessoires, X, 494. — Nos architectes, sans génie, ne savent ce que c'est que les idées accessoires, 496. — Le moindre accessoire superflu nuit à l'expression, 504. — Trop multipliés dans un tableau ils indiquent la pauvreté d'idées, ce sont des *bouche-trous*, XII, 102. — C'est un grand art de savoir les négliger, 130. — Trop soignés, ils rompent la subordination, *ibid.* — Il est plus permis de les

négliger dans les grandes compositions que dans les petites, 131.

*Accident*. — Définition de ce mot en peinture, XII, 130.

*Accord*. — En quoi consiste celui d'un tableau, XII, 131.

*Accordée* (l') *de village*, tableau de Greuze, figure à l'Exposition de 1761, X, 151. — Gravé par Flipart en 1770, ce tableau se voit aujourd'hui au Louvre, n<sup>o</sup> 260 de l'École française, *ibid.*

\* *Accoucheuse*. — Dangers fréquents de son emploi, XIII, 185. — Exemples rapportés par Diderot, témoin oculaire, 186.

ACÉRONIA, suivante d'Agrippine. — Est assommée à coups de rames et de crocs, dans l'attentat de Baïes, III, 105.

ACHILLE, II, 309. — Pourquoi on admire son caractère, 392.

\* ACNOR, le dieu des mouches. — Les habitants de Cyrène lui sacrifiaient, au dire de Pline, XIII, 186.

\* *Acier* (Métallurgie.) — Sa préparation, ses usages ; auteurs qui en ont traité, XIII, 187.

\* *Acmella*, plante de l'île de Ceylan. — La vertu qu'on lui attribue de guérir la pierre en la dissolvant a rendu l'*acmella* célèbre, XIII, 212. — Sa culture et sa préparation, 213.

\* *A cognitionibus*, désignation d'une charge importante à la cour des empereurs romains, XIII, 177.

\* AÇORES, nom de neuf îles de l'Amérique. — Possession des Portugais, XIII, 214. — Leurs productions, articles qu'on y importe *ibid.*

\* *Acorus*, plante dont il existe plusieurs variétés décrites. — Son emploi en médecine, XIII, 214, 215.

ACOSTA (Joseph), jésuite espagnol. — Met en doute les conversions merveilleuses attribuées au jésuite Xavier, envoyé par Loyola au Japon et aux Indes, XV, 274.

\* *Acosmatiques*, nom d'une certaine classe des disciples de Pythagore, XIII, 215.

*Acoustique*. — Ses principes généraux, IX, 83.

\* *Acridophages*, peuples d'Éthiopie qui se nourrissaient de sauterelles, XIII, 216. — Leur vie était courte, ils mouraient de vers ailés qui s'engendraient dans leur corps, *ibid.* — Pline met aussi des *Acridophages* dans le pays des Parthes, et saint Jérôme les place dans la Lybie, *ibid.*

\* *Acrimonie*, *Acreté*, synonymes, terme scientifique, XIII, 217.

\* *Acrimonie*, terme de chimie. — En quoi elle consiste, XIII, 217.

ACTÉ, affranchie romaine. — Néron se prend de fantaisie pour elle, III, 72. — Discours, suggéré par Sénèque, qu'elle tient pour détourner Néron de sa passion incestueuse pour Agrippine, 104.

*Actes*. — Parties constitutives d'un drame, VII, 354. — Règles de convention auxquelles ils sont soumis, 355. — Le premier acte d'un drame en est peut-être la portion la plus difficile, *ibid.*

*Acteur*. — Le geste, la pantomime, sont choses que le poète a souvent raison de lui abandonner, s'il a du talent, VII, 105. — Quel doit être le travail de toute sa vie, 107. — Si la fureur d'être applaudi le domine il exagère; le vice de son action se répand sur l'action d'un autre, *ibid.* — A quel âge on est grand comédien, VIII, 351 et 376. — Influence perfide d'un médiocre partenaire sur un excellent comédien, 375. — L'auteur n'est pas profondément pénétré de son rôle comme on le suppose; ébauches de scènes en exemple, 377 et suiv.

*Action*. — Nécessaire à la conservation de l'individu. Sans le mouvement et l'exercice, le corps languit, I, 95. — En physique, ne pas la confondre avec la masse, II, 67.

*Actions*. — Toutes celles que l'humanité proscrit seront toujours des horreurs, en dépit des coutumes barbares, des lois capricieuses et des faux cultes qui les auront ordonnées, I, 39. — Celles qui ne partent point des affections naturelles ou des passions d'un animal ne sont point une action de cet animal, 69.

*Action et des actes* (division de l'), dans la poésie dramatique, VII, 354. — Voy. *sommaire*, p. 303.

\* *A cura amicorum*. — Formule employée dans les inscriptions sépulcrales, XIII, 178.

\* *Adæquat*, terme de logique et de métaphysique. — Exemples de son emploi, XIII, 218.

ADAM. — Sa création, I, 201. — Ève, sa femme, lui fait faire un mauvais repas qui imprime une tache noire à tous ses descendants, *ibid.*, alinéa 38.

\* Cet homme, le premier de tous, a-t-il été philosophe? XIII, 299. — Suivant Hornius et les docteurs juifs, on ne peut en douter, *ibid.* — Leurs raisonnements à ce sujet, 300. — Caractère de sa sagesse avant sa chute, *ibid.* — Fables nombreuses que les talmudistes débitent sur sa personne et sur sa création, XV, 392.

ADAM (Nicolas-Sébastien), sculpteur. — Expose au Salon de 1763 un *Prométhée attaché à un rocher et qu'un aigle dévore*; morceau difficile à bien juger, X, 223. — Au Salon de 1765, il expose un mauvais groupe de Polyphème, 435.

ADANSON (Michel), célèbre naturaliste. — Ses observations sur les *Oscillaires*, et en particulier sur une plante aquatique appelée la *Tremella*, IX, 259.

¶ *Addition aux Pensées philosophiques*, I, 157-170.

¶ *Addition à la Lettre sur les aveugles*, I, 331-342.

¶ *Additions* pour servir d'éclaircissement à quelques endroits de la *Lettre sur les sourds-muets*, I, 395-428.

ADELHARD, abbé de Corbie, cousin de Charlemagne. — Se fait remarquer parmi les écrivains chrétiens du ix<sup>e</sup> siècle, XV, 300.

*Adelphes* (les), comédie de Térence. — Citée en exemple du mauvais effet des contrastes de caractères, VII, 350.

\* *Adeptes*, nom donné à ceux qui s'efforçaient de transformer les métaux en or et de trouver un remède universel, XIII, 218. — Ce que Paracelse dit d'eux, *ibid.*

ADHELME, prêtre anglais, écrivain chrétien du VII<sup>e</sup> siècle, XV, 300.

\* *Adhèrent*, synonymes: *Attaché*, *Anxé*. — Exemples de l'emploi grammatical de ces mots, XIII, 218, 219.

\* *Adieux d'un vieillard taitien à Bougainville*, II, 213 à 218.

\* *Admettre*, synonyme: *Recevoir*, XIII, 219.

\* *Admiration*. — Sentiment moral qu'excite en nous la présence d'un objet, quel qu'il soit, intellectuel ou physique, auquel nous attachons quelque perfection, XIII, 220.

\* *Ador ou Adorea*. — Gâteaux employés dans les sacrifices des païens, XIII, 221.

\* *Adoration*. — Acceptions diverses de ce mot, son étymologie, XIII, 221.

\* *Adorer*. — Signification littérale et étymologie de ce mot, XIII, 222. — Emploi des verbes *adorer*, *honorer*, *révérer*, pour le culte religieux et pour le culte civil, distinctions à faire, 223.

\* *Adoucir*, synonyme: *Mitiger*. — Différence entre ces deux termes, XIII, 224.

\* *Adrachne*, plante commune dans la Candie, sur les montagnes de Leuce, XIII, 224.

\* *Adragant*, suc gommeux produit d'une plante commune en Crète. — Son analyse, son emploi, XIII, 225.

\* ADRAELECH, faux dieu des Sépharraités, peuple d'Assyrie. — Son culte, XIII, 226.

\* ADRAHUS, dieu particulier à la ville d'Adram, en Sicile, XIII, 226.

\* ADRASTE, nymphe nourrice de Jupiter dans l'autre de Dicté, XIII, 226.

\* ADRASTÉE ou ADRASTIE, divinité nommée *Némésis* par Hésiode, XIII, 226. — Nom d'une ville de la Troade, *ibid.*

\* *Adresse*, *Souplesse*, *Finesse*, *Ruse*, *Artifice*, considérés comme synonymes, XIII, 226.

ABUL-HUSSEIN-ESSOPHI, philosophe musulman et savant astronome, XVII, 12.

\* *Adultère*, II, 233. — N'est point un acte reprochable chez les Taitiens, *ibid.*

\* *Ædes*. — Signification de ce mot chez

les anciens Romains, XIII, 226.

ÆNEAS GAZEUS, philosophe platonicien. — Chrétien du V<sup>e</sup> siècle, XV, 298. — Professait la doctrine des émanations, *ibid.*

\* *Æs*, *Æsculamus*, *Æres*, nom de la divinité qui présidait à la fabrication des monnaies. — Manière dont les païens la représentaient, XIII, 227.

\* *Æs ustum*, ou *Cuirre brûlé*. — Sa préparation, XIII, 227.

*Affabilité*. — Pourquoi elle rend le mérite supportable, II, 396.

\* *Affaissement*, maladie. — Remarques de Boerhaave sur ce sujet, XIII, 227.

\* *Affectation*, *Afféterie*. — En quoi consistent ces défauts; en quoi ils diffèrent, XIII, 228.

*Affectation des grands maîtres*. — Ce que Diderot définit ainsi, II, 38.

*Affections*. — Toute affection qui a pour objet un bien imaginaire est vicieuse en elle-même, I, 28. — On n'est pas vertueux quand on agit par intérêt, 29. — Bons ou mauvais, les penchants de l'homme ont leur source dans son tempérament actuel, 30. — L'excès de certaines affections, même parmi les plus louables, dégénère en vice, 31. — Tout ce qui part d'une mauvaise affection est mauvais, inique et blâmable, 35. — Naturelles, elles sont le fondement de la société, 38. — Toute action qui ne procède point des affections naturelles ou des passions de l'animal n'est point une action de l'animal, 69. — Trois espèces d'affections déterminent l'animal dans ses actions, 70. — Les affections sociales peuvent être trop fortes, les affections intéressées trop faibles, *ibid.* — Elles sont, dans la constitution animale, ce que les cordes sont sur un instrument de musique, 75. — Celles des animaux ont une constante régularité, qu'on ne rencontre pas dans l'espèce humaine, 76. — Le principal moyen d'être bien avec soi, c'est d'avoir les affections sociales entières et énergiques, 78. — Preuves de cette proposition, *ibid.* et suiv. — Sont la source des plaisirs intellectuels, 79. — Seules,

- les affections sociales procurent la tranquillité d'esprit, 88. — Elles contribuent à rendre agréable et doux l'examen de soi-même, 89. — Qui-conque jouit de l'intégrité des affections sociales possède cette satisfaction intérieure qui fait tout le bonheur de la vie, 93. — Sans elles, les plaisirs des sens, ainsi que les plaisirs de l'esprit, sont dépourvus de force et de vigueur, 95. — Naturelles et sociales, elles font le bonheur de l'homme; dénaturées, elles le rendent souverainement malheureux, 118. — Exemples tirés de l'histoire, *ibid.*
- \* Examen physiologique de cet état de l'âme, XIII, 228.
- \* *Affinité*, terme de jurisprudence, XIII, 230. — Est différent de *consanguinité*, *ibid.* — Est un empêchement au mariage suivant les canonistes modernes, *ibid.* — Décisions du concile de Latran à ce sujet, 231.
- \* *Affliction*, *Chagrin*, *Peine*, synonymes; nuances expliquées par des exemples, XIII, 231.
- \* *AFRIQUE*, l'une des parties du monde. — Son étendue, XIII, 231. — On ne commerce guère que sur ses côtes, *ibid.* — N'est pas encore bien connue à l'intérieur, *ibid.*
- AGAG, roi des Amalécites, coupé en morceaux par Samuel, III, 511. — Le prêtre conserve par état la hache du sacrificateur, *ibid.*
- \* *Agaric*, médicament. — Purgatif fort estimé des anciens; aujourd'hui abandonné, XIII, 232.
- AGATHE (*sœur*), religieuse du couvent Sainte-Eutrope d'Arpajon, V, 116. — Favorite délaissée de la supérieure en faveur de sœur Thérèse, dont le crédit baisse à son tour à la venue de sœur Suzanne Simonin (*la Religieuse*), *ibid.*
- \* *Agathyrses*, peuple de la Sarmatie. — Hérodote, saint Jérôme et Virgile en font mention, XIII, 234.
- \* *Agaty*, arbre du Malabar. — Sa description, ses propriétés médicinales, XIII, 234, 235.
- \* *Age*. — Les quatre âges mythologiques, allégorie très-instructive, XIII, 235. — Les temps historiques ou âges du monde, leur division, 236.
- AGÉXOR, nom d'un courtisan retiré avec Phédime dans l'allée des fleurs, I, 240, alinéa 16.
- \* *AGLIBOLUS*, dieu des Palmyréniens, qui adoraient le soleil sous ce nom, XIII, 236. — Comment ils le représentaient, *ibid.*
- \* *Agneau*, petit de la brebis et du bélier. — Soins à lui donner, XIII, 237. — Usage de sa peau, 238. — Les variétés, de Perse et de Tartarie, fournissent des fourrures estimées, 239.
- \* *Agnel* ou *Aignel*, ancienne monnaie d'or, frappée sous saint Louis, XIII, 239. — Sa valeur, *ibid.* — Ceux du roi Jean, de Charles VI et de Charles VII étaient de poids et de valeur différents, *ibid.*
- \* *Agnelins*, terme de mégisserie. — Ses différentes acceptions, XIII, 239.
- \* *Agnus Scythicus*. — Histoire de cette plante merveilleuse, XIII, 239. — Origine des contes auxquels elle a donné lieu, *ibid.* et 240. — Le merveilleux de cette plante réduit à sa juste valeur, 241.
- \* *Agréable*, *Gracieux*. — Emploi grammatical de ce mot, XIII, 243.
- Agriculture*. — Source de toute richesse, III, 491.
- \* Est le premier, le plus utile, le plus étendu et peut-être le plus essentiel de tous les arts, XIII, 243. — Son histoire générale, 244-265.
- AGRIPPA (*Corneille*), philosophe pythagoreo-platonico-cabalistique. — Notice sur lui, XVI, 535. — Professe la philosophie occulte. — Principes de cette philosophie, 536 et suiv.
- AGRIPPINE, fille de Germanicus, épouse en premières noces de Domitius Enobarbus, dont elle eut Néron. — Es mariée en secondes noccs à l'empereur Claude, son oncle, III, 46. — Projette le mariage de Néron avec Octavie, fille de Claude, *ibid.* — Elle n'a pas encore le titre d'impératrice, mais elle en exerce l'autorité, *ibid.* — Son portrait politique, 47. — Fait adopter Néron

au préjudice de Britannicus, *ibid.* — Fait rappeler Sénèque d'exil, 48. — Se propose de le corrompre, *ibid.* — Entre en lutte avec Burrhus et Sénèque, 62. — S'aliène l'esprit de son fils pris de passion pour Acté, 72. — Ses imprudences et son ambition causent sa perte, 76. — Sous l'influence de Pallas, son amant et son confident, elle reçoit de mauvaise grâce une parure que Néron lui envoie, 79. — Elle se répand en menaces et en invectives contre l'empereur, 80. — Néron se trouble et fait empoisonner Britannicus, alors âgé de quatorze ans, *ibid.* — Se rapproche d'Octavie et médite des projets de vengeance, 82. — Néron la relègue dans un palais, où il ne la visite plus qu'entouré de centurions, 83. — Sa demeure devient déserte, *ibid.* — Julia Silana, qui avait eu à se plaindre d'elle, la fait accuser par deux délateurs, *ibid.* — Néron ordonne sa mort, 84. — Sénèque et Burrhus sont chargés d'instruire contre elle et de l'interroger, *ibid.* — Fièbre réponse qu'elle leur adresse, 85. — Elle demande à voir son fils, elle le voit : ses délateurs sont châtiés, ses amis récompensés, *ibid.* — La paix s'établit un moment entre elle et Néron, 100. — Poppée s'occupe de la rendre odieuse et suspecte, 101. — Son commerce incestueux avec Néron attesté par Suétone, 103. — Poppée triomphe, 104. — Néron évite toute entrevue avec Agrippine dont la mort est résolue, *ibid.* — L'affranchi Anicet, préfet de la flotte de Misène, en dirige les préparatifs auxquels il donne l'apparence d'une fête, *ibid.* — Néron lui écrit les lettres les plus tendres et les plus séduisantes pour l'attirer dans le piège ; il la reçoit à Baïes, *ibid.* — Elle entre dans le vaisseau préparé pour sa mort, 105. — Le mécanisme infernal manque son effet ; elle échappe en se jetant à la mer, *ibid.* — Elle est recueillie et conduite à sa maison de campagne, 106. — Dissimule ses sentiments dans une lettre à Néron,

*ibid.* — Sa mort est de nouveau résolue, *ibid.* — Sénèque et Burrhus refusent de concourir à cet attentat ; Anicet se charge de le mettre à exécution, *ibid.* — Elle se refuse à croire que Néron ait ordonné un parricide, 115. — Le centurion Oloaritus tire son glaive et la frappe dans son lit, 116. — Néron couronne son forfait en venant contempler son cadavre, *ibid.* — Le Sénat et les grands de Rome instituent des fêtes annuelles en mémoire de sa mort, et le jour de sa naissance est écrit dans les fastes entre les jours funestes, 117.

\* *Agrolère.* — Nom donné à Diane par les Athéniens, XIII, 265.

\* *Aguaxima.* — Plante du Brésil et des îles de l'Amérique méridionale, XIII, 265.

\* *Aguiate* ou *Aguée.* — Pourquoi les Grecs donnaient cette épithète à Apollon, XIII, 266.

AMMED-EBN-ANBAL, fondateur d'une secte musulmane reconnue pour orthodoxe, XV, 74. — L'hérésie de ce chef fit grand bruit vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, 75. — Voyez HANBALITE.

*Aïeux.* — Quels sont ceux dignes d'être enviés, III, 222.

\* *Aigle.* — Pourquoi les païens consacraient cet oiseau à Jupiter, XIII, 226.

*Ail.* — Hippocrate, Seranus, les médecins du moyen âge, et ceux de la renaissance recommandaient cette plante à l'effet de reconnaître si une femme était stérile ou féconde, IX, 304. — Mode d'emploi, *ibid.* — N'a plus de partisans aujourd'hui, *ibid.*

AINE (M. d') fils, désigné dans les lettres de Diderot par *mon fils* ; sa conduite impertinente avec M<sup>me</sup> de G., XVIII, 516. — Comment Diderot juge cette dame, XIX, 17. — Portrait de M<sup>me</sup> d'Aine la jeune, 248.

ARNE (M<sup>me</sup> d'), femme d'un maître des requêtes, mère de M<sup>me</sup> d'Holbach. — Propriétaire du Grandval ; son caractère, XVIII, 394. — Comment elle estropie tous les noms, 426. — Son aventure burlesque avec M. Le Roy,



515. — Son dialogue avec son gendre, d'Holbach sur le Grand-Lama, 516. — Elle est plus folle que jamais, XIX, 245. — Devenue esprit fort, 261. — Singulière conversation avec elle, 262.
- AÏNE (*Basile-Geneviève-Suzanne*), première femme du baron d'Holbach, III, 277. — Rousseau, dans ses *Confessions*, parle d'une lettre que Diderot lui écrivit à l'occasion de sa mort, *ibid.*
- AÏNE (*Charlotte-Suzanne*), sœur de la précédente, devient, à la mort de celle-ci, la seconde femme du baron d'Holbach, III, 277.
- AÏR. — L'air est le véhicule du son, IX, 86. — Son mode d'action sur l'oreille, *ibid.* — Mémoire sur sa résistance au mouvement des pendules, 168 et suiv.
- \* Les Grecs en faisaient une divinité, XIII, 266.
- \* AÏR, *Manières*, considérés grammaticalement, XIII, 267.
- AÏSNOX (M<sup>me</sup> d'), personnage épisodique du roman *Jacques le Fataliste*, VI, 127. — M<sup>me</sup> de La Pommeraye, voulant se venger de l'abandon du marquis des Arcis, jette les yeux sur cette femme et sur sa fille, 128. — Promet à M<sup>me</sup> de La Pommeraye de la seconder dans ses projets, *ibid.* — Reçoit de M<sup>me</sup> de La Pommeraye un précis de la conduite qu'elle et sa fille auront à tenir, 130. — Une première entrevue avec le marquis au Jardin du Roi, 135. — Sa conduite durant l'intrigue qui a pour dénouement le mariage de sa fille avec le marquis des Arcis, 136-156. — Le marquis lui écrit; elle quitte l'hôtel, se retire dans un couvent où elle meurt, 157.
- AÏSNOX (M<sup>lle</sup> d'), fille de la précédente VI, 127. — Métier infâme que sa mère lui fait embrasser, 128. — Entre dans une conspiration ourdie par M<sup>me</sup> de La Pommeraye contre le marquis des Arcis, *ibid.* — Plan de la conduite à tenir, tracé par M<sup>me</sup> de La Pommeraye, 131. — Une première entrevue avec le marquis au Jardin du Roi, 135. — Sa conduite dans cette rencontre, 136.
- Son portrait au physique et au moral par M<sup>me</sup> de La Pommeraye, 137-139. — Un dîner chez M<sup>me</sup> de La Pommeraye; piège préparé contre le marquis pour une seconde entrevue, 146. — M<sup>lle</sup> Duquënoi (c'est le véritable nom de famille de M<sup>lle</sup> d'Aisnon), se montre plus séduisante que jamais, 147. — Son confesseur, corrompu par le marquis des Arcis, travaille à sa perte, 148, 149. — Renvoie un premier cadeau offert par le marquis, 150. — En refuse un second, 151. — Est épousée, 155. — La nuit des noces se passe bien, *ibid.* — Le lendemain une lettre de M<sup>me</sup> de La Pommeraye amène d'affreuses révélations, 156. — Ses paroles au marquis, informé de son infamie, *ibid.* — Anéantie, privée de sentiments, elle est portée dans son appartement, 157. — Son mari disparaît durant quinze jours, *ibid.* — De retour, il la fait appeler, 158. — Son attitude, ses larmes et ses paroles touchent le cœur du marquis; il pardonne, 159. — Retirée durant trois ans dans les terres du marquis, elle fut un e femme accomplie, *ibid.*
- \* AÏUS-LOCUTIUS. — Nom sous lequel les Romains honoraient le dieu de la parole, XIII, 267. — Ce que Cicéron rapporte de cette singulière divinité au deuxième livre de *la Divination*, *ibid.*
- AJAX. — Étude sur l'*Ajax* d'Homère comparé à l'*Ajax* de Longin, I, 417-427. — Discussion à ce sujet entre Diderot et le jésuite Berthier, II, 437.
- \* AL. — Signification de cette particule dans la langue arabe, XIII, 269. — Elle entre dans la composition de plusieurs mots français, *ibid.*
- ALAINVILLE (M. d'). — Sa conversation avec Diderot, V, 179.
- \* Alarme. — Voyez *Allarme*.
- \* Albadara. — Nom donné par les Arabes à l'os sésamoïde de la première phalange du gros orteil, XIII, 269. — Trois anecdotes (un conte et deux faits véritables) qui se rapportent à cet os, 270.



**ALEANE** (l'). — Remarque sur son tableau *la Saison*, X, 112.

**ALBERT LE GRAND**, philosophe scolastique. — Professa la philosophie d'Aristote, XVII, 97. — Il s'occupa des mathématiques et de la mécanique, *ibid.*

**ALBERTI** (Dominique), musicien italien. — Cité, XII, 302, 321.

**Albigéois, Vaudois, Bons Hommes, Manichéens**; sectes hérétiques. — Croisades religieuses entreprises contre elles, XIV, 250, 251.

**ALCIBIADE**, célèbre général et homme d'État athénien. — Conseille la guerre du Péloponèse à Périclès, son oncle, II, 475.

**ALCIVE**, dame de la cour. — Mangogul fait sur elle le premier essai de l'anneau mystérieux de Cucufa, IV, 152. — Son bijou parle; ce qu'il dit, 153. — Avantages qu'elle retire de cette aventure, 154.

**Alciphron** ou le *Petit Philosophe*, ouvrage de Berkeley, évêque de Cloyne, III, 257.

**ALCMÉON**, philosophe pythagoricien. — Son système, XVI, 522.

**ALCMÉON**, spinosiste, I, 228, 229; aliénas 31, 37.

**Alcoran**. — Voyez *Koran*.

**ALCUI**, archevêque d'York; l'un des instituteurs et le favori de Charlemagne, XV, 300. — Savant écrivain chrétien du vin<sup>e</sup> siècle, *ibid.*

**ALCYPHRON**, nom d'un écrivain grec; l'auteur de la *Promenade du sceptique* le prend pour arbitre, I, 186.

**ALECTO**, une des trois Furies. — Son nom, qui répond à celui de l'*Envie*, est tout à l'avantage de la théologie païenne, XIII, 270, 271.

**ALEMBERT** (Jean Lerond d'). — Son entretien avec Diderot, II, 105. — Histoire de la formation de son être dans le sein de sa mère, 109. — Se dit sceptique; Diderot le juge dogmatique oscillant, et compare son irrésolution à celle de l'âne de Buridan, 120. — Est un écrivain délicat et hardi, III, 157. — Comparé à Condorcet, 158. — Sa brochure *Sur la*

*destruction des Jésuites* produit un grand effet, VI, 475. — Examen, par Diderot, de deux mémoires de mathématiques qu'il a composés : l'un *Sur les probabilités*, IX, 192-206; le second, sur l'*Inoculation*, 207-212. — Ses judicieuses remarques sur la musique dans le *Discours préliminaire du Dictionnaire encyclopédique*, X, 36. — Sa lettre du 28 janvier 1758 à Voltaire, au sujet de l'*Encyclopédie*, XIII, 120. — Refuse de continuer sa collaboration à cet ouvrage, 121. — Partie de cet ouvrage qu'il revendique comme sienne, 125. — Sa conversation avec Diderot à propos de l'*Encyclopédie*, XVIII, 400. — Il prononce, à la clôture de l'Académie française, un discours sur la poésie, 441. — Comment Diderot juge du procédé de d'Alembert envers La Condamine, à propos de son mémoire sur l'*Inoculation*, XIX, 36. — Sa maladie, 160. — Il obtient toutes les voix de l'Académie des sciences pour la pension qu'avait Clairaut, 175. — Ce qu'il n'a pas considéré en quittant l'*Encyclopédie*, 452. — Lettre de Diderot pour le complimenter sur sa brochure *Sur la Destruction des Jésuites*, 472. — Il lui fait part de la vente de sa bibliothèque à l'impératrice de Russie, *ibid.* — Refuse la place de précepteur du grand duc de Russie; n'est pas l'homme qu'il faut pour cette place, XX, 40.

**ALEXANDRE** (Jean), l'un des trois jésuites qui, en 1758, attentèrent aux jours du roi de Portugal Joseph 1<sup>er</sup>, XV, 281.

**ALEXANDRE DE HALES**, théologien anglais, cité I, 197, aliénéa 27.

**ALEXANDRE LE GRAND**. — Prévenu d'une grande estime pour les Chaldéens, il ne tarde pas à les mépriser dès qu'Anaxarque lui a fait connaître toute la vanité de l'astrologie judiciaire, XIV, 81. — Comble de faveurs le philosophe d'Abdère, 407. — Supérieur en politique à Aristote, son précepteur, XV, 67. — Hâte les progrès de la philosophie en Grèce, 68. — Peuple de Juifs la ville d'Alexandrie, 328, 329.

**Alexandrin**. — Épithète qui désigne

- dans la poésie française la sorte de vers affectée principalement aux grandes compositions, XIII, 271. — Sa structure, *ibid.* — Pourquoi ainsi nommé, *ibid.*
- ALEXINUS ou EUBULIDE, philosophe grec de la secte Mégarique, XVI, 112.
- AL-FARABE, philosophe musulman. — Sa vie, XVII, 41.
- ALFRED LE GRAND, roi d'Angleterre. — L'histoire le place au rang des osbér utiles à l'humanité, XV, 301. — La science lui a les mêmes obligations en Angleterre qu'à Charlemagne en France, *ibid.*
- ALGAROTTI (le comte François), célèbre écrivain italien. — Sur son livre *Il Congresso de Citera* (l'Assemblée de Cythère), VI, 319.
- ALGAZEL, philosophe musulman, de la secte des Assharites, XVII, 46.
- Algèbre. — Ce n'est qu'une arithmétique plus générale que celle des nombres, III, 453.
- ALIBEG, officier de Mangogul. — Sa dispute avec Nassès, IV, 329. — Comment le sultan vide leur différend, 330.
- \* *Alica*. — Espèce de nourriture dont il est beaucoup parlé dans les Anciens, XIII, 272. — Auteurs qui en ont parlé, *ibid.*
- \* *Aliments*. — Étude intéressante sur ce sujet, XIII, 273-278.
- ALKINDI, philosophe musulman, XVII, 40. — Fut éclectique en religion, *ibid.*
- \* *Allarme* ou *Alarme*: *Terreur, Effroi, Frayeur, Épouvante, Crainte, Peur, Appréhension*, termes qui désignent tous des mouvements de l'âme occasionnés par l'apparence ou par la vue du danger, XIII, 278. — Examen des nuances qui existent entre ces diverses expressions, 279.
- † *Allées*. Divisions de la *Promenade du sceptique* : 1<sup>o</sup> L'Allée des épines, I, 189 à 214; — 2<sup>o</sup> L'Allée des marronniers, 215 à 235; — 3<sup>o</sup> L'Allée des fleurs, 236 à 250. — L'Allée des épines perd une partie de ses habitants par la désertion et le carnage des protestants, 204. — Les promoteurs de l'Allée des marronniers ont une grande ressemblance avec l'Académie ancienne, 215. — L'Allée des fleurs est le séjour de la galanterie et des plaisirs, 237.
- \* *Allées de jardin*. — Problème de vision, XIII, 279-282.
- Allégorie. — Le symbole en peinture est toujours froid, et l'on ne peut sauver ce défaut du genre allégorique que par la sublimité de l'idée, XI, 51, et XII, 84.
- ALLEGRAIX (Christophe-Gabriel), sculpteur. — Expose au Salon de 1767 une statue d'une *Baigneuse*, XI, 350. — Ce marbre est mis par les artistes et par les amateurs sur la même ligne que le *Mercur* de Pigalle, 351. — Expose, au Salon de 1769, deux bas-reliefs : *le Sommeil* et *le Matin*, 454. — Ce que Diderot écrit de lui à Falconet, XVIII, 264.
- \* *Allemands*. — Le nom de ce peuple a un grand nombre d'étymologies, XIII, 282. — Leur peu d'importance sous Clovis, *ibid.*
- ALLIAMET (Jacques), graveur, élève de Le Bas. — Rien à remarquer parmi les pièces qu'il expose au Salon de 1765, X, 452. — Au Salon de 1767, ses gravures ne font aucune sensation, XI, 367.
- \* *Allusion*. — Elle ne doit jamais être tirée que de sujets connus, XIII, 282.
- \* *Almageste*. — Nom d'un ouvrage fameux composé par Ptolomée, XIII, 283. — Son auteur vivait sous Marc-Aurèle. *ibid.* — Cet ouvrage, écrit originairement en grec, a été traduit de l'arabe en latin vers l'an 1230 de l'ère chrétienne, *ibid.*
- ALMAMOUN (le calife). — Fait traduire l'Almageste en arabe, XIII, 283. — Fait revivre les sciences chez les Arabes, 452.
- ALMANZA (bataille d'). — Ce qui arriva dans cette bataille gagnée par le maréchal de Berwick, VI, 392.
- ALMANZA (don Joseph), célèbre négociant de Madrid, entre dans une association commerciale avec le Péruvien don Pablo Olavidès ayant maison à

Lima, et Miguel Gigon, fixé temporairement à Paris, VI, 468.

**ALMANZOR** (le calife). — Appelle Averroës à sa cour, XVII, 48. — Pourquoi il le dépouille de ses biens et l'exile, *ibid.* — A quelle occasion il le rappelle auprès de lui, *ibid.*

**ALMOADAN**, fils de Melec-Sala, soudan d'Égypte, défait l'armée de saint Louis à la bataille de la Massoure, XIV, 250. — Meurt assassiné par ses gardes, *ibid.*

**Aloysia**. — Mauvais livre écrit en latin, souvent réimprimé et traduit, IV, 319.

**ALPHANE**, fille d'un robin. — Son histoire, ses aventures avec le sénateur Hippomanès, IV, 268.

\* **ALPHÉE**, fleuve d'Élide. — Erreur des anciens sur son cours, XIII, 284.

**ALPHONSE X**, roi de Castille. — Peut figurer parmi les scolastiques de la seconde époque, XVII, 105. — A fait progresser l'astronomie, *ibid.*

\* **Alrunes**. — Nom donné par les anciens Germains à certaines petites figures de bois, dont ils faisaient leurs dieux lares, XIII, 284. — Histoire de cette étrange superstition, *ibid.* — On dit que la folie des *Alrunes* subsiste encore parmi le peuple de la Basse-Allemagne, chez les Danois et chez les Suédois, 285.

**ALTAMIRANO** (*le Père*), procureur général de l'ordre des Jésuites. — Sollicite de la cour d'Espagne, après un complot récent, la permission de passer à Rome, VI, 464. — Les papiers saisis dans ses caisses établissent la conviction du crime de la Société, 465.

**AMAND**, peintre. — Expose, au Salon de 1765, un tableau d'*Argus* et  *Mercure*, ouvrage médiocre, X, 237. — Critique de ce tableau, 393. — Ses toiles exposées au même Salon : *La Famille de Darius*, 394. — *Joseph vendu par ses frères*, *ibid.* — *Tancrède pensé par Herminie*, 395. — *Armide et Renaud*, *ibid.* — *Cambyse furieux tue le dieu Apis*, esquisse, *ibid.* — *Psamméticus fait des libations à Vulcain*, esquisse, *ibid.* — *Magon répand au milieu du Sénat de Carthage*

*les anneaux des chevaliers romains qui ont péri à la bataille de Cannes*, esquisse, 396. — *Soliman II fait déshabiller des esclaves européennes*; porté au livret de 1767, ce tableau n'a pas été exposé, XI, 294. — N'envoie au Salon que quelques mauvais dessins, décrits, 295. — Talent nul, 307. — Après sa mort, arrivée en 1769, le Salon de cette année admet son tableau de *Magon, frère d'Annibal*, dont l'esquisse avait figuré au Salon de 1765 (tome X, 396), 432.

\* **Amant, Amoureux**. — Distinction grammaticale entre ces mots, XIII, 285.

**Amants sans le savoir** (les), comédie en trois actes et en prose, par la marquise de Saint-Chamond. — Analyse de cet ouvrage, VIII, 492-501.

**Amateurs**. — Race maudite en peinture; gens qui décident à tort et à travers des réputations, XI, 7. — Leur manière d'être à l'égard des artistes, *ibid.* — Sont le fléau de l'art, 8.

**AMATHI**, roi de Jérusalem, XIV, 246.

**Amazones**. — Signification de ce nom dans l'idiome oriental, IX, 231.

**Ambassadeur de France à Pétersbourg**. — Pourquoi Diderot conseille à Falconet de peu fréquenter sa maison, XVIII, 218.

**Ambassadeurs**. Lisez *Apôtres* et *Évangélistes*, I, 203, alinéa 44.

**Ambassadeurs**. — Diderot remet à l'impératrice Catherine de Russie une note confidentielle sur les moyens de les rendre utiles, III, 510. — Cette note est encore inconnue, *ibid.*

**Ambitieux**. — Les plus dangereux sont les grands pauvres et obérés, II, 461.

**Ambition**. — Désordres causés par cette passion, I, 110. — Elle engendre les soupçons et les jalousies, III.

**AMEROISE** (saint). — Est accusé de matérialisme par Voltaire, VI, 351. — Sa statue par Falconet, X, 428.

**Ame**. — Peu de gens se sont occupés de l'anatomiser : c'est un art que personne ne rougit d'ignorer, I, 67. — Avantages à retirer de son étude, 69. — Elle a des exercices qui lui sont pro-

- pres et nécessaires pour la maintenir en état de santé, 96. — Les affections sociales sont le plus salulaire de ces exercices, 97, 98. — C'est un tableau mouvant, 369. — Ne connaissant pas son essence, comment savoir si elle est immortelle, II, 84. — Celle des bêtes réside dans le sens dominant particulier à l'espèce, 323. — Dissertation métaphysique de Mirzoza sur ce sujet, IV, 244. — Sa première résidence, 245. — Cette résidence varie dans l'enfance et dans la jeunesse, 246. — Objections, 247. — Arguments de Mirzoza en faveur de son système de l'âme voyageuse, 248. — Idée originale de chaque individu réduit à l'âme qui le caractérise, 249, 250. — Étude physiologique de ce ressort de l'humanité, IX, 377. — Doctrines de Marat et de Stahl à ce sujet, 378. — Doctrine des musulmans sur l'âme, XVII, 58. — Sentiment de Socrate sur l'âme, 159.
- Ame du monde*, II, 48.
- AMÉLIUS, philosophe néo-platonicien. — Devient, en 246, disciple de Plotin. XIV, 322. — Ses nombreux ouvrages ont servi à réconcilier Porphyre avec l'*éclectisme* de Plotin, *ibid.*
- AMELOT DE LA HOUSSE (Nicolas). — Donne, en 1697, la meilleure édition des *Lettres du cardinal d'Ossat*, IX, 453.
- \* *Amenthès*. — Ce que ce terme signifiait chez les Égyptiens et chez les Grecs, XIII, 285.
- \* *Amenuiser*, *Allégir*, *Aiguïser*. — Termes communs à presque tous les arts mécaniques; exemples de leur emploi, XIII, 286.
- Américains*. — Vœux et conseils en leur faveur, III, 324. — Leur goût anti-physique, VI, 452.
- AMIDA, divinité du Japon, XV, 267. — Un temple lui est élevé, sa statue y opère des miracles, *ibid.* — Migration de son âme par métempsychose, 269. — Est considéré par les disciples de Xékia comme le dieu suprême des demeures heureuses, 270.
- AMINE. — Comment son bijou met fin à un différend survenu entre deux officiers de la cour de Mangogul, IV, 330, 331.
- ¶ *Amis de Bourbonne (les Deux)*. — A quelle occasion Diderot composa ce conte, V, 263. — Olivier et Félix (c'est le nom des deux amis); leur intéressante histoire, 265-278. — Deux lettres de Diderot, adressées à Grimm, donnent à penser que ce conte a subi divers remaniements, 275. — L'atrocité du prêtre ôte tout le pathétique de l'histoire de Félix, XX, 18. — Diderot a reçu le papier de *Félix*, mais il aurait bien voulu recevoir celui d'*Olivier*, afin de donner aux deux contes un peu d'unité, 21.
- \* *Amitié*. — Divinisée par les Anciens, n'a eu cependant chez eux ni temples, ni autels, XIII, 286. — Dans son ouvrage des *Dieux du paganisme*, Lilio Geraldi prétend qu'on la sculptait sous la figure d'une jeune femme, *ibid.*
- Amitiés*. — Jugement qu'on peut porter de leur sincérité, I, 241. — Exemples, 242-250.
- AMMONIUS SACCAS, philosophe d'Alexandrie, disciple et successeur de Potamon. — Continue l'enseignement de la philosophie éclectique sous le règne de Commode, XIV, 316. — Son apostasie, *ibid.* — Ce qu'il disait à ses disciples, 317. — Ses leçons mêlées de théologie et de philosophie font dégénérer l'*éclectisme* en une théurgie abominable, 318.
- \* *Amour* ou *Cupidon*, dieu du paganisme. — Sa naissance a été racontée en cent manières différentes, et on l'a représenté sous cent formes diverses, qui lui conviennent également presque toutes, XIII, 286.
- Amours de Diderot (les)*, par M. Maurice Tourneux, XX, 143.
- Amour platonique*. — Histoire d'Hilas et d'Iphis, IV, 371-375.
- Amour-propre (l')*. — Est grand contempteur de lui-même, I, 89. — Ses ravages, 224, alinéa 21. — A l'intérêt pour mobile, 226, alinéa 28. — S'exerce à différents degrés, II, 385.

*Amours* (Allée des fleurs). — Agénor et Phédime, I, 240, alinéa 16.

*Amours et Penchans dénaturés*, le dernier degré de la corruption réfléchie, I, 115.

*AMPHION*, célèbre musicien grec. — Adoucit les mœurs des Thébains, XV, 54. — Ajoute trois cordes à la lyre d'Orphée, *ibid.*

\* *Amphithéâtre*. — Étymologie de ce mot, XIII, 287. — Les Latins le nommaient *visorium*. — Description de plusieurs monuments de ce genre, 288 et suiv.

\* *Ampoule*, vase en usage chez les Romains, XIII, 290. — Ce nom a été donné à une fiole que l'on conserve dans l'église Saint-Remy de Reims, *ibid.*

*AMRY* (*Amrou-ben-el-Ass*), général des Sarrasins, incendie la bibliothèque d'Alexandrie sur l'ordre du calife Omar, XIII, 442. — Fait distribuer les livres dans les bains publics de la ville, où ils servirent au chauffage pendant six mois, *ibid.*

*AMSTERDAM*, ville de Hollande. — Diderot la trouve infecte, XVII, 451. — Ses revenus, sa population, 452. — Description de cette ville, *ibid.* — Anecdote sur le czar Pierre I<sup>er</sup>, à propos de son voyage dans cette ville, 454.

*Amulette de Pascal*. — Ce que le psychologue Lélut pense de cet écrit mystique, II, 24.

*Amusements de société*, suite des *Proverbes dramatiques* de Carmontelle. — Première Suite; critique de cet ouvrage, VIII, 488. — Seconde Suite, 490.

*Amusements poétiques*, recueil d'épîtres, de madrigaux, de fables et de contes, publiés en 1769, par M. Legier, VI, 371. — Jugement sur cet ouvrage, *ibid.*

*AMYOT* (*le Père*), jésuite, astrologue et missionnaire à Pékin, VI, 397. — Sa traduction de l'*Éloge de la ville de Moukden*, poème composé par l'empereur Kien-Long, est publiée par M. de Guignes; compte rendu de cet ouvrage, 398.

*ANACHARSIS*, philosophe scythe. — Sub-

stitué à Périandre, comme l'un des *Sept Sages*, par les Grecs ennemis du despotisme et de la tyrannie, XV, 59. — Notice sur lui, XVII, 111.

\* *ANACHIS*. — Nom d'un des quatre dieux familiers que les Égyptiens du paganisme croyaient attachés à la garde de chaque personne dès le moment de sa naissance, XIII, 291.

*ANACRÉON*. — Les ouvrages de ce poète font partie de la bibliothèque de l'Allée des fleurs, I, 237, alinéa 7.

\* *Anadyomène*. — Nom d'un tableau peint par Apelle, représentant Vénus sortant des eaux, XIII, 291. — Auguste l'ayant fait placer dans le temple de César, la partie inférieure subit des altérations, et il ne se trouva personne qui osât tenter de le retoucher, *ibid.*

\* *Anætis*, *Anetis*, *Anaitis*. — Divinité païenne, adorée jadis par les Lydiens, les Arméniens et les Perses, XIII, 291. — Histoire de son culte, 292. — Question que fait Auguste à un soldat qui s'était enrichi des débris de sa statue, *ibid.* — Réponse du soldat, *ibid.*

\* *Anagramme*. — Transposition des lettres d'un nom avec un arrangement, ou combinaison de ces mêmes lettres pour en former un ou plusieurs autres qui aient un sens différent, XIII, 292. — Règles de ce jeu d'esprit, *ibid.* — Histoire et exemples de cet amusement chez les anciens et chez les modernes, *ibid.* — Anagramme numérique, ou *chronogramme*, exemple tiré du distique de Godart sur la naissance de Louis XIV, *ibid.*

*Analogies*. — Le physicien doit s'en méfier, sous peine d'erreur, II, 50.

\* *ANAPATOMÉNÉ*. — Nom d'une fontaine de Dodone. Singularités racontées par Pline, XIII, 294, 295.

\* *Anaphonèse*. — Exercice de la voix par le chant. Des avantages qu'on peut en tirer pour la santé, XIII, 295.

\* *Anarchie*. — En quoi consiste ce désordre dans un État, XIII, 295.

*ANATOLIUS*, évêque de Laodicée au III<sup>e</sup> siècle; sa doctrine tenait du péripatétisme, XV, 294.



*Anatomie.* — Avantages à retirer de cette science pour arriver à la connaissance de Dieu, I, 233, alinéa 47. — Les entraves mises à son étude nuisent aux progrès de l'art de guérir, III, 335, 336. — Question d'anatomie, IX, 239.

ANAXAGORAS, philosophe ionique, né à Clazomène. — Arrête les progrès de l'athéisme, XV, 148. — Disciple d'Anaximène, 248. — Notice sur sa vie, *ibid.* — Accusé d'impiété, il est sauvé par l'éloquence de Périclès, 249. — Se retire à Lampsaque après trente ans d'enseignement de la philosophie à Athènes, *ibid.* — Se laisse mourir de faim, *ibid.*

ANAXARQUE D'ABDÈRE, philosophe élcattique, XIV, 407. — Plus fameux par la licence de ses mœurs que par ses ouvrages, *ibid.* — Favori d'Alexandre le Grand, il s'occupait à le corrompre, *ibid.* — Nicocéron, tyran de l'île de Chypre, le fait piler dans un mortier, *ibid.*

ANAXILAUS DE LARISSE, philosophe pythagoricien. — Se fit exiler, XVI, 524.

ANAXIMANDRE, l'un des athées de l'antique Grèce, XV, 148. — On lui attribue l'introduction de l'*Hylopathianisme*, *ibid.* — Disciple de Thalès de Milet, philosophe de la secte Ionique, il continue son enseignement; sa doctrine, 246. — Sa cosmogonie, 247.

ANAXIMÈNE, disciple d'Anaximandre. — Adopte les opinions de son maître, XV, 247. — N'a laissé de sa morale que quelques sentences déconsues, *ibid.*

\* *Ancien, Vieux, Antique.* — Expressions qui enchérisent toutes les unes sur les autres, XIII, 295.

*Anciens et modernes* (dispute sur les). — La querelle finit à l'avantage des premiers, IV, 296, 297.

*Anciens* (Artistes). — Pourquoi ceux de nos jours n'arriveront jamais à les égaler, XI, 14. — Leur manière de procéder dans la recherche de la beauté, 15. — Leur supériorité résulte des lois inviolables de la Nature, qui ne fait rien par saut, 16.

ANDRÉ (*Yves-Marie*, dit LE PÈRE), phi-

losophe et théologien. — Son *Essai sur le beau* est un bon ouvrage auquel il ne manque qu'un chapitre pour être excellent, X, 17. — Exposition de son système, 18-20. — Le seul *desideratum* que laisse son ouvrage, 24.

ANDRIEUX, littérateur français. — Comment il s'exprime, dans la *Décade philosophique*, au sujet de *Jacques le Fataliste*, VI, 5.

\* *Androgynes.* — Hommes de la fable, XIII, 296. — Beaucoup de rabbins prétendent qu'Adam fut créé *androgyné*, homme d'un côté, femme de l'autre; qu'il était ainsi composé de deux corps que Dieu ne fit que séparer, *ibid.* — Mentionnés dans le *Banquet* de Platon, *ibid.*

*Andronic*, tragédie de Campistron, jouée avec succès, VIII, 430.

† *Anecdote de Pétersbourg*, V, 501.

ANGE (*Frère*), carme déchaussé. — Visites que Diderot lui rend, I, xxxiv. — Avances d'argent qu'il fait à Diderot dans un but intéressé, xxxv. — Sa fureur en apprenant que Diderot s'est moqué de lui, xxxvi. — Se venge, *ibid.* — Son portrait; ses succès comme prédicateur et comme confesseur, VI, 48. — Les vieux carmes, qu'il humilie, résolvent sa perte, 49. — Suite de cette intrigue, 51. — Meurt dans le tremblement de terre de Lisbonne, *ibid.*

*Anges*, êtres supérieurs. — Leur rôle dans la philosophie antédiluviennne, XII, 298 et suiv. — Leur origine, leur nature, leurs fonctions, d'après la théologie juive, XV, 387, 388. — Doctrine des musulmans à leur sujet, XVII, 58.

ANGILBERT. — Disciple d'Alcuin, se fait remarquer parmi les écrivains du ix<sup>e</sup> siècle, XV, 300.

ANGIVILLER (*Charles-Claude* LABILLARDIERE, comte d'), directeur général des bâtiments. — Diderot, à son retour de Russie, lui rapporte des échantillons de marbres de Sibérie, I, liv.

ANGLETERRE. — Cause de sa puissance, II, 422.

ANGLAIS. — Observations du baron d'Hol-



- bach sur les mœurs, le caractère, etc., des Anglais, XIX, 179, 182.
- ANGUILLARD (l'), nom plaisant sous lequel Voltaire désignait le célèbre naturaliste anglais Needham, II, 131.
- ANICET. — Afranchi, instrument des crimes de Néron; fait les préparatifs de la mort d'Agrippine, III, 104. — Ce que Néron dit en parlant de ce misérable, 107.
- ANIMAUX. — Offerts en preuve de la nécessité de l'action, du mouvement et de l'exercice pour la conservation de la santé, I, 96. — Leur physiologie, IX, 262.
- Annales de l'Éducation, journal littéraire, rédigé en 1813 et 1814 par M. Guizot. — On y trouve un extrait du *Plan d'une Université pour le gouvernement de Russie*, III, 411.
- ANNEAU magique du génie *Cucufa*. — Sa puissance merveilleuse, IV, 148. — Sitôt qu'il le possède, Mangogul (*Louis XV*) est tenté d'en faire le premier essai sur la favorite. (*Mirzoza, M<sup>me</sup> de Pompadour*), 149. — Il renonce à cette délicate épreuve, 150. — Une première épreuve est faite sur *Alcine*, 152. — Second essai, *les Autels*, 156. — Troisième essai, *le Petit souper*, 159. — Quatrième essai, *l'Écho*, 166. — Cinquième essai, *le Jeu*, 170. — Sixième essai, *l'Opéra de Banza*, 174. — Tableau d'un comique singulier produit sur la scène par l'effet du magique anneau, 176. — Histoire des deux dévotes (*Zélide et Sophie*), 208. — Septième essai, *le Bijou suffoqué*, 214. — Huitième essai, *les Vapeurs*, 216. — Neuvième essai, *Thélis* (*M<sup>me</sup> de Tencin*?), 218. — Dixième essai, *les Gredins*, 227. — Onzième essai, *les Pensions*, 232. — Douzième essai, *le Viol*, question de droit, 237. — Treizième essai, *la Petite Jument*, 253. — Quatorzième essai, *le Bijou muet*, 259. — Quinzième essai, *Alphane*, 267. — Seizième essai, *les Petits-Maitres*, 270. — Dix-septième essai, *la Comédie*, 276. — Dix-huitième et dix-neuvième essais, *Girgiro l'entortillé*, 289. — Rêve de Mir-
- zoza, 293. — Vingt et unième et vingt-deuxième essais, *Fricamone et Callipiga*, 298. — Vingt-troisième essai, *Fanni*, 306. — Vingt-quatrième et vingt-cinquième essais, *Bal masqué et suite du Bal masqué*, 328. — Vingt-sixième essai, *le Bijou voyageur*, 336. — Vingt-septième essai, *Fulvia*, 350. — Vingt-huitième essai, *Olympia*, 361. — Vingt-neuvième essai, *Zuléiman et Zaïde*, 366. — Trentième et dernier essai, *Mirzoza*, 375.
- ANXICERIS, philosophe grec, de la secte Cyrénaïque. — Sa doctrine, XIV, 272.
- ANQUETIL-DUPERRON (*Abraham-Hyacinthe*), auteur d'un *Voyage dans l'Inde*, II, 206. — On lui doit la connaissance des livres sacrés des Parses (*Perses*), *ibid.* — Note biographique sur cet infatigable voyageur, XI, 219. — Trouve, à Surate, les Parsis divisés en deux sectes, XVII, 317. — Profite de leur division pour se procurer les ouvrages qui lui manquent, 317. — Comment il se procure les quatre *Vèdes*, 318. — Son opinion sur la façon dont Zoroastre composa la loi, 319.
- \* ANSICO, royaume d'Afrique. — Ses habitants sont anthropophages, et le grand *Macaco* (c'est le nom du roi) entretient des boucheries publiques de chair humaine, XIII, 297.
- \* ANTÉDILUVIENNE (philosophie). — Exposé de cette doctrine, XIII, 298.
- ANTHROPOPHAGIE. — Sa cause et son origine, présumée très-ancienne, II, 210.
- ANTI-LUCRÈCE (l'), ou *Discours sur le bonheur*, par Offray de La Mettrie, ouvrage cité, III, 217.
- ANTIPATER DE TARSE, philosophe stoïcien, XVII, 227.
- \* ANTIPATHIE, Haine, Aversion, Répugnance. — De l'emploi de ces mots, qui ne sont pas synonymes, XIII, 304.
- ANTIQUE (de l'), XII, 114-118.
- ANTIQUITÉ (l') dévoilée, ouvrage d'Ant. Boulanger, VI, 346.
- ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES. — La plupart des livres qui en ont parlé ont disparu dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, XIV, 393. — Jugement

- d'Eusèbe sur les fragments échappés à la destruction, *ibid.* et 394. — La *Table Isiaque*, l'une de ces antiquités, la plus remarquable, existe encore : histoire de sa conservation, *ibid.*
- ANTISTHÈNE, philosophe grec, fondateur de la secte des Cyniques, XIV, 253 et suiv. — Ne professe que la morale, XV, 65. — Ses principaux sectateurs, *ibid.*
- ANTONIA, mère de l'empereur Claude. — Ce qu'elle disait en parlant de son fils, III, 31, 32.
- \* *Antrusions*. — Nom donné chez les Germains aux volontaires qui suivaient les princes dans leurs entreprises, XIII, 304. — Tacite les désigne par le nom de *compagnons*; nos premiers historiens les appellent *leudes*; depuis ils ont été nommés *vassaux* et *seigneurs*, 305. — Ce qu'ils étaient en réalité, *ibid.*
- \* ANUBIS, divinité païenne de l'Égypte, XIII, 305. — Prémunie le même dieu que le Mercure des Grecs, *ibid.* — Aventure de Pauline, dame romaine, et du jeune chevalier Mundus, qui amène la ruine du temple d'Isis sous Tibère, *ibid.* — Sa statue est jetée dans le Tibre, *ibid.* — Les empereurs et les grands de Rome se plurent longtemps à se métamorphoser en *Anubis*, 306. — Son culte sous les derniers hiérophantes, XIV, 388.
- ANVERS, ville des Pays-Bas. — Est située sur l'Escaut, XVII, 468.
- ANVILLE (J.-B. BOURGUIGNON d'), célèbre géographe. — Ses ouvrages sont à consulter, III, 494.
- \* *Aorasia*. — Étymologie de ce mot, XIII, 306.
- AOTOUROU. — Nom d'un Taitien que Bougainville amena en France en 1769, II, 211. — Politesse qu'il se dispose à faire à la première Européenne qu'il aborde, *ibid.* — Atteint de nostalgie, il soupire après son pays, *ibid.* — Bougainville pourvoit aux frais de son retour, 212. — Son entretien avec l'aumônier de l'équipage de la *Boudeuse*, à son arrivée dans l'île, 219. — Fait au P. Lavoisier (c'est le nom de l'aumônier) les honneurs de sa femme et de ses filles, 220. — Remercie Lavoisier de sa bonne conduite avec Thia, la plus jeune, 222. — Suite de l'entretien, *ibid.*
- APELLE. — La grâce était la qualité propre de ce grand peintre entre tous les artistes anciens, XIII, 37. — Personne n'osa achever sa *Vénus*, dont il n'avait peint que la tête et la gorge, *ibid.* — Ce que Pline rapporte de lui, 42.
- \* *Apex*, bonnet à l'usage des Flamines et des Saliens. — Étymologie de ce nom selon Servius, XIII, 306.
- \* APHACE. — Localité de la Palestine, entre Biblos et Persépolis, où Vénus était adorée sous le nom de *Vénus aphacite*, XIII, 306. — Ce que Zozime raconte du culte qu'on lui rendait, *ibid.*
- \* *Aphacite*. — Surnom de Vénus, XIII, 306.
- \* *Aphractes*. — Navires des anciens à un seul rang de rames, XIII, 307.
- \* APIS. — Divinité célèbre des Égyptiens, XIII, 307. — Conditions exigées dans le taureau sacré, 308. — Cérémonies pour sa réception à Memphis, *ibid.* — Était consulté comme un oracle, 309.
- ¶ *Apocoloquintose* (l') ou la *Métamorphose de Claude en citrouille*. — Satire faussement attribuée à Sénèque, III, 356.
- APOLLODORÉ DE PHALÈRE, philosophe grec, ami de Socrate. — Reste près de lui jusqu'à ses derniers moments, VII, 384.
- APOLLONIUS CROXUS, philosophe grec, de la secte Mégarique, XVI, 112.
- APOLLONIUS DE THYANE, philosophe pythagoricien. — Ce qu'il fit pour ébranler la foi des miracles apostoliques, XV, 369. — Les philosophes éclectiques de l'école d'Alexandrie n'ont rien omis pour l'opposer avec avantage à Jésus-Christ, XVI, 526. — Ses principes philosophiques, 527.
- ¶ *Apologie de l'abbé de Prades* (Suite de l'). — H. Meister, secrétaire de Grimm, affirme que cet écrit remarquable a été composé par Diderot dans l'espace de quelques jours, I, xvi. — Édition originale, Berlin (*Paris*), 1752,

429. — Notice préliminaire, par M. Assezat, 431.
- Apostats*. — Voyez *Déserteurs*, I, 192, alinéas 8 et 9.
- Apôtres*, ou nommés *Ambassadeurs*, I, 203. — Ne furent point des philosophes, mais des inspirés, XV, 288.
- \* *Apparence, Extérieur, Dehors*. — Sens grammatical de ces expressions, XIII, 309.
- \* *Apparition, Vision*. — Distinction grammaticale entre ces deux termes, XIII, 309, 310.
- \* *Appas, Attraites, Charmes*. — Synonymes qui n'ont point de singulier quand on les emploie pour marquer le pouvoir de la beauté, XIII, 310.
- Appelants* (les). — Nom donné aux partisans du P. Quesnel, I, 444.
- \* *Appeler, Nommer*. — Synonymes, XIII, 310, 311.
- Appendices aux OEuvres complètes de Diderot*, XX, 93. — Notice préliminaire, 95. — Bibliographie, 97. — Écrits apocryphes, *ibid.* — Écrits perdus ou détruits, 102. — Iconographie, 109. — Bustes, statuettes, médaillons, *ibid.* — Peintures à l'huile, miniatures, dessins, 113. — Estampes d'après l'original, et de fantaisie, 117. — Représentations de Diderot avec d'autres personnages, 118. — Caricatures et allégories, 120. — Documents divers, 121. — Pièces relatives à l'arrestation de Diderot en 1749, *ibid.* — Pièces relatives à l'*Encyclopédie*, 126. — Diderot peint par ses contemporains, 134. — Principaux écrits relatifs à la personne et aux œuvres de Diderot, 141.
- Applaudissements*. — Ceux que le poëte dramatique doit se proposer d'obtenir, VII, 314.
- \* *Apprendre, Étudier, s'Instruire*. — Sens grammatical de ces mots en tant que synonymes, XIII, 310.
- APULÉE*, auteur latin. — Est celui qui, dans son livre *de Deo Socratis*, nous parle le plus clairement de la doctrine des mânes, XVI, 60.
- AQUAVIVA* (*Claude*), Napolitain, cinquième général des Jésuites. — Rend son despotisme illimité et permanent, XV, 275.
- \* *Aqueduc*. — Les *aqueducs* de toute espèce étaient une des merveilles de Rome antique, XIII, 311. — Le Père Bernard de Montfaucon en a donné une intéressante description, 312.
- \* *ARABES* (*État de la philosophie chez les anciens*), XIII, 314-324. — Voyez *SARASINS*. — Leurs bibliothèques, 452.
- ARANDA* (don *ABARCADE BOIEA*, comte d'), diplomate espagnol. — Le roi Charles III le nomme président du conseil de Castille, VI, 464. — Est chargé de rechercher les causes d'une émeute tendant au renversement du gouvernement, *ibid.* — L'enquête établit que les Jésuites ont été les promoteurs de la révolte, *ibid.* — Sa conduite habile pour arriver à une certitude complète, *ibid.* — Sa conviction établie, il obtient du roi l'édit d'expulsion des Jésuites, 465.
- ARAYNES* (*Jean-François-Marie d'*). — Expose au Salon de 1781 une *Sainte Famille*, plagiat partiel, XII, 61.
- \* *Arboribonzes*, prêtres du Japon. — Leurs mœurs et coutumes, XIII, 324.
- \* *Arbre*. — Chez les païens certains arbres étaient consacrés à des divinités. Choix de quelques exemples, XIII, 324. — Ces consécérations ont souvent contribué à embellir la poésie des anciens, 325.
- \* *Arc de triomphe*, XIII, 325-328.
- \* *Arcadiens*. — Nom d'une société de savants établie à Rome en 1690. — Son objet; pourquoi ainsi nommée, XIII, 328, 329.
- ARCET* (d'). — Voyez *DARCEY*.
- ARCÉSILAUS* ou *ARCÉSILAS*, philosophe grec, fondateur de l'Académie moyenne. — Fut le premier défenseur de l'acatalepsie, XIII, 184. — Notice sur lui, XVI, 330. — Principes de sa philosophie, 332.
- ARCHÉLAUS DE MILET*, philosophe grec, successeur d'Anaximandre dans l'école Ionique. — Sa doctrine, XV, 251. — Fut le maître de Socrate, avec qui s'éteignit dans l'antiquité la *secte Ionique*, qui devait renaitre 2,000 ans après, *ibid.*, et XVII, 151.

*Archevêque*. — Grand dignitaire de l'Al-lée des épines, I, 196, alinéa 23. — Prend la qualité de lieutenant du prince, *ibid.*

ARCHIMÈDE, célèbre géomètre, II, 13, 348.

*Architecture*. — Réflexions sur cet art, X, 510. — La peinture et la sculpture lui doivent leur origine et leur progrès, 511. — En revanche, elle doit sa perfection aux arts qu'elle a fait naître, 512. — En quoi consiste tout l'art de l'architecte, *ibid.* — Étude sur Saint-Pierre de Rome, *ibid.* — La connaissance de cet art trop négligée par ceux qui dirigent l'administration, XIII, 27. — Inconvénients de cet état de choses, *ibid.* — N'est point un art borné, 28.

\* *Archontes*. — Magistrats, prêteurs ou gouverneurs de l'ancienne Athènes, XIII, 330. — Leur mode d'élection, leurs fonctions, etc., *ibid.*, 332.

ARCHYTAS, philosophe pythagoricien, né à Tarente. — Quels furent ses disciples, XVI, 521. — S'immortalisa dans la mécanique, *ibid.* — Comment il mourut, *ibid.* — Ses principes, 522.

ARCS (le marquis des). — Voyez AISON, (M<sup>lle</sup> d'). — Moyen qu'il emploie pour séduire M<sup>lle</sup> d'Aison, VI, 148. — Hasarde un premier présent, on le lui renvoie, 150. — Un second éprouve le même sort, 151. — Son désespoir, 152. — Son mariage, 155. — Révélation que lui fait M<sup>me</sup> de La Pommeraye le lendemain du jour de ses noces, 156.

ARCLAIS DE MONTAMY (d'). — Voyez MONTAMY.

ARCONVILLE (Marie-Geneviève-Charlotte d'ARLUS, dame d'), femme savante. — Donne, en 1771, une *Vie du cardinal d'Ossat*. Compte rendu de cet ouvrage, IX, 453. — Ce que M<sup>me</sup> de Blot disait de son style, 455. — Auteur des *Oeuvres morales de Diderot, contenant son traité de l'Amitié et celui des Passions*, ouvrage attribué à tort à Diderot, XX, 99.

\* ARCY, gros village de Bourgogne, dans l'Auxerrois. — Description des grottes qui l'ont rendu célèbre, XIII, 332-333.

*Ardents* (le miracle des). — Fait arrivé en l'an 1129, sous le règne de Louis VI. — Ce fléau, qui cessa tout à coup, par l'intercession de sainte Geneviève, a fourni au peintre Doyen le sujet d'un grand et beau tableau qui se voit aujourd'hui à Saint-Roch, XI, 29, 179.

\* ARÉOPAGE, sénat d'Athènes. — Sa composition, ses fonctions, XIII, 337-339.

ARÉTÉE, célèbre médecin grec. Praticien hardi, écrivain élégant. — Ses travaux, analysés par Peyrilhe, méritent d'être connus, IX, 473. — La *phrénésie*, l'*apoplexie*, le *tétanos*, l'*épilepsie*, sont décrits dans cet auteur avec une merveilleuse exactitude, et traités avec la même vigueur, *ibid.* — Rien de mieux que sa description de la lèpre, *ibid.*

ARÉTIN (Pierre). — Fait peindre par Jules Romain des tableaux licencieux, sur lesquels il compose ses sonnets obscènes, XI, 189. — Pourquoi les chefs-d'œuvre du peintre devaient être promptement détruits, *ibid.*

\* *Argata* (Chevaliers de l') ou *Chevaliers du Dévidoir*, XIII, 339. — Leurs insignes, *ibid.* — Cet espèce d'ordre finit avec le règne de Louis d'Anjou, *ibid.*

ARGENS (marquis d'). — M. Poulet-Malassiss lui attribue la paternité du roman *Thérèse philosophe*, XX, 97.

ARGENSON (Marie-Pierre VOYER, comte d'), lieutenant-général de police. — Fait arrêter Diderot le 29 juillet 1749, I, XLIII, et 277. — Conduit à Vincennes, l'auteur de la *Lettre sur les aveugles* y reste enfermé pendant cent jours, *ibid.* — Cause de cet acte de rigueur, *ibid.* — Ce qu'il dit, suivant le journal de Barbier, au sujet de la censure et de la condamnation de la Thèse de l'abbé de Prades, 433. — Placet que lui adressent les libraires de l'*Encyclopédie* au sujet de la détention de Diderot à Vincennes, XIII, 111. — Nouvelles représentations des libraires sur le même sujet, *ibid.* et suiv. — Son zèle pour la *Bibliothèque du roi*, 476. — Supplique que Diderot lui adresse pour demander sa liberté, XX, 124.

ARGENSON (Antoine-René VOYER d'). — Voyez PAULMY.



\* *Argent.* — Son histoire comme espèce minérale, comme marchandise, et sa valeur comme signe monétaire, XIII, 339-350. — *Argent* dans notre langue est un terme générique sous lequel sont comprises toutes les espèces de signes de la richesse ayant cours dans le commerce, 353.

ARGENTAL (le comte d'), neveu de M<sup>me</sup> de Tencin, réputé son collaborateur dans les compositions des *Mémoires du comte de Comminges*, X, 286. — Ce que lui répond Voltaire, à propos de Calas, XIX, 97 (note).

Argillan, ou le *Fanatisme des Croisades*, tragédie. — Voyez *Fontaine-Mulherbe*.

ARIMANE, divinité des Perses. — Est l'auteur du mal, XVI, 263.

ARISTE. — Pseudonyme que prend Diderot dans la *Promenade du Sceptique*, I, 181. — Ses entretiens avec Cléobule, 182 et suiv. — Son interlocuteur veut le dissuader d'écrire sur la religion, 183 et suiv. — Alcyphron, jeune sceptique, lui conseille de faire imprimer ses ouvrages en Prusse, 186, 187. — Circonstances de sa vie racontées par lui-même, VII, 390-394.

ARISTIDE. — Sa religion sera de tous les temps; pourquoi, II, 81.

ARISTIPPE. — Philosophe grec, fondateur de la secte Cyrénaïque, XIV, 268. — Sa vie et sa doctrine, 269-274.

ARISTON. — Philosophe péripatéticien, successeur de Lycon, XVI, 247.

ARISTON DE CHIO. — Philosophe stoïcien, disciple de Zénon, XVII, 225. — Innova plusieurs choses dans le stoïcisme, 225. — Quel fut son disciple, *ibid.*

ARISTOPHANE, poète comique grec. — Est un farceur original, VII, 319. — Un pareil auteur est précieux pour le gouvernement, s'il sait l'employer, *ibid.*

ARISTOTE, célèbre philosophe grec. Le premier qui ait réduit le raisonnement en art. — Ses idées singulières sur le brigandage, II, 396. — Sa poétique doit être étudiée et suivie, VII, 322. — Sa poétique s'applique à tous les genres dramatiques, 323. — Fondateur du péripatétisme, XV, 66. — Ses nombreux sectateurs, *ibid.* —

Sa doctrine proscrire devient la philosophie régnaute des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles entiers; 301. — De la vie d'Aristote, XVI, 227. — De la logique d'Aristote, 227-232. — De la philosophie naturelle d'Aristote, 232. — Principes de la psychologie d'Aristote, 237. — Métaphysique d'Aristote, 240. — De l'athéisme d'Aristote (voyez *Aristotélisme*), 242. — Principes de la morale ou de la philosophie pratique d'Aristote, 243. — Des successeurs d'Aristote, 245. — Philosophes récents aristotéliciens-scolastiques, 250. — Disciples d'Aristote chez les Franciscains, 251. — Chez les Jésuites, *ibid.* — Philosophes qui ont suivi la véritable philosophie d'Aristote, 252. — Aristote pénètre les secrets de la politique à la cour de Philippe, 340. — Ce qu'il pensait sur la Providence, 447.

\* *Aristotélisme.* — Philosophie d'Aristote. — Voyez *Péripatéticienne* (Philosophie).

ARISTOXÈNE, philosophe et musicien grec. — Auteur des *Éléments harmoniques*; n'admettait pour juge en musique que l'oreille, et rejetait les calculs mathématiques de Pythagore. La méthode qu'il regardait comme fausse n'était que défectueuse, IX, 85. — Aristoxène et Pythagore se trompaient également par l'exagération de leur doctrine, 86.

*Arithmétique.* — Il est donné à tous de l'apprendre, III, 452. — Son enseignement appartient aux études primaires, 453. — Plus facile à apprendre que la lecture, *ibid.* — Exemples divers d'enfants phénomènes, 454.

Armée. — Sa résidence, I, 193, alinéa 10. — Voyez *Rendez-vous général*. — Partout où le citoyen est soldat, il ne faut point d'armée, II, 416.

Armide. — Opéra de Quinault, dont le peintre Servandoni fit les magnifiques décors, I, 229, alinéa 33. — Est le chef-d'œuvre de Lulli, XII, 154.

ARNAUD (François), abbé de Grandchamp. — Son discours de réception à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, VI, 423. — Il obtient avec Suard le privilège de la *Gazette de France*, XIX, 149.

ARNAULD (*Antoine*), célèbre théologien. — Soutient que les cinq propositions condamnées comme extraites de l'*Augustinus* de Jansénius ne sont point dans ce livre, XV, 260. — En 1656, la Sorbonne censure les *Lettres d'Arnauld à un duc et pair* (le duc de Luynes) *ibid.* — Lettres et censure qui ont produit les *Provinciales de Pascal*, *ibid.*

ARNAULD, évêque d'Angers, frère du précédent. — Se déclare contre le formulaire d'Alexandre VII, et le signe ensuite par transaction, XV, 261, 262.

ARNAULD DE VILLENEUVE, célèbre alchimiste français. — Abandonne la scolastique pour étudier la philosophie naturelle. L'ignorance stupide et jalouse ne l'épargne pas. Il se retire en Sicile, XVII, 104.

ARNOBE, apologiste de la religion chrétienne, né vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle, eut Lactance pour disciple, XV, 294.

ARNOUL (*René*). — Perfectionne, en 1566, l'invention de Jean Rouvet pour le flottage des bois, XIII, 484.

ARNOULD (*Sophie*), actrice de l'Opéra, célèbre par ses bons mots. — Sa liaison avec le comte de Lauraguais, V, 416. — Passe au financier Bertin, *ibid.* — Levesque de Burigny raconte à Diderot ses plaisanteries cyniques, et ses mots ingénus et délicats, VI, 312. — Quels gens fréquentent sa maison, *ibid.* — Rulhières est l'un des plus assidus, 313. — Une de ses plaisantes excentricités rapportée par Grimm, VIII, 358 et 420. — Comment Diderot apprécie son jeu dans le rôle de Colette du *Devin du village*, XVIII, 413. — Sa conversation avec M<sup>me</sup> Portal sur son attachement pour le comte de Lauraguais, XIX, 49. — Elle quitte le comte de Lauraguais, 63. — Lettre curieuse qu'elle lui écrit, 64 (note). — Elle s'arrange avec M. Bertin, *ibid.* — Ce que Diderot pense d'elle à propos de la lettre d'excuses du comte de Lauraguais, 75.

ARPAJON (couvent d'). Une religieuse et la tourière de ce couvent se présentent à l'abbaye de Longchamp pour se faire remettre sœur Suzanne Simo-

nin (*la Religieuse*), V, 105. — Portrait de la supérieure de cette maison, *ibid.* — Tableau de la vie intérieure qu'on y mène, 106. — Curieuse séance d'introduction, 108. — Tableau de mœurs, 110. — Scènes de dépravation de la supérieure, 124, 134. — Tableau d'une réunion d'après-midi chez la supérieure, 136-139. — Le Père Lemoine, directeur spirituel de la maison, s'y rend à la Pentecôte, 143. — Il éclaire Suzanne Simonin sur la coupable et dangereuse amitié de la supérieure, 145.

■ Arrêt rendu à l'amphithéâtre de l'Opéra sur la plainte du parterre intervenant dans la querelle des deux Coins, XII, 143-151.

ARNOË, femme du grand monde, sujette à des vapeurs d'un plaisant caractère, IV, 217. — Mangogul fait sur elle l'essai de l'anneau magique, *ibid.*

\* Art, terme abstrait et métaphysique. — Étude sur ce sujet, XIII, 360-373.

Art (l'). — Ses productions seront communes, imparfaites et faibles, tant qu'on ne visera pas à une imitation rigoureuse de la nature, II, 35. — La nature est lente dans ses moyens; l'art prétend la contrefaire en un moment, *ibid.* — Chaque art à ses avantages; tous ne sont qu'une imitation, mais chaque art imite d'une manière qui lui est propre, VII, 162.

Art de peindre (l'), poème de Watelet. — Examen critique de cet ouvrage, XIII, 16. — Du dessin, 17. — De la couleur, 19. — Des proportions, 22. — De l'ensemble, *ibid.* — Du mouvement et du repos des figures, 24. — De la beauté, *ibid.* — De la grâce, *ibid.* — De l'harmonie de la lumière et des couleurs, 25. — De l'effet, *ibid.* — De l'expression et des passions, *ibid.*

Art de peindre sur émail (l'), XIII, 50-75.

Art dramatique. — Nous parlons trop dans nos drames, VII, 104. — Des différents genres. Du genre sérieux, 135. — Ses avantages, 136. — Du genre tragique et du genre comique, *ibid.* — Le genre comique est des espèces, le genre tragique est des individus, 138. — Erreur



- commune à ceux qui ont écrit de cet art, 344. — Une de ses parties les plus importantes et une des plus difficiles est de cacher cet art, 349. — Réflexions sur ce sujet, VIII, 339-359.
- Art poétique.*—Celui de Boileau est l'ouvrage d'un maître qui cherche à donner le précepte et l'exemple à son disciple, VII, 322. — Celui d'Horace est d'un poète qui parle à des poètes, *ibid.* — La *Poétique* d'Aristote établit des principes généraux, et est propre à tous les genres dramatiques, 323. — Ce qui manque à son avancement, 335.
- Art poétique d'Horace* (l') mis en ordre par J.-L. Le Bel, avocat. — Jugement de Diderot sur ce triste travail, VI, 384.
- Arts d'imitation.* — Prodigieux résultats qu'on pourrait en obtenir pour le bonheur de l'humanité, VII, 313.
- Artères.* — Leurs fonctions communes, IX, 287, 295. — Voyez *Cœur*.
- \* *Artisan* \* *Artiste.* — Noms par lesquels on désigne des ouvriers de mérite différent, XIII, 373.
- Artistes.* — Conseil donné à ceux qui sont jaloux de la durée de leurs ouvrages, XI, 189.
- \* *Aschariouns* ou *Aschariens*, disciples d'Asshari, un des plus célèbres docteurs d'entre les musulmans. — Exposé de leur doctrine, XIII, 373.
- ASHKOW (*Catharina-Romanofna*, princesse d'). — Voyez DASHKOFF.
- \* *Asiatiques.* — Exposé de leur philosophie en général. Tous sont ou mahométans, ou païens ou chrétiens. La secte de Mahomet est la plus nombreuse; le peu de chrétiens qu'on y trouve sont schismatiques; XIII, 374-383.
- \* *Assaisonnement*, terme de cuisine. — Art de procurer des indigestions, a dit un savant médecin, XIII, 383. — Hippocrate conseille les assaisonnements simples, *ibid.*
- ASSELIN (*Louis*), littérateur, conseiller municipal de Paris. — On lui doit la communication officieuse de plusieurs ouvrages inédits de Diderot, dont copie a été faite en 1856 à la Bibliothèque impériale de l'Ermitage à Saint-Petersbourg, par M. Léon Godard, I, vi.
- Fait, en 1865, une intéressante conférence sur Diderot et le XIX<sup>e</sup> siècle, V, 212, et XX, 142. — Ce qu'il dit de l'enthousiasme, V, 212.
- ASSELINÉAU (Ch.). — Publie en 1862 une édition, revue et corrigée, du *Neveu de Rameau*, V, 380.
- Assemblée de Cythère* (l'), par le comte Algarotti. — Examen rapide de cet ouvrage, VI, 319.
- \* *Assez*, *Suffisamment*, nuance entre ces deux synonymes de quantité, XIII, 384.
- ASSÉZAT (*Jules*). — Annote et publie la présente édition jusqu'au tome XV inclusivement. Les éditeurs, en déplorant sa mort et en rendant hommage à sa mémoire, annoncent que l'édition sera terminée par M. Maurice Tourneux, XVII, 1.
- ASSHARI ou ESCHARI, philosophe musulman, chef de la secte des Assharites; XVII, 41. — Principes de sa doctrine, elle fait des progrès rapides, 42.
- Assharites*, secte de philosophes musulmans, XVII, 42. — Voyez *Aschariouns*.
- \* *Assoupissement*, état de l'animal dans lequel ses actions volontaires paraissent éteintes, XIII, 385. — Exemples extraordinaires d'assoupissement prolongé, 386.
- \* *Assuré*, *Sûr*, *Certain*. — Exemples du bon emploi de ces synonymes, XIII, 387.
- \* *Assurer*, *Affirmer*, *Confirmer*. — Valeur relative de ces mots, XIII, 387.
- ASTÉRIE (la duchesse); ce nom cache Sophie Arnould. — Suite de son rendez-vous à Selim (le maréchal de Richelieu alors âgé de dix-huit ans), IV, 326.
- ASTO, jeune Taitienne, II, 320.
- Astrologie judiciaire.* — Sa naissance chez les Chaldéens, XIV, 80. — Charlatanisme de cette prétendue science, 81. — Son empire extraordinaire chez tous les peuples de l'Orient, *ibid.*
- Astronomie.* — Les progrès de cette science sont l'indice le plus marqué de l'étendue de l'esprit humain, III, 459.
- ASTUC (J.), célèbre médecin, IX, 218.
- Atavisme.* — Nom donné à certains phénomènes de la génération, II, 150.
- ATHANASE (saint). — Sa tolérance religieuse, I, 488.

*Athanor.* — Nom d'un appareil employé par les alchimistes, III, 463.

*ATHÉE.* — Ce que c'est qu'un athée, I, 21.

— Son raisonnement pour prouver qu'il n'y a pas de Dieu, 131 à 134. — Trois classes d'athées : les *vrais*, les *sceptiques*, les *fanfarons*, 136. — Il faut plaindre les premiers, prier pour les seconds, et détester les derniers : ils sont faux, *ibid.* — La probité de l'athée repose sur de mauvais fondements, 137. — Ses idées, sa conduite, 217. — Il n'appartient qu'à l'honnête homme d'être d'athée, II, 61 ; III, 297. — Les athées prétendent que le culte rendu aux hommes après leur mort est la première source de l'idolâtrie, XVI, 351. — Ce qu'ils en concluent, *ibid.*

*Athéisme.* — Peut-on dire qu'il exclut toute probité, I, 18. — En quoi il consiste, 21. — Seul, il exclut toute religion, 22. — Ne paraît avoir aucune influence diamétralement contraire à la pureté du sentiment naturel de la droiture et de l'injustice, 45. — Il laisse la probité sans appui, 58 (note 2). — Il pousse à la dépravation, 59. — Son origine, 190. — L'athéisme pratique n'est guère que sur le trône, II, 491 (maxime du roi de Prusse Frédéric II). — Peut être la doctrine d'une petite école, jamais celle d'une nation civilisée, III, 517. — L'athéisme a aussi ses partisans dans le Malabar, XVI, 42.

*ATHÉNAGORAS*, philosophe platonicien, ou plutôt éclectique. — Sa manière d'entendre le mot *λογος*, après avoir embrassé le christianisme, XV, 292.

*ATHÉOS*, nom d'un athée, ami d'un sceptique qu'il rencontre dans l'*Allée des marronniers*, I, 227, alinéa 31. — Est désigné pour représenter sa secte dans une assemblée religieuse, 228. — Ses raisonnements, 229, 230, 232, 233. — Ce qui lui arrive pendant la réunion, 235, alinéa 56.

*Atlantide*, vaste continent, qui, selon les traditions antiques conservées par Platon (dans le *Timée* et le *Cratylas*) était situé dans l'Océan Atlantique, en face des Colonnes d'Hercule. — Lettre sur cette contrée et ses habitants que

M. Baer, dans son *Essai historique et critique sur les Atlantides*, considère comme étant la Palestine au temps des patriarches, IX, 225. — La conformité du récit de Moïse et de celui de Platon donne un grand poids à l'opinion de M. Baer, 233.

*Atlantiques* (les), le même peuple, selon M. Baer, que les Hébreux, IX, 226.

*ATLAS*, premier chef des Atlantides, selon Diodore de Sicile, IX, 226. — Cet Atlas, dit M. Baer, n'est autre que Jacob, *ibid.*

*ATLAS*, roi de Mauritanie, changé en montagne selon la fable. — La fiction qui lui fait porter le ciel sur ses épaules dépassée en absurdité, I, 218, alinéa 7.

*Atome.* — Un atome remue le monde, II, 67.

*ATRIBA*, lisez AKIBAS. — Savant rabbin, auteur du livre de la *Création*. Philosophe cabalistique. Abrégé de sa vie, XV, 367. — Se jette dans le parti du faux Messie Barcho-Chebas, 368. — Saisi par les troupes de l'empereur Adrien, il est mis à mort avec vingt-quatre mille disciples de sa doctrine, *ibid.* — Les Juifs lui donnent de grands éloges comme écrivain véridique, *ibid.*

\* *Attachement, Attache, Dévouement.* — Emploi grammatical de ces expressions, XIII, 387.

\* *Attacher, Lier.* — Distinction entre ces deux termes, XIII, 387-388.

*ATTAGNANT* (l'abbé de l'). — Voyez LATAGNANT.

*ATTALUS*, philosophe stoïcien, cité par Sénèque, III, 259.

*ATTALUS I<sup>er</sup>*, roi de Pergame, fondateur de la célèbre bibliothèque de ce nom, XIII, 442.

*Attention.* — Trop fortement concentrée sur un point, elle peut être nuisible, II, 377.

\* *Attention, Exactitude, Vigilance.* — Ces expressions marquent différentes manières dont l'âme s'occupe d'un objet ; XIII, 388.

\* *Atténuer, Broyer, Pulvériser.* — Emploi intelligent de ces expressions, XIII, 388.

ATTICUS. — Son buste orne le vestibule de la maison de Cléobule, I, 178.

\* *Au Petit Prophète de Boehmischbroda, au grand prophète Monet, etc.*, SALUT, XII, 152-156.

AUX MÂNES de Diderot, opuscule de Meister, compris dans la présente édition, I, ix. — Notice préliminaire, xi. — Notes, xx. — La paternité de cet ouvrage a été contestée à Meister, XX, 141.

AUBERTIN (M.), auteur d'une *Étude critique sur les rapports supposés entre Sénèque et saint Paul*; ouvrage cité, III, 194.

AUBERTOT, bourgeois d'Orléans. — Anecdote sur un soufflet qu'il donne à titre d'aumône, VI, 61.

AUBRY (Étienne), peintre de portraits. — Ceux qu'il expose en 1771, entre lesquels celui de *Jeaurat*, accusent un beau talent, XI, 531. — *L'Amour paternel*, qu'il expose au Salon de 1775, est travaillé scrupuleusement, XII, 24; sa *Bonne Femme qui tire des cartes* est un très-bon tableau; sa *Bergère des Alpes* est charmante; son *Petit Garçon qui demande pardon à sa mère*, délicieux, 25. — Les *Adieux de Coriolan à sa mère*, tableau exposé en 1781, plus agréable de loin que de près, n'est cependant pas sans effet, 49.

\* *Audace, Hardiesse, Effronterie*. — Exemples de l'emploi grammatical de ces différents termes, XIII, 388.

AUDRAN (Gérard ou Girard), célèbre graveur, X, 191. — Entre ses ouvrages, recommandés comme objet d'étude, ne pas négliger *la Vérité portée par le Temps*, X, 442.

\* *Augmenter, Agrandir*. — Applications différentes de ces mots, XIII, 389.

\* *Augmenter, Croître*. — L'un se fait par développement, l'autre par addition, XIII, 389.

AUGUS (Pierre-Bené), littérateur; publie, dans ses *Révélation indiscretes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, un portrait de Diderot par Garand reproduit, I, xxi.

AUGURES. — Tarquin l'Ancien, cinquième roi de Rome, croit à leur science et

se déclare leur protecteur, I, 147. — Lactance, Denys d'Halicarnasse et saint Augustin attestent la vérité du fait merveilleux qui fonda leur puissance, *ibid.*

AUGUSTIN (Aurelius-Augustinus), appelé généralement *saint Augustin*, évêque d'Hippone, auteur de la *Cité de Dieu*. Ce qu'il dit des *piétistes*, I, 38, 39. — Est appelé un ancien professeur de rhétorique, 205, alinéa 45. — Sa tolérance religieuse, 488. — Était un pauvre anatomiste, IX, 324. — Écrivain chrétien du IV<sup>e</sup> siècle, fut d'abord manichéen, XV, 295-300.

AULU-GELLE, célèbre grammairien; auteur des *Nuits attiques*, voir dans cet ouvrage le discours du médecin Favorin, III, 95. — Ce qu'il raconte d'un certain Paulus jouant le rôle d'*Electre* dans la tragédie d'Enripide, VIII, 422.

\* *Aurore*, déesse du paganisme. — Son histoire mythologique, XIII, 389.

\* *Aurum musicum*, préparation chimique. — Procédé pour l'obtenir, XIII, 390. — Autre manière d'opérer pour faire l'*argentum musicum*, 391.

\* *Austère, Sévère, Rude*. — L'*austérité* est dans les mœurs; la *sévérité* dans les principes; la *rudesse* dans la conduite, XIII, 391.

*Auteurs et des Critiques* (des), VII, 387. (Voy. *Sommaire*, p. 305).

*Auteurs Grecs*: Hérodote, — Thucydide, — Isocrate, — Platon, — Xénophon, — Épicète, — Plutarque, — Démétrius, — Polybe, — Diodore de Sicile, — Denys d'Halicarnasse, — Philon, — Josèphe, — Appien, — Diogène de Laërce, — Polyen, — Pausanias, — Philostrate, — Dion Cassius, — Hérodien, — Zozime, — Procope, — Agathias, — Élien, — Jugement sur le caractère des écrits de ces prosateurs, III, 479-480. — Appréciation des poètes: — Homère, — Hésiode, — Pindare, — Sophocle, — Euripide, — Eschyle, 481. — Aristophane, — Théocrite, — Bion, — Moschus, — Callimaque, 482.

*Auteurs Latins*: Cicéron, — César, — Salluste, — Cornélius Népos, — Tite-

- Live. — Velléius Paterculus, — Valère-Maxime, — Sénèque, — Pomponius Méla, — Columelle, — Quinte-Curce, — Pline le naturaliste, — Tacite, — Quintilien, — Frontin, — Végèce, — Pline le Jeune, — Florus, — Suétone, Justin, — Trogue Pompée, prosateurs; et Virgile, — Horace, — Ovide, — Catulle, — Tibulle, — Propertius, — Juvénal, — Martial, — Pétrone, poètes : Appréciation du caractère et du mérite de leurs ouvrages, III, 482, à 484.
- Auteurs sacrés*, I, 200, alinéa 34.
- Autorité*. — Elle éblouit les hommes et excite violemment leur envie; chacun y aspire, II, 461.
- \* *Autorité, Pouvoir, Puissance, Empire*. — Distinctions établies entre ces mots par l'abbé Girard dans ses *Synonymes*, XIII, 391.
- \* *Autorité politique*. — Définition de ce mot, XIII, 392.
- \* *Autorité dans les discours et dans les écrits*. — Ce qu'on entend par là, XIII, 400.
- DAUVERGNE (Antoine d') ou DAUVERGNE, musicien français. — Fait représenter, en 1753, les *Troqueurs*, opéra-comique, V, 487.
- AUXERRE (Charles de Caylus, évêque d'). — Voy. CAYLUS.
- \* *Avaler*. — Singularités physiologiques relatives à la déglutition d'objets dangereux, XIII, 401.
- \* *Avanie, Outrage, Affront, Insulte*. — Termes relatifs à la nature des procédés d'un homme envers un autre. Nuances à observer dans leur emploi, XIII, 402.
- \* *Avantage, Profit, Utilité*. — Termes relatifs au bien-être que nous retirons des choses extérieures; leur emploi judicieux, XIII, 403.
- Avare*. — Plus cruel à lui-même qu'au genre humain, l'avare est la propre victime de sa passion, I, 110. — Causes de son inquiétude que rien n'apaise, *ibid.* — Avare et misérable, mots synonymes, *ibid.* — Ne peut rien produire de grand, VII, 389.
- Avarice*, fléau de la créature, I, 110. —
- Ce vice ne connaît point de dignes, *ibid.* — Est plus particulièrement le vice des vieillards; il y a cependant des exemples d'enfants avarés, II, 313. — L'éducation, même la plus sévère, corrige rarement ce malheureux penchant de la nature, *ibid.* — Rapetisse l'esprit et rétrécit le cœur, VII, 389.
- AVED (Jacques-André-Joseph), peintre. — Le *Portrait du maréchal de Clermont-Tonnerre*, qu'il expose au Salon de 1759, est fort beau, X, 98.
- AVELLANÉDA (Alonso-Fernandez d'), auteur d'une suite de *Don Quichotte*; note biographique sur cet auteur, VI, 68.
- AVENPAS, médecin musulman. — Sa philosophie le rendit suspect, XVII, 45.
- \* *Aventure, Événement, Accident*. — Termes relatifs aux choses passées ou considérées comme telles. Peuvent rarement être employés comme synonymes, XIII, 403.
- Aventure d'un chapelier de Langres*, conte moral, V, 293 et suiv.
- Aventures de Pyrrhus*. — Notice critique sur un ouvrage portant ce titre, et dont le manuscrit fut trouvé à la mort de Fénelon, parmi ses papiers, IX, 462.
- AVENZOAR, médecin et philosophe musulman, XVII, 45. — Quels furent ses disciples, *ibid.*
- AVERDY (Clément-Charles-François de l'), contrôleur général des finances. — Accorde une pension de deux mille livres à l'abbé Coyer pour ses ouvrages : *la Noblesse commerçante*, et *Chinki*, VI, 294. — Est relevé de sa charge. — Comment et par qui sa retraite lui est notifiée, XIX, 282. — Sa pension. Chanson sur lui, 293.
- AVERROES, célèbre philosophe et médecin arabe. Moïse Maïmonides devient son disciple, XV, 374. — Notice sur sa vie, XVII, 46. — Fut de la secte des Assharites, 47. — Homme sobre, laborieux et juste, 48. — Son système particulier de religion, 49.
- Aveugle* (lisez *Dévoit*). Conversation entre cet habitant de l'*Allée des épines* et un promeneur de l'*Allée des marrons*.



ners, I, 220 et *suiv.*, alinéas 14, 15, 16 à 30.

¶ *Aveugles.* Lettre sur ce sujet, I, 279. — Hilmer, oculiste prussien, fait l'opération de la cataracte, 280. — L'aveugle-né du Puiseaux, *ibid.* — Ses habitudes d'ordre, *ibid.* — Comment il juge du beau, 281. — Sa définition d'un miroir, *ibid.* — Ne connaît les objets que par le toucher, 282. — Idée qu'il se forme des yeux, *ibid.* — Manière dont il enfle les aiguilles les plus ténues, 284. — Sa mémoire extraordinaire des sons lui fait reconnaître les personnes à la voix, *ibid.* — Se trouve inférieur aux voyants à certains égards, mais leur supérieur sous d'autres rapports, 285. — Sa réponse à la question : S'il serait content de jouir de la vue? *ibid.* — La délicatesse des sens de l'ouïe, du toucher, du goût et de l'odorat, est des plus remarquables en sa personne, 286. — Ses idées sur les vices et les vertus, 288. — Les aveugles, n'étant affectés que par la plainte, peuvent être soupçonnés, en général, d'inhumanité, 289. — Leur morale diffère essentiellement de la nôtre, *ibid.* — Notre métaphysique ne s'accorde pas mieux, *ibid.* — Comment l'aveugle-né se forme-t-il des idées des figures? 290. — Les sensations qu'ils prennent par le toucher sont le moule de toutes leurs idées, 293. — Opinions diverses de Molineux, de Locke et de Condillac, sur les sensations qu'éprouverait l'aveugle-né qui recouvrerait la vue, 314, 315. — Marche et progrès des idées et des sensations à la suite d'une opération qui a rendu la vue, 317. — Addition à la lettre sur les aveugles : Histoire intéressante de M<sup>lle</sup> de Solignac, 331 à 342.

AVEZAC-LAVIGNE (C.), auteur d'un ouvrage intitulé : *Diderot et la Société du baron d'Holbach*, XVIII, 345. — Ses suppositions, *ibid.*

AVICENNE, célèbre médecin arabe. — Sa vie, XVII, 43. — Sa mort, 44.

*Avidité.* — Fléau de la créature, I, 110.

\* *Avis, Sentiment, Opinion.* — Termes

synonymes, en ce qu'ils désignent tous un jugement de l'esprit, XIII, 403.

\* *Avis, Avertissement, Conseil.* — Termes synonymes, en ce qu'ils sont tous les trois relatifs à l'instruction des autres, XIII, 404.

¶ *Avis à un jeune poète*, VIII, 443. — Voyez DORAT.

*Avocats.* — De la rémunération due à leurs services, III, 41, 42.

*Axiomes.* — Ceux qu'on regarde comme le bon sens des nations ne doivent point être acceptés sans examen, II, 55.

AYEX (le duc d'), avait à Saint-Germain un théâtre particulier, sur lequel il jouait lui-même ainsi que sa fille, la comtesse de Tessé, VII, 17.

\* *Azabe-Kaberi.* — Supplice que les méchants souffrent sous la tombe, selon la superstition mahométane, XIII, 404.

\* *Azarecah*, hérétiques musulmans. — Leur histoire, XIII, 404-405.

## B

\* *Baaras*, nom d'un lieu et d'une plante du Liban. — Curieuses rêveries débauchées par l'historien Josèphe sur cette plante que les Arabes appellent l'*herbe d'or*, XIII, 405.

\* *BABEL.* — Note sur la ville et la tour de ce nom, XIII, 406. — Circonstances dans lesquelles le dessein insensé de cette tour fut conçu, XIV, 177.

BABEUF (*François-Noël*), cité, V, 4.

BABUTI, libraire. — Son portrait peint par Greuze, son gendre, est d'une remarquable beauté, X, 142.

BABUTI (W<sup>lle</sup>), fille du précédent, femme du peintre Greuze. — Son portrait en vestale est d'un petit caractère, X, 142. — Anecdote de sa jeunesse comme fille de libraire, 349. — Au Salon de 1765, figure un autre *Portrait de M<sup>me</sup> Greuze enceinte*, 350.

*Bachuc*, mot hébreu, VI, 224. — Sa signification, *ibid.* — Quels ont été ses sectateurs les plus distingués, *ibid.* — Platon et Jean-Jacques Rousseau déclarés faux frères, *ibid.* — Bachuc, autrement dit la *Gourde*, la *Bouteille*, a eu ses temples, *ibid.*

\* *Bacchionites*, sectes de philosophes peu connus, XIII, 407.

BACH (*Jean-Sébastien*), célèbre musicien. — Cité, XII, 302, 321.

BACH (*Charles-Philippe-Emmanuel*), musicien allemand, deuxième fils du précédent, auteur de l'*Essai sur l'art de toucher du clavecin*; cité XII, 289, 302, 321. — Lettre que Diderot lui écrit, XX, 91.

BACHELIER (*Jean-Jacques*), habile peintre de fleurs. — Fait, en 1749, un tableau en cire : *Flore et Zéphire*, sujet tiré de la fable. — Histoire de ce premier essai d'un nouveau genre de peinture, racontée par lui-même, X, 48. — Fait sur toile, par suite d'un défi, un second tableau à l'*encaustique*, 52. — Description de son procédé, 53. — Manière dont il préparait ses toiles pour la peinture en cire, 55. — Son troisième tableau, représentant des fleurs dans un vase de porcelaine, prouve que s'il n'a pas retrouvé la véritable peinture *encaustique* des Anciens, il s'en est fort approché, 56. — Réponse que lui font deux chimistes dont l'un était de l'Académie, 60. — Ses persévérants essais pour arriver à éviter l'emploi de l'essence de térébenthine dans la peinture en tableaux, 61. — Obtient le résultat désiré, 66. — Communique son secret à M. Odier, 67. — Description des tableaux exécutés, par ce peintre, à la cire et au feu ou à l'*innustion*, 68. — Expose, au Salon de 1759, un tableau de la *Résurrection*, peint à la cire, mauvaise composition, 99. — Il y a dans la tête de ce peintre des liens qui garrottent son imagination, 133. — Expose, au Salon de 1761, les *Amusements de l'enfance*, tableau empreint d'une exagération qui tient de la bacchanale, *ibid.* — Un *Milon de Crotone*, toile prétentieuse et mauvaise, *ibid.* — La *Fable du cheval et du loup*, réduction de son grand tableau en encaustique, reproduction bien réussie, 134. — Un *Chat d'Angora*, bonne physionomie traîtresse, *ibid.* — Une *Descente de croix*, esquisse de mérite, *ibid.* — Trois tableaux qu'il

expose au Salon de 1763, bons à envoyer au pont Notre-Dame : *Le Pacte de famille*; *Les Alliances de la France*; *La Mort d'Abel*, 196. — Remarquable beauté de l'une des esquisses de ce dernier tableau, 197. — Le Salon de 1765 reçoit de lui cinq tableaux : 1. *La Charité romaine*, ou *Cimon dans la prison, allaité par sa fille* (ce tableau est actuellement au Louvre, n° 4 de l'Ecole française), 290. — 2. *Un Enfant endormi*, 293. — 3. *Des Fruits*, *ibid.* — 4. *Des Fleurs*, 294. — 5. Un tableau peint avec de *nouveaux pastels* préparés à l'huile, *ibid.* — N'envoie rien au Salon de 1767, et ne veut plus exposer, XI, 4. — Avait cependant peint pour ce Salon une *Psyché enlevée du rocher par les Zéphirs*, 96. — Fonde, en 1766, l'Ecole gratuite de dessin, *ibid.* — Jugement sur son talent, 306.

BACHER (*Georges-Frédéric*), médecin français; renommé pour le traitement de l'hydropisie. — Donne des soins à Diderot, I, LVI.

\* *Bachoteurs*. — Bateliers établis sur les ports de Paris. Police qui les régit, XIII, 407.

BACON (*François*), célèbre philosophe anglais. — Ses *Cogitata et Visa de interpretatione naturæ* fournissent à Diderot l'idée des *Pensées sur l'Interprétation de la nature*, II, 3. — Diderot reconnaît lui devoir le *Système figuré des connaissances humaines*, qu'il a placé en tête de l'*Encyclopédie*, XIII, 133, 134. — Observations sur sa division des sciences, 159-164. — Reproduction de son arbre philosophique, 165. — A été le fondateur de l'éclectisme moderne, XIV, 306.

BACON (*Roger*), moine et savant anglais. — Philosophe scolastique appartenant à la deuxième période de cette philosophie. — Est un des génies les plus surprenants que la nature ait produits, XVII, 100. — Étudie la nature; progrès qu'il fait dans la physique expérimentale, *ibid.* — Ses conjectures, 101.

— Accusation portée contre lui, *ibid.* BACQUEVILLE (M. de). — Incendie de son



- hôtel, son indifférence à ce sujet. — Sa conduite étrange; son caractère; ses folies; son avarice, XVIII, 300 et suiv.
- BAGULARD (Arnaud).** — Voyez DARNAUD.
- BAER OU BAEIER (Jean-Christian-Félix);** érudit allemand, aumônier de la chapelle royale de Suède à Paris, IX, 225. — Doit à la lecture du *Timée* et du *Critias* de Platon l'idée qu'il s'est formée sur l'identité des habitants de l'Atlantide et des patriarches, *ibid.* — Objections faites à son système, 228. — Pour lui le sort des Atlantides rebelles fut le même que celui des Israélites corrompus; d'où la conclusion que, sous ces noms différents, il ne faut voir qu'un seul peuple, 233.
- BAGGE** (le baron de), noble allemand; amateur passionné de musique. — Ses concerts à Paris étaient très-suivis, V, 418, 419.
- Bahman Jescht.** — Espèce de prophétie. Ce qu'y voit Zoroastre, XVII, 325.
- BAILLET.** — Remarque de ce pieux écrivain, III, 123.
- BALA.** — Nom d'un personnage distingué que l'impératrice de Russie donna à Diderot pour l'accompagner dans son retour de Pétersbourg à Paris, I, LIV.
- Balance.** — Étendard des Pyrrhoniens, avec ces mots pour devise : *Que sais-je ?* I, 217, alinéa 4.
- \* **Balanciers.** — Nom d'une corporation d'ouvriers soumis à la juridiction de la cour des monnaies, XIII, 408.
- BALÉCHOU (Jean-Joseph-Nicolas).** — Qualités et défauts de la gravure de cet habile artiste, X, 445. — Sa mort, *ibid.* — On recherche de lui : *les Baigneuses, le Calme et la Tempête*, d'après Joseph Vernet; *la Sainte Geneviève*, d'après Carle Van Loo, et un *Portrait d'Auguste*, roi de Pologne, *ibid.*
- Bal masqué, et suite.** — Vingt-quatrième et vingt-cinquième essais de l'anneau magique, IV, 328 et suiv.
- \* **Ballade.** — Genre de poésie dans lequel ont excellé Clément Marot et La Fontaine, XIII, 408, 409.
- \* **BALUZE (Étienne),** savant historiogra-
- phe. — Ses manuscrits, au nombre de plus de mille, sont achetés par l'abbé Bignon pour la Bibliothèque du roi, XIII, 472.
- Bandeau.** — Symbole de la Foi, I, 192, 202, 203, 211, 212; alinéas 7, 8, 9, 40, 44, 62, 63.
- Baniens,** secte de race indienne encore subsistante malgré sa dispersion, II, 97.
- BANIER (l'abbé).** — Son ouvrage principal : *La Mythologie et les Fables expliquées par l'histoire*, cité avec éloge, III, 494.
- BANZA,** nom par lequel Diderot désigne PARIS dans les *Bijoux indiscrets*, IV, 138. — État de son Académie des sciences, 162.
- Baptême,** cérémonie religieuse. — La raison de l'homme lui fait mépriser le baptême, I, 163. — Comment il s'accomplit, 191, alinéa 6; IV, 446. — A quoi il engage, 447. — Où il conduit, *ibid.* — Ce qu'en trouve au bout du voyage, 448.
- \* **Baptés (les),** ou *Plongeurs*, comédie de Cratinus, XIII, 409.
- BAQUOY (Jean-Charles),** graveur, X, 191.
- Barbarie.** — Sens philosophique de ce mot, I, 9.
- Barbe.** — Son origine présumée, IX, 309.
- BARBÉ-MARBOIS (comte).** — Lettre de Diderot à la marquise de Pompadour, dont il est l'auteur, XX, 100.
- \* **Barbeliots** ou *Barboriens*, secte de Gnostiques. — Leur extravagante doctrine, XIII, 409.
- BARBEU DU BOURG (Jacques),** médecin-Jotaniste. — Traducteur anonyme des *Lettres d'un fermier* de Pensylvanie, ouvrage de Dickinson, IV, 86.
- BARBEYRAC (Jean),** traducteur et commentateur de Puffendorf. — Son traité des *Devoirs de l'homme et du citoyen* cité avec éloge et recommandé, III, 492, 506.
- BARBIER (Antoine-Alexandre),** savant bibliographe. — Réfute les calomnies de La Harpe contre Diderot, III, 6. — Combat les attaques de Ginguené au sujet d'une note de Diderot contre

- J.-J. Rousseau, 7. — On trouve, dans son *Dictionnaire des anonymes*, la liste des ouvrages auxquels donna naissance la Thèse de l'abbé de Prades, 484. — A qui il attribue le roman *Thérèse philosophe*, XX, 97.
- BARBIER (*Louis*), fils du précédent. — Remet à M. Assézat une note écrite par son père, qui révèle dans les œuvres de Diderot des lacunes encore imparfaitement comblées, XX, 112.
- BARBIER (*Edmond-Jean-François*), avocat, né à Paris en 1689, mort dans la même ville en 1771. — Ce qu'il rapporte dans son *Journal* au sujet du scandale causé par la Thèse de l'abbé de Prades, I, 433. — Il attribue à Diderot le roman *Thérèse philosophe*, XX, 97.
- BARBIER D'AUCOURT (*Jean*), avocat au Parlement de Paris. — Notice sur cet auteur des *Sentiments de Cléanthe*, critique ingénieuse des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, du P. Bouhours, XV, 414.
- BARCHO-CHEBAS, faux Messie. — Est soutenu dans son imposture par le docteur cabaliste Atriba, XV, 368.
- BARCLAY (*Jean*), écrivain anglais. — Danger d'imiter son indépendance, I, 185.
- BARDA ou BARDAS, patrice d'Orient, au ix<sup>e</sup> siècle, établit des écoles et stipendie des maîtres afin de faire cesser l'ignorance du siècle précédent, XV, 299.
- BARDIN (*Jean*). — Expose, au Salon de 1781, une *Adoration des Mages*; tableau assez bien composé, XII, 58.
- \* *Bardocucullus* ou *Bardaïens cucullus*. — Selon Casaubon, c'était une partie du vêtement des Gaulois de Langres et de Saintes, XIII, 410.
- BARON (*Michel Boyrox, dit*), acteur célèbre. — Diderot le nomme ORGOGLI dans les *Bijoux indiscrets*, IV, 277. — Une aventure galante de ce comédien auteur, 278. — Jouait à soixante ans passés, et avec un grand succès, le *Comte d'Essex*, *Xipharès*, *Britannicus*, etc., VIII, 351 et 376.
- BARRI (*Jules*). — A professé quatre leçons sur Diderot dans son *Histoire des idées morales et politiques en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, XX, 144.
- Barnwell* ou le *Marchand de Londres*, tragédie bourgeoise de Lillo, citée en exemple, VII, 95.
- Baron d'Holbach* (le), par F. T. Claudon. — Diderot est l'un des personnages de ce roman, XX, 145.
- \* *Barques*. — Histoire de la diversité des matières employées pour leur construction, dans les premiers âges du monde et par les différents peuples, XIII, 410.
- BARRÉ, jeune paysanne déguisée en homme, au service de M. de Bournaud pendant le voyage de Bougainville. — Ce qui lui arrive au cours de ce voyage, II, 205, 219.
- BARRIÈRE (*Jean-François*). — Fait connaître, en 1828, les *Mémoires de M<sup>me</sup> de Vandeuil* (Marie-Angélique Diderot) sur la vie de son père, I, xxvii. — Le manuscrit de cet ouvrage avait circulé à Paris dès 1787, *ibid*.
- BARRIÈRE (*Pierre*), soldat orléanais. — Est armé en 1593, par le P. Varadé, recuteur des jésuites à Paris, à l'effet d'assassiner Henri IV, XV, 279.
- BARRY (*M<sup>me</sup> du*), maîtresse de Louis XV. — Un mot d'elle, II, 387. — Son origine et sa fortune, citées comme un singulier exemple de la destinée des femmes, XIX, 408.
- BARTHE. — Lit à Diderot une comédie qui le fait rire, XIX, 154. — Critique de cette comédie, 208.
- \* *Barthélemîtes*, ordre de clercs séculiers, fondé par Barthélemi Hobzauser, XIII, 412. — Leurs constitutions ont été approuvées par le pape Innocent XI, *ibid*.
- BARTHÉLEMY (l'abbé), auteur du *Voyage d'Anacharsis*. — Fait paraître, en 1760, un roman intitulé *Les Amours de Carite et de Polydore*, V, 491. — Analyse de ce pastiche composé pour l'éducation du jeune Castanier d'Aurillac, *ibid*.
- BARTHOCHERRI, bramine célèbre parmi les Malabares, XVI, 46. — Sa doctrine et sa morale, 47-49.

\* *Bas*, terme employé comme le corrélatif de *Haut*, XIII, 412.

BASSE (M<sup>lle</sup>), danseuse de l'Opéra. — Son histoire avec M. Prévot, XIX, 227.

BASSEPORTE (M<sup>lle</sup>), élève de Robert. — Peintre de fleurs et d'animaux, attachée au Jardin du Roi, XI, 306.

\* *Bassesse*, *Abjection*, termes synonymes. — Discussion à ce sujet, XIII, 413. — Ces termes semblent avoir été inventés des hommes injustes dans le sein du bonheur, 414.

BASSET DES ROSIERS (*Gilles*), auteur de l'*Anti-Vénus physique*, II, 5.

BASTILLE. — Bien nourri, bien couché, on y meurt de chagrin; pourquoi, II, 440.

\* *Bataille*, *Combat*. *Action*; valeur de chacun de ces termes, XIII, 415.

*Batailles*. — Les tableaux de ce genre ont un droit incontestable à l'indulgence, XII, 97. — Les mœurs anciennes, plus poétiques et plus pittoresques que les nôtres, étaient plus favorables à l'artiste, *ibid.*

*Bataillon noir*. — Jésuites, I, 198, 199; alinéas 28, 30.

*Bâtard légitimé* (le), ou le *Triomphe du comique larmoyant*, avec un examen du *Fils naturel* de M. Diderot; pamphlet imprimé en 1757, à Amsterdam, VII, 10.

\* *Bâton*. — Divers emplois de ce mot, XIII, 415.

\* *Bâton* (en histoire). — Remarques sur ce sujet, XIII, 416-418.

\* *Bâton* (en mythologie). — De l'*augural* et du *pastoral*, XIII, 418, 419.

\* *Batte*, instrument commun à un grand nombre d'ouvriers, XIII, 420.

BATTEUX (l'abbé *Charles*). — Son ouvrage *les Beaux-Arts réduits à un même principe* provoque la réponse de Diderot connue sous le titre : *Lettre sur les sourds et muets, etc.*, I, 345. — Conseils donnés par Diderot pour le perfectionnement du livre des *Beaux-Arts*, 385. — Diderot appelle cet ouvrage un livre *acéphale*, *ibid.* et III, 486. — Qualifié d'hypocrite par le parasite Rameau, V, 440. — Ce qui manque à son *Traité des Beaux-Arts*

pour le rendre excellent, X, 17. — Son aversion pour la philosophie et les philosophes modernes, XIV, 529.

\* *Battre*, *Frapper*; synonymes, XIII, 420.

\* BAUCIS ET PHILÉMON. Conte mythologique, différemment traité par Prior, Swift et La Fontaine, XIII, 420, 421.

BAUDEAU (l'abbé *Nicolas*), économiste. — Examen des tomes V à VIII de ses *Ephémérides du citoyen*, IV, 80-85.

BAUDELAIRE (*Charles*). — Lettre à H. Hostein au sujet de la comédie de Diderot : *Est-il bon? est-il méchant?* VIII, 140. — Réponse de H. Hostein, 141.

BAUDOUIN (*Pierre-Antoine*), peintre en miniature et à la gouache. — Reçu à l'Académie de peinture en 1761, X, 150. — Expose au Salon de cette même année plusieurs jolis tableaux, *ibid.* — Au Salon de 1763, son *Prêtre catéchisant des jeunes filles*, papier d'éventail, et sa *Phryné accusée d'impiété devant les Aréopagistes*, méritent attention, quoiqu'on puisse soupçonner que Boucher, le beau-père de l'exposant, ne soit pas étranger à ce qu'ils ont de bien, 206, 207. — Bon garçon, un peu libertin, 332. — La *Paysanne querellée par sa mère* et le *Cueilleur de cerises*, qu'il expose au Salon de 1765, attirent particulièrement l'attention de toutes les jeunes filles, *ibid.* — Ses autres tableaux à cette exposition : I. *Le Confessionnal*, que l'archevêque a fait retirer; II. *La Fille éconduite*; III. *Une Idylle galante*; IV. *Le Lever*; V. *La Fille qui reconnaît son enfant à Notre-Dame parmi les enfants trouvés, ou la Force du sang*; se recommandent à des titres divers, 333-336. — On y remarque encore des *miniatures* et des *portraits*, joliment peints, et un *Silène porté par des Satyres*, tableau auquel il manque... (Énigme à deviner), 337. — Cet artiste, qui s'est fait le peintre et le prédicateur des mauvaises mœurs, des petites-maisons et des gros financiers libertins, expose, au Salon de 1767, une série de gouaches de mauvais goût, parmi lesquelles : *Le coucher de la Mariée*, XI, 188. — Dans ce

- tableau, qui a été gravé par Simonet, tout est faux, *ibid.* — Ce peintre de boudoir choisit mal son sujet ou son instant, 189. — Il paraît ignorer que les sujets honnêtes assurent seul la durée des ouvrages, *ibid.* — *Le Sentiment de l'Amour et de la Nature cédant à la nécessité*, encore un mauvais tableau, 192. — Huit miniatures représentant la *Vie de la Vierge*, imitation de Boucher; ce n'est pas du Baudouin pur, 194. — N'entend rien à la convenance, manque de tact, 195. — Talent médiocre, 306. — Ses tableaux à l'exposition de 1769 rappellent trop ceux de son beau-père, 424, 425. — A traité, dans *Phryné trainée devant l'Aréopage*, un sujet au-dessus de ses forces, XII, 92. — Est mort épuisé de débauches, *ibid.* — Ce que pense Diderot de son *Enfant trouvé*, XVIII, 248.
- BAUDOUIN, frère de Godefroy de Bouillon, se joint à lui pour la première croisade, XIV, 246. — S'empare d'Edesse, *ibid.* — Règne dans Jérusalem après Godefroy, *ibid.*
- BAUDOUIN, comte de Flandre, rassemble une armée pour la croisade, XIV, 247. — Commence son expédition par une irruption contre les chrétiens de la Dalmatie, *ibid.* — Prend et saccage Constantinople, *ibid.* — Est élu empereur; son règne est de courte durée, *ibid.*
- BAUFFREMONT (prince de). — Son aventure avec un garde-suisse, XIX, 92.
- BACHIN (*Gaspard*), médecin suisse. — Son *Traité des hermaphrodites*, ouvrage à consulter, IX, 421.
- BAUMANN, dit aussi le *docteur d'Erlang*, pseudonyme adopté par Maupertuis pour la publication de son livre intitulé : *Dissertatio inauguralis metaphysica, etc.* — Reproduit en 1754, sous le titre d'*Essai sur la fonction des êtres organisés*, et en 1768 (1756), sous celui de : *Système de la nature*, II, 16 et 45. — Voyez MAUPERUIS. — En quoi son système pouvait être amélioré, 49. — Alternativement loué et dénié par Voltaire, VI, 353.
- Baume. — Saintes huiles, I, 196, alinéa 25.
- BAUMGARTEN (*Martin*), voyageur allemand. — Ce qu'il rapporte des mœurs et coutumes des Topinambous et des Turcs d'Asie au *iv<sup>e</sup>* siècle, I, 45, à la note.
- BAYER, philosophe. — Peut être regardé comme le disciple de Coménus, XVI, 130. — Ouvrage qu'on a de lui, *ibid.* — Analyse de son système philosophique, *ibid.* et suiv.
- BAYLE (*Pierre*), célèbre critique. — Danger d'imiter son indépendance, I, 185. — Exemple d'exaltation religieuse rapporté dans ses *Pensées sur la comète* de 1680, II, 257. — Ce qu'il dit de la secte des Stoïciens, III, 28. — Cité, 32, 62. — Sa judicieuse remarque sur un ouvrage de Fannius, 161. — Comment il juge les athées, les déistes et les superstitieux au point de vue social, 490. — Pourquoi une partie de son dictionnaire a perdu tout intérêt, XIV, 425. — Son raisonnement touchant la liberté de l'âme humaine, XV, 499 et suiv. — Jugement sur le Manichéisme; examen de cette doctrine, XVI, 65-90. Bayle estime le polythéisme pernicieux à la société, XVI, 380. — Notice sur lui, 486-491. — Comment il combat la doctrine de Spinosa, XVII, 174. — Ce qu'il oppose à ceux qui prétendent qu'il n'a pas compris cette doctrine, 187.
- BAYON ou BAJON (*Mlle*), célèbre musicienne. — Diderot mène deux Anglais entendre de la musique chez elle, XIX, 267. — Il la réconcilie avec Bemetzrieder, 338.
- \* *Béatitude, Bonheur, Félicité*, termes relatifs à la condition d'un être qui pense et qui sent, XIII, 421. — De leur emploi, *ibid.*
- Béats*. — Occupent le sentier des épines, le montrent aux passants, mais ne le suivent pas, I, 195.
- \* *Beau, Joli*. — De l'emploi grammatical de ces mots par opposition l'un à l'autre, XIII, 421.
- \* *Beau* (Métaphysique). — Article extrait de l'*Encyclopédie*. Voyez tome X, pages 5 à 42, où cet article est imprimé sous le titre : *Recherches philosophi-*

ques sur l'origine et la nature du beau. — Le beau est une des choses dont on parle le plus parmi les hommes, et une de celles qu'on connaît le moins, 5. — Platon a écrit deux dialogues sur ce sujet, 6. — Idées de saint Augustin sur cet objet important, *ibid.* — Manière dont Wolff le caractérise dans sa *Psychologie*, 7. — Sa définition par Crousaz, *ibid.* — Système de Hutcheson, 8-17. — Traité du P. André sur ce sujet, *ibid.* et 20. — En quoi il consiste selon Shaftesbury, *ibid.* — Traité spécial de Diderot sur ce sujet, 24-42.

\* *Beaucoup, Plusieurs.* — Nuance entre ces termes de quantité, XIII, 422.

BEAUFORT (Jacques-Antoine). — Ce peintre expose, au Salon de 1767, une *Flagellation*, un tableau d' *Animaux* ; ensemble, deux mauvais tableaux, XI, 335, 336. — Son *Christ expirant sur la croix*, qu'il expose au Salon de 1769, ira à Pondichéry pour le compte de la Compagnie des Indes, 448. — Compte rendu de son tableau de réception exposé au Salon de 1771 : *Brutus et Collatin jurent de venger la mort de Lucrece et de chasser les Tarquins*, 514-516. — *L'Incrédulité de saint Thomas*; *Madeleine au désert*; *Deux Femmes grecques*, au Salon de 1775, accusent un sensible progrès, XII, 20. — La *Mort de Bayard*, qu'il expose en 1781, est d'une composition et d'une couleur agréables, 47.

BEAUMARCHAIS (P.-Auguste CARON de). — Est présenté à Diderot par Gudin de la Brenellerie, son ami, et, comme lui, fils d'un horloger, VIII, 516. — Voyez GUDIN. — Lettre que Diderot lui écrit, dans laquelle il fait des vœux pour le succès de *l'insurgence des poëtes* dramatiques contre les comédiens, XX, 71.

BEAUMONT (Christophe de), archevêque de Paris. — Accorde, à la demande de Diderot, une bourse pour un neveu de Damilaville, I, LXXI. — Ce que Diderot lui dit en prenant congé à la fin d'une longue visite, LXXII.

BEAUMONT (Élie de). — Moyens qu'il aurait dû employer dans la défense des Calas, XIX, 141.

BEAUMONT (Étienne), auteur du livre intitulé *Principes de philosophie morale*, ouvrage faussement attribué à Diderot par La Harpe, I, 6; XX, 98.

BEAUSORRE (Isaac), savant ministre protestant. — Son *Histoire du Manichéisme* ouvrage à consulter, XV, 178.

*Beauté.* — Recherches sur les opinions différentes que les hommes ont sur ce sujet, X, 35-41. — Modèle idéal que le plus habile portraitiste est incapable de produire, même en prenant pour modèle la plus belle femme connue, XI, 9. — Système adopté par les Anciens pour obtenir ce modèle idéal qui ne se rencontre pas dans la Nature, 12. — Elle n'a qu'une forme, XII, 125. — Rien n'est beau que le vrai, *ibid.*

\* Ce sentiment n'est pas l'objet de tous les sens, XIII, 423. — Il n'y a ni beau ni laid pour l'odorat et le goût, *ibid.*

BEAUVARLET (Jacques-Firmin), graveur. — Son travail est large et facile, X, 452. — *L'Offrande à Vénus*, d'après Vien, qu'il expose au Salon de 1765, n'a rien de la finesse et du dessin du tableau, *ibid.* — Au même Salon deux dessins, d'après Van Loo, la *Conversation espagnole* et la *Lecture*, qu'il doit mettre sur cuivre, sont mous et ne reproduisent pas le caractère des originaux, *ibid.* — Expose, en 1767, les *Portraits du comte d'Artois et de Madame*, d'après Drouais, et des *dessins* d'après La Hire et Teniers, XI, 366, 367.

\* *Beaux*, adjectif pris substantivement. — Sa signification chez les Anglais, XIII, 422.

*Beaux-Arts.* — Ne font pas les bonnes mœurs; ils n'en sont que le vernis, III, 469. — Pour en bien juger, il faut réunir plusieurs qualités rares, VII, 115. — Conditions indispensables à remplir pour leur avancement, X, 159.

BEAUZÉE (Nicolas), grammairien. — Sa *Grammaire française* manque de



- clarté dans le discours, et de goût dans le choix des exemples, III, 467.
- BECCARI (*Jacques-Barthélemy*), médecin de Bologne. — Fait, en 1742, la découverte du gluten, IX, 255.
- BECCARIA (*César Bonesano*, marquis de). — Observations de Diderot sur son *Traité des délits et des peines*, IV, 51. — Réflexions de Ramsay sur cet ouvrage, 52. — Examen de son ouvrage intitulé : *Recherches sur le style*, 60. — Remarques de l'abbé Baudeau sur le discours qu'il prononça lorsqu'il prit possession de la chaire d'économie politique à Milan, 81. — Reproches qui lui sont adressés, *ibid.*
- BEDA. — Ecrivain ecclésiastique anglais du VII<sup>e</sup> siècle, XV, 300.
- BÉCHERAX (l'abbé). — Farce qu'il joue sur le tombeau du diacre Paris, I, 151.
- BECKER, chimiste allemand. — Ce qu'il disait des physiciens, III, 463.
- \* BÉBOUINS. — Peuples d'Arabie, qui vivent toujours dans les déserts et sous les tentes, XIII, 423. — Leurs mœurs et coutumes, *ibid.*
- BEECHY (*Frédéric-Guillaume*), capitaine de vaisseau de la marine royale d'Angleterre. — Visite, en 1826, l'île des Lanciers, qu'il trouve entièrement déserte, II, 202. — Cette petite île, découverte, en 1768, par Bougainville, était alors habitée, *ibid.*
- BEECKE, musicien allemand. — Cité, XII, 321.
- \* BELEUCH et ZEOMBUCH, divinités des Vandales, XIII, 424. — Voir *Manichéisme*.
- BELIDOR (*Bernard Forest de*), savant général, et non moins célèbre mathématicien. — Donne une remarquable approbation aux *Mémoires de mathématiques* de Diderot, IX, 77.
- BELIN, libraire-éditeur. — Édite les œuvres de Diderot en 1818, I, v.
- Bélisaire*, roman philosophique de Marмонтel, cité XI, 305. — Condamné par la Sorbonne, *ibid.*
- BÉLISE. — Fausse amie, I, 241 à 245. — Ses manœuvres, alinéas 22 à 47.
- BELL (*Charles*), célèbre physiologiste anglais. — Ses importantes découvertes sur les fonctions différentes des nerfs, suivant l'attache de leurs racines, IX, 328.
- BELLE (*Clément-Louis-Marie-Anne*), peintre d'histoire. — Reçoit à sa campagne de Sèvres Diderot malade, et lui prodigue ses soins, I, LVII. — Le livret du Salon de 1767 mentionne de cet artiste un *Archange saint Michel, vainqueur des anges rebelles*. Ce tableau n'a pas été exposé, XI, 95. — Sujet trop au-dessus des forces de l'artiste, *ibid.* — Jugement sur son talent, 306. — Deux tableaux : le *Combat de Saint-Michel et Psyché et l'Amour endormi*, qu'il envoie au Salon de 1771, mauvais, 476, 477.
- BELLENGÉ (*Michel-Bruno*), peintre de légumes, de fleurs, de fruits, et victime de Chardin. — Expose au Salon de 1763, X, 214. — Ses tableaux de *fleurs* et de *fruits* exposés en 1765, à envoyer chez Tremblin au pont Notre-Dame, 341. — Se relève au Salon de 1767, où l'on remarque un grand tableau de *fleurs* et de *fruits* : un *Vase en bronze*, un *Vase en terre cuite*, XI, 196, 197. — Ce peintre n'est pas sans mérite, 307. — Le tableau de *Fruits* qu'il expose au Salon de 1769 est indigne de ses aînés, 427. — Une *Corbeille de fleurs* et un *Vase contenant des Fleurs*, qu'il expose en 1771, ont un mérite réel, 492. — Un tableau de fleurs qu'il expose en 1775, mauvais, XII, 17.
- Belles-lettres*. — Dans son plan d'une université pour le gouvernement de Russie, Diderot explique pourquoi il en relègue l'étude dans un rang fort éloigné, III, 469.
- BELLOY (*P. Laur. BUIRETTE de*), auteur tragique. — Remarque sur sa pièce *Le Siège de Calais*, VIII, 452. — M. le duc de Charost, gouverneur de Calais, fait exécuter son *Apothéose* par le peintre Jollain, et reproduit ce tableau par la gravure, qu'il confie à Lempereur, XI, 365. — Grande colère de Diderot à ce sujet, 636.
- BÉLUS. — Rôle de cette divinité dans la cosmogonie des Chaldéens, XIV, 78.



- BEMBO** (*Pierre*), célèbre cardinal et littérateur. — On lui doit la conservation de la *Table Isiaque*, l'une des antiquités égyptiennes les plus remarquables, XIV, 394.
- BEMETZRIEDER**, musicographe français. — Une conversation avec Diderot, V, 470. — Part considérable qu'il faut attribuer à Diderot dans l'ouvrage portant le titre de *Leçons de clavecin et Principes d'harmonie*, publié en 1771, sous son nom, XII, 173. — Publie, en 1746, un *Traité de musique* qu'il dédie au duc de Chartres, 174. — Ingénieuse dédicace de ses *Leçons de clavecin* à la fille de Diderot, 523, 524. — Compte rendu de l'excellence de son mode d'enseignement, 525. — On ne rencontre guère que lui chez M<sup>me</sup> Diderot, XVIII, 341. — Diderot le réconcilie avec M<sup>lle</sup> Bayon, XIX, 338. — Diderot met au net son *Traité d'harmonie*, XX, 21. — Comment Diderot l'accueille et le donne pour maître de clavecin à sa fille, XX, 138.
- Bénédictins**, I, 199, alinéa 29. — Présentent une requête au roi pour être sécularisés, XIX, 162. — Cette requête donne lieu à une foule de facéties, 163 (note).
- \* **Bénéfice**, *Gain, Profit, Lucre, Émolumment*. — Termes de grammaire, exemples de leur emploi, XIII, 425.
- Bénéfice héréditaire**. — Celui que Moïse, accorde à Aaron, son frère, et à ses descendants, I, 203, alinéa 41.
- \* **Benin**, *Benigne*. — De l'emploi de cet adjectif au propre et au figuré, XIII, 425.
- BEVOIT** XIV (*Lambertini*), pape. — En 1755, l'abbé Galiani lui envoie une *Dissertation sur l'Histoire naturelle du Vésuve*; cet ouvrage n'a pas été imprimé, VI, 441. — Ce qu'il disait des Jésuites, XV, 274.
- BEVRINK** (*Charles*) et **BENTINK** (comte de *Ruooxe*). — Diderot les rencontre à la Haye; physionomie de ces deux personnages, XIX, 343.
- BENZI**, jésuite italien. — Suscite la secte des Mamillaires, XV, 280.
- Béquilles**, I, 204. — Lisez *Grâce* (la).
- BÉRARD**. — Comment Diderot se trouve compromis par les lettres de recommandation qu'il donne à Bérard et à ses amis, XVIII, 218, 226.
- BÉRENGER DE TOURS**, théologien, disciple de Fulbert, XV, 301.
- Berger**. — Vieux berger ou Moïse, I, 200, alinéa 35; 201, alinéa 36; 203, alinéa 41.
- BERGIER**, docteur de Sorbonne, censeur des pièces de théâtre, V, 404.
- BERGIER** (*Claude-François*), avocat, frère du précédent. — Compte rendu de sa traduction de l'ouvrage anglais de Porter, intitulé : *Observations sur la religion, les lois, le gouvernement et les mœurs des Turcs*, IV, 78. — Auteur d'une traduction de l'ouvrage de Webb, ayant pour titre : *Recherches sur les beautés de la peinture et sur le mérite des plus célèbres peintres*, XIII, 33. — Extraits de cet ouvrage, 34-39.
- BÉRICARD** (C<sup>l</sup>. *GUILLERMET* de), philosophe. — S'attache à Catherine de Lorraine, XV, 252. — Professe à Padoue, *ibid.* — Son ouvrage principal intitulé : *Cursus Pisani*, n'est pas sans mérite, *ibid.* — Ressuscite peu à peu l'lonisme, *ibid.* — Est accusé, après sa mort, d'irrégion et d'athéisme, *ibid.* — A laissé des dialogues où il s'est personnifié sous le nom d'*Aristée*, *ibid.*
- BERKELEY** (*Georges*), philosophe et théologien, évêque de Cloyne. — Perfection avec laquelle il a exposé le système des *Idealistes* dans ses *Dialogues entre Hylas et Phalonoüs*, I, 304, 305. — Nait l'existence matérielle des corps, II, 118. — Paradoxe de cet écrivain, III, 237.
- BERNARD** (saint). — Choisi par le pape Eugène III, il prêche la seconde croisade, XIV, 246. — Insuccès de cette expédition dans laquelle il avait entraîné soixante-dix mille Français conduits par Louis le Jeune, pareil nombre d'Allemands ayant à leur tête Conrad III, et environ cent soixante mille hommes recrutés par Frédéric

- Barberousse, *ibid.* — Comment il persécute Abélard, XVII, 93.
- BERNARD (*Samuel*), banquier de Louis XIV et de Louis XV. — Laisse en mourant une fortune évaluée à 33 millions, V, 408.
- Bernardins, I, 197, alinéa 28.
- BERNIER (*François*), célèbre voyageur et philosophe épicurien. — Ce qu'il rapporte des peuples de l'Asie, XIII, 375.
- BERNIS (*François-Joachim* PIERRE de), cardinal-poète. — Ses diners, à six sous par tête, avec le jeune Diderot, comme lui élève du collège d'Harcourt, I, xxxi. — Remarque sur le discours qu'il prononça à l'Académie française pour la réception de M. de Bissy, 382. — Diderot explique et désavoue ce qu'il a dit au sujet de ce discours, sur un renseignement inexact, 397.
- BÉROSE, historien chaldéen. — Cosmogonie de sa nation, XIV, 78, 83. — Ce qu'on doit penser de sa *Chronologie sacrée*, 166. — Imposture manifeste de ses mémoires, *ibid.*
- BERNOULLI (*Jacques*), savant mathématicien. — Donne la solution d'un grand nombre de problèmes, regardés avant lui comme insolubles, II, 346. — Ce qu'il pense de l'art des probabilités, 352.
- BERNOULLI (*Daniel*), médecin, neveu du précédent. — Ses importantes remarques sur l'inoculation, IX, 208, 209.
- BERRYER (*Nicolas-René*), lieutenant de police. — Ses questions à M<sup>me</sup> Diderot sur les ouvrages de son mari, I, xliii. — Elle le renvoie à M. d'Argenson, xliv. — Retient dans sa bibliothèque le manuscrit de la *Promenade du sceptique*, qu'il a fait saisir sur la personne de Diderot, au moment de l'enfermer à Vincennes, I, 173 — Recherche inutilement, en 1748, le manuscrit du conte intitulé : *P'Oiseau blanc*, IV, 380. — Note qu'il écrit en marge du rapport de Perreault sur Diderot, XX, 122. — Interrogatoire qu'il fait subir à Diderot, *ibid.* — Note qu'il ajoute au bas d'une supplique de Diderot à d'Argenson, 124.
- BERRIER (*Pierre-François*), sculpteur. — Expose, au Salon de 1765, *Cléobis et Biton*, bas-relief d'une grande beauté, X, 438. — Un *Vase de marbre, orné d'un bas-relief d'enfants qui jouent avec un cep de vigne*, petit chef-d'œuvre, 439. — *Projet d'un tombeau*, œuvre d'un beau caractère, *ibid.* — Expose, au Salon de 1767, une *Annonciation*, bas-relief; ouvrage commun dans toutes ses parties, XI, 358. — Une *Hébé*, 359. — Un *Buste en terre cuite*, *ibid.* — Deux *Portraits en médaillon*, qu'il expose en 1769, figures hideuses, indignes du marbre, 457. — Une statue de la *Fidélité*, qu'il expose en 1771, est très-belle dans toutes ses parties, 538. — Au même Salon, sa *Sainte Hélène* se fait également remarquer, ainsi que son *Projet de mausolée du comte d'Harcourt*, 539 — Expose, en 1781, le modèle en plâtre d'une statue qu'il nomme *La Force*; le buste en marbre de *Néricault-Destouches* pour le foyer de la Comédie-Française, et des modèles en plâtre représentant la *Foi* et la *Charité*; XII, 66, 67.
- BERRUYER (*Joseph-Isaac*), jésuite. — Travestit en roman l'*Histoire du peuple de Dieu*, XV, 280. — Fait parler aux patriarches la langue de la galanterie et du libertinage, *ibid.*
- BERSOT (*Ernest*), auteur d'un ouvrage intitulé : *Études sur la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Diderot, XX, 142.
- BERTHELLEMY (*Jean-Simon*). — Expose, au Salon de 1781, un tableau représentant : *Apollon ordonnant au Sommeil et à la Mort de porter le corps de Sarpédon en Lydie*. C'est le morceau de réception de l'artiste, XII, 54.
- BERTHIER (*Guillaume-François*), jésuite. — Lettre que Diderot lui adresse au sujet de sa critique du *Prospectus de l'Encyclopédie*, XIII, 165. — Seconde lettre du même, 168. — Apologiste des casuistes relâchés, XIV, 38. — Sa querelle avec Diderot, XIX, 425.
- BERTHIER (l'abbé *Joseph-Étienne*). — Auteur d'un projet de pompe publique pour fournir de l'eau de Seine à la

ville de Paris, IX, 441. — Ce projet n'est pas mis à exécution, celui de Deparcieux, approuvé par l'Académie, étant adopté par le gouvernement, *ibid.*

BERTIN (*Henri-Léonard-Jean-Baptiste*), contrôleur général des finances, trésorier des parties casuelles. — Sa liaison avec M<sup>lle</sup> Hus, actrice de la Comédie-Française, V, 403. — Est supplanté par Vicillard, ou plutôt Vielard, fils du directeur des eaux de Passy, *ibid.* — S'attache à Sophie Arnould, 416. — Anecdote d'alcôve avec M<sup>lle</sup> Hus, 452. — Comment il découvre ses liaisons avec M. Vielard, XIX, 43, 44. — Suites de cette découverte, 46. — Il s'arrange avec M<sup>lle</sup> Arnould; paie les dettes de M<sup>lle</sup> Hus, 64.

BERTIN, lieutenant-général de police. — Est chargé de veiller à l'exécution de l'arrêt du conseil d'État qui révoque le privilège accordé pour l'*Encyclopédie*, XIII, 119, 120.

BERTIN (*Exupère-Joseph*), célèbre anatomiste. — Ses belles découvertes sur la formation du lait, II, 54.

BERTRAND, fils du comte de Toulouse. — Prend part à la première croisade, et s'établit dans Tripoli, XIV, 246.

BE R WICK (*Jacques Fitz-JAMES*, duc de) maréchal de France. — Ce qui lui donna le gain de la bataille d'Almanza, VI, 392.

\* BESANÇON, ville de France. — Histoire merveilleuse d'une grotte située à cinq lieues de cette ville, réduite à sa juste valeur, XIII, 425-427.

BESCOUR (le comte de), auteur anonyme d'un ouvrage intitulé : *la Vérité, ou les Mystères du christianisme approfondis radicalement*. — Diderot rend compte de cette extravagante production, IV, 37, 38.

\* BESOIN. — Examen philosophique de ce sentiment, XIII, 427.

\* BESOIN, Nécessité, Indigence, Pauvreté, Disette. — Nuances délicates de ces différents états, XIII, 428.

\* Bête, Animal, Brute. — Valeur grammaticale de ces expressions employées en vue de l'homme, XIII, 428, 430.

BERNÉE. — L'historien Josèphe n'a rien dit touchant le massacre des enfants de cette ville ordonné par Hérode, I, 211, alinéa 60.

BETZKY (*le général*), ministre des arts en Russie. — Son ouvrage sur l'état de l'instruction en donne une idée exacte, II, 451. — Catherine II lui fait décerner, en 1771, par le sénat, une récompense nationale pour son dévouement à l'éducation publique, III, 413, 414. — Une page de Diderot sur la partie de son ouvrage relative aux exercices des cadets russes, 545. — Discours qu'il tint à l'impératrice quelques jours après l'avènement de celle-ci au trône, XVII, 488. — A-t-il envoyé prendre Falconet à la frontière comme il l'avait promis, XVIII, 214. — Reproches qu'il fait à Diderot, 220. — Lettre que Diderot lui écrit sur Falconet, 479, et sur le traité de celui-ci pour la statue de Pierre I<sup>er</sup>, 481. — Lettre que Diderot lui écrit, dans laquelle il exprime toute sa reconnaissance pour les bienfaits de l'impératrice, 493 et suiv. — Billet pantagruélique que Diderot lui envoie, XX, 88.

\* BEURRE. — De sa préparation et de son usage chez les peuples anciens, XIII, 430. — Les Romains ne s'en servaient qu'en remède, jamais en aliment, 431. — Scockius le recommande pour blanchir les dents, *ibid.* — Les anciens chrétiens d'Égypte s'en servaient dans leurs lampes au lieu d'huile, *ibid.*

Beverley, tragédie bourgeoise, imitée de l'anglais par Saurin. — L'acteur Molé fit à Paris le succès de cette pièce. VII, 443-445.

BEZOUT (*Étienne*), célèbre mathématicien. — Se donne tout entier à la solution générale des équations de tous les degrés, II, 376.

BIAS, philosophe grec, né à Priène. — Notice sur sa vie, XV, 62.

Bible, l'Écriture sainte (*l'Ancien et le Nouveau Testament*). — Le déiste n'admet pas la divinité de ces deux volumes, I, 190, alinéa 3. — Ses rai-

sons de douter. 191, alinéa 4; 202, alinéa 40. — Editions diverses de ce livre, III, 513.

\* Sous ce mot, Diderot offre le plan d'un traité destiné à renfermer tout ce qu'on peut désirer sur les questions préliminaires de la Bible, XIII, 431, 436.

\* *Bibliomane*. — Manière dont La Bruyère a peint ce caractère original, XIII, 436, 437.

*Bibliographie* des OEuvres de Diderot, Écrits apocryphes, XX, 97. — Écrits perdus, 102.

*Bibliothécaires* (premiers) de la Bibliothèque du roi (*Bibliothèque nationale*) : Guillaume Budé, Pierre du Chastel, Montdoré, Jacques Amyot, Jacques-Auguste de Thou, XII, 467; — François de Thou, Jérôme Bignon, 468; — Nicolas Colbert, 469; — L'abbé de Louvois, 470; — L'abbé Bignon, 472.

\* *Bibliothèque*. — Signification de ce mot, selon le sens littéral, XIII, 437. — Il n'y en avait point avant le temps de Moïse, *ibid.* — Ses écrits, recueillis après sa mort, furent le commencement de la première bibliothèque, *ibid.* — Douze copies en furent faites, une pour chaque tribu, 438. — Maïmonides assure que Moïse en fit faire une treizième copie pour les Lévités, *ibid.* — Josué et les prophètes y ajoutent leurs écrits, *ibid.* — Cet ensemble constitue ce qu'on appelle la *Bibliothèque sacrée*, qu'on gardait dans le temple, *ibid.* — Chaque juif en avait une, 439. — Après la dispersion des Juifs, les Chaldéens et les Égyptiens formèrent des dépôts de livres, 440. — (*Voyez* CALISTHÈNES. — Les plus nombreuses et les mieux choisies étaient celles des Égyptiens, *ibid.* — Le roi Osymandias, fondateur de la première, fait écrire sur le frontispice ces mots : *Le Trésor des remèdes de l'âme*, *ibid.* — Celle de Memphis (aujourd'hui le Grand-Caire), déposée dans le temple de Vulcain, renfermait, selon Naucrètes, les manuscrits de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, 441. — La plus grande et

la plus magnifique de l'Égypte était alors celle des Ptolémée à Alexandrie, *ibid.* — Ses accroissements progressifs, *ibid.* — Moyen employé par le roi Ptolémée Phiscon, pour obtenir des Athéniens les originaux des tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, *ibid.* — Cette magnifique bibliothèque est en partie détruite dans l'embrasement de la flotte par Jules César (49 ans av. J.-C.), 442. — Des débris de cette bibliothèque et de ceux de la bibliothèque des rois de Pergame, donnés par Antoine à Cléopâtre, on forme la bibliothèque du Sérapion, *ibid.* — Tantôt pillée, tantôt rétablie sous les empereurs romains, la bibliothèque d'Alexandrie est enfin détruite, l'an 650 de J.-C., par Amry, général des Sarrazins, sur un ordre du calife Omar, *ibid.* — Ses livres, distribués dans les bains publics de la ville, suffisent à les chauffer pendant six mois, *ibid.* — Diodore de Sicile parle d'une bibliothèque considérable à Suze, en Perse, 443. — Les Lacédémoniens n'avaient point de livres, *ibid.* — Pisistrate fonda la première bibliothèque chez les Athéniens; on lui doit l'obligation d'avoir réuni en un seul volume les ouvrages d'Homère, *ibid.* — Zwinger a parlé d'une bibliothèque de Cnidos, qui fut brûlée par l'ordre d'Hippocrate, 444. — Cléarque, tyran d'Héraclée, fonda une bibliothèque dans cette ville, *ibid.* — Apamée avait une bibliothèque célèbre, *ibid.* — Les Grecs avaient peu de livres, les anciens Romains en avaient encore bien moins, *ibid.* — Rome avait des bibliothèques sacrées; elles regardaient la religion et dépendaient entièrement des pontifes et des augures, *ibid.* — Si chez les Romains les bibliothèques publiques étaient rares, les bibliothèques particulières existaient en grand nombre. On cite celle donnée par le Sénat à la famille de Régulus après la prise de Carthage, *ibid.* — Celle de Persée roi de Macédoine, que Paul-Émile,

vainqueur distribua à ses enfants, *ibid.* — Celles de Varron, de Cicéron, de Lucullus, de César, d'Auguste, de Vespasien, et, la plus magnifique de toutes, celle de Trajan qu'il appella de son propre nom la *Bibliothèque ulpienne*, 445. — Rome avait encore alors une bibliothèque considérable fondée par Sammonicus, précepteur de Gordien, *ibid.* — Les premiers chrétiens brûlent tous les livres qui n'ont point de rapport à la religion, 446. — Ils conservent seulement dans leurs églises l'*Ancien et le Nouveau Testament* et les *Actes des Martyrs*, *ibid.* — Rendus au repos, ils songent à former des bibliothèques, parmi lesquelles on doit citer celles de saint Jérôme et de Georges, évêque d'Alexandrie, celle de Césarée, fondée par Jules l'Africain, et augmentée par Eusèbe, celle d'Hippone dont parle saint Augustin, celle d'Antioche, que l'empereur Jovien, pour plaire à sa femme, fit détruire, *ibid.* — Eusèbe atteste que presque toutes les bibliothèques formées par les chrétiens furent brûlées ou détruites par Dioclétien, *ibid.* — Les bibliothèques citées dans la suite de cet article et qui furent fondées après l'affermissement du christianisme, sont celles de : *Constantin le Grand*, augmentée par Théodose le Jeune, 447; de *l'Isle-Barbe*, créée par Charleroy; de *Fulde*, par le roi Pépin; d'*York*, par Egbert; de *Saint-Alban*, par Gauthier, 448; d'*Oxford*, appelée *Bodléienne*; de *Constantinople*, par Constantin Porphyrogénète, sauvée de la destruction par Mahomet II, 449; du *Sérail*, commencée par le sultan Sélim; comment elle est composée, 450. — On ne fait plus guère de cas dans le Levant des manuscrits grecs, *ibid.* — De la nécessité d'étudier imposée aux Chinois, il s'ensuit que de riches bibliothèques doivent avoir été formées en Chine, *ibid.* — Chingius ou Xius ordonne que tous les livres du royaume soient brûlés, *ibid.* — Une femme sauve les ouvrages de

Mencius et de Confucius, *ibid.* — Bibliothèques qui existent sur le mont Lingumen et dans le temple de Venchung, 451. — Le Japon possède plusieurs belles bibliothèques, celle, par exemple, de la ville de Narad, *ibid.* — La bibliothèque du monastère de Sainte-Croix, sur le mont Amara en Éthiopie, dépasse tout ce que nous avons dit, *ibid.* — Elle doit son origine à la reine de Saba qui visita Salomon, *ibid.* — Personnages envoyés par Grégoire XIII pour la visiter, *ibid.* — Livres qu'elle possède; *ibid.* — Le calife Almanoun, vers le x<sup>e</sup> siècle, est le premier qui fait revivre les sciences chez les Arabes, 452. — Le roi Manzor fonde plusieurs bibliothèques publiques au Maroc, *ibid.* — Comment est composée la bibliothèque de Fez, *ibid.* — Ce qu'on voit à celle de Gaza, *ibid.* — Damas possède aussi une bibliothèque, *ibid.* — La ville d'Arduwill, en Perse, possédait anciennement une très-belle bibliothèque, 453. — Les chrétiens grecs possèdent nombre de bibliothèques qui ne contiennent que des manuscrits, *ibid.* — C'est dans le traité du P. Possevin, intitulé : *Apparatus sacer*, et dans la relation du voyage de l'abbé Sevin à Constantinople qu'on peut s'instruire sur les manuscrits grecs existant en France, en Italie, en Allemagne, à Constantinople et en Grèce, *ibid.*

*Bibliothèques publiques ou particulières les plus considérables de l'Europe* : La bibliothèque de l'Université de Copenhague, 454. — Celle fondée à Stockholm par la reine Christine; curiosités qu'elle contient, *ibid.* — Celles de Vilna et de Cracovie, *ibid.* — Celle de Pétersbourg, fondée par Pierre I<sup>er</sup>, *ibid.* — Celle de Peterhof, *ibid.* — Celles des Pays-Bas. Par quoi celle d'Amsterdam, laisse à désirer, *ibid.* — Leyde possède deux bibliothèques; celle de l'Université est fort estimée par ses manuscrits; par qui elle a été augmentée, 455. — Bibliothèques de l'Allemagne,



*ibid.* — Curiosités que contient celle du roi de Prusse, à Berlin, *ibid.* — Celle de l'empereur, à Vienne, 456. — Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. Évangile que l'on y conserve, *ibid.* — Padoue est plein de bibliothèques, *ibid.* — Celle de Ferrare est magnifique, *ibid.* — Ce que contiennent celles des Dominicains à Bologne, *ibid.*, et à Naples, 457. — La bibliothèque Saint-Ambroise de Milan n'est inférieure à aucune de celles dont nous avons parlé; pourquoi, *ibid.* — La bibliothèque du duc de Mantoue est comptée pour une des plus curieuses du monde, *ibid.* — Celle de Florence contient tout ce qu'il y a de plus curieux, de plus brillant et de plus instructif; précieux manuscrit qui se conserve à la chapelle de la cour, *ibid.* — Florence compte deux bibliothèques, *ibid.* — Celle de Pise, *ibid.* — Pourquoi la bibliothèque de Turin est très-curieuse, 458. — Bibliothèque du Vatican, son historique, *ibid.* — Elle est divisée en trois parties, *ibid.* — Ouvrages rares et anciens qu'elle contient, 459. — Autres bibliothèques de Rome, *ibid.* — La bibliothèque de l'Escurial est la plus considérable d'Espagne, 460. — Ses ornements; portraits que l'on y remarque, *ibid.* — Possède près de trois mille manuscrits dont Hottinger a donné le catalogue, *ibid.* — Fubrée en 1670, *ibid.* — Cordoue possédait une magnifique bibliothèque fondée par les Maures, *ibid.* — Autres bibliothèques fondées en Espagne, 461. — Celle d'Alcala; autres bibliothèques de particuliers en Espagne, *ibid.* — Les bibliothèques de France, 461. — Celles des monastères, 462. — Les plus célèbres bibliothèques des derniers temps, *ibid.* — Les bibliothèques publiques, 463. — Les bibliothèques particulières, *ibid.* — Celle de M. Falconet est infiniment précieuse; pourquoi, *ibid.* — Celle de M. Boze; par quoi elle est riche et recommandable, 464. — La Bibliothèque du roi (*Bibliothèque natio-*

*nale*); son his orique, *ibid.* et suiv. *Bibliothèque de l'Ermitage*, à Saint-Petersbourg. — Les nombreux manuscrits de Voltaire et de Diderot, longtemps conservés dans cette bibliothèque, en ont été enlevés et se trouvent aujourd'hui réunis dans la Bibliothèque publique, I, LXVIII. — Le nombre des volumes manuscrits conservés de Diderot s'élève à trente-deux, *ibid.*

\* *Biche*, symbole de Junon conservatrice, XIII, 476.

\* *Bien (homme de)*, *homme d'honneur*, *honnête homme*. — Emploi grammatical de ces qualifications, XIII, 476, 477.

\* *Bien, Très, Fort*. — De l'emploi de ces termes, que les grammairiens appellent le superlatif, XIII, 477.

*Bien-être*. — Chaque créature a un bien-être qui lui est propre, I, 23.

*Bienfaisance*. — Elle garde le souverain pendant le jour, III, 292.

*Bienfaits*. — Portent intérêt au fond d'un cœur reconnaissant, III, 254. — Analyse du Traité de Sénèque sur ce sujet, 299, 307. — Les bienfaits réciproques cimentent les amitiés réfléchies, V, 265.

\* *Bien-séance*. — En quoi elle consiste en morale, XIII, 477.

\* *Bière* ou *Bierre*, boisson faite avec des grains farineux, XIII, 478. — Son usage a passé de l'Egypte dans les autres contrées du monde, *ibid.* — Elle fut d'abord connue sous le nom de *boisson pélusienne*, *ibid.* — L'empereur Julien, gouverneur des Gaules, en a fait mention, *ibid.* — Strabon en a parlé; ainsi qu'Aristote, Théophraste, Eschyle et Sophocle, *ibid.* — Les Espagnols en faisaient usage au temps de Polybe, *ibid.*

\* *Bigarrure, Diversité, Variété, Différence*. — Termes qui supposent pluralité de choses comparées entre elles, XIII, 479.

BIGNICOURT (*Simon de*). — Examen de son ouvrage intitulé : *Spéculations utiles et Maximes instructives*, IV, 90. — D'où vient son profond mépris pour l'espèce humaine, *ibid.*

BIGNOX (l'abbé *Jean-Paul*). — Est nommé,



en 1718, bibliothécaire du roi, en remplacement de l'abbé de Louvois, décédé, XIII, 472. — Obtient, en 1724, le transfert de la *Bibliothèque du roi*, à l'hôtel de Nevers, rue de Richelieu, *ibid.* — S'adresse à Zaid Aga, directeur de l'imprimerie turque, établie en 1727 à Constantinople, pour avoir les livres qui sortiront de cet établissement, 473. — Fait venir des Indes un grand nombre d'ouvrages, 475.

**Bigoterie.** — Ce qui la constitue, I, 53 (note.)

**BIGRE.** — Nom d'un habile charron; histoire de son fils et de Justine, VI, 201 et suiv. — Rôle de Jacques dans cette aventure, 204. — Comment finit l'histoire, 209.

**BIHERON (Marie-Catherine),** femme anatomiste. — Confectionnait en cire des pièces d'anatomie d'une rare perfection, II, 148, IX, 240. — Conditions auxquelles elle s'engage à passer en Russie et à y faire parvenir ses pièces d'anatomie, XX, 62.

■ **Bijoux indiscrets** (les), roman, IV, 131. — Notice préliminaire, 133. — Jugement porté sur cet ouvrage par M. Mézières, *ibid.* — Comment Diderot appréciait cet écart de sa jeunesse, 134. — *Le Rêve de Mangoyul* (chapitre XXXII de ce roman), cité comme un chef-d'œuvre, 135. — Éditions diverses de ce roman, *ibid.* — Description du frontispice allégorique et des six vignettes de la seconde édition, 136. — Opinions de Clément, de Palissot et de La Harpe sur cet ouvrage, 137. — L'écho, 168. — Expérience des thermomètres, 194, 195. — Voyez *Anneau magique*.

**BILLARD,** caissier général de la Poste. — Fait, en 1769, une banqueroute frauduleuse de plusieurs millions, VIII, 389. — Affichait la plus haute dévotion et était intime de l'abbé Grizel, sous-pénitencier de l'Église de Paris, *ibid.* — Mis au pilori, il récite les psaumes de la pénitence pendant les deux heures de carcan qu'il subit, *ibid.* — C'était un tartufe, mais ce n'était pas le *Tartuffe*, *ibid.*

**BINGHAM (Joseph),** ministre anglican. — Son livre des *Origines ecclésiastiques*, cité avec éloge, III, 546.

**BIOX** ingénieur et opticien. — Auteur d'un *Traité des globes*, III, 460.

**BISSET** (le docteur). — Un des interlocuteurs de l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, V, 284.

**BISSY** (le comte de), membre de l'Académie française. — Envoie au marquis de Ximènes pour Diderot une tragédie anglaise intitulée l'*Extravagance fatale*. Analyse de cette pièce, XVIII, 478.

**BITAUBÉ** (P. Jérémie). — Insuffisance de sa traduction d'Homère pour faire connaître ce grand poète, XI, 4. — Fait hommage à Diderot d'un exemplaire de son *Iliade*; comment celui-ci exprime sa reconnaissance, XX, 137.

\* **Bizarre, Fantastique, Capricieux, Quinteux, Bourru.** — Termes de grammaire qui marquent tous un défaut dans l'humeur ou dans l'esprit, XIII, 479. — Exemples de leur bon emploi, *ibid.*

**BLACY** (M<sup>me</sup> de), sœur de M<sup>lle</sup> Sophie Volland, mère de M<sup>lle</sup> Mélanie de Solignac-Blacy, aveugle-née, I, 334. — Fait à Diderot l'intéressant récit des étonnantes facultés de sa fille, *ibid.* — C'est chez elle que Diderot devient amoureux de M<sup>lle</sup> Volland, XVIII, 343.

**BLANC** (Charles), auteur d'une *Histoire des peintres*. — A donné dans cet ouvrage, une gravure sur bois de la *Charité romaine*, tableau de Bachelier, actuellement au Louvre, n<sup>o</sup> 4 de l'école française, X, 290. — Dans le même ouvrage, le *Miracle des ardents*, tableau de Doyen, qui se voit à Saint-Roch, a été reproduit par la gravure, XI, 164.

**BLANC** (Louis), historien. — Ce qu'il rapporte sur la vie des cloîtres, V, 5.

**BLANCHE DE BOURBON,** femme de Pierre le Cruel, roi de Castille. — Son sort comparé à celui d'Octavie, femme de Néron, III, 100.

**BLIN** (l'abbé), docteur de Sorbonne. — Exhorte Suzanne Simonin (*la Religieuse*) à prendre l'habit, V, 15.

- BLOCULOCUS**, devin. — Mangogul le fait appeler pour expliquer le songe de Mirzoa, IV, 298. — La favorite lui fait le récit de son rêve, 301. — Expose sa théorie des songes, 303. — Explique pourquoi il n'est pas nécessaire qu'un traducteur entende une langue pour la traduire, 305.
- BLUET**, libraire. — Publie, en 1771, l'ouvrage de Bemetzrieder ayant pour titre : *Leçons de cluvecin et Principes d'harmonie*, XII, 171.
- BOBADILLA**, jésuite, un des compagnons d'Ignace de Loyola. — Est chassé d'Allemagne, en 1547, pour avoir écrit contre l'*Interim d'Augsbourg*, XV, 278.
- BOCCACE**. — Son buste couronné de myrtes contribue à l'ornement de l'*Allée des Fleurs*, I, 237, afinéa 7.
- BOCCALIN (Trajan)**, écrivain romain. — Son inclination, qui le porte à la satire, se découvre de bonne heure, XVI, 343. — Il s'élève contre les têtes couronnées et surtout contre l'Espagne. Surnom que sa sagacité lui mérite, *ibid.* — Auteur de divers ouvrages sur la *Politique*, *ibid.*
- BODIN (Jean)**, publiciste. — Ce qu'il rapporte dans sa *Démonomanie* touchant les sorciers qui font la *ligature*, maléfice qu'on nomme *nouer l'aiguillette*, XV, 514. — Notice sur lui, XVI, 340. — Ce qu'il rapporte d'après Tertulien à propos du suicide, XVII, 236.
- BOËCE (Manlius-Torquatus-Severinus)**, homme d'État et philosophe chrétien du v<sup>e</sup> siècle, XV, 298. — Les sciences, les lettres et la philosophie déclinent parmi les chrétiens de l'Orient, et s'éteignent pour ainsi dire avec lui, 299.
- BOËHMUS**, théosophe allemand. — Principes qu'il s'était faits, XVII, 258. — Ses principaux sectateurs, *ibid.*
- BOÉMOND**, fils de Robert Guiscard. — Mécontent de sa fortune en Europe, va en Asie en chercher une plus digne de son courage, XIV, 245. — L'un des chefs de la première croisade, il s'empare du pays d'Antioche, 246.
- BOERNAVE (Hermann)**, célèbre médecin. — Moyen ingénieux dont il use pour arrêter une épidémie d'hystérie, II, 257. — Auteur du remarquable ouvrage intitulé : *Institutiones medicæ*, IX, 215. — Sa pensée sur l'union des connaissances médicales et chirurgicales dans un même individu, 219. — Événement qui le détermine à suivre l'étude de la médecine, XVII, 434.
- BOESNIER DE LORMES**, économiste. — Son ouvrage sur l'impôt, interdit en France, est publié à l'étranger, IV, 39. — Note sur le caractère et le mérite de cet écrivain, 40, 82, 85.
- BOHOLA**, jésuite du collège de Pinsk, en Lithuanie. — Billet singulier qu'il laisse en mourant, II, 522.
- \* **BOHÉMIENS**. — Nom donné, vers 1427, des vagabonds qui faisaient profession de dire la bonne aventure, XIII, 479. — Leur origine et la suite de leur histoire, 480.
- \* **Bohitis**, prêtres d'une île d'Amérique. — Leurs fonctions, XIII, 480.
- BOILEAU (Nicolas)**. — Ce poète est un maître qui donne le précepte et l'exemple à son disciple, VII, 322.
- BOILEAU (M<sup>lle</sup>)**. — Satire indécente qu'elle hasarde sur M<sup>me</sup> Calas. Caractère de cette demoiselle, XIX, 166. — Combien il est essentiel à une femme de s'attacher à un homme de sens, *ibid.*
- \* **Bois**. — Deux grandes acceptions de ce terme en économie rustique, XIII, 481. — De chauffage, 483. — Invention de Jean Rouvet à l'effet d'assurer l'approvisionnement de Paris, 484.
- \* **Bois de vie**. — Pratique superstitieuse des Juifs pour de petits bâtons qu'ils nomment ainsi, XIII, 485.
- \* **Bois sacrés**. — Lieux destinés au culte des dieux du paganisme, XIII, 485.
- BOISARD (J.-F.)**, fabuliste. Note sur deux poètes de ce nom (oncle et neveu). — On ignore auquel des deux Diderot a adressé l'*Épître* en vers, IX, 63.
- \* **Boisson**. — Nom donné à tout fluide destiné à réparer nos forces, XIII, 486. — Hérodote attribue la longue vie des Éthiopiens à l'usage de l'eau pure, *ibid.*
- BOITEAU (Paul)**, éditeur des *Mémoires de M<sup>me</sup> d'Épinay* (1865). — Ce qu'il dit au sujet du conte de Diderot : *Qu'en*

*pensez-vous?* attribué à J.-J. Rousseau, II, 524 et IV, 443.

**Boiteux.** — Sont les infirmes les mieux préparés à l'action miraculeuse, I, 151 (note).

**Boizot (Antoine).** — Au Salon de 1761, ce peintre expose un *Télémaque chez Calypso*, composition ridicule, X, 131. — Envoie, au Salon de 1763, un *Mercury conversant avec Argus*, pitoyable composition; des *Enfants qui reçoivent les récompenses dues à leurs talents*; des *Récompenses accordées au métier de la guerre*; une figure de la *Sculpture*, ensemble quatre tableaux à envoyer au pont Notre-Dame, 196. — Ses tableaux des *Grâces qui enchaînent l'Amour*, et de *Mars et l'Amour disputant sur le pouvoir de leurs armes*, à l'Exposition de 1765, mauvaises compositions; la dernière est une plate parodie d'Anacréon, 309. — L'*Odorat*, l'*Ouë*, deux mauvais tableaux du Salon de 1771, 485.

**Boizot (Louis-Simon).** fils du précédent. — Expose, au Salon de 1781, un buste en marbre de la *Reine Marie-Antoinette*, XII, 69. — Au même Salon : le *Baptême de Jésus-Christ par saint Jean*, bas-relief en plâtre, *ibid.*

**BONAVENTURE le Franciscain**, philosophe scolastique de la seconde période. — Principes de sa philosophie, XVII, 98.

**Bonheur.** — Il dépend de l'économie des affections naturelles, I, 93. — Ce qu'il faut faire pour y arriver, II, 345. — Est une machine où il y a toujours à refaire, 431.

\* **Bonheur, Prospérité**, termes relatifs à l'état d'un être qui pense et qui sent, XIII, 486.

\* **Bonne déesse.** — Nom donné à Dryade, femme de Faune, roi d'Italie, XIII, 487. — Cérémonies instituées en son honneur, *ibid.*

**BOXXET (Charles)**, naturaliste, II, 18. — Est le premier qui ait fait connaître la reproduction singulière du puceron, *ibid.*

**BONNEVAL (de)**, officier français au service de l'Espagne au Paraguay, VI,

460. — Fait parvenir au roi Charles III des papiers dénonçant un complot contre le gouvernement, *ibid.*

\* **BOXOSIENS** ou **BOXOSIAQUES**, nom d'une secte que Bonose, évêque de Macédoine, renouvela au iv<sup>e</sup> siècle, XIII, 488. — Sont condamnés par le pape Gélase, *ibid.*

\* **Bon sens**, qualité métaphysique. — Sa mesure, XIII, 488.

**Bon sens** (le), ouvrage du baron d'Holbach, II, 398.

**Bonté.** — En quoi elle consiste, I, 24, 30. — Elle a sa source dans le tempérament, 31.

**BORACK**, nom de la jument de Mahomet. — Ce qu'en dit le savant orientaliste d'Herbelot IV, 489.

**BORDEU (Théophile)**, célèbre médecin. — Son entretien avec M<sup>lle</sup> de L'Espinasse au sujet d'un *Rêve de d'Alembert*, II, 122-181. — Fait une singulière citation d'Horace, 183.

**BORDIER**, peintre en émail. — S'associe aux travaux du célèbre Petitot, son beau-frère, XIV, 410, 411.

**BORGIA (François de)**, troisième général des jésuites. — Sa prédiction sur la destinée de cet ordre, XV, 283.

\* **Borgne** (le), épigramme, IX, 69.

\* **Bornes, Termes, Limites.** — Termes tous relatifs à l'étendue finie, XIII, 489.

**BOROSDIN (M<sup>me</sup> de)**, dame russe qui a promis à Diderot quelques airs nationaux. — Pourquoi il ne compte pas sur ses promesses, XX, 42.

**BORRICHUS (Oluf ou Olaus)**, savant danois. — Ce qu'il rapporte touchant la chimie des Égyptiens n'est que le délire d'un érudit, XIV, 391.

**BORROMÉE (Frédéric)**, cardinal. — Chasse, en 1604, les jésuites du collège de Bréda, XV, 279. — Sa grande clémence dans cette circonstance, *ibid.*

**BOSSE (René le)**, religieux génovéfain. — Auteur d'un *Traité du poème épique*, cité, VI, 160. — Son opinion sur l'*Illiade* et sur l'*Odyssée*, XVI, 458, 459. — Ce que doit contenir la proposition d'un poème, 434.

**BOSSUT (l'abbé)**, géomètre célèbre. — A apporté la plus grande impartialité

dans la dispute du calcul différentiel entre Newton et Leibnitz, XV, 442. (note).

*Botanique* (la), mise à la portée de tout le monde. — Prospectus pour cette publication proposée par M. Regnault, de l'Académie de peinture et de sculpture, VI, 375.

BOTENTUYT, célèbre chirurgien, XI, 425.

BOUCHARDON (Edme). — Son morceau d'*Ulysse qui évoque l'ombre de Tirésias* proposé comme modèle, X, 140, et XI, 19. — Ne fournit rien au Salon de 1761, X, 145. — Meurt à Paris, le 27 juillet 1762 (et non en 1765, comme le rapporte Diderot), 237. — Fait, pour M<sup>me</sup> de Pompadour, une statue de l'*Amour*, marbre admirable qui se voit aujourd'hui au Louvre et dont il existe une répétition à Trianon, 246. — Anecdote relative à la rivalité qui s'éleva, en 1754, entre Bouchardon et Laurent Guyard, sculpteur chamois, élève de l'École de Rome 441. — Observations sur la sculpture et sur cet artiste, XIII, 40. — Son éloge par le comte de Caylus, *ibid.* — Notice sur sa vie et ses ouvrages, 42. — Exécute le tombeau du pape Clément XI, 44. — La ville de Paris récompense noblement ses travaux de la *Fontaine de la rue de Grenelle*; la délibération des échevins à ce sujet est un morceau à lire, *ibid.* — Date précise de sa mort, *ibid.* — Ne peut achever son monument de la place Louis XV, et nomme Pigalle pour succéder à son travail, *ibid.* — Critique de son *Amour qui se fait un arc de la massue d'Hercule*, 45. — Mot d'un plaisant écrit sur un exemplaire de son éloge par le comte de Caylus, 47.

BOUTCHER, de l'Académie des Inscriptions; l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*. — Examen de sa *Dissertation sur la poésie rythmique*, VI, 334. — Ses réflexions lorsqu'il assiste à un mariage, XIX, 228.

BOUCHER (l'abbé), fondateur aujourd'hui fort ignoré des *Nouvelles ecclésiastiques*, II, 51.

BOUCHER (François), peintre et graveur,

nommé, I, 238, alinéa 11. — Sa petite *Nativité*, exposée au Salon de 1759, charmant tableau, malgré la fausseté du coloris, X, 102. — Ses *Pastorales* et *Paysages* exposés au Salon de 1761, sont des chefs-d'œuvre d'imagination, d'effet, de magie et de facilité, 112. — Personne n'entend comme lui l'art de la lumière et des ombres, 113. — Cet artiste est en peinture ce que l'Arioste est en poésie, *ibid.* — Expose, au Salon de 1763 deux tableaux : *Le Sommeil de l'Enfant Jésus* et une *Bergerie*, 171. — Examen critique de son *faire*, 172. — La dépravation de ses mœurs produit en lui la dégradation du goût, de la couleur, de la composition, etc., etc., 256. — Expose, au Salon de 1765 : *Jupiter transformé en Diane pour surprendre Calisto*, 258. — *Angélique et Médor*, 259. — Un petit tableau de *Philippe d'Orléans*, 262. — Neuf *Pastorales*, tableaux qui tous accusent la perte du talent. Le livret fait encore mention d'un *Paysage où l'on voit un moulin à eau* que le critique n'a pas pu découvrir, 264. — Est toujours vicieux et n'attache jamais, 501. — Ne veut plus exposer au Salon, XI, 4. — A peint sa femme toute nue, 260. — Envoie au Salon de 1763 une *Marche de Bohémiens* et une *Caravane*, 387. — Plaisant dialogue à l'occasion de ces deux tableaux, 388, 389.

\* *Boucher*. — Cette profession ne paraît pas avoir été exercée chez les Grecs, au moins du temps d'Agamemnon, XIII, 489. — Ce qu'elle était à Rome, sous le règne de Néron, 490. — La police des Romains, touchant la boucherie, passe dans les Gaules avec leur domination, *ibid.* — Origine et organisation du corps des bouchers en France, 491. — La première boucherie de Paris, située au parvis Notre-Dame, *ibid.* — Les meurtres commis par Caboche, en 1416, la font supprimer, 492. — Un édit, de 1418, rétablit la grande boucherie de la porte de Paris, *ibid.* — L'accroissement de la population amène succes-

sivement la création de nouveaux établissements, *ibid.* — L'autorité les réunit en un seul corps soumis à des règlements de police, 493-497.

**Bouchers ou Sacrificateurs.** — Ils étaient chargés de la circoncision, I, 202, alinéa 40.

**Bouche-Trous.** — Voyez *Accessoires*.

**BODOT** (l'abbé). — Diderot le rencontre aux eaux de Bourbonne, XVII, 352.

**BOUFFLERS** (le chevalier). — Bouts-rimés dont il est l'auteur, XIX, 221.

**BOUGAINVILLE** (Louis-Antoine). — Notice sur ce célèbre voyageur, II, 195. — Témoin de l'expulsion des jésuites du Paraguay; ce qu'il en rapporte, 201. — Jugement sur son voyage, 208. — Singularités qu'il rapporte, sans les expliquer, 209. — Adieux que lui adresse un vieillard taïtien au moment de son départ, 213. — Bougainville n'en fait pas mention dans sa relation, 218.

**BOUGEANT** (Guillaume-Hyacinthe), jésuite. — Auteur d'une comédie intitulée *la Femme docteur ou la Théologie en quenouille*, V, 372. — Cette pièce, dirigée contre les jansénistes, a fourni à Palissot l'idée de sa comédie des *Philosophes*, 440.

**BOEGUER** (Pierre), savant hydrographe. — Singularité de la nature qu'il atteste, II, 520.

**BOULANGER** (Antoine-Nicolas), écrivain du XVIII<sup>e</sup> siècle, né à Paris le 11 novembre 1722, mort en 1759. — Notice sur cet auteur, VI, 339. — Accompanye le baron de Thiers à l'armée en qualité d'ingénieur, 340. — Entre dans les ponts et chaussées en 1745, *ibid.* — Est envoyé en Champagne, en Lorraine et en Bourgogne, pour y exécuter des travaux publics, *ibid.* — Construit le pont de Vaucouleurs, passage de la France en Lorraine, *ibid.* — Une grave maladie l'empêche d'achever celui de Foulain, près Langres, *ibid.* — Son fâcheux état de santé l'oblige à solliciter sa retraite, 341. — Il l'obtient avec une distinction particulière, *ibid.* — Meurt bientôt après, âgé de 37 ans seulement, le 16 sep-

tembre 1759, *ibid.* — Son étroite liaison avec Diderot, *ibid.* — Avait une grande ressemblance avec Socrate, tel que le représentent les pierres antiques, *ibid.* — Se plaisait aux entretiens de philosophie, d'histoire et d'érudition, 342. — Est auteur d'une *Vie d'Alexandre*, restée inédite, 345. — A laissé, *manuscrits*, un grand nombre d'ouvrages restés *inédits*, et entre autres un Dictionnaire en trois volumes in-folio, entièrement écrit de sa main, *ibid.* — Naigeon pense que ce manuscrit a été acquis par une bibliothèque publique de Leyde ou d'Amsterdam, 346.

\* **Boulanger.** — Cette profession était inconnue aux Anciens, XIII, 498. — Les pains des premiers temps n'avaient rien de commun avec les nôtres, *ibid.* — Des *boulangeries publiques* sont établies à Rome sous Auguste : leur organisation, 499. — A Paris, le corps des boulangers reçoit ses premiers règlements sous saint Louis, 503. — Leurs statuts, 504, 505.

**BORLUC** (Simon), chimiste français. — A fourni aux *Mémoires de l'Académie des sciences* une série importante de remarques sur les purgatifs en général, et sur l'*agaric* en particulier (voir le mot \* *Agaric*), XIII, 232 et suiv.

**BOULE** (André-Charles), ébéniste célèbre, VI, 210. — Notice sur sa vie et ses travaux par M. Ch. Asselineau, *ibid.* **Boundschesch**, ou le livre de l'éternité dans la religion de Zoroastre, XVII, 325. — Ce qu'il contient, *ibid.*

**BOUXIEU** (Michel-Honoré), élève de Pierre. — Expose, au Salon de 1767, son tableau de réception le *Jugement de Midas*, XI, 336. — Manière particulière à cet artiste pour la formation de ses groupes, 341. — Au Salon de 1769, son *Enfant endormi sous la garde d'un chien* a été beaucoup regardé, quoique... 448, 449. — Onze tableaux au Salon de 1771, tous insignifiants ou mauvais, 523-525. — Jugement sur cet artiste par Saint-Quentin, XII, 24. — Expose, au Salon de 1775, *Pau lié par des nymphes*, tableau



- assez piquant d'effet, *ibid.*
- BOURBONNE.** Époque du voyage de Diderot à Bourbonne, XVII, 333. — Le père de Diderot fit deux voyages à Bourbonne pour se guérir, succès du premier, 334. — Peu de succès du second, *ibid.* — Digression sentimentale de Diderot sur son père, sa mère, son frère et sa sœur, *ibid.* — Description de la fontaine ou puits de Bourbonne, 336. — Qualités et propriétés de ses eaux, 337. — Trois manières de les prendre, 338. — Saison des eaux, sa durée, 339. — Effet produit par le bain, *ibid.* — Régime pendant l'usage des eaux; odeur des eaux, 340. — Boue des bains, 341. — Analyse des eaux, 342. — Dépense qu'y font les malades. Pourquoi les habitants n'en sont pas plus riches, 345. — Tristesse du séjour de Bourbonne, *ibid.* — Les vœux de Diderot pour le rendre plus supportable ont été en partie accomplis, 346. — Projet du doyen d'Is, *ibid.* — Pourquoi il n'a pu réussir, 347. — Système sur les eaux thermales en général, *ibid.* — Réflexions à ce sujet, *ibid.* — La découverte des sources de Bourbonne attribuée aux cochons, 349. — Incendie de Bourbonne en 1717, 349. — Ancien temple gaulois, inscription, *ibid.* — Eaux thermales portant le nom de Bourbon en plusieurs lieux, 350. — Etymologie de ce nom, *ibid.* — Restes d'une voie romaine, *ibid.* — Ancien bassin de construction romaine, 351. — Fontaines salantes. Appartements pavés en mosaïque de faïence. Carrière de gypse, *ibid.* — Produits de l'établissement des eaux, 352.
- BORDOV (Sebastien).** — Son tableau de la *Chaste Suzanne*, du cabinet du baron d'Holbach, comparé à celui de Carle Van Loo, exposé en 1765, X, 245.
- BOUET,** financier célèbre par son immense fortune et ses excentricités, V, 433. — Histoires du *Petit Chien* et du *Livre de la Félicité* (c'était un volume in-folio, portant pour titre : *le Vrai Bonheur*), *ibid.* et 434. — Sa prodigalité, sa ruine, sa mort, 435. — Le neveu de Rameau en parle avec admiration, 453.
- \* **Bourg.** — Origine de ce mot, XIII, 506. — Sa signification historique ancienne et moderne, *ibid.*
- \* **Bourgeois, Citoyen, Habitant.** — Termes relatifs à la résidence que l'on fait dans un lieu, XIII, 506.
- BOURLET (J.).** — Voyez VAUXCELLES.
- BOURNAUD** (le chevalier de), enseigne de vaisseau. Compagnon de Bougainville dans son voyage autour du monde, II, 205. — Histoire de son domestique Barré, *ibid.*
- \* **Bourreau.** — Le dernier officier de justice, ayant charge d'exécuter les criminels, XIII, 507.
- Bourreaux.** I, 198; lisez *Inquisiteurs*, alinéa 28.
- Bourra Bienfaisant** (le), comédie de Goldoni. — Remarque sur le dénouement de cette pièce, VI, 106.
- Bourses.** — Doivent être mises au concours public, ou n'être accordées qu'à un mérite constaté par un examen rigoureux, III, 525.
- \* **Bout, Extrémité, Fin.** — Termes relatifs à l'étendue; leur emploi, XIII, 507.
- BOUTRON-CHARLARD,** communique deux lettres de Diderot à de Brosses et à Voltaire, XIX, 429, 461.
- BOUYARD (Michel-Philippe),** médecin du couvent de Longchamp où sœur Suzanne (la Religieuse) est retenue, V, 98. — Cité, XI, 154.
- BOUYET (Joachim),** jésuite missionnaire, apporte, en 1697, quarante-neuf volumes chinois offert à Louis XIV par l'empereur Kang-hi, XIII, 471.
- BOUVILLON (M<sup>me</sup>),** personnage monstrueux du *Roman comique* de Scarron, — *Courir après le volume de M<sup>me</sup> Bouvillon* veut dire devenir grosse comme M<sup>me</sup> Bouvillon, V, 431.
- BOYER,** évêque de Mirepoix. — L'un des plus acharnés ennemis des jansénistes, VI, 185. — Précepteur du Dauphin, père de Louis XV; obtient, après la mort de Fleury, la feuille des bénéfices, *ibid.*
- **BOYER DE SAINTE-SUZANNE** (baron de)



- Autorise, sur la recommandation de M. Ch.-L. Livet, la reproduction de quatre lettres de Diderot : une au docteur Clerc, XX, 48; — une au général Betzky, 59; — une autre au même, 61; — une lettre au docteur Clerc, 66.
- Bracelet.* — Ornement que les Grecs et les Romains portaient au bras, XIII, 507. — Ils étaient pour toutes sortes de conditions : les hommes en portaient ainsi que les femmes, *ibid.* — Les femmes seules en font usage parmi nous aujourd'hui, 508.
- \* *BRACHMANES*, gymnosophistes ou philosophes indiens. — Histoire de cette secte, qui subsiste encore en Orient, sous le nom de *Bramènes* ou *Bramines*, XIII, 508, 509. — Voyez *BRAMINES*. — Leurs mœurs et coutumes, XV, 200. — Les plus célèbres dont l'histoire ait conservé le nom, 201.
- BRADLEY*, astronome anglais. — On lui doit la découverte de l'*aberration de la lumière*, II, 11.
- BRAMA*, *BIRAMA* ou *BIREMA*. — Divinité indienne dont se prétendent issus les Bramines, XVI, 39.
- BRAMHALL*, évêque de Derry. — Hobbes eut une querelle philosophique avec lui, XV, 99.
- \* *BRAMINES*, ou *BRAMÈNES*, ou *BRAMINS*, ou *BRAMENS*, secte de philosophes indiens, appelés anciennement *BRACHMANES*. — Leurs constitutions et leur culte, XIII, 510, 511. — Ils se prétendent issus de Brama, XVI, 39.
- BRANDES (J.-Charles)*, auteur et acteur allemand. — Ce que lui dit le libraire Voss en lui donnant le *Théâtre de Diderot* traduit par Lessing, VII, 173.
- BRANTÔME (Pierre de BOURDEILLES, seigneur de)*. — M<sup>me</sup> de Pompadour, dans un moment de mauvaise humeur, fait ironiquement l'éloge de son livre des *Dames galantes*, et engage Louis XV à se nourrir de cette édifiante lecture, IV, 264.
- Brave.* — Le brave est circonspect, I, 104.
- \* *Bravoure, Valeur, Courage, Cœur, Intrépidité.* — Termes qui désignent tous, mais à un degré différent, l'état de l'âme à la vue du danger, XIII, 511.
- BRÉBECF (Guillaume de)*. — Citations empruntées à sa traduction de la *Pharsale de Lucain*, XIII, 80.
- \* *Breland*, jeu de cartes. — Son attrait, ses dangers, XIII, 512. — La police le défend sous les peines les plus sévères, *ibid.*
- BRENET (Nicolas-Guy)*. — Expose, au Salon de 1763, une *Adoration des Rois*, tableau qui n'est pas sans mérite, X, 213. — Au même Salon : *Saint Denis près d'être martyrisé*, composition estimable, 214. — Expose, au Salon de 1765 : le *Baptême de Jésus-Christ par saint Jean*, 362. — *L'Amour caressant sa mère pour ravoir ses armes*, 364. — A la pratique de tous les curés de village, XI, 265. — Son tableau du *Christ et la Samaritaine*, *ibid.* — Au Salon de 1767, son *Christ sur la montagne des Oliviers* donne lieu à une provocation plaisante, 266. — Sa misère, cause de sa médiocrité, *ibid.* — Annulé par l'indigence, 307. — Se relève au Salon de 1769 par trois morceaux assez bien touchés, 433, 434. — Le Salon de 1771 avait de cet artiste sept mauvais tableaux; décrits, 502-505. — Ses tableaux exposés en 1775, sévèrement jugés par Saint-Quentin, XII, 11-13. — L'exposition de 1781 reçoit de cet artiste quatre mauvais tableaux, 36, 37.
- BRET (Antoine)*. — Auteur de l'*Orpheline* ou le *Faux généreux*, pièce jouée sans succès en 1758, V, 377. — Devient l'un des parasites de M<sup>lle</sup> Hus, 439. — Intéressant épisode de sa comédie le *Faux généreux*, VII, 310, 311.
- BRIANT*, jésuite décapité, en 1581, pour avoir conspiré contre Élisabeth, reine d'Angleterre, XV, 278.
- BRIARD (Gabriel)*. — Ce peintre expose au Salon de 1761 le *Passage des âmes du Purgatoire au Ciel*, X, 144. — Ce qu'il aurait fallu pour se tirer d'un pareil sujet, 145. — Envoie six mauvais tableaux au Salon de 1765 : 1. *La Résurrection de Jésus-Christ*, 359; — 11. *Le Samaritain*, 360; — 111. *Une Sainte Famille*, *ibid.*; — 1V. *Psyché*

- abandonnée, ibid.*; — v. La *Rencontre de Psyché et du Pêcheur*, 361; — vi. *Le Devin du village*, 332. — L'exposition de 1769 reçoit de ce peintre une *Naissance de Vénus*, une *Mort d'Adonis* et une *Madeleine pénitente*; trois mauvais tableaux, XI, 433. — Diderot rétracte son jugement en ce qui touche la *Naissance de Vénus*: motif de cette contradiction, 435. — N'expose pas au Salon de 1771, 532.
- BRASSON**, libraire. — Lettre que Diderot lui adresse, I, 397. — Cité, V, 395. — Lettre que Diderot lui adresse, dans laquelle il critique le reproche de Luneau d'avoir dépassé pour l'*Encyclopédie* le nombre de volumes annoncé, XX, 29. — Comment Diderot répond à la prétendue profusion de planches alléguée par Luneau, 33.
- BRIDAN** (Charles-Antoine), sculpteur. — Expose, au Salon de 1765, un *Saint Barthélemy sur le point d'être écorché*; ce groupe est très-beau, X, 437. — Son *Portrait*, peint par Durameau, XI, 318. — Expose, en 1781, une statue de Vulcain présentant les armes qu'il a forgées, XII, 66.
- BRIDOIE** (M<sup>lle</sup>), marchande à la toilette, — Intelligences qu'elle entretient avec des brocanteurs et des usuriers, VI, 233. — Voyez *Usuriers*.
- BRIENNE**. — Voyez **JEAN DE BRIENNE**.
- BRIÈRE** (J.-L.-J.), bibliophile. — Éditeur des *Oeuvres de Diderot*, 22 volumes, publiées en 1821; communique à M. Assézat des morceaux inédits recueillis depuis, I, vi. — Lettre à Goethe au sujet du *Neveu de Rameau*, V, 364. — Réponse de Goethe, 366. — Pièces de la contestation qui s'éleva au sujet de cet ouvrage, défiguré dans une traduction présentée, par MM. de Saur et Saint-Geniès, comme texte authentique de Diderot, 367-370. — Lettre au rédacteur du *Corsaire*, 371. — Possède presque tous les autographes des lettres de Diderot à l'abbé Le Monnier, XIX, 317.
- BRIEUS** (Antoine), est envoyé en Ethiopie, par le pape Grégoire XIII, pour visiter l'immense bibliothèque du monastère de la Saint-Croix, XIII, 451. — Origine de cette bibliothèque renfermant plus de dix millions de volumes, *ibid.*
- \* *Brièveté de la vie*, analyse d'un traité de Sénèque sur ce sujet, III, 332-340. — Ce traité est fort beau; Diderot en recommande la lecture, 340.
- Brigandage**. — Est mis, par Aristote, dans la classe des différentes espèces de chasse, II, 396.
- \* *Brillant, Lustre, Éclat*. — Signification différente de ces termes pris au propre et au physique, ou bien dans un sens métaphorique, XIII, 512.
- BRISÉS**, II, 309, 392.
- BRITANNICUS**, fils de Claude et de Messaline. — Admet dans son intimité Sénèque le philosophe, III, 38. — Agrippine oblige Claude à adopter Néron à son préjudice, 47. — Brouillée avec Néron devenu empereur, Agrippine le proclame l'héritier légitime du trône, 89. — Il touchait alors à sa quatorzième année; Néron le fait empoisonner dans un repas, *ibid.*
- BRIZARD** (Jean-Baptiste **BRITARD**, dit), acteur distingué de la Comédie-française. — Ce comédien, galant homme, honora singulièrement sa profession, VIII, 399. — Reçoit deux soufflets de de M<sup>lle</sup> Hus, pourquoi, XIX, 57. — Comment il joue dans le *Philosophe sans le savoir*, 360. — Rôle qu'il joue dans le *Père de famille*, 461.
- BROCA** (Paul), anatomiste. — Ses remarques relatives à l'augmentation du volume du cerveau chez les modernes, II, 138.
- \* *Brochure*. — Nom donné en librairie à un imprimé de mince volume, XIII, 512. — Inconvénients attachés à la frivolité de ce genre d'écrits, 513.
- BROGLIE** (Albert, duc de). — La présente édition lui est redevable d'une lettre de Diderot à M<sup>me</sup> Necker, XX, 76.
- BROGLIE** (la maréchale de). — Son entretien avec Diderot, sous le nom de Crudeli, II, 507.
- BROGLIE** (comte de). — Réponse de Diderot à une mauvaise plaisanterie de ce personnage, I, LIII.
- BRON**, taxateur des postes, et inspec-

teur général du bureau de départ, XVIII, 221, 239. — Ce qui lui arrive un soir en cabriolet avec Diderot et une dame, XIX, 234. — Son humeur au jeu, 244.

**BROSSES** (*Charles de*), premier président au Parlement de Bourgogne. — Auteur d'un livre intitulé: *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'Etymologie*, ouvrage d'un excellent esprit, III, 466. — Sa tentative de restituer le texte de Salluste, VI, 226. — Plaisante anecdote de sa jeunesse, XI, 246. — Lettre (inédite) que Diderot lui adresse pour le remercier de son manuscrit sur la matière étymologique, XIX, 429.

**BROTIER** (*l'abbé Gabriel*). — Auteur d'un *Examen de l'apologie de l'abbé de Prades*, I, 437.

**BROU** (*Charles-Henri FEYDEAU de*), XI, 534.

**BRARROUBOU**. — Nom que Diderot donne à Frey de Neuville, dans les *Bijoux indiscrets*, à l'occasion de l'oraison funèbre du cardinal Fleury, IV, 376.

**BRUCKER** (*Jean-Jacques*), historien allemand. — Ce qu'il rapporte dans son *Histoire critique de la philosophie*, au sujet de l'assassinat de la célèbre Hypatie, philosophe éclectique, XIV, 344. — Son *Histoire*, ouvrage à consulter touchant les rêveries de l'éclectisme théologique, 375, 378. — Ses remarques touchant les rêveries d'Hésiode, XV, 56.

\* **Brûler**. — Chez les Grecs et les Romains, c'était une coutume presque générale de brûler les morts, XIII, 513. — Cette coutume dura jusqu'au temps de Théodose, *ibid*.

\* **Brut**. — Emploi de ce terme comme l'opposé de *travaillé*, XIII, 513.

**BRUTÉ DE LOIRELLE** (*l'abbé*). — Traducteur du *Joueur*, tragédie bourgeoise d'Edward Moore, VII, 413. — Sa traduction, estimée et recherchée, est accompagnée d'un prologue fait et prononcé par Garrick, 414.

**BRUXELLES**, ville des Pays-Bas. — Sa population en 1745, XVII, 460. — Ren-

contres de Diderot dans cette ville, 469.

\* **Bûchers**. — Amas de bois sur lesquels les Anciens brûlaient leurs morts, XIII, 514. — Comment on les éteignait, 515.

**BUCOURT** (*Louis-Philibert de*). — *Le Gentilhomme bienfaisant, le Juge de village*, et la *Consultation redoutée*, que cet artiste expose en 1781, sont trois fort jolis tableaux, XII, 62.

**BUDDA** ou *ХЕНТА*, sage par excellence, regardé par les Indiens comme le plus grand philosophe qui eût jamais existé, XIII, 377. — Son histoire, 378 et suiv. — Sa doctrine, 379. — Dogmes secrets qu'il révèle à ses disciples à son heure dernière, 380. — Son système donne naissance à une secte fameuse parmi les Japonais, *ibid*. — Sa doctrine n'a pas été inconnue aux Juifs modernes, 381. — Son origine, 382. — Fonde la secte des Hylobiens, XV, 201.

**Budsoistes**, l'une des sectes du Japon. — Leur religion, leur culte, XV, 269.

**BUFFIER** (*Claude*, dit le Père), savant jésuite. — Ses *Principes du raisonnement* sont une excellente *logique*, XV, 531. — Éloge de son *Cours des sciences* et de l'agrément de son style, *ibid*. — Ce qu'il dit de la vérité, XVII, 310.

**BUFFON** (*Leclerc de*), célèbre naturaliste. — Son opinion sur la péroration de l'*Apologie de l'abbé de Prades*, I, 482. — Vérité énoncée dans son *Histoire naturelle*, touchant les mathématiciens, II, 9, 10. — Renvois à cet ouvrage, 15, 16, au Discours sur la génération, 17. — Sa théorie de la terre, 27. — Ce qui caractérise son style, 339. — Son aventure avec le président de Brosses, XI, 246. — Portrait de sa femme, XIX, 30. — Diderot aime les hommes qui, comme Buffon, ont confiance en leurs talents, 39.

**Bulles**. — Voyez *Vélin*. — Bulle *Unigenitus*, impertinente production introduit en 1713 par les jésuites; maux qu'elle a produits, XV, 280.

**BURIDAN**. — Philosophe scolastique, XVII,

107. — Sophisme de position qu'il propose à ses disciples de figure agréable, *ibid.*
- BURIGNY (*Jean LEVESQUE* de), historien, auteur de l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, ouvrage attribué à Fréret, VI, 313. — Curieuse anecdote rapportée en preuve de son érudition, 314.
- BURLAMAQUI (J.-J.), moraliste. — Ses *Éléments du droit naturel*, cités et recommandés, III, 492, 506.
- BURNET (*Gilbert*), évêque de Salisbury. — Leibnitz démontre l'inexactitude des vues dans un projet de réunion de l'Eglise anglicane avec l'Eglise luthérienne, XV, 448.
- BURNET (*Thomas*), philosophe et savant anglais. — Ses études, ses voyages, XVI, 126. — Ouvrage qu'il publie à son retour, 127. — Analyse de son système, *ibid.*
- BURRHIUS (*Afranius*), préfet de Rome, gouverneur de Néron. — Son trop d'attachement à la vie en fait un mauvais gouverneur, II, 463. — Est nommé commandant de la garde prétorienne, III, 48. — Arrête le sang prêt à couler dans Rome, 61. — Son emploi le rendait maître de toute l'Italie, 62. — Son portrait tracé par Tacite, *ibid.* — Forme Néron à l'art militaire, *ibid.* — Était-il à sa place à la cour de Claude ? 64. — Ses préoccupations après qu'il eut démêlé le caractère atroce de son élève, 68. — Raisonnements des sophistes sur la pensée qui le retient à la cour, 69. — Comment il faut l'envisager, 70. — Est menacé de perdre le commandement de la garde prétorienne, 84. — Sénèque prend avec succès sa défense, *ibid.* — Interroge Agrippine, accusée de conspiration, *ibid.* — Accusé à son tour, il est absous, 86. — Refuse de contribuer au meurtre d'Agrippine ; ses belles paroles à ce sujet, 106. — Devait-il tuer Néron ? 107. — S'il reste à son poste, c'est par dévouement pour la chose publique ; il n'était pas sûr de sortir du palais, 11. — Sa mort, *ibid.*
- BURY (*Richard* de), évêque de Durham, chancelier d'Angleterre, auteur d'un traité intitulé *Philobiblion*, sur le choix des livres et la manière de former une bibliothèque, XIII, 448.
- \* *Buste*. — Question relative à la forme donnée à cet objet d'art, XIII, 515, 516.
- \* *But, Vue, Dessin*. — De l'emploi de ces termes relatifs à la conduite d'un être pensant, XIII, 516.
- BUZENVAL (*Choart* de), évêque d'Amiens. — Se déclare contre la formule d'Alexandre VII, XV, 261.
- BYRON (*John*), navigateur et amiral anglais, explore la Patagonie en 1764. — Ce qu'il dit de la taille colossale des Patagons est fort exagéré, II, 201.

## C

- Cabale*. — Doctrine secrète des Juifs, attribuée au rabbin Akiba et à Siméon Jochaidès, son disciple XV, 368, et suivantes.
- \* *Cabinet d'histoire naturelle*. — Sa formation, son objet, l'ordre qui doit y régner, XIV, 1. — Soins apportés à l'établissement de celui de Paris par Daubenton, 3.
- CABOCHE (*Simonot*), boucher de Paris. — Les meurtres qu'il commet sous le règne de Charles VI amènent la suppression de la grande boucherie de la Porte de Paris, XIII, 492.
- \* *Cacher, Dissimuler, Déguiser*. — Termes relatifs à la conduite, XIV, 4.
- Cacouacs*. — Sobriquet inventé par l'avocat J.-N. Moreau pour désigner les *Encyclopédistes*, XIII, 117. — Diderot donne l'explication de ce mot dans une lettre à M<sup>lle</sup> Volland, XIX, 48.
- \* *Cadavres*. — Avantages à retirer de leur ouverture pour les progrès de la médecine, XIV, 5.
- CADET (*Louis-Claude*), chimiste. — Ses expériences sur le cobalt, XIII, 68.
- Cadets russes*. — Note sur leurs exercices et leur éducation, III, 545.
- CADIÈRE (M<sup>lle</sup> Catherine LA). — Séduite

par le P. Girard, jésuite, son confesseur, XV, 280.

CADMUS, roi de Phénicie. — Élève des autels dans Thèbes, XV, 45.

Cafés. — Lieu de rencontre des habitués de l'*Allée des fleurs*, I, 236, alinéas 3, 4.

CAFFARELLI, Napolitain, castrat, chanteur merveilleux. — Mot de caractère de Daubenton au sujet de cet homme incomplet, VI, 309.

CAFFIERI (*Jean-Jacques*). — Expose, au Salon de 1761, un buste de Rameau de la plus parfaite ressemblance, X, 147. — Ce buste, qui était au foyer de l'Opéra, a été détruit dans l'incendie du 28 octobre 1873, *ibid.* — Expose, au Salon de 1763, le buste du *Prince de Condé*, et celui du poète *Piron*, 225. — Les *Bustes de Lulli et de Rameau*, qu'il expose au Salon de 1765, ne sont remarqués que parce qu'ils représentent deux hommes célèbres, 435. — Son *Triton*, mauvais, *ibid.* — Une figure de l'*Innocence*, exposée au Salon de 1767, n'a point le caractère qui lui conviendrait; c'est néanmoins un morceau précieux dont il ne faut que changer le nom, XI, 357. — La *Vestale de Tarpeia*, et l'*Amitié qui pleure sur un tombeau*, au même Salon, font le plus grand honneur à l'artiste, *ibid.* — Un *Portrait du peintre Hallé* et un *Portrait du médecin Borie* complètent cette exposition digne d'éloges, 358. — Réflexions sur sa figure de l'*Innocence*, 361. — Envoie à l'Exposition de 1769 trois marbres de peu de mérite, 455. — Les bustes de *Quinault*, *Lulli* et *Rameau*, destinés au foyer de l'Opéra, et qui figurent au Salon de 1771, sont fort bien, 535. — Un marbre, une statue en pierre, pour l'Hôtel des Monnaies, et un groupe en terre cuite, sont d'un mérite secondaire, 536. — Expose, en 1781, les bustes de *Molière*, *Mesmer* et *Mlle Lusi*, XII, 66.

Cages. — Lisez *Monastères de filles*, I, 200, alinéa 32.

\* *Capots* ou *Capots*. — Nom donné en Béarn à des familles qu'on prétend

descendues des Visigoths, XIV, 5. — Singulières particularités de leur existence, 6.

CANUSAC (*Louis de*), auteur dramatique. — Le quatrième acte de son opéra de *Zoroastre* fournit à Rameau une de ses plus belles inspirations, I, 409.

CAILLOT, l'un des meilleurs acteurs de la Comédie italienne. — Grimm le mettait au-dessus de *Le Kain*, V, 277. — Homme de bien, il honorait singulièrement sa profession, VIII, 399. — Ce qui lui arriva dans une représentation du *Déserteur*, 412.

CAÏN. — Hornius fait de lui le fondateur d'une secte de philosophie, XIII, 302. — De ce qu'il bâtit une ville, et qu'il inventa des instruments pour labourer la terre, peut-on raisonnablement conclure qu'il fût philosophe? *ibid.*

CALANUS, brame. — Fait dresser un bûcher et se brûle devant Alexandre, XV, 201. — Le roi de Macédoine, touché de cet héroïsme, institue des fêtes en son honneur, *ibid.*

CALAS (*Jean*). — Réhabilitation de sa mémoire, V, 426. — Combien Diderot estime ce grand acte de la vie de Voltaire. *ibid.* — Ce que Diderot écrit à M<sup>lle</sup> Volland sur l'affaire des Calas, XIX, 97. — Moyens qui auraient dû être employés dans la défense de cette affaire par *Élie de Beaumont* ou par Voltaire, 141. — Comment le projet de souscription pour les Calas est arrêté, 168.

*Calcul infinitésimal*. — Difficultés qu'il rencontre à sa découverte, II, 347.

*Calcul des probabilités*. — Intéressant Mémoire sur ce sujet, publié pour la première fois en 1875 sur le manuscrit autographe de Diderot, appartenant à M. Brière, IX, 76, 192.

CALF, personnage hollandais de Saardam. — Anecdote sur lui, XVII, 456.

\* CALICUT ou CALÉCUT, ville des Indes. — Mœurs singulières de ses habitants XIV, 6.

CALIGULA, empereur romain. — Sa vie offre de monstrueux exemples de sa cruauté, I, 115, à la note. — Jaloux du talent de Sénèque, il projette sa



- mort; une courtisane l'empêche de se souiller de ce crime, III, 20.
- Caliste*, tragédie de Colardeau. — Observations sur quelques passages de cette pièce, XIX, 29.
- CALLET.** — Expose au Salon de 1781 le *Printemps*, tableau destiné à décorer la Galerie d'Apollon; c'est une belle composition, XII, 51. — Un *Hercule sur le bûcher*; un *Portrait de M. de Vergennes*, 52. — *Deux Cariatides*, *ibid.*
- CALLIPIGA.** — Énigme à deviner, IV, 300.
- CALLISTHÈNES**, philosophe grec, disciple et petit-neveu d'Aristote. — Lui envoie, après la prise de Babylone par Alexandre, un recueil d'observations astronomiques comprenant une période de dix-neuf cents ans, XIII, 440. — Admis à la cour d'Alexandre le Grand; il suit ce prince dans ses expéditions, XIV, 82. — Envoie à Aristote des notes qu'il a trouvées à Babylone sur la prétendue antiquité des Chaldéens, *ibid.*
- CALLOT (Jacques)**, peintre, dessinateur et graveur en taille-douce. — Sa supériorité à traiter les petits sujets le pose en modèle, X, 442.
- Calomnie.* — Disparaît à la mort de l'homme obscur; la célébrité la porte jusqu'aux siècles à venir, III, 13. — Les blessures qu'elle fait guérissent, la cicatrice reste, *ibid.* — Célèbre quatrain de Pibrac sur ce sujet, VI, 13.
- \* Les Athéniens ont révééré cette forme hideuse du mensonge, XIV, 6. — Ce vice a fourni au célèbre Apelle le sujet d'un admirable tableau, *ibid.*
- CALVIN.** — Prend le nom d'Alcuinus, anagramme de *Calvinus*, XIII, 293.
- CALVINA (Junia)**, sœur de Junius Silanus. — Est accusée d'inceste par le censeur Vitellius, III, 46. — Est exilée, *ibid.*
- Calzolaio* (le), c'est-à-dire le *Cordonnier*, de Messine. — Histoire morale, V, 303 et suiv. — Épisode de l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, *ibid.*
- CAMBRAI.** — Ce que cette ville rappelle à Diderot, XVII, 470.
- CAMINSKI (M<sup>lle</sup>)**, amie et compagne de la princesse Dashkoff. — Elle aime la France et les Français, XVII, 487.
- Camoufflets*, I, 196, alinéa 24.
- CAMPER**, médecin hollandais. — Comment il guérit les maladies des poux, XVII, 379. — Ce qu'il dit de l'éléphant, 447. — Ce qu'il démontre chez les oiseaux de proie, *ibid.* — Connaissait parfaitement les physionomies nationales, *ibid.* — Son opinion sur la cause des accouchements douloureux, 448.
- CAMPIAN (Edmond)**, jésuite anglais, décapité, en 1581, pour avoir conspiré contre Elisabeth, reine d'Angleterre, XV, 278.
- CAMPISTRON (Jean)**. — Sa tragédie d'*Andronic* jouée avec succès, VIII, 430.
- CAMPO-FLORES** (le marquis de). — Est arrêté comme complice des Jésuites dans un complot contre le gouvernement espagnol, VI, 464. — Ses aveux ne laissent aucun doute sur la participation des Jésuites dans le complot, *ibid.*
- CAMPA (André)**, compositeur de musique, cité V, 460.
- \* *Canal artificiel.* — Les premiers habitants de la terre en ont reconnu l'utilité, XIV, 7. — Ceux inutilement tentés par Cléopâtre, Soliman II, Démétrius, Jules César, Caligula, Néron, etc., *ibid.* — Ceux exécutés en France, 8.
- CANAYE (Étienne, abbé de)**, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, V, 487. — Son éloge par Dacier, *ibid.* — Ami de d'Alembert, il était passionné pour le théâtre, *ibid.* — Anecdote à son sujet, VI, 304, 305. — Sa satire et ses espiègleries, chez M<sup>me</sup> Geoffrin, contre Rémond de Saint-Mard, 307.
- CANG-NI**, empereur de la Chine, IX, 467. — Fut sage comme Marc-Aurèle et despote à l'égard de Louis XIV, *ibid.*
- \* *Canicule.* — Superstition des Romains pour en écarter l'influence, XIV, 9, 10.
- Canne à bec de corbin*, I, 196. — C'est la crosse, insigne des évêques, qui prennent la qualité de lieutenant du Christ, et que le pape appelle ses valets, *ibid.*, alinéa 25.



*Canne invisible.* — Voy. *Grâce suffisante* et *Grâce efficace*, I, 204, 205, alinéa 45.

CANO ou CANUS (*Melchior*), évêque et théologien espagnol. — Son livre des *Lieux théologiques* a conservé de la réputation, III, 517.

\* *Canon.* — Signification et emploi de ce mot en théologie, XIV, 10. — Celui de la Bible n'a pas été le même en tout temps, *ibid.* — Quel a été celui des Juifs, 11. — De quels livres était composé le *canon* des Écritures divines chez les Juifs, 16. — Énumération de ces livres selon saint Jérôme, 17; selon saint Épiphanè, saint Cyrille; saint Hilaire, Méliton, Bellarmin, 18. — Esdras est présumé l'auteur du *canon* des livres sacrés, 19. — Le *canon* qui fixe à vingt-deux le nombre des livres divins de l'Ancien Testament a été suivi jusqu'au concile de Carthage, qui l'augmenta beaucoup, 20. — Le concile de Trente l'augmenta de nouveau, *ibid.*

\* CANOPE. — Dieu des Égyptiens, dont Suidas raconte l'origine, XIV, 21.

CANUS JULIUS. — Sa réponse à Caligula, venant lui annoncer qu'il a donné l'ordre de son supplice, III, 309. — Sa fin toute philosophique, 310.

CAPELLA (*Martianus-Mineus-Felix*), célèbre encyclopédiste. — Ce qu'il a dit des accents et des tons, considérés comme langue de la nature et modèle du musicien, XI, 136. — Cité, XV, 299.

\* *Caprotine.* — Surnom que les anciens Romains donnaient à Junon et aux nones de Juillet, XIV, 21. — Origine de la fête de ce nom racontée par Plutarque et Macrobe, 22.

\* *Capuchon.* — Querelles auxquelles cet espèce de vêtement donna lieu entre plusieurs ordres religieux, XIV, 22, 23.

*Capucins.* — Troupe auxiliaire des évêques, I, 197. — Leur costume, leurs mœurs, leurs occupations, 198, alinéa 28.

\* *Capurions*, officiers de police de Rome ancienne et moderne. — Leurs fonctions, XIV, 23, 24.

CARACALLA, empereur romain. — Son entretien avec Papinien, III, 112. — Fait

mettre à mort ce courageux jurisconsulte, 113.

CARACCIOLI (*Dominique*, marquis de), ambassadeur de Naples à Paris. — Curieuse anecdote qu'il raconte sur un poète dramatique napolitain, VIII, 409.

*Caractère.* — Celui des Français toujours le même pour les étrangers; raisons de ce phénomène, II, 382. — Chaque individu a le sien, 384. — Son changement, symptôme de maladie, 385. — Effet de l'organisation, 410. — Chacun a sa langue qu'il faut interpréter par le caractère, XIX, 438.

*Caractères* (des). — Les situations les décident; bien dessinés, ils font le succès d'un ouvrage dramatique, VII, 347. (Voyez *Sommaire*, p. 302.)

\* *Caractères incertains.* — Consultation à différentes personnes sur un même fait, morceau inédit, IV, 17.

\* *Caractères d'imprimerie.* — Histoire abrégée de leur invention et de leur perfectionnement, XIV, 24-28.

\* CARAÏBES ou CANNIBALES, sauvages insulaires de l'Amérique. — Leurs croyances et leurs mœurs, XIV, 28, 29.

*Caraites*, secte juive qui s'est perpétuée en Pologne et dans la Lithuanie, XV, 337. — Leur origine, *ibid.* — Leur doctrine, 339.

CARAMAN (M. de). — Enlève un camp aux ennemis, XIX, 52.

CARDAN (*Jérôme*), savant du xvi<sup>e</sup> siècle. — Ce que Diderot dit de l'impudente confession qu'il a faite de ses vices est interprété comme se rapportant à J.-J. Rousseau, III, 91. — Cité, XIV, 306.

CARESME (*Philippe*), mauvais peintre. — Élève de Coypel, expose, au Salon de 1767, des *Tableaux d'animaux*, détestables; un *Repos*; un *Amour*; une *Mère qui fait jouer son enfant*, à envoyer au Pont-Neuf, XI, 335. — Au même Salon, il a des dessins coloriés et lavés qui sont charmants, *ibid.* — Les morceaux que cet artiste expose au Salon de 1769 se font remarquer par la pureté du dessin; la misère le

- condamne à la médiocrité, 447, 448. — Cet artiste affecte le coloris de Louthembourg ; huit tableaux qu'il expose en 1771 permettent d'espérer mieux, 522, 523. — *La Nympe Menthe métamorphosée*, qu'il expose en 1775, est un tableau sans harmonie, XII, 23.
- Caricatures et allégories.* — Diderot n'a été pris qu'une seule fois à partie par les caricaturistes, XX, 120. — Voyez *Diderot fouetté*.
- CARITE ET POLYDORÉ, roman de l'abbé Barthélemy. — Analyse de cet ouvrage par Diderot, V, 491-500.
- CARLOS (don), fils de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, roi de Naples, VI, 458. — Monte sur le trône d'Espagne en 1759, sous le nom de Charles III, *ibid.* — Son aversion pour les jésuites éclate à l'occasion de la canonisation de don Juan de Palafox, qu'il fait solliciter à Rome, *ibid.* — Est assailli à son avènement par les plaintes des gouverneurs et des négociants de l'Amérique contre les jésuites, 459. — Ses griefs personnels à l'égard de cette société turbulente, *ibid.* — Droits de la couronne sur les possessions de cette société en Amérique, 462. — Deux révoltes, fomentées par les jésuites, le déterminent à les chasser de ses États, 465. — Le pape Clément XIII lui écrit des lettres violentes à ce sujet ; il répond qu'il veut être le maître chez lui, *ibid.* — Révoque l'édit qu'il avait donné en 1760 ; et rétablit l'Inquisition plus féroce qu'elle n'avait jamais été, 471. — Voyez CHARLES III.
- CARLOWITZ (*Aloïse-Christine*, baronne de), femme auteur. — Lettres de Goethe à Schiller et de Schiller à Goethe, empruntées à sa traduction de leur correspondance, V, 373, 374, 375.
- Carmes.* — Utilité de leur emploi, IV, 197.
- CARMONTELLE, littérateur estimé et peintre amateur. — On voit de lui, au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, deux portraits (charges) en pied du célèbre Rameau, V, 404. — Compte rendu de sept nouveaux *Proverbes dramatiques* qu'il publie en 1770, VIII, 488. — Examen d'une nouvelle série de sept autres *Proverbes*, 490. — Auteur d'une gouache représentant *Diderot et Grimm en conversation*, XX, 118.
- CARNÉADE, philosophe grec. — Fondateur de l'Académie nouvelle, XVI, 326. — Notice sur lui, 333. — Quels sont ses principes, 334.
- Carnivores.* — Leur physiologie, IX, 266.
- \* *Carpée.* — Nom d'une danse instituée en Thessalie, XIV, 29.
- CARRACHE (*Annibal*). — Jugement d'une femme du peuple sur son tableau de *l'Enfant du Silence*, XII, 90.
- CARRÉ DE MONTGERON, conseiller au Parlement. — Convulsionnaire outré, dédiée au roi son ouvrage intitulé : *La Vérité des miracles* opérés par l'intercession de M. de Paris, I, 150. — Faisait profession de matérialisme avant sa conversion, 151.
- \* *Carrosse*, voiture d'invention française, XIV, 29. — Peu nombreux d'abord ils se multiplient sous les règnes de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV, 30. — En imitation de ces voitures, réservées aux grands et aux riches, un particulier nommé *Sauvage* établit des voitures publiques qu'il nomme *Fiacres*, 31.
- CARTER (M.), savant antiquaire anglais, auteur d'un *Voyage de Gibraltar à Malaga*. — A vu en Espagne des monuments élevés à la mémoire de Sénèque, III, 192. — On en rencontre à Mescania, à Cordoue, *ibid.*
- \* *Cartes.* — Jeux de différentes sortes ; les uns de hasard, les autres de combinaison, XIV, 32. — Histoire de leur origine, par le P. Ménestrier, jésuite, *ibid.* — Il ne paraît aucun vestige de cartes avant l'an 1392, date de la démence de Charles VI, 33.
- \* *Carton.* — Terme d'imprimerie, de librairie, de brochure et de reliure, XIV, 34.
- \* *Cas de conscience.* — Qu'est-ce, en morale, qu'un cas de conscience ? Examen de cette question, XIV, 35.
- CASANOVE (*François*). peintre de bataille, né à Londres de parents vénitiens. —

Expose, au Salon de 1761, un grand et beau tableau de bataille, et divers petits tableaux de paysages, dignes de Salvator Rosa, X, 149. — Est un homme à imagination, un grand coloriste, une tête chaude et hardie, un bon poëte, un grand peintre, 150. — Ses tableaux exposés au Salon de 1763 sont fort inférieurs à ceux du Salon précédent, 219. — Cause assignée à cette infériorité, *ibid.* — Les tableaux que ce grand peintre expose au Salon de 1765, sont : I. Une *Marche d'armée*, 326; — II. Une *Bataille*, 330; — III. Une autre *Bataille*, *ibid.*; — IV. Un *Cavalier espagnol*, 331. — Huit tableaux de cet habile artiste figurent au Salon de 1767, XI, 181. — I. Un *Cavalier espagnol, vêtu à l'ancienne mode*, 182; — II. Une *Bataille*, *ibid.*; — III. Une *Petite Bataille et son pendant*, 183; — IV et V. *Deux Paysages avec figures*, *ibid.* — VI. Un *Maréchal ferrant*, 184; — VII. Un *Cabaret*, 185; — VIII. Un *Cavalier rajustant sa botte*, 186. — Cet artiste est vraiment un bon peintre de batailles, mais ce genre est ingrat, 181, 186. — Dialogue au sujet de ses ouvrages, 191, 192. — Lettre de Diderot à Grimm sur le même sujet, 197, 199. — Occupe un rang distingué comme paysagiste et peintre de batailles, 306. — Diverses anecdotes de sa vie, 422. — Au Salon de 1769 on ne se lasse pas d'admirer ses : *Deux sujets de chasse*; un *Grand paysage et trois petits*, *ibid.* — Mis en parallèle avec Louthembourg, 423. — Le *Premier des trois combats de Fribourg, en 1644, commandé par le duc d'Enghien*, tableau exposé en 1771, décrit et jugé, 488, 489. — La *Bataille de Lens (1648) par M. le prince de Condé*, ces deux tableaux sont actuellement au Louvre, 490. — *Deux paysages*, 491. — Quatre tableaux de ce maître, exposés en 1781, se font remarquer entre ceux du même genre, XII, 44, 45. — Entreprend un tableau pour le prince de Galitzin; prix de ce tableau, XVIII, 305. — Sa femme est jolie, XIX, 322.

*Casque blanche.* — Symbole de l'innocence, très-bien porté par les femmes, I, 192, alinéa 7.

*Cascade de Saint-Cloud.* — Jolie chose; on pouvait en faire une belle qui aurait coûté moitié moins, XII, 103.

CASXEDI (le P.), jésuite. — Langage que Jésus tiendra, selon lui, lors du jugement dernier, I, 472.

CASSIDORE (*Aurélius*), ministre de Théodoric, roides Goths. — Se retire dans un monastère et y fonde une bibliothèque, XIII, 447. — Homme d'Etat et écrivain latin du v<sup>e</sup> siècle, XV, 299.

\* *Castalie*, fontaine de la Phocide. — Vertus attribuées à ses eaux, XIV, 36.

CASTANIER D'AURIAC. — L'abbé Barthélémy, son précepteur, compose pour son éducation un petit roman qu'il publie sous le titre : *Les Amours de Carite et de Polydore*, V, 491. — Analyse de cet ouvrage, *ibid.* à 500.

CASTEL (*Louis-Bertrand*), physicien français de l'ordre des jésuites, inventeur du *Clavecin oculaire*, I, 356, 357. — Idées d'un sourd-muet à la vue de cette machine, *ibid.* — Emploi comique de cet ingénieux instrument, IV, 203. — Cité, 305. — Lettre que Diderot lui écrit pour le prier de vider le différend qui s'est élevé entre lui et le P. Berthier, XIX, 425. — Autre lettre, 426.

CASTILLOX ou CASTILHON (*Jean-Louis*) — Note critique sur son *Apothéose d'Homère*, IV, 74. — Jugement sur son *Parallèle de Virgile et de Lucain*, 76. — Sa traduction de divers traités de Plutarque, bonne à lire, 77.

*Castration.* — Moyen curatif employé contre la lèpre chez les peuples de l'antiquité, IX, 473. — La castration est fort ancienne; comment elle s'exécute, XV, 129-130.

CASTRIES (M. de). — Affaire entre M. de Castries et le prince héréditaire, sous les murs de Wesel, en 1760; générosité du prince héréditaire et de M. de Ségur, XIX, 6. — Est grièvement blessé, 145.

\* *Casuiste.* — Qu'est-ce qu'un *casuiste*? Réponse à cette question, XIV, 36.

*Casuistes*. — Rigides, I, 199, alinéa 7.  
 — Relâchés, 200, même alinéa.  
*Catalepsie*. — Manière dont cette maladie se produit, IX, 423. — Dans quel but les quiétistes en donnent des leçons à leurs dévotes, *ibid.* — Extrême perfection de cet état, 424.  
 \* *Cathédrale*. — Origine de ce nom, XIV, 39.  
 CATHERINE II. impératrice de Russie. — Sa conduite dans la guerre de l'Autriche contre la République française, II, 478. — Fait exécuter par Vien un tableau dont Diderot a conçu l'idée, XI, 347. — Son acclamation commence par quatre officiers aux gardes, XVII, 488. — Discours que lui tient le général Betzky, *ibid.* — Ce qu'elle écrivait à M<sup>me</sup> Geoffrin à propos de Falconet, XVIII, 82. — Ce qu'elle écrivait à Falconet, à propos de la statue de Pierre le Grand, 83. — Comment elle accueille Diderot à Pétersbourg, XIX, 347. — Son caractère, 348. — Liberté dont Diderot joua auprès d'elle, *ibid.* — Lettre de Diderot au général Betzky dans laquelle il exprime toute sa reconnaissance pour les bienfaits de l'impératrice, 493 et suiv. — Sa générosité envers Diderot, XX, 51. — Le projet de refaire l'*Encyclopédie* lui plaît beaucoup, 52. — Supplique que Diderot lui adresse pour la prier de ne rien ajouter à ses premières grâces, 53. — Sa conversation avec Diderot à ce sujet, *ibid.* — Présent qu'elle fait au philosophe ; sa conversation avec lui à ce propos, 55. — Lettre que Diderot lui écrit pour lui recommander Pierre Chabrit, 78. — Ce qu'elle écrivait à M<sup>me</sup> Geoffrin à propos de la gesticulation de Diderot, 138.  
*Catholiques*. — Les pays catholiques ont profité du reflet des lumières des pays protestants, III, 416.  
 CATON (*Marcus Porcius*). surnommé le Censeur. — Jugement de Frédéric II, roi de Prusse, sur ce vertueux citoyen, II, 491. — Son sage propos à un jeune débauché, III, 75. — A laissé sur la terre le modèle impérissable de l'homme vertueux, 262.

\* *Caucase* (Mythologie et Géographie). — Remarque philosophique au sujet de cette chaîne de montagnes, XIV, 39.  
 CAULET, évêque de Pamiers. — Se déclare contre le formulaire, XV, 261.  
 CAURRES (*Jean des*), curé de Pernay. — Auteur d'une ode religieuse à la louange du massacre de la Saint-Barthélemy, III, 402.  
*Causes* (les). — Elles ont un enchaînement sans limites, II, 52. — L'interprète de la nature en tire des conclusions abstraites et générales, qui échappent au simple observateur, 53.  
*Causes finales*. — La recherche de ces causes est contraire à la véritable science, II, 53. — Preuves à l'appui de cette affirmation, 54.  
*Causes et effets*. — Réflexions sur ce sujet, VI, 264, 265.  
*Cavagnole* (le). — Jeu de hasard fort à la mode au temps de Louis XV, I, 236 et 247 ; IV, 152.  
 CAVALLERI (*Bonaventure*), géomètre italien, inventeur de la *Méthode des indivisibles*. — Idée première du calcul différentiel, X, 477.  
 CAVEYRAC (*Jean Novî de*), prieur de Cabrières. — Auteur d'une *Apologie de Louis XIV et de son Conseil sur la révocation de l'édit de Nantes* (note), I, 489 et d'une *Apologie de la Saint-Barthélemy*, III, 402.  
 CAYEUX, sculpteur ; collectionneur d'œuvres d'art. — Sa réponse à Diderot, qui veut lui acheter sa riche collection, XVIII, 249.  
 CAYLUS (*Anne-Claude-Philippe*, comte de), archéologue. — Artiste-amateur en peinture, sculpture et gravure ; adresse à l'antiquaire Paciaudi une lettre injurieuse contre Diderot, X, 45. — Présente à l'Académie une *Tête de Minerve* exécutée à la peinture en cire, et se fait considérer comme ayant retrouvé le secret de l'*Encaustique* des anciens, 49. — Un tableau de *Flore et Zéphire*, exécuté par Bachelier, d'après son procédé, prouve que la découverte reste à faire, 51. — Sa mort, 237. — Inscription proposée par Diderot pour son tombeau à Saint-



Germain-l'Auxerrois, 449. — Son *Éloge de Rouchardon*, XIII, 40. — Mot d'un plaisant sur cet éloge, 47. — Ce qu'il avait à faire pour faire valoir Polygnote, dans son ouvrage, XVIII, 128. — Son épitaphe, 251.

CAYLUS (*Charles de*), évêque d'Auxerre. — Son instruction pastorale contre la thèse soutenue en Sorbonne le 18 novembre 1751 par l'abbé de Prades, I, 431. — Réponse que Diderot fait à cette instruction, sous le titre de : *Observations, etc.*, 441. — Discussion divisée en dix-huit chapitres, 442 à 484.

CAZOTTE (*Jacques*), écrivain dijonnais. — Sa notice sur Jean-François Rameau, son compatriote, V, 382. — Compose, pour assister son ami, un poème intitulé : *La Nouvelle Raméide*, 383. — Origine du procès qu'il intente aux jésuites, XIX, 98 (note).

CÉÈS, philosophe grec, disciple de Socrate. — Reçoit les derniers regards de son maître, VII, 384. — Principes philosophiques de son dialogue le *Tableau*, XVII, 165.

\* *Ceci n'est pas un conte*, V, 309. — Avertissement de l'auteur, 311. — Amours de l'Alsacienne M<sup>me</sup> Reymer et de Tanié, 313. — Amours de M<sup>lle</sup> de La Chaux et de Gardeil, 319.

CÉCROPS, fondateur d'Athènes. — Y répand le culte de Jupiter, XV, 45.

\* *Céilan*, *Zeylan* ou *Ceylon*, île considérable d'Asie, possession des Hollandais, XIV, 40. — Mœurs, productions et commerce, *ibid.*

\* *Ceinture*, partie du vêtement. — Son usage chez les peuples anciens et modernes, XIV, 40.

\* *Ceinture de virginité*. — En quoi celle des modernes diffère de celle des anciens, XIV, 42.

CÉLÉBI, époux de la vertueuse Églé, IV, 260. — Des rapports mensongers éveillent sa jalousie, 261. — Il exile Églé dans ses terres, *ibid.* — A la demande de Mirzoza, Églé est soumise à l'essai de l'anneau magique, et son innocence est reconnue, 262. — L'heureux Célébi la ramène à la cour, 263.

*Célébrité*. — Elle dépend beaucoup du moment où l'on paraît sur la scène du monde, XI, 427.

\* *Céleusme*. — Cri à l'usage des gens de mer, chez les Grecs et chez les Romains, XIV, 42.

\* *Célibat*. — Attentat contre la nature, II, 80. — Son histoire abrégée, XIV, 42 et suiv. — De cet état considéré en lui-même : 1<sup>o</sup> *eu égard à l'espèce humaine*, 49-51 ; 2<sup>o</sup> *eu égard à la société en général*, 51 ; 3<sup>o</sup> *eu égard à la société chrétienne*, 52-54. — Avantage du mariage des prêtres, 55. — Moyens de rendre aux ecclésiastiques la liberté du mariage, 56. — Objections et réponses à ce sujet, 57. — Du *célibat monastique*, 58.

CELLARIUS (*Christophorus*), érudit allemand. — Auteur à consulter pour la géographie ancienne, III, 494.

\* *Cendres*. — Restes des corps morts brûlés, selon l'usage des anciens ; manière dont se faisait l'opération, XIV, 59.

*Cénie*, pièce dramatique en cinq actes et en prose, par M<sup>me</sup> de Graffigny. — Diderot citait ce drame comme l'un des modèles ayant précédé son théâtre, VII, 6.

\* *Centaures*, monstres de la fable, moitié hommes et moitié chevaux, XIV, 60. — Leur histoire. *ibid.* et suiv.

\* *Centon*, pièce de vers d'un genre particulier, XIV, 61. — Ausone a donné les règles de sa composition, *ibid.* — La vie de Jésus-Christ a été écrite en *centons* tirés de Virgile par Proba Falconia, 62.

\* *Cependant*, *Pourtant*, *Néanmoins*, *Toutefois*. — Nuances établies entre ces synonymes par l'abbé Girard, XIV, 62, 63.

\* *Cérames*. — Vases de terre cuite dont les Anciens se servaient dans les repas, XIV, 63.

\* *Cerbère*. — Nom que les poètes ont donné au chien gardien des enfers, XIV, 63. — Fables qu'ils racontent à son sujet, *ibid.*

*Cercle* (le), ou *la Soirée à la mode*, comédie de Poinsinet. — Est applaudie à

- Paris ; celle de Palissot sous le même titre est sifflée à Nancy, VI, 383.
- Cercle* (le), comédie de Palissot, représentée à Nancy en 1755. — Parut alors sous le titre : *les Originaux*, VI, 383.
- \* *Cérémonies*. — Démonstrations extérieures et symboliques de la police ou du culte d'une société, XIV, 64. — Étude sur ce sujet, 64, 65.
  - \* *Certitude*. — Examen de cette qualité du jugement, en logique, en métaphysique et en morale, XIV, 66. — En quoi elle diffère de l'évidence, *ibid.*
- CERUTTI (*Joseph-Antoine-Joachim*), jésuite. — A publié, dans une *Lettre sur quelques passages des CONFESSIONS*, les détails de la conduite inconvenante de Rousseau à l'égard de l'abbé Petit, curé du Mont-Chauvet, V, 496.
- CERVANTES (*Michel de*), auteur de *Don Quichotte*, I, 214, alinéa 65. — Son histoire de Sancho, qui se fustige pour désenchanter Dulcinée, 224, alinéa 22.
- Cerveau*. — Organe particulier auquel cinq témoins (les sens) font leur rapport, II, 318. — Dans un cerveau malade, le bon état des sens ne corrige pas l'organe, 320. — Cet organe est le seul qui donne à l'homme la conscience complète et durable de son existence, 337. — Il compare les rapports faits par les sens, 361. — La migraine, 365. — La folie, 366. — Ses parties constitutives : le corps calleux, la moelle allongée, IX, 309, 310. — Les nerfs, 311. — Ses sensations, 312, 316.
- \* *Cesser, Discontinuer, Finir*. — Synonymes relatifs à la durée d'une action, XIV, 71.
  - \* *Ceste*. — Ceinture mystérieuse dont l'imagination d'Homère a fait présent à Vénus, XIV, 71. — Ses effets merveilleux, *ibid.*
  - \* *C'est pourquoi, Ainsi*. — Termes relatifs à la liaison d'un jugement de l'esprit avec un autre jugement, XIV, 71.
- CEVALLOS (don), général espagnol. — Est envoyé au Paraguay par Charles III, roi d'Espagne ; s'empare du pays dont il a mission de chasser les Jésuites, VI, 460. — Se laisse corrompre, *ibid.*
- CHABANON (*Michel-Paul-Guy de*), poète, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, né à Saint-Domingue ; auteur de plusieurs tragédies jouées sans grand succès, VI, 417, 418.
- CHABRIT (*Pierre*), avocat, auteur d'un traité intitulé : *De la Monarchie française et de ses lois*. — Diderot le recommande à l'impératrice Catherine II, XX, 78.
- \* *Chagrin*. — Système des stoïciens touchant ce mouvement de l'âme, XIV, 72.
- Chaîne des êtres*. — Envisagée depuis la molécule jusqu'à l'homme, IX, 334.
- \* *Chair*. — Les Pythagoriciens n'en mangeaient point, XIV, 73. — Les Hébreux s'abstenaient de celle de certains animaux, 74. — Il est des peuples sauvages qui n'ont aucune répugnance pour la chair humaine ; non-seulement ils mangent leurs ennemis, mais aussi leurs amis tués à la guerre ; et même, par respect, leurs pères devenus vieux, *ibid.*
  - \* *Chair et Viande*, considérés comme synonymes, XIV, 73.
  - \* *Chair* (Hist. anc. et mod.). — Les pythagoriciens n'en mangeaient pas, XIV, 73. — Les Hébreux s'abstenaient de la chair de certains animaux, 74. — Certains peuples sauvages n'ont aucune répugnance pour la chair humaine, *ibid.*
- CHUISE, ministre protestant hollandais. — Ce qu'il dit en plein auditoire, XVII, 441.
- \* *Chaise de Sanctorius*. — Machine inventée par le médecin Sanctorius, XIV, 74. — Vice de cet instrument, 75.
- CHALCIDIUS, philosophe éclectique du III<sup>e</sup> siècle. — Son christianisme est demeuré fort suspect, XV, 295.
- \* *Chaldéens*. — Les plus anciens peuples de l'Orient qui se soient appliqués à la philosophie, XIV, 75. — N'étaient, selon les Égyptiens, qu'une colonie



venue d'Égypte, *ibid.* — Ont été les auteurs des premières observations astronomiques, *ibid.* — Causes de l'obscurité de leur histoire, 76. — Introduisent sous le nom fameux de Zoroastre (le premier), un grand nombre d'ouvrages inventés par l'imposture, *ibid.* — Étaient en grande considération parmi les Babyloniens, 77. — Leur doctrine touchant la divinité, *ibid.* — Leur cosmogonie, 78. — Leur enseignement public, 80. — Ont été les inventeurs de l'astrologie judiciaire, *ibid.* — Vanité de cette science prétendue, 81. — Leur ignorance en astronomie, qu'ils cultivaient cependant avec beaucoup de soin, *ibid.* — Avaient la prétention d'être les plus anciens peuples du monde, 82. — Leurs ridicules supputations à ce sujet, *ibid.*

\* *Chaleur.* — Sentiment particulier qui porte les animaux de la même espèce, mais de sexe différent, à se rapprocher l'un de l'autre, XIV, 84.

CHALLE (Michel-Ange-Charles), peintre d'histoire. — *Saint Hippolyte dans la prison ; Lucrèce présentant le poignard à Brutus ; un Domine non sum dignus* : trois compositions médiocres de cet artiste, figurent au Salon de 1759, X, 97. — Expose au Salon de 1761, trois tableaux : *Cléopâtre expirante ; Socrate sur le point de boire la ciguë ; un Guerrier qui raconte ses aventures.* Le Socrate, placé dans un coin obscur du Salon, mérite d'être remarqué, 128. — Verte sortie contre ce peintre qui expose au Salon de 1763 : *La mort d'Hercule ; Milon de Croton, la main prise dans un arbre et dévoré par un lion ; Vénus endormie ; Esther évanouie aux pieds d'Assuérus*, 195. — Un tableau d'*Hector reprochant à Paris sa lâcheté*, est une des plus grandes sottises qu'on ait jamais faites en peinture, 295.

CHALLE (Simon), sculpteur, frère du précédent. — Expose, au Salon de 1761, le *Jeune Turenne endormi sur l'affût d'un canon ; le Berger Forbes qui*

détache d'un arbre OEdipe enfant ; un *Bacchus nouvellement né* et sous-trait par Mercure à la jalousie de Junon, tous morceaux estimables, X, 147. — *Une Vierge*, qu'il expose au Salon de 1763, est noble et vraie, 225. — Expose, au Salon de 1765, un *Buste de M. Floncel*, et deux figures couchées : *Le Feu* et *l'Eau*, 436. — Sa mort, *ibid.* — La *Chaire de Saint-Roch* est l'œuvre de cet artiste, XIII, 4.

CHAMBERS (Éphraïm), encyclopédiste anglais, XIII, 131. — Manière dont il a composé son ouvrage, *ibid.* — Ses imperfections, 132.

*Champ de bataille.* — Ce qu'il représente, II, 408.

CHAMPEAUX (Guillaume des). — Philosophe scolastique. Notice sur lui, XVII, 89.

CHAMPFLEURY, littérateur. — Fait, en 1851, d'inutiles démarches pour obtenir de la Comédie-Française l'examen et, par suite, la représentation d'*Est-il bon ? Est-il méchant ?* comédie de Diderot, VIII, 138 ; XX, 144.

CHAMPFORT (Sébastien-Roch NICOLAS, dit), littérateur et poète. — Scène plaisante entre cet auteur et Marmontel, XI, 375. — Comparé à un petit ballon dont une piqure d'épingle fait sortir un vent violent, *ibid.* — Diderot raconte à M<sup>lle</sup> Volland, la scène entre Champfort et Marmontel, XIX, 273.

CHAMPIOX, manufacturier au Mans. — Épouse M<sup>lle</sup> de Malleville, I, xxxvii. — Sa ruine, sa mort, *ibid.*

CHAMPIOX (Marie de MALEVILLE, veuve). — Veuve et sans ressources, elle vient s'établir à Paris, avec sa fille âgée de trois ans, I, xxxvii. — Met son enfant au couvent des Miramiones, *ibid.*

CHAMPION (Anne-Autoinette), fille des précédents, épouse de Diderot. — Élevée au couvent des Miramiones, elle en sort à l'âge de seize ans, I, xxxvii. — Pendant dix ou douze ans, elle se livre avec sa mère à un commerce de dentelle et de lingerie, *ibid.* — Grande, belle, pieuse et sage, elle refuse souvent d'enchaîner sa liberté,

- xxxviii. — Ses premières entrevues avec Diderot, *ibid.* — Diderot parvient à rendre ses assiduités agréables, *ibid.* — Le rôle de Saint-Albin dans le *Père de famille*, tableau du commencement de leur liaison, *ibid.* — Attaquée par la calomnie, xli — Diderot l'envoie à Langres dans sa famille, *ibid.* — Après trois mois, elle revient à Paris, heureuse de l'accueil paternel qu'elle a reçu, *ibid.* — La liaison irrégulière de son mari avec M<sup>me</sup> de Puisieux apporte le trouble dans son intérieur, xlii. — Lettre que Diderot lui envoie de la Haye pour lui annoncer son retour de Pétersbourg. Il lui fait part des générosités de l'impératrice, de son projet de refaire l'*Encyclopédie*, de sa supplique; de sa conversation avec l'impératrice à l'occasion de cette supplique; du présent qu'elle lui fait, et de sa conversation avec le baron de Nolken, xx, 51-56.
- \* *Chance, Bonheur*, synonymes, xiv, 84.
- \* *Change*. — Action ou convention par laquelle on cède une chose pour une autre, xiv, 85.
- \* *Changement, Variation, Variété*. — De l'emploi de ces synonymes, xiv, 85.
- *Chanson dans le goût de la romance*, ix, 60.
- Chansons*. — Voyez *Psaumes*.
- Chant*. — Qu'est-ce qu'un chant? v, 458. — Sa définition, *ibid.* — Quel est son modèle? 459. — Qui chante bien, doit savoir bien réciter, 460. — Note de Grétry sur ce sujet, *ibid.* — Sa définition par Bemetrrieder, xii, 186.
- \* Division littéraire d'un poëme, xiv, 86. — S'entend, dans l'ancienne poésie, de plusieurs sortes de pièces de vers, dont Marot offre des exemples, 87.
- *Chant lyrique*, morceau inédit, ix, 36.
- \* *Chaos*. — Signification de ce mot en mythologie, xiv, 88. — Ce que les philosophes ont entendu par là, *ibid.* — Celui de Moïse, le seul raisonnable, 90.
- CHAPPE (l'abbé). — Est envoyé en Sibérie pour y faire des observations. Réflexions à ce sujet, xix, 19.
- \* *Char*, nom commun à diverses espèces de voitures. — Dans le présent article il ne s'agit que des voitures trainées avec magnificence, xiv, 93. — Les chars anciens étaient à deux ou à quatre roues, 94. — Quel en fut l'inventeur? *ibid.* — Description de plusieurs variétés, 95-98.
- *Charade*. — A madame de Prunevaux. — Grimm donne cette poésie sous le titre de *Chef-d'œuvre des charades*, ix, 50.
- CHARAVAY (Gabriel) et CHARAVAY (Etienne), archivistes paléographes. — Ont bienveillamment communiqué les renseignements les plus utiles à la présente édition, xix, 415. — Lettres communiquées par M. Etienne Charavay, 455; xx, 45, 84. — Publie une brochure intitulée : *Diderot et Fréron, documents sur les rivalités littéraires au xviii<sup>e</sup> siècle*, 143.
- CHARDIN (Jean-Baptiste-Siméon). — Un *Retour de chasse* : des *Pièces de gibier* : un *Jeune Élève qui dessine* ; une *Fille qui fait de la tapisserie* ; deux petits tableaux de *Fruits* : ces tableaux, qu'il expose au Salon de 1759, sont peints avec art, et seront un jour recherchés, x, 97, 98. — Le Salon de 1761 a de lui : un *Bénédicté* ; des *Animaux* ; des *Vanneaux* ; une *Gouvernante avec des enfants*. Il offre toujours une imitation très-fidèle de la nature, avec le faire qui lui est propre, x, 129. — Est un homme d'esprit, et personne ne parle mieux que lui de peinture, 130. — A de l'originalité dans son genre, *ibid.* — Ses petits tableaux exposés au Salon de 1763 sont d'une vérité à tromper les yeux, 194. — Ce qu'il disait à Grimm et à Diderot, étant au Salon de 1765, 234. — Considérait l'éducation du peintre comme la plus longue et la plus pénible de toutes, *ibid.* — Notice sur cet artiste, 299. — Expose au Salon de 1765 : i. Les *Attributs des sciences*, 300; ii. Les *Attributs des arts*, 301; iii. Les *Attributs de la musique*, *ibid.*; iv. v. vi. *Rafraichissements*, *ibid.*; vii. Une *Corbeille de raisins*, 303,

VIII. Un *Panier de prunes*, *ibid.*

— Deux tableaux qu'il expose au Salon de 1767 représentent des *Instruments de musique*, deux chefs-d'œuvre, XI, 97. — Excellent peintre de genre, mais il s'en va, 306. — Cet artiste, le maître à tous pour l'harmonie, expose au Salon de 1769 huit jolis tableaux, décrits 408-411. — En sa qualité de directeur de l'Exposition, il joue un tour pendable à Greuze, 445. — Le *bas-relief* qu'il expose au Salon de 1771, et trois *Têtes d'étude* au pastel sont d'un effet magique, 481. — Mot de son fils à plusieurs élèves en admirant un tableau de Rubens, XVIII, 155.

\* *Charge*. — Sens de cette expression soit en peinture, soit en littérature, XIV, 98.

\* *Charge, Fardeau, Poids, Faix*. — Termes tous relatifs à l'impression des corps sur nous, et à l'action opposée de nos forces sur eux, soit pour soutenir, soit pour vaincre leur pesant, XIV, 98. — Transporté du simple au figuré, ce mot emporte souvent avec lui une idée de contrainte, *ibid.*

\* *CHARIDOTÈS*, surnom sous lequel Mercure était adoré dans l'île de Samos. — Singulière anecdote de son culte, XIV, 99.

\* *Charité*, terme de morale chrétienne, XIV, 100. — Question qui a excité bien des disputes, *ibid.* — Est parfaite ou imparfaite; ses degrés, 101. — Des différentes acceptions de ce mot, 106.

\* *Charlatanerie*. — Acceptions générales de ce titre. XIV, 106. — En quoi le pédant diffère du charlatan, 107.

CHARLEMAGNE, roi de France. — Bibliothèques qu'il fonde en France et en Allemagne, XIII, 448. — Sous son règne, la science abattue se relève, XV, 300. — Des écoles qu'il forma est sortie la science qui nous éclaire aujourd'hui, *ibid.*

CHARLES III, roi d'Espagne. — Les premiers actes de son règne tendent à réprimer le pouvoir illimité de l'Inquisition, VI, 459. — Éloigne de son siège

Quintano, évêque de Pharsale, coupable d'abus de pouvoir, 471. — Donne la place d'inquisiteur général à l'évêque de Zamora, qui fait mine de la refuser, en motivant son refus, *ibid.* — Intimidé par les menaces de Zamora, il révoque son édit de 1760; Zamora accepte, et l'Inquisition, plus féroce que jamais, renaît de sa cendre, 472. — Voyez CARLOS (don).

CHARLES V, roi de France. — C'est à lui que l'on doit les premiers fondements de la Bibliothèque du roi, XIII, 464.

Charles Panckouke aux éditeurs de l'Encyclopédie. — Eau-forte dessinée et gravée par Augustin de Saint-Aubin, XX, 119. — Réunit les noms des collaborateurs de l'Encyclopédie à ceux des collaborateurs de l'Encyclopédie méthodique, *ibid.*

\* *Charme, Enchantement, Sort*. — Synonymes; termes qui tous emportent l'idée d'une force magique, XIV, 107.

\* *CHARON* ou *CARON*. — Nom donné au batelier chargé de passer les morts sur l'Achéron, XIV, 107.

CHARONDAS, législateur et moraliste grec, né à Catane. — Ses lois sages profitèrent à l'Italie et à la Sicile, XV, 58.

CHARTIER (*Pierre*), habile peintre de fleurs sur émail, XIV, 409.

*Chartreux* et autres moines, I, 197, 198, alinéa 28.

\* *Chasse*. — Signification de ce terme pris dans un sens général, XIV, 108. — Est un des plus anciens exercices de l'homme, *ibid.* — Occupation proscrire dans le livre de Moïse, divinisée dans la théologie païenne, *ibid.* — Son origine, 109. — Exercice d'autant plus commun dans tous les siècles et chez toutes les nations que leur civilisation a été moins avancée, *ibid.* — Celle des Anciens, *ibid.*

CHASTELLUX (*François-Jean*, marquis de). Son livre de la *Félicité publique*, cité avec éloge, II, 431. — Lettre de Diderot au sujet de ses *Observations sur le Traité du mélodrame*, VIII, 506 à 511. — Son *Essai sur l'union de la poésie et de la musique* donne lieu à une controverse sérieuse, *ibid.*

- Combien il compte de principes différents de l'effet des beaux-arts, 508. — Avait un penchant marqué à faire des pointes, XI, 26.
- CHASTELLUX (lechevalier de). — Son aventure avec un officier exclu de son régiment. Sa générosité avec lui, XIX, 270.
- . *Chasteté*. — Vertu morale, par laquelle nous modérons les désirs déréglés de la chair, XIV, 111. — Ne pas la confondre avec la *continence*, 112. — Lois étroites que lui impose la religion chrétienne, *ibid.*
- . *Chat*. — Les Égyptiens le révéraient comme un Dieu, XIV, 112. — Exemples de superstition de ce peuple rapportés par Hérodote, 112, 113.
- CHATELET (Bernard marquis du), gouverneur de Vincennes. — Comble Diderot de bontés pendant sa captivité, I, XLIV. — Lettre (inédiée) que lui adresse Diderot pour rentrer en possession des observations sur l'*Histoire naturelle* qu'il a écrites pendant sa captivité, XIX, 422.
- CHATHAM (William Pitt, comte de). — Remarque sur une expression dont il s'est servi dans le Parlement, VI, 210, 211.
- \* *Châtiment et Peine*. — Termes généraux désignant les moyens de sévérité en usage pour la répression des fautes envers la société, XIV, 113.
- Châtiments*. — Ce que les châtements réveillent dans l'honnête homme et le scélérat; leur effet est le même dans les familles que dans la société, I, 57.
- CHAUDESAIGUES (J.-G.), littérateur français. — Préparait, avant de mourir, la publication d'une quinzaine de lettres de Diderot, XX, 104. — On ignore ce qu'elles sont devenues, 105.
- CHAUDON (l'abbé dom Louis MAEUL), biographe. — Auteur d'un *Dictionnaire historique* fait en société avec Delandine, III, 366. — Fait à Diderot le reproche d'avoir été le défenseur et l'apologiste de Sénèque, 367. — Publie, sous le pseudonyme de DES SABLONS, un pamphlet contre Voltaire, ayant pour titre : *Les Grands Hommes vengés*, VI, 351. — Examen critique de cet ouvrage, 351 à 354.
- \* *Chaulerons de Dodone*. — Description qu'en fait Étienne de Byzance, XIV, 115. — Les auteurs et les critiques seraient très-bien représentés par cet emblème de l'antiquité, *ibid.*
- CHAULIEU (l'abbé de). — Voltaire avait du goût pour sa morale épicurienne, et sa poésie facile et charmante, VI, 353. — Ce qui lui fait dire la nature, IX, 269.
- CHAUMEIX (Abraham). — Auteur d'un ouvrage intitulé : *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, XIII, 121. — Extraits de ce pamphlet, *ibid.*
- Chausse-trappes et chevaux de frise*, I, 199, alinéa 31. — Obstacles inventés par des casuistes rigides, *ibid.*
- \* *Chavarigtes*, hérétiques mahométans, XIV, 114. — En quoi consistent leurs contestations, *ibid.*
- CHAZOUR (Taga). — Pourquoi il rompt son futur mariage avec Sibérine, IV, 157.
- Chef-d'œuvre d'un inconnu* (1e). — Voyez CORDONNIER.
- \* *Chemin, Route, Voie* (synonymes). — Termes relatifs à l'action de voyager, XIV, 115. — Exemples de leur emploi, 115, 116.
- \* *Chemins*. — L'histoire ne laisse aucune trace de l'établissement et de la police des grands chemins avant les beaux jours de la Grèce, XIV, 116. — Le Sénat d'Athènes y veillait; Lacédémone, Thèbes et d'autres États en confiaient le soin à des hommes importants, *ibid.* — Les Carthaginois firent les premières routes pavées, *ibid.* — Les Romains, suivant cet exemple, construisirent la Voie Appienne, *ibid.* — Viennent ensuite de nombreuses constructions détaillées 117 à 121.
- CHÉNIER (André), poète français. — Son jugement sur La Harpe, III, 6.
- . *Chercheurs*, hérétiques nommés par Stoup dans son traité de la *Religion des Hollandais*. — Prétendent que la religion de Jésus-Christ n'est professée dans sa pureté dans aucune église du christianisme, XIV, 121. —



Sont, dans la religion chrétienne, ce que les sceptiques sont en philosophie, *ibid.*

CHEUX, graveur. — A gravé un portrait de Diderot par Garand, XI, 22 (note).

CHÉRÉA (*Cassius*), tribun. — Fait assassiner Cæsonia, femme de Caligula, III, 32. — Claude le fait mettre à mort, 33.

CHÉROX (M.), employé à la Bibliothèque de l'Arsenal. — Fait connaître, en 1829, la lettre jusqu'alors inédite de Diderot sur les *Atlantiques* et l'*Atlantide*, IX, 225.

\* *Chersydre*, petit serpent amphibie dont Celse, Acétius, et d'autres naturalistes, ont parlé, d'une manière incomplète, XIV, 121.

CHESELDEN (*William*), chirurgien anglais. — Ses belles expériences sur un aveugle-né, I, 318.

CHESTERFIELD (mylord). — Auteur d'une plaisanterie dont le président de Montesquieu est l'objet lors de son séjour à Venise, XIX, 124.

CHEVALIER (*M<sup>lle</sup> Jeanne*), peintre. — Auteur d'un portrait de Diderot, XX, 113.

CHEVALLIER (docteur), chirurgien de Bourbonne. — Ce qu'il a assuré à Diderot sur les eaux de Bourbonne, XVII, 340. — Jugement de Diderot sur lui, 352.

Chez Diderot, comédie de M. Hippolyte Stupuy, XX, 146. — Personnages que cette comédie met en scène, *ibid.*

Chiens. — Les petites gens en ont toujours, VI, 177. — Chacun a le sien dans l'ordre social, 178. — Lors de la conquête de l'Amérique, les dogues que la cour d'Espagne faisait dresser et exercer à déchirer les Américains, étaient enrôlés et recevaient une solde du gouvernement, 452.

CHILOX, Lacédémonien, un des *Sept Sages* de la Grèce. — Homme juste par excellence, XV, 61. — Ses mots d'un laconisme remarquable, *ibid.* — Meurt de joie, *ibid.*

CHIMÈNE. — Voyez XIMÈNES.

Chimie. — L'une des sciences les plus essentielles à connaître, III, 463. —

Auxiliaire indispensable des arts mécaniques, *ibid.*

Chiuki. — Histoire cochinchinoise, composée par l'abbé Coyer à la demande du contrôleur général des finances de l'Averdy, VI, 294.

Chinois. — Pourquoi les mœurs et les lois se maintiennent telles chez ce peuple, II, 327. — Observations sur ce peuple, IV, 45. — Nation sans enthousiasme, l'état des sciences y demeure stationnaire, 47. — Anecdote rapportée comme preuve de la friponnerie du marchand chinois, *ibid.* — Leurs romans montrent que, chez eux, il n'y a pas plus de justice que de probité, *ibid.* — La surabondance de la population rend les sciences stationnaires en Chine, 48. — Les bibliothèques en Chine, XIII, 450.

Peuple supérieur à toutes les nations de l'Asie, XIV, 122. — Diversement jugé par les savants et les missionnaires qui l'ont visité, *ibid.* — Ses annales sont publiées pour la première fois à Paris, en 1687, *ibid.* — Fohi, fondateur de cet empire, régnait 2954 ans avant Jésus-Christ, 123. — On ignore si les Chinois étaient alors idolâtres, athées ou déistes, 125. — Avec Confucius, le troisième âge de philosophie commence pour ce peuple, 126. — Du dixième et du onzième siècle date le commencement de la philosophie du moyen âge en Chine, 128. — Exposé des principes de cette philosophie, 129-139. — Observations générales sur cette nation, 140 et suiv. — Incertitude de leur chronologie, 167. — Sont sortis des plaines du Sennaar, *ibid.* — Les enfants, chez ce peuple, rendent d'extrêmes honneurs à leurs parents, XVI, 90. — Conversation sur les Chinois; anecdotes sur un empereur de la Chine, XVIII, 464. — Diderot ne croit point à tout ce qu'on raconte des Chinois, 465. — Objections et doutes des Chinois à l'égard du christianisme, seule religion proscrire chez eux, 466. — L'illustration remonte et ne descend jamais chez eux, 479. — Ils ignorent ce que c'est

- que la promenade, 499. — Friponnerie des marchands chinois, *ibid.* — Dans leurs peintures, les Chinois ne cherchent pas à prendre la nature pour modèle, *ibid.* — Maître des cérémonies, donné à tout étranger qui débarque à Canton, 533. — Pourquoi les Chinois ont eu beaucoup plus de bons rois et de bons ministres que de mauvais, XIX, 11. — Anecdotes curieuses à ce sujet, 12. — Un empereur fait brûler tous les livres, excepté ceux d'agriculture, d'architecture et de médecine, 13.
- Chirurgie.* — L'histoire de cette science, commencée par DuJardin, est continuée par Peyrilhe, IX, 470. — Compte rendu de cet ouvrage, *ibid.* à 476.
- Chirurgiens.* — Lettres sur les troubles qui, en 1748, divisaient la médecine et la chirurgie, IX, 213. — Nécessité de leur union en un même corps avec les médecins, 217.
- CHOFFARD (Pierre-Philippe).* — Sa gravure du tableau de Baudoin *La Fille querellée par sa mère*, a été souvent copiée, X, 334.
- CHOISEUL (Etienne-François de).* — Éloge de ce ministre qui, en 1764, signa l'ordre de suppression des Jésuites, II, 99. — La protection secrète dont il couvre Diderot permet à l'écrivain de poursuivre l'impression des dix derniers volumes de l'*Encyclopédie*, XIII, 121. — La vente de ses tableaux monte à un prix exorbitant XVIII, 328.
- Choisir, Faire choix, Élire, Opter, Préférer.* — Remarques sur ces termes considérés comme synonymes, XIV, 141.
- CHORIER (Nicolas, avocat.* — Auteur de dialogues obscènes, qu'il publia sous les faux noms d'*Aloysia* (Louise Sigée de Tolède) et de *Meursius*, IV, 319.
- \* *Chose.* — De l'emploi de ce mot, XIV, 142.
- CHOTENSKY.* — Accompagne Diderot lors de son voyage à Saint-Petersbourg, XVIII, 293. — Caractère de ce personnage, 307.
- Chrétien.* — Diderot est un chrétien parce qu'il est raisonnable de l'être, I, 153. — Conséquences morales du dogme chrétien, 168, 169.
- Chrétiens.* — Voyez *CHRIST* et *Christianisme*, ou *Allée des épinés*, I, 189 à 214. — Ils brûlèrent d'abord tous les livres qui n'avaient pas trait à la religion, XIII, 446.
- CHRIST.* — Sa venue annoncée, I, 203, alinéa 44.
- CHRISTIAN VII, roi de Danemark.* — Son voyage à Paris; comment il y est accueilli; son affabilité; ses autres qualités, XIX, 294. — On l'ennuie à Paris de spectacles, 299. — Finesse dans ses réponses, 300.
- Christianisme.* — Il n'a plus besoin des révélations, des prodiges, et des missions extraordinaires pour se soutenir et se propager, I, 142. — Si on ne l'eût point embarrassé d'une infinité de superstitions, les hommes ne se seraient point querellés après l'avoir admis, 183. — Ne se propage que lentement après la mort de son auteur, 206. — Donne lieu à une multitude de ténèbres et de difficultés, 269. — Exemples donnés, 270.
- \* Religion qui reconnaît Jésus-Christ pour son auteur, XIV, 143. — Se garder de le confondre avec les diverses sectes de philosophie: en quoi il en diffère, *ibid.* — Comment on doit l'envisager, *ibid.* — Ses fondements divins, *ibid.* — Confusion de l'impiété en sa présence, 147. — Le célibat considéré dans la société chrétienne, *ibid.* — Le christianisme proscriit le luxe comme un abus des dons de la Providence, 149. — Permet cependant les dépenses à proportion de l'inégalité des fortunes, 151. — N'est point tel que le figurent certains rigoristes, *ibid.* — Reproches qu'on lui adresse en vue de le rendre odieux, 152. — En quoi consiste son intolérance, *ibid.* — Ce que prouvent les guerres qu'il a eu à soutenir, 153. — Culte révélé, il suffit à effacer les doutes de la raison humaine, 155. — Favoriser ses progrès sera un bien véritable dans tous les pays et dans



tous les temps, 156. — Comparé à d'autres religions encore existantes, dont il n'a ni les défauts ni les inconvénients, *ibid.* — Ses avantages énumérés par Montesquieu, 157, 158. — Est de toutes les religions celle qui conserve le mieux les mœurs, *ibid.* — Comment il se répandit autrefois dans l'empire romain, 159.

*Christianisme dévoilé* (le), ouvrage du baron d'Holbach. — Est condamné par un arrêt qui envoie un garçon apothicaire et un colporteur aux galères, XIX, 283.

CHRISTINE, reine de Suède. — L'Académie des Arcadiens fondée à Rome la choisit pour protectrice, XIII, 328. — Curiosités que l'on remarque dans la Bibliothèque qu'elle fonda à Stockholm, 454.

\* *Chronique.* — Histoire succincte où les faits sont rapidement passés en revue, XIV, 161. — Examen de celles des Égyptiens, des Juifs, de Moïse, des Samaritains, etc., 162, 163.

*Chronologie.* — Étude nécessaire, III, 493. — Ouvrages à consulter, 494.

\* *Chronologie sacrée.* — Ce qu'on entend par celle des *premiers temps*, XIV, 163. — Compte rendu de la Thèse de l'abbé de Prades sur ce sujet, 169-172. — Étude approfondie des différents textes, 173-186.

*Chronomètre.* — Utilité d'un bon instrument de ce genre, IX, 165. — Vice de tous ceux proposés jusqu'à présent, 166.

CHRYSANTIUS, philosophe néo-platonicien. — L'un des plus violents théurgistes de la secte Éclectique, XIV, 329. — Un des précepteurs de Julien l'Apostat, *ibid.* — L'empereur, n'ayant pu l'attirer à sa cour, lui accorde le pontificat de Lydie, 333. — Julien mort, il se retire à Athènes où, à l'âge de quatre-vingts ans, il termine sa sage existence, *ibid.*

CHRYSIPPE DE TARSE, philosophe stoïcien. — Sa réponse touchant l'origine du mal, XVI, 81. — Était un homme d'un esprit prompt et subtil; avait une grande opinion de lui-même, XVII, 227

*Chyle.* — Voyez *Vaisseaux lymphatiques*.

CHUGNIAC DE LA BASTIDE DU CLAUZ (Pierre), avocat au Parlement. — Donne, en 1771, une nouvelle édition fort augmentée de l'*Histoire des Celtes*, par Pelloutier; cet ouvrage est très-estimé, VI, 433.

CICÉRON. — Définition qu'il donne de l'intégrité morale, I, 13. — Ce que lui dit le superstitieux Quintus, 147. — Son buste orne le vestibule de la maison du philosophe Cléobule, 178. — L'inversion qui commence son *Oraison pour Marcellus*, sujet d'une intéressante discussion sur cette forme oratoire, 363 et suiv. — Convient-il de mettre sous les yeux d'un enfant ses *Lettres* à Atticus, à Brutus, à César, à Caton ? III, 485. — Ce qu'il répond à l'objection de Quintus contre son pyrrhonisme à propos de l'*augural* (voyez *Bâton*), XIII, 418.

CICOGNE ou SIGOGNE, médecin tant soit peu charlatan, IV, 154.

CICINNATUS (*Quintius*), sénateur romain. — Les députés du Sénat chargés de lui annoncer sa nomination à la dictature le trouvent labourant son champ, XIII, 244.

¶ *Cinq-Mars* et *Derville*, dialogue, IV, 463.

CIRCINO (l'attractionnaire). — Nom sous lequel Diderot désigne Newton dans les *Bijoux indiscrets*, IV, 138. — Fonde la secte des attractionnaires, 162. — Sa philosophie comparée à celle de Descartes, 163.

*Circumcision.* — La raison de l'homme la lui fait mépriser, I, 163. — Loi imposée par l'Ancien Testament, 191, alinéa 7. — Était, pour les Juifs, ce qu'est le baptême dans la loi nouvelle, 202, alinéa 40. — Était d'un usage très-ancien chez les Hébreux, XV, 129.

\* *Circonstance, Conjoncture.* — Relation de ces termes, XIV, 187.

*Circumincension.* — Terme de théologie par lequel on entend exprimer l'existence des trois personnes de la Trinité les unes dans les autres, I, 203, 204, alinéa 44.

*Cire*. — Voyez *Peinture*. — Médaillon en cire représentant Diderot, au musée de Sèvres, XX, 112.

\* *Cité*. — Signification politique de ce mot, XIV, 187. — Ce qu'il désignait anciennement, 189. — Son emploi au temps présent, *ibid.*

\* *Citoyen*. — Celui qui est membre d'une société libre de plusieurs familles, qui partage les droits de cette société et jouit de ses franchises, XIV, 189. — On en distingue deux sortes : les *originaires* et les *naturalisés*, 190. — Les Athéniens étaient très-réservés à accorder cette qualité, *ibid.* — Ce qu'il fallait à Rome pour constituer un véritable *citoyen*, 191. — L'égalité de prétentions et de fortunes entre les citoyens est un élément de tranquillité pour l'État, 193.

*Clair-obscur*. — Ce qu'il faut entendre par ce terme en peinture, X, 474. — Perfection de Louthembourg et de Joseph Vernet dans l'entente de ces effets de lumière, 475, 476. — L'étude des règles de la perspective, premier pas vers l'intelligence du clair-obscur, 477.

CLAIRAUT (*Alexis-Claude*), savant géomètre. — L'une des colonnes d'Hercule de la science, II, 11. — Notice sur sa vie et ses ouvrages, VI, 473. — Sa passion pour M<sup>me</sup> de Fourqueux, 474.

CLAIRON (*Claire-Joséphine LEYRIS DE LA TUDE*, connue sous le nom de M<sup>lle</sup>), célèbre actrice, V, 417, 437. — Apporte une notable amélioration dans le costume théâtral, VII, 376. — Caractère de la perfection de son jeu, VIII, 346 et 366. — Devenue grande comédienne, était un automate à ses débuts, 352 et 377. — Exclamation de Voltaire en l'entendant dans une de ses pièces, 354 et 392. — Étonnement de Diderot la voyant *chez elle* pour la première fois, 373. — Le Kain, par méchanceté, la rendait mauvaise ou médiocre à discrétion ; de représailles, elle l'exposait quelquefois aux sifflets, 375. — Sa retraite du théâtre, 377. — Elle joue mal à la première représentation de *Tancrède*, XVIII, 482. — Pathétique auquel elle atteint dans cette même

pièce, XIX, 457. — Diderot brûle une lettre sur l'athéisme, qu'il lui avait écrite, XX, 104.

*Clarisse Harlowe*, roman de Richardson. — L'intérêt et le charme de cet ouvrage dérobent l'art de l'auteur, V, 221. — Il n'y a pas une lettre où l'on ne puisse trouver deux ou trois textes de morale à discuter, XIX, 47.

CLARKE (*Samuel*), théologien anglais. — Son *Traité de l'existence de Dieu*, recommandé, III, 491. — Ses disputes métaphysiques avec Leibnitz, XV, 448.

\* *Clarté*. — Terme examiné au simple et au figuré, XIV, 193.

CLAUDE, empereur romain. — Tableau des premières années de sa vie, III, 31 et suiv. — Sa stupidité, 32. — Est proclamé empereur, sa conduite dans cette circonstance, *ibid.* — Fait mourir Cléopâtre, l'assassin de Caligula, 33. — Rappelle de l'exil les deux sœurs de Caligula, 34. — Heureux commencements de son règne, *ibid.* — Il passe bientôt à une foule d'actions atroces, 35. — Malheureux dans le choix de ses femmes, il se laisse subjuguer par Messaline, 36. — N'est rien sur le trône, il le sait, il l'avoue, et arrive au dernier degré de l'avilissement, *ibid.* — Signe le contrat de mariage de Messaline, sa femme, avec Silius, son amant, 37. — Abruti, il perd la raison, *ibid.* — Envoie en exil Sénèque faussement accusé d'adultère avec Julie, 39. — La dissolution règne dans son palais, 40. — Fait arrêter Messaline et Silius, 43. — Défère les honneurs de la questure à Narcisse, son favori, qui a ordonné la mort de Messaline, 45. — Reste impassible en apprenant cet événement, et continue son repas, *ibid.* — Vices de son administration, *ibid.* — Épouse Agrippine, fille de Germanicus, 46. — Adopte Néron, au préjudice de Britannicus, 47. — Livre Britannicus aux créatures d'Agrippine, *ibid.* — Donne des marques de repentir de son mariage avec Agrippine, et sur l'adoption de Néron, 52. — Dicté un testament, *ibid.* — Est empoisonné par Locuste,

secondée du médecin Xénophon, 53.  
— Agrippine cache sa mort et prépare la proclamation de Néron, *ibid.* — Ses qualités et ses défauts, 54. — Néron prononce son oraison funèbre, composée par Sénèque, 55.

CLAUDE LE LORRAIN, célèbre paysagiste. — Joseph Vernet lui est comparé, X, 315.

*Clavecin des couleurs.* — Son application à la parure, IV, 203 et suiv. — Voyez CASTEL (le Père).

CLÉANTHE, philosophe stoïcien. — Successeur de Zénon. Notice sur sa vie, XVII, 226.

CLÉANTHIS, jeune recluse. — Confession de son bijou, IV, 161.

*Clef.* — Les *Bijoux indiscrets* sont un livre à clef, IV, 137. — Cette clef n'a point été donnée par l'auteur et, à l'exception de quelques noms rapportés page 138, les rapprochements qu'on peut faire manquent de certitude.

¶ *Clef de la Promenade du Sceptique*, I, 251-257.

*Clefs.* — Noms donnés en musique à des signes de convention, XII, 239-241.

*Clémence.* — Sénèque écrit sur ce sujet un traité qu'il adresse à Néron, III, 289. — Analyse de cet ouvrage, 290 à 293.

CLÉMENT, surnommé *le Scot* ou *l'Irlandais*, savant écrivain du ix<sup>e</sup> siècle, que Charlemagne fit venir à sa cour, XV, 300.

CLÉMENT III, pape. — Remue l'Europe, au bruit des victoires de Saladin, et fait prêcher une nouvelle croisade (la troisième), XIV, 246.

CLÉMENT VIII (*Aldobrandini*), pape. — Ce qu'il dit, en 1597, aux congrégations des jésuites de *auxiliis*, au sujet de leur doctrine sur la grâce, XV, 279.

CLÉMENT XI, pape. — Élu membre de l'Académie des Arcadiens à Rome sous le nom pastoral d'*Albano Melleo*, XIII, 329.

CLÉMENT (frère), mauvais prêtre fixé à La Lampedouse, île déserte de la mer d'Afrique. — Sa vie, ses mœurs, ses deux cultes (*mahométan* ou *chrétien*), suivant les circonstances, VII, 109.

CLÉMENT (saint), l'un des premiers papes

(le second ou le troisième). — Ce qu'il pensait du libre arbitre accordé à l'homme, I, 489.

CLÉMENT (saint) d'*Alexandrie*, docteur de l'Église. — Sa définition du philosophe, XV, 287. — Élève du stoïcien Pantæus, il a toujours conservé quelque chose du pythagoricien et de l'électrique, 293.

CLÉMENT (*Pierre*), littérateur genevois, auteur des *Cinq années littéraires*. — Extrait de cet ouvrage relatif à un nouvel orgue préconisé par Diderot, IX, 77. — Jugement favorable qu'il porte au sujet des premiers volumes de l'*Encyclopédie*, XIII, 114. — Change sensiblement de langage, 115.

CLÉMENT DE RIS (*Dominique*), procureur à Paris. — Le jeune Diderot passe deux ans dans son étude, où il ne fait rien, I, xxxii.

CLÉOBULE, philosophe retiré du monde, personnage de la *Promenade du Sceptique*, I, 178. — Son portrait et sa vie, *ibid.* — Il a des amis, et il sait les conserver, 179. — Variété de ses entretiens, *ibid.* — Sa philosophie lui est propre, 180. — Donne à son interlocuteur Ariste (Diderot) le conseil de n'écrire ni sur la religion, ni contre les préjugés répandus dans la société, 181.

CLÉOBULE DE LINDE, l'un des *Sept Sages* de la Grèce, XV, 62. — Note sur sa vie, *ibid.*

CLERC (le docteur). — Lettre que Diderot lui adresse dans laquelle il lui fait la relation de son retour de Pétersbourg, XX, 48. — Ses recommandations à diverses personnes, 49. — Autre lettre dans laquelle il lui marque la satisfaction qu'il éprouve de refaire l'*Encyclopédie*, 66.

*Clergé* (le). — Corps très-nombreux qui, sous le nom de *Guides*, forme une espèce d'état-major, I, 195, alinéa 23. — Érigé en conseil de guerre, se montre impitoyable, 220, alinéa 13. — En Espagne, le haut clergé, savant et respectable; le bas clergé, ignorant et vil, III, 512.

CLÉRIEN (*Jacques*), sculpteur de mé-

- diocre talent. — Fait au rabais une statue équestre de Louis XIV, que la ville de Marseille avait d'abord demandée au Puget, X, 440.
- CLÉRISSEAU (*Charles-Louis*), peintre et architecte. — Expose au Salon de 1775 des *Compositions d'architecture dans le style ancien*; ce sont des gouaches d'une touche lourde et sans esprit, XII, 49.
- CLERMONT D'AMBOISE (M. de). — Diderot apprend sa mort à M<sup>lle</sup> Volland, XIX, 52.
- Cléveland*, roman de l'abbé Prévost. — Mot critique sur cet ouvrage, VI, 43.
- CLIEQUOT, secrétaire de la ville de Reims. — Couplet dont il est l'auteur, et qui sert d'inscription à la statue de Louis XV, XIII, 32.
- Climat*. — Il influe sur les esprits comme sur les corps, II, 321. — Preuves apportées, *ibid.* — Il influe même sur l'état politique du pays, *ibid.*
- CLINCHANT, collaborateur du comte de Lauragais pour sa *Clytemnestre*, XIX, 48. — Note qui lui conteste cette qualité, *ibid.*
- CLINOMAQUE, philosophe grec de la secte Mégarique. — Est le premier qui fit des axiomes, XVI, 112.
- CLITOMAQUE, philosophe carthaginois. — Fut tout à fait pyrrhonien; à quoi il compare la dialectique, XVI, 335.
- Cloaque de Rome*, ou aqueducs souterrains. — Étaient comptés parmi ses merveilles, XIII, 314. — Pline en a parlé avec admiration, *ibid.*
- \* *Cloche*. — Instrument de métal, dont on tire un son par la percussion, XIV, 194. — Ancienneté de son origine, *ibid.* — Date de leur usage dans nos églises, 195. — Cérémonie du baptême, 196.
- CLODIUS (*Publius-Appius*), tribun romain. — La xcv<sup>e</sup> lettre de Sénèque, sur le jugement de ce libertin, met dans tout son jour la dépravation romaine, III, 270.
- CLUVIER ou plutôt CLUWER (*Philippe*), célèbre géographe. — Ses ouvrages utiles à consulter, III, 494.
- COASLIN (M<sup>me</sup> de). — Diderot évite un tête-à-tête qu'il devait avoir avec elle Grâce à quoi, XIX, 302, 304.
- Cobalt*, substance minérale dont on tire le bleu employé dans la peinture sur émail. — Recherches des chimistes sur cette matière, XIII, 66 et suiv.
- COCHIN, avocat célèbre du commencement du xviii<sup>e</sup> siècle; aujourd'hui fort négligé, I, 181.
- COCHIN (*Charles-Nicolas*), célèbre dessinateur et graveur. — Expose, au Salon de 1761, un magnifique dessin au crayon rouge de *Lycurque blessé dans une sédition*, X, 148. — Grave, en 1763, les ports de mer de Joseph Vernet. Homme de bonne compagnie, il fait des plaisanteries, des soupers agréables, et néglige son talent, 204. — M<sup>me</sup> de Pompadour a été sa bienfaitrice, 245. — Expose, au Salon de 1765, le dessin destiné à servir pour la gravure du *Frontispice du livre de l'Encyclopédie*, morceau gravé, en 1772, par B.-L. Prevost, 448. — Description de ce dessin, *ibid.* — D'autres dessins, qu'il expose au même Salon, sont d'un grand mérite, *ibid.* — Expose quatre estampes des *Ports de France* de Vernet, gravées en société avec Le Bas, 450. — Ses dessins pour l'*Histoire de France* du président Hénault, XI, 362. — Vice de ses compositions, 362. — Expose au Salon de 1767 le *Dessin d'une école de modèle*, sans perspective, 364. — Deux *Ports de France*, d'après Vernet, gravés en société avec Le Bas, *ibid.* — Ce qui lui arriva en 1767 à l'occasion d'une injustice de l'Académie dans la distribution du prix de sculpture, 378. — Défauts de ses *Dessins allégoriques sur les règnes des rois de France*, 458. — Les dessins qu'il expose en 1771 auraient exigé une sérieuse révision, 544, 545. — Expose, en 1781, l'*Enlèvement des Sabines*, dessin fait avec esprit, et les *Nymphes de Calypso*, charmants dessins pour l'*Emile* de J.-J. Rousseau, XII, 71. — Remarques sur son *Voyage en Italie*, XIII, 12-15. — Ses vignettes pour le poème *la Peinture*



de Le Mierre, sont des tableaux de maître, 96. — Critique de son estampe pour le livre de Thomas : *Essai sur les femmes*, XIII, 104-106. — Idée de Cochin que Diderot communique à Falconet, XVIII, 249. — Ce qu'il disait aux élèves, lors des troubles occasionnés par la distribution des prix de l'Académie de peinture, 298. — Le bas-relief de Moitte lui a paru le meilleur, 299. — Ce que Diderot lui écrit à propos du silence qu'il garde avec Falconet, 300. — Ce qu'il écrit à Diderot sur les projets de monument pour le tombeau du Dauphin, XIX, 224. — Auteur d'un portrait de Diderot, dessiné à la mine de plomb, XX, 117.

*Code Denis* (le), pièce de vers improvisée par Diderot, IX, 3.

*Code de la Nature*. — Dernier chapitre du *Système de la Nature* par le baron d'Holbach, IV, 107-117.

*Code de la Nature* (le). — Cet ouvrage, faussement attribué à Diderot, est de Morelly, I, 6; XX, 98.

*Code des nations*. — Combien il serait court, si on le conformait à celui de la nature, II, 246.

*Codes*. — Testaments ancien et nouveau, I, 190, 192, 200, 201, 223.

CODINCO, aruspice. — Erguezbed (Louis XIV), l'appelle à la cour pour avoir l'horoscope de Mangogul (Louis XV), IV, 143. — Sa mort, 318.

CŒLIUS-AURELIANUS, médecin latin. — Ses travaux, analysés par Peyrilhe dans l'*Histoire de la chirurgie*, méritent d'être connus, IX, 473. — Ses ouvrages, monument historique, offrent un excellent précis de la médecine ancienne, 474.

CŒSONIA, femme de l'empereur Caius Caligula. — Est mise à mort, sur l'ordre du tribun Cassius Chéréas, par le centurion Lupus, III, 32.

*Cœur et Artères*. — Leurs fonctions, IX, 285, 288. — Tous les animaux n'ont pas un cœur, 289. — Description anatomique et physiologique de cet organe, 290, 291.

COETLOSQUET (M. de), ancien évêque de

Limoges. — Comment il fut élu à l'Académie française, XIX, 39, et 41 à la note.

COCÉ, professeur au collège Mazarin, auteur de diatribes contre le *Bélisaire*, de Marmontel, XI, 304.

*Cohésion des corps*. — Réflexions sur la manière dont les Newtoniens l'expliquent, ainsi que les autres phénomènes qui s'y rapportent, IX, 183.

*Coin de la Reine*. — Nom donné aux partisans de la musique italienne, XII, 137.

*Coin du Roi*. — Qualification des partisans de la musique française, XII, 138. — Epigramme de Diderot au sujet du différend élevé entre les deux Coins, 141, 142.

COLARDEAU, auteur dramatique. — Observations sur quelques passages de *Caliste*, tragédie dont il est l'auteur, XIX, 29. — Portrait de Colardeau, 33.

COLBERT, ministre de Louis XIV. — Avait une passion extraordinaire pour les livres, XIII, 469. — La Bibliothèque du roi lui est redevable des acquisitions les plus importantes, *ibid.* — Établit des correspondances dans toutes les cours de l'Europe et procure ainsi à la Bibliothèque des trésors de toute espèce, 470.

*Colère*. — Mauvaise passion; elle rend méchante la créature qui en est affectée, I, 31. — On peut cependant la considérer, à certains égards, comme utile, 104. — Ses suites et ses effets, 105. — Ses diverses formes, *ibid.* — Est une maladie de tempérament qui fait le malheur de l'individu qui s'y livre, 106. — Il faut connaître cette passion, III, 281. — Sénèque a écrit sur ce sujet un traité adressé à Junius Gallion, un de ses frères, *ibid.* — Il s'y montre grand moraliste, excellent raisonneur, et peintre sublime, *ibid.* — La colère est une courte folie, un délire passager, 282. — Les animaux en sont dépourvus, *ibid.* — S'il fallait se fâcher contre le méchant, on se mettrait souvent en colère contre soi-même, 283. — Elle diffère de la cruauté, 285. — L'éprou-

- ver est un supplice ; l'étouffer est un tourment, 288.
- COLIBRI, sénateur taitien. — Histoire de son mariage déclaré impossible, IV, 199.
- COLINES (*Simon de*), graveur et fondeur en caractères. — Gravait, en 1480, des caractères romains tels que ceux que nous avons aujourd'hui, XIV, 26.
- COLLÉ (*Charles*). — Sa versification et ses chansons lui ont mérité le titre d'écrivain original, II, 331. — Sa comédie, *la Vérité dans le vin ou les Désagrémens de la galanterie*, citée avec éloge, VI, 248. — Compte qu'il rend de la première représentation du *Fils naturel* de Diderot, VII, 8.
- Collège. — Quelle doit en être l'organisation, III, 521. — Ses fonctionnaires et leurs attributions, *ibid.* — Emploi du temps d'une journée de collège, 523. — Vacances, 524. — Age d'admission, 525. — Bourses, *ibid.* — Des maîtres, 529.
- COLLIGNON (*Albert*), auteur de *Diderot, sa vie et ses œuvres*, XX, 113.
- COLLIN. — Homme de confiance et distributeur des grâces secrètes de M<sup>me</sup> de Pompadour, V, 331. — Caractère de ce personnage, XVIII, 253. — Ce qu'il devait faire pour faire passer ses vapeurs, 291. — Sa délicatesse, 294.
- COLLIN DE VERNONT, peintre. — Expose au Salon de 1759 une mauvaise *Adoration des rois*, X, 94.
- COLLOT (M<sup>lle</sup> Marie-Anne) ; Diderot et Grimm l'appellent, dans leurs lettres, *Mademoiselle Victoire*. — Elève et belle-fille de Falconet ; fait, en 1772, un buste magistral de Diderot, I, LXVIII. — Ce beau marbre est conservé à la Bibliothèque de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg, *ibid.* — Trait de franchise et de courage de Falconet à la vue de l'ouvrage de sa bru, XI, 23. — Bustes dont elle est l'auteur, XVIII, 82. — Diderot lui donne des nouvelles de son père 215. — Compliments que lui fait Diderot, 226. — Diderot se félicite de ses succès, 237. — Ce que Diderot dit lors d'une visite à son atelier de la rue d'Anjou, 247. — Encouragements qu'il lui donne, 263, 282. — Il veut que Falconet fasse le bonheur de M<sup>lle</sup> Collot, 292. — Diderot a placé le frère de M<sup>lle</sup> Collot comme apprenti chez l'imprimeur Le Breton, 307. — Compliments qu'il lui fait sur son frère, 322. — Il la félicite sur ses plâtres, 323. — Caractère de son frère, 325. — On trouve singulier que Falconet lui ait confié l'exécution de la tête de sa statue, 335. — Bustes de Diderot dont elle est l'auteur, XX, 109.
- COLMAN (*George*), auteur comique anglais. — A donné en 1755 une très-bonne traduction, en anglais, de Térence, V, 237. — Sa comédie : *la Femme jalouse*, bien traduite par M<sup>me</sup> Riccoboni, VIII, 466.
- COLMENARÈS (*Diego de*), historien espagnol. — Ce qu'il rapporte de l'immense *aqueduc* de Ségovie, XIII, 313.
- Colonel. — Voyez CHRIST.
- Colonnelle (la). — Qualification donnée d'un commun accord à la secte qui triomphera dans une assemblée d'athées, de déistes, de pyrrhoniens, de spinosistes, de sceptiques et de fanfarons, I, 227, alinéa 31.
- COLOMNE (*Gille*), ermite de Saint-Augustin. — Théologien et philosophe scolastique ; Philippe le Hardi lui confie l'éducation de son fils, XVII, 102. — On lui donne le titre de *docteur très-fondé*, *ibid.*
- Coloris. — Réflexions sur ce sujet et sur le *Clair-obscur*, XII, 105. — De la *Dégradation*, des *Teintes* et des *Demi-Teintes*, 108. — Les Anciens n'ont employé que quatre couleurs, 112. — La multiplicité des couleurs entraîne le désaccord d'un tableau, *ibid.*
- COMÉDIE-FRANÇAISE. — Les archives de ce théâtre possédaient une trentaine de lettres de Diderot. Comment ces lettres ont disparu, XX, 105.
- Comédie. — Elle a pour objet d'exprimer les sentimens et les mœurs. Exemple tiré de Térence, I, 46, note 2.
- Comédie sérieuse (*de la*), VII, 368. (Voy. *sommaire*, p. 301.)
- Comédien. — Ce qu'il faut être pour mériter



- ter le titre de grand comédien, VIII, 397. — En quoi consiste sa sensibilité, 398. — Comment on embrasse cette profession, *ibid.* — Ses qualités et ses défauts, 399. — Pourquoi les grands comédiens sont rares, 400. — Influence qu'ils pourraient exercer sur le bon goût et sur les mœurs, *ibid.* — Ce qui les rend excellents, 423.
- \* **Motifs de la considération** qui est due au comédien, XIV, 196.
- COMÉNIUS** (*Jean-Amos*), philosophe né en Moravie. — Notice sur lui, XVI, 129.
- COMNES** (*Philippe de*). — Réponse que lui fit un chartreux, à la vue du tombeau de Jehan Galéas, à Pavie, III, 123.
- Commentateurs.** — Rôle de ces érudits à l'égard des auteurs, I, 233, alinéa 46. — Leurs maladroites opérations, IV, 297.
- \* **Condition qu'ils ont à remplir** pour être utiles, XIV, 196.
- Commerce.** — Les Européens ont un goût prononcé pour les spéculations commerciales, IV, 42. — Une guerre entre différentes nations commerçantes est un incendie nuisible à toutes, *ibid.* — Du commerce en Hollande, XVII, 406. — C'est par le commerce que les grandes fortunes se forment, 408. — Conditions nécessaires pour que le commerce soit florissant dans ce pays, 409.
- Commerce des grains.** — Grave question dont se sont occupés Galiani, Morellet, Turgot, Necker, Linguet, Mallet du Pan, II, 352.
- \* **Commettre.** — Significations diverses de ce mot, XIV, 196.
- \* **Commiliton**, soldat d'une même centurie; il revient à notre mot *camarade*, XIV, 196.
- Comminge.** — Tomber comme une comminge, c'est-à-dire comme une bombe de gros calibre, V, 433.
- COMMODE**, empereur romain. — Scènes tumultueuses qui suivirent son trépas, III, 56. — Fragment remarquable de sa *Vie* écrite par Lampride; passage traduit par Diderot, VI, 336, 338.
- Communión.** — Voyez *Eucharistie* et *Transsubstantiation*.
- Compagnie des Indes.** — Voyez *INDES*.
- \* **Compendium.** — Terme à l'usage des écoles de philosophie, XIV, 197.
- Compère Matthieu (le) ou les Bigarrures de l'esprit humain.** — Note bibliographique sur cet ouvrage de l'abbé Du-laurens, faussement attribué à Diderot, VI, 283.
- Compilateurs.** — Leurs ridicules occupations, IV, 297.
- \* **Complainte en rondeau de Denis, roi de la fève, sur les embarras de la royauté**, IX, 5.
- Complices.** — Les grands criminels, pour s'assurer de leur discrétion, songent toujours à s'en défaire, II, 470, 471.
- \* **Complicqué.** — De l'emploi de ce terme, XIV, 197.
- Composition (de la) dans les arts**, ou du choix des sujets, XII, 80. — Réflexions sur cette partie importante de la peinture, 81-104.
- \* **Qualités qu'elle exige pour être bonne**, XIV, 197. — Lois auxquelles elle est soumise, 198-202.
- Compte rendu présenté au roi au mois de janvier 1781**, par Necker. — Appréciation de cet ouvrage, XX, 77.
- COMTE** (*Auguste*), mathématicien, philosophe; fondateur de la doctrine du *positivisme*. — Considère l'*interprétation de la nature* comme le plus important des ouvrages de Diderot, II, 4.
- COMUS**, pseudonyme du prestidigitateur LEDRU, aïeul de Ledru-Rollin, II, 343.
- Conception.** — Organes qui en remplissent les fonctions, IX, 404.
- Concile de Tolède.** — Ses principes de tolérance, I, 489.
- \* **Conclamation.** — Signal en usage chez les Romains, XIV, 204.
- Concubines**, III, 100.
- CONDÉ (le grand).** — Citait souvent le fameux quatrain de Pibrac sur la calomnie, III, 13.
- CONDILLAC** (*Étienne BONNOT de*), célèbre philosophe. — Son opinion sur les sensations des aveugles-nés qui recouvreraient la vue, I, 305 et 315. — Ses ouvrages : l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, et son excellent *Traité des systèmes* méritent d'être lus, *ibid.* — Son examen des

- expériences du célèbre chirurgien Chéselden, 319. — Son *Abrégé de l'histoire universelle*, et ses *Éléments du commerce considéré relativement au gouvernement*, ouvrage à étudier, III, 494. — Ses idées sur l'origine et les progrès de la divination chez les peuples anciens, XIV, 291-296. — Son livre intitulé: *Essai sur l'origine des connaissances humaines* rappelle le système de Locke, mais extrêmement perfectionné, XV, 531.
- Conditions sociales.* — Toutes peuvent fournir des sujets de pièces dramatiques, VII, 150, 151. — Il faut aujourd'hui que la condition devienne l'objet principal, et que le caractère ne soit que l'accessoire, *ibid.*
- CONDORCET (Ant.-Nicolas CARITAT, marquis de) comparé comme écrivain à d'Alembert, III, 157, 158.
- \* *Conduite.* — Acceptions diverses de ce mot, XIV, 205.
- Confesseurs.* — Voyez *Encaissés*.
- \* *Confiance.* — Définition générale de ce mot pris au simple et au figuré, XIV, 205.
- \* *Confidence.* — Effet de l'opinion favorable de la discrétion, XIV, 205.
- \* *Conformité.* — Ce que ce terme a de commun avec *ressemblance*, et en quoi il en diffère, XIV, 205.
- CONFUCIUS. — Sagesse de sa religion, II, 83. — Comment ses ouvrages échappèrent à la destruction générale des livres ordonnée par Chingius, ou Xius, empereur de la Chine (200 ans avant Jésus-Christ), XIII, 450. — Sa naissance miraculeuse, XIV, 126. — Avec lui commence l'étude de la métaphysique, *ibid.* — Quitte la cour pour instituer une école de philosophie morale, *ibid.* — Sa mémoire et ses écrits sont en grande vénération, *ibid.* — Les honneurs que les Chinois lui rendent encore aujourd'hui ont excité entre nos missionnaires les contestations les plus vives, *ibid.* — Culte qu'on lui rend, *ibid.* — Trois siècles après sa mort, ses ouvrages proscrits par l'empereur Xi-Hoam-ti ne sont qu'en partie sauvés de la destruction,
127. — Sa morale supérieure à sa métaphysique, 139. — A des temples au Japon, XV, 266. — Le culte qu'on lui rend diffère peu des honneurs divins, *ibid.*
- \* *Confus.* — De ce mot employé au simple ou au figuré, XIV, 206.
- CONGO (le). — Nom sous lequel il est parlé de la France dans les *Bijoux indiscrets*, IV, 138.
- CONGREVE, poète anglais. — Ses grandes qualités et ses défauts comme auteur comique, V, 237.
- \* *Conjecture.* — Opinion ou jugement sur une chose cachée ou inconnue, d'après des indices ou de simples apparences, XIV, 206.
- \* *Conjoncture.* — Situation produite par un concours d'événements, XIV, 206. — Voyez \* *Circonstance*.
- Connaissances du monde.* — Voyez EROS.
- \* *Connexion, Connexité.* — Différence entre ces deux expressions, XIV, 207, 208.
- CONRAD, philosophe scolastique allemand. — Joignit l'étude de la morale à celle de la physique, XVII, 105.
- Conscience.* — Acceptions diverses de ce mot, I, 89. — Religieuse, 90. — Est un attribut de toute créature sensible *ibid.* — Celle du méchant le tient en crainte continuelle, *ibid.* — En manquer, c'est être souverainement misérable, 91. — Est un présent du Créateur, II, 96.
- Conseil de guerre*, I, 198; lisez *Inquisition*.
- \* *Consentement, Agrément, Permission.* — Nuances à observer dans l'emploi de ces synonymes, XIV, 208.
- \* *Consentement*, acte de l'entendement. — Formes diverses sous lesquelles il se produit, XIV, 208, 209.
- \* *Conséquence*, terme de logique, XIV, 209.
- \* *Conséquent* (le), proposition qu'on infère des prémisses d'un raisonnement; exemples, XIV, 209.
- \* *Conservation.* — Une des lois principales de la nature, XIV, 210.
- \* COXSEVIUS ou COXSIVIUS. — Dieu du paganisme, dont la fonction consistait à

présider à la conception des hommes, XIV, 210, 211.

*Considération publique.* — Thomas en faisait le plus grand cas, II, 307. — Diderot la tient aussi en grande estime, *ibid.* — Celle qu'un souverain fait arriver à son sujet est la plus douce récompense du service rendu, 308.

\* *Consolation à Helvia.* — Voyez *HELVIA*.

\* *Consolation à Polybe*, fragment attribué à Sénèque, III, 345-353. — Dion Cassius affirme que cet écrit n'existe plus, 345. — Raison de douter que cet ouvrage soit de Sénèque, 352.

\* *Consolation.* — Terme de rhétorique, par lequel on désigne un discours ou un écrit ayant pour objet de modérer la douleur ou la peine de quelqu'un, XIV, 211. — L'ode de Malherbe à Duperrier citée en exemple, *ibid.*

\* *Consolation.* — Cérémonie des manichéens albigeois ; en quoi consistait cette pratique superstitieuse, XIV, 211, 212.

*Constance.* — Erreur et vanité de deux enfants qui s'ignorent eux-mêmes, II, 242.

\* Qualité morale ; ce qui la caractérise, XIV, 212.

\* *Constance du sage.* — Analyse d'un traité de Sénèque sur ce sujet, III, 341-344.

CONSTANTIN. — Mesures habiles qu'il prend contre le paganisme, IV, 35.

\* *Consternation.* — Ce qui la produit, XIV, 212.

*Consubstantiation (la).* — La connaissance de ce mystère est-elle nécessaire à faire un bon citoyen ? I, 182.

\* *Consul.* — Nom donné, dans l'histoire ancienne, à l'un des deux magistrats revêtus de la principale autorité, dans la république romaine, après l'expulsion de Tarquin le Superbe, XIV, 212. — Suite de l'histoire de cette dignité, 213-217.

\* *Consumer et Consommer.* — Ces deux verbes ont un substantif qui leur est commun : *consommation*, XIV, 218.

\* *Conte.* — Récit fabuleux, XIV, 218.

*Contes.* — Il en existe trois sortes : le *merveilleux*, à la manière d'Homère,

de Virgile, du Tasse ; le *plaisant*, à la façon de La Fontaine, de Vergier, de l'Arioste, d'Hamilton ; l'*historique*, tel que les *Nouvelles* de Scarron, de Cervantes, de Marmontel, V, 276.

\* *Contemporain.* — Celui qui est du même temps. Cet adjectif est fréquemment employé substantivement, XIV, 218.

\* *Contenance*, habitude du corps. — Chaque état en a une qui lui est propre, XIV, 218, 219.

\* *Contention.* — Expression métaphysique, XIV, 219.

\* *Contexture.* — De l'emploi de ce mot, XIV, 219.

*Contenance (la).* — Est un vice, II, 86. — Ce qui la distingue de la chasteté, *ibid.*

\* Vertu morale en tant qu'elle est le fruit d'une victoire remportée sur soi-même, XIV, 219.

\* *Continuel.* — Terme relatif aux actions de l'homme et aux phénomènes de la nature, XIV, 220.

\* *Continuer.* — Emplois divers de ce verbe, XIV, 220.

\* *Contradiction.* — Se dit en morale des choses opposées entre elles, XIV, 221.

*Contrainte (la).* — Ses effets. Elle fait l'homme hypocrite s'il est faible ; martyr, s'il est courageux, I, 485. — Voyez *\*Intolérance*. — Ses moyens sont impies, 486.

*Contraste*, en littérature. — Quel est le véritable, celui à observer dans une composition dramatique, VII, 348. — Plus un genre est sérieux, moins il admet le contraste ; il est rare dans la tragédie, 351. — N'est pas nécessaire dans les comédies de caractère ; est au moins superflu dans les autres, *ibid.* — Térence, Plaute et Molière l'ont employé à des degrés différents, *ibid.* — Celui des caractères ne se supporte pas dans l'épique, 352. — Doit être abandonné au farceur, *ibid.* — La poésie épique et l'ode s'accoutument très-bien du contraste de sentiment et d'images ; exemples tirés de l'*Iliade*, de Lucrèce, d'Helvétius, de Buffon, 353. — Mal entendu en peinture, il conduit

- au maniéré, X, 466. — Le technique a peut-être embelli quelques compositions en peinture; mais, à coup sûr, il en a gâté beaucoup, XI, 94.
- \* *Contre*. — Préposition qui marque ou proximité ou opposition, XIV, 221.
- \* *Controverse*. — Conditions qu'elle doit remplir pour produire de bons effets, XIV, 221.
- \* *Convenable*. — Ce mot n'a point *convenance* pour substantif; la *convenance* est entre les choses, le *convenable* est dans les actions, XIV, 221.
- \* *Convenance*. — Définition de ce mot par des exemples, XIV, 221.
- Conversations de Goethe*. — Extrait de cet ouvrage, traduction de M. Delerot. Fragment sur le *Neveu de Rameau*, V, 375.
- \* *Conversion*. — Manière dont les théologiens envisagent ce changement, XIV, 222.
- \* *Conviction*. — Connaissance fondée sur des preuves évidentes, XIV, 223. — En quoi elle diffère de la *persuasion*, *ibid.*
- \* *Convoi*. — Transport d'un corps mort, de la maison au lieu de sépulture. Manière dont s'accomplissait cette cérémonie chez les Grecs et les Romains, XIV, 223, 224.
- Convulsionnaires*. — Ce que La Condamine raconte à leur sujet, II, 254. — Miracle du jour de la Saint-Jean 1759, raconté par Dudoyer de Gastel, 255. — L'improvisatrice prussienne Karschin, *ibid.* — Récit d'une de leurs assemblées, IV, 466.
- \* *Coopérateur*. — Signification de ce terme et de ses dérivés, XIV, 224.
- \* *Cooptation*. — Mode particulier d'association, XIV, 225.
- COPERNIC. — La vérité de son système du monde, prouvée par l'invention des lunettes, XVI, 65.
- \* *Cophite* ou *Copte*. — Nom donné aux chrétiens d'Égypte, de la secte des jacobites, ou monophysites, XIV, 225.
- \* *Copie*. — Sens grammatical rigoureux de ce mot, XIV, 227.
- \* *Copie*. — Emploi de ce mot en peinture, XIV, 227.
- \* *Copieusement*, *Abondamment*, *Beaucoup*, *Bien*, adverbe de quantité, XIV, 228.
- Copule*, terme de logique, XIV, 229.
- \* *Coq*. — Symbole de la vigilance chez les païens, XIV, 229.
- Coquetterie*. — Questions sur ce sujet, II, 242. — Ce qui fait une coquette complète, 256.
- \* Ce qui caractérise ce défaut, XIV, 229.
- Coquettes*. — Leur manège, I, 248, alinéas 57 et suiv.
- Cordeliers*. — Comment on les recrute. Utilité de leur emploi, IV, 197.
- \* Religieux de l'ordre de saint François d'Assise. — Ont renoncé les premiers à la propriété de toutes possessions temporelles, XIV, 229. — Cet ordre a eus ses hommes illustres, 230.
- Cordes*. — Examen d'un principe de mécanique sur leur tension, IX, 153-157.
- Cordonnier ex-gentilhomme*, lisez PAUL (saint). — Ses prédications, I, 204, 205, alinéa 45.
- CORDOXNIER (*Hyacinthe*), qui prit le nom de Thémiscle de Saint-Hyacinthe. — Auteur du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, publie cette excellente et érudite facétie sous le pseudonyme du docteur Chrysostome Mathanasius, I, 376.
- CORDUS (*Aulus-Cremutius*), sénateur et historien romain. — Se donne la mort pour se soustraire à la haine de Séjan, III, 276. — Ses ouvrages, condamnés au feu, ont été conservés par Marcia, sa fille, *ibid.*
- \* *Cornaristes*, nom donné aux disciples de Théodore Cornbert, enthousiaste, hérétique et sectaire des États de Hollande. — Doctrine de leur maître, XIV, 230.
- CORNEILLE (*Pierre*). — Personne n'a possédé l'art du dialogue au même degré que ce poète, VII, 364. — Exemple pris de *Cinna*, *ibid.*
- CORNÉLIUS NÉPOS, historien latin. — Digne du siècle d'Auguste, III, 483.
- CORNET, syndic de la Faculté de théologie. — Tire de l'*Augustinus* de Jansénius cinq propositions qu'il défère à la Sorbonne, laquelle les condamne, XV, 257.

CORNHET. — Voyez *Cornaristes*.

*Corporati ns.* — Diderot voudrait leur abolissement, XVIII, 7.

*Corps calleux.* — Son emploi, I, 226 alinéa 27.

\* *Correct.* — Signification de ce terme, en littérature, XIV, 231.

\* *Correctif.* — Valeur grammaticale de ce mot, XIV, 231.

CORRÈGE (*Antonio ALLEGRI, dit le*). —

\* Différence qui existe entre sa *Madeleine* et celle de Van Loo, X, 111.

— Anecdote sur ce grand peintre, XI, 5.

— Quand il excelle, cet artiste est digne d'Athènes, XIII, 37.

\* *Corrélatif.* Terme didactique; exemples de son emploi, XIV, 232.

\* *Corrélation*, relation réciproque entre deux choses, XIV, 232, 233.

\* *Correspondance générale de Diderot*,

Fragment inédit d'une lettre à la princesse Dashkoff, III, 535. — Notice préliminaire sur la correspondance de Diderot, XIX, 415.

— Lettre de Voltaire à Diderot pour le remercier de lui avoir envoyé la *Lettre sur les Aveugles*, XIX, 419 (note).

— i. Réponse de Diderot à cette lettre. Réflexions sur le sentiment de Saunderson, 419-422.

— ii. Lettre (inédite) de Diderot à Bernard du Châtelet pour lui redemander les observations sur l'*Histoire naturelle*,

qu'il a écrites pendant sa captivité à Vincennes, 422.

— iii. Lettre (inédite) à Jaucourt à propos de l'*Encyclopédie*, 423.

— iv. Lettre à Formey pour remercier de l'honneur qu'on lui a fait de le nommer membre de l'Académie de Berlin, 424.

— v. Lettre au P. Castel pour le prier de juger le différend qui s'est élevé entre Diderot et le P. Berthier, de la compagnie de Jésus, 425.

— vi. Autre lettre au même, 426.

— vii. Lettre à La Condamine pour lui demander deux brochures, 427.

— viii. Lettre adressée à M<sup>me</sup> de \*\*\* sur l'épithète ou le titre qu'on peut lui donner, 428.

— ix. Lettre (inédite) au président de Brosses, pour le remercier de son manuscrit sur la matière étymologique, 429.

— x. Lettre à Pigalle sur le mausolée du maréchal

de Saxe, 430. — xi. Lettre à Landois, en réponse à différents sujets, 432.

— Reproches de Diderot à propos d'un manuscrit que Landois lui avait donné à reviser et à imprimer, 433.

— Avantages de la vertu, 434. — Le mot liberté est un mot vide de sens, 435.

— Ne rien reprocher aux autres, ne se repentir de rien : voilà les premiers pas vers la sagesse, 436.

— Diderot l'engage à laisser les jérémiades de côté, 437.

— Chacun a sa langue qu'il faut interpréter par le caractère, 438.

— xii. Lettre à J.-J. Rousseau pour l'engager à venir s'entretenir avec Diderot sur son ouvrage, 439.

— xiii. Autre lettre au même pour l'informer que, sur son refus de venir à Paris, Diderot lui rendra visite à l'Ermitage, 440.

— xiv. Autre lettre au même. Diderot lui reproche son injustice. Il craint que les biens les plus doux lui soient devenus indifférents, 441, 442.

— xv. Autre lettre au même. Diderot l'engage à accompagner M<sup>me</sup> d'Épinay à Genève, 443.

— xvi. Autre lettre au même. Diderot est toujours son ami. Il a préféré lui donner un conseil qu'il ne suivrait pas que de manquer à en donner un qu'il devrait suivre, 444.

— N'est-il pas toujours assez son ami pour avoir le droit de lui dire tout ce qu'il lui vient en pensée, 445.

— xvii. Lettre à Grimm. Jugement sur J.-J. Rousseau, 446.

— Horreur qu'il lui inspire, 447.

— xviii. Lettre à M. N\*\*\* à Genève, dans laquelle il fait l'apologie de la vertu, 447.

— xix. Lettre à Grimm à Genève, sur différents sujets, 449.

— xx. Lettre à Voltaire au sujet de l'*Encyclopédie*. Le projet de l'achever en pays étranger est une chimère. Abandonner l'ouvrage, c'est tourner le dos sur la brèche. Ce que d'Alembert n'a pas considéré en abandonnant l'*Encyclopédie*, 452.

— Il faut être utile aux hommes, on doit compte de ses talents, *ibid.*

— xxi. Autre lettre au même pour l'engager à envoyer ses articles, 453.

— xxii. Lettre à l'abbé de La Porte et



à Marmontel pour reconnaître que Deleyre et Forbonnais n'ont pas eu part à l'édition du *Père de famille* ni à celle du *Véritable Ami*, de Goldoni, 454. — xxiii. Lettre (inédite) à Malesherbes dans laquelle il proteste qu'il n'est pas l'auteur du *Mémoire pour Abraham Chaumeix* 455. — xxiv. Lettre (inédite) au même, dans laquelle il répudie la paternité d'une préface de la comédie des *Philosophes* tout en protestant de son mépris pour cette comédie, 455. — xxv. Lettre à Voltaire dans laquelle il lui communique ses observations sur *Tancrède*, 456. — Aventure scandaleuse qui avilit les gens de lettres provoquée par Palissot, 459. — Diderot admire l'*Histoire universelle*, *ibid.* — xxvi. Lettre (inédite) au même sur la représentation du *Père de famille*, 461. — xxvii. Lettre (inédite) à Sartine pour lui demander sa protection et sa justice pour le joaillier Belle, 463. — xxviii. Lettre (inédite) à Voltaire. Diderot l'informe que l'*Encyclopédie* s'imprime, 463. — Supériorité de la philosophie, 464. — Son admiration pour Shakespeare, 465. — xxix. Lettre à Naigeon. Ce qu'un Genevois d'esprit et de délicatesse dirait à Rousseau, 466. — xxx. Lettre à Le Breton pour lui faire des reproches sur la façon dont il a mutilé la partie philosophique de l'*Encyclopédie*. Conséquences que cet acte aura pour lui, 467-472. — xxxi. Lettre à d'Alembert. Diderot lui fait son compliment sur la brochure *Sur la destruction des jésuites*. Il lui fait part de la vente de sa bibliothèque à l'impératrice de Russie, et des bontés de cette souveraine, 472. — xxxii. Lettre (inédite) à Suard, 473. — xxxiii. Lettre à Grimm. Diderot lui écrit l'impression que lui a produite la première représentation du *Philosophe sans le savoir*, 474. — xxxiv. Lettre à Damilaville. Diderot a reçu sa dissertation sur les moines, 476. — Son opinion sur la religion chrétienne, 477. — Réflexions sur l'amour, 478. —

xxxv. Lettre au général Betzky sur Falconet et son traité pour la statue de Pierre I<sup>er</sup>, 479 et suiv. — xxxvi. Lettre à Voltaire, qui lui conseillait d'éviter les persécutions du Parlement et de fuir à l'étranger, 485 et suiv. — xxxvii. Lettre de Fenouillot de Falbaire à Garrick pour le prier de traduire l'*Honnête criminel* et de l'accommoder au théâtre anglais, 488. — xxxviii. Lettre de Diderot à Garrick pour lui recommander Fenouillot, 490. — xxxix. Lettre (inédite) de Diderot à l'Académie des Beaux-Arts à Pétersbourg. Termes dans lesquels il pose sa candidature à cette Académie, 492. — xl. Lettre au général Betzky, dans laquelle il exprime toute sa reconnaissance pour les bienfaits de l'impératrice, 493 et suiv. — xli. Lettre à John Wilkes pour le complimenter sur son élection au Parlement anglais, 498. — xlii. Lettre (inédite) à Suard, 500. — xliii. Lettre (inédite) à l'abbé Gayet de Sansale dans laquelle il justifie la fille Desgrey, 500. — xliv. Autre lettre au même, sur le même sujet. Nouveaux moyens de justification qu'il présente en faveur de la fille Desgrey, XX, 1. — xlv. Autre lettre sur le même sujet, 3. — xlvi. Lettre à M<sup>lle</sup> Le Gendre, 6. — xlvii. Lettre à M. de Sartine, sur les prétentions injustes et ridicules des libraires de l'*Encyclopédie*, *ibid.* — xlviii. Lettre à Lunéau de Boisjerman; Diderot ne peut se procurer les *Dialogues sur les grains*, dont la distribution est empêchée, 7. — Il le prie de ne point faire mention dans ses mémoires des sept derniers volumes de l'*Encyclopédie*, 8. — xlix. Lettre à M. de Sartine. Sentiment de Diderot sur la *Réputation du Dialogue sur le commerce des blés*, de l'abbé Morellet, 8. — Celui-ci ne doit pas s'attendre à l'indulgence du public ni à celle de ses amis. Jugement sur lui par l'abbé Galiani, 10. — l. Autre lettre au même. Sentiment de Diderot sur l'auteur du *Satirique*, 10. — Critique de cette comédie, 12. — li.



Lettre à Grimm pour le prier de rendre justice à M. Le Tourneur pour sa traduction des *Nuits d'Young*, 13. — LII. Autre lettre au même, 14. — LIII. Autre lettre au même, sur la façon d'agir de M<sup>me</sup> de Prunevaux avec M. de Foissy, 16. — Il se plaint d'être traité très-légèrement par elle, 17. — Si elle s'en va, il la perdra sans regret; si elle revient il la recevra avec transport, *ibid.* — Il demande deux choses qu'on ne saurait lui refuser sans tyrannie, 18. — Dans les *Deux Amis de Bourbonne*, l'atrocité du prêtre ôte tout le pathétique de l'histoire de Félix, 18. — LIV. Autre lettre à Grimm, au même sujet. — S'il a hâté la déclaration de M. de Foissy, c'est qu'il présumait qu'elle y ferait une réponse claire qui finirait tout, 19. — Puisque M<sup>me</sup> de Prunevaux reprend sa liberté, Diderot n'a pas besoin de traiter pour recouvrer la sienne, 20. — Pourquoi il ne lui a rien dit du roi de Pologne, 21. — Il a mis au net le *Traité d'harmonie* de Bemetzrieder, c'est un bel et charmant ouvrage, 21. — Comment il qualifie les jérémiades de l'abbé Morellet, 22. — LV. Autre lettre au même. Genre de vie qu'on mène au Grandval, 23. — Le tour équivoque que ses affaires de cœur ont pris ne lui a pas donné une heure d'inquiétude, 24. — Grimm a beau plaider pour M<sup>me</sup> de Prunevaux, il ne changera pas l'opinion de celle-ci, ni celle de Diderot. Pourquoi, 25. — LVI. Lettre de Diderot à la princesse Dashkoff. Il s'excuse d'être resté trois mois sans lui écrire un mot, 26. — En dépit de son silence, il est toujours le même, c'est-à-dire rempli de dévouement et de respect pour elle, *ibid.* — Un avocat général a chassé les jésuites de Bretagne, 27. — Suites de cette affaire, *ibid.* — Chaque siècle a son esprit qui le caractérise; l'esprit du nôtre semble être celui de la liberté, 28. — On touche à une crise qui aboutira à l'esclavage ou à la liberté, *ibid.* — Il est plus facile pour un peuple

éclairé de retourner à la barbarie que pour un peuple barbare d'avancer d'un seul pas dans la civilisation, 29. — LVII. Lettre à Briasson et à Le Breton. Diderot n'a point lu le mémoire de Luneau, qui reproche à ces libraires d'avoir dépassé, pour l'*Encyclopédie*, le nombre de volumes annoncé; pourquoi il ne le lira point, *ibid.* — Les chicanes qu'il fait sur le choix du caractère et la longueur de la page ne sont pas fondées; pourquoi, 30. — Pourquoi l'*Encyclopédie* n'a pas fait plus de 17 volumes, 31. — Avec les secours journaliers des surnuméraires, il n'était pas possible de mesurer l'étendue d'un pareil ouvrage, 32. — Quant à la partie des arts et aux planches, Diderot a fait faire les dessins comme il lui a plu, *ibid.* — Comment il répond à la prétendue profusion des planches, 33. — Il n'a pas employé une seule figure de Réaumur, *ibid.* — Fait, à propos des planches, sur lequel Diderot défie qui que ce soit de le contredire, 34. — A juger du fond de cette affaire, il ne voit pas de quoi faire un procès aux éditeurs de l'*Encyclopédie*, 35. — LVIII. Lettre à M<sup>me</sup> M..., dans laquelle il juge l'*Éloge de Fénelon* de La Harpe, *ibid.* — LVIII. Lettre à la princesse Dashkoff. Il est à Pétersbourg auprès de la souveraine, qu'il a l'honneur d'approcher aussi souvent qu'il peut le désirer, 39. — Liberté de parler qu'il a auprès d'elle, *ibid.* — Il prie la princesse de joindre ses sollicitations à celles de M. de Nariskin pour obtenir de M. de Demidoff des échantillons d'histoire naturelle, 41. — Moyens qu'il emploie pour s'instruire, *ibid.* — Il félicite la princesse de pouvoir adapter à sa voix les vers qu'elle écrit, 42. — Pourquoi il ne compte pas trop sur les promesses de M<sup>me</sup> de Borosdin, *ibid.* — LIX. Autre lettre à la même. Il ne lui en coûte pas de mépriser les richesses et les honneurs; pourquoi, 43. — Comment on jouit d'une félicité complète dès qu'on s'est voué au culte du *far niente*, *ibid.* — Il est sur le

point de quitter Pétersbourg ; position dans laquelle il se trouvera à son retour à Paris. 44. — Il recommande à l'attention de la princesse le comte de Crillon, porteur de sa lettre, 45. — LX. Lettre au comte de Munich. Questions d'économie politique sur l'empire de Russie, qu'il lui envoie au nom de l'impératrice Catherine, 45. — LXI. Lettre au docteur Clerc. Son retour de Pétersbourg s'est heureusement effectué, 48. — Ses recommandations à diverses personnes, 49. — LXII. Lettre de Diderot à sa femme. Il est arrivé, le 5 avril 1774, à La Haye, où il séjournera quelque temps pour publier les statuts d'un grand nombre d'établissements fondés par l'impératrice de Russie, 51. — Générosité de l'impératrice ; présents que lui fait Diderot, *ibid.* — Les princes de Nariskin l'ont traité comme un de leurs frères, *ibid.* — Projet de refaire l'*Encyclopédie* sous les auspices de l'impératrice, 52. — Diderot, dans une supplique, prie instamment l'impératrice de ne rien ajouter à ses nouvelles grâces ; pourquoi, 53. — Sa convention avec l'impératrice à ce sujet, *ibid.* — Présent qu'elle lui fait le jour de son départ, 55. — Conversation à ce sujet, *ibid.* — Ce que lui disent Grimm et deux ou trois personnes à qui il montre sa supplique à l'impératrice, *ibid.* — Sa conversation avec le baron de Nolken à ce sujet, 56. — LXIII. Lettre à M. M<sup>me</sup>. Diderot fait l'histoire de son voyage et de son séjour à Pétersbourg ; de la gracieuseté et de la générosité de l'impératrice à son égard ; des incidents de son retour à La Haye, 57, 58. — La plupart des Français résidant à Saint-Pétersbourg se déchirent entre eux et rendent leur nation méprisable. Personnages qu'il a eu le plaisir d'embrasser dans cette ville, 58, 59. — LXIV. Lettre (inédite) au général Betzky sur son séjour à la Haye où il surveille l'impression de documents publiés par les ordres de l'impératrice, 59. — Il le charge de

renouveler à celle-ci les témoignages de son respect, 60. — LXV. Autre lettre (inédite) au même, dans laquelle il donne la réponse de M<sup>lle</sup> Biheron à la proposition qui a été faite à celle-ci de passer en Russie, 61. — Il a frissonné en passant la Douïna, mais on frissonnerait à moins ; pourquoi, 63. — Réflexions sur le projet de publier à nouveau l'*Encyclopédie* sous les auspices de l'impératrice, 64. — Ce qui rendra l'exécution de ce projet facile, 65. — LXVI. Lettre (inédite) au docteur Clerc. Conte au sujet de la vente d'un manuscrit, 66. — Le projet de refaire l'*Encyclopédie* est une affaire décidée ; satisfaction qu'il en éprouve, 67. — Pourquoi la circonspection du général Betzky sur ce projet ne le surprend plus, *ibid.* — Il serait heureux que celui-ci lui expédiât les fonds qu'il lui a promis, au commencement de septembre, 68. — LXVII. Lettre à Necker sur son ouvrage *De la législation et du commerce des grains*, 68. — LXVIII. Lettre à Beaumarchais dans laquelle il fait des vœux pour le succès de l'*insurgence* des poètes dramatiques contre les comédiens, 71. — LXIX. Lettre à Nageon. Son jugement sur Voltaire, 72. — LXX. Lettre à Desessarts, témoignage d'estime qu'il lui donne, 74. — LXXI. Lettre au prince Galitzin, dans laquelle Diderot se plaint de ce que sa correspondance avec Falconet a été traduite en anglais ; pourquoi, 74. — Il a promis de la relire, de la châtier, et d'y ajouter ce qu'il peut alléguer en sa faveur, mais il ne saurait dire quand il pourra se mettre à ce travail, 75. — LXXII. Lettre (inédite) à M<sup>me</sup> Necker pour la remercier de la nouvelle édition de l'*Hospitalité* ; son appréciation sur cet ouvrage et sur le *Compte rendu*, 76, 77. — LXXIII. Lettre à l'impératrice Catherine II, pour lui recommander Pierre Chabrit, qui étudierait auprès d'elle les différents textes relatifs à la législation, 78. — LXXIV. Lettre à Philidor pour le dissuader de jouer aux échecs, 79. —

LXXV. Lettre (inérite) à M<sup>me</sup> Necker, dans laquelle il fait l'exposé de son bonheur, 80. — Ce qui lui manque, 81. — Il la prie d'accorder un moment d'audience à M<sup>me</sup> Pillain de Val du Fresne, *ibid.* — Il l'engage à remplir le rôle que la Providence lui a donné, *ibid.* — LXXVI. Lettre (inérite) au chevalier de Langeac pour l'engager à acheter une œuvre d'art dont l'auteur est dans le besoin, 82. — LXXVII. Lettre (inérite) à M. L.-S. Mercier, 83. — LXXVIII. Lettre (inérite) à M<sup>me</sup> Necker, pour lui recommander une jeune personne, 84. — LXXIX. Lettre à Meister, pour le prier de lui envoyer Roland Girbal, son copiste, 85. — LXXX. Lettre (inérite) à \*\*\*. Raisons qui l'empêchent de sortir de chez lui; mais si l'on veut lui confier la pièce, il l'examinera à tête reposée, 85. — LXXXI. Lettre (inérite) à \*\*\*, 86. — LXXXII. Lettre (inérite) à Damienville, *ibid.* — LXXXIII. Lettre (inérite) au docteur Daumont, relative à ses articles de l'*Encyclopédie*, 87. — LXXXIV. Lettre (inérite) au prince Galitzin. La colique l'empêche d'aller fêter chez lui la Sainte-Catherine, *ibid.* — LXXXV. Lettre (inérite) au général Betzky, en style rabelaisien, 88. — LXXXVI. Lettre (inérite) à Emmanuel Bach; il le prie de lui envoyer quelques sonates inédites pour le clavecin, 91.

*Correspondance de Grimm.* — Raynal fut le premier rédacteur de cet ouvrage; Grimm en prit la suite; il fut enfin confié à H. Meister, I, xi.

\* *Corrompre.* — Sens de cette expression employée au figuré, XIV, 233.

\* *Corruption publique.* — Ses deux sources, XIV, 233.

CORT, (Henri de), artiste hollandais, agréé de l'Académie et peintre de S. A. S. le prince de Condé. — Les *Vues de Chantilly* et du *Château de Berny*, près Péronne, qu'il expose au Salon de 1781, sont d'agréables tableaux, XII, 58, 59.

COSSANT (l'abbé), curé de Saint-Remy, à Dieppe. — Était organiste comme Bau-

douin était peintre, XI, 193, 194.

COSTE (Pierre), traducteur des ouvrages de Locke, de Newton, de Shaftesbury; annotateur des *Essais* de Montaigne, II, 15.

COSTER (M<sup>me</sup>). — Voyez VALLAYER.

*Costume.* — Rien de plus mesquin, de plus barbare et de plus mauvais goût que l'accoutrement français, XI, 215. — Il suffirait d'assujettir la peinture et la sculpture à notre costume pour perdre ces deux arts, 217. — L'art doit le laisser de côté quand il est mesquin, XII, 126.

\* *Cotbet.* — Discours par lequel les Imans commençaient leur prière du vendredi, à l'exemple de Mahomet, XIV, 233.

\* *COTEREUX, Catharis, Courriers, Routiers*, branche de la secte des Pétrobusiens; soldats aventuriers révoltés sous le règne de Louis VII. — Plus de sept mille d'entre eux furent exterminés dans le Berry, XIV, 234, 235.

\* *Coterie.* — Emplois divers de ce terme emprunté des associations de commerce subalternes, XIV, 235.

\* *Cottabe*, amusement singulier, mentionné par Athénée, XIV, 235. — En quoi il consistait, *ibid.*

\* *Cotytlées.* — Mystères de la déesse de la débauche, XIV, 236. — Manière dont ils se célébraient, *ibid.*

\* *Couler*, verbe neutre. — Ce qu'il marque, XIV, 236.

*Couleur* (la), donne la vie aux êtres; c'est le souffle divin qui les anime, X, 468. — Il y a peu de grands coloristes, *ibid.* — Motifs de cette pénurie, 470. — Quel est le grand coloriste? 471. — Ce qui fait le désespoir du grand coloriste, du peintre de portraits en particulier, 473. — Celle de la passion: peut-on reproduire ses nuances dans la colère, par exemple? *ibid.* — Les ombres ont aussi leurs couleurs, 479.

*Couleurs.* — L'art de donner à la peinture des couleurs durables est presque encore à trouver, X, 76. — Examen des causes de l'altération souvent très-rapide des tableaux, 77. — Distinction

- établie par l'art en *Couleurs amies* et en *Couleurs ennemies*, XII, 87. — Leur multiplicité entraîne le désaccord d'un tableau, 112.
- Coupables*. — Savoir en créer, ressource des mauvais ministres pour perdre les gens de bien, II, 464.
- \* *Coupon*. — Espèce de toile d'ortie qui se fait en Chine, XIV, 236.
- \* *Cour*, lieu habité par un souverain. — Sa définition par Montesquieu, XIV, 237.
- COURAJOD (M.-L.)*. — Son livre intitulé *L'École royale des élèves protégés* renferme d'intéressants renseignements sur l'École gratuite de dessin fondée, en 1766, par le peintre Bachelier, XI, 96.
- COURNAULT (Charles)*, conservateur du musée Lorrain. — Retrouve vingt-deux lettres inédites de Diderot à Falconet, qu'il publie en 1866-67 dans la *Revue moderne*, XVIII, 79. — Publie le contrat du prince de Galitzin et de Falconet, 82.
- \* *Courses du Cirque*. — Manière dont elles se faisaient, XIV, 237.
- \* *Court*, terme relatif à l'étendue et la durée, XIV, 238.
- \* *Court Amoureuse*. — Espèce de société instituée au temps de Charles VII, XIV, 239.
- COURT DE GEBELIN (Antoine)*. — Son ouvrage *le Monde primitif*, demeuré inachevé, est une grammaire universelle, III, 466.
- Courtisane*. — État très-respectable et très-honoré à Taïti, IV, 197. — Celles de la Grèce et de Rome, bien différentes de celles des temps modernes, V, 230. — Sous le climat brûlant de la Grèce, l'état de courtisane n'était point avili, XIII, 38.
- Courtisans*. — Ont une physionomie de parade et de circonstance, III, 54. — Comparés par Sénèque à des insectes dégoûtants, 262. — Ce qu'ils sont en réalité, VIII, 397.
- COURTOIS (Nicolas-André)*, peintre émailleur. — Paraît pour la première fois au Salon de 1771, XI, 530.
- COUSIN (Jules)*. — Suppose, dans la *Revue universelle des arts*, t. XI, que Diderot fut simplement inhumé sous une des dalles de la Chapelle de la Vierge, à Saint-Roch, I, LXVI.
- Cousin (Victor)*, célèbre écrivain. — A discuté les doctrines de Shaftesbury dans son livre de la *Philosophie écossaise*, I, 7. — Réponses inédites de Diderot à Jaucourt et à Mercier, que fournit sa bibliothèque aux éditeurs de la présente édition, XIX, 423.
- Cousins*. — Le maître de Jacques croit en démontrer l'utilité en les comparant à des chirurgiens aillés, VI, 263. — Réponse de Jacques à cette plaisanterie, *ibid.*
- COUSROT, le fils (Guillaume)*. — Exécute, en 1769, une mauvaise statue de *Vénus* dont les jambes sont de la plus grande beauté, XI, 459. — Un *Mars*, qu'il envoie à l'exposition de cette même année, est trop mauvais pour en dire du mal, *ibid.* — Expose, en 1769, dans son atelier, le modèle du tombeau du Dauphin, qu'il devra exécuter en marbre pour l'église de Sens, XIII, 75.
- \* *Coutume, Habitude*. — Termes relatifs à des états auxquels notre âme ne parvient qu'avec le temps, XIV, 239.
- Couvent d'Arpajon*. — Voyez ARPAJON.
- Couvents*. — Sont-ils essentiels à la reconstruction d'un État? V, 87. — Examen de cette question, *ibid.* — La vie claustrale est d'un fanatique ou d'un hypocrite, 88.
- Couvents*. — Voyez *Troupes auxiliaires, Cages, Volières*.
- \* *Couvert, à Couvert, à l'Abri*. — Synonymes. Exemples de leur emploi, XIV, 240.
- COYER (Gabriel-François, abbé)*, auteur d'une *Lettre au P. Berthier sur le matérialisme*, faussement attribuée à Diderot par La Harpe, I, 6; XX 99. — Obtient du contrôleur général de L'Averdy une pension de deux mille livres, pour ses petits ouvrages : *la Noblesse commerçante* (1756.) et *Chink* (1768), VI, 293, 294. — Auteur présumé du volume publié en 1769 sous

le titre : *Lettre aux Académiciens du royaume*, 372. — *Le Discours sur la Satire des philosophes* est de lui, XVIII, 524.

COYPEL (*Charles-Antoine*). — Cet artiste, décoré du titre de premier peintre du roi, a été un des plus mauvais peintres de l'Académie, X, 320. — Conseil qu'il donnait aux artistes, XII, 115.

COYSEVOX (*Antoine*), sculpteur. — Remarques sur sa statue du *Flûteur*, placée, en 1870, dans l'une des salles de la sculpture moderne, au Louvre, XII, 133.

COZETTE. — On a de cet artiste habile une tapisserie exécutée d'après le portrait du Roi peint par Michel Van Loo en 1760, X, 107. — Cette tapisserie est à Versailles, n° 2207, *ibid.* — Au Salon de 1765, il expose le *Portrait de Paris de Montmartel*, d'après le pastel de La Tour, et un médaillon de la *Peinture*, d'après Van Loo, deux morceaux impossibles à discerner, tableau ou tapisserie, 453.

CRAMER, libraire de Genève. — Diderot prend sa défense dans une conversation chez le libraire Le Breton, XIX, 71.

CRAMER (*Guillaume*), célèbre violoniste allemand; cité, XII, 338.

*Crampe*. — Causes de cette contraction spasmodique de la fibre musculaire, IX, 324. — Idée sur la formation de ce phénomène, 333. — Sa cause probable, *ibid.*

CRANTOR, philosophe platonicien et poète dramatique; aperçu de sa doctrine, XVI, 330.

\* *Crapule*. — Débauche habituelle, sans choix et sans modération, XIV, 240. — Est l'opposé de la volupté, *ibid.*

\* *Cratères*. — Nom donné à certains vases des Anciens, XIV, 240.

CRATÈS DE THÈBES, philosophe cynique. — Sa vertu lui mérite la considération la plus haute dans Athènes, XIV, 164. — Il inspire une passion violente à Hipparchia, qu'il épouse, *ibid.*

CRATÈS, philosophe platonicien. — Sa parité de goûts et de sentiments avec

Polémon, son maître et son ami, XVI, 330.

CRATINUS, poète satirique athénien. — Meurt victime de sa hardiesse, XIII, 409.

*Créature*. — Chaque créature a un intérêt privé, un bien-être qui lui est propre, I, 23. — Sa condition relative aux autres êtres est bonne ou mauvaise, 24. — La connaissance de cette condition donne moyen de la juger, *ibid.* — Son examen sous différents points de vue, *ibid.* — Elle appartient à des systèmes divers, 25. — Les êtres d'un système, sacrifiés à des êtres d'un autre système, contribuent à l'ordre général, *ibid.* — Il y aurait témérité à dire qu'un être est absolument mauvais, à moins d'être en mesure de démontrer qu'il n'est bon dans aucun système, 27. — Ce qui fait la créature bonne ou mauvaise, 31. — Ce qui la rend malheureuse, 101.

CRÉBILLON (*Claude-Prospère Jolyot de*). — Vers supprimés dans sa tragédie de *Catilina*, II, 253, 254. — Critique de cet écrivain au xxxix<sup>e</sup> chapitre des *Bijoux indiscrets*, où il est nommé Girgiro l'Entortillé, IV, 289, 292. — Auteur du roman *les Égarements du cœur et de l'esprit*, 336.

CRÉBILLON le fils. — Son roman *l'Écu-moire*, réimprimé sous le titre de *Tanzai et Néadarné*, le fait enfermer à la Bastille, I, 237, alinéa 7 et note 1.

\* *Crédit*. — Signification de ce mot en morale, XIV, 240.

\* *Crédulité*. — Est le défaut d'un homme d'esprit, I, 140.

\* Faiblesse d'esprit, XIV, 241. — Est un vice favorable au mensonge, 242.

CRESCENCE, philosophe grec de l'école cynique. — Son caractère, XIV, 266. — Persécute saint Justin et Tatien, platoniciens convertis au christianisme, XV, 291.

CREUTZ (*Gustave-Philippe*, comte de), ministre de Gustave III, roi de Suède, IV, 14. — Admirateur passionné de l'*Adonis* de Taraval, XI, 95, 96.

CREVIER (J.-B.-L.), auteur présumé de



- l'Education publique*, ouvrage attribué à tort à Diderot, XX, 99.
- Cri de guerre des Sceptiques*, I, 219, alinéa 11.
- Cri (le) de la nature*. — Sara le fait entendre quand elle parle du sacrifice demandé à Abraham, VI, 304. — Comment il échappe à Fontenelle, *ibid.* — Difficile à trouver dans les arts d'imitation, *ibid.*
- Cris de caractère*, VI, 306, 307. — Mots attribués à l'anatomiste Ferrein, *ibid.* — Mot de métier d'un sculpteur agonisant, *ibid.* — Celui du géomètre qui lit *l'Iphigénie* de Racine, et jette le livre en disant : *Qu'est-ce que cela prouve?* 308. — Celui du médecin Thierry retrouvant *la pituite vitrée*, *ibid.* — Celui d'un roi à des officiers qui ont abandonné un poste où ils auraient tous péri sans aucun avantage : *Est-ce que vous êtes faits pour autre chose que pour mourir?* etc., etc., *ibid.* et suiv. — Celui de Daubenton, entendant le castrat Caffarelli, 309. — Celui de la bégueule, *ibid.* — Celui de Muret, qui lui sauve la vie, III, 362, et VI, 310.
- CRILLON* (le comte de). — Porteur d'une lettre de Diderot pour la princesse Dashkoff. Dans quels termes Diderot le recommande à cette princesse, XX, 45.
- Crime*. — Il a pour ennemis tous ceux qu'il alarme, I, 42. — Il est le premier bourreau du coupable, 91.
- CRITIAS*, grand-père de Platon. — Raconte à son petit-fils l'histoire de l'Atlantide et de ses habitants, c'est-à-dire, sous des noms différents, celle de la Palestine et des patriarches, IX, 226. — Critias tenait cette histoire de son grand-père, qui lui-même la tenait de Solon, son oncle, *ibid.* — Pour arriver à Platon, cette tradition avait passé par six générations, *ibid.*
- Critique* (la). — En quoi elle consiste, III, 465. — Autorités sur lesquelles elle s'appuie, *ibid.* — Difficultés qui l'accompagnent, X, 177. — On peut dire d'elle ce que Malherbe disait de la mort : « Tout est soumis à sa loi, » 236.
- Son rôle dans les arts, XII, 78, 79.
- Critiques* (les). — Petits hommes dont les dents sont aiguës et les ongles fort longs, IV, 296. — Pourquoi ils sont presque tous camus, *ibid.* — A quelle ressemblance ils sont faits, VII, 387. — Vanité de leur rôle, *ibid.* — Voyez *Auteurs (des) et des Critiques*.
- CRITIUS*, fameux athée. — Son aveu sur le premier culte rendu à des créatures, XVI, 355.
- CRITOLAUS DE PHASÉLIDE*, philosophe péripatéticien. — Dieu, selon lui, n'est qu'une portion très-subtile d'éther; la perfection normale de la vie consiste à s'assujettir aux lois de la nature, XIV, 248.
- CRITON*, disciple et ami de Socrate, reste près de lui jusqu'à ses derniers moments, VII, 384 et XVII, 164.
- CRITON*. — Portrait d'un faux ami, I, 241 et suiv., alinéas 23 et suiv.
- \* *Croire*. — Sens métaphysique de ce mot, XIV, 242.
- \* *Croisades*. — Origine de ces guerres entreprises par les chrétiens, XIV, 243. — Époque à laquelle l'enthousiasme pour ces expéditions éclata dans toute sa force, 244. — Détails sur la première croisade conduite par Pierre l'Ermite, *ibid.* — Marche heureuse d'une nouvelle armée commandée par Godefroi de Bouillon, 245. — Seconde croisade prêchée par saint Bernard, ses fâcheux résultats, 246. — Au bruit des victoires de Saladin, le pape Clément III fait prêcher une nouvelle croisade (la troisième), *ibid.* — La quatrième est entreprise par Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion, 247. — La cinquième, par saint Louis, 249. — La sixième et dernière par le même, 250.
- CRUISMARE* (Marc-Antoine-Nicolas, marquis de). — Notice sur ce gentilhomme normand, V, 8, 9. — Suzanne Simonin (*la Religieuse*) lui adresse l'histoire de sa vie (pages 11 à 171 de ce tome V). — A véritablement écrit les lettres auxquelles il est fait renvoi, 175. — Quant aux lettres attribuées à la Religieuse et à M<sup>me</sup> Madin, elles



sont l'œuvre de Diderot, à l'exception de quelques lignes fournies par Grimm et M<sup>me</sup> d'Épinay, ses complices dans la plaisanterie faite à leur ami commun, *ibid.* — Son portrait, 176, 177. — Ses lettres à M<sup>me</sup> Moreau-Madin, pour être remises à sœur Suzanne Simonin (*Diderot*), 183, 188, 189, 193, 195, 199, 202. — L'intérêt toujours croissant qu'il prend à l'infortunée Suzanne doit cesser; sa mort étant le seul moyen d'en finir, l'auteur de la plaisanterie en fait usage, 201.

CROUZAZ (*Jean-Pierre de*), philosophe et mathématicien suisse. — Ses ouvrages recommandés, III, 466. — Manière défectueuse dont il caractérise le *beau*, X, 7. — Erreurs de sa thèse sur ce sujet, 23. — Défenseur de la *liberté* d'indifférence de l'âme humaine, XV, 506. — Remarques sur son livre intitulé *Observations critiques sur l'Abbrégé de la logique de M. Wolf*, 530.

CRUDELI (*Thomas*), poète italien. — Diderot s'est servi de son nom pour le Dialogue qu'il a composé sous le titre *Entretien d'un philosophe avec la maréchale de \*\*\**, II, 507, et IX, 70. — Sonnet pour les noces d'une dame milanaise, traduit par Diderot, *ibid.*  
\* *Cuba*, étrange divinité des Romains, XIV, 252.

CRÉSIBIUS DE CHALCIS, philosophe cynique. — Sut plaire aux grands sans se prostituer, XIV, 265.

CUCUFA (le génie), personnification du repentir et de la retraite du monde, IV, 138. — Évoqué par le sultan Mangogul (Louis XV), il lui remet l'anneau magique qui fera parler les indiscretes de la cour, 148. — Mangogul est tenté d'en faire l'essai sur Mirzoza (M<sup>me</sup> de Pompadour), qui proteste, 149. — Ravi d'une première épreuve, Mangogul le remercie, 156. — Après trente essais réussis, Mangogul se met en oraison, évoque Cucufa, et lui rend le mystérieux anneau, 378.

CUDWORTH, théiste anglais, cité, I, 131.

CUL-DE-SAC, nom donné en français à l'*angi-portus* des Latins. — Remarques

de Voltaire sur cette expression grossière, VI, 88.

CULTE. — Mourir pour un culte dont on connaîtrait la fausseté serait d'un enragé, I, 142. — Mourir pour un culte faux, mais qu'on croit vrai, mais dont on n'a pas de preuves, est d'un fanatique, *ibid.* — Le vrai martyr est celui qui meurt pour un culte dont la vérité lui est démontrée, *ibid.*

\* *Cura*, l'Inquiétude, déesse qui a formé l'homme, XIV, 252.

CURÈTES. — Mot hébreu qui signifie district, famille, IX, 233.

CYBÈLE. — Le couvre-chef des archevêques emprunté à celui des sacrificateurs de cette déesse, I, 196, alinéa 25.

CYCLOPHILE, nom donné, dans les *Bijoux indiscrets*, à un insulaire des contrées visitées par Bougainville, IV, 192. — Fait le récit des cérémonies religieuses de son pays (*Taiti*), 193. — Expériences pour la validité des mariages, 195 et suiv.

CYDALISE, épouse du colonel de spahis Ostaluk, IV, 342. — Comment Sélim la séduit, 342, 347. — Elle meurt assassinée par son mari, *ibid.*

\* *Cyniques*, secte de philosophes anciens. — Histoire de cette secte, XIV, 252-267.

\* *Cynocéphale*, animal fabuleux, révéral par les Égyptiens, XIV, 267. — Voyez \* *Anubis*.

CYNOSARGE. — Lieu, hors des murs d'Athènes, où Antisthène, fondateur de la secte Cynique, s'établit et donna ses premières leçons, XIV, 252.

\* *Cyphonisme*. — Nom donné à un tourment auquel les premiers martyrs ont été fréquemment exposés, XIV, 267. — Fragment de Suidas sur ce sujet, 268.

CYPRIA, ou le Bijou voyageur. — Mangogul fait sur elle le vingt-sixième essai de l'anneau magique, XIV, 336. — Son portrait, 337. — Histoire de ses voyages au Maroc, en France, en Angleterre, *ibid.*; en Autriche, en Italie, en Espagne, 338, 339; aux Indes, à Constantinople, 340. — N'étant plus bonne

- à rien, elle vient à la cour d'Erguebedz où elle prend un époux, *ibid.*
- \* *Cyrénaique* (secte). — Fondée à Cyrène, ville d'Afrique, par Aristippe, elle se répand dans la Grèce, XIV, 268.
- CYRILLE (saint). — Traité d'une façon peu respectueuse par Voltaire, VI, 352. — Ce qu'il dit aux chrétiens dans sa quatrième catéchèse, XIV, 18.
- CYTHÈRE. — La bibliothèque de l'*Allée des fleurs* se compose de ses archives, I, 237, linéa 7.
- CZERNISCHEW, personnage russe, II, 290.

## D

- DACIER (André). — Lit en séance publique de l'Académie l'*Éloge de l'abbé Canaye*, V, 487.
- DAGUESSEAU (l'abbé). — Placé à la tête de la librairie, comment il procède dans la concession des privilèges, XVIII, 26.
- DAMASCÈNE (Jean). — Conserve dans le monastère le péripatétisme qu'il a professé dans le monde, XV, 298. — Les scolastiques peuvent le regarder comme le fondateur de leur école, *ibid.*
- DAMASCUS, philosophe éclectique, XIV, 340. — Enseignait à Athènes lorsque Justinien fit fermer les écoles païennes, *ibid.* — Portrait qu'en a laissé Photius, *ibid.*
- Dames de la cour dont les bijoux ont été éprouvés*, IV, 152 et suivantes :  
 I. Alcine, 152. — II. Sibérine, 157. — III. Monima, 158. — IV. Hussein, 160. — V. Cléanthis, jeunerecluse, 161. — VI. Zéphirine, *ibid.* — VII. Flora, *ibid.* — VIII. Une présidente, une marquise, une dévote, dames ayant tabouret chez la reine, 167. — IX. Céphise, *ibid.* — X. Ismène, sa longue conversation, 168. — XI. La joueuse Manille, 171; ses curieuses révélations, 172. — XII. Fatmé, question de droit, 237. — XIII. La petite jument, 253. — XIV. Églé ou le bijou muet, 259. — XV. Alphane, 267. — XVI. Les dames des petits maîtres, 270. — XVII. Les comédiennes, 276. — XVIII et XIX. Sphéroïde l'Aplatie et Girgiro l'Entortillé, 289. — XX, XXI et XXII. Fricamone et Callipiga, 298. — XXIII. Fanny, 306. — XXIV et XXV, au bal masqué et à la suite du bal, 328. — XXVI. Cypria, ou le bijou voyageur, 336. — XXVII. Fulvia, 350. — XXVIII. Olympia, 361. — XXIX. Zuléïman et Zaïde. — XXX. Mirzoza, 375.
- DAMIENS (Robert-François). — Est l'instrument des Jésuites dans sa tentative d'assassinat sur la personne de Louis XV, XV, 281.
- DAMILAVILLE (Etienne-Noël), directeur du vingtième à Paris, connu surtout par sa correspondance avec Voltaire, I, LXI. — A été l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*, *ibid.* — Il se sert du cachet du contrôleur général des finances pour faire parvenir, franchises de port, toutes les lettres de ses amis, XVIII, 440. — Il sert ainsi la correspondance de Diderot avec son amie, *ibid.* — Récit d'un souper chez lui; ce qui en est la suite, 447. — Diderot dîne encore avec lui; son caractère, XIX, 25, 71. — Désespoir de sa femme, lors de la mort d'une petite fille, 94, 95. — Caractère de sa mère, 181. — Auteur du pamphlet intitulé *l'Honnêteté théologique*, 264. — Sa maladie, 266. — Son affaiblissement, 269. — Singulière conversation chez lui, 279. — Son état empire, 280. — Nouvelle crise; ses glandes et humeurs, 282, 296. — Il est moribond, 302. — Lettre que Diderot lui écrit sur divers sujets, 476. — Autre lettre de Diderot, XX, 86.
- DAMIRON (Jean-Philibert), philosophe français. — Son jugement sur Diderot, I, 7. — Trouve dans le livre de *l'Interprétation de la nature* des traces d'une croyance en Dieu et en l'âme humaine, II, 6. — Auteur d'un *Mémoire sur Diderot*, XX, 142.
- DAMIS. — Nom d'un pyrrhonien désigné pour représenter sa secte dans une assemblée religieuse, I, 228, alinéa 31. — Prend la parole, 230, alinéa 38.
- \* *Damnation*. — Examen de ce dogme religieux, XIV, 274.

**DANAUS**, roi d'Argos. — Était Égyptien d'origine, XV, 45.

**DANDANIS**, célèbre philosophe indien de la secte des gymnosophistes. — Ses paroles à Alexandre, XV, 201.

**DANDRÉ-BARDON**, littérateur français. — Auteur d'une *Histoire universelle relative aux arts de peindre et de sculpter*, XVII, 497. — Critique de cet ouvrage, *ibid.*

**DANET** (Thérèse), femme de Montbailli, bourgeois de Saint-Omer, mis à mort comme parricide, et reconnu innocent deux ans après, VI, 431. — Sur un mauvais poème fait à ce sujet, *ibid.*

**DANGEVILLE** (Marie-Anne BOTOT, dite M<sup>lle</sup>), célèbre actrice du Théâtre-Français, où elle tenait les rôles de soubrette, V, 436. — Était remplie d'attraits sur la scène, VIII, 398.

**DANIEL** (le Père), historien. — Comment il est jugé par Voltaire, VI, 353.

**Danse** (la). — Cet art d'imitation attend un homme de génie, VII, 157. — Elle est à la pantomime comme la poésie est à la prose, comme la déclamation naturelle est au chant. C'est une pantomime mesurée, 158. — Une danse est un poème, *ibid.* — Sujet donné en exemple, 159, 161.

*Danse merveilleuse*, I, 204, alinéa 44.

**DANTE ALIGHIERI**, poète italien, auteur de la *Divina Commedia*. — Idée de la vie à venir, prise dans le chant intitulé *Purgatorio*, VI, 195. — Sterne et Diderot l'ont reproduite, *ibid.*

**DANZEL** (Jérôme). — A gravé le beau tableau de Fragonard : *Le grand-prêtre Coréus qui s'immole pour sauver Callirhoé*, X, 396. — Ce tableau se voit aujourd'hui au Musée du Louvre, sous le n° 208, *ibid.*

**DARCEY** (Jean), célèbre chimiste; Diderot, à son retour de Russie (1774), lui rapporte une caisse d'échantillons de mines, I, LIV. — Auteur de notes savantes sur les *Questions naturelles* de Sénèque, III, 12. — Épouse, en 1771, la fille de Guillaume Rouelle, son maître, VI, 409. — Ses expériences pour l'emploi du cobalt ap-

pliqué à la peinture de la porcelaine, XII, 68.

**Dardanis**, opéra de La Bruère, mis en musique par Rameau, IV, 175.

**DARNAUD-BACULARD**, auteur des *Délassements d'un homme sensible*. — Parasite assidu du financier Bertin, V, 431, 432.

**DASCHKOW** ou **DASHKOFF** (*Catherina Romanofna*, princesse), citée I, xxii. — Fragment inédit d'une lettre que Diderot lui a écrite, III, 535. — Notice que Diderot écrit sur elle, XVII, 487. — Grande admiratrice de l'impératrice, 487. — Emploi de son temps, *ibid.* — Sa démarche auprès de Catherine aussitôt après la mort de l'impératrice Élisabeth, 489. — Son portrait, son caractère, 490. — Sa condescendance pour son amie M<sup>lle</sup> Caminski, son jugement sur Paoli, 491. — Elle a paru à Diderot ennemie de la galanterie, 492. — Raisons de sa disgrâce, 493. — Elle promet à Diderot de ne pas l'oublier, 494. — Diderot lui fait sa cour, XVIII, 323. — Lettre que Diderot lui envoie dans laquelle il s'excuse d'être resté trois mois sans lui écrire un mot, XX, 26. — Il lui apprend que les jésuites ont été chassés de Bretagne, et lui fait part des suites de cette affaire. — Considérations philosophiques sur l'état des esprits en France. On touche à une crise qui aboutira à l'esclavage ou à la liberté, 28. — Autre lettre dans laquelle il lui apprend qu'il est à Pétersbourg auprès de la souveraine, 39. — Liberté de parler qu'il a auprès d'elle, *ibid.* — Il prie la princesse de solliciter pour lui de M. de Demidoff des échantillons d'histoire naturelle, 41. — Il la félicite de pouvoir adapter à sa voix les vers qu'elle écrit, 42. — Pourquoi il ne compte pas sur les promesses de M<sup>me</sup> de Borosdin, *ibid.* — Autre lettre dans laquelle il lui dit pourquoi il ne lui en coûte pas de mépriser les richesses et les honneurs, 43. — Comment on jouit d'une félicité parfaite dès qu'on s'est voué au culte

- du *far niente*, *ibid.* — Il est sur le point de quitter Pétersbourg; position dans laquelle il se trouvera à son retour à Paris, 44. — Il recommande à l'attention de la princesse le comte de Crillon, porteur de sa lettre, 45.
- DATHAN, lévite. — Est englouti miraculeusement en punition de sa révolte contre Moïse et Aaron, I, 203, alinéa 41.
- DAUBENTON (L.-J.-Marie), naturaliste. — Mot de caractère qu'il répond à Diderot, qui le questionnait au sujet du chanteur castrat Caffarelli, VI, 309. — Garde et démonstrateur du cabinet du roi, au Jardin des Plantes, XIV, 3.
- DAUBERVAL, mauvais comédien. — Rôle qu'il joue dans l'aventure de M<sup>lle</sup> Ilus avec Brizard, XIX, 57.
- DAUDÉ DE JOSSAN, auteur d'une brochure intitulée : *Lettre de M. Raphaël le jeune à un de ses amis*, XVII, 500.
- DAUMONT (Arnulph), savant médecin dauphinois. — Diderot attend des papiers de lui, XVIII, 396. — Lettre par laquelle Diderot le remercie de ses articles et en demande d'autres, XX, 87.
- DAUPHIN (monseigneur le), père des rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. — Son éloge par Thomas, VI, 347. — Projets pour son tombeau; ces projets, au nombre de cinq, demandés par M. de Marigny au dessinateur Cochin, sont de Diderot, à qui celui-ci s'est adressé XIII, 72, 74. — Aucun n'a été exécuté, 75. — Sa mort, XIX, 209. — Ses grandes connaissances. Son esprit tolérant, 210. — Projets de monument pour son tombeau, 219, 225.
- DAUVERGNE, auteur des *Troqueurs*, opéra-comique, V, 487.
- DAVESNE, auteur des *Jardiniers*, opéra-comique représenté en 1771 sur le théâtre de la Comédie-Italienne, VIII, 502.
- DAVID (Jacques-Louis), peintre devenu célèbre. — Élève de Vien; se produit pour la première fois, comme exposant, au Salon de 1775, XII, 63. — Son *Bélsaire reconnu par un soldat; la Peste de Saint-Roch; les Funé-*
- raillies de Patrocle*, esquisse; le *Portrait du comte de Potocki; Une Femme allaitant son enfant, Trois Figures académiques*, belles, bien dessinées et d'un grand effet, 65.
- DAVIEL (Jacques), célèbre chirurgien-oculiste français, I, 333. — Curieuse anecdote relative à l'opération de la cataracte qu'il fait à un forgeron aveugle depuis ving-cinq ans, *ibid.*
- Débauche. — Ce goût trop vif pour les plaisirs des sens emporte avec lui l'idée de société, I, 94. — Ses excès si communs dans les grandes villes, presque inconnus dans les petites, 97.
- Décatalogue, commandements de Dieu, I, 202. — Moïse l'enferme dans le Tabernacle, *ibid.*, alinéa 40.
- \* *Décasyllabique*, nom qu'il faudrait donner à nos vers de dix syllabes, et qu'on devrait écrire *dixsyllabique*, XIV, 275.
- \* *Décence*, qualité morale. — Elle varie d'un siècle à un autre chez le même peuple; et d'un lieu de la terre à un autre lieu, chez les différents peuples, XIV, 275.
- Déclamateurs. — Ce mot n'avait point au temps de Sénèque l'acception défavorable qu'on y attache aujourd'hui, III, 17. — La déclamation était une espèce d'apprentissage à l'éloquence, *ibid.*
- Déclamation. — Elle est le modèle vivant du chant, V, 459.
- Décoration (de la). — Combien souvent elle laisse à désirer, VII, 373. — Ce que doit être la peinture théâtrale, 374. (Voy. *Sommaire*, p. 304).
- Défense de mon oncle (la), titre d'une brochure de Voltaire. — Motifs d'excuse de la prétendue grossièreté reprochée aux premiers chapitres de cet écrit, XI, 56.
- DEFRÉMERY (Charles), orientaliste français. — Sa traduction du poëme de Sadi, *Gulistan ou le Parterre des roses*, comparée à celle de Diderot, IV, 483, 491.
- Dégraisseur. — Synonymes : *Confesseurs, Casuistes, Encaissés, Foulons*, I, 198, 199, 205.

**Déiste.** — Ne pas le confondre avec le *Théiste*, I, 13. — Il croit en Dieu, mais il nie toute révélation, *ibid.* et 137. — Sa manière de raisonner pour prouver l'excellence de sa religion, 155. — N'a jamais vu son souverain, 190, alinéa 3. — N'admet pas la divinité de deux gros volumes (l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*), expression de ses volontés, 191, alinéa 4. — Règle sa conduite par sa croyance, 217, alinéa 6. — Les déistes sont en grand nombre en Angleterre, XIX, 185.

**DEJOUX (Claude)**, sculpteur. — Expose, en 1781, une *Statue du maréchal de Catinat*, XII, 70.

**DELABORDE** (vicomte *Henri*). — Documents qu'il a bien voulu communiquer aux éditeurs de la présente édition, XIII, 114 (note).

**DELANDINE (Antoine-François)**, biographe. — Reproche à Diderot d'avoir été le défenseur et l'apologiste de Sénèque, III, 367. — Voyez CHAUBOX.

\* **Délateurs.** — Leur origine, leurs premiers actes; le mobile de leur conduite, XIV, 275. — Les bons princes n'ont point eu de *délateurs* à leurs gages, 276.

**DELANNOY**, graveur. — A gravé le portrait de Diderot qui orne la présente édition, d'après la gravure de Chenu, XX, 113.

**DELEYRE (Alexandre)**, apologiste enthousiaste de J.-J. Rousseau, III, 94.

**DELFT**, ville de Hollande. — Par quoi elle est remarquable, XVII, 454.

\* **Délicat.** — Emploi de cet adjectif, au simple et au figuré, XIV, 276.

\* **Délicieux**, terme propre à l'organe du goût, XIV, 277. — Le suave extrême est le *délicieux* des odeurs, *ibid.* — Tableau du repos *délicieux*, *ibid.*

\* **Délié.** — Des diverses acceptions de ce mot, au simple et au figuré, XIV, 278.

**DELISLE DE SALES (J.-B. ISOARD, dit)**, auteur d'une *Lettre de Brutus*, sur les chars anciens et modernes, IX, 466. — Compte rendu de ce livre, au titre ambitieux, *ibid.* à 469.

**Délits et peines (Traité des)**, ouvrage de Beccaria. — Voyez BECCARIA.

\* **Délivrer, Affranchir.** — Synonymes, XIV, 278.

**DELPHES.** — Le trépied de la Sibylle et le Tabernacle de Moïse comparés, I, 202, alinéa 40.

**DELRIO (Marc-Antoine)**, savant jésuite. — Comment il définit la divination dans ses *Disquisitiones magicæ*, XIV, 290. — Ce qu'il dit des sorciers qui pratiquent la *ligature*, XV, 514.

**Déluge**, I, 201, alinéa 38.

**Déluge universel.** — Éloquente description de cette terrible catastrophe par Sénèque, III, 365. — Remarque sur le tableau du Poussin, représentant ce sujet, X, 388.

**DEMARTEAU**, dessinateur. — On lui doit le perfectionnement de la gravure au crayon inventée par un nommé FRANÇOIS, X, 447. — *La mort du Dauphin*, d'après Cochin; *la Justice protégeant les Arts*, d'après Caravage; *Notre-Seigneur au tombeau*, d'après Cortone, que cet habile graveur expose au Salon de 1767, sont de vrais dessins au crayon, XI, 367. — Il faut en dire autant d'une suite de gravures qu'il donne au même Salon, *ibid.* — Conserve sa supériorité à l'exposition de 1771, 546.

**DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE**, philosophe péripatéticien. — Chargé de l'administration d'Athènes, XVI, 249. — Reconnaissance des Athéniens, *ibid.* — Sa mort, 250.

**DÉMÉTRIUS le Cynique**, philosophe romain, cité avec éloge par Sénèque, III, 26. — Sa belle réponse à un envoyé de Caligula, *ibid.* — Mot remarquable à un affranchi enorgueilli de sa fortune, *ibid.* — Vespasien punit de l'exil ses propos injurieux; ce châtimement ne le rend pas plus réservé, 27. — Son exclamation en présence d'un habile pantomime, VII, 105.

**DEMIDOFF (prince de)**. — Diderot sollicite la princesse Dashkoff de lui faire obtenir de ce personnage certains échantillons d'histoire naturelle, XX, 41.

**Démocratie.** — Ce qui la constitue, VI, 447. — Ne convient en général qu'à un petit État, *ibid.*



DÉMOCRITE, philosophe éléatique, XIV, 400. — Perfectionna la philosophie corpusculaire de Leucippe, son maître, 401. — Notice abrégée sur sa vie et ses travaux, 402. — Son entrevue avec Hippocrate, 403. — Sa *Logique*, *ibid.* — Sa *Physiologie*, *ibid.* — Sa *Théologie*, 405. — Sa *Morale*, *ibid.*

\* *Démogorgon* (Mythologie). — Cosmogonie emblématique de la création, XIV, 278, 279.

*Démon de Socrate* (le). — Opinion du psychologue Lelut sur ce sujet, II, 24. — Opinion de Diderot sur le même sujet, XVII, 242.

*Démons*. — Êtres supérieurs, de nature vicieuse, I, 21. — Ont-ils des connaissances philosophiques, XIII, 299. — On donne trois origines différentes aux démons dans la théologie juive, XV, 380.

DÉMONAX, philosophe cynique. — Put servir de modèle à tous les philosophes, XIV, 266. — Fut écouté et respecté pendant sa vie, *ibid.*

*Démonisme*, croyance à une intelligence capricieuse qui gouverne le monde, I, 21. — Le démoniste peut avoir un culte, 22. — Il y a des nations entières qui adorent un diable à qui la frayeur seule porte leurs prières, *ibid.* et 23.

*Démophon*, tragédie lyrique de Métastase, prise pour exemple des ressources offertes par la pantomime dramatique, VIII, 460-462.

DEMOURS (Pierre), célèbre chirurgien-oculiste. — Son portrait par le pastelliste de La Tour est un beau morceau de peinture, XI, 151.

DENIS (M<sup>me</sup>), nièce de Voltaire. — Lettre que lui adresse l'impératrice Catherine de Russie, III, 396. — Reçoit des maïs de Grimm des fourrures magnifiques que lui envoie la grande souveraine, *ibid.*

DENIS l'Arcopagite, philosophe platonicien. — Ferme l'ère de la doctrine des émanations, XV, 298.

DENISE. — Sa mère lui recommande de soigner Jacques VI 168. — Ses

amours avec Jacques, 276-280, 283-285. — Elle épouse celui-ci, 286.

DENON, auteur d'une comédie intitulée *Julie ou le Bon Père*. — Critique de cette pièce, VIII, 477.

\* *Dénonciateur, Accusateur, Délateur*. — Synonymes; de leur emploi, XIV, 279.

*Dénonciation aux honnêtes gens*, diatribe publiée, en 1769, par Palissot, VI, 382.

DENYS d'Halicarnasse, historien. — Il faut lire son *Traité sur l'art de placer les mots*, VI, 425. — Règles qu'il prescrit au sujet de la prononciation, XIV, 443.

DEPARCIEUX (Antoine), mathématicien célèbre. — Diderot cite avec éloge son traité de *Gnomonique*, III, 460. — Auteur d'un *Traité des probabilités de la vie humaine*, dont la formule générale et les tables sont de Diderot, *ibid.* — Ses *Mémoires sur la possibilité et la facilité d'amener auprès de l'Estrepade de Paris les eaux de la rivière d'Yvette* sont approuvés par l'Académie des sciences, IX, 441. — L'abbé Berthier, et le Père Félicien de Saint-Norbert, carme déchaux, s'unissent pour ruiner son projet, en accusant les eaux de l'Yvette d'insuffisance et de mauvaise qualité, *ibid.*

*Dépôt amoureux* (le), comédie de Molière. — Plaisante anecdote sur une représentation de la troisième scène du quatrième acte de cet ouvrage, VIII, 378.

DEPPING (Georges-Bernard), érudit français d'origine allemande. — Ce qu'il dit de l'écrit de Meister intitulé : *Aux Mânes de Diderot*, I, XII. — Comment il a connu la Notice que M<sup>me</sup> de Vandeuil a consacrée à la mémoire de son père, xxvii.

*Dépravation. Perversité*. — Misérable état qu'elles entraînent à leur suite, I, 67. — En quoi consistent ces vices, 419.

\* *Député, Ambassadeur, Envoyé*. — Nuances qui distinguent ces qualifications, XIV, 279.

DERHAM, savant théologien anglais, au-



teur d'ouvrages cités, XV, 475, à la note.

DERHAM (*Guillaume*). — Ses expériences sur la marche du son, IX, 87.

DESBROSSES, agent de change. — Perd son crédit, et se donne la mort, XI, 420, 421. — Son dernier entretien avec Diderot, *ibid.* — Son élévation, sa vie et sa chute, 425, 426.

DESCAMPS (*Jean-Baptiste*). élève de Coppel. — Cet artiste peint gris, est lourd et sans vérité, X, 340. — Avait trois tableaux au Salon de 1765 : Un *Jeune Homme qui dessine* ; un *Élève qui modèle* ; une *Petite Fille qui donne à manger à son oiseau*, *ibid.* — Ce dernier est aujourd'hui au Louvre, sous le n° 161, *ibid.* — Est auteur de l'ouvrage intitulé : *Vies des peintres flamands, allemands et hollandais*, *ibid.* — Garde l'anonyme pour les tableaux qu'il envoie au Salon de 1767 ; tous mauvais, XI, 342-344.

DESCARTES (*René*), célèbre géomètre. — Les dévots l'ont damné, I, 153. — Rapporte dans sa *Dioptrique* les phénomènes de la vue à ceux du toucher, 283. — Invente l'application de l'algèbre à la géométrie, II, 368. — Son ouvrage de la *Méthode*, recommandé, III, 466. — Se trouve désigné dans les *Bijoux indiscrets*, sous le nom de Vorticose Olibri, IV, 138. — Le Père Mersenne, son condisciple et son ami, le met en correspondance avec Hobbes, XV, 98. — Conformité des idées métaphysiques des deux philosophes sur l'âme humaine, *ibid.* — Sa méthode a donné naissance à la *logique*, dite *l'Art de penser*, 528. — Sa philosophie comparée à celle de Locke, 529.

DESCHAMPS (*Dom*), bénédictin. — Ses lettres sur *l'Esprit du siècle*, ouvrage détestable, VI, 368, 369.

DESCHAMPS (*Mlle*), actrice de l'Opéra-Comique, puis de la Comédie-Italienne, rôle qu'elle joue dans le monde, V, 421. — Se vante, à trente ans, d'avoir déjà dissipé deux millions, XVIII, 526.

*Déserteurs*, lisez *Apostats*, I, 192, alinéa 8.

DESESSARTS (*Denis DECHANET*, dit), comédien français, ancien procureur. — Lettre que Diderot lui écrit, XX, 74.

DESFONTAINES (l'abbé *P.-François*) ; critique violent. — Voltaire le traîne dans le ruisseau, VI, 353. — Virgile a résisté à sa traduction lourde et pesante, 424. — Ce qu'il dit à l'abbé de La Porte touchant le talent dramatique de Diderot, VII, 17. — Insuffisance de sa traduction de Virgile pour faire connaître ce poète, XI, 4, 108.

DESFORGES (la), fille entreteneue. — Comment elle se comporte avec Diderot, XIX, 85.

DESGLANDS. — Histoire de ses amours et de son emplâtre, VI, 256. — Une scène de jalousie, l'œuf cassé, le soufflet... tenu pour reçu, 260. — La réconciliation impossible, *ibid.* — L'emplâtre, 261. — Un premier duel, *ibid.* — Un second duel, *ibid.* — Fin de cette aventure, *ibid.*

DESGREY (*Mlle*). — Accusée par ses frères d'avoir distrahit des objets mobiliers de la succession de leurs parents. Diderot présente sa justification à l'abbé Gayet de Sansale dans trois lettres : la 1<sup>re</sup>, XIX, 500 ; la 2<sup>e</sup>, XX, 1 ; la 3<sup>e</sup>, 3.

DESHAYS (*Jean-Baptiste*), dit le Romain. — Le *Martyre de saint André*, que ce peintre expose au Salon de 1759, cité avec éloge, X, 100. — *Hector exposé sur les rives du Scamandre*, et une *Marche de voyageurs dans les montagnes*, tableaux de la même exposition, sont d'un mérite fort inégal, *ibid.* — Premier peintre de la nation, il a plus de chaleur et de génie que Vien, et ne le cède aucunement à Van Loo pour le dessin et la couleur, 122. — Son tableau de *Saint André*, peint pour l'église de ce nom à Rouen, se voit aujourd'hui au Musée de cette ville ; il a été gravé par Parizeau, *ibid.* — Ses tableaux de *Saint Victor*, de *Saint Benoît*, de *Saint Pierre délivré de la prison*, une *Sainte Anne faisant lire la Vierge*, et des *Caravanes* dans le genre de Boucher, figurent avec distinction au Salon de

- 1761, 123 à 126. — Est le plus grand peintre d'église du temps présent, 183. — Son *Mariage de la Vierge* est la plus vaste et la plus belle composition du Salon de 1763, *ibid.* — Au même Salon, la *Chasteté de Joseph*, tableau d'un grand mérite, 185. — Description de ce chef-d'œuvre, 186. — On voit encore à ce Salon une *Résurrection de Lazare*, sans numéro et sans nom d'artiste, mais qu'on sait être de Deshays; ce tableau a des parties bien traitées, 189. — Meurt à Paris le 10 février 1765; né libertin, il est mort victime du plaisir, 237, 282. — Ses dernières productions exposées au Salon de 1765 sont faibles; elles témoignent de l'état misérable de sa santé au moment où il s'occupait des six tableaux suivants : I. *La Conversion de saint Paul*, 282. — II. *Saint Jérôme écrivant sur la mort*, 283. — III. *Achille, près d'être submergé par le Scamandre et le Simois, est secouru par Junon et par Vulcain*, 284. — IV. *Jupiter et Antiope*, 285. — V. *L'Étude*, *ibid.* — *Le comte de Comminges à l'abbaye de la Trappe* (esquisse), et *Artémise au tombeau de Mausole* (autre esquisse), 286. — Notice abrégée sur sa vie et ses ouvrages, 288. — Meurt à trente-cinq ans épuisé de débauches, 190, et XII, 93.
- DESHAYS, dit le Jeune, frère du précédent. — C'était un peintre sans talent; deux têtes qu'il expose au Salon de 1765 ont été retouchées par son frère, X, 237, 385. — Les portraits qu'il expose au Salon de 1767 sont détestables, XI, 289. — Talent nul, 307. — Encore plus nul à l'Exposition de 1769, 446. — Les Portraits de l'Évêque de Poitiers, de M<sup>me</sup> de la Popelinière, et plusieurs autres, à l'Exposition de 1771, sont d'une grande faiblesse, 518.
- DÉSHONNEUR. — Il est dans l'opinion des hommes : l'innocence est en nous, III, 111.
- DESLANDES (André-François BOURREAU), de l'Académie de Berlin, auteur de l'*Histoire critique de la philosophie*, XIII, 301. — Suivant lui, cette science est née avec le monde, *ibid.* — Réfutation de cette opinion, *ibid.*
- DESMAIS (Joseph-François-Édouard DE CORSEMBLEC), l'un des plus aimables élèves de Voltaire qui, dans une préface mise en tête des *Guebres*, tragédie non représentée, lui attribue cet ouvrage, VIII, 456.
- DESMARETS (Nicolas), physicien, auteur de savantes *Notes sur les questions naturelles* de Sénèque, cité avec éloge, III, 12. — Devait être envoyé en Sibérie pour faire des observations, et est remplacé pour ce voyage par l'abbé Chappe, XIX, 19. — Conseils que lui donne Diderot, 20.
- DESNOYERS (J.), membre de l'Institut. — On lui doit la communication bienveillante d'une lettre inédite de Diderot à l'abbé Le Monnier, XIX, 373.
- DESPAUTÈRE (Jean), grammairien. — Diderot l'appelle à son aide dans une question de grammaire, VI, 297.
- DESORTES (François), peintre de fruits et d'animaux; cité, X, 136.
- DESORTES (Nicolas), neveu et élève du précédent. — Expose au Salon de 1761 divers tableaux : un *Chien blanc* : des *Déjeuners*; du *Gibier* et des *Fruits*, tous peu dignes d'attention, X, 136. — Les tableaux de fruits qu'il envoie au Salon de 1763 ne lui méritent d'autre mention que celle de victime de Chardin, 204. — Deux tableaux qu'il expose au Salon de 1765, l'un d'animaux, l'autre de fruits, accusent un léger progrès, 321. — Une *Cuisine*, au Salon de 1771, morceau d'un bon effet en général, XI, 485.
- Despote. — Ce qu'il fait en abrutissant ses sujets, II, 397.
- DESROCHES (le chevalier). — Son histoire, V, 336. — Son aventure avec M<sup>me</sup> de La Carlière, 339 et suiv. — Reçoit le surnom de Desroches-le-Brodequin, 340. — Motif de ce plaisant surnom, *ibid.* — Devient l'époux de M<sup>me</sup> La Carlière, 343. — Après deux ans d'un bonheur sans mélange, il s'engage dans une intrigue, 344, 345. — Il trahit ses serments; l'intrigue est dé-

couverte, *ibid.* — Noble conduite de M<sup>me</sup> Desroches dans cette grave circonstance, 346. — Tableau d'intérieur, réunion de famille et d'amis, 347. — M<sup>me</sup> de La Carlière se sépare de lui et reprend son nom de veuve, 350. — Inconséquence du jugement public prononçant sur cette histoire sans en connaître toutes les particularités intimes, 356.

*Dessouci*, néologisme introduit dans la langue française par Diderot, III, 208. — M. Littré écrit *désouci*, et traduit : manque de souci, *ibid.*

**DESTIN** (le). — Nous croyons le conduire ; mais c'est toujours lui qui nous mène, VI, 37.

**DESTOUCHES**, ex-oratorien. — Diderot fait sa connaissance chez Le Breton, XVIII, 481. — C'est en sa compagnie que Diderot se blesse au pied, *ibid.*

**DESTOUCHES-CANON** (le chevalier), père de d'Alembert. — Nommé le militaire La Touche, dans l'*Entretien entre d'Alembert et Diderot*, II, 109.

**DEUIL** (le curé de). — Tact qu'il possède, IV, 20. — Combien il est cher à ses paroissiens, XIX, 260.

¶ **Deux amis** (les), drame. — Plan de cet ouvrage, VIII, 257.

**DEVAINES** (Jean), littérateur français, premier commis des finances. — Son compte rendu, dans les *Nouvelles politiques* du 6 brumaire an V, du roman intitulé : *la Religieuse*, V, 6 et suiv. — Pourquoi Diderot renonce à l'avertir de la mort de M. de Propriac, XVII, 353. — Portraits de Devaines et de sa femme, XIX, 328.

**Développante du cercle**. — Examen de cette question mathématique, IX, 132-152.

**Devin du village** (le), opéra de J.-J. Rousseau, représenté pour la première fois en 1753. — Compte rendu de cet ouvrage, XII, 157-170.

**Devoirs de l'homme**. — En quoi ils consistent II, 85.

**Devoirs du soldat**. — A quoi ils se réduisent, I, 192, alinéa 8.

**Dévoit, Dévots**. — Partout où ce mot se prend en mauvaise part, il faut en-

tendre, comme dans *La Bruyère*, et *La Rochefoucauld*, *Faux dévots*, I, 18. — Entendent mal leur intérêt, quand ils se déclament contre le scepticisme, 141. — Ont damné Descartes, Montaigne, Locke et Bayle ; ils en damneront bien d'autres, Diderot compris, 153. — N'entendent pas raillerie, 185. — Plaisante histoire de deux dévotes, IV, 208-214.

**Dévots**. — Habités de l'*Allée des épines* dans la *Promenade du sceptique*, I, 189-214.

\* **Dexicrèontique** (Mythologie). — Surnom de Vénus. Anecdotes y relatives, XIV, 279, 280.

**Diabie**. — Voyez *Enchanteur*.

**Diabie au café** (le). — Dialogue signé Diderot et dont le véritable auteur est M. Louis Ménard, XX, 100.

**DIAGORAS**, philosophe grec, de la secte Éléatique. — Particularités de sa vie, XIV, 407. — Sa façon de penser le fait surnommer *l'Athée*, *ibid.* — Donne de bonnes lois aux Mantinéens, *ibid.* — Meurt à Corinthe, *ibid.*

**Dialogue**. — Voyez *Plan (du) et du Dialogue*.

**Dialogue entre un colporteur et Diderot dans la boutique d'un libraire**, sur le Dictionnaire de l'Encyclopédie ; extrait des *Pièces historiques et satiriques recueillies par le marquis de Paulmy*, XX, 426.

¶ **DIALOGUES**. — Introduction aux grands principes, ou réception d'un philosophe, II, 71. — Entretien entre d'Alembert et Diderot, 101. — Supplément au voyage de Bougainville, ou dialogue entre A et B, 193. — Entretien d'un philosophe avec la maréchale de \*\*, 503. — La marquise de Claye et Saint-Alban, IV, 449. — Cinq-Mars et Derville, 463. — Mon père et moi, 475. — Entretien d'un père avec ses enfants, ou du danger de se mettre au-dessus des lois, V, 279-308. — Ceci n'est pas un conte, 309-332. — Sur l'inconséquence du jugement public sur nos actions particulières, 335-357. — *Lui et moi*, entretien de Diderot avec Rivière, XVII, 481.

*Dialogues sur le commerce des blés*; ouvrage de l'abbé Galiani, VI, 440. — Sentiment de Diderot sur la *Réfutation* de ces dialogues par l'abbé Morellet, XX, 8.

\* DIANE (Mythologie). — Notice, XIV, 280.

DIAPHRAGME. — Grand rôle que cette membrane nerveuse joue dans les sensations de l'homme, II, 337. — La tête fait les hommes sages, le diaphragme les hommes compatissants et moraux, 338. — Sa position anatomique, IX, 289. — Sert d'appui au cœur, *ibid.* — N'existe pas dans tous les animaux, *ibid.* — Description de cet organe, 306.

DICÉARQUE, philosophe péripatéticien. — Ses principes philosophiques, XVI, 248.

DICÉXEUS, philosophe scythe. XVII, 113.

DICKINSON, avocat à Philadelphie, auteur des *Lettres d'un fermier de Pensylvanie*, IV, 86. — Pleines de raison, de simplicité et d'éloquence, ces lettres ont eu quarante éditions à Londres en moins d'une année, *ibid.*

DICKSONS (M<sup>lle</sup>), fille du recteur de Boxworth, dans la contrée de Cambridge, I, 312. — De cette union deux enfants, un fils et une fille, *ibid.*

\* *Dictionnaire encyclopédique* ou Recueil des principaux articles de grammaire, de philosophie et de morale fournis par Diderot pour l'*Encyclopédie*, ouvrage en 28 volumes in-fol., 1751-1772. — Cette partie remplit dans la présente édition des *Oeuvres de Diderot* les tomes XIII, p. 107 à la fin, XIV, XV, XVI et XVII, jusqu'à la p. 326. — Tous les articles renfermés dans ces volumes sont mentionnés à la *Table générale*, où ils sont précédés d'un astérisque.

La pensée de cette publication appartient aux libraires Le Breton et Briaçon, XIII, 109. — Un premier projet, simple traduction de l'*Encyclopédie* de Chambers, avorte, *ibid.* — Repris par l'abbé Gua de Malves, ce nouvel essai n'a pas de suite, *ibid.* — En 1745, le chancelier d'Aguesseau désigne Diderot comme éditeur principal de l'ouvrage projeté, 110. — Histoire des entraves apportées à son exécution

dès le début de l'entreprise, *ibid.* — Réclamations des libraires intéressés au comte d'Argenson, 111-113. — Suite ininterrompue de persécutions, 114-126. — Éditions diverses de cet ouvrage, 127. — Compte rendu du choix des articles reproduits dans la présente édition, 127, 128. — Prospectus de cet ouvrage, 129-158. — Voyez \* *Encyclopédie*.

DIDEROT (Denis). — Sa naissance. État de son père. Le jeune Diderot destiné à l'état ecclésiastique. Profonde sensibilité qu'il montre dès son enfance. I, xxix. — Il étudie chez les jésuites. Ses succès. Particularité à ce sujet, xxx. — Sa vivacité. Son goût pour la chasse. Il quitte ses études pour l'état de son père. Les reprend au bout de cinq jours. Séduit par les jésuites, il se détermine à quitter la maison paternelle, *ibid.* — Son père le conduit à Paris, et le place au collège d'Harcourt, xxxi. — Service qu'il y rend à un de ses camarades, *ibid.* — Il s'y lie avec l'abbé de Bernis, *ibid.* — Son séjour de deux ans chez un procureur, xxxii. — Son avidité à s'instruire. Sa réponse sur le choix d'un état. Il sort de chez le procureur et prend un cabinet garni. Son genre de vie. Ses ressources pécuniaires, *ibid.* et xxxiii. — Il entre en qualité de précepteur chez un financier. Comment il remplit ses fonctions pendant trois mois, *ibid.* — Il quitte le financier et reprend son cabinet garni. Vie qu'il y mène. Sa liaison avec un moine du couvent des carmes déchaussés, xxxiv. — Par quelle ruse il en tire de l'argent, xxxv. — Comment il passe un mardi gras, xxxvii. — Époque à laquelle il fait connaissance de M<sup>lle</sup> Champion. Comment se fait cette connaissance, *ibid.* et suiv. — Voyage de Diderot chez son père. Son prompt retour à Paris. Son mariage avec M<sup>lle</sup> Champion, xxxix. — Il l'oblige à quitter l'état qu'elle faisait. Pourquoi. Son nouveau genre de vie. Ses travaux littéraires lui donnent un peu d'aisance, xl. — Il conçoit le projet

de l'*Encyclopédie*. Son traité avec les libraires. Son désintéressement, xli. — Il envoie sa femme chez son père. Dans quelle vue. Comment M<sup>me</sup> Diderot est reçue, *ibid.* — Comment elle se fait aimer de la famille de son mari. Liaison de Diderot avec M<sup>me</sup> de Puisieux, *ibid.* — Les chagrins qu'éprouve M<sup>me</sup> Diderot ne l'empêchent point de remplir ses devoirs de mère et d'épouse, xlii. — Ouvrages que Diderot compose et vend pour satisfaire aux demandes d'argent de M<sup>me</sup> de Puisieux, *ibid.* — Il travaille à l'apologie de la Thèse de l'abbé de Prades, *ibid.* — Est conduit à Vincennes. Pourquoi, xliii. — Son séjour et ses occupations dans cette prison, xliiv et suiv. — Sa rupture avec M<sup>me</sup> de Puisieux. Inquiétudes et tourments que lui cause l'*Encyclopédie*. Chagrin que lui donne le libraire Le Breton. Autre chagrin que lui donne d'Alembert, xlv. — Ouvrage enlevé par un exempt, et cru perdu, xlv. — Représentation du *Père de famille*, *ibid.* — Enfants de Diderot morts en bas-âge, *ibid.* — Sa liaison avec M<sup>lle</sup> Volland. Sa facilité à secourir tous ceux qui avaient besoin de sa bourse, de ses talents et de ses démarches, xlvii. — Anecdotes curieuses à ce sujet, *ibid.* et suiv. — Son goût pour la dépense, pour le jeu. Ses fantaisies, li. — Il travaille pour des corps, pour des magistrats. Vend sa bibliothèque à l'impératrice de Russie, *ibid.* — En reçoit cinquante mille francs pour cinquante ans. Va en Russie, lxi. — S'y brouille avec Falconet; pourquoi. Comment il est traité par le prince de Nariskin, *ibid.* — Et par l'impératrice, lxi. — Ses ouvrages depuis son retour de Russie. Altération de sa santé, lxi. — Sa maladie, lxi et suiv. — Comment il reçoit le curé de Saint-Sulpice, lxi. — Il va s'établir à Sèvres. Vient habiter un superbe logement rue Richelieu, lxi. — Sa mort. Son enterrement. Ouverture de son corps. Sœurs de Diderot. Son frère chanoine de Langres. Caractère de cet ecclé-

siastique, lxi. — Pourquoi les deux frères ne purent jamais être réconciliés, lxi. — Buste de Diderot envoyé par lui à la ville de Langres, *ibid.* — Il est refusé à l'Académie par le roi. Sa douleur à la mort de M<sup>lle</sup> Volland. Sa dévotion passagère, lxi. — Ses liaisons avec Rousseau. Sujet de leur brouillerie difficile à expliquer, lxi. — Mœurs de Diderot, *ibid.* — Ses paroles à M. de Beaumont, archevêque de Paris, *ibid.* — Détails biographiques sur sa descendance, lxi. — Reçoit avec les plus grands égards, et la plus parfaite convenance, en 1783. les visiteurs de M. Faydit de Tersac, curé de Saint-Sulpice, sa paroisse, lxi. — Son buste, par M<sup>lle</sup> Collot, élève de Falconet, est une œuvre magistrale, lxi. — Comment il a traduit, ou plutôt imité, l'*Essai sur le mérite et la vertu* de mylord Shaftesbury, 16. — Sa profession de foi, 153. — Lettre à l'abbé Diderot, son frère, sur l'intolérance religieuse, 485-490 — Son peu d'aptitude pour la danse, li, 333. — Apprend facilement l'escrime, *ibid.* — Dédie à Naigeon, son ami, l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, lii, 9. — Disposition de son esprit au temps où il écrivait cet ouvrage, *ibid.* — Réponse à ceux qui ont trouvé dans cet écrit une allusion à J.-J. Rousseau, 91 et suiv. — Son admiration enthousiaste pour Sénèque, 371. — Marmontel explique comment Diderot a été conduit à écrire la *Vie de Sénèque*, 398. — Jugement qu'il porte sur lui-même, 400, 401. — Fait des Grecs, des Latins, de Moïse et des prophètes, de fréquentes lectures, 478. — Ses procédés ordinaires de travail, iv, 3. — A eu une part considérable dans les premiers succès de J.-J. Rousseau, 100-104. — Sa croyance touchant la vie à venir, vi, 195. — Réponse à ceux qui lui reprochent de débiter des contes obscènes, 221. — Produit pour sa justification un passage imité de Montaigne, 222, 223. — Lettre à l'abbé Galiani sur une ode d'Horace, 289. — Ruses d'écolier qu'il



employait avec succès, 298. — Chaque homme à son analogue animal, 303. — Lettre à Nugeon sur un passage de la première satire du second livre d'Horace, 303-316. — Lettre au baron d'Holbach sur Boulanger, 339. — Publie, en 1757, son premier ouvrage dramatique, *le Fils naturel*, VII, 3. — La pièce est représentée pour la première fois en 1771, *ibid.* — Une querelle étant survenue entre les acteurs, Diderot s'oppose à une seconde représentation et retire la pièce du théâtre, 8. — Fait imprimer, en 1758, sa comédie *le Père de famille*, 171. — Cette pièce est représentée pour la première fois à Marseille en 1761, et la même année à Paris, *ibid.* — Cet ouvrage éprouve des alternatives de succès et de froid accueil, 162-178. — Fait l'analyse de sa pièce, 323-326. — Quelques circonstances de sa vie, racontées par lui-même sous le nom d'Ariste, 390-394. — Lettre à M<sup>me</sup> Riccoboni, 397-409. — Ses observations sur une brochure intitulée : *Garrick ou les Acteurs anglais*, VIII, 343. — Publie le *Paradoxe sur le comédien*, 361. — M. de Sartine l'exhorte à composer pour le théâtre des pièces dans le genre du *Père de famille*, 401. — Avait de nombreux ennemis. Origine de tant de haines, 402. — Une visite chez la Clairon, 403. — Anecdote d'atelier chez Pigalle, 415. — Conseils à Dorat sur la manière de traiter le sujet tragique de *Régulus*, 443. — Le but de son voyage en Champagne en juillet 1770, XVII, 329. — Il va à Bourbonne le 10 août 1770, 333. — Maladie singulière qui nécessite le voyage de son père à Bourbonne, 334. — Hommage filial qu'il rend à ses parents, *ibid.* — Malades qu'il rencontre à Bourbonne, 343. — Effet que produit sur lui son séjour à Bourbonne, 347. — Danger qu'il y court de passer pour un homme abominable, 353. — Il habite à La Haye chez le prince Galitzin, 443. — Anecdotes qu'on lui raconte dans cette ville, 444. — Ce qu'il raconte sur deux étrangers,

mari et femme, qu'il rencontre cette ville, 448. — Rencontre le baron de Gleichen en Hollande, 451. — Ce qu'il apprend d'un marchand de vin hollandais à Bruxelles, 469. — Sa conversation avec une Anglaise dans la voiture de Bruxelles, 469. — Aventure d'une jeune fille qui passait des dentelles en fraude à la douane de Gueverin (Quiévrain), *ibid.* — Son dialogue avec Rivière dans *Lui et moi*, 481. — Il a rendu plusieurs visites à la princesse Dashkoff, 487. — Il amène à lui faire excuse H. Walpole qui avait mal parlé de la France, 492. — Inscriptions qu'il propose pour la statue de Pierre le Grand, XVIII, 82. — La réception que lui fait Falconet à Pétersbourg le blesse plus que le rejet de ses deux inscriptions, 83. — Quand sa rupture éclate avec Falconet, *ibid.* — Sa correspondance avec Falconet (voy. *Lettres à Falconet*), 87. — Sa correspondance avec M<sup>lle</sup> Volland (voy. *Lettres à M<sup>lle</sup> Volland*), 353. — Sa correspondance avec l'abbé Le Monnier (voyez *Lettres à l'abbé Le Monnier*), XIX, 359. — Sa correspondance avec M<sup>lle</sup> Jodin (voyez *Lettres à M<sup>lle</sup> Jodin*), 379. — Sa correspondance avec divers (voyez *Correspondance Générale*), 419. — Pièces relatives à son arrestation, XX, 421. — Pièces relatives à l'*Encyclopédie*, 426. — Diderot peint par ses contemporains, 434. — Principaux écrits relatifs à sa personne et à ses œuvres, 441.

DIDEROT (M<sup>me</sup>), épouse du philosophe. — Voyez CHAMPION, Anne-Antoinette.

DIDEROT (Denis-Laurent), troisième enfant de Diderot. — Tombe sur les marches de l'église quand on le présente au baptême, et meurt des suites de cette chute, I, XLVII, LXIV.

DIDEROT (Didier), coutelier à Langres, père du philosophe, homme de beaucoup de fermeté dans le caractère et fort habile dans son métier, I, XXIX. — Conduit à Paris son fils Denis, qu'il fait entrer comme pensionnaire au collège d'Harcourt, xxx. — Reste



- durant quinze jours à Paris, dans le seul but de s'assurer des dispositions de son fils, xxxi. — Écrit à M. Clément de Ris, procureur, pour qu'il dirige son fils dans l'étude du droit et des lois, xxxii. — Après deux ans, informé par M. Clément de Ris de l'inutilité de ses soins, il intime à son fils l'ordre de rentrer dans la maison paternelle, *ibid.* — Habile dans l'art de fabriquer des instruments de chirurgie, il n'aurait à aucun prix consenti à en faire un défectueux, II, 413. — Grimm lui rend visite en mars 1759, V, 280. — Un entretien avec ses enfants, 281-308. — Il fait deux fois le voyage de Bourbonne pour une maladie singulière, XVII, 334. — Ce qu'il répond à ses enfants et à ses amis, qui ne peuvent lui faire prendre un verre d'eau de plus qu'il n'en sent le besoin, *ibid.* — Suites de son second voyage à Bourbonne, *ibid.*
- DIDEROT (Marie-Angélique)**, fille du philosophe. — Voyez VANDEUL.
- DIDEROT (l'abbé)**, frère puîné du philosophe; élève des jésuites, I, LVIII. — Intolérant, il se brouille avec toute sa famille, *ibid.* — A néanmoins de grandes qualités, LIX. — Unique marque d'amitié qu'il ait donnée à M<sup>me</sup> de Vandeuil, sa nièce, *ibid.* — Refuse d'assister à une fête donnée par le maire et les échevins de la ville de Langres pour l'installation du buste de son frère dans une salle de l'hôtel de ville, LX. — Lettre que lui adresse son frère en 1745, 9. — Autre lettre du même, en date du 29 décembre 1760, sur l'intolérance, 483-490. — Son caractère, XVIII, 364.
- DIDEROT (M<sup>lle</sup>)**, sœur du philosophe. — Son caractère d'après M<sup>me</sup> de Vandeuil, I, LVIII. — Son caractère, d'après Diderot, XVIII, 364.
- Diderot et Catherine II**, gravure appartenant à l'*Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, de Guizot, XX, 120.
- Diderot et Fréron, documents sur les rivalités littéraires au XVIII<sup>e</sup> siècle**, publiés par Étienne Charavay, XX, 143.
- Diderot et Grimm en conversation**, gouache, par Carmontelle, XX, 118.
- Diderot et la société du baron d'Holbach. Étude sur le XVIII<sup>e</sup> siècle**, par Avezac-Lavigne, XX, 143.
- Diderot et le XIX<sup>e</sup> siècle**, conférences de M. Louis Asseline, XX, 142.
- Diderot fouetté**. — Inscription mise au bas d'une estampe que M. Victor Hugo considère comme l'œuvre de la police du temps (1752), I, 431; XX, 120.
- Diderot peint par ses contemporains**, XX, 134.
- Diderot, sa vie et ses œuvres**, par Albert Collignon, XX, 143.
- Diderot's Leben und Werke**, par Karl Rosenkranz, XX, 143.
- Diderot und seine Werke**, par François Raumer, XX, 142.
- Diderotiana, ou Recueil d'anecdotes, bons mots, plaisanteries, et pensées de Denis Diderot, suivi de quelques morceaux inédits de ce célèbre encyclopédiste**, par Cousin d'Avalon, XX, 141.
- DIDYME d'ALEXANDRIE**, célèbre grammairien. — Philosophe chrétien, sut très-bien séparer d'Aristote et de Platon ce qu'ils avaient de faux et de vrai, XV, 295.
- DIECMAN**. — Auteur d'un ouvrage sur le *naturalisme* de Bodin, XVI, 341.
- DIESKAU (baron de)**. — Reconnaissance qu'un sauvage lui témoigne, VI, 455. — Ami intime du maréchal de Saxe, XIX, 3. — Comment il fut blessé au Canada dans un combat contre un corps d'Anglais et de sauvages Iroquois, 5. — Traits d'humanité et de générosité de général envers un général, et de soldat envers un soldat, 6. — Comment il échappe à la fureur des Iroquois, 7. — Il a servi longtemps sous le maréchal de Saxe, 9.
- DIETREY (Christian-Guillaume-Ernest)**, peintre allemand. — Wille, habile graveur, expose, en 1771, une belle estampe d'après son tableau *les Offres réciproques*, XI, 546.
- DIEU**. — Nom donné d'un consentement unanime à l'Être tout-puissant qui gouverne le monde, I, 21. — Comment sa connaissance opère sur les

hommes, 51. — Ne pas dire de certains gens qu'ils le craignent, mais bien qu'ils en ont peur, 129. — Il ne le faut imaginer ni trop bon ni méchant, 130. — La superstition lui est plus injurieuse que l'athéisme, *ibid.* — Raisonnement de l'athée contre son existence, 131. — Qu'est-ce que Dieu? 138. — A cette question qu'on fait aux enfants, les philosophes ont bien de la peine à répondre, *ibid.* — On nous parle trop tôt de lui, on n'insiste pas assez sur sa présence, *ibid.* — On a fait du Dieu des chrétiens un père qui fait grand cas de ses pommes et fort peu de ses enfants, 160. — Que fera-t-il à ceux qui n'ont pas entendu parler de son fils? Punira-t-il des sourds de n'avoir pas entendu? 161. — Le Dieu de l'hostie dévoré par les mites sur son autel! 162. — *On a fait mourir Dieu, pour apaiser Dieu*, mot excellent du baron de La Motte, gentilhomme gascon, 164. — Prière que Diderot lui adresse, II, 61. — Seule manière dont il ait jamais parlé aux hommes, 82. — Ne peut avoir besoin des hommages de l'homme, 83. — Ce qu'il est dans la doctrine des Sarrasins, XVII, 53. — Sentiments de Socrate sur la Divinité, 158. — Ce qu'est Dieu dans la physiologie des stoïciens, 212. — Ce qu'il est dans leur philosophie morale, 219. — Opinion de Diderot au sujet de l'existence de Dieu, XVIII, 512.

*Dieu et l'homme*, par M. de Valmire. — Analyse de cet ouvrage, IV, 92.

\* *Dieux*. — S'entend des faux *Dieux* des Gentils, qui tous étaient des créatures auxquelles on rendait les honneurs dus à la divinité, XIV, 281. — Remarques sur la valeur de cette qualification chez les Grecs et les Latins, *ibid.*

DIDEROT (M.). — Conversation de Diderot avec M<sup>me</sup> Le Gendre, à son sujet, XIX, 236. — Décrit la baronne d'Holbach dans l'esprit de M<sup>me</sup> Le Gendre, 258. — Jugement de Diderot sur lui, 259.

DIXAUX (Arthur-Martin), littérateur français. — Son histoire des *Sociétés*

*badines, galantes et littéraires*, citée par M. Assézat, V, 9.

DIODÉTÈS, empereur romain. — L'abbé Chaudon reproche à Voltaire de l'avoir ménuagé, par haine pour le christianisme, VI, 352.

DIODORE. — Philosophe péripatéticien, succède à Critolaüs, dans le Lycée, XVI, 248. — La première période de l'école péripatéticienne finit à lui, *ibid.*

DIODORE CROXUS. — Philosophe grec, de la secte Mégarique, XVI, 112. — Ce qui le fait mourir de travail et de chagrin, *ibid.* — A cinq filles qui se rendent célèbres par leur sagesse et leur habileté dans la dialectique, *ibid.* — Sectateur de la physique atomique, *ibid.*

DIODORE DE SICILE, historien grec. — Attribue à Osmândias, roi d'Égypte, la création de la première bibliothèque publique, sur le frontispice de laquelle il fit écrire ces mots: Trésor des *Remèdes de l'âme*, XIII, 440.

DIOGÈNE LAERCE, écrivain grec. — Propos de Diogène le Cynique, rapporté par lui, III, 40. — A donné dans la *Vie de Zénon* un abrégé de la dialectique stoïcienne, XV, 526. — Chimères et subtilités qu'on y rencontre, *ibid.*

DIOGÈNE L'Apolloniate, philosophe grec, successeur d'Anaximandre dans l'école Ionique. — Son enseignement est conforme à celui de son maître, XV, 250.

DIOGÈNE le Babylonien, philosophe stoïcien. — Ce qui lui arrive un jour qu'il parle de la colère, XVII, 227.

DIOGÈNE le Cynique, philosophe grec. — Comment il devient le disciple d'Antisthène, XIV, 259. — Notice sur sa vie, *ibid.* et suiv. — Il meurt à quatre-vingt-dix ans, 260. — Principes fondamentaux de sa doctrine, *ibid.* — Quelques-uns de ses bons mots, 262.

DIOX, rhéteur et historien grec. — Cité, III, 27, 31, 32, 33, 35, 39, 40, 58, 59, 80. — A suivi Suillius dans ses imputations calomnieuses contre Sénèque, 88, 89. — Opinion de Montaigne sur cet écrivain, 120. — A diffamé Sénèque et Burrhus, 124, 149. — Crévier le nomme l'éternel calomniateur de tous les Romains vertueux, 150 et

374. — Exerce sous trois règnes le métier d'intrigant, de courtisan et de flatteur, 150. — Note sur sa vie et ses ouvrages par Naigeon, *ibid.* — Ses incroyables contradictions, 151. — Affirme que l'écrit de Sénèque (*la Consolation à Polybe*) ne subsiste plus 337.
- Dionée attrape-mouches.* — Plante de la Caroline; curieuse propriété qui la caractérise, IX, 257.
- DIOPHANTES, mathématicien d'Alexandrie, I, 400.
- Diphile*, nom d'un sceptique désigné pour représenter sa secte dans une assemblée religieuse, I, 228, alinéa 31. — Mission qu'il reçoit, 230, alinéa 39.
- Directeurs de Nonnains.* — Voyez *Serinettes ambulantes*.
- ❑ *Discours d'un philosophe à un roi.* fragment inédit, IV, 33.
- ❑ *Discours sur l'inégalité des conditions.* — De l'aveu de J.-J. Rousseau, ce discours, publié sous son nom, est, en entier, l'ouvrage de Diderot, IV, 101.
- ❑ *Discretion.* — De la véritable acception de ce terme en morale, XIV, 283.
- ❑ *Disert.* — Valeur de cette épithète, XIV, 283.
- Disgrâce.* — Publier soi-même celle qui vous atteint, acte de prudence, II, 465.
- ❑ *Disparate.* — Il n'y a point de disparates sans inégalité, XIV, 283.
- ❑ *Disparité, Inégalité, Différence.* — Termes synonymes, XIV, 283, 284.
- Dispense.* — Toute dispense accordée par le souverain est une infraction à la loi, II, 471.
- Dispenses.* — Voyez *Savon, Indulgence, Vélin*.
- ❑ *Dissertation.* — Ce qui la constitue, XIV, 284.
- Dissertations.* — Sur la *Poésie rythmique*, par Bouchaud, VI, 334. — Sur *Ésope le fabuliste*; sur *Élie*; sur *Énoch*; sur *Saint Pierre*, par Boulanger, existent manuscrites et n'ont point été imprimées : celles du même auteur sur *Saint Roch* et *Sainte Geneviève*, ont été égarées, 346.
- Dissonances.* — L'harmonie oratoire a les siennes, aussi bien que l'harmonie musicale, I, 407. — Leur rôle en musique, XII, 323.
- ❑ *Distinction.* — Source féconde de disputes entre les métaphysiciens, XIV, 284, 286.
- Distinction des objets*, II, 50.
- ❑ *Distraction.* — Libertinage de l'esprit, XIV, 286, 287.
- ❑ *Dithyrambe.* — Remarques sur ce genre de poésie, IX, 9. — *Les Éleuthéromanes*, 12.
- ❑ *Diversité et étendue de l'esprit*, IV, 20 (fragment inédit).
- ❑ *Diversité de nos jugements*, fragment inédit, IV, 22.
- ❑ *Divination.* — Art prétendu de connaître l'avenir par des moyens superstitieux, XIV, 287. — L'Écriture en cite neuf espèces; en quoi elles consistaient, *ibid.* — Les Juifs en étaient infectés, 288. — Se répandit en Grèce et chez les Romains, *ibid.* — Idées de Condillac sur l'origine et les progrès de la divination, 291 à 296.
- Divorce.* — Question superficiellement traitée par Helvétius, II, 441. — Difficultés qu'il fait naître, *ibid.*
- DJEMCHID, quatrième roi de la dynastie des Parsis. — Fut le premier qui vit l'Être suprême face à face, XVII, 320.
- Documents divers.* — Pièces relatives à l'arrestation de Diderot en 1749, XX, 121. — Pièces relatives à l'*Encyclopédie*, 126. — Diderot peint par ses contemporains, 134. — Principaux écrits relatifs à la personne et aux œuvres de Diderot, 141.
- DOBVELT, savant anglais. — Chaudon reproche à Voltaire d'avoir exalté son incrédulité, VI, 352.
- Dogme.* — Un gouvernemeut sage doit sévir contre l'annonce de tout dogme en opposition avec la religion dominante, I, 143. — Ce que Diderot pense du dogme chrétien, 168.
- DOMARD, graveur français. — Auteur d'une médaille en bronze de Diderot, XX, 112.
- DOMITIA, tante de Néron. — Voyez *LEPIDA*.
- Don Carlos*, tragédie du marquis de

- Ximènes, VIII, 430. — Examen de cette pièce, refusée par les comédiens; jouée sur un théâtre particulier, *ibid.*, 431 et suiv. — Cet ouvrage n'est pas sans mérite; mais le sujet est au-dessus du génie de l'auteur, 438.
- ¶ *Don Pablo Olavidès*, précis historique rédigé sur des mémoires fournis par un Espagnol, VI, 467. — Voyez JAREGNY; OLAVIDÈS; OSMÀ; RAVAGO; ZAMORA.
- DONNE (docteur), savant théologien anglais. — Prouve dans un ouvrage que l'Écriture ne défend point le suicide, XVII, 234, 236, 237.
- Dons gratuits*. — Moyen proposé contre la domination du clergé, IV, 34.
- DORAT (Claude-Joseph). — Compte rendu de ses *Idylles de Saint-Cyr*, VI, 445. — Le luxe qu'il met dans la publication de ses Œuvres cause sa ruine, *ibid.* — Publie, à la suite de son drame *les Deux Reines*, une nouvelle intitulée : *Sylvia et Molhèsos*, sujet pris à Diderot, VIII, 4. — Avis que lui donne Diderot sur la manière de traiter le sujet de *Régulus* comme tragédie, 443-448. — Examen de son *Épître de Barnerelt à Truman*, 449-451.
- DORTIUS, pseudonyme de Diderot, inventé par Palissot dans sa comédie des *Philosophes*, IV, 473.
- DOSITHÉE, magicien de Samarie. — Son histoire, XV, 326 et suiv.
- DOUNA ou DUNA, rivière de Russie que Diderot dut traverser lors de son retour de Pétersbourg. — Réflexions au sujet de son passage, XX, 63. — Voyez *Trajet de la Douina*, IX, 28.
- Doute* (le). — En matière de religion, loin d'être acte d'impiété, doit être regardé comme acte de sagesse, s'il naît de la crainte de déplaire à Dieu, I, 158. — Maximes à l'appui, 159.
- DOW (Gérard), peintre hollandais. — Son tableau le *Saltilbanque*, qui se voit à Dusseldorf, est un chef-d'œuvre, XII, 122, 123. — Dans sa vieillesse, son école est tenue par Mylius, jeune artiste d'un grand talent, 131.
- DOYEN (Gabriel-François). — Expose, au Salon de 1759, une *Mort de Virginie*, composition immense où il y a de très-belles choses, X, 101. — Ses autres tableaux, à la même exposition, et, entre autres, sa *Fête au Dieu des Jardins*, n'ont pas le même mérite, 102. — Artiste d'un grand avenir, si la vanité ne le perd pas, *ibid.* — *Le Combat de Diomède et d'Énée*, qu'il expose en 1761, est une des plus grandes compositions du Salon. Jugement de cet ouvrage, 138. — *La Jeune Indienne de Tangiaor*, au même Salon, ne manque pas de charmes, et son tableau *l'Espérance qui nourrit l'Amour* est médiocre, 141. — Ses premiers succès marqués par le *Jugement d'Appius Claudius*, scène immense; *Diomède qui blesse Vénus*, autre scène immense; *Une Bacchante*, sujet d'ivresse exécuté avec force et chaleur, 216. — Examen détaillé de son tableau d'*Andromaque éplorée devant Ulysse, qui fait arracher de ses bras son fils Astyanax*, exposé au Salon de 1763, 217-219. — Obtient, en 1765, du duc de Choiseul l'agrément de faire les tableaux de la chapelle *Saint-Grégoire* aux Invalides, à la place de feu Carle Van Loo, 252. — Son tableau de *l'Épidémie des ardents*, destiné à l'église de Saint-Roch, partage avec le *Saint Denis prêchant la foi*, tableau de Vien, ayant la même destination, les suffrages du public, XI, 29. — Description de cette grande composition du Salon de 1767, que l'on trouve gravée dans *l'Histoire des peintres*, de M. Charles Blanc, 164. — Qualités et défauts de ce tableau, que le public a regardé comme le plus beau morceau du Salon, 177 et suiv. — Mis en place à Saint-Roch, ce tableau a été retouché par l'artiste, 179. — Est destiné à occuper une grande place dans l'École française, 180. — Jugement sur son talent, 306. — Expose, au Salon de 1781, *Mars vaincu par Minerve*; étude critique de ce tableau, XII, 33, 34.
- DRACON, législateur athénien. — Recueille les sages institutions de Triptolème, auxquelles son humeur féroce ajoute des lois de sang, XV, 58.

*Dramatique (art).* — Observations sur cet art, VII, 344. — Voyez *Art dramatique*.

*Drame moral* (d'une sorte de), VII, 313.

— *Drame philosophique* (d'une sorte de). La mort de Socrate, sujet proposé en exemple, 314. — *Drames simples et drames composés*, 316. — *Drame burlesque*, 318. (Voyez *Sommaires*, p. 301.)

\* *Dranses*. — Anciens peuples de la Thrace. Leurs mœurs et coutumes, XIV, 296.

*DEUX DU RADIER (Jean-François)*. — Son livre intitulé *le Temple du bonheur*, cité, VI, 438.

*Droit canonique*. — Son origine, XV, 302. — Monstre né de son mélange avec la théologie scolastique et la philosophie, *ibid.*

*Droit des gens*. — Il cesse au moment de la guerre; maxime de Frédéric II, roi de Prusse, II, 490.

*Droit mahométan*. — Ce qu'il faut savoir pour se faire une idée de ce qu'il est, XVII, 47.

*Droit naturel*. — Est restreint par le droit civil, II, 490.

\* *Raison première de la justice*: obligation de rendre à chacun ce qui lui appartient. — Examen de ce grave sujet, XIV, 296-361.

*Droit romain*. — Est la source des vrais principes sur tous les contrats, III, 506. — Importance de son étude, *ibid.*

*Droiture*. — Ce qui la caractérise, I, 36.

*DROUAS (Hubert)*. — Ses portraits exposés au Salon de 1759, visages de plâtre, X, 100. — Le *Jeune Elève*, qu'il expose au Salon de 1761, est un petit chef-d'œuvre, 137. — Parmi ses portraits, au même Salon, on remarque celui de M. et de M<sup>me</sup> de Buffon, *ibid.* — Excellente à peindre les petits enfants. Ses tableaux du Salon de 1763 méritent d'être remarqués, 206. — Auteur d'un portrait de Diderot, XX, 115.

*DROUAS (Henri-François)*, fils du précédent; portraitiste. — Expose au Salon de 1761 un *Portrait du petit Fox*, le plus jeune des fils de mylord Holland, que Diderot désigne sous le

nom du *Petit Anglais*, X, 137, 325. — Les portraits qu'il expose au Salon de 1765 ne sont que le vermillon le plus précieux, artistement couché sur la craie la plus fine et la plus blanche, 324, 325. — Au même Salon, son *Jeune Homme* (le marquis de la Jamaïque, fils du duc de Berwick), *vêtu à l'espagnole, et jouant de la mandore*, est charmant de caractère, d'ajustement et de visage, *ibid.* — Ses portraits, exposés au Salon de 1767, sont fort mauvais, XI, 160. — Toujours élégant et blafard, 306. — Expose, sous un même numéro, au Salon de 1769, le *Portrait de la princesse de Carignan*, celui de *l'Archêveque de Rouen*, celui de M<sup>lle</sup> de *Langeac*, puis deux *Portraits de M<sup>me</sup> du Barry*, l'un en homme, l'autre en femme, 419. — Tous ces tableaux diversement jugés, 420. — Les portraits qu'il expose en 1771 sont généralement bien traités, 487. — Trois portraits au Salon de 1775, mauvais, XII, 16.

\* *Druses*, peuples de la Palestine. — Se disent chrétiens, XIV, 301. — On les croit Français d'origine, *ibid.* — Leurs mœurs et coutumes, *ibid.*

*DRYDEN*, célèbre poète anglais. — Auteur d'un parallèle de Plutarque et de Sénèque, cité, III, 179 (note).

*DUBÉ*, peintre en émail, XIV, 409.

*DUBOS* (l'abbé Jean-Baptiste). — Ses *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, ouvrage à consulter, III, 486.

*DUBOURG*, médecin. — Exemples tirés de sa pratique sur les avantages de l'union des connaissances médicales et chirurgicales, IX, 215, 216.

*DUBREUXFAUT*, chimiste français. Amateur d'autographes; communique à M. Assézat une copie de *la Religieuse*, V, 10. — Possède, en autographe de Diderot, la version du dithyrambe les *Eleuthéromanes*, telle qu'elle a été imprimée dans la *Décade philosophique* (30 fructidor an IV), IX, 9. — Remet à M. Assézat diverses lettres inédites de Diderot à Suard, XIX, 473; et à Grimm, XX, 14.



- DUBCO, colon de Saint-Domingue, commis de la marine sous le ministère de M. de Choiseul, duc de Praslin, VI, 417. — Ses éminentes qualités, 418. — Diderot en a fait un des personnages de sa comédie *Est-il bon? Est-il méchant?* sous le nom de M. Poul-tier, VIII, 143.
- DUCHELAS (*Raymond*), conseiller au Parlement de Grenoble : accusé, décrété de prise de corps et contumax, est condamné à mort pour assassinat, VI, 390. — Contumax, il est roué en effigie, 391.
- DUCLIS (*Jean-François*), poète tragique. — Examen de sa tragédie d'*Hamlet*, représentée pour la première fois le 30 septembre 1769, VIII, 471-476.
- DUCCLOS (*Charles PINEAU*), historiographe de France. — Auteur du roman *Acajou et Zirphile*, I, 237, alinéa 7. — Ses *Confessions du comte de \*\*\**, IV, 336. — Ses judicieuses remarques sur l'invention de l'écriture, XIV, 384. — Ses notes touchant l'euphonie, méritent d'être consultées, 442. — Diderot espère que Duclos laissera des mémoires dignes des choses extraordinaires qui se sont passées de son temps, XV, 94.
- DUCCLOS (M<sup>lle</sup>). célèbre actrice. — Son apostrophe au parterre, qui riait à la première représentation d'*Inès de Castro*, tragédie d'Houdart de La Motte, VIII, 352 et 387.
- DUCCLOS (M<sup>me</sup>). — Prend soin de Damila-ville malade, XIX, 270. — Visite que lui rend Diderot, 335.
- DEDOYER DE GASTEL. — Scène des convulsionnaires de Saint-Médard rapportée par lui, II, 254, 255.
- DUELS. — Proscrits par la loi, ils sont moins fréquents, mais néanmoins ils restent dans les mœurs, VI, 390. — Moyen de les prévenir, 391. — Exemple de l'efficacité du moyen proposé, 392.
- DUFOURT (*Pierre*). — Note sur ce célèbre chirurgien, VI, 23.
- DUFRESNOY (*Charles-Alphonse*), peintre et poète. — Son poème intitulé de *Arte graphica*, publié après sa mort par Mignard, traduit en prose par Roger de Piles, sous le titre : *l'Art de la Peinture*, est imité par Le Mierre, XIII, 78.
- DUHAMEL DU MOUCEAU (*Henri-Louis*), célèbre agronome français. — Son portrait par Moitte, et son caractère, XI, 366. — Sa traduction du *Traité de la culture des terres* de l'agronome anglais Tull, XIII, 256 et suiv.
- DUIRE, vieux mot. — Employé par Sarra-sin ; sa signification, VI, 119.
- DUJARDIN, membre du collège de chirurgie de Paris. — Entreprend l'*Histoire de la chirurgie*, dont il publie un premier volume en 1774, IX, 470. — A sa mort, Peyrilhe est chargé de la continuation de l'ouvrage, *ibid.*
- DULAURENS (l'abbé *Henri-Joseph*), auteur du livre intitulé : *le Compère Matthieu ou les Bigarrures de l'esprit humain*, VI, 283. — Meurt dans une maison de détention, *ibid.*
- DUMARSAIS (*César CHESNEAU*), grammairien philosophe. — Personne n'a mieux connu que lui la métaphysique de la grammaire, I, 414. — Son livre des *Tropes* est rempli d'excellentes observations communes à toutes les langues, III, 466. — Auteur de l'article *Construction* dans l'*Encyclopédie*, 470.
- DUMESNIL (M<sup>lle</sup>). célèbre tragédienne. — Sa manière de noter le rôle de Clytem-nestre dans l'*Iphigénie* de Racine, VII, 163. — Caractère distinctif de son talent, VIII, 347 et 367. — Bien différente de M<sup>lle</sup> Clairon sa rivale, *ibid.*
- DUMOLARD (M.). — Ne se presse pas de remettre les fonds qu'on attend de lui, XIX, 396. — Peu de cas que Diderot fait de lui. Pourquoi, 397.
- DUMONT (*Jean-Jacques*), dit *le Romain*, peintre français. — Expose, au Salon de 1761, son tableau de *la Publication de la Paix en 1749* ; critique de cette composition, mélange d'êtres réels et d'êtres allégoriques, X, 408.
- DUMONT (*Edme*), sculpteur français. — Expose au Salon de 1769 une statue en marbre, qui représente *Milon de Crotone essayant ses forces*, XI, 456. — Cette statue est aujourd'hui placée au



- Musée du Louvre, sculpture moderne, n° 293. — Expose, en 1771, un groupe représentant *Diane, conduite par l'Amour auprès d'Endymion*, 538.
- Dunciade* (la) ou *la Guerre des sots*, poème satirique de Palissot, VI, 382.
- DUNI (*Egide-Romuald*), compositeur napolitain. — Approuvé par Rameau (le neveu), V, 458. — Son opéra-comique *le Peintre amoureux de son modèle* est le point de départ d'une révolution musicale, 461. — Ses partitions de *l'Île des Fous*, du *Maréchal fer-rant*, de *la Plaidense*, citées avec éloge, 463. — Modifications que subit son talent, 489. — Accompagne Goldoni dans une visite à Diderot, VII, 174. — Opère le rapprochement des deux écrivains, 176.
- DUPATY (J.-B. MERCIER), avocat général au Parlement de Bordeaux. — Remarques sur sa défense d'une veuve, accusée d'avoir forfait après l'an du deuil, VI, 388. — Ce qui arrive à sa femme à la dernière représentation du *Père de famille*. Sa visite à Diderot, XIX, 323. — Notice sur lui, 324 (note).
- DUPES. — On peut en faire et l'être de soi-même, sans cesser d'être de bonne foi, II, 309.
- DUPLESSIS (*Joseph-Siffrein*), peintre français. Se distingue surtout dans le genre des portraits. — Expose, au Salon de 1769, ceux de *l'abbé Arnaud*, de *l'avocat Gerbier*, de M. *Le Ras-de-Michel*, tous très-beaux, XI, 449. — Ses portraits du *marquis de l'Hôpital* et de *Cassieri*, au Salon de 1771, doivent lui ouvrir les portes de l'Académie, 525, 526. — Les *Portraits d'Allegrein*, de *l'abbé de Véri*, exposés en 1775, sont admirables; celui de *Gluck* n'a pas un mérite égal, XII, 21. — Au Salon de 1781, ses portraits sont, comme à l'ordinaire, fort beaux, mais le plus étonnant de tous est celui de l'académicien Thomas, 42, 43.
- \* *Duplicité*. — Marque distinctive du méchant qui affecte toutes les démonstrations de l'homme de bien, XIV, 302.
- DUPONT DE NEMOURS, économiste. — Remplace Diderot pour le compte rendu des expositions des ouvrages d'art aux Salons de 1773, 1777, et 1779, X, 87. — Le manuscrit de ce collaborateur de Grimm appartient aujourd'hui (1877) à M. Walferdin, *ibid*.
- DUPRAT (*Pascal*). — Auteur d'un ouvrage intitulé : *les Encyclopédistes, leurs travaux, leurs doctrines et leur influence*, XX, 144.
- DUPRÉ DE SAINT-MAUR (M<sup>me</sup>), femme d'un maître des comptes. — Parvient, par son crédit sur le lieutenant-général de police, le comte d'ARGENSON, à faire enfermer, en 1749, Diderot à Vincennes, I, 277. — Une plaisanterie de l'auteur de la *Lettre sur les aveugles* motive cet abus de pouvoir, *ibid*.
- DUQUENOI (M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup>). — Personnages du roman *Jacques le Fataliste*, où elles sont fréquemment désignées sous le nom de d'AISON. — Voyez AISON (M<sup>lle</sup> d').
- DUQUESNOI (*François*), surnommé *François Flamand*, célèbre sculpteur belge. — Sa réponse à un amateur qui le regardait travailler, VIII, 366, et XI, 223.
- DURAMEAU (*Louis-Jean-Jacques*), peintre français. — Artiste de grande espérance, XI, 307. — Expose au Salon de 1767 : le *Triomphe de la Justice*, 309. — Le *Martyre de saint Cyr et de sainte Julitte*, 313. — *Saint François de Sales agonisant*, *ibid*. — Une *Sainte Famille*, 316. — Un *Portrait de Bridan*, sculpteur du roi, 318. — Deux *Têtes d'enfants*, un petit *Joueur de basson*, une *Dormeuse qui tient son chat*, une *Tête de vieillard*, 319. — Des dessins, savoir : une *Salpêtrerie*, une *Chute des anges rebelles*, 320. — Une *Esquisse de bataille*, deux *Têtes d'enfants*, 321. — Une *Figure académique*, une *Esquisse de femme assise*, 322. — Saint-Quentin fait une critique passionnée de trois tableaux qu'il expose en 1775, XII, 21, 22.
- DURAND, peintre du duc d'Orléans. — On a de cet artiste le premier *Traité de l'art de peindre sur émail*, XIII, 50. — Déplorable fragilité de ses ouvrages si parfaits, XIV, 412. — Description d'un de ses tableaux, *ibid*.

DURAS (le duc de). — Promène le roi de Danemark dans Paris, XIX, 294. — Quatrain sur lui, 299.

DUREAU (A.), bibliographe, I, vi.

DUSSAULX (*Jean*), littérateur. — Entretient Diderot sur les *Confessions* de J.-J. Rousseau encore inédites, III, 92.

DUVERGER DE HAURANNE (*Jean*), abbé de Saint-Cyran. — Amène en France Corneille Jansénius rendu célèbre par son ouvrage intitulé *Augustinus*, XV, 256.

DUVIVIER (*P. Simon-Benjamin*), graveur en médailles. — Parmi celles en grand nombre qu'il expose au Salon de 1765, on peut prendre l'*Inauguration de la statue de Louis XV, à Paris : l'ambassadeur turc présentant ses lettres de créance ; le Buste de la princesse Troubetzkoï*, avec son revers ; son *Tombeau environné de cyprès*, et envoyer le reste à la mitraille, X, 452.

DUVOISIN (*Jean-Baptiste*), évêque de Nantes. — Son ouvrage de *l'Autorité des livres du Nouveau Testament contre les incrédules*, recommandé, III, 513.

## E

*Eau bénite*. — Sa vertu miraculeuse, I, 213, alinéa 64.

*Eaux-Fortes*. — Les connaisseurs en peinture font grand cas de ce genre de gravure, et ils ont raison, XII, 113. — Pourquoi elles plaisent souvent plus que les morceaux terminés au burin, 125. — Eau-forte représentant Diderot, XX, 118. — Eau-forte de Saint-Aubin, *Charles Panckouke aux éditeurs de l'Encyclopédie*, comprenant les médaillons des collaborateurs de l'*Encyclopédie*, 119.

*Ecart*. — Des différentes acceptions de ce mot, XIV, 302.

\* *Écarter, Eloigner, Séparer*. — Action mécanique, XIV, 303.

\* *Ecclésiarque*. — Dénomination ancienne d'une charge analogue à celle de nos marguilliers, XIV, 303.

EDWARD. — Diderot mène deux Anglais entendre de la musique chez lui, XIX, 266.

\* *Éclairé, Clairvoyant*. — Termes relatifs aux lumières de l'esprit, XIV, 303.

\* *Éclectisme*. — Ce qu'il faut entendre par ce mot, XIV, 304. — N'a point été une philosophie nouvelle, 305. — Ne pas le confondre avec le syncrétisme, 306. — Sa manière de procéder, 307. — Cette philosophie, aussi ancienne que le monde, ne prit un nom et ne forma une secte que vers la fin du second siècle, *ibid.* — Tableau général de cette philosophie, 308-314. — Son histoire, 314-351. — Principes de la dialectique des éclectiques, 351-354. — Principes de leur métaphysique, 354-359. — Principes de leur psychologie, 359-364. — Principes de leur cosmologie, 364-368. — De la théologie éclectique, 368-375. — De la théogonie, 375-378.

*École Française*: Sculpture, Peinture, Architecture. — Son état en 1767, XI, 305. — Anecdotes relatives à la distribution des prix de l'Académie de peinture, en cette même année 1767, 376 et suiv.

*Écoles de l'Épicurisme*. — Après plus de mille ans d'oubli, elles renaissent à la voix de Pierre Gassendi, XIV, 525. — La première s'ouvre dans la maison de Ninon de Lenclos, 526. — Bernier, Chapelle et Molière la transfèrent à Auteuil, *ibid.* — L'école de Neuilly succède à cette dernière, *ibid.* — Viennent ensuite celles d'Anet, du Temple, de Saint-Maur et de Sceaux, 527.

*Écoles publiques*. — Leur objet, III, 444. — On y entre ignorant, on en sort écolier, 445. — On a atteint le but si l'on en remporte de bons éléments, *ibid.* — Il y en a deux sortes : les petites, ouvertes à tous les enfants du peuple ; les secondaires, ou collèges de l'Université, 530.

*Écoliers*. — Les meilleurs sont communément ceux qui donnent le moins de peine au maître, II, 297.

\* *Économie rustique*. — Son importance, XIV, 378.

*Économistes*. — Ceux de la nouvelle école, fondée par Quesnay, parlent avec une liberté inconnue avant eux, IV, 82.

*Ecorché*, terme de peinture. — Motif qu'on a de l'étudier, X, 463.

*ECOSSAIS* (les montagnards). — Comment ils se contiennent dans leurs repas, lorsqu'ils rappellent leurs vieilles querelles et se disent des propos injurieux. Leur générosité envers le Préfendant, XIX, 8.

*ECPIANTE*, philosophe pythagoricien. — Son système philosophique, XVI, 512.

*Écraignes* ou *Escaignes*. — Vieux mot dont la signification est *veillées de village*; son étymologie d'après Étienne Taboureaux, VI, 118.

*Écrits apocryphes* de Diderot, XX, 97.

*Écrits perdus ou détruits*, de Diderot, XX, 102.

*Écriture* (l'). — Cet art est la peinture de la voix, XIV, 384. — Les Égyptiens ne l'ont point connu, 385.

*Écriture Sainte*. — Son caractère, I, 145. — Son empreinte divine n'est pas telle qu'elle soit absolument indépendante du témoignage des auteurs profanes, *ibid.*

*Écrivain*. — Ce qu'il doit toujours avoir en vue quand il prend la plume, VII, 310. — Conduite à tenir par celui qui veut assurer à ses ouvrages un charme éternel, XIV, 432.

*Écrivains chrétiens*. — Noms de ceux, en petit nombre, qui, du vi<sup>me</sup> au xii<sup>me</sup> siècle, s'efforcèrent de secouer le joug de la barbarie, et de relever la science abattue, XV, 300 et suiv.

*EDLINCK*. — Nom commun à une famille de graveurs belges; *Gérard*, le plus célèbre, mourut à Paris en 1707; *Nicolas*, son fils, mort en 1730, a laissé des estampes estimées; de *Jean*, oncle du précédent, en cite surtout le *Débuge* d'après Véronèse; *Gaspard*, frère dernier né de Jean et de Gérard, souvent confondu avec celui-ci parce que, comme lui, il signait G. EDLINCK, n'avait ni la pureté, ni la vigueur de la taille de celui qui avait été son maître. Les ouvrages de Gérard recommandés comme objet d'étude, X, 442.

*ÉDÉSUS DE CAPPADOCE*. — Étudie la philosophie dans Athènes, XIV, 327. — Passe en Syrie où il se lie d'amitié

avec le néo-platonicien Jamblique, 328.

— Épouvanté par les persécutions exercées contre les philosophes, il veut se retirer d'entre les hommes, *ibid.* — Ses disciples parviennent à le retenir, *ibid.* — Établit à Pergame une école éclectique, *ibid.* — L'empereur Julien le consulte, l'honore de son amitié, et le comble de présents, *ibid.* — Ses éminentes qualités, *ibid.* — Professe la philosophie jusque dans l'âge le plus avancé, *ibid.*

\* *Éditeur*. — Qualités essentielles à cette profession, XIV, 378, 379.

*Éducation*. — Celle de l'enfance détermine la croyance religieuse, I, 163. — En quoi consiste son importance, II, 374, 375. — Elle améliore les dons de la nature, 408. — Celle des princes, 449. — Publique et domestique comparées, 450. — Celle des courtisans, 453. — Pourquoi elle demeure stationnaire, 454. — Lettre sur ce sujet à M<sup>me</sup> de Forbach, III, 540.

¶ *Éducation des Rois*, morceau extrait d'un *Éloge de Fénelon* par M. de Pézay. — Ce morceau a été fourni au panégyriste par Diderot, IV, 105, 106.

*Éducation publique* (de l'). — Ouvrage attribué à tort à Diderot, XX, 99. — Pourquoi Crevier en est vraisemblablement l'auteur, *ibid.*

\* *Efféminé*. — De l'acception de ce mot dans les langues anciennes orientales, XIV, 380.

*Effets*. — Point d'effet sans cause, II, 52. — Ils s'enchaînent sans qu'on puisse leur assigner de limites naturelles, 53.

*Égards*. — Ceux que l'on doit aux rangs et dignités de la société, IV, 13.

*EGBERT*, prélat anglo-saxon. — Écrivain chrétien du vi<sup>me</sup> siècle, XV, 300.

*EGINHARD*, secrétaire de Charlemagne. — Occupe un rang distingué parmi les écrivains du ix<sup>e</sup> siècle, XV, 300.

*ÉGLÉ*, ou le bijou muet, IV, 259. — Sa sagesse et ses grandes qualités sont calomniées, 260. — Célébi, son mari, l'exile dans ses terres, 261. — Son innocence est révélée par le pouvoir de l'anneau magique, 262. — Son mari

- la rappelle et la présente à la cour, 263. — La calomnie se donne de nouveau carrière, *ibid.*
- ÉGLISE. — Il n'y a pas de passage dans les Écritures dont elle ne puisse faire dans l'avenir ce qu'il lui plaira, I, 163.
- EGLISE SAINT-ROCH. — Observations sur ce monument de Paris, XIII, 3-9.
- Égotistes, classe de philosophes qui ne reconnaissent d'autre vérité que celle de leur existence propre. — Leur curieuse doctrine, I, 218, 219, alinéas 8, 9.
- \* ÉGYPTIENS. — Absurdité de leur culte, défendu par des ministres éclairés, I, 152.
- \* Leur histoire est en général un chaos, XIV, 380. — En ont imposé sur leur origine, *ibid.* — Eurent un gouvernement longtemps avant que d'avoir connu aucune écriture, *ibid.* — L'intelligence de l'hieroglyphe, confiée aux seuls prêtres, s'étant perdue, l'histoire des temps primitifs, inscrite sur les monuments, devint, pour eux-mêmes, une énigme, 381. — Moïse, Orphée, Linus, Platon, Pythagore, Démocrite, Thalès, etc., ont été les disciples de leurs prêtres. *ibid.* — Leur situation religieuse et politique après l'invasion d'Alexandre, 382. — Causes du peu de certitude de leur histoire, *ibid.* et suiv. — Ancienneté de l'institution de l'ordre de leurs prêtres, 386. — Causes naturelles de leur penchant à la superstition, 387. — Toute leur science se trouvait renfermée dans les quarante-deux volumes de Mercure Trismégiste, 390. — Leurs idées touchant la création, 391. — Matérialistes d'abord, ils furent successivement déistes, platoniciens, manichéens, 392.
- EHRLICH (M.). — Voyez SAXE-GOTHA.
- EMBOS (Antoine), littérateur. — Partage avec Diderot la traduction du *Dictionnaire universel de médecine* du docteur anglais JAMES (Robert), I, XL.
- EISEN (Charles), peintre, graveur et dessinateur. — Ses vignettes pour les *OEuvres de Dorat* font encore rechercher ce livre, VI, 415.
- \* Éléatique, secte philosophique fondée par Xénophane de Colophone, XIV, 394. — Son histoire, 395.
- Électricité. — Conjectures sur ce phénomène, II, 27. — Expériences à faire sur la matière électrique, 28, 29.
- ¶ *Éléments de physiologie*, titre d'un volume in-4° de notes de Diderot conservé à la Bibliothèque de l'Ermitage de Saint-Petersbourg, IX, 235. — Caractère de ces notes, 238. — *Mélanges et Réflexions sur la physiologie* : aversion ; colère ; jalousie ; envie ; 430. — Désespoir ; hardiesse ; intrépidité ; assurance ; confiance ; résolution ; courage, 431. — Education ; philosophie ; analogie ; influence de la brièveté du temps sur les travaux des hommes. 435. — Métamorphoses ; physionomie, beauté et difformité, 436. — Sur les intolérants, 437. — Aveugles, fluides, impressions, 438. — Êtres organisés ; froid ; réflexion ; habitude ; nécessité ; colère ; ne pas allaiter, 439. — Fluide nerveux, 440.
- ¶ *Éléments du système général du monde*, par M. Lasnière, IX, 464. 465. — Examen de ce rêve d'un homme d'esprit, *ibid.*
- ÉLÉONORE DE GUIENNE, femme du roi Louis VII. — Notice de Nageon sur cette femme impudique, III, 123.
- ¶ *Éleuthéromanes* (les) ou les *Furieux de la liberté*, dithyrambe, IX, 9. — Note de Rœderer sur cette pièce de vers, *ibid.* — Cette pièce n'a été imprimée et connue qu'en 1795, 10.
- ÉLIE, célèbre prophète juif. — Ses apparitions à Siméon Jochaïdes, docteur juif, auteur du livre du Zohar, XV, 369.
- Éloge de la ville de Moukden et de ses environs*, poème chinois traduit par le P. Amyot, jésuite, et publié par M. de Guignes. — Analyse de cet ouvrage, VI, 397.
- Éloge de Fénelon*, par La Harpe. — Diderot, qui faisait peu de cas du talent de l'auteur, a donné de publics éloges à cet ouvrage, I, 6. — Jugement qu'il porte sur cet ouvrage dans une lettre à M<sup>me</sup> M\*\*\*, XX, 35.

\* *Éloge de Richardson*. — Fut l'ouvrage d'une matinée, d'après Meister, I, xvi. — Examen critique de cet éloge par M. Assézat, V, 211, 212.

*Éloge du Dauphin*, par Thomas. — Lettre de Diderot à Suard au sujet de cet ouvrage, VI, 347.

*Éloge philosophique de Denis Diderot*, par Eusèbe Salverte, I, 346; XX, 141.

*Éloquence*. — Pourquoi elle dégénère, sous les gouvernements despotiques, II, 385. — Ne peut durer que chez les peuples libres, III, 24. — Conditions nécessaires au développement de la véritable éloquence, X, 159. — La perte de la liberté la détruit; la tyrannie enfante les déclamateurs, 160.

ELZEIMER (*Adam*), peintre allemand connu sous le nom d'ADAM DE FRANCFORT. — Artiste que son immense talent n'a pas préservé de la pauvreté, XII, 104.

*Email* (Exposition abrégée de l'art de peindre sur l'), XIII, 50 et suiv.

\* *Email*, branche de l'art du verrier. — Histoire de cet art, XIV, 407-413. — Premiers artistes qui s'y firent remarquer : Dubié, Morlière, Robert Vouquer, Pierre Chartier, 409. — Grand crédit qu'il obtint, *ibid.* — Pourquoi les grands peintres en ce genre seront toujours rares, *ibid.* — Appel aux chimistes pour la recherche des couleurs, 410.

*Embaucheurs*. — Leur conduite, I, 193, alinéa 10.

\* *Embrasé*. — Acception grammaticale de ce mot, XIV, 413.

EMMERY (M. L.), inspecteur de l'École des ponts et chaussées. — Renseignement communiqué par lui sur M. Le Gendre, XVIII, 343.

EMPÉDOCLE, philosophe pythagoricien. — Fit des choses surprenantes. Ce qu'on dit de lui, XVI, 513. — Son système philosophique, 515, 517.

*Emplâtre*. — Anecdote à ce sujet, VI, 255. — Voyez DESGLANDS.

*Emploi*. — A quoi il s'étend dans la physique expérimentale, II, 21.

\* *Emporter*. — De l'emploi de ce terme

au simple et au figuré, au physique et au moral, XIV, 414.

\* *Empreinte*, terme d'art, XIV, 414.

*Encaissés*, lisez *Confesseurs*. — Leur recette à tous maux, I, 198, 199, alinéas 29, 30.

*Encaustique*. — Voyez *Peinture en cire*.

*Enchanteur*. — Le diable, I, 213. — Moyen employé pour le mettre en fuite, *ibid.*, alinéa 64. — Forme sous laquelle on le représente, *ibid.*, alinéa 65. — Sort réservé à ceux qui l'auront écouté, 214.

\* *Encourir*. — Verbe actif, qui se prend toujours en mauvaise part, XIV, 414.

\* *Encyclopédie*. — Signification de ce mot, XIV, 414. — But de cette entreprise par Diderot, 415. — Ne peut être l'ouvrage d'un seul homme, *ibid.* — Exposé des difficultés d'un pareil travail, 416 et suiv. — Par quelle réunion d'hommes (gens de lettres et artistes de tous genres), on peut l'exécuter, 420. — Un tel ouvrage ne s'ordonne point, le gouvernement ne doit pas s'en mêler, 421. — Exige une prompte exécution, sous peine de n'être que le dictionnaire d'un siècle passé, 425 et suiv. — De la double fortune réservée à la publication actuelle, 428. — Conditions nécessaires pour sa plus grande perfection, *ibid.* et suiv. — Exposé de la méthode suivie pour la rédaction des articles, 450-503. — Cet ouvrage jouit de moins de liberté que ceux de Montesquieu ou de Rousseau, XVIII, 4. — Inquiétude de Diderot sur l'arrêt du conseil qui suspend l'entreprise de l'*Encyclopédie* (lettre à M<sup>re</sup> Volland), 389-391. — Conversation de Diderot avec d'Alembert au sujet de l'*Encyclopédie*, 400. — Diderot annonce la fin de l'*Encyclopédie* à M<sup>re</sup> Volland, XIX, 167. — Il se débarrasse de l'édition de l'*Encyclopédie*. Comment, 319. — Préventions injustes et ridicules des libraires de l'*Encyclopédie*, XX, 7. — Projet de refaire l'*Encyclopédie* sous les auspices de l'impératrice de Russie, 52, 64, 65, 67. — Pièces relatives à l'*Encyclopédie*, 126 — Causes des imper-



- fections de l'*Encyclopédie* dévoilées par Diderot, 130. — Recommandations pour parer aux défauts d'une nouvelle édition, 131. — Lacunes et défauts signalés dans la première *Encyclopédie*, *ibid.*
- Encyclopédie methodique*. — Immense recueil en 166 volumes in-4<sup>e</sup> de texte et 6,439 planches, dont la publication a duré cinquante ans (1782-1832), XIII, 127. — Diderot ne put en voir que le début; mais il y tient sa place, *ibid.*
- Encyclopédie militaire*. — Note sur cet ouvrage projeté, VI, 386.
- Encyclopédistes*. — Sobriquet inventé contre eux par l'avocat J.-N. Moreau, XIII, 117. — Eau-forte réunissant les portraits de tous les collaborateurs de l'*Encyclopédie*, XX, 119.
- Encyclopédistes (les), leurs travaux, leurs doctrines et leur influence*, par Pascal Duprat, XX, 144.
- Énergie*. — Son excès tourmente, XI, 219. — Elle bout quelquefois au cœur de l'homme, 221.
- \* *Enfance de Jésus-Christ* (filles de l'). — Note historique sur cette congrégation fondée en 1657 par un chanoine de Toulouse, XIV, 503. — Cet institut est cassé par Louis XIV, *ibid.*
- Enfant (l') prodigue*, comédie de Voltaire. — Diderot s'adresse à l'auteur ne rappelant la première scène du troisième acte, VII, 120.
- \* *Enfants*. — Qu'est-ce que Dieu? Question qu'on adresse aux enfants et à laquelle les philosophes ont bien de la peine à répondre, I, 138. — On leur parle trop tôt de cet Être suprême, et on n'insiste pas assez sur sa présence, *ibid.* — Ingénieux moyen que les nourrices emploient pour exercer leur mémoire, 318.
- \* (Histoire ancienne.) Condition des enfants dans l'antiquité, XIV, 504. — Chez les Juifs, *ibid.* — Chez les Grecs, 505. — Chez les Romains, *ibid.* — Chez les Germains, 506. — Leur éducation physique au temps et à la cour de Charlemagne, *ibid.*
- Enfer*. — Otez à un chrétien la crainte de l'enfer, vous lui ôterez sa croyance, I, 160.
- Enfer*. — Beautés du chant de la *Divine Comédie* du Dante intitulé l'*Enfer*, VI, 195.
- \* *Enfoncer*. — Acception grammaticale de ce mot; différence entre *creuser* et *enfoncer*, XIV, 507.
- Engastrimithes*. — Nom que la Manimondanda (la reine) donne aux femmes dont les bijoux savent parler, IV, 170.
- Entendement*. — Cette faculté de l'âme a ses yeux, I, 32. — Elle a aussi ses préjugés, II, 20. — Organe de la raison, il établit et conserve l'harmonie entre les sens, 323. — Étude physiologique de cette faculté, IX, 372. — *Raisonnement, jugement, logique, volonté*, 374. — *Liberté*, 375. — *Habitude, instinct*, 376.
- Enthousiasme*. — Ce qui le fait naître, VII, 103. — Manière dont il s'annonce *ibid.* — Le peintre de genre a le sien, XII, 88. — Il est de deux sortes : l'un d'âme, l'autre de métier, *ibid.*
- \* Mouvement violent de l'âme, état voisin de la folie, XIV, 322. — Prend mille formes diverses, 323. — Ses visions, *ibid.*
- Enthousiaste*. — Différent du martyr qui attend la mort, l'enthousiaste y court, I, 142.
- Entr'actes* (des). — Partie essentielle d'un drame. Ce qu'ils doivent être, VII, 356. (voy. *Sommaire*, p. 303.)
- Entrées et Sorties* (des). — Règles à observer au théâtre, VII, 355.
- ¶ *Entretien d'un père avec ses enfants*. ou du *Danger de se mettre au-dessus des lois*, V, 279. — Comment et quand cet ouvrage fut publié pour la première fois, 264.
- ¶ *Entretien d'un philosophe avec la maréchale de \*\*\** (Broglie), II, 503. — Notice préliminaire, 505. — Cet opuscule de Diderot est inséré d'abord dans la *Correspondance secrète* de Métra, *ibid.* — Attribué à Thomas Crudeli, il est publié de nouveau dans un volume de *Pensées philosophiques* imprimé à Amsterdam, *ibid.* — L'abbé de Vaux-



celles le fait réimprimer, en 1796, dans ses *Opusculs philosophiques et littéraires*, 506.

¶ *Entretien entre d'Alembert et Diderot*. — L'auteur annonce la composition de cet ouvrage, II, 130. — Jugement qu'il en porte, *ibid*.

¶ *Suite inédite* de cet Entretien, 182, à 191.

¶ *Entretiens sur le fils naturel*. — Introduction, VII, 85. — Dorval et moi, *Premier entretien*, 87. — La loi des trois unités difficile à observer, mais sensée, *ibid*. — Intrigues de valets et de soubrettes, moyen sûr d'anéantir l'intérêt, 90. — Caractère de Constance expliqué et justifié, 91, 92. — *Second entretien*, 102. — Idées sur les passions, leur accent, la déclamation, la pantomime, 103. — Il est des endroits qu'il faut presque abandonner à l'acteur, 105. — Les *tirades*, ramage opposé à la véritable voix de la passion, 106. — Le rôle d'André devait, à son avis, avoir plus de développement, 110, 111. — Importance d'une vaste scène, 114. — Ce qu'il faudrait pour changer la face du genre dramatique, 115. — La scène des *Euménides* d'Eschyle donnée comme exemple, *ibid*. — Des scènes alternativement muettes et parlées, 116. — Indication d'un progrès possible, exemple emprunté à la vie domestique et commune, 117. — *Sylvie* ou le *Jaloux*, tragédie de Paul Landois citée comme modèle à suivre, 119. — Invocation à Voltaire comme fondateur de la tragédie bourgeoise, 120. — Des causes de la décadence de l'art théâtral et des moyens de le relever, 121-132. — *Troisième entretien*, 134. — *L'Illégyre* de Tércence, cité comme exemple du genre sérieux à introduire au théâtre, 135. — Avantages de ce genre, 136. — La tragi-comédie ne peut être qu'un mauvais genre, 137. — La farce, la parade et la parodie ne sont pas des genres, *ibid*. — Le genre sérieux a sa poétique, *ibid*. — Canevass de quelques scènes du *Fils naturel* écrites dans les trois genres, 141-145. — Ces scènes dé-

montrent que la tragédie domestique est encore à naître, 146. — Des actions qu'il faut représenter, de celles qui doivent être récitées, 147. — Jusqu'à présent le caractère a été l'objet principal de la comédie et la condition n'a été que l'accessoire; dans la comédie bourgeoise, le contraire devra avoir lieu, 150. — Le genre burlesque et le genre merveilleux n'ont point de poétique et n'en peuvent avoir, 152. — Les dieux du paganisme ont été faits à la ressemblance de l'homme, 154. — La théogonie païenne n'est autre chose que la personnification des vices, des vertus et grands phénomènes de la nature, 155.

*Entretiens*. — De Diderot et d'un philosophe de ses amis, I, 178. — D'un athée et d'un chrétien, 206. — De philosophes de différentes sectes, 228. — De deux faux amants, 239, 240. — D'un faux ami et d'une fausse amie, 241. — D'une fausse amie et d'un jeune homme, 244. — De deux connaissances du monde, 245. — D'un philosophe et d'une femme galante, 247. — De Diderot avec Rivière, XVII, 481.

*Envie*. — Mauvaise passion; elle rend méchante la créature qui en est affectée, I, 31. — Celle qui naît de la prospérité d'autrui est basse et dénaturée, 113. — Sentiment inconnu à la jeunesse, II, 386. — Diderot ne l'a jamais éprouvé, *ibid*.

ÉOLIPILE, charlatan. — Son avis aux dames, IV, 191.

ÉPAMINONDAS, général thébain, cité, I, 210, alinéa 59. — Beau trait qui termine sa vie, 355.

ÉPAPHRODITE, affranchi, secrétaire de Néron. — Aide celui-ci à mourir, III, 171.

ÉPÉE (l'abbé de l'). — Voyez L'ÉPÉE.

Éperon ou Grain cornu. — Observations sur cette maladie du froment et du seigle, IX, 258.

¶ *Éphémérides du Citoyen*. — Analyse des tomes V à VIII de ce recueil, IV, 80.

\* *Éphémérides*. — Groupes ou familles de prêtres des Juifs, XIV, 507.

- PICARME DE COS, philosophe pythagoricien. — Sa vie, XVI, 517. — Son système philosophique, 518.
- ÉPICHARIS, courtisane romaine. — Son entretien avec Sénèque est une pure fiction, III, 366.
- ÉPICTÈTE, philosophe stoïcien. — Mot remarquable qu'il dit en parlant de lui-même, VII, 388.
- ÉPICTÈTE, philosophe grec. — Sa raison de ne point aimer les jugements populaires, III, 219. — Sa vertu est celle d'un homme du monde, 315. — Ce fut un héros déguisé en femme, 316. — Sa doctrine sur les atomes a été le perfectionnement de la philosophie élatique, XIV, 400. — Différences principales entre sa philosophie et celle de Lencippe, 401. — Sa naissance, sa famille et sa vie, 522, 523. — Ses derniers moments, 525. — Quel fut son enseignement, XV, 66. — Ses nombreux sectateurs, *ibid.*
- Épicurisme ou Épicurisme. — Philosophie née de la secte Élatique, XIV, 508. — Doctrine mal comprise et fort calomniée, *ibid.* — Exposé de cette doctrine par Épicure même, *ibid.* à 522. — Sort d'un oubli de plus de mille ans au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, 525.
- Épigrammes. — Les petits ouvrages que Sénèque a composés sous ce titre, durant son exil en Corse, ont peu de mérite, III, 355.
- ÉPIMÉNIDE, Crétois. — L'un des fondateurs de la philosophie fabuleuse des Grecs, XV, 56. — Secondé selon dans le choix de lois qu'il donne aux Athéniens, *ibid.* — Ce qu'on doit penser de son long sommeil, *ibid.*
- ÉPIXY (Louise-Florence-Pétronille DE LA LIVE d'). — A donné dans ses *Mémoires* d'intéressants détails sur le marquis de Croismare, le bienfaiteur de Suzanne Simonin (*la Religieuse*), V, 8. — C'est chez elle que s'est ourdie la trame de l'ingénieux roman de Diderot, 175. — Ce qu'elle rapporte au sujet du succès de vente du *Fils naturel*, VII, 6. — Son séjour avec Grimm et Diderot à la Chevrete. Vie qu'ils y mènent, XVIII, 449. — On y fait son portrait, 453, 458. — Déclaration que lui fait Saurin, 458. — Sa réponse à une observation de Diderot, *ibid.* — Pourquoi elle est un peu fâchée contre Grimm, 459. — Son portrait achevé. Comment elle est représentée, 461.
- \* Épître à Boisard, IX, 63.
- \* Épreuve, Essai, Expérience. — De l'emploi de ces termes, tous relatifs à la manière dont nous acquérons la connaissance des objets, XIV, 528.
- Équité. — Ce qui la caractérise dans les actions, I, 36.
- ÉRASME (Didier ou Désiré). — Dit qu'en lisant Sénèque comme un auteur païen, on le trouve chrétien, III, 187. — Peu s'en faut qu'il ne s'écrie *saint Sénèque*, 188, 189. — En quoi, suivant lui, la langue de Sénèque diffère de celle de Cicéron, 231. — Son *Eloge de la Folie*, cité XI, 326.
- ÉRASTE ou le Grondeur, caractère inquiet et mécontent, XV, 68, 69. — Voyez \* Grondeur.
- Ergot. — Observations sur cette maladie des céréales, IX, 257.
- ERGENZED. — Nom sous lequel Diderot désigne Louis XIV dans les *Bijoux indiscrets*, IV, 137. — Est maintes fois nommé ΚΑΥΟCΛΟΤ, 138. — Sélim (le maréchal de Richelieu) fait à Mirzoza (M<sup>me</sup> de Pompadour) le récit des événements prodigieux de son règne, 355.
- ERICENA (les comtes d'), seigneurs portugais. — Font à la *Bibliothèque du roi* le don de livres imprimés en leur langue, XIII, 473.
- ÉRIPILE. — Son tête-à-tête avec le comédien Orgogli, IV, 278.
- ERLOIX, moine breton. — Prêche la croisade et entraîne à sa suite une multitude de ses compatriotes, XIV, 247.
- Ernelinde, opéra de Poinsinet, représenté en 1767; musique de Philidor; corrigé par Sedaine, en 1773, VIII, 459. — Ce que prouve le succès de cette pièce en faveur de la musique, 509.
- ERNESTI (docteur), Allemand d'un mérite

- éminent que Diderot recommande à l'impératrice Catherine comme plus capable que qui que ce soit de dresser un plan d'éducation, III, 446 (note).
- Éros.**—Nom d'un honnête homme dupe, I, 245, alinéa 47, et 246, alinéa 48.
- Erreur.**— Celle de fait ne produit point de vice, pourquoi, I, 37. — Celle de droit, au contraire, *ibid.*
- ESCHERNY (d')**, auteur des *Mélanges de littérature, d'histoire, etc.*—Extrait de cet ouvrage; anecdotes sur Diderot et son entourage, XX, 136.
- ESCHINE**, philosophe grec. — Comment il devient le disciple de Socrate, XVII, 164.
- ESCHYLE.** — Est épique et gigantesque, III, 481. — Sublime lorsqu'il exorcise Oreste, qu'il réveille les Euménides, *ibid.*
- Esclave (l') africain.** comédie de Ténence. — Sa perfection, V, 235.
- Esclaves.**—Ce que c'était qu'un esclave chez les Grecs et chez les Romains, V, 229. — Térence, Phèdre, Cæcilius, Epictète, ont été esclaves, *ibid.* — N'avaient rien de commun avec la valetaille d'une grande maison, 230.
- ÉSOPE**, poète grec, XV, 63. — Son influence sur le gouvernement, *ibid.*
- ESPAGNE.** — Émeutes suscitées par les jésuites, VI, 463. — D'Aranda obtient l'expulsion des jésuites de toutes les possessions espagnoles, 465. — L'Inquisition fait dégrader et enfermer le Péruvien don Pablo Olavidès, 472.
- ESPAGNOLS.** — Réflexions de Diderot sur les cruautés exercées par eux en Amérique, VI, 451.
- Espèce.** — Épithète redoutable, qui marque la médiocrité et le dernier degré du mépris, V, 469. — Un grand vaurien est un grand vaurien, mais n'est point une espèce, *ibid.*
- Espèglerie.**— Passion fâcheuse de l'enfance, I, 114.
- ESPRIT (Jacques)**, de l'Académie française. — Auteur de *l'Art de connaître les hommes* et de *la Fausseté des vertus humaines*, VI, 353. — Voltaire n'a que du dédain pour son livre, *ibid.*
- Esprit (le livre de l')**, ouvrage philosophique publié par Helvétius. — Diderot en a fourni les plus belles pages, I, xvii. — Réflexions sur cet ouvrage, II, 267-274.
- Esprit.** — Ses satisfactions préférables aux plaisirs du corps, I, 79. — Exemples qui le prouvent, *ibid.* — Ses plaisirs importent plus au bonheur que les plaisirs corporels, *ibid.* — Qu'est-ce que l'esprit en lui-même? II, 333. — Examen de cette question, 334-337. — Ce qui le rend ou juste ou faux, 343, 344. — Comment on l'éclaire, III, 542. — D'où dérive son étendue 543. — Différence qu'il y a entre l'esprit et le génie, VII, 363.
- Esprit de corps.** — Le clergé, la noblesse, la magistrature, chaque classe a le sien, VI, 310. — Les membres isolés peuvent devenir vils et rampants; le corps garde sa dignité, *ibid.* — Les remontrances de nos parlements en offrent la preuve, *ibid.*
- Esprit (l') de Diderot: maximes, pensées, fragments, extraits de ses ouvrages**, par Ch. Joliet, XX, 142.
- Esprits (les)**, qualité de l'âme. — Entre eux ils se prêtent l'oreille, I, 32. — Ont leur critique à qui rien n'échappe, *ibid.* — Sont pourvus d'une grande sensibilité, *ibid.* — Sentiments de Socrate sur les esprits, XVII, 159.
- Esquisse (de l')**, VII, 322. (Voy. *Sommaire*, p. 302). — Esquisse du *Père de famille*, 325.
- Esquisses.** — Pourquoi une belle esquisse nous plaît plus qu'un beau tableau, XI, 245. — La passion ne fait que des esquisses, 254.
- Essai sur la Peinture**, pour faire suite au Salon de 1765, X, 454-520.
- Notice préliminaire par M. Assézat, 457. — Extrait de la *Décade philosophique*, *ibid.* — Jugement de Naigeon sur cet ouvrage, 458. — Sentiment exprimé par Goethe dans sa correspondance avec Schiller, 459.
- Division de l'ouvrage en sept chapitres. I. Pensées sur le dessin, 461. — II. Idées sur la couleur, 468. — III. Intelligence du clair-obscur, 474. — IV. Examen du clair-obscur, 480. —

- v. Ce que tout le monde sait sur l'expression, et quelque chose que tout le monde ne sait pas, 484. — vi. Paragraphe sur la composition, 496. — vii. Un mot sur l'architecture, 510.
- ¶ *Essai sur le mérite et la vertu*, ouvrage traduit ou plutôt imitation libre du livre de Shaftesbury intitulé : *An inquiry concerning virtue and merit*, 1. 1 à 121. Notice préliminaire, 5. — Dédicace, 9. — Discours préliminaire, 11. — LIVRE PREMIER, première partie, section première, 17. — Section seconde, 20. — Seconde partie, première section, 23. — Seconde section, 28. — Troisième section, 32. — Quatrième section, 39. — Troisième partie, première section, 41. — Premier effet : priver la créature du sentiment naturel d'injustice et d'équité, 42. — Seconde section ; second effet : Dépraver le sentiment naturel de la droiture et de l'injustice, 44. — Troisième section ; troisième effet : Révolter les affections contre le sentiment naturel de droiture et d'injustice, 49. — LIVRE SECOND. Première partie, première section, 64. — Seconde section, 66. — Troisième section, 69. — Seconde partie, première section, 78. — Seconde section, 101. — Troisième section, 113. — Conclusion, 119.
- Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, III, 4. — Notice préliminaire, 3. — Avertissement de l'édition Brière (1821), *ibid.* — Jugement de MarmonTEL sur cet ouvrage, 4. — La Harpe, Geoffroy, Grosier, Royou, Fréron, se déchainent avec violence contre l'auteur, *ibid.* 5. — Dédicace à Nageon, 9. — Cet ouvrage est l'objet de critiques violentes et même d'injures adressées à l'auteur, 379. — Réponse à vingt-sept objections tirées du *Journal de Paris*, de l'*Année littéraire* et du *Journal de littérature*, de l'abbé Grosier, 381 à 405. — Conclusion à tirer de toutes ces critiques, 406, 407.
- Essais de l'anneau de Cucufa*. — Voyez *Anneau magique*.
- Essais de Montaigne*. — Cet ouvrage com-
- paré au livre de *l'Homme* par Hélyétius, II, 290.
- Esséniens*. — Sectaires dont l'origine est inconnue, XV, 346. — Leur histoire racontée par Josèphe, *ibid.* — Philon en parle à peu près comme Josèphe, 351.
- ESSEREPI-ESSACHALI, philosophe musulman, né en Sicile, XVII, 44. — Est connu et protégé du comte Roger, *ibid.* — Se défait de ses biens, *ibid.*
- Estantes* représentant Diderot, d'après l'original et de fantaisie, XX, 117.
- Esther et Assuérus*, tableau de Nicolas Poussin. — Remarque sur la gravure qui en a été faite par Poilly, X, 128. — Noble pose d'Esther dans ce tableau, 266.
- ¶ *Est-il bon? Est-il méchant?* ou *la Pièce et le Prologue*, comédie en un acte, publiée par la Société des Bibliophiles, I, vi; VIII, 69-133. — Le même ouvrage, en quatre actes, sous le titre définitif : *Est-il bon? Est-il méchant?* ou *l'Officieux persifleur, ou celui qui les sert tous, et qui n'en contente aucun*, 135-244.
- Estomac*. — Étude physiologique des fonctions de cet organe, IX, 380. — Ses annexes : *Vésicule du fiel; Péritoine*, 383. — *Omentum ou épiploon; Rate; Pancréas; Foie*, 384.
- État-major*. Lisez, *Clergé, Prêtres*, etc. I, 195, alinéa 23.
- Éternité des peines*. — Proposition supérieure et non contraire à la raison, suivant Pascal et Nicole. Blasphème suivant Diderot, I, 159. — Désaccord de ce dogme, avec celui de la miséricorde infinie de Dieu, 165. — Nulle proportion entre l'offense et le châtiment, *ibid.* — L'introduction de ce dogme est due à l'ignorance d'un hébraïste, 167.
- \* *Éthiopiens*. — L'histoire de leur philosophie n'est pas moins incertaine que celle des Égyptiens, XIV, 530. — Leur philosophie morale était un amas d'énigmes et de symboles, 533.
- Étonnement*. — Quelle en est la source, II, 15.
- \* Acceptions diverses de ce mot, XIV, 534.

**ÉTOSI**, philosophe musulman. — Le Tartare Holac met à sac Tos, sa patrie, et devient son protecteur dans la suite, XVII, 50. — Reproche que lui font les mahométans, *ibid.*

\* **Étouffer**. — De l'emploi de ce verbe au simple et au figuré, XIV, 534.

\* **Étourdi**. — Des divers emplois de ce terme, XIV, 534.

**Être suprême**. — Voyez **DIEU**.

¶ **Étrennes aux esprits forts**. — Voyez *Pensées philosophiques*.

\* **Étroit**. — Terme relatif à la dimension d'un corps, XIV, 534. — S'emploie au moral et au physique, *ibid.*

**ETTE** (M<sup>lle</sup> d'). — Prétend qu'on est trop distrait pour bien s'aimer, XVIII, 496. — Ses amours avec le chevalier de Valory. Portrait de cette demoiselle. Réflexions à leur sujet, 527.

**Étude nouvelle sur Denis Diderot, l'Encyclopédiste du XVIII<sup>e</sup> siècle**. Extrait inédit du *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, par Pierre Larousse, XX, 143.

**Études sur la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Diderot**. — Ouvrage de M. Ernest Bersot, XX, 142.

**Études**. — Leur état en Russie et en Allemagne, III, 415. — Direction à leur imprimer, 416 — Sont partagées en six ou sept classes dans les *gymnasia* ou écoles secondaires, 419. — Moyens d'encouragements employés 420. — En quoi consiste l'enseignement public de ces écoles, 421. — Ce qu'il devrait être, *ibid.* — Utilité des bourses et des *stipendia* ou *pensions universitaires*, 422.

**EUBULIDE, le Milésien**, philosophe grec de la secte Mégarique, XVI, 111. — Avait pris Aristote en aversion, *ibid.* — Différents sophismes parvenus jusqu'à nous dont il est l'inventeur, *ibid.*

**Eucharistie**, I, 204, alinéa 44.

**EUCLIDE DE MÉGARE**, philosophe socratique. — Se livre particulièrement à l'étude des mathématiques, XV, 65. — Ses principaux sectateurs, *ibid.* — Déguisement qu'il revêt pour venir prendre les leçons de Socrate, XVI, 110. — Se livre aux sectateurs de l'Éléa-

tisme; réflexion de Socrate à ce sujet, *ibid.* — Ce qu'il dit dans une argumentation, 111. — Sa réponse sur ce que sont les dieux, *ibid.*

**EUDAMIDAS** (*le Testament d'*). tableau de Nicolas Poussin, cité, VII, 385.

**EUDÈME**, philosophe péripatéticien. — Ajoute quelque chose à la logique d'Aristote, XVI, 249.

**EUDOXE DE CNIDE**, philosophe pythagoricien. — Enthousiasme avec lequel il se livre à l'étude de la nature, XVI, 523. — Perfectionne l'astronomie: invention qu'on lui attribue, 524.

**EUGÈNE III**, pape. — Choisit Saint-Bernard, son ancien maître, pour prêcher la seconde croisade, XIV, 246.

**EULER** (*Léonard*). — Il résulte de ses expériences que tous les sons sensibles et appréciables sont compris entre huit octaves, IX, 99. — Sa manière d'expliquer les effets de la structure des flûtes est un beau morceau de physique, 115.

**EURÈNES II**, roi de Pergame. — Contribue à la fondation de la célèbre bibliothèque de cette ville, XIII, 442.

**EUXAPE**, médecin, auteur d'un ouvrage intitulé *Vie des Philosophes*. — Ce qu'il raconte touchant Sopatre, philosophe éclectique, XIV, 326. — Était le médecin de l'éclectique Chrysanthius, 334. — Son séjour à Athènes; ses voyages en Égypte et dans toutes les contrées où il espère acquérir de nouvelles connaissances, 338. —

**Eunuque** (*l'*), comédie de Térence, V, 235. — Beautés du rôle de Phédria, *ibid.* — Cette pièce offre de nombreuses scènes de passion, VII, 319. — Scènes que l'on pourrait attaquer, 367.

**Eunuques**. — Histoire d'un eunuque marchand d'esclaves, et d'un Marseillais, VIII, 509.

**EURPANTE**, philosophe grec de la secte Mégarique; précepteur du roi Antigone. Compose un ouvrage sur l'art de régner, approuvé des bons esprits, XVI, 112.

**Euphonie**. — Loi puissante de la prononciation, XIV, 441. — Elle tend sans cesse à rapprocher les hommes d'une même prononciation, *ibid.* — N'est



- pas observée par les Allemands, les Anglais, les Italiens, les Français, qui tous prononcent diversement les vers d'Homère et de Virgile, *ibid.* — Vice particulier de la prononciation anglaise, 443.
- EURIPAXOS**, statuaire et peintre grec. — Son *Pâris*, injustement critiqué par Falconet, XII, 117.
- EURIPIDE**. — Est facile et clair, III, 481. — Admirable emploi qu'il fait de la pantomime, VII, 380.
- EUSÈBE**, évêque de Césarée. — Témoigne du goût des Phéniciens pour la formation de leurs bibliothèques publiques, XIII, 440. — Jugement qu'il porte sur les fragments des *Antiquités égyptiennes* recueillis par Manéthon, XIV, 393. — Ce qui manque à son livre de la *Préparation évangélique* pour le rendre incomparable, XV, 295. — Ce qu'il rapporte des Juifs transportés en Égypte, 329.
- EUSÈBE DE MINDE**, philosophe éclectique. — L'empereur Julien, son disciple, abandonne son enseignement, XIV, 329.
- EUSTATHE**, philosophe éclectique, disciple de Jamblique et d'Edésus, XIV, 328.
- EUSTACHE DE SAINT-PIERRE**, notable bourgeois de Calais, rendu célèbre par son dévouement lorsque cette ville fut prise par Édouard III, roi d'Angleterre, VIII, 452. — Son grand caractère mal représenté dans la tragédie de de Belloy, *ibid.*
- Évangélistes**. — C'est une impudence sans exemple de citer leur conformité, I, 164. — I, 203, où ils sont nommés *Ambassadeurs*.
- Évangiles**. — Faiblesse des preuves qu'on apporte pour en démontrer la vérité, I, 161. — Dans les premiers siècles du christianisme, il y en avait soixante, on en a rejeté cinquante-six pour raison de puérilité, 167. — Le cygne de Lédæ et les petites flammes de Castor et Pollux nous font rire, et nous admettons sérieusement la colombe et les langues de feu de l'Évangile, *ibid.*
- EVE**. — Fait un mauvais repas, qui im-
- prime une *tache noire* à tous ses descendants, I, 201, alinéa 38.
- Évêques**. — Sous-gouverneurs; ils prennent la qualité de lieutenants du Christ; le pape les appelle ses valets, I, 196, alinéa 25.
- Évidence**. — On est forcé de l'apercevoir où elle est, I, 160.
- Évidence** (sur l'), fragment inédit, IV, 30.
- Exécutions publiques**. — Pourquoi le peuple y retourne, II, 408.
- Exercice**. — Utile au corps, il est essentiel à la santé de l'âme, I, 97.
- Existence**. — Ce qu'elle embrasse dans la physique expérimentale, II, 21.
- Expérience** (l'). — Mère féconde du progrès, IV, 258.
- Expériences** (l'art des). — Méthode à suivre indiquée par Franklin, II, 39. — L'insuccès des premiers essais ne doit point décourager, 40. — Nécessité de les répéter, 41.
- Expériences intéressantes** de Darcet, sur le *diamant*, à la demande de l'empereur François I<sup>er</sup> et du grand-duc de Toscane, IX, 456. — Ces expériences sont renouvelées, dans le laboratoire de Ronelle, en présence d'une assemblée nombreuse de hauts personnages et de savants distingués, 457. — Résultats obtenus, 458-461.
- Exposition** (de l'). — Ce que doit être cette partie du drame, VII, 346. (Voy. *Sommaire*, p. 303).
- Expositions publiques**. — Leur utilité au point de vue de l'art et de l'intérêt des artistes, XI, 6.
- Expression**. — Ce que tout le monde ne sait pas sur ce sujet, en peinture, X, 484 et suiv. — Ce qui la rend faible ou fausse, 486. — Chaque état de la vie a son caractère propre et son expression, *ibid.* — L'artiste qui n'a pas ce sentiment n'a rien de mieux à faire qu'à jeter ses pinceaux dans le feu, 489. — Comment elle se fortifie, 494. — Elle exige une imagination forte, une verve brûlante, 504.
- Extrait d'un mémoire présenté en 1768 à M. le Chancelier, par MM<sup>\*\*\*</sup>, libraires de Paris, pour obtenir de faire*



une nouvelle édition de l'Encyclopédie en France, XX, 129.

## F

**FABIANUS** (*Papirius*), rhéteur et philosophe romain. — Cité avec éloge par Sénèque, III, 26.

**Fabius Romanus**, ami du poète Lucain. — Contrefait des lettres qui accusent Mela de complicité avec Pison dans un complot contre Néron, III, 22.

\* **Fables sarrazines**, traduites du persan, IV, 485, 486, 487.

**Fabre d'Églantine**, auteur du *Philinte de Molière*, VII, 350.

\* **Face**. — Terme d'astrologie judiciaire et de divination, XV, 1.

**Fâcheux**. — Terme qui s'applique aux personnes et aux choses, XV, 2.

**Faculté de Droit**. — Curieux usage suivi en Allemagne de soumettre à ses professeurs, sous des noms supposés, les pièces des procès les plus importants, III, 427. — État de celle de France, 437.

**Faculté de Médecine**. — La meilleure des quatre; elle laisse néanmoins beaucoup à désirer, III, 438, 439.

**Faculté de Théologie**. — Est une école d'incrédulité, III, 438.

\* **Fagot**. — Usage bizarre adopté en signe de pénitence publique, XV, 2.

\* **Faible et Faiblesse**. — De la différence qui existe entre ces expressions, XV, 2, 3.

\* **Faim, Appétit**. — Synonymes, XV, 3.

**Fainéantise**. — Ne borne pas ses influences au corps; elle déprave les organes, amortit les plaisirs sensuels, et cause les ravages de l'esprit, I, 112. — Elle ruine le tempérament, *ibid.*

\* **Fait**. — Terme difficile à définir, XV, 3.

**Faits**. — Tous les peuples ont des faits auxquels, pour être merveilleux, il ne manque que d'être vrais, I, 148. — Les faits dont on appuie les religions sont anciens et merveilleux, 161.

**FALCONET** (*Camille*), médecin distingué. — Forme une riche bibliothèque, IX, 218. — Son buste par Falconet, X, 146.

— Pourquoi sa bibliothèque pourrait être mise au rang des bibliothèques publiques, XIII, 463.

**FALCONET** (*Étienne-Maurice*), célèbre statuaire. — Appelé en Russie par l'impératrice Catherine, Diderot devient le négociateur des conditions de son voyage, I, LII. — Presse Diderot de venir à Saint-Petersbourg, *ibid.* — Met si peu d'empressement à le recevoir que Diderot se brouille avec lui, *ibid.* — Affectait une grande indifférence pour la gloire, II, 108. — Expose au Salon de 1761 un *Buste du médecin Falconet*, très-ressemblant, X, 146. — Une statue de la *Mélancolie*, une *Petite Fille qui cache l'arc de l'Amour*, *ibid.* — Deux *Groupe de Femmes*, plâtres à exécuter en argent par Germain, l'habile ciseleur, *ibid.* — Expose, au Salon de 1763, un groupe de marbre représentant *Pygmalion aux pieds de sa statue au moment où elle s'anime*; description de ce groupe précieux, admirable dans toutes ses parties, 221-223. — Son éloge, 426. — Son parallèle avec Pigalle, *ibid.* — Marbres qu'il expose au Salon de 1765 : Une *figure de femme assise*, 427. — Une *Statue de saint Ambroise* dans le moment de son insolente apostrophe à Théodose, 428. — Un bas-relief d'*Alexandre cédant Campaspe, une de ses concubines, au peintre Apelle*, 429. — La *Douce Mélancolie*, statue debout, 430. — L'*Amitié*, statue debout : morceau plein d'âme et de sentiment, 432. — Brise son *Buste de Diderot* commandé par M<sup>me</sup> Geoffrin, en voyant celui qu'avait fait M<sup>lle</sup> Collet, son élève, XI, 22; XX, 110. — Sa généreuse proposition en faveur de l'élève Millot, victime d'une injustice de l'Académie, 379. — Retire de l'exposition pour le concours des élèves de 1767 un tableau présenté par son fils, 381. — Pensée de Diderot touchant son indifférence pour la gloire, XII, 112. — S'est injustement moqué du *Pâris* du sculpteur grec Euphanor; remarque de Diderot à ce sujet, 117. — Ses statues du roi *David* et du prophète *Isaïe* à Saint-

- Roch, XIII, 6. — Fait faire plusieurs doubles de sa correspondance avec Diderot et écrit un avertissement, XVIII, 80. — Époque de sa rupture avec Diderot, 83. — Lettres que Diderot lui écrit. Voyez, *Lettres à Falconet*. — Lettre que Diderot écrit au général Betzky sur Falconet et le traité de celui-ci pour la statue de Pierre I<sup>er</sup>, XIX, 479 et suiv.
- Fanatiques (les)*. — Dans les sciences et dans les arts sont plaisants et étonnent quelquefois, X, 417. — Jean-Jacques Rousseau est de ce nombre, et Winckelmann aussi, *ibid.*
- Fanatisme*. — Du fanatisme à la barbarie il n'y a qu'un pas, I, 9. — Il a ses martyrs comme la vraie religion, 151.
- an-Chin (les)*. — Secte d'Épicuriens fort répandue en Chine au v<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, XIV, 128.
- Fanfarons*. — Hommes sans fixité dans les idées, I, 219. — Leur philosophie, *ibid.*, alinéas 9, 10. — Sont détestés des sages, *ibid.*
- FANXI. — Mangogul se rend chez elle pour y faire un essai de l'anneau magique, IV, 306. — Son portrait, *ibid.* — Alonzo, son mari, était d'humeur facile, *ibid.* — Indiscrétion de son bijou, 307. — Un curieux entretien avec Amisadar, 308. — Morale en action, 312. — Autre entretien avec Marsupha; même aventure, même dénouement, 314.
- \* *Fantaisie*. — Passion d'un moment; ses effets, XV, 6.
- \* *Fantôme*. — Nom donné à des images ou à des êtres corporels que nous voyons hors de nous et qui n'y sont pas, XV, 7. — Origine des songes, *ibid.*
- Fantômes*. — Ils effrayent plus que les objets les plus terribles connus, VI, 392.
- FARFADI, médecin de la vaporeuse Salica. — Impuissance de son art, IV, 217.
- \* *Faste*. — Causes et effets de cette marque affectée des actions humaines, XV, 7, 8.
- FATMÉ. — Manière dont elle se venge d'un amant infidèle, IV, 237. — Visitée par des matrones, l'accusation de viol qu'elle porte contre Kersael est confirmée, 238. — Est soumise à l'épreuve de l'anneau magique, 241. — Révélations, *ibid.* — L'innocence de Kersael est reconnue, 242. — Est condamnée comme calomniatrice au supplice du cadenas, 243. — Est enfermée dans une maison de force, avec les matrones qui avaient prononcé en faveur de l'accusation, *ibid.*
- FAUQUE ou FALQUES (M<sup>lle</sup>), sœur du peintre Pillement. — Quérard lui attribue la paternité des *Zélindiens*, XVII, 478.
- Fausse Délicatesse (la)*, comédie de M. Kelly, traduite de l'anglais par M<sup>me</sup> Riccoboni, VIII, 465.
- Faux Généreux (le)*, comédie de Bret, V, 377, 439. — Épisode intéressant de cette pièce, VII, 310, 314.
- FAVART (Charles - Simon), auteur comique. — Fait représenter, en 1769, son opéra-comique *la Rosière de Salency*, VIII, 483. — Analyse de cet ouvrage, 484-487.
- FAVORIN, médecin du premier siècle de l'ère chrétienne. — Son opinion sur l'allaitement de l'enfant par sa mère, III, 95.
- Favoris du vice-roi*, ou Amis de la cour de Rome, I, 196, alinéa 24.
- Favorites*. — Voyez *Maitresses*.
- FAYRAY (Antoine de), chevalier de Malte, membre de l'Académie de peinture. — Expose, au Salon de 1763, une copie de l'*Intérieur de l'église de Saint-Jean de Malte ornée de plafonds peints par le Calabrese*; c'est un morceau d'un travail immense, X, 220. — Au même Salon: *Sa Famille maltaise* et ses *Femmes maltaises de différents états, et qui se font visite*, sont deux mauvais tableaux, *ibid.* — Au Salon de 1771, son tableau d'une *Audience donnée par le Grand-Seigneur à M. le Chevalier de Saint-Priest* a de l'effet, de la couleur, et le mérite de l'exactitude, XI, 487.
- FAYDIT DE TERSSAC (Jean-Joseph), curé de Saint-Sulpice. — Ses visites en 1783, à Diderot alors son paroissien, accueillies avec beaucoup d'égards, I, LXV.

*Fécondité de la Femme.* — Voyez *Ail*.

**FÉLIX**, l'un des héros du conte *les Deux Amis de Bourbonne*, V, 265. — Son histoire racontée par M. Aubert, 268. — Comment il apprend la mort d'Olivier, son ami, 270. — Effets de cette révélation, *ibid*. — Entre au service de M. de Rançonnières en qualité de garde-chasse, 272. — Son attachement à son maître lui devient fatal, 273. — Mis en prison, il doit la liberté à la passion dont la fille du geôlier s'est prise pour lui, *ibid*. — Passe en Prusse, où il sert dans le régiment des gardes, *ibid*. — La même histoire racontée par M. Papin, curé de Sainte-Marie à Bourbonne, 274.

*Femme docteur (la), ou la Théologie en quenouille*, comédie du P. Bougeant. — Voyez *Théologie en quenouille*.

*Femme jalouse (la)*, comédie de Colman, poète anglais. — Note sur l'élégante traduction de cette pièce par M<sup>me</sup> Riccoboni, VIII, 466.

*Femmes (sur les)*. — Morceau écrit au sujet de l'*Essai sur les femmes* par Thomas, II, 251. — La soumission forcée devient pour elles un supplice, 252. — Ce qui les caractérise selon saint Jérôme, 253. — L'orgueil est plus leur vice que celui de l'homme, 254. — Elles ont plus d'instinct que nous, 260. — Avis aux mères sur les dangers auxquels sont exposées leurs filles, 261. — Ce qu'il y a de piquant dans la passion d'une femme dévote, XIX, 123.

*Femmes galantes.* — Elles donnent le ton dans l'*Allée des Fleurs*, I, 238, alinéa 10 — Leur manière d'être, 248, alinéa 58 et suiv.

**FENEL** (l'abbé), érudit de l'Académie des Inscriptions. — Auteur d'un *Plan systématique de la religion et des dogmes des anciens Gaulois*, VI, 307.

**FÉNELON**. — Son *Traité de l'existence de Dieu*, recommandé, III, 491. — Plaisanté par Voltaire sur ses idées quiétistes et sur son attachement à M<sup>me</sup> de Guyon, VI, 352. — Citation empruntée à son *Télémaque*, VII, 331.

**FENOUILLOT DE FALBAIRE**. — Note intéres-

sante de cet écrivain au sujet des modiques honoraires accordés à Diderot comme éditeur de l'*Encyclopédie*, XIII, 125. — Lettre qu'il adresse à Garrick pour le prier de traduire l'*Honnête Criminel*, et de l'accommoder au théâtre anglais, XIX, 488. — Lettre que Diderot adresse à Garrick pour lui recommander Fenouillot, 490.

**FERDINAND VI**, roi d'Espagne. — Le clergé prend sur son esprit un ascendant sans bornes, VI, 467. — Suit aveuglément les conseils du jésuite Ravago, son confesseur, *ibid*.

**FERMAT**, savant géomètre. — Créateur du *Calcul des probabilités*, II, 13. — Ce qu'il disait au sujet d'une démonstration d'Archimède, 351.

\* *Fermeté et Constance*, synonymes, XV, 8, 9.

*Fermier.* — Voyez *JÉTHRO*.

**FERMIÈRE** (de La). — Diderot craint que la liaison de Falconet avec ce personnage ne finisse mal, XVIII, 260. — Son amitié pour M. Nicolai, 282. — Sa réserve ne le surprend point, 284. — Fable qu'il raconte dans un dîner que lui et son ami offrent à Diderot, XIX, 74.

*Fermiers généraux.* — Font parade de leur fortune ; leurs prédécesseurs étaient plus adroits, XIX, 281.

\* *Féroce*. — Épithète que l'homme a inventée pour désigner, dans quelques animaux, une disposition naturelle à l'attaquer, XV, 9.

**FERRAND**, grave magistrat anglais, auteur d'un petit recueil de pièces libres, plusieurs fois imprimé, X, 502.

**FERREIN** (Antoine), médecin, anatomiste célèbre. — Nie la découverte de Bertin sur la formation du lait, II, 54. — Mots de caractère qu'on lui attribue, VI, 306, 307.

**FESCHE** (Charles-Félix-Pierre), volontaire sur la frégate française *la Bondeuse*, commandée par Bougainville dans son Voyage autour du monde. — La bibliothèque du Muséum de Paris conserve un manuscrit inédit (1875) contenant une curieuse relation de ce voyageur-amateur, II, 197

*Feu*. — Il est impossible d'imaginer le feu en repos, II, 66. — L'adoration du feu tenait de celle des astres, XVI, 358.

\* *Fiacre*. — Nom donné à un genre de voiture publique établi vers 1650 par un nommé Sauvage, XIV, 31. — Règlements de police qui les régissent, 32.

*Fibre* (la). — Est en physiologie ce que la ligne est en mathématiques, IX, 276. — Sa nature, ses éléments, 277. — Sa formation, 278. — La fibre simple, la fibrille, la fibre musculeuse, 279.

*Fibrine végétale*. — Substance grasse et filamenteuse que les chimistes Dumas et Calours ont tirée du gluten, IX, 255.

*Ficin* (*Marsile*), philosophe florentin. — Professe la philosophie platonicienne; ses disciples; sa traduction de Platon, XVI, 336.

*Fidélité*. — Rare phénomène dans bien des contrées, chimère à Taïti, II, 242.

*Fiedmond* (M. de). — S'attache Vallet de Fayolle en qualité de secrétaire, XIX, 374. — N'a garde de se priver des services d'un homme intelligent et vertueux tel que celui-ci, 375.

\* *Figuier de Navius*. — Préjugé populaire attaché à cet arbre, XV, 9. — Différent du *Figuier ruminal*, *ibid.*

\* *Figuier ruminal*. — Arbre sacré sous lequel on découvrit la louve qui allaitait Rémus et Romulus, XV, 9.

*Fillox* (*Benjamin*). — Donne communication d'une lettre inédite de Diderot à M<sup>me</sup> Necker, XX, 80.

■ *Fils naturel* (l') ou les *Épreuves de la vertu*, comédie de Diderot, VII, 1. — Imprimée en 1757, représentée pour la première fois en 1771, 3. — Notice préliminaire de M. Assézat, 5. — Son grand succès de vente, 7. — Grimm en fait un éloge dithyrambique, *ibid.* — Est vivement critiqué par Palissot, et défendu par Lessing, *ibid.* — Subit l'épreuve de la représentation, le 6 septembre 1771, sur les instances de Molé, *ibid.* — Est retiré du théâtre, par suite d'une querelle survenue entre Molé et M<sup>me</sup> Prévile, *ibid.* — Ju-

gement passionné de Collé sur cet ouvrage, 8. — Comment il est apprécié par La Harpe, 9. — Pamphlets nés à son occasion, 10. — Dénoncé par Fréron comme plagiat du *Véritable Ami* (*il Vero Amico*) de Goldoni, *ibid.* — Remis au théâtre en 1771, *ibid.* — Acteurs qui jouèrent dans cette reprise, *ibid.* — Succès attesté par les recettes, *ibid.* — A été traduit en allemand, en anglais, en espagnol, *ibid.* — Victorieusement défendu contre l'accusation de plagiat portée par l'abbé de La Porte, 11-18. — Passage de cette pièce qui aigrit J.-J. Rousseau contre Diderot, 66. — Ce que l'auteur s'est proposé en écrivant cette pièce, 308. — Parallèle entre cette pièce et le *Véritable Ami* de Goldoni, 337.

\* *Fin*. — Raison morale, XV, 10.

\* *Fin*. — Terme relatif à commencement, XV, 9.

*Fin* (la) d'un monde et du neveu de Rameau, par J. Janin, V, 386; XX, 145.

*Firmicus Maternus* (*Julius*). — Écrivain chrétien du IV<sup>e</sup> siècle, XV, 299.

*Fiteau* (M<sup>lle</sup>), fille d'un maître des comptes. — Refuse, au pied de l'autel, le mari qu'elle allait épouser; pourquoi, XIX, 228.

*Fitz-James* (M. le duc de). — Reçoit le commandement du Languedoc, XIX, 52.

*Flaminia* (dona). — Courtisane de Naples; sa conduite avec son amant, M. Wilkes, XIX, 203 et suiv.

*Flamsted*, astronome anglais. — Ses expériences sur la propagation du son, IX, 87.

\* *Fléchir*, verbe neutre. — Ses acceptions diverses, XV, 10. — Devient verbe actif au moral, *ibid.*

*Flers* (M. le marquis de). — La présente édition lui est redevable de trois lettres de Diderot à l'abbé Gayet de Sansale, XIX, 500; XX, 1, 3.

*Fleury* (le cardinal). — Voyez *Sulamek*.

*Fleury* (l'abbé *Claude*), sous-précepteur des enfants de France. — Ses deux *Catéchismes historiques*, livres à consulter, III, 492.

*Flipart* (*Jean-Jacques*), graveur. — Sa

- gravure de l'*Accordée de village* de Greuze, X, 151. — A gravé la *Jeune Fille qui pleure son oiseau mort*, tableau de Greuze, 343. — N'envoie rien qui vaille au Salon de 1765, 450. — Expose, au Salon de 1767, deux gravures d'après Greuze, le *Paralytique* et la *Jeune Fille qui pleure son oiseau*, planches mal réussies, XI, 365.
- FLIPOT, concierge de l'Académie de peinture. — Voyez PHILIPOT.
- FLORA, jeune novice. — L'indiscrétion de son bijou la fait condamner à deux mois de prière et de discipline, IV, 162.
- \* FLORE, nymphe des îles Fortunées. — Les Grecs l'appelaient Chloris, XV, 10. — Culte que divers peuples lui rendaient, *ibid.*
- Flou, terme de peinture. — Quelles sont les exigences de ce genre, X, 409.
- FLUART (M.), personnage écossais. — Disputé un grand titre et une grande fortune à un enfant supposé; réflexions à ce sujet, XIX, 208.
- FLUTES. — Effets de leur structure expliqués par Euler, IX, 115. — Leur longueur et leur ouverture étant données, trouver la force de l'inspiration pour quel instrument fasse des sauts, 116. — D'où dépend la force du son, 118.
- Fo. — Divinité des Bramines, XIII, 510.
- Foë. — Fondateur d'une secte religieuse très-répandue en Chine, XIV, 128.
- Fo-mu. — Fondateur de l'empire de la Chine; époque présumée de son règne, XIV, 123. — Récits fabuleux sur ce prince, 124. — Transmet à ses successeurs sa manière de philosopher, *ibid.* — Fut aussi le premier législateur des Japonais, XV, 265. — Manière dont on le représente, *ibid.* — Date erronée de sa vie, *ibid.*
- Foi (la). — Voyez *Bandeau*.
- Foi (la). — De l'aveu des personnes les plus religieuses, elle a ses moments de défaillance, I, 21. — Il y en a autant d'espèces qu'il y a de religions au monde, 168. — N'est qu'une crédulité superstitieuse, II, 78.
- \* Foiriao, ou *Foqueux*. — Nom d'une secte de Japonais, XV, 11. — Doctrine de Xaca, fondateur de cette secte, *ibid.*
- Foissy (M. de), écuyer de M. le duc de Chartres. — Son caractère, XIX, 335. — Comment il est traité par M<sup>me</sup> de Pruneaux et M<sup>me</sup> de Meaux, XX, 16, 19.
- FOCEMAGNE (Étienne de). — Affirme avoir vu manuscrit, de la main de Fréret, l'écrit publié sous le titre: *Lettre de Thrasibule à Leucippe*, IV, 118.
- \* Fondation. — Examen de l'utilité et plus encore des inconvénients des fondations, au point de vue de la politique et du droit naturel, XV, 12 et suiv.
- FONTAINE, sculpteur. — Il s'attribue deux têtes de M<sup>lle</sup> Collot, XVIII, 271. — Diderot revient bien disposé sur lui; pourquoi, 296.
- FONTAINE DES BERTINS (Alexis), célèbre géomètre. — L'un des fondateurs de la science, II, 11. — Ses idées ont besoin de rencontrer des hommes qui les comprennent, 372. — Perfectionner le calcul intégral était son occupation favorite, 376.
- FONTAINE-MALHERBE (Jean), poète normand. — Auteur d'une *Épître sur les pauvres*, VIII, 468. — Phrase curieuse de cette épître, *ibid.* — Auteur d'une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée: *Argillan, ou le Fanatisme des Croisades*, *ibid.* — Examen de cette pièce, 469, 470.
- FONTANA (Félix), savant italien. — Notice sur lui, IX, 258 (note). — Regarde la *Tremella*, plante aquatique, comme le passage du règne végétal au règne animal, 259.
- FONTENELLE (LE BOUYER OU LE BOVIER de), savant littérateur. — Sa gracieuse réponse à la duchesse du Maine, II, 355. — Sagesse avec laquelle il échappait aux traits de l'envie, III, 320. — Modèle à suivre, 330. — Intéressant paragraphe de son *Histoire de l'Académie* sur les expériences de M. Sauveur pour la détermination des sons, IX, 119-131. — Note de Naigeon sur son excellent *Éloge de Leibnitz*, XV, 451. — Le discours qu'il tient sur le mépris de l'immortalité fait peine aux gens qui l'entendent, XVIII, 120.



FORBACH (M<sup>me</sup> de). — Voyez *Lettre à Madame*, etc.

FORBONNAIS (M. de). — Lettre adressée à M. de Malesherbes; à quel propos, XIX, 454.

*Force d'inertie*. — En quoi elle diffère de la pesanteur, II, 70.

\* *Fordicidies*. fêtes instituées par Numa, XV, 21. — Leurs causes et leurs effets, 22.

\* *Forfait*. — Ce qui le caractérise, XV, 22. — En quoi il diffère de la *faute* et du *crime*, *ibid.*

\* *Formalistes*. — Ce qui les caractérise, XV, 23.

*Formation des êtres*. — Nos idées à ce sujet sont incomplètes, II, 149.

\* *Formel*. — Signification de cet adjectif, XV, 23.

FORMEY (J.-Samuel). — Une plaisanterie de Voltaire tire de l'oubli sa réfutation des *Pensées philosophiques*, I, 125. — Fait à Diderot le généreux abandon des travaux qu'il avait exécutés pour un *dictionnaire encyclopédique*, XIII, 138. — Lettre de Diderot pour remercier de l'honneur qu'on lui a fait en le nommant membre de l'Académie de Berlin, XIX, 424.

*Formicaléo* (apologue du), XVII, 481.

*Fornication*, II, 233. — N'est point un acte répréhensible chez les Taïtiens, *ibid.*

FORTIA (l'abbé Bernard de), surnommé *l'abbé Vert*. — Aventure qui lui valut ce surnom, XI, 474.

FORTI-GUERRA ou FORTE-GUERRI, auteur du poème *Ricciardello*. — Note biographique sur cet écrivain, VI, 68. — Cité, 199.

\* *Fortuit*. — Terme commun dans la langue; vide de sens dans la nature, XV, 24.

\* *Fortune*, déesse fort en honneur chez les Grecs et les Romains, XV, 24. — Manière dont ils la représentaient, *ibid.* — Les auteurs grecs et latins l'ont célébrée à l'envi, 25.

\* *Fossoyeurs*. — Les mêmes hommes qu'on appelait autrefois *fossaires*, XV, 27. — Pourquoi on leur donne le nom de *corbeaux*, *ibid.* — Les quakers ne

cèdent point cet emploi à des mercenaires, *ibid.*

*Fou*. — Rameau (le neveu) a porté le talent de faire le fou aussi loin que possible, V, 433. — Il n'y a pas, dit ce Rameau, de meilleur rôle auprès des grands, 443. — Ceux de bonne espèce sont rares, 447.

FOUGEROUX DE BONDAROI, de l'Académie des sciences. — Remarques critiques sur son livre intitulé : *Recherches sur les ruines d'Herculanum*, VI, 378, 379.

FOULD (Achille), ministre d'État de la maison de l'empereur. — Tenait, en 1854, le Théâtre-Français sous sa dépendance, VIII, 140. — Contribue au refus de la pièce de Diderot intitulée : *Est-il bon? Est-il méchant?* *ibid.*

*Foulons*. — Synonymes : *Casuistes*, *Confesseurs*, *Dégraisseurs*, *Encaissés*, I, 198, 199, 205.

FOURGEOT (Matthieu de), brocanteur. — Courtier d'usure, VI, 229. — Son portrait, *ibid.* — Est signalé comme inscrit sur le livre rouge (Registre de la police), 232. — Exige dix louis de commission pour le rôle d'entre-metteur qu'il a joué, 233.

*Fourmis*. — Comparaison entre leur raisonnement et celui de l'homme, touchant l'ordre de l'univers, I, 229, alinéa 36.

FOURMONT. — Conseiller au présidial de Chaumont, V, 272. — Ses procès avec M. de Rançonnières, son voisin de campagne, *ibid.*

FOURMONT (Étienne), orientaliste français. — Est chargé de dresser, conjointement avec l'abbé Sevin, le catalogue de la bibliothèque turque à Constantinople, XIII, 474. — Résultats de sa mission, *ibid.* et suiv.

FOURNIER (P.-Simon), habile fondeur et graveur en caractères, XIV, 26. — Son *Traité historique et pratique sur l'origine de l'imprimerie* mérite d'être consulté, *ibid.*

\* *Fournir*. — Des différents sens de ce verbe actif, XV, 27.

\* *Fragilité*. — Expression employée figurément, XV, 27.



\* *Fragments échappés du portefeuille d'un philosophe*, VI, 444-457. — Sur les cruautés exercées par les Espagnols en Amérique, 451. — Sur le goût antiphysique des Américains, 452. — Sur l'anthropophagie, 453. — Essai sur le caractère de l'homme sauvage, 454.

¶ *Fragments politiques*, IV, 41. — Sur les Chinois, 45. — Des mines, 48.

¶ *Fragments sur divers sujets*. — S'il est plus aisé de faire une belle action qu'une belle page? III, 535. — Sur les exercices des cadets russes, 545.

FRAGONARD (*Jean-Honoré*). — Diderot indique un sujet de tableau convenable à son talent, VI, 194. — A son retour de Rome, en 1765, ce peintre, élève de Chardin et de Boucher, expose trois tableaux : 1. *Le Grand-Prêtre Corésus s'immole pour sauver Callirhoé*, X, 396. — (Ce tableau est aujourd'hui au Louvre sous le n° 208.) Il a été gravé par J. Danzel, *ibid.* — *L'Antre de Platon* (rêve de Diderot au sujet de ce tableau), 397-406. — II. *Un Paysage*, 407. — III. *L'Absence des père et mère mise à profit*, 408. — Reçu par acclamation à l'Académie sur la présentation de *Corésus et Callirhoé*, 409. — Expose au Salon de 1767 un tableau représentant des *Groupes d'enfants dans le ciel*; une *Tête de vieillard*, et plusieurs *dessins*, le tout mauvais, XI, 296. — A fait un beau tableau, en fera-t-il un second? XI, 307. — Auteur d'une esquisse de Diderot, XX, 415.

\* *Fratcheur*. — Sensation physique, XV, 28.

FRANÇOIS (*Claude-Clair*), sculpteur. — Expose, au Salon de 1767, un *Christ à la colonne*, son morceau de réception à l'Académie, XI, 362. — Cette statue est aujourd'hui au Louvre, Sculpture moderne, n° 291, *ibid.*

FRANÇOIS MILLET, petit-fils du peintre anversois du même nom. — Expose, au Salon de 1761, un *Saint Roch* pour l'église Saint-Louis de Versailles, X, 430. — Un *Repos de la Vierge* et plusieurs paysages que leur mauvaise

place ne permet pas d'apercevoir, *ibid.*

— Le Salon de 1763 reçoit de cet artiste deux paysages, à envoyer au Pont-Notre-Dame, 196. — Envoie au Salon de 1765 un paysage où *sainte Genièvre reçoit la bénédiction de saint Germain*, des *Paysages* et des *Têtes en pastel*, tableaux tous mauvais, 308. — A l'exposition de 1767, sa *Fuite en Égypte*, ses *Disciples allant à Emmaüs*, sa *Samaritaine*, sont de la plus désolante médiocrité, XI, 149. — Ce qu'il expose au Salon de 1769 ne mérite pas d'être remarqué, 414. — Envoie au Salon de 1771, trois mauvais paysages, 484, 485. — Ses paysages au Salon de 1775, à envoyer au Pont-Notre-Dame, XII, 16.

FRANÇOIS, dessinateur. — Voyez DEMARTEAU.

FRANÇOIS I<sup>er</sup>, roi de France. — Comment il augmente la bibliothèque de Fontainebleau, XIII, 466. — Sa passion pour les manuscrits grecs, *ibid.* — Crée la charge de bibliothécaire en chef, 467.

FRANKLIN (*Benjamin*). — Proposé comme modèle à suivre dans l'art expérimental, II, 39. — A l'exemple de Sextius, il recommande à chacun l'examen quotidien de sa conscience : ce qu'il appelle *faire sa caisse* le soir, III, 287.

*Frapper*. — Éviter le geste, il est aussi dangereux que le coup, II, 466. — Si on frappe, frapper juste, *ibid.*

FRÉDÉRIC I<sup>er</sup>, dit *Barberousse*, empereur d'Allemagne. — Suit, à la seconde croisade, l'empereur Conrad III, son oncle, XIV, 246. — Rentre dans ses États après avoir été défait, *ibid.* — Part à la tête de cent cinquante mille hommes pour la troisième croisade, 247. — Obtient de grands avantages sur les Grecs et les Musulmans, *ibid.* — Sa mort, *ibid.* — Son armée, sous la conduite du duc de Souabe, son fils, se joint à celle de Lusignan, *ibid.*

FRÉDÉRIC II, empereur d'Allemagne : — Épouse Yolande, fille de Jean de Brienne, qui lui apporte en dot ses

- droits au royaume de Jérusalem, XIV, 248. — Son habile conduite dans cette conjoncture, 249.
- FRÉDÉRIC II, roi de Prusse. — Alcyphron, jeune sceptique, conseille à Aristote (Diderot) de faire imprimer dans ses États la *Promenade du sceptique*, I, 186, 187. — Maxime gouvernementale qu'il émet dans un discours à l'Académie de Berlin, II, 381. — Diderot la condamne, *ibid.* — Ses mépris ont irrité tous les écrivains de l'Allemagne, 412. — Maximes politiques à son usage (LXXXIII à CCXXIV) 477 à 502. — Compose, au camp de Schatzlar, un *Éloge* de Voltaire, III, 395. — Sa conduite et sa valeur ont longtemps soutenu les efforts réunis des plus grandes puissances de l'Europe, VI, 322. — Éloge de ses poésies publiées sous le titre d'*Œuvres du philosophe de Sans-Souci*, *ibid.* — Son portrait en pied, peint par Amédée Van Loo, XI, 407. — Sa lettre au marquis d'Argens fait grand bruit, XVIII, 486. — Trait de pénétration et de justice de ce prince, XIX, 134.
- \* *Fréle*. — Vraie acception de ce mot, XV, 29.
- FREMIN, riche libraire de Paris. — Un testament du curé de Thivet l'institue légataire universel, V, 283. — Cruels embarras que la découverte de cette pièce cause au père de Diderot, *ibid.* et suiv. — Portrait de cet héritier avide, que la misère des héritiers du sang ne touche pas, 292.
- FRÉNICOL. — Nom comique donné au bijoutier La Frenaye dans les *Bijoux indiscrets*, IV, 210. — Son entrevue avec deux dévotes, 211. — Reçoit une commande de deux muselières, 212. — S'en va, et revient avec des machines de différentes grandeurs, 213. — Zélide et Sophie (c'est le nom des deux dévotes) font leur choix, *ibid.*
- FRÈRE JEAN DES ENTOMMEURES, I, 195, alinéa 21.
- Frères-Chapeaux*. — Voyez *Accessoires*.
- FRÉRON (Elie-Catherine), journaliste; fondateur de l'*Année Littéraire*. — Voltaire l'a mis en scène, sous le nom de Wasp, dans l'*Écossaise*, III, 389. — A fait de la critique un triste et plat métier, X, 177.
- FRÉRON (Louis-Stanislas), fils du précédent. Journaliste, continuateur de l'*Année littéraire*. — Diderot répond aux attaques qu'il a dirigées contre l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, III, 388. — Était un critique ignorant et sans bonne foi, 389. — Parasite assidu du financier Bertin et de sa maîtresse la comédienne M<sup>lle</sup> Hus, V, 431.
- FRESION, enchanteur chez le duc de Médoc. — Sa hideuse ressemblance avec le diable, I, 213, alinéa 65.
- \* *Freyja* ou *Frigga*, une des principales divinités des anciens Saxons, XV, 29. — Manière dont elle était représentée, *ibid.*
- FRICAMONE, dévote d'une vie édifiante. — Maugogul fait en vain l'essai de l'anneau magique sur son bijou, IV, 299. — Elle parle par la bouche; étrangeté de son langage, *ibid.*
- \* *Frivolité*. — Ce qui la caractérise, XV, 29. — Remède efficace contre ce défaut, 30.
- *Frontières de Virginie*. — Extrait de la *Gazette de France*, XVII, 503.
- FRONTIN (Sextus-Julius-Frontinus), consul romain. — Directeur des aqueducs sous l'empereur Nerva, a laissé dans l'ouvrage intitulé : *De aquæ du-cibus urbis Romæ* une intéressante description de ces immenses travaux, XIII, 313.
- FRUCHET (Ursule-Nicole), femme de Jean-François Rameau. — Son portrait par son mari, V, 486.
- \* *Fugitif*. — Terme qui se prend soit adjectivement soit substantivement, XV, 30.
- \* *Fugitives* (Pièces). — Caractère et destinée de ces petits ouvrages, XV, 31.
- FULBERT, évêque de Chartres, l'un des rares écrivains du XI<sup>e</sup> siècle, XV, 301.
- FULMIA, maîtresse de Sélim, IV, 348. — Révélations inattendues de son bijou,

352. — Sa rupture avec Sélim, 353.

\* *Funeste*. — Idée attachée à cet adjectif, XV, 31.

\* *Fureur*. — De l'acception de ce terme tant au singulier qu'au pluriel, XV, 31, 32.

\* *Futile*. — Se dit des personnes et des choses, XV, 32.

\* *Futile*. — Nom donné par les païens à un vase employé dans le culte de Vénus, XV, 32.

\* *Futurition*. — Terme de théologie qui a fait dire bien des sottises, XV, 32.

## G

GABALIS, jeune officier du régiment de Sélim. — Ce que fait sa maîtresse pour l'empêcher de partir en campagne, IV, 362.

GAGNAT (*Louis-Jean*), bibliophile et amateur de tableaux. — Tentatives de Diderot pour acquérir ses collections, XVIII, 253. — Opinion de Diderot sur les connaissances de Gagnat, 267. — Acquisitions qu'il fait pour le compte de l'impératrice de Russie, à la vente Gagnat, 306, 308.

\* *Gaillard*. — Acceptions diverses de ce mot; il est de peu d'usage, et ne peut être que rarement employé avec goût, XV, 33.

*Gaine (la) et le Coutelet*, fable, VI, 119.

*Galactophages*, peuple imaginaire. — Comment Jupiter le forma, II, 401.

*Galanterie*. — Questions sur ce sujet, II, 242. — Dangers qui l'accompagnent, 261.

\* Des diverses acceptions que comporte ce mot en morale, XV, 33, 34.

GALBA (*Servius-Sulpitius*), empereur romain. — Ce qu'il disait à Pison, II, 489.

*Galette*. — Celle sans levain, ni beurre, ni sel, en usage chez les Juifs, I, 202.

GALIANI (l'abbé *Ferdinand*), érudit napolitain. — Diderot le prend pour juge dans une discussion grammaticale, élevée entre lui et Naigeon au sujet d'une ode d'Horace, VI, 289. — A son avis, Diderot et Naigeon se trom-

pent, 301. — Ses explications à ce sujet, *ibid.* — Notice sur lui, 440. — Ses ouvrages, 441. — Ce qu'il rapporte d'une représentation du *Père de famille*, joué à Naples en 1773, VII, 177. — Curieuse anecdote sur un poète dramatique napolitain, VIII, 409. — Pense, avec Webb, que les sujets tirés des livres saints ou du martyrologe ne peuvent jamais fournir un bon tableau, XI, 344. — En quoi il déplaît à Diderot, XVIII, 459. — Sa fécondité en mots et traits plaisants; histoire du Porto-Sacro, 472. — Sa fable du rossignol et du coucou, 509. — Son portrait; il raconte une anecdote de deux moines et de deux filles, XIX, 30. — Autres anecdotes plaisantes, 37, 139. — Son opinion contre l'exportation des grains et contre la faveur accordée à l'agriculture, 298. — Son opinion sur Tibère, Néron et Caligula, 299. — Il explique et démontre la vérité de son opinion contre l'exportation des grains, 307. — L'ouvrage de Morellet contre les *Dialogues* de Galiani est plein d'amertume, 339. — Jugement que porte Galiani sur Morellet, XX, 10.

GALILÉE, créateur de la philosophie expérimentale. — Ses remarquables découvertes, II, 369.

*Galimatias*. — Existe en peinture aussi bien qu'en poésie, XII, 124. — On le rencontre aussi en sculpture, témoin le *Tombeau du maréchal d'Harcourt* à Notre-Dame, par Pigalle, *ibid.*

GALITZIN (*Dimitri-Mikhaïloritch*), ambassadeur de Russie. — Achète, au nom de sa souveraine, la bibliothèque de Diderot, I, LI. — Ambassadeur à La Haye, il y reçoit durant plusieurs mois Diderot revenant de la cour de Russie, LIV. — Le livre *De l'homme*, par Helvétius, est publié par ses soins, II, 265. — Son entretien avec Diderot sur diverses questions relatives à la peinture, XI, 40. — Apprend aux Hollandais à manger le maquereau, XVII, 418. — Diderot habite chez lui à La Haye, 443. — Diderot lui présente Falconet pour l'entreprise de la statue

- de Pierre I<sup>er</sup>, XVIII, 82. — Le prince Galitzin fait des progrès considérables dans la connaissance des beaux-arts, 238. — Il juge à propos d'observer par apostille à une de ses lettres au général Betzky que la pension de Diderot est de 100 livres, 243. — Travaille à mettre en russe la vie des peintres français, italiens, allemands, etc., 251. — Diderot déplore son départ, 252. — Le prince Galitzin est marié, et va aux eaux d'Aix-la-Chapelle, 300. — Il a demandé pour l'impératrice un tableau à chacun de nos bons artistes, 301. — Embarras du prince, 305. — Il a appris à Diderot que Falconet a fait une œuvre sublime, 318. — Son amour pour une belle dame, XIX, 235, 249. — Sa simplicité, 250. — Son départ, 286. — Vient d'obtenir l'ambassade de La Haye, 325. — Ses progrès dans les beaux-arts, 350. — Lettre que Diderot lui adresse au sujet de sa correspondance avec Falconet, XX, 74. — Autre lettre de Diderot; la colique l'empêche d'aller fêter la Sainte-Catherine chez le prince, 87.
- GALITZIN (la princesse de), femme du précédent. — Ce qui lui arriva à une représentation du *Déserteur*, joué par Caillot, VIII, 412. — Diderot reçoit une lettre d'elle; bizarrerie de cette lettre, XIX, 267. — Caractère de cette princesse, 342. — Sa manière de vivre à La Haye, 350.
- GALLET, chansonnier. — Notice sur cet épiciers-poète, VI, 225. — Mot plaisant de Panard, son ami, en parlant de sa mort, *ibid.*
- GALLION (*Marcus-Novatus*, surnommé *Junius*), frère de Sénèque le philosophe. — Sa belle épouse, en qualité de proconsul d'Achaïe, aux Juifs qui demandaient la condamnation de saint Paul, III, 18. — Avait la flatulence en horreur, 363.
- GAMALIEL, docteur juif, l'un des accusateurs de Jésus-Christ devant Pilate, XV, 358. — Il appartenait à la classe des docteurs appelés *princes de la captivité*, *ibid.*
- GARAMOND (*Claude*), célèbre graveur et fondeur en caractères, XIV, 26. — Exécute, par ordre de François I<sup>er</sup>, les types qui ont tant fait d'honneur à Robert Étienne, 27.
- GARAND, peintre peu connu. — A fait de Diderot un portrait fort ressemblant (Diderot avait alors cinquante-quatre ans), XI, 22, et XX, 113. — Ce portrait, que Grimm a fait graver par Chenu, et qu'il ne communiquait pas, a été distribué avec le t. IX, mais doit figurer au t. I<sup>er</sup> de la présente édition. — Fait le portrait de M<sup>me</sup> d'Épinay à la Chevrette, XVIII, 453.
- GARAT (*Dominique-Joseph*). — Son récit d'une entrevue avec Diderot, I, xxi. — Ce que, dans ses *Mémoires historiques*, il dit de la société du baron d'Holbach, III, 386. — Publie, dans le *Mercur* du 15 février 1779, une lettre sur le caractère de Diderot, 392. — Auteur d'un *Éloge de Suger*, *ibid.* — A fait de Diderot une agréable caricature dont le modèle se déclare satisfait, *ibid.*
- GARBEIL. — Note sur ce personnage, II, 249. — Affreuse conduite de cet homme atroce envers M<sup>lle</sup> de La Chaux, V, 318. — De communes études amènent une grande intimité entre lui et Diderot, qui habite dans son voisinage, 319. — Portrait physique de ce monstre d'ingratitude, 320. — Le comte d'Hérouville, lieutenant général, l'associe à ses savants travaux, 321. — Sa santé s'altère, *ibid.* — Afin d'alléger sa tâche, l'héroïque M<sup>lle</sup> de La Chaux apprend l'hébreu et accomplit des prodiges de savoir, *ibid.* — Pour prix de tant de travaux il abandonne l'infortunée qui lui a tout sacrifié, 322. — Meurt à l'âge de quatre-vingt-deux ans, 331. — Ouvrage que l'on a de lui, *ibid.*
- GARENGEOT (CROISSANT de), chirurgien, IX, 215.
- GARNET (*Heur*), jésuite anglais. — Un des auteurs de la conspiration des poudres (1605), est mis à mort, XV, 279.
- Garnison. — Voyez *Rendez-vous général*.

GARO, nom d'un personnage du *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac. — La Fontaine en a fait le héros de sa fable *le Gland et la Citronille*, VI, 263.

GARRICK (*David*), célèbre comédien anglais. — Grands effets de sa pantomime, VII, 402. — La perfection de son jeu dans *le Joueur*, drame d'Edward Moore, a fait à Londres le grand succès de cette pièce, 415. — Disait que tel acteur qui sait rendre parfaitement une scène de Shakespeare ne connaît pas le premier accent de la déclamation d'une scène de Racine, VIII, 344, 364. — Son visage manifeste instantanément les passions les plus différentes, 352 et 382. — Jouait avec une égale perfection la comédie et la tragédie, *ibid.* — Pourquoi, selon lui, il était devenu un grand comédien, 396. — Comment, à son avis, un acteur s'élève au-dessus du médiocre, XI, 46. — Ce qu'il disait des vers de Racine, XIX, 396. — Lettre que Fenouillot lui adresse pour le prier de traduire *l'Honnête Criminel* et de l'accommoder au théâtre anglais, 488. — Diderot, dans une autre lettre, lui recommande Fenouillot, 490.

¶ *Garrick, ou les Acteurs anglais.* — Observations sur une brochure portant ce titre, VIII, 339. — Notice préliminaire, 341.

GASCHON (M.). — Jugement de Diderot sur lui, XVIII, 451, 525. — Sa première visite à M<sup>me</sup> Le Gendre, 521. — Légèreté avec laquelle il fait des serments, XIX, 165. — Comment M<sup>me</sup> Le Gendre fait des serments, et désire et reçoit ceux de Gaschon, 166.

GASSENDI (*Pierre*), philosophe français. — Son erreur sur la propagation du son dans certaines circonstances, IX, 87. — Notice sur ce savant qui fut en France le restaurateur de la *philosophie d'Épicure*, XIV, 525. — Ent pour disciples ou pour sectateurs les personnes les plus illustres de son temps, 526. — Noms des hommes extraordinaires et des femmes célèbres qui fréquentèrent ses écoles, 526, 527. — Se lie avec Hobbes à Paris, XV, 95.

GASTON. — Voyez ORLÉANS.

GATAKER. — Philosophie stoïcien moderne; homme profond, mais il a des préjugés, XVII, 230.

GATTI, médecin, professeur à Pise. — Curieuse constatation pratique touchant les avantages ou les inconvénients de la médecine, III, 496. — Son opinion sur la belle ordonnance du *Paralytique* de Grenze, X, 210. — Sa conversation sur les charmes du séjour de l'Italie; remarque sur la dévotion d'une femme qui se jette entre les bras de son amant, XIX, 123. — Anecdote sur un sénateur de Venise, 124. — Autre, sur une plaisanterie faite par milord Chesterfield au président de Montesquieu, *ibid.* — Succès que l'inoculation obtient dans son petit hôpital, 301.

GAUCHAT (*Gabriel*), abbé, chanoine de la cathédrale de Langres. — Cet abbé, objet des plaisanteries de Voltaire, VIII, 203 (note), négocie, sans succès, un rapprochement entre Denis Diderot et l'abbé, son frère, I, LIX.

GAUSSIN (*Jeanne-Catherine*), célèbre actrice de la Comédie-Française. — Excellait encore dans *la Pupille* de Fagan, à l'âge de cinquante ans, VIII, 351 et 376. — Sa beauté séduisait Diderot, 398.

GAYET DE SANSALE (l'abbé), conseiller au Parlement. — Lettre (inédite) que Diderot lui écrit pour justifier la fille Desgrey, XIX, 501. — Autre lettre (inédite) de Diderot à lui adressée sur le même sujet; nouveaux moyens qu'il présente pour la justification de cette fille, XX, 1. — Autre lettre (inédite) sur le même sujet, 3.

*Gazette de France.* — Journal dont la rédaction fut confiée en 1763, par le gouvernement à Arnaud et à Suard, II, 157, et XIX, 140.

\* *Geheune.* — Terme de l'Écriture tiré de l'hébreu, sa signification, XV, 34.

GÉLIOTE, célèbre chanteur de l'Opéra, très-recherché des dames, IV, 146 — Voyez JÉLIOTTE.

GEM (le docteur). — Son caractère; aventure de son cheval, XIX, 249.



*Gémare (la)*, recueil des lois et traditions juives, composé au second siècle de l'ère chrétienne par Rab et Samuel, XV, 360.

GENDRON, célèbre oculiste, I, 224. — Impromptu de Voltaire dans une visite qu'il lui fit à Auteuil, *ibid.*, à la note.

*Genèse*, citée, XIV, 92. — Aucun système de physique ne doit contredire les vérités qu'elle nous enseigne, *ibid.*

*Genève*. — Réflexions sur l'ouvrage publié par les citoyens et bourgeois de cette ville, à l'occasion de la renonciation de J.-J. Rousseau au droit de citoyen, IV, 70.

GENGIS-KHAN. — Son irruption en Asie; il anéantit presque entièrement les Croisés, XIV, 249.

■ *Génie* (sur le), fragment inédit. — Sa manière d'opérer, IV, 26, 27.

*Génie*. — En quelle langue que ce soit, l'ouvrage que le génie soutient ne tombe jamais, I, 392. — L'homme de génie est toujours rare, II, 290. — Il n'est pas l'effet du hasard, 292. — Se manifeste plus aisément sous les bons gouvernements, 342. — Attire fortement à lui tout ce qui se trouve dans la sphère de son activité, 411. — Ce qui le caractérise, III, 274. — Est plus rare que la bonté et la vertu, 536. — Différence qu'il y a entre l'esprit et le génie, VII, 363. — Il est de tous les temps, mais parfois il sommeille, *ibid.* — A quels caractères le reconnaît-on? XI, 427. — Ne connaît point de règles, XIV, 425.

\* En quoi il consiste, XV, 35. — Est un pur don de la nature, 37. — Le goût en est souvent séparé, *ibid.*

GÉNIX (*François*). — Raconte, dans sa *Vie de Diderot*, une anecdote sur Nageon, I, 7, note. — Publie, en 1856, une édition de *la Religieuse* de Diderot, citée comme un exemple de réticences maladroites, V, 4. — Publie, en 1847, *Oeuvres choisies de Diderot, précédées de sa vie*, XX, 144.

*Génération*. — Étude physiologique de cet acte de la vie humaine, IX, 394-408. — Cas extraordinaire de grossesse d'un soldat, *ibid.* et 409. — Autre

exemple d'une grossesse non moins singulière constatée en 1755, par Louis, secrétaire de l'Académie de chirurgie, 410. — Germes préexistants, 411. — Fœtus, 412. — Monstres, 418. — Ses maladies, 421. — Hermaphrodites, *ibid.* — Maladies héréditaires, 422. — Catalepsie, 423.

GENLIS (M<sup>me</sup> de). — Auteur des *Dîners du baron d'Holbach, dans lesquels se trouvent rassemblés sous leurs noms une partie des gens de la cour et des littérateurs les plus remarquables du XVIII<sup>e</sup> siècle*, XX, 145.

*Genres dramatiques* (des), VII, 307. — Voy. *Sommaire*, p. 301.

*Gens de lettres*. — On les corrompt à peu de frais, II, 477.

GEOFFRIN (*Marie-Thérèse* RODET, dame). — Opère secrètement le déménagement de Diderot, IV, 5. — Détails sur le mobilier qu'elle substitue à l'ancien, 6-12. — Mot caractéristique de sa bienfaisance, VI, 301. — L'honnête et savant Levesque de Burigny était admis dans son intimité, 313. — Fait exécuter par Joseph Vernet *la Bergère des Alpes*, sujet tiré des contes moraux de Marmontel, X, 203. — Fait affubler, après coup, d'une perruque le buste de Diderot, par Falconet; celui-ci le brise, XI, 23. — Prend en grippe le tableau de *la Mère bien-aimée* de Greuze, 443. — Contribue par de grands sacrifices d'argent à l'achèvement de l'*Encyclopédie*, XIII, 121. — Par quoi ses visites à M<sup>me</sup> Diderot se distinguent, XVIII, 341. — Mot plaisant fait sur elle par Greuze, 469. — Sa mise noble et simple, 508. — Ce qu'elle répond à l'abbé Follet, à l'occasion d'une visite où l'ennui la gagne, XIX, 80. — Diderot se plaint d'elle dans une lettre à M<sup>lle</sup> Volland, 239. — Discussion d'intérêt entre cette dame et M. de \*\*\* , 289. — Son origine et sa fortune citées comme un singulier exemple de la destinée des femmes, 408. — Elle a marqué dans le XVIII<sup>e</sup> siècle par sa maison; pourquoi Diderot n'allait point chez elle, XX, 136, 137.



**GEOFFROY (Julien-Louis)**, critique; rédacteur de l'*Année littéraire*. — Il publie des articles d'une violence extrême contre Diderot, auteur de l'*Essai sur les règnes de Claude et de Neron*, III, 5. — Réponse de Diderot, 383, 389. — Son compte rendu de la reprise du *Père de Famille*, en 1811, VII, 177.

**GEOFFROY, le cadet**. — Son procédé général pour l'analyse des viandes peut se distribuer en quatre parties, XIII, 274.

**Géographie**. — Ne point faire des études séparées de la géographie ancienne et de la géographie moderne, III, 493. — Ouvrages à consulter, 494.

**Géologie**. — Moyen de donner de l'attrait à l'étude de cette science, III, 493.

**Géométrie**. — Être géomètre, ou savoir la géométrie sont deux choses très-diverses, III, 452. — Est la meilleure et la plus simple de toutes les logiques, 454. — Est l'antidote de la superstition, *ibid.* — Est la boussole d'un bon esprit et le frein de l'imagination, 455. — Sa formule finale, 456. — L'esprit géométrique est le même que l'esprit juste, 542.

**GEORGES (François) le Vénitien**, philosophe pythagoréo-platonico-cabalistique du xvi<sup>e</sup> siècle, XVI, 533. — Ses principes, 534.

**GERBERT**. — Voyez SYLVESTRE II.

**Germes préexistants**. — Examen de cette grave question, II, 110; IX, 411.

**GERSON (Jean)**, théologien, XV, 301.

**GERYON**. — Homme d'une force extraordinaire, dont les poètes ont fait un géant à trois corps, I, 204, alinéa 44.

**GESSNER (Salomon)**, écrivain suisse. — Demande à Diderot quelques-uns de ses opuscules pour les insérer dans une édition nouvelle de ses *Contes moraux*, V, 264. — Examen de son poème la *Mort d'Abel*, VI, 324. — Son drame intitulé *Èraste* donne à Diderot le sujet des *Pères malheureux*, tragédie en un acte et en prose, VIII, 20. — Le *Sylvain*, opéra-comique de Marmontel, est un emprunt fait à l'*Èraste*, *ibid.*

**Geste symbolique**. — Lisez *Signe de croix*, I, 213. — Son pouvoir, *ibid.*, alinéas 64, 65.

**Geste (le)**. — Il détermine l'intonation, et réciproquement, VII, 107. — Il est facile de l'écrire; quant à l'intonation, elle ne peut se noter, 108.

**Gestes**. — Exemples de leur éloquence, I, 354, 355. — Diderot, à la comédie, jugeait du talent des acteurs par la vérité de leurs gestes; manière dont il faisait cette étude, 359. — Le SŒGE, devenu sourd, allait à la représentation de ses pièces, les écoutant naturellement à la manière de Diderot, 360.

**GIBERT (Joseph-Balthazar)**, historien. — Ses savantes remarques sur la chronologie de Babylone et des Égyptiens, XIV, 165. — Preuve de la vérité de ses calculs, 166.

**GIFFART, libraire**. — Éditeur d'un ouvrage auquel Diderot fait allusion, I, 184.

**GIGON (don Miguel)**, chevalier de Saint-Jacques. — Forme une société de commerce avec Don Pablo Olavidès, VI, 468. — L'association prospère, *ibid.* — Don Pablo étant devenu odieux à l'Inquisition est indignement traité, 471. — Obtient à prix d'argent la mainlevée des biens, la réhabilitation et la liberté de Don Pablo, 472.

**GINGUENÉ (Pierre-Louis)**, littérateur français. — Publie, en 1791, un livre ayant pour titre *Lettres sur les Confessions de J.-J. Rousseau*, III, 7. — Prend parti dans cet ouvrage pour le Gènevois contre Diderot, 8.

**GIORGIONE (le)**. — Ce peintre, grand coloriste, tirait toutes ses carnations de quatre couleurs principales, XII, 112.

**GIRARD (l'abbé)**, grammairien distingué, auteur d'un excellent livre intitulé: *la Justesse de la langue française, ou les Différentes Significations des mots qui passent pour synonymes*. — Livre réimprimé, en 1736, sous le titre de *Synonymes français*, III, 467. — La continuation de cet ouvrage serait bien digne de quelque membre de l'Académie, XIII, 269.

GIRARD (*Jean-Baptiste*), jésuite français.

— Corrupteur de la belle Catherine Cadière, XV, 280. — Comment il échappe à un supplice mérité, *ibid.*

GIRARDON (*François*), l'un des plus célèbres sculpteurs français. — Perfection de sa figure de la *Piété* au tombeau du chancelier Séguier dans l'église Saint-Gervais de Paris, X, 224.

GIRGIKO L'ENTORTILLÉ. — Voyez CRÉBIL-  
LON.

GIROUST (*Marie-Suzanne*). — Voyez  
ROSLIN.

GIVRI (M. de). — Obtient le privilège de placer des carrosses dans les carrefours, et de les louer à l'heure ou à la journée, XIV, 31.

Glacer. — Signification de ce mot, employé comme terme d'art en peinture \, 169. — Graves inconvénients attachés à ce procédé, *ibid.*

Gland (le) et la Citrouille, fable de La Fontaine, VI, 263.

Glandes. — Il y a trois sortes de glandes, IX, 299. — Sécrétions qu'elles produisent, 300. — Ont des artères, des veines, des nerfs et des valvules, 301.

Glande pinéale. — Son emploi, I, 226, alinéa 27.

GLEICHEN (*Henri-Charles*, baron de), ministre de Danemark en France. — Donne de grands éloges à Vassé pour son tombeau du roi Stanislas, XI, 459. — Blâme fortement une statue de *Vénus*, exécutée, en 1769, par Guillaume Coustou le fils, pour le roi de Prusse, *ibid.* — Diderot le rencontre en Hollande, XVII, 451. — Il accompagne Diderot à Marly, 353. — Sympathie entre eux, 354. — Dîner chez lui, XIX, 186. — Ce qu'il raconte d'une comédie espagnole, *ibid.* — Sa réponse à une étourdie, 270.

GLÉNAT (M. de), espion de police. — M. de Sartines informe Diderot du rôle ordinaire de cet individu qu'il admet en confiance, I, XLVII. — Comment il s'introduit chez Diderot et le trompe, XIX, 130.

Gloire. — Son temple est situé au sommet d'un roc escarpé, III, 432. — La

gloire littéraire, fondement de toutes les autres, 468.

\* Glorieux. — Appréciation morale de ce caractère, XV, 41.

GLUCK, compositeur allemand. — Son parallèle avec Piccini donne lieu à des disputes entre les partisans de la musique allemande et ceux de la musique italienne, XII, 135.

Gluten. — Découverte de cette substance, faite en 1742 par Beccari, médecin de Bologne, IX, 255. — Propriétés de ce produit, 256. — Composition du gluten de la fibre animale, 277. — On le retrouve conservé dans les os des momies après deux mille ans écoulés, *ibid.* — Varie suivant les âges et les tempéraments, *ibid.* — Analyse chimique de cette substance, 278.

Gnostiques, philosophes orientaux. — Exposé de leur doctrine, XVI, 172-177. — Voyez *Barbeliots* et *Orientale* (*philosophie*).

GODARD (*Léon*). — Confie à M. Assézat les copies de divers ouvrages de Diderot, réunis par lui-même, et collationnés sur les manuscrits originaux conservés à la Bibliothèque impériale de l'Ermitage à Saint-Petersbourg, I, vi. — Auteur d'un livre plein de documents précieux, ayant pour titre : *Petersbourg et Moscou, souvenirs du couronnement d'un tzar*, M. Godard a décrit en détail le palais de l'Ermitage et ses collections, LXVII, LXVIII.

GODEFROI DE BOUILLOX. — Traverse la Hongrie à la tête des Croisés qu'il conduit à la conquête des lieux saints, XIV, 245. — Passe à Nicée la revue des sept cent mille hommes qui composent son armée, *ibid.* — Bat Soliman, soudan de Nicée, en deux rencontres différentes, *ibid.* — S'empare de Jérusalem, *ibid.* — Commande dans cette ville, *ibid.*

GODESCAL, prédicateur allemand. — Veut jouer le rôle de Pierre l'Hermite et subit le même sort : les aventuriers qui l'ont suivi sont massacrés en Hongrie, XIV, 245.

GÖESCHEN, libraire allemand. — Publie, en 1804, une traduction de la satire

de Diderot ayant pour titre : *Le Neveu de Rameau*, V, 362. — Particularités relatives à cette publication racontées par Goethe, le traducteur, 363 et suiv.

GOETHE (*Jean-Wolfgang*), célèbre écrivain allemand. — Ce qu'il raconte dans ses *Mémoires*, touchant les *Deux Amis de Bourbonne*, conte de Diderot, V, 264. — Publie, en 1804, une traduction du roman satirique de Diderot, ayant pour titre : *le Neveu de Rameau*, 362. — Schiller, qui lui avait communiqué le texte original, le félicite sur son travail, 363. — A la mort de Schiller (mai 1805) on perd la trace du manuscrit autographe de Diderot, *ibid.* — Prend part à une controverse sérieuse, qui s'élève, en 1821, au sujet d'une prétendue découverte de ce manuscrit, dont M. le vicomte de Saur donne, dit-il, une édition, 364. — Lettre que M. Brière, éditeur des *Oeuvres complètes de Diderot*, lui adresse à l'occasion de cette fraude littéraire, *ibid.* — Sa réponse à M. Brière, 366. — Ses judicieuses réflexions sur le danger des publications controvérsées, *ibid.* — Lettres à Schiller, 373, 374. — Son jugement sur l'ouvrage de Diderot, 375. — Sa lettre du 7 avril 1780, à Merck, au sujet de *Jacques le Fataliste*, VI, 7, 8.

GOIS (*Étienne-René-Adrien*), sculpteur, élève de Michel-Ange Slodtz. — Expose au Salon de 1767 le modèle en plâtre d'un groupe d'*Aristée désespéré de la perte de ses abeilles*, XI, 359. — Un *Buste en terre cuite*, 360. — Une *Image de la douleur*, marbre diversement jugé, et des *Dessins lavés au bistre et à l'encre de Chine*, d'un faire remarquable, sublimes et tout à fait d'un grand goût, *ibid.* — Le *Saint Bruno en méditation* ; que cet artiste expose en 1769, est un morceau de maître de premier ordre, 457. — Expose, en 1771, le *Portrait du docteur Bellot*, très-ressemblant, et plusieurs dessins, 539.

GOLDBONI (*Charles*), poète comique italien. — Auteur de *l'Enfant d'Arle-*

*quin perdu et retrouvé*, pièce qui le fit appeler à Paris, V, 477. — Remarque sur le dénouement de sa comédie *le Bourru bienfaisant*, VI, 106. — Diderot est méchamment accusé par Fréron de plagiat pour une imitation de sa comédie *Il Vero Amico*, passée dans *le Fils naturel*, VII, 11. — Parallèle des deux ouvrages, par l'abbé de La Porte, où la fausseté de l'accusation est démontrée, *ibid.* à 18. — Réfute lui-même la mensongère accusation de Fréron, 175, 176.

GONCOURT (E. et J. de). — Leur livre intitulé : *Sophie Arnould*, donne sur cette comédienne des détails intéressants, VI, 312.

GONDOIX (M<sup>me</sup>). — Dine avec Diderot au Grandval ; mots plaisants de celui-ci, qui la font rire, XVIII, 462.

GON, fondateur de l'Arsenal. — Diderot le recommande à Falconet pour la fonte de sa statue, XVIII, 313. — Il se réjouit de ce que Falconet s'est décidé à s'assurer le concours de cet homme, 327.

GORDON, personnage anglais que Diderot rencontre à la Haye. — Ce qu'il dit des Hottentots, XVII, 445. — Ce qu'il disait de Kolb, et de l'abbé Lacaille, 446.

GOUDAR (*Arge*), auteur d'un ouvrage intitulé : *les Intérêts de la France mal entendus*. — Jugement de Diderot sur ce personnage, XVIII, 480.

GOUFFIER (marquis de). — Fait des propositions folles à M<sup>lle</sup> d'Oigny ; l'ennève ; est enfermé, XIX, 227.

GOUGENOT (l'abbé), conseiller au grand conseil. — Un des inspireurs habituels de Greuze et de Pigalle, X, 451.

GOUDON (*Jean*), célèbre sculpteur. — Éloge de ses *Naiades* pour la fontaine des Innocents, XI, 19.

GOUSSE. — Histoire de ce singulier personnage, VI, 69. — Sa morale, 71. — Son procès, son incarcération, sa servante, 90.

GOUSSIER, dessinateur. — Diderot, détenu à Vincennes, le fait venir pour travailler avec lui aux dessins de l'*Encyclopédie*, XIII, 113. — Les pre-

- miers essais démontrent l'impossibilité d'une exécution satisfaisante, en présence des entraves que l'on éprouve, *ibid.*
- Goût.* — st le plus superstitieux et le plus inconstant de nos sens, I, 352. — Voyez *Sens*. — Cet organe est le dernier qui s'éteigne chez l'homme, IX, 338.
- Goût*, au figuré. — Définition de cette faculté acquise par l'expérience, X, 519. — Ne se rencontre jamais dans les tableaux flamands, XII, 75. — A ses caprices, 76. — Le bon est aussi vieux que le monde, *ibid.*
- Gouvernement.* — Sujet sacré auquel il n'est pas prudent de toucher, I, 181. — Quel serait le plus heureux gouvernement? Examen de cette question, VI, 448-450.
- Gouverneur en chef.* — Voyez *DIEU*. — Aucun de ses sujets ne l'a vu, I, 193, alinéa 3.
- Gouverneurs.* — Lisez *Archevêques*, I, 196, alinéa 25.
- GOYEN (*Jean-Joseph VAN*), célèbre paysagiste hollandais. — Caractère distinctif de son talent, XII, 127.
- Grâce.* — De la grâce, de la négligence et de la simplicité dans les beaux-arts, XII, 119-121.
- Grâce.* — Voyez *Canne invisible*.
- Grâce suffisante.* — Ce qu'il faut entendre par ces mots, I, 266. — Elle se rencontre dans la religion naturelle, *ibid.*
- Grâces (les) et Psyché*, poëme de Wieland, traduit par Junker. — Examen de cet ouvrage, VI, 426.
- GRACIAN (*Balthazar*), jésuite espagnol. — Ses ouvrages, XVI, 342.
- GRAFFIGNY (*Françoise d'ISSEMEURGO-D'HAPPONCOURT*, dame de). — Diderot cite son drame de *Cénie* comme l'un des modèles de son théâtre, VII, 6.
- Grain cornu.* — Voyez *Éperon*.
- Graisse.* — Rôle de cette humeur dans l'organisation animale et dans celle de l'homme en particulier, IX, 282-285.
- GRAMBY (lord). — Anecdote sur ce personnage, XVII, 443.
- Grammaire générale raisonnée.* — Son utilité, III, 465. — Elle donne la clef des autres; celui qui la possède peut apprendre promptement quelque langue particulière que ce soit, *ibid.* — Celle de Port-Royal n'est qu'un essai superficiel. C'est encore un ouvrage à faire, 466. — Sans elle, un dictionnaire de langue manque de fondement, XIV, 446.
- Grandisson*, roman de Richardson. — La variété des caractères, la force des événements, et la conduite de tout l'ouvrage en font un chef-d'œuvre, V, 222. — Beautés de l'épisode de Clémentine, 226.
- Grands.* — Égards qu'on doit au rang qu'ils occupent dans la société, IV, 13. — Pourquoi l'homme de lettres doit préférer la société de ses égaux à la leur, 15.
- Grands Critiques de la littérature.* — Voyez *Gueux*.
- Grands Écrivains de la France.* — Comparés à ce qu'Athènes et Rome ont produit de plus beau, I, 428. — Racine à Euripide; Corneille à Sophocle; la *Henriade* de Voltaire, à l'*Iliade* et à l'*Énéide*; Molière à Plante et à Térence; Ésope et Phèdre à La Fontaine; Bourdaloue et Bossuet à Démosthène; La Bruyère à Théophraste; Montesquieu à Platon, etc., *ibid.*
- Grands Hommes vengés (les)*, ouvrage de l'abbé Chandon sous le pseudonyme de *Des Sablons*. — Critique de cet ouvrage et de son auteur, VI, 351.
- GRANDVAL, comédien français. — Comment il joue dans le *Philosophe sans le savoir*, XIX, 360.
- GRANDVAL (le), propriété du baron d'Holbach. — Notice sur ce château, XVIII, 393 (note).
- \* *Grave*, et *Gravité*. — Ce qui caractérise l'homme grave et la gravité, XV, 43. — En quoi la *gravité* diffère de la décence et de la dignité, 44.
- \* *Graveurs en caractères d'imprimerie.* — Par une injustice remarquable, les noms des plus habiles artistes en ce genre sont peu connus dans la république des lettres, XIV, 25.
- GRAVINA (*J.-Vincent*), célèbre juriscon-

sulte. — Fonde avec quelques amis l'Académie des Arcadiens à Rome, et rédige, en 1696, les lois, au nombre de dix, qui en font la règle sous le protectorat de la reine Christine de Suède, XIII, 328.

*Gravure.* — Il y a divers genres de gravure, et chaque graveur a son *faire* particulier, X, 441. — Moyen de se connaître promptement en gravure, 442. — Estampes remarquables à prendre comme objet d'étude : I. le *Portrait du maréchal d'Harcourt*, dit le *Cadet à la perle*, gravé par Masson; II. les *Pèlerins d'Emmaüs*, par le même; III. la *Vérité portée par le Temps*, de Gérard Audran, et pour les petits sujets, Callot, La Belle, *ibid.* — Les Grecs n'ont point connu la gravure sur cuivre, 443. — Étude sur les différents procédés de gravure en taille-douce, *ibid.* — Les peintres jaloux de leur gloire ne doivent pas perdre de vue le graveur, 444. — La gravure tue le peintre qui n'est pas coloriste, *ibid.* — Traducteur du peintre, le graveur doit montrer le talent et le style de son original, *ibid.* — Divers genres de gravure : en losange, en carré, serrée, lâche, à l'eau-forte, à la pointe sèche, 445. — Ce qu'on distingue toujours dans une gravure bien faite, 446. — Gravure noire et dans le genre du crayon, 447.

*Gravure en médailles.* — La gloire des souverains est intéressée à l'encourager, X, 447.

*Grecs.* — Dans Athènes, les jeunes gens donnaient presque tous dix à douze ans à l'étude de la musique, I, 409. — De leur éducation musicale résultait l'enthousiasme pour un morceau sublime, *ibid.* — Ils ont été les précepteurs des Romains, III, 477. — Leurs bibliothèques, XIII, 443.

*Grecs (Philosophie des).* — Leur histoire rapportée à trois époques principales, XV, 44. — 1<sup>o</sup> Celle des temps anciens, *philosophie fabuleuse*, 45. — 2<sup>o</sup> Celle du temps de la législation, *philosophie politique*, 57. — Celle du temps des écoles, *philosophie sectaire*,

63. — De la *secte Ionique*, 64. — Du *Socratisme*, 65. — Du *Cyrénéisme*, *ibid.* — Du *Mégarisme*, *ibid.* — De la *secte Eliaque et Erétriaque*, *ibid.* — Du *Platonisme*, *ibid.* — Du *Cynisme*, *ibid.* — Du *Stoïcisme*, *ibid.* — Du *Péripatétisme*, 66. — De la *secte Samienne*, *ibid.* — De la *secte Eléatique*, *ibid.* — De l'*Héraclitisme*, *ibid.* — De l'*Epicurisme*, *ibid.* — Du *Pyrrhonisme* ou *Scepticisme*, *ibid.* — Le pyrrhonisme, fin dernière de leur philosophie, 67.

*Gredins*, autrement *Chiens*, IV, 227. — Histoire d'Harla et de ses quatre chiens, 228.

GRÉGORI, célèbre médecin écossais. — Comment il baptisait les enfants dans le sein de leur mère, XVIII, 490.

GRÉTRY (André-Ernest-Modeste), célèbre compositeur. — Consulte Diderot sur un passage de sa belle partition de *Zémire et Azor*, V, 459.

GREUZE (J.-B.). — Sa vanité, V, 397. — Ses tableaux au Salon de 1759 sont de médiocre valeur, X, 101. — Les tableaux qu'il expose au Salon de 1761 sont : un *Portrait de M. le dauphin*; le *Portrait de Babuti*, son beau-père; une *Petite Blanchisseuse*; son *Portrait*, par lui-même; le *Portrait de M<sup>me</sup> Greuze en vestale*; une *Marchande de marrons*; un *Berger*; le *Paralytique secouru par ses enfants*; le *Fermier incendié*, dessin; un *Enfant qui boude*; une *Petite Fille qui se repose sur sa chaise*; tous méritent une attention particulière, 142-144. — Son tableau d'un *Père qui vient de payer la dot de sa fille*, connu sous le nom de l'*Accordée de village*, 151. — Cette charmante composition, commandée à Greuze par M. de Boisset qui la céda à M. de Marigny, a été gravée par J.-J. Flipart, et fait partie de la Galerie du Louvre, *ibid.* — Description de ce tableau, 152-155. — Le *Paralytique secouru par ses enfants*, désigné, dans le livret de 1763, sous le nom de la *Piété filiale*, fait aujourd'hui partie de la collection de



l'Ermitage à Saint-Petersbourg, 207.  
 — Description de ce tableau, 208-210. — Le Salon de 1763 a de lui : *Portrait de M. le duc de Chartres*; *Portrait de Mademoiselle*; *Portrait de M. le comte de Lupé*; *Portrait de M<sup>lle</sup> de Pange*; *Portrait de M<sup>me</sup> Greuze*; remarquable perfection de ce dernier, 212. — S'est fait peintre et prédicateur de bonnes mœurs, 336. — Remarques au sujet de ce peintre, 341. — Expose, au Salon de 1765, un grand nombre de morceaux, quelques-uns médiocres, plusieurs bons, beaucoup d'excellents, 342. — Les treize principaux sont :  
 1. *La Jeune Fille qui pleure son oiseau mort*, 343; tableau gravé par J.-J. Flippart. — A peint deux fois ce même sujet, mais d'une manière différente, 345. — II. *L'Enfant gâté*, 347. — III. *Une Tête de fille*, 348. — IV. *Une Petite Fille qui tient un capucin de bois*, *ibid.* — V. *Une Tête en pastel*, 349. — VI. *Le Portrait de M. Wattelet*, *ibid.* — VII. *Un Portrait de Madame Greuze*; anecdote de sa jeunesse, *ibid.* — VIII. *Autres portraits de Madame Greuze*, 350. — IX. *Portrait du graveur Wille*, 351. — X. *La Mère bien-aimée*, *ibid.* — Étude sur ce tableau, 352, 353. — XI. *Le Fils ingrat*, esquisse, 354. — Ce tableau, plus connu sous le nom de *la Malédiction paternelle*, est maintenant au Louvre, *ibid.* — XII. *Le Mauvais Fils puni*; description de cette sublime esquisse, 356, 357. — XIII. *Les Seveuses*, esquisse digne d'Ostade, 359. — Description de son tableau des *Étrennes de M<sup>me</sup> de Grammont à M. de Choiseul* (non exposé), 415, 416. — N'envoie rien au Salon de 1767, et ne veut plus exposer, XI, 4. — Cet artiste, supérieur dans son genre, dessine, imagine, colorie, a le faire et l'idée, 308. — Salon de 1769 : *Septime Sévère reproche à son fils Caracalla d'avoir attenté à sa vie*, 438. — Critique de ce tableau, 441, et XVIII, 249. — *La Mère bien-aimée*, anecdote relative à cet ouvrage, 443.

— *Une Jeune Fille à la fenêtre*, *ibid.*  
 — *Une Jeune Fille en prière à l'autel de l'amour*, *ibid.* — *Une Petite Fille en camisole*, *ibid.* — *Un Portrait du prince de Saxe-Gotha*, 444. — *Le Portrait du peintre Jeaurat*, *ibid.* — *Des dessins d'une beauté exquise*, 445. — N'expose pas en 1771, 532. — Ce que Diderot dit de lui dans une lettre à Falconet, XVIII, 247. — Son amour-propre, 249. — Terrible soufflet qu'il vient de recevoir, 317. — Mot plaisant de ce peintre contre M<sup>me</sup> Geoffrin, 469. — Veut être reçu par ses confrères comme peintre d'histoire, et est reçu comme peintre de genre, XIX, 326. — Dessine le profil de Diderot, XX, 116. — Reproductions de ce dessin, *ibid.* — Miniature d'après ce dessin, 117.

GRIFFET (le P.), jésuite. — Réponse qui lui est faite à une longue lamentation sur la sévérité dont on usait envers sa société, XIX, 123.

GRIMLOT (Paul). — A édité les *Souvenirs* du baron de Gleichen, XVIII, 354.

GRIMM (Frédéric-Melchior, baron de), critique célèbre. — *La Correspondance littéraire* publiée sous son nom est, en grande partie, l'ouvrage de ses amis, I, xi. — Met Diderot en relations avec le prince de Galitzin, ambassadeur de Russie, LI. — Sollicite de l'Impératrice, et obtient pour Diderot un logement plus convenable que celui qu'il occupe, LVII. — Son attaque contre Bougainville, au sujet des Patagons, II, 195. — Ses remarques et ses notes sur le poème *les Saisons* de Saint-Lambert, 239, 243, 247, 248, 250, 252, 254-258. — Note sur la famille de Diderot extraite de sa *Correspondance*, 280. — Préface annexe de la *Religieuse*, tirée de sa *Correspondance* de l'année 1770, V, 175. — Ce qu'il raconte de sa plaisanterie concertée avec Diderot, à l'égard du marquis de Croismare, 176. — Ce qu'il dit de Palissot et de sa comédie des *Philosophes*, *ibid.* — Compte rendu de la première représentation du *Fils naturel*, VII, 7. —



Son jugement sur la *Mort de Socrate*, de Voltaire, 316. — Diderot lui fait honneur de ses connaissances en peinture et en sculpture, X, 233. — *L'Antre de Platon*, sujet d'un dialogue entre Grimm et Diderot, 399 et suiv. — Lettre de Diderot relative au Salon de 1767, XI, 3-18. — Diderot fait son éloge dans une lettre qu'il écrit à Falconet, XVIII, 237. — Grimm accompagne la princesse d'Armstadt qui se dirige vers Pétersbourg, 330. — Épître, accompagnée de l'ouvrage de Boulanger, qu'il envoie à Sophie Volland, 345, 346. — Il avait la minute de plusieurs des ouvrages de Diderot, 349. — Il eut à sa disposition les copies des lettres adressées à M<sup>lle</sup> Volland par Diderot, 350. — Joie qu'éprouve Diderot en revoyant Grimm, 397. — Son séjour avec Diderot et M<sup>me</sup> d'Épinay à la Chevrette. Vie qu'ils y mènent, 449. — On y fait son portrait, 453. — Pourquoi il indispose M<sup>me</sup> d'Épinay contre lui, 459. — Sa dispute avec M. Le Roi sur le génie qui crée et sur la méthode qui ordonne, 509. — Titres que Diderot lui donne, XIX, 527 (note). — Jugement de Diderot sur sa conduite, 93. — Il se rend en toute hâte en Westphalie auprès de son ami M. de Castries, grièvement blessé, 145. — Pourquoi il se brouille avec Diderot, 296. — Comment ils se raccommodent, 305. — Son retour, son rendez-vous chez Diderot; agréments qu'il a retirés de son voyage, 328. — Lettre que Diderot lui écrit dans laquelle il lui peint l'horreur que Rousseau lui inspire, 448. — Autre lettre sur différents sujets, 449. — Autre lettre dans laquelle Diderot lui écrit son impression au lendemain de la première représentation du *Philosophe sans le savoir*, 475. — Autre lettre dans laquelle Diderot le prie de rendre justice à M. Le Tourneur pour sa traduction des *Nuits d'Young*, XX, 13. — Autre lettre de Diderot, 14. — Autre lettre sur la façon d'agir de M<sup>me</sup> de Prunevaux avec M. de Foissy,

16. — Autre lettre sur le même sujet, 19. — Ce que Diderot a présumé en hâtant la déclaration de M. de Foissy, *ibid.* — Comment il critique la conduite de M<sup>me</sup> de Prunevaux, 20. — Comment il qualifie les jérémiades de l'abbé Morellet, 22. — Autre lettre dans laquelle Diderot peint le genre de vie au Grandval, 23. — Le tour équivoque que ses affaires de cœur ont pris ne lui donne aucune inquiétude, 24. — Quoi que Grimm dise en faveur de M<sup>me</sup> de Prunevaux, il ne mettra jamais son cœur à l'aise; pourquoi, 25. — C'est à Diderot que Grimm a dû son avancement, sa bonne fortune en Russie, 140.

GRISGRIF. — Effrayé du récit des aventures racontées par le bijou de Zobéide, sa femme, il prend la fuite en se bouchant les oreilles, IV, 271.

GRIZEL (l'abbé), faux dévot, sous-pénitencier de l'Église de Paris. — Compromis comme complice dans la banqueroute frauduleuse de Billard, caissier général de la Poste, VIII, 389. — C'était un tartufe, mais ce n'était pas le *Tartuffe*, *ibid.*

\* *Grondeur*. — Espèce d'homme inquiet et mécontent qui exhale sa mauvaise humeur en paroles, XV, 168.

GROSIER (l'abbé J.-B.), continuateur de l'*Année littéraire* après la mort de Fréron. — Se déchaîne avec violence, dans le *Journal de littérature*, contre Diderot, auteur de l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, III, 4. — Réponses de Diderot à ses attaques, 74, 381 à 407.

Grossesses (cas rares de) extraordinaires et contre nature, IX, 408, 410.

GRO.-THOMAS, célèbre arracheur de dents, XI, 291.

GROOTIUS (Hugues de Groot), savant hollandais. — Approuve la réponse de Gallien aux Juifs qui demandaient la condamnation de saint Paul, III, 18. — Voltaire a traité son ouvrage de *Veritate religionis christianæ* de pauvre petit livre, VI, 352.

Grottes d'Arcy. — Beautés de la nature, qu'on voit dans cette localité de la

Bourgogne, II, 36. — Diderot les propose comme exemple dont l'art pourrait tirer profit, *ibid.*

*Grouper.* — Remarques sur la manière de les disposer en peinture et en sculpture, XI, 42, 338, 339. — Doivent se lier dans toute la composition, comme chaque figure dans le groupe, XII, 99. — Procédé de Carle Van Loo pour éclairer les siens, *ibid.*

GUA DE MALVES (*Jean-Paul de*), mathématicien. — Bizarries de ce profond géomètre, XI, 125. — Ses ouvrages cités, *ibid.* — Conseille aux libraires éditeurs de l'*Encyclopédie* de suivre un plan différent de celui de Chambers, XIII, 109.

*Guaniguèles.* — Philosophes du Malabar; à quoi ils passent leur vie, XVI, 41.

GUAY, graveur en pierre fines. — Avait son touret chez M<sup>me</sup> de Pompadour, X, 245.

GUDIN DE LA BRENNELLERIE (*Paul-Philippe*), membre associé de l'Institut. — Anecdote qu'il nous a conservée sur le *Père de famille* de Diderot, VII, 178. — Auteur d'une tragédie intitulée *Lothaire II ou le Royaume de France en interdit*, VIII, 516. — La première édition de cette pièce, imprimée en 1767, est brûlée à Rome en 1768; *ibid.* — Réimprimée en 1777 avec l'indication : *A Rome, de l'imprimerie du Vatican*, *ibid.* — Une troisième édition, sous la date de 1801, fut enlevée comme par miracle, *ibid.* — Beau trait de reconnaissance et de modestie de cet écrivain, qui devint l'ami de Diderot auquel il fait connaître Beaumarchais, 517.

GUÈBRES, sectateurs de Zoroastre. — Leur dispersion ne les a point anéantis en tant que nation, II, 97. — On les rencontre près d'Ispahan, XVI, 258.

*Guèbres (les) ou la Tolérance*, tragédie non représentée de Voltaire, VIII, 455. — Quand elle est imprimée pour la première fois, 456. — But de l'auteur en composant cet ouvrage, *ibid.* — Préface dans laquelle Voltaire attribue la pièce à feu Desmahis, l'un de ses plus aimables élèves, *ibid.* — Carieux ca-

ractère de la dédicace des libraires éditeurs à Voltaire, 457.

GUÉNEAU DE MONTELIARD, jeune élève du collège d'Harcourt. — Soutient avec éclat, à l'âge de seize ans, une thèse sur les calculs intégral et différentiel, III, 433.

GUERCHY (*Claude-Louis de* REGNIER, comte de). — Note biographique sur cet officier, VI, 121. — Aventure qui lui arrive au jeu, 123. — Suites de cette aventure, *ibid.*

GUÉRIN. — Les petits tableaux que ce peintre expose au Salon de 1761 ne méritent aucune mention, X, 144. — Au Salon de 1765 : ses *Dessineuses*; une *Femme qui fait danser un chien*; une *Écolière*; un *Ange qui conduit un enfant au ciel*, quatre mauvais tableaux, 359. — Ses miniatures et ses petits tableaux à l'huile, d'après l'école d'Italie, exposés au Salon de 1767, ne méritent pas d'être décrits, non plus que les morceaux de son invention, XI, 218. — Talent nul, 307. — Quatre tableaux à l'exposition de 1769, mauvais, 429. — Diderot néglige de parler des petits tableaux qu'il envoie au Salon de 1771, dans la crainte, dit-il, de se tromper dans son jugement, 494. — Le *Lever* et le *Coucher du Soleil*, au Salon de 1775, sont de jolies choses, XII, 17. — Plusieurs tableaux qu'il expose en 1781 ne sont pas irréprochables, 46.

*Guérisons singulières*, IX, 425. — De la jalousie, de l'amour, de la douleur, *ibid.* — Des vapeurs, 426. — Celle du chevalier de Louville, rapportée par Maupertuis, *ibid.*

*Guerres.* — Engendrées par les préjugés, elles dureront tant qu'il y en aura, I, 183. — Sont le fruit de la dépravation des hommes; leurs tristes résultats, XVI, 187.

*Gueux.* — Qualification commune donnée par Rameau (le neveu) aux feuilistes de l'*Avant-Coureur* (MEUSNIER DE QUERLOX) LA COMBE ET LA DIXMERIE; les *Petites Affiches* (DE QUERLOX et l'abbé AUBERT); l'*Année littéraire* (FRÉRON); l'*Observateur* (l'abbé DE

LA PORTE); le *Censeur hebdomadaire* (CHAUMERY et d'AQUIN), V, 444. — Ceux d'entre eux qui se détestent se réconcilient à la gamelle, *ibid.*

GUIDE (*Guido Reni*, dit LE). — La colère de son *Saint Michel* est aussi noble, aussi belle que la douleur du *Laocoon*, XII, 118.

Guides. — Lisez *Prêtres*, I, 195.

GUFFREY (G.). — Remarques qu'il fait dans le *Traité des droits d'auteur* de M. Renouard, XVIII, 4. — Retrouve le manuscrit de la *Lettre sur le commerce de la librairie*, *ibid.*

GUIGNARD (*Jean*), jésuite. — Auteur d'écrits apologétiques de l'assassinat de Henri IV; est conduit à la Grève le 7 janvier 1595, XV, 279.

GUIGNES (*Joseph de*), orientaliste. — Publie l'*Éloge de la ville de Monkden*, poème de l'empereur Kien-Long, traduit du chinois par le P. Amyot, jésuite missionnaire, VI, 397.

GUIMARD (*Marie-Madeleine*), dame DES-PRÉAUX. — Type accompli de la comédienne facile et fastueuse, V, 421. — Diderot évite un tête-à-tête avec M<sup>me</sup> de Coaslin, grâce à son indiscretion, XIX, 302. — Comment il la connaît, 304.

GUIMONDELA TOUCHE. — Voyez LATOUCHE.

GUIZOT (*François*), historien. — Publie, dans les *Annales de l'Éducation*, la première partie d'un ouvrage de Diderot intitulé : *Plan d'une Université pour le gouvernement de Russie*, III, 411, 412. — Est en désaccord avec Diderot, 474, 493.

Gulistan (le), ou le *Rosier du poète Sadi*. — Analyse et extrait de cet ouvrage, IV, 483. — Signification du mot persan *Gulistan*, *ibid.* — Première fable, 485. — Deuxième fable, 486. — Troisième fable, *ibid.* — Quatrième fable, 487.

GUMILLA, missionnaire jésuite. — Discours qu'il rapporte d'une Indienne des rives de l'Orénoque, II, 258, 259.

GUSHMANN (*Gilles*), théosophe allemand, XVII, 257.

GUSTAVE III, roi de Suède. — Manière dont Diderot se proposait d'accueillir

la visite de ce souverain, IV, 13. — Sa réponse à des félicitations sur ses glorieux succès, XVI, 189.

GUTTEMBERG (*Jean*), gentilhomme allemand. — Invente, vers 1440, les caractères mobiles en bois, XIV, 25. — Quel était avant lui l'état de l'imprimerie, *ibid.*

GUYARD (*Laurent*), sculpteur chaumontais. — Élève de Bouchardon, qui devient jaloux de son talent, X, 441. — Présente à l'Académie, en 1767, un *Mars au repos*, que son rival fait refuser, XI, 339. — Son caractère, XVIII, 265.

GUYON (*Jeanne BOUVIER DE LAMOTHE*, dame), célèbre quiétiste, auteur du livre des *Torrents*. — Son exaltation tenait de l'hystérie, II, 256. — Voltaire plaisante de l'attachement de Fénelon pour sa personne et pour ses idées quiétistes, VI, 352.

Gymnasia. — Écoles de l'Allemagne, destinées aux enfants de la noblesse et des citoyens aisés du tiers état, III, 418, 419. — Leur organisation, *ibid.* — L'instruction y est publique et gratuite, *ibid.* — Ce qu'on y apprend, 420.

Gymnosophistes. — Voyez *Brachmanes*. — Reconnaissent un Dieu unique, mais corporel, XV, 201. — Dans leur philosophie morale, tout était grand et élevé, 202. — Exposé de leurs principes, *ibid.*

## H

\* *Habitation*. — Sens grammatical de ce mot, XV, 70.

*Habitude* (l'). — Celle de la vertu est la seule que l'on puisse contracter sans crainte pour l'avenir, VII, 484. — Elle nous captive, et devient une loi, 307. — Elle fixe l'ordre des sensations et l'ordre des actions, IX, 376.

\* Acception morale de cette expression, XV, 70.

*Haine*. — Entre souverains et factieux, lorsque les haines ont éclaté, toutes les réconciliations sont fausses, II, 462. — Renfermée, elle est plus dangereuse que la haine ouverte, 477.

Examen philosophique de ce sentiment, XV, 72.

\* *Haire*, vêtement. — Son usage, XV, 75.

HALES (Alexandre de), célèbre théologien.

— Eut pour disciples Thomas d'Aquin et Bonaventure, XVII, 95. — Surnommé le *Docteur irréfragable*, *ibid.*

HALL (Pierre-Adolphe), miniaturiste suédois. — Élève d'Eckard et de Reichard, peintres allemands, XI, 450.

— Patronné en France par Roslin, son compatriote, il y devient le peintre de la famille royale, *ibid.*

— Expose, au Salon de 1769, une suite de portraits de cette famille, *ibid.* — La Tour et Vernet le tiennent en grande estime, 451. — Anecdote curieuse de sa vie d'artiste, 452. — A été le Van Dyck de la miniature, 526.

— Expose au Salon de 1775 les *Portraits* du peintre Robert et de l'abbé de Saint-Nom, d'une grande perfection, XII, 24. — Ses miniatures de la *Princesse de Lamballe*, de la *Famille de M. le comte de Schouvalof*, et de *Lally-Tollendal*, au Salon de 1781, sont fort belles, 55.

HALLÉ (Noël). — Imitateur du coloris de Boucher; ce peintre expose au Salon de 1759 un tableau des *Dangers de l'amour et du vin*, toile sans valeur, X, 95. — Ses tableaux des *Génies de la Poésie*, de l'*Histoire*, de la *Physique* et de l'*Astronomie*, exposés au Salon de 1761, n'ont aucun mérite, 118. — Ce professeur est sans génie, *ibid.* — Son *Saint Vincent de Paule qui prêche* figure au même Salon; appréciation de ce mauvais tableau, 119. — Ce tableau appartient à l'église Saint-Louis de Versailles, *ibid.* — Son tableau d'*Abraham recevant les anges qui annoncent à Sara qu'elle sera mère d'un fils*; sa *Vierge avec l'Enfant Jésus*; ses deux petites *Pastorales*; son *Abondance*; son *Combat d'Hercule et d'Achélous*, exposés au Salon de 1763, toutes compositions misérables, 174. — Parmi ses tableaux, exposés au Salon de 1765: *Trajan descendant de cheval pour entendre la plainte d'une pauvre femme*, 264. — *Hippo-*

*mène et Atalante*, 267. — L'*Éducation des riches*, esquisse, 269. — L'*Éducation des pauvres*, esquisse, *ibid.* — Un seul, la *Course d'Hippomène et d'Atalante*, a un mérite réel, 268. — Au Salon de 1767, ce peintre expose deux tableaux: *Minerve conduisant la Paix à l'Hôtel de Ville*, XI, 26; les *Enfants de Scilurus*, 28. — Notre costume disgracieux, cause principale des défauts du tableau de la *Paix*, 217. — Jugement sur son talent, 305. — Son tableau d'*Ulysse qui reconnaît Achille au milieu des filles de Lycomède*, envoyé au Salon de 1769, est, malgré ses défauts, un des meilleurs de l'exposition, 395. — Expose au Salon de 1771 un *Silène dans sa grotte*, tableau destiné à être exécuté en tapisserie aux Gobelins, et une *Adoration des bergers*, 466, 467. — Le *Christ qui fait approcher de lui les petits enfants pour les bénir*, au Salon de 1775, mauvais, XII, 4.

HALLER (Albert de). — Met en doute la réalité de la copulation du lapin avec la poule, affirmée par Réaumur, II, 188.

HALLEY (Edmond), astronome anglais. — Ses expériences sur la propagation du son, IX, 87.

\* HAMBÉLÉIENS, une des quatre sectes anciennes du mahométisme, XV, 73.

*Hamlet*, tragédie de Shakespeare. — Mélange dangereux à imiter de tragique et de burlesque, VII, 137.

*Hamlet*, tragédie de Ducis, représentée, pour la première fois, le 30 septembre 1769. — Examen de cette pièce imitée de Shakespeare, VIII, 471.

\* HAMMON, surnom donné à Jupiter, qui, sous ce titre, était principalement adoré en Lybie, XV, 73. — Manière dont il rendait ses réponses quand on allait le consulter, 74. — Ce qu'il dit à Alexandre le Grand au récit de Quinte-Curce, *ibid.*

\* HANBALITE, nom d'une des quatre sectes reconnues pour orthodoxes dans le mahométisme, XV, 74.

\* *Har*. — Superstition encore existante chez les Indiens, XV, 75. — Ce qui doit arriver aux sectateurs de Maho-



met lors de la dernière incarnation de cette personne divine, *ibid.*

\* *Hardi.* — Des différentes acceptions de ce mot tant au simple qu'au figuré, XV, 75.

*HARDOUIN* (le Père *Jean*), jésuite. — Auteur de l'*Apologie d'Homère*, où il explique le dessein de l'*Iliade* et de la *Théomythologie*, IV, 305. — Dit avoir retrouvé la situation du Paradis terrestre; ses *Paradoxes littéraires*, cités comme une rêverie, *ibid.* — Profond dans l'histoire, chimérique dans les sentiments; sceptique aussi ridicule qu'impie, il affectait les opinions les plus bizarres, XV, 280.

*HARDOUIN* (M.), nom d'un personnage qu'on retrouve dans les deux remaniements de la comédie de Diderot intitulée *Est-il bon? Est-il méchant?* VIII, 71 et 144. — Sous ce nom il est impossible de ne pas reconnaître l'auteur même, 71.

*HARDOUIN* DE PÉREFINE, auteur d'une *Vie de Henri IV.* — Cité XIII, 396-398.

*HARDY* (Pierre), curé de Saint-Médard. — Sa dénonciation de Diderot au lieutenant de police, XX, 121.

*HARIA.* — Voyez *Gredins.* — Son mariage avec un cadet de Gascogne, IV, 228. — Suite d'aventures singulières, 229.

*HARLEM*, ville de Hollande. — Diderot la trouve très-jolie, XVII, 450. — Usage relatif aux accouchements, *ibid.* — Diderot fait plusieurs fois le voyage de Harlem avec le baron de Gleichen, 451.

*Harmonie.* — Musicale, oratoire, dissonances, I, 407. — Dans le langage elle fait peinture, VI, 425. — Sans elle, la pensée la plus rare reste sans effet, *ibid.* — Est en peinture ce que le nombre est en poésie, XI, 437.

\* Des diverses acceptions de ce mot, XV, 76.

*HARPAGUS*, satrape mède. — Mot de basse flatterie à Astyage, l'assassin de son fils, III, 287.

*HARTZ.* — Les ouvriers qui exploitent les mines de cette contrée atteignent rarement l'âge de trente ans, II, 430.

*HARVEY*, célèbre médecin anglais. — Ses

expériences et son opinion sur la génération, IX, 397, 398.

*HARY* (Valentin), fondateur de l'institution des jeunes aveugles, I, 346. — La première idée de ses philanthropiques travaux, attribuée à Diderot par Eusèbe Salverte, *ibid.*

*Havane* (la), ville d'Amérique. — Tombe au pouvoir de l'Angleterre sous le règne du roi d'Espagne Charles III, VI, 461. — Les jésuites en prennent occasion pour fomenter une révolte, *ibid.*

*Héautontimoréménos* (l') ou *l'Ennemi de lui-même*, comédie de Térence. — Offre un mélange de comique et de tragique, VII, 138. — Motifs d'éviter ce défaut, *ibid.* — Cette pièce, à double intrigue, exigeait tout le génie du poète pour réussir, 317. — Vérité du rôle de Clinia, 369. — Voyez *L'Andrienne*.

\* *Hebdomadaire.* — Jugement sur les publications de ce genre, XV, 76, 77.

*HÉBERT*, grand vicaire de l'archevêque de Paris, V, 73. — La supérieure du couvent de Longchamp lui donne avis du grave désordre de la maison, *ibid.*

\* — Voulant s'assurer par lui-même de la réalité des faits, il fera une visite au couvent, *ibid.* — Tortures préliminaires que l'on fait subir à Suzanne Simonin (*la Religieuse*), en prévision de cette visite, 74-78. — Vient à Longchamp, y célèbre la messe, et procède à un minutieux examen de Suzanne, 79-84. — Congédie Suzanne et passe à l'interrogatoire de la supérieure, 85. — Déclare cette femme indigne de ses fonctions, 86. — Fait une nouvelle visite à la communauté, 102. — Annonce à Suzanne qu'elle va changer de couvent, *ibid.* — Se fait renseigner sur la conduite qu'on a tenue à son égard depuis la perte de son procès, 103. — Ordonne à Suzanne de ne pas voir son avocat M. Manouri, et de lui envoyer, *sans les ouvrir*, les lettres qu'il lui pourrait écrire, 104. — Assiste à la réception de Suzanne au couvent d'Arpajon, et fait son éloge, 107.

\* *Hébraisant.* — De l'emploi grammatical de ce mot, XV, 77.

\* *Hébraïsme*. — Manière de parler particulière à la langue hébraïque, XV, 77.

*Hécyre* (l'), comédie de Térence. — Est une pièce du genre sérieux, genre à créer chez nous, VII, 135. — Voyez *L'Andrienne*.

HEINECCIUS (*Jean-Théophile*), jurisconsulte allemand. — Auteur à consulter sur la législation romaine, III, 506.

HEINSIUS (*Daniel*), philosophe stoïcien moderne, XVII, 230.

HEISTER (*Laurent*), chirurgien. — Ses ouvrages recommandés, IX, 215.

\* *Hélas*, interjection de plainte, de repentir, de douleur, XV, 77.

HÉLOÏSE, nièce du chanoine Fulbert. — Ses amours avec Abélard, XVII, 91, 93.

HELVÉTIUS (*Claude-Adrien*). — Diderot inspirateur, sinon collaborateur, de son livre de *l'Esprit*, rend compte de cet ouvrage, II, 267-274. — Son livre de *l'Homme* est également réfuté par Diderot, 275. — Croyant faire le portrait de l'homme, Helvétius a fait le sien propre, 312. — Les ennuis que lui cause la publication de son livre de *l'Esprit* lui font dire : « J'aimerais mieux mourir que d'écrire encore une ligne. » Il oublie ce serment, et prépare son livre de *l'Homme*, 313, 314. — Homme d'esprit, il n'a point de génie, 341. — Diderot casse le premier jugement que, sur le manuscrit, il a porté du livre de *l'Homme*, et il en recommande la lecture, 358. — Comparé à Nicole, à Montaigne et à Charon, 394, 395. — Le chapitre x de son livre de *l'Homme* manque de retenue, 435. — Se trompe avec Longin et Boileau sur un passage d'Homère, 437. — Beau génie, grand penseur et très-honnête homme, aimait tendrement ses compagnons d'étude, 445. — Analogie de ses opinions avec celles de Locke, 455. — A réfuté avec force et précision quelques-uns des paradoxes de J.-J. Rousseau, III, 197. — Pourquoi il vit malheureux à sa belle terre de Voré, XVII, 344. — Ses paroles aux jésuites qui sont venus lui rendre visite à l'occasion de la maladie de sa femme, XIX, 29. — Sa dis-

pute avec Diderot et Saurin. A quel sujet, 41. — Ses contradictions sur le même sujet, 42. — Il revient de Londres passionné pour les Anglais, 187.

HELVIA, mère de Sénèque le philosophe. — Était d'origine espagnole, III, 17. — Analyse d'une lettre que Sénèque, exilé en Corse, lui adresse sous le titre de *Consolation*, 327-331.

\* *Hérétiques*. — Hérétiques dont il est parlé dans les *Stromates* de saint Clément d'Alexandrie, XV, 77.

HÉMERY (d'), exempt de police. — Opère en 1747, sur l'ordre du lieutenant de police Berryer, la saisie du manuscrit de l'ouvrage auquel Diderot a donné pour titre *la Promenade du Sceptique*, I, 173. — Cet agent, spécialement chargé de la police de la librairie, a laissé un curieux *journal* de ses hauts faits, *ibid.* — Le manuscrit de ce journal est conservé à la Bibliothèque nationale, *ibid.*

HENCKEL (*Jean-Frédéric*), naturaliste allemand. — Ses expériences sur le cobalt, XIII, 67.

\* *Hennir*, cri du cheval. — Différente dans l'état de santé ou de maladie, cette voix de l'animal doit être étudiée, XV, 77, 78.

HENRI IV, roi de France. — Son discours à l'assemblée des notables, en 1596, XIII, 396 et suiv. — Ses paroles aux évêques, après la vérification de l'édit de Nantes, 398. — Langage qu'il tient au parlement, qui était venu lui faire des remontrances au sujet de cet édit, 399. — Fait transporter la bibliothèque de Fontainebleau au collège de Clermont, à Paris, 468.

HENRI DE PRUSSE (le prince), troisième fils du roi Frédéric-Guillaume. — Fait remettre à Caillard, ministre plénipotentiaire de la République française, le manuscrit de *Jacques le Fataliste*, VI, 4. — Sa lettre à l'Institut, *ibid.* — Conjectures sur la manière dont ce manuscrit est tombé entre ses mains, *ibid.*

\* *Henriade* (la), poème épique de Voltaire. — Jugement sur cet ouvrage, XV, 78.



*Henriette*, parade et farce en prose mêlée de vaudevilles. — Critique de cet ouvrage, VIII, 454.

**HÉRACLIDE DE PONT**, philosophe aristotélicien, XVI, 249.

**HÉRACLÈNE**, philosophe grec, né à Éphèse, professa la logique, la métaphysique, la théologie et la morale, XV, 66. — Voyez *Héraclitisme*.

\* *Héraclitisme*, ou *philosophie d'Héraclite*. — Naissance, éducation et vie d'Héraclite, XV, 78 et suiv. — Sa logique, 80. — Sa physique, 81. — Sa morale, 83. — A eu parmi ses disciples Platon et Hippocrate, *ibid.* — De la physique d'Hippocrate, 84.

**HÉRAULT**, lieutenant de police. — Réponse que lui fait un aveugle qu'il menaçait du cachot, I, 286.

**HERBELOT** (*Barthélemy d'*), orientaliste. — Ce qu'il raconte touchant la jument de Mahomet, IV, 489.

**HERENNIUS**, philosophe éclectique. — Ce que l'on sait de lui, XIV, 318.

*Hérésies*. — Elles sont nécessaires; saint Paul l'a dit, II, 350.

**HÉRILLE DE CARTHAGE**, philosophe stoïcien, XVII, 225. — Sacrifice qu'il fait pour devenir le disciple de Zénon, 226.

**HERMAN RISIRICK**, hérétique matérialiste brûlé à la Haye, XVII, 440.

*Hermaphrodites*. — Sur ces monstres de la génération, consulter l'ouvrage de Gaspard Bauhin, IX, 421.

**HERMOSO** (l'abbé). — Est arrêté comme complice des Jésuites dans un complot contre le gouvernement espagnol, VI, 464. — Ses aveux ne laissent aucun doute sur la participation des jésuites dans le complot, *ibid.*

\* *Hermès* ou *Hermeas*, philosophe éclectique. — Son enseignement, ses disciples, XIV, 339.

**HERMÈS TRISMÉGISTE**, ou **HERMÈS**, ou **MERCURE**, ou **THEUT**, ou **THOYT**, ou **THOOT**, XIV, 383 et suiv.

*Héroïsme*. — D'où il naît, II, 367.

\* *Qualité morale*, XV, 85.

*Héros*. — On en trouve partout. — Exemples cités, II, 409. — Voyez *Martyrs*.

**HÉROUVILLE** (*Antoine de Ricouart*, comte

d'), lieutenant général. — Auteur du *Traité des Légions*, donné sous le nom du maréchal de Saxe, V, 319. — Son mariage *inégal* (il avait épousé une charmante créature appelée Lolotte) l'empêcha d'arriver au ministère sous Louis XV, *ibid.* — A fourni des articles intéressants pour l'*Encyclopédie*, *ibid.* — Jaloux d'accélérer l'achèvement de son *Traité des Légions*, il excédait de fatigue ses coopérateurs, 321.

**HÉSIODE**, célèbre poëte grec, contemporain et rival d'Homère, XV, 55. — Les particularités de sa vie sont incertaines, *ibid.* — Analyse de sa théogonie, *ibid.* — Réflexion que fait naître la lecture de son poëme ayant pour titre *des Jours et des Travaux*, 56.

\* *Hésitation*. — Mouvement de l'âme, XV, 86. — S'entend aussi de l'incertitude des mouvements du corps, *ibid.*

\* *Hibrides*. — Signification de ce mot, XV, 87. — Voyez *Hybride*.

\* *Hideux*. — De l'emploi de ce mot, XV, 87.

\* *Hiéracites*. — Hérétiques anciens dont Hiéracas fut le chef, XV, 87. — Doctrine de cette secte répandue en Égypte, *ibid.*

\* *Hiérarchie*. — Ce qu'il faut entendre par ce mot dans l'histoire de l'Église, XV, 88.

*Hiérarchie ecclésiastique*. — Voyez *État-major*.

**HIÉROCLES**, philosophe platonicien. — Professe la philosophie Alexandrine dans Athènes, XIV, 339.

**HILAIRE** (saint). — Sa tolérance et ses moyens de conviction en matière de religion, I, 489.

**ILIAS**. — Origine de son infortune, IV, 371. — Ses diverses aventures, *ibid.* et suiv. — Sa rencontre avec Iphis, 374. — Suites de cette rencontre, 375.

**HILMER**, oculiste prussien. — Fait en 1749 l'opération de la cataracte à la fille de Simoncau, I, 280.

**HINCMAR**, archevêque de Reims. — Écrivain chrétien du ix<sup>e</sup> siècle, XV, 300.

**HIPPAECHIA**, sœur du philosophe Métrocle. — Éprise d'une violente passion

pour Cratès de Thèbes, philosophe cynique, XIII, 264. — Comment elle l'épouse, *ibid.* — Devient, dit-on, aussi indécente que son mari; mais ce que l'on raconte n'a pas l'ombre de la vraisemblance, *ibid.*

HIPPOCRATE DE CHIO, mathématicien grec, II, 400.

HIPPOCRATE, le père de la médecine, né à Cos. — Ses *Aphorismes*, III, 335. — Avait des connaissances en pharmacie, IX, 216. — Était médecin et chirurgien, 217. — Son premier aphorisme, 221. — Étrange appel à sa science au cas de grossesse d'une courtisane célèbre par la beauté de sa taille, XIII, 38. — Sa physique, XV, 84.

*Hippolyte et Aricie*, opéra de Rameau, joué en 1738. — A été son premier vrai succès, IV, 174.

HIPPOMANÈS (le sénateur). — Ses aventures galantes avec Astérie, Phénice et Alphane, IV, 268.

HIPPON de RUÉGIUM, philosophe pythagoricien. — Considère le froid ou l'eau, et la chaleur ou le feu, comme les premiers principes, XVI, 512.

\* HIPPONE, déesse des chevaux et des écuries, XV, 93. — Contes absurdes nés du culte qu'on lui rendait, *ibid.*

HIRAGU, médecin (MONTAGNAT?), IV, 225.

*Histoire des Celtes*, par M. Pelloutier. — M. Chyniac, avocat au parlement, publie, en 1771, une édition plus complète de cet ouvrage, VI, 433.

— *Histoire de la chirurgie par Peyrilhe*. — Compte rendu de cet ouvrage, IX, 470-476.

*Histoire civile et naturelle du royaume de Siam*, par M. Turpin, VI, 420. — Cet ouvrage a été supprimé par arrêt du conseil, *ibid.*

*Histoire de la Grèce*. — Diderot donne, en 1743, une traduction de cet ouvrage de TEMPLE STANYAN, I, XL.

*Histoire du capitaine de Jacques le Fataliste*, VI, 53 et suiv., 64.

¶ *Histoire de la Peinture en cire*. — Avertissement de Naigeon sur cet ouvrage, X, 45. — Ce traité devait paraître, en 1755, dans l'*Encyclopédie* sous le titre ENCAUSTIQUE; Diderot le

sacrifia et donna la préférence à l'article de M. Monnoye, qui a la plus grande ressemblance avec le sien, 46.

¶ *Histoire de la vie domestique de Jean-Jacques Rousseau*, ouvrage de Diderot, qu'il déclare avoir supprimé, III, 405.

*Histoire d'Éma*, écrit apocryphe attribué à Diderot, XX, 97.

*Histoire de Richard Savage*. — Examen critique de cet ouvrage, traduit de l'anglais par Le Tourneur, IX, 451.

*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, roman humoristique de Charles Nodier, VI, 7.

*Histoire philosophique et politique des deux Indes*. — Durant deux années entières, Diderot s'est occupé de cet ouvrage publié par l'abbé Raynal, I, XVII. — L'exactitude de ce fait est attestée par Henri Meister, écrivain suisse, secrétaire de Grimm, *ibid.* IV, 107. — L'abbé Raynal copie les morceaux que Diderot lui fournit, et en brûle les minutes, XX, 103, 104.

*Histoire du parlement de Paris*. — Examen critique de cet ouvrage, publié en 1769 sous le nom de l'abbé Big..., et qui est de Voltaire, VI, 402.

*Histoire de Pierre le Grand*, par Voltaire. — Critique de cet ouvrage par Diderot, XVIII, 517.

*Histoire de la Russie depuis l'an 862 jusqu'en 1054*, traduite du russe en allemand et de l'allemand en français. — Critique de cet ouvrage, XVII, 435.

*Histoire universelle traitée relativement aux arts de peindre et de sculpter, ou Tableaux d'histoire*. — Critique de cet ouvrage, XVII, 497.

*Histoire de la littérature française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, par A. Vinet. — Cet ouvrage contient un chapitre sur Diderot, XX, 144.

*Histoire des Idées morales et politiques en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, par M. Jules Barni, ouvrage qui contient quatre leçons professées sur Diderot, XX, 144.

*Histoire de la détention des philosophes et des gens de lettres à la Bastille et à Vincennes*, par J. Delort. —

Pièces relatives à l'arrestation de Diderot extraites de cet ouvrage, XIII, 111, et XX, 121 et suiv.

*Histoire naturelle.* — Utilité et intérêt de son étude, III, 461. — Elle introduit à la chimie, 463.

*Historiens sacrés.* — Leurs écrits n'ont pas ce caractère divin qui seul pourrait effacer le témoignage des auteurs profanes, I, 145. — Raisons de douter, 146.

*Historiographe.* — Signification spéciale et restreinte de ce mot, XV, 93.

*Historique.* — De l'emploi de cette expression, XV, 94.

**HOBBS** (*Thomas*), philosophe anglais. — Ses grandes qualités, quoique athée, I, 59, à la note. — Son *Traité de la nature humaine* a devancé les affirmations de Locke, II, 296. — A terminé ce sublime ouvrage par des visions étranges, superstitieuses et folles, 301. — Avait peur des fautomés et des démons, 443. — Définit la religion une superstition autorisée par la loi, III, 490. — Son *Traité de la nature humaine*, déjà recommandé, 491. — Son livre des *Devoirs de l'homme et du citoyen*, ouvrage à étudier, 492. — Abrégé de sa vie, XV, 94 et suiv. — Principes élémentaires et généraux de sa philosophie, 102. — Meurt, en 1679, âgé de quatre-vingt-dix ans, *ibid.* — Son caractère, 121. — Sa philosophie est l'inverse de celle de J.-J. Rousseau, 122. — Son *Traité de la Nature humaine* bien supérieur aux écrits de La Bruyère et de La Rochefoucauld, 124. — Ses idées touchant la liberté, 480.

*Hobbisme.* — Cet article de l'*Encyclopédie* est divisé en deux parties : Première partie, vie de Hobbes, XV, 94 et suiv. — Deuxième partie, principes fondamentaux de sa philosophie, 102 et suiv.

**HOBZAUER** (*Barthélemi*), fondateur de l'ordre des *Barthélemites*, XIII, 412.

**HOCQUET** (*M<sup>me</sup>*). — Sa manière de représenter *Vénus pudique* en fait la plus déshonnête créature possible, X, 242.

**HOFFMAN**, jurisconsulte allemand. — Auteur à consulter sur la législation romaine, III, 506.

*Hofmanistes.* — Hérétiques qui prétendent que Jésus-Christ s'est fait chair de lui-même, XV, 124.

**HOGARTH** (*Guillaume*), peintre anglais. — Démenti que Diderot lui donne X, 303. — Auteur d'un livre ayant pour titre : *Analyse de la beauté*, XI, 349, 350.

**HOLAC**, chef tartare. — Met à sac la ville de Cos, XVII, 51. — Protecteur du philosophe Étosi, *ibid.* — Fut un homme doux, ami des sciences et des savants, *ibid.*

**HOLBACH** (*Paul-Thiry*, baron d'). — Notice sur sa vie et ses ouvrages, III, 386, 387. — Sa *Morale universelle*, spécialement recommandée pour les études en Russie, 491. — Lettre que Diderot lui adresse sur la mort de Boulanger, VI, 339. — Peinture charmante et vraie de la société qu'il réunissait, X, 379. — Trait de générosité de cet homme de bien en faveur du peintre Oudry, XI, 6. — Diderot, dans ses lettres à M<sup>lle</sup> Volland, ne le désigne presque jamais que par son titre, XVIII, 354 (note). — Accompagne Diderot à Marly. Son caractère, son portrait, 354. — Conseils et réflexions à ce sujet, *ibid.* — Séjour de Diderot chez le Baron, au Grandval; comment il y vit; ses occupations, ses loisirs, 393. — Dialogue du baron d'Holbach avec M<sup>me</sup> d'Aine, sa belle-mère, sur les excréments du grand Lama, 516. — Ses paroles ironiques après la lecture d'une vingtaine de pages de l'*Histoire universelle*, 527. — Il fait lire à Diderot une horrible anecdote sur Shaséi 1<sup>er</sup> de Perse, 533. — Son exclamation ironique sur le beau moral, 534. — Son retour en France après un voyage en Angleterre. Ce qu'il pense de ce pays, XIX, 179, 182. — Son excellent procédé envers Kothaut, 246. — Conversation de Diderot et de M<sup>me</sup> Le Gendre sur M<sup>me</sup> d'Holbach, 258.

**HOLLANDE. — Description de ce pays,**

XVII, 369-380. — Son histoire 381. — Son organisation politique et gouvernementale, 382. — Des fonctions du greffier nommé par les États généraux, 384. — De la composition du Conseil d'État, *ibid.* — Attributions de la Chambre des comptes et du haut conseil de guerre, 385. — La députation à l'armée, *ibid.* — Comment est composé le conseil des bourgmestres. Ce qu'est un commettant, 386. — Du stathoudérat, *ibid.* — Politique de la Hollande, 390. — Forces de ce pays, 392. — Ses impôts, 393. — Milice, marine et colonies, 394. — Organisation de l'amirauté, 395. — Ce que sont payés les hommes de mer, 395-396. — Ce que sont les colons hollandais, 398. — La noblesse, 399. — La magistrature, *ibid.* — Comment se rend la justice, 400. — Attributions de la chambre de désolation, de la cour des rixes, de la Chambre du *gratis pro Deo*, 401. — Le notariat, 402. — De quelques lois, *ibid.* — Les maisons de force, la police, 403. — Comment se fait la police à Amsterdam, 405. — Du commerce en Hollande, 406. — Caractère général du Hollandais, 410. — Condition des étrangers, 411. — Des manufactures de Hollande, *ibid.* — Des mœurs de ce pays, 414-418. — De l'économie domestique, 418. — Dépense d'une maison particulière, 420. — Des domestiques, 421. — Des liqueurs spiritueuses et autres denrées, 422. — Coutumes et usages divers des Hollandais, 424. — De l'éducation chez ce peuple, 426. — Savants qui ont illustré le pays, 427. — La comédie, le concert, 429. — La peinture, la sculpture et l'architecture, 430. — De la religion, *ibid.* — Les juifs en Hollande, 431. — Du gouvernement ecclésiastique, 433. — Comment est composé le clergé protestant, 436. — Comment la religion est pratiquée, 437. — Les hôpitaux sont peu nombreux, 438. — Comment on procède aux inhumations, *ibid.* — Ce que disent les Hollandais de Batavia lors-

qu'ils apprennent la mort de leurs parents, amis ou associés, 439. — Malgré la diversité des cultes, la nation ne fait qu'un même corps civil, 440. — Ce que sont les *Clopes* et les *Béguinages*, 442. — Voyage dans quelques villes de Hollande : la Haye, 443. — Scheveling, 448. — Leyde, Harlem, 450. — Amsterdam, 451. — Delft, Utrecht, 454. — Saardam, 455. — Rotterdam, 457.

HOLMES (*Gervaise*), ministre protestant anglais. — Son entretien avec Saunderson sur l'existence de Dieu, I, 307 à 311.

HOMÈRE. — Remarques sur le discours d'Ajax, I, 378, 379, 417, 418. — Grandeur et simplicité des discours qu'il met dans la bouche de Priam aux genoux d'Achille, VII, 340. — Exemples de l'art avec lequel il arrive à porter dans l'âme des sensations extrêmes et opposées, 352. — Les sujets qu'il fournira à la peinture seront toujours grands, XII, 82. — Théologien, philosophe et poète, il écrivait environ 900 ans avant l'ère chrétienne, XV, 56.

Homme. — Sous l'autorité des lois, et avec le secours de la religion, il vit d'une façon moins conforme à sa nature que ne font les animaux, I, 76. — Exemples cités, 77. — A été créé pour vivre en société, 99. — Funestes effets de son isolement, 100. — Triste condition du coupable, 117. — Formule à employer pour la confection de toutes pièces d'un homme *secundum artem*, II, 109, 110. — Est perfectible, tandis que l'animal ne l'est pas ; raison de cette différence, 323. — Est-il bon ou méchant en naissant ? 406. — Rien de si rare qu'un homme tout à fait méchant, si ce n'est peut-être un homme tout à fait bon, VII, 156. — A dans sa nature deux principes opposés : l'amour-propre et la bienveillance, 181. — Examen physiologique de l'homme, IX, 270-276. — Faire de l'homme un centre commun auquel tout vient aboutir, tel est le but de l'*Encyclopédie*, XIV, 453.

\* Semblable aux animaux par ce qu'il a

de matériel, XV, 124. — Son histoire commencée après le moment de sa naissance, et continuée durant toute la durée de sa vie, 125-136. — Table des probabilités de la vie humaine, 137-138. — En politique, l'homme vaut par le nombre et constitue l'une des véritables richesses de l'État, 138.

*Homme aux quarante écus* (P), roman de Voltaire. — Est associé à la condamnation du *Christianisme dévoilé*, XIX, 284. — Quel ressentiment en est la cause, *ibid*.

*Homme d'État*. — Celui qui craint de perdre sa place n'osera jamais de grandes choses, III, 243.

*Homoousious* (P), mot grec qui signifie de même substance; danger de le confondre avec le mot *homotousios*, employé par les Ariens, I, 185.

*Honnêteté théologique*, ouvrage dirigé contre Cogé, Riballier, etc. — Quel en est le véritable auteur, XIX, 264.

*Honneurs*. — Monnaie qui hausse et qui baisse, II, 422.

\* *Honoraires, Appointements, Gages*. — Acceptions différentes de ces termes. XV, 140.

*HONTAN* (le baron de la), gentilhomme gascon. — Son mot plaisant sur la mort du Christ, I, 164.

*HOOKE* (*Luce-Joseph*), docteur de Sorbonne, professeur de philosophie, écrivain d'origine anglaise. — Son livre des *Principes de la Religion*, etc., recommandé comme un modèle de théologie dogmatique, III, 515.

*HOOP* (M.), chirurgien écossais. — Il philosophe avec Diderot et d'Holbach au Grandval, XVIII, 406. — Sa promenade avec Diderot au Grandval; leur entretien politique, 487. — Histoire de la famille Hoop, 488. — Il étudie la médecine, voyage, fait le commerce, 489. — Anecdote polissonne, 490. — Sa conversation avec le baron d'Holbach sur ce qui serait arrivé à l'Europe si le Concile de Trente avait permis le mariage des prêtres, 492. — Comment il fut trompé par un commerçant chinois, 499. — Son avis sur l'ancien-

tissement, 511. — Diderot s'attache de plus en plus à M. Hoop. Pourquoi, 526. — Comment Hoop explique le *spleen* anglais, 530. — Il défend avec beaucoup de vigueur les formalités chinoises, 533. — Décrit une tempête qu'il essuya, XIX, 5. — Ce qu'il dit des montagnards écossais, 8. — Ce qu'il raconte encore des Chinois, 11. — Ses boutades, 24.

\* *Hôpital*. — Signification primitive de ce mot, XV, 140. — Vues générales sur la manière de rendre les hôpitaux dignes de leur fin, 141.

*HORACE*, poète latin cité par le médecin Borden, II, 183. — Diderot lui emprunte l'épigraphie de son Dialogue (*Supplément au Voyage de Bougainville*), 193. — Ses occupations à la campagne, 434. — Sa fable du *Rat de ville et du Rat des champs*, III, 352. — Interprète des dieux, il ne pardonne pas la médiocrité aux poètes, VI, 44. — Lettre de Diderot à l'abbé Galiani sur la manière dont il faut traduire la sixième ode de son troisième livre, 289. — Lettre à Naigeon sur un passage de la première satire de son second livre, 303. — Manière dont il critique le caractère de Ménédème dans l'*Héautontimorouménos* de Térence, VII, 139. — Homme de génie qui parle en poète à des poètes, 322. — Prescrit la modestie et la simplicité dans la proposition, XVI, 435.

*HORN*, en latin *HORNIIUS* (*George*), historien et géographe allemand. — Jugement qu'il porte sur la science d'Adam, soit avant, soit après sa chute, XIII, 302. — Voit dans Caïn le fondateur d'une secte de philosophie, 303.

*HORNIIUS* (docteur). — Son raisonnement sur la question de savoir si Adam, le premier homme, a été philosophe, XIII, 299.

¶ *Horoscope* (*mon*) envoyé à M<sup>me</sup> de M<sup>...</sup>, poésie, IX, 56.

*Hospice de charité, institutions, règles et usages de cette maison*, par M<sup>me</sup> Necker. — Appréciation de cet ouvrage, XX, 76.

*HOSTEIN* (*Hippolyte*), littérateur. — Di-



- recteur du théâtre de la Gaîté en 1854, VIII, 140. — Lettre que lui écrit Charles Baudelaire pour l'engager à faire représenter la comédie inédite de Diderot *Est-il bon? Est-il méchant?* *ibid.* — Sa réponse à Baudelaire, 141.
- \* *Hostilités.* — L'humanité n'en permet pas de toutes les espèces, XV, 143. — Il y a de ces actions qu'aucun motif ne peut excuser, *ibid.*
- \* *Hôtel-Dieu.* — Le plus étendu, le plus nombreux, le plus riche et le plus effrayant des hôpitaux de Paris au xviii<sup>me</sup> siècle, XV, 144.
- Hôtesse du Grand-Cerf (l').* — Son portrait, VI, 124. — Ses aventures, 125, 126. — Élevée à Saint-Cyr, elle se refuse à raconter les incidents qui l'ont conduite à l'auberge qu'elle tient, 133. — Sentence arbitrale qu'elle prononce dans un différend entre Jacques le Fataliste et son maître, 173.
- HOTTENTOTS.* — Ce qu'en raconte un Anglais à Diderot, XVII, 445. — Opinion du docteur Robert, *ibid.* — Ils se frottent avec de la graisse, 446.
- \* *Houame ou Houaine*, secte mahométane. — Loi particulière qui la régit, XV, 145.
- HOUDARD DE LA MOTTE (Antoine).* — Diderot peint son caractère sous le nom de Ricaric dans les *Bijoux indiscrets*, IV, 280 et suiv. — Son opinion sur les censeurs, les glossateurs, les commentateurs et les éditeurs d'œuvres posthumes, 288. — M<sup>me</sup> de Pompadour lui fait obtenir une pension sur la cassette du Roi, *ibid.* — Anecdote relative à la première représentation de sa tragédie d'*Inès de Castro*, VIII, 352.
- HOUDOTOT (Sophie de LA LIVE de BELLEGARDE d').* — Son rôle dans une querelle survenue entre J.-J. Rousseau et Diderot, III, 8. — Est une femme pleine d'âme et de sensibilité, XVIII, 409. — Huitain qu'elle fait au moment du départ de Saint-Lambert, 410. — Sa visite à la Chevette, 451, 470.
- HOUDON (Jean-Antoine).* — Diderot envoie à la ville de Langres son buste en bronze exécuté par cet habile statuaire, I, LIX. — La ville lui adresse un souvenir, auquel il répond par le don des plâtres du buste coulé en bronze, LX. — Expose, au Salon de 1771, un modèle de grandeur naturelle d'une statue de *Morphée*, XI, 542; les *Portraits de M. et M<sup>me</sup> Bignon*; le *Portrait de Diderot*; le *Portrait de M<sup>me</sup> de Mailly*; une *Tête d'Alexandre*, médaillon d'un beau caractère, 543. — Note de M. Walferdin sur les terres cuites de ce grand artiste, *ibid.* — Expose, en 1781, une magnifique statue en marbre du *maréchal de Tourville*, représenté au moment où il va livrer le combat de la Hogue, XII, 67. — A la même exposition, il envoie: 1<sup>o</sup> la *Statue de Voltaire*, qui décore aujourd'hui le vestibule du Théâtre-Français; 2<sup>o</sup> un très-bon *Portrait*, buste en marbre du *médecin Tronchin*; 3<sup>o</sup> un joli buste d'enfant, 68, 69. — Auteur de bustes en marbre de Diderot, XX, 110, 111.
- HOUEL (Jean-Pierre-Louis-Laurent)*, élève de Casanova. — Les tableaux à l'huile et à gouache qu'il expose au Salon de 1781 offrent de l'intérêt, XII, 56, 57.
- \* *Houris.* — Créatures privilégiées destinées aux plaisirs des fidèles croyants dans le paradis de Mahomet, XV, 145.
- HOUSSAYE (Arsène)*, littérateur, ex-directeur du Théâtre-Français. — M. Champfleury lui remet le manuscrit d'une comédie inédite de Diderot intitulée: *Est-il bon? Est-il méchant?* VIII, 138. — Après trois ans de séjour dans les cartons du théâtre, l'ouvrage est soumis à l'examen de M. Eugène Laugier, qui rend un avis favorable, *ibid.* — Refuse la pièce par le motif qu'elle est en *quatre actes*, et que cette forme n'est pas dans les habitudes du théâtre, *ibid.*
- HOUTEVILLE (l'abbé)*, auteur de la *Religion prouvée par les faits*, VI, 352.
- HOUX TOUJOURS VERT (M. du).* — Nom plaisant sous lequel Diderot désignait



quelquefois Grimm, son ami, X, 238; XI, 17.

**HOWYN DE TRANCHÈRE.** — Les éditeurs de la présente édition reçoivent de lui la copie des manuscrits déposés à la Bibliothèque de l'Ermitage, XVII, 474. — Lettre inédite de Diderot qu'il communique, XIX, 492.

**HUDSON (le Père)**, supérieur d'une maison de prémontrés. — Ses aventures, VI, 183 et suiv. — Abuse de son ministère de confesseur pour corrompre une jeune fille qu'il enlève, 184. — Va chez des filles de joie, où il est surpris par le guet, 185. — Adresse avec laquelle il se tire de cette affaire, *ibid.* — Est dénoncé au général de l'ordre; une information est dirigée contre lui, *ibid.* — Danger qu'il court, 186. — Trame odieuse qu'il ourdit, de concert avec une jeune fille qu'il a séduite, pour perdre les deux commissaires-informateurs, *ibid.* — Déjoue ceux qui avaient mission d'éclairer sa conduite, *ibid.* — Attire Richard dans un piège, 187, 188. — Le fait arrêter et conduire en prison, 190. — Rôle hypocrite qu'il joue pour obtenir son élargissement, *ibid.* — Sa rencontre avec Richard devenu libre, 191. — Leur curieux entretien, 192.

**HUE (J.-F.)**. — Six tableaux de genre, que cet artiste expose au Salon de 1781, sont fort jolis, quoique les figures soient généralement mal dessinées, XII, 60, 61.

\* *Huée*, cri d'improbation, XV, 145.

**HUET (Jean-Baptiste)**, dessinateur, peintre, graveur, élève de Le Prince, né au Louvre. — Débute, en 1769, par l'envoi au Salon de quinze *tableaux d'animaux*; tout cela discordant et sans harmonie, XI, 437. — Le Salon de 1771 reçoit de lui sept tableaux de genre; décrits 506, 507. — Cet artiste a du talent et est laborieux; cependant il lui reste fort à faire pour égaler Desportes et Oudry, *ibid.* — Son tableau de réception, exposé en 1775 dans la galerie d'Apollon, est d'un mérite inappréciable, XII, 19. — Il y a des choses à louer dans le

paysage qu'il expose en 1781, 46.

**HUET (P.-Daniel)**, évêque d'Avranches. — Diderot a lu son *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*, sans en tirer des preuves concluantes en faveur du christianisme, I, 153. — Le jugement de Voltaire sur cet ouvrage, critiqué par M. des Sablons (l'abbé Chandon), VI, 352. — Inclina de bonne heure au scepticisme, XVI, 485.

**HUEZ (d')**. — Quatre bas-reliefs de ce sculpteur, exposés au Salon de 1761, et représentant *Huit Vertus qui portent des guirlandes*, sont de grand goût, X, 148. — Expose, au Salon de 1765, une mauvaise statue de *saint Augustin*, 436. — Exclamation indiscrète d'un artiste en passant devant ce marbre, *ibid.* — Envoie à l'exposition de 1769 une *Vénus qui demande des armes pour son fils*, modèle sans valeur, 456. — Son envoi au Salon de 1771 comporte quatre numéros, et mérite d'être remarqué, 537.

**HUGO (Victor)**. — Son erreur relative à l'incarcération de Diderot à Vincennes, I, 431. — Ce qu'il dit de la complicité des faiseurs de satires ou de caricatures avec la police, *ibid.* — Considère l'estampe de *Diderot fouetté* comme une preuve du fait, *ibid.*

**HUGUES**, frère de Philippe I<sup>er</sup>, roi de France. — Passe en Asie à la tête de trois cent mille hommes, Allemands et Italiens, XIV, 246. — Est battu par Soliman, *ibid.* — Sa mort, *ibid.*

*Huiles*. — Voyez *Baume*.

**Humanité (l')** ou le *Tableau de l'indigence*, triste drame, par un aveugle tartare. — Cette pièce, qui a été imprimée quatre ans après le *Fils naturel*, a été faussement attribuée à Diderot, VII, 3. — Insérée dans le recueil de ses œuvres publié à Londres en 1773, elle en a toujours été rejetée depuis, 6. — Quérard l'attribue à un écrivain nommé Randon, *ibid.*

\* *Humanité*. — Qualité morale, XV, 145. — Sa manière d'être, 146.

\* *Humble*. — Se dit des personnes et des choses, XV, 146.

HUMBOLDT (Alexandre de). — Note sur le travail incessant de la nature, II, 57. — Conclusions qu'on pourrait en tirer, si la foi et la révélation ne s'y opposaient pas, 58.

\* *Humeur*. — Nom donné aux différents états de l'âme, XV, 146.

\* *Humilité*, qualité morale, XV, 146. — Ce qui la caractérise, ses causes et ses effets, 147.

*Humilité* (l'). — Est mensonge ; il faut s'estimer pour être estimable, II, 86.

\* *Humour*. — Mot anglais employé pour désigner une plaisanterie originale, XV, 147.

HUS (Jean), hérésiarque brûlé vif à Constance en 1415, I, 185.

HUS (Adélaïde-Louise-Pauline), actrice du Théâtre-Français. — A pour amant le contrôleur général des finances Bertin, auquel elle donne pour successeur Vieillard, le fils du directeur des Eaux de Passy, V, 403. — Ce que Rameau (le neveu) dit à son sujet, 404. — Sans-façon dont elle usait avec Bertin, 437. — Manière dont le parasite Rameau se conduit auprès d'elle, *ibid.* — Anecdote d'alcôve entre elle et Bertin, 452. — Diderot raconte à M<sup>lle</sup> Volland son aventure avec Vieillard, XIX, 43. — Notice sur elle, *ibid.* (note). — Suites de son aventure, 46. — Scène avec Brizard, 57. — Elle tire une grosse somme de Bertin pour payer ses dettes, 64.

HUSSEIM, officier de la cour de Mangogul. — Sa fureur en entendant ce que dit le bijou de sa femme, IV, 160.

HUTCHESON (François), moraliste irlandais. — Son livre intitulé : *Philosophiæ moralis Institutio compendiaris*, cité et recommandé, III, 492. — Manière dont ce célèbre professeur caractérise le *beau*, X, 8 et suiv. — Son système, plus singulier que vrai, se recommande cependant par un grand nombre d'observations délicates, 17, 23. — Erreur de son système de philosophie morale, XI, 25.

HUTIX, directeur de l'Académie de peinture de S. A. l'Électeur de Saxe. — Envoie au Salon de 1769 un tableau

des plus médiocres représentant deux *Servantes saxonnes*, XI, 414.

*Hybride*, ou *Ybride*. — Véritable signification de ce mot, III, 15. — Voyez \* *Hybrides*.

\* *Hylopathianisme*, espèce d'athéisme philosophique, XV, 148. — Thalès, accusé par Aristote d'être l'auteur de cette opinion, est défendu par Cicéron, Diogène Laërce, Clément d'Alexandrie, *ibid.*

*Hymen* (l'), réformateur des abus du mariage, ou le Code conjugal, ouvrage attribué à Diderot, XX, 98.

¶ *Hymne à l'amitié*, pour être chanté et récité dans son temple, poésie inédite, IX, 32.

HYPASE, philosophe pythagoricien. — Ce qu'il dit du feu, XVI, 523.

HYPATIE, fille de Théon, mathématicien d'Alexandrie. — Rang distingué qu'elle occupe parmi les philosophes éclectiques, XIV, 341. — Son éducation en fit un prodige, *ibid.* — Personne aussi bien qu'elle n'a possédé Aristote et Platon, *ibid.* — En elle se trouvaient réunies toutes les perfections, *ibid.* — Comment la considération dont elle jouissait devint l'occasion de sa perte, *ibid.* — Meurt assassinée par une troupe de scélérats qui l'entraînent dans l'église d'Alexandrie appelée la *Césarée*, 344. — Sa mort couvre de déshonneur le patriarche d'Alexandrie, et marque la fin de la secte éclectique, *ibid.*

*Hypocrisie*. — Vertu sacerdotale, III, 511.

*Hypocrite*. — Souvent on le rencontre enveloppé du vêtement sacerdotal, III, 77. — Molière en a donné le parfait modèle dans *Tartuffe*, *ibid.* — L'hypocrite a le cœur faux, VII, 389.

\* Définition de ce caractère, XV, 150. — Portrait d'un hypocrite, *ibid.*

*Hypostase*, *Union hypostatique*. — L'initiation à ces mystères de la théologie est-elle nécessaire pour faire un bon citoyen ? I, 182. — Le Christ n'a rien dit de pareil, 183.

*Hypothèses*. — Moyens proposés pour leur étude, II, 45 et suiv. — Exemple pris de la génération, 47.

*Hystérie.* — Ravages de cette maladie particulière à la femme, II, 255. — M<sup>me</sup> Guyon, sainte Thérèse, citées comme exemples, 256. — Moyen employé par Boerhaave pour couper court à une épidémie hystérique, 257.

## I

*IAHNA*, célèbre philosophe indien de la secte des Gymnosophistes. — Tout ce qu'on raconte de lui est fabuleux, XV, 201.

*ICHTIAS*, philosophe grec, de la secte Mégarique, XVI, 113.

*Iconographie.* — Bustes, statuettes, médaillons de Diderot, XX, 109. — Peintures à l'huile, miniatures, dessins, 113. — Estampes d'après l'original, et de fantaisie, 117. — Représentations de Diderot avec d'autres personnages, 118. — Caricatures et allégories, 120.

*Idealistes.* — Système de ces philosophes, I, 304.

*Idee platonique.* — Prix que les femmes devraient mettre à leurs faveurs, II, 293.

*Idées.* — Celles de Diderot sur la couleur, X, 468. — La peinture a été le premier moyen de leur transmission, XIV, 433. — L'écriture vint plus tard, *ibid.* — Des avantages et des défauts de chaque mode, 434. — Nous avons plus d'idées que de mots; conséquences de ce fait, XII, 77.

\* *Idées accessoires*, fragment inédit, IV, 28. — Confusion qu'elles causent, 29.

\* *Identité.* Judicieux emploi de cette expression métaphysique, XV, 151.

*IDIAQUEZ*, jésuite espagnol. — Dirige, à Villa-Gracia, une imprimerie d'où sortent des écrits hostiles à la France, VI, 459. — Charles III, roi d'Espagne, informé de ce fait, supprime l'établissement, *ibid.*

\* *Idiot.* — Ce qui le constitue, XV, 152. — En quoi il diffère de l'imbécile, *ibid.*

*Idiotismes.* — Signification de ce mot, V, 419. — Le style de Fontenelle four-

mille d'*idiotismes* français, *ibid.* — Il y a des *idiotismes* de métier, il y en a de moraux, *ibid.* — Les plus communs, 420. — Les exceptions à la conscience générale sont des idiotismes moraux nommés par quelques-uns *tour du bâton*, 421. — Nos gallicismes sont autant d'idiotismes, XIV, 446.

*Idolâtrie.* — Quelle en est la première source d'après les athées, XVI, 351. — Opinion de Newton sur l'origine de l'idolâtrie, 352. — Système de l'abbé Pluche sur le même sujet, 359. — L'idolâtrie communique aux hommes les défauts des dieux, 366.

*IDUMÉE*, lisez *JUDÉE*, I, 209, alinéa 56.

*IDUMÉENS*, lisez *Juifs*, I, 209, alinéa 56.

*Idylles de Saint-Cyr*, poème de Dorat. — Compte rendu de cet ouvrage, imprimé avec un luxe qui en fait le seul mérite, VI, 415.

*IFFLAND* (*Auguste-Guillaume*), auteur et acteur allemand. — Accorde dans ses *Mémoires* une grande place aux drames de Diderot, VII, 173.

\* *Ignominie*, dégradation morale. — Ce qui la produit, XV, 153.

*Ignorance.* — Doux oreiller pour une tête bien faite, I, 139. — Est moins éloignée de la vérité que le préjugé, 354. — Est le partage de l'esclavage et du sauvage, III, 429.

\* Ce qui la constitue en métaphysique, XV, 153. — Causes dont elle dérive, 154. — En morale, ce défaut diffère de l'erreur, 155.

*Ile des Lanciers*, dans l'archipel de Pomotou. — Bougainville, qui la découvrit en 1768, la trouva habitée; en 1826, le capitaine anglais Beechey la visite et la trouve déserte, II, 202.

\* *Iliade.* — Le plus parfait des poèmes d'Homère, XV, 157. — Court examen de cet ouvrage, 158 et suiv.

\* *Illaps*, terme de théologie. — Espèce d'extase contemplative; ses effets, XV, 160.

\* *Illicite.* — Ce qui est défendu par la loi, XV, 160.

\* *Illimité.* — Terme relatif au temps, à l'espace, à la puissance, XV, 160

*Illusion* (l'). — But commun du poëte dramatique et du romancier, VII, 330.

— Comment on parvient à la produire, *ibid.*

\* Comment on l'obtient, XV, 161.

*Il Vero Amico* (le Véritable Ami), comédie de Goldoni. — L'auteur a fondue dans cette farce en trois actes des caractères de l'*Avare* de Molière, VII, 317.

\* *Imaginaire*. — Pourquoi ce mot ne s'oppose point à *réel*, XV, 162.

*Imagination*. — Ce qui la constitue et la caractérise, VII, 333. — Comment on arrive à en faire l'application, *ibid.* — Etude physiologique de cette faculté de l'esprit, IX, 363. — Extase, *ibid.* — Force d'une image ou d'une idée, 365. — Qualité commune avec le jugement, elle lui est presque opposée, XI, 131. — Ne crée rien, elle imite, compose, combine, exagère, agrandit, rapetisse, s'occupe de ressemblances, *ibid.* — Est la qualité dominante du poëte, *ibid.*

\* De son pouvoir sur les femmes enceintes, XV, 162. — Suite d'exemples à ce sujet, 163-168.

*IMBERT* (*Barthélemy*). — Son poëme en quatre chants, le *Jugement de Pâris*, n'est recherché aujourd'hui que pour la gravure, VI, 434.

\* *Imitation*. — Représentation artificielle d'un objet; est toujours un effet de l'art, XV, 168.

*Imitation de la nature*. — Exemple tiré de trois arts : la poésie, la peinture et la musique, I, 386 et suiv. — Une femme mourante : le peintre montre la chose même; le poëte et le musicien emploient des hiéroglyphes, 387.

¶ *Imitation de l'ode d'Horace*, poésie, IX, 45.

¶ *Imitation de la satire d'Horace*, poésie inédite, IX, 47.

\* *Immatérialisme* ou *Spiritualité*. — Opinion métaphysique de ceux qui admettent dans la nature deux substances essentiellement différentes, XV, 169. — Dissertation sur ce sujet, *ibid.* — Opinion d'Anaxagoras, 169; de Platon, 171; de Cicéron, *ibid.*; d'Origène, 174; de Tertullien, *ibid.*; de saint

Justin, 176; de Tatien, *ibid.*; de saint Clément d'Alexandrie, 177; de Lactance, *ibid.*; d'Arnohe, etc., etc., *ibid.* — Époque à laquelle la pure *spiritualité* de Dieu fut connue, 179.

\* *Immobile*. — Emploi de ce mot au simple et au figuré, XV, 183.

\* *Immonde*, expression inventée par le préjugé, XV, 183.

\* *Immortalité*. — Réflexions y relatives, XV, 183. — Si cette espèce de vie qu'on s'efforce d'acquérir dans la mémoire des hommes est une chimère, c'est la chimère des grandes âmes, 184.

*Immortalité* (*sentiment de l'*). — Voyez ¶ *Lettres à Falconet*.

\* *Impardonnable*. — Plus sévères dans leurs jugements que Dieu même, les hommes n'ont point de pardon pour certaines actions, XV, 185.

\* *Imparfait*. — Ce à quoi il manque quelque chose, XV, 185.

\* *Impartial* et *Impartialité*. — Qualité morale aussi essentielle que rare, XV, 185.

*Impasse*. — Note de Voltaire sur l'emploi de ce mot, qu'il veut faire prévaloir en remplacement du mot grossier *cul-de-sac*, l'*Angiportus* des Romains, VI, 88.

\* *Impassible*, *Impassibilité*. — Attributs de la divinité, XV, 186. — L'enthousiasme et le fanatisme peuvent produire l'*impassibilité*, *ibid.*

\* *Imperceptible*. — De l'emploi de ce mot au simple et au figuré, XV, 186.

\* *Impérieux*. — Se dit de l'homme, du caractère, du geste et du ton, XV, 187.

\* *Impérissable*. — Presque tous les anciens philosophes ont dit de la *matière* qu'elle était *impérissable*, XV, 187.

*Impie*, *Impiété*. — Qu'est-ce qu'un impie? Tout le monde l'est-il, ou personne? I, 141. — Le doute, en matière de religion, n'est point un acte d'impénétration, 158.

\* *Importance*, terme relatif à la valeur d'un objet, XV, 188. — D'*importance* on a fait *important*, qui se prend à peu près dans le même sens, *ibid.*

\* *Imposant*, adj.; *Imposer*, v. act. —

- Termes qui s'appliquent aux personnes et aux choses, XV, 189.
- \* *Imposture*. — Manière dont elle se produit, XV, 189.
- Impôts*. — Projet et réflexions sur ce sujet, IV, 481.
- \* *Impression*. — Acceptions diverses de ce mot, XV, 190.
- Imprimerie*. — Sur quels ouvrages portèrent ses essais, XVIII, 9. — Ce qu'il arrivait aux Estienne, aux Morel, et autres habiles imprimeurs, 12. — Comment les imprimeurs obtinrent un privilège *exclusif* pour leur commerce, 15. — Nouvelles représentations de l'imprimerie sur les limites de son privilège, 16. — Époque à laquelle l'imprimerie s'établit à Paris, 71.
- \* *Improbation*. — Exemples donnés pour fixer la véritable acception de ce mot, XV, 190.
- Impromptu* (l'). — A un caractère que la chose préparée ne prendra jamais, VII, 377.
- *Impromptu fait au jeu*, extrait de la Correspondance de Grimm, IX, 68.
- \* *Impuni, Impunité, Impunément*. — *L'impunité* encourage au crime, XV, 190, 191.
- \* *Impureté*. — Terme générique qui, en morale, comprend tous les dérèglements qui ont rapport aux plaisirs charnels, XV, 191. — La religion des païens était remplie de divinités qui favorisaient *l'impureté*, 192. — Extraits de la *Cité de Dieu* de saint Augustin sur ce sujet, *ibid.*
- \* *Inadvertance*. — Un des défauts de l'enfance, XV, 193.
- Incarnation*. — Pensées diverses sur ce sujet, I, 167. — Rapprochement entre le cygne de Lédæ et la colombe de l'Évangile, *ibid.*
- Incas* (les) ou la *Destruction de l'empire du Pérou*, poème en prose, de Marmontel, V, 258. — Cet ouvrage donne lieu à une contestation entre Marmontel et Saint-Lambert, auteur de *Ziméo*, *ibid.*
- Incendie de Lyon*. — Sénèque fait le récit de ce terrible événement dans sa XCI<sup>e</sup> lettre à Lucilius, III, 261.
- Incendie de Rome*, III, 130. — Néron, spectateur du haut de la tour de Mécène, en habit de théâtre, chante l'embrasement de Troie, 131.
- Inceste*, II, 233, 234. — Ne blesse en rien la nature; est en honneur chez les Taitiens, *ibid.*
- IXCHLR (*William*), disciple de l'aveuglé-né Saunderson; écrit la vie de son maître, I, 312. — Récit qu'il fait de ses derniers moments, *ibid.*
- Incidents* (Des). — Le poète doit être difficile dans leur choix, et sobre dans leur usage, VII, 326. (Voy. *Sommaire*, p. 302).
- \* *Incogniti*. — Nom d'une société littéraire établie à Venise; sa devise, XV, 193.
- \* *Incommode*. — Tout ce qui nous gêne, XV, 193.
- \* *Incompréhensible*. — Valeur métaphysique de ce mot, XV, 193.
- \* *Inconnu*. — Adjectif qui se joint toujours à quelque chose qu'on connaît, XV, 194.
- \* *Inconséquence, Inconséquent*. — Défaut qui se rencontre dans les idées, dans le discours et dans les actions, XV, 194.
- *Inconséquence du jugement public* (sur l') de nos actions particulières, V, 333. — Histoire de madame de La Carlière et du chevalier Desroches, 335-357.
- \* *Inconsidéré*. — Se dit des personnes et des choses, XV, 194.
- \* *Inconstance*. — Effet moral sujet à des appréciations diverses, XV, 195.
- Incontinence*. — Comment ce vice est opposé au bonheur de la société, XVII, 140.
- Incrédule*. — Questions embarrassantes qu'il fait touchant la divinité des livres sacrés, I, 154. — Comment on y répond, *ibid.*
- Incrédulité*. — Elle est, a dit Diderot mourant, le premier pas vers la philosophie, I, LVII. — Elle est quelquefois le vice d'un sot, 140.
- \* *Incroyable*. — Expression souvent hyperbolique, XV, 195.
- Incuriosité*. — Doux oreiller, disait Montaigne, I, 139.



- \* *Indécent*. — Tout ce qui est contre le devoir, la bienséance et l'honnêteté, XV, 196.
- \* *Indécis*. — Adjectif qui se prend quelquefois substantivement, XV, 197.
- \* *Indépendance*. — Pierre philosophale de l'orgueil humain; chimère après laquelle l'amour-propre court en aveugle, XV, 197.
- INDEX (*Compagnie des*). — Caricatures et plaisanteries dont elle est l'objet, XI, 448 (note). — Grand bruit à cette compagnie; à quelle occasion, XIX, 312. — Elle est anéantie, 314.
- Indes galantes* (les), opéra de Rameau, V, 398.
- \* *Indiens*. — Histoire de leur philosophie, XV, 200-203. — Leurs philosophes partagés en trois sectes : les *Brachmanes*, les *Gymnosophistes* et les *Pramnes*, 200.
- \* *Indifférence*. — État particulier de l'âme, XV, 203. — Sources diverses d'où elle procède, *ibid.*
- \* *Indigent*. — Classe d'hommes inconnue chez les sauvages, XV, 204.
- \* *Indignation*. — Sentiment mêlé de mépris et de colère, XV, 204.
- \* *Indiscret*. — Comment on peut l'être, XV, 204, 205.
- \* *Indispensable*. — De l'emploi de ce mot, XV, 205.
- \* *Indissoluble*. — Réflexions sur cette qualification appliquée au lien conjugal, XV, 205.
- \* *Indistinct*. — Ce qu'on doit entendre par ce mot, XV, 205.
- \* *Indocile, Indocilité*. — Les peuples sauvages sont d'un naturel *indocile*, XV, 206. — *L'indocilité* naît ou de l'opiniâtreté, ou de l'orgueil, ou de la sottise, *ibid.* — La sottise des maîtres fait souvent *l'indocilité* des enfants, *ibid.*
- Indolence*. — Passion léthargique, amour désordonné du repos, qui décourage l'âme et engourdit l'esprit, I, 111. — La fainéantise déprave les organes, 112. — Est une source intarissable de chagrins, *ibid.*
- \* En morale, privation de sensibilité morale, XV, 206.
- \* *Indolent*. — Inutile à lui-même, il s'expose à manquer dans le besoin de secours étrangers, I, 112.
- \* *Induction*, terme de logique. — Dissertation sur la valeur de cette manière de raisonner, XV, 206-216.
- \* *Indulgence*. — Disposition morale qui caractérise la vertu éclairée, XV, 216.
- Inégalité des richesses*. — Comment elle pourrait devenir la base de la félicité publique, II, 417. — Les moyens de la prévenir proposés par Helvétius : Diderot les désapprouve, 419.
- Inès de Castro*, tragédie d'Houdart de La Motte. — Anecdote relative à la première représentation de cette pièce, VIII, 352.
- Inflibulation*. — Conséquences de cette opération cruelle et bizarre, II, 210. — Palingénésie funeste, *ibid.*
- \* *Infidélité*. — Idée attachée à ce mot en morale, XV, 217.
- \* *Infortune*. — Ce qui la caractérise, XV, 218.
- \* *Infortunée (l') ou les Suites d'une grande passion*. — Plan d'une tragédie sous ce titre, VIII, 337.
- \* *Ingénieux*. — Se dit des personnes et des choses, XV, 219.
- \* *Ingénuité*, qualité de l'âme. — L'innocence la produit, XV, 219. — En quoi elle diffère de la naïveté, *ibid.*
- Ingrat*. — Un souverain le doit être souvent, s'il veut éviter d'être faible, II, 471.
- Ingratitude*. — Vice purement négatif, I, 116. — D'où elle dérive, *ibid.*
- \* *Inhumanité*. — Vice qui fait sortir l'homme de son espèce, XV, 219.
- \* *Injure et Tort*. — Synonymes? XV, 220.
- \* *Inné*. — Il n'y a d'inné que la faculté de sentir et de penser, XV, 220.
- \* *Innocence*. — Assemblage de toutes les vertus, exclusion de tous les vices, XV, 220.
- Innocence baptismale*. — Voyez *Robe blanche*.
- INNOCENT X, pape. — Sa bulle au sujet des cinq propositions attribuées à Jansénius, XV, 260. — Son bref de 1654 pour le même objet, *ibid.*



*Innovations religieuses.* — Sont à craindre dans un gouvernement, I, 143. — Opinion de l'empereur Julien sur le danger qu'elles offrent, *ibid.*

\* *Inoculation (l')*. — Examen d'un mémoire de d'Alembert sur ce sujet, IX, 207. — Obstacles qu'elle rencontre dans les villes, XIX, 293. — Succès qu'elle obtient dans le petit hôpital de Gatti, 301.

\* *Inquiétude.* — Agitation morale ; causes diverses qui la produisent, XV, 221.

*Inquisiteurs*, I, 198, où ils sont appelés les archers et les bourreaux de l'armée, alinéa 28.

*Inquisition.* — Conseil de guerre, I, 198, alinéa 28.

*Inquisition d'Espagne.* — Charles III réduit son autorité, VI, 470. — Comment elle renaît plus féroce que jamais, 471.

\* *Insensé.* — Épithète injurieuse qui s'applique à deux sortes d'hommes, XV, 221.

\* *Insensibilité.* — Ses effets en morale, XV, 221. — Elle fait des monstres, 222.

\* *Inséparable.* — Il n'y a rien d'*inséparable* dans la nature, XV, 224.

\* *Insertion de la petite vérole (vaccine).* — Découverte admirable due à Édouard Jenner, célèbre médecin anglais, XV, 224.

\* *Insigne.* — Se dit des personnes et des choses, et se prend tantôt en bonne, tantôt en mauvaise part, XV, 224.

\* *Insinuant.* — Se dit des personnes et des choses, XV, 225.

\* *Insolent.* — Traits distinctifs de ce caractère, XV, 225.

*Inspirés.* — Fourbes ou visionnaires pour la plupart, I, 190, alinéa 4.

\* *Instabilité.* — Terme de grammaire ; de son emploi, XV, 226.

*Instinct.* — Ce qu'il est, IX, 329. — Détruit par notre éducation, nous ne pouvons le connaître, 377. — Est plus éveillé dans le sauvage, *ibid.* — Conversation sur ce mot, XIX, 116.

\* Cet article, dans l'*Encyclopédie*, n'est pas de Diderot, mais de Georges Leroy, lieutenant des chasses au parc de Versailles, XV, 226 (note).

*Instruction.* — Elle donne à l'homme de la dignité, III, 429. — Elle adoucit les caractères, éclaire sur les devoirs, etc., *ibid.*

*Instruction pastorale de Mgr l'évêque d'Auxerre*, etc., au sujet de la Thèse de l'abbé de Prades, I, 441.

*Instruction publique.* — Des auteurs qui ont écrit sur cette matière, III, 430. — L'enseignement n'est point arbitraire, c'est une chose difficile, 431. — De l'ordre des études, 442. — Objet d'une école publique, 444. — Différence de l'ordre des études dans une école ou dans un ouvrage, 446. — Plan général de l'enseignement d'une université, 448, 449. — Plan réduit, 450. — Pour les quatre facultés, voyez la table du tome III, 548-550.

\* *Instructions pour les élèves dans l'art de la critique moderne, tirées de la pratique des grands maîtres*, ouvrage dont Diderot n'a conservé qu'un article, III, 405.

*Insuffisance.* — Avouer son insuffisance, grande leçon à donner, II, 15. — Avantages qu'on retire de cet aveu, *ibid.*

\* *Insupportable.* — Se dit des personnes et des choses, XV, 226.

\* *Intègre, Intégrité.* — Qualité principale du juge, de l'arbitre et du souverain, XV, 226. — Des diverses acceptions de ces mots, 227.

*Intégrité.* — Ce qu'il faut entendre par ce mot, I, 13. — Définition de l'intégrité morale, *ibid.* — Cicéron l'a bien définie, *ibid.* — Ce qui la constitue, 64.

*Intellect.* — Propriété de l'âme, commune à l'homme et à la bête, XV, 227. — Celui de la bête est borné, celui de l'homme ne l'est pas, *ibid.*

*Intellectuel.* — Acceptions diverses de cet adjectif, XV, 227. — Ce mot s'emploie dans un sens opposé à matériel, *ibid.*

*Intelligence.* — Helvétius réduit toutes les fonctions intellectuelles à la sensibilité, II, 267.

\* Exemples des diverses acceptions de ce mot, XV, 228.

*Intempérance.* — Ses effets, I, 106, 107.

*Intendant.* — Histoire de l'intendant de M. de Saint-Florentin et de la pâtisserie de la rue de l'Université, VI, 97 et suiv.

\* *Intention.* — Caractères qu'elle peut revêtir, XV, 228, 229.

*Intérêt.* — Il a engendré les prêtres, I, 183. — Ce mot, mal compris, a excité le murmure des hypocrites et des ignorants contre La Rochefoucauld et contre Helvétius, III, 316.

*Intérêt* (en littérature). — D'où il naît, VII, 340. — Ce qui le soutient, *ibid.* et suiv. (Voy. *Sommaire*, p. 302.)

\* Acceptions diverses de ce mot, en morale, XV, 229; en littérature, 232.

\* *Intérieur*, terme de grammaire dont le corrélatif est *extérieur*, XV, 233. — De l'emploi de ces mots au physique et au moral, *ibid.*

\* *Intermède.* — Poème burlesque ou comique, composé pour être mis en musique, XV, 233. — La France a peu d'ouvrages de ce genre, l'Italie en a une infinité, *ibid.*

\* *Interne.* — Réflexion sur la difficulté de déterminer la différence entre *intérieur* et *interne*, XV, 234.

¶ *Interprétation de la nature.* — Voyez *Pensées sur l'interprétation*.

\* *Interruption*, figure de rhétorique. — Racine en a fait un heureux emploi dans *Andromaque*, XV, 234.

*Intestins*, *Rate*, *Pancréas*, et *Péritoine*. — Remarques physiologiques sur ces organes, IX, 385. — Intestins grêles, 386. — Gros intestins, 387. — Rate, *ibid.* — *Pancréas*, 388. — *Péritoine*, 389.

*INTIERI* (*Barthélemy*), homme de lettres toscan, géomètre, mécanicien de premier ordre. — Invente une étuve à blé, VI, 440. — L'abbé Galiani fait connaître cette utile machine par un ouvrage qu'il publie sous le nom de l'inventeur, 441.

\* *Intimider.* — Émouvoir l'âme, XV, 234.

*Intolérance.* — Blâmée par le Christ, I, 182. — Ses moyens d'action sont impies, 486. — Elle soumet le prince

au prêtre, II, 448. — Elle est l'apanage du prêtre, III, 511.

\* Définition morale de ce mot, XV, 235. — Deux sortes d'*intolérance*, l'ecclésiastique et la civile, *ibid.* — Recueil de pensées sur ce sujet, *ibid.* à 240.

\* *Intolérant.* — L'intolérant est presque toujours un homme sans religion, XV, 240.

*Intonation.* — Elle détermine le geste, et réciproquement, VII, 107.

\* *Intrépidité.* — Force extraordinaire de l'âme; ce qui la caractérise, XV, 240. — Moyen de la redoubler, *ibid.*

\* *Intrigue.* — Ressource des âmes faibles et vicieuses, XV, 241.

¶ *Introduction aux grands principes*, II, 71. — Avertissement de Naigeon, 73. — Dialogue entre trois personnages : un sage, un prosélyte et un parrain, 75 à 79. — Second dialogue : *Le Prosélyte répondant par lui-même*, 80 à 88. — Examen de ce second dialogue, 89 à 93. — Réponse de Diderot à cet examen, 94 à 99.

*Inaustion de la peinture en cire.* — Description de ce procédé, X, 65. — Ses précieux résultats, 66.

\* *Invariable.* — S'emploie au physique et au moral, XV, 241.

*INVAUX* (*MAYNON D'*). — Nommé contrôleur général; sa première opération, XIX, 281. — Calambour sur lui, 282. — Son premier projet. Avec quels personnages il est lié, 290.

*Inventeurs.* — Pourquoi nous les admirons, II, 348.

*Inversions.* — Condillac et Du Marsais ont traité cette matière, I, 349. — L'abbé Batteux l'ayant aussi traitée, c'est à lui que Diderot adresse une réponse sur ce sujet, *ibid.* — L'étude de la formation des langues est indispensable à l'examen proposé, *ibid.* — Manière dont elles se sont introduites dans les langues, 351. — Celles que nous employons aujourd'hui en grec et en latin n'auraient pas eu cours au temps de Cicéron et de Démosthène; nos discours grecs et latins sont du français habillé à l'antique, 351. — Remarque sur celle de Cicéron au

commencement de l'*Oraison pour Marcellus*, 364 et suiv. — Cette question est compliquée, 369. — La langue française est celle qui en a le moins, 371.

\* *Invincible*. — Anecdote au sujet de ce mot employé comme épithète, XV, 241.

\* *Inviolable*. — Ce qui ne sera point violé, ou qui ne le doit point être, XV, 241.

\* *Invisible*. — Ce qui échappe à la vue, XV, 241.

\* *Involontaire*. — Ce à quoi la volonté n'a point eu de part, XV, 242.

\* *Ionique* (secte), école philosophique fondée par Thalès de Milet, XV, 242. — Histoire et doctrine de cette secte, 243-252.

*Iphigénie en Tauride*, tragédie de Guimond de La Touche, VII, 322. — Observations sur cet ouvrage, VIII, 427.

*Iris*. — Comment elle rencontre Hilaris, IV, 374. — Suites de cette rencontre, 375.

\* *Irascible*. terme de philosophie scolastique, XV, 252.

*IRÉNÉE*, philosophe chrétien du n<sup>e</sup> siècle, XV, 293.

\* *Irréconciliable*. — Terme relatif à des passions odieuses, XV, 253.

\* *Irréligieux*. — Terme de grammaire encore peu usité dans son acception générale, XV, 254.

\* *Irrésolution*. — État fâcheux de l'âme, XV, 254.

\* *Irrévérence*. — De l'emploi de ce mot, XV, 254.

*ISAAC*, fils d'Abraham et de Sara. — Épouse Rébecca; détails sur son histoire, I, 202.

*ISEC*, veuve d'un lieutenant général de l'armée de Mangogul. — Sollicite une pension de celui-ci, IV, 234. — Ce que dit son bijou, *ibid.*

*ISIDORE DE SÉVILLE (Hispalensis)*, célèbre prélat espagnol, écrivain chrétien du viii<sup>e</sup> siècle, XV, 300.

*ISIS*, divinité des Égyptiens. — Doctrine de ses prêtres, XIV, 388. — C'était la lune, 391.

*ISMÈNE*. — Elle n'est pas inquiète sur ce que dira son bijou, IV, 167. — Sa

conversation avec celui-ci, 168 et suiv.

\* *Isolé, Isoler*. — Sens grammatical de ces mots, XV, 255.

*ITALIE*. — Pourquoi un voyage dans cette contrée est si utile aux artistes, XI, 241.

*Iteresse*. — Comment ce défaut est opposé au bonheur de la société, XVII, 140.

*Izeschné*, second livre du *Vendidad-salé*. — Ce qu'y recommande Zoroastre, XVII, 223.

## J

*Jaback*. — Signification de ce mot, VI, 33.

*JACOB*, patriarche hébreu, second fils d'Isaac et de Rébecca. — Sa vie tant soit peu légère, I, 202, alinéa 39.

*JACOBI (Jean-George)*, chanoine d'Halberstadt. — Jugement sur une traduction de ses œuvres, VI, 424. — Poète généralement admiré en Allemagne, combien il a perdu en passant dans notre langue, *ibid.* — Son poème lyrique intitulé l'*Élizée* est sans intérêt, *ibid.*

*JACQUES II*, roi d'Angleterre. — Son attachement au culte de l'Église romaine amène des troubles sérieux dans le royaume, VIII, 5.

¶ *Jacques le Fataliste et son maître*, roman écrit en 1773, imprimé pour la première fois en 1796, VI, 1. — Notice préliminaire par M. Assézat, 3. — Publié d'après une copie offerte par le prince Henri de Prusse à l'Institut de France, *ibid.* — Éditions diverses qui en ont été faites, *ibid.*

Ses principaux épisodes : Le porteballe, 33 et suiv. — Javotte, 36. — Frère Ange, 48. — MM. Le Pelletier et Aubertot, 60, 61. — Le capitaine de Jacques, 64 et *passim*. — Gousse, 69. — Prémonval et M<sup>lle</sup> Pigeon, 70. — Le cheval du bourreau, 76. — Nicole et l'hôtesse du Grand-Cerf, 94. — Le pâtissier de la rue de l'Université, 96. — Le marquis des Arcis et M<sup>me</sup> de la Pommeraye, 111 et suiv. — La Gaine et le Contelet, fable 119. — M. de Guerchy, 121. — M<sup>me</sup> et

- M<sup>lle</sup> d'Aison, M<sup>me</sup> de La Pommeraye et le marquis des Arcis, 127 et suiv. — Jacques et Denise, 167, 197. — Comment Jacques perd son pucelage, 198, 200. — Histoire de Bigre, de Justine et de Jacques, 201 et suiv. — Ses amours avec Suzanne, 211; avec Marguerite, 213. — Histoire d'un petit bossu paillard, 218-221. — Le passe-temps de Jacques en voyage quand il ne parle pas, 223-224. — Amours de son maître : histoire d'Agathe, des usuriers et du chevalier Saint-Ouin, 226-235. — Histoire de Desglands et de son emplâtre, 255-261. — Le cheval retrouvé, 267. — Suite de l'histoire d'Agathe, 269 et suiv. — Suite des amours de Jacques et Denise, 276-280. — Est jeté en prison, 282. — Rendu à la liberté, il est enrôlé dans la troupe de Mandrin, 286. — Sauve du pillage le château de Desglands attaqué par les Mandrins, *ibid.* — Là il retrouve son maître, et aussi Denise qu'il épouse, *ibid.* — Ses réflexions philosophiques sur les conséquences possibles de cette conclusion de ses amours, 287.
- JADDUS, souverain sacrificateur, chef des Rabbinites ou Traditionnaires, XV, 338. — Fait un miracle en présence d'Alexandre le Grand, *ibid.*
- \* JAKUTES ou YAKUTES, nation tartare, païenne, de la Sibérie orientale; notice, XV, 255.
- JAL (A.), littérateur français, né à Lyon en 1791. — Son injuste partialité au sujet des mémoires de M<sup>me</sup> de Vandeuil sur Diderot, I, xxvii, xxxix. — A réuni, dans son *Dictionnaire critique*, nombre d'actes authentiques sur Diderot et sa famille, lxxii. — Extraits de ces actes, *ibid.* et lxxiv.
- Jalousie*. — Sentiment injuste; conséquence de nos fausses mœurs, II, 243.
- \* *Passion cruelle et mesquine*, XV, 256.
- Jaloux (le)*, comédie de Rochon de Chabannes. — Anecdote relative au prodigieux talent de l'acteur Molé dans cette pièce, VIII, 346.
- JAMBLIQUE, philosophe néo-platonicien. — Une des lumières principales de l'École d'Alexandrie, XIV, 324. — Né de parents illustres, il eut pour instituteur Anatolius, 325. — Professa une philosophie mystique, *ibid.* — A beaucoup écrit; a laissé une *Vie de Pythagore*, une *Exposition des mystères égyptiens*, etc., etc. — Sa mort en l'an 333 de l'ère chrétienne, *ibid.* — Son exposé de la philosophie morale des éclectiques, 376 et suiv.
- JAMES (Robert), médecin anglais; auteur d'un *Dictionnaire universel de médecine*, ouvrage traduit en français par Diderot en société avec Eidous et Toussaint, I, xl.
- JANIN (Jules-Gabriel), célèbre critique. — A essayé de continuer l'œuvre de Diderot, dans un livre intitulé : *La Fin d'un monde et du Neveu de Rameau*, V, 386. — Comment il montre Diderot, dans ses relations avec M<sup>lle</sup> Volland, XVIII, 348.
- JANKOWITZ DE JESZENISCE (M<sup>me</sup> la baronne), petite-fille de Falconet. — Lègue à la ville de Nancy des papiers venant de son grand-père, XVIII, 79. — Avait brûlé des autographes de Diderot, et les copies des réponses de Falconet, 80.
- JANNACONE (Dominique), grand-maître des hautes-œuvres à Naples. — Une plaisanterie poétique de l'abbé Galiani, âgé de vingt ans, nous a conservé son nom, VI, 441.
- \* *Jansénisme*. — Dispute religieuse née à l'occasion d'un ouvrage de Cornélius Jansénius, XV, 256. — Histoire abrégée de cette querelle, 257-264.
- \* *Janséniste*. — Nom donné au xvin<sup>e</sup> siècle à un objet de mode à l'usage des femmes modestes, XV, 264.
- Jansénistes*. — Secte de gens austères, leur doctrine, I, 199, alinéa 31.
- JANSÉNIUS (Corneille), évêque d'Ypres. — Fait ses premières études à Utrecht et à Louvain, XV, 256. — Amené à Bayonne, par le célèbre Du Verger de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, il y passe douze ans en qualité de principal du collège, *ibid.* — Rentre à Louvain, y prend le bonnet de docteur, 257. — Est nommé à l'évêché

d'Ypres, *ibid.* — Meurt de la peste, en 1638, *ibid.* — Laisse par son testament à quelques amis le soin de publier le livre intitulé : l'*Augustinus*, auquel il avait travaillé pendant vingt ans, *ibid.* — L'ouvrage est publié en 1640 à Louvain, *ibid.* — Histoire des disputes religieuses que cette publication suscite, *ibid.* à 264.

JAPHET D'ARMÉNIE (dom), I, 196, alinéa 25.

\* JAPONAIS. — Possèdent plusieurs belles bibliothèques, XIII, 451. — Doivent aux Chinois toutes les connaissances philosophiques, politiques et superstitieuses qu'ils ont eues avant que les Portugais aient abordé chez eux, XV, 264. — François Xavier, jésuite, envoyé par Ignace de Loyola, va au Japon en 1549 prêcher la foi chrétienne; cet apôtre maladroit y rend sa religion odieuse, *ibid.* — Ont sur l'antiquité de leur origine les mêmes idées fabuleuses que les Chinois, 265. — Leur histoire, écrite par le célèbre Kempfer, mérite d'être lue, *ibid.* — Extraits de cet ouvrage, 265-272.

*Jardiniers (les)*, opéra-comique de Davesne, représenté, en 1771, sur le théâtre de la comédie italienne, VIII, 502. — Analyse de cette pièce, *ibid.* à 505.

\* *Jargon*. — Des diverses acceptions de ce mot, XV, 272.

JACOURT (le chevalier de). — Après la retraite de d'Alembert, redouble d'activité dans son concours à la rédaction des dix derniers volumes de l'*Encyclopédie*, XIII, 126; XIX, 24, 35. — Lettre (inédite) que Diderot lui adresse à propos de l'*Encyclopédie*, 423.

JAUREGNY (don *Domingo*), Espagnol d'une grande opulence et d'un mérite reconnu. — Se porte garant du Péruvien don Pablo Olavidès, qu'il fait mettre en liberté, VI, 468.

JAVOTTE. — Histoire plaisante, VI, 36.

JEAN (saint). — Apôtre et évangéliste; cité, I, 210, alinéa 59.

JEAN, frère de JACQUES LE FATALISTE, son histoire, VI, 47 et suiv. — Meurt

dans le tremblement de terre de Lisbonne, 51.

JEAN III, roi de Portugal. — Prince zélé pour la propagation du christianisme, s'adresse à Ignace de Loyola pour porter au Japon et aux Indes la connaissance de l'Évangile, XV, 274.

JEAN DE BRIENNE, roi de Jérusalem. — Son armée, ayant reçu d'Europe des renforts considérables, réunit cent mille hommes devant Ptolémaïs, XIV, 248. — Fait prisonnier à Damiette par Meledin, qui le garde en otage, *ibid.* — Rendu à la liberté, il donne sa fille à l'empereur Frédéric II avec ses droits au royaume de Jérusalem, *ibid.*

JEAN LE ROND. — Voyez d'ALEMBERT.

JEURAT (*Étienne*). — Expose au Salon de 1759 divers tableaux de peu de mérite : des *Musulmans qui convergent*; des *Femmes du sérail qui travaillent*; une *Pastorale*; un *Jardinier avec sa jardinière*. Ce peintre a le coloris de Boucher, mais sans ses grâces, sans son feu, sans sa finesse, X, 94. — Le *Songe de Joseph*, qu'il expose au Salon de 1761, n'est autre chose qu'un homme endormi au-dessous des pieds d'un ange, 114. — Était autrefois le Vadé de la peinture, 173. — Les *Citrons de Jarotte*, qu'il expose au Salon de 1763, réclament l'indulgence pour ses cheveux gris et sa main tremblante, 173. — Trois tableaux qu'il envoie au Salon de 1769 sont dépourvus de tout mérite, XI, 394. — Son portrait peint par Greuze, 444.

\* JÉNOVA, nom de Dieu dans la langue hébraïque, XV, 273. — Origine de ce mot, *ibid.*

JÉLIOTTE (*Pierre*), célèbre chanteur. — Crée, en 1753, le rôle de Colin, dans le *Devin du village*, de J.-J. Rousseau, XII, 163.

JENNER (*Édouard*), célèbre médecin anglais, auteur de la découverte de la vaccine, XV, 224.

JÉRÔME (saint). — Ce qu'il disait aux hérésiarques de son temps, touchant les femmes, II, 253.

JÉRUSALEM. — Rome, au temps du Christ



y entretenait une nombreuse garnison, I, 209, alinéa 56.

*Jésuites* (les). — Séductions qu'ils emploient pour attirer à eux le jeune Diderot, I, xxx. — Troupe auxiliaire, I, 197, 198, alinéas 28, 29. — Ils inventent des pantoufles de duvet et des mitaines de velours (une dévotion aisée), 200, alinéa 31. — Leur expulsion du Paraguay, en 1768, rapportée par Bougainville, II, 201. — Leur conduite en cette contrée, 210. — Pourquoi cette société a produit peu de grands hommes, 291. — Leur doctrine favorisait le larcin, 423. — De leur gouvernement, *ibid.* — Leur maxime touchant la calomnie, III, 13. — Sont chassés d'Espagne, VI, 458. — Charles III, qui les connaît, a résolu de mettre un terme à leurs intrigues, 460. — Ils prêchent la révolte, 461. — Leurs complots sont découverts, et leur expulsion du Paraguay est résolue, 465. — L'ordre est exécuté, *ibid.* — Leur compagnie, fondée en 1538 par Ignace de Loyola, éprouve d'abord quelques difficultés à s'établir, XV, 273. — Obtiennent, en 1540, la bulle du pape Paul III, qui institue leur ordre, 274. — Benoît XIV les appelle les janissaires du Saint-Siège, *ibid.* — Organisation et accroissements illimités de l'ordre, 275. — Leur réponse à cette question : Qu'est-ce qu'un jésuite? 276. — Leur régime gouvernemental, *ibid.* — Prérogatives du général, *ibid.* — Un article de leur constitution les rend, par serment, espions et délateurs les uns des autres, 278. — Immense et rapide développement de leurs établissements, *ibid.* — *Abbrégé chronologique de leur histoire*, depuis la fondation de l'ordre jusqu'à l'arrêt du parlement de Paris (6 août 1762) qui supprime cette société dangereuse, *ibid.* et suiv. — Bannis d'Anvers en 1578, pour s'être refusés à la pacification de Gand, *ibid.* — Trois des leurs sont mis à mort, en 1581, pour avoir conspiré contre Elisabeth d'Angleterre, *ibid.* — Dans le cours du règne de cette grande souveraine, ils trament

cinq conspirations contre sa vie, *ibid.*

— En 1588, ils animent la ligue formée en France contre Henri III, *ibid.* — Sont chassés de Hollande en 1598, 279. — En 1604, Frédéric Borromée les chasse du collège de Bréda, *ibid.* — En 1605, Oldecorn et Garnet, jésuites anglais, sont mis à mort comme auteurs de la conspiration des poudres, *ibid.* — En 1606, ils sont chassés de l'État de Venise, *ibid.* — En 1610, Ravallac, dont ils ont dirigé la main, assassine Henri IV, *ibid.* — Dans la même année, Mariana, jésuite espagnol, publie, sous le titre de *Institution du prince*, l'apologie du meurtre des rois, *ibid.* — En 1618, ils sont chassés de Bohême, *ibid.* — En 1619, ils sont bannis de Moravie, *ibid.* — En 1631, ils ensanglantent le Japon, *ibid.* — En 1641, ils allument en Europe la querelle absurde du jansénisme, 280. — Indignée de leur dépravation et de leur rapacité, Malte, en 1643, les rejette loin d'elle, *ibid.* — En 1646, ils font à Séville une banqueroute considérable, *ibid.* — En 1703, leur basse jalousie détruit Port-Royal, *ibid.* — En 1723, Pierre le Grand les bannit de ses États, *ibid.* — En 1755, ceux du Paraguay organisent une révolution, *ibid.* — L'attentat parricide commis en 1757 sur la personne de Louis XV est l'œuvre de leur protégé, 281. — En 1758, trois des leurs : Malagrida, Matos et Alexandre, assassinent Joseph 1<sup>er</sup>, roi de Portugal, *ibid.* — En 1759, ils sont chassés de la domination portugaise, *ibid.* — En 1764, les tribunaux français déclarent leur société solidaire de la banqueroute du P. La Valette, supérieur des missions à la Martinique, *ibid.* — Les révélations que ce procès amène déterminent l'extinction de l'ordre en France, *ibid.* — Il n'est sorte de doctrines perverses que cette société n'ait enseignées, *ibid.* — Lire, dans les *Assertions*, l'arrêt du Parlement de Paris, publié le 6 août 1762, la liste infamante des condamnations qu'ils ont subies à tous les tribunaux du



monde chrétien, 282. — Prédiction de François de Borgia, leur troisième général, touchant les causes de la destruction de l'ordre, 283. — Examen des faits qui ont précipité leur chute, 284-286. — Note de Naigeon sur la manière dont Diderot a voulu envelopper sa pensée dans cet article de doctrine exotérique, 287. — Ils sont détruits en Portugal. A quelle occasion, XVIII, 410. — Conversation de deux jésuites avec Helvétius, qu'ils visitent lors de la maladie de sa femme, XIX, 29. — Trois d'entre eux sont condamnés et brûlés en Portugal, 66. — Expulsion de France de cette société. Réflexions sur son esprit, 98. — Les jésuites sont chassés de Bretagne par un avocat général; suites de cette affaire, XX, 27 et suiv.

JÉSUS-CHRIST. — Voyez CHRIST.

JÉSUS-CHRIST. — Étant Dieu, se prie lui-même sur le mont des Oliviers, I, 164. — Tenté par le diable, conte digne des *Mille et une Nuits*, 167. — Sa belle morale, 183.

\* Fondateur de la religion chrétienne, XV, 287. — Ne fut point un philosophe; ce fut un Dieu, *ibid.* — Le platonisme a été la doctrine philosophique de ses premiers disciples, 290. — Saint Justin fut des premiers philosophes qui embrassèrent la doctrine évangélique, 291.

JÉRUO. — Prince du pays de Madian; accueille Moïse pour le meurtre d'un Egyptien, I, 200, alinéa 35.

\* Jeu. — Ses effets, XV, 302. — Réflexions sur les joueurs, XIX, 244.

JERRY-DEGOUR, homme de lettres français naturalisé russe. — A eu entre les mains un ensemble d'œuvres qui semblaient à jamais perdues, XVIII, 350. — Extrait d'une lettre adressée par lui à Beuchot, à propos des manuscrits de Diderot, 351.

*Jeux troyens.* — Institués par Énée, à la descente en Italie, sont introduits dans Albe par Ascanie, III, 52. — Ils passent à Rome, où ils se perpétuent sous les empereurs, *ibid.* — Néron,

encore enfant, les préside sous le titre de Prince de la jeunesse, *ibid.*

\* *Joanites.* — Nom donné au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle aux disciples de saint Jean Chrysostome, demeurés dans sa communion après son exil, XV, 302.

JOCHANAN, célèbre docteur juif, collecteur du Talmud de Jérusalem, XV, 360.

JODIN (M<sup>lle</sup>), comédienne. — Intérêt que Diderot prend à elle, XIX, 318. — Elle est décrétée de prise de corps, et mise en prison. Pourquoi, *ibid.* — Notice sur elle, 379. — Lettres que Diderot lui écrit, 381. — Voyez ¶ *Lettres à mademoiselle Jolin.*

JODIN (Pierre), horloger. — Collaborateur de Diderot à l'*Encyclopédie*, XIX, 379.

*Jogiguèles.* — Espèces de philosophes du Malabar; leur manière de vivre, XVI, 41.

JOUXON (le général). — Sauve Dieskau de la fureur des Iroquois, XIX, 7.

JOLIET (Charles). — Auteur d'un ouvrage intitulé *l'Esprit de Diderot, maximes, pensées, fragments. Extraits de ses ouvrages*, XX, 142, et d'une nouvelle intitulée *le Mariage de Diderot*, 145.

JOLLAIN, peintre, élève de Pierre. — Exposé, au Salon de 1767, trois mauvais tableaux, désignés comme suit au livret : *l'Amour enchaîné par les Grâces*, XI, 304; — *Belisaire*, *ibid.*; — un *Ermite*, 305. — Le tableau de *Belisaire* est en partie un plagiat, 304; ce qui n'est pas d'emprunt est nul, *ibid.* — A *Belisaire*, chanté par Marmontel, proscrit par la Sorbonne, il ne manquait que d'être peint par Jollain, 305. — Talent absolument nul, 307. — Le *Refuge*, grande toile qu'il expose au Salon de 1769, est tellement au-dessus de ses autres ouvrages que Diderot doute qu'il en soit l'auteur, 446, 447. — *L'Entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem*, et trois autres tableaux qu'il expose au Salon de 1771, ensemble quatre mauvais ouvrages, 519-521. — Au Salon de 1775, nulle mention, XII, 20. —

- Trois tableaux exposés au Salon de 1781 ne présentent absolument rien de bon, 48, 49.
- JOLY DE FLEURY** (*Omer*), avocat général au Parlement de Paris. — Son réquisitoire contre l'*Encyclopédie*, III, 117. — Fait révoquer le privilège accordé pour l'impression de cet ouvrage, 118, 119.
- JOMELLI** (*Nicolo*), compositeur célèbre. — Effet prodigieux produit par Rambeau (le neveu), chantant divers fragments des *Lamentations de Jérémie*, mottet de sa composition, V, 464.
- JONAS**. — Comment serait traité celui qui voudrait jouer son rôle parmi nous, I, 144.
- JONCOURT** (*Elie de*), écrivain français réfugié en Hollande. — Donne, en 1756, une traduction des *Eléments d'algèbre* de l'aveugle-né Saunderson, I, 300.
- \* **Joques**. — Brahmines du royaume de Narsingue, XV, 302.
- \* **JORDANUS BRUNUS**. — Histoire de sa philosophie et de sa vie, XV, 302. — Brûlé vif, le 17 février 1600, dans le champ de Flore, à Rome, 303. — Ses écrits sont très-rares et la lecture en est pénible, *ibid.* — Axiomes principaux de sa philosophie, 303-308. — Remarques générales sur ses idées, 308-310.
- JOSEPH** (*Jacques-Philippe*). — Voyez SAINT-QUENTIN.
- JOSEPH**, fils de Jacob, I, 202, alinéa 39.
- JOSEPH I<sup>er</sup>**, roi de Portugal, assassiné en 1758 à la suite d'un complot formé et conduit par les jésuites Malagrida, Matos et Alexandre, XV, 281.
- JOSÉPHE**, l'historien des Juifs. — Qu'a-t-il dit ou pensé de Jésus-Christ, I, 210. — Altérations faites à son texte, 211. — N'a rien dit touchant le massacre des enfants de Bethléem, ordonné par Hérode, *ibid.*, alinéa 60. — Son ouvrage *les Antiquités judaïques*, cité, III, 32, 33. — Parle avec éloge des connaissances que les enfants de Seth avaient acquises avant le déluge, XIII, 303.
- Jouer**. — Considérations morales et mathématiques sur le jeu, XV, 310, 311.
- Joueur** (*le*), comédie de Dufresny; citée, I, xxxv.
- Joueur** (*le*) (*the Gamester*), tragédie-drame d'Edward Moore. — Notice sur cet ouvrage, VII, 413. — Le *Beverley*, de Saurin, est une amplification de ce drame plutôt qu'une imitation du *Marchand de Londres*, de Lillo, auquel on l'a comparé, *ibid.* — En 1760, Diderot traduit cette pièce qu'il destine au théâtre français, *ibid.* — D'Argental en obtient la lecture; l'ouvrage n'est pas reçu, et Diderot le laisse dans l'oubli, *ibid.* — Imprimé pour la première fois en 1819, et de nouveau dans cette édition des *OEuvres complètes de Diderot*, 417-525.
- \* **Jouissance**. — Sensation produite par la plus auguste et la plus générale des passions, XV, 312, 313. — (*Remarque de M. Jean Devaines sur la délicatesse avec laquelle Diderot a traité ce sujet dans l'Encyclopédie*, V, 7.)
- \* **Journelier**. — Ouvrier qui travaille de ses mains, et que l'on paye au jour la journée, XV, 314.
- Journaliste**. — Son portrait moral, III, 405.
- \* **Qualités** qu'il doit avoir, XV, 314, 315.
- Journée** (*une*) *chez Diderot*, comédie de MM. Michel Carré et Raymond Deslandes, XX, 146.
- \* **Journée de la Saint-Barthélemy** (24 août 1572), date à jamais exécration, a eu pour apologistes : Caveyrac, prieur de Cubiérètes; Jean des Caurres, curé de Peruay; le P. Turselin, jésuite; Guy de Pibrac, l'auteur des Quatrains, III, 402, 403; XV, 316.
- Journée du Collège** (*la*). — Son emploi, III, 522, 523.
- JOUEUX**, jésuite. — A osé, dans l'histoire qu'il a écrite de son ordre, mettre au rang des martyrs les assassins des rois, XV, 280. — Son ouvrage condamné au feu, *ibid.*
- JOUVENET** (*Jean*), peintre d'histoire, élève de Lebrun. — Éloge de sa *Résurrection de Lazare*, tableau d'abord placé à Saint-Nicolas-des-Champs, XII, 91.

— Ce tableau est aujourd'hui au musée du Louvre, *ibid.* — Réflexions de Diderot sur sa *manière jaune*, dans une lettre à Falconet, XVIII, 169.

**JOVIEN**, empereur romain. — Pour complaire à sa femme, il fait détruire la magnifique bibliothèque d'Antioche, XIII, 446.

**JUDA**, illustre docteur juif, surnommé *le Saint*, XV, 357. — Doit sa grande réputation au livre appelé *Misnah*, 359; voyez ce mot.

\* **JUDAÏSME**, religion des Juifs, XV, 316. — Était autrefois partagé en plusieurs sectes, *ibid.* — N'en compte plus que deux maintenant : les *caraites* qui n'admettent pas d'autre loi que celle de Moïse, et les *rabbins* qui y joignent les traditions du Talmud, *ibid.*

**JUDAS**, Galiléen, I, 210, alinéa 59.

\* **Judicieux**, terme de grammaire, XV, 317.

**Jugement**. — Se rencontre rarement avec une grande mémoire, I, 370. — Il suppose la comparaison de deux idées, II, 300. — A des qualités communes et presque opposées à l'imagination, XI, 131. — Il observe, compare et ne cherche que des différences, *ibid.* — Est la qualité dominante du philosophe, *ibid.* — Le critique, qui a pour mission de remarquer les défauts, a besoin d'un grand jugement, 132.

**Jugement de Paris**; *Junon et Ganymède*; *Aurore et Céphale*, trois vieilles fables traitées d'un ton grivois et libertin; ouvrage de mauvais goût, VI, 434. — Ce livre, de Barthélemy Imbert, est encore recherché pour les gravures, *ibid.*

**Juif d'Utrecht (le)**, histoire plaisante, V, 479. — Voyez **PINTO**.

**JUIFS**. — Ne reconnaissent pas leur roi, I, 190, alinéa 4. — Moïse les conduit vers la Terre promise, 203, alinéa 42. — Continuant de méconnaître le Christ, alinéa 44. — Pourquoi ils ont subsisté comme nation, II, 97. — Ne sont pas le seul peuple qui ait survécu à sa dispersion; les Guèbres et les Banians sont dans le même cas, *ibid.* — Les juifs en Hollande, XVII, 431.

\* **Juifs (Philosophie des)**, XV, 318-400.

— Nous n'analyserons point ici l'histoire de cette nation, la plus ancienne que nous connaissions : il faut lire l'article dont voici les divisions :

I. *Philosophie des Juifs depuis le retour de la captivité de Babylone jusqu'à la ruine de Jérusalem*, 319. — II. *Histoire des Samaritains*, 320. — III. *Doctrine des Samaritains*, 322. — IV. *Colonie des Juifs en Égypte*, 328. — V. *Secte des Saducéens*, 331. — VI. *Doctrine des Saducéens*, 333. — VII. *Mœurs des Saducéens*, 337. — VIII. *Origine des Caraites*, *ibid.* — IX. *Doctrine des Caraites*, 339. — X. *Secte des Pharisiens*, 341. — XI. *Doctrine des Pharisiens*, 342. — XII. *Mœurs des Pharisiens*, 345. — XIII. *Origine des Esséniens*, 346. — XIV. *Histoire des Esséniens*, *ibid.* — XV. *Des Thérapeutes*, 351. — XVI. *Origine du Talmud et de la Gémare*, 350. — XVII. *Jugements sur le Talmud*, 362. — XVIII. *Des grands hommes qui ont fleuri chez les Juifs dans le XII<sup>e</sup> siècle*, 371. — XIX. *De la Philosophie exotérique des Juifs*, 378. — XX. *Idee que les Juifs ont de la Divinité*, *ibid.* — XXI. *Sentiment des Juifs sur la Providence et sur la liberté*, 381. — XXII. *Sentiment des Juifs sur la création du monde*, 384. — XXIII. *Sentiments des Juifs sur les anges et les démons, sur l'âme et sur le premier homme*, 386. — XXIV. *Dogmes des péripatéticiens adoptés par les Juifs*, 397.

**JULES ROMAIN (Julio Pipi)**, célèbre peintre de l'école italienne, élève de Raphaël. — Déshonore son talent en peignant pour Arétin des sujets licencieux, sur lesquels ce poëte fit ses trop célèbres sonnets, XI, 189. — Pourquoi ces infâmes et belles estampes ont été vouées à une prompt destruction, *ibid.*

**Jules et Sophie, ou le Fils naturel**, roman faussement attribué à Diderot, VI, 6. — Quelques exemplaires d'un deuxième tirage ont paru sous le titre : *le Chartreux*, *ibid.*; XX, 100.

**JULIART**. — Ce peintre expose, au Salon de 1761, des *Paysages* dont on ne dit

- rien, X, 137. — Les tableaux qu'il expose au Salon de 1765, peints pour M. de La Ferté, intendant des menus, ne méritent pas d'autre mention, 325, 326. — Trois paysages, qu'il expose au Salon de 1767, parmi lesquels une *Fuite en Égypte*, ne valent pas la peine d'être décrits, XI, 160-162. — Talent nul, 306. — Trois paysages au Salon de 1781, très-mauvais, XII, 44.
- JULIE**, la plus jeune fille de Germanicus et d'Agrippine, sœur de Caligula. — Reparaît à la cour de Claude, III, 38. — Sa porte est résolue par Messaline, *ibid.* — Est accusée d'adultère avec Sénèque, 39. — Est enlevée à l'insu de l'empereur, envoyée en exil et mise à mort, *ibid.*
- Julie*, ou *le Bon Père*, comédie en trois actes et en prose, représentée, en 1769, à la Comédie-Française. — Compte rendu de cet ouvrage, VIII, 477-482.
- Julien* (l'empereur). — Fragment d'un édit de ce prince touchant le christianisme, I, 143. — On peut lui reprocher le paganisme, mais non l'apostasie, 144. — Le choix malheureux qu'il fit, dans un âge avancé, en faveur du culte de ses aïeux, fut le résultat de son éducation, *ibid.* — Ses ouvrages qui nous sont parvenus ne nuisent point à la vérité du christianisme : ils sont simplement désavantageux à quelques chrétiens de son temps, 145. — Voltaire en a fait un très-bel éloge, VI, 352. — Fonde deux bibliothèques : une à Constantinople, l'autre à Antioche ; paroles qu'il fait graver sur leurs frontons, XIII, 447. — Étudie la philosophie éclectique sous Édésius, sous Eusèbe de Minde, qu'il quitte pour se livrer à l'enseignement de Maxime d'Éphèse et de Chrisantius, XIV, 329. — Se fait accompagner par Maxime dans son expédition de Perse, 330. — Sa mort, *ibid.* — Notice sur cet homme extraordinaire que l'on a nommé *le fléau du christianisme*, et l'honneur de l'*éclectisme*, 334-337.
- JULIEN** (*Pierre*), sculpteur. — Expose, en 1781, une figure d'*Érigone*, en marbre, et une *Tête de Vestale*, XII, 69. — Le musée du Louvre conserve de cet élève de G. Coustou la figure du *Gladiateur mourant*, marbre qui lui valut le titre d'Académicien, *ibid.*
- JULIENNE** (M. de), amateur de tableaux. — La vente de sa belle collection, faite à sa mort en 1767, a produit beaucoup plus qu'elle n'avait coûté, XI, 5.
- JULLIEN** (*Adolphe*). — Jugement qu'il porte sur Diderot, V, 439. — Auteur de l'ouvrage intitulé : *La Musique et les Philosophes au XVIII<sup>e</sup> siècle*, XII, 138. — Son jugement sur les philosophes qui composaient le *Coin de la Reine*, *ibid.*
- Jument* (*la Petite*). — Treizième essai de l'anneau magique, IV, 253.
- JUNKER** (*Georges-Adam*), professeur de langue allemande à l'École militaire. — Examen de sa traduction du poème de Wieland : *Les Grâces et Psyché*, VI, 426.
- Jurisconsultes**. — Mauvais politiques, II, 502.
- Juste et Injuste*. — Le sentiment d'injustice ou d'équité nous est aussi naturel que nos affections ; il est inné, I, 43.
- \* Termes d'un sens vague, XV, 400.
- JUSTE DE TIBÉRIADE**. — Ce qu'il a raconté touchant le Christ, I, 210, alinéa 59.
- JUSTE-LIPSE**, savant philologue hollandais cité, III, 24. — Jugement qu'il porte sur la *Consolation à Helvia*, de Sénèque, 224, 225. — Doute que le fragment intitulé *la Consolation à Polybe*, soit de Sénèque, 347, 348. — Est un des restaurateurs de la philosophie stoïcienne, XVII, 228. — Sa vie, *ibid.*
- JUSTI** (de), chimiste. — Ses expériences sur le cobalt, XIII, 69.
- Justice*. — C'est la fidélité à tenir les conventions établies, II, 85. — Variant selon les pays, elle ne peut être autre chose que l'observation des lois, 86. — Réponse à la précédente remarque, 93. — On doit toujours la

pratiquer, 461. — Son exercice est le lien le plus sûr pour attacher le peuple, 478. — Elle doit être prompte, *ibid.* — Est la première vertu de celui qui commande, VII, 183.

*Justification de plusieurs articles du Dictionnaire encyclopédique, ou Préjugés légitimes contre Abraham Chaumeix*, écrit de l'abbé Montlinot, attribué à Diderot, XX, 99.

JUSTIN (saint), philosophe et martyr au <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle. — Après avoir été stoïcien, péripatéticien, pythagoricien et platonicien, se convertit au christianisme, XV, 291. — Ce qu'il pensait des anges, *ibid.*

JUSTINIEN, empereur d'Orient. — Ses violences à l'égard des Samaritains, désapprouvées par tous les hommes sages, I, 489. — La haine qu'il porte aux philosophes amène la ruine des lettres, XV, 299.

JUVÉNAL, poète satirique latin. — Célèbre la libéralité de Sénèque, III, 155.

JUYER (*Hugues-Alexis*), docteur en médecine, médecin de l'hôpital militaire de Bourbonne. — Soigne M<sup>me</sup> de Prunevaux et le père de Diderot, XVII, 334. — Jugement de Diderot sur lui, 352.

## K

KAIJO-MORTS ou GAJOMARD. — Nom du premier homme, dans la religion de Zoroastre, XVII, 326.

*Kamschatka*, province de Russie. — Ses habitants sont de la plus grande industrie à se faire des vêtements; pourquoi, II, 395.

KANOGLOU. — Nom que Diderot donne à Louis XIV, dans les *Bijoux indiscrets*. — Ce qu'a été son règne, IV, 355.

KARSCH ou KARSCHIN, improvisatrice prussienne; type de la femme hystérique, II, 255.

KEING, archevêque de Dublin. — Manière dont il envisage la liberté de l'âme humaine, XV, 506.

KELLY (*Hugues*), auteur irlandais. —

M<sup>me</sup> Riccoboni donne, en 1769, une élégante traduction de sa comédie *la Fausse Délicatesse*, VIII, 465.

KEMPFER (*Engelbert*), célèbre voyageur allemand. — Ce qu'il rapporte sur l'*agnus scythicus*, XIII, 240. — Ses conjectures sur l'origine de la divinité indienne Aekia, 382. — Son *Histoire du Japon* tient un rang distingué parmi les meilleurs livres, XV, 255. — Ce qu'il rapporte au sujet de la *ligature*, maléfice en usage à Macassar, à Java, à Siam, etc., 515.

*Kermesses*. — Signification de ce mot, XII, 96. — Ce qu'on remarque dans les *Kermesses* de Teniers, 97. — Les tableaux de ce peintre en offrent une fidèle représentation, XVII, 417.

KERSAEL. — Jeune homme de naissance, est accusé de viol, IV, 237. — Conséquences légales de ce crime, *ibid.* — Les indiscrétions du bijou de Fatmé, son accusatrice, établissent son innocence, 242. — Récompenses que lui accorde Mangogul, *ibid.*

KEYSER, médecin hollandais, cité, X, 298; XI, 260.

KIEN-LONG, empereur de la Chine et de la Tartarie. — Compte rendu de son poème intitulé : *Éloge de la ville de Moukden et de ses environs*, traduit du chinois par le P. Amyot, VI, 397. — Ses maximes de gouvernement, 398. — Est auteur d'une ode sur le thé, composition remplie de verve, de grâce, de sentiment, de sagesse et de goût, 401.

KING (le pasteur). — Ce que Diderot écrit de lui à Falconet, XVIII, 288. — Pourquoi Diderot lui lavera la tête, 309. — Jugement que porte Diderot sur lui, 314.

\* *King*. — Nom donné par les Chinois à cinq livres qu'ils vénèrent comme sacrés, XV, 403. — Chaque livre a son nom particulier, 404. — Confucius a fait une compilation du quatrième et du cinquième, 405.

KNIPHERGEN (*François VAN*), paysagiste de l'École flamande. — Caractère distinctif de son talent, XII, 127.

KNORRIUS. — Ce qu'il rapporte du doc-



- teur juif Siméon Jochaïdes, dont il a publié les ouvrages, XV, 369.
- KNOX (*Jean*), célèbre prédicateur écossais. — S'élève avec fureur contre la reine Marie-Stuart, XVI, 469.
- KOBOTE, philosophe japonais de la secte de Xéhia, XV, 266. — Établit la doctrine ésotérique et exotérique de Fohi, 267. — Les Japonais lui élèvent le Fakubasi, ou temple du *Cheval blanc*, qui subsiste encore, *ibid.*
- KOERNER (*Chrétien-Godéfrroi*), littérateur allemand. — Quinze jours avant sa mort, Schiller lui adresse une intéressante lettre sur *le Neveu de Rameau* dont Goëthe achève la traduction, V, 375.
- KOUAUT, célèbre joueur de luth. — Excellent procédé de d'Holbach à son égard, XIX, 246. — Est conduit par sa curiosité maligne au concert donné à l'occasion de la fête de Diderot. Ce qu'il y comptait faire, 338.
- Koran (le), ou *Alcoran*, contient toute la religion des Turcs, IV, 78. — Livre sacré des musulmans; fut d'abord le seul livre, XVII, 37. — Est interprété dans divers sens, 39. — Cité dans une conversation de Diderot sur les Sarraïus, au Grandval, XVIII, 421.
- L
- LABAT (le Père). — Ce qu'il raconte dans une description de la Sicile, V, 303.
- LA BELLE (*Alexis-Simon*), peintre et graveur. — Ses petits sujets de gravure, modèles à étudier, X, 442, 443.
- \* *Labour*. — De l'emploi de ce mot, qui commence à vieillir, XV, 405.
- LABIENUS (*Titus*), tribun du peuple. — Stratagème dont il use à Pharsale, II, 501.
- LA BLETTERIE (l'abbé *J.-Ph.-René* de), oratorien, auteur d'une traduction de Tacite. — Cité XI, 108. — Trait que Voltaire lui décoche, XIX, 274.
- LABORDE (de), banquier de la cour. — Fait exécuter huit grands tableaux par Joseph Vernet, XI, 385. — Refuse l'envoi de ces tableaux au Salon de 1769, où ils devaient figurer, 386. — Se figure qu'on paye avec de l'argent tout ce qu'on doit à un artiste, XVIII, 317.
- \* *Laborieux*. — Sous le joug du despotisme les peuples cessent d'être laborieux, XV, 406.
- \* *Labourage* ou *Agriculture*. — Art fort honoré chez les anciens, XV, 406. — Noms de familles romaines rendues célèbres par les travaux des champs, 407.
- \* *Laboureur*. — On ignore l'importance de cet état si l'on y attache des idées de grossièreté, d'indigence et de mépris, XV, 407. — Devoir d'un gouverneur éclairé à son égard, 408.
- LA BRÛÈRE (X\*\*), auteur de *Dardanus*, opéra mis en musique par Rameau, IV, 175.
- LA BRUYÈRE (*Jean* de), cité avec éloges, I, 11; III, 226. — Portraitiste habile, XII, 316.
- LA CARLIÈRE (M<sup>me</sup> de), citée, II, 249. — Son aventure avec le chevalier Desroches, V, 339 et suiv. — Ses procès avec les héritiers de son mari, *ibid.* — Épouse Desroches, 343. — Devenue mère, elle remplit scrupuleusement tous les devoirs de la maternité, 344. — Desroches s'engage dans une intrigue, 344, 345. — L'intrigue est découverte; noble conduite de madame Desroches, 346. — Suites de cette découverte, 347 et suiv. — Vit séparée de Desroches et reprend son nom de veuve, 350. — Sa mort, 354.
- LA CHALOTAIS (*Louis-René* CARADEUC de), procureur général au Parlement de Bretagne. — Passage cité de son célèbre Mémoire contre les Jésuites, XV, 282. — Auteur d'un *Essai d'éducation nationale*, XVII, 360. — N'a fait, dans cet ouvrage, rien qui vaille. Pourquoi, *ibid.*
- LA CHAMBRE (*François* ILHARAT de), théologien français. — Son *Traité de la véritable religion*, ouvrage à consulter, I, 21. — Ce qu'il dit de l'athéisme spéculatif négatif, 50.
- LA CHAU (l'abbé GÉRAUD de), bibliothé-



- caire du duc d'Orléans. — Auteur d'une *Dissertation sur les attributs de Vénus*, XII, 127 (note). — Diderot le rencontre chez M<sup>me</sup> Bouchard, XIX, 337. — Notice sur lui, *ibid.* (note).
- LA CHAUX (M<sup>lle</sup> de), auteur d'une traduction des *Essais sur l'entendement humain*, de Hume, I, 396. — Diderot lui adresse sa *Lettre sur les sourds et muets*, 398 et suiv. — Traduit le *Banquet* de Xénophon, qu'elle se propose de comparer avec celui de Platon, 410. — Sa passion pour Gardeil; son histoire et ses malheurs, V, 318 et suiv. — Prodiges de travail et de science qu'elle accomplit pour alléger la tâche de son indigne amant, 321. — Soins assidus que lui rend le docteur Le Camus, *ibid.* — Obtient de Diderot une démarche en sa faveur auprès de Gardeil; insuccès de cette tentative, 322-327. — Sa traduction des *Essais sur l'entendement humain*, revue par Diderot, est imprimée en Hollande; elle est bien accueillie du public, 328. — Le docteur Le Camus se prend de passion pour elle, *ibid.* — Manière dont elle y répond, 329. — Ecrit un roman intitulé les *Trois Favorites*, *ibid.* — Fait à M<sup>me</sup> de Pompadour l'envoi du manuscrit, 330. — Suites inespérées de cette démarche délicate, *ibid.* — Sa mort, 331.
- LÂCHE. — Estimer la vie plus qu'elle ne vaut, c'est être lâche, I, 102. — Le lâche est malheureux, 103. — Le mauvais chrétien qualifié lâche, 192, alinéa 8.
- LA CHÉTARDIE (Joachim-Jacques Trotti de), diplomate français; cité, VI, 352.
- LA CONDAVINE, célèbre voyageur. — Ce qu'il a dit de la taille extraordinaire des Patagons; démenti par Bougainville, II, 201, 211. — Devenu sourd à Quito, XIX, 36. — On lui objecte cette infirmité pour ne pas le recevoir à l'Académie, *ibid.* — Lettre que Diderot lui écrit pour le prier de lui procurer deux brochures, 427.
- LACTANCE, écrivain chrétien, né en Afrique. — Avait en haine toutes les sectes philosophiques, XV, 294. — Refusait à Socrate et à Platon le mérite d'avoir dit d'eux-mêmes quelque chose de bien, *ibid.* — Ses ouvrages, précieux d'ailleurs, sont défigurés par un grand nombre de puérilités, 295.
- LACYDE DE CYRÈNE, philosophe grec. — Professe la doctrine d'Arcésilas, XVI, 333.
- LADVOCAT (Jean-Baptiste), biographe, bibliothécaire de la Sorbonne. — Son discours au sujet d'un projet du garde des sceaux Machault, II, 426. — Auteur d'une grammaire hébraïque recommandée, III, 514.
- LA FERTÉ (M. de), intendant des menus-plaisirs. — Son admiration pour le talent du paysagiste Juliart, X, 326.
- LA FONTAINE. — Son buste, couronné de myrtes, concourt à l'ornement de la bibliothèque de l'*Allée des fleurs*, I, 237, alinéa 7. — Ses contes y figurent avec honneur, *ibid.* — Notice sur lui, X, 332. — Ses descendants obtiennent le privilège de ses *Fables*, XVIII, 26.
- LA FOSSE, commissaire de police, frère de l'auteur de *Manlius*. — Plaisante réponse que lui fait Alexis Piron, X, 386.
- LA FOSSE (Antoine de), sieur d'Aumigny, auteur de *Manlius*. — Sa traduction d'Anacréon n'est pas dépourvue de charmes, VI, 424.
- LA FRENAYE, bijoutier. — Voyez FRÉNICOL.
- LA GRANGE (N.), traducteur des *Oeuvres de Sénèque le philosophe*. — Son éloge, III, 12. — Notes de Naigeon sur le mérite de cette traduction, 212, 334. — Sa traduction de Lucrece n'est qu'une copie sans couleur, sans force et sans vie, 478.
- LAGRÈNEE (Louis-Jean-François), peintre surnommé l'*Albane Français*. — Une *Assomption*. *Vénus aux forges de Lemnos*, l'*Enlèvement de Céphale par Aurora*, un *Jugement de Paris*, un *Satyre qui s'amuse de la flûte de Pan*, et plusieurs petits tableaux figurent au Salon de 1759, X, 96. — Ses progrès, 180. — Sa *Suzanne surprise au bain par les deux vieill-*

*lards*, exposée au Salon de 1763, le place en première ligne, 180. — Au même Salon dix autres tableaux : *l'Aurore qui quitte la couche du vieux Titon*, médiocre composition; *la Douce Captivité*, bon tableau; *le Massacre des Innocents*, on y remarque de beaux groupes; *Josué, combattant contre les Amorrhéens, commande au soleil de s'arrêter et remporte une victoire complète*, œuvre imparfaite; *la Mort de César*, mauvaise ébauche; *Servius Tullius jeté du haut des degrés du Capitole et assassiné par les ordres de Tarquin*; un *Christ en croix*, mauvais dessin à la sanguine, 181, 182. — Deux petits tableaux de *Vierge*; ils ont la douceur charmante et le moelleux du pinceau du Guide, 183. — Surprenants progrès qu'il a faits dans son art, 272. — Expose quatorze tableaux au Salon de 1765. : I. *Saint Ambroise présentant à Dieu la lettre de Théodose, après la victoire de cet empereur sur les ennemis de la religion*, 273. — II. *L'Apothéose de saint Louis*, *ibid.* — III. *Diane et Endymion*, 274. — IV. *La Justice et la Clémence*, 275. — V. *La Bonté et la Générosité*, *ibid.* — VI. *Le Sacrifice de Jephté*, 276. — VII à X. Quatre tableaux de la *Vierge*, 278. — XI. *Le Retour d'Abraham au pays de Chanaan*, 279. — XII. *La Charité romaine*, *ibid.* — XIII. *La Madeleine*, 281. — XIV. *Saint Pierre pleurant sur son péché*, *ibid.* — Ce qui manque à cet artiste pour le rendre parfait, 282. — Peint, pour le boudoir d'un financier, quatre tableaux : *la Vérité*, *la Vertu*, *la Justice et la Religion*; causes de leur médiocrité, XI, 8. — Son épigraphe, 47. — Expose, au Salon de 1767, quatre tableaux de même grandeur, représentant les quatre états : *le Peuple, le Clergé, la Robe et l'Épée*, 48. — I. *L'Épée, ou Bellone présentant à Mars les rênes de ses chevaux*; *ibid.*; — II. *La Robe, ou la Justice que l'Innocence désarme*, et à qui la Prudence applaudit, 49; — III. *Le Clergé ou la Religion qui converse*

*avec la Vérité*, 50; — IV. *Le Tiers État ou l'Agriculture et le Commerce qui amènent l'abondance*, 52. — Envoie au même Salon les tableaux suivants : *le Chaste Joseph*, 53. — *La Chaste Suzanne*, 54. — *L'Amour remouleur*, 56. — *Jupiter et Junon, sur le mont Ida, endormis par Morphée*, 58. —  *Mercure, Hersé et Aglaure jalouse de sa sœur*, 60. — *Persée, après avoir délivré, Andromède*, 61. — *Le Retour d'Ulysse et de Télémaque auprès de Pénélope*, 63. — Diderot rétracte ce qu'il avait dit de lui en 1763 et 1765. (Voyez tome X, pages 180, 183, 272.) — Toujours au même Salon : *Renaud et Armide*, 65. — *La Poésie et la Philosophie*, 66. — *Une Baigneuse*, 67. — *La Tête de Pompée présentée à César*, 68. — *Le Dauphin mourant reçoit la couronne de l'immortalité, que lui présente le duc de Bourgogne*, 71. — Critique sur ce tableau d'abord demandé à Greuze, et confié en fin de compte à Lagrenée par le duc de La Vauguyon, précepteur du prince, 72. — Entretien de Diderot avec Naigeon à l'occasion de ces dix-sept tableaux que Lagrenée a produits en deux ans, 78. — Jugement sur son talent, 305. — Vingt-cinq nouveaux tableaux, qu'il envoie au Salon de 1769, sont décrits et jugés, 398-406. — La fécondité de cet artiste est telle qu'il envoie au Salon de 1771 dix-huit tableaux; décrits et jugés, 468-475. — *Diane et Endymion*, *la Fidélité*, *Armide désespérée de n'avoir pu se venger de Renaud*, tableaux du Salon de 1775, vivement critiqués par Saint-Quentin, XII, 7, 8. — Examen critique de treize tableaux envoyés au Salon de 1781, 37-39.

LAGRENÉE (*Jean-Jacques*), dit *le Jeune*. — Élève de son frère, académicien, professeur à la manufacture de Sèvres. — Expose, au Salon de 1771, *Saint Paul prêchant dans l'Aréopage*, XI, 526; — *La Présentation au Temple*, 528; — *Un Jeune homme faisant une libation à Bacchus*, un *Satyre jouant*

- avec un enfant, 529; — Une esquisse et plusieurs dessins, 530. — Au Salon de 1775, il expose l'*Hiver*, son tableau de réception; l'*Homme placé entre le vice et la vertu*, mauvais; et de fort belles esquisses sur papier bleu; XII, 22. — Examen critique de onze tableaux qu'il expose en 1781, 30-33.
- LA HARPE, (J.-François de), critique et polygraphe. — Devenu l'ennemi des philosophes, il s'acharne particulièrement contre Diderot, I, 6. — Lui attribue de mauvais livres dont il n'est pas l'auteur, *ibid.* — Diderot loue publiquement son *Éloge de Fénelon*, *ibid.*, et II, 386, 387. — Ses ouvrages peu estimés, *ibid.* — Calomnie la mémoire de Diderot, auteur de l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, III, 5, 6, 407. — Fait représenter, en 1770, son drame de *Mélanie*, V, 175. — Jugement de son *Éloge de Fénelon* dans une lettre à M<sup>me</sup> M., XX, 35.
- LA HAYE. — Diderot y habite chez le prince Galitzin, XVII, 442. — Population de cette ville, *ibid.* — Ce que Diderot y entend raconter à un Anglais, 443.
- LA HIRE (Philippe de), savant géomètre. — Sa curieuse découverte en faisant l'épure du dôme de Saint-Pierre de Rome, X, 519. — Qui est-ce qui inspira cette courbe à Michel-Ange, *ibid.*
- LA HONTAN, gentilhomme gascon. — Son mot excellent sur Dieu, qui fait mourir Dieu pour apaiser Dieu, I, 164.
- \* *Laideur*. — Ce qui la détermine, XV, 410.
- LAINEX, général des Jésuites. — Son pouvoir despotique et permanent, XV, 275.
- LAIRESSE. — Procédé employé par ce peintre pour se rendre compte de la manière d'éclairer ses groupes, XII, 99. — Idée singulière de cet artiste, 101. — Ce qu'il entend par seconde couleur, 108. — Ce maître était plus jaloux de la perpétuité de son art que de sa propre réputation, 113. — Procédés de sa magie pratique, *ibid.* —
- Où a de lui plusieurs tableaux précieux par leur beauté, mais si obscurs, que personne n'a pu encore en expliquer le sujet, 124.
- LALANDE (Joseph-Gérôme LE FRANÇAIS de), célèbre géomètre. — Achève l'*Histoire des mathématiques* de Montucla, V, 319.
- LA LIVE DE JULY (Ange-Laurent de). — Note biographique sur ce peintre amateur, X, 49. — Ce qui l'a rendu fou furieux, XVIII, 247. — Diderot voudrait que l'on achetât, pour l'impératrice, le cabinet de ce personnage, 308.
- LALLEMAND, médecin, professeur de la faculté de Montpellier. — Sa définition de l'amour, I, 166.
- LAMA (le Grand). — Dialogue entre d'Holbach et sa belle-mère sur les excréments du Grand-Lama, XVIII, 516.
- LAMARCK (J.-B.-P.-Antoine DE MONET, chevalier de), naturaliste. — Ce qu'il dit dans sa *Philosophie zoologique*, II, 137.
- LA MARE (Philibert de), érudit français. — A sa mort, l'abbé Bignon fait acheter ses manuscrits pour la *Bibliothèque du roi*, XIII, 472.
- LA MARRE (l'abbé de), auteur des paroles de *Titon et l'Aurore*, opéra du compositeur Mondonville, XII, 147. — Son caractère; sa vie riante, XIX, 22. — Sa fin tragique, 23 (note).
- LAMARTINE (Alphonse de), poète célèbre. — Son poème la *Mort de Socrate* se rapproche beaucoup de la sublime esquisse tracée par Diderot, VII, 316.
- LAMBERT (Joseph-Suel), bourgeois de la ville de Romans. — Fait dévoter de prise de corps, et condamner par le parlement de Grenoble Raymond Duchelas, conseiller audit parlement, convaincu d'assassinat, VI, 390. — Duchelas, contumax, est roué en effigie, 391.
- LA METTRIE (Offray de), auteur de l'*Anti-Sénèque*. — A parlé de la doctrine du philosophe sans la connaître, III, 217. — Son *Traité du bonheur*, ouvrage d'un écrivain qui n'a pas les pre-

- mières idées d'une saine morale, *ibid.*  
 — Diversement jugé par Diderot, Frédéric II, M. Assôzat, 218, à la note. — Voltaire en a fait un éloge qui ne tire pas à conséquence, *ibid.* — Frédéric II a composé en sa faveur un *Éloge* qu'il a fait lire à l'Académie de Berlin, *ibid.* — Est mort victime de son intempérance et de sa folie, *ibid.*
- LAMOIGNON (le chancelier de). — Voyez MALESHERBES.
- LA MORLIÈRE (Charles-Jacques-Louis-Auguste DE LA ROCHETTE, chevalier de). — Auteur d'*Angola*, histoire indienne; chef de cabale (lisez de claque) au théâtre; est parfaitement peint dans le *Neveu de Rameau* comme le type du faux brave, V, 428. — M. Adolphe Rochas lui consacre une notice dans la *Biographie du Dauphiné*, et Monselet le fait figurer dans *les Oubliés et les Délaisés*, *ibid.*
- LAMOTHE-LE-VAYER (François), auteur d'*Orasius Tubero* et de *l'Hexaméron rustique*. — Jugement de Voltaire sur cet écrivain, VI, 353. — Ses principes philosophiques, XVI, 484.
- LAMOTTE. — Voyez HOLDARD DE LAMOTTE.
- LAMPEDOUSE (la), petite île déserte de la mer d'Afrique.\* — Détails curieux sur cet îlot, situé à égale distance de la côte de Tunis et de l'île de Malte, VII, 108, 109.
- LAMPRIDE (*Elius-Lampridius*), historien latin, cité, III, 56. — Remarquable fragment de sa *Vie de Commode* traduit par Diderot, VI, 336-338.
- LAMPROCHE, fils de Socrate et de Xantippe. — Conversation dans laquelle Socrate l'exhorte à honorer sa mère, malgré les défauts de celle-ci, XVII, 155.
- LANCHIERS (l'île des), dans l'archipel Poméou. — Bougainville la découvre en 1768. et s'étonne de la trouver habitée; Beechey la visite en 1826, elle est complètement déserte, II, 202. — Causes diverses possibles de cette dépopulation, 210.
- LANDÈS, fameux traiteur chez qui Diderot faisait des parties, XX, 140.
- LANDOIS (Paul), auteur présumé d'une tragédie en un acte et en prose, intitulée *Sylvie ou le Jaloux*, VII, 6. — Diderot citait cette pièce comme modèle du théâtre de l'avenir, 119. — Lettre que Diderot lui envoie pour répondre à différents sujets, XIX, 432.
- L'Andrienne, comédie de Térence. — Art dont l'auteur a fait preuve dans la conduite de cet ouvrage, VII, 317. — En transportant l'intrigue de *la Périnthienne* de Ménandre dans sa pièce, Térence a fait une pièce composée, *ibid.* — Pourquoi le rôle de Pamphile paraît faible, 369.
- LANFRANC, archevêque de Cantorbéry, abbé de Saint-Étienne. — Un des rares savants du XI<sup>e</sup> siècle, XV, 301.
- LANGÉAC (le chevalier Sabatin de). — L'Académie française couronne une mauvaise pièce de vers de cet écrivain, XI, 374; XVIII, 297. — Dialogue à ce sujet, entre Chamfort et Marmontel, XI, 375. — Vers que l'on a faits à propos de sa pièce de poésie, XIX, 279. — Lettre (inédicté) que Diderot lui écrit pour l'engager à acheter une œuvre d'art dont l'auteur est dans le besoin, XX, 82.
- \* LANGRES, ville de France. — Était, au temps de Jules César, la métropole du peuple appelé *Lingones*, XV, 411. — Notice sur ses révolutions, ses antiquités, ses hommes illustres, etc., 412-414. — Situation de cette ville, XVII, 355. — Antiquités que l'on trouve dans les environs, 356. — Son histoire, *ibid.* — Son commerce, 358. — État de l'agriculture aux environs, 358. — Promenades de Langres, 359. — Situation de l'instruction publique dans cette ville, 359. — Vieille prophétie sur Langres, 360. — État sanitaire de la ville et des alentours, 361.
- Langues. — L'étude de leur formation, indispensable pour bien traiter la matière des inversions, I, 349, 362. — La langue française est celle qui a le moins d'inversions, 371. — C'est celle de la vérité, *ibid.* — Elle est faite pour instruire, c'est la langue du sage, 372. — Désavantages des langues à in-

versions, *ibid.* — Toutes ont passé par trois états : *naissance, formation, perfection.* *ibid.* — A force de raffiner, nous avons appauvri la nôtre, 388. — Sénèque dit que, de son temps, la langue latine s'était appauvrie, III, 240. Il conviendrait d'en remettre l'étude au sortir des écoles, 470, 471. — Manière de les étudier, 473. — De la version et du thème, 474. — Comment les langues s'enrichissent, XIV, 437. — Conditions nécessaires pour les rendre fixes, 445.

*Langue française.* — Admirable dans les choses utiles, elle sait se prêter aux choses agréables, I, 392. — Prend tous les caractères avec succès; grands écrivains cités comme exemples, *ibid.* — Sa connaissance parfaite est le fondement de toute science, XIV, 429. — Un idiome commun à tous les peuples rendrait la science universelle, *ibid.* et 430. — Pour chaque peuple, son idiome est le symbole d'une multitude de choses hétérogènes, *ibid.*

*Langue franque.* — Son imperfection, I, 362. — A pour base un italien corrompu, *ibid.*

LANGRET, curé de Saint-Sulpice. — Le plus grand charlatan de son état et de son siècle, X, 440. — Beauté de son mausolée dû au ciseau de René-Michel Slodtz, *ibid.*

\* *Langueur.* — De l'acception morale de ce mot, XV, 414.

LA NOË (*Jean SAUVÉ*, dit). — Auteur de la tragédie de *Mahomet II*, VII, 147. — Scène de cette pièce citée comme exemple de ce qu'il faut représenter, *ibid.*

*Lanterne sourde.* — Vision béatifique qui se passe dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux, I, 226, alinéa 27.

LAOCOON, belle statue antique grecque. — Pourquoi la jambe raccourcie est plus longue que l'autre, X, 422. — Ce qui caractérise la beauté de ce groupe, et spécialement celle de Laocoon, 488. — Vu par la gauche, ce groupe si simple, si beau, paraît

maussade, et c'est pourtant jusqu'à présent le plus beau morceau de sculpture connu, 510.

\* LAO-KIEN. — Nom donné, en Chine, à une secte qui l'a pris du nom de son fondateur, XV, 414. — Histoire de ce personnage, 415.

LA PÉREYRE (*Isaac de*). — Écrit un livre où il prouve l'existence des préadamites, XVI, 387. — Idée générale de son système, *ibid.*

LA PEYROUXE (*Fr. de*), premier chirurgien de Louis XV; cité II, 153.

LA POMMERAYE. — Voyez POMMERAYE.

LA PORTE (*l'abbé Joseph de*), grand compilateur; rédacteur de l'*Observateur littéraire*. — Cause la mésaventure de Rameau chez le financier Bertin, V, 444. — Défend victorieusement Diderot accusé de plagiat, VII, II, 18. — Raconte l'aventure de la petite Hus, XIX, 43. — Lettre que Diderot lui écrit, 454.

\* LAQUAIS, hommes à gages, leurs fonctions, XV, 415. — Le luxe les a multipliés, 416. — Sont une plaie sociale, *ibid.*

LARCHER (*Pierre-Henri*), érudit. — Auteur d'une réfutation de l'ouvrage de Voltaire intitulé *Philosophie de l'histoire*, XI, 56. — Note sur cet écrivain et sur sa traduction d'Hérodote, XII, 127.

LA RIVIÈRE (*Le Mercier de*), conseiller au Parlement. — Diderot annonce à Falconet le départ de ce personnage pour Saint-Petersbourg; son caractère, XVIII, 236. — Ce que Diderot répond à Falconet à propos d'un factum contre M. de La Rivière, 257. — Diderot désapprouve toujours la conduite de Falconet à l'égard de ce personnage, 272. — Ce qu'il répond aux allégations de Falconet sur M. de La Rivière, 280. — Reproches à Falconet, 287. — Diderot ne s'explique pas la rivalité qui existe entre Falconet et M. de La Rivière, 291. — Capacités administratives de ce dernier, 293.

LA ROCHEFOUCAULD (*François VI, duc de*), auteur du livre des *Maximes*. — Rétracte noblement l'injure faite à Sénè



- que par ses trois premiers éditeurs, III, 160. — Courtisan janséniste; calomniateur de la nature humaine, XII, 316.
- LA ROCHEFOUCAULD** (*Louis-Alexandre* de). — A fourni au peintre Roslin le sujet d'un tableau de famille. — Description de cette maussade composition, X, 316. — Sa belle conduite pendant la disette de 1757 pouvait fournir à Greuze une réunion de portraits d'un tout autre mérite, 318. — Idée de la composition qu'il proposait, *ibid.*
- LAROUSSE** (*Pierre*), auteur d'une *Étude nouvelle sur Denis Diderot, l'encyclopédiste du XVIII<sup>e</sup> siècle*, XX, 113.
- LATOCHE** (*Guimond* de), auteur d'*Iphigénie en Tauride*, VII, 322. — Observations sur cette pièce, VIII, 427.
- LA TOUR** (*Maurice-Quentin* de), peintre en pastel. — Refuse d'exposer au Salon de 1759, par suite de la mauvaise place accordée à ses portraits, X, 98. — Expose, au Salon de 1761, le portrait du vieux *Crébillon* et celui de *M. Laideguire*, notaire; ces beaux pastels ajoutent beaucoup à sa réputation, 130. — Ses portraits du *Prince Clément*, de la *Princesse Christine de Saxe*, du *Dauphin* et surtout du célèbre sculpteur *le Moyne*, exposés au Salon de 1763, sont d'une remarquable beauté, 197. — Originalité de son caractère, *ibid.* — Ne va à la cour que pour dire aux grands leur vérité, *ibid.* — Avait une grande admiration pour le peintre Mengs, 198. — Son portrait de J.-J. Rousseau est une belle chose, ce pouvait être un chef-d'œuvre; ce qu'on aurait dû y trouver à cet effet 483. — N'envoie rien au Salon de 1767, et ne veut plus exposer, XI, 4. — A un technique qui lui est propre, 98. — Déplorable fragilité de ses chefs-d'œuvre, *ibid.* — Beauté de ses portraits de l'oculiste Demours, de l'abbé de Lattaigant, 151. — Sa manière de peindre, *ibid.* — Ses portraits peints par lui-même et celui peint par Perroneau, 152. — Excellent pastelliste. Grand magicien, 306. — Abandonne, ou du moins néglige son art et se livre à l'étude du latin, 411. — Diderot, lui faisant visite en 1769, le trouve occupé à peindre un second portrait de Restout, dont il veut honorer la mémoire, *ibid.* — Son entretien avec Diderot dans cette rencontre, 412.
- LATOUR DE FRANQUEVILLE** (*M<sup>me</sup>*). — Auteur de *Jean-Jacques Rousseau vengé par son amie*, brochure citée, III, 198.
- LATTAIGNANT** (l'abbé *Gabriel-Charles* de). — Son portrait par le pastelliste de La Tour fait l'admiration générale, XI, 151.
- LAUGIER** (*Eugène*). — Son rapport favorable à la représentation de *Est-il bon? Est-il méchant?* VIII, 139.
- LAUGIER** (l'abbé *Marc-Antoine*). — Réponse de Diderot à son ouvrage posthume intitulé : *Manière de bien juger dans les ouvrages de peinture*, XIII, 98-101. — Notice sur cet écrivain, 102-103.
- LAURAGUAS** (*Louis-Léon-Félicité*, dnc de BRANCAS, comte de). — Jaloux des assiduités du prince d'Hénin auprès de Sophie Arnould, sa maîtresse, il rompt avec elle, V, 416. — Chimiste distingué, il fait revivre l'art du porcelainier, *ibid.* — Ce que Diderot écrit de lui à Falconet, XVIII, 268. — Accident arrivé à sa femme, XIX, 32. — Sa tragédie de *Clytemnestre* lue à Diderot, 48. — Son départ pour Genève. Son amour-propre excessif, 53. — Son caractère singulier. Anecdote de deux jeunes chimistes, 60. — Il est abandonné par M<sup>le</sup> Arnould, 63. — Son retour de Genève. Sa ridicule vanité. Satire sur la désertion de M<sup>lle</sup> Arnould, 68. — Sa lettre d'excuse à cette demoiselle, 75.
- LAURENT DE CRÉMONE**. — Est envoyé en Éthiopie par le pape Grégoire XIII pour visiter la bibliothèque du monastère de la Sainte-Croix, XIII, 451. — Origine de cette bibliothèque, renfermant plus de dix millions de volumes, *ibid.*
- LAVASSE** (le Père), cordelier. — Aumônier de *La Boudense*, commandée par Bougainville, II, 219. — Son entretien avec le Taitien Orou, 220 et suiv. — Épreuve délicate à laquelle il se trouve



- soumis, 222. — Manière dont il s'en tire, *ibid.* — Curieuses questions du Taïtien sur le célibat des moines, des prêtres et des religieuses, 238, 239. — Sa religion et son état ne l'empêchent pas de supporter avec succès trois nouvelles épreuves, *ibid.* — Au moment de quitter l'île, il se plaint de la brièveté de son séjour, 240. — Moine en France, sauvage dans Taïti : modèle à imiter, 249.
- LA VALETTE (le Père), jésuite, supérieur des missions à la Martinique. — Fait une banqueroute considérable. La société entière est reconnue solidaire, et condamnée à payer les dettes, XV, 281. — Cette affaire amène l'extinction de la société en France, *ibid.*
- LAVATER, célèbre phrénologiste. — Ce qu'il croyait reconnaître dans la physionomie de Diderot, I, xiv. — Son éloge par Meister, xx.
- LAVERDY. — Voyez AVERDY.
- LA VRIILLIÈRE (PHELIPEAUX de). — Voyez SAINT-FLORENTIN.
- LE BARRIER (*Jean-Jacques-François*), dit l'Aîné. — Emprunte au poëme des *Mois* de Roucher le sujet du tableau le *Siège de Calais*, qu'il expose au Salon de 1781, XII, 59. — Envoie au même Salon trois autres tableaux de peu de mérite, 60.
- LE BAS (*Jacques-Philippe*), graveur de talent, mais libertin. — Plus amoureux de l'argent que de son art, X, 204. — A gravé le tableau de Le Prince représentant la *Vue d'une partie de Pétersbourg*, 373. — Cet artiste a porté un coup mortel à la bonne gravure, par une manière qui lui est propre, dont l'effet est séduisant, et que ses élèves s'efforcent inutilement d'imiter, 449. — Expose, au Salon de 1765, quatre estampes de la troisième suite des *Ports de France*, de Vernet, gravées en société avec Cochin, *ibid.* — Avait été élève d'Hérisset, *ibid.* — Continue avec Cochin la suite des *Ports de France* de Vernet, qu'il expose au Salon de 1767, XI, 364. — Les estampes que cet habile graveur expose en 1771 sont admirables, 545, 546.
- Comment Diderot apprécie Le Bas dans une lettre à Falconet, XVIII, 248.
- LE BEL, avocat. — Jugement sur son *Art poétique d'Horace, mis en ordre*, VI, 384. — Auteur d'un *Traité d'éducation* et de divers ouvrages cités, 385.
- LE BEL (*Antoine*). — Ce peintre expose, au Salon de 1761, un *Soleil couchant*, peint à la manière de Claude Lorrain, X, 132. — Une *Petite Chapelle sur le chemin de Conflans* et un *Intérieur de village*, tableaux faibles, unis, léchés, *ibid.* — Ses *paysages*. A la vue de ceux qu'il expose au Salon de 1765, on se demande comment Chardin, Vernet et Loucherbourg ne font pas tomber les pinceaux de la main de cet artiste, 309. — Les paysages qu'il expose au Salon de 1767, on les voit, il se peut qu'on les regarde, mais on ne les considère pas, XI, 153, 154. — Artiste nul, 306. — Son envoi au Salon de 1769 ne mérite aucune attention, 414.
- LE BLANC DE GUILLET (l'abbé *Antoine*). — Sa tenue ordinaire dans les réunions littéraires, V, 440. — Ne peut arriver à l'Académie malgré la protection de M<sup>me</sup> de Pompadour, 476.
- LE BRETON. — Imprimeur de l'*Encyclopédie*; corrige à sa façon les ouvrages de Diderot, I, XLII, et XIII, 424. — Est présumé avoir fourni à Diderot les matériaux de sa *Lettre sur le commerce de la librairie*, XVIII, 6. — Donne des soirées bruyantes. Diderot y prend la défense du libraire Cramer de Genève, XIX, 71. — Plaintes de Diderot contre lui, 167. — Lettre de Diderot qui lui fait des reproches de la façon dont il a mutilé la partie philosophique de l'*Encyclopédie*, 467-472. — Lettre que Diderot lui adresse, dans laquelle il critique le reproche de Luneau d'avoir dépassé, pour l'*Encyclopédie*, le nombre de volumes annoncé, XX, 29. — Comment il répond à la prétendue profusion des planches, alléguée par Luneau, 33.
- LE BRETON (M<sup>me</sup>), femme du précédent. — Son caractère, XIX, 58. — Sa réponse singulière à Diderot sur la cause de ses inégalités, 59, 68.

- LE BRUN**, brocanteur. — Son histoire et celle de ses compères, VI, 227. — Le chevalier de Saint-Ouin lui présente le maître de Jacques, *ibid.*
- LE CAMUS (Antoine)**, médecin. — Secourt dans son indigence et console dans ses peines l'infortunée M<sup>lle</sup> de La Chaux, victime de l'infâme Gardeil, V, 321. — S'prend de passion pour sa cliente, 328. — Déclaration de M<sup>lle</sup> de La Chaux à ce sujet, 329. — Cet homme de bien a laissé de nombreux souvenirs de bienfaisance, 330. — On a de lui un grand nombre d'ouvrages de médecine et de littérature, *ibid.* — Cité, IX, 427.
- LECLERC (Jean)**, célèbre critique, III, 466. — Sa *Logique*, formée sur le plan et d'après le livre de Locke, de *Intellectu humano*, préférable à toutes les précédentes, XV, 530.
- LE CLERC DE MONTMERCY**, avocat au Parlement de Paris. — Savant d'une grande distinction ; son dédain extraordinaire de la plus modeste aisance, XI, 265.
- LE COINTE (le Père)**, jésuite, auteur des *Mémoires sur la Chine*, cité, I, 480.
- LE COMTE (Félix)**, sculpteur. — Envoie à l'Exposition de 1769 plusieurs marbres d'un grand mérite, XI, 457. — Expose, en 1771, *OEdipe détaché par un berger de l'arbre où il avait été exposé*, groupe en marbre qui se voit aujourd'hui au Louvre, Sculpture moderne, n° 303 ter, 539. — Une *esquisse d'une bacchanale d'enfants*, les *Sept Sacrements*, très-beaux bas-reliefs en terre cuite, 540. — *Le Triomphe de Terpsichore*, esquisse d'un beau bas-relief exécuté pour M<sup>lle</sup> Guimard, 541. — Expose en 1781 deux figures en talc représentant : l'une la *Justice*, l'autre la *Prudence*, et un *Portrait en médaillon du cardinal de La Rochefoucauld*, XII, 67.
- \* **Leçon**. — Action d'instruire ; ce que sont généralement les leçons, et ce qu'elles devraient être, XV, 416, 417.
- **Leçons de clavecin, et Principes d'harmonie**, par Bemetzrieder, XII, 171-524. — Diderot met cet ouvrage en état d'être publié, 525-534.
- Lecture**. — Système de lecture proposé par Diderot, III, 10. — *Nouveau Système applicable à toutes les langues*, proposé par un jeune ecclésiastique, VI, 435.
- Lecture (la) chez Diderot**, peinture à l'huile par Meissonier, XX, 119.
- LÉCLYER**, colporteur. — Condamné à cinq ans de galères ; comment et pourquoi ; détails à ce sujet, XIX, 283. — Nom de son juge ; anecdote à son sujet, 298.
- LECZINSKA (Marie)**, reine de France, femme de Louis XV, IV, 138. — Voyez **MANIMONBANDA**.
- LEFEBVRE**, médecin à Paris. — Lettre, à lui adressée, au sujet de la grossesse contre nature d'un soldat, IX, 408.
- LEFRANC DE POMPIGNAN (le marquis)**. — S'attire les sarcasmes de Voltaire, VI, 353.
- LÉGAL**, célèbre joueur d'échecs, V, 387.
- LEGENDRE DE VILLEMORIEN**. — Voyez **VILLEMORIEN**.
- LE GENDRE**, inspecteur général des ponts et chaussées, marié à une sœur de Sophie Volland, XVIII, 342. — Était un fin amateur en choses d'art, 343.
- LE GENDRE (M<sup>me</sup>)**, épouse du précédent, sœur de M<sup>lle</sup> Volland, XVIII, 342. — Voyez *Lettres à Mademoiselle Volland*, dans lesquelles Diderot l'appelle tantôt M<sup>me</sup> Le Gendre, tantôt *Uranie*.
- LE GENDRE (M<sup>lle</sup>)** fille de la précédente. — Lettre que Diderot lui écrit, XX, 6.
- \* **Légèreté**. — Ce mot a deux sens en morale, XV, 417.
- LÉGIER (Pierre)**, littérateur. — Voyez *Amusements poétiques*.
- \* **Législateur**. — Personnage politique ; sa mission, XV, 417. — Ses devoirs, ses moyens d'action, 418-436.
- \* **Législation**. — La meilleure est celle qui est la plus simple et la plus conforme à la nature, XV, 436.
- Législation (de la) et du Commerce des grains**, ouvrage de Necker. — Lettre que Diderot adresse à Necker au sujet de cet ouvrage, XX, 68.
- LEHMANN (Jean-Gottlob)**, minéralogiste allemand. — Ses expériences sur le cobalt, XIII, 68.

\* *Leibnitzianisme*, ou philosophie de LEIBNIZ, XV, 436. — Notice sur la vie et les ouvrages de ce savant universel, 437. — Analyse succincte de sa philosophie, 451-472.

LEIBNIZ (*Godefroi-Guillaume*, baron de), savant universel dont on écrit à tort le nom avec un *t* (LEIBNITZ). — Partage avec Newton la gloire de la découverte du *calcul différentiel*, II, 38. — Son amour pour la science suffisait à remplir sa vie entière, 310-311. — Les femmes, les dignités, les richesses, tous les biens physiques, ne pouvaient le tenter, 312. — Son livre intitulé *Essais de Théodicée* témoigne de son génie supérieur, 348. — Fait l'application des signes à l'algèbre, 368. — Notice sur sa vie et ses ouvrages, XV, 436 et suiv. — Note de Naigeon sur la querelle qui s'éleva entre Leibnitz et Newton, à l'occasion de la découverte du *calcul différentiel*, 442-447. — Grandeur et sublimité de ses écrits, qui n'ont jamais été réunis en corps d'ouvrages, 472-473. — Son système touchant la liberté de l'âme humaine, 502-503. — Entre en dispute avec Bayle au sujet du manichéisme, XVI, 72 et suiv.

LE KAIN (*Henri-Louis*), célèbre tragédien. — Supérieur à Quinault-Dufresne dans le rôle d'Orosmane, quoiqu'il n'eût aucun de ses avantages extérieurs, VIII, 353. — Sur la scène il paraissait beau, 373.

LÉLUT (*Louis-Françisque*). — Ce que ce savant physiologiste dit du *Démon de Socrate* et de l'*Amulette de Pascal*, II 24.

LEMAITRE DE CLAVILLE (*Charles-François Nicolas*). — Moraliste français, cité pour les nombreuses éditions de son *Traité du vrai mérite*, ouvrage aujourd'hui complètement oublié, VI, 362, et XI, 294.

LE MAURE (la), célèbre cantatrice de l'Opéra (1727-1750), IV, 175.

LEMIERRE (M<sup>lle</sup>), célèbre cantatrice — Épouse, en 1762, le chanteur Larrivé, son camarade à l'Opéra, V, 416.

LE MIERRE (*Antoine-Marin*), poète,

auteur de la *Peinture*, poème didactique en trois chants. — Examen de cet ouvrage, XIII, 78-97. — Ce poète a de la chaleur, mais il est inégal et barbare, 96. — Sa prose ne prévient pas en faveur de sa poésie, *ibid*.

LEMOINE (le Père), cordelier. — Confesseur ordinaire au couvent de Sainte-Eutrope, à Arpajon, V, 142. — Son portrait, 143. — La supérieure le traite d'homme ridicule, *ibid*. — Au tribunal de la pénitence, il interroge Suzanne Simonin (*la Religieuse*), et lui enjoint d'éviter les caresses de la supérieure, qu'il compare à Satan, 145. — Est traité de visionnaire par l'indigne supérieure, 150. — Cesse ses fonctions de directeur à Sainte-Eutrope, 151.

LE MONNIER (l'abbé *Guillaume-Antoine*). — Manière dont il traduit un passage de l'*Eunuque* de Térence, I, 46, 47. — Notice sur lui, XIX, 355. — Lettres que Diderot lui adresse, 360-376. — Voyez ♠ *Lettres à l'abbé Le Monnier*.

LE MONNIER (P.-Ch.), astronome français. — Il fut le maître de Lalande, II, 11.

LE MOYNE (*Jean-Baptiste*), sculpteur. — Expose, au Salon de 1761, cinq bustes : *Madame de Pompadour*; *Mademoiselle Clairon*; *une Jeune Fille*; ces trois premiers sans valeur; ceux de *Crébillon* et de *Restout* ne sont pas sans mérite, X, 145. — Expose, au Salon de 1763, trois bustes : le *Roi*, la *Comtesse de Brionne*, le peintre *La Tour*, 225. — Fait bien le portrait; c'est son seul mérite, 424. — Les bustes de la *Comtesse de Brionne*, de la *Marquise de Gléon* et de *Garrick*, qu'il envoie à l'Exposition de 1765, peuvent être regardés, 425. — Expose, au Salon de 1767, les *Bustes de M. de Trudaine*, XI, 348; de *Montesquieu*, de *Gerbier*, marbres, inférieurs aux terres cuites qu'il envoie à la même Exposition, 349. — Envoie, au Salon de 1769, le buste en marbre du *chancelier Maupeou*, le père, et celui de la *comtesse d'Egmont*, 453-532. — Envoie au Salon de 1771 le buste de la *Comtesse d'Egmont*, qui était au

- dernier Salon, une *Jeune Fille représentant la Crainte*, et quelques *Têtes*, 532, 533. — Observation sur sa statue de Louis XV, élevée dans une des cours de l'École militaire, XII, 95, et XIII, 76. — Sentiment d'amitié qu'il porte à Falconet, XVIII, 222. — Ce que lui fait le différend de Falconet et de M. de La Rivière, 272. — Il joue un plat rôle dans l'affaire de l'élève Moitte, 297-298.
- LEMPEREUR (*Simon*). — Expose, au Salon de 1765, trois gravures d'après Carle Van Loo, Pierre et Watelet, X, 452. — Un *Portrait de Watelet* d'après le dessin de Cochin, et l'*Apothéose de M. de Belloy* d'après un tableau de Jollain, que cet artiste expose, au Salon de 1767; deux gravures, la première assez bien, l'autre mauvaise de tout point, XI, 365-366. — Son ouvrage sur la fonderie, XVIII, 326.
- LENFANT. — Expose, au Salon de 1761, deux dessins représentant les *Batailles de Lawfeld et de Fontenoy*, X, 131. — Ces tableaux sont aujourd'hui au musée de Versailles, *ibid.*
- LENGLET DU FRESNOY (l'abbé). — Son *Introduction à l'Histoire*, ouvrage classique recommandé, III, 494.
- LE NOBLE. — Auteur du roman d'*Épicharis*, faussement attribué à Saint-Réal, III, 366.
- LE NÔTRE (*André*), célèbre dessinateur de jardins, VI, 411.
- LÉON VI, le *Sage* et le *Philosophe*, empereur d'Orient. — A pour maître le savant Photius, XV, 299. — A passé pour un des hommes les plus instruits de son temps, *ibid.* — Liste des savants qui ont illustré son règne, *ibid.*
- LÉONARD (*Nicolas-Germain*), poète et romancier, né à la Gnaeloupe. — Compte rendu de plusieurs de ses ouvrages, VI, 417.
- LE PAIGE. — Diderot se plaint que Falconet ne lui réponde rien sur ce personnage, XVIII, 304.
- L'ÉPÉE (*Charles-Michel*, abbé de), fondateur de l'Institution des sourds-muets, cité, I, 346.
- LE PELLETIER, bourgeois d'Orléans. — Anecdote sur cet homme charitable, VI, 60. — Diversement jugé par les pauvres et par les riches, 61.
- LÉPICIÉ (*Michel-Nicolas-Bernard*). — Expose, au Salon de 1765, les trois mauvais tableaux suivants : 1. *La Descente de Guillaume le Conquérant en Angleterre*, X, 387; — II. *Jésus-Christ baptisé par saint Jean*, 389; — III. *Saint Crépin et saint Crépinien distribuant leur bien aux pauvres*, 391. — Son *Saint Crépin* est un plagiat, il appartient à Le Sueur, 392. — Au Salon de 1767, cet artiste expose : Un *Christ faisant approcher les enfants qu'on lui présente*, XI, 289. — *La Conversion de saint Paul*, 291. — Un *Tableau de famille*, 292. — Étrange engouement du public pour cette mauvaise toile, *ibid.* — Pauvre artiste, 307. — Appréciation de huit mauvais tableaux qu'il expose au Salon de 1769, 434. — Treize tableaux envoyés à l'Exposition de 1771 recussent quelque progrès, 479-481. — Critique malveillante de Saint-Quentin sur cinq tableaux exposés au Salon de 1775, XII, 9-11. — Six tableaux exposés en 1781 n'ont rien qui les recommande, 34-36.
- LÉPIDA (*Domitia*), petite-nièce d'Auguste, sœur de Domitius et tante de Néron. — Sa rivalité contre Agrippine cause sa perte, III, 53. — Accusée de sortilège, elle est condamnée et mise à mort, *ibid.*
- LÉPRE. — Arétée, célèbre médecin grec, a fait de cette hideuse maladie la plus remarquable description, IX, 473. — Peyrillhe, dans son *Histoire de la Chirurgie*, donne d'intéressants détails sur les moyens employés pour la combattre, *ibid.*
- LE PRINCE (*Jean-Baptiste*). — Débute avec distinction au Salon de 1765, où il expose les quinze tableaux suivants : 1. *Vue d'une partie de Pétersbourg* : tableau gravé par Le Bas, X, 373; — II. *Parti de troupes cosaques revenant d'un pillage*, 374; — III. *Préparatifs pour le départ d'une horde*, *ibid.*; — IV. *Pastorale russe*, 375; — V. *La*



*Pêche aux environs de Saint-Petersbourg*, 376; — vi. *Quelques Paysans qui se disposent à passer un bac*, *ibid.*; — vii. *Vue d'un pont de la ville de Nerva*, *ibid.*; — viii. *Halte de Tartares*, 377; — ix. *Manière de voyager en hiver*, *ibid.*; — x. *Halte de Paysans en été*, 378; — xi. *Le Berceau pour les enfants*, 380; — xii. *L'Intérieur d'une chambre de paysan russe*, 381; — xiii. *Vue d'un moulin dans la Livonie*, 382; — xiv. *Un Paysage, avec figures vêtues en différentes modes*, *ibid.*; — xv. *Le Baptême russe*, 383. — Détails sur ce tableau et sur la cérémonie, *ibid.* — Agréé par l'Académie à son retour de Russie, il en devient bientôt membre sur la présentation de ce tableau du *Baptême*, 384. — Fait pour Saint-Lambert les dessins du poème des *Saisons*, XI, 72. — Le Salon de 1767 ne renferme pas moins de quinze tableaux désignés ci-après, et décrits aux pages indiquées : i. *Une Fille couronnée de fleurs son berger pour prix de ses chansons*, 200; — ii. *On ne saurait penser à tout*, 201; — iii. *La Bonne Aventure*, 202; — iv. *Le Berceau ou le Réveil des petits enfants*, 203; — v. *L'Oiseau retrouvé*, 206; — vi. *Le Musicien champêtre*, *ibid.*; — vii-viii. *Une Fille charge une vieille de remettre une lettre*, et pour pendant, *un Jeune Homme récompense le zèle de la vieille*, 209; — ix. *Une Jeune Fille endormie surprise par son père et sa mère*, 210; — x. *Une autre Bonne Aventure*, 212; — xi. *Un Concert*, *ibid.*; — xii. *Le Caback, ou espèce de guinguette aux environs de Moscou*, 214; — xiii. *Portrait d'une jeune fille quittant les jouets de l'enfance pour se livrer à l'étude*, *ibid.*; — xiv. *Portrait d'une femme qui brode au tambour*, *ibid.*; — xv. *Portrait d'une fille qui vient de recevoir une lettre et un bouquet*, *ibid.* — Ce qui contribue à faire le charme de ses tableaux, 215. — Cet artiste fait beaucoup; il n'est pas sans talent; mais il faut attendre, 307. — Ses tableaux du Salon de 1769 sont de

la plus grande médiocrité, 428. — Vingt-neuf estampes, gravées par un procédé de son invention, figurent honorablement à cette Exposition, *ibid.* — On remarque de lui à l'exposition de 1771 : *Un Médecin, un Géomètre, l'Intérieur d'un cabaret, Plusieurs femmes au bain, le Portrait d'un enfant, une Suite de bambochades*, et enfin plusieurs Estampes gravées par son procédé, 492-494. — *Un Avare, un Jaloux, un Nécromancien, l'Extérieur d'un cabaret de village, une Vue d'après nature*, ensemble cinq tableaux de l'Exposition de 1775, font l'objet de l'admiration de l'atrabilaire Saint-Quentin, XII, 14, 16. — Sa mort, 41. — Le Salon de 1781 reçoit l'envoi posthume de plusieurs jolis tableaux de cet artiste, 41-42.

LE QUESNOY. — Voyez DUQUESNOY.

LERMINIER (E.), auteur de *l'Influence de la Philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle sur la législation et la sociabilité du XIX<sup>e</sup> siècle*. — Consacre dans cet ouvrage un chapitre à Diderot, XX, 143.

LE ROI (Julien). — Note biographique sur cet horloger célèbre, VI, 33.

LE ROMAIN (M.), auteur d'articles sur les sucres dans *l'Encyclopédie*, cité dans les *Lettres à M<sup>lle</sup> Volland*, XIX, 256.

LE ROUGE (l'abbé), ancien syndic de la Sorbonne. — De la conformité de son sentiment avec celui exprimé dans la Thèse de l'abbé de Prades, I, 439.

LE ROUX DE LINCY (Adrien-Jean-Victor), archéologue. — Auteur du *Livre des proverbes français*, cité, VI, 389.

LE ROY (Ch.-Georges), collaborateur à *l'Encyclopédie*. — Sa visite au Grandval, XVIII, 500. — A quoi Diderot le compare dans sa retraite des Loges, 500. — Danger pour les jeunes paysannes qui l'approchent, 501. — Une seule fois malheureux en amour; dialogue à ce sujet, 507. — Sa dispute avec Grimm sur le génie qui crée et la méthode qui ordonne, 509. — Son aventure burlesque avec madame d'Aine, 515. — Il boude toujours madame de... , XIX, 78. — Auteur d'un libelle intitulé *Réflexions sur la ja-*

*lousie pour servir de commentaires aux ouvrages de Voltaire*, attribué à tort à Diderot, XX, 99.

LE SAGE, auteur de *Gil-Blas*, du *Diable boiteux*, du *Bachelier de Salamanque*, de *Turcaret*, et d'un grand nombre de pièces de théâtre, I, 360. — Devenu extrêmement sourd dans sa vieillesse, il allait néanmoins au théâtre à la représentation de ses pièces; ses remarques à ce sujet, *ibid.* — Était père de l'excellent acteur Montmény, *ibid.* — Meurt en 1747. chez un autre de ses fils, chanoine à Boulogne-sur-Mer, VIII, 417. — Voyez *Gestes*.

LESCORNÉ (*Joseph*), sculpteur. — Auteur d'un buste de Diderot, XX, 112.

*Lesen-Schreib und Rechen-Schulen.* — Ce sont les écoles primaires de l'Allemagne, III, 416. — Ce qu'on y enseigne, et ce qu'on peut en tirer de bon, 417.

L'ESPINASSE (M<sup>lle</sup> de). — Son entretien avec le médecin Bordenau sur le sujet d'un *Rêve de d'Alembert* dont elle a recueilli quelques paroles confuses, II, 122-181. — Suite de cet entretien, 182-191. — Interdit son salon à l'abbé Bourlet de Vauxcelles, 496.

LESSING (*Gotthold-Ephraim*), littérateur allemand. — Ses judicieuses remarques sur le chapitre xxxviii des *Bijoux indiscrets*, IV, 279. — Attribue à tort à Diderot un drame intitulé *l'Humanité*, ou le *Tableau de l'Indigence*, VII, 5, 6. — Répond aux remarques malveillantes de Palissot sur le *Fils naturel*, 7. — Son drame *Miss Sara Sampson*, traduit par Trudaine de Montigny, est joué, à Saint-Germain-en-Laye, sur le théâtre particulier du duc d'Ayen, 17. — Réfute une remarque de Diderot sur le caractère de Ménédème dans *l'Héautontimorumenos* de Térence, 139, 140. — Traduit en allemand le *Père de famille* de Diderot, 175. — Sa réponse à une critique de Palissot touchant le titre du *Fils naturel*, 338.

\* *Leste*. — Acceptions diverses de ce mot, XV, 473.

LE SUEUR (*Eustache*), peintre célèbre. —

Beauté des tableaux du *Martyre de saint Gervais et de saint Protais*, qui décorent l'église Saint-Gervais de Paris, X, 191. — Un de ces tableaux, retiré de l'église, est actuellement au Louvre (n<sup>o</sup> 520); il a été gravé par Gérard Audran et par Baquoy, *ibid.* — Son tableau de *saint Bruno expirant*, peint pour le cloître des Chartreux, et qui se voit maintenant au Musée du Louvre, cité avec éloge, XII, 91.

LE TOURNEUR. — Auteur d'une traduction de *l'Histoire de Savage*, IX, 451. — Sa traduction des *Nuits d'Young* est pleine d'harmonie, et de la plus grande richesse d'expression, XX, 13.

■ *Lettre à madame la comtesse de Forbach*, sur l'éducation des enfants, III, 540.

■ *Lettre à M. l'abbé Galiani*, sur la sixième ode du troisième livre d'Horace, VI, 289. — Diderot le fait juge entre lui et Naigeon sur la manière de traduire *l'immeritus* du premier vers; *immeritus* qu'il faut rapporter à *majorum* et non pas à *delicta*, 290 — Motifs en faveur de son interprétation, 291-302.

■ *Lettre à M<sup>me</sup>, sur l'abbé Galiani*, VI, 440.

*Lettre au P. Berthier sur le matérialisme.* — Cet ouvrage, faussement attribué à Diderot, par La Harpe, est de l'abbé Coyer, I, 6; XX, 99.

*Lettre aux Académiciens du royaume.* — Compte rendu de cet écrit anonyme, présumé de l'abbé Coyer, VI, 372.

*Lettre de Barneveldt à Truman*, héroïde de Dorat. — Examen critique de cet ouvrage, VIII, 449.

*Lettre de Brutus sur les chars anciens et modernes*, ouvrage de Delisle de Sales. — Examen critique, IX, 466.

*Lettre de madame Riccoboni à Diderot*, dans laquelle elle critique le *Père de famille*, VII, 395.

*Lettre de M. de Ramsay à Diderot* sur le *Traité des délits et des peines*, IV, 51.

*Lettre de M. Raphael le Jeune à un de ses amis*, etc. — Analyse de cette brochure, XVII, 500. — Comment les



peintres paresseux y sont traités, 501.

■ *Lettre d'un citoyen zélé*, à M. D\*\*\*, maître en chirurgie, IX, 213.

■ *Lettre historique et politique adressée à un magistrat sur le commerce de la librairie*, XVIII, 3 à 75. — Voyez *Librairie*.

■ *Lettre sur Boulanger*, adressée au baron d'Holbach, VI, 339. — Note de Naigeon, *ibid.* — Imprimée pour la première fois en tête de l'*Antiquité dévoilée*, édition de 1766, in-4°, *ibid.* — Voyez *BOULANGER*.

■ *Lettre sur la résistance de l'air au mouvement des pendules*, IX, 168.

■ *Lettre sur les Atlantiques et l'Atlantide*, IX, 225. — Date de sa première publication, *ibid.*

■ *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, I, 275. — Cet ouvrage, composé et publié en 1749, motive l'arrestation de Diderot qui, conduit à Vincennes, y resta captif durant cent jours, XLII, XLIII, et 277. — Diderot adresse cette lettre à M<sup>me</sup> de Puisieux, sa maîtresse, 279.

■ *Lettre sur les sourds et muets, à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*, I, 343. — Notice préliminaire, 345. — Objet de cette lettre, 349. — Curieuse anecdote sur un muet de naissance témoin d'une partie d'échecs, 356. — Résumé analytique de cette lettre, 389-391. — Remarques du journaliste de Trévoux sur cette lettre, 411.

*Lettres apostoliques*. — Nom donné aux nombreuses bulles des papes en faveur des jésuites, XV, 274. — Étendue des pouvoirs et des privilèges qu'elles leur accordaient, *ibid.*

■ *Lettres à Falconet*. — Notice préliminaire, XVIII, 79. — Diderot lui fait des reproches sur l'indifférence qu'il montre pour les suffrages de la postérité, 85. — Réflexions à ce sujet, 86. — L'éloge des contemporains n'est jamais pur; il n'y a que celui de la postérité qui le soit, 88. — Il n'y a point de plaisir senti qui soit chimérique; preuves, *ibid.* — Les grands noms sont à l'abri des ravages du

temps. La poste et l'imprimerie rendent la lumière de l'esprit impérissable, 89. — Quel est le sentiment qui rend capable de grandes choses, *ibid.* — Quelle espèce d'immortalité est au pouvoir de quelques hommes, 90. — Philosophie meurtrière de Falconet, *ibid.* — Réfutation de ses sophismes concernant son indifférence prétendue pour les suffrages de la postérité, 91. — A quoi tendent le sentiment de l'immortalité et le désir de s'illustrer, preuves, 94. — Falconet répond quelquefois à ses propres objections, *ibid.* — L'insuffisance et la paresse méprisent seules les suffrages des temps à venir, 94. — La postérité n'est point un rêve, 99. — Contradiction de Falconet, *ibid.* — On n'est ni fou, ni insensé d'espérer que la postérité nous rendra justice, 100. — Le jugement de la postérité est la seule consolation de l'homme en mille circonstances malheureuses, 102. — L'émulation se proportionne secrètement au temps, la durée, au nombre des témoins, 103. — Le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité, n'excluent aucune sorte d'émulation, *ibid.* — Exemple de Thomas composant son poème épique sur le czar, *ibid.* — De Milton cherchant un imprimeur pour faire la première édition de son poème, 105. — Différence du jugement que nous portons des vivants, et de celui que nous portons des morts, 106. — Falconet est un ingrat envers ses contemporains, ou en contradiction avec lui-même. L'ambition qui porte ses vues au delà du temps présent ne peut jamais être attaquée, *ibid.* — Socrate oubliant la cause de sa vie pour plaider celle de l'honneur des Athéniens, est un exemple de la force du sentiment de l'immortalité, 107. — Ce n'est point à Homère poète que Platon et d'autres sages ont refusé leur hommage, mais à Homère théologien, 109. — La voix des zoïles n'est pas celle de la postérité, *ibid.* — L'idée du présent et celle de l'avenir sont inséparables. La force de la dernière varie

comme toutes les autres idées ; elle se développe davantage dans les beaux siècles des nations, 110. — Réponse à une objection de Falconet, tirée de l'exemple d'une femme enivrée du plaisir de savoir qu'on la voit belle où elle n'est pas, *ibid.* — Quels sont les témoins qui déposent du talent de Phidias, d'Apelles, d'Agasias, 111. — Ce que prouve l'objection tirée des bons ouvrages détruits et des mauvais épargnés par le temps, 112. — Malgré soi, on prend intérêt à son siècle, *ibid.* — C'est une plaisanterie cruelle et injuste que de réduire tout le mérite du Jupiter de Phidias à sa taille colossale, 113. — Contradictions de Falconet ; son jugement injuste sur Pline, *ibid.* — Le pressentiment de l'avenir et la jouissance anticipée des éloges de la postérité sont naturels au grand homme. Preuve qu'en donne Falconet lui-même, 115. — Falconet a assisté à son oraison funèbre, et ne l'a pas entendue sans plaisir, 118. — Ce qu'il dit de son mépris pour la postérité ne peut être cru de personne, 119. — Le discours que Fontenelle tint un jour sur le même sujet fit peine à ceux qui l'entendirent, et personne n'y crut, 120. — Le génie n'est pas la cause unique des grandes choses, *ibid.* — Les hommes extraordinaires qui se suffisent pleinement à eux-mêmes n'existent pas, 121. — Pourquoi élève-t-on des monuments à ceux qui ne sont plus, *ibid.* — Les peines et les plaisirs réels ou physiques ne sont presque rien ; les peines et les plaisirs d'opinion sont sans nombre, 123. — Comment Falconet va au delà de son propre système, 124. — Conclusion, 125. — Les vérités de sentiment sont plus inébranlables dans notre âme que les vérités de démonstration rigoureuse, *ibid.* — Comment Diderot apprécie la réponse de Falconet, 126. — Description du tableau de Polygnote, d'après Pausanias, 128. — Réflexions sur ce tableau, qui tendent à prouver qu'il n'est point l'ouvrage d'un art naissant, 133 et suiv.

— Réponse de Diderot à Falconet sur ses observations touchant le sentiment de l'immortalité, 141. — Nouvelles observations de Falconet sur cette réponse, 142. — Différence des syllogismes de l'orateur et du philosophe, *ibid.* — Il s'agit de savoir si le sentiment de l'immortalité est utile, et si le respect de la postérité peut jamais être nuisible, 143. — Réflexions sur l'examen, par Falconet, du Jupiter olympien de Phidias, 156. — Sur sa critique de Pline, 159. — Sur sa critique de Voltaire, 168. — Sur la *manière jaune* de Jouvenet, critiquée par Falconet, 169. — Reprise de Diderot sur le sentiment de l'immortalité ; réplique de Falconet, 171. — Nouvelles idées que Diderot jette dans la dispute ; elles seraient toutes sans vérité si le sentiment de l'immortalité n'est que chimère, 178. — Reprise de la discussion sur le tableau de Polygnote. Répliques de Falconet, 190. — Listes des sottises de Diderot et des inadvertances de Falconet, 209. — Diderot demande à Falconet des détails sur son voyage et son arrivée à Pétersbourg, 215. — Il rappelle à Falconet et à M<sup>lle</sup> Collot que ce serait une injure cruelle pour lui que de les voir s'adresser à d'autres pour un service qu'il pourrait leur rendre, 216. — Il engage Falconet à peu fréquenter l'ambassadeur de France. Pourquoi, 218. — Détails sur des bustes exécutés par M<sup>lle</sup> Collot, 219. — Lettre de Diderot sur différents sujets, *ibid.* — Il reproche encore à Falconet son mépris pour l'immortalité ; il lui oppose l'impératrice de Russie, 223. — Il compte le revoir, 225. — Trait qu'il faut transmettre à la postérité, *ibid.* — Il attend impatiemment une lettre du général Betzky ; pourquoi, 226. — Comment on a dégoûté Simon de la Russie et des Russes, 227. — Pourquoi Diderot n'a pas montré d'empressement à l'invitation de Falconet de célébrer l'impératrice dans quelque petit ouvrage, 228. — Projet d'un vocabulaire pour l'usage du peuple russe,

*ibid.* — Diderot demande à Falconet des nouvelles de sa statue de Pierre I<sup>er</sup>, 229. — Jugement sur l'impératrice de Russie, 230. — Il a la certitude de revoir Falconet, 231. — Raisons qu'il donne pour la confection d'un vocabulaire, 232. — Il annonce à Falconet l'arrivée prochaine de Le Mercier de La Rivière, conseiller au Parlement, 236. — Éloge de celui-ci, *ibid.* — Éloge de Grimm, 237. — Diderot donne à Falconet des nouvelles de sa famille, 238. — Autres nouvelles qu'il lui apprend, *ibid.* — Il compte revoir Falconet et remercier l'impératrice, 240. — Il félicite Falconet d'avoir traité honnêtement Voltaire, 241. — Il a obtenu le titre d'académicien, 242. — Raisons qui retardent son voyage, 244. — Amour qu'il a toujours pour M<sup>lle</sup> Volland, *ibid.* — Il a encore quatre volumes de l'*Encyclopédie* à terminer, 246. — Détails sur Greuze, Chardin, Baudouin, 247, 248. — Le Bas est un fripon, *ibid.* — Détails sur Cochin, Greuze, 249. — Sur le *Septime Sévère* de celui-ci, et autres œuvres, 250. — Critique des docteurs de Sorbonne, 251. — Épitaphe du comte de Caylus, 251. — Diderot se plaint de la goutte, 252. — Sa séparation avec le prince Galitzin, *ibid.* — Ses tentatives pour acquérir les collections de Gaignat, 253. — Il a reçu le manuscrit de sa dispute avec Falconet sur le sentiment de l'immortalité. Il va revoir cette dispute, 254. — Son avis à Rullières sur l'ouvrage de celui-ci, 255. — Il a reçu le buste de l'impératrice, 256. — Il est scandalisé du factum contre M. de La Rivière, 257. — Jugement sur ce personnage, 258. — Diderot craint que la liaison de Falconet avec M. de La Ferrière ne finisse mal, 260. — Ce qu'il dit des critiques, *ibid.* — Il consent à ce que leur dispute sur l'immortalité soit imprimée, mais pas à Pétersbourg; pourquoi, 261. — Conseils qu'il donne à M<sup>lle</sup> Collot, 263. — L'intolérance du gouvernement s'accroît de jour en jour, 265. — Pourquoi il ne veut pas encore marier sa fille, *ibid.* — Il engage Falconet à lire

le mémoire de Simon, 267. — Autre lettre sur divers sujets, 268. — Comment il juge J.-J. Rousseau, 269. — Conduite que Falconet doit tenir en face des prétentions de Fontaine, 271. — Il persiste à désapprouver la conduite de Falconet à l'égard de M. de La Rivière, 272. — Encore un mot sur M. de La Rivière, *ibid.* — Tout ce qui se fera bien se fera d'après ses principes, 274. — Réponse sur différents sujets, 276. — Ce que Diderot répond aux allégations de Falconet sur M. de La Rivière, 280-281. — Il est touché de l'amitié de M. de La Ferrière et de M. de Nicolai, 282. — Encouragements à M<sup>lle</sup> Collot, *ibid.* — Conseils qu'il donne à Falconet et à M<sup>lle</sup> Collot, 283. — La réserve de M. de La Ferrière ne le surprend point, 284. — Comment il juge M<sup>me</sup> Therbouche, *ibid.* — Reproches à Falconet à propos de M. de La Rivière, 287. — Ce qu'il écrit du pasteur King, 288. — Falconet est le Jean-Jacques de la sculpture, 289. — Diderot ne s'explique pas la rivalité de Falconet et de M. de La Rivière, 291. — il veut que Falconet fasse le bonheur de M<sup>lle</sup> Collot, 292. — Ce qu'il répond sur les capacités administratives de M. de La Rivière, 293. — Délicatesse de M. Collin, 294. — Ce qu'il répond à Falconet qui se plaint des contrefaçons de ses ouvrages, 295. — Il revient bien disposé pour Fontaine, pourquoi, 296. — Deux de nos académies viennent de se mettre dans la boue, 297-298. — Résultat de l'injustice de l'Académie de peinture, 299. — Description du bas-relief de Millot, que l'Académie n'a pas couronné, *ibid.* — Description de quatre grands tableaux d'histoire qui sont au Salon de cette année (1768), 300. — Le prince de Galitzin a demandé pour l'impératrice un tableau à chacun de nos bons artistes, 301. — Note sur M. de Villiers ou Charlot, 302. — Ce qui s'est passé à l'Académie de peinture le samedi qui a suivi la distribution des prix, 303. — Diderot recom-

mande à Falconet un jeune homme qui part pour Pétersbourg, 304. — Ce qu'il répond à Falconet sur Casanove, 305. — Ce que Diderot a acheté à la vente Gaignat pour l'impératrice, 306. — Comment on veut ruiner le crédit de l'impératrice, 308. — Il voudrait que l'on achetât pour celle-ci le cabinet de M. de La Live, 308. — Précautions que le climat exige pour la conservation des statues, 310. — Diderot se plaint de ne pas avoir de réponse à ses lettres, *ibid.* — Il est charmé que Falconet ait conservé des duplicatas de ses lettres, 311. — Il a vu la statue de Falconet, des Invalides, 312. — Jugement qu'il porte sur le pasteur King, 314. — Il engage toujours l'impératrice à acheter le cabinet de M. de La Live, 314. — Autre lettre sur divers sujets, *ibid.* — Falconet ne doit pas abandonner la fonte de sa statue à un homme sans expérience, 316. — Le Moyne, chargé de reproduire Diderot en marbre, lui promet un masque que celui-ci enverra à Pétersbourg, *ibid.* — Le Salon est mesquin cette année (1769), 317. — Le prince de Galitzin apprend à Diderot que Falconet a fait une œuvre sublime, 318. — Diderot a trouvé deux beaux Vandermeulen pour l'impératrice, 319. — Il recommande M. de Romilly à Falconet, 320. — Détails sur les deux Vandermeulen, 321. — Il donne à M<sup>lle</sup> Collot des nouvelles de son frère, 322. — Il a eu l'honneur de faire sa cour à la princesse Dashkoff, 323. — Il félicite M<sup>lle</sup> Collot sur ses plâtres, *ibid.* — Encouragements à M<sup>lle</sup> Collot, 324. — Diderot a vu trois brochures de Falconet, 324. — Caractère du frère de M<sup>lle</sup> Collot, 325. — Nouveaux tableaux que Diderot envoie pour l'impératrice, 325. — Diderot est profondément offensé d'une lettre de Falconet, 326. — Il félicite Falconet d'avoir appelé Gor pour assurer le succès de son travail, 327. — Ce qu'il dit du comte Strogonoff, 327. — Diderot vient de faire l'acquisition de la galerie du baron de Thiers pour l'impératrice,

328. — La vente des tableaux de M. de Choiseul monte à un prix exorbitant, *ibid.* — Sentiments d'amitié que Diderot renouvelle à Falconet, 329. — Diderot ne sera pas content qu'il n'aille s'établir à Pétersbourg, près de Falconet, *ibid.* — Il le prie de recevoir M. Levesque, 330. — Il va partir demain pour la Haye et de là pour Pétersbourg, *ibid.* — Le prince Nariskin a souhaité voyager avec lui, 331. — Ce qu'il écrit à Falconet à propos de Bouchardon, 332. — De l'habillement en matière d'art, 333. — Description du cheval de Marc-Aurèle, 334. — On trouve singulier que Falconet ait confié à M<sup>me</sup> Collot l'exécution de la tête de sa statue, 335.

¶ *Lettres à mademoiselle Volland.* — Notice préliminaire, XVIII, 339. — Diderot fait à M<sup>lle</sup> Volland le récit de sa partie de Marly, 354. — Il lui envoie la lettre de Rousseau à d'Alembert sur les spectacles, 356. — Son horreur pour le vice, 357. — Ses plaintes contre la sœur de sa maîtresse, 358. — Il lui parle de sa tendresse et de la mort de son père, 360. — L'entretien de ses affaires domestiques, 362. — Tout ce que Sophie lui a dit de M<sup>me</sup> Le Gendre l'intéresse vivement, 363. — Du caractère de son frère et de sa sœur, 364. — Patrimoine que laisse leur père, 364. — Il s'apitoie sur la maladie de l'enfant de M<sup>me</sup> Le Gendre, 367. — Description d'un bosquet aux environs de Langres, 368. — Il se félicite d'avoir rapproché son frère et sa sœur, 370. — Son inquiétude sur Grimm, *ibid.* — Il se plaint de ne pas recevoir de lettres de son amie, et de la vie tumultueuse qu'il est obligé de mener à Langres, *ibid.* — Sa joie de la lettre qu'il vient de recevoir de Grimm. Souvenirs et reconnaissance de ses anciens condisciples, 371. — Diderot rend compte à son amie de la manière dont il a arrangé les affaires entre son frère et sa sœur, et comment il a fondé la paix domestique, 373. — Caractère des

Langrois, 376. — Caractère particulier de Diderot, *ibid.* — Sa mélancolie causée par l'affaire des partages, 377. — Détails sur la maladie et la mort de son père. *ibid.* — Scène attendrissante après la signature des partages, 378. — Bronnellerie entre le frère de Diderot et sa sœur. Comment il parvient à les rapprocher, 379. — Scènes d'adieux, 381. — Description de Vignory. Route de Provençère, 382. — Séjour à Guémont, 383. — Aventure d'une marquise à Langres, 385. — Arrivée de Diderot à Isle, chez M<sup>me</sup> Volland. Description de ce séjour, 386. — Entretiens avec cette dame, 389. — Il répond aux lettres de M<sup>lle</sup> Volland, 390. — Son inquiétude sur l'arrêt du Conseil qui suspend l'entreprise de l'*Encyclopédie*, 389, 391. — Son séjour au Grandval, terre du baron d'Holbach; comment il y vit; ses occupations; ses loisirs, 393 et suiv. — Son ennui et son chagrin de ne pas être avec son amie, 396. — Sa joie en revoyant Grimm, 397. — Lettres ou billets d'amour à son amie, 399. — Conversation de Diderot avec d'Alembert au sujet de l'*Encyclopédie*, 400. — Ses réflexions sur l'opinion que les hommes ont de la vertu, 403. — La constance lui paraît la plus difficile et la plus rare des vertus de l'homme, 404. — Diderot est tourmenté d'inquiétude de ne pas recevoir de lettre de son amie, 405. — Projet de finances qui lui est soumis, 406. — Paradoxe soutenu par lui, en présence de l'Écossais Hoop et de M<sup>me</sup> d'Aine, sur l'éternité de l'existence des êtres vivants, 407. — Application qu'il en fait à son amie et à lui, 409. — Nouvelle lettre où il peint ses tourments et ses inquiétudes, 411. — Il est enfin tranquilisé par une lettre de M<sup>lle</sup> Volland, 412. — Son avis sur le jeu de M<sup>lle</sup> Sophie Arnould dans le rôle de Colette du *Devin du village*, 413. — Il prédit à son amie que sa sœur se perdra par son commerce de lettres, 414. — Détails sur la vie qu'il mène au Grandval, 415. — Promenade sur les bords

de la Marne, 417. — Conversation sur l'histoire de la philosophie chez les Sarrasins; comment elle est entrecoupée par les interlocuteurs, 418 et suiv. — Diderot préfère la douce folie que lui inspire son amie à toute la sagesse des nations, 429. — Réflexions philosophiques. A quelle occasion, 430 et suiv. — Mauvaise digestion. Mélancolie causée par le silence de son amie, 432. — Les *Il faut*, vers envoyés à sa maîtresse, 433. — Ses craintes de ne plus être aimé. Sur quoi fondées, 434. — Ses plaintes à son amie, 435. — Son analyse du *Spartacus* de Saurin, 436. — Raconte les tracasseries d'auteur qu'il a à essayer, 437. — Se plaint encore de ne pouvoir voir son amie, 438. — Rend compte de l'impression que lui a faite le jeu du comte Oginski sur la harpe, 438. — Prend des arrangements avec son amie pour assurer leur correspondance, 440. — Lui parle d'un enfant de cinq ans qui est un prodige par le savoir et l'intelligence, 441. — D'un discours de d'Alembert sur la poésie. D'une épître de Satan et de Voltaire, *ibid.* — Il envoie l'*Épître du Diable* et *Tancrède* à M<sup>lle</sup> Volland, 443. — Lui donne des conseils sur la conduite qu'elle doit tenir avec sa mère, *ibid.* — Cherche à lui faire supporter leur séparation momentanée, 445. — Ce qu'il pense et juge des *Métamorphoses* d'Ovide, 446. — Récit d'un souper chez Damilaville. Indigestion qui en est la suite, 447. — Envoi du *Discours sur la satire des Philosophes*, 448. — Projet de raccommoier le *Joueur*. *ibid.* — Séjour à la Chevrette. Comment Diderot y vit avec Grimm et M<sup>me</sup> d'Épinay, 449. — Son opinion sur l'*Épître du Diable*, 451. — M. de Saint-Lambert et M<sup>me</sup> d'Houdetot à la Chevrette, *ibid.* — Fête et foire à la Chevrette, 452. — Scène de salon, 453. — Emploi de la journée, *ibid.* — Conversation entre Diderot et M. de Villeneuve sur M<sup>me</sup> Volland et ses filles. Soirée, 454. — Famille d'Épinay, 455. — Accident arrivé à Diderot, 457. — On fait son



portrait et celui de M<sup>me</sup> d'Épinay, *ibid.* — Lettres de Saurin. Déclaration à M<sup>me</sup> d'Épinay. Comment elle est reçue. Sa réponse à une observation de Diderot, 458. — Bons mots de celui-ci, 460. — Son portrait achevé attire des éloges au peintre, 462. — Il va au Grandval avec M<sup>me</sup> d'Épinay. Quelle compagnie il y trouve, 463. — Les filles de M<sup>me</sup> d'Holbach, *ibid.* — Conversation sur les Chinois. Anecdotes sur un empereur de la Chine, 464. — Diderot ne croit point à tout ce qu'on raconte de ce peuple, 465. — Beauté du portrait de Diderot. Comment il est représenté. A qui il est destiné, *ibid.* — Ce que Diderot a oublié de dire sur les Chinois dans sa dernière lettre, 466. — Sentiments de Diderot pour la sœur de son amie, 467. — Réflexions et conversation sur la nature humaine et sur la destinée différente des sots et des gens d'esprit, 468. — Idée particulière que Diderot s'est formée de l'esprit et du caractère de son amie et de sa sœur, 469. — Mot plaisant du peintre Greuze contre M<sup>me</sup> Geoffrin. Diderot le tourne en sens contraire contre M<sup>me</sup> Le Gendre, *ibid.* — Séjour à la Chevette, 470. — Saurin consulte Diderot sur le plan d'une pièce. Celui-ci le renverse et en fait un autre. Quel en est le sujet, 473. — Promenade avec M<sup>me</sup> d'Épinay, Grimm et M<sup>me</sup> d'Houdetot, 474. — Le curé de la Chevette, 476. — Anecdotes qu'il raconte sur des amants malheureux, *ibid.* — *L'Extravagance fatale*, tragédie anglaise, 478. — Les *Intérêts de la France mal entendus*, réflexions sur cet ouvrage, 480. — La fille de Diderot malade. Réponses dures de M<sup>me</sup> Diderot aux questions les plus obligeantes. Dîner avec Grimm, *ibid.* — Chute de Diderot dans la rue des Prouvaires, 481. — Il prie Sophie de prêcher l'indulgence à sa sœur, 482. — Réflexions philosophiques et amoureuses, *ibid.* — Départ projeté pour le Grandval, 484. — Soupers chez Damilaville, *ibid.* — M<sup>lle</sup> Diderot va mieux, 485. — Accueil fait à Diderot

au Grandval, 486. — Dialogue avec M<sup>me</sup> d'Holbach, 487. — Promenade et entretien politique avec Hoop, 487. — Entretien avec Gaschon sur M<sup>me</sup> Volland et ses deux filles, 491. — Réflexions sur le gouvernement sacerdotal, à la suite d'une conversation de Hoop avec le baron d'Holbach, 492. — Orgueil des Jésuites, souverains et pontifes du Paraguay, 495. — Autres réflexions sur la corruption des mœurs, *ibid.* — Sur celles d'autrefois et sur celles du jour, 496. — Sur les passions fortes, 497. — Sur le rapport entre la dévotion et la tendresse, 498. — Privilèges des prêtres en certains pays, 498. — Encore un mot sur les Chinois, 499. — Histoire du petit chien Pouf, 502. — Diderot loue son amie de la promptitude avec laquelle elle a démêlé l'injustice d'un arrangement qu'on lui proposait. Ses réflexions et ses conseils à cette occasion, 504 et suiv. — Récit d'une journée au Grandval. Noms des personnages de la société, 507. — Dîner. Le Roy une seule fois malheureux en amour. Dialogue à ce sujet, *ibid.* — M<sup>me</sup> Geoffrin. Sa mise noble et simple. M. Schistre jouant de la mandore à ravir, 508. — Dispute entre Grimm et Le Roy sur le génie qui crée et sur la méthode qui ordonne, 509. — Fable de l'abbé Galiani à ce sujet, *ibid.* — Son talent supérieur pour la déliter, 511. — Pourquoi les anciens ont dit que le cygne chante mélodieusement en mourant. Horreur que nous avons tous pour l'anéantissement. Sentiment contraire de Hoop à cet égard, *ibid.* — Anecdote de Diderot à cette occasion, 512. — Entretien sur l'existence d'un Dieu. Opinion de Diderot à ce sujet, *ibid.* — Trait rapporté d'après Leibniz, 513. — Singulières transitions dans la conversation quand la compagnie est un peu nombreuse, *ibid.* — Aventure burlesque entre M<sup>me</sup> d'Aine et Le Roy, 515. — Conduite impertinente de M. d'Aine fils avec une dame, 516. — Le baron d'Holbach raconte à sa



belle-mère l'histoire des excréments du grand Lama. Dialogue entre eux, *ibid.* — *Histoire de Pierre le Grand*, par Voltaire, 517. — Critique qu'en fait Diderot, *ibid.* — Nouveaux conseils de celui-ci à son amie sur son affaire avec Vissen, 519. — Il ne sait pas la langue froide et vide qu'on parle aux indifférents. Se représente le plaisir qu'aura son amie quand elle recevra son paquet de lettres, 521. — C'est un peu la faute des femmes si les hommes sont aimables sans être honnêtes, 522. — Réflexions sur le caractère de M<sup>me</sup> Le Gendre à l'occasion de la mort de M. Marson qui l'aimait, 523. — Conte de l'abbé de Voisenon. *Facéties* de Voltaire. *Vision* de Palissot. Ce qu'est devenue sa comédie des *Philosophes*, 523. — De qui est le *Discours sur la satire des philosophes*. Nouveaux conseils à Sophie sur ses affaires d'intérêt, 524. — Réflexions sur M. Marson et M<sup>me</sup> Le Gendre, *ibid.* — Caractère de M. Gaschon, 525. — Diderot s'attache de plus en plus à M. Hoop. Pourquoi, 526. — Anecdote sur la courtisane anglaise miss Philipps, *ibid.* — M<sup>lle</sup> d'Ette, *ibid.* — Peinture d'une espèce d'hommes qu'on appelle *honnêtes gens*, 527. — Diderot conseille à Sophie de fuir à Pékin ou à Avignon, 528. — L'hypocrisie habituelle étouffe le cri de la conscience, *ibid.* — Coquetterie de M<sup>me</sup> Le Gendre, 529. — Explication du *spleen* anglais, par M. Hoop, 530. — Diderot aime les vents violents, la pluie, la tempête, 531. — Tibulle sentait comme lui, avec quelque différence pourtant, *ibid.* — A qui le ciel qui se fond en eau est-il favorable? *ibid.* — Secret pour gagner au jeu. M<sup>me</sup> Le Gendre supposée entre les deux vieilles momies, M. Hoop et le docteur Sanchez, 532-533. — Diderot ennemi des formalités chinoises. Pourquoi, *ibid.* — Comment il passe son temps au Grandval, 535. — Idée folle qui le fait toujours rire, 536. — Son départ du Grandval. Adieux touchants, XIX, 1.

— Amitié de M<sup>me</sup> d'Holbach pour lui, *ibid.* — Son retour à Paris. Il retrouve toute sa famille malade, 2. — Ses occupations, *ibid.* — Portrait de l'abbé Marin. Scène de fantaisie, 3. — Dieskau, ami du maréchal de Saxe. Marchais, jeune marin, *ibid.* — Promenade avec lui et M. Hoop, 5. — Visite au Grandval. Conversation intéressante, *ibid.* — Retour de Diderot à Paris, 14. — Exemple d'amour de la part d'un chien, *ibid.* — Réflexions sur l'*Phigénie* de Racine, 15. — Réponse à quelques articles des lettres de Sophie, 16. — Voyage de l'abbé Chappe en Sibérie, 19. — Conseil de Diderot à Desmarests, qui devait faire ce voyage, 20. — Anecdote d'un amant qui sollicitait les faveurs de sa maîtresse. A quelle occasion, 20-21. — Bouffées de résignation de Diderot. Exemple d'un homme constamment résigné par tempérament, 22. — *La Confession de Voltaire*, 23. — Voltaire se plaint à Grimm du silence de Diderot, 24. — Son irritabilité, *ibid.* — Diderot se plaint de ses collègues de l'*Encyclopédie*. Travail immense du chevalier de Jaucourt, *ibid.* — Boutades de l'Écossais Hoop, *ibid.* — Folies de M<sup>me</sup> d'Aine. Originalité du baron d'Holbach. Marivaudage de Diderot. Dîner avec Damilaville. Son caractère, 25. — Conseil à Uranie (M<sup>me</sup> Le Gendre). Qu'est-ce que la sensibilité? Pourquoi les parents doivent excuser les fautes de leurs enfants, 26. — Les gens du monde n'ont point d'honneur. Pourquoi, 27. — Il blâme Sophie de quelques débâches de table. Se plaint d'être indisposé, 28. — Sa fille Angélique s'est arraché un ongle du gros orteil, *ibid.* — Étrange procédé de sa sœur, *ibid.* — Réflexions sur la pièce de *Caliste*, de Colardeau, 29. — Esclaves chrétiens qui recouvrent leur liberté. Comment, 30. — Anecdote plaisante de deux moines et de deux jeunes filles, racontée par l'abbé Galiani, 30. — Visite à M<sup>lle</sup> Boileau, 32. — Arrivée de M<sup>me</sup> de Solignac, 33. — Rencontre avec Colardeau. Son portrait, *ibid.* —

Rencontre avec Saurin, *ibid.* — Observations sur un vers de la tragédie de *Caliste*, 34. — La retraite et le silence nécessaire aux amants, *ibid.* — Diderot obligé d'écrire à Voltaire, et de lui envoyer ses observations sur *Tancrède*, 35. — Il se plaint de la lenteur de ses collègues de l'*Encyclopédie*, *ibid.* — Il se félicite de ce que son amie a le caractère un peu baroque, *ibid.* — Il se désespère des injustices qu'on fait à La Condamine, 36. — Et du procédé de d'Alembert envers lui, *ibid.* — Prend la défense de Grimm auprès de M<sup>me</sup> d'Épinay. Anecdote plaisante de l'abbé Galiani, 37. — Sa mauvaise humeur contre son frère l'abbé. Visite que lui fait Buffon. Diderot aime les hommes qui ont, comme Buffon, une grande confiance en leurs talents, 39. — Nouvelles brouilleries à l'occasion de l'*Encyclopédie*. Joie de Diderot au sujet de son *Père de famille*, joué à Marseille, 40. — Ses remerciements à Voltaire, *ibid.* — Sa dispute avec Helvétius et Saurin, en présence de trois dames. Sur quel sujet, 41. — Leurs contradictions sans s'en apercevoir, disant ensuite les choses les plus fortes en faveur du sentiment qu'ils ont combattu, 42. — Sa tristesse à l'occasion de sa fille, *ibid.* — Autre sujet de peine pour l'*Encyclopédie*, 43. — Scène fâcheuse, *ibid.* — Ses réflexions sur l'enterrement et le testament de Clarisse, héroïne du roman de Richardson, conformes à celles de son amie, 47. — Il gronde Uranie de ce qu'elle ne ménage pas sa santé, *ibid.* — Travaille pour Grimm sur les tableaux exposés au Salon, *ibid.* — Explique à Sophie ce que c'est que les *Cacouacs* et *Briochet*. Loue les beaux vers de la tragédie de *Clytemnestre*, par le comte de Lauraguais, 48. — Réflexions sur le roman de *Clarisse*, 49. — Jugement, 50. — Sur la conduite de Sophie envers sa mère, *ibid.* — Sur le caractère d'Uranie, 51. — Sur l'ignorance, *ibid.* — Plaintes contre Grimm. A quelle occasion, 52. — Nouvelles de la cour, *ibid.* — Il prie ses

amies de se défaire incessamment de la charge de lieutenant-général criminel de l'univers, qu'elles s'étaient arrogée après la lecture de *Clarisse*, 54. — Nouveaux travaux pour Grimm, 56. — Quels sentiments la lecture de l'histoire lui inspire, 57. — Son nouvel arrangement avec les libraires. Son projet de vendre sa bibliothèque, *ibid.* — Son séjour à Massy, avec le libraire Le Breton et sa femme. Caractère de cette dame, 58. — Singulière réponse qu'elle fait à Diderot sur la cause de ses inégalités, 59. — Travail pénible auquel Diderot se livre, 60. — Ses idées sur le vrai bonheur. Ses projets pour sa fille, 61. — Ses réflexions sur les bienfaiteurs et les ingrats, *ibid.* — Sur les libertins, et le faible des femmes pour eux, 62. — Ses questions à une petite veuve qui vient dîner chez lui. Réponse de la petite veuve qui fait rire à gorge déployée la dévote M<sup>me</sup> Diderot, 65. — Récit d'un dîner donné chez lui pour le jour de sa fête. Compliment et bouquet de sa fille, 66. — Chansons écossaises et autres morceaux promis à Sophie, 67. — Bulle d'excommunication lancée contre les encyclopédistes, 68. — Anecdote sur un avocat consulté par un fripon, *ibid.* — Petites fêtes données par M<sup>me</sup> Diderot, 70. — Soirées bruyantes chez le libraire Le Breton, 71. — Diderot y prend la défense de Cramer, libraire de Genève, *ibid.* — Son inquiétude sur la santé de sa fille, 72. — Dîner avec deux petits Allemands. Leur innocence, leur esprit, leur candeur. Fables qu'ils racontent, 73. — Diners aux Champs-Élysées, chez Montamy, 76. — Son indisposition, *ibid.* — Scène attendrissante à l'installation de la statue du roi de Danemark, racontée par un Français. Enthousiasme de Diderot, 78. — Sa devise est d'aimer, ou faire le bien, 81. — Dispositions de sa fille pour le clavier. Fête de M<sup>me</sup> Diderot, 84. — Aventures qui arrivent à Diderot dans sa jeunesse, et qui lui inspirent du dégoût pour certaines femmes, 85. —

Son apologie pour les passions fortes, 87. — Portrait d'une dame de sa connaissance, *ibid.* — Cas de conscience proposé à Sophie, 88, 89. — Nouvel arrangement avec ses libraires. Sa sœur séparée d'avec son frère l'abbé, 90. — Il attend toujours l'*Horace* en question, *ibid.* — Talents naturels de sa fille. Sa mauvaise éducation, 91. — Peinture de la demeure d'un pauvre diable, *ibid.* — Mot plaisant de Piron sur l'aventure du prince de Beauffremont, 92. — Conversation avec Suard, *ibid.* — Bonne action, et bien faite, 93. — Désolation de M<sup>me</sup> Riccoboni au sujet des satires qu'on fait sur elle et sur ses ouvrages, *ibid.* — Désespoir d'une mère de la perte de son enfant, 94, 95. — Passage de Métastase qui peint fortement la tendresse des mères, 96. — Conseils à Uranie, *ibid.* — Affaire des Calas, plaidée par Voltaire, 97. — Expulsion des Jésuites. Réflexions sur l'esprit de cette société, 98. — Jugement sur Voltaire, 100. — Diderot entre deux infirmeries, *ibid.* — Affaire proposée par l'abbé Raynal, manquée, 101. — Caractère de M<sup>me</sup> de \*\*\* , 102. — Pourquoi la beauté dans la vieillesse est plus commune chez les hommes que chez les femmes, *ibid.* — Quelle équité il faut attendre de tout le monde. Traductions de Diderot, 104. — Ouvrage sur l'institution publique, 105. — Comment on peut instruire et former les enfants en jouant avec eux, 106. — Bonne action d'un petit garçon, 107. — Réflexions à ce sujet, *ibid.* — Quels époux étaient dignes des trois filles de M<sup>me</sup> Volland, 108. — Incendie chez cette dame. Inquiétude de Diderot, 109. — Il envoie à Sophie son éloge de Richardson, et lui souhaite sa fête, 110. — Lui parle encore de l'incendie, et de ses inquiétudes pour elle, 111. — Ses travaux, 112. — Il demande à Sophie un état un peu exagéré de la perte que lui a faite l'incendie, afin de solliciter pour elle une réduction de son vingtième, *ibid.* — Objections aux réponses qu'on lui a faites sur le

cas de conscience qu'il a proposé, 113. — Singulière requête d'un amant à sa maîtresse. Consentement plus singulier de la maîtresse, 115. — Conversation sur l'*instinct* et sur les principes du goût, 116. — Reproches à Uranie sur son indifférence pour sa santé, 121. — Récit d'un voyage à la Briche. Description de ce lieu, 122. — Conversation entre Damienville Grimm, l'abbé Raynal, le docteur Gatti et Diderot, *ibid.* — Charmes du séjour de l'Italie, 123. — Carnaval de Venise, *ibid.* — Anecdotes, 124 et suiv. — Plaintes de Diderot concernant M<sup>me</sup> Volland, *ibid.* — Il annonce à Sophie le succès presque assuré de sa négociation pour la réduction de son vingtième, 129. — Se plaint de l'humeur de sa femme, *ibid.* — Informe son amie qu'il va s'occuper de l'éducation de sa fille, 130. — Lui rend compte d'un espion qu'il recevait depuis longtemps chez lui sans défiance, *ibid.* — Se plaint des fantaisies d'une malade qu'il soigne, 133. — Parle de certaines circonstances de la vie, qui nous rendent plus ou moins superstitieux. Se cite pour exemple, *ibid.* — Réponse de Marlborough à Montesquieu, et de Montesquieu à une Anglaise, 134. — Mot de Montesquieu à Suard sur la confession; réponse de Suard, *ibid.* — Trait de générosité du roi de Prusse, *ibid.* — Description des jardins et des appartements de Marly, 135. — Pourquoi plus la vie est remplie, moins on y est attaché, 136. — Il est résolu à ne plus attendre les lettres de son amie à certains jours marqués. Pourquoi, 137. — Construction de la place de Reims et d'un canal, 138. — Ce qu'est le présent de la nature que l'on appelle la vie, *ibid.* — Anecdote d'une dame malade d'un certain mal, 139. — Autre anecdote d'un prêtre géomètre disant la messe, *ibid.* — Journées de Diderot à Paris, 140. — Ses espérances sur la révolution que produira l'*Encyclopédie* sur les esprits, *ibid.* — Prière du phi-

Iosophe musulman, 141. — Réduction du vingtième obtenue, *ibid.* — Moyens qui, selon Diderot, auraient dû être employés dans la défense de Calas par Élie de Beaumont ou par Voltaire, 141. — Maladie de sa femme. Danger qu'elle a couru, 143. — Il se plaint à Sophie de ce qu'elle ne lui apprend rien de ce qu'elle doit faire, et le laisse deviner. Ses souhaits pour elle, 144. — Il n'ose prononcer sur les suites de la maladie de sa femme, 144. — Prend tout le soin de ses affaires domestiques, surtout celui de l'éducation de sa fille, 145. — Rend compte des offres brillantes qui lui ont été faites de la part de l'impératrice de Russie, *ibid.* — Loue et critique le *Commentaire* de Voltaire sur le *Cinna* de Corneille, 146. — Mesures prises pour que la *Correspondance* de Grimm ne souffre point de son absence, *ibid.* — Réflexions mélancoliques sur la vie, *ibid.* — Diderot invite son amie à un concert, 147. — Lui fait de tendres reproches. A quelle occasion, 148. — Se plaint de la multitude de ses occupations, 149. — Dîner projeté avec ses amies, 150. — Doux souvenir de la table verte, *ibid.* — Réflexions sur le mélange de biens et de maux dont la vie est semée, *ibid.* — Doléances sur le déménagement de ses amies, 151. — Visite chez M. Colin de Saint-Marc. A quel sujet, *ibid.* — Comment il en est reçu, 152. — Diderot rappelle à cette occasion une scène qu'il eût bien voulu renouveler, *ibid.* — Chagrin et tourment que lui cause l'indiscrétion du baron d'Holbach, 154. — Et la *Neuvaine de Cythère*, poème de Marmontel, 155. — Beau rêve qu'il fait et dont il propose la réalisation à Sophie, 156. — Son indisposition, 157. — Sciatique de M<sup>me</sup> Diderot. Friction ordonnée, *ibid.*, et exécutée par sa servante et par son mari, 158. — Entrevue avec la princesse de Nassau-Sarrebruck, *ibid.* — Portrait et caractère de cette princesse, *ibid.* — Rétablissement de la santé de Diderot, *ibid.* — Fin de

l'entreprise de l'*Encyclopédie*. Ce qu'elle a valu à Diderot, 159. — Comment il faut élever les garçons, *ibid.* — Dîner au Luxembourg, donné par Damilaville, 161. — Dureté d'un carme, *ibid.* — Conversation avec un autre moine sur le sentiment de l'amour paternel, *ibid.* — Sur le célibat, et sur la requête des bénédictins, pour être sécularisés, 162. — Pourquoi le récit d'une bonne action nous est agréable, 163. — Pourquoi et à qui il ne l'est pas toujours, *ibid.* — Deux réflexions sur l'éloquence, *ibid.* — Miroir magique désiré. Pourquoi, 164. — Puis rejeté, *ibid.* — Conversations charmantes, 165. — M. Gaschon et M<sup>me</sup> Le Gendre, *ibid.* — Conseil de Diderot contre l'acquisition que M. Le Gendre veut faire d'une maison, 167. — Fin prochaine de l'*Encyclopédie*, *ibid.* — Arrangement fait à la satisfaction de Diderot, *ibid.* — Ses plaintes contre le libraire Le Breton, *ibid.* — Projet de souscription pour les Calas, arrêté, 168. — Mot de Diderot à l'occasion de M<sup>me</sup> Necker, 170. — Aventure de fiacre, *ibid.* — Méfiance et crainte de Diderot à l'occasion de M<sup>me</sup> Le Gendre, 171. — Ses petites peines. Sa prédiction accomplie au sujet de l'acquisition d'une maison, 172. — Sa réponse à M. Legrand à cette occasion, *ibid.* — Dîner chez M. Gaschon, 173. — Chez les Van Loo. Rencontre du peintre anglais Ramsay, 174. — Il blâme la conduite politique de M<sup>me</sup> Le Gendre envers son tenant, 175. — Instruit son amie de l'emploi qu'il a fait de l'argent qu'il a reçu de l'impératrice de Russie, 176. — Ses conversations avec la sœur de Sophie, sur les suites que doit avoir la réponse *je vous aime aussi* d'une femme mariée à un homme qui a osé lui dire *je vous aime*, 177. — Dîner avec la mère de Damilaville. Caractère de cette dame, âgée de quatre-vingts ans, 181. — Anecdote d'un avare attaqué par des voleurs, *ibid.* — Conversation sur les mœurs et le caractère des

Anglais, 182. — Leurs missionnaires. Anecdotes à ce sujet, 184. — Les déistes en grand nombre en Angleterre, 185. — Dîner chez le baron de Gleichen, 186. — Analyse d'une comédie sainte espagnole, *ibid.* — Dîners chez la sœur de Sophie. Conduite qu'y tient M. de Neufond, 187. — Réflexions sur diverses affaires, 188. — Sur la retraite, l'étude et le travail auxquels Diderot s'est livré depuis quelque temps, 190. — Effet extraordinaire qu'a causé sur lui un musicien merveilleux, 193. — Aventure singulière d'une dame aimée tour à tour par deux hommes honnêtes, 194. — Il rend compte d'un ouvrage qu'il a entrepris d'après quelques plaisanteries de Falconet, 200. — Son goût pour la solitude, *ibid.* — Amour de M. Wilkes pour une courtisane de Naples. Comment il en est récompensé. Sa conduite généreuse envers elle, 202. — Malade guéri à la Charité, malgré le père infirmier, 204. — Triste état d'un amant désespéré, 205, 206. — Critique d'un opéra-comique de Marmontel, 207. — D'une comédie et d'une tragédie, 208. — D'une traduction. Mémoire d'un Écossais au sujet d'un enfant supposé, *ibid.* — Mort du Dauphin, père de Louis XVI. Sa patience héroïque. Ses qualités, 209. — Ses grandes connaissances. Son esprit tolérant, 210. — Arrivée de Rousseau à Paris. Réflexions à son sujet, *ibid.* — Mot charmant de M. de Saint-Lambert, 210. — *Le Philosophe sans le savoir*, comédie de Sedaine. — Succès de cette pièce, 212. — Éloge qu'en fait Diderot, *ibid.* — Conversation avec M<sup>me</sup> Le Gendre, 213. — Indisposition de cette dame, 216. — Tracasserie domestique qu'elle s'attire par son étourderie, *ibid.* — Mariage de Suard. — Réflexions à cette occasion, 217. — Aventure singulière arrivée à l'amant désespéré dont il est parlé plus haut, 218. — Diderot est chargé du projet de tombeau que le roi a ordonné pour le Dauphin. Premier projet, 219. — Deuxième projet, 220. — Troisième projet, *ibid.*

— Vers de l'abbé de Boufflers, 221. — Réflexions sur les trois projets de monuments, 223. — Quatrième projet, 225. — Cinquième projet, *ibid.* — Dialogue entre un cardinal et un espion, 226. — Histoire de M<sup>lle</sup> Bisse, danseuse de l'Opéra, et de M. Prevot, 227. — Histoire du marquis de Gouffier et de M<sup>lle</sup> d'Oigny, *ibid.* — État de la santé de la sœur de Sophie, 228. — Récit de Diderot sur ses occupations, 229. — Conversation curieuse avec M<sup>me</sup> Le Gendre, 230. — Son voyage à Sainte-Périne de Chaillot, 231. — Sa conversation avec M<sup>me</sup> Le Gendre, au sujet de Digeon, 236. — Il se plaint de l'injustice de ses amis, et fait une sortie contre l'amitié, 237. — Est ramené à ses amis. Dîne avec eux, 238. — Dispute sur un principe de peinture, *ibid.* — Il se plaint de M<sup>me</sup> Geoffrin, 239. — Des sollicitations que lui fait Falconet d'aller en Russie, 240. — Et de la perte des avantages qu'il croyait tirer du don de l'impératrice de Russie, *ibid.* — Discussion sur les beaux-arts, 242. — M<sup>me</sup> Le Gendre n'a que des idées d'amour dans la tête, et point de sentiments dans le cœur, 243. — Petite querelle de Diderot avec Naigeon, *ibid.* — Humeur au jeu. Opinion d'une fille sur les passions sérieuses, 244. — Séjour à Grandval, 245. — Folie de M<sup>me</sup> d'Aine, 246. — Repas au Grandval, 246. — Envoi de livres philosophiques, *ibid.* — Souhait de Diderot sur le christianisme, 247. — Son amour scrupuleux. Portrait de M<sup>me</sup> d'Aine la jeune, 248. — Simplicité du prince Galitzin, 250. — Maison et jardins de M. d'Ormesson d'Amboile, 251. — Vie qu'on mène au Grandval, 252. — Coquetterie perdue de M<sup>me</sup> Le Gendre, *ibid.* — Réflexions sur la sagesse des hommes qui n'ont plus les moyens d'être fous, 253. — Confession de Diderot à ce sujet, *ibid.* — Caractère de chacun des membres de la société de Diderot, 255. — Visite à M<sup>me</sup> Le Gendre, 257. — Conversation sur la baronne d'Holbach, 258. —



Chimère d'un sixième sens donné par la nature pour juger du bon et du beau, 259. — Conversation avec M<sup>me</sup> de Blacy, 260. — M<sup>me</sup> d'Aine devenue esprit fort, 261. — Singulière conversation avec elle, 262. — Envoi du portrait de Diderot par Michel Van Loo. Critique qu'en fait M<sup>me</sup> Diderot, 263. — Diderot au concert des Tuileries. Mène deux Anglais chez Eckard. Belle musique qu'il y entend, 266. — Puis chez M<sup>lle</sup> Bayon. Reçoit une lettre de la princesse Galitzin. Bizarrie de cette lettre, 267. — Écrit à M. de Saint-Florentin. A quelle occasion, 268. — Son assiduité auprès de Damilaville malade, 269. — Sa maison devient un petit hôpital, 270. — Sa lettre de réprimande à Suard. A quelle occasion, 271. — Ses matinées, 272. — Son humeur contre les quarante de l'Académie, qu'il appelle des oies, 273. — Scène assez vive entre Marmontel et Chamfort, *ibid.* — Trait décoché par Voltaire à La Bletterie, 274. — L'Académie de peinture se déshonore par son jugement. Détails à ce sujet, *ibid.* — Trait singulier de Falconet, 277. — Succès de la lettre à M. de Saint-Florentin, 280. — Ce qu'il arrive à un garçon apothicaire, acheteur de deux exemplaires du *Christianisme dévoilé*, 283. — Indisposition de Diderot et de sa femme, 285. — Celui-ci se plaint de ne pas recevoir de lettre de M<sup>lle</sup> Volland, 287. — Il se plaint des procédés d'un parent de cette demoiselle. Ses menaces contre lui, 289. — Rendez-vous mystérieux avec une dame. Lettres à cette occasion, 290. — Bouquet offert à M<sup>me</sup> Diderot. Fête et souper, 292. — Le rendez-vous à Vincennes, 294. — Brouillerie avec Grimm à l'occasion du prince de Saxe-Gotha, 296. — Diderot se plaint de n'avoir pas de nouvelles d'un paquet qu'il a envoyé, 297. — Dîner avec le baron d'Holbach et l'abbé Galiani. Entretien sur l'exportation des grains et sur l'agriculture, 298. — Remarque singulière sur la religion de Jésus-Christ, 299. — M<sup>me</sup> Ther-

bouche, en route pour Bruxelles 302. — Description du jardinet de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, 303. — D'où Diderot connaît M<sup>lle</sup> Guimard, 304. — Racommodement avec Grimm. Rencontre avec un jeune prince étranger. Diderot trompe les trompeurs, 305. — Mauvais état des affaires de M<sup>me</sup> Therbouche, *ibid.* — Amitié de Diderot pour sa fille. Esprit précoce de celle-ci, 306. — Son entretien avec son père, 307. — Dîner refusé, 308. — Diderot annonce à M<sup>lle</sup> Volland plusieurs ouvrages philosophiques de la composition de d'Holbach. Ses plaisanteries à ce sujet, *ibid.* — Lui fait part de ses occupations et des reproches qui lui viennent de tous côtés, 309. — Morceau de Diderot à l'occasion du poème de *Narcisse*, 311. — Grand bruit à la Compagnie des Indes, et à la Comédie-Française. A quelle occasion, 312. — Représentation du *Père de famille*; détails à ce sujet, 314. — La Compagnie des Indes anéantie, *ibid.* — M<sup>me</sup> Diderot va à la représentation du *Père de famille*, 316. — Emotions qu'elle y éprouve, *ibid.* — Travaux de Diderot, *ibid.* — Il reçoit une comédie de Voltaire intitulée *le Dépositaire*, 317. — Sa conversation avec sa fille au sujet de la coiffure appelée *calèche*, *ibid.* — Son dialogue intitulé *le Rêve d'Alembert*, 318. — Ses deux voyages chez M. et M<sup>me</sup> de Salverte, 319. — Il se débarrasse de l'édition de l'*Encyclopédie*, et congédie Panckoucke. Comment, *ibid.* — Continuation des succès du *Père de famille*, 320. — Dîner à Neuilly, *ibid.* — Travaux de Diderot, *ibid.* — Ses promenades et entretiens avec sa fille, 321. — Dîner singulier avec deux moines, *ibid.* — Aventure à la dernière représentation du *Père de famille*. Visite de l'avocat général Dupaty, 323. — Diderot aspire ardemment après le retour de Grimm, 325. — Portrait de M. et de M<sup>me</sup> de Salverte, de M. et de M<sup>me</sup> de Vaisnes, 327. — Retour de Grimm. Son rendez-vous chez Diderot. Agréments



qu'il a retirés de son voyage, 328. — Séjour de Diderot au Grandval, 330. — Son projet d'y passer l'hiver, *ibid.* — Projet d'amener les eaux de la rivière d'Yvette au haut de l'Estrapade, *ibid.* — Voyage de Diderot à Bourbonnec-Bains, avec Grimm. — Portrait de M. et de M<sup>me</sup> de Sorlières, 332. — Description de Bourbonne, *ibid.* — Diderot revoit sa sœur à Langres. Son projet d'aller à Isle voir M<sup>lle</sup> Volland et sa mère, 333. — Son voyage et son séjour à Châlons, chez M<sup>lle</sup> Duclos. Comment il y est reçu. Compagnie qu'il y trouve 335. — Son retour à Paris. Dans quel état il s'y trouve, 336. — Sa visite à M. et M<sup>me</sup> Digeon et à M<sup>me</sup> Bouchard. Arrangement pour des papillons. Voyage à la Briche, 337. — Concert et grand souper le jour de sa fête, 338. — Visite de Philidor, *ibid.* — Partie au Grandval. Indigestion de Diderot, 339. — Ses occupations, *ibid.* — Jugement sur l'ouvrage de l'abbé Morellet contre les *Dialogues* de l'abbé Galiani, *ibid.* — Second voyage au Grandval. Retour à Paris. Inquiétudes et souffrances de Diderot, 340. — Danger qu'il court d'être brûlé, 341. — Voyage à La Haye. Caractère des Hollandais, 342. — Caractère de la princesse Galitzin, *ibid.* — Les deux Bentink, 343. — Diderot va en Russie avec M. de Nariskin, chambellan de l'impératrice, 344. — Ses adieux à M<sup>lle</sup> Volland et à ses autres amies, 344. — Lettre datée de Pétersbourg, 345. — Retour à la Haye, 346. — Récit de dangers qu'il a courus, *ibid.* — Comment l'impératrice l'a accueilli et traité. Grâces qu'il en a obtenues, 347. — Caractère de cette princesse. Liberté dont Diderot a joui auprès d'elle, *ibid.* — Il refuse de passer à Berlin, quoique le roi de Prusse l'y ait invité, 350. — Coliques et mal de poitrine que lui a causés la rigueur du froid, *ibid.* — Sa manière de vivre à La Haye avec la princesse Galitzin, *ibid.* — Son projet de vie pour les dix années qu'il peut encore espérer, 351. — Sa sensibilité augmentée avec

l'âge, 352. — Son prochain retour à Paris. Collection qu'il porte à M<sup>me</sup> Bouchard. Baisers qu'elle lui vaudra, *ibid.* ¶ *Lettres à l'abbé Le Monnier*, XIX, 353. — Notice préliminaire, 355. — Diderot le prie de lui rendre un service. Conseils qu'il donne à l'abbé Le Monnier à la fin de sa lettre, 359. — Critique du *Philosophe sans le savoir*, *ibid.* — Comment Brizard et Grandval jouent dans cette pièce, 360. — Observations sur un *Dialogue sur la raison humaine* de Le Monnier, 361. — Conseils à Le Monnier, 364. — Témoignage d'amitié, 365. — Diderot lui demande une copie de *l'Oiseau plumé*, et le *Muphti* qu'il voudrait envoyer à l'impératrice de Russie, 366. — Il lui retourne ses *Adelphes* corrigés, *ibid.* — Invitation à venir passer une journée à la campagne, 367. — Diderot ne lui renverra ses comédies qu'après les avoir lues, 368. — Il lui promet de faire tout ce qu'il pourra pour empêcher Sartine de faire une injustice, 369. — Il a besoin de lui parler de sa position domestique, *ibid.* — Invitation à dîner, 370. — Une indisposition de Sedaine fait renvoyer ce dîner à un autre jour, *ibid.* — Il a reçu de nouvelles épreuves du *Perse*, de Le Monnier, *ibid.* — Conseil qu'il lui demande, 371. — Diderot lui envoie un mémoire pour le président de Maupeou. Objet de ce mémoire, 371. — Réflexion sur Rousseau, 372. — Diderot prie Le Monnier de revenir au plus tôt auprès de lui et de leurs amis, *ibid.* — Il le prie de solliciter l'argent pour Vallet de Fayolle, 373. — Mérites de celui-ci, 374, 375. ¶ *Lettres à M<sup>lle</sup> Jodin*, XIX, 377. — Notice préliminaire, 379. — Conseils que Diderot donne à M<sup>lle</sup> Jodin, 381. — Il a reconnu en elle une grande qualité, 382. — Conseils sur l'art dramatique, *ibid.* — La mère de M<sup>lle</sup> Jodin est la plus infortunée créature que Diderot connaisse. Pourquoi, 383. — Réflexions sévères de celui-ci, 384. — A propos de quoi Diderot est bien aise de voir que M<sup>lle</sup> Jodin a conservé son

honnêteté et sa sensibilité. Nouveaux conseils, 385. — Nouveaux conseils sur l'art dramatique, 386, 387. — Autres conseils, 389. — Caractère de la mère de M<sup>lle</sup> Jodin, 391. — Succès de l'actrice qui succède à M<sup>lle</sup> Clairon, 391. — Diderot reproche à M<sup>lle</sup> Jodin de se laisser aller sur la scène à un balancement de corps très-déplaisant, 393. — Il la félicite et la complimente de la résolution qu'elle a de placer une somme à fonds perdu, 394. — Il lui demande si elle a résolu de passer à Saint-Petersbourg dans la troupe de l'impératrice de Russie, 395. — Ce que disait Garrick des vers de Racine, 396. — Ce n'est pas assez d'être grande actrice, il faut encore être honnête femme, 396. — Diderot est rassuré de l'avenir par le bon emploi qu'elle fait de son argent, 397. — Conditions qu'on lui propose pour le service de l'impératrice de Russie, 398. — Comment Diderot juge son indiscrétion, 400. — Deux amants qui s'adressent des propos grossiers s'avilissent tous deux, *ibid.* — Sa mère a gagné son procès. Contre qui, 401. — Conseils sur sa liaison avec son amant, 402. — Observations de Diderot à propos de la pension qu'elle fait à sa mère, 403. — Conseils de Diderot sur la conduite qu'elle doit tenir avec son amant, 405. — Il est heureux de la manière dont elle en use avec sa mère, 406. — Conduite de son oncle envers celle-ci, *ibid.* — Il engage l'oncle à avoir pitié de la nièce, 407. — Il félicite M<sup>lle</sup> Jodin de jouir d'un revenu dont rien ne peut la priver, 408. — Compare sa situation actuelle avec le passé, lorsqu'elle avait quatorze ans, *ibid.* — Cite dans le même cas la fortune de M<sup>me</sup> Geoffrin, *ibid.*, et celle de M<sup>me</sup> du Barry, 409. — Conseils que Diderot lui donne, 410. — Il la félicite du succès de son début à Bordeaux, *ibid.* — Il l'informe que toutes ses affaires sont dans le meilleur ordre, 411. — Nouveaux conseils, 412.

¶ *Lettres à divers.* — Voyez *Correspondance générale*.

¶ *Lettres de Diderot qui ne font point partie de la Correspondance générale.* — A son frère, I, 9. — Sur les Aveugles, 275. — Sur les Sourds-Muets, 343. — A son frère, 485. — A M<sup>me</sup> la comtesse de Forbach, III, 540. — A M. de Ramsay, peintre du roi d'Angleterre, IV, 52. — A M. l'abbé Galiani, sur la sixième ode du troisième livre d'Horace, VI, 289. — A Naigeon, sur la première satire du second livre d'Horace, 303-316. — Au baron d'Holbach, sur Boulanger, 339. — A M. X<sup>xxx</sup>, sur l'abbé Galiani, 440-443. — A la princesse de Nassau-Sarrebruck, VII, 178. — Au sujet d'un écrit du marquis de Chastellux, VIII, 506. — A Grimm, en lui adressant le salon de 1767, XI, 3-18. — A Grimm, au sujet du peintre Casanove, 197. — Au P. Berthier, jésuite, sur le *Prospectus de l'Encyclopédie*, XIII, 165. — Au même, 168. — Lettres à Falconet, XVIII, 77 à 335. — Lettres à M<sup>lle</sup> Volland, 354 à XIX, 352. — Lettres à l'abbé Le Monnier, 353 à 375. — Lettres à M<sup>lle</sup> Jodin, 377 à 412.

*Lettres de Diderot*, vendues publiquement, que les éditeurs de la présente édition n'ont pu se procurer, XX, 106.

*Lettres d'Amabed.* — Roman de Voltaire publié en 1769, sous le pseudonyme de l'abbé Tamponet, VI, 366. — Compte rendu de cet ouvrage, 367.

*Lettres de Sénèque.* — Au nombre de cent vingt-quatre, toutes sont admirables, III, 275. — Elles sont trop pleines, trop substantielles, pour être lues sans interruption, *ibid.*

*Lettres d'un fermier de Pensylvanie aux habitants de l'Amérique méridionale (sur les).* — Remarques sur cet ouvrage de Dickinson, traduit par Barbeau du Bourg, IV, 86.

*Lettres écrites de la campagne.* — Ouvrage de J.-Robert Tronchin, jurisconsulte genevois, IV, 72.

*Lettres sur l'esprit du siècle.* — Ouvrage publié, en 1769, par dom Deschamps, bénédictin, VI, 368. — Œuvre détestable d'un jeune fanatique, 369.

LEVASSEUR (M<sup>lle</sup>). — Maîtresse de J.-J.

Rousseau; depuis, sa femme, I, LXL.  
**LEUCIPPE**, philosophe éléatique, XIV, 400. — Peut être regardé comme le fondateur de la philosophie corpusculaire, *ibid.* — En quoi il diffère d'Épictète, 401.

**LEVALLOIS (Jules)**. — Rapprochement injurieux qu'il fait entre Diderot et un personnage d'un roman d'Alph. Daudet, XVIII, 340.

**LEVASSEUR (Jean-Charles)**, graveur. — Expose, au Salon de 1771, *Diane et Endymion*, d'après J.-B. Van Loo, XI, 547. — Cette planche est son morceau de réception à l'Académie, *ibid.*

**LÉVESQUE (M.)**. — Diderot le charge d'une lettre pour Falconet, XVIII, 330. — Caractère de ce personnage, qui va remplir une place de gouverneur à l'hôtel des Cadets, à Pétersbourg, 330.

**LEVESQUE DE BURIGNY**. — Voyez BURIGNY.

\* **Liaison**. — Sens métaphysique de ce mot, XV, 473. — La plus intime de toutes est celle de la cause avec l'effet, 475.

**LIBANIUS**, philosophe stoïcien. — Reçoit dans son école de Nicomédie l'empereur Julien, qui la fréquente malgré la défense de l'empereur Constance, XIV, 335.

\* **Liberté**. — Étude sur cette faculté de l'âme, sans laquelle les hommes ne seraient que de purs automates, XV, 478-508. — La liberté est un mot vide de sens, XIX, 435.

\* **Liberté naturelle**. — Droit donné par la nature à tous les hommes, XV, 508.

\* **Liberté civile**. — Ce qui la constitue, XV, 509.

\* **Libertinage**. — Habitude que la morale condamne, XV, 510.

**Libertins**. — Habités de l'Allée des fleurs, I, 219, alinéa 9, 10.

**Librairie (Commerce de la)**. — En quoi consiste un fonds de librairie, XVIII, 10. — Résultats de la contrefaçon, 12, 14. — Dans quelles conditions était délivré le privilège, 20. — Lettres patentes qui défendent d'imprimer un livre sans le privilège du roi, 22. — Contestations de différents libraires, 24. — C'est un paradoxe

d'avancer qu'il n'y a que les privilégiés qui puissent soutenir la librairie, 28. — Le libraire peut tirer d'un ouvrage qui lui appartient tel parti qu'il lui conviendra, 30. — Connaissances de Diderot sur la librairie, 33. — Par la concurrence les livres deviendront communs, mais faits d'une façon misérable, 35. — Quel sera l'effet de l'abolition des privilèges de librairie, 46. — Un auteur ne connaît pas la valeur de son premier ouvrage, 47. — Les productions littéraires sont insaisissables, 48. — Comment on peut obtenir la réimpression d'ouvrages importants, 53. — Nature des échanges du libraire français avec le libraire étranger, 56. — Vœux de Diderot sur le commerce de la librairie, 58 et suiv. — Il est impossible d'intercepter les livres dangereux à la frontière, 61. — Il est utile pour les lettres et la librairie de multiplier les permissions tacites à l'infini, 66. — Origine des colporteurs, 71 et suiv. — Concessions qui devraient être faites aux libraires, 74, 75.

\* **Librairie**. — Note sommaire sur ce genre de commerce, XV, 511-512.

\* **Licence**. — De la signification grammaticale, littéraire et morale de ce mot, XV, 512.

\* **Ligature**. — État d'impuissance vénérienne causée par quelque charme ou maléfice, XV, 514. — Auteurs qui ont traité de cette matière : Delrio, Bodin, 514; Kempfer, 515; Marshal, 516. — Citation de Montaigne sur ce sujet, 516-518.

**LIGNAC** (l'abbé Joseph-Adrien LELARGE de), auteur des *Lettres* (dix) à un Américain sur l'Histoire naturelle de Buffon et sur les Observations microscopiques de Needham, II, 51.

**LILLO (George)**, auteur dramatique anglais. — Il créa la tragédie bourgeoise, et précéda Diderot en ce genre. Sa tragédie de *Barnwell* ou l'Apprenti de Londres, citée, VII, 95. — Ce même ouvrage cité sous le titre : le *Marchand de Londres*, 413. — Dorat fait de la principale situation

- de cette pièce le sujet d'une héroïne médiocre, VIII, 449.
- LINÆUS. — Singulier raisonnement de ce naturaliste méthodiste, II, 44-45.
- LINSCHERNG, géomètre allemand. — Son ingénieuse méthode d'enseignement, II, 403.
- LIXUS, théologien, philosophe, poète, musicien, XV, 49. — Fut l'inventeur du vers lyrique et de l'art de filer les intestins des animaux, *ibid.* — Eut pour disciples Hercule, Thamiris et Orphée, *ibid.* — Tué par Hercule, *ibid.*
- LIONNAIS (la), danseuse de l'Opéra, I, LXI. — Comment Diderot se guérit de son amour pour elle, XVIII, 340.
- LIOTARD (Jean-Etienne), célèbre peintre en émail, XIV, 412.
- LITTRÉ (Maximilien-Paul-Émile), philologue. — Comment il écrit et traduit le mot *dessouci*, néologisme introduit en français par Diderot, III, 208.
- LIVILLA, sœur de l'empereur Claude, III, 32.
- Livre rouge* (le). — Non donné au Registre de la police, VI, 232.
- Livres classiques*. — Pour la *Faculté des arts*, première classe, III, 457. — Seconde classe, 458. — Troisième classe, 459. — Quatrième classe, 461, 462. — Cinquième classe, 463. — Sixième classe, 464, 466. — Septième classe, 467. — Huitième classe, 468. — Auteurs Grecs, 479. — Auteurs Latins 482. — Sont presque tous à faire, 532. — Pourquoi ils sont si rares, *ibid.* — C'est une tâche à proposer à tous les savants, 533.
- Livres inspirés*. — Ils renferment deux morales, II, 517. — Voyez *Déistes*.
- LOCATELLI, célèbre violoniste, V, 409.
- LOCKE (Jean), philosophe anglais. — Damné par les dévots, I, 153. — Son opinion sur les aveugles-nés qui recouvreraient la vue, 314. — Nie qu'il y ait une liaison essentielle entre la vue et le juger, 315. — Sa manière de juger, mise en regard de celle de l'aveugle-né Saunderson, 326. — Attribue les idées aux organes des sens, II, 295. — Vanité de ses principes, 297.
- \* Notice sur sa vie, ses ouvrages, et sa philosophie, XV, 519 à 524. — Ses ouvrages sur l'entendement humain tendent à perfectionner la logique, 528. — Sa philosophie, comparée à celle de Descartes et de Malebranche, 529.
- LOCUSTE, empoisonneuse romaine. — Fournit à Néron le poison qui fait périr Claude et Britannicus, III, 53. — Elle tient école et fait des élèves de son art, 81.
- LOGAN, chef de la nation des Schawanches. — Discours qu'il tient à lord Dunmore, gouverneur de la Virginie, XVII, 503.
- \* *Logique*. — Art de penser juste, III, 464 et XV, 524. — Se nomme souvent *dialectique*, et quelquefois art *canonique*, 525. — Manière dont Bacon la divise, *ibid.* — Causes du discrédit dans lequel elle est tombée, *ibid.* — Zénon d'Elée en fut le fondateur, 526. — Se relève de son abaissement sous Descartes, 528. — Ses progrès dus aux ouvrages de Locke, de Malebranche, de Crousaz, du père Buffier, de M. Leclerc, de M. Wolff, *ibid.*, 531. — La *logique* est-elle une science? Est-elle un art? Réponse à ces questions, 536.
- Logique (la)*, ouvrage perdu dont Diderot serait l'auteur, XX, 103.
- \* *Loi naturelle*. — Est l'ordre éternel et immuable qui doit servir de règle à nos actions, XVI, 1. — Est fondée sur la distinction essentielle entre le bien et le mal moral, 3. — Il est impossible de la méconnaître, *ibid.*
- Lois*. — Leur origine, II, 396. — Danger de se mettre au-dessus d'elles, V, 279. — Sont de deux sortes, 394. — Les unes d'une équité et d'une généralité abolue; les autres, bizarres, ne doivent leur sanction qu'à l'aveuglement ou à la nécessité des circonstances, *ibid.*
- \* *Loisir*. — Temps vide que nos devoirs nous laissent, XVI, 3.
- LOLLIA (Paulina). — Agrippine l'oblige à se tuer, parce qu'elle lui a disputé la main de Claude, III, 46, 47.
- LOLOTTE. — Nom d'une femme de basse extraction, mariée au comte d'Hérou-

ville, V, 319. — Cette mésalliance a de fâcheuses conséquences pour l'avancement du comte, *ibid.*

LOMBARD (Pierre), célèbre théologien scolastique. — Fut chargé de l'éducation des enfants de France, XVII, 94.

LOMONOSSOFF. — A traduit en français une *Histoire de la Russie*, XVII, 495. — Pourquoi Diderot le trouve un peu superstitieux, *ibid.*

Longchamp, couvent de femmes près Paris. — Suzanne Simonin (*la Religieuse*) est conduite dans cette maison après sa sortie du couvent de Sainte-Marie, V, 33. — La Le Maire de l'Opéra avait fait profession dans ce couvent, *ibid.* — Relevée de ses vœux, elle y allait chaque année les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte pour la célébration des offices chantés par les chœurs de l'Opéra, *ibid.*

LONGIN (Denis), célèbre rhéteur. — Son *Traité du Sublime*, ouvrage à consulter, III, 486. — Ses conseils aux orateurs, XII, 85. — Philosophe de la secte éclectique, il excelle surtout dans les lettres, XIV, 318. — Précepteur de Zénobie, reine de Palmyre, *ibid.* — Est mis à mort par ordre de l'empereur Aurélien, *ibid.* — Sa fermeté au moment suprême, *ibid.*

LOMBOT (Antoine-Joseph), ingénieur-mécanicien; inventeur de l'Art de fixer la peinture au pastel sans en altérer l'éclat ni la fraîcheur. — Son portrait peint par Jean Valade, dont moitié est fixée par son procédé, figure au Salon de 1763, X, 205.

LOSSENKO, dessinateur russe. — Diderot regrette de ne l'avoir pas connu, XVIII, 335. — Ce que Falconet dit de lui, 336 (note).

Lothaire II, ou le royaume de France en interdit, tragédie de Gudin de la Brenellerie. — Cette pièce, imprimée en 1767, brûlée à Rome en 1768, est réimprimée en 1777 avec cette inscription : A Rome, de l'imprimerie du Vatican, VIII, 516.

LOUANDRE (Charles). — Erreur de ce littérateur touchant l'influence qu'il attribue au roman de Diderot, *la Reli-*

*gieuse*, sur le décret du 27 février 1790 portant suppression des couvents, V, 3.

\* Louange. — C'est le discours, l'écrît ou l'action, par lesquels on relève le mérite de quelqu'un ou de quelque chose, XVI, 4.

\* Louer. — C'est témoigner qu'on pense avantageusement, XVI, 4.

LOUIS VII, dit le Jeune, roi de France. — Entreprend la seconde croisade à la persuasion de saint Bernard, XIV, 246. — Battu par les Turcs près de Laodicée, il rentre en France, *ibid.* — Répudie sa femme, qu'il avait emmenée en Palestine, pour cause d'inconduite pendant le voyage, *ibid.*

LOUIS IX ou SAINT LOUIS, roi de France. — Ce qu'il aurait été, suivant Frédéric II, roi de Prusse, s'il eût vécu de son temps, II, 491. — Part pour la Terre-Sainte, avec sa femme, ses trois frères et leurs épouses, XIV, 249. — Presque toute la chevalerie de France le suit, *ibid.* — Marche contre Melec-Sala, sultan d'Égypte, *ibid.* — Une partie de son armée périt de maladie; l'autre est défaite à la Massoure, 250. — Le comte d'Artois, son frère puîné, est tué et saint Louis est fait prisonnier avec ses deux autres frères, *ibid.* — Il se rachète; sa rançon payée, il demeure quatre ans en Palestine, visite Nazareth, et revient en France avec le dessein de former une autre croisade, *ibid.* — Celle-ci, entreprise pour l'extirpation des infidèles, est dirigée sur Tunis. Malheureuse dès le début, elle se termine par la mort du roi, *ibid.*

LOUIS XII, roi de France. — S'applique, pendant tout son règne, à augmenter la bibliothèque de Blois, qu'il réunit à la couronne, XIII, 466.

LOUIS XIV, roi de France. — Est désigné sous le nom d'ERCEFEZED, dans les *Bijoux indiscrets*, IV, 137. — Est parfois aussi nommé KANOGOR, 138. — Appelle à la cour l'aruspice Codindo, pour avoir l'horoscope de son fils, 143. — Trouve le Puzet trop cher pour l'employer à l'avenir : mot malheureux



dit à l'occasion de l'admirable *Milon de Crotone*, exécuté par cet artiste, XIII, 44.

LOUIS XV, roi de France. — Figure, dans les *Bijoux indiscrets*, sous le nom de MANGOU : pour le rôle qu'il y remplit, voyez ce nom. — Premières années de son règne, IV, 144. — Éloigne du ministère le comte d'Herouville, pour cause d'un mariage inégal, V, 319. — Ce qu'il trouve à Croix-Fontaine lors d'une visite qu'il fait au financier Bourret, 453. — S'oppose à l'admission de Diderot à l'Académie française, VII, 172. — Sa statue par Le Moyne est élevée dans la cour de la chapelle de l'École militaire, XIII, 76-77.

LOUIS DE FRANCE, fils de Louis XV et de Marie Leczinska. — Voyez DAUPHIN (monseigneur le).

LOUIS (Antoine). — Note sur ce célèbre chirurgien, VI, 23. — Cité, XI, 260. — Constate, en 1755, la grossesse d'une femme anétyroïde, IX, 410. — Malgré l'authenticité du fait, le Parlement condamne la thèse soutenue à ce sujet, *ibid.* (note).

LOUTHERBOURG (Philippe-Jacques). — A l'âge de vingt-deux ans, cet artiste expose, au Salon de 1763, un grand nombre de paysages d'un faire merveilleux, X, 198. — Comme peintre d'animaux, il se place d'emblée au premier rang, *ibid.* — Comparé à Berghem et Carle Vernet, il a la fraîcheur du premier et toutes les qualités du second, 199. — Expose, au Salon de 1765 : un *Rendez-vous de chasse*, 366. — *Matinée après la pluie*, 369. — Un *Orage au soleil couchant*, *ibid.* — Une *Caravane*, 370. — Des *Voleurs attaquant des voyageurs*, 371. — Les mêmes *Voleurs pris et conduits par des cavaliers*, *ibid.* — Plusieurs tableaux de *Paysage*, *ibid.* — Une *Nuit*, son plus beau morceau, 372. — Deux délicieux petits paysages : le *Pont du jour au printemps* et le *Coucher du Soleil en automne*, *ibid.* — Tout ce qu'il fait est de réminiscence ; il copie Wouwermans et Berghem, XI,

83. — Ses compositions exposées au Salon de 1767 embrassent quatre classes : des *batailles*, des *marines* et des *tempêtes*, des *paysages*, des *deserts*, 270. — Description de dix-huit tableaux de cette exposition, 271-288. — Ce peintre a un talent prodigieux, 287. — Grand, très-grand artiste, 307. — Mis en parallèle avec Casanove, 423. — Les quatorze tableaux qu'il envoie au Salon de 1769 sont tous fort beaux ; il n'y a que du plus au moins, 431, 432. — Description de vingt-un tableaux de ce maître, exposés en 1771, tous d'un grand mérite, 497-502.

LOUVILLE (Jacques-Eugène d'ALLOUVILLE, chevalier de) — Resté muet et sans connaissance durant quarante heures, Maupertuis le fait parler au dernier moment de sa vie, IX, 426.

LOUVOIS (Camille LE TELLIER, abbé de). — Réunit, en 1684, les charges de *maître* et de *garde de la librairie*, XIII, 470.

LOVELACE. — L'un des personnages de *Clarisse Harlowe*, roman de Richardson, V, 242. — Offre l'assemblage des qualités les plus rares et des vices les plus odieux, *ibid.*

LOYOLA (Ignace de), fondateur de l'ordre des Jésuites, XV, 273. — Se décore du titre de chevalier de Jésus-Christ et de la Vierge Marie, *ibid.* — Est choisi par Jean III, roi de Portugal, pour porter la connaissance de l'Évangile aux Japonais et aux Indiens, 274.

\* *Lubrique, Lubricité*. — Termes qui désignent un penchant excessif dans l'homme pour les femmes, et dans la femme pour les hommes, XVI, 5.

LUCAIN, poète latin. — Fils d'Annæus Méla, et neveu de Sénèque le philosophe ; loué par Tacite, III, 20. — Se rend méprisable par ses délations contre sa mère, 21. — A fait plus de honte aux siens par son crime que d'honneur par ses vers, *ibid.* — Diderot le méprise et ne veut plus le lire, 137.

LUCILIUS, chevalier romain. — Ami et élève de Sénèque dans la philosophie stoïcienne, III, 201. — Analyse de



cent vingt-quatre lettres que Sénèque lui a écrites, 201-275. — Diderot considère cette correspondance comme un cours complet de morale, 201.

**LUCRÈCE**, célèbre poëte et philosophe latin. — Son beau poëme de la *Nature*, cité, VII, 352.

▪ *Lui et Moi*, dialogue entre Diderot et Rivière, XVII, 475-485.

**LULLI** (*Jean-Baptiste*), musicien célèbre. — Voyez *URMUTSOL*.

**Luminaire des églises**. — Pourquoi il n'y a guère d'apparence qu'on le supprime, XVI, 485. — On pourrait en économiser les trois quarts, *ibid.* — A combien se monterait pour le pays l'épargne réalisée ainsi, *ibid.* — Que de bien à faire avec cette économie, 186.

**LUNDBERG** (*Gustave*), pastelliste. — Expose au Salon de 1767 un portrait du baron de Breteuil, XI, 150.

**Luneau de Boisjermain**, auteur-libraire. — Remarques sur sa brochure le *Zinzolin*, VI, 380. — S'appuie sur le témoignage de Diderot pour attaquer en restitution de souscriptions les libraires-éditeurs de l'*Encyclopédie*, XIII, 124. — Lettre que Diderot lui adresse, XX, 7. — Diderot, dans une lettre à Briasson et à Le Breton, critique le reproche de Luneau d'avoir imprimé l'*Encyclopédie* en plus de volumes qu'il n'en avait été annoncé, 29. — Comment Diderot répond à la prétendue profusion des planches, alléguée par Luneau, 33. — Conversation de Luneau et de Diderot, 134.

**Lunules**, terme de géométrie. — Problème résolu par Hippocrate de Chio, II, 400.

**Lupus**, centurion romain. — Égorge Caesonia, femme de Caligula, sur l'ordre de Cassius Chéréa, III, 32. — Après la mère il tue la fille, *ibid.*

**LUSIGNAY** (*Gui* de), roi de Jérusalem. — Marche contre Saladin, est vaincu et fait prisonnier, XIV, 246. — Recouvre la liberté au bout d'un an, *ibid.*

**LUTHER** (*Martin*), cité, I, 185. — Fut un vrai syncrétiste en matière de religion; épithète que Diderot lui donne, XVI, 306.

**Luxe**. — Sa définition, II, 414.

\* Cause première du luxe, XVI, 5. — Il a été de tout temps le sujet des déclamations des moralistes, *ibid.* — Éloges que quelques politiques en font, 6. — Les censeurs du luxe sont contredits par les faits, 7 et suiv. — Les passions qui mènent au luxe ne sont pas les seules nécessaires; elles doivent s'allier à l'ambition, l'amour, la gloire, l'honneur, 14 et suiv. — La première opération pour remettre le luxe dans l'ordre, c'est le soulagement des campagnes, 29.

**Luxure, luxurieux**. — Aimer le sexe et les autres plaisirs des sens avec excès, c'est être luxurieux. I, 102. — Il est une luxure d'un ordre supérieur, celle-ci a ses limites que la créature ne peut franchir sans danger, 108.

**LYCON**, philosophe péripatéticien. — Eut un talent particulier pour instruire les jeunes gens, XVI, 247.

**LYCARGÈ**. — Ses lois incompatibles avec un grand État et avec un État commerçant, II, 442. — Assujettit le peuple grec à une espèce de règle monastique, XV, 58. — Il n'écrivit point ses lois, devenues le sujet des chants de Tyrtée et de Terpandre, *ibid.*

**Lymphé**. — Voyez *Vaisseaux lymphatiques*.

**LYSIPPE**, célèbre peintre grec, de l'école d'Égine. — La signature de ses tableaux indiquait qu'ils étaient peints à l'*Encaustique*, X, 50.

## M

**MAELY** (l'abbé de). — Agresser des principes de M. de La Rivière, XVIII, 275.

\* **Macariens**. — Temps où le consul Macarius fut envoyé par l'empereur Constance, pour ramener les Donatistes dans le sein de l'Église, XVI, 30.

**Macbeth**, tragédie de Shakespeare. — Belle situation de cette pièce, I, 354, 355.

**MACCLESFIELD** (*Anne*), mère coupable du

- malheureux Savage. — Nommé à tort *Manlesfield*, IX, 452.
- \* *Macération*. — Douleur corporelle qu'on se procure dans l'intention de plaire à la Divinité, XVI, 30.
- \* *Mâcher*. — Briser et moudre les aliments sous les dents pendant un temps convenable, XVI, 31.
- MACHIAVEL (*Nicolas*), fameux politique florentin. — Notices sur sa vie, XVI, 32, 343. — Ses ouvrages, 33, 344.
- \* *Machiavélisme*. — Politique détestable ou art de tyranniser dont Machiavel a répandu les principes, XVI, 32.
- \* *Machiavéliste*. — Homme qui suit dans sa conduite les principes de Machiavel, XVI, 33. — Les antimachiavélistes, 345.
- \* *Machinal*. — Ce que la machine exécute d'elle-même, sans aucune participation de notre volonté, XVI, 33. — Exemples qui distinguent le mouvement machinal du Mouvement libre ou volontaire, 34.
- MACHY (de). — Ce peintre expose, au Salon de 1761, l'*Intérieur de l'église de Sainte-Genève* et une *Vue du Péristyle du Louvre*, morceaux dont le sujet intéresse, X, 136. — De lui au même Salon, l'*Intérieur d'un Temple* et deux petits tableaux de *Ruines*, 137. — Expose, au Salon de 1763, cinq tableaux : l'*Intérieur de l'église de la Madeleine*; le *Péristyle du Louvre*, du côté de la rue Fromenteau; deux *Ruines* (à la gouache) de la *Foire Saint-Germain incendiée*; l'*Installation de la statue de Louis XV*; les quatre premiers ne sont pas sans mérite, 214, 215. — Parallèle entre cet artiste et Servandoni, 323. — Examen critique de cinq tableaux qu'il envoie au Salon de 1765 : i. *Le Portail de Sainte-Genève le jour que le roi en posa la première pierre*; ii. *La Colonnade du Louvre*; iii. *Le Passage sous le péristyle du Louvre* du côté de la rue Fromenteau; iv. *La Construction de la nouvelle Halle*; v. *Des Ruines*, ce dernier, vrai tableau de lanterne magique, 324. — Quatre tableaux, représentant divers monu-
- ments de Paris, qu'il envoie au Salon de 1767, décrits, XI, 158, 160. — Réflexions sur cet artiste, mis en parallèle avec Robert, 256. — Son talent spécial, 306. — Ses tableaux au Salon de 1771 ont toujours le mérite qu'on leur connaît, 486. — Au Salon de 1775, il se montre inférieur à lui-même, XII, 17. — Se relève au Salon de 1781, 42.
- MACKLIN, comédien anglais. — Prétendait que les impressions qui subjuguèrent le comédien, et le soumettent au poète, lui sont très-nuisibles, VIII, 421. — Sa rivalité avec Garrick, *ibid.* (note).
- MACOCO (le Grand). — Souverain du royaume d'Ansico, en Afrique, XIII, 297. — On tue deux cents hommes par jour pour alimenter sa table, *ibid.*
- MACROBE (*Aurelius*), philosophe platonicien, écrivain latin du v<sup>e</sup> siècle, XV, 299.
- ¶ *Madame de Linan, ou l'Honnête Femme*, comédie. — Plan de cet ouvrage, VIII, 261.
- MADIN (M<sup>me</sup>). — Voyez MOREAU-MADIN.
- MAGE. — Signifie adorateur ou prêtre du feu, XVI, 260. — De l'origine du magianisme; du caractère du mage; des classes des mages, *ibid.* — Des devoirs des mages; de leurs sectes, 261. — De leur philosophie, 262.
- MAGIE. — Ce qu'elle est dans la philosophie occulte, XVI, 536. — Est un art sacré, 549.
- MAGNIVILLE (l'abbé de). — Dépensait volontiers vingt louis pour donner à dîner, et volait un petit écu au jeu, XI, 127. — Raison de cette bizarrerie, *ibid.*
- \* *Magistrat*. — Quel fut le premier magistrat, XVI, 35. — Ce que ce nom signifie dans notre langue, 36. — Vertus essentielles au magistrat, *ibid.*
- \* *Magistrature*. — L'exercice d'une des plus nobles fonctions de l'humanité, XVI, 37. — On peut aussi entendre, par ce mot, le corps des magistrats d'un État, *ibid.*

\* *Magnanime*. — Définition morale de ce mot, XVI, 37.

*Magnétisme*. — Conjectures sur ce phénomène, II, 27.

\* *Magnifique*. — Définition grammaticale de ce mot, XVI, 38.

MAGON (M.), directeur de la Compagnie des Indes, neveu de Maupertuis. — Son caractère, XVIII, 534.

MAHOMET, prophète célèbre, fondateur de l'islamisme. — Était environné d'idolâtres, de zabiens, de juifs et de chrétiens, XVII, 37. — Peut être considéré comme le plus grand ennemi de la raison humaine, *ibid.* — Comment il établit sa doctrine, 75.

*Mahométans*. — L'esprit d'intolérance qui les anime se conçoit, I, 182. — Une religion de paix et d'amour ne peut les imiter, *ibid.* — Voyez *Sarrasins* et *Arabes*.

MAILLEBOIS (Yves-Marie, comte de), général français. — Est condamné comme calomniateur à l'occasion d'un *Mémoire* contre le maréchal d'Estrées, II, 454. — Est décrété d'accusation par l'Assemblée nationale (1791), *ibid.* — Meurt à Liège, *ibid.*

MAÏMONIDES (*Moïse*), fils de Maïmon, célèbre rabbin, né à Cordoue en 1131, XV, 373. — Histoire de sa vie, 374-390.

MAINE (Anne-Louise de Bourbon, duchesse du). — Est enfermée à la Bastille, à l'occasion de la conjuration du prince de Cellamare, II, 255. — Fait les aveux les plus complets, *ibid.*

\* *Maintien*. — Définition grammaticale de ce mot, XVI, 38.

*Maître*. — Les élèves qu'ils ont formés fournissent un moyen sûr de les juger, III, 529. — Quelles doivent être leurs qualités, *ibid.* — Leurs fautes ne doivent jamais être traitées légèrement, 530. — Manière d'enseigner, 531. — Stipendiés par l'État, ils doivent encore avoir l'assurance d'une pension viagère après un certain nombre d'années de bons services, *ibid.*

*Maîtres et valets*. — Réflexion sur ce sujet, VI, 107.

*Maîtresses des princes*. — Effets de leur

empire, III, 71. — Les courtisans pervers se pressent autour d'elles, *ibid.* — L'empire du souverain, moins tyrannique et moins capricieux que le leur, *ibid.* — On peut sans conséquence déshonorer une nation par la perte d'une bataille, mais non adresser un mot ou un geste de mépris à une favorite, 125.

*Majores*. — De la valeur réelle de ce mot latin, VI, 292 et suiv.

MAKALEY (M<sup>me</sup>), auteur d'une *Histoire d'Angleterre*. — Citée par Helvétius, qui l'appelle *Caton de Londres*, II, 365.

MAKARTY (l'abbé). — Son talent comme conteur le fait rechercher dans le monde, II, 360.

*Mal* (le). — Son origine; son existence est une suite nécessaire des lois de la nature, II, 85. — Un monde sans mal ne se peut concevoir, *ibid.* — Il vient ou de Dieu qui nous éprouve, ou du diable qui nous tente, V, 20.

\* *Malabares* (*philosophie des*), XVI, 38. — Leur religion, leurs prêtres, 39. — Théologie des peuples du Malabar, 42. — Physique de ces peuples, 46. — Leur morale, *ibid.*

MALACARNE (*Vincent*), chirurgien italien, l'un des fondateurs de l'anatomie comparée, IX, 314. — Ses études remarquables sur le cerveau, *ibid.*

MALACHI, célèbre casuiste musulman, XVII, 47.

*Malade*. — Histoire plaisante d'un malade guéri à la Charité, malgré le père infirmier, XIX, 204.

\* *Maladroit*, *Maladresse*. — Se disent du peu d'aptitude aux exercices du corps, aux affaires, XVI, 49.

MALAGRIDA (*Gabriel*), jésuite portugais. — Forme et conduit le complot contre la vie de Joseph I<sup>er</sup>, roi de Portugal, XV, 281.

\* *Mâle*. — Terme qui désigne, dans toutes les espèces d'animaux, le sexe de l'homme dans l'espèce humaine, XVI, 49. — Acception de ce mot au figuré, *ibid.*

MALEBRANCHE (*Nicolas*), philosophe et théologien. — Son livre de la *Recher-*

- che de la Vérité* tend à perfectionner la logique, XV, 528. — Sa philosophie comparée à celle de Locke, 529. — Son immense talent a servi à établir la réputation de Descartes, *ibid.* — Notice sur lui; sa philosophie, XVI, 49-53. — Ce qu'il prouve à propos du *raisonnement*, XVII, 7.
- *Malebranchisme*, ou *Philosophie de Malebranche*, XVI, 49-53.
  - *Malédiction*. — Définition grammaticale de ce mot, XVI, 53. — Terme de jurisprudence, 54.
  - *Maléfice*. — Sorte de magie ou sorcellerie, XVI, 54. — L'œil a toujours été regardé comme le siège ou l'organe du maléfice, 55. — Le maléfice ne s'envoie que par une personne irritée, 56. — Ce que les démonographes entendent par *maléfice*, 57.
- MALHERBES (*Chrétien-Guillaume LA-MOIGNON* de). — Avertit Diderot qu'il va donner l'ordre d'enlever ses papiers et ses cartons, et en reçoit la moitié chez lui pour en prévenir la saisie, I, xlv. — Donne une face nouvelle à la *librairie*, XV, 512. — Lettre (inédite) de Diderot qui lui proteste n'être pas l'auteur du *Mémoire pour Abraham Chaumeix*, XIX, 455. — Autre lettre inédite, dans laquelle Diderot répudie la paternité d'une brochure intitulée *Préface de la Comédie des philosophes*, tout en protestant de son mépris pour cette comédie, 455.
- *Malfaisant*. — Terme de grammaire et de morale, XVI, 57.
- MALFILATRE (*Jacques-Charles de CLINCHAMP* de), poète ignoré de son vivant. — Compte rendu critique de son poème *Narcisse dans l'île de Vénus*, VI, 355. — Notice sur sa vie malheureuse et sa fin prématurée, 361. — Cité, XIII, 97. — Diderot apprend à M<sup>lle</sup> Volland qu'il a fait une pièce de poésie à l'occasion du *Narcisse*, XIX, 311.
- MALHERBE (*François* de), poète. — Beautés de l'ode qu'il adresse à Louis XIII pour l'exhorter à la conquête de La Rochelle, VI, 413.
- Malheur*. — Il resserre les liens de l'amitié, V, 278. — A pour effet de rapprocher les hommes, VII, 95.
- Malice, malignité*. — Penchants vicieux; ce qui les caractérise, I, 77. — Passions dénaturées, 113.
- *Malice*. — Disposition à nuire, mais avec plus de finesse que de force, XVI, 57.
  - *Malignité*. — Malice secrète et profonde, XVI, 58.
  - *Malintentionné*. — Se dit de celui qui a le dessein de nuire, XVI, 58.
- MALOET, un des médecins de Diderot, I, lvi.
- MALPIGHI (*Marcel*), savant médecin. — Ses travaux anatomiques et ses observations ont plus servi à ébranler le matérialisme que tous les raisonnements de la métaphysique, I, 133.
- *Malveillance* et *Malveillant*. — Emploi de ces termes, XVI, 58.
- MALVES (GUA de). — Voyez GUA DE MALVES.
- MALVES (M<sup>me</sup> de), femme du mathématicien Gua de Malves. — Diderot lui dédie sa comédie intitulée *la Pièce et le Prologue*, VIII, 73.
- MALVILLE (*Marie* de), grand-mère maternelle de M<sup>me</sup> de Vandeul. — Voyez CHAMPION (*Marie*, veuve).
- MAMERT (*Claudien*), écrivain chrétien du v<sup>e</sup> siècle, XV, 298.
- MANDÉVILLE (*Jean* de), célèbre voyageur anglais. — Auteur de la *Fable des Abeilles*; sa philosophie, IV, 102, 103. — Cité, X, 299.
- *Mânes*. — Divinités domestiques des anciens païens, XVI, 59. — Diverses étymologies de ce mot, *ibid.* — Ce qu'Apulée dit de la doctrine des mânes dans son livre *de Deo Socratis*, 60.
- MANÈS, philosophie d'origine perse. — Fondateur du *Manichéisme*, XVI, 61.
- MANGOGUL. — Nom sous lequel le roi Louis XV est désigné dans les *Bijoux indiscrets*, IV, 137. — Reçoit du génie Cucufa un anneau magique, 148. — Éprouve la tentation d'en faire l'essai sur Mirzoza (M<sup>me</sup> de Pompadour), 149. — La favorite obtient l'abandon de cette idée, 150. — Fait successivement, et toujours avec succès, trente essais, 152, 156, 159, 166, 170, 175, 214, 216,

218, 227, 232, 237, 253, 259, 267, 270, 276, 289, 293, 298, 306, 328, 350, 361, 366, 375. — Échantillon de sa morale, 222. — Lieu où il place l'âme de la femme, 224. — Sa définition des femmes, 225. — Son rêve, ou voyage dans la région des hypothèses, 255. — Se fait expliquer, par l'ondéocritique Bloculocus, un songe extraordinaire, 302. — Assiste au récit de l'Oiseau blanc, conte bleu, 416.

*Manichéens*. — Que deviennent-ils avec la nécessité prétendue de leurs principes, I, 27 (note). — Le dogme des Manichéens est l'éponge de toutes les religions, XVI, 66.

\* *Manichéisme*. — Secte d'hérétiques fondée par un certain Manès, Perse de nation, XVI, 61. — Le dogme des deux principes est le fond de leur doctrine; il est beaucoup plus ancien que Manès, 62 et suiv. — Quelques-unes des raisons qu'on peut opposer au manichéisme, 65-90.

*Manière* (la). — Son origine en peinture, X, 464. — Vice contracté à l'Académie, *ibid.* — Comment on peut l'éviter, 465. — Elle vient du maître, de l'académie, de l'école; il n'y en aurait ni dans le dessin, ni dans la couleur, si l'on imitait scrupuleusement la nature, 467. — Dissertation sur ce défaut, XI, 368. — Est un vice commun à tous les beaux-arts, 369. — Se dit en bonne et en mauvaise part, 370. — Il y a une manière nationale, *ibid.* — Elle influe sur toutes les parties de la peinture, 371. — Consiste à s'écarter des convenances, 372. — Se fait remarquer dans tout ce qui est romanesque, 373. — Est dans les beaux-arts ce que l'hypocrisie est dans les mœurs, XII, 121.

*Manière de bien juger dans les ouvrages de peinture*, ouvrage posthume de l'abbé Laugier. — Critique de cet ouvrage, XIII, 98.

\* *Manières*. — Usages établis pour rendre plus doux le commerce des hommes entre eux, XVI, 90. — En quoi elles consistent pour la plupart, 91. — Doivent exprimer le

respect des inférieurs à l'égard des supérieurs, 92. — Doivent changer selon les différentes formes de gouvernement, *ibid.* — Peuples chez qui les manières étaient mises au rang des lois, 94. — Doivent être un des objets de l'éducation, 95. — Pourquoi elles survivent aux mœurs, 96.

\* *Manières, Façons*. — Emploi de ces synonymes, XVI, 96.

MANILLE, effrénée brelandière de la cour de la Manimonbanda, IV, 170. — Mangogul fait sur elle l'essai de l'anneau magique, 171. — Tout en elle parle jeu, *ibid.* — Suite de ses révélation, 172, 173.

MANIMONBANDA. — Nom qui, dans les *Bijoux indiscrets*, désigne la reine, femme de Louis XV, IV, 138.

MANOURI, avocat. — Prend connaissance de la demande en résiliation de vœux formée par Suzanne Simonin (*la Religieuse*), V, 60. — Après une visite à Longchamp, il se charge de sa cause, *ibid.* — S'applique à protéger sa cliente contre les persécutions du couvent, 67. — Ne peut conférer avec Suzanne, 74. — Le procès se suit, un premier mémoire fait peu de sensation, 86. — Publie un second mémoire qui produit plus d'effet, 89. — Écrit à Suzanne une lettre qu'elle n'a pas lue au moment où il vient la visiter, 92. — Le procès perdu, il offre à Suzanne la continuation de ses services, *ibid.* — S'offre à la faire changer de maison, 94. — Ses démarches sont couronnées de succès, 102. — Se présente à Longchamp, où il n'est pas reçu, 104. — Écrit à Suzanne le lendemain; sa lettre, *sans avoir été ouverte*, est envoyée au grand-vicaire M. Hébert, *ibid.* — Assiste avec M. Hébert à la scandaleuse séance d'introduction de sœur Suzanne au couvent d'Arpajon, 109.

\* *Manustupration* ou *Manustupration*. — Étymologie de ce nom et de ses synonymes *Mastupration* et *Masturbation*, XVI, 96. — L'action représentée par ce mot est aussi appelée *onanie* et *onanisme*, *ibid.* — Examen physiolo-



- gique servant à prouver qu'elle n'est point un mal en médecine, 97-98. — Il est rare que ceux qui la pratiquent ne tombent pas dans l'excès, *ibid.* — Maladies qui en résultent, *ibid.* à 100. — Observations sur les accidents qu'entraîne cette funeste passion, 100. 104. — Réflexions pratiques sur le traitement ordinaire des maladies provoquées par la masturbation, 104, 105.
- Maquignons.** — En fait de chevaux tous les hommes sont maquignons, VI, 46. — En quoi ne le sont-ils pas? *ibid.*
- Marabouts ou Marbouts.** — Nom que les Mahométans donnent à des prêtres, XVI, 105. — Diffèrent peu des autres hommes, mais sont facilement reconnaissables à leur air hypocrite et réservé, 106. — Ne se marient qu'entre eux, *ibid.* — Vénération du peuple pour eux, *ibid.* — Leur commerce, 106, 107.
- MARAT (Jean-Paul),** médecin. — Erreurs de son ouvrage intitulé *De l'Homme ou de l'influence de l'âme sur le corps*, IX, 378. (Ce personnage est le même que le fameux démagogue connu sous ce nom.
- MARC** (saint), évangéliste, principal colon de l'Allée des épines. — Sa conversation avec Ménippe, I, 208, 210 et suiv. — Ménippe, peu satisfait de ses discours, se retire de l'Allée des épines, et le laisse haranguer sa recrue et travailler à peupler son allée, *ibid.*
- MARC-AURÈLE.** — Traduction d'une de ses pensées, par M. de Joly, I, 166.
- MARCEL,** célèbre maître de danse, III, 432. — Cité, X, 241, 489. — *Manièrait* ses élèves, XI, 372. — Était le plus insipide modèle qu'un acteur eût pu choisir, 373.
- ❖ **Marchand de loto** (le), *Étrennes aux dames*, poésie, IX, 66.
- MARCHAI,** jeune marin, XIX, 3. — Vieilli par la fatigue. Description de la vie qu'on mène sur mer, 4.
- MARCIA,** fille de l'historien Cremutius Cordus. — Sauve du bûcher les ouvrages de son père dont Séjan avait fait ordonner la destruction, III, 276. — Son éloge par Sénèque, *ibid.*
- MARÉCHAL** (mylord). — Comment il jugeait J.-J. Rousseau dans sa querelle avec Diderot, III, 7.
- MARESCOT** (M. le baron de). — Communique un curieux billet adressé par Diderot à Emmanuel Bach, XX, 91. — Cette communication est accompagnée de l'extrait d'un recueil inédit de nouvelles à la main, terminé par un quatrain attribué à Diderot, *ibid.*
- MARFORIO.** — Statue, à Rome, à qui les satiriques font donner la réplique à Pasquin, XVI, 205.
- MARGRAFF** (*André-Sigismond*), chimiste allemand. — Ses expériences sur le cobalt, XIII, 68.
- MARGUERITE.** — Ses amours avec Jacques, VI, 213.
- ❖ **Mari libertin puni** (le), divertissement. — Plan de cet ouvrage, VIII, 265-284.
- Mariage.** — Dette que chacun doit payer à la société, II, 80. — Suite de questions sur ce sujet, 241. — Ce qui en fait une source de dépravation, 245.
- Mariage** (le) *de Diderot*, nouvelle par Ch. Joliet, XX, 145.
- MARIANA** (*Jean*), jésuite espagnol. — Publie en 1610, après l'assassinat de Henri IV par Ravaillac, sous le titre d'*Institution du Prince*, une apologie du meurtre des rois, XV, 279.
- Marianne**, ou *les Aventures de la comtesse de \*\*\**, roman de Marivaux, I, 237, alinéa 7.
- MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE**, XI, 347.
- MARIGNY** (*Abel-François Poisson*, marquis de MÉNARS de). — Achète de M. de Boisset le tableau de Greuze connu sous le nom de *l'Accordée de Village*, X, 151. — Cette charmante composition, gravée par J.-J. Flipart, fait aujourd'hui partie de la Galerie du Louvre, sous le n° 260 de l'École française, *ibid.* — Commande à Carle Van Loo son tableau des *Arts suppliants*, 245. — Ce tableau allégorique a été fait en l'honneur de M<sup>me</sup> de Pompadour, sœur de Marigny, *ibid.*
- MARILLIER** (*Clement-Pierre*), dessinateur-



- graveur. — Ses belles vignettes pour les *OEuvres de Dorat* font encore rechercher cet ouvrage, VI, 415.
- MARIN (l'abbé). — Son portrait; scène de fantaisie, XIX, 3.
- MARINUS, philosophe éclectique. — Succède à Proclus, XIV, 340. — A pour disciples Hégias, Isidore et Zénodote, *ibid.*
- MARIUS (Caius), général romain. — Paroles remarquables que Salluste met dans sa bouche, III, 483.
- MARIVAUX (P. CARLET DE CHAMBLIN de), auteur des romans *le Paysan parvenu* et *la Vie de Marianne*. — Cité, I, 237, alinéa 7. — Pourquoi les Anglais estiment beaucoup ses ouvrages, 302. — Cité, IV, 336.
- MARLY. — Voyage de Diderot à ce lieu ; description qu'il en fait, XVIII, 353 et suiv. — Autre description des jardins et des appartements de Marly, XIX, 135.
- MARMONTEL (Jean-François). — Son opinion sur Sénèque et ses écrits, III, 229. — Embrasse la cause de Diderot contre les critiques violentes de l'abbé Grosier, 382 à 405. — Fait l'éloge de Naigeon, 404. — Une contestation s'élève entre Saint-Lambert et lui à l'occasion du poëme intitulé *les Incas*, V, 258. — Mot sanglant qu'il adresse à l'abbé Morellet, VI, 396. — Emprunte à l'*Éraste* de Salomon Gessner le sujet de son opéra comique *Sylvain*, VIII, 20. — Son apostrophe à Diderot au sujet de Sedaine, 383. — Réforme ses idées premières sur la musique dramatique, 509. — Mot de Voltaire sur sa tragédie de *Denys le Tyran*, XI, 119. — Son *Portrait* peint par Perronneau, 155. — Jugement sur sa poétique, 173. — Jugement sur son *Bélisaire*, roman philosophique, 305. — Son poëme *la Neuvaïne de Cythère* cité avec éloge, 333. — Son plaisant dialogue avec Chamfort, 375 et XIX, 273. — Son *Bélisaire*, beau sujet manqué, XVIII, 238. — Son inquiétude au sujet de *la Neuvaïne de Cythère*, XIX, 155. — Critique de son opéra-comique *la Bergère des Alpes*, 207. — Il reçoit une lettre et un beau présent du fils de la reine de Suède à l'occasion de son *Bélisaire*, 264. — Et un compliment de la part de l'empereur et de l'impératrice d'Allemagne, *ibid.* — Sa dispute avec deux évêques, 265. — Lettre que Diderot lui écrit, 454.
- ¶ MARQUISE DE CLAYE (la) et SAINT-ALBAY, dialogue, IV, 449.
- Marraine. — Témoin obligé d'un enrôlement, I, 191, alinéa 6.
- MARSAIS (du). — Voyez DUMARSAIS.
- MARSY (SAUTEREAU de), éditeur de l'*Almanach des Muses*, III, 69.
- MARSY (François-Marie de), littérateur. — Son poëme intitulé *Pictura carmen*, imité par Le Mierre, XIII, 78.
- MARTIAL, poëte latin. — Nous lui devons la connaissance d'une foule de mots, de traits historiques, d'anecdotes et d'usages, qu'on ne trouve point ailleurs, III, 258.
- MARTIN. — Trois tableaux de cet artiste exposés au Salon de 1771, mauvais, XI, 530, 531. — Une *Madeleine mourante*, une *Famille espagnole*, qu'il envoie au Salon de 1775, sont sans dessin et sans couleur, XII, 24. — Au Salon de 1781, son *Sacrifice d'Iphigénie*, quelque mérite de composition et puis c'est tout, 55. — De mauvais portraits, 56.
- Martyrs. — Le vrai martyr attend la mort, I, 142. — Ce qui les fait, I, 206, alinéa 48.
- \* *Massacre*. — Emploi de ce terme de grammaire, XVI, 407.
- Massacre des Innocents*. — Maladresse des historiens juifs à ce sujet, I, 211, alinéa 60.
- MASSARD (Jean). — A gravé sous le nom de *la Voluptueuse* un portrait de M<sup>me</sup> Greuze (M<sup>lle</sup> Babuti), peint par son mari, X, 351.
- Masse. — En physique, ne pas la confondre avec l'action, II, 6.
- MASSON (Antoine), célèbre graveur. — Son beau *Portrait du Maréchal d'Harcourt*, dit le *Cadet à la perle*, d'après Nicolas Mignard, et son

estampe les *Pèlerins d'Emmaüs*, modèles à étudier, X, 442.

**Matadors.** — Titre donné à certains princes maltraités par les papes, I, 196, alinéa 24.

**Mathématiques.** — Voyez ¶ *Mémoires sur différents sujets de mathématiques.*

**MATHOS** ou MYTOS (*Jean*), jésuite portugais. — L'un des complices de l'assassinat de Joseph I<sup>er</sup>, roi de Portugal, XV, 281.

**Matière.** — Elle est divisée en matière morte et en matière vivante. Suite de questions intéressantes sur ce sujet, II, 58, 59. — Ce qu'il faut pour la mettre en mouvement, 6. — La supposer indifférente au mouvement et au repos, c'est n'avoir pas des idées nettes de la résistance, 64. — Erreurs des philosophes à ce sujet, 65, 69.

**Matrice.** — Étude physiologique de cet organe, IX, 391. — N'est point un organe essentiel à la vie de la femme, 393, 472.

**MATTER** (*Jacques*), historien et philosophe. — A donné dans son livre *le Mysticisme en France au temps de Fénelon*, une intéressante étude sur le quêtisme et sur M<sup>me</sup> Guyon, II, 256.

**MATY** (*Matthieu*), savant médecin anglais, secrétaire de la Société royale de Londres. — A été induit en erreur touchant les Patagons, 201.

**MAUPEOU** (*René-Nicolas*), chancelier de France. — Son impopularité, II, 380. — Son éloge par Voltaire, V, 398.

**MAUPERTUIS.** — Voyez BAUMANN.

**MAUPERTUIS**, auteur du *Système de la Nature*, qu'il publie d'abord en latin sous le pseudonyme d'un professeur d'Erlangen, II, 5 à 15. — Baumann était le pseudonyme adopté pour l'édition latine, 16. — Objet et analyse de son remarquable ouvrage, 45-48. Examen des conséquences de son système, 49. — Ce qu'il dit au chevalier de Louville, moribond, frappé d'apoplexie, pour l'obliger à parler, IX, 426. — Obtient réponse et gagne son pari, *ibid.*

**MAUREPAS** (*Jean-Frédéric PHÉLYPEAUX*, comte de). — Présente au roi Louis XV un mémoire sur le commerce avec les colonies anglaises, V, 315. — Son zèle pour les intérêts de la *Bibliothèque du roi*, XIII, 474. — On lui doit l'établissement de l'école des jeunes élèves de langues, instruits à Constantinople aux dépens du roi, 475.

**MAXIME D'ÉPHÈSE**, philosophe ecclésiastique. — Un des précepteurs de l'empereur Julien, XIV, 329. — Il eut Édésius pour maître, 330. — Il était savant, et ses connaissances variées fournissaient un aliment inépuisable à son enthousiasme, *ibid.* — Accompagne Julien dans son expédition de Perse, *ibid.* — La mort de l'empereur le fait tomber dans un état déplorable, *ibid.* — Valentinien et Valens le font charger de chaînes, *ibid.* — Son innocence reconnue, il est rendu à la liberté, *ibid.* — Est condamné à une amende que sa pauvreté l'empêche de payer, *ibid.* — Est relégué dans le fond de l'Asie, où de plus grands malheurs l'attendent, *ibid.* — A peine arrivé au lieu de son exil, il est emprisonné et livré aux plus cruels traitements, *ibid.* — Lassé de vivre, il demande du poison à sa femme qui, avant de le lui présenter, en prend la plus grande partie et meurt sous ses yeux, *ibid.* — Il survit par les soins d'Élérarque, préfet d'Asie, 331. — Rentre à Constantinople, *ibid.* — Sa fin tragique, *ibid.*

**Maximes.** — Il n'est guère de maximes de morale dont on ne puisse faire un aphorisme, et réciproquement, VI, 262.

**MAYENNE** (*Charles de LORRAINE*, duc de). — Stratagème dont il use aux portes de Mantes, II, 501.

**MAYNON D'INVAUX.** — Voyez INVAUX.

**MAYOT**, célèbre joueur d'échecs, V, 387.

**MEAD** (docteur), célèbre médecin anglais. — Comment il guérit un Anglais hypocondriaque, XVII, 337.

**MEAUX** (M<sup>me</sup> de). — Diderot lui rend visite à Bourbonne-les-Bains, V, 263. — Charade en vers que Diderot

- adresse à M<sup>me</sup> de Pruneaux, sa fille, IX, 50.
- Méchanceté.** — Elle a sa source dans le tempérament, I, 31.
- Méchant.** — Étranger aux affections sociales, le méchant est incapable de juger les plaisirs qu'elles causent, I, 80. — Sa conscience le tient en crainte continuelle, 90. — Tourments qu'endure l'être pervers qui ne peut se cacher, I, 117. — Il mérite toute l'aversion du genre humain, *ibid.* — Ses affections dénaturées le rendent souverainement malheureux, *ibid.* — S'il est athée, il est juge et partie, II, 61. — Il ne rit jamais; pourquoi, IV, 472.
- MECKEL (J.-Fréd.)**, anatomiste allemand. — Ses expériences répétées sur le cerveau, IX, 317.
- \* **Méconnaissable, Méconnaissance, Méconnaissant, Méconnaître.** — Acceptions diverses de ces termes, XVI, 107.
- \* **Mécontent, Mécontente, Mécontenté, Mécontentement.** — Termes relatifs à l'impression pénible que notre conduite laisse dans l'esprit des autres, XVI, 107.
- Médecine.** — Lettre sur les troubles qui, en 1748, divisaient la médecine et la chirurgie, IX, 213. — Son état en Grèce au temps d'Hippocrate, 220. — Les remèdes, souvent plus nuisibles que salutaires, 427.
- Médecins.** — Avantages à retirer de leur triple connaissance en médecine, en chirurgie et en pharmacie, IX, 216. — Nécessité de leur union dans un même corps avec les chirurgiens, 217. — Où se trouvent les grands médecins, 428.
- MÉDÉE**, tragédie perdue de Sénèque, III, 354.
- Médiastin.** — Ligament des poumons, formé par la réunion des deux sacs elliptiques de la plèvre, IX, 289. — Son utilité, 306.
- \* **Médisance.** — Elle est permise et quelquefois nécessaire, XVI, 108. — Ce qu'on entend communément par ce mot, *ibid.*
- \* **Méditation.** — Opération de l'esprit qui s'applique fortement à quelque objet, XVI, 108.
- Médoc** (le duc de). — Freston, son chanteur, comparé au diable, I, 214.
- \* **Méfiance.** — Crainte habituelle d'être trompé, XVI, 109.
- \* **Mégarique (secte).** — Euclide de Mégare en fut le fondateur, XVI, 110. — Principaux philosophes de cette secte, 110 à 114.
- MEINIÈRES (J.-B.-F. DUREY de)**, président de chambre. — Sa conduite avec un procureur au Parlement; scène curieuse, XIX, 152. — Notice sur lui, *ibid.* (note).
- MEISSONIER**, peintre français. — A intitulé un de ses tableaux *le Neveu de Rameau*, V, 385. — Description de cette toile, exposée en 1860 dans un local privé, ét. en 1867, à l'Exposition universelle, *ibid.* — Est l'auteur d'une peinture à l'huile : *La Lecture chez Diderot*, XX, 119.
- MEISTER (Jacques-Henri)**, littérateur suisse. — Secrétaire de Grimm, le supplée souvent dans la rédaction de la *Correspondance littéraire*, I, xi. — A vécu dans la familiarité de Diderot, *ibid.* — Sa brochure : *Aux mânes de Diderot*, xiii-xxiii. — Son *Éloge de Lavater*, xx. — Cite avec éloges le discours d'un vieillard dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, II, 197. — Ses réflexions sur l'effet produit par les ouvrages dramatiques de Diderot, VII, 173. — Lettre que Diderot lui écrit pour le prier de lui envoyer Roland, son copiste, XX, 85.
- MÉLA (Annæus)**, père du poète Lucain. — Tacite en parle d'une manière équivoque, III, 21. — Fabius Romanus, au moyen de lettres contrefaites, l'enveloppe dans un complot contre Néron, 22. — Se fait couper les veines pour échapper au tyran, *ibid.* — Laisse, par son testament, des sommes considérables à Tigellin, favori de Néron, *ibid.* — Sénèque le *Rhétteur*, son père, en parle avec avantage, 23.
- MÉLAMPE**, théologien, philosophe, poète et médecin grec de l'époque fabuleuse.

- On lui élève des temples après sa mort, XV, 54, 55.
- Mélancolie*, habitude de tempérament, qui porte à la méditation, II, 354, 355.
- \* Sentiment habituel de notre imperfection, XVI, 114.
- Mélanges de littérature, d'histoire, etc.*, par d'Escherny. — Extrait de cet ouvrage, XX, 136.
- Mélanie*, drame de La Harpe. — Cet auteur en dut sans doute l'idée à la *Religieuse* de Diderot, V, 5. — Remarque au sujet du silence que cet auteur a gardé sur le roman de Diderot la *Religieuse*, 175, 176.
- MELEC-SALA, soudan d'Égypte. — Saint Louis marche contre lui à la Massoure, XIV, 249, 250.
- MELEDIN ou MALEK KAMEL, soudan d'Égypte. — Recouvre Damiette sur les croisés, XIV, 248. — Fait prisonnier Jean de Brienne, roi de Jérusalem, qu'il garde en otage, *ibid.*
- MÉLISSE, philosophe érétrique, né à Samos. — A écrit un ouvrage intitulé *De l'Être et de la Nature*, XIV, 398, 399.
- MELLINI, graveur. — Expose au Salon de 1765, artiste médiocre, X, 452. — Au Salon de 1767, il expose un portrait, d'après feu Alard, dit le livret, XI, 366.
- ¶ *Mélodrame (Lettre sur le Traité du)*, VIII, 506-510. — Voyez CHASTELLUX.
- MELON (Jean-François), économiste français, secrétaire du Régent. — Voltaire en faisait grand cas, IV, 81. — Est le premier qui ait remué les matières économiques; sans lui peut-être cette science serait encore à naître, 82.
- MELOT (Anicet), garde des manuscrits de la *Bibliothèque du roi*. — Éminents services rendus par ce savant, XIII, 473.
- Membranes*. — Comment elles se produisent, IX, 281.
- Mémoire*. — Cette faculté, très-développée, va rarement avec le jugement, I, 370. — Elle peut nuire à la comparaison tranquille des idées, *ibid.* — En quoi elle consiste, II, 112-113. — Elle conserve en nous la conscience du moi, 160. — Effets singuliers de la maladie à son encounter, 161-162. — Elle ne réside qu'en un endroit, centre commun de toutes les sensations, 168. — Sa définition selon Borden, 169. — Étude physiologique de cette faculté, IX, 366. — Son empire sur la raison, 369.
- Mémoire contenant le projet d'une pompe publique, etc.* — Examen de cette brochure, IX, 441.
- Mémoire pour Abraham Chaumeix contre les prétendus philosophes Diderot et d'Alembert, ou Réfutation, etc.*, brochure attribuée tantôt à Diderot, tantôt à Morellet, XX, 98. — Pourquoi l'on doit se prononcer pour la négative, *ibid.*
- Mémoire sur Diderot*, par M. Damiron, XX, 142.
- Mémoires historiques et philosophiques sur la vie et les ouvrages de Denis Diderot*. — Le manuscrit autographe de cet ouvrage de Naigeon, conservé par M<sup>me</sup> de Villeneuve sa sœur, est acheté à la vente de sa bibliothèque, par M. Brière, libraire, qui le publie en 1821, V, 362. — Cité, XX, 141.
- Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de Diderot*, par M<sup>me</sup> de Vandeuil, sa fille, I, xxv; XX, 142.
- ¶ *Mémoires sur différents sujets de mathématiques*, IX, 73. — Notice préliminaire, 75. — Remarque intéressante sur la première édition d'une partie de ces mémoires publiée en 1748, *ibid.* — *Premier mémoire* : Principes généraux d'acoustique, 83. — *Second mémoire* : Nouveau compas, examen de la développante du cercle, 132. — *Troisième mémoire* : Examen d'un principe de mécanique sur la tension des cordes, 153. — *Quatrième mémoire* : Projet d'un nouvel orgue, 156-167. — *Cinquième mémoire* : Lettre sur la résistance de l'air au mouvement des pendules, 168-181. — Conclusion des cinq mémoires, 182. — Réflexions sur une difficulté proposée contre la manière dont les Newtoniens expliquent la cohésion des corps et les autres phénomènes qui s'y rap-



portent, 183-191. — Note sur un mémoire de d'Alembert concernant le calcul des probabilités, 192-206. — Examen d'un écrit de d'Alembert sur l'inoculation, 207.

*Mémoires sur la vie, les miracles, et l'histoire de Jésus-Christ.* — Livre supposé, I, 206, à la note.

\* *Menace*, signe extérieur de la colère ou du ressentiment, XVI, 115. — Ce terme est employé métaphoriquement en cent manières différentes; exemples, *ibid.*

*MÉNAGEOT (François-Guillaume)*, élève d'Augustin, de Deshayes, de Boucher et de Vien. — Expose au Salon de 1781: *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François I<sup>er</sup>*, grande et belle composition, XII, 52. — Au même Salon, *l'Étude qui veut arrêter le Temps*, morceau de réception de cet artiste, 53. — *L'esquisse de Léonard de Vinci* appartient aujourd'hui à M. Walferdin, *ibid.*

*MÉNANDRE*, faux Messie, disciple de Simon le Magicien, XV, 327. — Se disait envoyé de Dieu, *ibid.*

*MÉNARD (Louis)*. — Auteur du *Diable au café*, dialogue signé *Diderot*, XX, 100.

*MENCIUS*, philosophe chinois. — Le plus célèbre de sa nation après Confucius, XIV, 127. — A la réputation de l'avoir emporté en subtilité et en éloquence sur Confucius, mais de ne l'avoir point égalé par l'innocence des mœurs, la droiture du cœur et la modestie des discours, *ibid.*

\* *Menée*. — Pratique secrète et artificieuse, XVI, 115.

*MÉNESTRIER (Claude-François)* jésuite. — A donné, dans sa *Bibliothèque curieuse et instructive*, une intéressante histoire du jeu de cartes, XIV, 32.

*MENGs (Antoine-Raphaël)*, célèbre peintre allemand. — Est attaché à la cour d'Espagne en qualité de premier peintre du roi Charles III, X, 198. — Deux de ses pastels : *l'Innocence* sous la figure d'une jeune fille qui caresse un agneau, et le *Plaisir* sous la figure d'un jeune garçon, sont l'objet de l'admiration de La Tour, *ibid.* — Sa *Cour-*

*tisane athénienne* et son *Philosophe stoicien* sont également des pastels d'une grande beauté, *ibid.* — Causes de la supériorité qu'il a acquise et conservée dans son art, 320.

*MENG-TSEU*, philosophe chinois, nommé par nos anciens missionnaires *Mencius*. — Voyez ce nom.

*MÉNIPPE*, philosophe cynique. — Plus recommandable pour sa manière d'écrire que pour sa philosophie, XIV, 265. — Quelle fut la cause de sa mort, *ibid.*

*MÉNIPPE*, philosophe thébain, habitué de l'Allée des marronniers, I, 206. — Son entretien avec ceux qui ont planté l'Allée des épines (les chrétiens), *ibid.* et suiv. — Invite Marc à lui raconter les merveilles de son maître, 208. — Applaudit à sa morale, qu'il ne trouve pas nouvelle, *ibid.* — S'étonne de l'ignorance dans laquelle il se trouve des prodiges qui ont éclaté durant trois ou quatre ans sans que Rome en ait été informée, 209. — Peu satisfait de la réplique de Marc, il sort de l'Allée des épines, 210.

*Mensonge*. — Ses avantages sont d'un moment, II, 177. — Celui qui dine et soupe du mensonge n'aime pas celui qui prêche la vérité, III, 77. — Il est toujours nuisible, VII, 180.

\* *Mensonge officieux*. — Anecdote qui le justifie, XVI, 116.

*Mentagre*. — Sorte de dardre hideuse du menton, IX, 473. — Devenue contagieuse, sous le règne de Tibère, ce prince défend, par un édit, le *baiser de cérémonie* en usage chez les Romains, *ibid.*

*Mention*. — Témoignage ou rapport par écrit ou de vive voix, XVI, 116.

\* *Mépris*. — Ce terme se traduit par *insolence*, *hauteur* ou *fierlé*, selon qu'il a pour objet nos supérieurs, nos inférieurs ou nos égaux, XVI, 117.

*Méprise d'Arras (la)*, ou *Affaire du sieur Montbailly*. — Voyez *MONTBAILLY*.

*Méprises (les)*, comédie en un acte. — Compte rendu incomplet de cette pièce, VIII, 516.

- \* *Mercenaire*. — Acceptions de ce mot, XVI, 117. — D'après Machiavel, les peuples sont corrompus sans ressource dès qu'ils sont obligés d'entretenir des soldats *mercenaires*, *ibid.*
- MERCIER (L.-Sébastien), auteur du *Tableau de Paris*. — Fait dans cet ouvrage le portrait du Neveu de Rameau, V, 381. — Lettre que Diderot lui écrit, XX, 83.
- MERCK (Jean-Henri), littérateur allemand. — Lettre que Goethe lui adresse au sujet de *Jacques le Fataliste*, VI, 7.
- Mercure Trismégiste*. — Troisième fondateur de la sagesse des Égyptiens, qui l'ont adoré sous le nom d'*Hermès Trismégiste*, XIV, 383. — Ses livres, formant quarante-deux volumes, renfermaient toute la science des Égyptiens, 390. — La plupart de ses livres ont disparu dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, 393.
- MÈRES. — Avis aux mères sur les dangers auxquels sont exposées leurs filles, II, 261.
- MÉRIGAUT (M<sup>lle</sup>). — A eu entre les mains une copie de la *Promenade du Sceptique*, I, 173.
- MÉRITE (le). — D'où il dépend, I, 38.
- MERSENNE (le Père *Marin*). — Ce qu'il pensait de la propagation du son : erreur consignée dans son ouvrage intitulé : *Harmonie universelle contenant la théorie et la pratique de la musique*, IX, 87. — Condisciple de Descartes, il le met en rapport avec Hobbes, XV, 98.
- MERVAL, brocanteur, courtier d'usure, VI, 230. — Le maître de Jacques est conduit chez lui par le chevalier Saint-Ouin et ses acolytes, *ibid.* — Fait le métier d'entremetteur, 231. — Discours qu'il tient à l'emprunteur, 232. — Est dénoncé pour ses friponneries, 236. — L'affaire n'a pas de suites, 237.
- MESCHIA et MESCHINE. — Personnages qui, dans la religion de Zoroastre, correspondent à Adam et Ève dans la Bible, XVII, 326.
- MESSALINE (Valérie), impératrice romaine. — Épouse publiquement le Romain Silius, III, 31, 37. — Résout la perte de Julie et de Sénèque, 38. — Cérémonie de ses noces avec Silius, 43. — Claude, instruit de son forfait, la fait arrêter, *ibid.* — Est ramenée au palais impérial dans un tombereau, *ibid.* — S'enfuit dans le jardin de Lucullus, où Narcisse, au nom de Claude, la fait mettre à mort, et laisse son cadavre à Lépida, sa mère, 45.
- Messe. — Voyez *Eucharistie*, ou *Transsubstantiation*.
- MÉTAMORPHOSES d'Ovide. — Comment Diderot les juge, XVIII, 446.
- MÉTAPHYSICIENS. — Seuls auteurs auxquels il soit permis d'être obscurs, II, 39.
- MÉTAPHYSIQUE. — Toutes ses billevesées ne valent pas un argument *ad hominem*, I, 132. — Elle a moins fait pour ébranler l'athéisme que n'ont fait les ouvrages de Malpighi, de Newton, etc., I, 133. — Elle fait tout au plus des sceptiques, *ibid.*
- MÉTASTASIO ou MÉTASTASE, célèbre poète italien. — Ses tragédies lyriques ont inspiré les grands compositeurs, VIII, 458. — Passage de ce poète qui peint fortement la tendresse des mères, XIX, 96.
- \* MÉTEMPSYCOSE. — Les Indiens, les Perses, et en général tous les Orientaux, l'admettaient comme un dogme particulier, XVI, 118. — Ce dogme souffrit trois espèces de révolutions, *ibid.* — Embarras des juifs qui admettent la métempsychose comme moyen de résurrection, XVII, 23.
- MÉTHODE. — Dans bien des circonstances, elle gêne l'esprit et captive la mémoire en pure perte, VI, 375. — Excellente dans les choses de raisonnement, elle est mauvaise dans celles de nomenclature, 376. — Elle naît quand il n'y a plus de génie, XI, 132.
- MÉTHODISTES (les). — Sont, de tous les philosophes, les plus entêtés, II, 44. — Preuve tirée du raisonnement du naturaliste Linnæus, 44, 45.
- MÉTRA, journaliste. — Insère, dans la *Correspondance secrète*, sous la date du 19 janvier 1776, des notes écrites



par Diderot à la marge d'une traduction de Tacite, II, 459. — Ces notes sont aujourd'hui publiées dans les *OEuvres* sous le titre de *Principes de la politique des Souverains*, 461-502. — Insère dans le même journal, à la date du 23 juillet 1776, l'*Entretien d'un philosophe* (Diderot) avec la *maréchale de\*\*\** (Breglie); dans cette édition des *OEuvres*, 505-528.

MÉTROCLE, philosophe cynique, XIV, 264.

MÉTRONAX. — La lettre xxi, de Sénèque à Lucilius sur la mort de ce philosophe, citée avec éloge, III, 261.

MEUSIUS (*Joan*), pseudonyme de Nicolas CHORIER, avocat au parlement de Grenoble. — Son buste, couronné de myrtes, contribue à l'ornement de l'Allée des fleurs, I, 237, alinéa 7.

MICHEL-ANGE (*Buonarotti*) peintre, sculpteur et architecte de premier ordre. — Qui a pu lui inspirer la courbe de son dôme de Saint-Pierre de Rome, X, 519.

MICHEL LE JEUNE, empereur d'Orient. — Tente de relever le culte des lettres et de la philosophie, entièrement négligées durant tout le viii<sup>e</sup> siècle, XV, 299.

MIERIS (*Franz*), célèbre peintre hollandais. — Son tableau *l'Observateur distrait* est représenté, au Salon de 1767, par la belle gravure de Georges Wille, XI, 365.

MIGNARD (*Nicolas*), peintre. — Son *Portrait du maréchal d'Harcourt* connu sous le nom du *Cadet à la perle*, gravé par Masson, mérite d'être étudié pour la hardiesse du burin, X, 442.

MIGNOT, statuaire. — Expose au Salon de 1759 un remarquable buste de *Diane*, X, 403. — Une *Bacchante endormie*, qu'il expose au Salon de 1761, est placée, d'une voix unanime, par tous les statuaires au rang des antiques, 224. — Rien de cet artiste au Salon de 1763; Diderot révèle à son sujet une manœuvre en usage parmi les sculpteurs, *ibid.* — Le Salon de 1765 reçoit de lui un *bas-relief* représentant une *Naiade vue*

par le dos, 437. — Ce joli bas-relief a été exécuté en pierre, de grandeur naturelle, à la fontaine des Haudriettes, au Marais, *ibid.*

MILET et MILÉSIENNES. — Manière dont les magistrats de Milet répriment la fureur du suicide, II, 257.

MILLET (*Francisque*), paysagiste. — Voyez FRANCISQUE MILLET.

MILLOT (*René*), sculpteur, élève de Le Moync. — Une flagrante injustice de l'Académie le prive, en 176, du prix auquel il avait droit, XI, 377. — Scènes tumultueuses à cette occasion, 378. — Description détaillée de son bas-relief, que l'Académie fait mettre en morceaux, ainsi que tous ceux du concours, voulant par ce moyen anéantir la preuve de son injustice, *ibid.* et 379. — Falconet s'offre généreusement à lui venir en aide, 380. — Sa belle réponse aux propositions que Diderot lui fait au nom du maître, *ibid.* — Comment Diderot juge l'Académie de peinture à propos de son injustice au détriment de Millot, XVIII, 297. — Ce que celui-ci répond à Diderot après la proposition de Falconet, 298. — Description de son bas-relief, 299.

MILLOT (l'abbé). — Son *Abrégé de l'Histoire de France*, recommandé comme un livre bien conçu, bien écrit, sage et hardi, III, 494.

*Milon de Crotone essayant ses forces*, statue, en marbre, du sculpteur EDMÉ DUMONT, exposée au Salon de 1769, XI, 456. — Cette figure est aujourd'hui placée au Musée du Louvre, Sculpture moderne, n<sup>o</sup> 293, *ibid.*

MILTON (*John*), célèbre poète anglais, cité I, 213, alinéa 65. — Reproche qu'on lui fait au sujet du démon, *ibid.*

MINERVE, déesse de la Sagesse et des Arts. — Remplit le rôle de guide dans le rêve ingénieux de Mirzoza, IV, 293.

*Mines*. — De leur exploitation, IV, 48. — Ont un côté séduisant, mais le revers est affreux, 49. — Les travaux qu'elles exigent démontrent que l'origine du monde doit être reculée bien

au delà de l'antiquité connue, 50.  
**Minos**, roi de Crète, législateur des Crétois, frère et successeur de Rhadamante, XV, 59.

**Minotaure** (le). — Sacrifices que les Athéniens avaient coutume de faire à ce monstre, V, 493.

**MINUTIUS-FÉLIX**, orateur latin. — Ses maximes touchant la religion, I, 487. — Ses pensées contre l'intolérance, XV, 237.

**Miracles**. — Ce n'est point par des miracles qu'il faut juger de la mission d'un homme, I, 143. — Tous les peuples ont des miracles dans leur histoire, 148. — Avec eux on démontre tout, mais on ne prouve rien, *ibid.* — Inutiles pour démontrer la vérité d'une religion, 149. — Ceux qui en voient y sont résolus d'avance, 151. — La raison seule fait des croyants, 152. — Prouver l'Évangile par un miracle, c'est prouver une absurdité par une chose contre nature, 161. — Pourquoi ceux de Jésus-Christ sont-ils vrais, et ceux d'Esculape, d'Apollonius de Tyane et de Mahomet sont-ils faux? *ibid.* — Ceux de Jésus-Christ n'ont pu convertir le peuple juif, 162. — Ceux de Vespasien racontés par Tacite, III, 262, 263.

**Miroir** (le), journal littéraire. — Son compte rendu, dans le n° du 5 février 1822, d'une traduction du *Neveu de Rameau*, qu'il accepte comme l'œuvre originale de Diderot, V, 267.

**MIRZOÏ**. — Nom sous lequel M<sup>me</sup> de Pompadour figure dans les *Bijoux indiscrets*, IV, 137, 145. — Elle possédait au souverain degré l'art de bien raconter, *ibid.* — Avait peu de tempérament, *ibid.* — Se trouvait vieille à vingt-deux ans, 146. — Propose au sultan (Mangogul ou Louis XV) de le distraire par le récit des aventures galantes de sa cour, *ibid.* — Mangogul lui révèle le don d'un anneau magique que lui a fait le génie Cucufa, 150. — Ses terreurs à cette nouvelle, *ibid.* — Obtient du sultan la promesse qu'il n'en fera pas l'essai

sur elle, 151. — Éprouve un grand trouble après une première épreuve faite sur Alcine, 155. — Demande inutilement à Mangogul qu'il renonce à l'emploi de l'anneau diabolique, *ibid.* — Sa métaphysique, 243. — Disserte sur l'âme, 244. — Prend part à un grave entretien sur les lettres, 279. — Ses idées sur le théâtre, 284. — Rêve dans lequel Minerve lui fait voir les bustes d'Homère, de Virgile, de Pindare, d'Horace, de Socrate, de Platon, d'Anacréon, de La Motte, de Voltaire, 293-295. — Demande à Bloculocus l'explication d'un songe, 301. — Se fait raconter l'*Oiseau blanc*, conte bleu, 381-441.

**Misanthropie**. — Le genre humain lui est à charge, I, 115. — La haine est toujours son premier mouvement, *ibid.*

**Misanthrope** (le), comédie de Molière. — La première scène de cet ouvrage est un chef-d'œuvre, malgré l'indécision où se trouve le spectateur sur le personnage principal, VII, 350.

**Misanthropie**. — Maladie du tempérament; elle est quelquefois épidémique, I, 115. — On peut la regarder comme le revers de l'hospitalité, *ibid.* — C'est un penchant dénaturé, *ibid.*

¶ **Miscellanée artistiques**, XIII, 1-104. — Voyez la table des matières du tome XIII.

¶ **Miscellanée dramatiques**, VIII, 428. — Voyez la table des matières du tome VIII.

¶ **Miscellanée littéraires**, VI, 317. — Voir la table des matières du tome VI.

¶ **Miscellanée philosophiques**, le tome IV, en entier. — Voyez la *Table des matières* du tome IV.

\* **Misérable**. — Sens divers de cette expression, XVI, 119.

**Misère**. — Ennemie redoutable de la probité, III, 491.

\* **État de l'homme misérable**, XVI, 119.

**Misnah**. — Nom donné par Juda, son auteur, au recueil du droit civil et canonique des Juifs, XV, 358. — Époque à laquelle fut composé cet important ouvrage, qu'il ne faut pas confondre avec le Talmud, 359.

**Missionnaires**, I, 197, alinéa 23. — Point important qu'ils devraient bien concevoir, XVI, 427. — Anecdotes sur les missionnaires anglais, XIX, 184.

**Mitaines de velours**. — Invention des Jésuites, faite en opposition de la rigidité des Jansénistes, I, 200, alinéa 31.

**MITHRAS**. — Divinité des Perses, XVI, 262.

**Mitre**. — Ornement de la tête des évêques et des abbés dans les cérémonies religieuses, I, 196, alinéa 25.

**MITRESKI**. — Chargé par l'impératrice de Russie de former une troupe de comédiens, XIX, 397. — A chargé Diderot de demander à M<sup>lle</sup> Jodin s'il peut compter sur elle, et à quelles conditions, 398.

**MODE** (la). — En fait de modes, ce sont les fous qui font la loi et l'imposent aux sages; les courtisanes la donnent aux honnêtes femmes, IV, 207.

**MODÈLE**. — Son usage est indispensable; partout où il est honteux d'en servir, l'artiste peintre ou sculpteur fera rarement de belles choses, XII, 114.

**MODÈLE HONNÊTE** (le), sujet de tableau demandé par Greuze, indiqué par Diderot, exécuté par Baudouin et gravé par Moreau le jeune, IX, 74.

**MODÉRATION**. — Pour faire son éloge et relever son excellence, il suffit de considérer les désordres de l'ambition, I, 111.

**MODERATUS**, philosophe pythagoricien. — Vécut sous Néron, XVI, 526.

\* **Modicité**, **Modique**. — Terme relatif à la quantité, XVI, 119.

\* **Modification**, **Modifier**, **Modificatif**, **Modifiable**. — Différentes acceptions de ces mots, XVI, 119.

**Mœurs**. — La science des mœurs faisait la partie principale de la philosophie des Anciens, I, 11.

\* Actions libres des hommes, naturelles ou acquises, bonnes ou mauvaises, susceptibles de règle et de direction, XVI, 120. — Motifs de leur variété chez les divers peuples, *ibid.*

**Mœurs** (des) dans la poésie dramatique, VII, 369. (Voy. *Sommaire*, p. 304.)

**Moines**, I, 197, 198, alinéa 28, 29. — Leur rôle au XVIII<sup>e</sup> siècle, II, 99. —

Conversation avec un moine sur le sentiment de l'amour paternel, XIX, 161. — Dîner singulier de Diderot avec deux moines, 321.

\* **Moïrade** (la). — Notice de M. Assézat, sur ce morceau attribué à Diderot, IV, 118. — La création, 119. — La chute d'Adam, 120. — Le déluge, *ibid.* — Noé, *ibid.* — Cham, maudit, 121. — Les patriarches, *ibid.* — Abraham, *ibid.* — Isaac et Jacob, *ibid.* — Esaü, 122. — Moïse, *ibid.* — Pharaon, 123. — La fuite des plaies de l'Égypte, 123. — La fuite d'Égypte, 124. — Le passage de la mer Rouge, *ibid.* — Le *Décalogue*, *ibid.* — Dathan et Abiron, 125. — L'Égypte anéantie, 126. — Imprécation contre Moïse, *ibid.* — Réflexions et réplique, 127.

**Moïse**. — L'autorité de ses écrits comparée à celle des historiens profanes, I, 145. — Mauvais tours qu'il joue à Pharaon, roi d'Égypte, 201. — Enferme le *Décalogue* dans le tabernacle, 202. — Fait Aaron, son frère, pontife héréditaire, 203. — On murmure, il anéantit les rebelles, *ibid.* — Se met en marche pour la Terre promise, abandonne ceux qu'il y conduisait, non sans leur faire des recommandations, et va mourir de faim dans une caverne, *ibid.* — Manière dont il représente notre globe au commencement de son histoire (*la Genèse*), XIV, 89.

**Moissy** (M. de), auteur de différents ouvrages. — Se charge d'une lettre de Diderot pour Falconet, XVIII, 329.

**MOITTE** (*Pierre-Etienne*), graveur. — Le *Donneur de sérénade*, qu'il expose au Salon de 1765, mauvais, X, 450. — La *Parasseyse* d'après Greuze, supportable, 451. — De 1722-1780, a gravé principalement d'après La Tour et Restout, *ibid.* — Expose, au Salon de 1767, un *Portrait de Duhamel du Monceau*, XI, 366. — Expose en 1771 un *Portrait de feu Restout*, 347.

**MOITTE**, sculpteur, élève de l'École des protégés, XI, 376. — Pigalle, son maître, force l'Académie à lui adjuger le prix de l'année 1767, qu'il ne méritait pas, 377. — Scènes tumultueuses

- ses occasionnées par cette injustice, *ibid.* — Honteux de son élection, il est un mois entier sans entrer à la pension, 381. — Ne pas inférer de cette histoire que Moitte ne fut pas un bon élève, *ibid.* — Diderot raconte cette histoire à Falconet, XVIII, 297.
- MOIVRE (Abraham), mathématicien. — Le livre de la doctrine des chances (*The Doctrine of chances*) est son principal ouvrage, II, 352. — Ami de Newton, il fut choisi comme un des juges de la dispute entre celui-ci et Leibnitz sur la priorité de la découverte du calcul infinitésimal, *ibid.*
- MOKURIS, philosophe japonais. — Annonce la doctrine d'un dieu ordonnateur du monde et protecteur des hommes, sous le nom d'Amida, XV, 267.
- Môle. — Conjectures sur cette masse informe qui s'engendre dans la matrice de la femme, II, 25-27.
- MOLÉ, acteur célèbre. — Sa querelle avec Fréville et sa femme au sujet du *Fils naturel* de Diderot, fait interrompre la représentation de cet ouvrage, VII, 8. — Fait, à Paris, le succès du *Beverley* de Saurin, 415. — Anecdote de métier relative à son jeu, VIII, 346. — Était un automate à ses débuts, 352 et 377. — Auteur d'une comédie demeurée inédite, ayant pour titre *le Quiproquo*, 511. — Examen critique de cette pièce, *ibid.* à 515.
- Molécule. — Toute molécule est animée de trois sortes d'actions, II, 68.
- MOLIÈRE (Jean-Baptiste POQUELIN de). — Sa comédie de *l'Imposteur* (*Tartuffe*), citée comme exemple de l'inutilité de l'exposition, VII, 346. — Cette pièce offre la preuve que, dans un ouvrage bien conduit, l'exposition se fait à mesure que le drame s'accomplit, *ibid.* — Est souvent inimitable ; ses *Femmes savantes* font tomber la plume des mains, 366. — Adresse dont il use dans *Tartuffe*, *ibid.* et XVI, 400.
- MOLINA (Louis), jésuite espagnol. — — Public, en 1588, ses pernicieuses rêveries, XV, 279.
- MOLINEUX. — Son opinion sur les sensations des aveugles-nés qui recouvreraient la vue, I, 314. — Expérience qu'il propose à ce sujet, *ibid.* — Locke partage son avis, *ibid.*
- MOLZA (*Tarquinta*), femme érudite du xvi<sup>e</sup> siècle. — Fut l'amie de François Patrice, XVI, 543.
- \* Momerie. — Emplois divers de ce terme, XVI, 121.
- † Mon Pere et Moi, dialogue, IV, 475.
- Monastères de filles, I, 200, où ils sont appelés Cages.
- Monde matériel (le). — Résultat du jet fortuit des atomes, suivant les athées, I, 135. — Discussion de cette idée, 136. — Sujet traité dans la *Promenade du Sceptique*, 177-250. — Ce qu'il peut être, II, 48. — Considéré sous certains points de vue, il paraît bien vieux ; à beaucoup d'égards, au contraire, la terre ne semble habitée que d'hier, 60.
- MONDONVILLE (Jean-Joseph de), dit CASSANEA, compositeur de musique, auteur de l'opéra *Titon et l'Aurore*, XII, 147.
- MONET (Jean), auteur et directeur dramatique. — Auteur des *Mystifications de Poinsinet*, V, 450.
- MONI (de), prêtre, curé de Langres. — Subit l'opération de la pierre, sans manifester la moindre douleur, II, 166, 167.
- MONI (M<sup>me</sup> de), supérieure de l'abbaye de Lonchamp. — Entre en charge au moment de l'admission de Suzanne Simonin (*la Religieuse*) dans cette maison, V, 35. — Son éloge, *ibid.* — Sa belle conduite pendant les deux années du noviciat de sœur Suzanne, 36-40. — Sa mort, 41.
- MOXIMA, dame de la cour de Mangogul. — Prétend ne pas craindre que son bijou parle, IV, 158. — Ce que dit ce dernier, *ibid.*
- MOYNER (Charles). — Premier prix de l'Académie en 1753, agréé en 1765 ; il expose, au Salon de cette année, un *Saint Augustin écrivant ses confessions*, mauvais tableau, X, 410. — Un *Christ expirant sur la croix*, et un petit tableau de *l'Amour*, non



moins mauvais, *ibid.* — Une *Madeleine en méditation*, qu'il expose au Salon de 1767; tableau à envoyer chez Tremblin, au pont Notre-Dame, XI, 297. — Artiste sans talent, 307. — Cinq tableaux qu'il expose au Salon de 1771, tous de la plus grande médiocrité, 518, 519. — Toujours agréé, jamais académicien, expose en 1775, *Borée et Orythie*, deux mauvais dessus de porte, XII, 23. — *Vénus sortant du bain*, et les *Portraits* qu'il expose en 1781 ne méritent pas qu'on s'y arrête, 55.

MONNOYE. — Diderot lui abandonne l'article *Encaustique* de l'*Encyclopédie*, que lui-même avait préparé, X, 46.

*Monologue.* — Son rôle dans le drame, VII, 368.

MOXOT (*Martin-Claude*), sculpteur, élève de Vassé. — Expose au Salon de 1769 un *Amour décochant ses traits*, modèle en plâtre, mauvais; une *Jardinière grecque*, modèle en plâtre de bon style; une bonne *Tête de Bacchante* en marbre; un *Portrait de l'avocat Target*, marbre de grandeur naturelle, XI, 458. — Envoie à l'Exposition de 1771 : le *Génie du printemps qui enchaîne de fleurs un signe du zodiaque*; le *Portrait en marbre de M<sup>me</sup> la marquise de Ségur*; le *Portrait du sculpteur Vassé*, 542. — Expose, en 1781, une *Jardinière*, en marbre; une *Tête de l'Amour*; une *Tête de Faune*, une *Tête de Bacchante*; deux figures en marbre : *Psyché visitant l'Amour*, XII, 70.

*Monstres humains.* — Exemples cités par le médecin Bordeu, II, 147, 148. — Causes qui les produisent, *ibid.* — Leur formation dépend de la prédominance d'un sexe sur l'autre, 150. — Conformations héréditaires, IX, 418.

MONTAIGNE (*Michel* de). — Ce qu'il rapporte touchant la perte de plusieurs livres des *Histoires* de Tacite, I, 9, 10. — Jugement sur les athées, 19, à la note. — Donne aux Pyrrhoniens un

étendard avec la devise : *Que sais-je?* 217. — Son grand art à prouver, II, 272. — Son livre des *Essais* comparé au livre de *l'Homme* par Helvétius, 290. — Jugement qu'il porte de l'historien Dion, III, 120. — Traite d'impertinentes les accusations de Dion contre Sénèque, 187. — Est le bréviaire des honnêtes gens, 235. — Son éloge comme écrivain, *ibid.* — Son estime pour Sénèque et ses ouvrages, 372-373. — Est un des sectateurs du pyrrhonisme, XVI, 485.

MONTAMY (*Duclier-François d'ARCLAIS* de), savant français, auteur d'un *Traité de la peinture sur émail*, V, 416. — Diderot a été, en 1765, l'éditeur de cet ouvrage, X, 60. — Voit chez le duc d'Orléans un tableau peint à l'*Encaustique* par le procédé de Bachelier dont il découvre le secret, 66, 67. — Partie de son *Traité des couleurs pour la peinture sur émail*, qui appartient en propre à Diderot, XIII, 48-69. — Son goût pour les sciences et les arts, XVIII, 399. — Son caractère, son genre d'esprit, XIX, 139.

MONTBAILLI, bourgeois de Saint-Omer. — Mis à mort comme parricide, VI, 428. — Son innocence est reconnue, ainsi que celle de sa femme, après deux ans; leur procès en réhabilitation, *ibid.*

MONTBERON (FOUGERET de). — Ses ouvrages, son portrait, VI, 304. — Manière dont il sentait la musique de Lulli, 305.

MONTESQUIEU (*Charles de SECONDAT*, baron de), auteur de l'*Esprit des lois*, cité, I, 185. — Voltaire lui a refusé le génie, VI, 353. — Plaisanterie que lui fait mylord Chesterfield, lors de son séjour à Venise, XIX, 124 et suiv. — Réponse que lui fait le fameux Marlborough, 134. — Son mot à Suard sur la confession, *ibid.*

\* MONTFAUCON. — Gibet autrefois fameux, XVI, 121. — Épigramme de Marot sur la mort de Semblançay, *ibid.*

MONTFAUCON (le Père *Bernard* de), auteur de l'*Antiquité expliquée*. — A donné dans le quatrième volume de

- cet ouvrage une remarquable description des immenses *aqueducs* de Rome, XIII, 312.
- MONTGERON. — Voyez CARRÉ DE MONTGERON.
- MONTLIXOT (abbé de). — Auteur de la *Justification de plusieurs articles du Dictionnaire Encyclopédique, ou Préjugés légitimes contre Abraham Chaumelx*, ouvrage attribué à tort à Diderot, XX, 99.
- MONTMÉNY (Louis-André de), comédien célèbre, fils de LE SAGE, l'auteur de *Gil Blas*, etc., I, 360. — Un des hommes les plus estimables qui aient exercé l'art du comédien, VIII, 354. — Jouait avec un égal succès tous les rôles de son répertoire dont il se donnait le masque, *ibid.* et 392. — Cet acteur, qui était la candeur et l'honnêteté même, jouait supérieurement le rôle de Tartuffe, 417. — Mort subitement, *ibid.*
- MONTMORENCY (le baron de). — Reçoit le commandement de Bourgogne, XIX, 52.
- MONTMORIN (de), évêque de Langres. — L'abbé Diderot, frère puîné du philosophe, lui demeure attaché pendant toute sa vie, I, LIX.
- Montre. — Son mécanisme comparé à celui du monde, I, 229, alinéa 33.
- MONTUCLA (J.-Étienne), savant mathématicien. — Ce qu'il dit de Grégoire de Saint-Vincent recherchant la solution du problème de la quadrature du cercle, II, 348. — Auteur de l'*Histoire des mathématiques*, V, 319. — Est appelé, par le lieutenant général comte d'Hérouville, pour concourir à une *Histoire générale de la guerre dans tous les siècles et chez toutes les nations*, *ibid.* — Son *Histoire des mathématiques* est achevée par le géomètre Lalande, *ibid.*
- Monument sur la place de Reims. — Nom donné à une belle statue de Louis XV due au ciseau de Pigalle, XIII, 29. — Défaut considérable dans les détails de ce monument, 30. — Il y a dans cette composition des pensées justes et grandes, mais l'expression n'en est pas une, 31. — Note sur l'inscription qui décore cet ouvrage, *ibid.*
- MOORE (Edward), auteur du *Joueur (the Gamester)*, tragédie-drame en prose, VII, 120. — Cette pièce, longtemps attribuée à Lillo, a été traduite et arrangée pour la scène française par Diderot, *ibid.* — Voyez ¶ *Joueur (le)*, VII, 413.
- Morale (la), ou *Science des mœurs*. — Faisait la partie principale de la philosophie des anciens, I, 11. — Nous la traitons avec moins d'égards, 12. — Dans l'*Essai sur le mérite et la vertu*, traduit de l'anglais de mylord Shaftesbury, ce sujet est examiné avec soin, *ibid.* — Il n'est question dans cet *Essai* que de la vertu morale, *ibid.*
- Mora'e universelle (la), ou les *Devoirs de l'homme fondés sur la nature*, par le baron d'Holbach; ouvrage cité, III, 181. — S'il y en a une, où la chercher, où la trouver? VI, 444. — Tout système de morale qui tend à éloigner l'homme de l'homme est mauvais, VII, 182.
- MORAMERE, savant arabe. — Inventa les caractères arabes, XVII, 36. — Cité dans une conversation sur les Sarrazins chez le baron d'Holbach, XVIII, 419.
- MORAND (Sauveur-François). — Médecin et chirurgien, également distingué dans l'une et l'autre branche de l'art de guérir, IX, 219.
- ¶ Morceau de Diderot inséré dans le *Discours sur l'inégalité des conditions parmi les hommes*, de J.-J. Rousseau, IV, 100.
- MOREAU (J.-N.). — Fait adopter, pour désigner les *Encyclopédistes*, le sobriquet de *Cacouacs*, XIII, 117. — Voyez *Cacouacs*.
- MOREAU le Jeune (Jean-Michel), dessinateur célèbre. — Figure pour la première fois au Salon de 1781, où il expose : *Cérémonie du sacre de Louis XVI; Arrivée de J.-J. Rousseau au séjour des grands hommes*, dessins spirituels et bien composés,



XII, 71. — Ses têtes au pastel, au même Salon, ni belles ni bien peintes, *ibid.*

MOREAU-MADIN (M<sup>me</sup>), femme d'un officier retiré à Versailles. — Consent à recevoir sous son couvert toutes les lettres timbrées de *Caen* que le marquis de Croismare écrit, croit-il, à sœur Suzanne Simonin (*la Religieuse*), V, 183. — Ces lettres sont remises à Diderot, *ibid.* — Diderot et Grimm usent de son nom et de sa confiance pour entretenir l'erreur du marquis de Croismare, 185, 187, 190, 193, 196, 200, 201, 202.

MOREL (dom). — Remplace le Père Lemoine comme directeur spirituel du couvent Sainte-Eutrope à Arpajon, V, 155. — Se fait raconter par Suzanne Simonin (*la Religieuse*) les événements de sa vie, *ibid.* — Confesseur de Suzanne, elle était sa confidente, 156. — Tous deux étaient entrés en religion par contrainte, *ibid.* — Demeurait sur la réserve en parlant de la supérieure, 157. — Approuve l'éloignement que le Père Lemoine lui a inspiré pour la supérieure, 158. — Se refuse à donner aucune explication à ce sujet, 159. — Nomme folie l'état dans lequel la supérieure est tombée, *ibid.* — Est persécuté par ses supérieurs, 163. — Persuade Suzanne Simonin de se sauver du couvent, *ibid.*

MORELLET (l'abbé). — Récit d'une visite qu'il fit, en 1752, à l'abbé de Prades, I, 434. — Son pamphlet intitulé *la Vision de Charles Palissot*, V, 377. — Publie, en 1770, le *Prospectus d'un dictionnaire du commerce*, VI, 393. — Examen de ce projet, *ibid.* — Mot plaisant sur ce projet, qu'il n'exécute pas, *ibid.* — Cède les matériaux qu'il a recueillis à Peuchet, qui publie le *Dictionnaire universel de géographie commerciale*, *ibid.* — Mots sanglants de Suard et de Marmontel à son égard, 396. — Est nommé secrétaire du bureau du commerce; son caractère, XIX, 290. — Il fait un mémoire contre la Compagnie des Indes, 312, 314. — Son ouvrage contre les dialogues

de l'abbé Galiani est plein d'amertume, 339. — Sentiment de Diderot sur sa *Réfutation du Dialogue sur le commerce des blés*, XX, 8. — Jugement de l'abbé Galiani sur lui, 10. — Comment Diderot qualifie ses jérémiades, 22.

MORELLE, écrivain politique et socialiste. — Est l'auteur du *Code de la Nature*, ouvrage faussement attribué à Diderot par La Harpe, I, 6; XX, 98.

MORÉ, mousquetaire. — Sa plaisante aventure au sujet d'un tableau de Brenet, XI, 266.

MORLIÈRE, peintre en émail, XIV, 409.

MORPHYSE. — Diderot, dans ses *Lettres à Mademoiselle Volland*, donne ce nom à M<sup>me</sup> Volland, mère de Sophie Volland.

Mort. — L'enfant y court les yeux fermés; l'homme est stationnaire; le vieillard y arrive le dos tourné. IX, 276. — C'est une impolitesse cruelle que de parler de la mort devant un vieillard, *ibid.*

Mort d'Abel (*la*), poème de Gessner. — Examen de cet ouvrage, VI, 324.

Mort de Socrate (*la*), drame en trois actes et en prose. — Voyez SAUVIGNY. Voltaire a traité ce sujet sans succès, VII, 316. — M. de Lamartine s'est plus rapproché de la sublime esquisse de Diderot, *ibid.* — Cette esquisse conforme à l'histoire, 381-384.

Mortifications. — Leur utilité, I, 224, alinéas 21, 22.

\* *Mosaïque et Chrétienne (Philosophie)*. — Son origine, XVI, 122. — Cette espèce de philosophie n'était pas nouvelle, 123. — Ceux qui l'ont embrassée se sont contentés d'éclairer quelques points de l'Écriture par les découvertes des philosophes; quel en a été le résultat, *ibid.* à 124. — Auteurs divers qui ont traité de cette philosophie dans leurs ouvrages, *ibid.* et suiv. — Analyse du système de Thomas Burnet, 127. — Analyse de celui de Bayer, 130. — Ce qu'il s'ensuit de l'examen des systèmes de ces différents écrivains, 131. — Hypothèse de Moïse, selon Comenius, *ibid.* et suiv. — Note

- de Naigeon sur cet article de l'*Encyclopédie*, 134.
- MOSHELM** (*Joseph-Laurent* de), savant théologien de Lubeck. — Sa traduction des *Origines ecclésiastiques* de Bingham, préférable à l'original anglais, III, 516. — Ses divers ouvrages à consulter, *ibid.*
- Mot du guet**, I, 193, alinéa 9, et 228, alinéa 31.
- \* **Motif**. — Définition grammaticale de ce terme, XVI, 134.
- Mots techniques**. — La connaissance de la valeur de ces mots est un moyen assuré de faire des progrès dans une juste appréciation des tableaux, XII, 113.
- MOUCUY** (*Louis-Philippe*), sculpteur. — Expose, au Salon de 1767, le *Repos d'un Berger*, modèle en plâtre, XI, 361. — Deux *Enfants* et deux *Médallions*, 362. — Demande à Pigalle, son maître, de lui donner sa nièce en mariage; réponse de Pigalle, *ibid.* — Envoie à l'exposition de 1769 le marbre du *Repos du Berger*, dont le plâtre a figuré au Salon précédent, 456. — Ce marbre se voit au Louvre, Sculpture moderne, n° 292, *ibid.* — Son envoi au Salon de 1771 consiste en divers modèles de décoration pour l'Ecole militaire, 538. — Expose, en 1781, le modèle en plâtre d'une statue du *Duc de Montausier*, gouverneur des enfants de France, XII, 66.
- MOUKDEX**, ville de la Chine. — Examen de l'*Éloge* de cette ville, poème composé par l'empereur Kien-Long, VI, 397.
- MOULIN** (M.). — La présente édition lui est redevable d'une lettre de Diderot à Sartine, XIX, 462.
- Mouton**. — Ce qu'on entend par ce mot en politique, II, 464. — Les cours en sont pleines, *ibid.*
- Mouvement**. — Nécessaire à la santé, I, 111. — D'où naît celui de la matière, II, 66. — Des mouvements volontaires et involontaires, IX, 326. — Du mouvement animal, 327. — Du mouvement et de la vie propres à un organe, 329. — De l'instinct animal, *ibid.* —
- L'existence d'une âme est-elle indispensable au mouvement et à la vie de l'homme? *ibid.* — Du mouvement involontaire, 330.
- Muet de convention**. — Parti que l'on pourrait tirer d'un pareil personnage pour l'étude de la formation des langues, I, 351. — Son rôle devrait différer de la pantomime ordinaire, 352. — Expériences proposées, 353 et suiv.
- \* **Multitude**. — Grand nombre d'objets rassemblés, XVI, 137. — Se dit des personnes et des choses; exemples de son emploi, *ibid.*
- MUNICH** (*Christophe BURCHARD*, comte de), général, d'origine allemande, au service de la Russie. — Sa remarquable fidélité à Pierre III, II, 467. — Lettre que lui écrit Diderot, dans laquelle il le prie de répondre à différentes questions économiques sur la Russie, XX, 45.
- \* **Munificence**. — Libéralité royale; emploi de ce terme, XVI, 137.
- MURALT** (Ed. de), conservateur de la Bibliothèque impériale de l'Ermitage à Saint-Petersbourg. — Transmet à M. Assézat le catalogue raisonné des manuscrits de Diderot, conservés à l'Ermitage, IX, 453.
- MURET** (*Marc-Antoine-François*), savant littérateur. — Curieuse anecdote sur sa merveilleuse guérison, III, 362, 363. — Son panégyrique de Charles IX, dans lequel il fait l'éloge de la Saint-Barthélemy, a flétri son nom, *ibid.* — Annotateur célèbre des auteurs latins, 370. — Mot de caractère qui lui sauve la vie, VI, 310.
- Muscles**. — Organes soumis à l'action des nerfs, IX, 321. — Effets de la lâcheté sur le sphincter de l'anus, 323; de la joie immodérée sur le sphincter de la vessie, 324. — Dénomination des différentes parties dont un muscle se compose, *ibid.* — Considérations physiologiques sur leur action, 325.
- Musée**, poète lyrique, natif d'Athènes, disciple d'Orphée, XV, 54. — Le poème intitulé *Héro et Léandre* lui a

été faussement attribué, *ibid.* — Beaucoup d'auteurs assurent qu'il n'a jamais existé, *ibid.*

**Muselière.** — Machine inventée par le bijoutier Frénicol, IV, 210. — Voyez FRÉNICOL.

**Musique.** — Jugement de M<sup>lle</sup> de Solignac, qui la considère comme le plus violent et le premier des beaux-arts, I, 335. — Expressive et délicate dans le silence de la nuit, 336. — Touchant tableau de ses effets sur M<sup>lle</sup> de Solignac, *ibid.* — Il y a, en musique, deux styles, l'un simple et l'autre figuré, VII, 162. — L'*Iphigénie* de Racine fournirait à un musicien de génie des morceaux sur lesquels il pourrait déployer à son choix toute l'énergie et toute la richesse de chaque style, 163-165. — Serait-elle soumise aux caprices des peuples, à la diversité des lieux et à la révolution des temps? IX, 83. — Elle a des principes invariables et une théorie, 85. — Son objet et sa fin, 86. — Du son en général et des espèces de sons, 87-98. — De l'oreille; ce qu'on entend en musique par une *octave*, une *seconde*, une *tierce*, une *quarte*, etc., 99, 100. — Du son considéré comme fort ou faible, 102. — De la force du son, 107. — De la seconde espèce de son, 113. — De la troisième espèce de son, 115. — Système des sauts, 119. — Expériences à faire, 123. — De la fixation du son, 126. — *Querelle des Bouffons* (Gluckistes et Piccinistes), XII, 137.

**MUSSET-PATHAY (V.-D.)** — Auteur d'une *Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau*. — Sa notice sur le médecin Th. Tronchin, VI, 112.

**MUTUEL**, musicien, cité, XII, 302, 321.

**MYLIUS**, écrivain allemand. — Publie, en 1792, une traduction du roman de Diderot, intitulé *Jacques le Fataliste*, VI, 3. — Dans sa préface, il qualifie l'original : l'une des pièces les plus précieuses de la succession littéraire non imprimée de l'auteur, *ibid.* — Le manuscrit qu'il reçut en communication lui fut confié sous la pro-

messe solennelle de ne pas publier le texte français, *ibid.*

**MYLIUS**, jeune peintre, élève de Gérard Dow. — Meurt victime de l'atrocité des Prussiens, XII, 132.

**MYSON**, philosophe grec. — Substitué à Périandre, comme l'un des *Sept Sages*, par les Grecs, ennemis du despotisme et de la tyrannie, XV, 59. — Ses qualités distinctives, *ibid.*

**Mystère** (le). — Rien n'est plus contraire au progrès des connaissances, X, 47. — Principes de Diderot sur ce sujet, *ibid.*

**Mystères.** — Choses merveilleuses qu'on ne voit point avec les yeux, et que la Foi oblige à croire, I, 192, alinéa 9. L'impossibilité de les comprendre n'est pas une raison suffisante pour les rejeter, II, 92.

**Mythologie.** — Nécessité de son étude, III, 493. — Ouvrages à consulter, 494.

## N

**Nabi**, mot hébreu qui répond à celui de *prophète*. — Racine de ce mot; étymologie qu'en donne Aben-Ezra, XVI, 428.

**NABUCHODONOSOR**, roi des Chaldéens. — Fait la conquête de l'Égypte, XV, 328. — Chasse de ses nouveaux États les Juifs réfugiés, *ibid.*

**Naïf.** — Ce que c'est que le naïf dans les beaux-arts, XII, 121. — La naïveté est de tous les états, 122.

**NAIGEON (Jacques-André)**. — Accusé d'avoir altéré le texte de son édition des *Oeuvres de Diderot*, a, au contraire, été un éditeur consciencieux et honnête, I, v. — Sa conduite présumée dans la publication de l'*Addition aux Pensées philosophiques* de Diderot, 157. — Éditeur du *Recueil philosophique* publié à Londres (Amsterdam, 1770), il y a d'abord inséré cette *Addition* sous le titre de *Pensées sur la Religion*, 158. — Avertissement qu'il met en tête de l'*Introduction aux grands principes*, ouvrage posthume de Diderot, II, 73. —

Extrait de son Avertissement publié en tête de la première édition des *Principes de politique des souverains*, 459. — Diderot lui dédie son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, III, 9. — Sa Préface de la traduction de Sénèque par Lagrange, citée avec éloge, 346. — Renseignements qu'il donne sur les habitudes de travail de Diderot, IV, 3. — Avertissement pour la *Lettre de M. de Ramsay sur le Traité des délits et des peines* de Beccaria, 51. — Fait connaître comme étant de Diderot un morceau éloquent sur Fénelon, jusqu'alors attribué à Pezay, 105. — Son Avertissement pour la *Suite de la Religieuse*, V, 206. — Entre en discussion avec Diderot sur un passage de la sixième ode du troisième livre d'Horace, VI, 289. — La question est soumise à l'abbé Galiani, 290-302. — Lettre que Diderot lui adresse sur un passage de la première satire du second livre d'Horace, 303-314. — Ce que Diderot appelait son tic, 315. — Explique pourquoi le Salon de 1765, publié dans l'édition des *OEuvres complètes de Diderot* de 1798, diffère beaucoup de ce même Salon publié en l'an V par Buisson, X, 230. — Son entretien avec Diderot au sujet du peintre Lagrenée, XI, 78 et suiv. — A passé, comme Socrate, de l'atelier des beaux-arts dans l'école de la philosophie, 79. — Il est muet dans ses *Mémoires* sur la liaison de Diderot avec M<sup>lle</sup> Volland, XVIII, 350. — Diderot rend compte à M<sup>lle</sup> Volland d'une petite querelle qu'il a avec lui, XIX, 243. — Lettre que Diderot lui écrit sur J.-J. Rousseau, 466. — Autre lettre sur Voltaire, XX, 72.

\* *Naitre*. — Venir au monde, XVI, 138.

NARCÈS. — Portrait d'un homme faux, I, 246, 247, alinéa 48 et suiv.

NARCISSE, affranchi et favori de l'empereur Claude. — Seconde Messaline dans sa vengeance contre les dédains d'Appius Silanus, III, 37. — Ordonne la mort de Messaline, devenue la femme de Silius, 44. — Claude lui

défère les honneurs de la questure, 45. — Jeté dans un cachot par ordre d'Agrippine, il se donne la mort, 61.

*Narcisse dans l'île de Vénus*, poème de Malfilâtre. — Compte rendu de cet ouvrage, VI, 355.

NARISKIN (M. de), prince russe. — Accompagne, en 1773, Diderot qui, sur les instances de Falconet, entreprend un voyage à Saint-Petersbourg, I, LII. — Reçoit dans sa maison, et environne des soins les plus obligeants Diderot, que la froide réception de Falconet a vivement blessé, *ibid.* — Ce prince est à Aix-la-Chapelle, et Diderot a souhaité voyager avec lui, XVIII, 331. — Ils sont tous deux sur la route de Pétersbourg, XIX, 344.

NASIRODDIN DE TUS, philosophe musulman. — Présida sur toutes les écoles du Mogol, XVII, 51.

NASSAU-SARREBRUCK (la princesse de). — Diderot lui dédie son *Père de famille*, VII, 179. — Lettre de Voltaire à Palissot au sujet de cette dédicace, *ibid.* — Diderot invite Grimm à lui faire l'envoi du Salon de 1767, XI, 18. — Son entrevue avec Diderot, XIX, 158. — Portrait et caractère de cette princesse, *ibid.*

NASSÈS, officier de Mangogul. — Sa dispute avec un autre officier, IV, 329. — Comment le sultan vide leur différend, 330.

\* *Natal*. — Se dit du temps ou du lieu de la naissance; exemples, XVI, 139.

\* *Natif*. — Terme relatif au lieu où l'on a pris naissance, XVI, 139. — Sa distinction du mot *né*, *ibid.*

NATTIER (*Jean-Marc*). — Ce peintre expose, au Salon de 1759, une *Vestale*; ce tableau est un contre-sens, X, 94. — Expose, au Salon de 1761, un mauvais *Portrait de feu l'Infante*, 117. — Ce tableau est actuellement à Versailles, n° 3875 du Catalogue de M. Eudore Soulié, *ibid.* — Expose trois tableaux au Salon de 1763: *l'Auteur avec sa famille*; *un Chinois tenant une flèche*; *une Indienne*. Le portrait de sa famille est flou, c'est-à-dire fai-



ble et l'éché; tout cela n'a aucun mérite, 174.

\* *Naturaliste*. — Acceptions de ce terme, XVI, 140.

*Nature* (la). — N'est qu'un seul et vaste système que tous les êtres composent, I, 26. — Elle est opiniâtre et lente dans ses opérations, II, 35. — Est le résultat général de la combinaison des éléments, 56. — A-t-elle toujours été telle que nous la voyons, n'est-elle pas sans cesse à l'ouvrage? 57. — Remarques de A. de Humboldt à ce sujet; conclusions à en tirer, 58. — Rien en elle ne se fait par saut, 372. — Écoutez sa voix; elle ne se contredit jamais, IV, 110. — Elle n'a point fait d'esclaves, VII, 182. — Ne fait rien d'incorrect, c'est-à-dire d'inconséquent, X, 461. — Est une; et il n'y a qu'une bonne manière de l'imiter, XII, 128.

*Nature de l'homme*. — Elle est opiniâtre, I, 44. — Elle s'afflige et s'irrite sous le joug, *ibid.* — La coutume et l'éducation se réunissent quelquefois pour dépraver le sentiment naturel de la droiture et de l'injustice, *ibid.* — Exemples tirés des différents systèmes concernant la divinité, 45.

\* *Naturel*. — Acceptions de ce terme en métaphysique, XVI, 140-143.

NAUCRATÈS, orateur grec. — Parlant de la bibliothèque déposée à Memphis, dans le temple de Vulcain, il accuse Homère d'y avoir volé l'*Illiade* et l'*Odyssée*, XIII, 441.

NAUSIPHANÈS, philosophe grec. — Prétendait que l'on ne peut non plus démontrer l'existence que la non-existence des êtres, III, 257.

NAVARRÉ (*Marguerite*, reine de). — Son buste couronné de myrtes fait l'ornement de la bibliothèque de l'Allée des fleurs, I, 237, alinéa 7.

NAVIVS (*Accius*), augure romain, contemporain de Tarquin l'Ancien, cinquième roi de Rome, I, 147. — Fait merveilleux de sa science, confirmé par Lactance, Denys d'Halicarnasse, et saint Augustin, *ibid.* — Les écrivains profanes le confirment égale-

ment, *ibid.* — Les Pères de l'Église, ne pouvant nier le fait, ont attribué son art au diable, 148. — Cité, XX, 9.

\* *Néant*, *Rien* ou *Négation*. — Emploi de ces termes qui sont synonymes, XVI, 143.

\* *Nécessaire*. — En métaphysique, ce dont le contraire est impossible et implique contradiction, XVI, 143.

\* *Nécessitant*. — En théologie, terme dogmatique qui contraint et qui ôte la liberté, XVI, 144.

*Nécessité*. — Ne jamais l'attendre; mais la prévoir et la prévenir, II, 468. — Quand elle s'impose, il est trop tard, *ibid.* — Celle des événements est égale sur tout; il faut savoir courageusement s'y soumettre, VII, 183.

\* C'est en général ce qui rend le contraire d'une chose impossible, XVI, 144. — Différentes acceptions de ce terme, *ibid.* et suiv.

NECKER (M.), directeur général des finances, cité, VIII, 383. — Comment il répond au mémoire de l'abbé Morellet contre la Compagnie des Indes, XIX, 315. — Lettre que Diderot lui adresse au sujet de son ouvrage *De la Législation et du Commerce des grains*, XX, 68.

NECKER (*Suzanne* CHURCHOD DE LA NASSE, dame), fondatrice de l'hôpital de Paris qui porte son nom. — Vœu exprimé par Diderot pour ajouter à l'utilité de sa généreuse fondation, III, 337. — Femme d'une grande finesse de goût; elle a parlé avec éloge des *Salons* de Diderot, VIII, 391. — Désire vivement voir Diderot chez elle, XIX, 170. — Ses courtisans; son caractère; mot de Diderot à son sujet, *ibid.* — Lettre que Diderot lui adresse pour la remercier de sa nouvelle édition de l'*Hospice*, XX, 76. — Autre lettre pour lui recommander M<sup>me</sup> Pillain de Val du Fresne, 80. — Autre lettre pour lui recommander une jeune personne, 84.

NEEDHAM (*John Tuberville*), naturaliste anglais. — Collaborateur de Buffon, II, 51. — Pourquoi Voltaire l'avait surnommé l'*Anguillard*, 431. — Ses

travaux anatomiques le font accuser de matérialisme, IX, 437.

NÉLÉE, philosophe grec. — Vend à Ptolémée II, roi d'Égypte, les manuscrits d'Aristote, de Théophraste, qui passent à la bibliothèque d'Alexandrie, XIII, 441.

NÉMÉSIS, évêque d'Emèse, en Syrie. — Philosophe chrétien du v<sup>e</sup> siècle, l'un des derniers adeptes de la doctrine des émanations, XV, 298.

NEMROD, petit-fils de Cham. — C'est à lui que l'on attribue le projet de la tour de Babel, XIII, 406. — Fut un grand chasseur aux yeux du Seigneur, qui le rejeta, XIV, 108.

Néologismes. — Manière dont ils s'introduisent dans une langue, XIV, 426.

NÉRESTOR. — Nom d'un sceptique, I, 228, 230, alinéas 31, 38.

Nerfs. — Sont toujours dans un état d'éréthisme, IX, 316. — Tous émanent du cervelet, *ibid.* — Leur atonie cause la stupidité, leur éréthisme exagéré engendre la folie, 317. — Nulle sensation sans leur intervention, 318. — En quoi consiste l'ensemble du système nerveux, *ibid.* — Suite de questions à résoudre sur ce sujet, 319. — Du fluide nerveux, 320. — Vitesse extraordinaire de sa marche, 321. — Sont les organes de la sensation et du mouvement, *ibid.* — Examen physiologique de leurs fonctions, 322, 323. — Deux natures de nerfs, les uns président au mouvement, les autres au sentiment seul, 328. — Leur état après une secousse violente, 333.

NÉROX, empereur romain. — Ce monstre, caractérisé par les actes de sa vie : il fait périr Britannicus son frère, Agrippine sa mère, sa femme Octavie, sa seconde femme Poppée, Antonia sa belle-sœur, le consul Vestinus, Rufus Crispinus son beau-fils, et ses instituteurs Sénèque et Burrhus, auxquels il faut ajouter une multitude de crimes de toute espèce, I, 118. — Visions effrayantes dont il est sans cesse assiégé, *ibid.* — La luxure est la seule

diversion qu'il trouve à ses tourments, *ibid.* — Agrippine, sa mère, le fait adopter par Claude au préjudice de Britannicus, III, 47. — Prend la robe virile avant l'âge, 52. — Est nommé Prince de la jeunesse, *ibid.* — Est proclamé empereur, 53. — Prononce l'oraison funèbre de Claude, 55. — Fait son entrée au Sénat, 58. — Expose son plan d'administration, *ibid.* — Trajan a fait l'éloge des cinq premières années de son règne, 60. — Était né méchant, 61. — Son insolente réponse à Tiridate, roi d'Arménie, 63. — Répudie Octavie, et se prend de fantaisie pour Acté, une affranchie, 72-75. — Sa mère, conseillée par Pallas, son amant et son confident, se sépare de lui, 76. — Les menaces d'Agrippine troublent son esprit, 80. — Fait empoisonner Britannicus, *ibid.* — Rend un édit pour excuser la précipitation des funérailles de son frère, 81. — Relègue sa mère dans un palais, où il ne la visite plus qu'entouré de centurions, 83. — Deux délateurs lui annoncent un projet de révolution conduit par Agrippine, en faveur de Rubellius Plantus, issu d'Auguste, *ibid.* — « Qu'elle périsse ! » dit-il, 84. — Désigne Sénèque et Burrhus pour instruire et interroger contre Agrippine, *ibid.* — Demandé par sa mère, il la voit ; les délateurs sont châtiés et les amis d'Agrippine récompensés, 85. — Donne l'exemple d'une nuit de débauche et de pillage dans Rome, 86. — Est vivement repoussé par le sénateur Montanus, qui a l'étourderie de le reconnaître, et qu'il force à se donner la mort, *ibid.* — Trêve de courte durée entre lui et sa mère, 100. — Poppée le séduit et l'entraîne, et s'attache à lui rendre Agrippine odieuse et suspecte, 101. — Suétone atteste sa passion incestueuse pour sa mère, 103. — Discours qu'Acté lui adresse à ce sujet, *ibid.* — Évite désormais toute entrevue secrète avec Agrippine, dont la perte est résolue, 104. — Charge l'affranchi Anicet des



préparatifs de sa mort, *ibid.* — Écrit à sa mère les lettres les plus tendres pour l'attirer à Baïes durant les fêtes de Cérès, *ibid.* — Sa conduite odieuse dans cette rencontre, 105. — La terreur s'empare de lui à la nouvelle que le mécanisme infernal a manqué son effet, 106. — Il mande Sénèque et Burrhus, qui refusent le rôle d'assassins qu'Anicet accepte, *ibid.* — Sa lettre au Sénat, 117. — Sa rentrée dans Rome, 120. — Se montre en public sur un char qu'il conduit, et monte sur la scène, 122. — Avilit les familles romaines, *ibid.* — Ses mariages infâmes, 127. — Fait périr, à l'âge de vingt ans, Octavie, faussement accusée d'adultère, 129. — Incendie Rome, 131. — Son entretien avec Sénèque demandant sa retraite, 133, 134. — Embrasse traitreusement Sénèque, 135. — Suit le cours de ses forfaits, 136. — Deux conjurations se forment contre lui : celle de Pison à Rome, celle de Vinicius à Bénévent, 137. — Il découvre la conjuration de Pison, elle échoue, 169. — Les conjurés périssent tous, *ibid.* — Vindex, propréteur des Gaules, excite un soulèvement contre lui, 170. — Perd la raison, et demande du poison; veut fuir, y renonce, songe à demander grâce, se couche, ses gardes l'ont abandonné, etc. Le Sénat l'a déclaré traître à la patrie, on le cherche pour le conduire au supplice; à l'aide d'Épaphrodite, son secrétaire, il s'enfonce un poignard dans la gorge; le monstre n'est plus, 171. — Singularité surprenante de son caractère, il supportait avec patience l'injure et la satire, 172, 173. — Faisait avec facilité des vers médiocres, 174.

NEUFOND (M. de). — Conduite qu'il tient à un diner chez la sœur de M<sup>lle</sup> Voland, XIX, 187.

NEVEU DE RAMEAU (le). — Voyez RAMEAU.  
 \* *Neveu de Rameau (le)*. — Dialogue posthume de Diderot, V, 359. — D'abord connu par la traduction allemande, faite, en 1804, par Goethe, 362. — Ensuite par une traduction de

cette traduction, présentée, en 1821, par le vicomte de Saur comme le véritable original, 364. — Curieuse controverse soulevée par la publication du texte authentique, *ibid.*, 386.

NEWTON (Isaac). — En cachant ses découvertes, il a laissé à Leibnitz le droit de partager avec lui la gloire de l'invention du *calcul différentiel*, II, 38. — Cause présumée de l'obscurité qu'on remarque dans ses *Principes mathématiques*, *ibid.* — Fait l'application des signes à l'algèbre, 368. — Désigné sous le nom de *Cineiro* l'Attractionnaire dans les *Bijoux indiscrets* IV, 138. — Ses principes sur la résistance de l'air au mouvement des pendules, IX, 168. — Mémoire sur ce sujet, 169-182. — Raison de préférence à accorder à sa chronologie, XII, 91. — Son sentiment sur l'origine de l'idolâtrie, XVI, 352.

NEZ. — Origine des nez plats, IV, 387.

\* *Ngombos*. — Prêtres imposteurs des peuples idolâtres du Congo, XVI, 146.

\* *Niais*. — Se dit de quelqu'un qui ignore les usages les plus communs de la société, XVI, 146.

NICOLAÏ (M. de). — Son amitié touchante pour M. de La Ferrière, XVIII, 282. — Fable qu'il raconte dans un diner que lui et son ami offrent à Diderot, XIX, 74.

NIEWLAND, ministre protestant hollandais. — Voulait faire établir des censeurs d'ouvrages en Hollande, XVII, 441.

\* *Nigro-mantie*. — Ce mot signifie à la lettre *divination noire*; son étymologie, XVI, 147.

NIXON DE L'ENVELO. — Nom qu'elle donnait au péché originel, I, 164. — Son portrait et ses mœurs, VI, 256. — Pratique et professe la morale d'Épiqueure, XIV, 526. — Rassemblait, dans ses salons de la rue des Tournelles, l'élite de la cour et de la ville, *ibid.*

NISARD (Charles). — Publie une lettre de Meister à Suard au sujet de la *Correspondance de Grimm*, I, XI.

NIVERNAIS (Jules MANCINI-MAZARINI, duc de). — Influence d'une conversation

- qu'il eut à Trianon en présence de Louis XV, sur le sort de l'*Encyclopédie*, XIII, 121, 122. — Rend visite au Dauphin, et est surpris de lui voir lire les ouvrages philosophiques de Hume, XIX, 209.
- NIZOLIVS (*Marius*), savant littérateur et philosophe du xvi<sup>e</sup> siècle, né à Bersello. — Leibnitz se rend en 1670 éditeur d'un de ses ouvrages, XV, 441.
- NOAILLES (le cardinal de), archevêque de Paris. — Rallume l'incendie mal éteint par la paix de Clément IX, XV, 263.
- Noblesse. — Récompense d'un service ou marque d'une faveur accordée par le souverain, II, 444. — Cette distinction ne remonte pas plus haut que le gouvernement féodal, *ibid*.
- Noblesse commerçante (*la*), titre d'un ouvrage de l'abbé Coyer, composé à la demande du contrôleur général des finances de L'Averdy, VI, 295.
- Nocé (M<sup>me</sup> de). — Diderot la rencontre aux eaux de Bourbonne, XVII, 343. — Est la voisine d'Helvétius. Ce qu'elle apprend à Diderot touchant la vie de ce philosophe à sa campagne, 344.
- NODIER (*Charles*), littérateur français. — A fait, dans son *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, de légers emprunts à Sterne, VI, 7.
- \* Noctambule et Noctambulisme. — Étymologie de ces mots, XVI, 147. — Ces dénominations sont moins exactes et moins usitées que *somnambule*, *somnambulisme*, 148. — On peut être attaqué de somnambulisme pendant le jour; exemple, *ibid*.
- NOBIN (*la*), maîtresse de danse à Saint-Petersbourg. — Anecdote à son sujet, V, 501.
- NOÉ. — Est mis en réserve pour repeupler le monde, I, 201, alinéa 38.
- NOLTEN (le baron de), ministre de Suède à Pétersbourg. — Sa conversation avec Diderot, au sujet de la supériorité que celui-ci adresse à l'impératrice Catherine pour la prier de mettre des bornes à sa bienfaisance, XX, 56.
- \* Nommer. — Désigner une chose par son nom, ou l'appeler par le nom qui la désigne, XVI, 148. — Autres significations de ce terme, *ibid*.
- \* Nonchalance, Paresse, Négligence, Indolence, Mollesse, Faiblesse d'organisation. — Acceptions et emplois de ces mots, XVI, 148.
- Nonnains. — Oiseaux, tous femelles, qui habitent de grandes volières (couvents); leurs occupations, I, 290, alinéa 32.
- NONNOTTE (*Donat*). — Simple mention du nom de ce peintre, comme exposant au Salon de 1765, X, 309. — Élève de Lemoine, il dirigeait à Lyon une école gratuite de dessin, lorsque en 1741, il fut nommé académicien, *ibid*.
- NORBERT (saint), fondateur de l'ordre des Prémontrés, VI, 180. — Politique singulière de cet ordre, 182.
- NORIS (cardinal). — Ses observations à propos de l'hérésie des *prédestinés*, XVI, 391.
- ¶ Notes écrites de la main d'un souverain (FRÉDÉRIC II, roi de Prusse) à la marge de Tacite, II, 459.
- ¶ Notice sur La Fontaine, VI, 232.
- ¶ Notice sur Clairaut. — Cet article n'est qu'en partie de Diderot, VI, 473.
- ¶ Notice sur Carle Van Loo, XIII, 70.
- ¶ Notices sur le peintre Michel Van Loo et le chimiste Rouelle, VI, 405.
- \* Nourrice. — Femme qui donne à téter à un enfant, XVI, 149. — Conditions nécessaires à une bonne nourrice, *ibid*. — Si les mères nourrissaient leurs enfants, ceux-ci seraient plus forts, plus vigoureux, 150. — La mère d'un enfant, quoique moins bonne nourrice, est encore préférable à une étrangère, 151. — Loi, en Turquie, qui favorise l'allaitement des enfants par leur mère, *ibid*.
- NOVERRE (*Jean-Georges*), chorégraphe célèbre, auteur des *Lettres sur la danse et les ballets*, V, 482.
- Noviciat. — C'est le temps le plus doux de la vie monastique, V, 16. — Une mère des novices met tous ses soins à séduire par son indulgence, *ibid*.
- \* Nu. — Qui n'est couvert d'aucun vê-

tement, XVI, 151. — Exemples de l'emploi de ce mot, *ibid.*

*Nuages.* — Comment ils se forment et comment ils se dissipent, V, 335.

*Nech*, soldat morave. — Offre le cas extraordinaire d'une grosseesse contre nature, IX, 408. — Extrait d'une lettre à ce sujet adressée au docteur Lefebvre, à Paris, *ibid.* — La *Gazette des Deux-Ponts*, année 1775, n° xxvi, explique comment cet homme avait engendré, 409.

\* *Nuire.* — C'est apporter un dommage ou un obstacle, XVI, 151. — Exemples de l'emploi de ce terme, *ibid.*

*Nuisible* (le). — Fait rire lorsqu'il ne l'emporte pas sur le défaut, IV, 471. — Est toujours l'idée principale et permanente du méchant, 472.

O

\* *Obéissance.* — Devoir le plus indispensable des sujets, XVI, 152. — Elle ne doit point être aveugle; exemples remarquables de désobéissance légitime, *ibid.*

\* *Objecter.* — C'est montrer le faux d'un raisonnement par la raison contraire qu'on y oppose, XVI, 153.

\* *Obscène.* — Se dit de tout ce qui est contraire à la pudeur, XVI, 153.

\* *Obscur.* — Privé de lumière, XVI, 153.

\* *Obscurité.* — C'est la dénomination d'une chose obscure, XVI, 153.

¶ *Observations sur la sculpture et sur Bouchardon*, XIII, 40-47.

¶ *Observations sur la division des sciences du chancelier Bacon*, XIII, 159-164.

¶ *Observations sur l'extrait que le journaliste de Trévoux a fait de la Lettre sur les sourds et muets*, I, 411.

¶ *Observations sur l'Phigénie en Tauride*, tragédie de Guimond de La Touche, VIII, 427.

¶ *Observations sur les Saisons*, poëme de Saint-Lambert. — Voyez SAINT-LAMBERT.

¶ *Observations sur l'instruction pasto-*

*rale de M<sup>r</sup> l'évêque d'Auxerre*, I, 441.

¶ *Observations sur la religion, les lois, le gouvernement et les mœurs des Turcs (sur les)*, morceau inédit, IV, 78. — Voyez BERGIER et PORTER.

*Observations sur le Fils naturel.* — Article de l'abbé de La Porte, tiré de l'*Observateur littéraire*, VII, 11-18.

¶ *Observations sur l'église de Saint-Roch*, morceau inédit, XIII, 3.

*Obstacles.* — Physiques ou moraux, il faut s'attendre à en rencontrer; conduite à tenir quand ils se présentent, II, 51.

\* *Obstination.* — Volonté permanente de faire quelque chose de déraisonnable, XVI, 154.

\* *Obtenir.* — Terme relatif à *solliciter*, XVI, 154.

\* *Obvier.* — C'est prévenir, empêcher, aller au-devant, XVI, 154.

*Occam*, cordelier anglais. — Chef de la secte des Nominaux, XIV, 286. — Philosophe scolastique, disciple de Scot, est surnommé le *Docteur singulier et invincible*, XVII, 105. — Ses querelles avec les papes Boniface et Jean XXII, *ibid.* — A écrit sur la logique, la physique et la théologie, *ibid.*

\* *Occasion.* — Moment propre pour agir ou parler avec succès, XVI, 154.

\* *Occurrence.* — Terme synonyme à *conjoncture*, XVI, 154.

*OCELLUS*, philosophe pythagoricien. — Principes de sa doctrine, XVI, 518.

*OCTAVIE*, fille de Claude et sœur de Britannicus. — Quoique fiancée à Silanus, Agrippine lui fait épouser Néron, III, 46. — Malgré ses aimables qualités, Néron la répudie, 72. — Britannicus étant mort, Agrippine se rapproche d'elle, 82. — Poppée veut amener son divorce, 102. — Est accusée d'adultère, 127. — Est exilée en Campanie, et bientôt rappelée, 128. — L'accusation d'adultère est reprise, *ibid.* — Est reléguée dans l'île de Pandataria; condamnée à mourir, on lui ouvre les veines; sa tête, séparée de son corps, est présentée à Poppée, 129.

*Ode.* — Réflexions sur ce sujet, VI, 442.

\* *Odieux.* — Digne de haine, XVI, 154.  
— Voyez *Haine*.

\* *ODIN, OTHEN ou VODEN.* — Le plus grand des dieux dans la mythologie des anciens Celtes, XVI, 155. — Dans le principe, c'est un prince scythie de ce nom qui vient conquérir leur pays, 156. — Histoire de ce conquérant, *ibid.* — Sa mort, *ibid.* — Qualifications qui lui sont données dans la mythologie conservée par les Islandais, 157. — Déesse qu'on lui donne pour femme, *ibid.* — Culte qui lui était rendu, *ibid.*

*OBIOT.* — Le peintre Bachelier lui communique son secret sur la *peinture en cire*, X, 67. — Devient fort habile dans la manœuvre délicate de l'*inustion*, *ibid.*

*Obov.* abbé de Cluny. — Célèbre écrivain du x<sup>e</sup> siècle, XV, 301.

*Odorat.* — Le plus voluptueux de nos sens, I, 352. — Voyez *Sens*. — Examen physiologique de ce sens, IX, 339.

\* *Odyssée.* — Poème épique d'Homère, dans lequel celui-ci décrit les aventures d'Ulysse, XVI, 158. — But de l'*Odyssée*, d'après le P. Le Bossu, *ibid.* et suiv. — Voyez *Iliade*.

*OEil.* — Cet organe est susceptible de s'instruire, I, 320. — Le toucher contribue à son éducation, *ibid.* et 323. — Est le plus superficiel de tous nos sens, 352. — Physiologie de l'œil, IX, 341. — Cet organe a toujours été considéré comme le siège ou l'organe du maléfice, XVI, 55.

*OEuvres choisies de Diderot, précédées de sa Vie*, par F. Génin, XX, 144.

*OEuvres morales de Diderot, contenant son Traité de l'Amitié et celui des Passions*, ouvrage attribué à tort à Diderot, XX, 99.

\* *Ofavai.* — Sorte de petite boîte très-vénérée des pèlerins japonais, XVI, 160. — Signification de ce mot, *ibid.*

\* *Offense, Offenseur, Offensé.* — Définitions de ces mots, XVI, 160.

\* *Officiers généraux.* — Patriarches et prophètes, I, 195, alinéa 23.

*Officiers subalternes.* — Archevêques, évêques, I, 196, alinéa 25.

\* *Officieux.* — Qui a le caractère bienfaisant, et est toujours disposé à rendre de bons offices, XVI, 161.

*OGINSKI (Michel-Casimir, comte)*, général de Lithuanie. — Impression que son jeu sur la harpe produit à Diderot, XVIII, 438.

\* *Oh.* — Interjection; exemples de son emploi, XVI, 161.

\* *Oindre.* — Enduire d'huile ou de quelque autre substance, grasse et molle, XVI, 162. — Origine de cette coutume, *ibid.*

¶ *Oiseau blanc (l')*, conte bleu, IV, 379 — Composé vers 1748, ce conte fut alors l'objet des recherches du lieutenant de police Berryer, 380. — Imprimé pour la première fois en 1798, *ibid.* — L'allégorie de cette débauche d'esprit ne permet pas d'en faire l'analyse; il faut lire le conte entier, 381-441. — Voyez *Pigeon blanc*.

*Oiseaux de proie.* — Leur organisation particulière, IX, 235, 236.

*Oisif.* — La demeure de l'homme oisif est un sépulcre, III, 255.

*Oisiveté.* — Elle engendre la débauche, et produit tous les désordres imaginables, I, 97. — Est contrainte à une machine vivante, IV, 328.

*OKAM.* — Voyez *OCCAM*.

*OLAVIDÈS (don Pablo)*, Péruvien, oydor (*conseiller d'Etat*) à Lima. — Sa loyale conduite à la suite du tremblement de terre de 1748-1749 est désapprouvée par le clergé péruvien, qui le dénonce à Madrid, VI, 467. — Le jésuite Ravago, confesseur du roi Ferdinand VI, le présente à son maître comme un impie, un scélérat digne du dernier supplice, *ibid.* — Est mandé à Madrid pour y rendre compte de sa gestion, *ibid.* — Obéit à cet appel; mais à peine arrivé il est jeté en prison et soumis aux plus indignes traitements, 468. — Est mis en liberté sous caution, *ibid.* — Épouse à Leganez dona Isabel de Los Rios, déjà deux fois veuve, *ibid.* — Mis, par cette union, en possession d'une



immense fortune, il fait reconnaître son innocence et rentre dans tous ses droits, *ibid.* — Forme une société de commerce avec Miguel Gigon, fixé à Paris, et Joseph Almanza, résidant à Madrid, *ibid.* — L'association ayant prospéré, il tient un grand état de maison, *ibid.* — Fait chaque année un voyage à Paris, d'où il rapporte ce qu'il a recueilli d'intéressant, 469. — Traduit en vers espagnols *Méropé* et *Zaïre*, tragédies de Voltaire, et fait représenter ces ouvrages par des acteurs à ses gages, sur un théâtre construit dans son hôtel, *ibid.* — Met en espagnol et fait entendre chez lui des opéras-comiques de Grétry, de Duni, etc., *ibid.* — Les familles catholiques suisses qu'il a laissées s'implanter dans la Sierra-Morena conjurent sa perte, 470. — Zamora, nommé inquisiteur par le roi Charles III, en fait sa première victime, 471. — On visite sa bibliothèque et ses manuscrits : on y trouve les *Oeuvres de Montesquieu*, de *Voltaire*, de *Jean-Jacques*, le *Dictionnaire de Bayle* et l'*Encyclopédie*, etc.; il est traîné dans les prisons; ses biens sont confisqués; est condamné à faire amende honorable et à être pendu. — Sa sentence est deux fois commuée, et enfin, à prix d'argent, il obtient la mainlevée de ses biens, sa réhabilitation et la liberté.

OLDECORN (HALL ou), jésuite anglais. — L'un des auteurs de la conspiration des poudres (1605); est mis à mort, XV, 279.

OLIBRI (le *Vorticose*). — Nom sous lequel Diderot désigne Descartes dans les *Bijoux indiscrets*, IV, 138. — Fondateur de la secte des Vorticoses (du système des tourbillons), 162. — Sa philosophie comparée à celle de Newton, 163.

\* *Oligarchie, Oligarchie*. — Définition de ces mots, XVI, 162. — Le gouvernement, chez les Romains, a plusieurs fois dégénéré en *oligarchie*, *ibid.*

OLIGNY (M<sup>lle</sup> d'). — Refuse les propositions que lui fait le marquis de Gouf-

fier; est enlevée par lui; suite de cette affaire, XIX, 227.

OLIVET (l'abbé d'), V, 440.

OLIVIER. — L'un des héros du conte les *Deux Amis de Bourbonne*, V, 265. — Son étroite amitié avec Félix, 266. — Sa mort, 267.

OLLIVIER ou OLLIVIER (*Michel-Barthélemy*), peintre du prince de Conti. — Expose, au Salon de 1767, quatre tableaux : le *Massacre des innocents*, XI, 323. — Un *Portrait*; une *Femme savante*, 324. — Une *Famille espagnole*, 325. — D'après le livret, il y avait encore à ce Salon plusieurs portraits d'Olivier que Diderot n'a pas décrits, *ibid.* — Talent estimable. Ne tient pas au Salon de 1769 les promesses de la précédente exposition, 447. — Expose, en 1771, sept tableaux dans le goût de Watteau et non dans sa manière; a besoin d'étudier beaucoup les grands maîtres, 521.

OLYMPIA. — Sacrifice auquel elle se résigne pour empêcher son amant de partir en campagne, IV, 362, 363.

OMAR (*Abou-Hafssah Ibn-al-Kallab*), second calife des Musulmans. — Donne à Amry (AMROU-BEN-EL-ASS), général des Sarrasins, l'ordre de brûler la bibliothèque d'Alexandrie, XIII, 442.

*Ombre de Raphaël (l') à son neveu Raphaël*; analyse de cette brochure, XVII, 502.

\* *Omphalomantie*. — Divination qui se faisait par le moyen du cordon ombilical, XVI, 162. — Étymologie de ce mot, 163. — Art des *omphalomantes*: son absurdité, *ibid.*

*Onctions huileuses*. — Leurs avantages hygiéniques, IX, 262.

*Onéirocritique*. — Celui qui déchiffre les songes, IV, 301. — Bloculocus occupe cet emploi à la cour de Manogoul, *ibid.*

ONÉSICRITE, philosophe cynique. — Comment il devint le disciple de Diogène, XIV, 263.

\* *Onomancie* ou *Onomamancie*, ou *Onomatomancie*. — Divination par les noms, XVI, 163. — Le mot *onomancie*

- devrait plutôt signifier *divination par les ânes*, *ibid.* — Était fort en usage chez les anciens, *ibid.* — C'est une observation fréquente dans l'histoire que les grands empires ont été détruits sous des princes portant le même nom que ceux qui les avaient fondés; exemples, 164. — Une des règles de l'onomanie chez les pythagoriciens, 165. — Exemples de différents présages rapportés à ce genre de divination, *ibid.*
- \* *Ontologie.* — C'est la science de l'être considéré en tant qu'être, XVI, 166. — Descartes proscriit les termes *ontologiques* de la philosophie scolastique: conséquences, *ibid.* — Cette science prend une autre face entre les mains des philosophes modernes, 167. — Comment on peut définir l'*ontologie naturelle*, 168.
- Opéra, Théâtres.* — Établissements de l'*Allée des Fleurs*, I, 236.
- Opéra-Comique.* — Du *Peintre amoureux de son modèle*, ouvrage de Duni, date l'introduction de ce genre de spectacle, V, 461. — La pièce d'*Ernelinde*, opéra de Poinsinet (1767), corrigée par Sedaine (1773), mise en musique par Philidor, marque le progrès de l'art et en prédit le durable succès, VIII, 459.
- \* *Ophiomancie.* — Divination par les serpents, XVI, 168. — Était fort en usage chez les anciens, *ibid.* — Explication que donne Pluche sur l'origine de cette divination, 169. — Les Prylles, peuple d'Afrique, avaient la coutume d'exposer leurs enfants aux serpents pour savoir s'ils étaient légitimes ou adultérins, *ibid.*
- Opinion.* — Ce qu'est celle d'un homme, I, 22.
- Opinions.* — Voyez l'*Entretien des Philosophes* et l'*Allée des marronniers*, I, 215 à 235.
- \* *Opposer.* — Former un obstacle, XVI, 170. — Exemples de l'emploi de ce mot, *ibid.*
- \* *Oppresseur, Opprimer.* — Terme relatif au mauvais usage de la puissance, XVI, 170. — *Oppression* a un sens relatif à l'économie animale, *ibid.*
- \* *Oppression.* — Définition de ce mot en morale et en politique, XVI, 170.
- \* *Opprobre.* — C'est le mépris de la société dans laquelle on est, XVI, 171.
- \* *Opulence, Opulent.* — Termes qui désignent la *grande richesse*, ou celui qui la possède, XVI, 171.
- Opusculs philosophiques et littéraires.* recueil publié par l'abbé de Vauxcelles, II, 196. — Ouvrages de Diderot qu'on y trouve insérés, *ibid.* et 506.
- Oraison de saint Julien.* — Ce qu'on entend par cette locution, XIX, 248 (note).
- Oraison funèbre.* — La première qu'on entendit à Rome fut celle de Junius Brutus, prononcée par Publius Valerius Publicola, III, 56. — Souvent avilie depuis son institution, mieux vaudrait qu'elle n'eût jamais été inventée, *ibid.*
- ORCOTOME*, nom donné, par La Mettrie, au docteur Ferrein, IV, 164. — Son opinion sur une question délicate, 165, 177. — Siège qu'il assigne à l'âme chez les femmes, 225.
- \* *Ordonner.* — Diverses acceptions de ce mot, XVI, 171.
- Organes.* — Leur état sain ou malade est le thermomètre de l'esprit, II, 406. — Tous ont leur poison, leur miasme qui les affecte, IX, 331. — On les accoutume à tout, *ibid.* — Des organes des sens, *ibid.* — Leur vie particulière, *ibid.* — Leurs sympathies, 332. — Considérés comme des animaux, *ibid.* — Les prescriptions du médecin faites en vue de cette idée, 333. — Comment ils prennent des habitudes, 334. — Nos vices et nos vertus sont dans leur dépendance, *ibid.* — Chaque organe a son plaisir et sa douleur particulière, 335.
- Organisation.* — Diderot la considère comme la base de la morale individuelle, XI, 124. — Propre à chaque espèce, 335.
- ORGOGLI.* — Voyez *BARON*.
- Orgue d'Allemagne.* — Travaux de Diderot pour le perfectionnement de cet instrument, IX, 77. — Mémoire



- sur ce sujet, 156-167. — Avantages de l'instrument proposé, 162. — Inconvénients qu'il présente, 164. — Observations sur le chronomètre, 165.
- Orgueil.** — Mauvaise passion ; elle rend méchante la créature qui en est affectée, I, 31.
- ORIBAZE.** — Nom d'un spinosiste désigné pour faire partie de l'assemblée générale des philosophes, I, 228, 229, 233, 234.
- \* **Orientale (Philosophie),** XVI, 172. — Origine des *gnostiques*, *ibid.* — Pourquoi ces philosophes prirent ce nom, 173. — Écrivains que l'on peut qualifier ainsi, *ibid.* — Époque à laquelle les philosophes orientaux prirent le nom de *gnostiques*, *ibid.* — Reproche qu'ils font à Platon, 174. — On reconnaît à travers leur système des vestiges du pythagorico-platonisme, *ibid.* — En quoi consistait le système de théologie des *gnostiques*, 175 et suiv.
- ORIGÈNE, philosophe néo-platonicien.** — Disciple d'Ammonius Saccas ; divulgue le secret de la philosophie ecclésiastique, XIV, 319. — Cet Origène n'est point celui des chrétiens, *ibid.*
- ORIGÈNE, célèbre docteur de l'Église au n<sup>e</sup> siècle.** — Ses maximes sur la religion, I, 487. — N'a pas eu, dit Voltaire, des idées bien nettes de la spiritualité, VI, 352. — Axiomes principaux de sa philosophie, XV, 293 ; XVI, 118.
- \* **Origénistes.** — Anciens hérétiques, XVI, 177. — Ce que la modestie permet de dire de leur doctrine, *ibid.* — Étaient, suivant l'histoire ecclésiastique, les sectateurs d'Origène, 178. — L'*origénisme* fut adopté principalement par les moines d'Égypte et de Nitrie ; bizarrerie de leurs opinions, *ibid.*
- \* **Originaire.** — Qui a pris son origine en quelque endroit, XVI, 178.
- Original.** — Ce qu'on doit entendre par ce mot en littérature, II, 331. — Collé, Rabelais, Aristophane, Molière, Shakespeare sont des écrivains originaux, *ibid.*
- \* **Acceptions de ce mot en peinture,** XVI, 179.
- \* **Originalité.** — Manière d'exécuter une chose commune, d'une manière singulière et distinguée, XVI, 179.
- \* **Originaux, Écrits.** — Différents sens dans lesquels ces termes peuvent se prendre, XVI, 178-179.
- \* **Origine.** — Commencement, naissance, germe, principe de quelque chose, XVI, 179.
- ORLÉANS (Jean-Baptiste-Gaston, duc d').** — Fait, en 1660, le legs au roi de plusieurs volumes de plantes et d'animaux, miniatures magnifiques de Nicolas Robert, XIII, 472.
- ORLÉANS (Louis-Philippe, 4<sup>e</sup> duc d')** (1752-1785). — Diderot, qui a conçu le projet du *Père de famille*, songe à mettre cet ouvrage sous sa protection, VII, 167.
- ORLOFF (Grigor-Grigorievich), prince russe.** — Manière dont Diderot juge de son caractère, III, 535. — Amant de l'impératrice Catherine ; ce qu'il se promettait après la mort de Pierre III, XVII, 489.
- ORMESSON D'AMBOILE (M. d').** — Diderot décrit sa maison et ses jardins. Son projet d'embellissement, XIX, 251.
- ORMUSD.** — Divinité de la doctrine des Parsis, XVII, 320. — Ce qu'il raconte à Zoroastre dans le *Vendidad*, *ibid.*
- \* **Ornement.** — Ce qui sert à parer une chose, XVI, 180.
- ORMASDE, ou Horsmidas.** — Divinité des Perses ; est l'auteur du bien, XVI, 263.
- ORON.** — Voyez АОТОНОИ.
- ORPHÉE.** — Personnage de la philosophie fabuleuse des Grecs, est, selon la mythologie, un chanteur ou poète de la Thrace, XV, 49. — Disciple de Linus, *ibid.* — Aristote et Cicéron prétendent qu'il n'y a jamais eu d'Orphée, *ibid.* — Toute l'antiquité atteste son existence, *ibid.* — Son histoire selon la fable, *ibid.* à 54.
- Orphelin de la Chine (l'),** tragédie de Voltaire. — Mauvais effet du luxe des costumes déployé pour la représentation de cet ouvrage, VII, 375, 376.

- Orpheline* (l'), ou le *Faux Généreux*, comédie de Bret. — Episode remarquable de cette pièce, VII, 310, 311.
- Orthographe*. — Des moyens simples et raisonnés de diminuer les imperfections de l'orthographe française, VI, 432.
- \* *Osée*. — Le premier des douze petits prophètes, XVI, 180. — Il est pathétique, court, vif et sentencieux, *ibid.*
- OSIRIS*, dieu d'Égypte. — Doctrine des prêtres attachés à son culte, XIV, 388. — C'était le soleil, 391.
- OSMA* (le Père), récollet espagnol. — Homme avare, ignorant, hypocrite, envieux, la sentine de tous les vices ; se met à la tête des furieux qui conspirent la perte de Don Pablo Olavidès, oydor de Lima, VI, 470. — Sollicite la place d'inquisiteur général, 471. — Fait offrir cette place à l'évêque de Zamora qui, d'accord avec lui, doit la refuser, *ibid.* — Ses intrigues amènent Charles III à révoquer l'édit de 1760, et à rendre l'Inquisition plus féroce que jamais, *ibid.* — Fait arrêter don Pablo Olavidès, qui, convaincu d'esprit philosophique, est soumis aux plus indignes traitements, 472. — Vend aux amis de Don Pablo sa réhabilitation et sa liberté, *ibid.*
- OSSAT* (Arnaud, cardinal d'). — Sa vie par M<sup>me</sup> d'Arconville, IX, 453. — Ses *Lettres*, dont la meilleure édition a été donnée en 1697 par Amelot de La Houssaie, sont un ouvrage classique pour les diplomates, *ibid.*
- OSTALUK*, colonel de spahis. — Sélim devient amoureux de sa femme, IV, 342. — Son duel avec Sélim, 346. — Comment il traite sa femme, 347.
- OSYMANDIAS*, roi d'Égypte, le premier qui fonda une *bibliothèque*, XIII, 440.
- OTHEON* (Marcus-Salvius). — D'abord favori de Néron, à qui il cède sa femme Poppée, III, 72. — Il avait enlevé cette femme à Rufus Crispinus, chevalier romain, 101. — Manége qu'il emploie de concert avec elle pour exciter l'amour de Néron, 102.
- OTHOX*, savant chroniqueur, évêque de Freisingen. — Regarde Senèque moins comme un philosophe païen que comme un chrétien, III, 187.
- OTWAY*, poète tragique anglais. — Sa *Venise préservée*, mélange de tragique et de burlesque, rapprochement dangereux, VII, 137.
- Oubli*. — Terme relatif à la mémoire, XVI, 180.
- \* *Oublier*. — Perdre la mémoire, XVI, 181. — Exemples de l'emploi de ce mot, *ibid.*
- OULDY* (Jacques-Charles), fils de Jean-Baptiste Oudry, le célèbre peintre d'animaux. — Expose, au Salon de 1761, un *Retour de chasse*, et un *Chat sauvage pris au piège*, X, 132. — Anecdote relative à sa *Chienne*, vendue au baron d'Holbach, XI, 6.
- Ouie* (l'). — Est le plus orgueilleux de nos sens, I, 352. — Voyez *Sens*. — Description de cet organe, IX, 339-340.
- Ouvrages faussement attribués à Diderot*, I, 6. — Voyez *Écrits apocryphes*, XX, 97.
- Ouvroir* (l'). — Chant perdu du poème de *Vert-Vert*, de Gresset, VI, 3. — Démarches faites à ce sujet par l'Institut de France auprès du prince Henri de Prusse, *ibid.* — Lettre du prince, 4.
- OVERLAET*. — Personnage d'Anvers qui copiait les tableaux de Téniers à la plume, XVII, 430.
- Oxford* (l'Académie ou Ecole d'). — Fondée par Alfred le Grand, XV, 301.

## P

*PACIAUDI* (Paolo-Maria), savant antiquaire italien. — Lettre que lui écrit le comte de Caylus au sujet d'une brochure de Diderot, X, 45.

\* *Pacification*. — Action de rétablir la paix et la tranquillité dans un État. XVI, 181. — Édits de *pacification* rendus en France pour pacifier les troubles de religion, *ibid.* — Édit de pacification dit *Édit de Nantes*, 182. — Les protestants se sont plaints

avec amertume de sa révocation, *ibid.*

— Il est certain qu'on a violé à leur égard la foi des traités, 183. — Danger imminent pour l'État d'être divisé par deux cultes opposés; mais est-ce une raison pour exterminer les adhérents à l'un des deux, *ibid.*

\* *Pacifique.* — Qui aime la paix; emplois de ce mot, XVI, 184.

PACOME (saint). — Instituteur de la règle des Cénobites, I, 129. — Ce que cette règle a d'antisocial, *ibid.*

PADILLA (*Maria*), maîtresse, puis femme de Pierre le Cruel, roi de Castille. — Son histoire offre une sorte de conformité avec celle de Poppée dans son union avec Néron, III, 100.

\* *Pain bénit.* — Pain que l'on bénit, le dimanche, à la messe paroissiale, XVI, 184. — Origine de cet usage, *ibid.* — Ce pain, dans les grandes villes, a été remplacé par du gâteau, *ibid.* — Ce que cet usage dispendieux coûte au pays tous les ans, 185. — Raison de s'épargner cette dépense, *ibid.* — Le préjugé et la coutume empêchent de supprimer le luminaire dans les églises, mais on pourrait épargner les trois quarts de ce qui se prodigue aujourd'hui, *ibid.* — Perte annuelle pour le royaume résultant des deux usages du pain bénit et du luminaire, *ibid.* — Combien de misérables à soulager avec tant de sommes prodiguées sans fruit et sans nécessité, 186.

\* *Pain conjuré* — Pain d'épreuve, fait de farine d'orge, que l'on donnait à manger à un criminel non convaincu, XVI, 186.

\* *Paix.* — C'est la tranquillité dont une société politique jouit, XVI, 187. — La guerre est une maladie violente du corps politique; il n'est en santé que lorsqu'il jouit de la paix, *ibid.* — Les passions aveugles des princes, allumées ou entretenues par des ministres ou des guerriers ambitieux, ont eu en tous temps les effets les plus funestes pour l'humanité, 188. — Dans les empires établis par les armes, les princes ou ministres pacifiques sont exposés aux censures et au ridi-

cule, *ibid.* — Réponse de Gustave III à ce qu'on lui disait de ses glorieux succès, 189.

*Paix* (la) de Clément IX. — Ce qu'on appelle de ce nom, XV, 262. — L'incendie, mal éteint, se rallume sous le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, 263.

PAJOU (*Augustin*), statuaire. — Expose, au Salon de 1759, un remarquable *Buste de Le Moyne*, X, 102. — N'expose rien, au Salon de 1761, qu'on puisse comparer au buste de l'exposition de 1759; on y remarque néanmoins un *Ange* d'un très-beau caractère, et *Deux Portraits* en terre cuite, 147. — Le *Portrait du Maréchal de Clermont-Tonnerre*, qu'il expose au Salon de 1765, mauvais, 433. — Au même Salon: le *Portrait de M. de La Live*, froid et plat, 434. — Le *Modèle de saint François de Sales*, lourd et maussade; que deviendra cette esquisse à l'exécution? *ibid.* — Un *Bénitier*, pauvre de forme, *ibid.* — Un *Tombeau*, dessin sans caractère, *ibid.* — Une *Bacchante qui tient le petit Bacchus*, mauvais groupe, *ibid.* — La *Leçon anatomique*, dessin; enlevez le cadavre, mettez à sa place un grand turbot et vous aurez une estampe toute prête pour une édition de Juvénal, 435. — Au Salon de 1767, ses *Bustes de la famille royale*, de celui du *Maréchal de Clermont-Tonnerre*. ses *Enfants de M. de Voyer*, son *Buste de M. de Saincey*, ses figures de la *Magnificence* et de la *Sagesse*: tout cela est d'une insupportable médiocrité, XI, 354. — Expose à ce même Salon un *Dessin de la mort de Pélopidas*. Cette composition ne peut soutenir la comparaison avec le *Testament d'Eudamidas* du Poussin, 355. — Son amour désordonné de l'argent a écrasé son talent, 356. — Le *Tombeau du roi Stanislas de Pologne*, un *Amour dominateur des éléments*, et quatre grandes figures, *Mars*, la *Prudence*, la *Libéralité* et *Apollon*, composent son envoi au Salon de 1769, 454. — Vassé lui souf-

- prise du tombeau du roi Stanislas, 459. — Les divers morceaux qu'il expose au Salon de 1771, sont tous d'une belle exécution, 534, 535. — Expose, en 1781, une *Statue de Blaise Pascal* et un *Buste de Grétry*, XII, 65.
- PALAFIX (don Juan de), prélat espagnol, VI, 458. — Don Carlos, roi de Naples, fait solliciter à Rome la canonisation de ce savant et pieux évêque, mort en Amérique martyr de la persécution des jésuites, *ibid.*
- PALAVICINI (le cardinal), secrétaire d'État du pape Clément XIII; nonce à Madrid près du roi Charles III. — Est mortellement frappé par l'ordre d'expulsion des jésuites de l'Espagne et des Indes, VI, 465.
- \* *Pâle, Pâleur.* — Acceptions de ces mots, XVI, 189.
- \* *Palinodie.* — Discours par lequel on rétracte ce que l'on avait avancé précédemment, XVI, 189. — Étymologie de ce mot, 190. — Son origine, *ibid.* — Palinodie attribuée à Orphée, *ibid.*
- PALISSOT DE MONTENOY (Charles). — Jugement passionné de cet écrivain sur la traduction de l'*Essai sur le mérite et la vertu*, par Diderot, I, 8. — Fait représenter, le 2 mai 1760, sa comédie *les Philosophes*, IV, 473; V, 176. — Tirade injurieuse de cette pièce, dirigée contre Diderot, *ibid.* — Ses calomnies touchant Helvétius, d'Alembert et Duclos, *ibid.* — Continue dans *la Dunciade*, poëme satirique, ses injurieuses attaques contre les philosophes, *ibid.* — L'abbé Morellet lui répond par un pamphlet intitulé *la Vision de Charles Palissot*, V, 377. — Jugement de Goëthe sur sa personne et ses écrits, et plus particulièrement sur ses comédies *le Cercle* et *les Philosophes*, 378, 379. — Jugement que, selon Diderot, il doit porter sur lui-même, 401. — Devient le parasite de M<sup>lle</sup> Hus, maîtresse du financier Bertin après la chute de sa *Zarès*, 439. — Doit au P. Bougeant la scène du colporteur dans *les Philosophes*, 440. — Ne manquait pas de talent à faire le fou, 443. — Rôle infâme qu'il se donne dans sa comédie de *l'Homme dangereux*, 451. — Rameau (le neveu) l'admire comme le parfait modèle de l'être abject et méprisable, 453. — Est traité, comme il le mérite, par le comte de Tressan, dans l'article *Parade* de l'*Encyclopédie*, VI, 382. — Revendique la comédie *le Cercle* et accuse Poinssinet de plagiat, *ibid.* — La pièce de Poinssinet, composée à la suite d'un défi, est applaudie à Paris; celle de Palissot est sifflée à Nancy, 383. — Lettre que lui écrit Voltaire au sujet de la dédicace du *Père de famille*, de Diderot, VII, 179. — Ce qu'il dit au sujet du titre du *Fils naturel*, 337. — Réponse de Lessing à sa remarque, 338. — Ce qu'est devenue sa comédie des *Philosophes*, XVIII, 523. — Il est l'auteur du *Satirique*. Sentiment de Diderot sur l'auteur de cette comédie, XX, 11. — Critique de cette pièce, 12.
- PALLAS, affranchi de Claude. — Il lui fait épouser Agrippine et adopter Néron, III, 46. — Amant d'Agrippine, ose proposer une loi contre les femmes qui s'abandonneraient à des esclaves, 51. — La loi passe, on lui décerne la préture avec une gratification de quinze millions de sesterces, 52. — Est disgracié, 79. — Amant et confident d'Agrippine, 80. — Accusé de conspiration, il est absous, 86. — Sa mort, 137.
- PALLI. — Jeune Taitienne, II, 220. — Le P. Lavoisier lui rend le même service que celui qu'il a déjà rendu à sa sœur, 239.
- PAMÉLA, roman de Richardson. — Plus simple, moins étendu, moins intrigué que *Grandisson* et que *Clarisse Harlowe*; est, comme ceux-ci, une œuvre de génie, V, 222.
- \* *Pammilies* ou *Pamyliès*. — Fêtes en l'honneur d'Osiris, XVI, 190. — Leur origine, 191.
- PAMPHILE, peintre grec, maître d'Apelles. — Peignit à l'encaustique, et donna des leçons de cette manière, X, 50.

*Pamphlets.* — Ceux publiés contre l'*Encyclopédie*, XIII, 121.

*Pan.* — Dieu des bergers, des chasseurs, et des habitants des champs, XVI, 191. — Histoire et culte de cette divinité, *ibid.* et suiv.

PANARD (Charles-François), poète-chansonnier. — Ce qu'il dit à Marmontel au sujet de la mort du chansonnier Gallet, son ami, VI, 225.

ΠΑΝΚΟΥΚΕ, libraire, éditeur de l'*Encyclopédie méthodique*. — Diderot l'autorise à se servir de ses articles de philosophie, XIII, 127. — Ces articles forment, dans cette immense collection, trois volumes in-4<sup>o</sup>, sous le titre de *Philosophie ancienne et moderne*, *ibid.* — Diderot le congédie, XIX, 319, 320.

*Pandours.* — Voyez *Capucins*.

PANÆTIUS DE RHODES, philosophe stoïcien. — Sa réponse touchant l'amour du sage, III, 274. — Fut plus attaché à la pratique du stoïcisme qu'à ses dogmes, XVII, 227. — Quels hommes il eut pour disciples, 228.

PANIN (le comte), personnage russe. — Son intimité avec la princesse Dashkoff était suspectée, XVII, 492.

*Pantomime* (de la), VII, 377. — C'est une portion du drame, 378. — Exemple pris de *l'Andrienne* de Térence, *ibid.* — Autre exemple tiré de *l'Héautontimoréménos* du même auteur, 379. — Il faut l'écrire, toutes les fois qu'elle fait tableau, *ibid.* — Molière n'a pas dédaigné de l'écrire, 380. — Térence, Plaute et Aristophane, ne l'ayant pas indiquée, ont souvent embarrassé les plus habiles interprètes, *ibid.* — Richardson en a habilement fait usage, *ibid.* — (Voyez *Sommaire*, p. 304.)

■ *Pantomime dramatique.* — Essai sur ce nouveau genre de spectacle, VIII, 458. — C'est une langue commune à toutes les nations, 459. — Exemple tiré du *Démophon* de Métastase, 461, 462

PAPÉ (le), nom donné par les chrétiens au chef de l'Église. — Détails sur ses prérogatives et ses fonctions, I, 195, 196, alinéa 24, 25.

*Papegai.* — Espèce d'oiseau en bois qui sert de but pour l'exercice de l'arquebuse, XVI, 193. — Avantage qu'il y aurait à supprimer cet exercice, *ibid.* — Les avantages faits aux rois de l'arquebuse pourraient être convertis en un prix annuel en faveur des laboureurs les plus laborieux et les plus habiles, 194.

PAPIN (Denis). — Ses découvertes en physique ont établi l'hétérogénéité de la matière, II, 68.

PAPIN, docteur en théologie, curé de Sainte-Marie à Bourbonne, V, 274. — Lettre qu'il écrit, en désaccord avec M. le subdélégué Aubert, au sujet d'Olivier et Felix (les Deux Amis de Bourbonne), *ibid.*

PAPINIEN (Emilius Papinianus), le premier jurisconsulte de l'antiquité, comparé à Sénèque, III, 112. — Sa mort héroïque, 113, 377, 378.

*Pâque*, cérémonie religieuse des Juifs, I, 202, alinéa 40.

PARACELSE (Philippe-Auréolus-Théophraste PARACELSE BOMBART DE HOBENHEIM), célèbre médecin suisse. — Appartient à la secte des théosophes, XVII, 244. — Sa vie, 245. — Fut un homme d'un mérite éclatant et d'une vanité prodigieuse, 247. — Quels furent ses disciples, 248. — Principaux axiomes de sa doctrine, *ibid.* et suiv.

■ *Paradoxe sur le comédien*, texte de 1773, VIII, 339. — Notice préliminaire, 341. — Le même ouvrage, revu vers 1778, publié pour la première fois en 1830, 361.

■ *Paraître.* — Se montrer, se manifester ; emplois de ce mot, XVI, 194.

*Paralytique* (le) secours par ses enfants, tableau de Greuze. — Figure à l'Exposition de 1763, X, 143. — Description touchante de ce tableau, que Diderot appelle de la morale en peinture, 207, 208. — Fait aujourd'hui partie de la collection de l'Ermitage à Saint-Petersbourg, 207.

*Parallèle de la condition et des facultés de l'homme avec la condition et les facultés des autres animaux.* — Re-



marques sur cet ouvrage, traduit de l'anglais par M. Robinet, IV, 94.

PERCEVAL (M. de). — Son fils se marie malgré lui; démarche de sa bru auprès de lui, XIX, 218.

\* *Parcourir*. — C'est visiter rapidement, XVI, 194.

*Pardon des offenses*. — Cette vertu morale est d'une grande âme, II, 87.

\* *Pardonner*. — C'est remettre le châtiment, promettre l'oubli d'une faute, XVI, 194.

\* *Paréas, Perréas ou Parias*. — On désigne ainsi, dans l'Hindoustan, une classe d'hommes séparée de toutes les autres, et l'objet de leur mépris, XVI, 195. — Quelque abjects qu'ils soient, ils prétendent à la supériorité sur les *Scriptures*, 196. — Nom odieux que l'on donne à ces derniers, à Surate, *ibid.*

*Paresse*. — Mauvaise passion; elle rend méchante la créature qui en est affectée, I, 31.

PARIS (le diacre). — Illuminé, enterré au cimetière Saint-Médard, église du faubourg Saint-Marcel. Farces que les *convulsionnaires*, stimulés par l'abbé Bécherau, jouent sur sa tombe, I, 150. — Guérison miraculeuse de Philippe Sergent, 151.

\* *Parler*. — Manifester ses pensées par les sons articulés de la voix, XVI, 196. — Acceptions différentes de ce mot, *ibid.*

PARMÉNIDE, philosophe éléatique. — Singularité de sa doctrine, III, 257. — A Zénon pour disciple, *ibid.* — Ses entretiens avec Socrate, *ibid.* — Sa doctrine et sa vie, XIV, 398; XVI, 196.

\* *Parménidécienne (Philosophie)*, ou *Philosophie de Parménide*, XVI, 196. — Doctrine de Parménide, *ibid.* — Principes établis par Platon dans son dialogue *le Parménide*, 197-198. — La philosophie de Parménide est restaurée, au XVI<sup>e</sup> siècle, par le philosophe napolitain Telesius, 199. — Notice sur la vie de ce dernier, *ibid.* — Principes de sa physique, 200-202.

\* *Parole*. — Mot articulé qui indique un objet, une idée, XVI, 202.

\* *Parole enfantine*. — Ce que l'on appelle par ce mot, XVI, 203.

PARR (Thomas). — Exemple de longévité; sa vie écrite par Harvey, IX, 395.

*Parrains*. — Nom des témoins obligés des enrôlements, I, 191, alinéa 6.

PARROCEL (Charles). — Expose au Salon de 1759 un mauvais tableau d'*Agar chassée par Abraham*, X, 101. — Faiblesse de son tableau de l'*Adoration des Rois*, exposé au Salon de 1761, 141. — Comparé à Vien, *ibid.* — Idée choquante dans son tableau de l'*Adoration*, *ibid.* — *La Sainte Trinité* qu'il expose au Salon de 1763, mauvais tableau, 220. — Expose, au Salon de 1765, deux tableaux : *Céphale qui se réconcilie avec Procris*; *Procris tué par Céphale*; anecdote à ce sujet, 341. — *Jésus-Christ sur la montagne des Oliviers*, et une *Esquisse* que ce peintre expose au Salon de 1767, deux mauvais tableaux, XI, 263-264. — Talent nul, 307. — Ne se relève pas au Salon de 1771, par son *Assomption de la sainte Vierge*, 518. — *La Pêche miraculeuse* qu'il expose en 1781 est une esquisse sans effet, XII, 55.

*Parsis (Religion des)*. — Ses ministres se divisent en cinq ordres, XVII, 316. — Les Parsis sont divisés en deux sectes, animées l'une contre l'autre du zèle le plus furieux, 317. — Résultat de leur dispute sur le *penon*, *ibid.* — Anquetil en profite pour s'instruire et se procurer les ouvrages qui lui manquent, *ibid.* — Voyez ZEND-AVESTA et Perses (Philosophie des).

*Parterre* (le). — Est le seul endroit où les larmes de l'homme vertueux et du méchant soient confondues, VII, 313.

\* *Particulier*. — Qui concerne l'espèce ou l'individu, emplois de ce mot, XVI, 203.

\* *Partir*. — Différentes acceptions de ce mot, XVI, 203.

\* *Partisan*. — Celui qui a embrassé le parti de quelqu'un ou de quelque chose, XVI, 204.

*Partisans*, I, 219, alinéa 11.

\* *Parvenir*. — Arriver au lieu où l'on



se proposait d'aller; emploi de ce mot, XVI, 204.

PASCAL (*Blaise*), janséniste célèbre. — Avait de la droiture, mais il était peureux et crédule, I, 131. — A eu pour maîtres des hommes qui n'étaient pas dignes d'être ses disciples, *ibid.* — Une de ses pensées sur la religion, 167. — Avait trouvé plusieurs propositions d'Euclide à l'âge où l'on appelle un cercle un *rond*, une ligne une *barre*, III, 454.

PASQUIER (*Pierre*), peintre en miniature. — Expose au Salon de 1769 un *Portrait de Diderot*, peint sur émail, d'après M<sup>me</sup> Therbouche, XI, 449, 450. — Expose au Salon de 1771 : *Portrait du Roi* (non ressemblant); *Portrait en émail de M<sup>me</sup> la Dauphine* (ressemblance sans âme); *Portrait de Voltaire*, peint à Ferney (sans caractère); *Portrait de M. Cochin*; Portraits : de M<sup>me</sup> Telluson, de M<sup>me</sup> Nerro, de Lyon; de M<sup>me</sup> Dugas de Bois-Saint-Just, de Lyon; de M. et de M<sup>me</sup> Terrasse, de Lyon. Ce peintre a de la légèreté et de la finesse dans le pinceau; mais il est froid, 507. — N'expose rien qui vaille au Salon de 1781, XII, 46.

\* *Pasquin*. — Statue mutilée, à Rome, XVI, 205. — Origine de son nom, *ibid.* — A Marforio pour interlocuteur, *ibid.* — Remontrances faites par un courtisan à Adrien VI, qui voulait faire disparaître cette statue, *ibid.*

\* *Pasquinades*. — Nom que l'on donne, à Rome, aux épigrammes et aux bons mots, XVI, 205.

*Passage de la mer Rouge*, I, 200, alinéa 35.

\* *Passager*. — Qui passe vite, qui ne dure qu'un instant, XVI, 206.

\* *Passant*. — Acceptions diverses de ce mot, XVI, 206.

\* *Passe-droits*. — Dans quelles circonstances les princes les commettent, XVI, 206. — Résultats de semblables injustices, 207.

\* *Passionner, passionné*. — Acceptions diverses de ces mots, XVI, 221.

*Passions*. — Celles relatives à l'intérêt privé, telles que l'amour de la vie,

le ressentiment des injures, l'amour des femmes et des autres plaisirs des sens, etc., renfermées dans de certaines bornes, ne sont, par elles-mêmes, ni injurieuses à la société, ni contraires à la vertu morale, I, 401. — L'excès seul les rend vicieuses, *ibid.* — Celles qui rendent l'homme vicieux sont pour lui autant de tourments, 120. — Elles sont dans la constitution de l'homme un élément dont on ne peut dire ni trop de bien ni trop de mal, 127. — Il en est qui élèvent l'âme aux grandes choses, *ibid.* — Sobres, elles font les hommes communs, *ibid.* — Amorties, elles dégradent les hommes extraordinaires, 128. — Fortes, mais réglées par une juste harmonie qui les met à l'unisson, elles sont un présent de la nature, *ibid.* — Se proposer leur ruine, c'est le comble de la folie, *ibid.* — Sont des effets du tempérament, II, 292. — N'en a pas qui veut, 293. — Il est rare qu'on n'ait pas une passion dominante, 379. — Elles détruisent plus de préjugés que la philosophie, VII, 126. — Étude physiologique des passions, IX, 351. — Volonté, liberté, *ibid.* — De la succession des passions diverses dans la même passion, 352. — Des idées des passions et des maux physiques, 354. — Correspondance des idées avec le mouvement des organes, *ibid.*

\* *Penchants, désirs et aversions* poussés à un certain degré de vivacité, XVI, 207. — Comment sont les maladies de l'âme, *ibid.* — Le plaisir et la peine sont les pivots sur lesquels roulent toutes nos affections connues sous le nom d'*inclinations* et de *passions*, 208. — Ils sont liés intimement aux passions et naissent de sources que l'on peut réduire aux quatre suivantes : 1<sup>o</sup> Les plaisirs et les peines des sens, *ibid.* — 2<sup>o</sup> Les plaisirs de l'esprit ou de l'imagination, *ibid.* — 3<sup>o</sup> Les plaisirs ou les peines résultant de notre perfection ou de notre imperfection, 210. — 4<sup>o</sup> Les plaisirs ou les peines trouvés dans le bonheur et

- le malheur d'autrui, 211. — Les sentiments qui nous portent vers les biens utiles peuvent se réduire sous trois chefs, 212. — L'admiration est la première et la plus simple de nos passions, 214. — Peut-on mettre la joie et la tristesse au rang des passions, *ibid.* — L'inquiétude, passion mixte qui nous fait souvent prévenir le mal et perdre le bien, 215. — Diverses passions que produisent la joie et la tristesse, *ibid.* — En quoi l'amour de soi-même diffère de l'amour-propre, 216. — Ce sont les passions qui mettent tout en mouvement, 217. — Elles ont toutes une sorte de douceur qui les justifie à elles-mêmes, 219. — Excitent dans le corps, et surtout dans le cerveau, tous les mouvements utiles à leur conservation, 220. — La passion nous fait abuser de tout, *ibid.*
- PASTEUR (*Louis*), chimiste. — Adversaire des partisans de l'hétérogénéité ou génération spontanée, II, 58.
- PATAGONS. — Bougainville, qui les a vus à la Terre de Feu, a réduit à leur juste valeur les exagérations des voyageurs touchant leur taille colossale, II, 201, 211.
- \* *Patience*. — Vertu qui nous fait supporter un mal qu'on ne saurait empêcher, XVI, 221. — On peut réduire à quatre classes les maux dont notre vie est traversée, *ibid.*
- Patriarches. — Voyez *Officiers généraux*, I, 195, alinéa 23. — Platon, dans le *Timée* et le *Critias*, établit que ce sont les mêmes hommes que les habitants de l'Atlantide, et que cette contrée n'est pas autre que la Palestine des Israélites, IX, 225, 226.
- PATRICE (*François*), philosophe pythagoréo-platonico-cabalistique. — Réduit son système au platonisme pur, XVI, 542. — Profite des idées de Télésius sur la réforme de la philosophie parménidéenne, 543. — Eut pour amie Tarquinia Molza, *ibid.*
- PAUL (saint). — Voyez *CORDONNIER* gentilhomme.
- PAUL (saint), citoyen romain, né à Tarse. Il porta d'abord le nom de SAUL. — Ce qu'il écrivait aux Thessaloniens, I, 486. — Pharisien, de la tribu de Benjamin, il respirait le carnage des disciples de Jésus-Christ lorsque, frappé d'une lumière soudaine sur le chemin de Damas, il se convertit et devint l'apôtre de l'Evangile, X, 282. — Ce sujet a fourni à Deshayes le sujet de l'un de ses meilleurs tableaux, *ibid.* — Cet apôtre cessa d'être philosophe lorsqu'il devint un prédicateur, XV, 288.
- PAUL III (BORGHÈSE), pape. — Promulgue, en 1540, la bulle d'institution des Jésuites, XV, 274. — Borne à soixante le nombre des profès, 275.
- PAULINE, seconde femme de Sénèque. — Veut mourir avec son mari, proscrit, III, 142.
- PAULMY (*Antoine-René VOYER D'ARGENSON*, marquis de). — Ce qu'il a dit dans les notes jointes au catalogue de sa bibliothèque (*aujourd'hui Bibliothèque de l'Arsenal*), au sujet de l'ouvrage de Diderot, de *l'Interprétation de la Nature*, II, 5. — Note de son catalogue au sujet de M<sup>me</sup> de Puisieux, IX, 77.
- PAUSIAS DE SICYONE, célèbre peintre grec, élève de Pamphyle. — Acquit une grande réputation dans la peinture dite *encaustique*, dont il donna des leçons, X, 50.
- PAVILLON, évêque d'Aleth. — Se déclare contre le formulaire d'Alexandre, VII, 231.
- PAYS-BAS. — Voyez *HOLLANDE*.
- PAYS-BAS AUTRICHIENS. — Recettes et dépenses de ce pays, XVII, 458. — Population et agriculture, 459. — Manufactures et fabriques, 462. — Navigation, 463. — Droits d'entrées, de sorties et autres, 465. — Jurisprudence et procédure, *ibid.* — Comparaison de la jurisprudence des faillites en Angleterre, 465. — Le luxe, 466. — Science du commerce, 467. — Absurdité dans l'administration des Pays-Bas autrichiens, *ibid.* — Valeur du florin de Brabant, 468.
- Péché originel*, I, 201, alinéa 38. — Nom

que lui donnait Ninon de Lenclos, 164. — Son châtimement, juste à l'égard d'Adam, l'est-il pour les générations à venir ? II, 98.

\* *Pécune*. — Saint-Augustin en a fait une divinité réelle des Romains, malgré Juvénal, qui devait être mieux renseigné que lui, XVI, 222.

\* *Pédaliens*. — Peuples anciens des Indes, XVI, 222.

\* *Peine*. — Sensation qui rend notre existence désagréable, XVI, 222.

*Peines à venir*, I, 212-213, alinéa 63.

*Peines et des Délits (Traité des)*, ouvrage de Beccaria. — Voyez BECCARIA.

*Peines et Plaisirs*. — Les peines profondes et les plaisirs violents sont muets, VIII, 386. — Le plaisir et la peine sont les pivots sur lesquels roulent toutes nos affections connues sous le nom de passions, XVI, 208. — Voyez \* *Passions*.

*Peintre (le) amoureux de son modèle*, opéra-comique. — Voyez DUMI.

*Peintres (les)*. — En quoi ils pourraient être très-utiles aux acteurs, VII, 335. — Ceux qui ne sont pas physiognomistes sont de pauvres peintres, X, 484. — C'est à eux qu'il appartient d'éterniser les grandes et belles actions, d'honorer la vertu malheureuse et de flétrir le vice, 502. — Le travail du peintre d'histoire, infiniment plus difficile que celui du peintre de genre, 504. — Point de grands peintres qui n'aient su faire le portrait : témoin Raphaël, Rubens, Le Sueur, Van Dyck, 507. — Pourquoi le peintre est communément un mauvais portraitiste, XI, 152, 153. — Doivent réunir à une imagination grande et forte, un pinceau ferme, sûr et facile, XII, 88. — Sont encore plus sujets au plagiat que les littérateurs, 103.

*Peinture (la)*, poème didactique en trois chants, par Le Mierre, XIII, 78. — Examen de cet ouvrage, 79.

¶ *Peinture en cire (Histoire et secret de la)* ou de l'*encoustique* des Anciens, X, 43. — Diderot, auteur de ce traité, le publie en gardant l'anonyme, 45.

— Des essais d'application sont faits par Bachelier et par le comte de Caylus, 46.

*Peinture et Sculpture*. — Il est plus difficile de bien juger de la sculpture que de la peinture, X, 418. — Ce qui constitue la belle peinture, 482. — Il faut qu'elle ait des mœurs, 501. — Des différents genres, 507. — De l'art de draper, *ibid.* — Antagonisme des peintres de genre et des peintres d'histoire, *ibid.* — Distinction à établir dans la classification des peintres de genre, 508. — De la peinture et de la sculpture en portrait, 509, 510. Comme la poésie dramatique, la peinture a ses trois unités, XII, 89.

*Peinture de genre*. — Elle a sa loi, XII, 98.

*Pèlerines*. — Dangers d'une mauvaise rencontre qu'elles courent parfois dans l'*Allée des épines*, I, 198, alinéa 29.

PÉLISSON (Paul FONTANIER). — Voltaire le considère comme un hypocrite ambitieux, sans honneur et sans probité, VI, 353. — Cède à M. de Chyniac le manuscrit d'une partie inédite de l'*Histoire des Celtes* de Pelloutier, son oncle, 433.

PELLEGRIN (l'abbé). — Vers sur sa cuvette, cités avec admiration par l'abbé de Canaye, VI, 305.

PELLOCTIER (Simon), historien français. — Auteur d'une *Histoire des Celtes*, imprimée à La Haye en 1740 ; réimprimée, plus correcte, à Paris, en 1771, par les soins de Chyniac de la Bastide, VI, 433.

PÉLOPIDAS, célèbre général thébain, I, 210, alinéa 59. — Sa belle sentence au lit de mort, III, 69.

*Penchants*. — En morale, les penchants intéressés peuvent devenir essentiels à la vertu, I, 72. — Dénaturés, ils sont le comble de la misère, 78. — Cas dans lesquels ils deviennent nuisibles tout ensemble à la créature et au bien général, 102. — Sont la passion dominante des tyrans, 114.

\* *Pénétration*. — Facilité dans l'esprit de saisir promptement et sans fatigue les choses les plus difficiles, XVI, 223.

*Pénétrer*. — Terme relatif à l'action d'un corps qui s'insinue avec peine dans l'intérieur d'un autre, XVI, 223.

\* *Pénible*. — Qui se fait avec peine, XVI, 223.

*Pensée*. — Modifiée par l'état physique de l'individu, le tour qu'elle prend dans la maladie devient un guide pour le pronostic du médecin, II, 379. — Est volontaire et involontaire, IX, 351.

■ *Pensées*, morceau inédit, IV, 32.

*Pensées bizarres sur le dessin*, X, 461.

■ *Pensées détachées sur la peinture, la sculpture, l'architecture et la poésie*, pour faire suite aux *Salons*, XII, 73.

■ *Pensées philosophiques*, I, 123. — Notice préliminaire, 125. — Diderot compose, en l'espace de trois jours, cet ouvrage destiné à subvenir aux besoins de M<sup>me</sup> de Puisieux, qui en tire cinquante louis, *ibid.* — Un arrêt du Parlement, en date du 7 juillet 1756, condamne le petit volume au feu, *ibid.* — Elles reparaissent, en 1757, sous le titre d'*Étrennes aux esprits forts*, *ibid.* — Sont traduites en plusieurs langues, *ibid.* — Donnent lieu à de nombreuses controverses, suscitées par le P. Senemand, jésuite, l'abbé Ilharat de La Chambre, Palissot, etc., 126.

■ *Addition aux Pensées philosophiques*, publiée en 1770. — Dans le recueil publié à Londres (*Amsterdam*) 1770, par Naigeon, cette *Addition* porte le titre de *Pensées sur la religion*, 158.

■ *Pensées sur l'interprétation de la nature*. — Diderot compose cet ouvrage en 1754, pour répondre à une demande d'argent que lui fait M<sup>me</sup> de Puisieux, sa maîtresse, I, XLII. — Notice de M. Assézat sur cet ouvrage, II, 3. — Remarques du marquis de Paulmy, 5. — Jugement de M. Daminon touchant la marche de l'esprit philosophique de Diderot, 6. — L'auteur, aux jeunes gens qui se disposent à l'étude de la philosophie naturelle, 7. — Diderot ne suit dans cet ouvrage d'autre ordre que la succession de ses pensées, 9.

*Pensions* (les), onzième essai de l'an-

neau magique de Cucufa, IV, 232. — Placard de convocation affiché par ordre de Mangoul, 234. — Séance d'examen du droit des veuves postulantes, 235, 236. — Conséquences de cet examen, 237.

*Pentimenti*. — Mot dont les Italiens se servent pour parler des corrections qu'un maître fait à ses premières idées, XII, 123. — Ceux de Rembrandt ont enflé son œuvre de plusieurs volumes in-folio, *ibid.*

PERCELLIS, peintre hollandais. — Exécute, en une seule journée, une marine qui enlève tous les suffrages, XII, 128.

*Perceptions*. — Plusieurs nécessaires la fois; sinon, impossible de raisonner et de discourir, I, 370.

PERDICCAS, général d'Alexandre. — Épouse Cléopâtre, sœur de celui-ci, II, 465.

\* *Perdre*. — C'est le corrélatif de *conserver*, XVI, 223.

■ *Père de famille (le)*, comédie en cinq actes et en prose, VII, 169. — Imprimé en 1758, représenté, pour la première fois, en 1760, sur le théâtre de Marseille, et, le 18 février 1761, sur celui de la Comédie-Française, 171. — Acteurs qui ont créé les rôles de cette pièce, *ibid.* — Lettres de Voltaire au sujet de cet ouvrage, 172. — Est repris en 1769, *ibid.* — Son effet sur la marche générale du théâtre, 173. — Dénoncé par Fréron comme plagiat d'une comédie de Goldoni, 174. — Goldoni réfute lui-même cette accusation, 175, 176. — Obtient un succès complet à la reprise du 10 août 1769 à Paris, 177. — A un succès de larmes à Naples en 1773, *ibid.* — Sifflé à Paris en 1811; compte rendu de cette réaction par Geoffroy, critique du *Journal de l'Empire*, *ibid.* — Remis au théâtre en 1835, est applaudi, 178. — Distribution des rôles à cette époque, *ibid.* — Traduit en italien, en anglais, en allemand, en russe, *ibid.* — Remarquable dédicace de cet ouvrage à la princesse de Nassau-Sarrebruck, 179. — Genre dans

lequel cette pièce est écrite, 303. — Analyse ou esquisse de cet ouvrage, conçu selon la poétique d'Aristote, 323-326. — Manière dont ce drame a été composé, 336. — Succès obtenu, VIII, 401. — Diderot annonce, dans une lettre à M<sup>lle</sup> Volland, un grand bruit à la Comédie-Française à l'occasion de cette pièce, XIX, 312. — Détails sur sa représentation, 314. — Autres détails, 315, 320. — Scène sanglante qui arrive à la dernière représentation, 323.

**PÉRÉGRIN**, philosophe cynique. — Quelle est la plus louable action de sa vie, XIV, 266.

**PÉREIRE** (*Jacob-Rodrigue PEREIRA*, dit), premier instituteur des sourds-muets, cité, I, 403. — Succès de sa méthode sur le fils de M. d'Étigny, directeur des fermes de la Rochelle, XIV, 441.

**Pères de l'Église**. — Ce qu'ils font, ne voulant pas se servir des principes de Cicéron, I, 148.

\* **Pères (les) malheureux**, tragédie bourgeoise, en prose et en un acte, VIII, 18. — Diderot a emprunté l'idée et en partie la conduite de ce drame à Salomon Gessner, 20.

\* **Perfection**. — Définition métaphysique de ce mot, XVI, 224. — Raison déterminante de la perfection, *ibid.* — Toute perfection a ses règles, 225.

\* **Perfectionner**. — Corriger ses défauts, avancer vers la perfection, XVI, 226. — Exemples de l'emploi grammatical de ce mot, *ibid.*

\* **Perfide, Pénitence**. — Est un mensonge de toute la personne, d'après La Bruyère, XVI, 227.

**PÉRIANDRE**, un des sept sages de la Grèce. — Ce titre lui est resté malgré les attaques dont il a été l'objet, XV, 62. — Meurt âgé de quatre-vingts ans, 63.

**Péricarde**. — Enveloppe cellulaire du cœur, IX, 289. — Ses utiles fonctions, *ibid.* — Plus fort dans les animaux privés de diaphragme, *ibid.*

**PÉRICLÈS**, célèbre Athénien. — Suit le conseil d'Alcibiade, son neveu, dans la guerre du Péloponèse, II, 475.

**PÉRIGON** (*Nicolas*). — Les gouaches que

ce peintre expose en 1775 ne sont pas sans mérite, XII, 20. — A l'exposition de 1781, ses gouaches se recommandent par des effets harmonieux et des détails bien naturels, 49.

\* **Péril (le) du moment**, poésie, IX, 64.

**Périnthienne (la)**, comédie de Ménandre, dont Térence a transporté l'intrigue dans *l'Andrienne*, VII, 317. — Voyez *l'Andrienne*.

\* **Péripatéticienne (Philosophie)**. — La proscription de la doctrine d'Aristote marqua la date de ses progrès pendant les <sup>xiii</sup>e et <sup>xiv</sup>e siècles, XV, 301. — Prend alors le nom de *Scolastique*, 302. — Donne naissance au droit canonique, monstrueux assemblage de théologie et de philosophie, *ibid.* — De la vie d'Aristote, XVI, 227. — De la logique d'Aristote, *ibid.* — De la philosophie naturelle d'Aristote, 232. — Principes de sa psychologie, 237. — Sa métaphysique, 240. — De l'athéisme d'Aristote, voyez *Aristotélisme*. — Principes de la morale ou de la philosophie pratique d'Aristote, 243. — Ses successeurs, 245. — Principes de physique de Straton, 247. — Des philosophes récents aristotélico-scolastiques, 250. — Des philosophes qui ont suivi la véritable philosophie d'Aristote, 252.

\* **Périr**. — Acception de ce mot, XVI, 253.

**PÉRONNE**. — Événements que cette ville rappelle à Diderot, XVII, 471.

\* **Perpétuer**. — Rendre durable, XVI, 253.

\* **Perplexe, Perplexité**. — État de l'esprit incertain, XVI, 253.

**PERRAULT**, exempt de police. — Son rapport sur Diderot au lieutenant de police, XX, 122.

**PERRON** (cardinal du). — Anecdote sur lui, III, 221 (note).

**PERRONEAU** (*Jean-Baptiste*), peintre et graveur, élève de Natoire et de Laurent Cars. — Se montre d'abord avec distinction comme pastelliste. et passe bientôt inaperçu, X, 204, 205. — Parmi ses portraits exposés au Salon de 1765, il s'en rencontre un qu'on peut



- regarder, 310. — Anecdote relative à un portrait du peintre La Tour, qu'il consentit à faire en 1750, portrait qui se voit aujourd'hui au musée de Saint-Quentin, XI, 152. — Expose, au Salon de 1767, un *Portrait de femme* bien traité dans plusieurs parties, 155. — Ses portraits sont généralement faits avec esprit, *ibid.* — Jugement sur cet artiste, 306.
- PERRONET** (*Jean-Rodolphe*), célèbre ingénieur des ponts et chaussées. — Diderot se trouve avec lui à la Comédie, XIX, 315. — Il est très-malade, 318. — Diderot dîne chez lui, 320.
- \* *Persécuter, Persécuteur et Persécution*, XVI, 254. — La religion chrétienne persécutée par les empereurs romains, *ibid.* — A peine commence-t-elle à respirer que l'Eglise persécute à son tour, *ibid.* — La persécution, contraire à la douceur évangélique, n'est pas moins opposée à la raison et à la saine politique, 255.
- PERSÉE**, philosophe stoïcien, disciple de Zénon, XVII, 224. — Se laisse surprendre dans l'Acro-Corinthe, qui était confié à sa garde, 225. — Quel fut son disciple, *ibid.*
- \* *Perses (Philosophie des)*, XVI, 256. — De Zoroastre, 257. — Sa vie, *ibid.*, 258. — Des Guèbres, *ibid.* — Des livres attribués à Zoroastre, 259. — Le Zend n'est point un ouvrage de Zoroastre, *ibid.* — Voyez ZEND-AVESTA. — Des oracles de Zoroastre, *ibid.* — Du mage Hystaspe, 260. — D'Ostanès ou d'Otanès, *ibid.* — Du mot *mage*, *ibid.* — De l'origine du magianisme, *ibid.* — Du caractère du mage, *ibid.* — Des classes des mages, *ibid.* — Des devoirs des mages, 261. — Des sectes des mages, *ibid.* — De leur philosophie, 262. — Des dieux des Perses, *ibid.* — Principes du système de Zoroastre, 263. — Ce que contient le *Sadder*, livre sacré, 265. — Des dieux et des temples des Perses, *ibid.* — Abrégé des prétendus oracles de Zoroastre, 266. — Philosophie morale des Perses, 268.
- PERSIÈLO**, membre de l'Académie de Banza, IV, 163. — Son avis sur le langage des bijoux, *ibid.*
- \* *Persister*. — C'est demeurer ferme, dans le même état d'âme, d'esprit et de corps, XVI, 269.
- \* *Personnage*. — Acceptions de ce mot, XVI, 269.
- \* *Persuasion*. — Définition grammaticale de ce mot, XVI, 269.
- PERTINAX**, empereur romain. — Son élection à l'empire donne lieu à de grandes manifestations de joie, VI, 336. — Fragment de Lampride sur ce sujet, traduit par Diderot, *ibid.*
- \* *Pervers, Pervertir, Perversion, Perversité*. — Termes relatifs à la corruption de l'esprit ou du cœur au dernier degré, XVI, 269.
- Pesanteur*. — Expérience d'une boule suspendue par un fil; ce qu'elle prouve, II, 70. — En quoi elle diffère de la force d'inertie, *ibid.*
- \* *Peser les malades*. — Ancienne coutume, en Angleterre, de peser les enfants malades au tombeau de quelque saint pour les guérir, XVI, 270.
- PETAU** (le Père), jésuite. — Son livre *Rationarium temporum*, le meilleur sur cette matière, III, 494. — Ses suppositions en matière de chronologie sacrée, XIV, 181.
- PETIT** (l'abbé), curé du Mont-Chauvet, en Basse-Normandie, V, 496. — Auteur d'une tragédie, *David et Betsabé*, *ibid.* — Manière dont il démontre combien il est facile de conduire une pièce de théâtre, *ibid.* — Conduite inconvenante de J.-J. Rousseau à son égard, *ibid.*
- PETIT** (*Antoine*), docteur en médecine. — Lettre à Diderot en réponse à une question d'anatomie et de physiologie, IX, 242.
- \* *Petit*. — Terme corrélatif et opposé de *grand*, XVI, 270. — Se prend au simple et au figuré, *ibid.*
- \* *Petitesse*, XIV, 271. — Voyez \* *Petit*.
- PETITOT** (*Jean*). — Notice sur ce célèbre peintre en émail, XIV, 411.
- Petits-Mâîtres*. — Jeunes habitués de l'Allée des fleurs. — Leur portrait, I, 238, alinéa 11.
- \* Définition de ce mot, XVI, 270 —



Opinion de Voltaire sur les petits maîtres, 271. — Mot de Sénèque sur ceux de Rome, *ibid.*

PEUCHET (Jacques). — Publiée, en 1799, le *Dictionnaire universel de géographie commerciale*, rédigé sur les matériaux fournis par l'abbé Morellet, VI, 393. — Compte rendu du prospectus de cet ouvrage, annoncé trente ans avant sa publication, *ibid.*

Peuple. — Il faut que sa vie soit simple et frugale, II, 477. — Plus il est occupé, moins il est factieux, *ibid.* — Moyen de l'appauvrir, en se donnant les apparences de le protéger, *ibid.* — Il faut lui permettre la satire et la plainte, *ibid.* — Pourquoi il aime à parler, et court aux exécutions, VI, 180. — Est avide de spectacles, *ibid.* — Est terrible en sa fureur; mais elle ne dure pas, *ibid.* — Sa misère l'a rendu compatissant, *ibid.*

Peuple de Dieu. — Entraîné par Moïse, I, 200, alinéa 35.

PEYRILHE (Bernard), célèbre médecin français. — Auteur d'une *Histoire de la chirurgie*, citée avec éloges, III, 337. — Ce qu'il rapporte dans cet ouvrage sur l'extirpation de la matrice, IX, 393. — Compte rendu de cette *Histoire*, commencée par Dujardin, IX, 470-476. — Son éloge de Galien est un modèle de grâce et d'élégance, 474.

PEZAY (Alexandre-Frédéric-Jacques Masson, marquis de). — N'est point l'auteur d'un morceau éloquent inséré dans son *Éloge de Fénelon*: ce morceau lui a été fourni par Diderot, IV, 105. — Traducteur médiocre de Catulle et de Tibulle, VI, 424.

PHALARIS, tyran d'Agrigente. — Zénon engage la jeunesse à se délivrer de son joug, XIV, 399. — Les Agrigentins, indignés, se soulèvent brusquement et assomment de pierres le tyran, *ibid.*

PHANIAS DE LESBOS, philosophe péripatéticien, XVI, 249.

PHARAON, roi d'Égypte, père de Sésostris. — Est englouti avec son armée

dans les eaux de la mer Rouge, I, 201, alinéa 35.

Pharisiens, secte juive. — Leur origine, XV, 341. — Leur doctrine, 342. — Leurs mœurs, 345. — Le Talmud les partage en sept ordres, *ibid.*

PHÉDIME. — Nom d'une femme galante, retirée avec Agénor dans l'Allée des fleurs, I, 240-241, alinéa 17, 18, 19, 20.

PHÉDOX d'Élis, disciple et ami de Socrate. — Sa doctrine fut celle de son maître, XV, 65.

PHÈDRE, fabuliste latin. — Ses fables n'ont eu d'abord qu'une publicité restreinte, III, 352.

PHÉVICE, veuve d'un pacha dans les *Bijoux indiscrets*. — Ce que dit son bijou lorsqu'elle sollicite une pension, IV, 235.

\* Phéniciens (*Philosophie des*), XVI, 271. — Philosophes renommés qui appartiennent à ces peuples, 272. — Système de cosmogonie de Sancho-niaton, *ibid.* — L'esprit du commerce est contraire à la philosophie; en effet, que demande un commerçant qui descend sur un rivage inconnu? 273.

Phénomènes trompeurs, II, 42. — Leurs causes; manière de les étudier, 43.

PHÉRÉCIDE, philosophe grec né à Scyros. — Fut le maître de Pythagore, XVI, 493. — Est le premier qui ait entre-tenu les Grecs de l'immortalité de l'âme, *ibid.* — Comment commençait son ouvrage sur l'origine des choses, *ibid.*

PHIDIAS. — La *Vénus de Lemnos* est le seul ouvrage auquel ce célèbre sculpteur ait osé mettre son nom, XIII, 41.

PHILIDOR (Fr.-André DAVICAN, dit), célèbre compositeur, non moins célèbre joueur d'échecs, V, 387. — Ce que le chevalier de Jaucourt rapporte de lui au mot ÉCHECS de l'*Encyclopédie*, 388. — Auteur de la musique d'*Ernelinde*, opéra de Poinciset, VIII, 459. — Rend visite à Diderot. Ce qu'il lui dit de sa fille, XIX, 338. — Diderot lui écrit pour le dissuader de jouer aux échecs, XX, 79.

PHILIPPE II, dit *Auguste*, roi de France.

— Part pour la Terre-Sainte avec Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, XIV, 247. — Rentre en France, *ibid.*

PHILIPPS (miss), célèbre courtisane. — Comment elle répare sa fortune en écrivant ses mémoires, XVIII, 526.

PHILOCRÈTE. — Beauté de son discours à Néoptolème, qui lui rend les flèches d'Hercule, VIII, 405, 406.

PHILOLAUS, philosophe pythagoricien. — Principes de sa doctrine, XVI, 523.

PHILOX, philosophe juif. — Ce qu'il rapporte de la secte des Esséniens, XV, 330.

PHILOPON (*Jean*), grammairien d'Alexandrie, l'un des écrivains du v<sup>e</sup> siècle qui ferment l'ère de la philosophie platonico-origénico-alexandrine, XV, 298.

*Philosophe sans le savoir (le)*, comédie de Sedaine. — De la première représentation de cette pièce, VIII, 352. — Cet ouvrage obtient un éclatant succès à la troisième représentation, 383.

*Philosophes (les)*, comédie de Palissot, représentée pour la première fois le 2 mai 1760, IV, 473; V, 176. — Voyez PALISSOT.

*Philosophes*. — Habituez de l'Allée des marronniers, I, 215. — Gens graves et sérieux; raisonneurs de profession, leurs qualités, *ibid.* — Rôle du philosophe dans la société, III, 248. — Le philosophe doit pouvoir dire : *Je ne serai point esclave*, 250.

\* Il n'y a rien qui coûte moins à acquérir que le nom de *philosophe*, XVI, 273. — Caractère du philosophe, 274 et suiv.

*Philosophie*. — Elle est aussi éloignée de l'impiété que la religion du fanatisme, I, 9. — Moyen de la rendre recommandable aux yeux du vulgaire, II, 19. — Les faits sont sa véritable richesse, *ibid.* — Elle est de deux sortes, expérimentale et rationnelle, 20. — L'une a les yeux bandés et marche en tâtonnant, l'autre observe et se recueille, afin de se former un flambeau, *ibid.* — Esquisse de la physique expérimentale, 21. — La philoso-

phie expérimentale, étude innocente, ne demande aucune préparation de l'âme, 22. — La philosophie n'anéantit pas l'homme, III, 182. — Sénèque en offre la preuve, *ibid.* — Sa définition, 211. — Elle est la vraie noblesse; elle donne des aïeux, 222. — N'est point une science de mots, Sénèque le démontre, 250. — Lettre XCIV de Sénèque sur l'union de la philosophie parénétique, ou de préceptes, avec la philosophie dogmatique, 262.

\* Ce mot, d'après son étymologie, signifie *amour de la sagesse*, XVI, 278. — Origine et différentes acceptions de ce terme, *ibid.* à 283. — Sens et définition de la *philosophie*, 283 à 287. — Est une science encore très-imparfaite, et qui ne sera jamais complète; pourquoi, *ibid.* — Un vrai philosophe ne voit point par les yeux d'autrui; le contraire est cependant un usage universel : raisons qu'en apporte le Père Malebranche, 288-291.

*Philosophie positive (la)*. — Numéros de cette revue contenant *Diderot chez lui*, comédie par M. H. Stupny, XX, 146.

PHILOXÈNE. — Nom d'un déiste; prend part à une discussion, en assemblée générale, entre Pyrrhoniens, Athées, Déistes, Spinozistes, Sceptiques et Fanfarons, I, 228, 229, 230, 231, 232, alinéa 31, 35, 38, 39, 40, 43, 45, etc.

PHILOXÈNE, écrivain grec. — A savamment traité la matière des songes, IV, 305.

PHILIPOT, concierge de l'Académie de peinture. — Son nom diversement orthographié, X, 413. — Signale à l'attention de Diderot quatre tableaux de Restout fils, revenu de Rome en 1765, *ibid.* — Introduit Diderot au Salon de 1775, XII, 3.

PHOCION. — Homme d'État et général athénien; insulté par la populace d'Athènes, III, 330.

PHOCYLIDE, poète gnomique, né à Milet, XV, 63. — Eut une grande influence sur le gouvernement de son pays, *ibid.*

PHOTIUS. — L'honneur de relever les lettres et la philosophie en Orient au

1<sup>re</sup> siècle était réservé à ce savant, deux fois nommé patriarche de Constantinople, et deux fois déposé, XV, 299. — Fut le précepteur de l'empereur Léon le Sage, *ibid.*

**Physionomie.** — Mot sans signification pour l'aveugle-né, I, 288. — On se la compose quelquefois à soi-même; exemples cités en preuve, X, 486. — Ce qu'on appelle la physionomie, XVI, 91.

\* Est l'expression du caractère et celle du tempérament, XVI, 292.

**Physique.** — Esquisse de cette science au point de vue expérimental, II, 21. — Son étude devrait être le partage des hommes riches, 22. — Ses résultats, 23. — L'étude en est utile, agréable et facile, III, 461. — Est, en petit, une imitation des grands phénomènes de la nature, *ibid.*

\* **Piaches.** — Nom sous lequel les Indiens de la côte de Comana (Amérique) désignaient leurs prêtres, XVI, 292. — Leurs principales divinités, *ibid.* — En quoi consistait leur médecine, *ibid.*

**PIERAC** (*Gui du FAUR*, seigneur de). — Son célèbre quatrain sur la calomnie, souvent cité par le grand Condé, III, 13. — Ce magistrat a fait une exécrable apologie de la Saint-Barthélemy, 403.

**PICCINI**, compositeur italien. — Son parallèle avec Gluck donne lieu à des querelles entre les partisans de la musique allemande et ceux de la musique italienne, XII, 135.

**PIC DE LA MIRANDOLE** (*Jean*), célèbre savant italien. — Professe la philosophie de Platon, XVI, 336. — Est le père du système pythagoréo-platonico-cabaliste; ses sectateurs, 531.

**PICART** (*Étienne*), célèbre graveur. — Le tableau de Nicolas Poussin, *les Philistins frappés de la peste*, qui se voit au Musée du Louvre, a été très-bien gravé par cet artiste, XI, 171.

**PICNON**, jésuite sacrilège, XV, 280.

¶ **Pièce et le Prologue** (*lu*), ou *Celui qui les sert tous et qui n'en contente aucun*, comédie en un acte, VIII, 69. —

— Cette pièce est celle dont Meis-ter a parlé dans son écrit intitulé *Aux mânes de Diderot*, où il lui donne pour titre : *Est-il bon? est-il méchant?* 71.

**Pièces relatives à l'arrestation de Diderot en 1749**, XX, 121.

**Pièces relatives à l'Encyclopédie**, XX, 126.

**PIERQUIN** (*Jean*), jésuite, curé de Châtel (Ardennes). — Auteur de *Dissertations physico-théologiques sur la conception de la vierge Marie*, IV, 38.

**PIERRE** (saint). — Voyez **VENDEUR DE MARÉE**, I, 204.

**PIERRE** (*Jean-Baptiste-Marie*), chevalier de l'ordre de Saint-Michel, premier peintre du duc d'Orléans, professeur à l'Académie de peinture. — Expose au Salon de 1761 une *Descente de croix*, X, 113. — Une *Fuite en Égypte*, 115. — La *Décollation de saint Jean-Baptiste*, *ibid.* — Le *Jugement de Paris*, 116. — Ce dernier tableau pour le roi de Prusse. Toutes compositions d'une grande médiocrité, 117. — Verte remontrance que Diderot lui adresse, 175. — Prend pour sujet d'un de ses tableaux du Salon de 1763 : *Mercur amoureux qui change en pierre Aglaure, qui l'éloignait de sa sœur Hersé*; détestable composition, 176. — Ses autres tableaux exposés au même Salon : une *Scène du massacre des Innocents*; *l'Harmonie*; une *Bacchante endormie*, n'ont aucun mérite, 177. — Il ne faut plus compter Pierre parmi nos bons artistes, *ibid.* — N'en-voie rien au Salon de 1767, et déclare qu'il n'exposera plus, XI, 4. — Admonestation que lui adresse Diderot sur sa jalousie envers Doyen, 177. — Sa coupole de Saint-Roch lui assigne une place parmi les grands peintres, 323.

**PIERRE L'HERMITE**, chef de la première croisade. — Comment il la suscite, XIV, 244. — A la tête de quatre-vingt mille brigands, il marche sur Constantinople, où il arrive ayant perdu les trois quarts de son armée,

245. — Prend pour renforts des vagabonds italiens et allemands qu'il trouve devant Constantinople, *ibid.* — Passe au delà du Bosphore, *ibid.* — Soliman, soudan de Nicée, anéantit son armée, *ibid.*
- PIERRE D'APONO, ou D'ABANO, philosophe scolastique, XVII, 103.
- PIERRE D'ESPAGNE, ou JEAN XXI, pape. — Fut philosophe avant d'être pape; entendait la médecine, XVII, 100.
- PIERRE DE ASSIAC, théologien du xiv<sup>e</sup> siècle, défenseur de l'Immaculée-Conception, XVII, 108.
- PIERRE DE TARENTEISE, ou INNOCENT V, philosophe scolastique; élu pape en 1284, XVII, 103.
- PIERRE LE CRUEL, roi de Castille. — Comparé à Néron pour ses scandaleux mariages, III, 100.
- PIERRE I<sup>er</sup>, dit le *Grand*. czar de Russie. — Bannit, en 1723, les Jésuites dans toute l'étendue de ses États, XV, 280. — Anecdote sur son voyage à Amsterdam, XVII, 454. — Traquilla sur les chantiers de Saardam, 455.
- PIERRE III, empereur de Russie. — On est convaincu, en Russie comme en Europe, que sa mort a été violente, XVII, 488.
- Piétistes*. — Leur folle manie, justement appréciée par saint Augustin, I, 38, 39, à la note.
- PIGAFETTA (*Francisco-Antonio*), voyageur italien. — A parlé avec exagération de la taille colossale des Patagons, II, 201.
- PIGALLE (J.-B.), sculpteur célèbre. — N'envoie rien au Salon de 1761, X, 145. — Nom qu'on lui donnait à Rome, 426. — Mis en parallèle avec Falconet, *ibid.* — Son mot d'admiration à la vue du *Pygmalion* de Falconet, 427. — Son rival lui rend la pareille à l'exposition du *Monument de Reims*, au Louvre, *ibid.* — Défaut de ce monument, 500. — Donne sa nièce en mariage à Mouchy, son élève. Deux anecdotes à ce sujet, XI, 362. — N'expose rien au Salon de 1767, 348. — Reste stupéfait à la vue de la
- Baigneuse* d'Allegrain, son beau-frère, 351. — Oblige l'Académie à couronner Moitte, son élève, 377. — Désagrément qu'il s'attire par cette injustice, 378. — Son *Portrait*, peint par M<sup>me</sup> Roslin, 513. — Ce que Voltaire disait au sujet de sa statue, qui se voit aujourd'hui à l'entrée de la bibliothèque de l'Institut, XII, 68. — Son *Tombeau du maréchal d'Harcourt*, à Notre-Dame, cité comme exemple du galimatias en sculpture, 124. — Ce qu'il disait de la difficulté du portrait, 130. — Bouchardon le nomme pour lui succéder, XIII, 44. — Remarque sur son *Mercur*. 45. — Ce que raconte M. Walferdin, à propos de sa statue de Louis XV, XVIII, 156. — Ce que disait Pigalle à Le Moyne, à propos de son élève Moitte, 297. — Lettre que Diderot lui envoie au sujet du mausolée du maréchal de Saxe, XIX, 430. — Auteur d'un buste en bronze de Diderot, XX, 111.
- PIGEOX (*Marie-Anne-Victoire*), lectrice de la princesse Henri de Prusse, VI, 3, 70. — Auteur du *Mécaniste philosophe*, *ibid.* — Élève du mathématicien Prémonval, devient l'épouse de son maître, *ibid.* — Diderot lui dédie ses *Mémoires sur différents sujets de mathématiques*, IX, 79.
- Pigeon blanc* (*le*), conte de Diderot. — Cet ouvrage, que Diderot écrivait en 1749 et que la police faisait rechercher alors, n'a point été imprimé, I, XLIV. — C'est le même que *l'Oiseau blanc*. Voyez ce mot.
- Pigeons*. — Pourquoi ils ont la voix enrhumée et rauque, IV, 389.
- PILES (*Roger de*), homme de lettres et peintre; traducteur du poëme latin de Dufresnoy, intitulé *de Arte graphica*, XIII, 78.
- PILLAIN de VAL du FRESNE (M<sup>me</sup>). — Diderot écrit à M<sup>me</sup> Necker pour la lui recommander, XX, 80.
- PILLOT, acteur de l'Opéra. — Mot plaisant, mais de mauvais goût, que lui adresse Sophie Arnould, VIII, 358 et 420. — Cité, XI, 66.

- PINDARF**, célèbre poëte lyrique thébain. — Cité, I, 210, alinéa 59. — Pour-quoi ses imitateurs sont, en général plats et froids, II, 331. — Pour, quelles raisons ses poëmes sont difficiles, XVI, 293.
- \* *Pindarique*. — Se dit, en poésie, d'une ode à l'imitation de celles de Pindare, XVI, 293. — Par quoi se distingue le style pindarique, *ibid.* — Raisons pour lesquelles les poëmes de Pindare sont difficiles, *ibid.* et 294.
- PINTO** (*Isaac*), juif portugais. — Son aventure à Utrecht avec une courtisane charmante, V, 479. — Suites de cette aventure, *ibid.* — A affaire au bailli de La Haye, XVII, 405. — Ce que lui coûte le libertinage, 416.
- \* *Piquant*. — Qui a une pointe aiguë, XVI, 294. — Acceptions de ce mot au figuré, *ibid.*
- \* *Pire*. — Degré comparatif du mauvais, XVI, 294.
- PIRON** (*Alexis*). — Mot plaisant qu'il adresse à Robé de Beauves, après avoir entendu la lecture de son poëme sur *la Vérole*, V, 402. — Sa conversation avec l'abbé Vatry, VI, 192. — Maltraité par Voltaire, 353. — Aventure de sa jeunesse chez le commissaire de police La Fosse, X, 385-386. — Son mot plaisant sur l'aventure du prince de Beauffremont, XIX, 92.
- PISISTRATE**, tyran d'Athènes. — Fonda la première bibliothèque de la Grèce, XIII, 443. — On lui doit l'obligation d'avoir rassemblé en un seul volume les ouvrages d'Homère, *ibid.*
- PISON** (*C.-Calpurnius-Piso*), personnage consulaire. — Fabius Romanus, intime ami de Lucain, fils de Mela, les accuse tous de complot contre Néron, III, 22. — Devient le chef d'une conjuration formée à Rome contre Néron, 137. — La conspiration échoue par l'indiscrétion d'Épicharis, *ibid.*
- Pitié*. — Sentiment naturel donné comme appui de la raison, IV, 102. — Ce sentiment concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce, 103. — Dans l'état de nature, elle tient lieu de lois, de mœurs et de vertu, 104.
- \* *Pitoyable*. — Qui est digne de pitié, XVI, 294.
- PITTACUS**, de Lesbos, un des *Sept Sages* de la Grèce, XV, 61. — Affranchit sa patrie, *ibid.* — Sa vie, 62.
- Placet* des libraires de l'*Encyclopédie* au comte d'Argenson, XIII, 111.
- Plagiat*. — En peinture, rien de plus commun et de plus difficile à reconnaître, X, 392. — Possible en sculpture, il demeure rarement ignoré, 424. — N'est ni aussi facile à pratiquer, ni aussi facile à sauver qu'en peinture, *ibid.* — Moyen assuré de le découvrir, XI, 4. — Les peintres y sont encore plus sujets que les littérateurs, XII, 103. — Les plagiaires ont pour habitude de décrier le maître et le tableau qu'ils ont copié, *ibid.*
- Plaies d'Egypte*. I, 200-201, alinéa 35.
- Plaisir*. — Les plaisirs de l'esprit préférables à ceux du corps, I, 79. — En quoi consistent les satisfactions intellectuelles, *ibid.* — Marque certaine de la supériorité du plaisir intellectuel, 80. — Il n'en est point de plus grand que celui causé par une noble et vertueuse action, 81. — L'exercice des affections sociales est une source des voluptés intellectuelles, 82. — Rien de plus doux que les plaisirs de participation, 83. — Plaisirs du corps et des sens sont peu de chose, 94. — Plaisirs des sens, plaisirs de l'esprit, tous dépendent des affections sociales, 95.
- \* Sentiment de l'âme qui nous rend heureux, du moins pendant tout le temps que nous le goûtons, XVI, 295. — Différents genres de plaisir : 1<sup>o</sup> Agrément attaché à ce qui exerce les organes du corps sans les affaiblir, *ibid.* — 2<sup>o</sup> Les plaisirs de l'esprit, 297. — 3<sup>o</sup> Ceux du cœur, *ibid.* — 4<sup>o</sup> Plaisir attaché à l'accomplissement des devoirs envers Dieu, 298. — Il y a encore le plaisir qui naît de l'accomplissement de nos devoirs envers nous-mêmes, 299. — Les plaisirs de l'âme l'emportent-ils sur ceux des sens? 300. — Comment les plaisirs



- de l'esprit et du cœur sont supérieurs à ceux du corps, *ibid.* — Parmi les plaisirs, il y en a qui sont tels par leur jouissance que leur privation n'est point douleur; exemples, 302.
- Plaisir et douleur.* — Principes des actions des hommes, II, 310.
- Plaisirs et Peines.* — Les plaisirs violents et les peines profondes sont toujours muets, VIII, 386.
- Plan et du dialogue (du),* VII, 319. (Voy. Sommaire, p. 302.)
- Plan (du) de la tragédie et du plan de la comédie,* VII, 327 et suiv. — (Voy. Sommaire, p. 302.) — D'un divertissement domestique, VIII, 59. — D'une comédie intitulée *le Train du monde*, 245, 256. — Des *Deux Amis*, drame, 257. — De *Madame de Linan* ou *l'Honnête Femme*, comédie, 261. — Du *Mari libertin puni*, divertissement, 265.
- \* *Plan d'une Université pour le gouvernement de Russie,* III, 409. — Quatre facultés en constituent l'essence, 422. — Voyez *Université.* — Plan général de l'enseignement d'une Université, 448 à 450. — Plan réduit de l'enseignement d'une Université, 451. — I. Faculté des arts, 452. — II. Faculté de médecine, 497. — III. Faculté de droit, 505. — IV. Faculté de théologie, 510. — La police générale et la police particulière d'un collège, 520. — Le manuscrit de cet ouvrage conservé par une sœur de Naigeon, V, 362.
- \* *Plastique, Nature plastique.* — Principe que quelques philosophes prétendent servir à former les corps organisés, et qui est différent de la vie des animaux, XVI, 302-306. — L'activité vitale des natures plastiques n'est accompagnée d'aucun sentiment clair et exprès; raisons alléguées pour justifier cette hypothèse, 306-307. — Objections principales à cette hypothèse, 308, 311. — Réponses à Bayle, qui demandait si Dieu pourrait faire une nature aveugle qui eût tout un poème sans le savoir, *ibid.*
- PLATON. — Aspects divers sous lesquels il considérait la Divinité, I, 165. — Nous appelons *Verbe* ce qu'il appelait λόγος, *ibid.* — Son buste orne le vestibule du philosophe Cléobule, 178. — Ses ouvrages, trop profonds, III, 481. — Sa conversation avec Mangoul, dans la région des Hypothèses, IV, 257. — Idée que se forme M. Baer, à la lecture de son *Timée* et de son *Critias*, de l'identité des habitants de l'Atlantide et des patriarches, IX, 225 et suiv. — Voyez BAER et ATLANTIDE. — A écrit deux dialogues sur le beau : le *Phèdre* et le *Grand Hippias*, X, 6. — Ce qui manque à la perfection de ces dialogues, 23. — Fonde la secte académique, XV, 65. — A bien connu la nature divine, 292. — Croyait au commerce des anges avec les filles des hommes, *ibid.* — Principes que Platon établit dans un dialogue intitulé *le Parménide*, XVI, 197. — Notice sur lui, 312-317. — Sa philosophie, *ibid.* — Sa dialectique, 318. — Philosophie contemplative de Platon, sa théologie, 320. — Sa physique, 321. — Sa psychologie, 322. — Morale de Platon, 323. — Sa politique, 325. — Ses successeurs, 326.
- \* *Platonisme ou Philosophie de Platon.* — Secte sortie de l'école de Socrate, XVI, 312. — Vie de Platon, 312-317. — De la philosophie de Platon, 317. — De la dialectique de Platon, 318. — De la philosophie contemplative de Platon, et premièrement de sa théologie, 320. — De la physique de Platon, 321. — De l'âme selon Platon ou de sa psychologie, 322. — De la philosophie pratique de Platon, et premièrement de sa morale, 323. — De la politique de Platon, 325. — De ses successeurs, 326. — De l'Académie première ou ancienne, ou des vrais platoniciens, *ibid.* — De l'Académie moyenne, 330. — Principes de la philosophie d'Arcésilas, 332. — De l'Académie nouvelle, ou troisième, quatrième et cinquième, 333. — Principes de Carnéade, 334.
- Plèvre.* — Membrane simple, qui recouvre les poumons, IX, 288.
- PLINE le Naturaliste ou l'Ancien. — A



fait l'apologie de Sénèque, III, 157. — Passages divers dans lesquels il parle de la *peinture en cire* (Encaustique) chez les Anciens, X, 49-50. — Jugement injuste de Falconet sur Pline, XVIII, 113. — Observations de Diderot sur la critique de Pline par Falconet, 159.

Plotin, philosophe néo-platonicien. — Sa vie par Porphyre, son condisciple et son ami, XIV, 319. — Se rend à Rome à l'âge de quarante ans, et y professe publiquement l'*éclectisme* pendant dix ans, 320. — Effets prodigieux de son éloquence, 321. — Fut honoré de l'amitié de l'empereur Gallien et de sa femme Salonine, *ibid.* — Sa rencontre avec Porphyre au promontoire de Lilybée, 323.

Pluche (l'abbé). — Ses ouvrages, *l'Histoire du Ciel et le Spectacle de la nature*, cités avec éloge, III, 494. — Comment jugé par frère Jacques, jardinier des Chartreux, pour ce qu'il a écrit sur le jardinage, IV, 23. — Fait naître la divination, chez les Égyptiens, de l'oubli des symboles dont on se servait pour annoncer les devoirs et les obligations, XIV, 291. — Qu'arriverait-il du *Spectacle de la nature* dont chaque partie serait jugée par un frère Jacques du métier? *ibid.* — Ce qu'il dit de l'ophiomancie, XVI, 169. — Son système sur l'origine de l'idolâtrie, 359-366.

■ *Poésie dramatique (de la)*, ouvrage de Diderot, adressé à Grimm, VII, 299. — Sommaires où l'on trouve l'exposition des différents genres dramatiques, 301. — De la comédie sérieuse, 308. — D'une sorte de drame moral, 313. — D'une sorte de drame philosophique, 314. — Des drames simples et des drames composés, 316. — Du drame burlesque, 318. — Du plan et du dialogue, 319. — De l'esquisse, 322. — Des incidents, 326. — Du plan de la tragédie et du plan de la comédie, 327. — De l'intérêt, 340. — De l'exposition, 346. — Des caractères, 347. — De la division de l'action et des actes, 354. — Des

entr'actes, 356. — Des scènes, 360. — Du ton, 362. — Des mœurs, 369. — De la décoration, 373. — Des vêtements, 375. — De la pantomime, 377. — Des auteurs et des critiques, 387.

*Poésie lyrique.* — Remarques sur ce sujet, VII, 157-165.

*Poésie rythmique.* — Dissertation sur ce sujet par Bouchaud; compte rendu de cet ouvrage, VI, 334.

■ *Poésies diverses de Diderot*, IX, 1. — *Le Code Denis*, 3. — *Complainte sur les Embarras de la royauté*, 5. — Vers sur le même sujet, 7. — *Les Élénihéromanes*, dithyrambe, 9. — *La poste de Königsberg à Memel*, 20. — *Le Trajet de la Duina sur la glace*, 28. — *Hymne à l'Amitié*, 32. — Chant lyrique, 36. — Traduction libre de la première satire d'Horace, 42. — Imitation de l'ode d'Horace *Audivere, Lyce*, 45. — Imitation de la satire d'Horace *Olim truncus erum*, 47. — Stances irrégulières pour un premier jour de l'an, 48. — Charade à M<sup>me</sup> de Prunevaux, 50. — Vers pour un jour de fête : *Saint-François*, 53. — Mon portrait et mon horoscope, 56. — Vers aux femmes, 59. — Chanson dans le goût de la romance, 60. — Épître à Boisard, 63. — Le péril du moment, 65. — Le marchand de loto, 66. — Impromptu fait au jeu, 68. — Le Borgne, épigramme, 69. — Traduction d'un sonnet de Crudeli, 70.

*Poésies pastorales, suivies de la Voix de la nature, poème; des Lettres de Sainville à Sophie, et d'autres pièces en vers et en prose*, par M. Léonard. — Critique de ce recueil, VI, 447.

*Poète et Orateur.* — On naît poète, on devient orateur; examen de cette maxime, II, 342. — Conditions à remplir pour être un grand poète, III, 443, 444. — Histoire du poète de Pondichéry, VI, 43-45. — Sa fonction; combien il diffère du versificateur, VII, 332. — Ne doit pas s'abandonner à toute la fougue de son imagination, 334. — Marche qu'il doit suivre en travaillant, 335.

*Poètes.* — Leur action et leur réaction

- réci-proques sur le statuaire ou le peintre, X, 490. — Exemples concluants tirés de l'antiquité païenne, *ibid.*
- Poétiques* (les quatre). — Ce qu'en littérature on désigne sous ce titre, VI, 160.
- POILLY (*Nicolas de*), célèbre dessinateur et graveur. — Remarque sur sa gravure du tableau d'*Esther et Assuérus* de Nicolas Poussin, X, 128.
- Poils*. — Naissent de la peau même et du tissu cellulaire, IX, 301. — Ils exhalent, ils excretent, *ibid.*
- POINSINET (*Antoine-Alexandre-Henri*), auteur dramatique; cité comme parasite, V, 431. — Se fait protestant pour devenir précepteur du prince royal de Prusse, 450. — Ce que Jean Monet et Favart ont écrit à ce sujet, *ibid.* — Sa comédie *le Cercle* est applaudie à Paris, VI, 383. — Donne, en 1767, l'opéra d'*Ernelinde*, musique de Philidor, VIII, 459.
- POIRET (*Pierre*), savant théologien lorrain. — Appartient à la secte des théosophes, XVII, 267. — A quelle circonstance on lui doit ses *Cogitationes rationales de Deo, anima et malo*, *ibid.*
- POISSONNIER (*Pierre*), savant médecin. — Bougainville, dans la relation de son *Voyage autour du monde*, assure qu'il a dû le salut de son équipage à l'usage de l'eau de mer distillée suivant sa méthode, II, 202.
- Poitrine*. — Organes qu'elle renferme : *Thymus, Poumon, Diaphragme*, IX, 304. — *Côtes, Trachée-artère*, 305. — *Larynx*, 307. — Description de chaque organe et de ses fonctions.
- POIVRE (*Pierre*), voyageur français. — Suivant lui, il est facile de conquérir la Chine et de changer la forme de son gouvernement, II, 327. — Examen de cette double proposition, 328.
- POLÉMON, philosophe platonicien. — Notice sur lui, XVI, 329.
- \* *Polé, Civil, Honnête, Affable, Gracieux*. — Acceptions de ces mots, XVI, 336.
- Police*. — Nasse dont les fils imper-
- ceptibles enveloppent souvent les gens les plus honnêtes, XIX, 486.
- POLIGNAC (cardinal *Melchior de*). — Son apostrophe à un orang-outang, II, 190. — Auteur de l'*Anti-Lucrèce*, VI, 442.
- \* *Politesse*. — Ne s'apprend point sans une disposition naturelle, XVI, 337. — Ce qui doit faire croire que la politesse tire son origine de la vertu, 339. — S'exerce plus fréquemment avec les indifférents qu'avec les amis, *ibid.*
- \* *Politique*. — Philosophie qui enseigne à se conduire avec prudence, à la tête d'un État ou d'une famille, XVI, 340. — Auteurs qui se sont rendus les plus célèbres par leurs ouvrages sur la politique : Jean Bodin, ses ouvrages, 340-342. — Balthazar Gracian, 342. — Trajan Boccalin, 343. — Nicolas Machiavel, *ibid.*, ses ouvrages, 344. — Voyez *Machiavélisme*. — Auteurs et ouvrages antimachiavélistes les plus remarquables, 345-346.
- \* *Politique, Grâce*. — L'usage a fixé les différentes acceptions de ce mot, XVI, 346. — Ce qu'on entend par *faire grâce*, *ibid.* — Par *faire des grâces*, 347. — Biens et malheurs que les grâces peuvent produire, 348-349.
- ¶ *Politique des Souverains*. — Ses principes traduits en maximes, II, 457-502. — Fragments politiques, IV, 41.
- POLONGNE. — Le partage de ce royaume, en 1772, a été une insulte à l'espèce humaine, III, 264.
- \* *Polyandrie*. — État d'une femme qui a plusieurs maris, XVI, 349. — Est une coutume encore plus impardonnable que la polygamie; pourquoi, *ibid.* — Existe chez les Malabares, 350.
- POLYBE, affranchi de Claude. — Notice sur un écrit que Sénèque lui adressa, III, 345-353. — Il est douteux que cet écrit soit de Sénèque, 352.
- POLYDORÉ, jeune Athénien; l'un des principaux personnages du roman de l'abbé Barthélemy, *Carite et Polydore*, V, 491.
- POLYGNONE, peintre grec. — Pline le

Naturaliste le place parmi les peintres à l'encaustique, antérieurs à Aristide et à Praxitèle, X, 50. — Diderot fait à Falconet la description de son tableau, d'après Pausanias, XVIII, 128 et suiv. — Réflexions qui tendent à prouver que ce tableau n'est point l'ouvrage d'un art naissant, 133 et suiv. — Suites de ces réflexions. Répliques de Falconet, 190. — Liste des sottises de Diderot, et des inadverstances de Falconet, 209.

*Polymétis*. — Titre d'un ouvrage anglais sur les beaux-arts, XIII, 37. — Ce que l'habile auteur de cet ouvrage s'est proposé de démontrer, mérite d'être connu, *ibid.*

*Polythéisme*. — En quoi il consiste, I, 21. — Est une opinion qui suppose la pluralité des dieux, XVI, 350. — Excès dans lesquels sont tombés ses sectateurs, *ibid.* — Origine de l'idolâtrie d'après les athées, 351. — Sentiment de Newton sur le même sujet, 352. — Culte rendu aux astres, 354-359. — Culte rendu à des hommes déifiés après leur mort, 360-363. — Système de Pluche, qui prétend que les divinités égyptiennes n'ont jamais existé, 364-366. — Le polythéisme, considéré en lui-même, est contraire à la raison, 367. — Ce que les plus sages des anciens pensaient du polythéisme, 370-379. — Réponse à une objection de Bayle, qui prétend que le polythéisme est aussi pernicieux à la société que l'athéisme, 381 et suiv.

POMMERAYE (M<sup>me</sup> de La). — Son histoire avec le marquis des Arcis, VI, 111. — Vengeance qu'elle médite, 127. — Préceptes de conduite qu'elle trace à la d'Aisnon, 131. — Met en jeu ses grands ressorts, 134. — Ses questions insidieuses au marquis, 138. — Elle prépare une seconde entrevue, 145. — Adresse dont elle use pour irriter la passion du marquis, 146. — Fait appeler le marquis le lendemain de son mariage, 155. — Le marquis répond à l'invitation. Discours que lui tient M<sup>me</sup> de La Pommeraye, 156. — Sa conduite justifiée, 162.

POMMYER (l'abbé), conseiller au Parlement de Paris, membre honoraire de l'Académie de peinture et de sculpture. — Ce qui lui arriva lors de la distribution des prix pour l'année 1767, XI, 377. — Achète le tableau de Chardin, *les Récompenses accordées aux Arts*, répétition, exposée au Salon de 1769, du même sujet peint pour l'impératrice de Russie, 408. — Comment le traitent les élèves de l'Académie de sculpture, XVIII, 298.

POMPADOUR (Jeanne-Antoinette Poisson, dame LENORMAND D'ÉTOILES, marquise de), désignée sous le nom de Mirzoza dans les *Bijoux indiscrets*, IV, 137. — Accorde une récompense à M<sup>lle</sup> de La Chaux, pour son roman intitulé *les Trois Favorites*, V, 330. — Nouvelle gratification à la même, au même sujet, 331. — Voyez MIRZOZA. — Protectrice des arts, elle aimait Carle Van Loo, Cochin, le graveur Guay, X, 245. — Meurt au moment où on la croyait hors de péril, 246. — Qu'est-il resté de cette femme, qui a épuisé la France d'hommes et d'argent? Réponse à cette question, *ibid.* — Sa naïve exclamation après avoir lu quelques articles de l'*Encyclopédie*, XIII, 123. — Lettre à elle adressée, attribuée à Diderot, et dont l'auteur est le comte Barbé-Marbois, XX, 100.

\* *Pompe*. — Définition de ce mot, XVI, 382.

POMPÉE. — Mentait maladroitement, II, 465. — Sa visite à Posidonius, III, 225.

POMPIGNAN (LEFRANC de). — Coups de fouet qu'il s'attire de Voltaire, XIX, 77. — Voyez LEFRANC DE POMPIGNAN.

POMPONIUS MÉLA, auteur à consulter pour l'étude de sa géographie ancienne, III, 494.

PONÇOL (l'abbé). — Auteur anonyme d'une *Vie de Sénèque*, publiée en 1776, III, 114.

*Ponctuation*. — Il y a peu de différence entre l'art de bien lire et celui de bien ponctuer, XIV, 445.

PONDICHÉRY. — Histoire d'un poète de Pondichéry, VI, 43.

PONJATOWSKI (Stanislas-Auguste), der-

- nier roi de Pologne. — Comment il pouvait arrêter le mouvement révolutionnaire de son pays, II, 449.
- PONT-DE-VEYLE**, neveu de M<sup>me</sup> de Tencin. — Réputé son collaborateur dans la composition des *Mémoires du comte de Comminges*, X, 286.
- POPE**, poète anglais. — A dit une absurdité en niant le mal, II, 85. — Description, tirée de son *Essai sur l'homme*, sur l'origine du culte rendu aux hommes, XVI, 362.
- \* **Poplicain, Populicain, Publicain, Publicain**, manichéus, XVI, 382. — En 1198, leur chef, nommé Terrie, est convaincu d'hérésie et brûlé; réflexions à ce sujet, *ibid.*, 383.
- POPPÉE (Sabina-Poppa)**, impératrice romaine. — Accorde ses premières faveurs au pantomime Mnester, III, 40. — Suilius l'accuse d'adultère avec Valérius, 41. — Noue une intrigue avec Néron, 100. — Épouse Rufus Crispinus, chevalier romain, 101. — Entretient un commerce de galanterie avec Othon, alors favori de Néron et depuis empereur, qui l'enlève et l'épouse, *ibid.* — Se montre éprise des charmes de Néron, et emploie auprès de lui toutes les ruses d'une courtisane consommée, *ibid.* — Conçoit le projet d'amener le divorce d'Octavie et d'épouser Néron, 102. — Ses machinations contre Agrippine, *ibid.* — Devient la concubine de Néron, *ibid.* — Ses statues sont renversées, 127, 128. — Obtient d'Anicet qu'il se dénonce coupable d'adultère avec Octavie, *ibid.* — Fait exiler et mettre à mort Octavie, 129. — La douceur de ses traits masquait une âme atroce; c'était une furie sous le visage des Grâces, *ibid.* — Sa mort, 136.
- \* **Populaires**. — Ceux que l'on nomme ainsi, XVI, 383.
- PONÉE (Charles)**, savant jésuite, professeur de rhétorique au collège Louis-le-Grand. — Jugement qu'il portait sur le récit de Théramène dans la *Phèdre* de Racine, I, 383. — Homme d'esprit et de goût, 384. — Voltaire ne voyait en lui qu'un insipide rhéteur, VI, 353.
- PORÉE (Gilbert de la)**, philosophe scolastique, XVII, 94.
- PORPHYRE**, philosophe néo-platonicien. — Écrit la *Vie de Plotin*, son condisciple et son ami, XIV, 319. — Pourquoi son récit mérite peu de créance, *ibid.* — Sa naissance, 233 ans après Jésus-Christ, 322. — Son apostasie, *ibid.* — Étudie à Athènes sous Longin, *ibid.* — Vient à Rome, à l'âge de vingt ans, pour étudier la philosophie sous Plotin, *ibid.* — Sa rencontre avec Plotin au promontoire de Lilybée, 323. — Exposé des principes de la philosophie morale éclectique recueilli dans ses ouvrages, 376, 377.
- PORT-ROYAL**. — En 1709, la basse jalousie des jésuites détruit cette maison, sanctuaire du jansénisme, XV, 280.
- PORTER**, ministre d'Angleterre en Turquie. — Voyez BERGIER.
- Porteurs d'eau**. — Prêtres juifs, I, 202, alinéa 40.
- Portier des Chartreux (le)**, ouvrage obscène, V, 429.
- ¶ **Portrait (mon) et mon Horoscope**, poésie, IX, 56.
- Portraits et Bustes de Diderot**. — Voyez *Iconographie*.
- POSITONIS D'APANÉE**, philosophe stoïcien, visité par Pompée à son retour de Syrie, III, 225. — Ses idées sur l'état social dans les siècles de l'homme innocent, 261. — Exerça à Rhodes les fonctions de magistrat, XVII, 228. — Eut son neveu pour successeur, *ibid.*
- \* **Possible et Possibilité**. — Acceptions de ces mots, XVI, 382.
- ¶ **Poste (la) de Königsberg à Memel**, poésie inédite, IX, 20.
- \* **Postérité**. — Collection des hommes qui viendront après nous, XVI, 384.
- Pot au noir**. — Allusion à certaine proposition de saint Augustin, I, 205, alinéa 46.
- ΠΟΤΑΜΟΝ**, philosophe d'Alexandrie. — Fonde, à la fin du n<sup>e</sup> siècle, la première école éclectique, XIV, 314. —

Ce qu'on sait de son histoire, 315-316.

POUCHET (*Félix-Archimède*), naturaliste, défenseur convaincu de l'*Hétérogénéité* ou *génération spontanée*, II, 58.

POULET-MALASSIS (*Auguste*), éditeur distingué. — Abandonné à M. Assézat le fruit de ses recherches sur Diderot, II, VI. — Restitue à Diderot la paternité d'une brochure intéressante sur la *Querelle des Bouffons*, XII, 140. — Attribue au marquis d'Argens la paternité du roman *Thérèse philosophe*, XX, 97.

POULLE (l'abbé), célèbre prédicateur, IX, 366.

POULTIER (M.). — Voyez DUBUCQ.

Poumon. — Description de cet organe, IX, 306. — Un lobe peut se pourrir et l'autre rester sain, protégé par le médiastin, *ibid.* — Tout animal qui a un poumon et deux ventricules au cœur a le sang chaud, *ibid.*

POURCHOT (Edme). — Auteur d'un livre intitulé *Institutiones Philosophicæ*, ouvrage peu utile, I, II.

Pourquoi (le), ou l'Ami des Artistes, intéressante critique du Salon de 1781, XII, 57.

POUSSIN (*Nicolas*). — Son tableau des *Bergers d'Arcadie*, exemple de contrastes habilement ménagés, VII, 353. — Beautés de son tableau du *Déluge*, X, 388. — Ce tableau, gravé par Audran, se voit actuellement au Louvre, *ibid.* — Faute capitale de son tableau de *Jupiter qui séduit Calisto*, 497. — Remarques sur la *Manne* et le *Jugement de Salomon*, tableaux de ce maître conservés au Louvre, XI, 41. — Sublime et touchant dans ses *Bergers d'Arcadie*, 161. — Conservé au Louvre, ce tableau a souvent été gravé, *ibid.* — Ses *Philistins frappés de la peste* (au Louvre), ont été gravés par Et. Picard, 171. — Remarque sur son *Testament d'Eudamidas*, XII, 102. — Réponse au reproche qu'on lui a fait de copier l'antique, 115. — Rapportait des campagnes voisines du Tibre des cailloux, de la mousse, des fleurs, etc.; à quelle intention, 131. — Ce qu'il disait de Raphaël, XIII, 38.

\* *Pouvoir*. — Définition de ce mot en droit naturel et en politique, XVI, 385. — Quelque illimité que soit le pouvoir des souverains, il ne leur permet jamais de violer les lois, 386.

PRADES (l'abbé de), né en 1720 à Castel-Sarrasin, mort en 1782. — Soutient, en Sorbonne, le 18 novembre 1751, une thèse qui fait scandale, I, 431. — Censuré par l'archevêque de Paris, cet ouvrage est condamné au feu par le Parlement, *ibid.* — Diderot s'en fait l'apologiste, 432. — Auteur de l'article *Certitude* dans l'*Encyclopédie*, *ibid.* — Décrété de prise de corps, il s'enfuit à Berlin où, sur la recommandation de d'Alembert, il devient lecteur du roi de Prusse, *ibid.* — Interné à Magdebourg, il y meurt converti, 433. — Propositions extraites de sa thèse, 435. — Réponse à l'*Instruction pastorale* de M<sup>r</sup> de Caylus, évêque d'Auxerre, 441-484. — Compte rendu de son opinion sur la *Chronologie sacrée*, XIV, 169-172.

\* *Prassal*. — Palais du roi de Siam, XVI, 386.

\* *Pratiquer*. — Acception grammaticale de ce mot, XVI, 387.

PRAXITÈLE, sculpteur célèbre de l'antiquité, né dans la grande Grèce. — Ses deux *Vénus*, celle de *Cnide* (nue) et celle de *Cos* (drapée), sont rangées parmi ses chefs-d'œuvre; *Cos* acheta la seconde, qui n'eut point de réputation; *Cnide* fut célèbre à jamais par la première, XIII, 38.

\* *Préadamite*. — Nom que l'on donne aux habitants de la terre présumés antérieurs à Adam, XVI, 387. — Idée générale du système de La Peyrère sur ce sujet, *ibid.*, 388. — La Peyrère n'en est pas le premier inventeur, 389.

*Préambules des édits*. — Réflexions sur ce sujet, III, 264. — Erreur de Sénèque, sur cette matière, *ibid.*

\* *Précaution*. — Acception de ce mot, XVI, 389.

\* *Précieux*. — Qui est d'un grand prix, XVI, 389.

*Précurseurs (les) de la critique mo-*



- derne*. — Diderot, par A. Philibert-Soupé. — Cette étude témoigne d'un ardent esprit de justice, XX, 145.
- Prédécesseurs*. lisez les *Premiers Papes*, I, 196, alinéa 24.
- \* *Prédestinatiens*. — Ceux qui admettent la doctrine de la prédestination absolue, XVI, 390. — Historique de cette hérésie, *ibid.* — Remarques du cardinal Noris, 391.
- Prédicateurs*. — Le plus souvent, tout leur mérite se réduit à répéter ce que mille ont dit avant eux, I, 198, alinéa 29.
- Prédilection*. — Noé sauvé du déluge, I, 201, alinéa 38.
- \* Définition de ce mot, XVI, 391.
- PREISSLER (*Valentin-Daniel*), graveur. — Cause de l'infériorité dans laquelle il tombe après avoir été au premier rang, X, 320.
- Préjugés*. — En est-il dans lesquels il soit important d'entretenir le peuple?
- \* réponse à cette question, I, 182. — Engendrés par les prêtres, ils ont engendré les guerres, 183. — Ils dureront tant qu'il y aura des prêtres, *ibid.* — Sont fondés, pour la plupart, sur la faiblesse de nos organes, l'imperfection de nos instruments, et la brièveté de notre vie, II, 55. — Les axiomes de la sagesse populaire, préjugés pour la plupart, appellent le sévère examen du philosophe, *ibid.* — Comment ils naissent, comment ils s'établissent, et comment ils cessent, 288. — Moyens de les déraciner, *ibid.*
- \* *Préliminaire au Voyage en Hollande*. — Des moyens de voyager utilement, XVII, 365-368.
- Prémontrés*. — Histoire de Richard, jeune moine de cet ordre, VI, 182. — Saint Norbert en fut le fondateur, *ibid.* — Époque de leur établissement, *ibid.* — Leur politique singulière, *ibid.*
- PRÉMONVAL ou PRÉMONTVAL (*Pierre Le Guay*), de l'Académie de Berlin. — Ses aventures avec son élève, M<sup>lle</sup> Pigeon, VI, 70. — Voyez PIGEON.
- \* *Prémotion physique*. — N'est autre chose que le concours immédiat de Dieu avec la créature, XVI, 391. —
- On distingue deux sortes de promotions, 392. — Sources différentes d'où les Thomistes tirent sa nécessité, *ibid.* — Raisons qu'ils allèguent en sa faveur, *ibid.*, 393 et suiv. — Démonstration tendant à prouver que le système de la prémotion physique est contraire à la liberté, 396-398.
- \* *Préoccupation*. — Ote à l'esprit, selon Malebranche, ce qu'on appelle le *sens commun*, XVI, 398. — Se rencontre dans les commentateurs; pourquoi, 399. — Pourquoi les inventeurs de nouveaux systèmes sont sujets à la préoccupation, *ibid.* — Trait admirable de la comédie du *Tartuffe*, où Molière peint la préoccupation d'Orgon contre tous les gens de bien, pour avoir été dupé par un hypocrite, 400.
- \* *Prescience*. — On appelle ainsi toute connaissance de l'avenir, XVI, 401. — Examen philosophique de cette faculté, 401-405.
- \* *Présomption*. — Résulte du désir excessif de se faire estimer des autres hommes, XVI, 405. — Contrairement à ce que l'on croit, le présomptueux ne s'estime pas assez; pourquoi, *ibid.*
- \* *Présomptueux*. — Définition grammaticale de ce mot, XVI, 406.
- \* *Pressentir*. — C'est être sous cette espèce de pénétration ou de pusillanimité qui nous fait espérer ou craindre un événement possible, mais éloigné, XVI, 406.
- Prêtre*. — Lorsqu'il favorise une innovation, elle est mauvaise; bonne au contraire s'il s'y oppose, II, 484. — Rival dangereux du souverain, III, 490. — Sujet équivoque, 510. — Est intolérant et cruel, 511. — Le plus pernicieux des scandales est celui qu'il donne, *ibid.* — Le bon prêtre est nécessairement ou saint ou hypocrite, *ibid.* — Son maintien doit être grave, sa figure imposante, ses mœurs austères, 512. — Sera paisible s'il est stipendié par l'État, 517. — Motifs de le conserver, *ibid.* — Moyens d'en réduire le nombre, IV, 33. — Son emploi, 35. — Rôle odieux d'un mauvais prêtre, VI, 148-149. — Anecdotes sur



un prêtre géomètre disant la messe, XIX, 139.

**Prêtres ou Guides.** — L'intérêt les a engendrés; ils ont engendré les préjugés, I, 183. — Il y en aura tant qu'il y aura de l'intérêt à l'être, *ibid.* — Ils sont toujours ce qu'ils étaient au temps de Paul, dans Éphèse, *ibid.* — Leur corps très-nombreux forme une espèce d'état-major, 195. — Sont intolérants et cruels, III, 511.

\* Qui l'on désigne sous ce nom, XVI, 406. — Leur origine, *ibid.* — Comment ils établirent et assurèrent leur empire, 407. — Degrés par lesquels les prêtres du paganisme ont élevé leur puissance, 408. — Les prêtres de l'imposture n'ont pas seuls abusé du pouvoir que leur ministère leur donnait; ce qu'on a vu de prêtres de l'Évangile, *ibid.*, 409.

**Preuves.** — Il en est de différents ordres, II, 81. — Physiques et mathématiques, elles doivent passer avant les preuves morales, *ibid.* — Ces dernières dominent les morales, *ibid.* — Les preuves historiques ont produit toutes les fausses religions, *ibid.*

\* **Prévaloir.** — Définition grammaticale, XVI, 409.

**PRÉVILLE (P.-L. DUBUS, dit),** célèbre acteur comique. — Ses remarquables débuts en 1753, dans le *Mercury galant*, V, 416. — Entre en querelle avec Molé, et fait interrompre les représentations du *Fils naturel* de Diderot, VII, 8.

**PRÉVILLE (M<sup>me</sup>),** femme du précédent. — Actrice de peu de talent; interromp le cours des représentations du *Fils naturel*, VII, 8. — Joue le rôle de Cécile dans le *Père de Famille*, XIX, 461. — Qualités qu'elle apporte sur la scène, *ibid.*

**PRÉVOST (Ant.-Fr. PRÉVOST d'EXILES, dit l'abbé).** — Sa traduction des romans de Richardson (*Clarisse Harlowe*, *Grandisson*, *Paméla*), V, 218. — Auteur du roman intitulé *Cléland*, VI, 43. — Mot critique sur cet ouvrage, *ibid.* — Puissants effets de ses romans

*le Doyen de Killerine, l'Homme de qualité*, Cléland, VII, 313.

**PRÉVOST (B.-L.).** — Grave, en 1772, le *Frontispice de l'Encyclopédie*, dessiné en 1765 par Cochin, X, 448.

**PRÉVOT (M.).** — Son histoire avec M<sup>lle</sup> Basse, danseuse de l'Opéra, XIX, 227.

**PREXASPE.** — Mot d'une basse flatterie, qu'il adresse à Cambyse, roi de Perse, III, 287.

**PRIAM,** dernier roi de Troie. — Grandeur et simplicité de ses discours dans *Homère*, VII, 339-340.

**PRICHARD,** anatomiste anglais. — Ses remarques sur le volume des cerveaux actuels, comparés à ceux d'une époque antérieure, II, 138, à la note.

**Prière,** II, 61. — Profession de foi de Diderot, III, 297. — Prière du philosophe musulman, XIX, 141.

**Prince.** — Diderot désigne sous ce nom Dieu, chef de l'empire dont nous sommes les sujets, I, 190, 191, 192.

\* **Principes (premiers).** — Ce qu'on entend par premiers principes, XVI, 409. — On en distingue de deux sortes, *ibid.* — Ils ont des marques caractéristiques et déterminées, 410. — Ce que les philosophes entendent par *premier principe de connaissance*, *ibid.* — Ce premier principe peut être considéré de deux manières différentes, 411 — Conditions exigées du premier principe de la philosophie, 412. — Descartes n'a jamais cru que l'enthymème : *Je pense, donc je suis*, fût le premier principe de toute connaissance philosophique; son explication à ce sujet, *ibid.*

■ **Principes d'harmonie.** — Voyez BÉMETZRIÉDER.

■ **Principes de la politique des souverains,** II, 437. — Notice préliminaire 459.

**Principes de philosophie morale.** — Ouvrage attribué à Diderot, XX, 98. — La paternité en a été restituée à Étienne Beaumont, *ibid.*

■ **Principes philosophiques sur la manière et le mouvement,** II, 64. — A quelle occasion cet ouvrage fut composé, *ibid.*

*Principes philosophiques.* — Compte rendu d'une compilation anonyme publiée sous ce titre, IV, 97-99.

*Prisque*, philosophe éclectique, ami et condisciple de Maxime. — Regardait la théurgie comme la honte de l'éclectisme, XIV, 332. — Sa vie retirée lui épargne les persécutions dirigées contre les éclectiques, *ibid.*

*Privilage.* — Tout privilège accordé par le souverain est une atteinte à la liberté générale, II, 471. — Comment les imprimeurs obtinrent un privilège exclusif pour leur entreprise, XVIII, 15. — Dans quelles conditions était délivré le privilège aux libraires, 20. — Influence des privilèges sur l'imprimerie, la librairie et la littérature, 28. — A quoi on proportionne la durée du privilège de librairie, 39.

\* Distinction utile et honorable dont jouissent seuls certains membres de la société, XVI, 413. — Il y en a de deux sortes, *ibid.*, 414. — Utilité de ne conserver que les privilèges qui auraient des vues utiles au prince et au public, 415. — Inconvénients qui naissent de leurs abus, 416. — Ce que l'on entend par privilège exclusif, 417. — Leur origine, *ibid.* — On peut considérer comme telles les maîtrises les plus ordinaires, 418. — Leurs inconvénients, 419.

*Privilégiés*, écrivains de la Bible. — Les anciens, I, 191. — Les modernes, 201. — Noé sauvé du déluge, *ibid.*

*Probabilités.* — Science d'un immense usage dans les affaires de la vie, III, 456. — Observations de Diderot sur le calcul des probabilités de d'Alembert, IX, 292 et suiv.

*Probité.* — Devoir de tous; la nation qui en fait l'éloge dans un particulier, est dépravée, II, 398.

\* Est un attachement à toutes les vertus civiles, XVI, 420. — Examen philosophique de cette qualité, 420-423.

*Proclus.* — Le plus fou de tous les philosophes éclectiques, XIV, 340. — Ses excentricités, *ibid.* — Marinus, son disciple, lui succède, *ibid.*

*Procléus.* — Habileté de ce Romain,

qui persuade le peuple de la disparition miraculeuse de Romulus, monté aux cieux, I, 148.

\* *Production.* — Définition grammaticale de ce mot, XVI, 423.

\* *Produire.* — Terme relatif de la cause à l'effet, XVI, 423.

*Professeur de rhétorique.* lisez SAINT AUGUSTIN, I, 205, alinéa 45.

*Professeurs.* — Leur situation dans les universités d'Allemagne, III, 426. — Ceux de chaque faculté forment un corps particulier, 427.

\* *Proie.* — Pâture des animaux ravissants et carnassiers; se dit au simple et au figuré, XVI, 424.

¶ *Projets de tapisserie*, XIII, 10.

¶ *Projets de tombeau pour le Dauphin*, XIII, 72, et XIX, 219, 220, 223, 225.

¶ *Promenade (la) du Sceptique.* — Diderot a composé cet ouvrage en 1747, I, 173. — Curieuses particularités qui en ont empêché l'impression durant la vie de l'auteur, *ibid.* — Le manuscrit passe successivement de la bibliothèque de M. Berryer, lieutenant de police, qui l'avait fait saisir, dans celle de M. de Lamoignon, *ibid.* — Dans cet ouvrage, l'auteur donne aux divers personnages qu'il met en scène des noms et des qualités dont le lecteur trouve la clef, page 251. — Notice sur cet ouvrage, 173. — Discours préliminaire, 177. — Cette promenade est divisée en trois allées, 189. — I. L'Allée des épines. Elle est gouvernée par un être inconnu, qu'on suppose sage, éclairé, plein de tendresse pour ses sujets, 190. — L'expérience a démontré que ceux qui se disent inspirés de lui ont été et seront toujours des visionnaires ou des fourbes, *ibid.* — II. L'Allée des maronniers, séjour tranquille, qui ressemble à l'ancienne Académie, 215 à 235. — III. L'Allée des fleurs, 236 à 250.

\* *Promesse.* — Définition de ce mot, XVI, 424. — Toute promesse, quand elle est sérieuse, attire un devoir d'équité, *ibid.* — Ce qu'on appelle promesse n'est souvent qu'un désir, 425.

- Défauts à éviter au sujet des promesses, 426.
- PROMÉTHÉE, fils de Japhet. — Personnage important de la philosophie fabuleuse des Grecs, XV, 47. — Opinions diverses sur son existence, 48.
- \* *Promettre*. — Définition grammaticale de ce mot, XVI, 426.
- \* *Promission*. — Ne se dit guère que du pays que Dieu promet à Abraham et à sa postérité, XVI, 427.
- \* *Propagation de l'Évangile* (*Société pour la*). — Société établie dans la Grande-Bretagne, XVI, 427. — Point important que les missionnaires devaient bien concevoir, *ibid.*
- \* *Prophète, Prophétie*. — Ce terme a plus d'une signification dans l'Écriture sainte et dans les auteurs, XVI, 427. — Prophète signifie une personne spécialement éclairée, 428. — Prophétie se prend pour une connaissance surnaturelle des choses cachées, 429. — On entend par prophète un homme que Dieu fait parler, *ibid.* — Est celui qui porte la parole au nom d'un autre, 430. — On appelle ainsi les poètes et les chantres, 431. — Le mot prophète a été appliqué à ce qui était éclatant, merveilleux, 432. — On a donné le nom de prophétie à une sage prévoyance, *ibid.* — Signifie aussi prédiction certaine des choses futures, 433.
- ¶ *Prophète (au Petit) de Boehmisch-brota, au grand prophète Monel*, SALUT, XII, 152-156.
- Prophètes*, I, 193, alinéa 9, où ils sont nommés *Officiers généraux*.
- \* *Proposition*. — Est la première partie, ou comme l'exorde du poème, XVI, 434. — Examen de son emploi dans l'*Illiade*, dans l'*Odyssée*, et dans l'*Énéide*, *ibid.* et suiv.
- \* *Propriété* (Métaphysique). — Ce que les philosophes ont coutume d'appeler ainsi, XVI, 437-439.
- \* *Propriété* (Droit naturel et politique). — Est le droit que chacun des individus dont une société civile est composée a sur les biens qu'il a acquis légitimement, XVI, 439.
- Prosélyte*. — Son langage touchant la révélation, II, 82. — Sa manière de croire en Dieu, *ibid.* — Ses idées sur le culte à rendre à la Divinité, 83. — Ne pouvant connaître l'âme, il n'en parle pas, 84. — Dans le doute où il est, il élève son esprit à l'être suprême, *ibid.*
- Prospectus d'un ouvrage périodique qui aura pour titre* : « Encyclopédie militaire. » — Critique de ce projet, VI, 386.
- ¶ *Prospectus de l'Encyclopédie*, XIII, 129. — Explication détaillée du système des connaissances humaines, 145.
- \* *Prostituée, Prostitution*, terme relatif à la débauche vénérienne, XVI, 440. — Application de ces mots aux critiques qui prostituent leurs plumes à l'argent, à la faveur, au mensonge, *ibid.*
- PROTAGORAS, philosophe éléatique, XIV, 406. — Disciple de prédilection de Démocrite, qui le tira de la condition de portefaix, *ibid.* — A écrit, sur la nature des dieux, un livre qui lui méritait le nom d'*impie*, *ibid.* — Ses ouvrages furent recherchés, brûlés et lus, *ibid.* — Ce qu'on connaît de sa philosophie n'a rien de particulier, *ibid.*
- \* *Protatique*. — Terme de poésie grecque et latine, XVI, 440.
- \* *Protection*. — Ce qu'on entend par ce mot en droit naturel et politique, XVI, 441.
- Protestants*. — Déserteurs de l'Allée des épines, I, 204, alinéa 44.
- \* *Provenir*. — Venir de, naître, tenir son origine, XVI, 442.
- Proverbes dramatiques*. — Voyez CAR-MONTELLÉ.
- Providence*. — Analyse du traité de Sénèque sur ce sujet, III, 294-298.
- \* Définition métaphysique de ce mot, XVI, 442. — En niant la Providence, les épicuriens dogmatisaient plus conséquemment que ceux qui la reconnaissaient, 444. — Raison qui aurait dû empêcher les anciens philosophes d'admettre une providence, 446. —

- Quelle était l'espèce de providence que croyaient les philosophes théistes, 447. — Tous les peuples policés reconnaissent une providence, 449. — Si nous pouvions méconnaître la providence, nous la reconnaitrions en nous, 451. — On la reconnaît aussi dans la nature, 454. — Dans l'amour d'un sexe pour l'autre, des pères pour leurs enfants, 455.
- Proxénète*. — Dans toutes les cours il y a plus de faveur à se promettre du métier de proxénète que des fonctions de grand ministre, III, 125. — Manière dont le neveu de Rameau s'acquittait de cet emploi, V, 405-407.
- \* *Prudence*. — Ce qu'elle est, XVI, 462. — Règles de prudence à observer par rapport à soi ou aux autres, 463, 464. — Principes de Socrate sur la prudence domestique, XVII, 162. — Ses principes sur la prudence politique, *ibid.*
- Prudes*. — Leur langage, I, 247, 248, alinéa 56.
- \* Acceptation de ce mot, XVI, 462.
- PRUNEVAUX (M<sup>me</sup> de), fille de M<sup>me</sup> de Meaux. — Diderot lui rend visite durant son séjour à Bourbonne-les-Bains, V, 263. — Le conte de Diderot, *les Deux Amis de Bourbonne*, lui est attribué, *ibid.* — Charade en vers que lui adresse Diderot, IX, 50. — Lettre écrite par elle, XVII, 330. — Maladie qui occasionne son séjour à Bourbonne, 333. — Sa façon d'agir avec M. de Foissy, XX, 16. — Diderot se plaint d'être traité légèrement par elle, 17. — Si elle s'en va, il la perdra sans regret ; si elle revient, il la recevra avec transport, *ibid.* — En hâtant la déclaration de M. de Foissy, Diderot comptait qu'elle ferait une réponse claire qui finirait tout, 19. — Grimm a beau plaider pour elle, il ne mettra jamais son cœur à l'aise ; pourquoi, 25.
- Psaumes*. — Vieilles chansons fort belles, I, 194, alinéa 18.
- \* *Psychologie*. — Partie de la philosophie qui traite de l'âme humaine, XVI, 464. — Fournit des principes à diverses autres parties de la philosophie, au droit naturel, à la théologie naturelle, à la philosophie pratique, et à la logique, 465.
- PTOLÉMÉE. — Auteur à consulter pour l'étude de la géographie ancienne, III, 494.
- PTOLÉMÉE LAGUS, l'un des généraux d'Alexandre le Grand. — Entre en Judée, s'empare de Jérusalem, et enlève du pays cent mille Juifs qu'il transporte en Égypte, XV, 329.
- PTOLÉMÉE PHILADELPHIE, roi d'Égypte. — Rend la liberté aux Juifs réfugiés à Alexandrie, XV, 329.
- PTOLÉMÉE PHUSCON, prince d'Égypte. — Sa passion d'enrichir la bibliothèque d'Alexandrie, XIII, 441.
- \* *Publicains*. — Fermiers des impôts chez les Romains, XVI, 465. — A qui on a encore donné ce nom, 466.
- Publication (la) de la Paix en 1749*. — Tableau de DUMOST le Romain, figure au Salon de 1761, X, 108.
- Pucelage*. --- Comment Jacques le Fataliste perdit le sien, VI, 204.
- Pudeur*. — Sa cause première, II, 243.
- \* *Puérilité*. — Action ou discours d'enfant, XVI, 466.
- PUFFENDORF (Samuel, baron de). — Son livre de *Jure naturæ et gentium*, traduit, par Barbeyrac, sous le titre : *Les Devoirs de l'homme et du citoyen*, cité avec éloge, et recommandé, III, 492, 506. — Distinction dans cet ouvrage, qui peut jeter beaucoup de trouble dans une société civile, XIV, 192.
- PUGET (Pierre), artiste et ingénieur, célèbre surtout comme sculpteur. — Anecdote relative à une statue de Louis XIV, que la ville de Marseille lui avait d'abord demandée, X, 440. — Mot malheureux de Louis XIV sur son *Milon de Crotone*, XIII, 44. — Veut briser ce chef-d'œuvre, *ibid.*
- PUISIEUX (Madeleine d'ARSANT de), maîtresse de Diderot. — Va lui rendre visite en 1749, durant sa captivité à Vincennes, I, XLIV. — Diderot la surprend en promenade à Champigny avec un nouvel amant, *ibid.* — Dans

le dessein de l'obliger, Diderot traduit l'*Essai sur le mérite et la vertu* de Shaftesbury, dont elle retire cinquante louis, XLII. — Pour satisfaire à une nouvelle exigence de sa part, Diderot écrit dans l'espace de trois jours ses *Pensées philosophiques*, qu'elle vend également cinquante louis, *ibid.* et 125. — Les *Bijoux indiscrets*, roman que Diderot composa en quinze jours, lui rapportent encore cinquante louis, *ibid.* — Les *Pensées sur l'interprétation de la Nature* lui procurent un nouvel avantage, *ibid.* — Diderot lui adresse l'Épître dédicatoire des *Bijoux indiscrets* sous le nom de Zima qu'elle a dans le roman, IV, 139. — C'est lors du premier voyage de sa femme à Langres, que Diderot contracte sa liaison avec elle, XVIII, 340. — Pièce de vers dont elle est l'auteur, sur le bruit de l'embastillement de Diderot, XX, 125.

\* *Puissance*. — Différents sens dans lesquels se prend ce mot, XVI, 466. — En quoi consiste celle d'un État, 467. — C'est de l'esprit dont un souverain sait animer ses peuples que dépend sa vraie puissance, 468.

*Puissance temporelle et puissance spirituelle*. — Réunies dans une seule main, elles offrent une situation pleine de dangers, II, 289.

PULLEYN (*Robert*), théologien anglais. — Ce qu'on remarque dans ses ouvrages, XVII, 94.

*Punitions*. — Leur équitable distribution, digne contre les complots des méchants, I, 55. — Le théiste admet les peines à venir, 60.

\* *Puritains*. — Partisans d'une secte de la religion protestante, en Angleterre, XVI, 469. — Historique de cette secte, *ibid.* à 471.

*Pyramides d'Égypte*. — Conjectures sur leur construction, XIV, 385. — Peuvent être regardées comme les Bibles de l'Égypte qui, à cette époque, n'avait point encore d'écriture, *ibid.* — Sont des monuments durables de la prudence de ce peuple, 386.

PYRRHON, philosophe grec de la secte

Éléatique, né à Elée. — Ses premiers maîtres, XVI, 472. — Ne retient de ses maîtres que ce qui favorise son penchant naturel; comment il débute, *ibid.* — Sa suprême tranquillité d'âme étonnait Épicure, 473. — Meurt à quatre-vingt-dix ans; les Athéniens lui élèvent une statue, *ibid.* — Ses différents sectateurs, *ibid.*, 474.

*Pyrrhonienne* ou *Sceptique* (*Philosophie*), XVI, 471. — Notice sur Pyrrhon, 472. — Différents sectateurs de cette philosophie, 473-474. — Principes et doctrine du sceptique, 475-482. — Cette philosophie fait peu de progrès à Rome, 483. — Renait au xvi<sup>e</sup> siècle, ses nouveaux sectateurs : François Sanchez, 483. — François La Mothe-le-Vayer, 484. — Huet, *ibid.* — Michel Montaigne, 485. — Bayle, 486 et suiv. — Conclusion de cet article, 491.

PYTHAGORE, célèbre philosophe grec. — Fondateur de la secte Samienne. Ses sectateurs, XV, 66. — Fut élevé par Phéréclide, XVI, 491. — Il n'admettait pas dans son école toutes sortes d'auditeurs, 493. — Notice sur sa vie, 494. — Comment il professait, 495. — Il ne nous reste presque aucun monument de sa doctrine, 496. — Son arithmétique, 497. — Sa musique, 498. — Sa géométrie, 499. — Son astronomie, *ibid.* — De sa philosophie en général, 500. — Sa philosophie pratique, 502. — Sa philosophie théorétique, 506. — Sa théologie, *ibid.* — Sa médecine, 511. — Ses disciples et ses sectateurs, 512.

\* *Pythagorisme*, ou *Philosophie de Pythagore*, XVI, 492. — S'appelle d'abord *Italique*; d'où elle tire ce nom, *ibid.* — Étude sur Pythagore, 493-496. — Principes généraux du pythagorisme, 497. — Arithmétique de Pythagore, *ibid.* — Musique de Pythagore, 498. — Sa géométrie, 499. — Son astronomie, *ibid.* — De la philosophie de Pythagore en général, 500. — Philosophie pratique, 502. — Philosophie théorétique, 506. — Théologie de Pythagore, *ibid.* — De la médecine de Pythagore, 511. — Disciples et sec-



tateurs de Pythagore, 512. — Le pythagorisme fut professé deux cents ans de suite ; quelles furent les causes de son extinction, 513. — Principes philosophiques d'Empédocle, 515-517. — Principes philosophiques d'Épicarême, 518-520. — Principes d'Archytas, 522. — Du pythagorisme renouvelé, 524. — Restauration de cette philosophie, *ibid.* et suiv. — Principes philosophiques d'Apollonius de Thyane, 527-529. — De la philosophie pythagoréoplatonico-cabalistique, 530. — Philosophes qui lui ont donné quelque crédit, 531 et suiv. — Principes de François-Georges, le Vénitien, 534. — Principes de la philosophie *occulte*, 536-542. — Sectateurs anglais du pythagoréoplatonico-cabalisme, 544.

## Q

*Qualités.* — Dans la physique expérimentale, les qualités sont générales ou particulières, II, 21. — Qualités occultes dans la philosophie occulte, XVI, 537.

QUEIROS (*Pedro-Fernandez de*), célèbre navigateur portugais. — Fait, en 1606, la découverte de Taïti, II, 218.

❖ *Qu'en pensez-vous ?* Conte allégorique, composé à la même époque que les *Bijoux indiscrets*, l'*Oiseau blanc* et la *Promenade du Sceptique*, IV, 443. — Erreur de M<sup>me</sup> d'Épinay qui, dans ses *Mémoires*, fait de ce conte une improvisation qu'elle attribue à J.-J. Rousseau, *ibid.* — Cet ouvrage est-il bien de Diderot ? *ibid.*

QUÉRARD (*Joseph-Marie*), bibliographe. — Attribue à un écrivain nommé Randon, un drame intitulé *l'Humanité, ou le Tableau de l'Indigence*, indûment inséré dans le recueil des *Ouvrages de Diderot*, publié à Londres en 1773, VII, 6. — Il attribue les *Zélindiens* à une demoiselle Fauque ou Falques, XVII, 478.

*Querelle des anciens et des modernes*, IV, 296.

*Querelle des Bouffons*, XII, 137. — Di-

derot y prend une part active, 139. — Écrit trois brochures relatives à ce sujet : 1<sup>re</sup>, 143-151 ; 2<sup>e</sup>, 152-156 ; 3<sup>e</sup>, 157.

QUESNAY (*François de*), célèbre économiste et médecin. — A droit aux plus grands éloges comme auteur principal de la science économique, IV, 81-82. — Cité comme habile chirurgien, IX, 214.

QUESNEL (*Pasquier*), célèbre oratorien. — Son livre intitulé *Réflexions morales sur le Nouveau-Testament* est anathématisé par la bulle *Unigenitus*, publiée à Rome le 8 septembre 1713, XV, 264. — On donna alors à ses défenseurs le nom de *jansénistes*, *ibid.* *Questions naturelles (les).* — Examen de cet ouvrage de Sénèque, dédié à Néron, III, 358.

QUEVERDO (*François-Marie-Isidore*), dessinateur et graveur. — Ses vignettes pour l'édition originale des *Ouvrages de Dorat* contribuent à sauver ce livre de l'oubli, VI, 415.

*Quiétistes.* — Donnent des leçons de catalepsie à leurs dévotes, IX, 423. — But qu'ils se proposent, *ibid.* — Arrivent à leurs fins par degrés, 424. — Au III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, la Chine est envahie par une secte de ce nom, XIV, 128.

QUINAULT (*Philippe*). — Déprécié par Boileau, relevé par Voltaire, VI, 353. — Poète toujours tendre, facile et souvent élevé, VII, 152.

QUINAULT-DUFRESNE (*Abraham-Alexis*), acteur remarquable du Théâtre-Français. — Diderot envie son talent, VII, 108. — Ce qui lui arriva en jouant le rôle de Sévère dans la tragédie de *Polyeucte*, VIII, 353 et 387. — Orgueilleux par caractère, il représentait merveilleusement l'*orgueilleux*, *ibid.* — Jouait admirablement Orosmane, *ibid.* — Était d'une perfection sans égale dans *le Préjugé à la mode*, *ibid.* et 392.

*Quinquation.* — Nom donné chez Grecs à ceux qui prétendaient exceller dans tous les exercices de la gymnastique, I, 363.



QUINTANO (don), inquisiteur, évêque de Pharsale. — Est éloigné de son siège par le roi d'Espagne Charles III, VI, 471. — Obtient son rappel à la suite de soumissions réitérées, *ibid.*

QUINTILIEN (*M. Fabius-Quintilianus*), célèbre rhéteur. — Remarque sur le jugement qu'il porte des œuvres de Sénèque, III, 188. — Son jugement opposé à celui de Saint-Évremond, 267, 268. — Réfutation de ses objections contre Sénèque, 369. — Manque de franchise dans sa critique, 370. — Ce qu'il dit de l'emploi du temps donné à l'étude, 524, 525.

QUIPROQUO. — La vie en est un composé, VI, 60. — La justice n'en est pas exempte, 64.

QUIPROQUO (*le*), comédie en un acte par l'acteur Molé. — Lue et reçue, cette pièce, jouée en 1781, n'obtint qu'un médiocre succès, VIII, 511. — Elle n'a point été imprimée : l'analyse minutieuse qu'en fait Diderot, d'après le manuscrit, a un intérêt spécial, *ibid.* — C'est, dit le critique un joli petit rien, 515.

\* *Quotidien, Journalier*. — Termes synonymes qui ont, selon leur étymologie, la même signification, mais ne s'emploient pas indifféremment; exemples, XVI, 545.

## R

RABANUS MAURUS, savant écrivain chrétien du IX<sup>e</sup> siècle, XV, 300.

RABELAIS (*François*). — Cité I, 195, alinéa 21; II, 355.

RABIRIUS (*Caius*), poète latin. — Beau mot qu'il met dans la bouche d'Antoine mourant, III, 307.

RABROUER. — Vieux mot; sa signification, VI, 105.

RABUTINADE. — Ce mot, forgé par Diderot, suffit à nous donner son opinion sur l'*Histoire amoureuse des Gaules*, III, 347.

RACHEL (*Élisabeth-Rachel Félix*), célèbre tragédienne. — Sa retraite prématurée (en 1855, à l'âge de 34 ans), VII, 138.

*Rachitisme*. — Étendant la capacité du crâne outre mesure, il rend précoce l'intelligence des enfants, II, 323.

RACINE (*Jean*). — Avait du génie, mais ne passait pas pour être bon, V, 395. — Comment il est jugé par Diderot, 397.

RACINE (*Louis*), fils du précédent. — Voltaire le relègue parmi les poètes médiocres, VI, 353.

*Radicaux*. — Importance d'une méthode qui conduirait au moyen de les discerner, XIV, 435. — Marche à suivre dans cette recherche, *ibid.*

*Raison*. — La raison seule fait des croyants, I, 152. — Quand on y renonce on n'a plus de guide, 159. — Est incompatible avec la foi, *ibid.* — Celle de l'homme lui fait mépriser également le baptême et la circoncision, 163. — La perception des rapports est un des premiers pas de la raison, 405. — Tout a sa raison suffisante, 406. — Les déclarations de certains théologiens contre elle font injure à la religion, 448. — Est le creuset qui sépare la vérité d'avec l'erreur, II, 96. — Elle rectifie quelquefois le jugement rapide de la sensibilité; elle en appelle, X, 520.

\* Notions diverses que l'on peut se former de *cemot*, XVII, 3-4. — Bornes qui se trouvent entre la foi et la raison, 5-6.

*Raison d'Etat*. — Question à étudier dans Tacite, qui la nomme les *Forfaits de la domination*, III, 483.

*Raison perfectionnée*. — Moyen employé dans ce but, I, 190, alinéa 1.

\* *Raisonnement*. — Est un enchaînement de jugements qui dépendent les uns des autres, XVII, 6-11.

*Raisonner, Discourir*. — C'est comparer plusieurs idées, I, 370. — Nécessité, à cet effet, d'avoir plusieurs perceptions à la fois, *ibid.*

*Raisonneur (le)*. — En quoi il diffère de l'homme raisonnable, XII, 79.

*Rambouillet* (l'hôtel de), centre de la société polie au XVII<sup>e</sup> siècle, XIV, 525. — Noms des personnages qui l'abandonnent pour aller augmenter la société et écouter les leçons de l'*épiciurienn* (Ninon de l'Enclos), *ibid.*

RAMEAU (*Claude*), frère du célèbre musicien, et père du héros du roman satirique de Diderot intitulé *le Neveu de Rameau*. — Était organiste et apothicaire à Dijon, V, 403.

RAMEAU (*Jean-Philippe*), célèbre compositeur français. — Son premier succès véritable est l'opéra d'*Hippolyte et Aricie*, joué en 1738, IV, 174. — Ses ouvrages font négliger ceux de Lulli, V, 390. — Son neveu le dit fort égoïste, 392. — La découverte de la basse fondamentale, son plus beau titre de gloire, 421. — Voyez URÉMIFASOLASIUTUT. — Principe duquel ce savant musicien est parti dans sa *Génération harmonique*, IX, 114, 115.

¶ Rameau (*le Neveu de*), satire dialoguée. — Ouvrage écrit en 1762 ; revu en 1773 ; publié pour la première fois en français en 1823, V, 359. — Notice préliminaire par M. Assézat, 351. — N'est connu d'abord que par une traduction de Goethe, faite en 1804, 362. — Voyez, GOETHE, SCHILLER, de SAUR, SAINT-GENIÈS, BRIÈRE.

¶ RAMEAU (*Jean-François*), héros du roman intitulé *le Neveu de Rameau*. — Note de Mercier sur ce personnage, V, 381. — Note de Cazotte, 382. — A composé sur lui-même un poème intitulé *la Raméide*, 383. — Sa biographie, 384. — Le peintre Meissonnier a fait de lui un portrait de fantaisie fort original, 385. — Son portrait physique et moral par Diderot, 388. — Sa rencontre avec Diderot au café de la Régence, 390. — Son portrait par lui-même, 391. — Apologiste de tous les vices, 395. — Envieux et jaloux de de la gloire de son oncle, 398. — Plaisant soliloque mimé et chanté, 399. — Fait, de lui-même, un étrange panegyrique, 400. — Parasite du financier Bertin, il se fait mettre à la porte : récit de sa mésaventure, 402. — Fait une scène de proxénète, 405-407. — Musicien, il reprend son rôle, 408-411. — Sa vie durant quatre ans de ménage, 413. — Développe son système particulier d'éducation pour les jeunes filles, 414. — Se fait maître

d'accompagnement sans en rien savoir, 416. — Manière dont il donnait ses leçons, *ibid.* et sniv. — Une fois connu, il change de méthode et gagne à peu près honnêtement son argent, 421. — Ce qu'il dit de la voix de la conscience et de l'honneur, lorsque les boyaux parlent, 422. — Quelle sera sa conduite s'il devient riche, *ibid.* — Trouvant son bonheur dans le vice, il y demeure, 427, 428. — Consent à être abject, mais ne veut pas être hypocrite, 429. — Ce qu'il nomme sa dignité 430. — Tableau d'intérieur ; son rôle de fou chez le financier Bertin et la Hus, 430. — Attitudes de son invention, 433-435. — Ses impertinentes appréciations du talent de la Dangeville et de la Clairon, qu'il met au-dessous de la petite Hus, 437, 438. — Jugement qu'il porte sur lui-même et sur divers personnages de sa société chez Bertin, 439. — Son aventure avec l'abbé de La Porte, 444, 445. — Quelles étaient les charges de son emploi de souteneur de M<sup>lle</sup> Hus, 447. — Critique qu'il fait de la réunion des parasites composant la société Bertin-Hus, 449-451. — Fait le récit de l'histoire du renégat d'Avignon, 454-456. — Ce qu'il pense de Lulli, de Campra, de Destouches, de Mouret, et même de son *cher* oncle, 460. — Chante avec passion différents airs des opéras de Duni, 463. — Dit avec une précision, une vérité et une chaleur incroyables les plus beaux morceaux des *Lamentations* de Jomelli, 464. — Manière comique dont il contrefaisait les différents instruments, *ibid.* — Son état d'épuisement après un pareil exercice, 465. — Ses idées sur la poésie lyrique, 466. — Ses réflexions sur Duni, 467. — A un fils qu'il aime ; il n'en fera pas un musicien ; ses raisons, 471. — Fait le tableau de sa vie passée, 478. — Raconte la plaisante histoire du juif d'Utrecht, 479. — Joue admirablement une scène de pantomime, 482. — Ce qu'il pense des hommes en général, 483. — Fait le portrait de sa femme, qu'il a per-

- due, qu'il regrette et pour cause, 486.
- Raméide (la)**, poëme en cinq chants. — Autobiographie de Jean-François Rameau, V, 382, 383.
- Raméïle (la Nouvelle)**, poëme de Cazotte. — Espièglerie de ce poëte en faveur du plaisant personnage que Diderot a peint dans *le Nereu de Rameau*, V, 383.
- RAMPONEAU (Jean)**, fameux cabaretier de la basse Courtille. — Tenait aux Porcherons la guinguette du *Tambour royal*, V, 176. — Son curieux engagement et son procès avec Gaulier dit *Gaudon*, entrepreneur de spectacle forain, *ibid.*
- RAMSAY (Allan de)**, peintre du roi d'Angleterre. — Ses réflexions, adressées à Diderot, sur le *Traité des délits et des peines* de Beccaria, IV, 52. — Diderot dine avec lui chez les Van Loo, XIX, 174. — Notice sur lui, *ibid.* (note).
- RAYCONNIÈRES (Leclerc de)**, personnage du conte *les Deux Amis de Bourbonne*, V, 272. — Ses procès avec M. Fourmont, conseiller au présidial de Chaumont, *ibid.* — Pâcheuse rencontre qu'il fait en revenant de la chasse, 273.
- RANDON DE BOISSET**, receveur général des finances. — Choisit Diderot pour précepteur de ses enfants, I, xxxiii. — Avantages attachés à cette position, *ibid.* — Après trois mois de cette existence, Diderot demande à se retirer, *ibid.* — Les offres les plus séduisantes ne peuvent le retenir, *ibid.* — Dans le Salon de 1767, Diderot en parle comme d'un amateur original et distingué, xxxiv. — Le catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Solenne lui attribue *Zamir*, tragédie bourgeoise en trois actes et vers dissyllabiques, VII, 6. — Grand amateur de tableaux, refuse, au Salon de 1767, l'exposition d'un paysage que Louthembourg a fait pour lui, XI, 274. — Son caractère, *ibid.*
- RAPHAEL (Sanzio)**. — Caractère de ses compositions, VII, 406. — Il n'y a pas eu peut-être un plus grand poëte que ce savant artiste, X, 515. — Jugement d'une femme du peuple sur deux de ses tableaux, XII, 89. — Diderot a vu de lui un dessin représentant *Joseph expliquant son songe à ses frères*; beau sujet qu'il propose, 99.
- RAPSON**, géomètre anglais. — Ce qu'il dit de la manière d'être de Dieu par rapport à l'univers, I, 294.
- RASES**, ou AL-RASE ou AUBUBÈCRE, célèbre médecin arabe, XVII, 42. — Ce que Arnould de Villeneuve disait de lui, 43.
- RASIS (Ibrin Al-Chatil)**, philosophe et médecin musulman. — Notice sur sa vie, XVII, 50.
- RAUCOURT (Marie-Antoinette SAUCE-ROITE)**, tragédienne. — Ses débuts, VIII, 337. — A offert le prodige d'une actrice, qui, à dix-sept ans, s'est montrée capable des rôles de *Monime*, de *Didon*, de *Pulchérie* et de *Hermione*, 377.
- RAUMER (Fr.)**, écrivain allemand. — Auteur de *Diderot und seine Werke*, XX, 142.
- RAVAGO**, jésuite, confesseur de Ferdinand VI, roi d'Espagne, VI, 467. — Ses odieuses menées contre le Péruvien don Pablo Olavidès, oydor de Lima, *ibid.*
- RAYAILLAC (François)**, assassine Henri IV, XV, 279. — Les Jésuites restent sous le soupçon d'avoir dirigé sa main, *ibid.*
- RAVENNES-FONTAINE (curé de)**. — Plaisante aventure dont il est le héros, XVII, 331. — Comment il plaisante le philosophe qu'il a gagné au jeu, 332.
- RAYNAL (Guill.-Thom.-Fr.)** — *L'Histoire philosophique et politique de la découverte et du commerce des deux Indes*, qui a fait sa réputation, est, en grande partie, l'ouvrage de Diderot, I, xvii; III, 393; IV, 107. — Copie les fragments que Diderot lui fournit, et en brûle ensuite les minutes, XX, 103, 104.
- RÉACMUR**. — Ce célèbre physicien fait, sur un aveugle-né, l'opération de la cataracte, I, 279. — Refuse d'admettre Diderot, comme témoin; mais il admet M<sup>me</sup> Dupré de Saint-Maur,

- ibid.* — Sa découverte du puceron hermaphrodite, II, 48. — Ce qu'il rapporte de la copulation du lapin avec la poule, mis en doute par Haller, 188. — Son *Traité des Insectes* cité, IX, 373. — Ses observations sur la manière de convertir le fer forgé en acier, XIII, 193-194.
- ¶ *Réception d'un philosophe.* — Voyez *Introduction aux grands principes.*
- Recette à tous maux.* — Manière de s'en servir à l'usage des encaissés (les confesseurs), I, 199, alinéa 3.
- Réhabites.* — Sectaires juifs, XV, 346.
- ¶ *Recherches philosophiques sur l'origine et la nature du beau*, X, 5-42.
- Recherches sur les beautés de la peinture.* — Ouvrage traduit de l'anglais de Webb, par Bergier, XIII, 33-39.
- Recherches sur l'origine du despotisme oriental.* — Ouvrage de Boulanger, dédié par son auteur à Helvétius, VI, 345. — Dangers auxquels l'eût exposé cet ouvrage, si une mort prématurée ne l'avait ravi à la fureur des intolérants, *ibid.*
- Recherches sur le style (des)*, par Beccaria. — Appréciation de Diderot sur cet ouvrage, IV, 60.
- Recherches sur les Ruines d'Herculanum.* — Voyez FOUGEROUX DE BONBAROI.
- RÉCIPROCO. — Personnage des *Bijoux indiscrets*; membre de l'académie des sciences de Banza. — Son raisonnement, IV, 163.
- Récompenses.* — Leur équitable distribution, moyen sûr d'attacher les hommes à la vertu, I, 55. — L'approbation publique en fait l'avantage, 56. — Le théiste admet les récompenses à venir, 60.
- Réconciliations.* — Entre souverains et factieux, lorsque les haines ont éclaté, toutes les réconciliations sont fausses, II, 462.
- Recrues singulières.* — Dissidentes, manière dont le vice-roi (le Pape) en use avec elles, I, 196, alinéa 24.
- Recteur.* — Nom donné en Allemagne au chef suprême de l'Université, III, 425. — Rang distingué qu'il occupe dans l'État, *ibid.*
- Recueils philosophiques et littéraires de la Société typographique de Bouillon (sur les).* — Examen critique des pièces renfermées dans le *Recueil de l'année 1769*, IV, 73. — 1° *Fragments sur le sort de la philosophie chez les Romains*, par M. Robinet, *ibid.* — 2° *Apothéose d'Homère*, par M. Castillon, 74. — 3° *Projet pour diminuer le nombre des auteurs*, par M. Robinet, 75. — 4° *Extrait des Transactions philosophiques sur le serpent à sonnettes*, par M. Robinet, *ibid.* — 5° *Parallèle de Virgile et de Lucain*, par M. Castillon, 76. — 6° *Éloge de Plutarque*, par M. Castillon, *ibid.*
- ¶ *Réflexions sur la cohésion des corps*, et les phénomènes qui s'y rapportent, IX, 183.
- Réflexions sur la jalousie, pour servir de commentaires aux ouvrages de Voltaire*, brochure de Ch.-G. Le Roy, attribuée à tort à Diderot, XX, 99.
- ¶ *Réflexions sur un ouvrage publié à l'occasion de la renonciation volontaire de Rousseau au droit de citoyen de Genève*, IV, 70.
- ¶ *Réflexions sur le livre de l'Esprit*, ouvrage d'Helvétius, II, 267-274.
- ¶ *Réflexions sur Térence*, V, 228 et suiv. — Jugement de M. Villemain sur cet écrit, *ibid.* — Voyez TÉRENCE.
- ¶ *Réflexions sur l'ode*, VI, 412.
- Réfutation du Dialogue sur le commerce des blés*, par l'abbé Morellet. — Sentiment de Diderot sur cet ouvrage, XX, 8. — Comme censeur, il ne voit rien qui doive en empêcher l'impression, 10.
- ¶ *Réfutation de l'ouvrage d'Helvétius, intitulé de l'Homme*, II, 275. — Cet ouvrage, comparé aux *Essais* de Montaigne, 290.
- RÉGAMEY (Frédéric), graveur. — Auteur de la gravure du buste de Diderot par Houdon, appartenant à la ville de Langres, XX, 111.
- \* *Regarder.* — C'est faire usage de ses yeux, XVII, 11. — Exemples de nombreuses acceptions simples et figurées, *ibid.*

REGNON, abbé de Pruni. — Écrivain chrétien du IX<sup>e</sup> siècle, XV, 300.

Règles (les). — Ont fait de l'art une routine, XII, 76. — Ont servi à l'homme ordinaire, ont nui à l'homme de génie, 77.

REGNAULT, membre de l'Académie de peinture et de sculpture. — A gravé une collection de planches sur la botanique, VI, 375.

■ *Regrets sur ma vieille robe de chambre*, ou Avis à ceux qui ont plus de goût que de fortune, IV, 1. — Notice de M. Assézat, 3. — Avis au lecteur mis en tête de la première édition, 5.

Régulus, tragédie de Dorat. — Diderot trace à l'auteur un plan différent de celui qu'il a suivi, VIII, 443-448.

RÉGULUS (M.-Attilius), général romain. — Simplicité et force du discours qu'il adresse au Sénat et au peuple romain pour les dissuader de l'échange des captifs, VIII, 355-356.

Rehauts. — Ce que les peintres entendent par ce mot, XII, 111.

Reins, Vessie, Urine. — Remarques physiologiques sur ce sujet, IX, 390.

■ *Religieuse (la)*, roman historique, V, 1-210. — Notice préliminaire par M. Assézat, 3. — Composé en 1760, cet ouvrage n'a été imprimé qu'en 1796, *ibid.* — Ses nombreuses éditions, 4. — Traduit en allemand, en anglais, en espagnol, *ibid.* — Ce chef-d'œuvre, fidèle peinture de la vie des cloîtres, ne peut être touché sans perdre une partie de sa valeur, *ibid.* — Appréciation de ce livre par la *Décade philosophique*, 5, et par Jean Devaines, dans deux recueils différents, 6. — Date de la composition de l'ouvrage rendue certaine par une lettre de l'auteur à M<sup>lle</sup> Volland, 10.

Un événement arrivé au couvent de Longchamp, en 1757 ou 1758, a donné à Diderot l'idée de ce roman, qui prend ainsi un caractère historique. — Voyez SIMONIN (*Marie-Suzanne*).

Religion (la). — Bien entendue, elle élève les vertus morales, I, 9. — Diffère essentiellement du fanatisme, *ibid.* — Considérée en général, on la

regarde communément comme la compagne inséparable de la vertu, 17. — De nombreux exemples contredisent cette opinion, *ibid.* — A-t-elle une influence sur la probité, 18. — Est puissante à consterner le vice et à rassurer la vertu, 54. — Peut être poussée trop loin, 71. — Ne commande pas une abnégation totale des soins d'ici-bas, *ibid.* — Caractères distinctifs d'une religion vraie, 161. — Celle de Jésus-Christ, annoncée par des ignorants, a fait les premiers chrétiens; prêchée aujourd'hui par des savants et des docteurs, elle ne fait que des incrédules, 162. — Est un sujet sacré auquel il n'est pas permis de toucher, 181. — *Suffisance de la religion naturelle*, 260. — La meilleure est celle qui s'accorde le mieux avec la bonté, et la justice de Dieu, 264. — Tous les hommes admettent sa bonté, 265. — Parallèle entre la religion naturelle et la religion révélée, 266 à 269. — Préférable à toutes les autres, la religion naturelle ne peut faire que du bien et jamais de mal, 270. — A l'encontre de la religion révélée, elle n'a pas coûté une larme au genre humain, *ibid.* — On peut dire avec raison que toutes les religions du monde ne sont que des sectes de la religion naturelle, 271. — Est la seule subsistante, *ibid.* — Démonstration de sa vérité, 272. — Soumis à ses lois, les hommes ne formeraient qu'une société de frères, 273. — Elle se persuade et ne se commande pas, 487. — Maximes d'Origène et de Minucius Félix à ce sujet, *ibid.* — Distinction entre celle de Jésus-Christ et celle du prêtre, II, 448. — Elle crée et perpétue la plus violente antipathie entre les nations, 512. — Elle fait les fous les plus dangereux, 513. — Elle peut changer de forme, mais elle ne périt jamais, IV, 34, 35. — Elle ne consiste pas à décorer des temples; devoirs qu'elle nous prescrit, XVI, 186. — N'est point du ressort du magistrat; pourquoi, XVII, 146 et suiv.

*Religion chrétienne.* — On peut l'appeler



la *Philosophie par excellence*, XV, 287.  
*Religionnaires*. — Peu d'accord qui existe entre ceux de la religion révélée, I, 271.

■ *Remarques* sur la tragédie du *Siège de Calais*, de M. du Belloy, VIII, 452.

REMBRANDT (*Paul*), peintre célèbre de l'école hollandaise. — Caractère particulier de son genre de peinture, X, 482. — Exemple pris de sa *Résurrection de Lazare*, *ibid.* — Son *Ganymède* est ignoble, XII, 106. — Ce qu'il aurait dû écrire au bas de toutes ses compositions, 109. — Ses *Pentimenti* ont enflé son œuvre de plusieurs volumes, 123.

RÉMOND DE SAINTE-ALBINE (*Pierre*), littérateur. — Note de Grimm sur cet écrivain, VIII, 358.

RÉMOND DE SAINT-MARD. — Cité, II, 360. — Auteur des *Nouveaux Dialogues des Dieux*, ou *Réflexions sur les passions*, VI, 307. — Espièglerie que lui fait l'abbé de Canaye, chez M<sup>me</sup> Geofrin, *ibid.*

*Remords*. — Il en est de plusieurs natures, II, 304. — Celui du scélérat, *ibid.*

*Rendez-vous général*, lisez l'autre monde, I, 191, 193, alinéa 5, 10.

*Renégat d'Avignon* (le). — Son histoire, V, 454-456.

RENOU (*Antoine*), élève de Vien et de Pierre, peintre du roi de Pologne. — Ses tableaux au Salon de 1767 : *Jésus-Christ, à l'âge de douze ans, conversant avec les docteurs de la loi*, XI, 325. — Une *Esquisse*, des *Études de têtes*, 334. — Auteur d'une tragédie intitulée *Térée et Philomèle*, composée à l'occasion d'un défi porté à Le Mierre, et jouée avec succès au Théâtre-Français, 335. — Passe inaperçu au Salon de 1769, 447. — Diderot n'a pas décrit ses tableaux exposés en 1771, 522. — La *Présentation au temple* et l'*Annonciation*, qu'il expose au Salon de 1775, mauvais rêve après un trop bon souper, XII, 23. — Auteur d'un *Éloge* de Le Prince, 41. — Envoi au Salon de 1784 deux tableaux d'un mérite contesté, 43.

RENOUARD (*A.-C.*), juriconsulte, auteur d'un *Traité des droits d'auteur*. — Cite dans cet ouvrage un travail de Diderot sur la librairie, XVIII, 3.

*Renvois*. — Note de Naigeon sur l'usage qu'on peut en faire, XV, 287.

*Répétitions théâtrales*. — Pourquoi on doit les multiplier, VIII, 376.

*Repoussoirs*. — Le peintre habile doit les mépriser. Ce sont des intermédiaires postiches, des chevilles, des bouche-trous, X, 479. — Teniers en a fait la plus forte et la meilleure satire, XII, 106.

\* *Représentants*. — Ce que sont les représentants d'une nation, XVII, 11. — Les représentants dans un État démocratique, 12. — Dans une monarchie absolue, le souverain est le seul représentant, *ibid.* — Les représentants dans les monarchies tempérées; exemples tirés de l'Angleterre, de la Suède, de l'Allemagne, de la France, *ibid.* — Pourquoi dans les monarchies modernes ce sont les nobles, les grands, qui sont investis du droit exclusif de représenter les nations, 13 et suiv. — Les États despotiques comme la Turquie ne peuvent avoir de représentants, 16. — Il est de l'intérêt du souverain que sa nation soit représentée; pourquoi, 17. — Les représentants supposent des constituants de qui leur pouvoir est émané, 21.

*Requête présentée au Parlement de Grenoble*. — Réflexions sur le duel à l'occasion de cette brochure, VI, 390.

RESNEL DU BELLAY (l'abbé *Jean-François* du). — Ses trois souhaits accomplis, X, 386.

*Respiration*. — Manière dont elle s'opère, IX, 306. — Variétés qu'elle peut éprouver, ses maladies, *ibid.*

RESSÉGUIER (*M. de*), chevalier de Malte, auteur du *Discours sur la satire des Philosophes* et de l'*Épître de Satan à Voltaire*. — Mis à la Bastille; pourquoi, XVIII, 459. — Voir la note de la page 460.

*Ressemblance*. — Complète, elle n'existe pas dans l'espèce humaine, VII, 391.



— Chaque individu se modifie et diffère de lui-même aux différentes périodes de la vie, *ibid.* — L'âme même est sujette à des révolutions analogues, *ibid.*

**Ressentiment** (Ic). — Passion fort différente de la crainte est, dans un degré modéré, nécessaire à notre sûreté et utile à notre conservation, I, 104.

**Restaurant.** — Portrait de l'hôtesse du premier restaurant ouvert à Paris, XIX, 230. — Origine de ce mot et de ce genre d'établissements, *ibid.* (note). — Diderot a pris un goût infini pour le restaurant, 254.

**RESTIF DE LA BRETOYNE** (Nicolas-Edme). — Dit, dans la *Philosophie de M. Nicolas*, que des expériences en tout genre ont été faites à Postdam par Frédéric II, pour le mélange des espèces, II, 188.

**RESTOUT** (Jean). — Trois tableaux de ce peintre exposés au Salon de 1759 : une *Annonciation*; un *Aman sortant du palais d'Assuérus*, et une *Purification de la Vierge*; tableaux médiocres, X, 92. — Peint à l'âge de quatre-vingts ans et expose au Salon de 1763 un *Orphée descendu aux enfers pour demander Eurydice*. Examen de cette grande et belle composition, 164. — Au même Salon : le *Repas donné par Assuérus aux grands de son royaume*, grande composition, faible de couleur, 166. — Un troisième tableau : l'*Évanouissement d'Esther*, se fait remarquer par sa faiblesse de composition, de couleur et de caractère, *ibid.* — Son portrait peint par La Tour, XI, 411.

**RESTOUT** (Jean-Bernard), neveu du précédent. — Revenu de Rome en 1765, il expose, dans les salles de l'Académie, quatre tableaux, parmi lesquels son morceau de réception, X, 413. — Description analytique de cette dernière composition, *ibid.* et suiv. — Des quatre tableaux précédents, trois figurent à l'Exposition de 1767, savoir : les *Plaisirs d'Anacréon*, *Diogène demandant l'aumône à une statue*, un *saint Bruno*, XI, 301-303. — Talent

encore indécis, il faut attendre, 307. — *La Présentation au Temple au moment où Siméon prononce le Nunc dimittis*, qu'il envoie au Salon de 1771, trop vaste machine au-dessus de ses forces, 508-510. — Ses autres tableaux du même Salon, mauvais, 511.

¶ **Résultat d'une conversation sur les égards que l'on doit aux rangs et aux dignités de la société**, IV, 13.

\* **Résurrection.** — Ce qu'elle est, XVII, 22. — Elle peut être pour un temps ou perpétuelle, *ibid.* — Le dogme de la résurrection des morts est commun aux juifs et aux chrétiens, *ibid.* — Quel sera la nature des corps ressuscités, 23. — Ce que sera la résurrection des enfants, 24. — Les chrétiens croient la résurrection du même corps identique; objections que les philosophes opposent à cette opinion, 25-26.

**Rétablissement de l'impôt dans son ordre naturel** (du). — Voyez BOESNIER DE LORMES.

**Rélicences maladroites.** — Exemple pris d'une édition de la *Religieuse*, publiée, en 1856, par M. Génin, V, 4.

**Retraite du philosophe Cléobule**, I, 178.

**Retraite du Sage.** — Analyse d'un traité de Sénèque sur ce sujet, III, 322-326.

**RETZ** (Pierre DE GONDY, cardinal de). — Sa laideur n'empêche pas ses succès auprès des femmes de la cour, II, 464; III, 71.

**REUCHLIN** ou **CAPTION**, philosophe suisse. — Notice sur sa vie, XVI, 531-533. — Professa la philosophie pythagoreo-platonico-cabalistique, 533.

¶ **Rêve (le) de d'Alembert.** — Dialogue entre d'Alembert, Bordeu et M<sup>lle</sup> de Lespinasse, II, 101. — Notice préliminaire, 103. — Relation historique de la destruction du manuscrit autographe; sauvé de l'oubli par une copie du temps, 104. — Diderot annonce cet ouvrage à M<sup>lle</sup> Volland, XIX, 318.

**Rêves.** — Ce qu'ils sont, comment ils se produisent, IV, 303. — L'état des fous n'est qu'un rêve continu, 304. — Remarques physiologiques sur cet état

de l'animal, IX, 361. — Leur affinité avec le délire et la folie, 362.

*Rêve (le)* de Mangogul, IV, 255-259.

*Rêve (le)* de Mirzoza, IV, 293-298.

*Réveillons*. — Ce que les artistes peintres appellent de ce nom, XII, 104.

*Révélation*. — L'auteur de l'*Essai sur le mérite et la vertu* proteste de son respect religieux et de sa vénération profonde pour les mystères qu'elle a transmis, I, 15. — La religion de Confucius exceptée, il y a autant de révélations sur la terre qu'il y a de religions, II, 83. — Toutes se prétendent fondées sur des preuves incontestables, *ibid.*

*Révéler*. — Ce n'est pas assez que de révéler; il faut encore que la révélation soit entière et claire, II, 38. — Reproche adressé aux *grands maîtres* en général pour l'obscurité calculée qu'ils ont souvent laissée dans leurs ouvrages, *ibid.*

*Révolutions*. — Les prodiges sont rares sous les règnes heureux; les grandes révolutions ont des signes précurseurs, III, 169. — On touche, en France, à une crise qui aboutira à l'esclavage ou à la liberté, XX, 28.

*REY*. — Nom du propriétaire du café de la Régence, V, 387.

*REYMER* (M<sup>me</sup>), Alsacienne d'une remarquable beauté. — Ses amours avec Tanié, V, 313. — Tanié s'en sépare par dévouement, et va à Saint-Domingue tenter la fortune à son intention, 314. — Sa conduite durant les neuf à dix ans d'exil de Tanié, 315. — Courtisane artificieuse et avare, elle pousse Tanié à aller lui chercher la fortune dans une expédition lointaine, 317.

*REYNALD* (H.). — La *Revue des cours littéraires* contient la *Jennesse de Diderot et de Rousseau*, XX, 145.

*RHADAMANTE*, législateur des Crétois, XV, 58. — Minos son frère lui succède, 59.

*Rhyme (le)*. — Ce qu'il faut entendre par ce mot, XI, 268. — Exemples du rythme bien pratiqué, 269. — Est une sorte de chant, une espèce de

musique, sans laquelle on n'écrit ni en vers ni en prose, 270. — C'est un instrument à mille cordes, sous les doigts du génie, *ibid.* — Sa puissance, 331.

*RIBALLIER*, syndic de la Sorbonne, XI, 304.

*RICARIC*. — Voyez *HOUDARD DE LAMOTTE*.

*RICCI* (*Laurent*), général des jésuites. — De Bonneval, officier français au service de l'Espagne au Paraguay, s'empare d'un plan d'opérations envoyé à ses coréligionnaires pour le succès d'un complot contre le gouvernement central, VI, 460. — Altamirano, procureur général de l'ordre en Espagne, autorisé à se rendre près de lui, est arrêté en route; ses papiers sont saisis, et les crimes de la société sont prouvés, 465. — Meurt en prison au château Saint-Ange, 464. — Caraccioli, et, de nos jours Ch. Sainte-Foy, ont écrit sa vie, *ibid.*

*RICCIOLI* (le Père), jésuite italien. — Auteur du *Nouvel Almageste*, traité d'astronomie, XIII, 284.

*RICCOBONI* (*Marie-Jeanne* LABORAS DE MÉZIÈRES, dame), auteur de romans estimés. — Actrice médiocre, malgré ses efforts et une étude intelligente de ses rôles, II, 332. — Sa lettre à Diderot sur le *Père de famille*, VII, 395 et suiv. — Réponse de Diderot, 397-409. — Ses ouvrages, ses talents, ses malheurs, VIII, 410, 411. — Son élégante traduction de diverses pièces du théâtre anglais, 465. — Ce qui la désole, XIX, 93.

*RICCOBONI* (*Antoine-François*), auteur et acteur. — Son ouvrage, intitulé *de la Réformation du théâtre*, cité par Grimm, VIII, 358. — Traite avec Rémond de Sainte-Albine la grave question de la sensibilité théâtrale, 410.

*RICHARD*, habile constructeur d'orgues d'Allemagne, cité, IX, 161.

*RICHARD* (l'abbé). — Sa *Description historique de l'Italie*, publiée en 1766, ouvrage sans mérite, XI, 221, 222.

*RICHARD*. — Prémontré novice, secrétaire du marquis des Arcis, VI, 182. — Sa famille s'oppose à ce qu'il s'en-

- gage par des vœux, *ibid.* — S'attache à l'abbé de l'ordre, 183. — Est institué commissaire dans une information contre le P. Hudson, supérieur d'une maison de prémontrés, 185. — Hudson l'attire dans un piège, 187, 188. — Est arrêté, et conduit en prison, 190. — Rendu à la liberté il rentre dans le monde, 191. — Sa rencontre avec le P. Hudson, *ibid.* — Leur curieux entretien, 192.
- RICHARD CŒUR-DE-LION**, roi d'Angleterre. — Passe en Terre-Sainte avec Philippe-Auguste, roi de France, XIV, 247. — Philippe revient en France; Richard battu, abandonne la croisade, et il est fait prisonnier en repassant en Allemagne, *ibid.*
- RICHARDSON (Samuel)**, romancier anglais, V, 211. — Son *Éloge*, 212. — Caractère distinctif de ses ouvrages, 213 — A mis en action tout ce que Montaigne, Charron, La Rochefoucauld et Nicole ont mis en maximes, *ibid.* — Possède au suprême degré l'art de semer dans les cœurs des germes de vertu, 214. — Sait merveilleusement faire parler aux passions leur vrai langage, 215. — Estime due à ses ouvrages, 216. — Réponse à ceux qui l'accusent de longueurs, 217. — Effet produit par une lecture de ses ouvrages faite en commun, 219. — Est le peintre accompli de la nature, 221. — Sait tirer un admirable parti de la pantomime de ses personnages, VII, 380.
- RICHIEUX** (cardinal de). — Idée qui donne le plus beau caractère à son tombeau dans l'église de la Sorbonne, XIII, 9.
- RICHIEUX (L.-F.-Armand du PLESSIS, duc de)**, maréchal de France. — Figure dans les *Bijoux indiscrets* sous le nom de SÉLIM, IV, 138. — Ses aventures galantes, 219. — Ses idées sur le siège de l'âme, 247. — Une conversation avec Louis XV et M<sup>me</sup> de Pompadour, 265. — Jugement sur les compositions dramatiques, 285. — Voyez SÉLIM.
- RICHESSSES.** — De leurs avantages et de leurs inconvénients, dialogue, IV, 475 et suiv. — Constituent une dette envers le pauvre, *ibid.*
- Rire** (le). — Est la pierre de touche du goût, de la justice et de la bonté, IV, 468. — L'idée de nuisible suffit à l'arrêter, 470. — Réflexions sur ce sujet, 471. — Pourquoi le méchant ne rit jamais, 472. — Les mélancoliques et les amants sourient, 473.
- Ris** (le), synonyme de *Rire*. — Celui qui résulte d'un chatouillement prolongé devient un tourment, I, 108. — Il y a dans cette sensation un point où le plaisir finit et où la fureur commence, *ibid.* — Les penchants dénaturés produisent le même effet, *ibid.*
- RIVARD (Dominique-François)**, mathématicien. — Ses efforts pour introduire dans les écoles publiques l'étude du droit civil et du droit des gens échouent devant l'opposition de la Faculté de droit, II, 452. — Cité avec éloge par Diderot, son élève, III, 436.
- RIVIÈRE**, jeune écrivain sans talent et sans pain. — Présente à Diderot une satire amère de sa personne et de ses ouvrages, I, XLVII. — Noble conduite de Diderot dans cette rencontre, XLVIII. — Odieuse ingratitude de Rivière, XLIX. — Son histoire complétée par celle des démarches de Diderot, en sa faveur, auprès d'un riche théologal, son frère, VIII, 384, 385. — Il est l'interlocuteur de Diderot dans *Lui et Moi*, XVII, 478. — Ouvrages dont il est présumé être l'auteur, *ibid.* — Diderot fait allusion à lui dans une lettre à Falconet, XVIII, 271.
- RIVIÈRE**, théologal, frère du précédent. I, XLVII; VIII, 384, 385.
- Robe blanche**, symbole d'innocence, I, 192 et suiv., 202, 203, 212, alinéa 7, 40, 44, 63.
- ROBÉ DE BEAUVESET.** — Auteur d'un poème sur *la Vérole*; mot de Piron après avoir entendu la lecture de l'ouvrage, V, 402. — Cité par Palissot dans la *Dunciade*, *ibid.* — Ses lectures graveleuses dans les réunions de M<sup>lle</sup> Hus, 441.
- ROBERT (Hubert).** — Courte note biographique sur cet artiste, XI, 218. — Son œuvre a été gravée par Saint-Non, Châtelain, Janinet, Léonard, Martini,

- Maugain, Le Veau, et par lui-même, *ibid.* — Ses nombreux tableaux exposés au Salon de 1767, mentionnés et décrits aux pages ci-après indiquées : I. Un grand *Paysage dans le goût des campagnes d'Italie*, 223 ; — II et III. Un *Pont sous lequel on découvre les campagnes de Sabine à quarante lieues de Rome*, et les *Ruines du fameux portique du temple de Balber, à Héliopolis*, 226 ; — IV. *Ruines d'un arc de triomphe et autres monuments*, 227 ; — V. *Une Grande Galerie éclairée du fond*, 228 ; — VI. *Intérieur d'une galerie ruinée*, 231 ; — VII. *Une Petite Ruine*, 232 ; — VIII. Un *Grand Escalier*, 234 ; — IX. *Une Cascade tombant entre deux terrasses*, et une *Vue de la Vigne-Madame, à Rome*, 235 ; — X. *La Cour d'un palais romain*, 236 ; — XI. *Port de Rome* (tableau conservé au Louvre sous le n° 484. Gravé dans l'*Histoire des Peintres*), 237 ; — XII. *Écurie et Magasin d foin*, peints d'après nature, à Rome, 238 ; ce morceau, un des meilleurs de l'artiste, a été peint en une demi-journée ! 240. — XIII. *Une Cuisine italienne*, 241 ; — XIV. *Esquisses*, 245 ; — XV-XXII. Huit tableaux de *Ruines*, 247-255. — Mis en parallèle avec Machy, sa grande supériorité, 256. — Grand artiste, excellent peintre de ruines, 307. — Quatorze tableaux envoyés à l'exposition de 1769 ont tous de l'effet, de la verve, et sont très-précieux, 429, 430. — Ceux, au nombre de neuf, qu'il envoie au Salon de 1771 se distinguent par les mêmes qualités ; leur description, 494-496. — Le Salon de 1781 reçoit de lui cinq tableaux, et neuf fort beaux dessins, XII, 45, 46.
- ROBERT (*Nicolas*), peintre. — Ses magnifiques miniatures de plantes et d'animaux, peintes sur vélin pour Gaston d'Orléans, sont liguées par ce prince au roi Louis XIV, XIII, 472.
- ROBERT (docteur). — Ce qu'il dit à propos de la grosseur et de la grandeur de l'homme, XVII, 444. — Son opinion sur les Hottentotes, 445. — Ce qu'il raconte à Diderot, sur une question de médecine que lui fait celui-ci, *ibid.* — Ce qu'il dit de la torpille, 447.
- ROBERT, théosophe du XVII<sup>e</sup> siècle, XVII, 258.
- ROBERT D'ARRISSEL, fondateur et premier abbé de l'abbaye de Fontevault. — Genre de pénitence qu'il s'imposait pour mettre sa chasteté à l'épreuve, XIX, 253 (note).
- ROBIN (*J.-B.-Cl.*), — Ce peintre, agréé depuis 1772, expose au Salon de 1775 la *Fureur d'Atys*, et un autre mauvais tableau : les *Enfants de M. le maréchal de Mouchy, jouant avec des raisins*, XII, 25. — Conseils que lui donne le peintre Saint-Quentin, *ibid.* — A l'exposition de 1781, détestable de tout point, 56.
- ROBINET. — Examen critique de divers de ses ouvrages, IV, 73-77. — Remarques sur une traduction de l'anglais, relative à la condition humaine comparée à celle des animaux, 94-96.
- ROCHEBRUNE, commissaire de police. — Reçoit, du lieutenant-général d'Argenson, l'ordre d'arrêter Diderot et de le conduire à Vincennes, I, XLIII. — Cet ordre est exécuté le 24 juillet 1749, *ibid.*
- ROCHON DE CHABANXES. — Auteur du *Jaloux*, pièce dans laquelle l'acteur Molé fit preuve d'un prodigieux talent, VIII, 346.
- ROEMER (*Olaüs*), célèbre astronome danois. — Ses belles découvertes sur la vitesse de la lumière, II, 369.
- ROETTIERS, graveur en médailles. — Ses *Médailles et Jetons*, envoyés au Salon de 1765, indignes d'attention, X, 450. — Se relève à l'exposition de 1771, 546.
- Roi. — Ce qu'est un roi, suivant Frédéric II, roi de Prusse, II, 483. — Roi, même quand il dort, *ibid.* — Le supplice public d'un roi change l'esprit d'une nation pour jamais, 486.
- ROLAND DE LA PORTE. — Expose, au Salon de 1761, un *Crucifix* peint en bronze dont on fait cas, X, 144. — Ses

tableaux de *fruits* sont d'une grande vérité et d'un beau fini, *ibid.* — Expose, au Salon de 1763, un bas-relief d'un effet surprenant, mais dont la facile exécution ôte tout le mérite, 205. — Comparé à Chardin, 338. — Expose, au Salon de 1765, un *Médailillon du Roi*, *ibid.* — Plusieurs *Tableaux de genre*, 339. — Au Salon de 1767, il expose un *Crucifix en bronze sur un fond de velours*, trompe-l'œil d'un effet merveilleux, XI, 316. — Expose, au même Salon, des fruits et des portraits; les fruits sont beaux, les portraits sont mauvais, *ibid.* — Ce peintre ne manque pas de couleur, il peut aller loin, *ibid.* — Talent estimable, 306. — Le *Désordre d'un cabinet*, qu'il expose au Salon de 1769, a des parties bien rendues, 424. — Ses divers tableaux, au Salon de 1771, sont d'une touche facile, 491.

ROLAND GIRBAL, copiste ordinaire de Diderot. — Lettre dans laquelle celui-ci prie Meister de le lui envoyer, XX, 85.

ROLLIN (Charles). — Son *Traité des Études* ne vaut pas les *Institutions oratoires* de Quintilien, et son *Histoire ancienne* ne le place pas sur la ligne de Thucydide, de Xénophon, d'Hérodote, de Tite-Live et de César, III, 190. — Est à une grande distance de Voltaire, de Hume et de Robertson, *ibid.* — Recteur de l'Université de Paris, quel est, sous son administration, l'esprit dominant de l'instruction publique, 431. — N'est pour Voltaire qu'un bon pédagogue, VI, 354.

Romains. — Ils avaient un caractère féroce qu'ils tenaient de l'habitude des combats du cirque, III, 325. — Rome ancienne ressemblait à une grande boucherie où l'on donnait leçon d'inhumanité, 326. — En littérature ils ont été nos précepteurs, 477. — Leurs bibliothèques, XIII, 444.

\* *Romains* (Philosophie des Étrusques et des Romains), XVII, 27-34.

\* *Romance*. — Définition de ce mot, XVII, 34. — Modèles de récit, *ibid.*;

— de description, *ibid.*; — de délicatesse et de vérité, 35; — de poésie, de peinture, de force, de pathétique et de rythme, *ibid.*

ROMANO, brigand sicilien. — Lieutenant, ami et confident du chef de bande Testalunga, V, 267. — Beau trait d'amitié pour son chef, *ibid.*

ROMANZOFF, général russe, que l'historien Karamsin nomme le *Turenne russe*. — Est comblé de gloire et de richesses par l'impératrice Catherine, II, 445.

ROMILLY, célèbre horloger, cité, II, 320.

ROMILLY (Jean-Edme de), pasteur. — Diderot le recommande à Falconet, XVIII, 321.

ROMULUS. — Frappé de la foudre ou masqué par les sénateurs, il disparaît d'entre les Romains, I, 148. — Le peuple murmure; Proculéius l'apaise par son habileté, en venant annoncer que le prince n'est pas mort, qu'il est monté aux cieux, où il est assis à la droite de Jupiter, *ibid.* — Le peuple croit le fait; on dresse des autels à Romulus, 149. — Bientôt, plus de mille personnes attestent l'avoir vu s'élever dans les airs, au milieu des éclairs et au bruit du tonnerre, *ibid.*

ROOSI, ou LI-LAO-KIUM, encore nommé LAO-LAM, roi philosophe chinois, né 504 ans avant Jésus-Christ, XIV, 125. — Conte ridicule touchant sa naissance, *ibid.*

ROSE-CROIX (Société des). — Par qui elle fut fondée, XVII, 267. — Quelle était la philosophie de ses membres, 268.

ROSENKRANZ (Karl), savant critique allemand. — Son jugement touchant les idées religieuses de Diderot, I, 7. — Cite le rêve de Mangogul, dans les *Bijoux indiscrets*, comme un chef-d'œuvre, IV, 135. — Attribue, mais sans preuve, à Diderot un premier ouvrage dramatique intitulé *l'Humanité, ou le Tableau de l'indigence*, VII, 5. — Auteur d'un ouvrage intitulé *Diderot's Leben und Werke*, XX, 143.

*Rosière de Salency (la)*, opéra-comique



en trois actes, par Favart, représenté en 1769. — Analyse de cet ouvrage, VIII, 483-487.

ROSLIN (*Marie-Suzanne GIBERT*, dame). — Expose, au Salon de 1771, un bon *Portrait*, fort ressemblant, du sculpteur *Pigalle* : on y voit encore d'elle plusieurs portraits d'une touche fine, et digne de son habile maître *La Tour* ; on remarque, entre tous, celui de l'abbé *Le Monnier*, XI, 513. — Reçue à l'Académie en 1772, elle meurt l'année suivante à l'âge de trente-cinq ans, *ibid.* — Comment elle agit après les éloges de *Dumont* donnés à l'un de ses pastels, XVIII, 323.

ROSLIN, peintre suédois. — Son *Portrait du roi* (*Louis XV*), reçu à l'Hôtel de ville, exposé au Salon de 1761, est la meilleure satire possible de nos usages, de nos perruques, et de nos ajustements, X, 135. — A la même exposition figure un *Portrait de M. de Marigny*, directeur des Académies de peinture, de sculpture et d'architecture ; tableau d'un mauvais effet, *ibid.* — Un *Portrait de Boucher* et celui de sa femme, cités avec éloge, 136. — Bon portraitiste ; il expose, au Salon de 1763, le *Portrait de la comtesse d'Egmont*, fille du maréchal de Richelieu, 205. — Expose, au Salon de 1765, un tableau représentant *M. de La Rochefoucauld arrivant à sa terre où il est reçu par sa famille*, 316. — Description de cette triste et sottise composition, 317 et suiv. — *Greuze* devait traiter ce sujet ; *Watelet* et *M. de Marigny* ont fait choisir *Roslin*, qui, pour cette croûte, a reçu quinze mille francs, 318. — Une *Tête de jeune fille*, peinte avec les nouveaux pastels préparés à l'huile, 320. — Divers portraits, parmi lesquels *M<sup>me</sup> Adélaïde* et *M<sup>me</sup> Victoire*, tous mauvais, 321. — Expose, au Salon de 1767, un *Portrait de femme en déshabillé*, bien traité dans plusieurs parties ; et un *Portrait de Marmontel*, d'un mauvais effet quoique ressemblant, XI, 155, 156. — Bon portraitiste, 306. — Au Salon de 1769, ses

portraits de l'Archevêque de *Reims*, du ministre *Bertin*, du chevalier *Genings*, de l'abbé *Gougenot*, et divers morceaux de genre, n'ajoutent rien à sa réputation, 417-419. — Le tableau de *Gustave, roi de Suède, dans son cabinet d'étude*, envoyé au Salon de 1771, admirable quant au *faire*, pitoyable quant à la mise en scène, 483, 484. — Ses portraits exposés au Salon de 1781 laissent beaucoup à désirer XII, 41.

ROSSET (*Joseph*), connu sous le nom du sculpteur de *Saint-Claude*. — Auteur d'un buste de *Diderot*, XX, 111.

ROSSI (*Prospezzia* de), l'une des femmes artistes les plus remarquables de l'Italie, XI, 457.

ROSSIGNOL, célèbre calligraphe. — On lui doit l'article *Écriture* de l'*Encyclopédie*, XI, 56.

ROTTERDAM, ville de Hollande. — Ce qu'on raconte de la tour de la grande église ; *Érasme* y possède une statue, XVII, 457.

ROUBAUD (*Pierre-Joseph-André*, abbé), économiste puis littérateur. — La hardiesse de ses *Représentations aux magistrats* ne lui fera pas obtenir un bénéfice, IV, 82.

ROCELLE (*Guillaume-François*), savant chimiste né le 15 septembre 1703 à Mathieu, près Caen, mort à Passy le 3 août 1770. — Notice sur sa vie et ses ouvrages, par *Diderot*, VI, 405-410. — Reprend les expériences de *Beccheri* sur le gluten, IX, 255. — Ses expériences sur le cobalt, XIII, 66.

ROCELLE (*Hilaire-Marie*). — Succède à son frère en qualité de démonstrateur de chimie au Jardin du Roi, VI, 410.

ROCELLE (*M<sup>lle</sup>*), fille de *Guillaume-François*. — Épouse, en 1771, *Jean Darcet*, élève de son père, VI, 409.

ROUILLÉ DU COUDRAY, directeur des finances. — Lègue au roi *Louis XV*, pour sa bibliothèque, un précieux manuscrit, XIII, 475.

ROUILLÉ (*Antoine-Louis*), comte de *Jouy*, ministre des affaires étrangères. — *Diderot* annonce sa mort à *M<sup>lle</sup> Volland*, XIX, 52.



**ROUILLE** (M<sup>me</sup>), femme de l'intendant de Champagne. — Comment elle vient au secours des malheureux de Bourbonne, XVII, 343.

**ROUQUET**, peintre français, né à Genève. — Son jugement, en ce qui regarde la peinture en émail, fait autorité, XIV, 412. — Ce qu'il a dit de Petitot, de Zink, etc., *ibid.* — Ses beaux portraits, *ibid.*

**ROUSSEAU** (*Jean-Baptiste*). — Diderot s'autorise de la préface de ses œuvres pour justifier le cynisme de quelques pages de *Jacques le Fataliste*, VI, 222. — Jugement de Voltaire sur une partie de ses ouvrages, 354.

**ROUSSEAU** (*Jean-Jacques*). — Son jugement sur Diderot vu à la distance de quelques siècles, I, xxiii. — Né pour le sophisme, la vérité s'évanouit entre ses mains, II, 292. — Vise plus à éblouir qu'à éclairer, *ibid.* — Helvétius ne croit pas qu'un seul de ses ouvrages aille à la postérité, *ibid.* — Comparé à Helvétius par Diderot, 316, 317. — Est la première dupe de ses sophismes, 412. — Sortie motivée contre son caractère et ses *Confessions*, III, 91 et suiv. — Une prédiction de Diderot à son égard s'accomplit, 96. — Ses contradictions, 97. — Doit à Sénèque la plupart des idées philosophiques et des principes de morale et de politique qu'on a le plus loués dans ses écrits, 196. — L'histoire de sa vie domestique a été écrite, mais supprimée, par Diderot, 405. — Sa renonciation au droit de citoyen de Genève, IV, 70. — De son aveu, Diderot lui a fourni un assez grand nombre de morceaux insérés dans ses écrits, 100. — Ce qu'il écrivait à ce sujet en 1770 au comte de Saint-Germain, *ibid.* — Rend à Diderot le *Discours sur l'inégalité des conditions*, dans son entier, 101. — Son inconvenante sortie contre l'abbé Petit, curé du Mont-Chauvet, en Basse-Normandie, V, 496. — Ses sophismes excitent la colère de Voltaire, VI, 354. — Est un fanatique dans son genre, X, 417. — Paris est le seul endroit qu'il voie

dans sa solitude, *ibid.* — Est le paradoxe incarné; sa vie n'est qu'un tissu de contradictions avec ses principes, *ibid.* — Vers de Marmontel pour son portrait peint en 1753 par La Tour, 484. — Jugé comme musicien, XII, 138. — Ce que Diderot écrit de lui à Falconet, XVIII, 269. — Comment il remercie M<sup>me</sup> Diderot, qui le retint souvent à dîner pendant la détention de son mari, 341. — Vacarme que cause à Genève sa *Profession de foi du vicaire savoyard*, XIX, 81. — Jugement sur cette *Profession*, 82. — Réflexions de Diderot au sujet de son arrivée à Paris, 210. — Lettre que Diderot lui adresse, 438. — Autre lettre, 440. — Autre lettre dans laquelle Diderot lui reproche son injustice et son indifférence, 441, 442. — Autre lettre dans laquelle il l'engage à accompagner M<sup>me</sup> d'Épinay à Genève, 443. — Autre lettre. Diderot est toujours son ami. Pourquoi il lui a donné conseil. Il croit avoir encore le droit de lui dire ce qu'il lui vient en pensée, 444, 445. — Jugement que Diderot porte sur lui dans une lettre à Grimm, 448. — Horreur qu'il lui inspire, 449. — Lettre à Naigeon sur lui, 466.

**ROUSSELOT** (X.), traducteur des *Dialogues* et de l'*Amphithéâtre de l'Éternelle Providence*, ouvrages de Vanini, I, 131.

**ROUSSIER** (l'abbé *Pierre-Joseph*), auteur d'un *Mémoire sur la musique des anciens*. — Examen de cet ouvrage, IX, 443-450. — Ce qu'il dit au sujet de l'ancienneté de la connaissance de l'octave chromatique, XII, 232.

**ROUVET** (*Jean*). — Bourgeois de Paris, inventeur du *flottage* des bois de chauffage, XIII, 484.

**ROUX** (*Augustin*), savant médecin et chimiste distingué; auteur du *Journal de Médecine*. — Sa mort est l'objet des regrets de Diderot, XI, 368.

**ROY** (*P.-Ch.*), poète satirique. — Est rudement traité par Voltaire, VI, 353.

**ROYLLET**, célèbre calligraphe, cité, XI, 56.

- ROYOU (l'abbé *Thomas-Marie*), rédacteur du *Journal de Monsieur*. — Attaque Diderot avec violence à l'occasion de son *Essai sur les règnes de Claude et de Neron*, III, 4. — Marmontel le traite à ce sujet d'insolent personnage, 389.
- ROZENKRANZ (*Karl*), critique allemand. — Voyez ROSENKRANZ.
- RUBENS (*P.-Paul*), célèbre peintre flamand. — Le mélange des êtres allégoriques et des êtres réels défigure une partie de ses compositions, X, 500, 516. — Faisait un cas infini des artistes anciens, qu'il n'imita jamais, XII, 114.
- RUFUS CRISPINUS, chevalier romain, mari de Poppée, III, 101.
- REFINUS CRISPINUS, fils d'Othon et de Poppée. — Est noyé par ordre de Néron, III, 136.
- RULHIÈRES (*Claude-Carloman de*), littérateur, auteur des *Anecdotes sur les Révolutions de Russie* et de l'*Histoire de l'anarchie de Pologne*, ouvrages qui ne parurent qu'après sa mort. — Était un des habitués de la société de Sophie Arnould, VI, 312, 313. — Ses aventures galantes, *ibid.* — Jugement sur ses ouvrages, *ibid.* — Sa satire sur l'*Inutilité des Discours* n'obtient pas de l'Académie française le prix qu'elle méritait, en 1767, XI, 374. — Scène plaisante et vive, entre Marmontel et Chamfort, à l'occasion de cette injustice, 375. — La princesse Dashkoff avait quelque envie de le voir, XVII, 492. — Ce que Diderot écrit à son sujet dans une lettre à Falconet, XVIII, 255, 297.
- RUSSIE. — État des études en ce pays, III, 415.
- S
- SAARDAM, ville de Hollande. — Description de cette ville, XVII, 455. — Est un des chantiers de la Hollande ; Pierre 1<sup>er</sup> y a travaillé, *ibid.* — Costume des femmes, 456.
- SABATIER DE CASTRES (*Antoine*). — Voyez *Trois Siècles de la littérature*.
- Sabbat. — Manière dont les Juifs le célébraient à jour fixe chaque semaine, I, 202, alinéa 40.
- SABLIER (*Charles*), littérateur. — Son livre intitulé *Variétés sérieuses et amusantes*, publié en 1769 et souvent réimprimé, VI, 362. — Examen critique de cet ouvrage, *ibid.* — Comment il le jugeait lui-même, 365.
- SABLONS (des), pseudonyme de l'abbé Chaudon. — Voyez CHAUDON et DELANDINE.
- SABRAN (la comtesse de), maîtresse de Philippe d'Orléans, régent. — Anecdotes plaisantes, XI, 54, 55.
- SADI ou SAADI, célèbre poète persan. — Beau mot de commisération qu'il rapporte, II, 408. — Auteur du poème intitulé *le Gulistan* ou *le Rosier*, IV, 483. — Exorde de ce poème, traduit par Diderot, *ibid.* ; XVII, 77. — Maximes générales qui servent de préliminaires à l'abrégé de son *Rosarium*, 79.
- Sadder. — Ouvrage où la doctrine zoroastrique est exposée, XVI, 265.
- Saducéens, secte juive. — Leur origine XV, 331. — Leur doctrine, 333. — Leurs mœurs, 337.
- Sages de la Grèce (les sept). — Ce qu'on entendait par ce mot, XV, 59. — On est d'accord sur le nombre ; mais on varie sur les personnages, *ibid.* — Notices sur THALÈS, SOLON, CHILON, PITTACUS, BIAS, CLÉOBULE et PÉRIANDRE ; voyez ces noms.
- Sagesse. — Réflexions sur celle des hommes qui n'ont plus le moyen d'être fous, XIX, 253. — Confession de Diderot à ce sujet, *ibid.*
- SAINT-AUBIN (*Augustin de*), dessinateur et graveur célèbre. — Auteur de la gravure d'un profil de Diderot, dessiné par Greuze, XX, 416. — Est aussi l'auteur de l'eau-forte *Charles Panckoucke aux éditeurs de l'Encyclopédie*, 119. — Médaillons que contient cette eau-forte, *ibid.*
- SAINT-AUBIN (M<sup>me</sup> de). — Diderot la rencontre au Grandval, XVIII, 394.
- Saint-Barthélemy (massacre de la). — Note sur les écrivains apologistes de cette exécration, III, 402-403.

**SAINT-CHAMOND** (*Claire-Marie-Mazarrille*, marquise de la VIEUVILLE de). — Auteur des *Amants sans le savoir*, comédie; compte rendu de cet ouvrage, VIII, 492-501.

**SAINT-EVREMOND** (*Ch.-Marguerite* de SAINT-DENYS, seigneur de). — A légèrement parlé de Sénèque, qu'il n'avait pas lu, III, 266. — Ce que cet épicurien sensuel et bel esprit disait du philosophe et de lui-même, *ibid.* — N'a été que l'écho de Dion, de Xiphilin et de Suilius, *ibid.* — Diderot explique l'apostrophe qu'il vient de lui adresser, 270. — Voltaire a bien senti sa faiblesse, VI, 354. — Tient école d'épicurisme à Londres : quels furent ses principaux disciples, XIV, 526. — Anecdote plaisante à son sujet, XVIII, 501. — Comment elle est reçue par M<sup>me</sup> d'Holbach et M<sup>me</sup> d'Aine, sa mère, *ibid.*

**SAINT-FARGEAU** (M. de), conseiller au Parlement. — Est le juge de l'affaire du garçon épicier et du colporteur Lécuyer, XIX, 298. — Anecdote à son sujet, *ibid.*

**SAINT-FLORENTIN** (*Phélypeaux* de LA VRILLIÈRE, comte de) — Histoire de son intendant et d'une pâtissière de la rue de l'Université, VI, 96 et suiv. — Voyez VRILLIÈRE (de la).

**SAINT-GENIÈS** (*Léonce* de), écrivain compilateur. — Tente, avec son collaborateur le vicomte de Saur, de faire passer leur traduction du *Neveu de Rameau* pour le véritable original de de Diderot, V, 364. — Ce genre de fraude était dans ses habitudes, *ibid.*

**SAINT-GERMAIN** (le comte de), aventurier célèbre. — Rousseau (J.-J.) lui adresse, en 1770, une lettre dans laquelle il reconnaît la coopération de Diderot, IV, 100.

**SAINT-LAMBERT** (*H.-François* marquis de). — Sa lettre à J.-J. Rousseau à l'occasion de sa querelle avec Diderot, III, 8. — Remarques sur son poème *Les Saisons*, V, 239 et suiv. — Ce qui lui manque pour être vraiment poète, 246, 249, 250. — Ses *Contes*, 257. — Ses *Pièces fugitives*, 258. —

Ses *Fables orientales*, 259. — Son conte *les Deux Amis* donne à Diderot l'idée des *Deux Amis de Bourbonne*, 263. — Fait exécuter par Le Prince les dessins de son poème des *Saisons*, XI, 72. — Ce poète est harmonieux, mais il est monotone, XIII, 96. — Ce que Diderot écrit de lui à M<sup>me</sup> Voland, XVIII, 409. — Huitain exquis fait par M<sup>me</sup> d'Houdetot à l'occasion de son départ, 410. — Sa visite à la Chevette, 451. — Mot charmant de lui, XIX, 210.

**SAINT-MARC** (COLINS de). — Visite que lui fait Diderot; à quel sujet, XIX, 154. — Comment il est reçu, 152.

**SAINT-MARD** (*Rémond* de), littérateur français, cité II, 360. — Anecdote sur lui et l'abbé de Canaye, VI, 307.

**SAINT-NORBERT** (le Père *Félicien* de), carme déchaux. — Se joint à l'abbé Berthier, pour ruiner le projet de Deparcieux concernant les eaux de Paris, IX, 441.

**SAINT-OVIN** (le chevalier de), personnage épisodique du roman *Jacques le Fataliste*, VI, 226. — Conduit le maître de Jacques chez l'usurier Le Brun, 227. — Jacques le soupçonne d'intelligence avec une bande d'escrocs, 230. — Sa conduite tortueuse, 239-243. — Jacques persiste à ne voir en lui qu'un fripon, 244. — Rôle infâme qu'il joue pour tromper son ami, 246. — Fait l'aveu de sa perfidie et de sa trahison, 247-248. — Obtient un généreux pardon, 249. — Jugement qu'il porte sur lui-même, sur Agathe sa complice, et sur toute la famille d'Agathe, *ibid.* — Entre dans une nouvelle intrigue, 250. — Guet-apens qu'il prépare, 252 et suiv. — Son infâme conduite est démasquée, 272. — Est le père de l'enfant d'Agathe, mis au compte du maître de Jacques et élevé à ses frais, 273, 274. — Va avec Agathe voir son enfant chez le père nourricier; s'y trouve en présence de Jacques et de son maître; on met l'épée à la main, il est tué, 282. — Agathe se désespère; le maître de Jacques prend la fuite, et

Jacques est conduit en prison, *ibid.*

SAINT-PIERRE, gouverneur de Québec.—

Aventures de son fils, VI, 455.

SAINT-PIERRE (Charles-Irénée CASTEL de), dit l'abbé de Saint-Pierre. — Analyse d'un mémoire de cet homme de bien sur les *Avantages du mariage des prêtres*, XIV, 55.

SAINT-QUENTIN (Jacques-Philippe-Joseph), peintre, élève de Boucher, XII, 2. — Ses entretiens avec Diderot sur le Salon de 1775, 4-25. — Critique amèrement les tableaux de Hallé, 4; de Vien, 5; de Lagrenée, 8; se moque des compositions d'Amédée Van Loo, *ibid.* — N'est pas moins malveillant à l'égard de Lépicié, 9-11. — N'épargne pas Brenet, 12. — Loue, non sans restriction, Chardin, 13. — Enrage de n'avoir que des éloges à donner à Vernet, dont il a tant à se plaindre, 14. — Est tout admiration pour Lépicié, 15. — Drouais, il faudrait n'en rien dire, 16. — De Francisque Millet; ses *Paysages* bons à envoyer au Pont-Notre-Dame, *ibid.* — Machy, Bellengé, Guérin, Robert, nommés en passant, 17.

SAINT-RÉAL (César VICHARD, abbé de), historien. — Le roman d'Épicharis, que Diderot attribue à cet auteur, est de Le Noble, III, 366. — Tout ce que cet ingénieux et élégant écrivain a dit de Sénèque est destitué de preuves, *ibid.* — Sa *Conjuration des Espagnols contre Venise*, chef-d'œuvre de pathétique, VIII, 430.

SAINT-VINCENT (Grégoire de), savant géomètre. — Ses travaux infructueux pour résoudre le problème de la quadrature du cercle, II, 348.

SAINTE-BEUVE (C.-A.), illustre critique. — Comment il juge les lettres à M<sup>lle</sup> Voland, XVIII, 348. — Passages consacrés à Diderot dans ses *Premiers Lundis*, XX, 144.

SAINTE-BEUVE (Jacques de), professeur de théologie à la Sorbonne. — Son ouvrage intitulé *Décisions de cas de conscience*, recommandé, III, 516.

SAINTE-CHRISTINE, supérieure du couvent de Longchamp, V, 43. — Prend en

aversion toutes les favorites de la mère de Moni, qui l'avait précédée, *ibid.* — Introduit dans la maison une règle et une discipline de tous points opposée à celle qu'on y suivait avant elle, *ibid.* — Sœur Suzanne Simonin, (la Religieuse), lui est particulièrement antipathique, 44-45. — Soupçonne cette religieuse d'entretenir une correspondance au dehors, la fait épier, ne découvre rien, et, en désespoir de cause, l'interroge sur l'emploi du papier qu'elle a reçu, 50-52. — Fait enfermer Suzanne dans un cachot infect, 53. — Lui rend la liberté après trois jours de sévices, *ibid.* — Exige d'elle le serment de garder le secret sur les faits qui précèdent, 54. — Tempère sa cruauté, 59. — Est informée, par acte juridique, de la demande faite par Suzanne en résiliation de ses vœux, 61. — Sa conduite dans cette circonstance, 62-67. — Fait subir à Suzanne de nouvelles et atroces persécutions, 72, 73. — Donne avis à M. Hébert, grand-vicaire de l'archevêque de Paris, du désordre de la maison, *ibid.* — M. Hébert annonce sa prochaine visite, *ibid.* — Dans l'attente de cette visite, les favorites de Sainte-Christine redoublent de cruauté à l'égard de Suzanne Simonin, 75. — La visite a lieu, sœur Suzanne est interrogée, 78-85. — M. Hébert, accompagné de deux jeunes ecclésiastiques et de la supérieure, se rendent à la cellule de Suzanne, 85. — M. Hébert interroge la supérieure, qu'il déclare indigne de ses fonctions, 86.

SAINTE-CROIX (le baron de), IV, 118.

SAINTE-EUTROPE. — Voyez *Arpajon* (couvent d').

SAINTE-MARIE (le couvent de). — Suzanne Simonin (la Religieuse) est d'abord conduite dans cette maison V, 13.

Sainval à Rose, épître, VI, 436. — Conseil à l'auteur de cette pièce, *ibid.*

Saisons (les), poème de SAINT-LAMBERT. — Voyez ce nom.

Salade de pissenlits sans huile, en usage chez les Juifs au temps de la Pâque, I, 202, alinéa 40.



**SALGUES** (*Jacques-Barthélemy*), littérateur. — Cinq volumes qu'il publie en 1812 sous le titre de deuxième partie de la *Correspondance de Grimm*, sont presque en entier l'ouvrage de Diderot, I, xi.

**SALICA.** — A des vapeurs; ce que dit son bijou, IV, 217.

**Salive.** — Excitants qui la produisent IX, 302.

**SALLIER** (l'abbé *Claute*), philologue français, garde de la Bibliothèque du roi. — Aide de tous ses moyens les recherches de Diderot pour l'*Encyclopédie*, XIII, 139. — Fait entrer dans la Bibliothèque du roi un grand nombre d'ouvrages achetés à la vente de Colbert, 473. — On ne rencontre guère que lui chez M<sup>me</sup> Diderot, XVIII, 341. — Notice sur lui, 444 (note).

**SALLUSTE.** — Plan d'éducation qu'il attribue à Marius, rapproché de celui adopté par Catherine II pour la maison des cadets russes, II, 474. — A fait en quelques lignes l'histoire de toutes les nations, 501. — Affecte des mots surannés, III, 483. — Est un grand peintre; son style est rapide et serré, *ibid.* — Paroles remarquables qu'il met dans la bouche de Marius, *ibid.* — Dernier philosophe cynique, XIV, 266.

**Salons.** — Ceux de Diderot cités avec éloge par Suard et M<sup>me</sup> Necker, VIII, 391. — Notice préliminaire par M. Assézat, X, 87. — Exposition de 1759, 91-103. — Exposition de 1761, 107-150. — Récapitulation de ce remarquable Salon, 151-156. — Exposition de 1763, 159-226. — Exposition de 1765; notice préliminaire, 229. — Description des ouvrages exposés, 233-454. — *Essai sur la peinture*, suite du Salon de 1765, 455-520. — Exposition de 1767, le tome XI en entier. — Raison de la pauvreté de ce Salon, 4. — Nécessité de rendre obligatoires les envois à chaque exposition, 6. — Satire contre le luxe, 89. — État actuel de l'École française, 305. — Les sculpteurs, 347.

— Les graveurs, 362. — Les deux Académies, 374. — Exposition de 1769; pauvre Salon! 385. — Exposition de 1771, envoi à Grimm, 465. — Entretien entre Diderot et le peintre Saint-Quentin sur celui de 1775, XII, 3-25. — Exposition de 1781: Peinture, 31-64; — Sculpture, 65-70; — Dessins, 71.

**SALVERTE** (*Eusèbe*), auteur d'un *Éloge de Diderot*, lu à l'Institut en l'an VIII. — Attribue à cet écrivain l'honneur d'avoir fourni à Hady, à l'abbé de L'Épée et à Sicard, la première idée de leurs travaux philanthropiques en faveur des sourds-muets et des aveugles-nés, I, 346. — Anecdote qu'il raconte au sujet du *Père de famille*, VII, 178. — Lui et sa femme font des avances et des cajoleries à Diderot, XIX, 319. — Leurs portraits, 327.

**SALMIEN**, prêtre de Marseille. — Sa tolérance envers les sectateurs des premières hérésies, I, 488.

**SAMECCO**, personnage des *Bijoux indiscrets*. — L'auteur a-t-il voulu désigner sous ce nom le maréchal de Villars ou bien Villeroy? IV, 218.

**SAMMONICUS** (*Quintus-Serenus*), précepteur de l'empereur Gordien. — Lègue à son élève la magnifique bibliothèque qu'il tenait de son père, XIII, 446.

**SAMOÏÈDE.** — Anecdote d'une saltimbanque, II, 254.

**SAMEL**, magistrat, prêtre et prophète des Juifs. — Coupe le roi Agag par morceaux, III, 511. — Par état, le prêtre ne s'est jamais dessaisi de la hache du sacrificateur, *ibid.*

**SANCHEZ** (le docteur). — Premier médecin de la czarine, juif de religion et Portugais d'origine; son portrait, XVIII, 532.

**SANCHEZ**, jésuite, casuiste. — Étranges combinaisons de débauches qu'il résolvait en latin, XIV, 36.

**SANCHONIATON**, philosophe phénicien. — Son système de cosmogonie, XVI, 272.

**Sang** (*cruor*). — Sa proportion dans le corps humain, IX, 291. — Exemple extraordinaire de l'abondance d'une perte périodique, et simultanément

- quasi quotidienne, supportée par une fille de Pise, *ibid.* — Ses propriétés, son analyse comparée dans l'état de santé et dans les maladies, 292. — Ses éléments constitutifs différents, cause de la diversité des tempéraments, *ibid.*
- SANLECQUE (*Jacques de*), imprimeur, graveur et fondeur en caractères, XIV, 27.
- SANLECQUE (*Jacques II de*), fils du précédent. — Digne collaborateur et successeur de son père, était en 1614 le seul graveur en caractères qu'on eût à Paris, XIV, 27.
- SANTERRE (*Jean-Baptiste*), peintre distingué, XI, 523. — Cet artiste, dont le coloris est si tendre et si vrai, n'employait que cinq couleurs, XII, 112.
- SARISBERI (*Jean de*), philosophe scolastique; notice sur sa vie, XVII, 95.
- SARRASIN (*J.-Fr.*), poète normand, né près de Caen en 1603, mort en 1654. — Citation empruntée à ce poète pour établir la signification du vieux mot *duire*, VI, 119.
- \* *Sarrasins ou Arabes (philosophie des)*, XVII, 35. — Voyez *Arabes*. — Son historique, 36, 40. — Le mahométisme est divisé en plus de soixante-dix sectes; quelle en est la cause, 40. — Principaux philosophes musulmans, *ibid.* et suiv. — Ce qu'il faut savoir pour se faire une idée du droit mahométan, 47. — Autres philosophes moins célèbres que les précédents, mais qui se sont fait remarquer dans les siècles qui ont suivi la fondation du mahométisme, 51. — Conclusion de cet article, 52. — Théologie naturelle des Sarrasins, 53. — Leur doctrine sur les anges et sur l'âme, 58. — Leur physique et leur métaphysique, 59. — Physique et métaphysique de Thophail, 61. — Philosophie morale des Sarrasins, 75. — Préceptes de l'islamisme, 76. — Exorde du *Rosarium* de Saadi, 77. — Maximes générales de la morale des Sarrasins, 79. — Leur sagesse parabolique, 83. — Leurs fables, *ibid.* — Conversation au Grandval, sur l'histoire de la philosophie des Sarrasins, XVIII, 418. — Comment elle est entrecoupée par les interlocuteurs, 418 et suiv. — Dévots orientaux; le saint vertige, 428. — Dogmes du saint prophète. Pratiques prescrites par lui aux musulmans, *ibid.* — Maximes, proverbes et fables des Sarrasins, 429.
- SARRASINS D'ÉGYPTE. — Leurs mœurs et coutumes rapportées par le voyageur allemand Baumgarten, I, 45 (note).
- SARTINE (*M. de*), lieutenant général de police. — Fait prévenir Diderot qu'un certain M. de Glénat, qu'il admet en confiance, est un espion, I, XLVII. — Exhorte Diderot à travailler pour le théâtre, VIII, 401. — La protection secrète qu'il accorde à Diderot permet à celui-ci de continuer l'impression de l'*Encyclopédie*, XIII, 121. — Note sévère qui semble émaner de lui sur la *Lettre sur le commerce de la librairie*, XVIII, 6. — Conversation que Diderot a avec lui, à propos de l'espion Glénat, XIX, 131. — L'arrêt que Sartine provoque dans l'affaire du garçon apothicaire et du colporteur Lécuyer soulève l'indignation générale, 284. — Lettre que Diderot lui adresse pour lui demander protection et justice pour le joaillier Belle, 463. — Autre lettre de Diderot sur les prétentions des libraires de l'*Encyclopédie*, XX, 6. — Autre lettre sur l'abbé Morellet et sa *Réfutation du Dialogue sur le commerce des grains*, 8. — Autre lettre sur l'auteur du *Satirique*, et critique de cette comédie, 10. — Sartine remplace M. de la Vrillière comme lieutenant de police; cet événement va favoriser le projet de refaire l'*Encyclopédie*, 65, 67.
- SATAN. — Ministre de la colère de Dieu, I, 185. — Les dévots se font volontiers les ministres du démon, *ibid.* — Son histoire a fourni des milliers de volumes, 213, alinéa 65. — Forme hideuse qu'on lui donne, *ibid.* — Sa toute-puissance et son dernier rôle, 214.
- Satire contre le luxe*, imitation de Perse, XI, 89.



*Satirique (le)*, comédie attribuée à Pa-  
lissot. — Sentiment de Diderot sur  
l'auteur, et critique de la pièce, XX,  
11, 12.

*Satisfactions*. — Les satisfactions de  
l'esprit sont préférables aux plaisirs  
du corps; elles consistent surtout  
dans l'exercice des affections sociales,  
I, 79.

SAUL. — Voyez PAUL (saint).

SAUNDERSON (*Nicolas*), aveugle-né, de  
la province d'York (né en 1682, mort  
en 1739). — Inventeur d'une machine  
qui lui servait pour les calculs algè-  
briques et pour la description des  
figures rectilignes, I, 295. — Ses  
*Eléments d'algèbre*, 300. — Sa mé-  
thode d'enseignement, 301. — Donne  
des leçons publiques, 302. — Justesse  
de ses idées sur l'infini, 305. — Son  
exemple prouve que le tact peut deve-  
nir plus délicat que la vue, *ibid.* —  
Privé non-seulement de la vue, mais  
de l'organe, il voyait par la peau,  
306. — Son entretien sur l'existence  
de Dieu avec le ministre protestant  
Holmes, 307. — Ses idées sur la for-  
mation de l'univers, 308, 311. — Sa  
vie écrite par le docteur Incliff, son  
disciple, 312. — Récit de ses derniers  
moments, *ibid.* — Marié en 1713 à  
M<sup>lle</sup> Dickons, il laisse en mourant un  
fils et une fille, *ibid.* — Réflexions sur  
le sentiment de Saunderson, XIX,  
419-422.

SAUR (*Joseph-Henri*, vicomte de), maître  
des requêtes. — Publie, en 1821, *le*  
*Neveu de Rameau*, qu'il présente  
comme un ouvrage inédit de Diderot,  
V, 363. — C'était une traduction de  
la traduction allemande de ce dia-  
logue, faite en 1804 par Goethe, *ibid.* —  
La fraude est découverte par la publi-  
cation du texte authentique faite par  
M. Brière dans son édition des *OEuvres*  
*complètes de Diderot*, *ibid.* — Une  
controverse sérieuse s'engage à ce  
sujet, 364.

SAURIN (*Bernard-Joseph*), auteur drama-  
tique. — Auteur de *Beverley*, tragé-  
die bourgeoise imitée de l'anglais,  
VII, 413. — Analyse de son *Spar-*

*tacus*, XVIII, 436. — Ses lettres; sa  
déclaration à M<sup>me</sup> d'Épinay, 458. —  
Il consulte Diderot sur le plan d'une  
pièce, 474. — Est amoureux de  
M<sup>me</sup> d'Épinay. Ses manières d'être,  
XIX, 37. — Sa dispute avec Diderot  
et Helvétius; sur quel sujet, 40. —  
Ses contradictions sur le même sujet,  
41. — Jugement sur lui, 48.

SAUTELET ET PAULIN. — Ont édité les  
œuvres de Diderot, en 1830, I, XVII.  
— Jendy-Dugour vend à Paulin les  
manuscrits de Diderot qu'il a en sa  
possession, XVIII, 351.

SAUTEREAU DE MARSY. — Voyez MARSY.  
SAUVAGE (*Piat-Joseph*), peintre, élève  
de Renier Malaine et de Geeraerts. —  
Trois tableaux qu'il expose au Salon  
de 1781 sont d'une grande vérité et  
d'une belle couleur, XII, 62, 63.

*Sauvages (Hommes)*. — Pourquoi ils  
sont cruels, II, 202. — Innocents et  
doux partout où rien ne menace leur  
repos et leur tranquillité, 211. — Essai  
sur leur caractère, VI, 454. — Leur  
vie plus courte que celle de l'homme  
policié, 457.

SAUVEUR (*Joseph*), géomètre français. —  
Ses remarquables expériences sur la  
détermination des sons ont puissamment  
contribué aux progrès de la  
science musicale, IX, 119. — Compte  
rendu de ses travaux par Fontenelle,  
120-131.

SAUVIGNY (M. de). — Auteur d'une *Mort*  
*de Socrate*, jouée en 1763 à la Comé-  
die-Française, VII, 316. — Cette pièce,  
en trois actes et en prose, ne réalise  
qu'incomplètement la belle esquisse  
de ce sujet, que Diderot a tracée dans  
son *Traité de la poésie dramatique*,  
*ibid.*

SAVAGE (*Richard*), poète anglais, fils  
adultérin de lord Rivers et de la com-  
tesse Macclesfield. — Son attachante  
histoire traduite par Le Tourneur, IX,  
451.

SAVARY-DESBRULONS (*Jacques*). — Auteur  
d'un *Dictionnaire universel de com-  
merce, d'histoire naturelle, d'arts et*  
*métiers*, VI, 393.

SAVARY (*Philémon-Louis*). — Publie, en

- 1723, le *Dictionnaire* préparé par Savary Desbrulons, son frère, VI, 393.
- SAVILLE (*George*), marquis d'HALIFAX. — Motif qui lui faisait dire que les Français étaient inférieurs aux Anglais, II, 290.
- Savon. — Synonymes : *Absolution*, *Dispenses*, etc. Les lieutenants du prince en tiennent magasin au rabais, I, 196, alinéa 24, 25.
- SAXE-GOTHA (le prince de). — Visite Paris en 1768. Grimm rend compte de son voyage, XI, 381-382. — Se fait présenter à Diderot sous le nom de M. Ehrlich, jeune Suisse, *ibid.*
- \* *Scandaleux*. — Définition grammaticale et exemples de l'emploi de ce mot, XVII, 84.
- SCARGIL, bachelier de l'Université de Cambridge. — Est poursuivi pour avoir inséré quelques propositions de la doctrine de Hobbes dans une thèse, et Hobbes est impliqué dans cette affaire, XV, 401.
- Scène. — Le poète ne peut commencer une scène s'il n'imagine pas l'action et le mouvement du personnage qu'il introduit, VII, 360. — Ce que l'on entend par scènes composées ; elles sont, ou parlées, ou pantomimes et parlées, ou toutes pantomimes, 361. (Voy. *Sommaire*, p. 303.)
- Septicisme (le). — Ne convient pas à tout le monde, I, 137. — Suppose un examen profond et désintéressé, *ibid.* — Est le premier pas vers la vérité, 140. — Un semi-scepticisme est la marque d'un esprit faible, 141. — Les dévots se déclarent à tort contre les sceptiques, *ibid.* — Le doute appelle l'examen, et l'examen conduit à la découverte de la vérité, *ibid.* — Son inévitable raison d'être, 154. — Philosophie professée par Pyrrhon XVI, 472. — Ce qu'est le scepticisme, 474. — Avec quoi il ne faut pas le confondre, 477. — Cette philosophie fit peu de progrès à Rome, 483. — Elle n'eut jamais de plus redoutable adversaire que Bayle, 486.
- \* *Scepticisme* et *Sceptiques*. — *Sceptici*, secte d'anciens philosophes qui avaient Pyrrhon pour chef, XVII, 84. — Voyez \* *Pyrrhonienne*. — Leurs différents noms, *ibid.* — Leur philosophie, 85-87.
- Sceptiques*. — Leur cri de guerre, I, 219, alinéa 11. — Leur conclusion en philosophie, XVI, 472. — Principes du sceptique, 475. — Il ne définit point son assentiment, 477. — Il admet le mouvement, 480. — Il compte dans la société, 481. — Il est sans passion, 482. — Les sceptiques ne retenaient leur doute que dans la spéculation, XVII, 85. — La fin qu'ils se proposaient, *ibid.* — En quoi ils diffèrent des académiciens de la nouvelle académie, *ibid.*, 86.
- Sceptre. — Sa signification actuelle dans la main de celui qui le porte, II, 470.
- Scheveling, village hollandais, situé près de la Haye, XVII, 448. — Usages des pêcheurs de ce village, 449.
- SCHILLER (*J.-Fréd.-Christophe*), célèbre poète allemand. — Communique à Goethe le manuscrit encore inédit et resté inconnu d'un dialogue de Diderot intitulé *le Neveu de Rameau*, V, 362. — Goethe traduit l'ouvrage, qu'il publie en 1804, 363. — Sa dernière lettre à Goethe, datée du 24 avril 1805, est consacrée à l'examen des notes du traducteur sur *le Neveu de Rameau*, *ibid.* — Meurt peu de jours après, *ibid.* — A traduit, en 1785, sous le titre *Vengeance d'une femme*, l'épisode de M<sup>me</sup> de La Pommeraye du *Jacques le Fataliste* de Diderot, VI, 3.
- SCHISTRE (M.). — Son habileté à jouer de la mandore, XVIII, 508.
- SCHOBERT, musicien allemand, cité XII, 180, 338.
- SCHULLEMBERG DE WINTERTHOUR (M.), Suisse, du canton de Zurich. — Exemple extraordinaire de guérison qu'il a offert, après être demeuré sans connaissance durant six semaines, II, 162. — A laissé un ouvrage d'histoire naturelle, 163.
- Science. — Pourquoi on la cultive, II, 11 — Pourquoi on l'abandonne, 12. — Son temple est situé au sommet d'un roc escarpé, III, 432. — Les

sciences sont filles, les unes de la nécessité ou du besoin, les autres de l'aisance, peut-être même de la paresse, 518.

SCIOPPIUS (*Gaspard*), philosophe stoïcien moderne. XVII, 230.

\* *Scolastiques* (*Philosophie des*), XVII, 87. — Origine du mot *Scolastique* *ibid.* — Les premiers scolastiques ne furent pas des hommes tout à fait inutiles, 88. — Origine de la théologie scolastique, 88. — Le règne de la philosophie scolastique peut se distribuer en trois périodes, 89. — Philosophes qui se sont distingués dans la première période, 89 et suiv. — Philosophes qui se sont distingués dans la deuxième période, 97 et suiv. — Principes philosophiques de Bonaventure le Franciscain, 98. — Philosophes qui se sont distingués dans la troisième période, 105 et suiv. — Résultats de la philosophie scolastique, 109.

*Scolastes* (les). — Leurs charitables occupations, IV, 297.

SCOR (*Jean Duns*), philosophe scolastique. — Chef de la secte des *Scolastiques*, XVII, 102. — Passe pour avoir introduit dans l'Eglise l'opinion de l'immaculée conception de la Vierge, *ibid.*

SCOTT (*Jean*), savant moine irlandais. — Écrivain chrétien du IX<sup>e</sup> siècle, XV, 300.

*Scriperes*. — Classe de l'Inde encore plus abjecte que les Parias, XVI, 196. — Nom qu'on lui donne à Surate, *ibid.*

\* *Scythes*, *Thraces*, et *Gètes* (*Philosophie des*), XVII, 110. — Ils ont joui d'un bonheur que les peuples de la Grèce n'ont pas connu; pourquoi, *ibid.* — Philosophes et législateurs scythes, 111-113.

*Sectaires*. — Ce sont des déistes hérétiques, I, 168. — Toutes les religions du monde ne sont que des sectes de la religion naturelle, 271.

*Sectes philosophiques des Grecs*. — Leurs fondateurs, l'enseignement qu'elles professaient, XV, 65.

*Sectes religieuses du Japon*, XV, 268.

SECUNDUS l'Athénien, surnommé *Epiu-*

*rus* ou la *Chevillle de bois*, philosophe pythagoricien. — Ses principes philosophiques, XVI, 529.

SEDAINE (*Michel-Jean*), auteur dramatique. — Son *Philosophe sans le savoir* chancelle à la première représentation; à la seconde, son succès va aux nues, VIII, 352. — Son exclamation à la vue de Diderot venu pour le complimenter, *ibid.* et 383. — Auteur de *Maillard ou Paris sauvé*, tragédie en cinq actes et en prose, non représentée, *ibid.* — Ce qu'il eût été, s'il n'eût pas voulu rester maçon, 384. — Retouche, en 1773, *Ernelinde*, opéra de Poinsinet, musique de Philidor, 459. — Mot heureux qu'il met dans la bouche d'une jeune fille échappée du couvent, X, 393. — N'était point plagiaire, *ibid.* — Éloge de sa pièce du *Philosophe sans le savoir*, XIX, 212, 360.

SEGRAIS (*Jean REGNAULT de*). — Sa nullité reconnue par Voltaire, VI, 354.

SÉGUIER (le chancelier), célèbre homme d'État. — Étend le privilège de la librairie, XVIII, 19.

SÉGUIER (M. de). — Est blessé et fait prisonnier par le prince héréditaire, sous les murs de Wesel, en 1760; générosité de l'un et de l'autre, XIX, 6.

SÉGUY (l'abbé *Joseph*). — Appréciation du *Panégyrique de saint Louis*, qui lui ouvre la porte de l'Académie, XI, 327.

*Seigneur de la paroisse*, lisez PHARAON, I, 200, alinéa 35.

*Séjour du prince*. — C'est le rendez-vous où nous allons tous, I, 191, alinéa 5.

SÉLIM. — Nom donné au MARÉCHAL DE RICHELIEU dans les *Bijoux indiscrets*, IV, 138. — Histoire de ses voyages, 315. — Compliment que lui adresse Mirzoza (M<sup>me</sup> de Pompadour), 318. — Résumé de sa vie galante, 319. — Sa première liaison avec Émilie, sa cousine, 320. — Se perfectionne à Tunis avec Elvire, femme d'un corsaire, *ibid.* — Passe à Lisbonne à bord d'un bâtiment marchand; dona Velina,

femme du capitaine, continue son éducation, 321. — Arrive à Madrid où la belle Oropeza s'empare de lui, 322. — La prudence l'oblige à quitter l'Espagne, *ibid.* — Rentre en France, *ibid.* — Singulières questions que lui font les dames de la cour, 323. — Il ne compte plus ses nombreux succès, *ibid.* — A Londres comme à Paris, on s'aime, on se quitte, on renoue pour se quitter encore, *ibid.* — En Hollande, les femmes de condition exigent un siège en règle, 324. — Mêmes difficultés en Allemagne, *ibid.* — Les Italiennes sont plus faciles; elles ont de joyeuses recettes qui leur sont particulières, 325. — Après ce récit, qui embrasse quatre années, Sélim, rentré en France, fait son début à Paris, *ibid.* — Une soirée au Palais-Royal, *ibid.* — Rendez-vous pour le lendemain chez la *Duchesse Astérie*, 326. — Comment finit l'aventure, 327. — Continuation de ses histoires galantes, 332-336. — Se marie; suite de son histoire, 341. — Séduit Cydalise, qui meurt assassinée par Ostaluk, son mari, 342-347. — S'attache à Fulvia, dont il garantit la vertu et la fidélité, 348. — Propose à Mangogul de faire sur Fulvia l'essai de l'anneau magique, 349. — Rendez-vous est pris pour la périlleuse épreuve, 351. — Révélation inattendue, 352, 353. — Rupture de cette intrigue qui fut pour Sélim la dernière, *ibid.*

\* *Semi-Pélagiens* ou *demi-Pélagiens*. — Secte d'hérétiques, XVII, 113. — Leur doctrine, *ibid.* à 115.

*Semi-Scepticisme*. — Marque d'un esprit faible, I, 141. — Décèle un raisonneur pusillanime, *ibid.*

*Sendosivistes*, secte des Japonais. — Son unique principe est qu'il faut pratiquer la vertu, XV, 271. — Sa morale, *ibid.* — Eut beaucoup à souffrir de la persécution des chrétiens, 272.

SÉNÉCION, jeune Romain d'une rare beauté, favori de Néron, III, 72.

SENEMAUD (le Père), jésuite, auteur d'un opuscule intitulé *Pensées philo-*

*sophiques d'un citoyen de Montmartre*, I, 126.

SÉNÈQUE, le *Rhêteur*, père de Sénèque le Philosophe. — Était de l'ordre des chevaliers, III, 16. — Doué d'une prodigieuse mémoire, il pouvait répéter jusqu'à deux mille mots, sans suite, prononcés une seule fois en sa présence, *ibid.* — Ses ouvrages en partie perdus, *ibid.* — Sa plaisante apostrophe au professeur en éloquence Cestius, *ibid.* — Sa réflexion sensée sur la dignité de l'art oratoire, 17. — Était cité parmi les bons déclamateurs, *ibid.* — Parle avec avantage d'Annæus Méla, son fils, 22, 23. — Juste Lipse dit qu'il a été le maître en éloquence de son fils le philosophe, 24.

SÉNÈQUE (*Lucius Annæus*). — Diderot traite un peu durement ce philosophe, I, 118 (note). — Naissance et famille de Sénèque, III, 15. — Son père se distingua par ses ouvrages, 16. — Helvia, sa mère, était Espagnole, 17. — Sous le règne d'Auguste, sa famille vient s'établir à Rome, 18. — Il était d'une constitution délicate, 19. — Caligula, jaloux de son talent, est tenté de le faire mourir; sa mauvaise santé le protège, 20. — Ses études continues achèvent de détruire sa santé, *ibid.* — Avait un grand respect pour Gallion, son frère aîné, 21. — A parlé et entendu parler la langue latine dans sa plus grande pureté, 23. — Quitte le barreau et se livre à la philosophie, 24. — Se lie avec les personnages de son temps les plus renommés, 25. — Cite avec éloge le stoïcien Attale, le pythagorisant Socion, l'éclectique Fabianus Papirius et Démétrius le Cynique, 26. — Motif de cet éloge, 27. — Était stoïcien mitigé, 28. — Sur les instances de son père, il rentre au barreau, 29. — Le quitte de nouveau pour donner des leçons publiques de philosophie, 30. — Est fait prêteur, 31. — Admis dans l'intimité de Britannicus, 38. — Sa perte est résolue par Messaline, *ibid.* — Accusé d'adultère avec Julie, il est



envoyé en exil, 39. — Agrippine obtient son rappel, et lui fait décerner la préture, 48. — Ses occupations durant les huit années de son exil en Corse, 49. — Difficultés de sa position à l'avènement de Néron, 51. — Compose pour Néron l'oraison funèbre de Claude, 55. — Son portrait tracé par Tacite, 62. — Est nommé consul, 64. — L'instituteur devient ministre; les difficultés de sa position redoublent, 65. — Ses écrits, sa vie et sa mort sont d'un sage, 66. — Pensée qui le retient à la cour de Néron, 68. — Durant cinq ans il a emmuselé l'animal féroce, 69. — Favorise par prudence l'amour de Néron pour Acté, 72. — Défense de sa conduite dans cette rencontre, 76. — Son refus de contribuer au meurtre d'Agrippine, 109. — Est loué par Tacite, *ibid.* — Il veut mourir à son poste; admirable résolution, 110. — Examen sérieux de sa conduite, 111. — Comparé à Papinien, 112. — Il est faux qu'il ait consenti au meurtre d'Agrippine, 119. — A eu toutes les sortes de courage, 130. — Était encore à la cour lors de l'incendie de Rome, *ibid.* — Demande sa retraite, 132. — Son entretien avec Néron, 133. — Réponse hypocrite de Néron, 134. — Obtient sa retraite, 135. — Prévoit sa proscription, 136. — Ne vit plus que de fruits et d'eau, *ibid.* — On l'implique sans preuves dans la conjuration de Pison, 139. — Silvanus, tribun de cohorte, lui annonce sa proscription, 140. — Demande les tablettes de son testament; on les lui refuse, *ibid.* — Pauline, sa femme, veut mourir avec lui, 142. — On leur ouvre les veines, *ibid.* — Ses derniers moments; seul il succombe, *ibid.* — Avait été marié deux fois, 146. — Ce qu'il dit d'Helvia, sa première femme, *ibid.* — Son immense richesse, 148. — Calomnié par l'historien Niphilin, 149. — Vers de Juvénal sur sa libéralité, 155. — Réponse aux reproches adressés à sa conduite, 174 et suiv. — Mal jugé par Diderot dans sa jeunesse, 176. —

Comparé par Dryden à Plutarque, 179. — Jugement de Quintilien sur sa personne et ses écrits, 188. — Diversement jugé comme homme et comme écrivain, 190. — Ses détracteurs s'autorisent de Suilius, un infâme délateur; ses partisans invoquent en sa faveur le témoignage du vertueux Tacite, 191. — Tous les bustes qu'on a de lui sont mauvais; sa véritable image est dans ses écrits, 192. — Ses poèmes, ses tragédies, ses discours oratoires ont été perdus, 193. — Est un écrivain de beaucoup d'esprit plutôt que de grand goût, 194. — L'antiquité ne nous a point transmis de cours de morale aussi étendu que le sien, 195. — Ses *Lettres à Lucilius*, au nombre de cent vingt-quatre, 201. — Loué par saint Jérôme pour la sainteté de sa vie, 214. — La Mettrie, auteur de *l'Anti-Séuétique*, a parlé de sa doctrine sans la connaître, 217. — Analyse et examen de ses ouvrages : *Consolation à Marcia*, 276. — *De la Colère*, 281. — *De la Clémence*, 289. — *De la Providence*, 294. — *Des Bienfaits*, 299. — *De la Tranquillité de l'âme*, 308. — *De la Vie heureuse*, 312. — *De la Retraite du sage*, 322. — *Consolation à Helvia*, 327. — *De la Brièveté de la vie*, 332. — *De la Constance du sage*, 341. — *Consolation à Polybe*, 345. — *Fragment*, 354. — *Les Épigrammes*, 355. — *L'Apocoloquintose*, 356. — *Les Questions naturelles*, 358. — Scène de morale, 363. — Son apologie, 371 à 379.

*Sens (les cinq)*. — Supposition singulière d'un homme distribué en autant de parties pensantes que nous avons de sens, I, 399. — Ce qui arriverait pour chaque individu, *ibid.* et suiv. — Sont la source de toutes nos connaissances, II, 50. — Ceux d'un seul individu ne peuvent tout connaître, 51. — C'est manquer au genre humain que de vouloir tout observer indistinctement, *ibid.* — Nécessité d'admettre leur témoignage, 87. —

La concentration de leurs opérations en un centre commun engendre la mémoire, 169. — Dans chaque individu, le sens qui prédomine constitue son individualité, 170. — Effets qu'ils peuvent ressentir d'une cause accidentelle, 296. — Nouvel examen de l'homme composé de la réunion des cinq animaux imparfaits, 334-335. — L'image de la vertu arrive mieux par les yeux que par l'entendement, III, 260. — Raphaël est aussi éloquent sur la toile, que Bossuet dans la chaire, *ibid.* — Tous ne sont qu'un toucher, mais chacun d'eux touche à sa manière, VII, 162. — Étude physiologique des cinq sens : le *toucher*, IX, 336. — Le *goût*, 338. — L'*odorat*, 339. — L'*ouïe*, 340. — La *vue*, 341. — Chimère d'un sixième sens pour juger du beau, XIX, 259.

*Sens internes.* — Entendement, IX, 346. — De l'origine du *sensorium commune*, 349. — Des sens en général, *ibid.* — Sensations, 350.

*Sensations.* — Étude physiologique de ces manières d'être de l'âme, IX, 355.

\* Examen métaphysique de leur impression sur l'âme ; leur distinction des idées, XVII, 115, 127.

*Sensibilité.* — En est-il une artificielle ? VIII, 392. — Ce qu'il faut entendre par ce mot, pris dans sa véritable acception, 393. — Celle du comédien, 398. — N'est ni la base du caractère, ni la raison du succès du comédien, 400. — Ses inconvénients et ses dangers, 408, 415. — Est de toutes les qualités de l'âme la plus facile à contrefaire, 418. — Celle de Diderot angmente avec l'âge, XIX, 352.

SENSIER (*Alfred*). — On lui doit la communication bienveillante d'une lettre inédite de Diderot à l'abbé Le Monnier, XIX, 372. — On lui doit aussi celle de quelques billets à Suard, 500.

\* *Sentiment.* — En matière de religion, c'est le sentiment dominant qui détermine l'état de l'individu, I, 22. — Quiconque voit dans l'univers moins d'ordre que de hasard et de confusion,

est plus *athée* que *théiste*, *ibid.* — Quiconque y aperçoit des traces plus distinctes d'un mauvais génie que d'un bon, est moins *théiste* que *démoniste*, *ibid.*

\* *Sentiment intime.* — Définition et examen métaphysique de ce mot, XVII, 127, 130.

SÉRAPHIN (le Père), feuillant, confesseur de M<sup>me</sup> Simonin, mère de Suzanne (*la Religieuse*), V, 13. — Se rend au couvent de Sainte-Marie pour engager Suzanne à prendre l'habit, *ibid.* — Révèle à Suzanne l'irrégularité de sa naissance, 26. — M<sup>me</sup> Simonin, au lit de mort, lui confie une lettre et cinquante louis à remettre à sa fille Suzanne, religieuse à Longchamp, 42.

SÉRÉNITÉ (la). — N'habite que dans l'âme de l'homme de bien ; il fait nuit dans celle du méchant, XII, 86.

SÉRÉNUS, ami de Sénèque. — Rôle singulier de ce personnage à la cour de Néron, III, 72. — Sa conduite ne peut-elle pas être justifiée ? *ibid.* — Pleuré par Sénèque, 238. — Sénèque lui adresse son *Traité de la constance du sage*, 341.

SERGEANT (*Philippe*). — Sa guérison miraculeuse sur la tombe du diacre Paris, I, 151.

*Serinettes ambulantes*, lisez *Directeurs de nonnains*, I, 200. — Leurs occupations, *ibid.*

*Serpent à sonnettes.* — Dissertation de M. Robinet sur ce reptile dangereux, IV, 75.

SERVAN (*Joseph-Michel-Antoine*), avocat général au parlement de Grenoble à l'âge de vingt-sept ans. — L'altération de sa santé le force de quitter sa charge avant trente ans ; éloge de ce magistrat, VI, 388.

SERVANDONI (*J.-Jérôme*), célèbre peintre décorateur. — On cite avec éloge ses décors pour l'opéra d'*Armide*, I, 229, alinéa 33. — Son art tel qu'il suffirait à remplir une salle de spectateurs, VIII, 463. — Son goût excessif pour la dissipation, X, 304. — Exposé au Salon de 1765 deux *Dessus de porte* du plus bel effet, *ibid.* — Exposé encore



- au même Salon deux petits tableaux de *Ruines antiques*, 308.
- Servir.** — C'est la dernière des conditions, II, 429.
- SETH**, troisième fils d'Adam. — Dieu fait revivre en lui toutes les qualités d'Abel, XIII, 303. — La philosophie antédiluvienne en fait un grand astronome, *ibid.* — L'historien Josèphe fait un grand éloge des connaissances de ses enfants, *ibid.* — Moïse est muet au sujet de la science que Josèphe lui attribue, 304.
- SEVIN** (*François*), philologue français. — Est chargé de dresser, conjointement avec l'abbé Fourmont, le catalogue de la bibliothèque turque à Constantinople, XIII, 474. — Suite donnée à sa mission, *ibid.*
- Sexe féminin.** — Ses avantages, I, 191, alinéa 7.
- SEXTUS EMPIRICUS**, médecin et philosophe grec. — Fait d'énergiques déclamations contre l'astrologie judiciaire, XIV, 81.
- SEXTUS** (*Quintus*). — Examen quotidien de sa conduite qu'il faisait à la fin de chaque journée, III, 287. — Exemple cité par Sénèque, *ibid.* — Fonde une secte philosophique qui est un composé de stoïcisme et de pythagorisme, XVI, 525. — Quels furent ses disciples, 526. — Le centon des maximes qui portent son nom n'est pas de lui, *ibid.*
- S'GRAVESANDE** (*Guillaume-Jacob*), savant hollandais. — Voltaire mettait en doute sa croyance en Dieu, VI, 353.
- SHAFESBURY** (*Ant. ASHLEY-COOPER*, comte de) écrivain anglais. — Diderot traduit ou plutôt imite son *Essai sur le mérite et la vertu*, I, 7. — Ne peut supporter la confusion qu'on fait en anglais des termes de *déiste* et de *théiste*, 13. — Établit avec la plus grande exactitude l'opposition du *théisme* à l'*athéisme*, 14. — Sa profession de foi comme *théiste*, *ibid.*, 15. — Son respect et sa vénération pour les mystères révélés, *ibid.* — Ses idées sur le *beau*, X, 20. — Défauts de son système, 23, 24.
- SHAKESPEARE**, célèbre poète dramatique anglais. — Sa tragédie d'*Hamlet* offre un dangereux mélange de tragique et de burlesque, VII, 137. — Admiration de Diderot pour lui, XIX, 465.
- **Shérif** (*le*). — En 1769, Diderot fait connaître le projet d'une tragédie bourgeoise qui aura pour titre *le Shérif*, VIII, 3. — Grimm reporte à l'année 1757 le plan de cet ouvrage, 4. — Ce plan, 5-15. — Détails complémentaires du plan, 395, 396.
- SHAKA** ou **NÉKIA**, neuvième incarnation de Wisthnou, que les Japonais adorent comme un dieu, XV, 269.
- SIBÉRIENNE.** — Son mariage avec l'aga Chazour est rompu, IV, 156. — Son bijou a parlé, 157.
- Sibylle de Delphes.** — Moïse ne lui cédaient en rien pour le don de rendre des oracles, I, 202, alinéa 40.
- SICARD** (*Roch-Ambroise CUCCHEROV*, abbé). — Instituteur des sourds-muets; cité, I, 346.
- Siècles.** — Ce qui fait les grands siècles, XIII, 37.
- Siège de Calais** (*le*). tragédie de Du Belloy. — Remarques sur cette pièce, VIII, 452.
- Siège de Lille.** — Belle réponse d'un soldat au maréchal de Boufflers, lors du siège de cette ville en 1708, II, 309.
- SIGGE**, prince scythe qui prit le nom d'*Odin*, dont il était le pontife; conquérant et législateur des peuples du nord de l'Europe, XVI, 156.
- Signe de croix.** — Puissance surnaturelle de ce geste symbolique, I, 213, alinéa 64.
- Signes institués**, I, 191, alinéa 7.
- **S'il est plus aisé de faire une belle action qu'une belle page**, morceau inédit, III, 535, 539.
- SILANA** (*Julia*), fille du consul Appius-Julius Silanus. — Visite Agrippine tombée en disgrâce, pour jouir de son humiliation, III, 83. — Suscite contre elle des délateurs, *ibid.* — Ses griefs contre Agrippine, *ibid.*
- SILANUS** (*Appius-Julius*), consul romain. beau-père de Messaline. — Son refus

- de répondre à la passion criminelle de cette femme lui coûte la vie, III, 40.
- SILANUS (*L.-Junius*), fils du précédent. — Est fiancé à Octavie, fille de Claude, III, 46. — Agrippine le fait accuser d'inceste avec Junia Calvina, sa sœur, *ibid.* — Le projet de mariage est rompu; Silanus se donne la mort, *ibid.*
- SILVUS. — Répudie Silana, sa femme, et épouse publiquement Messaline, femme de l'empereur Claude, III, 31, 37. — Cérémonie de ses noces, 43. — Claude le fait arrêter, *ibid.* — Claude visite sa maison, qu'il trouve remplie de meubles précieux, récompense honteuse de son déshonneur, 44.
- SILVA (*J.-B.*), savant médecin. — Comment il guérit, comme par enchantement, les vapeurs et les maux de nerfs dont les femmes de Bordeaux se disaient tourmentées, II, 257.
- SILVÉRIA (*Gonzalès*), jésuite espagnol. — Est supplicié, en 1560, au Monomotapa, comme espion du roi de Portugal et de la Compagnie de Jésus, XV, 278.
- SIMÉON (saint), *le Stylite*, I, 129.
- SIMÉON BEN JOCHAI, ou JOCHAIDES, célèbre docteur juif. — S'applique à l'étude de la philosophie cabaliste, XV, 368. — Histoire abrégée de sa vie, 369, 371.
- SIMON, femme d'intrigues. — Rôle que lui fait jouer le prémontré Hudson pour se tirer d'un mauvais pas, VI, 188.
- SIMON, dit *le Magicien*. — Ce Samaritain tient une grande place dans l'histoire des Juifs, XV, 324 et suiv.
- SIMON, sculpteur. — Comment on l'a dégoûté de la Russie, XVIII, 227. — Diderot le recommande à Falconet, afin de lui faire recouvrer ce qui lui est dû, du gouvernement de l'impératrice, 266. — Mauvaise nouvelle à annoncer à Simon au sujet de sa créance, 284, 286.
- SIMON, philosophe grec. — Disciple de Socrate, XVII, 165. — Quelle était sa profession, *ibid.*
- SIMON DE Tournai, philosophe scolastique. — Circonstance qui fit regarder sa mort comme un châtement de son impiété, XVII, 103.
- SIMONIN, avocat; père, *suivant la loi*, de Suzanne (*la Religieuse*). — Cette enfant excuse son défaut de tendresse à son égard par la pensée qu'elle lui suppose de l'irrégularité de sa naissance, V, 12. — Prend toutes les précautions possibles pour ôter à Suzanne les droits de sa naissance légale, 28. — Obtient de Suzanne le consentement de se faire religieuse, 32. — La fait conduire à l'abbaye de Longchamp, 33. — Sa mort, 41.
- SIMONIN (M<sup>me</sup>), mère de Suzanne (*la Religieuse*). — Sa conduite odieuse à l'égard de sa fille, V, 23-24. — Donne au Père Séraphin l'autorisation d'expliquer à Suzanne les motifs de sa sévérité, 26. — Son entretien avec Suzanne après les révélations du Père Séraphin, 28-29. — Ses aveux, ses supplications, 30-31. — Se refuse à un nouvel entretien, *ibid.* — Un billet de sa fille, tombé aux mains de M<sup>me</sup> Simonin, fait que Suzanne est conduite au couvent de Longchamp, 33. — Assiste à la cérémonie des vœux prononcés par sa fille, 40. — Meurt dans la même année, 41. — Le Père Séraphin, son directeur, reçoit à ses derniers moments une lettre d'adieu et cinquante louis pour être remis à Suzanne, 42.
- SIMONIN (*Marie-Suzanne*), religieuse de Longchamp qui réclamait juridiquement contre ses vœux, V, 178. — Intéresse le marquis de Croismare, qui, sans la connaître, sollicite en sa faveur, *ibid.* — Perd le procès dans lequel elle réclamait juridiquement contre ses vœux, *ibid.* — Diderot fabrique sous son nom une série de lettres adressées au marquis de Croismare, qui les prend au sérieux, d'où le roman de *la Religieuse*, 179. — Lettres apocryphes et réponses authentiques, 180, 204.
- Héroïne du roman LA RELIGIEUSE.* — Suzanne passe successivement sous le

despotisme de cinq supérieures, dont l'une est artificieuse, la seconde enthousiaste, la troisième féroce, la quatrième dissolue, et la dernière superstitieuse, V, 6. — Sa famille, sa naissance, V, 11-12. — Est mise au couvent de Sainte-Marie, 13. — Sa mère la fait inviter à prendre l'habit, *ibid.* — Se laisse persuader par les caresses de la supérieure, 14. — L'évêque d'Alep lui donne l'habit, 15. — Son noviciat, 16. — Les persécutions pour sa profession commencent, 19. — Feint de céder à la volonté de ses parents, 20. — Jour est pris pour la cérémonie des vœux, 21. — Nuit terrible qui la précède, *ibid.* — Réunion à l'église, 22. — Répond aux questions qui lui sont adressées par M. Thierry, chancelier de l'Université, *ibid.* — Scène tumultueuse qui s'ensuit ; on la reconduit à sa cellule, où on l'enferme sous clef, 23. — Un mois après, elle est rendue à ses parents, *ibid.* — Elle y demeure six mois dans la plus dure et la plus humiliante captivité, 24. — Ses plaintes au Père Séraphin, son confesseur et celui de sa mère, 25. — Elle apprend de lui l'irrégularité de sa naissance, 26. — Demande à sa mère un entretien secret, 28. — Détails à ce sujet, 29. — La venue de M. Simonin rompt la conférence, 31. — Demande, dès le lendemain, une nouvelle entrevue qui lui est refusée ; elle écrit, *ibid.* — M. Simonin lui fait visite, et obtient son consentement d'entrer dans un couvent, 32. — Est conduite à Longchamp, 33. — Séance plaisante d'introduction, 34. — M<sup>me</sup> de Moni, supérieure de cette maison, la prend en amitié, 35. — Prend l'habit, 36. — Fait sans dégoût ses deux années de noviciat, *ibid.* — Admirable conduite de M<sup>me</sup> de Moni, 37-38. — Prononce des vœux sans avoir conscience de ce qu'elle fait : elle est religieuse, 40. — Perd dans l'année même de ses vœux sa mère, le mari de sa mère et la digne sœur de Moni, 41. — N'a jamais su ni le nom de son père, ni l'histoire de

sa naissance, 42. — Sa mère étant morte, le Père Séraphin lui remet de sa part une lettre et le reste des économies qu'elle a faites à son intention, *ibid.* — Sœur Sainte-Christine succède à la mère de Moni comme supérieure de Longchamp, 43. — Suzanne devient un objet d'aversion pour la supérieure : ses actes les plus innocents et les plus raisonnables sont taxés de rébellion, 44. — On s'attaque à lui rendre la vie de plus en plus dure, 45. — Détails navrants des mauvais traitements qu'on lui fait subir, *ibid.* — Tombe dans l'abattement, le chagrin et la mélancolie, 46. — A des pensées de suicide, *ibid.* — Pourquoi elle les abandonne, 47. — Songe à faire résilier ses vœux, *ibid.* — Devenue suspecte d'entretenir une correspondance au dehors, elle est soumise à une surveillance incessante, 48. — Une de ses compagnes, sœur Ursule, seconde son projet, 56. — M. Manouri, célèbre avocat, parent d'Ursule, se charge de sa cause, 60. — A la signification de l'acte juridique, la supérieure Sainte-Christine, effrayée, interpelle vivement Suzanne sur sa résolution, 61, 66. — Sa demande fait du bruit dans le monde, 67. — Est de nouveau livrée aux traitements les plus inhumains, 68, 73. — Est dénoncée à l'archevêque de Paris, qui fait visiter la maison par son grand-vicaire M. Hébert, 73. — Dans l'attente de cette visite, on la soumet à la torture, 75, 78. — Au jour annoncé la visite du grand-vicaire a lieu ; il se fait présenter sœur Suzanne, qu'il interroge, 84. — L'archidiacre, édifié, la congédie et interroge la supérieure, 85. — Son procès se poursuit, 86. — Elle le perd, 89. — Reçoit la visite de son avocat, 92. — M. Manouri lui propose de la faire changer de maison, *ibid.* — Les persécutions à son égard recommencent, 94. — Sœur Ursule lui prodigue des marques de dévouement, 96. — Tombe malade, *ibid.* — Les soins du docteur Bonvard la rendent à la santé, 98. — Son amie tombe malade et meurt,

100, 101. — Le grand-vicaire fait une nouvelle visite à Longchamp, et lui annonce que M. Manouri a obtenu qu'elle soit transférée au couvent de Sainte-Eutrope, près d'Arpajon, 102. — Est conduite dans cette maison, 105. — La supérieure lui fait le plus bienveillant accueil, 107. — Soins minutieux apportés par la supérieure à son installation, 109. — Le premier soir, la supérieure vient à son déshabiller, 110. — Sœur Thérèse est jalouse de Suzanne, 114. — Leur conversation, 115. — La tendresse que la supérieure a conçue pour Suzanne croît de jour en jour, 120. — Comment elle le lui prouve, *ibid.* et suiv. — Questions de sœur Thérèse à Suzanne, 123. — Nouvelles preuves de tendresse de la supérieure; entretiens entre elle et Suzanne, 124 et suiv. — Une nuit, Suzanne reçoit la visite de la supérieure; quelles en sont les suites, 131 et suiv. — Elle intente aux religieuses de Longchamp un procès en restitution de dot, et le perd, 141. — La supérieure lui défend d'aller à confesse; elle y va cependant sur les instances du P. Lemoine auprès de la supérieure, 145. — Rencontre de Suzanne et de la supérieure dans l'église, où Suzanne passe la nuit d'après l'ordre du P. Lemoine, 147 et suiv. — Conseils que lui donne dom Morel, le nouveau directeur, 156. — Leur conversation, 157 et suiv. — Suzanne s'évade du couvent, 166. — Se recommande au marquis de Croismare, 170.

SINDOR. — Voyez *Gredins*. — Son mariage avec Haria, IV, 228. — Suite d'aventures singulières, 229 et suiv.

*Singularité*. — Son privilège, IV, 415.

SINSON (M.). — Donne, en 1771, sous le titre de *Soliloques ou Entretiens avec soi-même*, une traduction de l'ouvrage de milord Shaftesbury, intitulé *le Soliloque ou Avis à un auteur*, III, 193.

Sintoistes. — L'une des sectes du Japon. Sa croyance religieuse, XV, 269.

SKERWIV, jésuite anglais. — Décapité en 1581 pour avoir conspiré contre Elisabeth, reine d'Angleterre, XV, 287.

SLEENHAUSEN, fille d'un médecin de Cologne, belle courtisane de La Haye. — Anecdote à son sujet, XVII, 404.

SLODTZ (*René-Michel*). — Notaire sur cet habile sculpteur, mort en 1765, année dans laquelle il avait exposé un *Buste d'Iphigénie* et le *Mausolée de Languet*, curé de Saint-Sulpice, X, 439. — On vante de lui le *Tombeau du marquis Caponi*, à Florence, 440. — Ses *Bas-reliefs du portail de Saint-Sulpice* méritent d'être remarqués, *ibid.*

SMITH (*Adam*), philosophe et économiste écossais. — Erreurs de son système de philosophie morale, XI, 25.

SNYDERS (*François*), peintre flamand, né à Anvers. — Son tableau du *Sanglier*, qui se voit à Dusseldorf, est un chef-d'œuvre, XII, 122.

*Sobriété*. — Ses avantages, I, 109.

*Société*. — Le bonheur des individus est sa fin principale, I, 65. — La nature a rendu à cet effet l'intérêt particulier inséparable de l'intérêt général, 66. — L'homme insociable est un pervers, 67. — Égards qu'elle doit aux rangs et aux dignités; conversation sur ce sujet, IV, 13 et suiv. — Comment toutes les conditions s'entre-dévorent, V, 421. — Ce qu'elle est à vrai dire, 444, et XI, 152.

\* Démonstration tendant à prouver que l'homme a été créé pour vivre en société, XVII, 130, 133. — Sentiment auquel les moralistes ont donné le nom de *sociabilité*, 134. — Aventure arrivée à Charles XII, 135. — Obligations imposées par la société à ses membres, 136 et suiv. — Les vices qui font tort au particulier sont pernicieux à la société, 140. — Preuves fournies par l'ivresse et l'incontinence 140-141. — Des devoirs envers la société, 143 et suiv. — En instituant la société civile, les hommes ont renoncé à leur liberté naturelle, et se sont soumis à l'empire du souverain civil, 145. — La doctrine et la morale, qui constituent ce que l'on appelle en général la *religion*, ne sont point du ressort du magistrat; pourquoi? 146. — Circonstances qui ont contribué à faire



croire que les soins du magistrat s'étendaient naturellement à la religion, *ibid.* et suiv. — But final de la société religieuse, 149-150. — Conclusion de l'article : la société religieuse n'a aucun pouvoir coactif semblable à celui qui est entre les mains de la société civile, 150-151.

**SOCIN** (*Lélio*), hérésiarque célèbre, I, 185.  
**SOCRATE**, dit le *Scholastique*. — Ce qu'il dit au sujet de l'assassinat de la célèbre Hypathie, XIV, 344.

**SOCRATE**, philosophe grec. — Sa prodigieuse habitude de considérer les hommes et de peser les circonstances; ce qu'il appelait son *démon familier*, lui donnait une étonnante supériorité de jugement, II, 24. — Sa religion durera jusqu'à la fin des temps, 81. — Fermeté de son caractère, 345. — Un mot sur sa mort, VI, 78. — Esquisse dramatique de ses derniers instants, VII, 381, 384. — Sa vie, XVII, 151, 158. — Ses sentiments sur la divinité, 158. — Ses sentiments sur les esprits, 159. — Ses sentiments sur l'âme, *ibid.* — Principes de sa philosophie morale, *ibid.* — Ses principes sur la prudence domestique, 162. — Ses principes sur la prudence politique, *ibid.* — Ce que font ses disciples après sa mort, 163.

\* *Socratique* (*Philosophie*) ou *Histoire de la Philosophie de Socrate*, XVII, 151, 166. — Vie de Socrate, 152, 158. — Sentiments de Socrate sur la divinité, *ibid.* — Sentiments de Socrate sur l'âme, sur les esprits; ses principes de philosophie morale, 159 et suiv. — Ses principes de prudence domestique et de prudence politique, 162. — Ses disciples, 163 et suiv. — Principes philosophiques de Cébès exposés dans son dialogue intitulé *le Tableau*, 165.

**Soldat**. — Le souverain maître du soldat est maître de la finance, II, 473. — Est notre défenseur pendant la guerre, notre ennemi en temps de paix, 483. — Réponse d'un soldat lâche à Auguste, 489.

**Soldats**. — Singulière manière dont on

les enrôle, I, 191. — Leurs devoirs, 192. — Leur soliloque leur habillement, leurs occupations, leur croyance, 194. — Tous les enrôlés se trouvent d'abord dans le sentier des épines, *ibid.*

**SOLEINNE** (M. de). — Le catalogue de sa bibliothèque dramatique, rédigé par le bibliophile Jacob (*Paul Lacroix*), cité, VII, 6.

**SOLIGNAC** (*Mélanie* de). — Traits remarquables de la vie de cette intéressante aveugle-née, I, 334. — Sa vie racontée par M<sup>me</sup> de Blacy, sa mère, *ibid.* et suiv. — Passionnée pour la musique; ce qu'elle en disait, 335.

**Soliloque**. — Diderot raconte qu'il s'est habitué de longue main à l'art du soliloque, VII, 320. — Avantage qu'on retire de cet examen secret, 321. *Soliloque (le)*, ou *Avis à un Auteur*, ouvrage de milord Shaftesbury, traduit en français par Sinson, III, 193.

**SOLIMAN**, sultan de Nicée. — Anéantit l'armée des Croisés que Pierre l'Ermite a conduite sous les murs de cette ville, XIV, 245.

**SOLIMENA** (*Francesco*), peintre napolitain. — Le Musée du Louvre a deux tableaux de cet habile artiste, XI, 326, 327.

**SOLOX**. — L'un des *Sept Sages* de la Grèce, XV, 59. — Il descendait de Codrus, dernier roi d'Athènes, *ibid.* — Sa vie, 60. — Sa philosophie, 61. — Meurt en Chypre à l'âge de quatre-vingts ans, *ibid.*

**Sommeil**. — Étude physiologique de cet état de l'animal, IX, 361.

**Somptuosité**. — Combien elle est pernicieuse au corps; quels sacrifices elle exige pour sa satisfaction, I, 107.

**Son**. — Ce que c'est par rapport à nous, IX, 87. — Sa propagation n'est pas instantanée, *ibid.* — Ne parcourt un espace déterminé que dans un temps fini, *ibid.* — Sa vitesse est constante et son mouvement uniforme, *ibid.* — Sa vitesse peut être exprimée en chiffres, *ibid.* — Son origine et ses espèces, *ibid.* — Ce qui fait les sons graves ou aigus, 98. — Tous les sons sensibles ou appréciables sont com-

- pris dans un intervalle de huit octaves, suivant les expériences d'Euler, 99. — Distinction des sons, 102. — Problème de la plus grande vitesse d'une corde, 104. — La force pulsante étant donnée, trouver le plus grand écart de la corde, 112. — Le bruit est un, le son est composé, 114. — Chercher le son d'une flûte dont la longueur et la capacité soient données, 125. — Observations de M. Sauveur, 126. — Manière de fixer le son, *ibid.*
- Songes.* — La divination par les songes, science importante, était fort cultivée il y a deux mille ans, IV, 305. — Voyez *Rêves*.
- SOPATRE*, philosophe néo-platonicien, disciple de Jamblique. — Sa fin tragique racontée par Eunape, XIV, 326.
- SOPHIE ET ZÉLIDE* ou les *Deux Dévotes*. — Voyez *ZÉLIDE*.
- Sophiste.* — Ce mot n'avait point, au temps de Sénèque, l'acception défavorable qu'on y attache aujourd'hui, III, 17.
- SOPHOCLE*, poète grec. — Les tragédies de Corneille lui feraient honneur, I, 428. — Est simple et grand, III, 481.
- SOREON (Robert)*, philosophe scolastique. — Par qui il s'est immortalisé, XVII 103.
- SORANUS*, médecin. — Pourquoi il ne met pas la matrice au nombre des organes principaux du corps, IX, 393. — Son secret pour reconnaître si une femme est stérile ou féconde, 394.
- SORLIÈRES (M. et M<sup>me</sup> de)*. — Leurs portraits, XIX, 32.
- SORNIN*, vicaire de Saint-Roch. — Est désigné pour faire le sermon de prise d'habit de Suzanne Simonin (*la Religieuse*) au couvent de Sainte-Marie, à Paris, V, 21. — Suzanne remarque que, dans son long sermon, il n'y a pas un mot qui ne soit à contre-sens, en ce qui la concerne, 22.
- SOSIPATRA.* — Curieuse initiation de cette femme célèbre aux mystères de l'*éclectisme*, XIV, 329.
- SOTION*, philosophe romain. — Quelle fut sa doctrine, XVI, 526.
- SOUBEYRAN (M. BOREL de)*. — La présente édition lui est redevable d'une lettre inédite de Diderot au docteur Daumont, XX, 87.
- SOUFFLOT (Jacques-Germain)*, architecte. — Son projet d'une statue de Louis XV pour la ville de Reims est rejeté, XIII, 27-28.
- ¶ *Sourds et Muets (Lettre sur les)*, I, 343-428.
- Sous-Gouverneurs*, I, 196, alinéa 25. — Voyez *Evêques*.
- Souverain.* — Le faible pense ce que le fort exécute, II, 477. — Exemples réduits en maximes tirées de la *Politique de Frédéric II, roi de Prusse*; maximes LXXIII à CXXI, 475 à 481. — Son plus dangereux ennemi, 439.
- \* *Souverains.* — Sont ceux à qui la volonté des peuples a conféré le pouvoir nécessaire pour gouverner la société, XVII, 166. — Dans l'état de nature, l'homme n'en connaît point, *ibid.* — La société ne s'est choisi des souverains que pour veiller plus efficacement à son bonheur et à sa conservation, 167. — Circonstances qui ont déterminé certains peuples à limiter les pouvoirs de leurs gouvernants, 168. — Obligations des souverains à l'égard de leurs sujets, 169. — Erreur funeste dans laquelle ils ne tombent que trop communément, 170.
- Spahis*, I, 196, alinéa 26.
- Spartacus*, tragédie de Saurin. — Critique qu'en fait Diderot, XVIII, 436.
- Spectacles.* — Effets du spectacle des Anciens, VII, 120. — Anecdote sur une de nos salles de spectacle, 122. — Les attaquer par leurs abus, c'est s'élever contre tout genre d'instruction publique; tout ce qu'on a dit à ce sujet est sans justice et sans vérité, 369.
- Spéculations utiles et maximes instructives.* — Examen de cet ouvrage de M. de Bignicourt, IV, 90. — Voyez *BIGNICOURT*.
- SPEERER (Jules)*, théosophe allemand, XVII, 257.
- SPEUSIPPE*, philosophe platonicien. — Notice sur lui, XVI, 326.
- SPHÉRUS le Borysthénite*, philosophe



stoïcien. — Disciple de Zénon ; modifia ce principe des stoïciens que le sage n'opinaît jamais, XVII, 226.

*Sphincter*. — Nom donné à divers muscles annéliformes, IX, 323. — État habituel de celui de l'urètre et de celui de l'anus, *ibid.* — Effets de la lâcheté et de la joie immodérée sur ces deux muscles, 324.

*Spixosa* (*Benoît* ou *Bénédict*). philosophe panthéiste, I, 218, alinéa 7. — A souvent jeté l'alarme dans l'Allée des épines (les chrétiens), *ibid.* — Ses idées touchant la liberté, XV, 480.

\* *Spinosa* (*Philosophie* de), XVII, 170. — Spinosa est le premier qui ait réduit l'athéisme en système, *ibid.* — Le dogme de l'âme du monde est, dans le fond, le sien, 171. — Analyse de son *Traité théologico-politique*, 172. — Dans son second ouvrage sur la morale, il plonge le lecteur au sein de l'athéisme, 173. — Personne n'a combattu le spinosisme avec autant d'avantage que ne l'a fait Bayle, *ibid.* — Exposé de la doctrine de Spinosa ; raisonnements que Bayle lui oppose, 174 et suiv. — Nouveaux coups portés par Bayle, que les spinosistes n'ont pu parer, 187 et suiv. — La définition de Spinosa sur le fini et l'infini n'est pas juste ; pourquoi, 194. — Les raisonnements sur l'infini ne sont pas plus justes, 195. — Ses axiomes ne sont pas moins faux que ses définitions ; exemples, 196. — Examen des propositions de son système, 197 et suiv. — Le principe sur lequel il s'appuie est obscur et incompréhensible ; quel est ce principe de son système, 201. — Raisons dont on peut encore se servir pour renverser ce système, 202 et suiv.

*Spinosistes*, les sectateurs de Spinosa. — Habitants de l'Allée des marronniers, dans la *Promenade du sceptique*, I, 218, alinéa 7. — Leurs étranges visions, *ibid.* — Comment on doit raisonner avec un spinosiste, XVII, 489.

*Sfizelai*, pharmacien allemand. — Le

célèbre chimiste Guillaume Rouelle fait ses premières études dans son officine, VI, 406.

*Spleen*, vapeurs qui affectent les Anglais. — Explication de cette maladie par l'Écossais Hoop, XVIII, 530. — Ce qu'en dit d'Holbach, XIX, 183 et suiv. — Voyez *Suicide*.

*Squitaci* (le marquis de), artisan sicilien, devenu seigneur espagnol. — Augmente les droits du fisc espagnol pour les possessions d'Amérique, VI, 462. — Les jésuites s'emparent de cette circonstance pour exciter une révolte contre la métropole, *ibid.* — Squilaci cause, en 1766 et 1767, une horrible disette par l'accaparement des grains, 463. — Provoque une émeute par des vexations ridicules, *ibid.* — Les jésuites prennent part à la révolte, *ibid.* — Sa maison est livrée au pillage, il s'enfuit vers l'Italie, 464.

*STAAL* (M<sup>me</sup> de). — Est enfermée à la Bastille avec la duchesse du Maine, sa maîtresse, à l'occasion de la conjuration du prince de Cellamare, II, 255. — Ce qu'elle fit en apprenant que la duchesse avait tout avoué, *ibid.*

*STAUT* (*Georges-Ernest*), célèbre médecin allemand. — Cause présumée de l'obscurité qu'on remarque dans ses ouvrages, II, 38. — Ses *Trecenta*, difficiles à comprendre, même pour les gens de l'art, 390. — Quelques-uns de ses ouvrages ont été traduits par le baron d'Holbach, *ibid.* — Sa doctrine sur l'âme humaine, IX, 378.

¶ *Stances irrégulières pour un premier jour de l'an*, poésie, IX, 48.

*Stances sur l'industrie*. — Petit ouvrage de poésie d'un mérite réel, VI, 437.

*STANYAN* (*Temple*), auteur anglais d'une *Histoire de la Grèce*. — Diderot a donné de cet ouvrage une traduction qui ne pouvait être comprise dans ses œuvres, I, xv. — Cette traduction, imprimée pour la première fois en 1743, à Paris, a été réimprimée à Londres en 1773, XI.

¶ *Statue (sur la) de Louis XV*, de l'École militaire, par Le Moynes; morceau inédit, XIII, 76.

*Statue (la) de Diderot*. — *Conférences de la mairie du III<sup>e</sup> arrondissement de la ville de Paris*, par M. Hippolyte Stupuy, XX, 143.

*Sterilité de la femme*. — Voyez *Ail*. — Était en opprobre chez les Juifs, XIV, 504.

STERNE (Laurent), célèbre écrivain anglais. — Mauvais modèle à suivre, VI, 5. — Est rempli de longueurs, *ibid.* — A souvent été accusé de plagiat, 6. — Son *Voyage sentimental* a fait école, 7. — Manière dont il envisageait la vie future, 195. — Dante et Diderot ont reproduit sa pensée sur ce sujet, *ibid.* — Passage de son *Tristram Shandy* argué de plagiat, 284.

STRÉCIBORE, poète grec auquel on attribue l'origine de la *palinodie*, XVI, 190.

STICOTI (Antonio-Fabio), acteur. — Traducteur d'une brochure intitulée *Garrick ou les Acteurs anglais*, VIII, 343.

STILOX, philosophe stoïcien de Mégare. — Son impassibilité tenait de la férocité, III, 344. — Notice sur lui, XVI, 113.

\* *Stoïcisme*, ou *Secte stoïcienne*, ou *Zénonisme*. — Origine de cette secte, XVII, 205. — Vie de Zénon, *ibid.* — D'où elle tira son nom de *stoïcienne*, 206. — Principes généraux de la philosophie stoïcienne, 208. — Logique des stoïciens, *ibid.* — Leur physiologie, 212, 218. — Leur anthropologie, 218. — Principes de leur philosophie morale, 219. — Disciples et sectateurs de Zénon, 224 et suiv. — Restaurateurs de la philosophie stoïcienne parmi les modernes, 228.

STRABON. — Auteur à consulter pour l'étude de la géographie ancienne, III, 494.

STRANGE (Sir Robert), graveur anglais, admis, en 1764, dans l'Académie de Paris avec le titre d'agréé. — Expose au Salon de 1765 ses gravures, la *Justice* et la *Mansuétude*, d'après Raphaël, X, 453. — Au Salon de 1767,

ses gravures ne font aucune sensation, XI, 367.

STRATON, philosophe péripatéticien. — Ses principes philosophiques, XVI, 246-247.

STROGONOFF (le comte de). — Diderot reconnaît que ce personnage mérite tout le bien que lui en a dit Falconet, XVIII, 327.

STUPUY (M. Hippolyte). — Auteur des *Conférences de la mairie du III<sup>e</sup> arrondissement de la ville de Paris*; la *Statue de Diderot*, XX, 143; et de la comédie en deux actes *Chez Diderot*, 146.

*Style*. — Simple, clair, sans figure, sans mouvement, sans verve, sans couleur: c'est celui de d'Alembert, et du géomètre; large, majestueux, harmonieux, abondant, noble, plein d'images: c'est celui de Buffon; un troisième est véhément, il touche, il trouble, il agite, il incline à la tendresse, à l'indignation, il élève ou calme les passions: c'est celui de Rousseau, II, 339. — Rien n'est plus rare que le style: là où il n'y a point de fond, il ne peut y en avoir, V, 235. — Quand le style est bon, il n'y a point de mot oisif, 235. — Comparaison tirée du texte de Virgile et de sa traduction par l'abbé Desfontaines, *ibid.*

SUARD (J.-B.-Antoine), littérateur. — Mot sanglant qu'il adresse à l'abbé Morellet, VI, 396. — A parlé avec éloge des *Salons* de Diderot, VIII, 391. — Brouillerie dont il paraît avoir été la cause, XIX, 78. — Sa conversation avec Diderot, aux Tuileries, 79 — Autre conversation, 92. — Mot de lui au président de Montesquieu sur la confession, 134. — Il obtient, avec l'abbé Arnaud, la rédaction de la *Gazette de France*, 140. — Son mariage. Son caractère, 217. — Il décrit la baronne d'Holbach dans l'esprit de son ami Digeon, XIX, 258. — Diderot lui envoie une lettre de réprimande. A quelle occasion, 271. — Lettre inédite de Diderot à lui adressée, 473. — Autre lettre inédite, 500.

*Sublime*. — Quels sujets le font naître, XI, 146.

\* *Subvenir*. — Acception grammaticale de ce mot, XVII, 231.

SUÉTONE, biographe latin. — Cité, III, 20, 27, 31, 33, 45, 52, 59, 131, 132, 170, 171, 172, 174.

*Suffisance (de la), de la religion naturelle*, I, 259. — Notice préliminaire, 260. — Cet ouvrage de Diderot, attribué à tort à Vauvenargues, 260.

*Suicide*. — Moyen efficace employé par les magistrats de Milet pour arrêter, chez les femmes, le penchant au suicide, II, 257. — Ses causes principales, III, 244. — Celui de l'homme de bien est un crime de lèse-société, 253. — Voyez *Spleen et Vie*.

\* Ce qu'il est et ce qu'on entend ordinairement par ce mot, XVII, 231. — La moralité du suicide est contre la loi de la nature, et pourquoi, *ibid.* — Des différents cas dans lesquels le suicide est permis, 232. — Ce qu'on entend par suicide indirect, 233. — Le suicide a toujours été un sujet de contestation parmi les anciens philosophes, 234. — Il n'est point défendu dans l'Écriture sainte, d'après le docteur Donne, *ibid.* — Exemple d'un suicide mémorable à Londres, 237.

SULPIS, amant de Messaline. — Contribue à l'exil de Sénèque par Claude, III, 39. — Se fait le dénonciateur de tous ceux qui, ayant dédaigné les faveurs de Messaline, ont encouru sa haine, 41. — Notice sur ce misérable détracteur de Sénèque, 86 et suiv. — Cité, 152, 153, 374.

SUISSET (*Richard*), philosophe scolastique. — Mérite d'être nommé parmi les inventeurs de l'algèbre, XVII, 106. — Suivit la philosophie d'Aristote, 107. — Traite, dans son *Calculateur*, de l'intensité et de la rémission, *ibid.* *Suite de l'Apologie de l'abbé de Prales*, en réponse à l'instruction pastorale de l'évêque d'Auxerre (Ch. de Caylus), I, 429. — Notice préliminaire, 431. — Avertissement de l'auteur, 439.

SULAMEK. — Non donné au cardinal Fleury dans les *Bijoux indiscrets* ;

on annonce sa mort, IV, 375. — Son caractère, *ibid.* — Ce qui arrive à son oraison funèbre, 376.

SUNNI. — Notable chinois, neveu de Confucius ; événement remarquable de sa vie, IX, 467, 468.

*Superstitieux*. — Ce qu'ils sont dans la société, VI, 368 — Le superstitieux est nécessairement fanatique, *ibid.* — C'est l'être le moins touché du vrai, du bon et du beau ; il a la vue trouble, VII, 389.

*Superstition (la)*. — Est plus injurieuse à Dieu que l'athéisme, I, 130. — Ce que dit Plutarque à ce sujet, *ibid.* — Le Dieu du superstitieux est un être d'imagination, *ibid.*, et III, 490. — Est une des passions propres à l'espèce humaine, VI, 368.

*Supplément au voyage de Bougainville*, II, 193. — Notice préliminaire, 195. — Jugement sur cet écrit, 196-197. — Cette histoire d'une nation, ou pour mieux dire d'une famille, ne peut être l'objet d'une analyse ; il faut la lire en entier, 195 à 250.

*Sur la princesse Dashkoff*. — XVII, 487.

SUSSY (M. de). — Ce qu'on lui écrit de Lisbonne à propos des jésuites du Portugal, XVII, 410.

SUVÉE (*Joseph-Benoît*), élève de Bachelier. — Expose, au Salon de 1781, une *Vestale qui rallume le feu sacré*, composition froide ; un tableau allégorique sur la *Liberté accordée aux arts*, composition agréable, mais d'un faible effet ; une *Visitation de la Sainte Vierge*, diversement jugée, XII, 50-51.

*Suzanne (la chaste)*, sujet de tableau. — Traité par Carle Van Loo, X, 242. — Par de Troy, 244. — Par un grand nombre d'artistes, *ibid.* — Par Bourdon, avec une grande supériorité, 245. — Dans un tableau de Lagrenée, exposé en 1767, XI, 54.

SUZANNE. — Ses amours avec Jacques le Fataliste, VI, 212.

SUZANNE SAULIER. — Voyez SIMONIN (*Marie Suzanne*).

SWIFT (*Jonathan*), auteur des *Voyages de Gulliver*. — Jugement qu'il porte sur ASGIL, TENDAL et TOLAND, déistes ou

rénégats incrédules, ses contemporains I, 15. — Le caractère philosophique de ses ouvrages n'est pas sans avoir des dangers pour l'auteur, 185. — Parmi les auteurs de sa nationalité, personne n'a eu de l'humour à un plus haut point que lui, XV, 147.

SYLLA. — Son indigence cause de sa fortune; elle le rendit audacieux, II, 461.

*Sylvain*, opéra-comique de Marmontel. — Sujet emprunté à l'*Éraste* de Salomon Gessner, VIII, 20.

SYLVESTRE II, pape; d'abord archevêque de Reims sous le nom de Gerbert, XV, 301.

*Sylvia et Mothésos*, nouvelle publiée par Dorat à la suite de son drame *Deux Reines*. — Grimm dit que Dorat a pris ce sujet à Diderot, VIII, 4.

*Sylvie*, tragédie en un acte et en prose, par Landois. — Ouvrage cité par Diderot, VII, 6.

*Symétrie*. — Ce qui la constitue, I, 495. — Dans les tableaux, la symétrie ne convient qu'aux grandes masses d'architecture, X, 367. — Est bannie de tous les genres de peinture, XII, 80.

*Synésius*, évêque de Ptolémaïs. — Lettre admirable de modestie, qu'il adresse à son frère, XV, 295. — Ses ouvrages se trouvent recueillis dans la *Bibliothèque des Pères de l'Église*, 298. — Quoique infecté de platonisme, il fut revêtu de la dignité épiscopale, en raison de la sainteté de ses mœurs, *ibid.*

SYN-MU. — C'est avec lui que commence l'histoire du Japon, XV, 266.

*Synonymes français (les)*, ouvrage de l'abbé Girard. — Sont un chef d'œuvre original de finesse, de bon goût et de morale, III, 467. — La continuation de cet ouvrage serait bien digne de quelque membre de l'Académie, XIII, 269. — Observations sur ces nuances d'expression qu'on rencontre dans toutes les langues, XIV, 447.

*Système figuré des connaissances humaines*. — Arbre du chancelier Bacon, XIII, 165.

*Système général de la connaissance humaine*, suivant le chancelier Bacon, XIII, 160.

*Système de la nature (le)*, ouvrage publié en 1770, sous le pseudonyme de Mirabaud, par le baron d'Holbach. — Est en grande partie l'œuvre de Diderot, I, xvii; II, 398.

*Système de lecture (Nouveau) applicable à toutes les langues*. — Analyse de cette méthode; son résultat, VI, 435.

*Systèmes de musique des anciens peuples*. — Examen d'un mémoire de l'abbé Roussier sur ce sujet, IX, 443.

## T

*Tabernacle*. — Moïse y renferme la loi écrite (le *Décalogue*), I, 202.

*Table Isiaque*. — Une des antiquités égyptiennes les plus remarquables qui existent encore; histoire de sa conservation, XIV, 394.

*Tableaux* sur le théâtre. — En quoi ils diffèrent des coups de théâtre, VII, 94.

*Tableaux*. — Du caractère que doivent avoir ceux dont on décore les temples, X, 390. — Ceux d'un mérite réel acquièrent avec le temps une immense valeur, XI, 5. — Les Boucher, J. Vernet, Casanove, Loucherbourg, Chardin, Corrège donués en exemple, *ibid.* — Le dédain, que certains amateurs affichent pour la peinture historique, provoque la décadence de l'art, 8. — Se tenir aux sujets honnêtes, les tableaux licencieux ne durent pas; que sont devenues les infâmes et belles estampes de Jules le Romain, d'après Arétin? 189. — Avis aux artistes jaloux de leur réputation, *ibid.* — Idée d'une loterie de tableaux par souscription, 278. — Erreur de Webb touchant les sujets religieux, 344.

*Tables de la Loi*. — Voyez *Décalogue*.

*Tablier (Prendre ou Quitter le)*, termes de convention entre Grimm et Diderot. — Leur signification, IV, 84.

TABOUREAU, ou mieux TABOUROT (*Etienne*), seigneur des ACCORDS, auteur d'un livre fort original, intitulé *les Escraignes dijonnaises*, et d'un autre, non moins plaisant, ayant

- pour titre : *les Touches et Bigarrures du seigneur des Accords*, I, 163. — Le *Tu es Petrus*, etc., cité comme un calembour digne de lui, *ibid.* — Passage cité de son livre des *Bigarrures* sur l'étymologie du mot *Escraignes*, VI, 118. — Curieuse invention de cet écrivain pour apprendre au lecteur qu'il est l'auteur du livre des *Bigarrures*, publié anonyme, *ibid.*
- TABOUROT** (*Jehan*), ou le du précédent. — Ses ouvrages, VI, 118.
- Tache noire**. — Pêché originel, I, 201. — Moyen employé pour l'effacer, 202. — Voyez *Pêché originel*.
- TACITE**, historien latin. — Est celui de tous les auteurs que les *penseurs* estiment le plus, I, 302. — Diderot le blâme d'avoir loué le poète Lucain, III, 20. — Tacite parle d'une manière équivoque d'Annæus Méla, père de Lucain, 21. — Cité, III, 21, 22, 23, 25, 35, 41, 42, 43, 44, 46, 48, 49, 51, 52, 53, 58, 59, 61, 62, 63, 71. — Portrait qu'il fait d'un stoïcien hypocrite, 77. — Sénèque est son héros, 79. — Son récit des miracles de Vespasien, 262-263. — Est un homme de génie, 536. — Est le Rembrandt de la littérature, XII, 105.
- Tact**. — Il y a un tact moral qui s'étend à tout et que le méchant n'a point, VII, 126.
- TÂITI** ou **OTAHITI**, l'une des îles de la Société. — Bougainville y aborde, II, 203. — Effets de sa prise de possession, *ibid.* — Fête de l'émancipation des sexes, 230. — L'état de courtisane y est fort honoré, IV, 197.
- Talents** (*les*) *considérés dans leurs rapports avec la société et le bonheur*. — Pièce de vers de La Harpe, VI, 421. — Examen de cet ouvrage, couronné par l'Académie française, *ibid.*
- Talmud**. — Ancien recueil des lois, des coutumes et des traditions juives, XV, 360. — Quels en furent les auteurs, *ibid.* — Jugements divers portés sur cet ouvrage, 362.
- TAMPONNET** (l'abbé), pseudonyme de Voltaire. — C'est sous ce nom que le grand écrivain publia, en 1769, les *Lettres d'Amabel*, VI, 366. — Compte rendu de cet ouvrage, *ibid.*
- Tancrède**, tragédie de Voltaire. — M<sup>lle</sup> Clairon joue mal à la première représentation, XVIII, 482. — Critique de cette pièce, XIX, 456. — Pathétique auquel atteint M<sup>lle</sup> Clairon dans son rôle, 457.
- TANÉ**. — Cité, II, 249. — Histoire de ce personnage, V, 313. — Son amour pour la belle Alsacienne, M<sup>me</sup> Reymer, *ibid.* — L'abandonne par dévouement et part pour Saint-Domingue, 314. — Entre au Conseil souverain du Cap, et revient en France après une séparation de neuf à dix ans, *ibid.* — Ses envois annuels d'argent à M<sup>me</sup> Reymer et ses présents au retour, *ibid.* — M. de Maurepas, ministre de la marine, le désigne pour un poste de confiance, 316. — L'artificieuse Reymer l'oblige à accepter, 317. — Il part, arrive à Saint-Petersbourg, où il meurt au bout de trois jours, *ibid.*
- Tanzai** et **Néwlarne**, histoire japonaise, d'abord publiée sous le titre de *l'Écu-moire*. — Cette satire du cardinal de Rohan, de la *Constitution Unigenitus*, et de la duchesse du Maine, motive l'emprisonnement de Crébillon le fils, son auteur, I, 237, alinéa 7.
- Tapisseries des Gobelins**. — Un *Portrait du roi*, d'après le tableau de Michel Van Loo, exposé au Salon de 1763, y laisse une foule de spectateurs convaincus qu'ils voient un morceau de peinture, X, 225. — Au Salon de 1769, la même illusion se produit en voyant les *Portraits du roi et de la reine*, XI, 458. — Description de six projets conçus et proposés par Grimm et Diderot, XIII, 10, 12.
- TARAVAL** (*Hugues*). — Exposé, au Salon de 1765, une *Apothéose de saint Augustin*, tableau bien dans quelques détails, mal dans l'ensemble, X, 411. — Une *Venus et Adonis*, *ibid.* — Une *Génoise qui s'est endormie sur son ouvrage*, une *Académie*, plusieurs *Têtes*, le tout d'une grande médiocrité, 412. — Son tableau de *Venus*



- et Adonis faisait l'admiration du comte de Creutz, XI, 95-96. — Le *Repas de Tantale*, tableau que cet artiste expose au Salon de 1767, est un exemple complet du défaut d'unité, 298-299. — Ses autres tableaux, au même Salon, sont : *Vénus et Adonis*, 299; — Une *Jeune fille agaçant son chien devant un miroir*, *ibid.*; — Une *Tête de Bacchante*, *ibid.*; — *Hercule enfant étouffant des serpents*, 300. — Bon peintre, et dont le talent est à peu près ce qu'il sera, 307. — Le *Triomphe de Bacchus*, qu'il envoie au Salon de 1769, est aujourd'hui placé au Louvre, dans la galerie d'Apollon, 436. — N'expose pas en 1771, 532. — Une *Assomption de la Vierge*, qu'il expose en 1775, tableau sans effet, mal composé, mal colorié, XII, 18. — Six tableaux qu'il expose au Salon de 1781, tous mauvais, 40.
- TARGET. — Diderot prie l'abbé Le Monnier de solliciter auprès de lui pour Vallet de Fayolle, XIX, 373.
- TARQUIN L'ANCIEN, cinquième roi de Rome. — Croit à la science des augures, et se déclare leur protecteur, I, 147. — Fait élever une statue au devin Navius, *ibid.*
- TARTINI (Joseph), musicien célèbre. — Compose dans un songe le morceau remarquable connu sous le nom de *Sonate du Diable*, II, 452.
- Tartuffe* (le), comédie de Molière, citée comme exemple de l'insuité de l'exposition dans la comédie, VII, 346. — Dans toute pièce bien conduite, l'exposition se fait à mesure que le drame s'accomplit, *ibid.*
- TASCHEREAU (Jules-Antoine), littérateur. — Insère, dans la *Revue rétrospective* de 1834, le texte définitif de la comédie de Diderot intitulée *Est-il bon? Est-il méchant?* VIII, 137. — Jugement qu'il porte sur cet ouvrage, 142-143. — Anecdote qu'il rapporte au sujet de l'acteur Molé, 346. — Est chargé par MM. Sautet et Paulin de surveiller l'impression de leur édition des *OEuvres de Diderot*, XVIII, 351. — Est interrompu dans cette publication, et prie M. A. Chaudé de la terminer, *ibid.*
- TASSE (le), poète italien. — Endroit de sa *Jérusalem* qui ne le cède en rien au XVII<sup>e</sup> livre d'Homère, I, 424.
- TASTE (dom Louis la), bénédictin. — Cité I, 439. — Note biographique sur cet évêque, VI, 268.
- TATIEN, philosophe platonicien du II<sup>e</sup> siècle. — Devenu disciple de Saint-Justin, il embrasse le christianisme, XV, 291. — Sa doctrine, mêlée de philosophie orientale et égyptienne, le fait rejeter comme hérétique, 292. — Système de cette hérésie dite des encratites ou des émanations, *ibid.*
- TAYLOR (Brook), géomètre anglais. — Sa solution du problème des vibrations, IX, 87. — Cette solution repose sur deux faits d'expériences, 88. — Deux axes étant donnés, décrire sa courbe musicale, 92. — Cas où ses formules sont bonnes, 97.
- Télémaque*. — Citation empruntée à cet ouvrage, comme preuve de la facilité avec laquelle le romancier produit l'illusion, si difficile pour le poète dramatique, VII, 331.
- TÉLÉSIS (Bernardinus), philosophe napolitain. — Notice sur lui, XVI, 199. — Principes de sa physique, 200.
- Témoin*s. — Leur diversité, leur valeur, III, 465.
- Tempérament*. — Source des bons ou mauvais penchants de l'homme, I, 30. — Son influence sur tous les actes de la vie humaine, 86. — Les affections sociales le modifient, 87. — La religion lui est favorable ou contraire selon l'emploi qu'on en fait, *ibid.* — Son influence sur le caractère, II, 385.
- Tempérance*. — Ses avantages, I, 109.
- Temple du bonheur* (le), titre d'un ouvrage de Dreux du Radier, VI, 438. — La boutade de Diderot ne s'applique probablement pas à ce livre, *ibid.* (note).
- TENCIN (Claudine-Alexandrine GUÉRIN de), mère de d'Alembert, II, 109. — C'est elle, croit-on, que Diderot nomme



- Thélis dans les *Bijoux indiscrets*, IV, 218, 222. — Auteur des *Mémoires du comte de Comminges*; avait eu pour collaborateur d'Argental et Pont de Veyle, ses neveux, dans la composition de ce roman, X, 286.
- Tendresse maternelle*. — Elle a des bornes prescrites, au delà desquelles elle dégénère en vice, I, 31.
- TÉNIERS (*David*) le Jeune. — Les tableaux de ce peintre peuvent être mis sur des toiles de la plus grande dimension, XI, 460. — Rend la nature telle qu'elle est, *ibid.* — Ordonnance toujours vraie du nombre prodigieux de figures qu'il emploie dans ses *Kermesses*, XII, 97. — A fait la satire la meilleure et la plus forte des repoussoirs, 100. — La naïveté de ses compositions les sauve du dédain, 122.
- \* *Tenir*. — Acceptions diverses de ce mot, XVII, 237.
- TERBURG (*Gérard*), peintre hollandais. — Son tableau l'*Instruction paternelle*, admirablement gravé par Georges Wille, est représenté à l'exposition de 1767, XI, 365.
- TÉRENCE, poète comique latin. — Réflexions sur cet écrivain, V, 228 et suiv. — Jugement de M. Villemain sur l'écrit de Diderot, *ibid.* — Esclave du sénateur Terentius Lucanus, Térence fut un des plus beaux génies de Rome, *ibid.* — Ce qui lui arriva lorsqu'il alla présenter son *Andrienne* à l'édile Acilius, 230. — Toutes ses comédies applaudies, *ibid.* — Erreur de Montaigne à son égard, 231. — Tout l'honneur de ses comédies lui appartient sans partage, 232. — Est le premier des poètes comiques pour les mœurs, *ibid.* — Parfait modèle à suivre, 234. — C'est une tâche hardie que la traduction de ses œuvres, 235. — Cicéron et Quintilien trouvent en lui toutes les délicatesses de la langue latine, *ibid.* — Colman, auteur comique anglais a donné, en 1735, une très-bonne traduction de son théâtre, 237. — Sa pièce intitulée l'*Hécyre*, caractérise le genre sérieux qui manque à notre théâtre, VII, 135. — Dé-
- faut de son *Héautontimoréménos*, 138, 317. — Voyez l'*Andrienne*. — Est unique dans ses récits, 367. — A des audaces que nos préjugés repoussent, *ibid.*
- † *Térentia*, tragédie. — Plan de cet ouvrage, VIII, 285-336.
- Ternate, l'une des îles Moluques. — Singulier culte de ses habitants dans les temps anciens, I, 169.
- Terre. — Ce qu'elle est suivant Buffon, II, 27. — Conjectures proposées par Diderot, *ibid.*
- Terre promise*. — Le conducteur de ceux qui devaient l'occuper (Moïse) les abandonne, I, 203. — Recommandation qu'il fait avant de s'éloigner, *ibid.*
- TERTULLIEN, docteur de l'Eglise. — A loué l'éclatante piété de Sénèque, III, 187. — Erreurs dans lesquelles il est tombé touchant la nature divine, XV, 293.
- TESTALUNGA, brigand sicilien, V, 267.
- Testament (Ancien)*. — Voyez Bible.
- Testament (Nouveau)*. — Voyez Évangile.
- Testament du curé Meslier*. — Voyez *Bon Sens (le)*.
- Testament d'Endamidas (le)*, tableau de Nicolas Poussin, XI, 304. — Description de ce tableau, XII, 102.
- Tête. — Son examen physiologique, IX, 308.
- THABIR, philosophe musulman, XVII, 41.
- THALÈS, l'un des Sept Sages de la Grèce. — XV, 59. — Fut le fondateur de la secte ionique, *ibid.* et 64. — Mérita entre tous d'être appelé philosophe, *ibid.* — Suite de ses successeurs, *ibid.* — Aristote le dit auteur de l'*Hylopathianisme*, XV, 148. — Cicéron, Diogène Laërce et Clément d'Alexandrie réfutent l'opinion d'Aristote, 149. — Notice sur sa vie et exposé de sa doctrine, 244-252.
- THAMYRIS, poète grec, né en Thrace, disciple de Linus, XV, 49. — Succède à Musée dans l'histoire fabuleuse, 54.
- Théâtre (action)*. — Son imperfection, VII, 95.

- Théâtre*. — Des tableaux et des coups de théâtre, VII, 94. — Paris n'avait, en 1757, que trois théâtres, 124.
- Théâtre anglais*. — Compte rendu d'un volume de ce théâtre, traduit par par M<sup>me</sup> Riccoboni, VIII, 465.
- Thébains*. — Voyez MÉNIPPE.
- The Gamester*. — Voyez *Joueur (le)*.
- Théisme*. — Est le fondement de toute religion, I, 14. — Il favorise la vertu, 52.
- Théiste*. — En quoi il diffère du déiste, I, 13. — Il croit en Dieu et est près d'admettre la révélation, *ibid.* — En anglais le mot *theist* désigne indistinctement *déiste* et *théiste*, *ibid.* — Cette confusion révolte milord Shaftesbury, qui ne peut souffrir qu'on donne à une troupe d'impies le nom de théistes, le plus auguste de tous les noms, *ibid.*, 14. — Le théiste n'est pas encore chrétien, mais il est sur la voie pour le devenir, *ibid.* — Sa croyance, 21. — Est fortement persuadé de la prééminence d'un Être tout-puissant, 52. — Ses motifs d'espérance d'une vie à venir, 60, à la note.
- THÉLIS, personnage des *Bijoux indiscrets*, présumé M<sup>me</sup> de Tencin, IV, 218. — Mangogul lui fait visite, *ibid.* — Subit l'essai de l'anneau magique; ses indiscretions, 219. — Avoue et confesse Zermounzaïd, Cacil, Jékia, Almanoum, Jasub, Sélim, Manzora, Nereskim, *ibid.* — Tout cela pendant que Sambuco, *son mari* (M<sup>me</sup> de Tencin n'ayant pas été mariée, l'auteur a-t-il voulu par ce moyen se défendre de toute application?) entièrement occupé des détails de la guerre, ne soupçonne nullement sa trahison, 220. — Suite non interrompue de ses aventures et de ses scandaleuses révélations, 221-222.
- Thème et Version*. — Note de M. Guizot sur ce sujet, III, 474. — Leur étude simultanée est obligatoire pour arriver à la connaissance d'une langue, 478.
- THÉMISEUL DE SAINT-HYACINTHE. — Voyez CORDONNIER.
- \* *Théocratie*. — Ce que l'on nomme ainsi, XVII, 238. — Le peuple hébreux nous fournit le seul exemple d'une vraie théocratie, *ibid.* — Peuples divers chez qui elle a été établie, 240. — Premier gouvernement que les nations aient adopté, 241.
- THÉOCRITE, poète grec. — Place distinguée qu'il occupe dans l'estime de Diderot, XII, 75.
- THÉOGNIS, poète gnomique, né à Mégare, XV, 63. — Eut une grande influence sur le gouvernement de Thèbes, *ibid.*
- Théologie*. — En quelles limites peut se renfermer son étude, III, 513. — Ouvrages à consulter, *ibid.* — Il faut deux chaires de théologie dogmatique, 514. — Enseignement de chaque professeur, 515.
- Théologie en Quenouille (la), ou la Femme docteur*, comédie du Père Bougeant, V, 372. — Cet ouvrage a fourni à Palissot l'idée de sa comédie des *Philosophes*, *ibid.* et 440.
- Théologiens (les)*. — Sont impuissants à accorder le dogme des peines éternelles avec la miséricorde infinie de Dieu, I, 165. — Définition du théologien, 159. — Sont ennemis de la plaisanterie, 186. — Voyez *Clergé, Guides, Prêtres*.
- THÉOPHILE, évêque d'Antioche. — En quelle circonstance ce philosophe platonicien se convertit au christianisme, XV, 292. — Sa conformité d'idées avec Platon dans l'interprétation du mot *λογος*, *ibid.* — Consacre le mariage de Synésius, et le fait évêque de Ptolémaïs, 296, 298.
- THÉOPHRASTE, philosophe péripatéticien, successeur d'Aristote, XVI, 245. — Ses principes philosophiques, *ibid.* — Meurt à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, 246.
- THÉOPHRASTE, LA BRUYÈRE, MOLIÈRE. — Excellents livres; meilleurs qu'on ne pense; mais qui sait les lire? V, 442. — Ce qu'on y recherche et ce qu'on en retire, *ibid.*, 443.
- \* *Théosophes (Philosophie des)*. — Ils se prétendent éclairés par un principe

intérieur surnaturel et divin, XVII, 242. — Un mot sur les pressentiments, *ibid.* et suiv. — Les théosophes ont tous été chimistes; s'appelaient les *philosophes* par le feu, 244. — Principaux sectateurs de leur doctrine, *ibid.* et suiv. — Principaux axiomes de la doctrine de Paracelse, 249 et suiv. — Principes de Boehmius, 258. — Principes de la philosophie de Van Helmont, 259 et suiv. — Les théosophes ne devaient leur pénétration extraordinaire qu'à quelque dérangement périodique de la machine, 265. — Quelle était la philosophie de la société des Rose-Croix, 268. — Conclusion de cet article, *ibid.*

*Thérapiutes*. — Nom donné à une secte de juifs Esséniens. — Leur vie contemplative écrite par Philon, XV, 352. — Considérés par Eusèbe, par saint Jérôme et le P. Montfaucon, comme les premiers instituteurs de la vie monastique, *ibid.*

*THEBOUCHE* (Anne-Dorothee LISIEWSKA, dame), peintre du roi de Prusse. — Son tableau de *Cléopâtre* fait l'admiration de Diderot, XI, 95. — Expose, au Salon de 1767, son tableau de réception à l'Académie de France comme peintre de genre. Description de ce médiocre morceau, conservé au Louvre sous le numéro 576 de l'École française, 256. — Un tableau de *Jupiter métamorphosé en Pan, qui surprend Antiope endormie*, qu'elle avait préparé pour ce Salon, est refusé par le comité, 258, 259. — Service que Diderot lui rend à cette occasion, *ibid.* — Les portraits qu'elle expose au même Salon sont froids et sans autre mérite que la ressemblance, celui de Diderot excepté, qui est d'un faire remarquable, 260. — Plaisante anecdote touchant ce dernier, *ibid.* — Se montre ingrate à l'égard de Diderot, 262. — Cette indigne Prussienne a la tête folle et le cœur dépravé, 263. — Jugement sur sa personne et son talent, 307. — Il faut compter comme ses meilleurs tableaux une *Femme de distinction qui secourt la peinture*

*découragée*, et un *Grand Seigneur qui ne dédaigne pas d'entrer dans la cheminée d'un malheureux*, envoyés anonymes à l'Exposition de 1767, 344. — Ce que Diderot écrit à son sujet dans une lettre à Falconet, XVIII, 254-284. — Diderot écrit à M<sup>lle</sup> Volland que cette femme le rendra fou, XIX, 296. — Elle est partie pour Bruxelles, 302. — Mauvais état de ses affaires, 305. — Auteur d'une miniature de Diderot, XX, 115.

*THÉRÈSE* (sainte). — Cause de son exaltation, II, 256.

*THÉRÈSE* (sœur), religieuse du couvent Sainte-Eutrope d'Arpajon, V, 112. — Ses alarmes à l'arrivée de Suzanne Simonin (*la Religieuse*), 113 et suiv. — Discours que lui tient la supérieure, 116. — Son entrée extravagante chez la supérieure, 118. — Ses aveux mêlés de réticences, 119. — Ses questions à Suzanne au sujet d'une longue visite chez la supérieure, 123. — Surprend la supérieure en visite nocturne chez Suzanne, 134. — La supérieure entre chez elle, et y passe le reste de la nuit, 135.

*Thérèse philosophe*. — Écrit attribué à Diderot, XX, 97. — Autres auteurs à qui l'on attribue la paternité de cet ouvrage, *ibid.*

*Thèse de l'abbé de Prades*. — Suspecte en raison des liaisons du soutenant avec les auteurs de *l'Encyclopédie*, I, 445. — Est considérée par ses adversaires comme le résultat d'un complot, *ibid.* — Apologie de cette thèse, 442-484.

*THIV*, jeune Taïtienne. — Sa rencontre avec le P. Lavoisier, aumônier de la frégate *la Bouleuse*, II, 221.

*THIBAUT*, comte de Champagne. — Part pour la Terre-Sainte, d'où il revient laissant prisonniers les chevaliers qui l'avaient accompagné, XIV, 249.

*THIERS* (baron Crozat de), amateur de tableaux. — A sa mort, Diderot est choisi pour *expert* de la vente de son cabinet à l'impératrice Catherine II, VIII, 391. — Comment est composé son cabinet, combien il coûte à l'impératrice, XVIII, 328.

- THIRIOT, ami de Voltaire. — Son caractère, XIX, 35.
- THIVER, village de la Haute-Marne, situé entre Chaumont et Langres, V, 282. — Ce qui arriva à Didier Diderot, père du philosophe, à la mort du curé de ce village, *ibid.* — Découverte d'un testament qui déshérite ses pauvres parents et institue légataire universel Frémin, riche libraire de Paris, 283.
- THOGRAI, philosophe persan. — Sa vie et sa mort, XVII, 44, 45.
- THOMAS (*Antoine-Léonard*). — De son *Essai sur les femmes*, II, 251. — Attachait le plus grand prix à la considération publique, 307. — Surnom que lui donnait Ducis, *ibid.* — L'homme de lettres le plus éloquent, l'âme la plus fière et la plus digne; dépassait souvent la mesure, soit dans l'éloge, soit dans le blâme, VI, 310. — Lettre de Diderot à Suard sur son *Éloge du Dauphin*, 347. — Son portrait peint par Duplessis est d'une remarquable beauté, XII, 42, 43. — Il va commencer son *Czar Pierre*, poème épique, XVIII, 103. — Désespoir que lui cause l'indiscrétion du baron d'Holbach, au sujet de son *Éloge de Descartes*, XIX, 154.
- THOMAS D'AQUIN, philosophe scolastique. — Professa la philosophie d'Aristote, XVII, 97. — Fondateur du *Thomisme*, 98.
- THOMASIIUS (*Jacques*), philologue allemand. — Leibnitz devient son disciple, XV, 437. — Ne doit point être oublié parmi les réformateurs de la philosophie, XVII, 268. — Quels furent ses professeurs, 269. — Études auxquelles il se livre, *ibid.* — S'attire des haines sourdes par sa liberté de penser, 270. — Ouvre une école à Halle, qui devient très-fréquentée, 271. — Ce qu'il expose dans ses différents ouvrages, *ibid.* — Devint théosophe, 273. — Fut un homme aussi estimable par ses vertus que par ses talents, *ibid.* — Où et quand il mourut, 300.
- \* *Thomasius (philosophie de)*, XVII, 268. — Principes généraux de cette philosophie, 273. — Principes de la logique de Thomasius, 281. — Principes de sa pneumatologie, 285. — Principes de sa morale, 285. — Principes de sa jurisprudence divine, 290.
- Thomistes*, philosophes de la secte de Thomas d'Aquin. — Ont toujours soutenu le système de la prémotion, XVI, 392. — Pour quelles raisons, *ibid.*
- THOMSON (*James*) poète anglais. — Auteur des *Nuits d'Young*, ouvrage traduit par Le Tourneur, IX, 451.
- THORHAÏL, philosophe musulman né à Séville, XVII, 46. — Admet les quatre qualités des péripatéticiens, 60. — Sa physique et sa métaphysique, 61.
- THOR, divinité scandinave, fils d'Odin et de Frigga, XVI, 157.
- THOU (*Christophe de*), premier président au parlement de Paris. — Excuse le massacre de la Saint-Barthélemy, III, 118.
- THYS (*Antoine de*), philologue hollandais. — Auteur à consulter pour la connaissance de la législation de l'antiquité, III, 506.
- TIBÈRE, empereur romain. — Examen du règne de ce tyran, I, 118. — Fait violer par le bourreau la fille de Séjan, et appelle cela respecter la loi, II, 469. — Traits distinctifs de son caractère, 473. — Réponse judicieuse qu'il fait au Sénat, 475. — Sa position après la révolte de l'Illyrie, semblable à celle de Catherine de Russie après la révolution, 484. — Se joue audacieusement des lois, 500. — Garde le silence dans le Sénat discutant des questions qui l'intéressaient, *ibid.* — Défend par un sage édit l'usage du *baiser de cérémonie*, que les Romains se donnaient tous les jours, à leur première rencontre, III, 145, et IX, 473.
- TIGELLIN (*Sofenius Tigellinus*), favori et ministre de Néron. — Méla lui laisse par son testament de grandes sommes pour assurer le reste de ses richesses à ses héritiers légitimes, III, 22.
- TIMÉE le Locrien, philosophe pythagoricien, XVI, 520.
- TIMOCRATE, philosophe grec. — Son exclamation à la vue d'un spectacle

- d'où la sévérité de son caractère l'avait toujours éloigné, VII, 104, 105.
- TIMOX**, misanthrope grec. — Les disputes de Xénophane de Colophon avec les philosophes de son temps ont servi d'aliment à sa mauvaise humeur, XIV, 396. — Disciple de Socrate, jugement sur lui, XVII, 166.
- TIMOX le Phliisien**, philosophe sceptique, sectateur du Pyrrhonisme. — Notice sur lui, XVI, 474.
- TINDAL** (*Matthieu*) fameux déiste anglais. — Jugement porté sur ce ministre protestant, soit comme écrivain, soit comme philosophe, par Swift, l'auteur de *Gulliver*, I, 15.
- TINTORET** (*Jacques ROBERTI*, dit le). — Manière dont cet artiste célèbre peignait, XII, 105.
- TIRADES**. — Très-applaudies dans les pièces de théâtre, elles sont souvent du plus mauvais goût, VII, 106.
- TIRÉSIAS**. — Personnage mythologique du poème de Malfilâtre, *Narcisse dans l'île de Vénus*, VI, 355, 356, 357, 358, 359, 360.
- TIRIDATE 1<sup>er</sup>**, roi d'Arménie. — Vient à Rome demander la protection de Néron, III, 63. — Insolente réponse de l'empereur, *ibid.* et 64.
- Tissu cellulaire**. — Sa composition, ses fonctions, IX, 280, 281. — Toute nutrition tend à l'engendrer, *ibid.*
- TITE-LIVE**. — Est un bel et majestueux écrivain, mais n'est pas un homme de génie, III, 536.
- Tocane**, I, 219, alinéa 10. — Ce mot est synonyme de *Caprice*, *Boutade*, *Fantaisie*, etc.
- Toilette**. — Principale occupation des habitués de l'Allée des Fleurs, I, 238, alinéa 11.
- TOINARD**, fermier général; renommé pour son avarice, VIII, 389. — Anecdote tirée du *Journal* de Barbier, *ibid.* — C'était un avare, mais ce n'était pas l'*Avare*, *ibid.*
- TOLAND** (*J.*), célèbre incrédule irlandais, d'abord catholique. — Swift, l'ingénieux auteur des *Voyages de Gulliver*, le qualifie d'homme décrié dans son Église, et de misérable écrivain, I, 15
- Tolérance**. — Celle du Dauphin, père de Louis XVI, XIX, 210.
- Tombeau des préjugés** (*le*), titre donné par le marquis d'Argenson à un ouvrage resté inconnu que Diderot aurait écrit en 1749 : il est probablement question de la *Promenade d'un sceptique*, I, 278.
- Tombeau de la Sorbonne**. — Écrit attribué à Voltaire et désavoué par lui, I, 434. — Cet opuscule renferme des détails circonstanciés sur les persécutions dirigées contre l'abbé de Prades, *ibid.* — Citation empruntée à ce livre, 446.
- Ton**. — Il y a dans le drame un ton propre à chaque caractère, VII, 362 et suiv. (Voyez *Sommaire*, p. 304.)
- TOOKE** (*William*). — Auteur anglais qui traduit la discussion de Diderot et de Falconet sur le souci de l'immortalité, et la fait paraître à Londres, XVIII, 81.
- TOPINAMBOUS**. — Récit de Baumgarten sur les mœurs et coutumes de ce peuple sauvage, I, 45, à la note.
- \* **Torture ou Question**. — Quel est son but, XVII, 301. — Ce qu'elle est en Angleterre et en France, *ibid.* — Manière dont elle se donne, *ibid.* — Est, d'après La Bruyère, une invention sûre pour perdre un innocent à la complexion faible, et sauver un coupable robuste, *ibid.*
- Toucher**. — Voyez *Sens*.
- Toucher** (*le*). — Est le plus profond et le plus philosophe de nos sens, I, 352, 353. — Est plus fort que la vue, IX, 301. — Sa sensibilité explique le cas des chiennes qui allaitent des chats, *ibid.* — Divers exemples à l'appui de ce fait, *ibid.* — Étude physiologique de ce sens, 336-338.
- TOURNEMINE** (*le P. de*), jésuite. — Ses scandaleux sermons prêchés en 1730, à Caen, XV, 280.
- TOURNEUR** (*Pierre Le*), littérateur français. — Éloge de ses traductions des *Nuits d'Young* et de la *Vie de Savage*, IX, 451.
- TOURNEUX** (*Maurice*), bibliophile. — Fournit à M. Assézat d'utiles rensei-



- gnements relatifs à Diderot, I, vi. — Seconde M. Assézat dans la publication de la présente édition, XVII, 1. — Continue l'œuvre après la mort de M. Assézat, *ibid.* — Ce qu'il se propose de faire pour la correspondance de Diderot, *ibid.* — Ne négligera rien pour que le complément de cette édition soit digne de l'homme qui l'a entreprise, 2. — Auteur des *Amours de Diderot*, XX, 143.
- TOUSSAINT (*François-Vincent*), littérateur. — Partage avec Diderot et Eidous la traduction du *Dictionnaire universel de médecine* du docteur anglais JAMES (*Robert*), I, XL; XIII, 110.
- TOUSTAIN, marquis de LIMERY, VI, 381.
- TOUTIN (*Jean*), orfèvre de Châteaudin. — Ajoute en 1632 de grands perfectionnements à la peinture sur émail, XIV, 409.
- TOXARIS, philosophe et législateur scythe. — Eut en Grèce la réputation de grand médecin, XVII, 112.
- Traduction de l'allemand en français de diverses œuvres composées en vers et en prose*, par M. Jacobi. — Critique de cet ouvrage, VI, 424.
- ¶ *Traduction d'un sonnet de Crudeli*, IX, 70.
- ¶ *Traduction libre du commencement de la première satire d'Horace*, IX, 42.
- Traductions.* — Un poète ne peut être traduit par un autre poète, I, 376. — Exemples pris d'Homère, de Virgile, de Pétrone, de Boileau, de La Motte, etc., 377 à 380.
- Tragédie domestique ou bourgeoise.* — Difficultés attachées à ce genre de composition, VII, 332. — Ne doit pas s'écrire en vers, *ibid.* — La tragédie appartient plus spécialement au génie républicain, et la comédie, gaie surtout, au caractère monarchique, 370. — La vraie tragédie est encore à trouver, VIII, 355 et 405.
- Trahison.* — Vice négatif, penchant dénaturé, I, 46.
- ¶ *Train du monde (le)*, comédie, plan de cet ouvrage, VIII, 245.
- Traité des couleurs pour la peinture à l'émail et sur porcelaine*, ouvrage posthume de Montamy, XIII, 48.
- Traité des délits et des peines*, par Beccaria. — Notes de Diderot sur cet ouvrage, IV, 63-69.
- Traité du mélodrame*, par le chevalier de Chastellux. — Lettre au sujet de cet ouvrage, VIII, 506.
- Traité d'harmonie*, ouvrage de Bemetzrieder. — Diderot l'a mis au net; c'est un bel et charmant ouvrage, XX, 21. — Voyez BEMETZRIEDER.
- TRAJAN, empereur romain. — Fait l'éloge des cinq premières années du règne de Néron, III, 60. — Fonde la bibliothèque Ulpienne, XIII, 445.
- ¶ *Trajet de la Duina sur la glace*, poésie, IX, 28.
- Tranquillité de l'âme.* — Extrait analytique du *Traité* de Sénèque sur ce sujet, III, 308-311.
- Transformisme.* — Théorie moderne, II, 58.
- Transpiration cutanée.* — Elle est insensible; ce n'est pas de la sueur, IX, 293.
- Transposition des organes.* — Exemple cité du charpentier J.-B. Macé, mort à la Charité de Paris, II, 149.
- Transsubstantiation* (la), mystère, I, 182. — Elle établit, au moyen du bandeau (la Foi), que trois personnes n'en font qu'une, 203.
- TREMBLAY (*Abraham*), naturaliste suisse. — Ses curieuses expériences sur les polypes d'eau douce, IX, 255.
- TREMBLEY (*Ambroise*), naturaliste. — Sa découverte du polype d'eau douce, II, 48.
- Tremella.* — Nom d'une plante aquatique, que ses singulières propriétés ont fait envisager comme une transition du règne végétal au règne animal, IX, 259. — Description de ses mouvements extraordinaires, 260-262.
- Trempe de l'acier.* — Description du procédé connu sous le nom de *trempe en paquet*, II, 37. — Voyez \* *Acier*.
- TRESSAN (*Élisabeth de LAVERGNE*, comte de), auteur de l'article *Parade* de l'*Encyclopédie*, VI, 382. — Manière dont il apprécie Palissot dans cet article, *ibid.*



*Trévoux* (*Journal de*), feuille dévouée aux Jésuites, XV, 284.

*TRÉVOUX* (*les Journalistes de*). — Insultent périodiquement Diderot; réponses à leurs attaques dirigées, en avril 1751, contre la *Lettre sur les sourds et muets*, I, 411-428.

*Trinité*. — Platon considère la divinité sous trois aspects: *la Bonté, la Sagesse et la Puissance*; voilà la Trinité des chrétiens, I, 165. — On demande si l'initiation la plus complète à ce mystère peut rendre un homme meilleur citoyen, 182. — Ce qu'elle est, 203.

*TRIPTOLEMÈ*, police les villes d'Éleusine, XV, 58.

*Tristram-Shandy*, roman de Sterne, VI, 5. — Diderot s'est montré bien supérieur dans la situation qu'il emprunte à cet ouvrage pour l'introduire dans *Jacques le Fataliste*, 7.

¶ *Trois Chapitres* (*les*), ou *la Vision de la nuit du mardi gras*, XII, 157-170.

*Trois Poèmes* (*les*), par M. G.-D.-C. — Critique de cet ouvrage, VI, 411.

*Trois Siècles de la littérature française* (*les*), ouvrage de l'abbé Sabatier de Castres, V, 399. — La date de publication de ce livre (1772) sert à fixer celle de la révision définitive que Diderot fit du *Neveu de Rameau*, *ibid.*

*TRONCHIN* (*Jean-Robert*), jurisconsulte genevois. — Sa brochure intitulée *Lettres écrites de la campagne* provoque la réponse de J.-J. Rousseau sous le titre de *Lettres de la montagne*, IV, 72.

*TRONCHIN* (*Théodore*), célèbre médecin. — Passait pour charlatan, VI, 112. — Anecdote sur ses ordonnances, 113. — Ses expériences sur l'inoculation, IX, 208.

*Troqueurs* (*les*), opéra-comique de Dauvergne, V, 487.

*Troupes auxiliaires*, lisez *Chartreux, Missionnaires, Moines, Capucins, Inquisiteurs*, I, 197, 198.

*Troupes séparées*, lisez *Docteurs*, I, 197.

*TRUBLET* (l'abbé *Nicolas - Charles-Joseph*), auteur d'*Essais de littérature et de morale*. — Se montre, comme ses devanciers, pénétré d'un profond mé-

pris pour l'espèce humaine, IV, 90.  
*TRUDAINE* (*Daniel-Charles*), conseiller au Parlement, intendant d'Auvergne. — La Faculté de droit de Paris fait exécuter, par le sculpteur Le Moyne, son buste en marbre, XI, 348.

*TRUDAINE DE MONTIGNY* (*Jean-Charles-Philibert*). — Traduit, pour le théâtre particulier du duc d'Ayen, à Saint-Germain-en-Laye, le drame de Lessing, *Miss Sara Sampson*, VII, 17. — Diderot lui envoie, en 1762, un projet de préface pour sa traduction de Lessing, VIII, 434.

*TUBALCAÏN*, fils de Lamech. — Ne peut être mis au rang des grands philosophes pour avoir trouvé l'art de travailler le fer et l'airain, XIII, 304.

*TULL* (*Jethro*), agronome anglais. — Son ouvrage sur l'agriculture a été le modèle du *Traité de la culture des terres* de Duhamel du Monceau, XIII, 256.

*TURCS* (*les*). — Récit de Baumgarten sur les mœurs de ce peuple, I, 45 (note). — Gardent fidèlement les pactes jurés, II, 497. — Observations sur leurs mœurs, leurs lois, par M. Porter, IV, 78. — Leurs bibliothèques, XIII, 453.

*TURENNE* (*Henri de la Tour d'Auvergne*, vicomte de), maréchal de France. — Fait singulier qu'on trouve raconté dans sa *Vie* écrite par Ramsay, I, 162. — Louis XIV fait déposer ses restes dans les tombeaux de Saint-Denis, II, 445.

*TURGOT* (*Anne-Robert-Jacques*), célèbre ministre. — Auteur d'un édit pour le rétablissement de la liberté du commerce des grains, II, 352. — Ce qu'il disait à Diderot apologiste de Sénèque, III, 70. — Motifs qui lui firent garder le célibat, 323.

*TURPIN*, auteur d'une *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam*. — Examen de cet ouvrage publié en 1771, et supprimé par arrêt du conseil, VI, 420.

*TURRETIN*, citoyen de Genève, théologien protestant. — Preuves nombreuses qu'il apporte pour montrer la *liberté*

comme prérogative de l'homme, XV, 478, 479.

TURSELIN, jésuite. — Son apologie de la Saint-Barthélémy, III, 402, 403.

Tyrannie. — Elle imprime un caractère de bassesse à toutes sortes de productions, III, 24. — La langue même n'est pas à couvert de son influence, *ibid.*

Tyrans. — Leur condition malheureuse, III, 84. — Ne peuvent se confier ni dans les gens de bien, qu'ils éloignent, ni dans les méchants, qui leur restent, *ibid.* — Sont les plus misérables des hommes, 292.

\* Ce que les Grecs entendaient par le mot *tyrannos*, XVII, 302. — Il n'est point de fléau plus funeste qu'un tyran, *ibid.* — Rien n'est plus étonnant qu'un tyran qui meurt dans son lit, 303.

## U

UBBON (*Ennius*), philologue hollandais. — Auteur à consulter pour la connaissance de la législation de la Grèce ancienne, III, 506.

U-Kim. — Nom donné au recueil des plus belles maximes de rois de la Chine Yao, Xum et Yu, XIV, 125. — Est en Chine le monument littéraire le plus saint, le plus sacré, le plus authentique et le plus respecté, *ibid.*

\* Uléma. — Nom que les Turcs donnent à leur clergé, XVII, 303.

Uniforme, I, 191, alinéa 7.

Unigenitus (bulle). — Voyez *Bulle* et *Jansénisme*.

Unité. — En peinture, il faut que le sujet soit un, X, 497. — Nicolas Poussin a manqué à cette règle dans son tableau de *Jupiter qui séduit Calisto*, *ibid.* — Rien n'est beau dans les arts d'imitation sans unité, XII, 80. — Son origine, *ibid.* — En quoi elle diffère de l'uniformité, *ibid.*

Unités (les trois). — Lois difficiles à observer, mais très-sensées, VII, 87. — Étude et remarque à ce sujet, 88.

Univers. — Sa constitution, bonne ou mauvaise, I, 20. — Conséquences de ce principe, *ibid.*

Université. — Détails sur les universi-

tés d'Allemagne, III, 424. — Nom donné au chef suprême de l'Université; mode de son élection, 425. — Composition du conseil universitaire, *ibid.* — Droits qu'elle confère aux candidats qui ont subi ses examens, 426. — Qu'est-ce qu'une Université, 433. — État de celle de France, fondée par Charlemagne, 434. — Son état actuel, 435. — Faculté des arts, *ibid.* — Faculté de droit, 437. — Faculté de théologie, 438. — Faculté de médecine, *ibid.* — Plan pour l'établissement d'une nouvelle Université, 439. — Ordre des études, 442 et suiv. — Ce que doit être son chef, 520.

URANIE. — Nom donné à M<sup>me</sup> Le Gen-dre par Diderot dans ses *Lettres à mademoiselle Volland*.

URBAIN VIII (*Barberini*), pape. — Proscrit en 1649, l'*Augustinus* de Corneille Jansénius, XV, 257.

URÉMIASOLASITUTUT (*Rameau*), fameux compositeur, né à Dijon en 1683, mort en 1764. — La jeunesse et les virtuoses le plaçaient au premier rang, et fort au-dessus de son rival devenu vieux, IV, 174.

URSULE (sœur). — Digne religieuse du couvent de Longchamp, amie de Suzanne Simonin (*la Religieuse*), V, 49. — Aide Suzanne dans la poursuite qu'elle veut tenter pour la résiliation de ses vœux, *ibid.* et 55. — Son amitié et son dévouement pour Suzanne, 96. — Tombe sérieusement malade, 99. — Ses derniers moments, 100. — Sa mort, 101. — Était parente de M. Manouri, le généreux défenseur de Suzanne, 103.

Usuriers. — Histoire de leurs tours habituels, VI, 227 et suiv. — Le brocanteur Lebrun, intérieur de son habitation, 227. — Merval, 228. — Fourgeot, *ibid.* — M<sup>lle</sup> Bridioic, marchande à la toilette, 233. — Leur conduite avec le maître de Jacques, 234 et suiv.

UTMUTSOL (*Lulli*), musicien célèbre, né à Florence en 1633, mort en 1687. — Les gens de goût, jeunes ou vieux, en faisaient grand cas; les ignorants et les barbons tenaient pour lui, IV, 174.

UTRECHT, ville de Hollande. — Ce qu'a de remarquable l'église Sainte-Marie, XVII, 454.

## V

*Vaisseaux, Artères, Veines.* — Description anatomique de ces cylindres membraneux; dont l'ensemble constitue le système général de la circulation, IX, 295-297. — Vaisseaux du chyle, 297-299.

*Vaisseaux lymphatiques.* — Organes de la circulation, très-contractiles et très-irritables, IX, 293. — Communiquent avec les artères et les veines, et portent un fluide particulier, *ibid.* — Sont le chemin commun de la lymphe et du chyle, *ibid.*

VALADE (*Jean*). — Parmi les portraits que ce peintre expose au Salon de 1763, on remarque celui de M. Lorient, ingénieur mécanicien, inventeur d'un procédé de fixation du pastel, X, 205. — Trois portraits qu'il expose au Salon de 1765 ne méritent aucune attention, 321. — Une *Allégorie en l'honneur du maréchal de Belle-Isle*, qu'il expose au Salon de 1767, choque les yeux, XI, 156. — Jugement sur son talent; nul, 306. — Ses portraits exposés en 1781, vrais et d'une bonne couleur, XII, 43.

VALENCIENNES, ville de France. — Possède une mauvaise statue de Louis XV, XVII, 470. — Ce que Diderot y remarque, *ibid.*

*Valentiniens* (les), hérétiques du III<sup>e</sup> siècle, XV, 289.

VALÉRIEN, Père capucin, cité, I, 476.

*Valets.* — Quel rôle ils doivent avoir dans la comédie, VII, 90.

VALLAYER (*Anne*), dame COSTER. — Expose au Salon de 1771 : des *Instruments de musique militaire*, une *Jenne Arabe en pied*, une *Jatte* et un *Morceau de pain*, des *Fruits* et des *Légumes*, divers *Morceaux d'histoire naturelle*, un bas-relief intitulé : *Jeu d'enfants*, un *Panier de prunes*, un *Lapin*. Ses deux tableaux de réception à l'Académie, l'un représentant

*les Attributs de la Peinture, la Sculpture et l'Architecture*, et l'autre des *Instruments de musique militaire*; tous ces tableaux sont de véritables chefs-d'œuvre dans leur genre, XI, 511-513. — Reçue académicienne à l'âge de vingt-cinq ans, *ibid.* — A l'exposition de 1775, elle soutient sa réputation, XII, 19. — Les tableaux qu'elle expose en 1781 sont relativement faibles, 47.

VALLET DE FAYOLLE, fils de M<sup>re</sup> de Blacy et neveu de Sophie Volland, XVIII, 343. — Discours qu'il tient à Diderot à l'âge de vingt-deux ans, XIX, 373. — Passe à Cayenne avec une paco-tille qu'on lui fait. Intelligence qu'il déploie; ses aventures; son indigence respectée de ses créanciers; ses mémoires sur l'amélioration de la colonie, 374. — Se concilie la plus haute estime du gouverneur. S'épuise de travail dans le cabinet de M. de Fiedmond, 375. — Jugement que ses ennemis portent sur lui, *ibid.*

VALMIRE (M. de), auteur d'un livre intitulé *Dieu et l'Homme*. — Examen de cet ouvrage, IV, 92.

VALTON (*Charles*), statuaire. — Auteur d'une statuette de Diderot, XX, 112.

VANBREUGH (le chevalier), Anglais, auteur de comédies fort plaisantes, V, 237. — Ses qualités et ses défauts comme écrivain, *ibid.*

VANDERVELD, particulier hollandais. — Anecdote à son sujet, XVII, 404.

VANDEUL (*Marie-Angélique* DIDEROT, marquise de), fille du philosophe. — Notice sur l'histoire de la vie et des ouvrages de son père, I, xxv. — Née en 1753, xxvii. — Pourquoi Diderot ne veut point encore la marier, XVIII, 265. — Son esprit précoce; conversations que son père a avec elle, XIX, 42, 307, 321.

VANECK, envoyé liégeois au Salon de 1767. — Sa plaisante querelle au sujet d'un tableau de Brenet, XI, 266.

VAN HELMONT (*Jean-Baptiste*), célèbre médecin flamand. — Appartient à la secte des théosophes, XVII, 259. — Principes de sa philosophie, *ibid.*

- VAN HELMONT (*François-Mercure*), fils du précédent. — Acquit aussi une grande réputation dans la médecine; devint un ardent théosophe, XVII, 267.
- VANINI (*Lucilio*), philosophe, né en 1585 à Torozano, brûlé vif à Toulouse en 1619, I, 131. — Condamné comme athée, il n'était guère qu'un sceptique, *ibid.* — Ses *Dialogues* et son *Amphithéâtre de l'Éternelle Providence* prouvent qu'il a été sacrifié à une haine théologique, *ibid.*
- VAN LOO (*Carle*). — Son tableau exposé au Salon de 1759, *Jason et Médée*, mauvais de tout point; au même Salon ses *Baigneuses* ne sont pas sans mérite, X, 93. — Au Salon de 1761, sa *Madelaine dans le désert* est un tableau très-agréable, 109. — Une *Lecture*, sujet peint pour M<sup>me</sup> Geofrin, mérite d'être remarqué comme une bonne toile, 110. — *La Première Offrande à l'Amour*, joli sujet, mal rendu, 111. — Le Salon de 1763 a deux tableaux de ce maître : les *Grâces enchaînées par l'Amour*, grande et mauvaise composition, 161; et *l'Aîné des amours qui fait faire l'exercice à ses cadets* : ce tableau, peint pour M. de Marigny, est mauvais de couleur, et l'idée en est maussade, 163. — Sa mort, le 15 juillet 1765, 237 et 254. — Laisse douze tableaux qui figurent à l'exposition de cette même année : *Auguste fait fermer le temple de Janus*, tableau inachevé et terminé par Louis-Michel Van Loo, son neveu, 238. — *Les Grâces*, 240. — *La Chaste Suzanne*, 242. — *Les Arts suppliants*, 245. — *Esquisses pour la chapelle de Saint-Grégoire aux Invalides*, 247. — Remarque sur son *faire*, 249. — Erreur touchant sa manière de *modeller*, 251. — *Une Vestale*, 252. — *Étude de la tête d'un ange*, 253. — Précis historique sur sa naissance, son éducation et ses premiers maîtres, *ibid.* et suiv. — Épouse la fille du musicien Somis, 254. — Est reçu à l'Académie; devient professeur, cordon de Saint-Michel, premier peintre du roi, directeur de l'École de peinture, *ibid.* — Parmi ses tableaux de cabinet, on vante une *Résurrection*, son *Allégorie des Parques*, sa *Conversion espagnole*, un *Concert d'instruments*, et, parmi ses travaux publics, on distingue son *Saint Charles Borromée communiant les pestiférés*, et sa *Prédication de saint Augustin*, *ibid.* — Son portrait peint par Michel Van Loo, son neveu, 255. — Notice par Diderot, XIII, 70, 71.
- VAN LOO (*Charles-Amédée-Philippe*). — *Le Baptême de Jésus-Christ*, la *Guérison miraculeuse de saint Roch*, deux *Familles de satyres*; de ces quatre tableaux, exposés au Salon de 1761, les deux de la mythologie païenne sont excellents, X, 126. — Son *Saint Dominique prêchant devant le pape Honorius III*, exposé au Salon de 1763, n'est pas un tableau sans mérite, X, 192. — Son *Saint Thomas inspiré du Saint-Esprit dans la composition de ses ouvrages* manque d'harmonie dans la couleur : il est terne, sec et froid, *ibid.* — Cet artiste est le plus faible de sa famille, 193. — Expose, au Salon de 1769, un *Portrait du roi de Prusse*, en pied, et un tableau de *l'Hymen allumant son flambeau à celui de l'Amour*, XI, 407. — Quatre tableaux qu'il expose en 1775 sont l'objet d'injustes critiques du peintre Saint-Quentin, XII, 8. — Sujets de ces tableaux destinés à être exécutés en tapisserie, *ibid.* — Examen critique de trois tableaux qu'il expose en 1781, 33. — Ce que Diderot dit de lui dans une lettre à Falconet, XVIII, 251. — Diderot annonce sa mort à M<sup>lle</sup> Voland, XIX, 158.
- VAN LOO (*Jules-César-Denis*), fils de Carle. — Expose, au Salon de 1771, un tableau de *Vénus et l'Amour couronné par les Grâces*, mauvais dans le détail et dans l'ensemble, XI, 477. — Deux autres tableaux : une *Expérience de physique* et deux bons portraits, 479.
- VAN LOO (*Louis-Michel*). — Notice sur ce peintre célèbre, VI, 405. — A sa



mort, arrivée le 20 mars 1771, le nombre des élèves de l'École française à Rome est réduit de six à deux, 410. — Expose, au Salon de 1759, le *Portrait du maréchal d'Estrées* et celui de *Madame de Pompadour*, X, 91-92. — Au Salon de 1761 on remarque son *Portrait du Roi*, beau, bien peint et très-ressemblant, 107. — Quitte la cour d'Espagne à laquelle il était attaché, 167. — Ce grand artiste expose, au Salon de 1763, son *Portrait, accompagné de sa sœur, et travaillant au portrait de son père*, toile remarquable, 168. — Termine le tableau d'*Auguste faisant fermer le temple de Janus*, encore inachevé à la mort de Carle Van Loo, son oncle, 238. — Au Salon de 1775, parmi les beaux portraits qu'il expose, on remarque celui de *Carle*, son oncle, 255. — Fait les portraits d'hommes largement et les dessine bien ; pour ceux de femmes, il est lourd et sans finesse de ton, 256. — Expose, au Salon de 1767, deux ovales représentant *la Peinture et la Sculpture*, XI, 18. — Au même Salon beaucoup de portraits parmi lesquels on remarque : le *Cardinal de Choiseul*, très-beau, 20. — *L'abbé de Breteuil*, très-ressemblant, *ibid.* — *Diderot*, qualités et défauts de ce portrait, *ibid.*; XIX, 263, et XX, 114. — *La Princesse de Chimay* et le *chevalier de Fitz-James son frère*, XI, 23. — *Cochin*, 24. — Un petit *Jeune Homme*, habillé à l'ancienne mode d'Angleterre; très-beau morceau, tout à fait la manière de Van Dyck, *ibid.* — Remarques sur cet artiste, *ibid.* — Jugement sur son talent, 305. — Le *Concert espagnol*, qu'il expose au Salon de 1767, est un très-beau tableau, 344. — Expose, au Salon de 1769, les *Portraits de M. et M<sup>me</sup> de Marigny*, 390; une *Allemande jouant de la harpe*, une *Espagnole jouant de la guitare*, 391; l'*Éducation de l'Amour*, 392; une *Femme représentant l'Étude* et plusieurs portraits parmi lesquels ceux de *Joseph Vernet* et de *Ménageot*, 393. — Tableau que le

prince Galitzin lui commande pour l'impératrice, XVIII, 130. — Il a deux Vandermeulen que Diderot veut lui acheter pour l'impératrice, 321. — Liste des reproductions du portrait de Diderot dont il est l'auteur, XX, 114.

VAN SPAENDONCK (*Girard*), célèbre peintre de fleurs. — Expose, au Salon de 1781, un tableau représentant *un Vase sculpté en bas-relief et rempli de fleurs et de fruits*, se détachant sur un fond d'architecture, XII, 54. — Curieuse anecdote du jeune duc d'Enghien à la vue de ce remarquable tableau, *ibid.* — A la même exposition : *Quatre dessins de fleurs et de fruits*, peints à la gouache et à l'aquarelle, parfaits de tous points, 55.

Vapeurs. — Indisposition particulière aux femmes, spirituellement nommée *Anarchie du cerveau* par M<sup>lle</sup> de Lespinasse, II, 163. — Anecdote à ce sujet racontée par Borden, 164. — Autre exemple d'une guérison radicale, 165. — Maladie fort à la mode parmi les femmes du grand monde au temps de Louis XV, IV, 216. — Mangogul visite les plus célèbres qui en soient atteintes : Salica, Arsinoé, etc., 217. — Anecdotes sur les vapeurs, IX, 426.

VARADÉ, recteur du collège des jésuites à Paris. — Excite Pierre Barrière à assassiner Henri IV, XV, 279.

Variétés sérieuses et amusantes, titre d'un ouvrage de Charles Sablier, VI, 362. — Jugement qu'il portait lui-même sur son livre, 365.

VASSÉ, sculpteur. — Expose, au Salon de 1758, une *Nymphe* de grandeur naturelle. Ce marbre se fait remarquer par de grandes vérités de détail, X, 102. — Huit ou dix morceaux qu'il expose au Salon de 1761 n'ont rien qui les recommande, 146. — Il faut cependant reconnaître que le *Buste du Père Le Cointe*, la *Nymphe qui se regarde dans l'eau*, etc., ne sont pas sans mérite, *ibid.* — Une *Femme pleurant sur une urne qu'elle couvre de sa draperie* figure avec distinction au Salon de 1763. Ce marbre, destiné au tombeau de la princesse Galitzin, soutien-

- draît la comparaison avec le tombeau du cardinal de Richelieu, par Girardon, 223. — La figure de la *Piété*, du même Girardon, qui, dans l'église Saint-Gervais de Paris, décore le tombeau du chancelier Séguier, peut également lui être comparée, 224. — Son *Portrait de Passerat* au Salon de 1765, est très-bien modelé, 433. — Une *Tête d'enfant* et une statue de la *Comédie*, au même Salon, morceaux médiocres, *ibid.* — Au Salon de 1767, on remarque une *Minerve*, XI, 352. — Une petite *Comédie*, une *Nymphé endormie*, le *Portrait, en bas-relief, de l'impératrice Elisabeth de Russie*, un médaillon du *Comte de Caylus*, 353. — Souffle à Pajou l'entreprise du tombeau du roi Stanislas, 459. — Divers dessins et modèles pour ce tombeau, en cours d'exécution, figurent à l'exposition de 1771, 533, 534.
- VASTOU. — L'Être des êtres dans la théologie des peuples du Malabar, XVI, 42.
- VATRI (l'abbé). — Sa conversation avec Piron, VI, 192.
- VAUCANSON, célèbre mécanicien. — Anecdote sur sa jeunesse, II, 283. — Conteste à d'Alembert la pension vacante par la mort de Clairaut, XIX, 175.
- VAUGUYON (Antoine-Paul-Jacques DE QUÉLEV, duc de), précepteur du dauphin, petit-fils de Louis XV. — Fait exécuter par Lagrenée un mauvais tableau des derniers moments de la vie de son élève, XI, 71-72.
- VAUQUELIN (Nicolas), sieur DES YVETEAUX, poète normand. — Mort avant la fondation de l'*Académie des Arcadiens*, il aurait été bien digne de cette aimable société, XIII, 329.
- VAUVENARGUES. — On lui attribuait l'opuscule de Diderot intitulée *la Suffisance de la religion naturelle*, I, 260.
- VAUXCELLES (J. Bourlet, abbé de). — On lui doit la conservation de l'ouvrage de Diderot ayant pour titre : *Supplément au voyage de Bougainville*, II, 196. — Circonstances dans lesquelles il le publie, *ibid.* — Un sermon le fait exclure de la société de M<sup>lle</sup> de L'Esplanasse, *ibid.* — Ce qu'il disait des deux contes de Diderot les *Deux Amis de Bourbonne* et l'*Entretien d'un père et de ses enfants*, insérés au milieu des *Idylles* de Gessner, V, 264.
- VÉDA. — Livre sacré dans lequel est renfermé tout ce qui concerne la religion des bramines, XVI, 40. — Le Vêda n'ordonne l'adoration que des dieux subalternes, 43.
- Vêdes (les Quatre). — Livres qui contiennent la doctrine des Parsis, XVII, 318. — Noms donnés à chacun d'eux, *ibid.*
- VÉGÉTAUX. — Étude physiologique sur les végétaux, IX, 255.
- VÉLIN. — Bulles, brefs, indulgences, actes de saint Pierre et saint Paul, I, 204.
- Vendeur de marée, lisez PIERRE (saint). — Ses actes comme apôtre, I, 204.
- Vendidad-salé. — Un des livres de Zoroastre, XVII, 319. — Ce qu'il contient, *ibid.* — Est un dialogue divisé en vingt-deux chapitres, 320.
- VENEL et MONNET, chimistes qui ont fait l'analyse des eaux de Bourbonne. — Caractère du premier, XVII, 341. — Conformité de leurs rapports, 342.
- Vengeance. — Effets de cette passion, I, 105. — Ses peines sont cruelles, *ibid.*
- VENISE (carnaval de), XIX, 123.
- Venise préservée, tragédie d'Otway. — Mélange à éviter du tragique et du burlesque, VII, 137. — Voyez ORWAY.
- Vénus aux belles fesses. — Statue antique, dont une copie décore l'un des bosquets du jardin de Versailles, XI, 190. — Pourquoi sans cesse barbouillée d'inscriptions infâmes, *ibid.*
- Ver. — L'homme ne raisonne pas mieux que lui, I, 229, alinéa 37.
- VERDIER, chirurgien, professeur d'anatomie et de physiologie, IX, 240.
- Vérité. — La présenter à de certaines gens, c'est introduire un rayon de lumière dans un nid de hiboux, il ne sert qu'à blesser leurs yeux et à exciter leurs cris, I, 181. — Mot du guet, 228, alinéa 31. — Est sans cesse confondue dans l'histoire avec l'erreur,



II, 96. — Ses avantages sont éternels, 177. — Manière dont le philosophe procède pour arriver à sa découverte, 371-372. — On la persécute, mais on ne la méprise pas; on la craint, 446. — Son empire est éternel, *ibid.*

\* Définition et examen de ce mot en logique, XVII, 304-310.

VÉRITÉ (la), ouvrage anonyme. — Voyez BESCOUR.

Vérité (le Livre de). — Voyez VERNET (Claude-Joseph).

Vérité dans le vin (la), comédie de Collé, VI, 248.

VERNET (Claude-Joseph), célèbre peintre français, né à Avignon le 14 août 1714, mort à Paris le 4 décembre 1789. — Fait mention, dans son *Livre de vérité*, de deux tableaux qu'il a peints pour Diderot, IV, 6. — Une magnifique *Tempête* de ce peintre célèbre orne le cabinet de Diderot; description de ce tableau, 11. — Les *Marines* qu'il expose au Salon de 1759 sont toutes admirables, X, 99. — Deux *Vues de Bayonne*, qu'il avait exposées au Salon de 1761, font aujourd'hui partie de la Galerie du Louvre, 134. — Perfection de ses tableaux du Salon de 1763, parmi lesquels : *la Nuit par un clair de lune*, une *Vue du port de Rochefort*, une *Vue du port de la Rochelle*, 202-203. — Exécute pour M<sup>me</sup> Geoffrin un tableau médiocre, *la Bergère des Alpes*, sujet tiré des *Contes moraux* de Marmontel, 203. — Le Bas et Cochin gravent de concert ses ports de mer, 204. — Beauté de ses tableaux, au nombre de vingt-cinq, réunis à l'Exposition de 1765, et parmi lesquels on remarque : *le Port de Dieppe* (aujourd'hui au Louvre n° 606), 312. — *Les Quatre Parties du jour*, 313. — Deux *Vues de Nogent-sur-Seine*, *ibid.* — Un *Naufrage* et un *Paysage*, *ibid.* — Un *Naufrage au clair de la lune*, 314. — Une *Marine au coucher du soleil*, *ibid.* — Sept petits paysages parmi lesquels pas un médiocre, le plus faible est encore beau, *ibid.* — Comparé à Claude

le Lorrain, 315. — A fait, durant son séjour à l'École de Rome, pour se donner habit, veste et culotte, un paysage vendu, en 1767, au prix de 1,000 écus (au vrai 3,915 livres), XI, 5 et 141. — Ce qu'il disait aux élèves de l'École occupés de la caricature, 11. — Description détaillée de sept paysages qu'il envoie au Salon de 1767, 99 et suiv. — Joignait la plus grande modestie au plus grand talent, 143. — Jugement qu'il portait sur lui-même, *ibid.* — Homme excellent dans toutes les parties de la peinture, 306. — Exécute pour le banquier Laborde huit grands tableaux que celui-ci refuse de faire figurer à l'Exposition de 1769, 385. — Son *Portrait* par Louis Michel Van Loo, 393. — Une *Tempête* et un *Brouillard*, qu'il expose au Salon de 1769, sont d'un faire précieux et d'une extrême vérité, 415. — Curieuse anecdote au sujet d'un *Clair de lune* que Diderot avait d'abord mal jugé, 416. — Critique rétrospective d'un tableau qu'il a peint pour Diderot, 417. — Cinq marines qu'il expose au Salon de 1771, autant de chefs-d'œuvre, 482, 483. — Son exposition de 1775 excite la colère de Saint-Quentin, qui ne peut y trouver matière à critique, XII, 13, 14. — Ses tableaux au Salon de 1781, tous très-beaux, 40, 41. — Jugement qu'il porte sur lui-même, 128. — Comment il doit tout son temps à M. de La Borde, XVIII, 301.

VERNET (Antoine-Charles-Horace), fils du précédent. — Encore enfant (1767; il avait alors neuf ans), se distinguait parmi les faiseurs de pointes. Celle qu'il fit à la vue de deux tableaux de Hallé, XI, 26.

Vérole. — Discussion entre médecins et chirurgiens sur le droit qu'ont les uns ou les autres de s'attribuer le traitement de cette maladie, IX, 215.

Vérole (petite). — Voyez *Inoculation*.

Vers. — L'alexandrin trop nombreux et trop noble pour le dialogue, VIII, 406. — Celui de dix syllabes, trop futile et trop léger, *ibid.*

▪ Vers après avoir été deux fois rei

de la fête, poésie inédite, IX, 7.  
 ¶ *Vers envoyés au nom d'une femme à un François le jour de sa fête*, poésie, IX, 53.  
 ¶ *Vers aux femmes*, poésie, IX, 58.  
*Vers à soie*. — Questions entre un déiste et un athée à leur sujet, I, 232, 233, alinéa 43 et 45.  
 VERSAC. — Nom d'un administrateur d'hôpital, IV, 464.  
*Version et Thème*. — Voyez *Thème*.  
 Vert (l'abbé). — Voyez FORTIA.  
 Vertu. — Ce que c'est que la vertu morale, I, 12. — Point de vertu sans la croyance en Dieu, 18. — Point de vertu morale, point de mérite sans quelques notions claires et distinctes du bien général, 35. — Dépend d'une connaissance de la justice et d'une fermeté de raison capables de nous diriger dans nos affections, 38. — Se partage en degrés inégaux chez les hommes, 40. — Ce qui suffit pour l'anéantir ou l'énerver, 41. — Ce qui contribue à accroître et à fortifier ses principes, 42. — Est la plus attrayante de toutes les beautés, la beauté par excellence, 121. — Est le chemin assuré du bonheur, II, 88. — Plus elle est rare, plus on a de vénération pour elle, 390. — Elle meurt de froid et de faim, mais on la loue, *ibid.* — Celle d'un siècle est-elle la même que celle d'un autre, III, 73. — Celle de la cour ressemble-t-elle à celle d'un cloître? *ibid.* — Elle songe au devoir et oublie la vie, 111. — Songe à la vie lorsque le devoir l'ordonne, *ibid.* — Ne s'obtient pas sans effort, 250. — Est un élan continuel de l'âme vers sa céleste origine, 254. — Exposons des tableaux de vertu, il se trouvera des copistes, 260. — Fait la vie heureuse; sans elle, point de bonheur, 312. — On s'y attache encore plus par les sacrifices qu'on lui fait que par les charmes qu'on lui trouve, VII, 69. — L'ennui de tout ce qui amuse la multitude est la suite d'un goût réel pour la vertu, 126. — Est le goût de l'ordre dans les choses morales, 127. — Celle d'un particulier peut se sou-

tenir sans appui, il n'en est pas de même de celle d'un peuple, 183. — Elle est tout, la vie n'est rien, 184. — Est la seule habitude que l'on puisse contracter sans crainte pour l'avenir, *ibid.* — Chacun la définit à sa manière; discussion sur ce sujet, XI, 121. — Avantages de la vertu, XIX, 434. — Son apologie, 447.  
*Vertueux*. — Qui mérite le nom d'homme vertueux? I, 64.  
 VERRUE (M<sup>me</sup> de). — Son cabinet et sa bibliothèque ont eu une grande réputation, IV, 266.  
*Verve*. — Térence en a peu, V, 233. — L'écrivain qui possède cette qualité dédaigne les sentiers connus, 234.  
 VESPASIEN, empereur romain. — Ses miracles racontés par Tacite, III, 262, 263.  
*Vêtements* (des). — Le faste gâte tout, VII, 375. — La comédie veut être jouée en déshabillé, *ibid.* — Plus les genres sont sérieux, plus il faut de sévérité dans les vêtements, *ibid.* — Le luxe déployé pour la représentation de l'*Orphelin de la Chine*, tragédie de Voltaire, a ôté à cet ouvrage une partie de son effet, 376. (Voyez *Sommaire*, p. 304.)  
 VEVENAULT, peintre en miniature. — Expose au Salon de 1763, X, 196. — Son *Apothéose du prince de Condé*, qu'il expose au Salon de 1767, n'est qu'une froide et mauvaise miniature, XI, 154. — Artiste nul, 306. — L'*Annunciation à la Sainte Vierge*, miniature envoyée au Saloa de 1771, sans valeur, 485.  
*Vice*. — Ainsi que la vertu, il dispose de la conduite de l'homme, I, 40. — L'homme parfaitement vicieux, presque aussi rare que l'homme parfaitement vertueux, 41. — Son origine, 64. — Est contraire aux vrais intérêts de la créature, 119. — L'excuser est l'extrême de la bassesse, II, 398. — A des avantages évidents dans les sociétés corrompues, III, 252.  
*Vice-roi*, lisez *Pape*, I, 195. — Son mode d'existence, 196. — Sa manière avec les opposants, *ibid.*

**VICTOIRE** (M<sup>lle</sup>), nom que Diderot donne à M<sup>lle</sup> Collet dans ses *Lettres à Falconet*.

**Vie.** — Est quelquefois un malheur, I, 102. — Son amour excessif est contraire aux intérêts et au bonheur de la créature, 103, 104. — Sa durée moyenne, plus longue chez les peuples policés qu'chez les nations sauvages, II, 411. — Celle de l'homme de bien, toujours trop courte, III, 253. — Abrégé par le mauvais emploi qu'on en fait, 322. — Dialogues sur ses plaisirs et ses peines, IV, 449. — Les misères répétées la rendent amère et insupportable, 458. — Le dégoût de la vie est faux, et n'existe que dans une tête dérangée ou mal organisée, 460.

**Vie du cardinal d'Ossat**, par M<sup>me</sup> d'Arconville. — Examen critique de cet ouvrage, IX, 453.

**Vie et mort.** — Sans la vie nulle distinction entre l'homme vivant et son cadavre, IX, 274. — Chaque organe a sa vie propre, *ibid.* — Mort successive de l'animal, *ibid.*

**Vie heureuse** (de la). — Examen analytique d'un Traité de Sénèque sur ce sujet, III, 312.

**Vie illuminative.** — Son charme et ses douceurs, I, 224, alinéa 21.

**VIELLARD** ou **VELARD**, directeur des eaux de Passy. — Un des nombreux amants de M<sup>lle</sup> Hus, actrice de la Comédie-Française et concubine de Bertin, trésorier des parties casuelles, chez qui Rameau (le neveu) avait fait quelque temps le métier de parasite, V, 403. — Son aventure avec M<sup>lle</sup> Hus, XIX, 44.

**VIEU** (Marie-Joseph). — Exécute en 1755, pour M. le comte de Caylus, une tête de *Minerve* peinte à l'encaustique, X, 49. — Le Salon de 1759 reçoit de cet artiste : la *Piscine miraculeuse*, grande et estimable composition ; *Jésus-Christ rompant le pain à ses disciples* ; *Saint Pierre à qui Jésus demande s'il l'aime* ; la *Musique*, 95. — Une *Résurrection de Lazare*, 96. — Mot plaisant de Sophie (M<sup>lle</sup> Voland) à la vue du malade de ce tableau, *ibid.* — Ce peintre a une grande

sagesse dans ses compositions, où il paraît s'être proposé Le Sueur pour modèle, 120. — Exposé au Salon de 1761 : *Zéphyre et Flore*, morceau de plafond, *ibid.* — *Psyché et l'Amour endormi*, 121. — Une *Jeune Grecque qui orne un vase de bronze avec une guirlande de fleurs*, *ibid.* — Une *Hébé, la Musique*, un *Saint Germain qui donne une médaille à sainte Geneviève encore enfant*, *ibid.* (Ce tableau se voit dans l'église Saint-Louis de Versailles.) Il est peu de tableaux, au Salon de 1761, où il y ait autant à louer, 122. — Les tableaux qu'il expose en 1763 sont tous du même genre : presque tous ont un mérite égal, il n'y a qu'un seul éloge à en faire, 177. — On serait bien embarrassé de choisir entre sa *Marchande à la toilette*, sa *Bouquetière*, sa *Femme qui sort du bain*, sa *Prêtresse qui brûle de l'encens sur un trépied*, la *Femme qui arrose des fleurs*, la *Proserpine qui en orne le buste de Cérès*, sa mère, et l'*Offrande au temple de Vénus* ; tout cela sent la manière antique, 178. — Son tableau de *Marc-Aurèle faisant distribuer au peuple du pain et des médicaments dans un temps de peste et de famine*, exposé au Salon de 1765, est sans chaleur et sans verve ; il manque de poésie et d'imagination, 270-271. — Exécute pour une des chapelles de l'église de Saint-Roch et expose, au Salon de 1767, *saint Denis prêchant la foi en France*, XI, 29. — Description de cette grande et belle composition, *ibid.* et suiv. — Vieu et Doyen, comparés, l'un à Lucrèce, l'autre à Virgile, 33. — Sa manière de grouper, comparée à celle du Poussin dans ses tableaux de la *Manne* et du *Jugement de Salomon*, 41. — *César débarquant à Cadix*, où il trouve dans le temple d'*Hercule* la statue d'*Alexandre*, composition insignifiante, 43-45. — *Saint Grégoire*, pape. Qualités et défauts de ce tableau qui ne pourrait soutenir la comparaison avec le *Saint Bruno*, de Rubens, 45-47. — Mis en place à

- Saint-Roch, son tableau de *Saint Denis prêchant la foi* subit plusieurs retouches, 180. — Est, pour le technique, le premier peintre de l'École française de son temps, 305. — Tableau qu'il exécute pour l'impératrice de Russie, 347. — Ce tableau est froidement accueilli à Saint-Petersbourg, 398. — Envoie à l'Exposition de 1769 un seul tableau, *l'Inauguration de la statue de Louis XV*, destiné pour l'Hôtel de ville, *ibid.* — Ses tableaux de *Saint Thibault*, de la *Madeleine*, de *Vénus blessée par Diomède*, à l'Exposition de 1775, sont vivement critiqués par Saint-Quentin, XII, 4-6. — Examen critique du tableau de *Briséis emmenée de la tente d'Achille*, exposé au Salon de 1781, 29-30. — Il y a un tableau de lui à Saint-Roch, XVIII, 300. — Description du tableau que lui a commandé le prince Galitzin pour l'impératrice, 301.
- VIEN (M<sup>me</sup>). — Expose au Salon de 1759 des tableaux d'histoire naturelle d'un mérite réel, X, 100. — Peint à merveille les oiseaux, les insectes et les fleurs, *ibid.* — Au Salon de 1763, son *Émouchet qui terrasse un petit oiseau*, et ses *Deux Pigeons qui se baisent* touchent à la perfection, 206. — Ses bouquets sont ajustés avec élégance et goût, *ibid.* — Un *Pigeon qui couve* et trois autres miniatures qu'elle expose au Salon de 1765 sont d'une finesse et d'un précieux qui arrêtent et font plaisir, 323. — Quatre tableaux qu'elle envoie au Salon de 1767 sont d'une remarquable perfection, XI, 157-158. — Jugement sur son talent, 306.
- VIGNERON (*Angélique*), mère de Diderot, I, xxxix (note).
- VIGNERON (le chanoine), oncle de Diderot. — Quel était son caractère, V, 302.
- VIGNOLLES (M. de), colonel d'une troupe légère. — Reçoit une blessure mortelle, XIX, 52.
- VILLEMAIN, écrivain français. — Jugement qu'il porte sur Diderot dans son *Tableau de la littérature au XVIII<sup>e</sup> siècle*, V, 228.
- VILLEMORIEN (LE GENDRE de), fermier général, gendre du financier Bouret. — Caractère de ses réunions littéraires, V, 440. — C'est dans cette société que Palissot conçoit le plan de sa comédie des *Philosophes*, *ibid.*
- VILLENEUVE (M. de). — Son caractère; portrait de sa femme, XIX, 290.
- VILLENEUVE (VALLET de). — Sa visite à la Chevrette, XVIII, 453, 454, 455.
- VILLENEUVE (M<sup>me</sup> de), sœur de Naigeon, V, 361. — Sa lettre à M<sup>me</sup> de Vandeuil, au sujet des manuscrits de Diderot, en partie inédits, qu'elle possède, 362. — A sa mort, en 1819, ces manuscrits sont achetés par M. Brière, *ibid.*
- VILLE - SERRE (M. de). — Son tableau *le Fils puni*, acquis en 1820 par le Musée du Louvre, a été gravé par Robert Gaillard, X, 354.
- VILLIERS (M. de) ou CHARLOT, avocat. — Note sur lui, XVIII, 302.
- VINCENT (François-André), peintre, élève de l'École des protégés. — Concourt pour le prix proposé en 1767, ayant pour sujet le *Triomphe de David après la défaite du Philistin Goliath*, XI, 376. — Ayant obtenu la couronne, il est porté en triomphe par ses camarades, qui le déposent à la pension, 377. — Critique de son tableau le *Combat des Romains et des Sabins interrompu par les femmes Sabines*, exposés en 1781, XII, 57, 58. — Comment Diderot juge l'Académie, qui a couronné Vincent, XVIII, 297.
- VINET (A.). — Consacre un chapitre à Diderot dans son *Histoire de la littérature française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, XX, 144.
- VINICIUS. — Meurt empoisonné; son crime est d'avoir dédaigné les faveurs de Messaline, III, 40. — Chef d'une conspiration formée à Bénévent contre Néron, 137.
- Viol (le). — Peine dont il était puni sous le règne de Mangogul, IV, 237. — Histoire du jeune Kersael et de la vindicative Fatmé, 238-243.



*Virafnama*, histoire de la mission de Viraf, dans la religion de Zoroastre, XVII, 325.

*Vision béatifique*, I, 226, alinéa 27.

*Vision de Charles Palissot (la)*, pamphlet de l'abbé Morellet, V, 377.

■ *Vision de Mangogul*, prince du Congo.

— Chapitre omis dans les premières éditions des *Bijoux indiscrets*, IV, 183.

VISSEN (M. de).— Ce que Diderot dit de lui à M<sup>lle</sup> Volland, XVIII, 519, 527.

*Visspered*, second livre du *Vendidad*, de la doctrine de Zoroastre, XVII, 324.

VITRICHY, ou plutôt VILLIE, médecin prussien, XIX, 324.

VOIRIOT (Guillaume).— Son *Portrait de M. Gilbert de Voisins*, exposé au Salon de 1761, est cité avec éloges, X, 131.

— Ses tableaux au Salon de 1763. n'attirent point l'attention de Diderot, 206. — Exposé au Salon de 1767 un *Tableau de famille*, mauvais, et plusieurs portraits sous le même numéro, parmi lesquels celui de l'*Abbé de Pontigny*, plat et sale, et celui du libraire *Cailleau*, assez ressemblant mais toujours mauvais, XI, 163. — Talent nul, 306. — Les portraits qu'il expose en 1771, mauvais, sans vigueur, pires qu'au pont Notre-Dame, 487.

VOISENON (l'abbé de).— Sa fine plaisanterie à l'audition du *Don Carlos*, du marquis de Ximénès, X, 392. — Il se défend d'être l'auteur du conte *Tant mieux pour elle*, XVIII, 523.

VOIX et PAROLE.— Comment elle se produit, IX, 307. — Ses modifications, 308. — Nature de ses organes, *ibid.* — Correspondance de la voix avec les organes de la génération, *ibid.* — Les maladies qui attaquent les parties génitales affectent aussi les organes de la voix, *ibid.* — La voix est le plus beau des instruments, XII, 235. — Son étendue ordinaire n'excède pas une octave et trois notes, 238. — On en distingue sept sortes, *ibid.* — Des signes de convention appelés *clefs*, 239.

■ *Volage*. — Acceptions diverses de ce mot, XVII, 310.

VOLF.— Sa doctrine sur l'ontologie, XVI, 166.

Volières.— Couvent de filles, I, 200.

VOLLAND (Jean-Nicolas), père de Sophie Volland, XVIII, 342.

VOLLAND (M<sup>me</sup>), épouse du précédent. — Diderot, dans ses *Lettres à mademoiselle Volland*, lui donne le nom de *Morphyse*.

VOLLAND (M<sup>lle</sup> Sophie), amie de Diderot, citée par M<sup>me</sup> de Vandeuil, I, LX. — Diderot lui annonce qu'il a fait un nouveau dialogue entre d'Alembert et lui, II, 103. — En 1769, Diderot l'informe de la reprise du *Père de famille*, VII, 172. — Indices qui permettent d'établir la date à laquelle commencèrent les relations de Diderot avec la famille Volland, XVIII, 342. — A quelle famille Sophie appartenait, *ibid.* — Ce que Diderot écrit à Falconet au sujet de son amour pour elle, 344. — On n'a pu retrouver ses portraits, *ibid.* — Elle était spirituelle, instruite, 345. — Épître que lui envoie Grimm avec l'ouvrage de Boulanger, 345, 346. — Lettres que Diderot lui écrit, 352. — Voyez ■ *Lettres à mademoiselle Volland*.

Volonté divine. — Difficulté où l'on est pour la mettre d'accord chez un Dieu en trois personnes, I, 165.

Volonté humaine. — Celle de l'individu est ambulatoire ; la volonté générale (origine des lois) est permanente, II, 442.

VOLTAIRE (François-Marie AROUET de). — Ce grand écrivain trouvait une double erreur dans le titre des *Pensées raisonnables* de Formey, I, 125. — Sa mort a laissé un vide immense dans presque tous les genres de littérature, III, 253. — Son éloge comme écrivain et comme homme privé, 342, 343. — A sa mort, les critiques le traitent d'*Idole à la mode*, 395. — Sa statue, exécutée par Pigalle en 1770, est placée dans une des salles de l'Institut, *ibid.* — Son buste est à côté de celui de Molière dans la galerie des séances de l'Académie française, *ibid.* — Le roi de Prusse Frédéric II, étant au camp de Schatzlar, a composé son éloge, *ibid.* — L'Impératrice Catherine

de Russie acquiert sa bibliothèque, 396. — Propose de substituer le mot *impassé* au mot grossier *cul-de-sac*, VI, 88. — Examen critique d'un pamphlet du pseudonyme DES SABLONS (l'abbé CHAUDON) dirigé contre lui, 351. — Reproches que lui adresse l'auteur de cette diatribe, 352-354. — Publie sous le pseudonyme TAMPONET le roman intitulé *Lettres d'Amabed*, 366. — Compte rendu de cet ouvrage, 367. — Publie, en 1769, sous le nom de l'abbé Big... l'*Histoire du Parlement de Paris*; Examen de cet ouvrage, 402-404. — Ses lettres à Thiriot, à d'Argental, à Damilaville, à M<sup>me</sup> d'Épinay, au sujet du *Père de Famille* de Diderot, VII, 172. — Veut prendre occasion du succès de cette pièce pour faire entrer Diderot à l'Académie, *ibid.* — Louis XV s'oppose à la réalisation de ce vœu, *ibid.* — Sa lettre à Palissot au sujet de la dédicace du *Père de Famille* à madame la princesse de Nassau-Sarrebruck, 179. — Son exclamation d'admiration en entendant la Clairon dans une de ses pièces, VIII, 393. — Analyse de sa tragédie *les Guèbres*, 455. — Publication anonyme de cette pièce qu'il veut faire attribuer à Desmabris, 456. — Le seul homme dont le goût soit resté pur et intact au milieu des barbares, X, 320. — Devient généreux et gai, à l'âge où les autres deviennent avarés et tristes, *ibid.* — Réflexions de Diderot en réponse à Falconet sur la critique de Voltaire, XVIII, 168. — Il vient de faire ses pâques, 265. — Sa pièce de vers les *Il faut*, 433. — Analyse de *Tancrède*, 447. — Ce que sont les *Facéties* que Voltaire a fait imprimer à Genève, 523. — Voltaire se plaint à Grimm du silence de Diderot, XIX, 24. — Diderot se trouve dans la nécessité de lui envoyer ses observations sur *Tancrède*, 35. — Voltaire plaide pour les Calas, 97. — Plaisant éloge qu'il fait de Crébillon. Jugement de Diderot sur lui, 100. — Moyen qu'il aurait dû employer dans la défense des Calas, 141. — Trait.

qu'il décoche à La Bletterie, 274. — Sa fable *le Marseillais et le Lion* est charmante, 296. — Diderot reçoit sa comédie *le Dépositaire*, 317. — Lettre de Voltaire à Diderot pour le remercier de lui avoir envoyé la *Lettre sur les Aveugles*, 419 (note). — Réponse de Diderot à cette lettre, *ibid.* — Lettre de Diderot en réponse à la proposition de Voltaire de publier l'*Encyclopédie* à l'étranger, 451. — Autre lettre pour l'engager à envoyer ses articles, 453. — Autre lettre dans laquelle il lui communique ses observations sur *Tancrède*, 456. — Autre lettre sur la représentation du *Père de Famille*, 461. — Autre lettre par laquelle Diderot l'informe du tirage de l'*Encyclopédie*. Supériorité de la philosophie. Son admiration pour Shakespeare, 465. — Autre lettre de Diderot en réponse à Voltaire, qui lui conseillait d'éviter les persécutions du Parlement et de fuir à l'étranger, 485 et suiv. — Jugement que Diderot porte sur Voltaire dans une lettre à Naigeon, XX, 72.

*Volupté*. — Il est faux qu'elle consiste uniquement dans la satisfaction des sens, I, 106. — Toutes les ressources de l'opulence incapables de fournir à notre esprit un bonheur uniforme et constant, *ibid.* — Le voluptueux se fait tort à lui-même, 107. — La volupté a des limites qu'elle ne peut franchir sans danger, 108. — La nature détermine ces limites, 109. — Ce mot mal entendu a rendu Épicure odieux, III, 316.

VOQUER (*Robert*), habile peintre en émail, XIV, 409.

¶ *Voyage à Bourbonne et à Langres*, XVII, 326-361. — Voyez BOURBONNE ET LANGRES.

¶ *Voyage de Hollande*, XVII, 363-471. — Voyez HOLLANDE.

*Voyage en Italie*, par Cochin. — Examen de cet ouvrage, traité didactique de peinture, XIII, 12-15.

*Voyage (Second) de Jacques le Fataliste et son maître*, ouvrage attribué à tort à Diderot, VI, 8; XX, 100.

*Voyages*. — Réflexions sur ce sujet,



XI, 218. — Des moyens de voyager utilement, XVII, 373.

*Vrai* (le). — Rien ne prévaut contre lui, VII, 307. — Ce qu'au théâtre on appelle *être vrai*, VIII, 373.

*Vraisemblance*. — Ce qu'en dit le P. Buffier par rapport à la vérité, XVII, 310. — Dans quelles occasions on peut appeler la chose vraisemblable, 311. — Circonstances qui rapprochent la vraisemblance du vrai d'autant plus qu'elles se rencontrent davantage, 312. — Circonstances qui rendent vraisemblable ce qui nous est rapporté, 313. — L'usage le plus naturel et le plus général du vraisemblable et de suppléer pour le vrai, 314.

VRILLIÈRE (duc de LA). — Diderot lui écrit pour une malheureuse que le duc a abandonnée, I, L. — Succès de cette lettre, XIX, 280. — Voyez SAINT-FLORENTIN.

*Vue*. — Étude physiologique de ce sens, IX, 341-346. — Voyez *Sens*.

## W

WAILLY (Charles de), architecte. — Expose, au Salon de 1771, treize dessins d'architecture, décrits, XI, 516-517. — Au salon de 1781, ses dessins se font remarquer par la composition et produisent de l'effet, XII, 48.

WALCKENAE (Charles-Athanase, baron de). — Attribue à Diderot l'écrit publié, en 1768, sous le titre *Lettre de Thrasibule à Leucippe*, IV, 118. — De nombreuses autorités au contraire s'accordent pour reconnaître Fréret comme l'auteur de cet ouvrage, *ibid.*

WALFERDIN (Hippolyte), l'un des éditeurs des *OEuvres de Diderot* (1821). — A publié, en 1856, dans la *Revue de Paris*, plusieurs *Salons* encore inédits, I, LXVI. — Ses recherches à Saint-Roch touchant l'inhumation de Diderot dans cette église, demeurées sans résultat, *ibid.* — Extrait de l'*Avertissement* mis en tête du Salon de 1771, dont il a été le premier éditeur, XI, 464. — Note sur les terres

cuites du sculpteur Houdon, 543. — Il insère, dans les *Mémoires et ouvrages inédits*, treize lettres de Diderot à Falconet, XVIII, 79. — Erreur que commet Diderot d'après lui dans la description du tableau de Polygnote, 137 (note). — Ce qu'il raconte à propos de la statue de Louis XV, de Pigalle, 156.

WALPOLE (H.), secrétaire d'ambassade anglais. — Diderot l'amène à lui faire des excuses parce qu'il avait mal parlé de la France, XVII, 491.

WANDALBERT, hagiographe du ix<sup>e</sup> siècle, XV, 300.

WATELET (M.). — Comment il est élu à l'Académie française, XIX, 39, 41.

WATELET (Claude-Henri), receveur-général des finances, peintre amateur. — Son portrait, par Greuze, exposé au Salon de 1765, est terne, X, 349. — Ce portrait, gravé par Lempereur, figure au Salon de 1767, XI, 365. — Auteur d'un poème intitulé *l'Art de peindre*. Réflexions sur cet ouvrage, XIII, 16-26. — A été imité par Le Mierre, 78. — Ce poète est instruit, mais il est froid, 96.

WEBB, écrivain anglais. — Ses idées erronées touchant les sujets de tableaux tirés des livres saints ou du martyrologe, XI, 344. — Extraits de son ouvrage intitulé *Recherches sur les beautés de la peinture*, XIII, 33-39.

WEIGEL (Valentin), théosophe du xv<sup>e</sup> siècle, XVII, 257. — Leibnitz lui reproche un peu de spinosisme, 258.

WENFRIDE (Paule) ou plus exactement WARNEFRIDE (Paul), souvent appelé *Paul Diacre*. — Figure avec distinction parmi les écrivains de la fin du viii<sup>e</sup> siècle, XV, 300.

WESSEL (Jean-Gausfort), philosophe scolastique. — Fut d'abord scotiste, puis occamiste, XVII, 109.

WEVLER (Jean-Baptiste), peintre en émail. — Expose, au Salon de 1781, les *Portraits de Gustave-Adolphe, de Turenne et de Catinut*; beaux émaux, touchés avec esprit, et d'une couleur vigoureuse, XII, 50.

WEYNACHT (M.). — Personnage qui se

- charge d'une lettre de Diderot pour Falconet, XVIII, 324.
- WILSTON (*William*), théologien et mathématicien anglais. — Ses idées sur le *Chaos*, bien différentes du langage de Moïse, ne peuvent être considérées que comme des songes, XIV, 90.
- WICHERLEY, auteur comique anglais. — Ses qualités et ses défauts comme écrivain, V, 237.
- WIELAND (*Christophe-Martin*), célèbre écrivain allemand. — Jugement sur son poème *les Grâces*, traduit par Junker, VI, 426. — Le fragment intitulé *Psyché et les Grâces* n'est rien, du moins en traduction, 427.
- WILKES (*John*), célèbre patriote anglais. — Ce qu'il dit un jour au chevalier de Chastellux, grand faiseur de pointes, XI, 26. — Son amour pour une courtisane de Naples; comment il en est récompensé; sa conduite généreuse envers elle, XIX, 202 et suiv. — Lettre de Diderot, qui le complimente sur son élection au parlement anglais, 498.
- WILLE (*Jean-Georges*), célèbre graveur allemand. — Ses ouvrages exposés au Salon de 1761 contribuent à soutenir sa grande réputation, X, 149. — Ses gravures, la *Liseuse*, d'après Gérard Dow, et le *Jeune Joueur d'instruments*, d'après Schalken, exposées au Salon de 1762, sont les seules qui se soient fait remarquer, 225. — Est le premier graveur de l'Académie; cause de sa supériorité, 320. — Son *Portrait* peint par Greuze, 351. — Est le seul graveur qui sache allier la fermeté avec le moelleux du burin; on remarque, au Salon de 1765, ses *Musiciens ambulants*, 450. — L'*Instruction paternelle* d'après Terburg, et l'*Observateur distrait*, d'après Mieris sont des planches précieuses, XI, 365. — Les *Offres réciproques*, estampe, d'après le tableau de M. Diétricy, qui se fait remarquer à l'exposition de 1771, 546.
- WILLE (*Pierre-Alexandre*), peintre de talent, fils du précédent. — Expose, au Salon de 1781, la *Double Récompense du mérite*, tableau médiocre, XII, 56.
- WINCKELMANN (*Jean*), auteur de l'*Histoire de l'art chez les Anciens*. — Son enthousiasme en faisait une sorte de fanatique dans son genre, X, 417. — Note de Grimm sur cet écrivain, *ibid.* — Meurt assassiné à Trieste, le 3 juin 1768, *ibid.* — Son *Histoire de l'art*, traduite en 1766 par Sellius, a été rédigée par Robinet; Hubert en a donné une nouvelle traduction en 1781, traduction revue et corrigée (1790-91 et 1802) par Jansen, *ibid.*
- WOLFF (*Jean-Christien*, baron de), célèbre philosophe allemand. — Manière dont il caractérise le beau dans sa *Psychologie* ou *Traité de l'âme*, X, 7. — Rien de plus exact sur la logique que les principes et les règles de cet écrivain, XV, 531.
- WOOLSTON (*Thomas*), écrivain anglais. — Cité, I, 185.
- WORONOFF, chancelier russe. — Sa réponse à la proposition de faire asseoir le comte Orloff sur le trône; conseils qu'il donne à l'impératrice Catherine à ce sujet, XVII, 489.
- WOUVERMANS (*Philippe*), peintre hollandais. — La composition de cet artiste est poétique, XI, 460. — Comment il faut acheter ses tableaux, *ibid.*

## X

XANTHUS. — Nom d'un athée, désigné pour faire partie d'une assemblée générale composée de Pyrrhoniens, de Déistes, de Spinosistes, de Sceptiques et de Fanfarons, I, 228.

XANTIPPE, femme de Socrate. — Son attitude au moment suprême, VII, 381, 382. — Ses humeurs capricieuses donnent un long exercice à la philosophie de son époux, XVII, 155. — Conversation dans laquelle Socrate exhorte Lamproche, son fils, à honorer sa mère Xantippe malgré ses défauts, *ibid.*

XAVIER (*François*), l'un des premiers jésuites, compagnon d'Ignace de Loyola. — Les merveilles de sa mission au Japon et aux Indes, mises en

doute par Acosta, son contemporain, XV, 274.

ΛΕΚΙΑ. — Voyez ΣΙΑΚΑ?

XÉNOCRATE, philosophe platonicien. — Notice sur lui, XVI, 327-329.

XÉNOPHANE, philosophe éléatique, XIV, 394. — Il n'eut point de maître, 395. — Notice de sa longue existence, *ibid.* et suiv. — Fondateur de la secte Éléatique; quels furent ses plus célèbres disciples, XV, 66.

XÉNOPHON, médecin de Rome. — Achève l'empoisonnement de Claude commencé par Locuste, III, 53.

XÉNOPHON, philosophe, général, et historien grec. — Son livre l'*Économique*; ouvrage à étendre et à approprier aux temps modernes, III, 494. — Ce qu'il raconte sur les sacrifices faits à Diane Agrotère, XIII, 265. — Comment il devint le disciple de Socrate, XVII, 163.

XI-HOAM-TI ou Y-WANG-TI, empereur de la Chine. — Jaloux de ses prédécesseurs, ennemi des savants, oppresseur de ses sujets; ce prince, qui régna trois siècles environ après celui de Confucius, fait brûler tous les livres qu'il peut recueillir, XIV, 127. — Fait périr dans les flammes ou dans les flots tous les savants de son empire; et proscriit l'étude des lettres sous les peines les plus sévères, *ibid.* — A fait bâtir la grande muraille de Chine, XIX, 12. — Sa logique, 13.

XIMÈNES (*Augustin-Louis*, marquis de), auteur d'une tragédie intitulée *Don Carlos*, VIII, 430. — Analyse de cette pièce refusée par les comédiens, *ibid.* et suiv. — L'auteur en appelle devant le public, *ibid.* — Cet ouvrage n'est pas sans mérite : on y voit un grand talent pour la versification; mais le sujet est au-dessus du génie du poète, 438. — Fine réponse que lui fait l'abbé de Voisenon à la lecture de *Don Carlos*, X, 392.

XIPHILIN (*Jean*), historien grec, neveu du patriarche de Constantinople. — Calomnie la mémoire de Sénèque, III, 150. — Auteur bizarre, abrégiateur infidèle de Dion Cassius, 371.

## Y

YU, fils de Kang-hi, empereur de la Chine, IX, 467. — Beau trait de sa vie, 468.

YVETEAUX (Vauquelin des). — Voyez VAUQUELIN.

YVON (*Claude*), théologien français, né à Mamers le 15 avril 1714, mort à Paris en 1791. — Auteur des articles *Ame*, *Athée*, *Dieu*, dans l'*Encyclopédie*; est exilé comme ami de l'abbé de Prades, I, 433. — Ce que rapportent à ce sujet, le marquis d'Argenson, à la date du 12 février 1752, et Barbier, dans son *Journal* (janvier 1752), 433. — Comment Diderot apprécie sa logique et sa métaphysique dans l'*Encyclopédie*, XX, 132.

Y-WANG-TI, empereur chinois. — Voyez XI-HOAM-TI.

## Z

ZABIENS. — Nom donné à une secte philosophique d'Arabes, adorateurs des astres, XIII, 318.

ZACHARIE le Scolastique, philosophe chrétien du v<sup>e</sup> siècle, XV, 298.

ZAÏD-AGA. — Directeur d'une imprimerie turque, établie en 1727 à Constantinople, XIII, 473. — Demandes que lui adresse l'abbé Bignon en faveur de la *Bibliothèque* du roi, *ibid.* et 474.

ZAÏDE. — Ce que dit son bijou, IV, 66.

ZALEUCUS, législateur grec. — Ses talents et son caractère, XV, 57. — Fait sur lui-même la rigoureuse application de ses lois, 58.

Zamir, tragédie bourgeoise en trois actes, en vers dissyllabiques, par M. R\*\*\* (Randon de Boisset?), VII, 6.

ZAMOLXIS, philosophe et législateur gète. — Fondateur de la philosophie chez les Scythes, XVII, 112.

ZAMORA (l'évêque de). — Osma, récollet espagnol, le présente au roi Charles III, comme le candidat le plus digne de la place d'inquisiteur général, VI, 471.

- Le roi le nomme, il refuse; motive son refus. Le monarque, intimidé, révoque son édit de 1760; Zamora accepte, et l'Inquisition, plus féroce que jamais, renaît de sa cendre, *ibid.* — Don Pablo Olavidès devient sa première victime, 472.
- ZÉGRIS, couruisan de Mangogul. — Sa conversation avec Mirzoza, IV, 156.
- ZÉLAÏS, ou le *Bijou suffoqué*, IV, 214. — Son aventure fait que les femmes renoncent aux muselières, 216.
- Zélés (les). — Dans toute religion le zèle rétrécit le cœur et l'esprit; il constitue la *bigoterie*, tandis que la vraie piété l'agrandit, I, 53.
- ZÉLIDE et SOPHIE, ou les Deux Dévotes des *Bijoux indiscrets*, IV, 208. — Leurs alarmes, *ibid.* — Appellent à leur secours le bijoutier Frénicol, fabricant de muselières, 211. — Leur plaisante conversation avec cet industriel, *ibid.* — Lui font une commande, 212. — Zélide essaye la muselière de son choix; elle se trouve de moitié trop petite, 214. — Inconsolable, elle prend son bramine en aversion, quitte son époux et s'enferme dans un couvent, *ibid.* — Sophie lève le masque et court les aventures du grand monde, *ibid.*
- Zélindiens (les). — Ouvrage attribué par Diderot à son interlocuteur anonyme dans *Lui et Moi*. — Ce qu'en dit Grimm, XVII, 478, 483.
- ZELMAÏDE, dame de la cour. — Confirme le malheur d'Alcine, dont le bijou a parlé, IV, 157. — Malheur terrible, dit-elle, puisque si les bijoux parlent il faut renoncer à la galanterie, *ibid.*
- Zémire et Azor, opéra de Grétry. — Anecdote relative à une situation indiquée par Diderot, V, 459, 460.
- Zend-Avesta, livre qui contient la religion des Parsis (*Persans*). — Cet ouvrage ne nous est connu que par les travaux de l'infatigable Anquetil du Perron, XI. — Est attribué à Zoroastre, XVI, 259.
- \* *Zend-Avesta*. — But de cet article dans l'*Encyclopédie*, XVII, 316. — Tous les ouvrages de Zoroastre sont compris sous ce nom; leur analyse, *ibid.*, à 326.
- ZÉNO (*Apostolo*), poète-lyrique italien, VIII, 458.
- ZÉNOCLÈS. — Nom d'un Pyrrhonien, désigné pour faire partie d'une assemblée composée d'Athées, de Déistes, de Spinosistes, de Sceptiques et de Fanfarons, I, 228, 231, 232.
- ZÉNON, fondateur du stoïcisme. — Belle maxime de ce philosophe, I, 352. — Dans son école, Sénèque a le rang de saint Paul dans l'Église chrétienne, III, 187. — Un amalgame de philosophie et de théologie a fait, de ses disciples, des moulins à sophismes et des *bluteurs* de mots, 222. — Son étrange doctrine, 257. — Sa vertu ombrageuse est celle d'un anachorète, 315. — Il n'est pas de doctrine plus éloignée de la nature que la sienne, 316. — Réponse de Diogène à sa négation du mouvement, VII, 308. — Sa doctrine, composée de pythagorisme, de platonisme, d'héraclitisme et de cynisme, fut le résultat de ses voyages, XIV, 305. — Disciple de Parménide, philosophe éclectique, 398. — Sa vie, diversement racontée, est remplie d'incertitudes, 399. — Grand dialecticien, il n'eut point d'autre métaphysique que celle de Xénophane, et sa physique fut celle de Parménide, 400. — Devient le chef du stoïcisme, XV, 65. — Ses nombreux sectateurs, *ibid.* et suiv. — Passe pour le fondateur de la *logique* ou *dialectique*, 526. — Sa vie, XVII, 205. — Ce qu'est sa doctrine, 207. — Ses disciples et successeurs, 224.
- ZÉNON de TARSE, philosophe stoïcien, successeur de Chrysippe, XVII, 227.
- ZENOVIOFF (M. et M<sup>me</sup> de). — Caractères de ces personnages, XVIII, 331.
- ZÉPHIRINE. — Aveux de son bijou, IV, 161.
- ZERMOUNZAÏD. — Personnage des *Bijoux indiscrets*, l'un des nombreux amants de THÉLIS (M<sup>me</sup> de Tencin?) IV, 219. — Ses exploits, *ibid.*
- ZIGUEZAGUE, premier secrétaire de Mangogul. — Sa disgrâce, IV, 254.

ZIMA. — Pseudonyme sous lequel Diderot adresse à M<sup>me</sup> de Puisieux l'épître dédicatoire des *Bijoux indiscrets*, IV, 139. — Cette épître, *ibid.*

Ziméo. — Conte de Saint-Lambert, V, 258. — Cet ouvrage donne ouverture à une contestation entre l'auteur et Marmontel, *ibid.*

ZINK, peintre suédois. — S'est distingué dans l'art de la peinture sur émail; XIV, 412. — Son éloge par M. Rouquet, *ibid.*

Zinzolin (*le*), jeu frivole et moral. — Analyse de cette brochure de Luneau de Boisjermain, auteur-libraire, VI, 380, 381.

ZIRZIPHILE, jeune novice du couvent où Sélim s'introduit. — Leçons que lui donne celui-ci, IV, 334.

ZORÉIDE. — Son bijou fait à son mari le récit prodigieux de ses aventures, IV, 271.

ZOÏLE, critique grec. — Caligula, jaloux du talent de Sénèque comme Zoile l'a été d'Homère, lui est comparé, III, 20.

ZOROASTRE. — Ce nom désigne-t-il une personne ou une secte? XVI, 257. — Vie de Zoroastre, 257. — Des livres qui lui sont attribués, 259. — Des oracles de Zoroastre, 259. — Principes de son système, 263. — Abrégé des prétendus oracles de Zoroastre, 266. — Les sectateurs modernes de l'ancienne doctrine de Zoroastre se divisent en cinq ordres, XVII, 316. — De quoi traite ce qui reste des ouvrages de Zoroastre, 318. — Ce que demande Zoroastre à Ormusd dans un *jeschts*, 325.

*Zoroastre*, opéra de Cahusac, mis en musique par Rameau, I, 409.

ZULÉIMAN, amant de Zaïde. — Mangogul envie son bonheur, IV, 366. 367.

ZWINGLE (*Ulric*), I, 185.





# TABLE

## DU TOME VINGTIÈME.

### CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

#### II

	Pages.
XLIV. A l'abbé Gayet de Sansale. — Paris, 1 <sup>er</sup> août 1768. (Inédite) . . .	1
XLV. Au même. — Paris, le 28 août 1768. (Inédite) . . . . .	3
XLVI. A M <sup>lle</sup> Legendre. — Août 1769 . . . . .	6
XLVII. A Sartine. — 13 octobre 1769 . . . . .	6
XLVIII. A Luneau de Boisjermain. (1770) . . . . .	7
XLIX. A Sartine. — Paris, 10 mars 1770. . . . .	8
L. Au même. — Juin 1770 . . . . .	10
LI. A Grimm. — Juin 1770. . . . .	13
LII. Au même. — 15 octobre 1770. (Inédite) . . . . .	14
LIII. Au même. — Au Grandval, 21 octobre 1770. . . . .	16
LIV. Au même. — Au Grandval, 2 novembre 1770 . . . . .	19
LV. Au même. — Au Grandval, 10 novembre 1770 . . . . .	23
LVI. A la princesse Dashkoff. — Paris, 3 avril 1771. . . . .	26
LVII. A Briasson et à Le Breton. — 31 août 1771 . . . . .	29
LVII bis. A M <sup>me</sup> M <sup>me</sup> . — Novembre 1771. . . . .	35
LVIII. A la princesse Dashkoff. — Pétersbourg, 24 décembre 1773. . .	39
LIX. A la même. — Pétersbourg, 25 janvier 1774 . . . . .	43
IX. Au comte de Munich. — 31 janvier 1774. (Inédite) . . . . .	45
LXI. Au docteur Clerc. — La Haye, 8 avril 1774. (Inédite). . . . .	48
LXII. A M <sup>me</sup> Diderot. — La Haye, 9 avril 1774. . . . .	51
LXIII. A M. M <sup>me</sup> à Paris. — La Haye, 9 avril 1774. . . . .	57
LXIV. Au général Betzky. — La Haye, 9 juin 1774 (Inédite). . . . .	59
LXV. Au même. — La Haye, 15 juin 1774. (Inédite). . . . .	61
LXVI. Au docteur Clerc. — La Haye, 15 juin 1774. (Inédite). . . . .	66
LXVII. A Necker. — 12 juin 1775. . . . .	68
LXVIII. A Beaumarchais. — Sèvres, 5 août 1777. . . . .	71
LXIX. A Naigeon. . . . .	72
LXX. A Desessarts. — 28 octobre 1778 . . . . .	74
LXXI. Au prince Galitzin. — 9 octobre 1780. . . . .	74
LXXII. A M <sup>me</sup> Necker. — Paris, 1 <sup>er</sup> mars 1781 (Inédite) . . . . .	76
LXXIII. A Catherine II. — Paris, 25 août 1781. . . . .	78
LXXIV. A Philidor. — Paris, 10 avril 1782. . . . .	79

	Pages.
LXXV. A M <sup>me</sup> Necker. — (Inédite). . . . .	80
LXXVI. Au chevalier de Langeac. (Inédite) . . . . .	82
LXXVII. A L.-S. Mercier. (Inédite) . . . . .	83
LXXVIII. A M <sup>me</sup> Necker. (Inédite) . . . . .	84
LXXIX. A Meister . . . . .	85
LXXX. A ***. (Inédite). . . . .	85
LXXXI. A ***. (Inédite). . . . .	86
LXXXII. A Damilaville. (Inédite) . . . . .	86
LXXXIII. Au docteur Daumont. — Paris, 8 janvier 1755. (Inédite). . . . .	87
LXXXIV. Au prince Galitzin. — Le jour de Sainte Catherine (Inédite). . . . .	87
LXXXV. Au général Betzky. — La Haye, 21 mars 1774. (Inédite) . . . . .	88
LXXXVI. A Emmanuel Bach. (Inédite) . . . . .	91

## APPENDICES.

	NOTICE PRÉLIMINAIRE. . . . .	95
I.	BIBLIOGRAPHIE :	
	I. Écrits apocryphes. . . . .	97
	II. Écrits perdus ou détruits . . . . .	102
II.	ICONOGRAPHIE :	
	I. Bustes, statuettes, médaillons . . . . .	109
	II. Peintures à l'huile, miniatures, dessins. . . . .	113
	III. Estampes d'après l'original et de fantaisie. . . . .	117
	IV. Représentations de Diderot avec d'autres personnages . . . . .	118
	V. Caricatures et allégories . . . . .	120
III.	DOCUMENTS DIVERS :	
	I. Pièces relatives à l'arrestation de Diderot en 1749. . . . .	121
	1. Pièces relatives à l' <i>Encyclopédie</i> :	
	Dialogue entre un colporteur et Diderot, dans la boutique d'un libraire, sur le <i>Dictionnaire de l'Encyclopédie</i> . . . . .	126
	Extrait d'un mémoire présenté en 1768 à M. le chance- lier, par MM***, libraires à Paris, pour obtenir la per- mission de faire une nouvelle édition de l' <i>Encyclo-</i> <i>pédie</i> en France . . . . .	129
	III. Diderot peint par ses contemporains :	
	Un monologue dans la rue . . . . .	134
	Extrait des <i>Mélanges</i> de d'Escherny . . . . .	136
	IV. Principaux écrits relatifs à la personne et aux œuvres de Diderot :	
	Livres et brochures. . . . .	141
	Articles ou chapitres consacrés à Diderot. . . . .	143
	Romans et pièces de théâtre. . . . .	145
	TABLE GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE. . . . .	147

FIN DE LA TABLE DU TOME VINGTIÈME.









Library Bureau Cat. No. 1137

WELLS BINDERY INC.  
WALTHAM, MASS.  
DEC. 1958

WELLESLEY COLLEGE LIBRARY



3 5002 03113 3742

B 2012 .A2 1875 19-20

Diderot, Denis, 1713-1784.

Oeuvres complètes de  
Diderot

